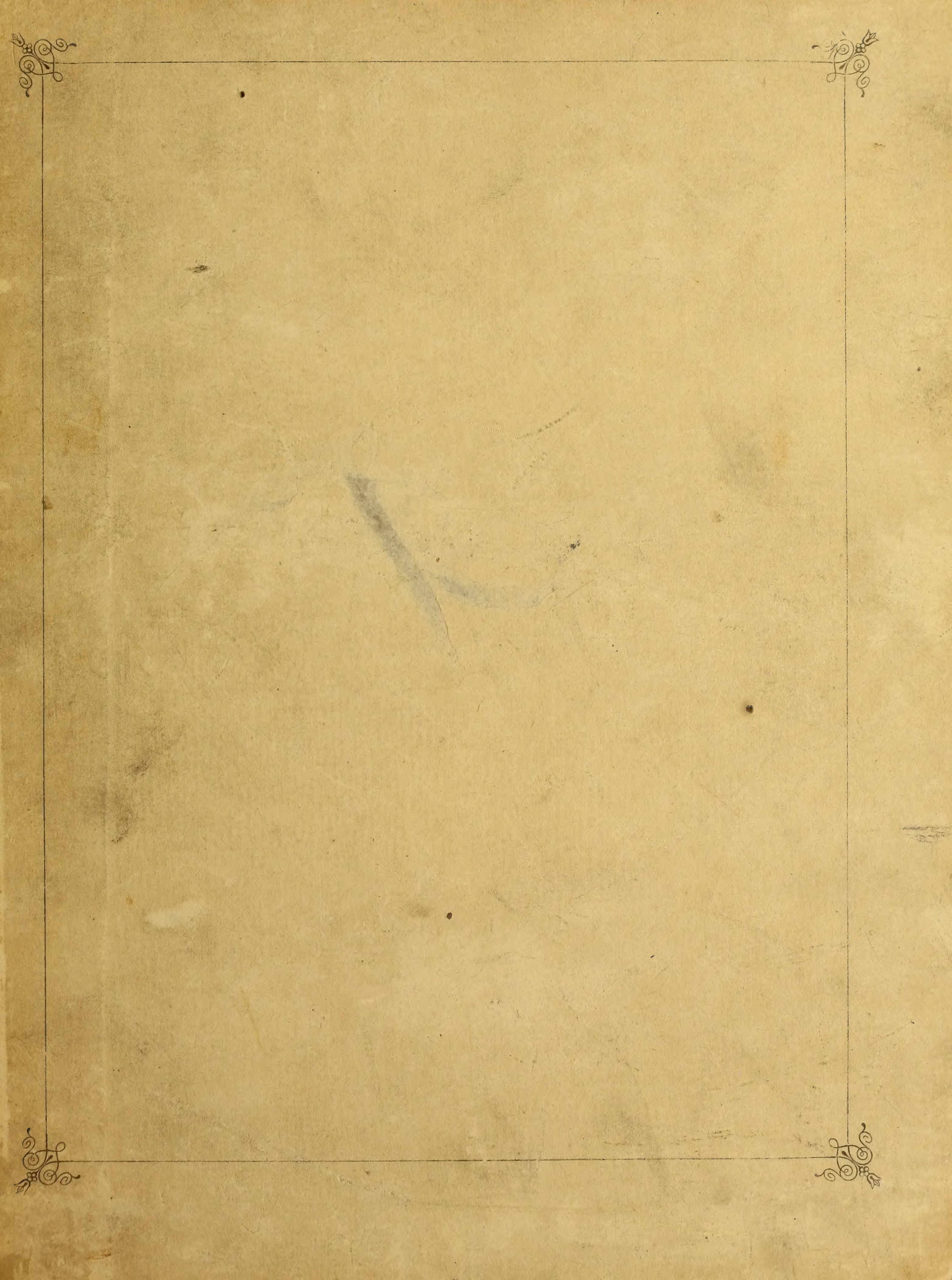




COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE.

HISTOIRE POLITIQUE.

NÉGOCIATIONS

DIPLOMATIQUES

DE LA FRANCE AVEC LA TOSCANE

DOCUMENTS RECUEILLIS PAR GIUSEPPE CANESTRINI

ET PUBLIÉS

PAR ABEL DESJARDINS

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE DOUAI

TOME III



PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXV

NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES

DE LA FRANCE

AVEC LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE

PENDANT LE XVIE SIÈCLE.

CINQUIÈME PÉRIODE.

FRANÇOIS IER.

LES DIX-SEPT DERNIÈRES ANNÉES DU RÈGNE.

1530-1547.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Avec la république le parti français avait succombé à Florence. Les deux premiers ducs, Alexandre et Cosme, étaient les lieutenants et les créatures de Charles-Quint. Sur l'ordre du maître, ils s'abstinrent d'entretenir aucun rapport avec François Ier. Ce ne fut qu'après la paix de Crespy, à la fin de 1544, que Cosme Ier crut pouvoir, sans se compromettre, envoyer un ambassadeur à la cour de France. Cette légation dura peu; une malheureuse question de préséance, décidée en faveur de Ferrare contre Florence, détermina le duc à rappeler son envoyé, qui ne fut remplacé qu'après l'avénement de Henri II.

Pendant une période de dix-sept ans nous n'avons donc à signaler que la légation, trop tôt interrompue, de l'évêque de Forli, Bernard de Médicis. Toutefois, d'importants documents, empruntés pour la plupart à la vaste correspondance de Cosme Ier, nous ont permis de combler beaucoup de lacunes, et de retrouver, malgré le silence des agents accrédités, les traces de l'influence française persistant en Italie.

Le nouveau gouvernement, à peine établi sur les ruines du gouvernement républicain, se montre l'instrument docile des volontés de l'Empereur. Pour complaire au vainqueur, il poursuit avec acharnement les débris du parti français (Lettre des douze de Balie à Alexandre de Médicis, p. 5); il se met aux pieds de Charles-Quint (Instructions aux ambassadeurs, p. 7); enfin, il soumet à son approbation la constitution qu'il vient d'élaborer (Lettre des douze Réformateurs à l'Empereur, p. 9). Ces trois documents suffisent pour faire bien apprécier la situation politique de Florence à cette triste époque. Nous y joignons une lettre écrite par le duc Alexandre à sa sœur Catherine de Médicis, après la mort du pape Clément VII (p. 11).

L'assassinat du duc Alexandre, en 1537, fut suivi d'une levée de boucliers de tous les partisans de la liberté. On sait comment le duc Cosme écrasa ses adversaires à la bataille de Montemurlo. Une lettre, venue de France et interceptée par les espions du duc (p. 13), prouve que les efforts des bannis florentins, pour reconquérir leur indépendance, étaient secrètement encouragés par le gouvernement français.

Deux lettres de l'évêque de Saluces (p. 15-18) renferment des détails piquants sur François Ier et sa cour; toutes deux sont de l'année 1539.

Cependant l'assassinat des ambassadeurs français, Frégose et Rincon, avait amené, entre Charles-Quint et François Ier, une nouvelle rupture. Deux lettres de Valerio Orsini (p. 18-22), en invitant Cosme à mettre ses états à l'abri de toute tentative armée, l'informe que les Français comptent sur le concours de nombreux Italiens pour allumer la guerre à la fois sur plusieurs points. Des notes confidentielles (p. 23) fournissent à cet égard de nouveaux renseignements. Trois lettres de Bernardino Duretti (p. 30-33) contiennent des éclaircissements sur les faits qui précèdent, et annoncent l'ouverture de la campagne de Piémont, en 1542. Deux autres lettres (p. 34-36) annoncent au duc les premiers résultats des hostilités dans le Roussillon et en Italie; enfin, une lettre de Lorenzo Pagni (p. 38) contient quelques détails sur la mission que le chancelier de l'Empereur remplissait, dans le cours de cette même année, en Italie et en Allemagne. Des avis reçus de Lyon, en 1543 (p. 40), prouvent que le duc était très-exactement informé des affaires de France, et qu'on lui transmettait la copie fidèle des documents diplomatiques les plus importants.

Nous empruntons à la correspondance de Paul Jove quatre lettres inédites (p. 35, 44, 45, 49) qui retracent, avec des traits satiriques et mordants, le tableau de la situation de l'Europe dans les années 1542 et 1543.

Quelque curieux que soient les jugements et les confidences du trop fameux évêque de Nocera, nous avons trouvé dans les archives de Toscane deux documents de la même époque, et qui sont d'un tout autre intérêt; ils émanent du célèbre

cardinal de Ravenne. L'un est un mémoire secret, écrit en espagnol et adressé à Granvelle, en 1542 (p. 25). Son objet est de dénoncer à l'Empereur, au début des hostilités, ses ennemis publics et secrets, et sa conclusion est la destruction immédiate, et, s'il le faut, par la force, du pouvoir temporel du Saint-Siége. L'autre est également un mémoire sans adresse, mais destiné aux ministres de Charles-Quint, au printemps de 1543 (p. 50). Il fait pressentir l'alliance étroite qui se prépare contre l'Empereur, entre le pape Paul III, le duc de Ferrare et la France.

En 1543 et 1544, le duc Cosme, qu'inquiétaient à la fois, et les menaces du Turc, et l'occupation du Piémont par les Français, et les levées de troupes faites par Pierre Strozzi à La Mirandole, entretenait simultanément deux agents diplomatiques : l'un, Donato de' Bardi, auprès de la Seigneurie de Venise; l'autre, Cristiano Pagni, auprès du marquis du Guast, lieutenant général de l'Empereur dans le Milanais. La correspondance de Donato de' Bardi (p. 53, 87), et celle de Pagni, à laquelle nous avons joint quelques lettres du marquis du Guast lui-même (p. 87, 134), sont le complément indispensable et précieux de la partie des Mémoires de Martin du Bellay qui traitent du Piémont et de la guerre d'Italie. On y trouvera des renseignements curieux sur les faits qui ont précédé et suivi la bataille de Cérisoles, et l'on y verra l'impression profonde que cette victoire du comte d'Enghien avait produite chez les Italiens.

Au début de l'année 1544, Catherine de Médicis, devenue dauphine, avait donné le jour à un fils; cet événement, qui semblait devoir rehausser son crédit et assurer sa grandeur à venir, donna à penser au duc Cosme. Il écrivit à sa parente une lettre de félicitation; il s'excusa de son long silence, et protesta de son dévouement (p. 135). Quelques mois après, la paix de Crespy l'autorisait à envoyer en France un ambassadeur.

La légation de Bernard de Médicis ne dura que depuis le mois de décembre 1544 jusqu'au mois de juillet 1545. Nous n'en donnons que des extraits (p. 138, 179). L'évêque de Forli n'a ni le mérite personnel, ni l'importance politique des ambassadeurs de la république; il n'est pas dans le secret des affaires; on se défie de son maître; on le tient lui-même à l'écart, et ce qu'on ne lui dit pas, il n'a pas l'art de le deviner. Cependant, ses dépêches, écrites à la cour de François Ier, dans la dernière période de son règne, à défaut de grande importance historique, ont au moins l'intérêt de mémoires particuliers.

Quelques jours avant la mort de François Ier, le duc Cosme, qui ne croyait pas cet événement si prochain, adresse à l'Empereur (p. 171) un mémoire politique, dans lequel il recherche quelle est la conduite qu'il convient de tenir à l'égard de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France et du Saint-Siége. Le plan qu'il propose peut se résumer ainsi : Faire agir énergiquement le concile de Trente,

et forcer, par tous les moyens, la cour de Rome à entrer dans la voie des réformes. Nous n'insistons pas sur la valeur d'un pareil document; il faut le lire et l'examiner en détail.

Nous divisons cette période en trois sections :

Section Ire. Documents qui se rapportent au gouvernement du duc Alexandre Ier, 1530-1537.

Section II. Documents qui se rapportent aux sept premières années du duc Cosme Ier, 1537-1544.

Cette section se subdivise en trois paragraphes :

§ Ier. Lettres diverses.

§ II. Correspondance de Donato de' Bardi, envoyé du duc à Venise.

§ III. Correspondance de Cristiano Pagni, envoyé du duc auprès du marquis du Guast.

Section III. Légation de Bernardo de Médicis et mémoire de Cosme Ier adressé au chancelier de l'empereur, 1544-1547.

PREMIÈRE SECTION.

ALEXANDRE DE MÉDICIS.

1530-1537.

I.

LETTRE DES DOUZE DE BALIE À ALEXANDRE DE MÉDICIS.

(*Rif.* classe X, dist. III, n° 163.)

Florence, 17 novembre 1530.

Sommaire. — Réaction contre le parti français. Poursuites contre Raffaello Girolami, dernier gonfalonier de la république.

Illustrissimo Signore,

Quando occorrerà cosa importante, la faremo intendere sempre a Vostra Signoria Illustrissima, e delle altre non darem fastidio a quella. Conoscendo noi quanti uomini erano in questa Città che andavano del continuo machinando contro a questo stato, e pensando come ci potessimo rendere sicuri, facemo ritenere alcuni cittadini che ci parevano più atti a suscitare tumulti; infra li quali fu Raffael Girolami. E, volendo procedere seco più presto con umanità che con severità, cercamo di intendere da lui i progressi suoi, massime dopo lo accordo fatto; e, mentre si faceva la esamina, avemo lettere dall' illustrissimo signor Don Fernando, luogotenente di Cesare in Italia, per le quali raccommandava detto Raffaello, e inoltre mostrava che il ritenerlo o il fargli violenza alcuna fosse contro l' onore di Cesare e suo, per la capitolazione fatta. Rispondemogli; e, per più chiara informazione di Vostra Illustrissima Signoria, mandiamo a quella la copia della lettera di Don Fernando e la risposta se gli fece. Nè bastò questo a detto signore, che scrisse a Roma; poi mandò a noi di nuovo un' altra lettera, e uno

suo gentiluomo, e una lettera a detto Raffaello. Facemogli risposta generale; ma al presente, dubitando noi che il signor Fernando, non contento a questo che ha fatto, non sia per scrivere costì a Cesare, abbiamo voluto significarlo a Vostra Signoria Illustrissima, acciò che, intendendone quella cosa alcuna, possa replicare. Raffaello non è ritenuto per cose seguite avanti la capitolazione, ma per sospetti e indizii di nuove machinazioni.

E ha ad intendere Vostra Signoria Illustrissima che, se Cesare scrivesse quà alcuna cosa a beneficio di Raffaello, sarebbe il torre la riputazione a questo stato, il quale ha tanti inimici in questa Città quanti quella sa. E ha a pensare Cesare, che, avendo messo e la autorità e uomini e danari suoi per ridurre questa Città nel termine che è, bisogna che pensi di conservare questo stato, il quale sarà sempre per mettere quel che ha e che può avere a beneficio di Sua Maestà. E Raffaello è uno dei capi principali della fazione francese; e quello che non è per pensare giorno e notte ad altro, se non come l'autorità di Cesare possa diminuire, non solo in questa Città, ma in tutto il resto d'Italia; e ha fatto pruova di questo, avanti che fosse gonfaloniere, e poi che fù. E, quando è suto fatto lo accordo, non ha mancato di nuove pratiche contro a questo stato, ed è verisimile che sempre abbi a fare così; perchè, sendo stato onorato da Cesare, quando fu oratore in Spagna, ed essendosi poi portato con tanta ostinazione e ingratitudine, non pensa mai che tal delitto gli possa essere perdonato.

Vostra Signoria Illustrissima intende quanto questo caso importa, e non mancherà di usare, e fare usare al reverendo Vasona ogni diligenza, acciò che quà non abbi ad essere scritto sopra questa materia; ma più presto, quando si potesse, sarebbe bene fosse ricordato al signor Don Fernando, che lui si dovrebbe astenere di favorire li inimici di Cesare.

Ed a Vostra Signoria Illustrissima ci raccommandiamo; pregandola ancora che si voglia operare, non solo in questa cosa di Raffaello, ma di tutti gli altri cittadini, dei quali noi per lo avvenire volessimo assi-

curarci, come sospetti ed inimici nostri e di Sua Maestà, e come è detto Raffaello [1].

II.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LES DOUZE DE BALIE

A PALLO DI BERNARDO RUCCELLAÏ ET A FRANCESCO DI NICCOLO VALORI, ENVOYÉS EN AMBASSADE AUPRÈS DE CHARLES-QUINT.

(*Rif.* classe X, dist. III, n° 163.)

Florence, 17 octobre 1531.

SOMMAIRE. — Le nouveau gouvernement se met aux pieds de l'Empereur. Ce document diplomatique est un chef-d'œuvre d'adulation et de servilité.

Pallo e Francesco carissimi, essendovi nota la cosa che ci ha mosso ad eleggervi e mandarvi ambasciatori nostri a Cesare, non sarebbe necessario replicarvela altrimenti, perchè siam certi per la vostra prudenza satisfarete benissimo con le opere a quanto desideramo eseguiate in nome della Città appresso di Sua Maestà Cesarea; ma, per osservare l'antiqua consuetudine di dare *in scriptis* le commissioni, non abbiamo voluto mancare di dirvi brevemente e in sustanza quel che ci pare dobbiate esporre.

Poichè avete presentato le lettere credenziali a Sua Maestà, alla quale farete prima ogni dimostrazione di riverenza, devozione e osservanza, referirete che, sebbene noi l'abbiamo ringraziata con lettere del beneficio grandissimo fattoci in aver datoci per capo lo Illustrissimo Signor Alessandro de' Medici, il quale ameremo e stimeremo sempre assai, per essere genero di Sua Maestà Cesarea, e per la grande espettazione si ha delle sue ottime qualità e virtù, e per li meriti della sua Casa Illustrissima verso questa Città, e confermato la forma dello stato nel modo che era innanzi al 1527; non ci pareva nondimeno avere satisfatto al debito nostro, se non mandavamo ancor voi a dimostrarle più evidentemente la gratitudine delli animi e i cuori nostri osservantissimi di Sua Maestà Cesarea; la quale ci ha conferito un beneficio tale

[1] Raffaello Girolami mourut prisonnier dans la forteresse de Pise.

e tanto, che non crediamo si possa trovar parole o modo conveniente a referirne le debite grazie, perchè la grandezza d'esso supera le forze e facultà nostre; e lo reputiamo maggiore che infiniti altri, benchè grandissimi, ricevuti da suoi antecessori; i quali, come ha avanzato di gloria, così ha voluto avanzare di benignità. La quale si è dimostra maggiore verso di noi in questa sua venuta in Italia che di alcuno altro, per avere, con tanto suo disagio e spesa, voluto restituirci in stato, e al nostro antico e natural governo della Casa Illustrissima de' Medici; e liberatoci dai pericoli nei quali ci trovavamo avanti la sua venuta, per li continui minacci ci facevano quelli che ci avevano in odio, non per altro che per essere buoni figliuoli ed amici di Sua Santità e Maestà Cesarea. In modo che si può dire, e così confessiamo, essere passata in Italia per salvare principalmente noi, ed essere obbligati a riconoscere da Sua Santità e da Lei la patria, li onori, facultà, vita e figliuoli nostri, siccome riconosceremo sempre in ogni evento e per ogni tempo. E così prometterete a Sua Maestà Cesarea, ancorche e' sia superfluo, offerirgli le cose nostre, che sono sue e saranno sempre. Perchè così richiede, non solo la grandezza del beneficio ricevuto da Lei ultimamente, ma lo essempio de' tempi passati; nei quali la nobiltà di questa Città è sempre vissuta sotto la protezione de' suoi antecessori, ed ha goduto la quiete e stato suo tanto più sicuramente quanto è stata maggiore in Italia la loro autorità. Il che speriamo abbia a seguire tanto più facilmente per lo avvenire, sotto il patrocinio di Sua Santità e Maestà, e sotto il governo della illustrissima casa de' Medici. La quale mantenendosi in stato insieme con questa nobiltà, si manterrà quella fazione che è più conforme, più inclinata e più a proposito di Sua Maestà Cesarea che la popolare; la quale è sempre stata aliena, ed ha avuto per male la grandezza di quella in Italia.

E con queste, ed altre simili parole affettuose, v'ingegnerete farle conoscere la nostra singulare osservanza e figlial devozione e grandissima fede abbiamo in quella; alla quale in ultimo con ogni umiltà ci raccommanderete.

Visiterete di poi il serenissimo Re d'Ungeria, e il reverendissimo

Campeggio, e la Illustrissima consorte dello Illustrissimo Signor Alessandro de' Medici, quando vi parrà il tempo opportuno; e così tutti li altri principi, ai quali arete lettere di credenza de' Nostri Signori; usando con ciascheduno di loro quelle cerimonie e parole, in nome della Città, che si converranno al grado e qualità loro; e allargando o restringendo il parlar vostro, secondo l'occasione e il tempo sarà più o manco commodo.

III.

LETTRE DES DOUZE RÉFORMATEURS DE L'ÉTAT À L'EMPEREUR CHARLES-QUINT.

(*Rif.* classe X, dist. III, n° 84.)

Florence, 20 mai 1532.

Sommaire. — Les réformateurs font connaître à l'Empereur les points principaux de la nouvelle constitution.

Data nobis nuper per decretum publicum facultate atque auctoritate nostre hujus ita reformande constituendeque reipublice, ut a popularibus factionibus, quibus tamdiu agitata est, novissime vero prope ad exitium perducta, aliquando conquiescere et vires superiore bello attritas recuperare posset; nos, quibus nihil unquam fuit antiquius quam civitatis ipsius patrie nostre decus atque amplitudo, nobiliumque et optimorum civium salus atque honestas, diu multumque cogitavimus qua potissimum ratione id assequi possemus. Gratitudinem aliquam interim ostendentes tot Majestatis Vestre in nos nostramque hanc rempublicam meritorum, nihil alioquin tantorum operum impensis actum videbatur, si, cum primum aliqua seditiosis hominibus aura aspirare cepisset, iisdem iterum procellis respublica ac civitas jactaretur, quibus est superiore anno vexata. Non tantum summum periculum totius nobilitatis, quam una cum illustrissimo duce Alexandro, genero suo, gubernaculum tenere voluit Majestas Vestra, ultimumque civitatis ipsius discrimen; verum etiam (quod nobis precavendum maxime videbatur) Majestatis Vestre incommodum fore, si unquam in futurum opularis illa factio iterum civitatis habenas

e nobilitatis manu extorquere possit, facile omnes jampridem intelligimus[1]. Divina tandem ope atque auxilio id assecutos nos potissimum speramus quod optabamus omnes, et opportunum ac prorsus necessarium erat, ut et hujusmodi in Majestatem Vestram voluntatem declaraverimus nostram, et civitatis ipsius ac reipublice rebus optime consuluerimus.

Nam, pro illo Prioratus Magistratu ex populo creari solito, quo quidem jam inde ab initio ad exagitandam nobilitatem et seditiosi semper abusi sunt et in posterum etiam abuti posse videbantur, alium, ut republica ipsa dignius, ita etiam per nobilium ac meliorum civium tantum manus transiturum suffecimus. Quatuor scilicet primarios viros ex omni nobilitate delectos, quibus consiliariorum nomen indidimus; atque hujus Magistratus ac totius civitatis et reipublice caput Illustrissimum Ducem constituimus. In quem etiam et ejus posteros, voluntatem atque ordinationem Majestatis Vestre secuti, supremam omnem transtulimus dignitatem atque auctoritatem. Ita etiam imminuta est civitati non mediocris impensa in illos Priores fieri solita; et, auctoritate in pauciores ac nobiles translata, popularium seditionum causas, ut speramus, in perpetuum repressimus. Longiores autem essemus quam par est, si narrare singula Majestati Vestre voluerimus; summam tamen omnium ad reverendissimum cardinalem Campeggium, Sanctissimi Domini Nostri apud Eam legatum, transmisimus, a quo coram melius ac prolixius singula intelligere poterit. Nobis vero in presentia aut majus nullum adversus populares motus remedium atque ad civitatis quietem et bonorum omnium salutem magis necessarium, ita et alia major nulla sese offerebat occasio, qua grati in Majestatem Vestram animi ac voluntatis nostre signa proferremus, quam eumdem Ducem, generum suum, dignum alioquin tam majorum suorum meritis quam sua ipsius virtute ac probitate, quamtumvis amplissimo in civitate nostra dignitatis gradu in eum locum tollere; unde et major ad eum dignitas atque amplitudo, et ad Majestatem Vestram commodum perveniret. Quantumnam, ipso posthac habenas hujusmodi

[1] Cette phrase nous ayant paru inintelligible dans le manuscrit, nous avons tenté de la restituer, en nous conformant au sens général du paragraphe.

moderante, de civitate hujusmodi ac republica nostra polliceri sibi semper valeat, non necesse putamus ut multis a nobis verbis explicetur. Is namque, cum in cunctis semper Majestati Vestre obediens futurus sit, ad eum finem dirigens omnia et gesta et cogitationes suas; nos certe eam, quam Majestati Vestre potissimum debemus patriam, qui possumus non ejusdem semper commodis, jussisque paratam velle? Licet equidem haud facile sit Illustrissimi Ducis ipsius in ea studium ac voluntatem equare, conabimur profecto ut ad eam saltem quamproxime accedamus. Quia vero tutissima ac firmissima omnia futura sunt favore potissimum atque umbra Majestatis Vestre, Eam vehementer oramus obsecramusque ut rata grataque habere singula velit, et susceptum semel rerum ac reipublice nostre patrocinium retinere. Brevi nam fore confidimus, ut exemplo nostro edocte, alie civitates intelligant quantum prestet rerum publicarum nobilissimos atque optimos quosque cives curam atque administrationem gerere. Interim vero nos nostramque civitatem Majestati Vestre iterum humillime commendamus. Diu ac felicissime valeat Sacratissima Majestas Vestra Cesarea.

IV.

LETTRE DU DUC ALEXANDRE DE MÉDICIS À CATHERINE DE MÉDICIS, DUCHESSE D'ORLÉANS [1].

(*Arch. med.* Registri di minute. Reg. 1, n° 1.)

Florence, 19 avril 1535.

Sommaire. — Alexandre recommande à la duchesse d'Orléans un religieux franciscain, ancien confesseur du pape Clément VII [2].

Questo Venerando Padre, chiamato Frate Onorio, osservante di San

[1] Le mariage de Catherine de Médicis, fille de Laurent, duc d'Urbin et de Madeleine de La Tour d'Auvergne, avec Henri, duc d'Orléans (depuis Henri II, roi de France) avait été célébré à Marseille à la fin de l'automne de 1533. — Le nouveau duc de Florence, Alexandre, était le frère naturel de Catherine.

[2] Le pape Clément VII était mort le 25 septembre 1534.

Francesco, è quello che la Santa Memoria di Papa Clemente aveva eletto e teneva per suo padre spirituale, tanta era la bontà e la vita esemplare che Sua Santità ne vidde; e certamente da queste bande egli è in ottimo predicamento. Ora, occorrendo a sua paternità venire in quelle parti, m'è parso accompagnarlo con questa mia, solamente per dargli carico che egli abbi a venire a visitare Vostra Eccellenza, perchè quella ne prenda, parlando seco, quella consolazione che si suole trarre, e ch' io spero che ella prenderà, quando si ritrae nuova di persona onorata e cara come ci fu quella Santissima Memoria; perchè ella intenderà tutamente la voluntà e desiderii di Sua Santità, ch' eron tutti santissimi e in noi pieni di affetto. Gli ho ancora dato carico di fare reverenza alla Eccellenza Vostra, in mio nome. Per l' un e per l' altro conto la si degnerà fargli quella buona cera che meritono le sue sante qualità e offici fatti, come so bene che lei, piena d' onorata cortesia, non mancherà all' occasione. Bacio le mani, gli supplico si ricordi ch' io sono sempre paratissimo in suo servizio. Dio la conservi.

SECONDE SECTION.

LE DUC COSME Ier.

(De son avénement à la reprise des relations diplomatiques avec la France.)

1537-1544.

---

§ Ier. LETTRES DIVERSES.

I.

COPIE D'UNE LETTRE INTERCEPTÉE[1].

(*Arch. med.* Carteggio di Cosimo I°, filza II.)

De la cour de France, 22 mai 1537.

Sommaire. — Préparatifs des partisans de la liberté pour attaquer Cosme Ier. Le gouvernement français en est instruit, et promet secrètement son concours.

Ho ricevuto una vostra de' xii del passato, e inteso tutto quello che vi occorreva. Parlai subito, secondo la commissione vostra, al Gran Maestro e al Re, e non si potrebbe dire quanto paia loro un medesimo che a voi; e sono in animo di far per noi tutto quello che sapremo domandare; e mi hanno promesso liberamente di fare per noi quel che potranno. È ben vero che del cardinale Salviati hanno tanto mala opinione che non si potrebbe dir più; e, benchè l' uomo si affatichi pur assai in volerlo giustificare, non si può rimuoverli dalla loro credenza; e massime che hanno inteso come ha mandato un suo

[1] Cette lettre, interceptée par un des espions du duc Cosme, émane sans doute d'un agent du cardinal Ridolfi et des bannis de Florence. Elle prouve que la prise d'armes des Florentins, qui se firent écraser à Montemurlo, était encouragée par la France. Dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, François Ier ne sut pas agir avec vigueur et à propos.

uomo a Fiorenza a ripraticare con gli Imperiali [1]. Qui è già arrivato Bartolomeo Cavalcanti, tre giorni sono, che viene *de Lyon*, e sollecita che costoro muovino le armi tosto, o che diano licenza che l'uomo possa cercare i casi suoi per altra via, senza dolersi di persona; e domanda per la guerra cento mila scudi posti in Venezia per questo affare. Danno buonissime parole, ed io credo che lo faranno.

Il signor Giovan Paolo [2] arrivò ieri alla corte, e viene per aver il carico delle cose di Toscana, e sollecita quanto più sa e può per noi, che ci viene molto a proposito; e più presto nel suo parlare accresce il sospetto del cardinal Salviati; il qual sospetto non fa però molto male effetto, perchè il starsi farà più sospettare, e anticiperà qualche tempo. Costoro [3] mandano in Piamonte grossamente uomini d'arme e lanschenecchi, de' quali hanno più numero che non pensavamo. Sollecitano forte l'armata di mare, e vi fanno sopra gran disegno, purchè l'armata orientale [4] punga tosto, e gagliarda come si spera.

Non ho da dire altro per ora, se non che da otto giorni in quà ho parlato più volte del cardinal Ridolfi e al Re e al Gran Maestro, i quali mi hanno detto che sia tanta fede in lui quanta si possa avere nella più vertuosa persona del mondo, e che sperano in breve mostrare che si tengono di avere obbligazione con sua signoria reverendissima; ed io ho conosciuto per esperienza che le parole dette sono di cuore, perchè ne gli ho tentati per più d'un verso. E tutto questo, scrivendo a voi, scrivo al detto reverendissimo Ridolfi, il quale prego umilmente che mi comandi, e tenga sempre per quel fedel servitore ch'io le sono [5].

[1] Les soupçons qu'inspirait la conduite du cardinal Salviati étaient mal fondés. Salviati demeura jusqu'à sa mort fidèle au parti de la liberté. Il ne pardonna jamais à Cosme de Médicis, ni sa fatale victoire de Montemurlo, ni l'asservissement de la patrie.

[2] Paolo Orsini da Ceri.

[3] Les Français.

[4] La flotte turque, par suite de l'alliance secrète de François Ier et de Soliman.

[5] Les plans et les espérances des amis de la liberté furent renversés, deux ou trois mois après, par l'issue de la bataille de Montemurlo, gagnée par Cosme Ier le 22 août 1537. La puissance du nouveau duc fut dès lors solidement affermie.

II.

L'ÉVÊQUE DE SALUCES [1] À COSME I[er].

(*Arch. med.* Carteggio di Cosimo I°, filza VII.)

Fontainebleau. 24 février 1539.

Sommaire. — La cour de France; Lorenzino; offres de services.

Io mi trovo alla corte di Francia; e, ancora che io abbi poco che dire a Vostra Eccellenza, non mancherò di scrivergli per fare in parte mio debito, e dirgli qualmente io feci le sue raccomandazioni alla Signora Dalfina; la quale mostrò averle al possibil care; e con grande instanza mi domandò di Vostra Eccellenza; e finalmente mi commise che io facessi intendere a quella che la se gli raccomanda, e che, dove la gli possa far servizio, quella sappi che la è paratissima.

La corte al presente si trova a Fontainebleau, dove si è fatto assai nozze di grandi principi, e fra pochi giorni si faranno quelle del marchese di Saluzzo, che sposerà la sorella della duchessa d'Étampes con assai ragionevol dote.

Di Lorenzo di Pierfrancesco [2] non si sa in questo paese cosa nessuna. Di lui pensasi che sia rinchiuso in un collegio a Parigi, e quivi studii. Scoronconcolo [3] e li suoi sono andati, col priore di Capua [4], in sulle galee che il Re gli ha date; e tiensi per fermo che Lorenzo se li sia levati dinanzi, per non poter reggere alle loro insolenze. Pensasi che si doveranno incontrare col principe Doria, e pagare i debiti.

Maestro Frignano è partito di Parigi, dove è stato ne' giorni, e se ne

[1] L'évêque de Saluces est Alfonso Tornabuoni, dont nous publions plus loin la légation en France.

[2] Laurent de Médicis, dit *Lorenzino*, meurtrier du duc Alexandre.

[3] Valet de Lorenzino, qui l'aida à assassiner le duc.

[4] Léon Strozzi, frère de Pierre, maréchal de France, et fils de Philippe, une des plus illustres victimes de la politique de Cosme I[er].

va alla volta *d'Angleterre* per comperare chinee [1], dove penso che Vostra Eccellenza sarà bene servito; e se io mi abbatterò a qualche cosa alla corte, che pensi sia al proposito di Vostra Eccellenza, non mancherò del debito mio.

E, perchè io intendo che Vostra Eccellenza presto manderà a Napoli per la signora, sua consorte [2], me ne rallegro con quella, pregando Iddio che gli dia ogni contento; e la supplico che, se la pensa che in queste bande sia cosa che la possa nelle sue nozze aver di bisogno, me lo facci intendere; che, secondo la possibilità e forze mia, mi sforzerò che la sia ben servita.

Per le mie lettere ultime *de Lyon* gli mandai non so che poco di musica; e così gliene manderò per l'avvenire, quando pensi gli sia cosa grata, perchè quà sempre sono cose nuove.

Non mi resta dirgli se non che mi offero e raccomando come suddito fedele.

III.

L'ÉVÊQUE DE SALUCES À COSME Ier.

(*Arch. med.* Carteggio di Cosimo I°, filza II.)

Romilly, 24 avril 1539.

SOMMAIRE. — Détails piquants sur la cour de François Ier; le Roi, le Dauphin, la jeune Catherine de Médicis.

Io ho a rispondere a una lettera di Vostra Eccellenza del primo di questo mese, nella quale la mi domanda nuove di questo paese e di questa corte. E, perchè la non è corte fatta come le altre, gli dirò il modo del viver che ci si usa; che, se Vostra Eccellenza non lo sapesse, gli servirà di nuove.

Qui sono sbandite del tutto le faccende; e, se pure se ne ha mai a far qualcuna, non c'è nè ora, nè dì, nè mese certo. Qui non si pensa

[1] Des haquenées.

[2] Cosme était sur le point d'épouser Éléonore, fille de Pierre de Tolède, vice-roi de Naples.

se non alle caccie, alle dame, a' banchetti, al mutar ogni dì alloggiamento, e cercare di una casa sola con poche stanze per alloggiare il Re e le Dame; e gli altri, ogni uomo alla busca, tre, quattro e sei miglia lungi. E, quando si abbatte a uno di questi alloggiamenti, si stà tanto quanto durano gli aironi che sono in paese e i nibbi; che, per gran quantità che sieno, durano poco, perchè, fra il Re e li altri grandi della Corte, ci sono più di cinque cento falconi (benchè messer Donato dirà dieci mila). Poi si corre due volte quando mai più al cervio, e vassi una volta alle tele; e poi si muta alloggiamento. Cicalasi assai, e sempre si conformano gli audienti con quel che parla prima, sendo persona che dia mangiare. E, perchè messer Pandolfo della Stuffa è costì, e sa parlare meglio di me di queste cose, Vostra Eccellenza intenderà da lui che la sta appunto così[1].

Io feci le raccomandazioni di Vostra Eccellenza a Madama la Dalfina; la quale mi domandò, con molta affezione e amore di Vostra Eccellenza, e quando la saria maritata; e mi disse che la desiderava vederlo in stato felice e con ogni suo contento; e che se gli raccomandava assai, e così alla signora sua madre; e che, se per quella verrà mai occasione alcuna che la gli possi far servizio, lo farà così di buon cuore come per suo proprio fratello, che per tale tiene Vostra Eccellenza; e mi commise ve lo dicessi per sua parte, come gli scrivevo.

D' altra parte dico a Vostra Eccellenza che l' è in grandissima reputazione, sì del Re, come del marito; e chi dice o pensa altrimenti, non lo sà; ma bene è vero che la non può molto spendere; il che non è gran fatto, perchè il Re vuole essere lui il messere; e, se bene lei non spende, per questo non gli manca cosa alcuna di quello vuole. E questa è la costuma di quà; nè anche Monsignor Dalfino, eccetto

[1] Il est intéressant de rapprocher de ce passage le rapport de l'ambassadeur vénitien, Marino Cavalli, sur François Ier et sa cour: «L'esercizio della caccia, fra provisioni, «carri, tele, cani, falconi e simili intrichi, «vuol più di cencinquanta mila scudi; in «piaceri privati, come banchetti, mascarate «e altri bagordi, cinquanta mila scudi; e al«trettanti in spese di suo vestire e tapezze«rie e donativi privati... Le Dame mi è affir«mato, fra donativi e provisioni ordinarie, «vogliono poco meno di trecento mila scudi.» (*Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. I, p. 282.)

che per le sue spese e oneste voglie, non ha mai un carlino; si che chi la vuol tassare non può, perchè ella è alla medesima stregua che suo marito.

Molti signori di questa corte, amici e servitori del Signor Giovanni [1], per memoria felicissima, si raccomandano a Vostra Eccellenza, e mi domandano di lei; ma non è da curarsi di uomo, fuor che del maggioringo e de' figliuoli, e del conestabile [2]; che, per esser ora tutto una cosa con l'Imperatore, si può parlare. Io ho risposto loro quello che vi va. Ma sopra tutti Monsignor d'Orléans mi ha esaminato a minuto; e, benchè i figliuoli del Re non usino fare raccomandazione, veggo ch'egli è molto desideroso far piacere a Vostra Eccellenza.

Io non saprei ora che altri particolari dare a Vostra Eccellenza; però farò fine, pregando quella che tenga memoria di me come di fedel servitore; che presto penso tornare a vederla, cioè fra tre o quattro mesi.

IV.

LETTRE DE VALERIO [3] DEGLI ORSINI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 26.)

Vicence, 14 mars 1542.

Sommaire. — La guerre est imminente [4]. Le Roi peut tirer grand parti des bannis italiens. Plan de campagne probable. Le duc d'Urbin. Nécessité pour Cosme Ier de mettre la Toscane en état de défense. — Conseils pratiques sur ce qu'il doit faire pour que le pays soit à l'abri d'un coup de main.

Mi duole fin' all' anima non poter venir personalmente a la Eccellenza Vostra, primo per visitarla, com' è mio desiderio, e inoltre per ragionarle di qualche cosa pertinente allo Stato suo. Il che se ben farò

[1] Jean de Médicis, des bandes noires, vaillant capitaine, mort au service de la France, père du duc Cosme Ier.

[2] Le connétable de Montmorency, déjà dévoué, comme on le voit, aux intérêts de l'Empereur.

[3] Valério appartenait à la famille des Orsini; c'était un homme de guerre distingué.

[4] L'année précédente, l'assassinat de César Frégose et de Rincon, ambassadeurs de France, mis à mort par ordre du marquis

con questa mia, nondimeno me ne passerò leggermente, per non essere istrutto delle cose sue più la che tanto; però la piglierà da me il buon animo e non lo effetto; e così, poichè la sua lettera me lo comanda, le dirò brevemente:

Che, per quanto s'intende da più bande e per quanto si vede per li principii, il Cristianissimo ha determinato rompere guerra a Sua Maestà Cesarea in molti luoghi, e tutto far fare sotto colore e nome de' fuorusciti; e la guerra che ha principiato in Navarra, la fa far a quel Re con spalle del duca de Clèves. Ha mandato i vostri fuorusciti; e, con la pratica del duca di Urbino [1], senza dubbio cercherà di farli impadronire di qualche luogo d'importanza, per mantenervi la guerra nello Stato, acciò lo Imperatore non si possa valere nè di vostra persona, nè di vostro Stato. Si aspettano di giorno in giorno di Francia i fuorusciti del regno di Napoli; quali devono andare a trovare l'armata turchesca [2], per cercare di dare qualche botta nel detto regno, e fermarvi un piè tanto gagliardo che Sua Maestà Cesarea non possa trarne danari nè altro. Dove poi si volterà tutta la massa dell' armata con un grosso esercito terrestre, non si sà; ma molti vanno discorrendo che, per rispetto delli molti porti securi e grandi, e per la vicinità della Provenza, donde gli saranno somministrate vettovaglie e le altre cose necessarie, che la farà l'impresa di Genova. Ma di questo sia che vuole, e quello che piacerà al Signor Iddio.

Ritornando alle cose della Eccellenza Vostra, le dico che, ovvero che il signor duca di Urbino si fermi ai servici di Francia o nò, ella ha da temersi la guerra certa nel suo stato, e, secondo me, in quelli luoghi che più saranno vicini e propinqui allo stato del detto duca;

du Guast, avait excité la légitime indignation de François I[er]. L'Empereur s'était refusé à donner au Roi aucune satisfaction, et il était parti pour sa malheureuse expédition d'Alger. Une rupture entre les deux souverains semblait dès lors inévitable. (Voyez sur l'assassinat de Frégose et de Rincon les Mémoires de Martin du Bellay, livre XI, et les Négociations de la France dans le Levant par M. Charrière, t. I, p. 501 et suivantes).

[1] Guidubaldo II de la Rovère.

[2] La flotte turque, commandée par Barberousse, en conséquence de l'alliance secrète contractée entre François I[er] et Soliman, devait opérer de concert avec la flotte française, placée sous les ordres du duc d'Enghien.

perchè, se egli si ferma con Francia, farà tutto quello che il Re gli comanderà, e già si vede la pratica in piede, e di più i danari all' ordine; se egli si rifermasse con questa Illustrissima Signoria[1], potria facilmente, per tirarsi benivolo quel Re, aderire a qualche sua voglia, e fare vista di non vedere, come il signor suo padre ha fatto qualche altra volta mentre vivea[2]. I luoghi de' quali Vostra Eccellenza ha da temere per questa banda mi pare che sieno Bibbiena e Pappi[3], quali mi pare d' intendere che sieno deboli, abbondanti di viveri, e da poter scorrere sù l' Aretino, in quel del Borgho San Sepolcro, e d'Anghiari, e della Pieve a San Stefano, e dall' altra banda per lo val d' Arno di sopra; ed avranno sempre dove smaltire le prede, e anche la via sicura, donde verrà concorso di soldati; e in breve tempo si potriano fortificare uno o tutti due li detti luoghi, che vi bisogneria poi del buono a cavarneli; il che non passerebbe senza grandissima spesa e danno di tutto il suo Stato. E, secondo che le cose maggiori passassero, così sariano da temere più e manco. E, se io temo più da questa banda che dalle altre, lo fò per le pratiche strette che si veggiono manifestamente. E anche, per avere inteso che Sua Santità vi porta grandissima affezione, mi rendo certo che con la sua solita prudenza saprà mantenersela benivola, perchè in vero è di grandissima importanza alle sue cose avere il Papa amorevole. Intendo anche che Ella vive in bravissima amicizia col signor duca di Ferrara[4]; di sorte che, avendo queste due amicizie ferme e corroborate, non mi pare che abbia da temere da altra banda che da questa di Urbino.

Gli remedii, secondo me, sariano di prevenire il più che fosse possibile; e, come s' intendesse che facessero massa in qualche luogo, mandarli a trovare; il che giovaria, sì per dargli terrore, come anche per guastargli i disegni. E, trovandosi l' Eccellenza Vostra quella buona

[1] La Seigneurie de Venise.

[2] On connaît la conduite du duc d'Urbin, général des troupes de la ligue, dans la campagne de 1527.

[3] Places situées dans le Casentino, au pied des Apennins, qui séparent la Toscane du duché d'Urbin.

[4] Hercule II, fils du duc Alfonse et de Lucrèce Borgia, époux de Madame Renée de France.

gente che si trova, con quella banda di cavalli buonissima e vecchia, senza dubbio avria grandissima parte del giuoco vinto; perchè, se li avversarii vostri vogliano fare gran numero di gente, bisogna ci mettono gran tempo di mezzo, ed avendo Vostra Eccellenza tempo, potrà risolversi a quel partito le parerà migliore, o di combatterli in campagna o di fortificarsi in li luoghi opportuni e d'importanza. Se gli avversarii volessero venire con poca gente per fondarsi sù la celerità, sendo l'Eccellenza Vostra bene avvisata e stando provvista, sarà facil cosa vincerli con poca battaglia, perchè non è da temer molto gente nuova e tumultuaria, massime non avendo per capi i più esperti uomini di guerra del mondo, quali ancora sono stati altre volte battuti da lei, e vengono con il pericolo della giustizia.

Si che, quanto più so e posso, esorto la Eccellenza Vostra a stare ben provvista di uomini e di danari e di avvisi; perchè, quando la sia guarnita di queste cose, se bene il signor duca d'Urbino si movesse contra a lei in persona, potrà molto più facilmente riceveṙ danno da Vostra Eccellenza che farnele, per esserle molto disuguale di forze, e massime quando il Papa fosse favorevole alle cose di Vostra Eccellenza: perchè potrebbe forse Sua Santità aspirare di guadagnarsi quello stato, privandone il duca come disubbidiente; perchè, per quanto s'intende, Sua Santità non è per concedere licenza che, ad istanza di Francia, si faccia gente nel suo dominio. Non sò donde li avversarii potranno levare artiglieria, senza la quale non si puono fare molto gagliarde imprese, per trovarsi la Eccellenza Vostra buona parte delle sue terre gagliarde e fortificate, oltre le fortezze, di castelli e di rocche.

Ha anche da temere non poco l'Eccellenza Vostra de' trattati, tanto contro la persona propria come in le fortezze; di che mi rendo certo con la solita prudenza se ne guarderà benissimo.

Il far spesse rivedere le sue battaglie, e tenerle più del solito esercitate e in pronto; il mandare qualche suo uomo di autorità a vedere i luoghi più sospetti; il tenervi anche la sua cavalleria vicina, acciò fosse apparecchiata e presta in ogni caso; il far vista di volervi fare qualche riparazione, se bene non avesse in animo di farla; il tenere la sua arti-

glieria leggiera bene in punto, oltre buon numero di danari, secondo me, saranno cose benissimo fatte e utili e onorevoli. Mi persuado anche che le sue fortezze di munizioni e di vettovaglie sieno molto bene fornite, e così di bombardieri e di altre cose necessarie. E, se bene per avventura non fosse per aver guerra a questa volta, nondimeno queste provvisioni non si perderanno, e saranno forse causa che la Eccellenza Vostra sarà più temuta da' suoi nemici, e da' suoi sudditi sarà in maggior venerazione, e al mondo di più aspettazione.

Questo poco mi è parso discorrere con questa mia, supplicandola a non pigliar sdegno, e non me lo attribuire a prosunzione, ma solo al desiderio che tengo della sua esaltazione. Nè per questa volta le dirò altro, per non sapere i suoi particolari; e, se l'Eccellenza Vostra si degnerà darmi avviso, quando più stringa il bisogno, il che Iddio non permetta! non mancherò di porvi tutte le forze del mio debole ingegno, e dire quanto conoscerò essere a beneficio e onor suo. E con la debita reverenza le bacio la mano.

P. S. Io non mi sono voluto valere di cifra per questa volta, parendomi fin' ora sicurissima la strada di Bologna.

V.

LETTRE DE VALERIO DEGLI ORSINI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 27.)

Vicence, 1er avril 1542.

Sommaire. — Démarches de l'ambassadeur turc et du capitaine Paulin pour attirer les Vénitiens dans l'alliance de la France et de la Turquie. La guerre semble devoir éclater à la fois sur plusieurs points en Italie.

Ier mattina passò di qui il capitano Paulino [1], quale viene di Francia, e sene torna a Venezia, dove aspettarà l'ambasciatore del Signor Turco; quale come sarà giunto, che si aspetta di giorno in giorno, negozieranno poi giuntamente con questi miei padroni [2], quanto hanno in

[1] Le capitaine Paulin, soldat de fortune, désigné au Roi par du Bellay-Langey pour remplacer Rancon à Constantinople. En récompense de ses éminents services, Paulin reçut le titre de baron de La Garde.

[2] Orsini était au service des Vénitiens.

commissione, e si stima faranno ogni opera per tirarli dalla loro, il che io non credo. Pur di quanto succederà Vostra Eccellenza ne sarà ragguagliata.

Questi Francesi fanno un gran bravare, e dicono apertamente che, innanzi che il mese presente esci, la guerra sarà attaccata in molti luoghi d'Italia; e dicono chiaramente il duca d'Urbino essere fermo alli servizi loro, ancor che questo s'intenda da molte altre bande; hanno mandato alcuni denari al signor Rodolfo, nipote del signor Luigi Gonzaga, per fare alcune gente; e vanno facendo alcune provisioni di corsaletti. E si vede in casa dell' ambasciatore regio in Venezia un gran contare e insacchettare di scudi; di sorte che io sono di fermo parere che presto la romperanno.

VI.

NOTES CONFIDENTIELLES COMMUNIQUÉES PAR UN AMI.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 27.)

7-10 mai 1542.

Sommaire. — Grands préparatifs des Français; ils comptent sur le concours actif d'un grand nombre d'Italiens. État approximatif des forces dont se composera l'armée française en Italie.

Che se ne viene monsignor de *Langey*, quale partì dalla corte del Re al primo di detto mese.

Che li Francesi hanno fatto venire in Piamonte otto insegne di Svizzeri, che puono essere in tutto circa due mila e cinque cento, e si dice che hanno dato ordine per farne venire degli altri.

Che il conte Gugliemo, fratello del conte Frederigo, ha avuto carico dal Re di fare dodici mila Alemanni.

Che i Francesi hanno cresciuto tutte loro compagnie di fanti che hanno in Piamonte, di modo che ciascuna sia di quattro cento fanti, e così li pagheranno alla prima paga che viene.

Che i Francesi sperano avere un esercito fatto in un subito d'Italiani, quandò sarà di bisogno.

Che hanno tirato secretamente a suo servizio molti signori Italiani, come il duca d'Urbino, il conte della Mirandola, il conte di San Secondo, il conte di Fontanella, il signor Rodolfo Gonzaga e il conte Agostino di Lando, oltre lo signor Giovan Paolo da Ceri [1], e molti altri signori e capitani che sono alla corte del Re.

Che è venuto ordine del Re di crescere tutte sue compagnie di cavalli, di modo che siano dugento per ciascuna : e scrive il Re a' suoi capitani che abbino cura di ritirare a se delli cavalli de' nemici quanto potranno.

Dice il medesimo amico che vede molti segni, per li quali conosce che presto ha da essere guerra, e che ha visto come lo sopradetto giorno si sono dati denari a tutti li capitani Italiani quali avevano compagnia, per accrescerla ciascuno di trecento fanti; e sono sei capitani. E parimenti al signor Ludovico da Birago, Giovanni da Turino, e Sampiero Corso [2], che avevano trecento fanti in essere, se gli è ordinato di farne fino al numero di secento per ciascuno ; e di più si sono espediti altri cinque capitani nuovi per trecento fanti per uno; e sono questi ultimi Termes, Corso, nipote di Sampiero, Dalmiano napoletano, quale ha moglie in Casale, il governatore di Mondovi, il capitano Giovan Angiolo di Montemerlo di Tortona, e il capitano Gerardo Fraschi.

Monsignor de *Langey*, a detto dì VIII maggio, è partito de Lyon, e viene a Turino, e si tiene che porta tutte le altre espedizioni, e già sono fati tutti li officiali dell' esercito.

Il signor Giovan Paolo da Ceri sarà generale della fanteria italiana. Monsignor de Brissac sarà generale della francesca. Della cavalleria chi dice il signor Paolo Lusasco e chi monsignor di Termes. Però non è ancora resoluto. Il capitano Francesco Fernando di Vimercato spera essere mastro di campo generale delle fanterie italiane.

Per altre d' un altro amico fedelissimo de' VIII, IX e X maggio, s' in-

[1] Céri était un fief de la famille Orsini.

[2] Ces capitaines avaient servi dans les bandes noires, sous les ordres du célèbre Jean de Médicis, père de Cosme Ier.

tende lo medesimo che di sopra ; e di più che sono arrivate già due insegne di Svizzeri a' Francesi; e vollono far lo compimento fino a dieci mila; e monsignor de Brissac va a far lo resto.

Che monsignor de Langey viene con gente d'arme, e parimenti monsignor d'Annebaut[1].

Che li Svizzeri hanno fatto giuramento a monsignor d'Annebaut e non al Re; che si fa gente in Lionese, e Borgogna, per passar di quà con buon numero di cavalleria francesca.

VII.

LETTRE DU CARDINAL DE RAVENNE[2] À CHARLES-QUINT.

(*Arch. Med.* Diarii d'Etichetta, filza 31.)

Date incertaine[3].

Sommaire. — L'Empereur a des ennemis déclarés, tels que le roi de France et le Turc, et des ennemis secrets, tels que le Pape et les Vénitiens. Il doit, pour cette année, se tenir sur la défensive contre le Turc, la France et les Vénitiens, et diriger tous ses efforts contre le Pape. Il lui sera facile de s'emparer de Rome, de mettre fin au pouvoir temporel des papes, de rentrer en possession des droits et des terres de l'Empire que les papes ont usurpés : alors seulement Charles-Quint sera vraiment le maître du monde. Le plan et les moyens d'exécution sont clairement indiqués. Ce document est très-curieux.

Puesto q' la major obligaçion y desseo q' yo tengo en esta vida

[1] Claude d'Annebaut, capitaine d'un mérite fort ordinaire, succéda plus tard à Brion dans la charge d'amiral et dans la faveur du Roi.

[2] Benedetto Accolti, né à Florence en 1497, neveu du cardinal d'Ancône, évêque de Cadix en 1521, devint, en 1523, évêque de Crémone et secrétaire intime du Pape Clément VII; l'année suivante il fut promu à l'archevêché de Ravenne. Nommé cardinal en 1527, trois jours avant le sac de Rome, il partagea la captivité du Souverain Pontife. Clément VII, en 1532, lui donna pour sa vie la légation de la Marche d'Ancône avec de pleins pouvoirs. A cette époque, il perdit son oncle, le cardinal d'Ancône, qui lui laissa une fortune considérable. Paul III, parvenu au souverain pontificat, traita le cardinal de Ravenne en ennemi. Il le fit enfermer au château Saint-Ange, et ne consentit à lui rendre la liberté, après un emprisonnement de six mois, que sur les plus vives instances du duc Cosme Ier et de l'Empereur, et après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il possédait.

Le cardinal de Ravenne, plein de ressentiment contre le pape Paul III, était tout dévoué à Charles-Quint, dont il avait reçu de fortes pensions.

[3] La date de cette lettre est incertaine;

sea de procurar y pésar el servicio de Vuestra Majestad, todavia conociendo su mucho saber y my poco entender, no me he atrevido alguna ver escrevirle lo q' yo de myo syento y oygo de otros q' podria resultar en su grandeza y acreçentamiento. Pero haviendo la buena dicha de Vuestra Majestad traydo en esta cyubdad una persona ta' calificada quan verdadero servidor suyo, el nombre de la qual Vuestra Majestad sabra a su tyempo, oyendole un discurso q' a my ver me pareçe dyño de su notiçia, he querido esta vez mas ayna ser tenido de Vuestra Majestad por atrevido q' negligente, y dezirle q' la sùma del discurso de aquella persona es le seguiente, para q' Vuestra Majestad pueda no solo defenderse de sus enemigos publicos y secretos, mas aun allegar aquella gloria y fyn q' su valor y santa yntinçion nos promette.

Los enemigos de Vuestra Majestad publicos son el Rey de Françia y el Turco. Al Turco cocluyen todos sus servidores de aca, q' co' la guerra defensiva per este anno se le aya de rreparar. Al Rey de Françia en el mismo tyempo co' la offensiva por la via de Flandes y d' España sy le pareçiere; y defensiva por la de Ytalia, co procurar q' l Rey de Yngla-terra le mueva guerra como por aca se suena q' l dicho Rey tyene voluntad de hazer.

Los secretos q' son y seran syemp', es el Papa y Venetianos; estos por tener occupado mucho del patrimonio de Vuestra Majestad; y el Papa por todo lo temporal q' tyene usurpado al Sacro Ymperio, lo qual no solo esta persona muy gran letrado disé q' costa por muchos y muy verdaderos documentos, mas por los mismos canones y decretos de los Papas passados; y los unos y los otros no tyenen major fundamento en sus Estados q' ver baya y flaca a Vuestra Majestad; y destos el mas çierto enemigo y q' mas so color de amigo puede y ofende Vuestra Majestad es el Papa, el qual como Vuestra Majestad volvio vittoriosa de Tunes y se determino venir a Roma, luego despacho el Cardinal de Paris y procuro q' Frances̨es se apoderassen del Pyamonte, co' promet-

mais d'après les indications qu'elle renferme il nous semble facile de la déterminer approximativement : elle a dû être écrite dans le cours de l'été de l'an 1542. Nous avons conservé scrupuleusement l'orthographe du manuscrit.

terles q' seria de su parte; y despues quàdo postreramente vyno Vuestra Majestad de Alemania, tento abiertamente Veneçianos q 'se armassen cotra Vuestra Majestad como el se armo effettualméte prometiendoles q' tenia el Rey de su mano y q' vendria co' ellos en liga de la manera q' la supiessen dessear. Y despues q' Vuestra Majestad ultimamente le apretto alo del Conçilio, Sua Santitad, so la color dembiar nunçios para procurar la paz, persuadyo al Rey de Françia q' ropiesse la guerra por Flandes y Perpinan; ny jamas se rresolvio de publicar la bulda del Conçilio, q' no fue primero çierto della guerra rotta entre Vuestra Majestad y el Rey de Françia; y agora despues de la passada de Granvela en Alemania, ha tornado co' grande ynstançia a tentar Veneçianos q' quisiesen entrar en liga co' el y el Rey de Françia cotra Vuestra Majestad co' ofreçerles las cyubdades de Cervia y Ravenna, toda vez q' lo hiciessen, y el obligavese a mover la guerra en el reyno de Naples, para lo qual dize q' tyene emprendada alguna catitad de sguizaros. Y al presente hase grande instançia co' el Rey de Françia q' venga a Turin so color de la paz q' quyere tratar co' Vuestra Majestad, y le aconsela q' venga armado, para q' no solo Sua Santitad sea seguro de Vuestra Majestad, may aun porq' le pareçe q' con esta occasion podra poner a Vuestra Majestad en tal neçessidad q' llegue a efetuarse su poco honesto desseo de Sena.

[1] Y por tàto cosiderado todo esto byen parece alos q' son servidores

[1] Nous croyons devoir donner la traduction de tout ce passage :

«Tout ceci bien considéré, il paraît aux «serviteurs de Votre Majesté que l'expédient «le plus sûr, le plus facile, et qui agréerait «le plus à toute l'Italie, et particulièrement «à l'État de l'Église (où l'on désespère du «gouvernement du Pape), serait que Votre «Majesté prît possession du temporel que «détient le Pape, en commençant par la «tête, qui est Rome. La maison Colonna, «avec l'aide de ses amis et d'autres serviteurs «de Votre Majesté, sur un signe d'elle, s'emparerait sans peine de la ville, aujourd'hui «surtout que le Pape est absent.

«Les Pérugins, soutenus par quelques «troupes du duc de Cosme, aussi dévoué à «Votre Majesté qu'il l'est peu à Sa Sainteté, «enlèveraient l'Ombrie, qui est le Patri«moine de saint Pierre.

«Le duc d'Urbin, qui n'attend que l'occa«sion, entrera en même temps par Camé«rino, et les gens de Fermo par la Marche : «de façon que l'incendie, allumé sur tant «de points et par tant d'ennemis intéressés «au succès, ne pourra être éteint par le

de Vuestra Majestad q' seria un espediente muy çierto, muy façil y açeto a toda Ytalia, y en particular al Estado de la Yglesia, pues esta desesperado del tratamiento del Papa, q' Vuestra Majestad se ensenoreasse de lo temporal q' l Papa le tyene occupado, començando de la cabeça q' s Roma. La qual la casa Coluna y sus amigos y otros servidores de Vuestra Majestad co' solo su sombra, estado el Papa agora aussente della, la tomaran façilmente.

Y Perusinos co' las alas deste Duq'[1] q' s ta' servidor de Vuestra Majestad y ta' poco amigo de Sua Santitad, luego le alborotaran toda la Umbria q' s el Patrimonio.

Y el Duq' de Urbino q' non vere la hora en el mismo tyempo lentram por Camerino, y los Fermanos[2] por la Marca; de manera q' açédido esto fuego en tantas partes, y de tá poderosos y ynterresados enemigos, no tyene rremedio de apagallo halládose en Placençia, concurriendo agora una sazon en la qual todos los pueblos de la Yglesia stan desesperados del Papa.

Y no solo co' esto ganara las voluntades de los dichos, mas toda

«Pape, qui se trouve à Plaisance; attendu «surtout qu'en ce temps-ci tous les peuples «de l'Église désespèrent du Souverain Pon-«tife.

«Par là Votre Majesté s'acquerra le bon «vouloir de ces peuples, de toute l'Italie, des «Allemands ; et elle recouvrera ce qui est «sien. C'est avec une facilité inattendue mais «incontestable, qu'elle se rendra en personne «maîtresse de Rome, en venant comme on «le dit, en Italie, et, au lieu de débarquer «à Gênes, en débarquant à l'improviste à «Gaëte pour se porter sur Rome avec l'in-«fanterie qu'elle amènera. Il n'est pas d'obs-«tacle qui puisse l'empêcher de prendre cette «capitale, et d'établir sa domination sur les «trois quarts de l'Italie.

«A la tête des forces qu'elle en pourra tirer, «Votre Majesté sera en mesure de se défendre «de ses ennemis. Je dis plus : à l'exemple «de ceux qui furent autrefois les maîtres de «l'Italie, elle donnera des lois et à ses enne-«mis et au monde entier.

«Comme il est impossible en un même «temps d'abaisser les Vénitiens et le Pape, «il est hors de doute que le parti le plus à pro-«pos, le plus facile et le plus profitable, c'est «de commencer par enlever au Pape tout ce «qu'il détient. Les Vénitiens, en cette occur-«rence, ne feront pas plus qu'ils n'ont fait «à l'époque de la captivité de Clément VII... «Et le roi de France sera hors d'état de s'op-«poser aux desseins de Votre Majesté, occupé «qu'il sera de la défense de son propre «royaume, et affaibli par la ruine du Pape, «son allié.»

[1] Le duc Cosme de Médicis.

[2] Ceux de Fermo.

Ytalia, y los Alemanes, rrecobrando Vuestra Majestad lo q' es suyo. La qual tambyen co' una certissima y no pensada façilidad puede personalmente empoderarse de Roma, veniendo come se dise co' su armada en Ytalia, y en lugar de desembarcar a Jenova, syn saberlo nadie puede desembarcar en Gaeta, y venirse a Roma co' la ynfanteria q' thraera Vuestra Majestad. No se vee remedio q' Roma ne se tome, y se apodere de los tres quartos de Ytalia. Co' las fuerças de la qual no solo se defendera de sus enemigos, mas puede, por exemplo de los passados q' la senorearon, ser Vuestra Majestad senor dellas y de todo el mundo.

Y no pudiendose en un mismo tyempo abaxar Veneçianos y el Papa, jusgan todos q' sera mas a proposito, y mas façil, y de mas provecho desposseer primero el Papa de lo q' tyene occupado. Ni Veneçianos podran en este caso hazer mas q' lo q' hyçieron quádo fue preso Papa Clemente, q' fue cobrar a Cervia y Ravenna, y soccorrer el Papa del modo q' se vido q' fue noda. Ni tá poco el Rey de Françia podra estorvarlo tá poco, hallandose occupado en la difensa de su reyno, y debilitado por la ruyna del Papa, traspassandose las fuerças del temporal occupado de la Yglesia en Vuestra Majestad. La qual façilmente puede creer q' o q' haga esto o q' no lo haga, no dexara el Rey co' todas sus fuerças de serle tá cruel enemigo quáto podra.

Y hasiendose esto q' s dicho, Vuestra Majestad viene a ser mayor, y el menor de fuerças co' acrecentamento de tátos pueblos y dinoro. [1] Ni tá poco lo de la yda de Alemania ha destorvar esto a Vuestra Majestad; por q' concluyendo todos de aca q' la guerra por Alemania ha de ser defensiva, co mayor onvra y reputaçion de Vuestra Majestad se

[1] Nous traduisons encore ces dernières lignes :

«Que l'idée du voyage en Allemagne ne «détourne pas Votre Majesté de l'exécution «de ce plan : la guerre de cette part doit «être défensive. Il importe donc à sa répu«tation et à son honneur qu'elle ait lieu en «son absence plutôt qu'en sa présence. Elle «présente, en effet, elle jugerait plus con«venable à la dignité du souverain que la «guerre fût offensive. Enfin, pour l'Alle«magne, pour l'Italie, pour le reste de la «Chrétienté, la plus grande satisfaction «n'est-elle pas de voir Votre Majesté retirer «glorieusement *son bien* d'entre les mains «du Pape ?»

haze syendo auséte q' presente; porq' co' la presençia, mas cóvernia por su autoridad la offensiva q' defensiva; quáto mas q' no se mayor gozo ny cotentamiento podria ser de los Alemanes y de toda Ytalia y el resto de la Cristianidad q' ver q' Vuestra Majestad oviesse recobrado lo suyo del Papa co' tanta onvrā de Vuestra Majestad. A la qual humilamente suplico rreçiba la voluntad buena de sus servidores, y perdone my abrevimiento.

VIII.

LETTRE DE BERNARDINO DURETTI À COSME I[er] [1].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 27.)

Venise, mai 1542.

Sommaire. — Les personnes bien informées ne croient pas que la guerre éclate cette année en Italie, quoique l'ambassadeur de France et les bannis se donnent beaucoup de mouvement. Nouvelles diverses.

Il parere di molti è che non abbi a essere guerra in questo anno in Italia; fra i quali è il nunzio del Papa, il governatore di Brescia e altre persone di qualità. Dall' altra parte l' ambasciatore di Francia, e tutti i fuorusciti che quà si trovano e sono in buona copia, affermano che ne sarà; imperò ciascuno per fino a ora intuona per Lombardia. Quà si trova Piero Strozzi[2], provvionato dal Re di Francia, e si dice gli ha donato Marano[3], e trattiene da cinque o sei capitani, fra i quali è Ivo Biliotti e tre altri di Fiorenza che non so il nome, Lorenzo traditore[4],

[1] En chiffre; déchiffrée de la main de Lorenzo Pagni, secrétaire de Cosme I[er]. Ce Bernardino était un des nombreux agents secrets soudoyés par le duc.

[2] Pierre Strozzi, l'un des fils de Philippe Strozzi, dont on connaît la mort tragique. Pierre joua un rôle important dans les événements de cette époque, et devint maréchal de France.

[3] Marano, place importante, située au fond de l'Adriatique, surprise le 2 janvier 1542 par de hardis aventuriers, au cri de «France! France!» — Voyez, sur la prise de Marano et sur l'ombrage qu'en conçurent les Vénitiens, les Négociations de la France avec le Levant. (Charrière, t. I, p. 528 et s.)

[4] Lorenzino de Médicis, meurtrier du duc Alexandre.

e due altri capitani di Francia; e sono a ogni ora in casa dello ambasciatore di Francia, dove convengono ancora i fuorusciti di Napoli.

Ed alcuni di loro dicono sono spediti molti capitani segretamente per il Re, li quali stanno taciti per molte terre di Lombardia e de' Veneziani, e alcuni in la Mirandola; che tutti aspettano che gli sia detto in quando, avendo da essere, si farà la massa alla Mirandola. I Signori Veneziani non scuoprono la lor mente più all' Imperatore che al Re di Francia, ma con molta prudenza trattengono ciascuno.

Il Re di Francia ha mandato un suo capitano, uomo di molta qualità, al Turco con gran fretta, perchè solleciti sua venuta.

Tutte queste cose le ho da persone di qualità; e, ora che ho preso la pratica di chi mi può par capace, e massime da gente dello ambasciatore di Francia e del duca di Urbino, sarò giornalmente ragguagliato di quanto occorrerà degno di saputa.

Li Strozzi sono odiati anzi che nò da Veneziani, rispetto a Marano[1]. Il nunzio di nuovo dice che non pensa guerra nè dal Turco nè da Francia, e afferma il Papa imperialissimo. Li danari mi vanno mancando: potrannosi mandare per la via che scrivo in Venezia.

IX.

AVIS SECRET DU MÊME AU SECRÉTAIRE DU DUC.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 27.)

Venise, 8 juillet 1542.

Sommaire. — Les préparatifs des Français sont moins menaçants. Le principal danger semble venir du côté du Turc. Les Vénitiens penchent vers l'alliance de la France. Nouvelles diverses.

Perchè questa viene per fante a posta non scriverò cifra, che ad un medesimo tempo si torrà fatica a Vostra Signoria, a me lunghezza; dico intorno alle nuove che già quella avrà ricevute più mie, per le quali si è detto quello che fino a quel giorno si ragionava. Ora le cose di Piamonte, per quello quà si parla, vanno più presto riffredandosi che altrimenti, nè la gente del Re passa il numero di venticinque mila, quella

[1] Il s'agissait de donner Marano aux Strozzi.

che è in Piamonte. E tutta l'importanza della impresa consiste nel Turco e sua venuta; della quale c'è questa nuova per una lettera del Guicciardino[1] venutagli di Zara a Ferrara, la quale è delli xx del passato, che dice il Turco aver mosso lo esercito suo di trecento mila cavalli, il dì ix pure del passato, per la volta d'Ungaria. E pare che questo medesimo sia venuto ancora a questi Signori Veneziani. Imperò non si scuopre, e il legato non lo crede. Dall' altra parte le gente di Alamagna sono in ordine, e in numero di ottanta mila, fra le terre franche e li altri; e sono tutti dispostissimi a volere combattere con tanta unione quanto è possibile a dire; ed hanno fatto capitoli, e giurati di osservarli, delli quali ne mando copia; che si stima non solo siano per ostare ma essere vittoriosi, quando si facesse fazione.

Mando ancora la copia d'un capitolo d'una lettera venuta di Fiandra, la quale mi ha mandato M. Girolamo Marretti, uomo del signor duca di Ferrara, d'un tradimento che si doveva fare a Anvers, che poi si è scoperto, e decapitati molti.

Li fuorusciti che quà sono si stanno senza far altro movimento che frequentare l'ambasciatore di Francia. Son piuttosto odiati da questi signori che altrimenti, rispetto alla cosa di Marano. Il signor marchese del Vasto[2] ha fatto catturare un gentiluomo milanese per sospetto di trattato; pensasi che lo farà decapitare.

Li Signori Veneziani pendono piuttosto al Francese che altrimenti; imperò non si sa se non per giudizii e qualche particolare ragionamento. Questo è quanto s'intende da persone di autorità e di giudizio, fra li quali è l'ambasciatore di Sua Maestà[3] e il legato; che quando io mi scoprissi segretamente a ciascuno di loro per uomo di Sua Eccellenza, credo che sarebbe al proposito; e penserei che mi dicessero quanto occorresse liberamente. Pure non lo farò, se prima non ne tengo avviso da Vostra Signoria; la quale sarà contenta ordinare che mi vengano denari, e già sono in debito.

[1] Girolamo Guicciardini, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien.

[2] Le fameux Alfonse d'Avalos, marquis du Guast, lieutenant général de l'Empereur dans le Milanais.

[3] L'Empereur.

X.

LETTRE DU MÊME AU MÊME.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 28.)

Césène, 3 septembre 1542.

SOMMAIRE. — Nouvelles de la campagne du Piémont.

. . . .

Questa notte sono venute nuove a sua signoria reverendissima[1] di Lombardia, qualmente il giorno medesimo che si dette l'assalto a Chivasso, si tentò ancora Alba, Fossano e Cunio; e in Alba entrarono, ma furono ributtati[2]. Ora calano otto mila Svizzeri in Piemonte per il Re; e il signor marchese del Vasto ha mandato a far ritornare indietro li quattro mila Alamanni che mandava in Spagna, e ha di più mandato a sollecitare le sedici insegne che n' aspettava tuttavia.

Il Re ha ordinato che il duca d' Orléans lasci l'impresa tutta al duca de Clèves in Fiandra, e se ne venga in Piemonte a questa impresa d'Italia[3]. Il capitano Francesco de Prado, mastro di campo delli Spagnuoli, ha tagliato a pezzi due insegne d'Italiani, soldati del Re, quali s'erano posti in certo luogo per impedire il transito delle vittuarie da Chieri ad Asti. Questo è quanto c'è di nuovo con la speranza d'una grossa guerra in Italia. . . . .

. . . .

[1] Le légat de Romagne. — [2] Voyez les Mémoires de Martin du Bellay, livre IX, année 1542. — [3] Ce bruit était inexact.

XI.

LETTRE DE TOMMASO DE' MARINI AU SECRÉTAIRE DU DUC.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 28.)

Gênes, 19 septembre 1542.

Sommaire. — Échec des Français devant Perpignan.

Oggi si è vociferato per due rincontri Perpignan essersi difeso da tre battaglie che gli hanno date i Francesi; ammazzati monsignore d'Annebaut[1], Zampiero Corso, Giovanni da Turino; e il signor Giovan Paolo Orsino, con uomini cinque mila del campo francese, ritirato poi a tre leghe da Perpignan. E il corriero partito alli XII de Lyon afferma il proprio giorno essere capitata tal nuova a Lyon; e che poi venendo ha riscontrato un altro corriero, col quale ha dormito; e il detto corriero, parente suo, era stato espedito da Narbonne dall' oratore veneto per Venezia, per portare la medesima nuova, la quale ha raccontata nella medesima forma. E il Galeotto, già servitore del *quondam* magnifico messer Battista Spinola, nostro cognato, partito da Perpignan, cioè dal campo francese, arrivato in Oneglia, porta la medesima nuova. *Verum* lui non parla di ritirata. Il proprio corriero, partito da Lyon alli XIV, dice di più che, il mercoledì alli XIII, vide imbarcare il duca d'Orléans con quindici cavalli, per andare alla volta del Re, suo padre, e si diceva per chiedergli uno soccorso, essendo lo esercito Cesareo della Regina Maria ingrossato in le circumstanze de Luxembourg[2]; in modo che le cose di Sua Maestà[3] oggi restano in molto favore. Dio le prosperi e provveda di pace! . . . .

. . . .

[1] Cette nouvelle était fausse.

[2] Le duc d'Orléans n'allait pas demander de secours; mais, emporté par la fougue de la jeunesse, il quittait son armée de Luxembourg, pour prendre part à la grande bataille, qui, disait-on, devait être livrée sous les murs de Perpignan.

[3] L'Empereur.

XII.

LETTRE DE PAUL JOVE[1] À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 28.)

Rome, 23 septembre 1542.

SOMMAIRE. — Coup d'œil général et satirique sur les affaires du temps.

Io stavo pure aspettando qualche nuova istoriale, per accompagnarla con la congratulazione della bella putina concessa da Dio in ricompensa di quella a se tolta in paradiso; e non capitando cosa degna, poichè si vede che con si fiere batterie il Delfino sin qui ha dato nelle scartate; e *Orléans* è raffredato in quelle grosse nebbie di Fiandra; e li Alemanni sono iti in giù a passi di tartaruche. E così non avendo altro, mando a quella una copia di lettera quale mi scrive il signor Alessandro Vitelli, e una appresso quale mi scrive Bartolomeo Carabetto, medico del Re de' Romani, residente salariato *in Castris;* qual è uomo maschio, intelligente, e stato tutto l'altro anno in Constantinopoli col Lasco[2] ambasciatore, e si trovò a Bude in campo di Solimano. Il Papa e il signor cardinale gli feceron più grazie per mio mezzo.

Sto componendo il passato, e aspetto materia. E Dio volesse che fosse la pace; perchè senza dubbio uniti darebbero li signori Principi Cristiani indubitata sconfitta a' Turchi, poichè si calcula essere in arme di gente pagate più di cento e cinquanta mila fanti, e più di settanta mila cavalli cristiani. E vedesi che Dio li ha acciecati a non conoscere si manifesto ed esiziale errore.

In questo mezzo il buon Papa Paolo manda legati cardinali a' sordi; manda prelati a Trento per far le banche al nostro futuro Concilio, e tantosto vi andranno tre legati : Parigi, Cortese e Modena. Del resto

[1] C'est l'historien vénal qui acquit une si triste célébrité. Il était évêque de Nocera. Son style est singulier.

[2] Laski, envoyé par Ferdinand à la cour de Soliman II, pour balancer l'influence française. (Voyez les détails de sa mission : *Négociations de la France avec le Levant.* Charrière, t. I.)

faccia Dio il suo disegno. È morto il cardinal di Ginevra, Borghignone, e se gli è accoppiato il cardinale San Marcello; di sorte che ne aremo di freschi e caldi una fornatella a Natale.

Vostra Eccellenza attenda a sua salute.

XIII.

LETTRE DE GIOVANBATTISTA SPECIANO [1] AU SECRÉTAIRE DE COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 28.)

Chieri, 30 septembre 1542.

Sommaire. — Incidents de la guerre du Piémont [2].

Ormai questi Francesi si sono fatti scorgere per galline bagnate, con il lasciar prendere Cambiano di quella maniera che hanno fatto, nel quale erano tre insegne di fanti; ed è un luogo vicino a Carignano, dove è tutto il loro esercito a tre miglia, nè mai sono venuti a far dare pur un' arma; ancora che Sua Eccellenza [3] di due giorni avanti gli avesse mandato a dire che voleva andare a espugnarlo, e che li aspettava in campagna. Questa cosa ha dato tanto ardire alli nostri soldati, che il più tristo si sente buono per dieci di loro, che non è da stimar poco; e per l' opposito tanto inviliti e intiepiditi li suoi che è maraviglia; e ne ha apportato tanta riputazione che tutti li luoghi nelli quali non si ritrova presidio de' Francesi, vengono a darsi a noi, chi per timore, chi per buona volontà; e sino adesso ne sono venuti tanti che avemo assai che fare a rispondere a tutti, di modo che siamo quasi padroni liberi di tutta la campagna. Monsignor de Langey è preso di umor malinconico. La causa dicono essere gli di casa sua, perchè, innanzi che egli rompesse la tregua, scrisse al Re ch' era in sua facultà intrare a suo piacere in tre piazze dell' Impero delle prin-

[1] Giovanbattista Speciano est un des amis politiques du duc plutôt qu'un de ses agents.

[2] Comparez cette version à celle de Martin du Bellay, dans le livre IX de ses Mémoires.

[3] Le marquis du Guast.

cipali che guardasse in Piemonte; ed esso gli scrisse che, se era così, dovesse farlo; e poi non gli è successo, se non quella di Chierasco, la quale è stata causa di accrescimento di spesa, e di avergli fatto perdere quasi tutto il paese, il quale gli portava non poco ajuto di vittovagliare le terre sue principali; oltre che diffidano anche di poter munire e vettovagliare esso luogo di Chierasco come sono gli altri suoi.

Io prometto a Vostra Signoria che mai vidd'io, in tanti eserciti come io sono stato, poner tanta diligenza e perdere manco tempo a cercare di offendere li nemici, come si fa adesso in questo; e, se Nostro Signore Iddio ne ajuterà, come tenemo fede, speremo di far bene, e si conoscerà chi è il Marchese.

Gli Svizzeri sei mila che il Re ha levato ultimamente, ch' erano a Mondovi, sono incaminati alla volta de Perpignan, e con quelli otto mila Alemanni, di quelli che erano con il duca d'Orléans in Fiandra; e per tutta la Provenza e Delfinato sono comandati soldati per mandare a quella volta.

Per lettere del Nunzio, avute questa mattina, s'intende come il Re era ormai disperato di poter avere Perpignan per forza, e che era determinato tentare l'assedio, e che avea disciolto l'esercito di Fiandra, le gente del quale vanno a congiungersi con quelli de Perpignan, ed era restato solamente in Fiandra il presidio delle terre prese; e che mai aveva potuto fare tanto l'esercito del Re, che a Perpignan non sia sempre stata una porta aperta verso Spagna, che riceve vittovaglie e gente.

Dopo scritto, è venuto l'avviso come monsignor de Langey, dopo essergli venuto l'umor malinconico, è ridutto all' estremo; nè vuole tollerare di vedere la nostra prosperità; però li medici giudicano che andrà altrove. Le gente sue che erano a Carignano si sono partite, si dice, per dividersi nelli loro forti; hanno abbandonato Chivasso dove noi pensavamo di andare con l'artiglieria.

XIV.

LETTRE DE LORENZO PAGNI[1] À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 29.)

Plaisance, 28 décembre 1542.

SOMMAIRE. — Itinéraire de Granvelle. L'ouverture du concile de Trente est ajournée. Les affaires d'Allemagne réclament la présence de l'Empereur. Continuation de la guerre de Piémont.

Io ho fatto le due prime feste di Natale in Pavia con monsignor *de Granvelle*, dove era anco il signor marchese del Vasto, venuto da Casale per abboccarsi lì con sua signoria; e iersera ce ne venimmo in Piacenza, dove il predetto monsignore è alloggiato, con il conte Brunoro da Gambaro, in casa del conte Agostino da Lando, dove di presente abita detto da Gambaro, per stare appresso al cardinale da Gambaro, legato di questa provincia, che si trova in letto alquanto indisposto; e nondimeno ha fatto fare grande istanza a monsignor de Granvelle, che voglia abboccarsi col Papa avanti che passi in Alemagna. E mi pare che sua signoria sia al tutto risoluto di andare avanti alla volta di Trento, e di lì in Alemagna al Re de' Romani, al quale aveva spedito un corriere da Genova, quando spedì il figliuolo per Roma. E pensa sua signoria, secondo ha detto a me, che il figliuolo sarà di ritorno in Mantova, quando sua signoria vi giungerà, che dovrà essere l'ultimo giorno di questo mese; ed in un tempo medesimo spera di avere la risposta dal Re de' Romani, e, fatta la Pasqua del calende di gennaio in Mantova, pensa d'inviarsi alla volta di Trento.

Ier mattina si partì di Pavia per Tesino, ed è venuto per Pò a Piacenza, e stamani per Pò se ne va alla volta di Cremona, dove alloggierà questa sera, e di poi seguiterà il suo camino per il Pò sino a Borgoforte di Mantova. Ed in Mantova, per quanto mi ha detto il suo segretario Saganta, avendo avuto risposta dal Re de' Romani, ed inteso quello che arà portato da Roma il suo figliuolo, farà uno spaccio per la corte di

[1] Lorenzo Pagni était un des secrétaires du duc. Il accompagnait Granvelle pendant la mission de ce ministre en Italie.

Sua Maestà Cesarea, e lo invierà a Genova ; onde mi è parso di farne avvertita l'Eccellenza Vostra, a fine che, volendo scrivere al Guicciardino, o mandargli il duplicato delle precedenti, possa farlo, ed inviare lo spaccio a Genova in mano dell' abbate di Negro.

Per quanto ho potuto ritrarre, monsignore de Granvelle va a Trento e in Alemagna per far differire il concilio, non vedendo modo che di presente si possa fare, e pensando di trovare assai difficultate in Alemagna, massime avendonelo avvertito il marchese di Marignano[1] come informato delle cose di là ; e rendendosi certo monsignore che l'autorità sua non abbi a bastare per fare quanto è necessario, per l'anno nuovo, alla resistenza delle forze del Turco in quella banda, si tiene per certo che sua signoria abbi a sollicitare Sua Maestà Cesarea, con lo spaccio che farà a Mantova, che passi in Italia, ed anco in Alemagna. Di maniera che li più tengono, e massime il marchese di Marignano e li segretarii di monsignore, che tutti lo hanno detto a me, che Sua Maestà abbi a essere in Italia per tutto marzo prossimo.

Io volevo andare con monsignore sino a Mantova, e non se ne è contentato; ma ier mattina in Pavia, e stamani quà, mi ha licenziato e detto ch' io me ne torni da Vostra Eccellenza, e sua signoria di Mantova scriverà a Vostra Eccellenza col signor don Giovanni tutto quello che sarà di bisogno. Però io me ne verrò pian piano.

I Francesi, di poi che a Cunio ne ebbono una buona spelliciatura, come l'Eccellenza Vostra arà inteso, s' erano messi a ordine per andare a campo a Crescentino, nel qual luogo si trova il duca di Amalfi con numero di soldati sufficiente a guardarlo; ed, essendo venuto il marchese a Pavia ad abboccarsi con monsignore de Granvelle, pare che il signor Pirro[2], per ordine di Sua Eccellenza, si sia accostato a quel luogo con quattro mila soldati tra Spagnuoli e Tedeschi, per tenere i Francesi in timore, e dar favore al duca d' Amalfi ; e per insino a oggi

[1] Gian Giacomo de Médicis, marquis de Marignan, bon capitaine, était parent très-éloigné de Cosme Ier ; il appartenait à la branche des Médicis de Milan. — [2] Pirro Colonna.

non si è inteso che i Francesi si siano accostati là a cinque o sei miglia ; e si giudica abbino a tornare alle guarnigioni, almeno per di qui a mezzo febbrario.

XV.

AVIS REÇUS DE LYON ET DE LA COUR DE FRANCE [1].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 29.)

Janvier 1543.

Sommaire. — Nouvelles de France. Mort de Du Bellay Langey. Disgrâce de Brion. Procès du chancelier Poyet. Révolte de la Rochelle ; clémence du Roi. Réformes dans l'armée. Mission pacifique du cardinal Sadolet; le Roi accepte la médiation du Pape. Danger que court d'Annebaut au passage du mont Cenis. Traduction littérale de la lettre du Roi au Pape.

Il signor de Langey partì, contro al voler de' medici, de Lyon a dì VII, e alli IX si morì a Saint-Symphorien, luogo distante de Lyon circa trenta miglia. Venne l'avviso quà il giorno sequente; e ieri, che fù alli XI, si riebbe riscontro per il prior di Capua [2], che, tornando in poste di corte, disse di avere lasciato il suo corpo di là da Saint-Symphorien, che i suoi menavano a casa già sua.

In una lettera è che la sua banda di cinquanta lancie ch' egli aveva era data a monsignor de Brissac. Questo forse è vero; ma non si potette sapere per chi scrisse de Lyon, perchè è poco spazio da' IX a' XII; il qual non patisce che l' avviso sia andato in corte e tornato a Lyon. Il detto Langey saldò con Lionetto de l' Obba, prima che partisse de Lyon, e rimase, conto fatto, debitore di quaranta tre mila scudi; con gli altri si è scoperto che ha lasciato debito di trecento mila franchi [3].

[1] Ces avis sont transmis par un des secrétaires, Pagni ou Feretti, au duc, qui était à sa villa de Poggia, à Cajano.

[2] Léon Strozzi, frère de Pierre Strozzi, et fils de l'infortuné Philippe.

[3] Martin du Bellay, à la fin du VIII[e] livre de ses mémoires, nous fait connaître l'origine des dettes qu'a laissées son frère. Langey n'avait reculé devant aucune dépense pour maintenir la vieille armée française dans le Piémont, et pour garantir ce malheureux pays des horreurs de la famine :

Il Re di Scozzia[1] è morto di catarro.

Il maneggio de' negozi di Francia, dopo la partita dell' amiraglio[2], fu messo in mano del conte de Saint-Pol d'Estouteville[3], del cardinale de Tournon e de Montholon che è guardia di suggello; i quali hanno fatti molti ordini, e, tra li altri, hanno creati due ricevitori dell' estraordinario, cioè della guerra e delle spese che non sono ordinarie, de' quali ricevitori ciascuno ha la intera facultà, ma sono alla cura dello estraordinario un anno per uno.

Il già cancelliere Poyet sarà condotto a Paris, dove si farà il suo processo.

Il Re a la Rochelle, sedendo in Maestà Reale, ha perdonato a' popoli che se gli erano ribellati per conto del sale, e rimesse loro le offese fattegli nelle persone de' suoi ministri, liberati i prigioni, reintegrateli nelli antichi privilegi, e rendute loro le armi; e son gli promessi dugento mila scudi, i quali si pagheranno in quattro anni.

Sua Maestà ha cassati mille cinque cento lanzi e i capitani, perchè si è trovato che rubbavano i due terzi delle paghe, e volevano far fare anche al Re di certa somma davvantaggio; e al resto de' lanzi, che sono da due mila cinque cento, ha dati nuovi capi, e questi sono delle gente del conte Guglielmo.

Il reverendissimo Sadoleto se n' è andato a Carpentras, che è un suo vescovado, nel contado d'Avignone, dove starà tutto il verno; ed ha concluso con il Re, che Sua Maestà si contenta che il Papa sia arbitro delle controversie che ha con l'Imperatore, e gli dà autorità di moderar quello in che paresse a Sua Santità che Sua Maestà[4] si disones-

«Et le fist le dit seigneur de Langey, à ses «frais, de sorte que moi, qui suis son frère «en ay payé, depuis sa mort, cent mille «livres à un homme seul, en quoy il estoit «en arrière; mais il ne lui challoit de la dé«pense, moyennant qu'il fist service à son «prince.» Le plus bel éloge de Langey sortit de la bouche de Charles-Quint, qui dit en apprenant sa mort : «Cet homme-là m'a «plus fait de mal que tous les Français en«semble.»

[1] Jacques V.

[2] L'amiral Brion, tombé dans la disgrâce.

[3] François de Bourbon, frère du généreux Charles de Bourbon, duc de Vendôme.

[4] L'Empereur.

tasse; di che ha scritto una lettera al suo ambasciatore che si trova presso il Papa, la quale sarà tradotta di sotto.

Dicesi che, questo carnavale, si faranno le nozze di madama Margherita, figliuola del Re, e di monsignor de Vendôme.

Dicesi che il Re fa gran preparazione di denari, ma per ancora è più in voce che in fatti.

Monsignor d' Annebaut, al passare il Monte-Cenise, tornando di Piemonte in Francia, ebbe si gran fortuna di neve e di vento, che di ottanta uomini ch' erano seco ne perirono venti otto, tra i quali fu un suo nipote. Tutti li altri rimasero segnati, chi perdè una, chi due mani, chi il naso, chi un pezzo di viso. Morirno anche otto mazaiuoli, i quali previddero il mal tempo, e sconsigliorno la gita, ma furono costretti dal detto signore a ire a morte manifesta; ed egli con gran fatica si salvò. Nè mai, di memoria di uomo, si è vista in quella montagna tal fortuna.

LETTRE DU ROI TRÈS-CHRÉTIEN.

(Traduction littérale.)

Monsignor de Rhodes,

Dopo la partita del protonotario Montluc, e, da due o tre giorni in quà, monsignor il legato Sadoleto mi ha tenuti molti onesti propositi da parte del Nostro Santo Padre, addirizzati da buon zelo e continua affezione di Sua Santità al bene della pace, riposo e tranquillità de' Cristiani.

A che io gli ho fatto risposta, seguendo il costume mio, che è di mettermi sempre volentieri a quello che è onesto, perchè si fermi questo bene universale della pace; la quale ciascun principe debbe desiderare e procacciare per la sua parte quanto gli è possibile. E, per farlo di più in più meglio conoscere, io gli ho detto che, se piace a Sua Santità promettere che questo sarà concluso e accordato tra l'Imperatore e me respettivamente non sendo intrattenuto e osservato, Sua Santità

si dichiarerà contro a colui che non osserverà dal conto suo; che io sono contento, piacendole, a questo effetto, che Sua Santità apra e metta innanzi quanto le parrà ch' io debba fare dal lato mio; ed io farò risposta di quello ch' io potrò fare o rifiutare con ragione. Ed, avendo Quella fatto il medesimo con l'Imperatore, ed avutone risposta, potrà conoscere e giustamente stimare qual di noi due si sarà messo lealmente a quello che debbe; e allora si dichiarerà contro a colui che egli arà trovato disragionevole, e indurato in ostinazione e pertinacia contro al detto bene universale; e ajuterà e favoreggierà l'altro, che si sarà sottomesso a ragione ed equità.

De' quali propositi tenuti tra noi io vi ho voluto avvertire, a fine che voi ne possiate rendere buon conto al detto Santo Padre, e assicurarlo, in mio nome, che tutto quello che io ho fatto e farò sarà in contemplazione di Sua Santità, e per il rispetto solamente che io ho a Quella, e non per altro; non sendo in modo alcuno annoiato della guerra, come io non ho occasione d'esserne; perchè, per grazia di Dio, le cose mi sono succedute insino a ora con tale prosperità, che piuttosto mi debbo avanzare e continuare la guerra, che ritirarmene. E, oltre di ciò, io non ho fatto si piccola provvisione di denari, ch' io non abbia da trattenere la spesa, che io ho cominciata, per sei anni interi; i quali denari io mi sforzerò di spendere a bene e avantaggio delle cose mie e di quelle de' miei amici. E sopra più voi potrete fargli intendere la lunga pazienza ch' io ho avuta, aspettando che mi fusse fatta ragione dell' oltraggio che è stato fatto a miei ambasciatori, non in un sol luogo, ma in molti.

E davvantaggio che, sentendomi se netto della mia conscienza, non ho voluto rispondere di parole alle calunnie oppostemi da' miei nemici, e seminate per il mondo, ch' io avevo fatto venire il Turco; ma ho lasciato a' calunniatori venire gli effetti e i successi, perchè di là si conoschino chiaramente le lor bugiarde invenzioni; e non li ho voluti mentire in parole. Ma, se da qui innanzi l' uomo continua il disordine cominciato di provocare il detto Turco alla guerra, senza opporsegli con altre forze e provvisioni, non volendo credere a quello che io ho detto

per l'addietro e consigliato per il bene di Cristianità, anzi sempre interpretando sinistramente quanto io ho detto per buon zelo e affezione universale; l'uomo potrà oramai conoscere che, se il Turco descende per il tempo a venire su' Cristiani, o dove egli è costumato o in altri luoghi, che tutto sarà senza mia saputa o procaccio o consentimento, ma all' istigazione e provocazione di coloro che lo aranno irritato e irritano, sendo però tuttavia li più deboli.

XVI.

LETTRE DE PAUL JOVE À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 29.)

Rome, 7 février 1543.

SOMMAIRE. — Invasion imminente du Turc. Démence des princes chrétiens qui ne font rien pour conjurer le péril. Perpétuelle ironie.

Il Papa minaccia di voler dare le palme in Bologna; e, perchè le vie non saranno ancora bene asciutte, mi basterà essere in Firenze all' entrare del sole in ariete. E penso sarò a tempo di non trovare ancora fatta la pace e astratto il concilio zoppissimo.

Quà si dice che il Turco è per terra a Vienna, e per mare in Regno[1] vuole toccarci la mano; e di Ragusa è venuta una copia della lettera del Turco, data sul licenziare di Tranquillo, ambasciatore del Re de' Romani, nella quale disfida a tutto transito Sua Maestà, e il fratello a tempo nuovo in Austria. Per questa nuova, e per le tresche di Sassonia, Wirtemberg, Landgravio e Clèves, uniti in comunione *mutuæ defensionis in solidum*, si fa varii giudizii della venuta di Cesare in Italia. Necessaria sarebbe la venuta per difendere il Patrimonio, non volendo Sua Maestà Cesarea tener Milano. Arà gran gatte da pelare, massime se seguisse quello s' è già detto, che manderà un Sandgiaco con un nervo di cavalli per Friuli nello stato di Milano per giuntarsi con li

[1] Le royaume de Naples.

Francesi in Piemonte. So ben io che Messer San Marco[1] non gli vieterà il passo; e, se il Barbarossa dicesse il vero, come ha detto, di voler vedere Genua, certo aressimo di gran foco alle mutande. In questo mezzo noi faremo una terzola di Dieta con dugento mitre in Bologna o Piacenza; e protesteremo a Dio e al Mondo che i principi sono pazzi da catena; e prenderà la Sede Apostolica qualche *salvum me fac* dalla bontà di Dio; e, se li principi non aranno voluto venire a colloquio per la concordia, li lascieremo maledetti sotto al mantello, borbotando qualche salmo efficace per fare spianata alla lor privata rovina, poi che vogliono la publica.

Porterò a Vostra Eccellenza due profumati libri della istoria, fornita col naufragio d' Algeri[2], e sperò piaceranno alli posteri. E Vostra Eccellenza si degni tenermi in grazia della Eccellentissima Signora Duchessa.

Immortal servitore[3],

Il vescovo Jovio.

XVII.

LETTRE DE PAUL JOVE À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 30.)

Bologne, 1er avril 1543.

Sommaire. — L'Europe chrétienne et le Turc. Satire politique curieuse. Renseignements divers.

Per non far mostra d' un pigmeo, essendovi il gigante di Aguilar[4], non venni al Poggio con speranza di baciar la mano a Vostra Eccellenza assai presto e a bell' agio; e vedo che la fortuna corrente già comincia a lastricare la via, poichè la venuta di Cesare da molti si mette per dubbiosa, e da tutti, in evento che succeda, molto più tarda di quello

[1] Les Vénitiens.

[2] La malheureuse expédition de l'Empereur.

[3] Formule adoptée par Paul Jove.

[4] Ambassadeur de Charles-Quint à la cour de Rome.

si credeva e di quello che ricerca il soccorso per Austria. Dico questo, perchè Solimano si dovea trovare molto più presto del solito sopra l' orlo di Austria; e si vede che la galera di Gianettino[1], partita da Genua alli XIII, e non andata più oltre di Monaco, alli XXII, per mali tempi e per sospetto dell' Anguillara, ritardarà la resoluzione del Principe, nè partirà con l' armata verso Spagna, ancorchè il signore Conciano dica questa matina che, in *todo* caso, il Doria partirà alli VIII di questo. Certa cosa è che Sua Santità ne resta alquanto dubbiosa; e così, per non perdere tempo, e per ritornare a Roma o in Perugia avanti il caldo, sì ancor per fare un poco di esercizio; e andrà a Piacenza con il quarto della corte, con editto di esser quà in XX giorni, e infine a far l' Ascensione. Se Cesare verrà e vorrà abboccarsi, dovrà venire a Sestri, e, per Borgo di Val di Taro, a Fornovo e Parma e Bologna. Alcuni dicono che Cesare, non molto bene in arnese, doveria dar la lupa a Madama[2] e valersi dell' agresta[3] apostolica. Io per me direi che sarebbe cosa buona per sbruffarne il viso a' Turchi; *sed de hoc videbimus.*

Barbarossa fu licenziato dal Gran Signore in Andrinopoli, ove beccò dal Bailo Veneziano venti otto mila scudi, per ristoro della nave intercetta dal magnifico capitano del golfo, al tempo delli dei falsi e bugiardi.

Di sorte che diceva uscirebbe al principio di aprile con cento quaranta galere, e tre galeotte e fuste, e altri legni quadri al numero vicino a trecento. È nata questa di buon luogo fama larga che passerà per il Faro e minaccierà a' Genovesi di abbrucciare, da Lerici a Cavo di Noli, tutta Riviera, se non licenzieranno il Doria, e attenderanno a stare contenti della loro libertà; e che ad ogni modo scorrerà da Capo di Ciro fino alle Colonne. Se questo fosse vero, il Papa mangierebbe li meloni in Roma. Certo è che il capitano Paulin sarà seco con la brava bastarda tutta dorata, qual gli ha donata il Signore. Ma sarebbe bel rincontro se fosse vero, come nuova se ne sente, che Cesare, non ve-

[1] Gianettino Doria.

[2] Peut-être Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas au nom de l'Empereur, son frère. Marie était une femme d'un caractère énergique. Tout ce passage est assez obscur.

[3] L'eau bénite.

nendo in Italia, voglia fare la impresa di Algeri, per fare qualche cosa, e per tenere ardenti gli animi degli Spagnuoli.

Dicono che Solimano arà seco trecento mila cavalli e gran numero di spianatori per lavorare con la zappa e la pala alle mura di Vienna, mal provista e niente fortificata e piena di peste, come riferisce Zerino da Corneto, venuto di Vienna adesso di fresco. Si accerta ancora che arà gran numero di artiglieria, e grande armata sopra il Danubio, e averne ancora come ha domandato passo al Re di Polonia per trenta mila Tartari, per il confine di Podolia, vicina alla Transilvania; e che Pietro Moldavo veniva con venti mila cavalli, tutti di là del Danubio. Non lascierò di dire come, essendo mandato un uomo dal signor don Ferrante, con partecipazione del Loria, con lettera diretta a Soliman Pacha Visir, eunuco, acciò trattasse accordo tra il Signore e Cesare, li Turchi l'hanno bastonato, e toltogli la lettera e la istruzione, quale è in spagnuolo, e datala a Paulin, quale l' ha mandata quà all' ambasciatore francese; e Sua Beatitudine e il cardinale l' hanno vista; e spero di averne la copia o sommario senza fallo.

Si è ancora inteso che il Signore manderebbe il Pacha de Bosnie con buon numero di cavalli per il Friuli, verso Milano, *quod Deus avertat!* e si confronta con l' avviso quale si ha dalla corte francese, donde si scrive che turbanti si vedranno sopra la campagna di Verona.

Or, Signor Mio Eccellentissimo, se fossero vere tante cose, poiché in Fiandra Clèves mena le mani, avendo preso Amsterdam, porto nobile de Hollande, ed essendo alla chiara ajutato da Sassonia, Landgravio e Wirtemberg, Coloniense e Monasteriense vescovi e con l' agresta celtica [1]; si potrebbe dire che Cesare arebbe gran disturbo; massime essendo sì traversata la dieta de Nuremberg, che si può dire che il buon Re de' Romani resterà condannato nelle spese del viaggio, perchè non si vede resoluzione, nè ardire, nè facultà, nè consenso tra Germani, talmente che voglino e possino mostrare il volto e non le spalle alle scimitarate. E si tocca con mano che arà nessuno o pochissimo numero di Ungari, poichè, con la detenzione del signor Bereni Petro, loro ge-

[1] L'eau bénite celtique (pour germanique). C'est la religion protestante.

nerale, alla leggiera tolto in sospetto *affectati regni*, si sono ammotinati.

E, se fosse vero che Ceccone[1] si volesse dimenare in Piemonte, ci sarebbero ancora difficoltà assai; poichè Messer Sant' Ambrogio[2] è stato posto in soppressa, e il nostro Vasto il sa, ancorchè calunniato dal disleale Fornaro, fuggito a Bellinzona dei Svizzeri, poichè le triste lettere sue a Spagna furno intercette. Del che n' è nata fama che si condurria la primogenita a Milano e si mariteria col primogenito del Re de' Romani; che il duca d' Albuquerque sarebbe aio, governatore, luogotenente e capitano di Sua Maestà; e che il marchese anderebbe contro al Turco a farsi martire, ed il signor don Ferrante[3] in Fiandra, poichè sa parlare francese.

Ma questa *bestia multorum capitum* del Solimano, con questa sua venuta, guasta la coda alle tante idee fatte alla platonica; e così, con la rabbia di Ceccone e la ostinazione di Cesare, il Solimano farà il fatto suo, e noi ad uno ad uno, *spiritualiter et temporaliter*, andremo al marcio bulicame in tre o quattro anni. E viva il santo profeta Maometto per mare e per terra!

Noi mò circa al principio di giugno, serraremo il nostro aperto concilio, e faremo una bolla, *ad perpetuam rei memoriam*, protestando che *per nos non stetit;* e malediremo la ladra discordia, e interdiremo il Turco e Barbarossa, e attenderemo a vivere più risoluti e cauti e securi che potremo. E in questo mezzo Messer San Marco starà in una conigliera a far pregai.

Immortal servitore,

Il vescovo Jovio.

[1] Cecco, Ceccone; pour Francesco ou François Ier.

[2] Saint Ambroise, patron de Milan : c'est le Milanais.

[3] Ferdinand ou Fernand de Gonzague, fils du marquis de Mantoue, était un des capitaines les plus distingués de Charles-Quint ; il devint comte de Guastalla.

XVIII.

LETTRE DE PAUL JOVE À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 36.)

Rome, 7 juin 1544.

Sommaire. — Coup d'œil général sur les affaires du temps. Renseignements divers.

Dissi a Vostra Eccellenza che il figlio del Pippo[1] andava alla volta di baciare un crocefisso in ginocchio; e così si sente che *per montes* va cercando di farsi la spianata. Mi pare grande audacia l'essere entrato tra quattro fiumi, ed esserne uscito netto di gabbella; mi parerà ben colpo di fortuna se se ne uscirà per la maglia rotta, senza lasciar la coda in preda a' villani fieri e contrari di fazioni.

Papa Paulo, come risoluto e generoso, vuol stare neutrale in fatto, e posdomane sarà quà il reverendissimo di Ferrara[2] a battere all' uscio, quale non si apre. Sua Santità starà bene immanicata e col piombo a piedi, per non saltare la scappata. E questo recesso di Spira[3], pieno di veleno, ha lasciato in coda molta peste; e, per lettere de' xxvi, si vede che Cattolici protestano, e Protestanti riprotestano sopra le promesse di gente, denari, ajuti contro Francia; e quel marraiuolo del Landgravio, quale s'era sbracato contra Francia, per avere la sentenza in favore contra Brunswich, ora avendola avuta in barba, ammottinato disturba ogni cosa; di sorte che pare difficultarsi la impresa contro Francia. E ancor che il Re d'Inghilterra, con rammaricarsi con Granvelle che Cesare tenga pur pratica e ambasciate col Papa, abbia fatto levare il signor don Giovanni da Vega[4] senza dire addio o lasciare speranza di successore; pure quella fiera Maestà non faceva passare le gente; e si aspettava che don Ferrante[5] se incarnasse con fare una

[1] Pierre, fils de Philippe Strozzi; il avait éprouvé, à la tête des bannis italiens, un échec assez grave, entre Novi et Serravalle.

[2] Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, dévoué aux intérêts de la France.

[3] La diète de Spire.

[4] Envoyé de l'Empereur à la cour d'Angleterre.

[5] Ferrand de Gonzague, général de l'armée impériale dans les Flandres.

giornatella con li Francesi, volendo soccorrere Luxembourg, ovvero ottenere la terra. Francesi attendono al solito ad essere negligenti. E monsignor de Thais[1] ancor lui da l'ungule e parole agli Strozzeschi; quali, in forma di Catilina, *per asperos montes* se ne andranno in Cuccamacca.

Noi aremo questo lunedì il signor cardinale di Ferrara; e alloggierà in cancelleria col signor cardinale nostro. Dicono domanda ajuto a Santo Pietro, come ha fatto a Santo Marco[2], *qui duo volunt esse neutrales.*

Deditissimo e immortal servitore,

Il vescovo Giovio.

XIX.

MÉMOIRE DU CARDINAL DE RAVENNE[3].

(*Arch. Med.* Diario d'Etichetta, filza 29.)

Avril 1543.

Sommaire. — Projet d'alliance étroite entre Paul III et François Ier. Démarches du Pape pour engager le duc de Ferrare à s'unir au Saint-Siége et à la France. Curieux détails.

Che accorgendosi Sua Santità esser stato scoperto da' Veneziani della pratica mossa da Sua Santità con loro, dell' unione da farsi contra Sua Maestà Cesarea, dubitando dell' Imperatore, fece ricercare il Re di Francia che volesse unirsi con Sua Santità con qualche vinculo d'importanza, per il quale l'uno dell' altro fosse sicuro, come sarebbe a dire di dare la signora Vittoria[4] a monsignore d'Orléans; al quale,

[1] M. de Thais, un des capitaines français de l'armée du Piémont; il commandait quatre mille hommes des vieilles bandes françaises à la bataille de Cérisoles. Martin du Bellay, au Xe livre de ses Mémoires, reproche à M. de Thais de n'avoir pas soutenu, comme il l'avait promis, la petite armée de Pierre Strozzi, qui, livrée à elle-même, fut battue au passage du fleuve. — [2] La république de Venise.

[3] Ce mémoire, écrit de la main du cardinal, était adressé à l'un des principaux ministres de Charles-Quint, Diégo Mendoza ou Granvelle.

[4] Petite-fille du pape Paul III; fille de Pierre Farnèse.

oltre al dare una grossa dote di denari, offeriva Sua Santità di dare Parma e Piacenza; mostrando al Re sopradetto l'importanza di queste due terre, con le quali e col Piemonte pareva che necessariamente si potesse guadagnare lo stato di Milano. E che Sua Maestà Cristianissima, dopo averci alquanto pensato sopra, s'era resoluta di accettare il partito; e che sabbato, che fummo alli XXI aprile 1543, comparse il mandato, portato da monsignor de l'Aubespine, secretario del Re, di poter contraere e confermare le condizioni e patti domandati da Sua Santità. Fra li quali era che, occorrendo che il Turco volesse molestare Italia, dovesse salvare le terre della Chiesa e suoi confederati. Che Sua Santità, quando intese la resoluzione del Re, stette sopra di sè, e aria desiderato che, per la instante venuta in Italia di Sua Maestà Cesarea, fosse diferita alquanto la predetta resoluzione del Re. Che si pensa variamente, e però sono vari li discorsi; pure si crede per la maggior parte che li predetti partiti andranno avanti.

Col duca di Ferrara è ito in questo modo : Che a Modena, volendo scusare il duca la signora duchessa, sua consorte, che insieme con lui non fosse venuta a baciar li piedi di Sua Santità, rispose Quella che non importava, perchè verrebbe volentieri a vedere Ferrara. Replicò sua eccellenza che saria stato troppo favore, ma troppo disagio di Sua Santità; La quale rispose che voleva andare a Ferrara ad ogni modo, e che andrebbe a Piacenza, dove aspetterebbe ordine da sua eccellenza di andare a Ferrara; che stava con lui, ed aspettava le barche; e questa istessa parola usò : *che stava con lui*. Il duca, intesa questa voluntà, ringraziò Sua Santità, e voltò a Ferrara per mettere a ordine quel che gli pareva.

Fra li stretti ragionamenti che sono stati fra Sua Santità e sua eccellenza, s'intende d'ottimo luogo che la somma è stata questa : Che Sua Santità ha sempre avuto intenzione di congiungere seco li principi d'Italia, e massime per ovviare alla mente dell' Imperatore, che tende a una mera tirannide; ma che la sorte gli era stata contraria, perchè aveva prima voluto fare grandissimi partiti al duca d'Urbino, nè c'era stato verso, ancorchè gli avesse voluto dare ricompensa equa-

lente a Camerino; e perchè era impossibile che un Papa potesse comportare questi due luoghi giunti vicino a Roma, d'Urbino e Camerino. Li mali modi usati di poi da Fermo, Perugia[1], e da quella bestia del signor Ascanio e da Casa Orsina, l'avevano sforzato a fare quello che era contro alla propria mente di Sua Santità. E si sforzò di dare particulare conto al duca di tutte queste cose. Ma che ora restava solo lo stato di Ferrara e di Mantova, li quali dovevano unirsi e con la Sede Apostolica e col Re, per non comportare la tirannide dell'Imperatore; aggiungendo Sua Santità queste formali parole : «Pensa «Vostra Eccellenza, quando l'Imperatore arà adempiti li suoi disegni, «di potere godere in pace lo stato suo?» — E però che era bene anzi necessario che si unisse con la Sede Apostolica e col Re, massime concorrendo li vinculi che sono tra il Re e sua eccellenza[2]; e che del Re si riprometteva Sua Santità quanto si poteva promettere; e che, sebbene il Turco molestasse le cose d'Italia, sarebbono nondimeno rispettate e salve le cose di Sua Santità e della Sede Apostolica e de' suoi confederati. E dolsesi grandemente Sua Santità dei Veneziani, che non conoscevono il partito che se gli proponeva come dovevono. E s'intende per certa la conclusione del parentado della secondogenita di sua eccellenza col signor Ottavio Farnese[3], e che la duchessa di Ferrara ci ha fatto assai acciò che seguisse.

[1] Ces villes s'étaient révoltées à propos de l'impôt sur le sel.

[2] Le duc de Ferrare avait épousé madame Renée de France, qui était fille du roi Louis XII et belle-sœur de François Ier.

[3] Ottavio Farnèse succéda à son père Pierre, à Parme et à Plaisance. Il était petit-fils de Paul III.

§ II. CORRESPONDANCE DE DONATO DE' BARDI[1], ENVOYÉ DE COSME Ier AUPRÈS DE LA SEIGNEURIE DE VENISE.

1543-1544.

I.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 30.)

Venise, 7 avril 1543.

Sommaire. — Plan de campagne de Soliman. Vienne est mise en état de défense. Armements à Venise; on présume que la flotte turque ne fera que des courses insignifiantes. Nouvelles d'Espagne; expédition d'Alger. Nouvelles de France et d'Angleterre; rupture probable entre les deux pays. Pierre Strozzi et les bannis italiens protégés par la France; Strozzi est attendu à Venise.

Li ultimi avvisi di Costantinopoli, anzi di Andrinopoli, furno de' vii di marzo; da' quali avvisi in sustanza si ricava questo : Che il Signore farà la impresa d' Ungaria e di Vienna con numeroso e valido esercito, dove anderà in persona; e, per far questo, non se ne tornerà altrimenti in Costantinopoli. Ma si soggiornerà lì, tripartendo il suo esercito; una parte ne manderà avanti a dar l'erba a Belgrado; un' altra parte a Sofia; l'altra parte resterà di quà, per avere più comodità delle vettovaglie, farà fare grossa provvisione a Belgrado e a Buda di vettovaglie, e manderà per il Danubio dugento vele. L'armata uscirà, ma non così per tempo nè così numerosa come si è detto per avanti; non arriverà a cento galere, e li corsari; sarà tutto maggio non sarà tutta insieme alla vela, perchè dicono avrà gran difficoltà averne le ciurme. E così l'esercito del Signore sarà tardo, perchè quello aveva delle difficoltà rispetto alle vettovaglie; però sarà tardo. Ma si dubita non abbi da svernare in Ungaria quaranta in cinquanta mila cavalli; e, perseverando la disunione di Germania come persevera, si fa per tutti

[1] Donato de' Bardi, seigneur de Vernio, fief situé près de Prato.

mal giudizio e del resto d'Ungaria e di Vienna; la qual Vienna provvedeva però il Re de' Romani di vettovaglie assai.

Questo Senato creò il suo generale, al quale per adesso daranno cinquanta galere e un bravo galeone e due barche; e lo Illustrissimo Consiglio de' Dieci ne terrà in ordine trenta; le quali, se venisse un bisogno, che Dio guardi! in dieci giorni le spingerebbono fuori. La comune opinione è che questa armata turchesca non abbia da fare impresa alcuna, ma ben possa scorrere li mari di Puglia, e tornarsene e guardare casa sua, e non si lontanare, andando il Signore in Ungaria così potente, come dicono anderà; e, se pure hanno in animo tentar niente, abbi da tentare quà in questo golfo di Trieste, Signa, Fiume e simil cose; ma nè anche questo non si crede, per non dare tanta gelosia a' questi Signori.

Di Spagna ci furono lettere di Sua Maestà de' XVII, da Saragossa, e se ne veniva verso Barzellona, dove si risolverebbe del venire o non venire in Italia. Avvisano la impresa di Tremsen ed avervi messo nuovo Re, ed aveano fatto un ricco bottino; e si ragiona assai abbi da fare presto l'impresa di Algeri. Questo Senato tiene per certo Sua Maestà debba venire in Italia e presto.

D'Inghilterra ci sono lettere de' XIII, e si ha il medesimo avviso Vostra Eccellenza, e di più che li personaggi dell' uno e dell' altro Re se n'erano ritornati senza alcuna conclusione; perchè Inghilterra domandava tre cose grandi : l'una che gli pagasse tutti li tributi scorsi fino oggi, che monta quantità infinita d'oro; l'altra che desistesse della protezione di Scozzia; la terza, rifacesse li danni dati a'suoi popoli alle marine per li Bretoni e Piccardi. Si crede però, se vorrà desistere dalla protezione di Scozzia, l'accorderanno. Il Pontefice, a richiesta del Re di Francia, come debbe sapere Vostra Eccellenza, mandò in Scozzia nunzio il Patriarca Grimano, per inanimire quei populi alla difesa contro Inghilterra; e però si giudica la guerra si romperà, che saria cosa molto in servigio di Cesare, massime per le cose di Fiandra, le quali sono in manco speranza d'accordo che fussino mai; e lì si farà grossa guerra, per quanto avvisano.

Non c'è pericolo per adesso, per quanto si dice, che i Francesi debbino venire in Italia, perchè in verità in Piemonte non v'è vettovaglia e mal seminato. Seguì il parentado fra il duca di Mantua e Fernando[1], quale gli ha dato la sua terza figliuola in moglie.

Messer Tanai de' Nerli, molto amorevole servitore di Vostra Eccellenza, m'ha fatto intendere come, per avvisi de Lyon de' XXVIII, messer Pietro Strozzi avvisava essere stato espedito da Sua Maestà[2] con molta sua soddisfazione, ed avuti i suoi denari ed altre cose che sariano di contento de' suoi amici; e però partirebbe presto per Italia, e verrà a Ferrara; e lo ambasciatore di Sua Maestà tiene ordine domandare salvocondotto per passare per le terre di questi Signori[3], e di già ha dato ordine se gli mandi incontro alcuni uomini in terra de' Svizzeri. Come sarà a Ferrara, Vostra Eccellenza arà modo a intendere il tutto, perchè lui tiene il danaro e saprà il tutto. Bisogna avvertire che tal cosa non si comunichi, salvo co' suoi intimi secretari, perchè importeria troppo di danno a questo vostro affezionatissimo servitore; nè avremo più modo a intendere tali cose, ed io ancora non staria senza qualche periculo. Però Vostra Eccellenza si governi da principe prudente e buono, come ha fatto sempre in tutte le sue cose. Io credo che messer Pietro sia per trattare di dare Marano a questi Signori, e avere in ricompensa da loro qualche castello nel loro Stato, come saria un Pordinone nella patria del Friuli, o simil cose. E non credo credere male. Sia come si vuole, staremo vigilanti; e quanto intenderemo, ve se ne darà subito avviso.

[1] François II, duc de Mantoue, épousa en effet Catherine d'Autriche, fille de Ferdinand, roi des Romains.

[2] Le roi de France.

[3] Les Vénitiens.

II.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 30.)

Venise, 14 avril 1543.

Sommaire. — Les Vénitiens ont accordé un sauf-conduit à Strozzi. On ne croit pas que la guerre éclate en Italie pour cette année. Le duc de Clèves est défait par l'armée de la gouvernante des Pays-Bas. Déclaration des princes allemands du parti protestant; fière réponse de l'Empereur. L'Allemagne est désunie devant le danger. Venise se met en garde contre le Turc. Nouvelles diverses.

Fu fatto il salvocondotto, con qualche considerazione però e contradizione da questi Signori, a messer Pietro Strozzi, ed ordinato per le loro lettere gli sia data buona accompagnatura per sicurtà della sua persona; perchè così ricercò con istanza l' oratore di Sua Maestà Cristianissima. Il qual messer Pietro se ne verrà a Ferrara. Quali abbino da essere li suoi negozii non s' intende ancora, perchè per la maggior parte crede non s' abbi da avere guerra in Italia per quest' anno; perchè, benchè si dica apertamente fra Cesare e Sua Maestà non sia netta intelligenza, dicono però Sua Santità se ne starà neutra, non possendo voltare costoro alla sua voluntà, come non potrà. Il quale Nostro Signore se ne va sollazando, fino venga resoluzione se Cesare verrà o non verrà in Italia; perchè alla corte di Sua Santità stanno dubbii della sua venuta. Ma questi Signori, per li avvisi del suo oratore, tengono per certo Sua Maestà verrà e presto, e che abbi di subito a passare in Germania.

Arà inteso Vostra Eccellenza come, alli xxiv del passato, s' affrontorno la cavalleria della Regina Maria [1] con la cavalleria del duca di Clèves nel paese de Juliers, che venivano per recuperare non so che terra. Erano questi del duca cavalli due mila e fanti dieci in dodici mila, ed avevano da sei in otto pezzi d' artiglieria. La quale cosa inesasi dal conte d' Arschot, capitano della Regina Maria, venne con

[1] Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas.

due mila cavalli e dodici in quattordici mila fanti. E la cavalleria, lasciata addietro sive da banda, ognuno con la sua fanteria s' affrontorno, e questi della Regina ruppero quelli del duca, e presono tre bandiere e tre o quattro capitani; e, andato nuova all' una e all' altra banda delle fanterie che la sua cavalleria era stata rotta senza vedere il nemico, si messono in fuga, abbandonando ciascuno le sue artiglierie; talmente che il duca d' Arschot prese l' artiglieria del nemico, e, ritornando, trova le sue abbandonate, e le fanterie dell' uno e l' altro esercito fugate senza aver visto l' inimico. Avvisano aveva detto capitano riunito le fanterie, e che seguitava la vittoria, e che il duca di Clèves avea mancamento di vettovaglie e di danari. Le lettere della Regina sono de' due, e alli xiv arrivò qui questa nuova. E dicono li Spagnuoli mandati di Spagna, erano state viste le navi volteggiare sopra un luogo là d' Inghilterra.

Quanto alla guerra fra Inghilterra e il Re, si giudica più presto abbi da essere guerra che nò, perchè facea detto Re provvisione grande di arme e cavalli e altre cose necessarie alla guerra.

Di Germania dicono li Protestanti aveano protestato che, se Sua Maestà si contentava la differenza del duca di Clèves fusse rimessa in cinque principi d' Alemagna da eleggersi per Sua Maestà, che favellano detto duca si rimetterebbe; ma che volevano in questo mezzo si deponesse le armi, e volevano la resoluzione infra otto giorni; e, non accettando, protestavano piglierebbono la protezione e difesa di detto duca; e, non seguendo tale composizione, si risolvevano a non volere dare ajuto alcuno a Sua Maestà per le cose turchesche. Dicono che a tal proposto fu subito riposto, che facessino quanto a loro piaceva, perchè Sua Maestà non voleva niente contro a giustizia, e che, sebbene loro non lo ajuteranno, spera, con l' ajuto del Signor Iddio, si defenderà. Pensano difendere Vienna e non so che altri luoghi forti in Ungaria.

In Germania sono disunitissimi, e loro medesimi si pronosticano gran ruina.

Di Costantinopoli non c' è poi altro. S' è detto questa mattina il

capitano Paulin veniva con quattro galere a Marano; ma, ricercato il vero, non trovo tal nuova ci sia da mare, ma nuova cavata qui. Questi Signori non stanno certo senza sospetto detta armata, come altre volte ho detto, possa venire in questo golfo, e però sollecitano l' armare, e fanno buona provvisione di denari.

Nostro Signore sarà a Ferrara alli xxiv, e arià fatto un volo fino qui; ma questi Signori, per non dare gelosia al Turco e a Cesare, non lo inviteranno.

Altro non c' è. Io starò vigilante, quando sarà venuto messer Pietro a Ferrara, e non mancherò, intendendo cosa alcuna, tenerne avvisata Vostra Eccellenza.

III.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 30.)

Venise, 21 avril 1543.

Sommaire. — La flotte turque; incertitude sur sa destination. On espère encore que Soliman ne sera pas en mesure d'attaquer Vienne cette année. Alliance de l'Angleterre avec l'Empereur contre la France. Démarches du gouvernement français pour entraîner dans son parti le Pape et les Vénitiens. Pierre Strozzi est arrivé à Ferrare.

Di Levante ci sono avvisi de' xx di Costantinopoli, e de' xxvi di Andrinopoli. Quanto alle cose da mare, dicono l' armata non sarà così presta, perchè con gran fatica potevano ridurre le ciurme. Credono però per mezzo maggio comincierà a uscire; e non saranno manco di cento galere e sessanta altre vele di corsari. Dove la si debba andare non s' intende, ma la comune opinione è che possa venire fino alla Velona [1], e tentare quà nel golfo di Trieste qualche parte. E lo fa credere questo uno avviso hanno questi Signori di Dalmazia da un loro rettore, che li avvisa come quattro Sandgiachi lì nella Dalmazia, Schiavonia e Bosnia, hanno commissione non si partire di detti

[1] Place située sur les côtes de l'Adriatique, en Albanie.

luoghi, ma bene stare in ordine per eseguire subito quanto gli sarà comandato.

Li avvisi di Andrinopoli dicono che le preparazioni si fanno grandi, ma la partita del Signore sarà tarda, rispetto alle vettovaglie e molti altri impedimenti; e sarà fuori tutto maggio avanti si invii lo esercito; v' erano stati nunzii di Transilvania per comporre, ma non hanno fatto niente.

Il Re de' Romani dovea partire alli XVI per Boemia. Nella dieta non si è concluso altro, salvo li Cattolici hanno promesso fare tutto quello potranno per difendere Vienna; e per uno de' capi vi anderà uno de' duchi di Baviera. E non si sta senza speranza che li Protestanti, quando pure vedessino stringerla dal Turco, faranno il medesimo che li Cattolici. Ma a Dio piaccia non vi vadi con quelle tante forze si dice! perchè molti credono il Signore non possa per quest' anno fare tale impresa, perchè gli resta da fare ancora assai nell' Ungaria.

Di Fiandra ci sono lettere de' VI della Regina Maria, e de' XII da Augsbourg, che confermano il primo avviso quanto alle cose di Clèves. Io vi mando una copia del primo avviso, benchè dicono questi Luterani e Francesi non è stata la perdita de' cavalli tanto grande quanto avvisano li Cesarei.

D' Inghilterra li Francesi mostrano avvisi de' XXVI del passato, come la pace fra l' uno e l' altro Re era seguita. Ma l' oratore di questa Signoria Illustrissima appresso nostro Signore avvisa Sua Santità aver gli detto avere di buon luogo fra Cesare e Inghilterra si stringeva una lega contenente amico dell' amico e nimico del nimico. Si confronta con questo avviso li avvisi di Augsbourg de' XII, che dicono il Re d' Inghilterra avea noleggiato da quaranta barche di Fiandra per tragettare cavalli dall' Isola a Calais, e che aveva mandato un personaggio grande a Sua Maestà. Se tal nuova riuscisse vera, saria di grandissima importanza; ma sia quello si vuole, fra questi principi va attorno qualche girandola grande, perchè s' intende il Re di Francia manda spesso personaggi a Sua Santità, e lui li ode e vede volentieri; e, se questa

Signoria avesse voluto o volesse prestare li orecchi, si vederia qualche moto nuovo; ma questi Signori, per partiti grandi gli sieno offerti, non sono per volere innovar niente. E, benchè si mormori di Nostro Signore, si crede, stando costoro in questa opinione, come staranno, ancora Sua Santità come prudente se ne starà in riposo.

Usò messer Pietro un tratto da galante uomo; fece domandare il salvocondotto, e, avanti fosse spedito, si trovò in Ferrara, e se ne venne in poste con due capitani. Credo, come altre volte ho detto a Vostra Eccellenza, si tratti che Marano venga nelle mani di questi Signori, dando loro in ricompensa a messer Pietro un altro castello, e ammetterli possino ritornare a star qui, che mi pare ne abbino gran desiderio.

Questi Signori tengono per certo Cesare passerà in Italia, e presto; ed, abboccatosi con Nostro Signore, abbi da andare subito in Fiandra; e lì si abbi da fare la guerra grossa. Ma la corte di Roma pare ancora non creda debba venire. Si dice ancora che sua Maestà venga in Italia, e si farà l' impresa d' Algeri. Queste sono nuove abbiamo di quà.

IV.

DONATO DE' BARDI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 30.)

Venise, 28 avril 1543.

SOMMAIRE. — Alliance entre l'Empereur, le roi des Romains, l'Angleterre et le Portugal. Pierre Strozzi et les Vénitiens; affaire de Marano.

Di Levante non ci sono poi altre nuove, salvo che nel canale di Napoli di Romania erano state viste da trenta vele, che si giudicano corsari per unirsi con Barbarossa. Il generale di questi Signori si partirà fra dieci o dodici giorni.

Vi si disse gli avvisi aveano qui della nuova lega fra Cesare, Inghilterra, Re de' Romani e Portogallo; e, benchè questi Signori non abbino avvisi particolari, la credono però, perchè Nostro Signore ancor lui la

crede. Presto si dovrà sapere il vero, che saria cosa molto al proposito di Cesare; il quale si aspetta di giorno in giorno a Genova, dove andrà il reverendissimo Farnese; e lì si risolveranno dove s' abbi d' abboccare con Sua Santità; benchè alcuni stieno dubbii si abbino da abboccare o nò. Dopo il quale abboccamento, si intenderanno e vedranno parte de' disegni di questi principi.

Per quanto ritraggo, messer Piero Strozzi se ne starà qualche mese a Ferrara, e sarà vero quanto scrissi a Vostra Eccellenza, che tratteranno o trattano che Marano venga nelle mani di questi Signori. Intendo messer Pietro aver detto, sempre lui possa convenire con questi Signori, Sua Maestà [1] gli farà un mandato libero. La intenzione sua è essere rimesso e avere una ricompensa di qualche altro castello nello stato di questi Signori. E si è ragionato d' un castello detto Pordinone nel Friuli, che fu già del signor Bartolomeo d' Alviano. Non so, adesso che questi Signori sono quasi assicurati dove costoro tendino, e così non sia per andare in mano del Turco, quello si risolveranno, perchè vorranno a far questo il consenso di Ferdinando, che credo si renderà difficile; e così questo maneggio andrà in lungo, e li tratteranno con speranze.

Lo Spagnoletto de' Niccolini si ritrova a Padova con non molta buona grazia degli Strozzi; e da poi messer Francesco de' Parri andò al governo di Marano, che cercò di averlo nelle mani, e fu detto l' arebbe impiccato. Non si sono mai poi fidati l' uno dell' altro; e avendo messer Pietro, da poi è venuto a Ferrara, mandato a domandarlo, detto Spagnoletto, non si fidando, non vi è volsuto andare.

[1] Le Roi de France.

V.

DONATO DE' BARDI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 31.)

Prato, 27 juillet 1543.

SOMMAIRE. Pierre Strozzi conduit en France deux cents arquebusiers levés à ses frais. Le capitaine Paulin est allé prendre les ordres du Roi. La guerre est engagée entre la France et l'Empereur. Progrès du Turc en Hongrie.

Questa sera ben tardi tengo lettere da Venezia, con li appresso avvisi; quali quantunque non sieno di molta importanza, m'è parso per mio debito non mancare di significarglieli. Messer Pietro Strozzi se n'andò in Francia con dugento archibusieri a cavallo, fatti a sue spese, senza esserne suto richiesto dal Re. Lorenzo, suo fratello, avea domandato il passo alla Signoria, e avealo avuto, e anderà ancor lui in Francia; e avea mandato a levare di Marano cinquanta soldati, e di già era partito. La spedizione del trattamento di Marano non era venuta, ma aveano avuto promessa certa che il Re faria tanto quanto volevano loro.

Dicono il capitano Paulin era partito dall' armata per la corte, per tôr ordine di Sua Maestà, quanto avrà da eseguire; e che Barbarossa era alquanto malato a Marsiglia. Il Re alle frontiere della Fiandra era molto gagliardo, ma non aveva fatto effetto alcuno, salvo scorrerie. Le gente d'Inghilterra aveano cominciato a passare gagliardemente. Cesare avea deliberato assaltire il regno di Francia, non per la via di Fiandra, ma quassù di sopra per la via del duca de Lorraine.

Quanto allo esercito turchesco, alli xxv del passato avea passato la Drava, e avea preso Valpo, e due altre terre s' erano arrese. Era intorno a una terra, detta Szigeth, molto forte, la quale si voleva difendere, e vi lascierebbe una banda del suo esercito. Molti giudicano che per questo anno il Turco debba lasciare stare Vienna, e attendere a insignorirsi dell' Ungaria, perchè Vienna si fortificava, e continuamente vi andava

presidio. Cinque Chiese s' era data volontariamente al Turco. Scrivano cose grandi del numero del suo esercito, e stimano la sua persona a Buda alli xx o xxv di questo. Io mi farò portare lunedì a Fiorenza, perchè m' è venuto una indisposizione in una gamba.

VI.

DONATO DE' BARDI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Venise, 19 avril 1544.

Sommaire. — Bataille de Cérisoles; ses conséquences probables : L'Italie deviendra le principal théâtre de la guerre; la Lombardie sera envahie par l'armée française; le Pape se déclarera pour la France. Situation respective des deux armées; rien n'est désespéré pour les Impériaux. Les Français comptent sur le secours de Pierre Strozzi et des bannis; l'argent leur fait défaut. Venise, sollicitée de s'allier avec la France, paraît devoir persister dans sa neutralité.

Il fatto d' arme di Carignano, con non piccola jattura de' Cesarei, causerà nell' uno e nell' altro principe nuovi disegni e nuovi pensieri, Però, lasciato le cose vecchie, il giudizio comune, e il particolare de' più prudenti, è che di necessità la guerra, secondo il desiderio de' Francesi s' abbi da ridurre in Italia, e grossa, e che lo stato di Milano sarà il primo assaltato, giudicando il Re non abbi da perdonare a spesa per fare in Italia quindici mila fanti, e spingerli presto in Lombardia. Cesare ancora lui, volendo difendere detto stato, farà nuovi Italiani, e farà venir nuovi lanzi; e così, per il mancamento del denaro e delle genti, non potrià con quella potenza gagliarda che fa di bisogno assaltare la Francia. Aggiugnesi a questo che si dubita molto, avendosi visto Nostro Signore titubare di questa vittoria de' Francesi, con lo stimolarlo, loro non lo faccino, benchè sia vecchio, saltare; e, scoprendosi lui, sarià quasi sforzato Cesare a voltare le forze con la sua persona tutte in Italia.

Mi è parso dirgli i discorsi sento fanno questi Signori; e quantunque non gli dispiaccia loro la vittoria de' Francesi, come quelli temono

la grandezza di Sua Maestà; ma come amatori della quiete d'Italia non l'arieno voluta in questo tempo; nè mai hanno potuto credere, per tutte le soprascritte cause, il signor marchese (del Vasto) si mettesse a tanto sbaraglio, vedendo preparato una tanta e così presta guerra in Francia, dalla qualle dovrà dipendere il tutto. A me non accade scrivere a Vostra Eccellenza li particolari del seguito di sì valoroso fatto, perchè so Vostra Eccellenza li avrà avuti.

Il fatto seguì alli XIV, la mattina per tempo; l'avviso fu qui alli XVII, alle XIV ore. Questa mattina hanno nuovi avvisi da un loro segretario di Milano de' XVI, e contiene in sostanza : Il signor marchese con sei mila fanti, fra Italiani e lanzi, si sono salvati in Asti; il signor marchese alquanto ferito in un ginocchio destro, ma non d'importanza. Aveano perso quarantaquatro pezzi d'artiglieria, venticinque mila scudi di contanti, secento carre di vettovaglie, e meglio di due mila paja di buoi. Buona parte della cavalleria risona si sia portata molto vigliaccamente, tutti li Spagnuoli e la maggior parte de' lanzi; non si ritrovava il principe di Salerno, ne Cesare da Napoli. La cavalleria francese, la quale a dato la vittoria a' suoi, molto ferita e mal andata, e buona parte de' guasconi tutti tagliati. E fu fatto prigione monsignor de Termes, capo francese. Così dicono li ultimi avvisi da Milano. Ma avvisi di Pavia, Lodi e Crema dicono maggior danno assai ne' Cesarei. Sia come si vuole, li Francesi non sono restati tanto superiori che possino volare.

Aveano [1] mandato da Milano venticinque mila scudi al signor marchese, che potesse intrattenere li soldati; e questo dimostra si sieno salvate buon numero di gente con lui. Avea mandato a levare a Genova mille Spagnuoli, e per trenta mila ducati. Avea il senato [2] deliberato di trovare per quattro mesi scudi trenta mila il mese; e nessuno in nessuna terra dello stato s'era mosso, ne fatto un segno, che pure importa. Ne sono li Francesi rimasti tanto potenti che, non se gli aggiungendo nuovi presidii, possino venire molto avanti, e così li Cesarei hanno tempo ancora loro a fare delle provvisioni.

[1] Les Espagnols. — [2] Le sénat de Gênes.

In Italia non hanno denari li Francesi. Si aspettava lo illustrissimo e reverendissimo di Ferrara, e si aspetta; qual dicono portava l'ordine del denarò. Io so bene questo imbasciatore di Francia spacciò subito a messer Piero[1], a Ferrara, pregandolo facesse con ogni prestezza sei mila fanti per andarsi a congiungere con quest' altri, promettendogli che il Re lo rimborserà subito, oltra li oblighi. Il qual messer Piero fino a oggi non ha mandato quà pur un soldo; ma dicono il signor della Mirandola e messer Guasparre delle Armi non gli mancheranno.

Queste sono le cose e i disegni vanno attorno fino oggi; i quali quantunque importino poco, m'è parso però dirgli il tutto. Detto reverendissimo di Ferrara si aspetta qui, e senza dubbio per muovere qualche partito a questo illustrissimo stato, e adesso aranno maggior campo; ma, conosciuto costoro prudenti e molto amatori della pace e quiete, e per le guerre passate esausti, credo per niente si muoveranno, ma staranno a vedere. Mi occorre dirgli, come, per qualche indizio, credo certo messer Piero Strozzi fra oggi o domani sarà qui a parlamento con questo ambasciatore[2]. Questa sera è venuto qui Vico de' Nobili a tôr mille cinque cento scudi, che hanno da servire per soldati, per quello ho possuto intendere.

Per via di Parma c'è un avviso che il principe di Salerno si trovava con il marchese in Asti, e che la maggior parte de' lanzi furono morti nel conflitto; ma che il male per li Cesarei non sarà tanto quanto si disse nel principio. Che a Dio piaccia, e si degni conservare Vostra Eccellenza!

[1] Pierre Strozzi. — [2] L'ambassadeur de France à Venise.

VII.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Venise, 21 avril 1544.

Sommaire. — Pierre Strozzi se prépare activement à entrer en campagne. Le duc d'Enghien informe la république de Venise de sa victoire; nouveaux détails. Le marquis du Guast a reçu deux légères blessures; il est rempli de confiance.

Hanno alcuni uomini di messer Pietro Strozzi comprato qui da due giorni in quà due mila picche, e imbarcate per Ferrara e la Mirandola. Hanno ancora avuto da due mila scudi; e intendo di buon luogo messer Roberto Strozzi sarà quà domani; nè viene per altro effetto che per fare provvisione di buona somma di denari insieme con questo ambasciatore cristianissimo. Si dice danno denari; e voglion fare con ogni prestezza possibile dieci mila fanti per unirsi con l'esercito di Piemonte, con speranza d'impadronirsi o di Milano o di qualche altra terra delle principali, avanti li Spagnuoli abbino di Germania nuovi presidii. Questa s'intende per adesso essere la loro intenzione. Non manchi però la Vostra Eccellenza tenere ben custodito le cose sue ed avere l'occhio per tutto, e ben considerare alla fede di chi commettete le cose vostre; perchè queste occasioni e questi tempi ricercano così; perchè so questi amici de' Francesi hanno avuto a dire sperano in un tempo stesso voltare la Lombardia e la Toscana.

Questa mattina un conte Ercole Visconti, con lettere di credenza di monsignor d'Enghien, generale de' Francesi, è suto introdotto a questo illustrissimo stato, ed esposto il fatto seguito a Carignano, e la vittoria ricevuta con jactura e strage de' nemici e poca perdita di loro. Racconta li morti passare sette mila, li prigioni due mila, bandiere quaranta due, pezzi d'artiglieria quaranta quatro, e scudi settanta mila, e altre bagaglie; de' loro, fatta la rassegna, non ne mancare cinque cento. Carignano per ancora si tenea al suo partire, che fu alli xvi. Quanto alla perdita e numero, per molti riscontri s'hanno

di diverse bande, si confronta; perchè una banda di sei mila Tedeschi vi rimase quasi tutta, e la perdita de' settanta mila scudi ancor lei è vera; perchè avvisano da Milano a questa Signoria Illustrissima, per quanto si dice, li capi degli Spagnuoli per la maggior parte si trovavano; e con il signor marchese del Vasto si trovavano da tre mila fanti, e la maggior parte della cavalleria, la quale non volse vedere l'inimico, ma voltò; salvo, dicono, il signor Ridolfo Baglioni, capitano di Vostra Eccellenza. Aveva avuto, come vi dissi, il signor marchese venti sette mila scudi, e mandato a fare due mila fanti in Cremona; e quel Senato avea fatto provvisione di cento mila scudi, e scrivono gli agenti di questo signore, il signore marchese stava di buon animo, e sperava conservare il tutto; e così a Dio piaccia! perchè non possono ancora li Francesi volare. Non avea detto marchese male d'importanza; alquanto ammaccato una mano da una botta d'una mazza ferrata, e ferito d'una punta di stocco in un ginocchio. E si conclude la cavalleria francese abbi dato loro la vittoria.

Io starò vigilante, e, se arò modo di mandare lettere, non mancherò di avvisare Vostra Eccellenza del tutto occorrerà alla giornata. Credo per certo questa Signoria Illustrissima se ne starà da parte; e, non si volendo dimostrare loro, manco lo farà il Papa : così si crede per li savi del mondo.

VIII.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Venise, 26 avril 1544.

Sommaire. — Sur les instances de l'ambassadeur de France à Venise, les Strozzi se procurent de l'argent de toutes parts pour former un corps de dix mille Italiens; leur projet est de réunir ces forces à la Mirandole, et de diriger leur attaque contre la Lombardie. Que Cosme Ier persiste à se tenir sur un bon pied de défense, et il sera estimé de tous. L'échec de Cérisoles paraît ne pas devoir détourner l'Empereur de son attaque directe contre la France. Le Pape semble pencher pour l'Empereur.

Successo il fatto di Carignano, l'ambasciatore di Francia subito espedì a messer Pietro Strozzi, persuadendolo non perdesse questa

occasione, che maggior servizio non potea fare al Re di quello che far subito dieci mila fanti; e dicendo messer Pietro che lui non avea questa commissione, e, quello importava il tutto, non avea il denaro nè per ancora l'ordine da Sua Maestà; che non sapea come si dovesse governare, e che per fare con tale effetto bisognava grossa provvisione di denari, e che non vorria pigliare un burlo; e stette tre giorni, per cose se gli dicessino o scrivessino dallo ambasciatore o altri agenti, e non si volse risolvere. Tamen resoluto al sì, lo ambasciatore lo andò a trovare; lui mandò subito qui M. Roberto[1], perchè, non avendo più nome[2], non hanno credito. Il quale messer Roberto ha operato li ministri[3] d'una ragion milanese, chiamati i Fagnani e li Giunti, tutti uomini di buon credito, hanno tolto e tolgono a cambio in nome loro; e si debbono essere assicurati con messer Roberto; e hanno tolti fino a questa sera dieci in undici mila scudi a cambio, e mandano alla Mirandola. Debbono ancora aver mandato a Roma per contanti; saranno stati serviti in Bologna da messer Gasparo dalle Arme, e così troveranno un cinquanta mila scudi. Il disegno loro sarià di fare almeno dieci mila fanti, e disegnano di essere in ordine per li XVI di maggio; e qui non si dubita andranno in Lombardia, dove disegnano abbi da essere in maggior servizio del Re, che il fare alcuna altra impresa. E, per quanto io posso ritrarre da uomini amici e servitori loro che vanno e vengono per questi servizii quà, dicono messer Pietro non è matto; che si fosse messo a sborsare cinquanta mila scudi per andare con queste gente in Toscana, dove sà il Duca stare provvisto, o, se la impresa non riuscisse, che il Re poi gli potesse dire : « Tu hai fatto « questa impresa per tua satisfazione e non per mio servizio; » dove che, andando in Lombardia, segua che vuole, si vede averà fatto tutto per fare servizio a Sua Maestà, e non per suo interesse particolare.

E brevemente, per quello si può congetturare, vedere e intendere,

[1] Roberto, frère de Pierre Strozzi.

[2] Être en nom ou avoir un crédit ouvert dans une maison de banque.

[3] Les agents (*ministri*), à Venise d'une maison de banque (*ragione*) de Milan. De là l'expression de *raison sociale*.

il disegno loro fino oggi è di andare in Lombardia e non venire in Toscana.

L'essersi armata Vostra Eccellenza, avete fatto come debbon fare li principi savi e che vogliono vivere principi; e da tutti siete sommamente laudato; la buona memoria di Clemente [1] insegnò a tutti. Nè resti per questo Vostra Eccellenza fare ogni debita diligenza, e stare desto e vigilante, perchè questo non solamente non vi può nuocere, anzi vi gioverà estremamente, e li denari non sono fatti per altro, salvo per lo servizio dell' imperio et della persona.

Quanto alle nuove, da Spira ci sono avvisi de' xvi; e dicono [2] pure aver concluso dare a Sua Maestà paghe sedici mila, e che, per la fanteria e paghe quattro mila; e otto mila di questi, e mille cavalli hanno a servire per Vienna.

Avea deliberato Sua Maestà [3] non andare più in Fiandra, ma restare lì a fare le provvisioni; ed avea di già espedito gran numero di capitani. Avea resoluto entrare per la Lorena in campagna con trentasei mila fanti, e cinque mila cavalli, e per la Fiandra altri capitani con tre mila cavalli, e venti mila fanti. Aveano qualche dubbio, vedendo occupata Inghilterra nella Scozzia, possa nascere accidente non venga al tempo promesso. Qui per questi senatori si fa giudizio che questo accidente di Carignano non abbi da rimuovere niente dal suo proposito della impresa di Francia, la quale la giudicano bene dubbiosa e periculosa. Si crede Sua Maestà manderà bene otto o dieci mila lanzi, ma nel resto vorrà che la Italia provveda alla Italia.

Dell' armata, per lettere di Genova fresche dicono stava fra le isole d'Hyères e Toulon, e si andava assettando. Le galere francesi stavano a Marsiglia; e il capitano Paulin s'era impadronito delle galere del conte dell'Anguillara, il quale sta sostenuto. Messer Luigi Alamanni è stato destinato imbasciatore di Sua Maestà Cristianissima alla Signoria di Genova, ma non si sà se si assicurerà di venirvi. Avea quella Signoria dato carico al conte di Fiesco di fare tre mila fanti in servizio del signor

[1] Le pape Clément VII. — [2] Les provinces de l'Empire. — [3] L'empereur Charles-Quint.

marchese. Della deliberazione del signor duca di Camerino[1] del far gente per servizio di Sua Maestà, in ajuto del marchese, e delle provvisioni delli reverendissimi legati e altri servitori di Sua Maestà, delle provvisioni di Napoli e da altre bande, Vostra Eccellenza saprà il tutto meglio.

Gli dirò bene che le provvisioni della duchessa e del duca di Camerino fanno credere qui che Sua Santità, quantunque facci professione di neutro, sia con effetto più Cesareo che Francese. Il reverendissimo di Ferrara dovrà fra due giorni comparire a Ferrara, nè verrà più quà senza nuovi ordini rispetto al nuovo accidente. Ma tenga per certo Vostra Eccellenza questi Signori si staranno a vedere, e si riposeranno.

IX.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Venise, 3 mai 1544.

Sommaire. — Les Strozzi engagent jusqu'à leurs bijoux pour faire de l'argent et lever des troupes. Les volontaires italiens affluent de toutes parts à la Mirandole. La Lombardie est surtout menacée. Le cardinal de Ferrare fait aux Vénitiens les plus brillantes propositions pour les faire entrer dans l'alliance française. Mais Venise persistera dans sa neutralité. Nouvelles diverses.

Hanno[2] cavato di quà, dal giorno della deliberazione fino a oggi, da dieci otto mila scudi; e messer Roberto per ancora si sta quà, pure ascosamente, credo per provvedere ancora; nè hanno quella copia di denari che per avventura molti credono, e a trovarli hanno delle difficoltà. So, per relazione del vostro servitore, che a Ferrara hanno tolto dai Giudei da sette mila scudi, dandogli gioie e argenti; si sono volsi da Bologna e da Roma, talmente possono avere messo insieme da quaranta mila scudi; e nel distribuirli alla Mirandola fino oggi sono

[1] Pierre Farnèse. — [2] Les Strozzi.

andati stretti; e, per quanto s'intende qui per avvisi di detto luogo de' XXIX, concorrevano soldati infiniti, massime della Marca, Romagna, Vicenza, Verona, Brescia, Friuli, talmente che non si dubita, avendo il denaro, faranno li fanti dieci mila. Hanno poi condotto il conte Zorzi da Martinengo e il conte Ercole suo cugino, distribuendo fra loro due fanti mille quattrocento, e cavalli dugento; che disegnano avere cavalli cinquecento, computando quelli aveano per guardia della Mirandola. E, quantunque loro faccino fama che saranno in ordine per uscire alli VIII, si crede però saranno li XV. Per qual banda s'abbino da incamminare, ancorchè non si sappi certo, si giudica però per la maggior parte andranno nello stato di Milano; potria essere si congiungessino con lo esercito di Piemonte, e potria essere di nò; ma si giudica s'abbino da congiungere, perchè l'uno separato dall' altro non saria molto gagliardo, se sia non avessino qualche intelligenza in qualche luogo. Io parlando questa mattina con il signor ambasciatore del signor duca d'Urbino, qual mostra essere molto servitore di Vostra Eccellenza, e so io di buon luogo, questi agenti Francesi confidano assai del valore suo[1], ed hanno fatto ogni opera con larghi partiti di averlo a servigi del Re; e per mia opinione, se alcuno può sapere i disegni loro per dove si vogliono incamminare, credo lo sappi lui : dal qual ritraggo che Vostra Eccellenza, per quanto aspetta al presente moto della Mirandola, possi stare assai sicura; commenda però le provvisioni fatte per Vostra Eccellenza; mi disse vi ricordassi al guardarvi da qualche furto; che, quanto aspetta alla forza, non conosce possino assaltare il vostro Stato di presente. Esorto però Vostra Eccellenza per tutto questo a star provvisto, e non si disarmare così presto; perchè si vede questo sarà gran moto; e, per l'opinione de' più, causerà qualche effetto non buono per li Cesarei; perchè, Signor Mio Illustrissimo, li avvisi hanno questi Signori delle cose dello stato di Milano, dicono sempre le terre non essere molto provviste, mancare di gente e munizioni, ed, avendo da guardare tanti luoghi, non sarà gran cosa che n'assaltino qualcuno non prov-

[1] Du duc d'Urbin.

visto. Quanto alle provvisioni per Lombardia, il signor marchese andò in Alessandria, e si debbe trovare in Pavia per provvedere il meglio potrà.

Credo Vostra Eccellenza sappi come aveano dato denari al conte di Pitigliano a Roma per li Francesi, ed al signor Roberto Malatesta. Aspetta messer Piero alla Mirandola suo cognato, il signor Flaminio, con mille fanti; e li Francesi fanno le cose loro molto gagliarde.

Arrivò ieri lo illustrissimo e reverendissimo di Ferrara, ricevuto da questo Senato Illustrissimo molto onoratamente. Domani da mattina anderà alla Signoria. Il particolare non si può per ancora intendere, ma si dice sporgerà partiti grandi; buona somma di denari, settecento mila per far la guerra, Cremona, Ghiaradadda e altre cose. Nè si dubita, se partiti fossino accettati, che Nostro Signore entrerià; anzi si crede tutte queste sieno cose mosse da Sua Santità, o per dar pasto per questa via al Re, e, sapendo questi Signori Illustrissimi vogliono vivere in pace, mantenersi per questa via l'uno e l'altro principe amico; perchè, per quanto si sente, questi Signori vogliono stare a vedere, nè vogliono mangiare, come si dice, il formaggio nella trappola.

Sono oggi arrivate lettere dalla corte del Re a sua signoria reverendissima, e si crede con queste sia venuto l'ordine del denaro, e il modo di governarsi di queste gente fatte alla Mirandola. Essendo arrivate tardi, non si è possuto per ancora intendere cosa alcuna.

M. Cristoforo Fuggero[1] m'ha detto aver lui avviso la Dieta[2] era per finita; che Sua Maestà, perchè non avevano li denari pronti, ma bisognava le terre e li principi mandassino a fare le provvisioni, che sarebbono alquanto tardi; per non mancare di quanto avea promesso al Re d'Inghilterra, avea messo mano a' suoi denari, ed espedito e distribuito tutte le gente dell'Impero; e che per, li x di giugno, si troveria in campagna con quaranta mila fanti Tedeschi, e dodici mila Ita-

[1] Les Fugger, célèbres banquiers allemands. Établis à Augsbourg, ils avaient une maison à Venise. — [2] La diète de Spire.

liani, e otto mila cavalli. D'Inghilterra nè di Scozzia non dicono niente; nè manco dicono di alcuna provvisione per Italia; ma le lettere publiche doveranno dir loro il tutto; e da don Diego[1] averà forse Vostra Eccellenza qualche avviso più particolare.

Di Levante non c'è altro; li Turchi erano accampati a Vicegrado, terra forte fra Buda e Vienna, e si è detto l'abbino presa per tradimento.

X.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Venise, 10 mai 1544.

Sommaire. — Mission du cardinal de Ferrare à Venise; audience secrète. Les Vénitiens cherchent à gagner du temps. Pierre Strozzi a quitté la Mirandole à la tête de sept mille hommes; que va-t-il faire? Conjectures diverses. L'armée française du Piémont manque d'argent. Haute considération des Vénitiens pour Cosme Ier.

Fu da questo Illustrissimo Senato introdotto sua signoria illustrissima e reverendissima[2] nell' audienza secreta lunedì prossimo; e, andando qui ordinariamente tutti li negozii secreti, questo, come può ben pensare, va secretissimo, e tanto più, quanto fino a oggi tal domanda o proposta non è per ancora stata introdotta nel Consiglio de' Pregati; e si crede vadino questi buoni Padri scorrendo per godere il beneficio del tempo, per vedere in questo mezzo che faranno queste gente partite dalla Mirandola e guidate da messer Piero Strozzi; avendo massime seminato questi Francesi che sono gente valorose, e promettono faranno effetti grandi, e che non siano in manco numero fino a oggi di dieci mila teste da combattere. E, per questo e altre cause, si giudica anderanno[3] risolvendo questa materia molto adagio. Si dice però che la proposta sia stata molto generale, e non sia per ancora disceso a' particolari; come dire: che il suo Re desidera, a utile di tutta la Cristia-

[1] Don Diego Mendoza, ambassadeur de l'Empereur à Rome.

[2] Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare.

[3] Les sénateurs vénitiens.

nità, e per la salute della Italia, e per beneficio, comodo e grandezza di questo felicissimo Dominio, fare una lega con questo Dominio Illustrissimo con condizioni e modi che ragionevolmente dovranno piacere loro; le quali condizioni o modi non gli occorre esprimerli, se prima loro non si risolvano, se, essendogli fatti partiti di loro contento, sono per fare o nò una lega con Sua Maestà e altri principi d' Italia grandi.

Questo è, Signor Mio Illustrissimo, quanto io ho cavato fino oggi della venuta e proposta di sua signoria reverendissima, ancorchè potria essere altrimenti, andando le cose qui, come ho detto, secretissime.

Partì messer Piero dalla Mirandola con sette mila fanti e due pezzi d'artiglieria, e occupò Luzzara e Casalmaggiore, dove trovorno frumenti e vini copiosamente; e di poi montò in poste, e se ne venne volando fino qui, e arrivò giovedì alle xv ore. Feciono una consulta col cardinale ed altri, e la istessa sera se ne partì, e ne portò con seco nove mila scudi che li trovò preparati qui da questi suoi, e disse voleva dare la paga oggi a tutte le gente; e, per il conto mi ha dato il servitor vostro, può avere con seco da quaranta mila scudi e non manco. Quello abbi da fare, dato la paga, mal si può giudicare, perchè, avendo fatto queste gente di sua testa, le guiderà ancora di sua testa per quanto s' intende; perchè il conte dalla Mirandola manda un luogotenente, e se ne resterà alla Mirandola; nè il conte di San Secondo vi sarà, perchè non convengono, per quanto si dice. Avendo lui inteso per avanti le terre non essere molto ben fornite, l' hanno fatto sollecitare a levarsi con intenzione ferma potersi impadronire di qualcuna; nè mancherà di procedere avanti e tentare, perchè si vede che lui è molto arrisicato, e si assicura, avendo queste gente, quando pure non gli riesca parte del suo disegno, potersene sempre ritirare salvo. Si mormora abbi da dare di testa o in un Milano o in una Pavia, dicendosi che nè l' uno nè l' altro sia molto provvisto; ma gli uomini di guerra, non avendo lui più che quattro cannoni, come dicono, e non molti cavalli, discorrono non prenderà terra d' importanza; e che, procedendo avanti, gli possa inter-

venire facilmente qualche sinistro; massime se le genti de' Cesarei, che si dice sieno a Pietra Santa veranno in Lombardia, come si crede: si starà a vedere.

L'esercito de' Francesi in Piemonte si stava fra Carignano e Chieri, aspettando la paga, nè si voleva muovere non avendo denari. Per ancora, Signor Mio, non è comparso nè denari nè ordine, che si vede pure strettezza grande ancora in lui[1]; e che le cose di là lo stringano assai più di queste di quà. Qui si dice abbino da passare due mila lanzi, e che altre gente non verranno di là, perchè Sua Maestà[2] vuol voltare tutte le forze in Francia; e questi Signori cominciano a credere le forze di Sua Maestà abbino da essere per quella banda molto gagliarde; e massime che l'ambasciatore d'Inghilterra fu, tre giorni fà, in Collegio[3], e mostrò, d'ordine espresso del suo Re, una lettera del Re segnata da tutto il suo consiglio regio, che conteneva che la sua persona passeria per mezzo giugno con cinquanta mila uomini, collegato con Cesare alla ruina di quel regno[4], come inimico dell' uno e dell' altro.

La Dieta finì, con rimettere quello che rimase indiscusso a doversi definire nella Dieta futura d'Augsbourg, che sarà questo verno.

Si dice che le venti galere del Re stanno in ordine molto provviste, e che a Marsilia si trovano da secento fanti per montare sopra detta armata.

Il giorno medesimo che partì messer Piero per Casale, si partì ancora messer Roberto per francia per recuperare li quaranta mila scudi sborsati per queste gente della Mirandola; e così vanno cercando quello era loro; e il fine fa tutto.

Quanto alla proposta fatta e da farsi da questo illustrissimo e reverendissimo, si crede per quanto questi Signori, come amatori della pace, non si muoveranno; perchè, se avessino voluto la guerra contro a Cesare, poteano avere la pace contro il Turco, per mezzo del Re, senza dare nè Napoli di Romania nè Malvoisia, nè pagare trecento mila

[1] Le roi de France.

[2] L'Empereur.

[3] Le sénat de Venise.

[4] Le royaume de France.

scudi[1]. Il far oggi questo, avendo date queste cose, saria pazzia, ed a queste ragioni non c' è risposta. Però se ne resteranno in pace; oltre che ruinare Cesare saria fare il Turco *immediate* signore di loro e di tutti li Cristiani.

Vostra Eccellenza da questi Signori è stata molto laudata delle provvisioni fatte a guardia di vostro Stato, e in ajuto di Sua Maestà. Occorse questo ragionamento, avendo detto loro l'ambasciatore del duca d'Urbino che Vostra Eccellenza avea ricerco il suo signore di poter fare non so che numero di gente nel suo Stato.

XI.

DONATO DE' BARDI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 36.)

Venise, 19 juillet 1544.

Sommaire. — Nouvelles de France. Progrès de l'Empereur. Armements tardifs du Roi. Les Français et les Italiens de l'armée du Piémont seront sans doute forcés de repasser les Alpes. Démarches actives de Pierre Strozzi pour faire de nouvelles levées; il est remboursé d'une partie de ses avances.

Qui si sono pochi avvisi degni di Vostra Eccellenza. Le ultime dalla corte di Sua Maestà Cesarea furono de' vi, date in Metz, e conteneano la presa di Ligny; e che Sua Maestà dovea partire per Ligny il giorno seguente, dove delibereranno se si debbe fare la impresa de Châlons o de Troyes, e forse lasciare l' una e l' altra e marciare avanti; perchè à Troyes si trovava monsignor d' Orléans con otto mila fanti e due mila cavalli, e Châlons è bene provvisto. Don Ferrante però non perdeva tempo; e sarà inviato a una terra, chiamata Saint-Dizier, lontana venti miglia da Ligny, luogo comodo per vettovaglie. Questi avvisi sono in questi Signori dal loro oratore, e dicono la banda di messer Piero Strozzi, qual era a Ligny, don Ferrante l'avea tolta a suo soldo.

[1] Telles étaient les principales conditions du traité conclu récemment par les Vénitiens avec Soliman.

Gli avvisi di Fiandra confermano la passata di quaranta mila Inglesi con numero di cavalli, e che il Re dovea passare alli VI, e dicono di Dacia erano venuti più di cento navili carichi di grano e altre vettovaglie, talmente che i grani erano calati la metà; e che detto Re mandava un signor con cinque mila fanti al servizio di Sua Maestà per questa impresa.

Di Francia dicono s' aspettevano, alli XX di questo, a Lyon quindici mila Svizzeri e sei mila Grisoni, e che detto Re avea di nuovo mandato a levare venti mila Svizzeri, e avea gente del suo paese numero grande, e una cavalleria eletta. Nonostante tutte queste provvisioni, quali si saranno tarde, questi Signori dubitano assai di quel regno.

La massa della Mirandola, Vostra Eccellenza credo n' abbi minutamente il vero. Fanno fama voler fare dodici mila fanti, e disegnavano alli XXV di questo essere in cammino per Piemonte, e l' esercito di Piemonte li verrà a incontrare vicino alla Stradella; così dicono essere l'ordine. E questa mattina è avviso quelli di Piemonte abbino preso San Feliciano, terra molto comoda per fare tale effetto. Messer Piero Strozzi fu qui alli XVII per abboccarsi con l' ambasciatore del Re, e si partì ieri, e portò da sei mila ducati; e dicea fino a quel giorno si trovavano insieme sei mila fanti. Detto ambasciatore si partirà domani, e portava con seco dieci mila ducati, che sono stati tratti qui per lettere di cambio da Roma.

Disegnano detta fanteria con buona parte di quella di Piemonte sia alli XXV di agosto a Parigi; ed avranno tutta quella cavalleria veterana; e ne fanno venire della nuova di Francia, tanta che basti a tener guardate le cose di Piemonte. Hanno condotto un signor Camillo da Sessa, Veronese, qual fu luogotenente del signor Cesare Fregoso, con dugento cavalli leggieri e mille fanti; quale andrà per via de' Svizzeri. Hanno voluto condurre un figliuolo del signor Mercurio pure con dugento cavalli; ma voleano tanto presto fussino in cammino che lui non ha volsuto accettare. Si crede che sarà tutto questo mese che questi dalla Mirandola non si incammineranno. La provvisione de' danari,

che sono ducati quaranta mila, è stata fatta a Roma da diverse borse; e messer Piero ci ha messo dieci mila ducati; fu rimborsato a Lyon della maggior parte di quello esborsò l' altra volta; resta *solum* avere sei mila ducati.

XII.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 37.)

Venezia, 26 juillet 1544.

Sommaire. — Campagne de France. Détails sur Saint-Dizier. Don Ferrand de Gonzague prend la direction du siége. L'Empereur est attendu. Dispositions des Français pour se défendre. Les écoliers eux-mêmes prennent les armes. Dénombrement des forces dont le Roi dispose. Les Anglais sont devant Boulogne. On annonce la prise de Saint-Dizier.

Gli ultimi avvisi dell' esercito Cesareo furono de' v, dati sotto Saint-Dizier, nè contenevano salvo la descrizione del sito di detta terra, dicendo detta terra essere situata in luogo piano, di forma più presto lunga che altrimenti, di grandezza come la Mirandola; appresso della quale, a un tiro di artiglieria verso settentrione e mezzogiorno, sono colli, i quali fanno una valle per la quale passa un fiume, detto Marne, chiamato da Cesare Matrona, fiume guadabile per la cavalleria; passa però lontano da detta terra più d' un miglio. Giudicano detta terra più forte assai che Ligny, dove si vede un castello che si mostra per le muraglie di fuora molto forte. Appariva assai bene fiancheggiata, e si vedea oltre a un balvardo lavoravano continuamente; ne aveano fatto due altri assai ben grandi, e alcune casematte. Era in detta terra una chiesa con una torre molto eminente, sopra la quale aveano condotto moschetti e sacri; nè artiglieria di maggior tiro aveano nè udito nè visto fino all' ora. La qual chiesa e torre faria qualche danno, se non la battessino via le artiglierie, come aveano disegnato di fare il giorno arrivorono sopra detta terra, che fu alli iv. Vennono sopra le mura gran numero di persone, e tirorno assai artiglierie, e la maggior parte alla volta di don Ferrante; però alcuno non fu offeso. Intendevano essere

in detta terra da tre mila fanti e cento uomini d' arme, e, infra li altri capi, v' era entrato due giorni avanti M. de la Lande, il quale fu l' altro anno nel Landrecies, uomo da conto. Intendeano ancora lì all' intorno per il paese esservi mille cavalli. Avea però deliberato don Ferrante, nonostante tutte queste cose, avendo già riconosciuto la terra due volte, accamparvisi, e batterla da tre bande; perchè, infra le altre cose, potevano per alcune alture di terreno andare e stare da due parti della terra fino sotto le mura coperti, e dall' altra parte v' erano alcune cortine di mura, che con un poco di trincea stavano sicuri. Aveano ancora comodità di avere legnami da un bosco lì molto vicino; e, per quello si cava da detto avviso, la speranza de' Cesarei si fondava assai nell' opera de' guastatori, per essere la terra piccola. Avea ordinato si facessino per comodità dell' esercito tre ponti sopra detto fiume; e, chiamati tutti li capi, riferendogli di molti inconvenienti seguiti a Ligny, e massime della poca obbedienza hanno al maestro del campo, il signor Giambattista Castaldo, mostrando il disonore e danno ne potria seguire, oltre al disservizio di Sua Maestà; e così detti capitani erano stati fra le gente conferito il tutto, ed aveano ordinato le cose talmente, avendo ricevuto il sacramento, che speravano le cose in futuro passeranno bene ed ordinatamente. Si doleano assai delle continue pioggie e tempi contrarii, che causavano li frumenti e segali non si maturavano.

Sua Maestà partì da Metz alli VI per Ligny, dove facevano la massa delle vettovaglie. Erano in detta terra due mulini che macinavano da ottanta sacchi fra il giorno e la notte; e Sua Maestà ve ne avea fatti condurre dugento, fatti a mano, che ciascuno carro ne porta due. Aveano patito alquanto di farine. Commendano oltre modo don Ferrante. Sua Maestà, come avesse ordinato le cose in Ligny, se ne andrà in campo, dove saranno trenta due mila Alemanni, nove mila Spagnuoli, e sei mila cavalli da carretta.

Di Francia le ultime sono de' VII e X, date vicino a Parigi; e contengono : mandava il Delfino con venti mila fanti del suo paese e buon numero di cavalli alla volta di Normandia, e il duca d' Orleans a Troyes

con otto mila fanti, fra quali ve n' erano quattro o cinque mila scolari. Alli VII avea rivisto le muraglie e sito di Parigi, e disegnavano alcune fortificazioni; e per la nuova di Ligny, stava questo paese e regno tutto sotto sopra e in arme. Aspettava per tutto questo mese venti mila Svizzeri, ma s' intende per chi li ha incontrati, saranno quattordici mila e sei mila Grisoni. Diceva di avere otto mila lanzi. Arebbe sette mila Italiani; perchè quelli erano in Piemonte sono passati di là, e così mille cavalli. Ed aria venti mila fra Guasconi e altri buoni fanti del suo regno, tre mila uomini d'arme, oltre un numero infinito di gentiluomini del suo regno, e cento pezzi di artiglieria grossi. E che disegnava per li XX di agosto avere tutta questa gente insieme; e che diceva volere venire in campagna, e al tutto tentare con il fatto d' arme la sua fortuna con Cesare. Tutte queste provvisioni sono in speranza, ma non sono ancora in essere. Dicea però lui che sapea che sarebbero trattenuti a Saint-Dizier più d' un mese; e si vede quasi che sarà vero.

Lì sono avvisi di Fiandra de' XII e XIII; e dicono, aveano nuova che alli VIII il Re d' Inghilterra s' era imbarcato; non aveano però fussi arrivato e disbarcato. La regina Maria[1] si metteva in ordine per andare ad incontrare detto Re, a una terra detta Saint-Thomas, verso Arras. E dicono detto Re, lasciando addietro Amiens con una banda di dieci mila fanti, se ne verrà verso Parigi.

Iersera si partì di quà l' ambasciator di Francia, e portò denari, ma non molti; e vorrebbono, se potranno, dare la paga e mettersi in cammino. Li Cesarei si vanno ingrossando, e si dice si voranno opporre; e questa mattina l' ambasciatore di Mantova m' ha detto che il signor marchese viene a Casal Maggiore.

A monsignor de Cine (?) Sua Maestà avea ordinato gli fussi mozza la testa, diceano per le cose di Marano per li avvisi de' XII.

Ci sono avvisi da Metz de' XVII, come alli XIII arrivò Sua Maestà sopra Saint-Dizier; e inviò don Ferrante a Châlons. Alli XV prese Saint-

[1] La reine Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint, gouvernante des Pays-Bas.

Dizier per forza[1]; dove seguì gran mortalità; e li Spagnuoli, per divisione della preda, furono alle mani con li Alemanni, e bisognò per dividerli la autorità di Sua Maestà.

Giudicano Châlons a quest' ora sia venuto in poter di don Ferrante, perchè è terra grande e non molto forte. Cesare è molto sollecito e quell' altro[2] molto tardo; per il che qui si teme assai delle cose di quel mal fortunato Re.

XIII.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 38.)

Venise, 16 août 1544.

Sommaire. — Escarmouche près de Vitry. Siége de Saint-Dizier; manque de vivres dans l'armée impériale. Les Anglais avancent peu. En Italie, Pierre Strozzi a trompé la vigilance du marquis du Guast et a fait sa jonction avec les Français.

Dal campo Cesareo ci furono lettere de' xxvii e de' ii. Le de' xxvii davano avviso d' una grossa scaramuccia seguita alli xv fra la cavalleria francese e quella di Sua Maestà; e, avendo in disegno M. de Brissac poter mettere in Saint-Dizier una banda di trecento archibusieri italiani, capitanati da Sampiero Corso, vennono grossi a una terra de Vitry, dove furono assaltati da M. X*** [3], e volti; e li trecento Italiani tutti tagliati a pezzi. S' intendea ancora l' esercito di Sua Maestà pativa di vettovaglie. Aveano buttato giù un bastione di Saint-Dizier, e andavano facendo un cavaliero; e quelli di dentro avevano buttato alcune case per terra, e rifacevano un nuovo bastione, nè mancavano di niente per la difesa.

[1] Cette nouvelle était inexacte et prématurée. Ce qui était vrai, c'est que, dans un assaut qui avait été repoussé par les assiégés, l'Empereur avait perdu beaucoup de monde.

[2] Le roi de France.

[3] Martin du Bellay désigne comme chefs des Impériaux dans cette escarmouche, don Francisque d'Este, le duc Maurice de Saxe et le comte Guillaume de Furstenberg.

Le lettere de' II dicono il cavaliero era fornito, ma volevano adeguarsi alle mura con alcune trincee; le quali per le grandi pioggie e per mancamento di guastatori andavano adagio; pure si credeva fra dieci dì sarebbono fornite; e fornite, gli darebbono battaglia generale; e, nonostante la terra sia molto fortificata e ben difesa, speravano però di prenderla.

Dicono quel campo pativa assai di vettovaglie, sì per la mala natura de' Tedeschi, impazienti e non molto obbedienti, sì perchè Sua Maestà, avendo mandato a fare una gran spianata verso il paese di Lille, a causa quelle vettovaglie potessino venire più facilmente, pare che quel signore avea questa cura si ammalò, e che inoltre M. de Guise sia arrivato a quelli confini con grossa banda di cavalleria, e dava grandi impedimenti.

Dicono erano stati presi da quindici vestiti da mugnai, che aveano tutti sotto una tasca di polvere da artiglieria; e, per quello si può intendere, n' erano entrati in Saint-Dizier da quindici vestiti in questo abito; e pare dentro abbino mancamento di polvere.

S' aspetta qui, a far giudicio di questa guerra, l'esito di Saint-Dizier, che si dovrà avere presto.

Degli Inglesi non si è poi inteso altro; stavano sotto Boulogne e Montreuil; non si crede da fare molte faccende.

M. Piero Strozzi passò salvo per la diligenza sua, avendo in questo, per quanto si dice, ingannato il marchese; e, benchè da Pavia dicono li avvisi non sieno passati con lui più di due mila, da Genova scrivono aver numerato quaranta otto bandiere, e che non hanno manco di sei mila fanti; i quali Genovesi si vede gli hanno più presto fatto spalle che altrimenti.

L'onore della rotta e fuga di M. de Brissac fu dato a don Francesco da Este.

XIV.

DONATO DE' BARDI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 38.)

Venise, 30 août 1544.

Sommaire. — Capitulation de Saint-Dizier. Le roi de France se bornera à une guerre défensive. S'il se conduit avec prudence, il peut mettre l'Empereur dans une situation critique. Pourparlers pour la paix.

Oggi sono arrivate lettere de' xii dalla corte di Francia del magnifico ambasciatore di questo Illustrissimo Senato, che confermano la capitolazione di Saint-Dizier; nè dubita alli xvii sarà caduta in mano di Cesare; pèrchè quel Re non si trovava in ordine, fino a quel tempo, poterlo soccorrere. Dice che alli xx si dava ordine si dovesse fare la massa e la mostra a Reims, e che detto Re si troverà quaranta mila fanti e meglio di quindici mila cavalli; e che il Re diceva volere andare attaccare Sua Maestà per fare un fatto d'arme. Ma si crede non lo farà, perchè tutti li signori di Francia lo dissuadevano apertamente, mostrandogli il poco acquisto contro il pericolo d'una gran perdita; e per questo lui tiene per certo fuggirà l'occasione d'una giornata. Avea munito e fortificato Châlons, e messovi sei mila fanti e otto cento cavalli. E intendevano Sua Maestà anderebbe a quella impresa; e, andandovi credeano faria poco frutto, argumentando da Saint-Dizier; e che avria di più un esercito potente come il suo alle spalle e alla fronte; e arguiscono che, se quel Re non farà le pazzie, le vittorie di Cesare aranno finito a Saint-Dizier.

Contengono ancora questi avvisi che M. de Vendôme avea morto da due mila Inglesi, e che da questa banda non temeano molto; *tamen* li avvisi di Fiandra dicono che stringevano forte Boulogne, e che aveano presa quella torre dell' acqua e li borghi. Affermano andavano innanzi e indietro personnaggi per trattare accordo.

XV.

DONATO DE' BARDI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 39.)

Venise, 8 octobre 1544.

Sommaire. — Paix de Crespy, accueillie avec joie par les Vénitiens. Entrevue de l'Empereur et du duc d'Orléans. Le roi d'Angleterre a pris Boulogne, qu'il prétend garder. Principales conditions du traité de Crespy.

Questa mattina, per la via di Mantova, sono venuti dalla corte di Sua Maestà Cesarea li avvisi qui dentro inclusi; li quali sono li più freschi, e contengono più particolari avvisi che sieno venuti da poi la conclusione di questa santissima et desiderata pace [1].

Questa pace per la quiete di questa Illustrissima Republica si ha per santissima, e ne restano molto contenti per quanto si ragiona.

Si fa pratica qui, ancorchè secretissima, di fare che M. Piero Strozzi venga al servizio di questo Illustrissimo Stato con titolo di capitano generale delle fanterie, e li agenti ne hanno viva speranza per quanto mi è suto referito.

LETTRE ADRESSÉE AU DUC DE MANTOUE [2].

Crespy, 19 septembre 1544.

La pace è finalmente stabilita e publicata fra questi gran principi, di che li capituli avanti ieri, xvii di questo, circa le xiv ore, sono sottoscritti dal signor vicere e da monsignor de Granvelle per la parte del Imperatore, e da monsignor l'amiraglio e da M. de Leuville, in luogo del gran cancelliere morto, per la parte del Re. E, dopo mangiare, l'amiraglio col figliuolo e M. de Brissac, furno a baciar la mano a Sua Cesarea Maestà. Quel giorno si venne a Nizy, cammino di quattro leghe.

[1] La paix de Crespy, conclue le 18 septembre 1544.

[2] Cette lettre est renfermée dans la précédente.

Alli XVII si venne a Crespy, dove giunse anco monsignor d'Orléans, circa le XXII ore, in posta con quindici cavalli, accompagnato però dal signor vicere e da altri. L'Imperatore gli venne incontro giù dalla scala fino quasi alla porta del palazzo. Orléans inchinato quasi a terra le baciò la mano, dicendo che a Sua Maestà si rendea per prigione e servitore. Allora l'Imperatore ridendo rispose che faceva bene a rendersi voluntariamente, senza aspettare di essere preso; e, abbracciatolo con allegra cera, se lo fece andare innanzi sù per la scala, e seco si ridusse a parlamento ad una fenestra; dove Orléans gli diede una lettera di mano del Re, suo padre, la quale l'Imperatore aperse e lesse, per il più ragionando con detto monsignore. Quale avea disegnato di andare ad alloggiare in luogo vicino; ma l'Imperatore volse che alloggiasse nella medesima sua casa. Venne nel medesimo giorno monsignor d'Arras[1], mandato al Re d'Inghilterra per dargli conto del trattato della pace; che pare che l'Imperatore avesse autorità da esso Re di trattarla e conchiuderla come gli pareva, e che il Re avesse la medesima autorità anch' egli dall' Imperatore. Onde si trattava e dall' uno e dall' altro separatamente, nè l'uno sapeva a che termine l'altro si avesse la cosa. Riporta M. d'Arras come il Re d'Inghilterra ha auto Boulogne, con averli tirato più di cento venti mila cannonate; che quei di dentro si sono resi, salve le robe e le persone. E pare che il Re dica di non volerla restituire, o, dovendola pur dare, vuole che se gli paghi la spesa fatta in prenderla, e che del resto del capitolato dall' Imperatore con Francia si contenta; ma che, non avendo l'Imperatore notizia della presa de Boulogne, non può avere inteso che anche essa si dovesse restituire. E così l'esercito di Francia, che già pareva che cominciassi a dissolversi, s'incamina verso Boulogne.

Questi signori Francesi pare che dicono che il loro Re lascierà Boulogne o mezza la Francia, se l'Imperatore glielo comanda; quando nò, che non dubitava di recuperar Boulogne ed abbassar Inghilterra. Non si sà quello seguirà, se non che la pace fra questi due non si dissolverà

[1] Antoine Perrenot de Granvelle, évêque d'Arras, fils du grand chancelier de l'Empereur.

più. L'esercito Cesareo tutto diviso in due parti deve trovarsi alli xxii su quello di Cambraisis. A Cambrai si pagheranno le gente, e si licenzieranno. Le condizioni della pace sò che da Vostra Signoria Illustrissima devono essere desiderate; nel medesimo desiderio sono ancor io; ma non le sò del certo, siccome non le sanno, nè il signor don Francesco da Este, nè il principe di Salerno, nè altri grandi della corte, tanta è la riserva con che vanno questi signori; dai quali non ho potuto cavar altro che il particolare di Vostra Signoria. Il che è che il Re Cristianissimo, a richiesta della Maestà Cesarea, a istanza di monsignor de Granvelle e per rispetto del signor vicere (e così il medesimo Re ha mandato a dire a sua eccellenza), si è contentato di restituire loro tutto il Monferrato, della quale integrazione si aspetta l' ordine con li ostaggi.

Gli altri particulari, per quanto s' intende da alcuni signori Francesi, sono che l' Imperatore vuol essere in libertà quattro mesi da resolversi a dare o la figliuola o la nipote a M. d'Orléans; e di dare, o lo stato di Milano o la Fiandra, ben si crede più della nipote e dello stato di Milano. Che il Re cederà la Savoia e il Piemonte, e che si restitueranno le cose tolte dall' una e dall' altra parte. Che sopra Hesdin è stata una qualche difficoltà, volendolo ciascuno per sè; ma alla fine l' Imperatore si è contentato di lasciarlo, e il Re in cambio gli darà un' altra piazza di Borgogna. Che l' Imperatore dando la Fiandra, si riserva l' usufrutto in vita e le fortezze in mano, finchè Orléans abbia figliuolo; dando Milano, ritiene al medesimo modo le fortezze, e lascia l'usufrutto a Orléans. Il quale seguirà la corte, dando sotto di lui all' Imperatore dieci mila fanti e secento o ottocento cavalli contro il Turco. Che l'Imperatore perdona al conte della Mirandola, e gli rimette il criminale, lasciando che la causa si veda civilmente.

Tenuta alli xx.

Gli ostaggi sono venuti, dal cardinale de Meudon in fuori, qual si aspetta fra due dì. L' Imperatore ieri, udita la messa in Crespy, nella chiesa di Nostra Signora del Giardino, giurò all' altare sopra il mes-

sale, in mano di monsignor d'Arras, di osservare quanto ha promesso; e forse dimani monsignor d'Arras andrà a dare il medesimo giuramento al Re.

§ III. CORRESPONDANCE DU MARQUIS DU GUAST ET DE CRISTIANO PAGNI, ENVOYÉ DE COSME I[er] AUPRÈS DU MARQUIS[1].

(1543-1544.)

I.

LE MARQUIS DU GUAST À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 31.)

Vercelli, 15 juillet 1543.

SOMMAIRE. — Faits de guerre dans le Piémont pendant la campagne de 1543. Le roi de France semble vouloir diriger en Italie le plus grand effort de la guerre. Renseignements sur l'état des forces de la flotte turque.

Aveva Vostra Excellenza ultimamente inteso come avea mandato il signor Pirro Colonna, con circa mille cinquecento Spagnuoli, altretanti Alemanni e mille Italiani, con parte della nostra cavalleria a batter Andesana, per essere luogo occupato nuovamente dai Francesi, molto vicino a Chieri; il qual dava grande imbarrazzo alle cose di quella terra. Quel che di poi è successo è che, alli XI, cominciarno a batter la detta Andesana, come la batterono fino alle XXII ore; e, benchè si fosse fatta la batteria assai difficile per rimettere, stando bene reparata e terrapiena, nondimeno si potea sperare che l'avessero pigliata. Però avanti che dessero l'assalto, sopravenne tutto il campo de' nemici, che erano sette mila fanti e circa secento cavalli;

[1] Les documents compris dans ce paragraphe permettent de compléter et de contrôler le récit de Martin du Bellay dans le X[e] livre de ses Mémoires, en ce qui concerne la guerre du Piémont.

la qual gente aveano giuntata facilmente, per avere tutte le forze loro così giunte che lo poterano fare senza impedimento. E, quando il detto signor Pirro li vide, fece li suoi squadroni, li quali pose così in buon ordine (ancor che disuniti, per avere a difendere l'artiglieria che stava in due parti per fare due batterie), che, ancorchè li nemici venissero con gran furia contra li Spagnuoli per una, contra l'Italiani per l'altra, e per l'altra contro li Alemanni, si difesero li nostri di sorte che li fecero ritirare con perdita di molti di loro, e con tanto dissordine che, se non fosse stato il rispetto dell'artiglieria che non era giunta, o se non sopraveniva la notte, era già rotto il campo loro. Però il meglio che poterono si ritirarono a Riva di Chieri, e di là il giorno seguente si mossero per Cambian, dove non arrivarono salvo l'altro dì, che fu il mercoledì, sempre scaramucciando. E in questo mezzo io, ancorchè con la gotta, mi risolvi venire in questa città per andare a ritrovarli, se non tornassero a passare il Pô; e feci camminare il Vistarino e il colonnello Cesare di Napoli, con mille cinquecento fanti e con la cavalleria che era verso Vespiano, per giuntare più gente che fosse possibile. Li quali giunsero il giovedì a sei miglia di Chieri; il che intendendo i nemici subito voltorno verso Moncallieri e Carignano, e sempre li nostri cavalli gli furono alla coda, facendogli molto danno. Trovansi feriti assai di loro, e morti più di dugento, e delli nostri circa quindici o venti. E tornano un'altra volta a battere la detta Andesana, ed io son rimasto quà tuttavia, con la gotta molto peggiore di quella che tenea in Milano; e starò a vedere quel che nemici pensano di fare; che non può essere altro, salvo o tornare a soccorrer Andesana, il che non credo, o procurare di divertire caricando volta di Vulpiano o Ivrea; e, secondo gli andamenti così mi andrò governando, perchè in un giorno posso trovarmi in qualsivoglia luogo, chè essi si determinano di andare; e di quello che succederà Vostra Eccellenza ne sarà avvisata.

Mando a Vostra Eccellenza il sommario d'una lettera che scrivono al duca di Savoia, per la quale vedrà quel che s'intende dell'armata.

Di Fiandra s'intende che il Re di Francia fa ritirare lo esercito suo,

lasciando fortificate le frontiere; il che non può essere ad altro fine che per Spagna o Italia con il favore dell' armata; e, vedendo che già passa la stagione di guerreggiare in quelle parti, sarà la ritirata di detto esercito più per Italia che per altra parte, come a quella che meno sta provvista, e che da per sè non si può defendere; nella quale vi si trovano tanto difformi desiderii e voluntati, che Dio l'incamini come è più suo servizio! E bacio le mani di Vostra Eccellenza.

EXTRAIT D'UNE LETTRE ADRESSÉE AU DUC DE SAVOIE.

Per relazione d'un Alvaro, Turco, pigliato su quel di Nizza a' IX di luglio, e per lettere de gli XI dal detto luogo, si ha il seguente :

Che sono fra galere e galeotte in numero centoquindici. E vero che delle galere non sà il certo numero; però la maggior parte sono galere.

Che sono corsari, detti Levantini, i quali hanno fra galeotte e fuste da quindici in sedici.

Che l'armata era partita da Costantinopoli sono due lune.

Che il Gran Signore era partito avanti dell' armata per Ungaria.

Che sopra l' armata sono, tra giannizzeri e spadi, due mila.

Che il Gran Signore ha commesso a Barbarossa espedisca presto quello ha da fare, a causa di non perdere vascelli dell' armata.

Che in quattro galere vi sono cavalli da dare al Re.

Che non sapeva se l'armata andava a' danni di Spagna o d' Italia, ma che al ritorno devono andare a Tunis, e lasciare tre bandiere in terra.

Che sopra l' armata vi sono da sessanta gentiluomini Francesi; e più che la fusta di Francia andò a domandare che l' armata venisse presto, e si espedi in otto giorni.

Che non hanno artiglieria, salvo l'ordinaria, nè gran munizione.

Che il più possono ponere in terra sarà da nove in dieci mila fanti.

Che li galeotti saranno quasi tutti turchi, e che nell'armata vi sono rinegati assai.

Che l'ambasciatore Paulin partì in diligenza da Napoli di Romania verso il Re per intendere quello hanno a fare.

Che in Provenza vi sono le guarnigioni ordinarie.

Che l'armata era dirizzata verso Toulon.

Che, per quanto si aveva d'un personaggio grande, la deliberazione turchesca era di andare sopra Nizza.

Che la terra e castel di Nizza sta molto bene provvisto.

II.

LE MARQUIS DU GUAST À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 31.)

Vercelli, 18 juillet 1543.

Sommaire. — Prise et sac d'Andesana. Avis venus d'Angleterre; prétentions exorbitantes de Henri VIII.

Per la precedente mia averà Vostra Eccellenza inteso quello che sin'allora era passato per recuperare Andesana; e come l'inimici per soccorrerla fecero tutto il possibile, e che li nostri li costrinsero a ritirarsi con perdita di molti di loro. E già li nostri erano tornati a battere il luogo, poichè in tutti i casi bisognava averlo; così per essersi dato principio a tentarlo e fattosi quel che si gli era fatto, come perchè, se gl'inimici non si fossero cacciati di lì, sariano restati li nostri soldati di Chieri in gran necessitate. Ora con questa saprà Vostra Eccellenza come avanti ieri battessero la detta Andesana tutto il giorno, e già Francesi giuntavan tutte le forze loro di nuovo, avendo mandato a pigliare quelli del Mondovi, Chierasco e d'altre parti per tornare a soccorrerla. Il che causò che li nostri si diedero pressa, e, a XXIII ore, come stessero quei di dentro a malissimi termini, dissero di volersi rendere; e, parlando di questo, li soldati vedendo che già potevano rimettere, rimessero senza che vi fosse mezzo di poterli ritenere, e introrno attacando il fuoco nella terra e abbrucciandola. Il che è stato se non ben

fatto, ancor che si avessero a cavare le vettovaglie, per ispaventare li altri con questo esempio ; poichè li uomini di essa furono quelli che introdussero li inimici; li quali erano quattrocento Guasconi, e tra quelli che l'artiglieria ammazzò; e da poi sono restati molto pochi, di sorte che lì non vi sarà più che soccorrere. E il signor Pirro Colonna avea mandato a Montalto, che è uno luogo lì vicino, perchè si rendesse; e penso che lo faranno. Ho ordinato che li Spagnuoli uscissero di Chieri, per valermi di essi in campagna; ed ivi resterà Ludovico Vistarino con quattro compagnie d'Italiani; e non si attenderà in altro che a vettovagliare, perchè certo n'ha bisogno; e, per poterlo far meglio, vi resteranno anco dugento cavalli leggieri; ed il resto con tutta la fanteria de' tutte le nazioni veniranno a passare a Verrua, e si tenterà alcuna altra cosa; nella quale, se la gotta lo permetterà, che ancora mi tiene nel letto, me lì troverò io in persona, e del tutto sarà sempre l'Eccellenza Vostra avvisata.

E, ancora che l'Eccellenza Vostra arà per altra mia intese le nuove d'Inghilterra, nondimeno, essendomi capitati l'inclusi avvisi, mi è parso mandargliene copia, tanto più conformandosi con altri ch'io tengo di buon luogo. E da Genova scrivono come in Siviglia era giunta l'armata di Sua Maestà, che andò alle Indie, e che ha portato tre milioni d'oro, benchè li due dicono essere di particulari; de' quali pure se ne potrà valere. E baccio le mani.

AVIS REÇUS D'ANGLETERRE.

Si scrive d'Inghilterra, per lettere de' xxiv di giugno, come quel Re ha risposto a quel di Francia, per il duca di Norfolck, alli ambasciatori di quel di Francia, e dettogli: Che, poichè li suoi araldi non possono passare per Francia, debba fare intendere che restituisca all' Imperatore la Borgogna, le Languedoc, Yvoi e altri luoghi presi da lui nel contado de Luxembourg; e ad esso Re d'Inghilterra il ducato de Normandia, la Guienna, e che paghi ciò che gli deve per tributo di nove anni, cioè in ciascuno anno cinquanta mila scudi con altri trenta milioni cinquanta mila, che, per suoi bisogni, gli ha prestati, li giorni

passati. Oltra di ciò, che il Re restituisca al duca di Savoia quanto gli ha tolto; e che operi che restituisca il Turco al Re de' Romani la Ungaria e altre provincie prese da lui. Che dissolva la lega tiene col Turco, e dia aiuto a' Cristiani contra detto Turco. Le quali cose non facendo, se gli annunzia per capitale e sanguinolente inimico. E che detto ambasciatore voglia annunziarlo al suo Re; e per questo effetto, gli ha prefisso di tempo xx giorni. Li quali quantunque fin qui non siano passati, nientedimanco venticinque mila Inglesi hanno già passato il mare, e ogni dì ne vengono di più; e si tiene per fermo che, finiti detti venti giorni, l'Inglesi assalteranno la Francia con ogni forza e potenza.

III.

LE MARQUIS DU GUAST À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 31.)

Vercelli, 19 juillet 1543.

Sommaire. — Offres de services au duc, qui est menacé d'une attaque du côté de Sienne. Il importe d'empêcher toute diversion dans l'Italie centrale. Du Guast a bien peu de forces pour soutenir la guerre dans le Piémont, et il lui est difficile d'en rien distraire. Il fera de son mieux pour pourvoir à tout.

Ier sera ebbi la lettera di Vostra Eccellenza de' xiv, e questa mattina il duplicato di quella; per le quali ho inteso il disegno del conte di Anguillara, scoperto da messer Giulio Salvi, sopra le cose di Siena, che non lo sapevo fin qui per lettere d'altri; e le provvisioni che Vostra Eccellenza a pensate e ordinate mi paiono così buone e degne di lei che non si potrebbono migliorare. E sono certo ch'ella non solo si andrà difendendo con la sua prudenza lo stato suo, ma che darà anche fomento e aiuto tale a quello di Siene, che i nemici non troveranno la facilità che forse si imaginavano. Li quali, quantunque incominciassero da Siena, il loro intento è però di turbare quello di Vostra Eccellenza. Nè si poteva far meglio che mandare per li mille cinquecento o due mila Tedeschi, come si è resoluta a mandare; e, se per espedirsi più

presto, l' Eccellenza Vostra volesse servirsi di quelli ch' io tengo appostati, più giorni fà, per le occorrenze di quà, persuadendomi che Sua Maestà avesse lasciato comodità di tenere le cose di quà più gagliarde di quel che sono rimaste, Vostra Eccellenza comandi e avvisi, ch' io farò che ne resti servita. E chi li levasse sarebbe il fratello di monsignor di Trento[1], persona tanto nobile quanto ella sà; che non potrebbe condurle se non buoni soldati, espedirsi presto, e farsi grandissimo onore. E a questi, o altri che si conduchino, darò tutto l' aiuto e favore che il collaterale di Vostra Eccellenza o altri ministri mi faranno intendere essere necessario. Che se potessi con la persona istessa servirla, non mancherei di farlo, e per servizio di Sua Maestà e per il particolare dell' Eccellenza Vostra.

Il remedio dato alle cose di Piombino mi fa stare con l' animo assai quieto; perchè, con il primo avviso ch' io diedi a Vostra Eccellenza, ho poi degli altri che confermano; e si può credere che, tenendo l' occhio a quella parte, se non potranno in un luogo, non lascieranno di dare in un altro, seguendo da ciascuno di essi grandissimo disturbo alle cose nostre, quando vi ponessero il piede. E delli mille Spagnuoli che Vostra Eccellenza ha richiesto al signor vicere, io scrivo a sua eccellenza con questo corriere, che a mio giudizio non potrà far meglio che mandarli, per tutti li rispetti. E piacesse a Dio ch' io potessi smembrare di questi pochi che ho qui, che lo farei non di minor voglia di quel che le dico.

Intorno a quanto Vostra Eccellenza desidera intendere, se, mettendo i Francesi quelli loro disegni a esecuzione, io pensi di potere disturbare la massa della Mirandola, e assicurarla da quella parte; io voglio credere che essi non possino assaltare in un tempo da tutti i lati, e rinforzare da ogni banda, perchè simili cose non si fanno se non con grandissima difficultà; e di queste ognuno partecipa, e massime essendo veri li avvisi d' Inghilterra e Fiandra. Però, quando pure dal canto della detta Mirandola facessero motivo gagliardo, mi penseria che le forze

[1] Christophe Madruzzi, cardinal, évêque de Trente. Ses deux frères, Aliprando et Niccolo, étaient au service de l'Empereur.

che Sua Maestà ha lasciato in queste parti, come l'Eccellenza Vostra sà, sono tanto deboli, essendo già noi inferiori quà di numero di gente al nemico presso che la meta, come si è visto nel punto di questa mezza giornata quale è stata per farsi sopra Andesana. Oltra che loro guardano pochissimi luoghi e uniti, e noi molti e troppo divisi; che nel modo ch' io mi trovo, non saprei come poter far quello che vorrei per assicurarla e aiutarla; aggiungendovisi che, in tal caso, per la gelosia in che poneriano li confini di questo stato da quella parte, bisognerebbe che si pensasse a maggior provvisione di quella che faccio ora, e saria in difficoltà maggiore di quella che ora sono, sino che Sua Maestà comandasse che si provvedesse come saria necessario. In somma, si farà tutto il possibile d' ogni banda; e, in quello ch' io potrò servire Vostra Eccellenza, non averà se non che accennarmi, che la servirò sempre; così Dio vogli che possi!

Parmi che quel che l'Eccellenza Vostra dice del capo di guerra per le cose di Siena, non potendo don Giovanni di Luna partire dalla città nè essere per tutto, sia prudentemente considerato; e, benchè queste cose si dovessero assolutamente rimettere a Sua Maestà, pur ho scritto da me al detto don Giovanni quel che mi è parso convenevole, offerendogli aiuto di persona qualificata da rimediare alle cose che occorreranno in quel dominio, quando ch' egli non sia bene in niun modo ad uscire della città.

IV.

LE MARQUIS DE MARIGNAN[1] À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Milan, 22 avril 1544.

Sommaire. — La victoire de Cérisoles n'est pas décisive; toutes les mesures sont prises pour en atténuer les fâcheuses conséquences. Belle conduite du corps de troupes du duc Cosme le jour de la bataille.

Di nuovo sono stato in Asti dal signor marchese del Vasto, e per varie lingue inteso bene il successo di questa giornata[2]. In conclusione, trovo che li inimici non hanno vinto con forza, che la nostra era maggiore assai; ma è stato il nostro disordine; e, se i Francesi avessero seguito la vittoria, potevano fare ciò che volevano. Ora si va remediando, e si è tolto questo espediente che il principe di Salerno resti in Asti, e Cesare da Napoli con fanti due mila; le altre frontiere sono onestamente fornite. Carignano ha per intertenersi il mese di maggio e più. Dallo stato[3] si cava di presente cento mila scudi, e si è mandato per levare fanti tre mila Grisoni; e io, così camminando al mio viaggio lì, farò venire di compagnia di detti Grisoni qualche insegne di lanzchenecchi; e si fa fanteria italiana, e spero in Dio che questa vittoria non debbi penetrare troppo innanzi, ancora che la sia stata grande, e avemo perso, tra morti e presi, dieci mila uomini.

Li miei mi avvisano dalla corte che le artiglierie e altre munizioni si conducono a Coblence, sopra il Reno, e lì si farà la massa del tutto: e a xx di maggio credo che il nostro esercito sarà unito in detto luogo, quale è verso il ducato de Lorraine.

Spero in Dio che non passerà tre mesi che manderemo buone nuove a Vostra Eccellenza; ma, come vero servitore che gli sono, gli dirò liberamente che l'Eccellenza Vostra non si curi di un poco più di spesa, e

[1] Giangiacomo de' Medici, de la branche des Médicis de Milan.

[2] La bataille de Cérisoles, gagnée par le duc d'Enghien, le lundi de Pâques 11 avril 1544.

[3] De Milan.

si armi di un poco di soldati forestieri per questi tre mesi o quattro, tanto la vedi questa necessità.

Il signor Rodolfo Baglioni[1] con la compagnia sua ha fatto molto bene il suo debito, e laudato da tutto l'esercito; e, da lui e suoi in fuora, non è stato niuno soldato da cavallo che abbi rotto lancia.

V.

CRISTIANO PAGNI[2] À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Gênes, 19 avril 1544.

Sommaire. — La bataille de Cérisoles jugée diversement. Sages mesures prises par le marquis du Guast après la défaite. Pirro Colonna tient bon dans Carignano. On ignore la destination de la flotte ennemie. Luigi Alamanni attendu à Gênes.

Non ho scritto per il viaggio fin qui, per non avere mai inteso un vero del successo della giornata di Piemonte, parlando chi una e chi un' altra cosa, alle quali poca fede si poteva prestare. Sono giunto qui stamattina alla levata del Signor Principe[3]; e col signor abbate[4] l' ho visitato in nome dell' Eccellenza Vostra e resogli la lettera sua. E per grazia di Dio ritraggo le cose, nonostante che il danno ha patito l'esercito Cesareo sia gravissimo, procedere bene, e che si riducono tuttavia più al sicuro. E il Principe di bocca propria me lo ha affermato; acciò che l' Eccellenza Vostra, dopo l' aver inteso di già che il signor marchese del Vasto s' era salvato e condotto in Asti con le reliquie dell' esercito, e intendendo ora di più quanto per la presente staffetta se gli scrive, quieti l'animo, e vada intrattenuta al fare più provvisioni di

[1] Rodolfe Baglioni commandait, à la bataille de Cérisoles, les troupes envoyées par le duc Cosme au secours du marquis du Guast.

[2] Cristiano Pagni, agent de Cosme Ier, envoyé auprès du marquis du Guast, était neveu de Lorenzo Pagni, un des secrétaires du duc.

[3] André Doria.

[4] L'abbé del Negro, envoyé du duc à Gênes.

quelle che convengono allo stato delle cose presenti. Il successo della giornata il signor abbate lo manda *in scriptis* alla Eccellenza Vostra, e penso sia uscito dal signor marchese, come uscì prima quella protesta ch'ella vide; e Domenico Ottavanti, il quale, secondo che qui s'è inteso, è venuto da lei, essendo stato in fatto, glielo avrà narrato pieno e largamente. Dirolli solo quello che da poi è seguito, dettomi dal signor Principe proprio, che è questo :

Che il signor marchese ha di continuo, da poi ch'è stato in Asti, atteso a reunire le gente, e gliene era restato tanto numero, tra Italiani, Spagnuoli e Alemanni, che aveva benissimo munito e provvisto tutti li luoghi e terre d'importanza che si potevano gagliardamente difendere. Di qui ha avuto grossa provvisione di denari; e dai Milanesi, dopo questo fatto, altra provvisione di cento mila scudi; e a nome della comunità di Milano, era stato visitato dal marchese di Marignano e da altri signori; e si erano spediti nuovi capitani a fare fanterie italiane; talmente che, se non averia esercito da poter stare in campagna, averia gente almeno da potere guardare le terre, e contrastare al nemico, che non potesse fare maggior progresso e più danno.

L'esercito francese scrive il signor marchese che aveva preso partito di andarsene all' intorno di Carignano, cioè la più parte, ed avevono proposto al signor Pirro[1] perchè si arrendesse; i quali, per essere ingiuriosi, esso signor non aveva volsuto accettare; e, per mostrare il valor suo, e che stava con poco timore, una di queste notti uscì fuori, e svaligiò alcune fanterie di Francesi, e morì in questa fazione un monsignor di Dros, ch'era governatore del Mondovi. Questo tenersi forte il signor Pirro dà grande aiuto al signor marchese, come, costoro dicono, restando i Francesi impegnati lì, e dando tempo al marchese di potersi rifare.

Dell' armata non c'è altro, se non che la si va mettendo tuttavia in ordine per far viaggio; e il signor Principe mi ha detto che con tutta la diligenza che usa, non può intendere che disegno sia il loro. Dice che hanno tre navi cariche di vettovaglie e munizioni, e vi hanno sopra

[1] Pirro Colonna.

gran numero di gabbioni; il che dinota pure che voglino fare qualche impresa, ma non si sa dove. De' motivi che la detta armata farà, Vostra Eccellenza ne sarà e dal signor Principe e dal signor abbate con diligenza avvisata; così promettono l'uno e l'altro.

Hanno avviso qui che su questa nuova della vittoria de' Francesi, Luigi Alamanni[1] s'è messo in ordine per imbarcarsi a Marsiglia, e venire in questa città per ambasciatore del Re, come il signor abbate scrisse a Vostra Eccellenza che doveva venire; pure molti non credono che debba venire così alla balorda, e che non sappia come; e, venendo, l'Eccellenza Vostra ne sarà avvisata.

Io mi parto ancor oggi per trovarmi domattina dal signor marchese a buon' ora; e cercherò di eseguire con diligenza e con fede quanto l'Eccellenza Vostra mi ha imposto. Alla quale non sarò più fastidioso con questa, rimettendomi a quanto il signor Principe e l'abbate gli scrivono.

VI.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Asti, 20 avril 1544.

SOMMAIRE. — Ridolfo Baglioni et la cavalerie du duc. Entrevue avec le marquis du Guast. Excellent accueil fait à l'envoyé de Cosme.

Scrissi ieri a Vostra Eccellenza nel partire mio da Genova tutto quello ch' io giudicai necessario e mi permise il tempo, sendo in viaggio e correndo le poste. Questa mattina poi, venendo verso Asti per trovare il signor marchese, intesi che il signor Ridolfo[2] era in Alessandria, e l'andai a visitare; e lo trovai in letto, avendo, oltra alla ferita che non è molta, un poco di febbre, sopragiuntagli e causata, sì dal mal essere

[1] Luigi Alamanni, proscrit florentin et poëte célèbre. Il vécut plus tard à la cour de Catherine de Médicis.

[2] Ridolfo Baglioni, capitaine général de la cavalerie du duc, fils du célèbre Malatesta Baglioni, qui commandait les milices de la République au temps du siége de Florence.

stata la piaga curata, come dal disagio e pericoloso incomodo che ebbe il giorno della fazione per salvarsi; non è però il male nè pericoloso nè grave, e spero l' aremo ben presto del tutto guarito. Gli detti la lettera sua, e ci aggiunsi qual era la mente di Vostra Eccellenza; che, con quei pochi o molti cavalli che si trovasse avere, la voleva che si conducesse in Toscana. Il che gli piacque, essendo la banda ridutta a tal termine che non è abile a fare alcuna fazione; ma, perchè Domenico è venuto da Vostra Eccellenza per tal conto, si aspetterà la tornata sua per deliberare la partita loro; e in questo mezzo il signor marchese li provvederà d' un alloggiamento vicino ad Alessandria, perchè si possino unire e rifarsi alquanto; e penso se ne condurrà anche qualche numero di queste altre bande, mandando Vostra Eccellenza per Domenico qualche sovvenzione di denari.

Arrivai oggi qui a XVIII ore; e visitai il signor marchese per parte di Vostra Eccellenza, presente il signor principe di Salerno; col quale anche feci le debite cerimonie, e mostrai quanto fosse il dispiacere che Vostra Eccellenza aveva avuto che quella giornata fosse stata così contraria a' voti del prefato signor marchese, e al servizio di Sua Maestà; offerendo a nome di quella quel che la potesse in servizio della prefata Maestà e a comodo della sua illustrissima signoria. E conobbi che la visita e l' offerta furono gratissime, come a pieno l' esplicherò poi di bocca; e basti questo, che, oltre la laude ch' ella si è acquistata dell' aver mandato i cavalli che si sono portati tanto valorosamente, questo officio appresso l' Imperiali gli ha dato la laude infinita, e piace generalmente a tutti che la sia così sincera.

Il signor Pirro si tiene in Carignano valorosamente; e il signor marchese mi ha detto che gli ha dato avviso avervi da vivere per tutto maggio o poco meno. In questo mezzo, stando li Francesi impegnati lì e intorno a Chieri, non fanno progresso verso Italia; e Dio potria mandare qual cosa di buono.

VII.

CRISTIANO PAGNI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Alessandria, 21 avril 1544.

SOMMAIRE. — Détails sur la bataille de Cérisoles. La cavalerie du duc a combattu vaillamment. Situation de l'armée française.

Lo scriver mio di ieri a Vostra Eccellenza, per un capitano del signor marchese che partì per Napoli, fu breve e succinto, benchè assai penso sarà bastato per fargli noto quanto sia stata cara e grata la visita al signor marchese, non essendosi tale officio fatto fin qui per altro signore d'Italia che per lei e per il signor Principe Doria. Sua signoria illustrissima commise al prefato capitano che ne congratulasse l' Eccellenza Vostra; e penso anche che gli scrivesse.

Si va discorrendo e cercando d' intendere qual fosse la vera cagione di far perdere la vittoria che s' era cominciata ad acquistare, con l' avere li Spagnuoli e li Alemanni veterani che erano alla vanguardia del nostro esercito fugato quella delli inimici, guadagnato tre pezzi d' artiglieria, e acquistato terreno fin presso a Carmagnola; e di ciò si parla variamente, secondo le passioni di ciascuno. Ognuno si accorda però a dire che li Alemanni piegarono, e che la cavalleria, eccetto quella di Vostra Eccellenza, non combatte nè abbassò mai lancia. Chi dice che li Alemanni furono i primi a voltare, e che, vedendoli la cavalleria, voltò anche essa subito faccia; altri che, avendo la cavalleria dato volta per timore della gendarmeria francese, urtò nello squadrone della battaglia alemanna, e fù causa di metterla in fuga. Qual sia la vera di queste, Dio lo sa, e quelli che vi erano. Non occorse già quel timore nel signor Ridolfo e nelli suoi, che, visto venire uno squadrone di gente d' arme che era per investire nelle gente alemanne, si mise ad affrontarlo, pensando che li altri avessero a fare il medesimo, che andò fallito; ed è chi afferma che li fece quasi piegare; ma certo troppi erano quattro cento all' incontro di cento e cinquanta, i quali nondi-

meno combatterono tanto valorosamente, come ciascuno universalmente afferma, che furono causa di far restare prigione monsignor de Termes, capitano della cavalleria francese; ed è chi dice che, se la detta cavalleria non aveva l'ostacolo di quelli del signor Ridolfo, era facil cosa che facesse prigione il signor marchese, che in quell' essere, vedendo li Alemanni in fuga, ebbe campo, mentre quelli di Vostra Eccellenza combattevano, a ritirarsi in Asti. E ognuno in somma fa giudizio che, se la cavalleria tutta avesse combattuto, che si saria conseguito la vittoria. E le pare che sia stato un giudizio di Dio, che li Alemanni, senza quasimente combattere, si ponessero in fuga, e non stessero forti in battaglia secondo suol essere il suo costume.

Veda Vostra Eccellenza con che gloria e onore restono li suoi, che, così di quà come nello esercito francese, oltre al dirsi che sol questi hanno combattuto, si predica il suo valore e ardire; e se si sono portati bene ne fa testimonio la compagnia disfatta per morte di molti, per prigione e ferite, così loro come de' cavalli. E, ancorchè per tal disfazione abbia l'Eccellenza Vostra perso assai, gli dà però presso d'ognuno gloriosa fama che li suoi si sieno deportati bene. Non ho volsuto mancare, con tutto ch'io pensi che da molti altri ne averà testimonio, fargliene anch'io, ritrovandomi quà e avendolo da molti onorati cavalieri inteso, acciò tanto di miglior voglia abbia a sovvenire alle miserie di questi poveretti che sono restati, chi ferito, chi senza cavallo, e chi prigione; che se ne tornano di mano in mano per non abbandonare il signor Ridolfo e il servizio di Vostra Eccellenza. Ed io, in seguendo l'ordine che da Vostra Eccellenza mi fu imposto, ho fatto intendere al signor Ridolfo che cerchi di rimetterli insieme, ed averne delli altri; e a tutto ha dato e dà buonissimo ordine, e talmente che, venendo messer Domenico Ottavanti espedito da Vostra Eccellenza, come spera, con denari, si metterà insieme anche una buona banda fra qui e costì con un poco di tempo, della quale si potrà servire ne' bisogni suoi.

Lo esercito francese s'intende avere patito assai per la perdita di molti cavalli, e morte di molti capitani, gentiluomini e baroni francesi,

che da un mese in quà erano venuti a questo effetto solo di trovarsi alla giornata; e, così per non essere grande esercito, come per l'avere a fare attorno a Carignano e Chieri, non può fare al presente grande progresso. S' intese iermattina che voltavano alla espugnazione di Chieri, per non esservi dentro tanto numero di fanterie come in Carignano; e, tenendo buon presidio di gente a Carmagnola, ch' è posta tra l' uno e l' altro luogo, pensono nondimeno tenere Carignano assediato. Si trova in Chieri il signor Vistarino con buon numero di gente italiane; e il signor marchese dà ordine di mandarvene altre, perchè sia meglio difeso, essendo la terra grande di circuito.

Non s' intende che di Francia venghino nuove gente o calino nuovi Svizzeri, benchè di questi qualcuno ne motteggi; e li baroni e gentiluomini francesi se ne ritornano tutti alle case loro.

Li prigioni spagnuoli e tedeschi che Francesi hanno fatto nella giornata, li fanno ritornare per Francia ne' loro paesi; ma de' Spagnuoli ne sono scappati assai. E altra cosa non c' è da conto.

VIII.

CRISTIANO PAGNI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

21 avril 1544 (déchiffrée).

SOMMAIRE. — La situation réelle du marquis du Guast est critique. On l'accuse de faiblesse et d'imprudence. Si les Français, attaqués chez eux, maintiennent cependant leur armée d'Italie, le Piémont est perdu et le Milanais fort menacé.

Il marchese del Vasto attende a rinforzare i presidii nelle terre sue, e di mettersi più in campagna non si ragiona; il che seguendo, che può difficilmente seguire in questo tempo che Carignano ha il modo di tenersi, è forza che si creda. E, se si disfanno quelle gente vi sono dentro, si perde quanto di buono ha il marchese del Vasto. De' nove mila suoi Alemanni non credo ce ne sia mille; d' Italiani si restano circa due mila; la cavalleria s' è salvata tutta, che non combattè, come ho detto; e si maraviglia ognuno che il marchese del Vasto non facci alcuna

demostrazione contro i capi che mostrarono tanta viltà; e sono di quelli che lo biasimano che si ha proceduto male, e che fu certo causa della perdita della giornata il volere cercare di salvare le gente, quando erano sul punto del combattere; essendoci opinione che i Francesi non avessero aspettare; di che seguì il contrario. E dicono ancora teneva commissione da Sua Maestà Cesarea di non combattere. Questa perdita è stata grande, come Vostra Eccellenza può giudicare; ed è per conoscersi meglio alla giornata che di presente; perciò che, se lo sforzo che Sua Maestà Cesarea ha da fare verso la Francia non fa diminuire le forze di quà a'Francesi, potriano fare in questa state gran progressi nello stato di Milano; perchè, perse Chieri e Carignano, si può dire perso il Piemonte; e Vercelli si può lasciare indietro, e passare innanzi per altre vie.

Il marchese mi disse che aveva freschi avvisi che alla Mirandola non si faceva motivo alcuno, e che, venendo pure a essere molestato lo stato di Vostra Eccellenza, ella si promettesse che non mancheria di mandargli della cavalleria, come gli aveva promesso, quando gli mandò il signor Ridolfo, e tanto più ora che la banda sua si trova disfatta.

IX.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Alessandria, 24 avril 1544.

Sommaire. — Les Français font peu de progrès; ils manquent d'argent. Ils assiégent Carignan et menacent Asti. Rassemblement de troupes italiennes à la Mirandole. On soupçonne le Pape de leur être favorable et de chercher à se rapprocher des Français.

Le cose di quà in verità non so conoscere che le procedino se non bene, nonostante la perdita della sfortunata giornata; nè meglior testimonio, nè più chiaro se ne vede di questo che li nemici non hanno fatto fin qui progresso alcuno, anzi hanno dato tempo al marchese di potere rinforzare i presidii alle terre e fare nuove gente; di maniera che di loro si dubita ormai più poco; e si fa giudizio che non possino più, se non con la lunghezza di tempo e difficultà gran-

dissima, fare alcuno acquisto, massime non essendo più gente di quelle che sono.

Si è inteso questa mattina, e il signor Speziano me lo ha affermato, che una parte dell' esercito francese, cioè li Svizzeri, si sono messi sotto Carignano; le altre fanterie, Guascone, Francesi e Italiane, sono venute innanzi verso Asti con gran parte della cavalleria, e già si trovavano alla Monta, alla Villa Stellona e Canale, vicino alla città d' Asti otto miglia. Non si pensa però che sì poco numero sia per assaltare Asti, dove sono dentro due mila buoni fanti italiani e più col principe di Salerno e Cesare da Napoli, e mille buoni uomini della terra da combattere; ma si stima vogliano fare prova a una terra domandata San Damiano, che è del Monferrato, vicina a Asti sei miglia, alla guardia della quale non sono che gli abitanti di essa. È questa terra assai ben forte e ricca, ma sono li uomini, come si dice, affezionati a' Francesi; onde si crede che almeno verranno a patti di dare vettovaglie, e contribuire a qualche gravezza a beneficio loro. E questo medesimo effetto si pensa che debbino fare Francesi a molte altre terre in quelle circumstanze, per farsi padroni di tutta la campagna e valersi di vettovaglie e contribuzioni; intendendosi per certo che le gente loro siano mal pagate, e lo affermano molti prigioni che tornano di là. E concludesi non debbino fare grande impresa, fino non venga la deliberazione del Re, e il modo de' denari da pagar le gente.

Per uno che è venuto dall' esercito loro si è avuto avviso, che alla volta della Mirandola è passato il signor Ercole Visconti, nipote del signor Palavicino, *alias* monsignor di San Celso, quale ha portato polizze per avere grossa somma di denari in Venezia, con ordine di sollecitare che la massa si debba fare quanto più presto e maggiore di quella che si era disegnata; dicono di dieci mila fanti e secento cavalli. Io non ho questo di luogo autentico, ma si tiene bene per certo che non debbino tardare a dare denari. Questo particolare si è bene inteso di buon luogo; che, ragionandosi tra quei signori alla Mirandola di fare tre o quattro mila fanti, per condurli a imbarcare alla Spezzia, fu detto che non sarebbono sufficienti a passare, e per la molestia che gli potria

dare Vostra Eccellenza, e per quella che a' passi gli potrian dare quelli della Riviera e della Signoria di Genova.

Il signor marchese si sta in letto, e per il mal della ferita e per l'afflizione della gotta; si pensa nondimeno che domani o l'altro debba partire per la volta di Pavia.

Si va discorrendo che, essendo la massa della Mirandola buon numero di fanti e cavalli, che la possa venire, massime col favore del Papa, a congiungersi con l'esercito francese in Piemonte, e che il marchese del Vasto non gli possa fare contrasto. Molti cavalli di queste bande si pensa debbono andare a quella volta[1].

X.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Alessandria, 23 avril 1544.

Sommaire. — La victoire des Français portera peu de fruits. Les places occupées par les Impériaux sont dans un bon état de défense. Le roi de France se verra forcé de rappeler toute son armée d'Italie, pour résister à l'attaque de l'Empereur. Pierre Strozzi et les Italiens rassemblés à la Mirandole paraissent devoir se diriger vers la Rivière de Gênes.

Giunse ieri qui Domenico Ottavanti[2].

Io fui iersera medesima col signor Speziano, il quale mi ha affermato, con dirmi che io ne scriva alla Eccellenza Vostra, che i Francesi non hanno guadagnato tanto quanto chi è lontano da quà si andrà imaginando, e che le terre che sono alla devozione di Sua Maestà Cesarea si trovano molto meglio in essere di presidii e i soldati pagati che non erano prima. E dice che si trovano fin' adesso dodici mila fanti pagati, e non è senza speranza stringendo con celerità Cesare le forze sue alla volta di Francia, alla difensione della quale è necessario che il Re

[1] Ce dernier paragraphe est déchiffré.

[2] Domenico Ottavanti avait pour mission de rallier les débris de la cavalerie du duc, de concert avec le marquis du Guast et le capitaine Ridolfo Baglioni.

pensi di buon' ora, di avere anche modo per tutto maggio di fare spazzare la campagna a' nemici. E tien per fermo che il Re si verrà servire così delle genti di Piemonte, come di quelle che i Francesi disegnano fare in Italia più per Francia che per altrove; e che lo stato di Vostra Eccellenza non abbia avere molestia alcuna; se già, dice sua signoria, questi ministri del Re che sono in Italia non gli hanno dato ad intendere che questa vittoria sia stata maggiore di quel che è in effetto, e che gli avessino fatto mutare fantasia, e pensasse di fare maggior sforzo in Italia. Il che, dice, non crede; perchè al fine questo di ragione gli doveria portare maggior danno, essendo l' Imperatore sì potente e gagliardo verso i proprii paesi suoi. Laudano però, il signor marchese e lui, che l' Eccellenza Vostra si sia levata a buon' ora.

Li avvisi che il signor marchese ha delle cose della Mirandola sono che Piero Strozzi si trovava lì; e si diceva che fra due giorni darebbono denari; e il conte stava in San Secondo, ed aveva fatto provvisione di molte farine. Il che dava segno che volesse condurre le gente per quelle sue terre di Fornovo alla volta delle Riviere di Genova, per imbarcarle alla Spezzia, come Vostra Eccellenza sa che s' è stato avviso che disegnavono di fare.

Altra cosa qui non è da conto. Li Francesi si stanno a Carmagnola, e in certi altri luoghi tra Carignano e Chieri; e si pensa stieno aspettando la resoluzione del Re di quel che debbon fare. Bacio umilmente la mano.

XI.

CRISTIANO PAGNI A COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Alessandria, 26 avril 1544.

Sommaire. — La petite armée de Pierre Strozzi s'apprête à quitter la Mirandole; elle doit chercher à opérer sa jonction avec l'armée française du Piémont. Le duc doit redoubler de vigilance pour empêcher dans ses états les enrôlements que voudraient y faire les ennemis de l'Empereur.

Ha avuto questa mattina il signor marchese nuove certe, come anche Vostra Eccellenza debbe avere avuto, che il conte di San Secondo e Piero Strozzi hanno incominciato a dar denari alla spiegata per la massa. E, secondo che sua eccellenza[1] è avvisata, pare che diseguino fare tale massa a Reno e Fabrica, luoghi situati sul Pò in quello della Mirandola, vicini a Correggio, ne' quali si vedevono fatte molte provvisioni, e di barche massime. Onde, così per questo, come anche per essere successo questo sfortunio della giornata, e per l'intendersi che l'Eccellenza Vostra sta provvista nello stato suo con il modo di poter soccorrere a molte bande, e aver dato ordine il signor ambasciatore di Roma di far gente italiane per servizio di Sua Maestà; fa giudizio sua eccellenza che debbino[2] porre ogni cura e sollecitudine di metter insieme tutto quel maggior numero che potranno di fanti e cavalli, per venirsi a giuntare con l'esercito francese quà verso Asti, vedendosi massime detto esercito farsi innanzi più che si può; e così che debbino per i rispetti sudetti divertire dal disegno che avevano di volere condurre le gente a imbarcare alla Spezzia, o in altro luogho che venisse loro comodo, e dove l'armata turchesca e francese si potesse accostare.

Scrive per queste nuove il signor marchese a Vostra Eccellenza, e gli spedisce la presente stafetta per pregarla a tener la mano che li sudditi suoi non vadino a pigliar denari in quella massa, parendogli bene, nonostante che le proibizioni sieno già fatte, rinnovarle sù questo istante con qualche più grave pena, acciò che tanto maggiormente se ne ab-

[1] Le marquis du Guast. — [2] Pierre Strozzi et ses troupes.

bino da astenere. Proponendogli appresso che, per servizio di Sua Maestà, la non voglia mancare di dare tutti quei disturbi che la potrà alla detta massa; e, quando venisse il bello, unire le gente sue con quelle che il signor ambasciatore[1] fa fare, e dargli una stretta. Le quali cose ho io detto non essere molto necessario ricordarle a Vostra Eccellenza, perchè da se stessa le pensa, e le tiene in animo, desiosa sempre di fare servizio a Sua Maestà.

Il signor Ridolfo sta aspettando lo avviso di Vostra Eccellenza di quanto ha a seguire; che senza esso non sa nè gli par dover pigliare resolusione alcuna.

De' Francesi non c'è altro, si non che hanno fatto un ponte sul Tanaro.

XII.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Pavia, 29 avril 1544.

SOMMAIRE. — Le duc a envoyé au marquis du Guast un nouveau secours de deux mille hommes. Si le marquis reçoit quelque renfort de l'Empereur, il pourra prendre l'offensive. Les Français manquent d'argent; ils continuent le siége de Carignan et s'apprêtent à attaquer Asti. La Mirandole.

Il marchese del Vasto prese una infinita allegrezza e contento, inteso la provvisione che l'Eccellenza Vostra avea fatta di mandargli li due mila fanti, riconoscendo che, non solo in questo la faccia servizio a Sua Maestà, ma comodo e onore a sua illustrissima signoria. Dissemi : « Non io solo, ma tutto il mondo vede e conosce quanto il signor « duca si diporti bene verso l' Imperatore. Li fanti non mi potevono « venire più a tempo e proposito, e mi saranno tanto più grati, quanto « che Sua Eccellenza ne ha dato il carico al signor Ridolfo, che in verità « se lo merita, e se lo ha acquistato con la propria virtù e valore. » Gli feci intendere la provvisione che Vostra Eccellenza farebbe delle tre

[1] L'ambassadeur de Charles-Quint à Rome.

paghe, e che pensasse poi lui al pagarli, avendo à servirsene più oltre. Dissi in proposito le spese ch' ella ha sopportato e sopporta di continuo; e gli parse che l' Eccellenza Vostra faccia assai, e m' impose di scrivergli e pregarla che li facesse sollecitare al venire quanto più presto. Ha sua eccellenza espedito di molti capitani, e potria facilmente seguire che, mandando Sua Maestà qualche altra provvisione, si mettesse ancor di nuovo con buon esercito insieme, e si desse il soccorso a Carignano; il quale, a giudizio di ognuno, è di tanta importanza, che il non soccorrerlo può essere causa di far perdere tutto il Piemonte, e seguendo, acquistarlo, e cacciare i Francesi fino di là da' monti. Si tiene il signor Pirro valorosamente; e, per alcuni che sono venuti fuori di là, si è inteso che, fatta la descrizione de' grani dopo il caso della giornata, si trova che vi sarà da vivere ancora per tutto giugno, stando a pane e acqua.

Una parte dell' esercito francese gli è al intorno, come scrissi; l' altra, che s' era avvicinata a Asti, non contenta che la terra di San Damiano fosse venuta a patti con loro, cercavano d' impadronirsene, occuparla e mettervisi dentro, tanto che alla fine sono venuti alle mani, e si portono fino a qui li uomini benissimo nel difenderla; e si sono nuove che vi hanno ammazzato Alessandro Torto, che occupava il luogo vicino alla Cisterna, vicino a Asti, che ha dato alle gente nostre più e più volte da quel luogo di gran disturbi. Si dice nondimeno che la vogliono battere; e dubita qualcuno che non la piglino, per non vi esser guardia di gente forestiera.

Passorno sabbato passato dall' esercito loro[1] due insegne d' Italiani in Asti, per non essere pagate; e affermano che sono tre mesi non hanno tocco un soldo, eccetto cinquanta scudi per compagnia, che dettero dopo il fatto della giornata. Questo è pur segno che il Re non debba avere gran provvisione di denari.

De' motivi della Mirandola mi disse iersera il signor Speziano, che li denari che si danno sono usciti da Piero Strozzi, e che li ultimi avvisi contenevano che il conte di San Secondo non si era ancor mosso, e

[1] L'armée française.

Piero poteva aver adunato fin' allora un numero di cinquecento fanti; nè si pensava che potessino fare gran numero.

Andò alla corte il Signor Francesco Landriano a ragguagliare Sua Maestà de' successi; e di questo stato[1] s'attende a cavare li cento mila scudi, ed è maraviglia come questi populi li pagano volontieri.

XIII.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Milan, 26 mai 1544.

Sommaire. — Le marquis du Guast surveille les mouvements de la petite armée de Pierre Strozzi, qui cherche à opérer sa jonction avec l'armée française de Piémont.

Sabbato passato il signor marchese, con la più parte della cavalleria e buon numero di fanti, si mosse da Belgiojoso in persona, e andò a riconoscere li nemici al forte dove stavano, per incitarli al combattere, e vedere con l' occhio per qual via e modo si potessero combattere e offendere in quel sito. E, mentre disegnava far condurre l' artiglieria in un certo alto, dal qual molto con essa si poteano offendere, la notte seguente li nemici, senza suon di tamburi e trombe e senza alcuno strepito, ripassarono indietro l' Ambro, e si ridusser iersera a Guardamiglio, vicino a Piacenza cinque miglia; e lì si stanno tentando di passare il Pò per ogni via; il che si giudica per loro molto difficile, sì per essere il fiume grossissimo e di quella larghezza che si sa, e ora, per le nevi che si disfanno, dilatato molto, come per avere il marchese di continuo alla coda. Si rinfrescheranno a Guardamiglio e ne' luoghi circumstanti di vettovaglie, che sono tutti luoghi di signori affezionati a Francia; e staranno in sicurtà per la fortezza de' luoghi paludosi e innondati dal Pò. Che se questo non fosse, e la cavalleria nostra ci potesse giuocare, *actum esset* de' fatti loro. Il marchese, come dico, non

[1] Le duché de Milan.

li abbandona; e, se non mettono ali, doveranno far conto con esso, che in tutti i conti gli è superiore. Solo di Piacenza possono avere barche al passare e vettovaglie da vivere; e, se questo non li aiuta, è forza che da loro stessi si disfaccino. E si spera pure nel duca di Castro che debba camminare per buona via a favore di Sua Maestà, come ha cominciato.

Dell' esercito francese di Piemonte non s' intende altro progresso; anzi qualcuni dicono che li uomini d' arme se ne tornano in Francia; e si può credere, essendo presti li eserciti di Sua Maestà per assaltarla, come l' Eccellenza Vostra mi scrive per la sua de' xix.

XIV.

CRISTIANO PAGNI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Pavie, 28-29 mai 1544.

SOMMAIRE. — Pierre Strozzi a réussi à passer le Pô. Détails sur ce passage. L'armée de Strozzi diminue de jour en jour par suite des désertions. Murmures contre le marquis du Guast.

La mattina de' xxvi, ch' io scrissi alla Eccellenza Vostra da Milano la ritirata, anzi la fuga, de' nemici dal sito forte dove stavano presso a Chignolo, erono di già passati il Pò; il che, se bene si diceva per qualcuno, non mi sapevo io accomodare di crederlo, non pensando che delle terre[1] di Sua Santità dovessino avere sì rilevanti favori e aiuti: e speravo maggiormente in li nostri, che, essendoli tanto vicini con vantaggio di artiglierie e cavalli, gli fussero per dare una stretta al passare. La fuga fu tacita e di notte; e, innanzi che venisse a notizia de' nostri, era passata la maggior parte, e la cavalleria, per il paese paludoso e allagato dal Pò, non possette essergli così presto alle coste che tutti in somma non passassero salvi e securi. Un certo capitano Bigot, che di compagnia del marchese era andato il sabbato a revisitarli, passò da

[1] Le Parmesan et le Plaisantin.

loro e li fece avvisati del disegno che sua eccellenza avea di batterli con l'artiglieria da quell' alto, e del numero delle gente nostre; onde presero il partito di fuggirsi, dove prima pareva loro stare securi ad essere padroni della campagna, non pensando che il marchese avesse più numero di gente, che per stare sù l'avviso di difendere Pavia e Milano. E, col mezzo di trecento scudi, dicono che la notte ebbero le barche per passare.

Il duca di Castro mandò quà Annibal Caro[1] a fare certe scuse, alle quali non è stato creduto molto; e stamane il marchese ha scritto al prefato duca, che è pur troppo lo intrattenimento, oltre al passaggio che si dà loro di presente nelle terre di Sua Santità; e che, se non provede di mandarli via, non avrà rispetto di andarli a trovare dove saranno. Ma troppo mi pare si sia indugiato, perchè stasera deve arrivare, secondo s'intende, il conte di Pitigliano a Piacenza con li suoi, e si unirà con essi e quelli di Piemonte ch' erano a Filizano. S'ha avviso che passavano il Tanaro in numero di cinque mila fanti, e secento cavalli; laonde pigliando questi il cammino della Montagna per la valle di Tidone, come già si dice, verso Tortona e Gavi, lasciando il cammin ritto ch'è occupato da' nostri, in tre o quattro dì si uniranno con quelli.

Il signor Ridolfo è alla Stradella con li fanti e cavalli suoi, e lì si trova la più parte della fanteria nostra con la persona del signor principe di Salerno, generale di essa. Il principe di Sulmona, con cavalli e fanti alemanni e spagnuoli, è di quà da Pò con alcuni altri colonnelli.

Della gente di Piero Strozzi s'intende esserne partiti molti, e non restare più numero di quattro mila fanti; delli nostri anche se ne vanno assai, e delle bande di Vostra Eccellenza ieri furono trovati circa venti fanti della compagnia di Ramazzotto che si fuggievano. Il principe li fece prendere, e intendo li ha mandati in galera.

Siamo a XXIX; e di più non so dire altro, salvo che le gente di Piero Strozzi non hanno fatto oggi viaggio, aspettando quelli del conte di

[1] Annibal Caro, homme de lettres célèbre.

Pitigliano, che debbono essere giunti. Li nostri stanno pure alla Stradella.

La indisposizione del marchese è nociva in questi tempi molto a' servizii di Sua Maestà Cesarea; è certo si può mal valere della persona; fa nondimeno quanto può. Delli altri mali, tra quali è l'invidia e concorrenza che suole essere, non so che mi dire. Avevono li inimici stretti, e passarono Pò; e passati e restati quattro mila fanti; e non si sono combattuti; e così fugge ora una occasione, e ora un' altra con poco acquisto [1].

XV.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 35.)

Tortona, 4 juin 1544.

Sommaire. — Sédition parmi les troupes auxiliaires envoyées par le duc. Détails. L'ordre est rétabli.

Ier mattina me ne venni col Busino e col Ottavanti verso Voghera e Tortona all' esercito co' denari per pagare le fanterie di Vostra Eccellenza; il che non prima è stato possibile di fare, per essere elle state in continuo moto a secondare li nemici; e sono stati, per dire il vero, poi chè partirono da Fiorenza tanto affaticati, che meritano in questo gran compassione. Non però avevano giusta cagione di fare ciò che hanno fatto, questa notte passata, quà a Tortona. Il che non solo gli ha levato tutto quel buon nome che s'avevano acquistato nell' essere stati primi a giungere al soccorso di questo stato, e nell' avere reso buon conto di se in tutte le fazioni che si sono fatte, ma ha posto eterna infamia alla nazione nostra, di essere la più mottina che oggi si trovi; perchè ognuno dice che, non questa volta sola, ma l' anno passato in Fiandra, e molte altre, hanno prevaricato in questo; e io crepo a sentir dire: « Il colonnello [2] del duca di Fiorenza si è ammotinato. »

[1] Ce dernier paragraphe est déchiffré.

[2] *Colonnello* est employé ici dans son sens primitif: c'est un corps de troupes composé de plusieurs compagnies et commandé par un seul chef. Par extension ce nom fut donné au chef lui-même.

Il caso è stato tale che, essendo l'esercito nostro redutto ieri quà a Tortona, e venendo varii avvisi che li nemici marciavano, quando a una quando a un' altra banda; secondo quelli le gente si mettevano in armi per andarli a incontrare là dove passassero, tenendosi commissione dal marchese di combattere per ogni modo; e così, dopo l'essere stati li colonelli, così quel di Vostra Eccellenza come li altri, una e due volte per buon spazio di tempo in arme, si permise loro agio di riposare alquanto. E di poi, circa le due ore di notte, si dette di nuovo ne' tamburi per farli marciare alla volta d'un certo passo vicino a Serravalle, dove si diceva che i nemici andavano a capitare. E toccò al colonello de' nostri la vanguardia; e, mentre le compagnie s'inviavano, e una parte n'era già fuor del Portone di questa città, che va verso Genova, che intendo eran quelle del capitano Filippo Cellesi e capitano Goro da Montebenichi, eccoti alcune voci dentro al Portone che comminciano a gridare : Alloggia ! alloggia ! ne seguono subito altre grida e tumulto; e si riducono insieme seicento e più ammottinati che tenevon forte il Portone, e non lasciavan passare persona innanti o indietro; e gridavano non volere marciare, se non erono prima pagati, e non avevon da mangiare. Trasse a quel romore il principe di Salerno, generale della fanteria, il signor Ridolfo, e molti capitani e uomini da bene della nazione, per rimediare e placarli e farli marciare; ma nessuna esortazione o promissione gli ebbe luogo per un pezzo; anzi a suon di buone piccate facevano stare indietro ognuno, e dicevano disoneste e disonorate parole contra i capitani e contra Vostra Eccellenza propria. Pure alla fine alle parole del Busino, che riconobbero per loro commissario, e l'ascoltarno più d'ogni altro, che disse loro : « Chi è buon « suddito del duca e uomo da bene e soldato marcierà avanti, dietro « al maestro di campo, Cesare da Napoli, alla fazione; » se ne restrinsero circa mille insieme e camminarono via. Delli altri, una parte stavano dietro a' capitani e l'insegne, che erano sparti chi quà e chi là; e un' altra parte di circa dugento i più furfanti ne rimase ammottinata, e stette così fino all' alba, che come cominciò a lucere, s'inviarono anch' essi dietro alli altri; e si mettevono fra i più per non essere conosciuti

per malfattori; e così alla fine si ridussero tutti insieme lontano di qui quattro miglia; dove noi co' denari li siamo stati a trovare, e per megliore espediente abbiamo preso di dare denari a' capitani, a due scudi per fante, finchè verrà l'agio di poterli rassegnare alla banca, secondo l'ordine di Vostra Eccellenza; e non è possibile farlo, finchè i nemici non siano passati o si sia combattuto con essi.

Signor, come io dico, è vero che queste fanterie sono state affaticate molto, e dì e notte, da poi che partirono di Toscana; ma nessuna cagione voleva che avessero a commettere un tanto infame e biasimevol atto, che a punto si può dire, quando s'andava a combattere, si sieno ammottinati. Il che pare che abbia mostro segno di viltà, oltre l'infamia dell' ammottinatore. C'erano pure i denari, e essi lo sapevano, e la paga non era passata però di tanto che avessero a fare questo.

Non mancava chi diceva iersera, e de' ben grandi : « Costoro saran « causa che i nemici scapperanno, e non saremo a tempo a combatterli. » E forse una tal occasione da potersi scusare gli era grata; pure la nostra buona sorte ha voluto che li nemici non hanno stamane camminato molto; e l'esercito nostro è ancora a tempo a farsegli avanti; e già si trova con tutta la cavalleria, e alcuni pezzi d'artiglieria lontano a qui cinque o sei miglia a riva del fiume Scrivia. E de' nemici si ha nuova che non sono molto discosto, e che avevono fino a iersera passato i mali passi delle montagne, nonostante il contrasto che avevono avuto dalle genti del paese del conte di Santa Fiora; e cominciavano a discendere al piano, chi dice verso Arqua, chi dice verso il detto fiume della Scrivia, dove l'esercito nostro si è posto. Sapremo i successi; e, se fra oggi o domane non si fa qualche effetto, giungeranno costoro vicini alli altri di Piemonte, e s'uniranno insieme.

Gli Alamanni e Spagnuoli non sono venuti, ma sono restati a riva del Pò verso Pavia, per tutte le cose che potessino avvenire.

Non si è possuto fin' ora sapere, per essere occorso il caso di notte, quali fossero li primi che cominciarono a gridare, nè di qual banda; e, per essere le cose a questo termine, non si è messo cura di farne

diligente inquisizione. Il signor Ridolfo penso che al suo tempo ne farà quella dimonstrazione che merita un disordine tale; e, mancando, l'Eccellenza Vostra non dovrà mancare lei, perchè li capitani sono de' suoi, e i fanti de suoi sudditi; e quando la vorrà, retroverà benissimo chi ha errato.

XVI.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 36.)

Voghera, 5 juin 1544.

Sommaire. — Défaite de Pierre Strozzi et du comte de Pitigliano entre Novi et Serravalle. Relation du combat.

La lettera mia di stamane, con la felice nuova della vittoria che l'esercito nostro ha avuto contro le gente regie inimiche, fu breve e senza alcuna narrazione del conflitto come passasse. Al che volendo io supplire ora con questa, le dirò come, essendo le dette gente passate li forti passi delle montagne e calati al piano, e venendo a passare il fiume della Scrivia sotto Serravalle, una parte della cavalleria nostra se gli fece innanzi a reconoscerli, e fu attaccata una buona scaramuccia; la quale durando, le fanterie nostre, alle quali era venuto lingua che passavano il fiume, con presti passi, cominciarono arrivare, ma disordinate per la diligenza che usavano nel camminare. Ed era appunto alla vanguardia il colonnello del signor Ridolfo con li fanti di Vostra Eccellenza e quelli del signor Giuliano Cesarino, i quali animosamente detter dentro, e per buon spazio stettero combattendo nel fiume medesimo. Ma li nemici ingrossando, dettero la carica alli nostri, di sorte che alcuni si misero in fuga, e molti nondimeno fecero testa, e andavano arditamente combattendo; e, ritirandosi pian piano verso le insegne, li nostri e il signor Ridolfo in persona, con tanto suo pericolo, che di continuo era alla testa de' nemici, tal che il cavallo gli fu morto sotto, si studiavano fare ritirare le fanterie e piegarle per

tirare li nemici alla piana, siccome piacque a Dio che riuscì; talmente che, parendo a loro d'essere vincitori, e più animosamente di quello bisognava combattendo, già cominciavano a gridare : Francia! Francia! E guadagnarono una riva alta del fiume, e si stettero alla larga, dove prima stavano serrati in certe colline vignate; che se si tenevon lì, era difficil la vittoria per noi.

Il principe di Sulmona, che da canto aveva ristretto tutta la cavalleria insieme in due squadroni, l'uno di cavalleggeri l'altro di archibusieri a cavallo, si mosse e dette valorosamente nella battaglia loro. Li nostri, che si andavono retirando, ripresono animo, e li altri colonnelli della battaglia nostra, con la persona del signor principe di Salerno, arrivarono; e qui si cominciò un bel combattere, mostrando ciascuno l'antico e nuovo valore d'Italia; e tanto si erono ristretti insieme l'un con l'altro, che le une insegne con l'altre andavono a incontrare. Alla fine toccò piegare ad essi e mettersi in fuga, imperocchè la cavalleria li offendeva tanto che non potevono resistere. Combattero nondimeno gran pezzo in squadroni, ora fra grani ora in valloni, reducendosi in quei luoghi forti delle colline che pensavano gli fosse salute. Gli nostri, seguitando la vittoria, ne ammazzarono molti, e li ridussero a tale, che a quaranta e cento per volta in mezzo alla cavalleria si gettavono per terra e rendevono prigioni.

Han combattuto in questa fazione li nobili e valorosi cavalieri più delli altri infimi; dico così dall' una come dall' altra banda. Li due principi Salerno e Sulmona parevono due folgori di guerra; ma più di ogni altro si vedeva il nostro signor Ridolfo, ora co' cavalli, ora co' fanti combattere, e non solo combattere, ma mettere animo alli altri; a tal che, se in l'altra giornata che si perse mostrò il valore suo, in questa si è del tutto perfettamente conosciuto. Cesare da Napoli mostrò il valore e la prudenza che in un veteran soldato suol essere. Animosamente si diportò il Palavicino Sforza, e non meno li altri signori e primati, che saria lungo il narrare.

Dall' altra banda Piero Strozzi fu visto combattere con valore e con animo, e nella fine, viste le genti sue in fuga, ritirarsi sur un barbero

che metteva ali nel correre; e portava in mano un' insegna delle nostre. Alcuni lo seguitarono, fra quali intendo che fu il signor Ridolfo e il conte Francesco Landriani, quali passarono tanto innanzi ch' eron quasi in poter e prigioni de' nemici; ma infine non fu possibile a giungerlo. Prese la collina; nè di lui si sa altro se sia vivo o morto; e resta con pochissima laude, anzi con carico d' avere saputo mal condurre queste genti, e ieri massime, quando si ebbe a combattere. Il danno anche sarà infinito, e, al contare i denari che ha spesi, parlerà più d' una volta a' tesorieri di Francia. In somma, tutte le génte inimiche furono rotte dalla retroguardia in poi, che fece testa e s' andava salvando al meglio poteva; ma, tra li nostri che la seguitarono fino due ore di notte, e le gente del paese che gli erono adosso, si pensa sia ita in fumo alla fine anche essa.

Ognuno che volse prigioni, ne fece; e di persone notabili morì il signor Ulisse Orsino; restorno prigioni il conte Martinengo, il duca di Somma, e tutti li altri loro colonnelli e capitani da conto. E dicono essersi solamente salvato Piero Strozzi e il signor Palavicino Visconte; che Dio sa anche se son salvi. Il figlio del conte di Pitigliano non si trova. Ci sono circa settanta insegne guadagnate; e fra le gente di Vostra Eccellenza credo ne siano almeno otto che il signor Ridolfo disegna mandarli a presentare. De' morti fra l' una e l' altra banda sono circa trecento; e non è maraviglia che sien stati così pochi, essendosi combattuto tra una nazione medesima. E si può dare questa laude alle bande sue, così cavalli come fanti, che abbino combattuto più degli altri. Si è ottenuta, come l'Eccellenza Vostra intende, questa vittoria, la quale ognun fa giudizio che abbia a profittare tanto alle cose di Sua Maestà, che tristo alla Francia; e si saprà meglio conoscere, che non seppero i Francesi la loro ch' ebbero a Cerisuola, si può dire per disgrazia, e se ne farà acquisto.

Parte domani da Pavia il signor marchese alla volta del Monferrato; e lo esercito, dopo un poco di riposo d' oggi e domani, s' invierà ad Alessandria, e anderà a rivedere il Piemonte e quelle gente che non hanno avuto ardire passare il Tanaro per venire a soccorso o in favore

di questi; che se l'avessino fatto, non so come la fusse andata per noi[1]. Si pensa da questo che sia vero che le gendarme siano passate in Francia; ed io ho inteso che i Guasconi veterani, che sono le migliori gente che abbino, vi sono passati ancora; onde si giudica che sieno debilitati molto, e che sia facile il soccorrere Carignano, e tôr loro i ricolti; e così piaccia a Nostro Signore Dio che segua!

XVII.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 36.)

Alessandria, 26-27 juin 1544.

SOMMAIRE. — Carignan a capitulé. Conditions de la capitulation. Lettre de Pirro Colonna à Cosme Ier.

Già debbe essere venuto a notizia di Vostra Eccellenza come Carignano s'è arreso.

Scrivo questa, con la quale Vostra Eccellenza riceverà copia de' capitoli si sono passati nell' arrendersi detto luogo; li quali sono stati, con tutti i vantaggi che i Francesi hanno volsuto, redutte le cose, si può dire, a mal termine; benchè di quelli che ne sono usciti dicono che Spagnuoli avevano da vivere ancora per otto giorni, e gli Alamanni per due, erono le cose però molto strette, e il soccorso era dubbio.

Sono di quelli che pigliano ammirazione che il signor Pirro si sia lasciato ridurre a così stretti patti, e massime sopra quello di andare in Francia a presentarsi al Re, e starvi quel termine; pure io per me, per non errare, dirò che debba aver fatto ciò che ha possuto, e forse

[1] Il est intéressant de rapprocher de ce passage les lignes suivantes, empruntées au Xe livre des Mémoires de Martin du Bellay : «Et, parce que le marquis du Guast faisoit «faire grande assemblée par le prince de Sa«lerne et par le prince de Sulmonne, pour «les (Strozzi et ses troupes) faire attendre à «quelque passage, mandèrent au sieur de «Thais, qui estoit au Montferrat, qu'il leur «envoyast, à jour nommé, de la cavalerie à «Sainct-Raval, au passage de la rivière : ce «que ledit sieur de Thais leur promist, et je «le sçay, car j'en vy les lettres; mais il n'en «feit rien, je ne sçay pourquoy.»

che tutto quello che i capitoli contengono non si osserverà. Già si dice che i Francesi hanno svaligiato e rubato due barche di ammalati, con molte robe degli assediati che uscivano per il Pò; per vigore del qual mancamento, si può ragionevolmente non osservare nessuna altra delle cose promesse.

Il signor Pirro non è mai venuto dal signor marchese, e ha fatto parole col signor Vistarino in Chieri. Io l'ho inteso di questa maniera: che, giunto il signor Pirro in Chieri, per modo di burlare, cominciò a dire che lui e il Vistarino erono compagni vecchi, ma che egli gli aveva ben dato poco soccorso, e che avria possuto molte volte dargli delle vettovaglie, che non l'aveva fatto. Rispose il Vistarino che aveva fatto quanto aveva possuto, ma da uno assediato come lui aveva da sperare poco vettovaglie.

L'esercito Francese, per quello s'intende, stamane s'è accostato a Poirino, e la cavalleria si trova a Riva di Chieri, e stanno lì fermi, senza che si veda disegnare fare altra impresa. Intanto le ricolte si debbon fare verso Turino e Moncalieri.

Le gente nostre sono la più parte a Asti; e qui vicino sono li Alamanni di Trento, che si disegnono mandare con artiglieria all' impresa di San Salvadore, quà vicino quattro miglia, dove li Francesi tengono il castello assai forte; ma è la terra debile, ed è uno de' luoghi del Monferrato.

Vennero stasera nuove che l'esercito Cesareo, che conduce il signor don Ferrante Gonzaga, ha preso una terra delle frontiere di Francia alli confini del ducato de Lorraine, e la chiamano Commercy, dove erano dentro seicento fanti; e stiamo quà allegri che i progressi loro abbino a cacciare queste gente di quà.

Di Caroccio [1] questa mattina di nuovo il signor Marchese ha ordinato

[1] Caraccio degli Strozzi, fait prisonnier par les Impériaux au combat de Serravalle, était sans doute réclamé par Cosme I[er], qui se montrait implacable dans ses vengeances. Il semblerait que le marquis du Guast et les capitaines de son armée éprouvaient une honorable répugnance à se faire les complices des cruautés du duc. On verra par la

si scriva al castellano di N***, che l'ha nelle mani, che l'ho faccia condurre qui in Alessandria.

Questa notte, a un luogo che si chiama il Bosco, son passati un numero di cavalli, chi dice cinquanta, chi cento, con croci rosse; de' quali s'ha certo indizio che sono cavalli francesi[1], e si tien per certo con essi sia Piero Strozzi. Vanno al cammino di Piacenza.

Il castellano di N*** risponde che Caroccio Strozzi non gli è mai stato consegnato.

COPIE DES ARTICLES DÉFINITIFS DE LA CAPITULATION DE CARIGNAN.

Benchè il signor Francesco de Bourbon, conte d'Enghien, regio luogotenente generale in Italia e governatore del Piemonte, conoscendo che il signor Pirro Colonna con altri signori colonnelli, capitani e soldati Cesarei che sono in Carignano, esser privi d'ogni sorta di viveri, e senza alcuna speranza di soccorso, potesse usare verso di essi de' termini stretti e rigorosi pertinenti a necessità di dedizione; nientedimeno si contenterà concedere secondo contiensi nelli capituli infrascripti :

Rimette Pirro Colonna il luogo e fortezza di Carignano, con l'artiglierie e munizioni, in potere di Sua Eccellenza domani, giorno di Domenica, XXII giugno, a un' ora di sole.

lettre suivante qu'ils rendaient aisément la liberté aux prisonniers, dont Cosme réclamait le plus souvent l'extradition.

LORENZO PAGNI AU DUC COSME Ier.

Prato, 12 juin 1544.

Mando all' Eccellenza Vostra le lettere che mi sono state portate di Firenze, di messer Cristiano; e le mando all' Eccellenza Vostra, acciò dal piego di messer Cristiano possa intendere i particolari che lui ha ritratto di questa rotta, e considerare per quello egli scrive, che quelli capitani intimi di Piero Strozzi, quali ella desiderava avere nelle mani per opera de' soldati Fiorentini, sono stati allargati e rilasciati con piccole taglie; e che la diligenza che M. Cristiano aveva usata col marchese, di far commettere al maestro di campo che si tenessero a istanza di Vostra Eccellenza, non ha approvecciato in cosa alcuna. E Dio voglia che li capi principali non abbino fatto dar loro la lassa! il che si può congetturare dalle parole della lettera che il marchese scrive a messer Cristiano, dove dice : «Che non vorrebbe «essere ministro di far tagliare teste o ap«piccare uomini.»

[1] La croix rouge, *croce rossa*, était le signe de ralliement des volontaires de Pierre Strozzi.

Sua Eccellenza gli permette uscire, con tutte le sue gente di guerra e servitori di essi di qualcunque nazione, con le loro armi, denari, bagagli e robe; intendendo però che porteranno le loro insegne piegate e basse e senza suono di tamburo, sino abbino passato il Pò.

Prometteranno tutti di non servire in alcun modo nè in alcuna parte, per terra nè per acqua, contra il Re Cristianissimo e confederati e obligati suoi, per il spazio di cinque mesi; salvo ed eccetto la persona di esso signor Pirro, il quale, per le qualità che in esso sono, Sua Eccellenza vuole e intende che vada a presentarsi a Sua Maestà Cristianissima fra il termine di due mesi, e non partirne senza licenza di Sua Maestà, per il termine di otto mesi, compresi essi due, fra quali gli sarà lecito andare e stare dove gli piacerà per Italia, non servendo però, come di sopra.

Più saranno obligati li signori conte Felix, e maestro di campo San Michele, con altri capitani e soldati della nazione Alemanna e Spagnuola, fra il termine di sei settimane, andare, li Alemanni in Alemagna, e Spagnuoli in Spagna o nel regno di Napoli, e non partire fino alli detti mesi cinque.

Sua Eccellenza promette che li mercanti, che entrorno e restorno in Carignano con essi soldati, possino uscire con loro mercanzie e robe.

Si contenta ancora che li officiali di M. di Savoia, che vennero in Carignano con essi soldati, quali non hanno la fidelità a Sua Maestà Cristianissima, possino uscire liberamente.

Farà il signor Pirro rilasciare tutti i prigioni che si trovano in Carignano, senza alcun pagamento.

Dato nel felice esercito di Sua Maestà presso Carignano, XXI giugno 1544.

Nous joignons aux principaux articles de la capitulation la lettre écrite, le 30 juin, par Pirro Colonna au duc Cosme Ier.

PIRRO COLONNA AL DUCA COSIMO.

Alessandria, ultimo di giugno 1544.

Dopo li stenti, travagli e fatiche intollerabili che si sono passate in Carignano, dal principio sino alla fine, astretto da mera necessità, con-

ciosia che non vi era restato tanto da vivere che si fosse potuto pascere una formica, che già la nazione spagnuola avea vissuto di crusca assoluta; vedendo che il soccorso non possea venire più a tempo, e che, un giorno più che si indugiava, eramo necessitati, cacciati da mancamento del vivere, di darci la mattina seguente a' nemici con la correggia alla gola; e considerato che, nel caso nostro, l' importenza era di salvare la gente che avevo meco, alla quale i nemici, come che offesi dalla costanza loro, aveano giurato la morte : il dì di Domenica, XXII del presente, resi la terra a Monsignor Eccellentissimo d' Enghien, con condizioni, rispetto il stato nostro, assai convenienti, eccetto che volle l' Eccellenza del detto Monsignore, si provedesse che i soldati, tanto Alemanni che Spagnuoli, non potessero servire contro il Re per spazio di cinque mesi prossimi, ed io di otto; e che, fra questo mezzo, infra due mesi dovessi presentarmi in Francia dinanti alla Maestà del Re. Onde, per compimento di mia promessa, partirò da qui a qualche giorno per Francia, e da lì a trovare Sua Maestà Cesarea. Conoscendo Vostra Eccellenza che qui prima che parta, ovvero nell' una o nell' altra corte, possa servirla in cosa alcuna, la prego a restare servita di comandarmi; che, oltra lo riceverò a grazia e favore, non mancherò di farlo, per il potere mio, con quella sincera volontà e affezione che conviene a buon servitore. E così pregola voglia degnarsi di tenermi per quel devoto servitore.

XVIII.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 36.)

Milano, 7 juillet 1544.

SOMMAIRE. — Situation des parties belligérantes dans le Piémont. Nouvelles de la campagne de l'Empereur en France. Pierre Strozzi est à Venise; la division est parmi les seigneurs de son parti. Les Espagnols et les Allemands de Carignan. Les Suisses. Négociations pour amener la paix. Le marquis du Guast demande au duc de nouveaux secours.

Qui sono publici avvisi, e si affermono per certi, che Francesi, avendo fatto la più parte de' ricolti, si preparano di passare i monti per andare

alla defensione di Francia. Intanto hanno preso Fiobine, terra del Monferrato, e sono tornati a entrare in Filizzano, luogo tra Alessandria e Asti, dove si approssimorno l'altra volta che vennero per fare spalle alle gente di Piero Strozzi e del conte di Pitigliano. Se lasceranno la campagna, come si giudica alla fine che debbin fare, ci resterà un' buon nervo della cavalleria, che col nuovo ricolto ci si può intrattenere qualche giorno; e di là il Re n' ha tanta che gli basta.

E delli nostri, non si estima che abbino a fare gran faccende, salvo di recuperare qualcuna di quelle terre del Monferrato e di quelle che sono all' intorno di Vercelli, che i nemici occupano, per trarre e Casale e Vercelli d' una strettezza grande e suggezione che si trovano; le quali potranno un giorno, restando così, parturire qualche peggiore effetto; e di troppa grande importanza saria perdere qualsivoglia delle due città. Col favore delle terricciuole circonvicine che tengono, hanno trascorso sulla giurisdizione Pavese e sulla Lomellina; pensisi adunque ciò che fariano, presa una delle sudette città; e verrebbono appunto a fare quel che disegnano, di condurre la guerra su questo stato. Pure si ha speranza che i progressi di Cesare abbino a essere tanto felici, che di quà in conseguenza le cose de' Francesi s' abbino a redurre male; e di mano sua ogni aiuto e soccorso si attende, non ci essendo più il modo che di tanto.

Tornò dalla corte[1], due dì sono, il conte di Landriano, e portò qualche provvisione di denari, ma non tanta che basti a supplire, non che altro, a molte cose che di presente sono necessarie; e afferma il vulgo che ci sia ordine di contrattare Alessandria co' Genovesi.

De' progressi di Cesare racconta che si trovava ancora a Metz, aspettando lì sei mila Spagnuoli, e che il signor vicere di Sicilia si accostava a Ligny per batterlo ed espugnarlo; la terra del qual luogo, come non forte, il signor proprio di essa aveva fatto brucciare, e ridurre i presidii nella fortezza, la quale è assai ben grande e forte; ed io altre volte lì fui, e me la ricordo tale; benchè c' era un certo colle di dove si poteva battere, e da quello li Cesarei sperano di espugnarla.

[1] La cour de France.

E, fatta quella impresa, si risolverebbe Cesare, con tutto l'esercito, a pigliare il cammino o de Paris o de Lyon. Dice che l'esercito del Re Anglo era quasi tutto passato, e già si trovava alla obsidione de Boulogne, terra molto forte. Ancora ch'io sappia essere l'Eccellenza Vostra ragguagliata appieno delle cose di là, non ho volsuto lasciare di dire quel che costui riporta.

De' motivi della Mirandola quà non è altro, se non che Piero Strozzi era in Venezia procacciando denari, e che diversi capitani in diversi luoghi, a istanza sua e di altri stipendiati dal Re, intrattenevano gente. Narrano però alcuni che tra loro siano delle dissenzioni grandi; e, biasimando il procedere di Piero nelle cose passate, non si confidon che possa più far cosa buona. Tra li altri il conte della Mirandola, dicono, che intende che Piero gli satisfaccia i danni ch' egli e li suoi cavalli patirno nella fazione di Serravalle, dicendo che il Re glieli pagava per custodia della Mirandola, e che a lui li aveva concessi fino a Cremona, e di propria autorità li aveva menati più innanti. E dicesi che non vuol si faccia più massa sul suo, e che ha fatto otto cento fanti per difendersi.

Delle gente di Carignano, li Spagnuoli soli seguitorno il viaggio verso Casalmaggiore; gli Alemanni restorno verso Pavia, disputando di volere essere pagati prima che volere servire; pure ancor di essi si spera l'accordo.

Il signor Pirro non si è ancora mosso per fare il suo viaggio.

Ci sono avvisi che sono in ordine dodici mila Svizzeri per passare in Francia, ma che dai signori di Berne e altri cantoni si negava loro il passo, dicendo avere promesso a Cesare non darlo a' nemici suoi, e volerlo osservare; e che avevono protestato a quella armata del Re, che, approssimandosi a' loro confini, li troveriano armati per combatterli; e già erano in arme meglio di cinquanta mila uomini. Pure si giudica che da altra parte, benchè difficile, debbino passare; e, dato che passino, questo indugiare fa grande pregiudicio alle cose del Re, che non ha ancora gente alcuna in campagna, e sì potenti eserciti gli vanno adosso.

Si ha speranza di pace[1], nonostante tanti romori; e si fonda sull' opera de' Principi Elettori, sulla clemenza di Cesare, e il vedersi il Re depresso, e Cristo e il mondo contra. Dio liberi la misera Cristianità da tanti mali, e conservi l'Eccellenza Vostra!

Dopo scritto oggi la mia consegnata alla posta, il marchese chiede che Vostra Eccellenza metta in esecuzione le tre cose che il prefato signor marchese le richiede, o di esse quel tanto che si può almeno. E, quanto alla prima, ho detto ch'io non pensavo che Vostra Eccellenza avesse gente in essere da poter mandare per disturbare la massa, se vero era che ella avesse licenziato tutti li soldati suoi forestieri, eccetto li Alemanni e gli Spagnuoli. In somma, vorrebbe il marchese che gli mandasse qualche forte sussidio, per fare qualche sforzo d'impedire i nemici in su questo principio.

XIX.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 36.)

Milan, 14 juillet 1544.

Sommaire. — La retraite de l'armée française du Piémont paraît décidée. La France est en péril. On dit que le roi d'Angleterre ménagera la paix entre les deux princes. Lettre du comte d'Enghien interceptée.

Presero li nostri Cigliano, ma con costo di molti buon soldati; e si son volti di poi verso Moran, del quale si aveva avviso che i nemici si preparavano d'uscire, e non aspettare come fecero quelli; con l'esempio de' quali, molti altri loghetti si sono recuperati. E vi è dato ordine di fare uscire di Vercelli fino al numero di dodici cannoni, acciò quei luoghi si possino più gagliardamente battere; e credo non si lascierà di tentare anche San Germano, massime allor quando i Francesi ave-

[1] La paix fut, en effet, conclue à Crespy, en Laonnais, le 18 septembre suivant.

ran passati i monti, chè non possono ormai più indugiare; e la causa della tardanza non è stato altro, si dice, che il non essere le gente pagate.

Si è intercetta una lettera, che scriveva monsignor d'Enghien a M. de Thais in Monferrato, che conteneva come avea avviso che i danari per pagare le gente erano arrivati a Grenoble, e che pagate, si dovranno inviare verso Francia; e che di nuovo le dava la presa di Ligny con altre male nuove che non voleva scrivere; dicendo che, nella presa di Ligny, le gente italiane avevono venduti i Francesi; e che se n'andava a Torino a aspettare lì detto M. de Thais, per dar ordine alle cose.

S'intende anco di più che guastavono tutte le fortificazioni di Carignano e buttavano in terra i muri, perchè non s'avessi più da guardare, attendendo con ogni sollecitudine a presidiare le terre forti e di gente e di viveri; che son tutti segni di volere partire.

Ancora non s'ha nuova che Svizzeri siano passati; vedesi i progressi di Cesare felici e la ruina di Francia manifesta. I Francesi dicono quà in Piemonte che seguirà la pace, e che il Re Anglo la tratta.

Altro motivo non intendiamo noi quà de' romori dello Strozzi, e pochi fatti si pensa possa fare ormai. Molti dicono che Sua Santità sia per fare e dire in aiuto suo, per favorire le cose del Re; pure il signor marchese ha questa opinione buona, che Ella sia per osservare la neutralità ora più che mai.

Sua eccellenza se ne sta con le sue podagre, e attende a spedire i negozii di questo stato.

Il colonnello del signor Giuliano Cesarino si è quasi tutto sbandato, e lui, molti giorni sono, prese licenzia e se n'andò a Mantova.

XX.

CRISTIANO PAGNI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 37.)

Milan, 20 juillet 1544.

SOMMAIRE. — Insubordination dans l'armée du marquis du Guast. Les Français se disposent à repasser les Alpes. Le Roi concentre ses forces à Saint-Denis, pour mourir en combattant près des tombeaux de ses ancêtres. Le marquis du Guast se tiendra sur la défensive jusqu'à la fin de la campagne.

Li Spagnuoli di Vercelli, all' esempio di quelli Alemanni, si sono anch' essi ammotinati; pur sua eccellenza mi ha detto che spera averli presto accordati. E gli Alemanni vanno anche adagio al marciare; pur tutti alla fine, con l' aiuto di Dio, si reduranno insieme con la cavalleria, per disturbare i nemici per tutto dove anderanno, e ci si aggiungeranno anche fanterie italiane.

Li Francesi quà in Piemonte si sono accostati al Ponte di Stura, e segno di lor partire non si vede nè s' intende; e giudica ciascuno che stieno per dar caldo a questa nuova massa, che possa passare, massime vedendosi che hanno tanto numero di cavalli insieme.

Li nostri sono di quà da Pò intorno a Desana, e la battono gagliardemente con speranza di prenderla.

De' Svizzeri si ha nuova che sieno passati, e che sieno, tra Svizzeri e Grisoni, il numero di sedici mila, e tiravono verso Paris, la dove nel luogo di Saint-Denis il Re metteva più gente che poteva insieme per far esercito, disposto di aspettare lì Cesare, e lì morire, se così piacerà a Dio, dove è la sepoltura degli altri Re.

Il signor Giambatista de' Medici[1] m' ha detto che, nella presa di Ligny, il marchese, suo fratello, ha fatto prigione un luogotenente di Piero Strozzi che era lì capo di quei fanti italiani, ma non sa il nome altro.

[1] Frère de Jean-Jacques de Médicis, marquis de Marignan.

[1] Il signor Ridolfo Baglioni, nel volersi oggi partire per il campo, come ha fatto, è stato in discorso col signor Pirro[2] longamente; e mi ha commesso che scriva che tra loro concludono, che alla fine il marchese del Vasto retirerà tutte le sue gente alla guardia delle terre, sì per essere così mente dello Imperatore, come per non ci essere il modo nè gente da poter fare: di modo che, se i Francesi di quà in Piemonte s'accostano innanzi, con li dieci mila fanti e li cinquecento cavalli leggieri e trecento lancie che hanno, e le gente italiane da basso vengono per passare e giuntarsi con essi; non si sono forze in vero da resistergli. Ed è parso loro che Vostra Eccellenza ne sia avvisata, acciò consideri meglio se è bene o no pagare più questi fanti; poichè non si può, se Dio non manda di meglio, fare altra impresa. Detto signor Ridolfo dice che il marchese del Vasto gli ha detto che il signor Valerio Orsino è fermo a' servizii di Sua Maestà Cesarea, e che sarà qui presto.

XXI.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 37.)

Milano, 23 juillet 1544.

SOMMAIRE. — Prise de Desana. Les abords de Vercelli sont dégagés. Les Français sont dans le Montferrat pour rallier la petite armée italienne de Pierre Strozzi. Pirro Colonna se rend en France. Le prince de Salerne se rend auprès de l'Empereur, qui est arrêté devant Saint-Dizier. On attribue à Pierre Strozzi le dessein d'attaquer la Toscane.

Si prese Desana a patti, e così si sono recuperate tutte quelle bicocche ch' erano intorno a Vercelli, quali infestavono molto quella città. Vi resta San Germano qual si riserverà a meglior tempo e occasione. Le gente se gli sono accostate per tenerlo stretto, e per dar agio e sicurezza a quelli della città di Vercelli di ridurre dentro tutti li grani che sono per quelli altri luoghi che si sono presi.

Li Francesi si stanno sparti nel Monferrato, e attendono a consu-

[1] Ce paragraphe est déchiffré. — [2] Pirro Colonna.

mare ciò che vi è; e credesi non aspettino altro che queste gente della Mirandola per farsi innanzi ad aiutarle a passare.

Partì iermattina il signor Pirro in poste alla volta di Francia per andare a baciar la mano al Re, come s' era obbligato; ma ha prima volsuto un salvo condotto dal generale de' Francesi, rispetto a molte cose che non si sono osservate della capitolazione di Carignano.

Partirà domattina e forse oggi il principe di Salerno, che se ne va in poste a trovare Suà Maestà, e finirà, si pensa, il carico che teneva d' essere generale della fanteria italiana.

S' è ito ciarlando per questa corte che Piero Strozzi volgeria questa gente verso Toscana, ma non c' è fondamento e ragione alcuna; non pare che lo voglia, stante le cose del mondo ne' termini che sono, se già l' animosità con le leggerezze di Piero, come Vostra Eccellenza scrisse, non l' inducesse a farlo, visto non poter far altro bene.

Questo tardare a venire nuove dell' esercito di Cesare fa segno, al giudicio di ognuno, che quel luogo di Saint-Dizier sia molto più difficile a espugnarlo di quello si pensava. Io ci fui altre volte, e mi ricordo che era un bel sito, ma non era in essere di fortezza; l' hanno poi, s'intende, mirabilmente fortificato, e son vi dentro sei mila fanti alla guardia, e non è più luogo che sia Cascina o Pontedera. Il perdere lì tempo importa assai, perchè in tanto i Svizzeri camminano, e il Re si va aiutando e provvedendo più che può.

XXII.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 37.)

Milano, 26 juillet 1544.

Sommaire. — Prise de Saint-Dizier par l'Empereur. Les troupes françaises du Piémont sont dirigées successivement au delà des Alpes.

Già tre giorni sono, il signor marchese ebbe nuova che il felicissimo esercito di Sua Maestà avea preso la terra de Saint-Dizier; ma, perchè

veniva tal nuova per voce del campo francese quà di Piemonte, non bene Sua Eccellenza la credeva. Questa mattina molti riscontri che se ne hanno la fanno certa, benchè per lettere di Sua Maestà Cesarea nè dell' esercito non si sia intesa; ma, con li avvisi che se ne hanno, la tengono per certa. Li primi avvisi, come ho detto, vennero, tre dì sono, dal campo francese, dove pareva si fosse proibito di parlarne. E questa mattina è giunto qui don Raimondo da Cardona, maestro del campo degli Spagnuoli, liberato dalla prigione de' Francesi, dove è stato dal dì della giornata di Cerisola in quà; il quale, avendo sentito moteggiare di tal presa per il campo loro, nel partire suo disse a M. de Thermes: «Ebbene! voi avete pur perso Saint-Dizier?» Al qual parlare questo signore molto mesto si restrinse nelle spalle senza altro rispondere. E porta questo particulare che s'era preso per forza, e che, per causa di certi prigioni, era nato differenza tra li Alamanni e Spagnuoli.

Ci sono secondi e terzi avvisi che la gendarmeria de' Francesi è passata di là, e le fanterie guascone e italiane erano inviate per passare similmente. E, perchè le italiane non avevano auto altro pagamento che d'uno scudo, non si potevono condurre al passare, e molti si fuggivano; onde li Guasconi, che sono più numero, se li avevano posti innanti a guisa di pecore, e li facevano marciare a loro dispetto. A che si conduce la nazione italiana! In Saint-Dizier era Sampiero Corso e la compagnia di Giovanni da Turino, le quali restano tutte disfatte.

Restano solamente in Piemonte delle gente francesi li Svizzeri, che sono circa quattro mila, e li cavalleggieri, che sono circa cinquecenta.

Tenuta a' XXVIII.

Presa di Saint-Dizier: morirono molti delli nostri nell' assalto; di persone di conto il principe d'Orange; dei loro sono restati sei mila fanti e buoni, e capi anche d'importanza, e tra essi Sampiero Corso. Sua Maestà seguitava la vittoria verso Parigi.

XXIII.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 38.)

Acqui, 7 août 1544.

Sommaire. — Le marquis du Guast laisse passer la petite armée de Pierre Strozzi, qui opère sa jonction avec l'armée française du Piémont. Ces forces réunies sont peu considérables.

Lunedì passato, che furono li iv, partì il marchese di Pavia, con avviso che il giorno innanti le gente regie inimiche fatte in Italia erono state a alloggiare a Bobbio, e con ogni sollecitudine marciavano per quelle montagne. Sua eccellenza deliberò non le lasciar passare, e fece inviare le gente alemanne e spagnuole con tutta la cavalleria verso Tortona, dove l'eccellenza sua arrivò la sera. Gli inimici erono alloggiati a Ponteza, vicino a Genova miglia dieci. Onde fece muovere tutto il campo, e la cavalleria nostra si avvicinò a loro con una parte di fanti italiani e spagnuoli; e li inimici, avean disegnato per una valle scendere nel piano, dettero volta, e si volsero verso la Riviera, mostrando di volere marciare verso Savona. E, visto questo, sua eccellenza deliberò tagliar loro la strada; e, la mattina del mercoledì, partissimo da Rivolta. e la sera andassimo a Cairo, vicini a Savona a dieci miglia. Vennero avvisi che li nimici non più volgevano verso la Riviera, ma tornavano a basso, per le langue del Monferrato presso Monbaldone; e arrivorono a detto Monbaldone, prima della cavalleria nostra. La vanguardia loro s'era smarrita con quattordici insegne, e per altro cammino giunta la notte a Castelletto (nel qual luogo anche l'altra volta Piero Strozzi ebbe ricetto, quando fuggì dalla fazione di Serravalle). Arrivata la cavalleria nostra a Monbaldone, scaramuciorono li nostri con loro buona pezza: se ne fecero di loro molti prigioni, e ammazzorno alquanti ch'erono restati indietro. E, visto sua eccellenza, quale arrivò anch' essa appresso con i gentiluomini e la retroguardia de' cavalli, che non vi era ordine di combatterli in quel sito, giudicò che non fosse più ordine il divietarli; e così dessimo volta indietro, verso Aqui.

Nel venire s' ebbe indizio e lingua, che le tredici insegne della vanguardia smarrite avevono passato la valle, ed erano lì sul monte sopra di noi, persi, che non sapevano dove dare di capo; non erono restati più di dugento fanti. Sua eccellenza li spinse alcuni cavalli appresso, ma non si possettero giungere; amazzarono alcuni, e così si salvorono a Monbaldone, dove Piero Strozzi con li altri s' era redutto. Da prigioni che si fecero, che furono molti, s' intese che tutto il numero di loro non arriva a quattro mila fanti, e che erono disfatti d' armi e desperati; di maniera che, se avessero visto l' adito sicuro, si sariano del tutto sbandati; e, con tutte le braverie che Piero usava in ammazzarne e appiccarne di propria mano, sempre se ne fuggivano. Non saranno adunque giunti in Piamonte più di tre mila cinquecento fanti; e, passando in Francia, come si tien per certo, non sarà gran soccorso a quel Re; il quale si pensa non abbia aver Piero molto a grado, essendo la prima massa tutta ita in fumo, e questa seconda, che ha avuto pagamento di undici mila paghe, ridotta a si poco numero; e si nota in lui più leggerezza che ingegno, e poco governo. Si vedrà ora, giunti costoro, quel che Francesi faranno in Piemonte; de' quali noi siamo stati quasi securi, che non verrebbono al soccorso di quelli, perchè si erono avvisi certi che stavano mezzi ammottinati per non essere pagati, e che i capi loro non ne potevono disporre; e il generale era ito in diligenza dal Re. Talchè ci siamo sicuramente aggirati per tutto, abbenchè l'esercito nostro era tale che a questi e a quelli si saria dato buon conto, quando si fusse volsuto arrisicare il tutto.

Se passeranno, si giudica che la guerra di quà abbia ad aver requie, perchè quà non sono denari da poter fare impresa; e la mente di Cesare è che si difenda; e a Francesi toccherà a difendere la Francia per un pezzo : ma, se Cesare non li reprime a questa impresa o non segua pace, si estima che al novembre debbino tornare di quà più gagliardi che mai.

XXIV.

CRISTIANO PAGNI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 38.)

Pavia, 16 août 1544.

SOMMAIRE. — Les Français ont repris l'avantage depuis l'arrivée de Strozzi; ils se sont emparés d'Alba et menacent Mondovi; la situation des Impériaux peut devenir critique, le marquis du Guast ne recevant aucun secours.

Oggi ho dato avviso all' Eccellenza Vostra de' progressi che hanno fatto Francesi, da poi che si sono giuntati con quelle gente che dallo Strozzi furono condotte in Piemonte, e la presa d'Alba, ch'io metteva dubbia. Vostra Eccellenza ha da sapere che è stata certissima; e si sono arresi li nostri dopo alcuni colpi di cannonate, senza che si fosse fatta batteria e dato altro assalto, parendogli esser pochi a poterla defendere, e presupponendo che soccorso alcuno non se gli avesse a dare.

Si sono volti di poi, fatta l'impresa d'Alba, i Francesi verso il Mondovi, quale hanno già tentato con un assalto a mano, che non gli è riuscito; e dicono che lo vogliono battere e sforzarsi d'averlo.

Si crede ormai, poi che lo Strozzi attende a queste imprese, che non passerà altrimenti con le gente sue in la Francia, e che se ne starà di quà.

[1] La perdita d'Alba è di molta importanza, rispetto, non solamente al passo di Savona e Genova, ma al commercio di altre terre che l'Imperiali tengono nel Piemonte, cioè: il Mondovi, Fossano, Cuni e Cheri; le quali sono tanto mal provviste di gente, e quelle non pagate e prive di vettovaglia, che di tutte si dubita che s'abbino a perdere, se Dio non ci remedia. E poco ordine ci si vede d'aiutarle per il disordine che ci si vede, qual non potrebbe esser quasi maggiore. Danari non ci sono, e le gente non pagate servono quando gli vien bene; talchè a me pare vedere le cose di questo stato in gran periculo; e, se il Papa si scoprisse Francese affatto, credo si saria poca defensione, per essere i po-

[1] La fin de la dépêche est déchiffrée.

puli si mal contenti per le gravezze infinite. Vedendosi il marchese del Vasto condotto in tale stato, parla di volere andare in persona a trovare Sua Maestà Cesarea, poi che le lettere non bastano a fargli credere come quà si sta; ma dubita, andando, di qualche maggior disordine, e sta tutto di mala voglia e confuso. Ed è pur gran cosa che l'Imperatore curi sì poco le cose di quà.

A Piacenza è stato l'ambasciator regio di Venezia con altri capi a consiglio col Duca di Castro; e intendo che si trovano ancora a Corte Maggiore grandi pratiche.

COSME I[er] À CATHERINE DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* Registri di minuti, reg. 1°, n° 4.)

Florence, 3 mars 1544.

Sommaire. — Le duc félicite la dauphine de la naissance de son premier fils. Il saisit cette occasion pour lui rappeler les liens d'affection qui existent entre eux depuis l'enfance. Il déplore les nécessités politiques qui l'ont forcé d'interrompre ses relations avec la France. Il espère que ces relations pourront bientôt être renouées.

La allegrezza ch'io ho preso del felice parto [1] di Vostra Eccellenza certo è stata tanta, che altra cosa non mi poteva arrecare più allegrezza; e ben me lo può credere Vostra Eccellenza, per la affezione ch'io gli porto; la quale è tale, che ben posso dir non essermi rimasto altri del sangue mio che Vostra Eccellenza, oltre l'esserci, come lei sa, da teneri anni allevatici da tanti anni insieme; sì che perderò poco tempo in farne capace Vostra Eccellenza, perchè la ragione e il debito e ogni altra cosa concorrono a questo segno. Nè di maggiore contento mi può essere che vedere la grandezza, lo stabilimento suo, onde a me ne può venire, oltre alla affezione detta, molti comodi; e in contracambio offerire quanto per me si possa in suo servizio, con lo stato che Dio mi ha dato e con la propria persona. E mi creda che oggi, poi che Dio ci ha concesso di dar a Vostra Eccellenza un figlio, non tengo maggior desiderio che un giorno poter presenzialmente visitarla.

[1] Cet enfant était François II, né le 20 janvier 1544, au château de Fontainebleau.

Restami a farle intendere in escusazione mia, che sendo mio debito mandare un uomo mio, inteso che ebbi la buona nuova dal Sigizzo, a visitarla; il che non ho fatto, per essere proibito da Sua Maestà Cesarea passare a quelle bande per la qualità de' tempi; il che mi duol tanto che non lo potria specificare a Vostra Eccellenza, e credo la conoscerà per la sua prudenza la scusa mia essere legittima, e accetterà questa lettera in cambio di visita; perdonandomi la lunghezza, per non posser, come saria mio desiderio, ogni giorno scrivergli per molti rispetti. Occorremi dunque per questa pregare Vostra Eccellenza, che mi tenga in quel grado di buon parente e servitore che l'affezione gli porto merita; e il simile mi voglio tenere in buona grazia di monsignor Delfino e del Re; alli quali, benchè per obbligo e per fede sia tenuto all' Imperatore. come mio benefattore, però non resta che all' uno e all' altro non sia buon servitore, e che in ogni occurrenza non mi possin comandare, salvo l' onor mio, al quale non posso nè debbo mancare. E credo che sarò così buono a servirle, come qualsivoglia altro, perchè, per grazia di Dio, non credomi debbin tenermi per inutil servitore ogni volta che mi voglia comandare. E, se la qualità de' tempi è di sorte che mi sforzino, per il debito dell' onor mio, a seguitare la parte di Sua Maestà Cesarea, non credo che nè il Cristianissimo nè il signor Delfino me n' abbino a voler peggio; che se l' obbligo ch' io tengo con l' Imperatore lo tenessi con essi, non mancheria d'esser così fedele a loro come a lui.

Ho voluto fare questo poco discorso a Vostra Eccellenza per mia satisfazione, acciò che possi farne capace Sua Maestà e Sua Eccellenza. E, benchè il mondo sia sottosopra, e che quasi sià superfluo lo scrivere il di sopra, pensando che forse venga da simili cause, credami Vostra Eccellenza che l'affezione sola che gli porto mi ha mosso al scrivergli il di sopra, e non altra causa. Alla quale, per essere rimasto, per voluntà di Dio, signore di Fiorenza e capo di nostra casa con si amplo e bello stato, farò di sorte che arrecherò onore a Vostra Eccellenza, come nata di essa; come sono stati ancor d'onor li nostri passati; e, sebbene la grandezza da lei a me è diseguale, non sarà da vergognare che Cosimo de' Medici, suo cugino, e in altro grado parente, sia duca di

Fiorenza. E, perchè pur troppo mi pare averla infastidita, farò fine pregando Dio per ogni felicità di Vostra Eccellenza, e che Dio mi dia grazia rivederla e poter mandare il vescovo di Forlì a visitarla in nome mio, come sommamente desidero[1].

[1] La paix de Crespy, conclue cette même année, permit au duc d'envoyer en France, selon son désir, l'évêque de Forli, avec le titre d'ambassadeur.

LÉGATION DE BERNARDO DE' MEDICI

A LA COUR DE FRANCE.

(1544-1545.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

BERNARDO DE' MEDICI.

Bernardo, fils d'Antonio di Bernardo de' Medici et de Francesca di Baldo Tedaldi, était parent fort éloigné du duc Cosme Ier; car la branche à laquelle il appartenait se séparait de la souche commune vers la moitié du XIIIe siècle. Attaché, dans sa jeunesse, à la fortune du cardinal Silvio Passerini, il suivit son protecteur lorsque celui-ci fut chassé de Florence, en 1527. Clément VII accueillit le jeune Bernardo avec faveur, et, en 1528, il le nomma évêque de Forli. Après la chute de la république, le nouveau prélat, qui ne songea jamais à son évêché que pour en toucher les revenus, rentra à Florence. En 1537, Cosme Ier lui confiait la mission de faire part de son élévation récente à l'Empereur. En 1544, à la nouvelle de la paix de Crespy, le duc essaya de renouer les relations de Florence avec la France, et il désigna l'évêque de Forli pour complimenter, en son nom, le Roi François Ier. Bernardo fut reçu à la cour de France avec une extrême froideur, et son ambassade dura quelques mois à peine. Il se retrouvait, en 1547, à Augsbourg, auprès de Charles-Quint. Ce fut dans cette circonstance, que la fameuse question de la préséance entre l'ambassadeur de Florence et celui de Ferrare fut résolue en faveur du premier. Enfin Bernardo devait une troisième fois représenter le duc auprès de l'Empereur : en 1552, il fut chargé de lui demander le secours de ses armes contre les Siennois. A peine de retour à Florence, il mourut le 4 octobre de la même année.

Bernardo de' Medici était un fort savant homme; il fut un des fondateurs de l'Académie florentine

I.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 1ª.)

22 décembre 1544.

Sommaire. — Mariage projeté entre le duc d'Orléans et la fille du roi des Romains. La santé du Roi est ébranlée. Préparatifs de guerre contre l'Angleterre.

Qui si tiene per certo che Sua Maestà Cesarea risolverà fra un mese il matrimonio del signor duca d'Orléans, e pare che li più tenghino che gli darà la figliuola del Re dei Romani con lo stato di Milano[1].

Il Re Cristianissimo partirà per Blois, il giorno seguente a questa Pasqua, per stare lì qualche giorno, se già la malattia non lo impedisce; perchè ha spesso qualche febbre interpollata, ed ieri prese medicina : pure si vedeva iersera che stava bene.

Il signor admiraglio[2] partirà dopo la partita del Re per la volta di Normandia, per preparare le nave per l'armata contro gl'Inghilesi in numero grande; e si pensa che il Re, quando intenderà l'armata essere in ordine se ne andrà da Blois a quella medesima volta, dove si dice ancora che farà venire le galere che sono a Marseille. E di già gli Francesi hanno tolto due nave di Veneziani cariche di malvagia che andavono in Inghilterra, ed un' altra nave medesimamente che si era partita d'Inghilterra per Spagna, dove erono solamente le robe del signor d'Albuquerque di valuta assai, e sono state giudicate per ben prese, per avere quel duca servito gl'Inglesi, ed essere passata la nave senza salvocondotto, quale, se avessi domandato in tempo, s'intende che gli saria stato concesso.

Questi signori colonnelli hanno con fatica licenzia d'andare insino a loro casa, ma con questo che siano quà di ritorno a primavera; e in somma si sentono gran rumori di preparativi contro al Re d'Inghilterra.

[1] En exécution d'un des articles du traité de Crespy, qui établissait que l'Empereur donnerait au duc d'Orléans, second fils du Roi, ou sa propre fille ou une fille de son frère, le roi des Romains, en lui abandonnant comme dot, soit le Milanais, soit les Pays-Bas.

[2] L'amiral Claude d'Annebaut.

II.

BERNARDO DE' MEDICI À LORENZO PAGNI, SECRÉTAIRE DU DUC.

Fontainebleau, 22 décembre 1544.

SOMMAIRE. — Grande faveur de l'amiral Claude d'Annebaut.

Io sarei troppo longo, se volessi dire il modo del vivere di questa corte e la natura loro. Li dirò che l'admiraglio governa ogni cosa, e senza lui non si può parlare al Re, nè avere niente. Ed è bisognato che la Delphina vada per mezzo suo, ancora che lei sia patrona di tutti, e tanto ben vista e amata dal Re, Delphino, Orléans e tutti, quanto dire si possa.

III.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Fontainebleau, 27-31 décembre 1544.

SOMMAIRE. — Indisposition du Roi. La cour; la chasse; les dames. Catherine de Médicis est de première force en grec. Réunion projetée de dix théologiens chargés d'examiner officiellement les articles du futur concile de Trente.

Noi siamo sempre a Fontainebleau, dove per una certa malattia di Sua Maestà Cristianissima, la quale ha spesso una febretta, si pensa staremo qualche dì; pure dicono ancora che, se stessi un' poco meglio, andria via verso Blois. Quà ci sono molte cose a proposito per le caccie; e Sua Maestà mi ha detto che, se Vostra Eccellenza avessi voglia di niente, o levrieri di Brettagna o bracchi per caccia grossa che trovisi, che altro non desiderria in ogni cosa di compiacerli.

Il principe di Salerno è ancor quà; e ogni sera queste dame lo fanno cantare due canzone napolitane, e ci hanno in dette una quantità di chitarre, che ogni dama ha la sua. La Delphina attende a studiare, ed

è tanto litterata, e massime in greco, che fa stupire ogni uomo; ed infine per tutti li rispetti è adorata universalmente.

Tenuta a' xxxi.

Per commissione della Maestà Cristianissima sono andati dieci uomini litteratissimi, de' quali uno è il maestro della illustrissima signora Delfina, a un castello vicino a Paris a quattro leghe, per star lì, e disputare sopra i articoli del concilio, acciò che comparischino resoluti sopra essi, ogni volta che il concilio si facessi, che qui non si crede.

IV.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Fontainebleau, 10 janvier 1545.

Sommaire. — L'Empereur ne se prononce pas sur la question du mariage d'Orléans. On suppose qu'il désignera sa fille aînée, avec le duché de Milan pour dot. Les étrennes des dames. La maladie du Roi; traitement et guérison.

Stanno qui con desiderio assai che l'Imperatore risolva il parentado con il signor duca d'Orléans; ed, avendo nell' ultima audienzia, l'ambasciador Cesareo incidentemente parlato a Sua Maestà Cristianissima di prolungar la dichiarazione, di buon luogo ritrassi allora che non gliene fu risposto cosa alcuna. Ed essendosi di poi, da quattro giorni in quà, detto per molti dello essere venute lettere al signor duca d'Orléans, che l'Imperatore gli dava per moglie la sua primogenita con il stato di Milano; fatta ogni diligenza di sapere se ne teneva lettere da Sua Maestà Cesarea, trovai che Sua Eccellenza era stato avvisato da M. de la Roche-sur-Yon, Francese, amicissimo suo, e prigione alla corte Cesarea, che il consiglio di Spagna, per essere già gravida la principessa loro, aveva resoluto a Sua Maestà Cesarea il maritaggio della sua primogenita con la prefata Eccellenza, dandoli per dote il detto stato di Milano. E a questo si è detto tanto più disporsi l'Imperatore, perchè

la Fiandra non pareva che venissi volentieri sotto li Francesi. Ma, per essere tale avviso venuto da un Francese, non è parso che gli si presti interamente fede. E altro non ci è, se non che l'illustrissima signora Delfina mi disse iermattina, che qui con desiderio se n'aspetta la resoluzione da Sua Maestà Cesarea fra quindici giorni.

Il Re Cristianissimo, la sera del primo di questo mese, trovandosi con l'illustrissima signora Delfina e con madama Margherita, sua figliuola, e altre dame della corte, dispensò in presenti fra loro, dicono ben di quaranta mila ducati di oro. Alla illustrissima signora Delfina dette, in uno diamante e in uno rubino, per dieci mila; a madama Margherita, in altre gioie, per otto mila; a madama d'Étampes, in un buffetto, che così pare che chiamino un servizio d'argento, per sei mila; alla contessa de Vertus, sorella di madama d'Étampes, in gioie, per quattro mila; e così andò seguitando fra le altre, insino alla detta somma delli quaranta mila scudi.

L' indisposizione di Sua Maestà Cristianissima, essendosi finalmente resoluta in una postema fra l'un sesso e l'altro, dove altra volta dicono averla avuta, per deliberazione de' suoi medici ordinarii e d'altri medici valentissimi fatti venire da Paris, si feciono certi rottorii a dì VII del presente, perchè s'aprissi, come successe. E il dì seguente stette assai bene. E di donne non ci va, se non madama d'Étampes [1].

[1] L'évêque de Forli entre dans des détails intimes. On en trouve une nouvelle preuve dans le billet suivant, adressé par lui à Lorenzo Pagni, à la date du 17 janvier : «La Delfina sta bene e bella; e, da poi sono quà, che oggi fa un mese e non so che dì, il Delfino ha dormito quattro volte con lei. Oggi è stato per montare in poste per ire a Blois, per vedere suo figlio.»

V.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Fontainebleau, 18-20 janvier 1545.

Sommaire. — Préparatifs de guerre contre les Anglais. Insultes dirigées contre les Italiens, réprimées par ordre du Roi. L'Empereur toujours indécis touchant la cession du Milanais ou de la Flandre.

Fannosi gagliarde provvisioni di fanti francesi, e di già dicono essere in ordine dieci mila fanti sotto il signor mariscal du Biez per vettovagliare Ardres, com' hanno già fatto tre o quattro volte.

Si è detto che gl' Inglesi hanno preso alquante barche cariche di vino, che di Borgogna e di Guascogna andavono a Dieppe.

Pochi giorni sono fu attaccata una borsa piena di polizze[1], con certi motti contro a questi Italiani, dietro alle spalle d' un buffone, detto Brusquet, secondo la forma che si suole a Pasquino; e ne fu fatto sì gran rumore, e massime dal conte della Mirandola e da Piero Strozzi, che pervenne agli orecchi del Re. Il quale, per essere stata cosa brutta e non usitata in questa corte, se ne mosse e con tutti questi signori in grandissima collera, volendo che si castigassi chi avessi errato. Funne contro ogni verità per mala sorte sua incolpato il vescovo di Pavia.

Il vescovo, benchè innocentissimo, ha travagliato assai; e per la grazia di Dio e per l' innocenzia sua n' è rimasto giustificatissimo appresso al signor admiraglio e a questi altri signori; e, non contenta la fortuna di questo, ha fatto ancora che dalla stalla avuta qui, vicino al mio alloggiamento, per ordine de' forrieri, gli fussi tolto l'altra notte uno de' migliori cavalli ch' egli avessi.

Qui si sta aspettando questa santa resoluzione di Sua Maestà Cesarea del parentado col signor duca d' Orléans, e quale de' due stati sia per dare a Sua Eccellenza; e per comune oppinione si tiene che gli darà la Fiandra.

[1] Papiers ou feuilles détachées.

VI.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME I[er].

Orléans, 20 février 1545.

SOMMAIRE. — Présents envoyés par l'Empereur au cardinal de Tournon, à l'amiral, au secrétaire Bayard. Parole du Roi sur sa santé. Le choix de l'Empereur est fait entre la cession du Milanais ou celle de la Flandre; on ne le connaît pas encore. Amours intéressées des seigneurs italiens à la cour de France.

L'Imperatore ha mandato a presentare il reverendissimo de Tournon, il signor admiraglio, e Bayard primo secretario, per venti mila scudi fra tutto : a Tornon in tredici pezzi d'oro, per otto mila; e altanti e della medesima valuta al signor admiraglio; e a Bayard per quattro mila in danari. Il presente l'ha portato il signor Viron, Borgognone; e il Re ha volsuto che questo signore l'abbi visto, con dirli : « Dite a Sua Maestà Cesarea che io sono stato molto male e in « pericolo. Ma adesso sto bene e sano, ma morto per conto delle « dame. »

Alli x del presente, Sua Maestà Cesarea si rinchiuse, facendo intendere di non volere dare audienzia insino che non ha preso il legno; e ha detto che della alternativa delli duoi stati[1] è risoluto; e fra pochi giorni si dichiarerà per un uomo a posta, che quà s'aspetta di giorno in giorno con grandissimo desiderio.

Sonsi preparati danari e già rimessi a Lyon, per mettere in ordine le galere de Marseille e farle venire alla volta di Normandia.

Piero Strozzi è preso a far l'amore con madama de Bonneval, molto amica di madama d'Étampes; il Priore (Leone Strozzi), con una favorita della illustrissima signora Delfina; il conte della Mirandola, con madama d'Étampes : e questo è tenuto sia ad arte, per avere ciò che vogliono per questa via.

Stando scrivendo, m'è fatto intendere da persona degna di fede che oggi è venuto il secretario del signor Morette al Cristianissimo, portando nuova che Sua Maestà Cesarea è resoluta dell' alternativa

[1] Pays-Bas ou Milanais.

delli due stati; e ne manderà la dichiarazione, ogni volta che dalli Francesi sarà restituito Stenay in quel modo che debbe essere restituito : con ciò sia che loro abbino gettato in terra la muraglia vecchia, lassando in piè le fortificazioni che vi avevono fatte. E l'Imperatore vuole che si rifaccia la muraglia vecchia, e si buttino a terra le fortificazioni nuove.

VII.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME I[er].

Blois, 29 février 1545.

Sommaire. — L'Empereur fait savoir au duc d'Orléans qu'il est prêt à tenir ses engagements, mais à la condition que la France tiendra les siens.

È tornato uno uomo del signor duca d'Orléans, mandato da Sua Eccellenza all' Imperatore da Montargis; il quale ha detto avere avuto da Sua Maestà Cesarea queste parole : « Dite a M. d' Orléans che io « non mancherò di niente di quel che io gli ho promesso; ma che dica « al Re che similmente non manchi. »

L'ambasciador Cesareo ebbe ieri l' audienza da Sua Maestà Cristianissima; fra gli altri ragionamenti quella gli disse essere resoluta, affermandogliene con giuramento, di volere osservare ogni cosa a Sua Maestà Cesarea; e che per lei non si mancherà d' alcuna che sia contenuta nella capitulazione; che già l' aveva fatta ratificare per tutti gli stati suoi e per tutti li suoi consigli, e che la ratificazione di M. Delfino l' aveva già mandata a sua Maestà Cesarea.

VIII.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Blois, 14 mars 1545.

Sommaire. — Différend entre le Pape et le Roi relativement au concours que le Souverain Pontife a promis à la France contre les Anglais. Le contrat qui établit les droits du Roi sur la place de Stenay vient d'être retrouvé et mis sous les yeux de l'Empereur.

Non pare che fra questa Maestà Cristianissima e Sua Beatitudine ci sia troppo buona voluntà; perchè quà si dice il Papa mancare a quanto ha promesso contra agli Inglesi; e perchè Sua Santità risponde che vuol mandare li fanti sotto al governo del signor Alessandro Vitelli, conoscendosi benefizio maggiore di questa impresa di darli cento fanti che li danari; alla provvisione de' quali, o per la troppa somma addimandatagli, o per la cagione sopradetta, o per altre, mostra avere qualche difficultà; allegando trovarsi sopraccarico di spese, così pel soccorso d'Ungheria e per guardare sue terre, come ancora per mandare li legati al Concilio. E, replicandosi per il Re che di quà vanno a Roma tante spedizioni che più ne cava assai che non ci metteria, pareva che Sua Santità volessi concederli tre decime, due per il Re e una per sè. La quale cosa non è stata accettata, con dire che questo lo può fare senza lui. E così s'intende aver messo due decime. Vorria ancora il Re che il Papa mandassi un legato a Lyon, e vi dimorassi per conto delle spedizioni; il che Sua Santità per niente non gli vuol concedere. Pensasi nondimeno che, per conto di questa guerra contr'agli Inglesi, il Papa in qualche modo s'accorderà. Del che il nunzio ne sta aspettando di giorno in giorno la resoluzione. Ed io ho di poi inteso di buonissimo luogo, che quel frate Spagnuolo di casa Gusman fu spedito dal Re a Sua Santità, perchè gliene facesse una bravata in suo nome del prolungamento sopra questa resoluzione de' danari in cambio de' sei mila fanti promessi; e, dopo questa, quando gliene fusse parlato, tiene commessione a quale accordo ne debbe venire.

M'è stato fatto intendere come Sua Maestà Cristianissima mandò

ieri a chiamare in gran pressa l'ambasciatore Cesareo, con farli noto che la lettera e contratto[1] era trovato appresso M. de Longueville, che lo riteneva. E s' è mandato subito tutto a Sua Maestà Cesarea; e s'aspetta la dichiarazione dell' alternativa del parentadò fra sei o otto giorni.

IX.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Blois, 22-23 mars 1545.

SOMMAIRE. — Intrigues de cour. Madame d'Étampes et le cardinal de Tournon; le médecin italien de Madame la Dauphine est compromis dans cette affaire.

Il medico di Madama la Delfina venne ieri presto da Tours, per ordine del Re e di Sua Eccellenza; il quale è Ferrarese, e fu già medico del cardinale di Ferrara. Ed è in luogo che niuno gli può parlare. La causa dicono essere per avere sparlato delle dame più volte in varii modi; e qui n' è fatto gran caso. Dio lo aiuti!

[2] A dì passati furono messe in consiglio secreto due polizze che dicevano male del cardinale de Tournon, e di un M. de Saint-Martin, suo secretario, allora a Paris; e furono date a detto Tournon, che mandò subito per il detto secretario, e seco insieme le riconobbe essere di mano di un suo medico. Il quale fu preso ad instanza sua per ordine del consiglio; e, nell' essere con ogni diligenzia esaminato, dimandò di grazia di parlare al cardinale di Tournon; al quale confessò averle fatte a contemplazione di certi nepoti suoi, che avevano avuto per male che avesse renunziato a questo suo secretario l' abbazia di Sant' Antonio. E,

[1] Il s'agit ici du contrat que le duc de Lorraine défunt avait fait avec le Roi relativement à Stenay. Ce contrat ne se retrouvait pas, et l'on avait promis de fortes sommes à qui le ferait découvrir. Il était entre les mains de M. de Longueville. Stenay était une des clefs de la Lorraine; l'Empereur tenait beaucoup à ne pas la laisser aux mains de la France. Le Roi finit, après de longues négociations, par renoncer à la possession de cette place. (Voy. *Papiers d'État de Granvelle*, t. III, p. 30, 38, 108, 116, 163, 178, etc.)

[2] Ce qui suit est déchiffré.

rimesso in prigione, fu condannato per il consiglio alla morte; e, domandandone grazia a detto Tournon, ebbe in risposta che non era in suo potere, venendo la condannazione dal detto consiglio. Pare che Sua Maestà gli facesse dare la vita. Onde il medico ha poi sparlato e detto male assai del cardinale Tournon, in modo che è stato preso un altro suo secretario. E si vede che Tournon porta gran pericolo di non cadere affatto. Giudicasi questa guerra essergli fatta da madama d'Étampes; e di già non si parlano. E Madama ha fatto intendere a questi, che negoziano per il conte dell' Anguillara, che trovino più giustificazioni che possono, e lassino fare a lei. Della presa del qual conte si dice essere stato causa Tournon, Paulin e Grignan, tutti e tre collegati insieme.

X.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Amboise, 27-30 mars 1545.

SOMMAIRE. — La déclaration de l'Empereur est enfin connue. Il donnera au duc d'Orléans le duché de Milan et sa nièce; dans le cas où le Roi assurerait au duc un établissement convenable, l'Empereur consentirait même à lui donner sa fille; avec l'alternative du Milanais et des Pays-Bas.

Oggi comparse il signor de Morette con dichiarazione di Sua Maestà Cesarea, indiritta al suo ambasciatore; il quale portò subito la nuova a Sua Maestà Cristianissima, che volse tutto *in scriptis*. Si spera che, fra tre o quattro giorni, s'intenderà ogni particulare. Questi signori stanno tutti allegri, e dicono che le nuove sono buonissime, e la dichiarazione essere tutta conforme alla capitulazione.

COPIE DE LA LETTRE DE L'EMPEREUR AU ROI[1].

Io mando a Vostra Maestà la declarazione dell' alternativa che è questa : che io dichiaro di dare a M. d'Orléans mia nipote per moglie con lo stato di Milano : ma, perchè la Regina, mia sorella e sua con-

[1] Per quanto s'è potuto ritrarre.

sorte[1] mi disse, quando era quà, che Vostra Maestà aveva inclinazione a mia figliuola, gli dico che mi contento ancora dare al prefato M. d'Orléans detta mia figliuola con il detto stato di Milano, o con il Paese da Basso, come più piacerà a Vostra Maestà, con dirle nondimeno che, in tal caso, desidero che Vostra Maestà abbi in considerazione che M. d'Orléans è povero gentiluomo, risolvendosi ella che segua il mariaggio fra lui e detta mia figliuola.

XI.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Amboise, 31 mars 1545.

SOMMAIRES. — Intrigues dirigées contre le cardinal de Tournon.

[2] La cosa del cardinale de Tournon va pure innanzi, e si dubita della sua ruina; e la guerra si dice essergli fatta dalla Regina di Navarra e da madama d'Étampes : l'una, perchè Tournon ha legate le mani a Sua Maestà nella capitulazione, che non si debbe impacciare sopra il regno di Navarra se non amichevolmente; l'altra, perchè detto cardinale aveva voluto subornare uno maestro di richieste, che facessi supplica e dicessi male di lei al Delfino, e il detto maestro non volse acconsentire, e ridisse tutto a detta madama d'Étampes, e ella a Sua Maestà. E così dicono che il cardinale de Tournon e il detto maestro di richieste ne sono stati innanzi al detto Re di Francia; in modo che Sua Maestà, perchè l'uno affermava ciò esser vero e l'altro negava, gli ha fatti ambedue sottoscrivere di starne a giudizio. E, benchè il cardinale de Tournon ricalcitrasse, con allegare, oltre a' meriti suoi, che non era conveniente un cardinale stare a paragone con si basso uomo, gli è bisognato nondimeno ad aver patienzia.

[1] La Reine de France Éléonore, sœur de l'Empereur. — [2] Cette dépêche est déchiffrée.

XII.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Amboise, 3 avril 1545.

SOMMAIRE. — Le secrétaire du Roi, M. de l'Aubespine, porte la réponse du Roi à l'Empereur. La France choisit le Milanais; on parle de donner le Piémont au duc d'Orléans, en offrant une compensation au duc de Savoie. En ce cas, on demanderait la main de la fille de l'Empereur. Si cette combinaison échouait, on se contenterait de la fille du roi des Romains. Généreuses dispositions du Dauphin à l'égard de son frère. Le cardinal de Tournon a obtenu son pardon du Roi.

Partì quel secretario de l' Aubespine, spedito dal Re Cristianissimo all' Imperatore, per ringraziare Sua Maestà Cesarea, e accettare le offerte fatte circa lo stato di Milano e Paese da Basso, risolvendosi Sua Maestà Cristianissima o alla primogenita o alla nipote. E, perchè questa Maestà inclina assai alla sua primogenita con detto stato di Milano, e ci vanno più considerazioni per l' augumento dell' entrata da farsi a M. d' Orléans, propone il Re, per questo secretario, a Sua Maestà Cesarea non so che partiti, come saria, fra gli altri, che Sua Maestà Cesarea trattassi col signor duca di Savoia di dare a M. d' Orléans il Piemonte, avendone la ricompensa di quà da' monti. E, ancora che la cosa vadia segreta, e che Sua Maestà Cristianissima abbia mandato a dire all' Imperatore volere che Sua Maestà Cesarea sia quella che la publichi, nondimeno s' intende per certo che, segua qualsivoglia de' due parentadi, questi signori sono resoluti di pigliare lo stato di Milano; e che di più, in caso che vedissino le cose sopra l' augumento della entrata di M. d' Orléans fussino per andare in lungo, sono disposti, per torre ogni lunghezza, a risolversi quanto prima della nipote con detto stato di Milano.

M. Delfino ha fatte grandi ed amorevoli offerte al Re Cristianissimo e a M. d' Orléans per l'augumento dell' entrata di Sua Eccellenza, ogni volta che Sua Maestà Cristianissima si risolva al mariaggio della primogenita di Sua Maestà Cesarea, con dirli espressamente che, in tal caso, non guardi per rispetto suo in cosa alcuna, perchè è contento di fare maggior parte al fratello di quello che per ragione della succes-

sione gli perviene. E questo medesimo disse ancora all' ambasciatore Cesareo.

Dicesi ancora il prefato de l' Aubespine avere commessione di parlare a Sua Maestà Cesarea della pace fra il Re Cristianissimo, e il Re d' Inghilterra; e questi signori se la promettono.

M. d' Orléans si mette già in ordine per andare alla corte Cesarea, e si pensa che si partirà lunedì prossimo.

Intendesi ancora che, fra pochi giorni, il principe di Savoia debba andare alla corte Cesarea.

Il cardinale de Tournon s' intende ha ottenuto perdono da Sua Maestà Cristianissima, e corteggia madama d' Étampes.

XIII.

BERNARDO DE' MEDICI A LORENZO PAGNI.

Tours, 8 avril 1545.

Sommaire. — Le Roi songe à visiter Milan et les belles villes du nord de l'Italie. La Dauphine l'engage à ne pas oublier Florence.

Alli giorni passati, il Re Cristianissimo, essendo in certo ragionamento con madama d' Étampes ed altre dame sopra lo stato di Milano, disse loro che voleva andar presto a vedere Milano, Venezia, Ferrara ed altre belle città d' Italia. Ed, in su questo essendo sopraggiunta la Delfina, ed inteso di quel che si ragionava, si voltò a Sua Maestà e gli disse che, se Ella se andava a Milano, non potria mancare di non andare ancora insino a Fiorenza, per essere il signor duca tanto suo affezzionato servitore. Al che Sua prefata Maestà piacevolmente rispose che gli pareva Fiorenza troppo lontana; pure che non ne mancheria. E madama la Delfina gli replicò che ella se lo prometteva di certo, che ogni volta che andassi a Milano, anderia a Fiorenza ancora. E in su questo il Re, cominciando a ridere con Sua Eccellenza, e con la prefata madama d' Étampes e l' altre dame, di nuovo glielo promesse, entrando di poi in altri ragionamenti piacevoli.

XIV.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Tours, 8 avril 1545.

OMMAIRE. — Il n'est plus question de l'échange du Piémont, mais de l'acquisition de Parme et de Plaisance. La jeune princesse de Navarre proteste contre son mariage avec le duc de Clèves. Succès des Anglais; prise de Belle-Isle.

Non è vero il partito della permutazione del Piemonte col signor duca di Savoia.

M' è bene accertato da persona di fede, fra gli altri partiti, il Re avere messo innanzi all' Imperatore di volere riscuotere Parma e Piacenza, già impegnate a certo tempo per dugento mila scudi, ancora che il tempo di riscuoterle sia passato.

La principessa di Navarra[1], uscendo la mattina della Pasqua dalla comunione, insieme col reverendissimo di Tournon, ed, essendosegli fatto innanzi l' ambasciatore Cesareo, con certi del duca de Clèves, lei si fermò, e disse loro che non era mai stata sua intenzione, nè del Re, suo padre, nè della Regina, sua madre, che lei fusse moglie di Guglielmo de Clèves; e che così era in pura coscienzia; e che, per non multiplicare in parole, senza altri giuramenti in tal matteria, le doverriano credere, con ciò sia che quello che s' era fatto, fussi stato tutto per compiacere al Re, e non per voluntà che eglino o lei ne avessino. Ed in questo porse a quelli del duca de Clèves una scritta che aveva in mano; la quale il prefato cardinale de Tournon, pigliandola, dette loro : il contenuto della quale per ancora non s' è possuto intendere[2].

[1] Jeanne d'Albret; contrainte à épouser le duc de Clèves, elle protesta contre cette alliance, qui fut en effet rompue, et elle épousa Antoine de Bourbon, père de notre Henri IV.

[2] Le papier remis par Jeanne d'Albret aux gens du duc de Clèves renfermait sa protestation, qui a été reproduite dans le t. III des Papiers d'État de Granvelle, p. 112. Jeanne était toute jeune encore. «Ma gouvernante, dit-elle elle-même, me répétoit que, si je n'y consentois (au mariage), je serois tant fessée et maltraictée, que l'on me feroit mourir.» L'enfant avait du caractère.

Gl' Inghilesi a questi giorni, con quelle quaranta in sessanta navi, con le quali erano nel porto o costa di Brettagna, hanno preso da cinquanta navi di Francesi e Brettoni, in una volta trenta, e l' altre in più partite; avendo ancora messo in terra due mila uomini in circa a una isola chiamata Belle-Ile, la quale, insieme con parecchi villagi che erano per la detta costa, hanno abbrucciato. E possono mettere in terra quattro in cinque mila uomini a ogni loro posta. E di più s' intende essere da trenta navi d' Inghilesi al capo di Cornouailles, per affrontare M. de Lorges; e quivi lo aspettano.

XV.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Romorantin, 22 avril.

Sommaire. — Retour de M. de l'Aubespine. Départ du duc d'Orléans pour aller trouver l'Empereur à Anvers. Solution probable : le duc d'Orléans épousera la fille du roi des Romains et recevra le Milanais. Les Anglais. Négociations. Toutefois la guerre se poursuit de part et d'autre. Réclamations et murmures du peuple, ruiné par les impôts.

Il secretario l' Aubespine tornò avanti ieri dalla corte Cesarea. Ha confermato Sua Maestà Cristianissima nella buona opinione che aveva di Sua Maestà Cesarea; avendo anche spinto gagliardamente innanzi il prefato M. d' Orléans, che lo trovò a Parigi, dove pare Sua Eccellenza si trattenessi, insino che il detto l' Aubespine ritornassi. Il che, nonostante che da qualcuno non sia creduto, imperò io le dico di certo che Sua Eccellenza è andata innanzi. E Sua Maestà Cesarea, avendo inteso la venuta sua, l' aspetta a Anvers; e, al suo ritorno, si doverrà pure sapere l' ultima conclusione. E, se bene Sua Eccellenza mi disse che andava per ringraziare Sua prefata Maestà della nepote e stato di Milano, non pare ancora che sia staccata la pratica della figliuola; intendendosi, fra gli altri partiti imposti dal Re per accrescimento della entrata di M. d' Orléans, essere stato proposto ancora il contado di Berry; ma, per essere la prima più facile,

penso che si concluderà il mariaggio della nepote, con detto stato di Milano.

Tornò di poi ancora il secretario di madama d'Étampes; e il suo ritorno è stato secreto non so che giorni, e poi s'è chiarito. E, per quanto si ritrae, ha portato gl'Inghilesi contentarsi di fare la pace con queste condizioni: che Ardres si disfaccia e non si possa rifare, e che loro renderanno Boulogne disfatta con la medesima condizione; pagando però Sua Maestà Cristianissima quanto deve a quel Re per le pensioni decorse, che arrivano a un milione e trecento mila scudi. E molti vogliono che di più s'abbi da restituire Hesdin a Sua Cesarea Maestà. Intrattanto gl'Inghilesi, con ottanta o cento navi, trovansi a quella isola di Belle-Ile, presa da loro l'altro giorno; e ultimamente han tolto alli Francesi da quattordici in sedici navi, aspettando con il sudetto numero di navi, in quell' isola M. de Lorges, per impedirlo che non passi in Scozzia. All'incontro li Francesi hanno da trenta in trentacinque navi nella piaggia o porto di Hâvre-de-Grâce e Saint-Malo, e han fatto staggire tutte le altre che sono nelli loro porti, per servirsene a questa impresa contro Inghilterra; e si pensa che non possino ridurle insieme per tutto il mese di luglio prossimo.

Per il qual rispetto, e per non si essere la provvisione conveniente di danari, secondo intendo, il signor admiraglio pare che se voglia protestare a Sua Maestà; la quale in questo bisogno aveva mandato un maestro di richieste con cento uomini d'arme a la Rochelle e certe altre terre lì vicine, per far danari, e augumentare le gabelle de' sali e altro; ma se n'è tornato senza far niente. E s'intende quei popoli essere tutti sotto sopra e quasi ammutinati. Imperò vi sono restati li detti cento uomini d'arme, che ruinano il paese. Intendesi ancora che la città di Parigi mandi ambasciatori a Sua Maestà, a reclamare, e dire che non possono reggere più, nè pagare tanti danari; che ancora la Maestà Cristianissima voleva accrescere le gabelle.

XVI.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME I[er].

Romorantin, 25 avril 1545.

SOMMAIRE. — Le Roi se dispose à se rendre en Normandie, pour surveiller les préparatifs de la guerre contre les Anglais. Le Pape consent à contribuer aux frais de cette guerre. Nouvel arrangement proposé en faveur du duc d'Orléans. Le comté d'Asti.

Le dirò che Sua Maestà Cristianissima si partirà di qui fra due o tre giorni per Blois, per andarsene poi di lungo in Normandia per vedere l'armata, e sollecitare che sia tutta insieme e in ordine quanto prima sia possibile. E si pensa, come già le ho scritto, che non possa essere prima che per tutto luglio prossimo; ma con la presenza sua potrà anticipare qualche giorno, e fare che sia al porto di Hâvre-de-Grâce, congiungendola con quella di Marseille, per andare nell' isola d'Inghilterra con quel numero di fanti e cavalli che ho scritto. E generale, in luogo del signor admiraglio, andrà il principe di Melphi.

Il Papa dà per certo a Sua Maestà Cristianissima dodici mila scudi il mese, durante questa guerra d'Inghilterra.

Essendo andata sempre molto segreta questa pratica dell' accrescimento della entrata di M. d'Orléans, con difficultà si possono intendere tutti li particulari. Pure ho inteso Sua Maestà aver proposto ancora il contado di Asti, e in contraccambio renunziare a tutte le ragioni ed azioni che avessi sopra Nizza e altre terre che tiene il duca di Savoia, con buona voluntà e consenso nondimeno di detto duca.

XVII.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Romorantin, 25 avril 1545.

SOMMAIRE. — Démarches officieuses pour amener la paix entre la France et l'Angleterre. L'amiral anglais et le secrétaire de madame d'Étampes. Nouvelle faveur du cardinal de Tournon. Les hérétiques de Provence.

In prima le dirò piu particularmente che per altre mie non aveva potuto fare, per essersi tenuto tanto segreto da questi signori, quanto aveva passato quel secretario di madama d'Étampes. Il quale, avendo contratta qualche amicizia, per via d' un prigione, con l' admiraglio del Re d' Inghilterra che risede a Boulogne, fu mandato di quà a parlargli da parte del signor admiraglio di Sua Maestà Cristianissima; mostrandoli che, per non vedere la rovina fra loro due Maestà, saria bene interporsi con qualche accordo; e che, quando quella Maestà restituisse Boulogne, opereria di sorte che il Re Cristianissimo verrebbe alla pace, lasciandosi andare a qualche somma di denari, oltre a quelli delle pensioni decorse. La risposta di quello admiraglio fu che non ne aveva alcuna commessione di parlare; ma bene credeva che, se Sua Maestà Cristianissima lasciava Boulogne al suo Re, la quale, oltre all' aspettarsegli di ragione, aveva ancora guadagnata a buona guerra, si potria venire a qualche buona composizione; e che allora non sapeva se gli dire altro. Ed, essendogli pure fatto grande instanza dal detto secretario che sopra ciò dovessi pensare e proporre qualche partito, sua signoria replicò che, sapendo il suo Re ne stava bene e non voleva la pace, non aveva che dirgli di più, nè che scrivere al suo Re, se già non voleva che da sua parte gliene scrivessi. Del che finalmente il detto secretario gli disse essere contento. E sua signoria scrisse a quella Maestà tutto questo ragionamento. Dalla quale gli fu riscritto indietro, che sopra le cose di Boulogne aveva risposto saviamente, e che dicessi al detto secretario che, se il Re Cristianissimo gli voleva lasciar Boulogne, la quale per le suddette ragioni gli si aspettava, egli ancora gli

rimetteria qualche cosa delle pensioni decorse; e che altro in ciò non gli occorreva che rispondere : e con questo se ne ritornò il prefato secretario. Donde, parendo a questi signori non ci essere buono appicco di pace, non fu cosa alcuna di quello che per la penultima mia scrissi.

Intendesi bene essere stato fatto qualche opera da Sua Maestà Cesarea, che per questo anno le cose fra queste due Maestà restino così nel modo che elle sono, cioè : Che il Rè Cristianissimo non vadia più innanzi e non faccia la impresa d'Inghilterra; e che quel Rè medesimamente non faccia altro. Di che questi signori non hanno voluto intendere parola, per rispetto di molti denari spesi nelle provvisioni fatte.

Venne iersera alla corte il reverendissimo Tournon; e, subito che fu scavalcato, il signor admiraglio l'andò a visitare, e lo menò da Sua Maestà Cristianissima; con la quale stettero loro due per gran spazio insieme; e di poi se n'andarono nel giardino, spasseggiando fra loro due, Sua prefata Maestà con tenere la mano sempre sulla spalla a sua signoria reverendissima. In modo che se ne spera benissimo, non avendo mai il reverendissimo Meudon[1] voluto accettare la cura delle faccende che gli era stata voluta dare. E dicono che, ottenuta che arà grazia di tagliar certi boschi per rifarsi delle spese che ha avute alla corte Cesarea, se ne andrà a Parigi.

Sono parecchie settimane che nacque non so che eresia in Languedoc[2] fondata in su quel *crescite et multiplicamini*, in questa maniera : che li populi di certe ville là si rinchiudono in una chiesa, donne e uomini; serrando le porte e spegnendo i lumi, fanno quella dolce faccenda. Il signor nunzio a questi giorni ne fece rumore con Sua Maestà Cristianissima, e gli fu promesso di provvedervi; ma non s'è per ancora eseguito; in modo che sono tanto multiplicati, che arrivono a quattro mila persone. Ha bene Sua Maestà Cristianissima dato commessione al capitano Paulin, che, avanti alla partita sua, vadia con gente là con artiglieria e con quel che bisogna per castigarli e spegnerli.

[1] Frère de la duchesse d'Étampes. — [2] Nul doute que le Languedoc ne soit mis ici pour la Provence.

XVIII.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Romorantin, 29 avril 1545.

Sommaire. — Accident de chasse arrivé à madame la Dauphine. Prétentions exorbitantes du roi d'Angleterre. Négociations sans résultat. Neutralité de l'Empereur. Massacre des hérétiques de la Provence. Le duc d'Orléans à Anvers, auprès de l'Empereur.

Le dirò in prima di certa disgrazia, accaduta nell' essere a caccia a Madama la Delphina; della quale, per la grazia di Dio, n'è riuscita benissimo. Essendo Sua Eccellenza all' asemblea con il Re, e salita sopra una delle chinee d'esso Re, alla quale li suoi laccai non avevono attaccato il barbazzale, occorse, mentre si correva il cervio, che uno le passò appresso, correndo con il suo cavallo; in modo che la chinea si messe in corso ed in salti; e, non potendo essere ritenuta, per aver istaccato il barbazzale, la traportò sotto una casa, urtando nella sponda del tetto, che, all' usanza di quà, era bassissimo, con un fianco dentro, di tal maniera che roppe l' arcione della sella. E Sua Eccellenza percossasi nel fianco dritto assai di buona sorte cascò; e, a giudizio di chi la vide, portò un gran pericolo. Il Re vi corse subito, e la fece mettere nel suo letto e medicare con grande amore; al presente sta bene.

Dicesi che questi signori vogliono rimandare a Boulogne quel secretario di madama d'Étampes per rattaccare nuovi ragionamenti della pace; ancora che non ci se n'abbia molta speranza, per stare tutta la difficultà nella restituzione di Boulogne; la quale il Re d'Inghilterra non vuole lasciare, ed il Re Cristianissimo la rivuole senza manco, ed altrimenti non vuole venire alla pace. Per la quale interponendocisi Sua Maestà Cesarea, s'intende di più che il Re d'Inghilterra era venuto a questo: che Sua Maestà Cristianissima gli pagasse un milione d'oro alla mano, e disfacessi Ardres, ed egli si ritenessi Boulogne in pegno in sino a tanto fussi stato satisfatto delli interessi sopra le pensioni decorse; il che da Sua Maestà Cristianissima non è stato accet-

tato. In modo che, nonostante che ci sia ora questo ragionamento di rimandare il detto segretario per tale effetto, s' attende da questi signori a sollecitare le provvisioni di questa guerra. E dove s' era detto che, in luogo del signor admiraglio, andava generale il principe di Melphi, ora si rafferma; ed è così che il signor admiraglio andrà generale a questa impresa contro gl' Inghilesi sopra l' armata, che dicono sarà di trecento navi e con le galere di Marseille.

Il fratre Gusmano, Spagnuolo, ha detto che la pace sarà perpetua fra la Maestà Cesarea e Cristianissima; e quel primo capo, per il quale era andato da Sua Santità, avere avuto effetto del soccorso contro gl' Inghilesi di dodici mila scudi il mese, ancora che, per quanto ritraggo dal signor nunzio, questi signori non ne restino satisfatti. Ma di quell' altro capo, per il quale aveva ottenuto da Sua Santità inanimire in suo nome l' Imperatore per il Re Cristianissimo contra gl' Inghilesi, non n' ha portato altro; se non che Sua Maestà Cesarea non vuol mancare nè al Re Cristianissimo della capitulazione, nè al Re d' Inghilterra di quanto aveva capitulato seco innanzi per la defensione del suo regno : che è di ottanta mila scudi in quattro mesi.

Quelli eretici in Languedoc [1], in numero di quattro mila circa..... sono stati ammazzati tutti dal capitano Paulin in questo modo : Che, sendo stati rotti la prima volta dal capitano Paulin, si ritirorno quelli che vi sopravanzorno ad una terra forte, difendendosi ostinatamente; in modo che detto capitano vi fece venire sei cannoni; e, fatta che ebbe una buona batteria, s' apparecchiava di dar loro l' assalto, quando gli mostrorno di volersi arrendere. E così sua signoria se ne andò alla porta; dalla quale gli fu gettato una gran pietra che gli rasentò il capo : onde sua signoria incomanciando a gridare : « Dentro ! dentro ! » Ottenne la terra con ammazzare tutti quelli che allora si trovorno. E, pensandosi che di già fussero finiti tutti in un tratto, circa dugento delli medesimi eretici, che s' erano con li loro archibusi ritirati in diverse cantine, uscirono fuori, e, facendo testa, detton che

[1] Lisez : *Provence.*

fare un pezzo a quelli del capitano Paulin; ma finalmente loro ancora furono de' morti.

Il reverendissimo Tournon ha superato tutto; e oggi è maggiore che mai.

Venne avviso, due giorni sono, a Sua Maestà Cristianissima che M. d'Orléans era arrivato a Malines, e che Sua Maestà Cesarea gli aveva mandato incontro il duca d'Arschott ed el signor Giovanbattista Castaldo con dugento cavalli, perchè l'accompagnino à Anvers, dove lo aspetta; avendoli fatto ricchissimamente apparare una casa al dirimpetto del suo palazzo. E di giorno in giorno ci attende un gentiluomo del prefato M. d'Orléans con qualche buona nuova.

XIX.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Blois, 6 mai 1545.

Sommaire. — Mission de M. de l'Aubespine auprès de l'Empereur. Dissentiments entre l'Empereur et le Roi touchant la place d'Hesdin. Le duc d'Orléans, pendant son séjour à Anvers, n'est pas sorti des termes généraux, sans déclarer quel était le choix du Roi et le sien entre la fille et la nièce de l'Empereur. Tout est encore en suspens.

S'è scritto variamente all' Eccellenza Vostra di quello che avessi in commissione di parlare il secretario de l'Aubespine a Sua Cesarea Maestà. Per le lettere che ha avute, l'ambasciadore Cesareo mi dice restare avvisato che esso secretario de l'Aubespine andò solamente per ringraziare l'Imperadore dello aver fatto tanto favorevolmente e liberamente la dichiarazione della alternativa; e che, volendo vedere Sua Cesarea Maestà se altro gli era stato commesso, cominciò seco a negoziare e quasi dolersi che quà si mancava in qualche cosa della capitulazione. E trovando in effetto che più oltre non si estendeva, ne restò maravigliato; e però ha scritto al suo ambasciadore che avvertisca costoro che li pare che manchino in alcune cose contenute in essa capitulazione, e che questi non sono modi di volere stabilire la pace; e già esso ambasciadore n'ha parlato al signor admiraglio, perchè ci provegga. In

modo che, se dal signor admiraglio non si sarà provvisto, el detto ambasciatore mi mostra volersene dolere con Sua Maestà Cristianissima; della quale, come mi ha detto, ricercò ieri, in nome dello Imperatore, che, secondo la forma del trattato della pace, gli facesse grazia della restituzione d' Hesdin, con tale ricompensa che se ne contenteria; e che sopra tutto Sua Maestà Cesarea lo voleva amichevolmente; e che doveva considerare che dare tanto a lei e alli figli, e il domandargli questo che a Sua Maestà Cristianissima era quasi niente, e lo stimava assai, erono argomenti della buona voluntà sua che la pace fusse perpetua, non solo fra loro due Maestà, ma ancora tra li eredi e successori.

Sua Maestà Cristianissima, alterandosene più presto che altrimenti, gli rispose che non vedeva qual ricompenso gli potessi esser dato da contentarsene; e che, in sul concludere della pace, aveva ordinato all' admiraglio che più presto si ritraessi dalla pace che condiscendessi alla restituzione d' Hesdin in modo alcuno; e che non pensava per la capitulazione esserne obbligato. E su questo si dibattè un pezzo con detto ambasciatore. Il quale gli replicò che non voleva disputarlo con Sua Maestà Cristianissima; e che gliene ragionava per trattarlo seco amichevolmente, secondo che gli era imposto; avvertendolo nondimeno che il consiglio dello Imperatore teneva che, per la capitulazione, fussi obbligato restituirlo nel modo suddetto. E Sua Maestà Cristianissima, addolcendosi, sì con parlar di questo e d' altre cose, promesse al detto ambasciatore che vi provvederia. In questa medesima audienza, per quanto mi è affermato, Sua Maestà Cristianissima ha detto all' ambasciatore Cesareo che si vuole servire in fino al numero di otto mila Tedeschi, computandosi quelli che al presente lo servono.

Scrissi che M. d' Orléans m' aveva detto d' andare da Sua Maestà Cesarea per ringraziarlo della nepote e stato di Milano. Così andò ed arrivò; dove gli sono state fatte gran carezze ed onore. E si intende che già s' è partito della corte Cesarea per ritornarsene, avendo ringraziato Sua Maestà Cesarea della dichiarazione tanto favorevolmente fatta dell' alternativa, con non venire però a particulare alcuno, più dell' uno che dell' altro parentado; dal che si va conjetturando che costoro, pentitisi

di quello della nepote, voglino attendere al mariaggio della figliuola. Sua Maestà Cesarea, maravigliatasi del non essere lui venuto mai al ristretto dell' uno de' due, gli domandò se voleva andar seco in Alamagna; che gli saria fatto grande onore. Sua Eccellenza gli rispose che, se gliene comandava, vi andria. Sua Maestà Cesarea, sapendo la voluntà di suo padre essere che non vi andasse, gli disse che eseguisca la voluntà di Sua Maestà Cristianissima; e così se ne ritorna nel modo fu detto.

XX.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Verneuil, 27 mai.

Sommaire. — Les Français réunissent leurs forces navales pour tenter une descente en Angleterre. Ils comptent sur une diversion du côté de l'Écosse. L'Empereur se renferme dans une stricte neutralité.

Trovavonsi a Bordeaux da cento navi francesi; e, ancora che piccole, nondimeno per essere cariche di vettovaglie e munizione, erono di grande importanza all' armata di Sua Maestà. Le quali, per sospetto delle centocinque navi inglesi che sono in Brettagna a Belle-Ile, non ardivono fare il passaggio per Rouen. Ed in un medesimo tempo si trovavono pure a Bordeaux da cinquanta barche fiamminghe con loro mercanzie; le quali, benchè siano in lega e pace con gl' Inglesi, nondimeno, per non avere a disputare poi e per meglio partito, s' unirono insieme e sono passate bravamente alla vista delle dette navi inglesi, e sono comparse a Rouen. Ora questi signori, per essere cosa che molto ha importato loro per conto di detta armata, hanno trovato tanto buona questa compagnia, che il Re, per uomo a posta n' ha mandato a ringraziare Sua Maestà Cesarea. Ed il signor ammiraglio, per corriere espresso, con una sua lettera l' ha fatto intendere all' ambasciatore Cesareo, mostrando che questi uffiziali che si fanno gli vassalli l' un l' altro, sono e saranno mezzi di continuare la perfetta unione ed amicizia fra loro due Maestà.

Il signor ammiraglio stava in sul partire. Infrattanto Sua Maestà si andrà intrattenendo per questo paese; e, passando di quà, farà la festa del *Corpus-Domini* alla badia du Bec, insino a tanto che l'armata delle navi di quà sia presta, e quella di Marseille comparisca, congiungendosi l'una con l'altra; che tutta insieme sarà di quel numero di navi galere, fanti e cavalli, e con quelli generali che già scrissi.

Intendo bene di buon luogo il disegno loro essere di andare all' Isola d'Inghilterra a Cornouailles, dove, secondo l'ordine dato, in un medesimo tempo sarà l'armata di Scozzia; con la quale si uniranno, e di quivi metteranno in terra con abbrucciare il paese e pigliare uno, due o tre luoghi, e fortificarli, lasciandovi dentro guardie competenti; e, fatto questo, rimbarcarsi e ritornare alla volta di Piccardia, acciochè faccino quel forte contra Boulogne; il quale questo inverno, per rispetto del tempo, e per non avere troppo gente, non potessero fare, e furono rotti. Ma, perchè a questo loro disegno si ricerca d'andare più spediti che sia possibile, hanno ordinato che gli uomini d'arme non imbarchino se non uno cavallo per ciascuno di essi. Fanno ancora di quà, a Abbeville, munizioni di pietre cotte e altre cose per servirsene a quel sopradetto forte, che disegnono di contra Boulogne.

Gl' Inghilesi all' incontro si trovano dugento cinquanta navi in circa bene armate; e, avendo forse qualche indicio del disegno di costoro, si dice che s'uniranno insieme, e aranno ben cento mila persone da combattere; delle quali ne faranno due eserciti per assalire subito li Francesi, non lasciando pigliare loro piede in luogo alcuno. Non s'intende però che abbino molti soldati forestieri.

E dalle bande dell' Imperatore, per le proibizioni fatte, nè l'un nè l'altro si pensa che n'abbi ad avere. E vedesi Sua Maestà Cesarea non se ne volere travagliare, se non quanto è obbligato per li trattati che ha con questa e con quella Maestà. E s'intende che l'Imperatore ha mandato bandi ne' Paesi Bassi e nelli altri circonvicini, che nè di quà nè di là non sia lasciata cavar munizione nè vettovaglia d'alcuna sorte; ancora che gl' Inglesi, per virtù di certi salvocondotti già fatti, n'abbino

cavata qualche poca somma: di che l'ambasciatore Cesareo n'ha fatto scusa con Sua Maestà Cristianissima, e n'è rimasta sodisfatta[1].

XXI.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME I[er].

Montivilliers, 13 juillet 1545.

Sommaire. — Question de préséance[2]. L'ambassadeur, n'obtenant pas gain de cause, prend congé du Roi.

Domandai licenza a Sua Maestà Cristianissima, con dirle con ogni efficacia la cagione. Sua Maestà, avendomi udito con somma attenzione,

[1] Nous ne pouvons mentionner que dans une note le singulier billet suivant, qui est à la date du 11 juin: «Altro non ho che dirle «per la presente, se non che la morte del «nano della Serenissima Delfina, che in vero «era garbatissimo e bellissimo. Dispiacque «a tutta la corte; e il Re si dice ebbe a dire: «*Che aria voluto più presto perdere tutta la «guardia delli suoi arcieri che Perotto!* (Che «così si chiama il nano.)»

[2] La préséance était disputée au nouveau duc de Florence par le duc de Ferrare. Les prétentions de Cosme I[er] avaient été admises déjà par la cour de Rome; en 1547, l'Empereur devait également se prononcer en sa faveur. La cour de France, qui voyait en lui une créature de Charles-Quint, et qui avait égard à l'alliance du duc de Ferrare avec Madame Renée, fille de Louis XII, ne se montrait pas si empressée de combler les vœux du duc Cosme. François I[er] prononça contre lui, et le duc rappela son ambassadeur. Nous avons trouvé aux archives de France la longue et curieuse lettre dans laquelle, à la date du 30 mai, Cosme I[er] donne ses instructions à l'évêque de Forli, Bernardo de Médicis. Nous en extrayons les passages suivants:

«Molto Reverendissimo Monsignore,

«Noi pensavamo che non dovessi altri«menti più accadere el rinovarsi la memo«ria della differenza, la quale è stata fra «noi e il duca di Ferrara, sopra la prece«denza, come di cosa, non molto tempo fa, «decisa e terminata, siccome a voi è notis«simo, in corte di Roma. . . . .

«L'ambasciadore di Ferrara molto si è «fondato in due cose: prima, sopra la no«bilità e antiquità della Casa del suo pa«drone, allegando in testimonio e libbri e «storie; abbassando noi, come figliuolo d'un «privato cittadino di Firenze, duca di pochi «anni: di poi, nei meriti suoi appresso di «quella Corona di Francia. . . . .

«Quanto al mio particolare, io non posso, «nè mi curo molto di poter dire di essere «nato d'un duca di Firenze, non essendo «ancor ben resoluto qual sia di maggior «laude, o il nascere o il doventare... Nondi-

mi dette questa risposta : « Voi ve ne ritornerete dal vostro padrone, e « gli direte che le magioni vecchie si hanno a giudicare sulle magioni « nuove, come quella di Fiorenza. » Ed io, per voler meglio intendere, gli domandai quali fussero queste magioni vecchie; e mi specificò, come quella di Francia, con replicarmi tutto da principio due volte. E poi seguitò che, quando Fiorenza si governava a repubblica non se gli mancò; ed al presente ancora non se gli saria mancato, quando fussi venuta l'occasione, se Vostra Eccellenza avesse avuto fede e se ne fusse rimessa in lei. Io le risposi che Vostra Eccellenza, se bene aveva fede in Sua Maestà Cristianissima, in questa ed in ogni altra cosa, non era però per rimettersene di quello, di che una volta dal competente giudice ne aveva ottenuta la sentenza in favore; e che, mentre che Sua Maestà ne fusse in dubio, non era per tenerci mai ambasciadore, come ancora in tal caso non lo terria nè al Papa nè all'Imperatore, e che lo faceva per l'onor suo. Sua Maestà mi stette ad ascoltare; e fece risposta delle ultime parole, dicendomi : « Ed io non posso mancare al mio. » E, detto questo, si levò.

E di poi referii il tutto alla Delfina; e mi comandò che facessi mio debito col Delfino e M. d'Orléans. E, ancora ch'io trovassi il Delfino informato a pieno, non mancai di dirgli il tutto; il quale mi rispose che Vostra Eccellenza aveva fatto sopra ciò il dovere; e che, se vi avesse

« manco qual fussi il mio padre (Giovanni « delle Bande Nere) è noto a tutto il mondo, « e particolarmente a Sua Maestà Cristia- « nissima come vie più valoroso signore e « capitano di alcuno che sia stato mai nella « casa di Ferrara . . . .

« Rispondendo ora alla parte della moglie, « dico non essere uomo che non sappi come « le donne il più delle volte si maritano, « non secondo i meriti e qualità loro, ma « bene spesso abassando molto della condi- « zione e grado loro..... E molto maggior « segno della grandezza e nobilità d' una « casa sempre è stato reputato il conside- « rare più tosto in quel luogo sieno intrate « le donne, che di quello sieno uscite. Lascio « da parte quante e quali donne sieno state « maritate nella Illustrissima Casa de' Me- « dici . . . .

« Cotesto uomo va allegando e duchi, « marchesi e signori di quella Casa in com- « parazione della nostra; la quale, ancora in « quel tempo che lei non si curava di simili « tituli, era di gran lunga superiore a quelli « che gli avevano; e, poichè gli è parso di « non dover mancare ancora di quelli, ha in « breve tempo avuti tanti, che non si ha da « vergognare da nissuna altra nobile e antica « casa d' Italia; ed è per via averne ancora « degli altri in futuro, con la grazia di Dio. »

avuto a giudicare, aria ben saputo come aria giudicato, e che conosceva benissimo la differenza che era fra magione e magione.

XXII.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Montivilliers, 14 juillet 1545.

SOMMAIRE. — La guerre d'Angleterre. Réunion de la flotte française. La flotte anglaise menace le Havre. Faits d'armes de Pierre Strozzi. M. de Lorges est envoyé au secours des Écossais.

Scrissi ieri all' Eccellenza Vostra come avevo avuto l' audienza da Sua Maestà Cristianissima, ed avevo preso licenza da quella.

La presente gli scrivo per avisarla di quanto ne occorrò da queste bande, dopo la mia scrittale da Caen, ai xx del passato.

Essendo il Re Cristianissimo a Toucques, fu vista, alli III dell' istante, da quel luogo e du Havre-de-Grâce l' armata degli Inglesi insino al numero di sessanta quattro navi; e si accostò a tiro di cannone ad Havre-de-Grâce; e messe paura di tal sorte, che Sua Maestà fu onoratamente per ritirarsi insieme con tutta la corte; e ne sono stati in sospetto questi signori due o tre giorni, e avevono commessione tutti li laccai e carrettieri di essere ogni giorno alla corte con loro bestie e carri, per servirsene nel ritirarsi se fusse stato di bisogno. Piero Strozzi con la sua galera andò fra l' armata inghilese due o tre volte, e si tirorno di buone cannonate, e gli fu ammazzato un suo capitano, chiamato il Cavalier Ferrarese. Fu tenuta cosa brava, ma senza profitto. Il temporale fece ritirare la detta armata degli Inglesi; e Piero la seguì così dalla lunga, insin che la vedde intrare in uno de' loro porti. E per quello che per più vie s' intende, e ancora da Piero Strozzi si riferisce, è benissimo armata e volentierosa di combattere. L' armata francese sarà ancora benissimo in ordine, e di già sono imbarcate tutte le fanterie, e tanto volentieri quanto dire si possa; e li cavalli tuttavia si vanno imbarcando, e li biscotti sono venuti da Rouen. Piero Strozzi è ito fuora, tre giorni

sono, con la sua galera o con un altra, per aver lingua dell' armata delli inimici; la quale s' intende essere di dugento navi, e sopra esse quindici mila fanti; e, secondo si riferisce da un Hippolito, marino, stato prigione là e tornato questa mattina alla corte, gl' Inghilesi disegnano far la giornata in mare, avendo lasciati ben muniti li porti e frontiere della Isola. La partita dell' armata francese sarà fra due o tre dì.

Le navi che portorono M. de Lorges in Scozzia sono tornate, e intendesi che, se questo soccorso non vi andava, gli Scozzezi stavano per concludere la pratica della pace in che erano, ma l'hanno di poi esclusa totalmente.

XXIII.

BERNARDO DE' MEDICI À COSME Ier.

Lyon, 31 juillet 1545.

Sommaire. — Incendie du vaisseau amiral français. Première évolution de la flotte; perte du nouveau vaisseau amiral. Les Anglais défendent Boulogne. Naissance du fils du prince d'Espagne. Pierre Strozzi.

Resto avvisato da amici miei di corte di Sua Maestà Cristianissima, come il mercoldì, alli xvi, una ora doppo mezzo giorno, s' attaccò il fuoco dentro al legno di Sua prefata Maestà, in sul quale doveva andare l' ammiraglio; e non fu ordine rimediarvi con tutta la forza ancora di tre galere andate in ajuto del sopradetto legno. La causa del fuoco si dice essere stata che molti gentiluomini e signori dell' armata facevono cucinare sopra il detto legno; e però il pavimento venne a riscaldarsi tanto, che attaccò il fuoco nelli biscotti che erano lì sotto per munizione; e così, crescendo a poco a poco senza che alcuno se ne accorgesse, fece l' effetto che di sopra scrivo. Si salvarono li danari e buona parte dell' artiglierie, armi e cavalli. D' uomini non perirono che un pien battello, andando a fondo per esservi su intrati troppi. Sua Maestà, udito il caso, lo sopportò prudentissimamente, e ordinò che, nonostante questo accidente, l' armata facessi vela; la quale nondimeno, per rispetto della perdita di molte robe e cavalli del signor ammiraglio, che

erono in quel Caraccone[1], soprastette al dar de' remi in acqua e far vela insino alli XVIII inverso la sera; nel qual giorno si partì du Havre-de-Grâce, fatta che ebbe la salva al signor admiraglio, che era sopra la nave Matressa; e fece circa trenta miglia italiane inverso il porto di Antona[2], per impadronirsi dell' isola di Wight; ma la notte de' XIX affrontò un vento di tramontana con alquanta fortuna, in modo che fu forzata venire a Dieppe; donde poi uscita, trovò l' armata inghilese in una certa spiaggia sicura da smontare, e la combatte circa quattro ore, però da lungi, non meno che a colpo di cannone; di sorte che detta armata inglese s' allargò in alto, dicendo che al giorno seguente si rivedrebbono. Intanto per poca advertenza, la nave Matressa dette in secco e restò presa, non potendosene servire se non per disfarla. Ed era questa la prima nave dell' armata. Ed ora il signor ammiraglio va sopra un' altra. Il quale in su questo principio pare che sia stato molto sfortunato, essendo già due navi elette per sua persona andate a fondo.

Sua Maestà Cristianissima s' intende di buon luogo aver avuto a dire che pensava certo ne seguirebbe un fatto d' arme. E si trovò ancora a Montivilliers, con animo d' andare fra otto giorni au Crotoy, alla bocca de la Somme presso Abbeville, non s' allontanando molto dal mare, per essere più comodo a intendere nuova delli successi dell' armata.

Gl' Inghilesi di Boulogne, alli XVI, uscirono fuora con dieci insegne, ed abbattorono li Francesi che lavoravono per fare quel forte alla punta del porto, ed ammazzorono da trecento guastatori ed altrettanti tra Italiani e Tedeschi, che non poterono mai essere soccorsi dall' esercito francese, perchè l' artiglieria nemica traeva troppo gagliarda.

L' ambasciatore Cesareo ha dato nuova certa al Re Cristianissimo e a M. il Delfino del figliuolo maschio[3] nato al principe di Spagna.

Scrissi che Piero Strozzi era ito con un' altra galera, per dar lingua

[1] «Le *Carraquon*, qui estoit le plus beau «navire de la mer de Ponant et le meilleur «à la voille, portant huit cens tonneaux de «charge.» (*Mém. de Du Bellay*, liv. X.)

[2] Ancien nom de Southampton. Ce port avait été longtemps l'entrepôt de toutes les laines que les Florentins tiraient de l'Angleterre.

[3] L'infant dom Carlos, fils aîné de Philippe II, né le 12 juillet 1545. Sa mère, Marie de Portugal, mourut quatre jours après l'avoir mis au monde.

dell' armata inglese. Ho avuto di poi nuova che si riscontrò in una nave inglese, con la quale combatte; e di sorte che aveva maltrattato quella nave, e, se non era soccorsa da certe altre navi, andava in fondo; per il soccorso, Piero si ritirò imperò con tre cannonate d' importanza nella poppa della sua galera [1].

COSME Ier À CATHERINE DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* Registri di minute. Reg. 1°, n° 4.)

Septembre 1546.

SOMMAIRE. — Le duc justifie le rappel de son ambassadeur. Il proteste de son dévouement à la dauphine et à son époux.

Con grandissimo mio piacere ho letto la amorevolissima lettera di Vostra Eccellenza di sua mano, e inteso a bocca dal vescovo di Forlì l'affezione che la mi porta; il che, misurando quella ch' io porto a lei e la servitù ch' io gli debbo, ne resto con tanto piacere quanto dir si possa; conoscendo non la potere ringraziare di parole, ma aspettare di poterlo fare in qualche cosa segnalata, il che molto da me è desiderato, ingegnandomi trovare la occasione; e Vostra Eccellenza e il Signor Delfino si degneranno aprirmi il cammino, con comandarmi, acciò io possa adempiere questo mio desiderio.

Quanto mi sia dispiaciuto l' aver a levare il mio ambasciatore appresso Sua Maestà, credo che con la sua prudenza lo possa considerare; ma, essendo cacciato dall' onore, non potevo nè dovevo fare altrimenti; e, se non fussi stato certificato delle promesse fatte a loro, non arei proceduto così; ma presumendo la parola di Re essere inviolabile, essendone certificato, non potevo nè dovevo credere che vi dovesse mancare; però così ho fatto. Quanto a quello che ne vogli il giusto, in questo caso sendo sentenziato dal Papa in collegio, e pubblicamente,

[1] L'amiral d'Annebaut eut peu de succès sur mer; le maréchal du Biez échoua devant Boulogne. Cette ville ne fut rendue à la France, l'année suivante, qu'aux conditions les plus onéreuses.

a me non pareva rimettere in Sua Maestà quello che di già era mio; e però, non avendo il mio ambasciatore il suo luogo, gli scrissi se ne tornasse.

Si che, Signora Mia, io non reputo degno d'esser chiamato uomo colui che non antepone l'onore a ogni altra cosa; e sono resolutissimo stimarlo più che la vita propria, e sopra ogni altra mia comodità, massime in quello ho ragione. E se al mio ambasciatore fosse intervenuto quello che intervenne a quel di Ferrara innanzi al Papa, che gli fece dire cedesse, che così era ragione, e, stando ostinato, fu mandato due da li maestri di ceremonie a pigliarlo per un braccio, e levarlo di quivi, con tanta vergogna che non so ora come riusciti questa cosa! E Vostra Eccellenza creda che non combatterei il torto, sendomi informato da quanti valentuomini sono in Italia; e non solo non ha ragione alcuna, ma nè forma dove attaccarsi. E, benchè io non abbi pratica nella corte, nientedimanco so e tocco con mano tutta la pratica che si è tenuta con Sua Maestà Cristianissima per ottenere questa girandola, la quale è passata per due mezzi benissimo noti a me; e forse a un giorno Sua Maestà si conoscerà meglio questo caso, e il gran torto si era ordinato farmi. Nè in tutto me lo reputo da Sua Maestà, ma da chi l'ha persuasa; e in ogni occasione gli sarò buonissimo servitore, forse più utile la non si pensa. E, perchè le comparazioni sono odiose, lascierò andare questa materia.

Vostra Eccellenza mi tenga in buona grazia di Sua Maestà, e gli offerisca mia servitù, e il simile al Signor Delfino. Nel resto facil cosa sarà conoscere le persone dalle opere; e, perchè io desidero in quello posso mostrargli quanto io desidero servirla, poichè a Sua Maestà non piace vi stia mio ambasciatore, manderò un uomo mio che stia appresso Vostra Eccellenza, acciò e lei e il Signor Delfino gli possino comandare il quello ch'io sia buono; al quale piacerà offerire di nuovo mia servitù. Farò fine per non essere troppo lungo nel mio scrivere.

COSME I[er] À MONSEIGNEUR DE GRANVELLE.

(*Arch. Med.* Registri di minute. Reg. 1°, n° 4.)

Florence, 6 février 1547.

Sommaire. — Conseils à l'Empereur. Le Turc n'est pas à craindre pour cette année; il est possible de pacifier l'Allemagne; il importe d'empêcher l'alliance du Pape, de la France et des Vénitiens. Moyens d'y parvenir : persuader au roi de France que l'Empereur veut la paix; au Pape et aux Vénitiens, qu'il veut la guerre; ainsi tous demeureront en suspens et sans rien conclure. Cela fait, il faut tendre à abaisser la puissance du Pape par la voie du concile, en provoquant d'indispensables réformes et en détruisant la tyrannie des prêtres, avec le concours de la France et de Venise, avec l'assentiment de l'Allemagne, aux applaudissements de l'Angleterre. Il est nécessaire d'agir avec vigueur et promptitude, dût-on employer la force contre la cour de Rome.

La mort du roi d'Angleterre, dont la nouvelle arrive à l'instant, ne doit nullement faire abandonner ce plan. Que l'Empereur se fasse le tuteur du jeune prince anglais, renonçant à soutenir la cause de la princesse Marie; il disposera de l'Angleterre, tiendra la France en échec au moyen de l'affaire de Boulogne, et le Pape dans l'attente, en lui donnant l'espoir de réconcilier les Anglais avec l'Église. Sur toutes choses, il faut enlever à la France l'honneur de ramener l'Angleterre sous l'obéissance du Saint-Siége.

Troppo mi pareria mancare al debito della servitù che a Sua Maestà tengo, se io, in una congiuntura di negozii sì importanti [1], lasciassi di dire quello che la naturale affezione e il debito della mia servitù mi costringono; e più presto voglio Sua Maestà mi tenga presuntuoso che negligente. E, sebbene quello dirò non sarà così bene considerato con quella prudenza come forse questi negozii meritano, non mancherà però che quello che per me si conoscerà con una vera e schietta affezione non sia considerato; e in questa parte Vostra Signoria e Sua Maestà si potranno più dolere del non mi avere dato più la natura che della voluntà mia, la quale desidero sia accettata in supplemento della mia insufficienza. Degnerassi adunque Vostra Signoria, in mio nome, far noto il di sotto a Sua Maestà; e mi risponderà, se ho preso troppa presunzione con questo mio scrivere.

Dico adunque che, sendomi a questi giorni passati rivolto per la mente lo stato in che si trovano le cose di Sua Maestà, mi è parso che le sieno ridotte in termine che forse mai più le abbiamo viste, sì per la

[1] Le pape Paul III était à la veille de transférer le concile de Trente à Bologne, malgré l'opposition de l'Empereur.

grazia di Dio, come per sua virtù; e che questa sia una congiuntura e occasione da non lasciarla perdere, per assicurare e acconciare li stati e regni suoi.

Presupponendo adunque, come mi par si possi fare, che il Turco non abbi a molestare l'Ungheria, a Sua Maestà non resta a pensare se non a due capi principali : l'uno al dar fine alla guerra di Germania, il che mi pare facilissimo; la seconda a ovviare che Veneziani, il Papa e il Re di Francia non si unischino insieme, temendo della sua grandezza. Adunque bisogna trovar modo di ovviare a questa congiunzione. Il modo che mi pare a fare questo si è : in prima chiaramente si vede che il Re ha gran timore che Sua Maestà non gli muova guerra, attesa la poca intelligenza che ha con Inghilterra; di maniera che Sua Maestà debbe per ogni via possibile mostrare di assicurarlo di non gli volere far guerra, intrattenendolo con pratiche; il che credo a Sua Maestà sarà facile di fare, sì per la natura dei Francesi, sì per il timore della guerra; di modo che paia loro che la allunghi, piacerà loro. Ed a me pare che in mille modi Sua Maestà li possa assicurare; e con effetto giudico che per questo anno ancora non sia da far guerra, per molte ragioni che troppo saria lungo il raccontarlo. Dall' altra parte in contrario di questo, mostreria al Papa e a' Veneziani di avere gran voglia di fare la guerra; ma questo farlo di sorta che il Re non vegga in fatti dimostrazioni che lo abbino a insospettire dalle buone parole che Sua Maestà gli darà; e ancora questo mi par facile al darlo ad intendere ed al Papa ed a' Veneziani, sì perchè già al fermo credono che il Re questo anno abbi a essere molestato, sì perchè non desiderono altro che vedere Sua Maestà impegnata in cose difficili, come reputano questa guerra di Francia, e quello si desidera facilmente si crede; e, per il timore di questa guerra, andranno lenti alle pratiche con Francia. Certo è che li Veneziani mai sono per entrare in questa lega, se già loro non vedessino le cose di Sua Maestà tanto prospere che il timore li facesse risolvere; ma, vedendo poi che il Re non sia molestato con le armi, e il simile il Papa, sempre staranno a vedere. Di modo che, assicurando il Re dalla guerra, ed a costoro mostrare volerla fare, ne succederà l'una, che il

Re non solleciterà la lega; l'altra che li Veneziani, prima pensando la vogli fare, si quieteranno, parendo loro che Sua Maestà si implichi di sorte che loro non aranno che temere; e, non si vedendo effetto da banda alcuna, staranno con questa suspensione.

Ogni volta che, per questa via, questa lega si venisse dissolvendo, Sua Maestà debbe cercare di abbassare la grandezza di uno di questi tre. Ed il più facile e più sicuro è, non con armi, per non scandalizzare il Re ed i Veneziani, ma per via del Concilio, tôr la riputazione al Papa, con procurare che si facci una reforma; che li preti dismettino la tirannide che hanno usato ed usano, ritornando tutto alle sante leggi; senza levar loro un pelo di quello è di ragione; ma non lasciarlo più usurpare quello è mera tirannide. Con questa via, non solo il Re e li Veneziani stariano a vedere, ma sì concorrerebbono e ajuterebbono tale impresa; con questo modo si faria grande piacere al Re d'Inghilterra, come cosa sommamente desiderata da lui; per questa via la eresia in Germania si spegneria, e la Cristianità si purgheria da eretici e dalli mali e strani modi de' preti; il Papa solo saria quello che si scandalizzeria.

Forse qualcuno mi potria dire che il Papa si getteria in mano a Francia; ed io rispondo che, quando questo facesse, in primo non aria la compagnia de' Veneziani, perchè, non adoperando armi, stariano a vedere; dall' altro canto questo buttarsi saria con tanta sua ruina, che, quello che Sua Maestà avesse voluto fare col Concilio, per questa via molto più presto lo vedria ruinato, sendo in preda de' Francesi; dall' altro canto Inghilterra concorreria di buone gambe con Sua Maestà per rovinare il Papa. E, in tal caso, volendo Sua Maestà per via ordinaria, che saria il Concilio, ridurlo al dovere, buttandosi il Papa con armi dalla banda del Re, con le medesime armi, come Imperatore, Sua Maestà Cesarea lo potria rovinare; ed a questo modo non solo Germania ci concorreria, ma Inghilterra e molti altri. Nè a Sua Maestà manca modo a mantenere la Sedia Apostolica, ma non si debbe Sua Maestà lasciar rovinare per cosa che non torni nè servizio a Dio nè alla Cristianità; e, procedendo per via del Concilio, non sarà nessuno che non lo

esalti al cielo; e, se il Papa farà le pazzie, Sua Maestà lo castighi, che è facilissimo. Ma, se la guerra di Germania termina senza riformare li preti e la religione, sempre si dirà Sua Maestà averla fatta, non per zelo della religione, ma per il suo proprio interesse. E, se mi fosse detto : Sua Maestà lascierà il Papa come stà, e cercherà levare le eresie; oltre che lo tengo difficilissimo, dall' altro canto lascia la tirannide de' preti, e lascia questa grandezza a' Papi, e questa potestà assoluta, che sempre in vita gli farà gran contrappeso, ed in morte la pietra dello scandalo per la sua posterità. Onde che il ridurla per la via ordinaria gli sarà di tanta gloria, che tutte le altre imprese che Sua Maestà ha fatte non saranno tutte insieme la metà di questa.

In somma io vorrei che con ogni celerità Sua Maestà attendesse alla spedizione di Germania, e con queste altre pratiche intrattenesse la lega; dall' altro canto, mettere il Concilio nella forza sua, e non lasciarlo spacciare per il generale a voluntà de' legati, parte per timore, parte per premio; dall' altro canto, attendere a rinsanguinarsi di denari, e in questo anno lasciare riposare li popoli; e con ogni studio cercare di fermare le cose di Genova e altre in Italia, perchè stanno in gran pericolo; e, se pure il Papa si volesse gettare al disperato, il che non credo, dargli una bastonata, che in tempo di Sua Maestà e de' suoi figliuoli, li Papi non hanno a tormentare ogni dì il mondo; ridurre li eretici alla obbedienza, e li preti a' canoni : altrimenti mai potrà Sua Maestà far cosa che disegni.

La Signoria Vostra mi perdoni la lunghezza, e mi faccia grazia, poi che Sua Maestà l' arà vista, sendo solo mossomi da schietta affezione, di abbruciar questa, acciò vedendola alcuno, non mi fosse imputato a presunzione; e ogni volta ne bisognasse copia, la reserbo appresso di me. E, perchè mi sono scordato che la brevità del tempo nelle cose del Concilio importano assai, ricordo che, quello s' ha da fare, si facci presto, perchè resolutamente il Papa ci è per dargli la stretta; il che facendo, non ci sarà più tempo a procedere per questa via ordinaria, ma bisognerà con molti più fastidii rissuscitarlo, avendolo il Papa strangolato.

Dopo scritto il di sopra, qui è venuto nuova il Re d'Inghilterra essere morto[1]; e forse questa morte potria, al parere di Sua Maestà, in qualche parte contraria allo scritto di sopra. Nientedimanco a me nell' universale mi pare tanto più si abbi a tenere impegnato il Papa con il Concilio. Anzi mi pare con questo mezzo si possa operare due effetti, facendo quello che di sotto dirò : in prima, Sua Maestà debbe mostrare di abbracciare le cose del pupillo, il che facendo si arrecherà gran reputazione con Francia e Papa. E, ogni volta che li Inghilesi sieno assicurati dalla buona mente di Sua Maestà, e che, per conto della nipote[2], Sua Maestà non voglia sturbare il regno in tutto e per tutto, seguiteranno e osserveranno Sua Maestà tutto il tempo che la vorrà; sendo naturale e vero appoggio contro le tante antiquate inimicizie di Francia. Di modo che, assicurandoli, come è detto, sarà padrone del regno, conforme a quanto tempo più potrà intrattenere Francia, con mostrare per via di questa amicizia trattare le cose di Boulogne. E dall' altro canto al Papa, il ridurre quel regno alla Chiesa, e, con l'aggiugnere, di tanto più tirare innanzi il Concilio, vero rimedio alle cose presenti, come di sopra ho detto. E ora più che mai mi confermo nella mia opinione, perchè sarà di tale contrappeso, che sarà un de' buoni mezzi a assicurar li suoi stati. Ma non ometta già di assicurare li Inghilesi, acciò per timore non si gittassino a Francia. Il che facendo, per mezzo loro si potriano ancora riunire alla Chiesa; il che saria con gran disonore di Sua Maestà, e per il contrario riputazione al Re ed al Papa; onde al solito insuperbiti cercheriano abbassare Sua Maestà Cesarea.

Vostra Signoria piglierà ancor questo dalla mia vera affezione, causata dallo sincero amor che a Sua Maestà porto; e, tal quale le sono, lo accetti dal mio debil ingegno.

[1] Henri VIII était mort dans la nuit du 28 au 29 janvier 1547.

[2] Marie Tudor était la cousine germaine, et non la nièce de Charles-Quint, étant fille de Catherine d'Aragon, tante de l'Empereur.

SIXIÈME PÉRIODE.

HENRI II ET FRANÇOIS II.

1547-1560.

PRÉCIS HISTORIQUE.

«Je me suis aperçu, écrit l'ambassadeur vénitien, Jean Capello, que la principale maxime de Sa Majesté (Henri II) est de tenir la guerre toujours éloignée de la France. Elle n'épargne pour cela ni soin ni dépense; car elle juge que toute perte chez soi est considérable, et tout dommage au loin de moindre importance. Aussi n'a-t-elle cessé d'envoyer en Italie ses armes et ses troupes[1].»

Nous pensons que le jugement porté par l'ambassadeur de Venise sur la politique générale de Henri II est trop favorable à ce prince, qui ne nous paraît pas avoir eu, dans ses relations avec l'Italie, de plan bien arrêté ni de système suivi. La vérité est que l'influence dans les conseils et la direction des affaires furent constamment disputées et alternativement conquises par deux partis, à peu près égaux en force et en crédit : le parti pacifique, opposé à toute entreprise nouvelle au delà des Alpes, et dont le chef était le vieux connétable de Montmorency; et le parti de la guerre, représenté par l'ambitieuse famille des Guise, et qui se montrait prompt à saisir toutes les occasions d'intervenir en Italie. Faute de prendre une résolution vigoureuse et d'y persévérer, le Roi, incessamment ballotté entre les deux factions rivales, n'eut ni la sagesse de renoncer à la politique de conquête, ni l'énergie de mener à bien des expéditions dans lesquelles il prodigua, sans en retirer aucun fruit, l'or et le sang de la France. Telle est la conclusion à laquelle nous a amené l'étude attentive des documents que nous avons réunis, et qui se rapportent à ce règne.

A la mort de François Ier, Catherine de Médicis devenait reine de France; Cosme Ier jugea la circonstance favorable, et tenta d'établir d'une façon régulière des relations diplomatiques avec le nouveau Roi. Il chargea donc Jean-Baptiste Ri-

[1] *Relations des ambassadeurs vénitiens*, Tommaseo, I, p. 377.

casoli de porter ses félicitations à Henri II et à Catherine, et le désigna comme ambassadeur résident. Cette tentative eut peu de succès. La question de préséance entre Florence et Ferrare ne fut pas résolue. Cosme était toujours soupçonné d'être exclusivement dévoué à la politique de l'Empereur. Les mesures sévères qu'il avait prises à l'égard des bannis florentins, sans excepter ceux qui étaient au service de la France, vinrent ajouter aux griefs de la cour; et son ambassadeur, traité avec une extrême froideur, fut rappelé en 1548, et ne fut pas remplacé.

Cependant le duc de Toscane, qui avait à se plaindre des procédés de l'Empereur, à propos de l'affaire de Piombino, tourna encore une fois ses regards vers la France. En 1550, Catherine de Médecis donnait le jour à un troisième fils, qui vécut peu. Cosme Ier envoya Luigi Capponi en France, en qualité d'ambassadeur, pour complimenter le Roi et la Reine, et en même temps pour suivre devant le parlement de Paris un procès touchant un important achat de grains fait par le gouvernement florentin. Les choses allèrent bien d'abord; la question de préséance fut écartée, l'ambassadeur s'abstenant de paraître aux cérémonies publiques; mais les relations cessèrent bientôt d'être amicales. Un des secrétaires de Capponi, Bernardo Giusti, fut dénoncé comme espion. Le duc se refusa à donner, sur la requête de Catherine, un établissement à leur parent commun, Julien de Médicis; enfin il déclara que si les Strozzi, devenus capitaines du roi de France, approchaient de ses états, il les traiterait comme rebelles. Dès lors la position de son envoyé à la cour de France n'était plus tenable, et, avant la fin de l'année 1551, il lui intima l'ordre de revenir.

La guerre engagée, vers cette époque, entre Henri II et Charles-Quint, ne fut terminée que par le traité de Cateau-Cambrésis, en 1559. Le duc Cosme resta dans l'alliance de l'Empereur. Les relations diplomatiques de la Toscane avec la France, interrompues pendant toute cette période, ne furent reprises qu'en 1559. L'ambassadeur florentin, Léon Ricasoli, arriva à la cour pour être témoin de la mort de Henri II.

Ainsi, la durée du règne de Henri II est d'environ douze ans. Les relations régulières n'existèrent entre les deux états que pendant deux années, de 1547 à 1548, et de 1550 à 1551. Nous sommes parvenu à combler les lacunes (de 1548 à 1550, de 1551 à 1559) à l'aide de la correspondance de Cosme Ier lui-même, et des dépêches de ses agents diplomatiques à la cour impériale, à Rome, à Bologne, à Venise.

A la nouvelle de la mort de François Ier, Cosme s'empresse d'écrire lui-même une lettre très-affectueuse à sa cousine, devenue reine (p. 184). Il envoie bientôt après un ambassadeur à la cour de France.

LÉGATION DE GIAMBATTISTA RICASOLI.

NOTICE BIOGRAPHIQUE (p. 186); VINGT-QUATRE DÉPÊCHES, DU 25 MAI 1547 AU 1er MAI 1548 (p. 187-232).

Le duc Cosme est constamment desservi par les Strozzi et les autres bannis florentins qui ont trouvé un asile à la cour et des emplois dans le royaume; aussi son ambassadeur a-t-il peu de crédit. Ce n'est pas un négociateur, c'est un témoin: il n'agit pas, il observe. Il rend compte à son maître des incidents du nouveau règne; il lui dépeint la physionomie de la cour: la Reine sans influence, la célèbre Diane de Poitiers toute-puissante; l'autorité du connétable de Montmorency tour à tour ébranlée et raffermie; la faveur croissante de la famille de Guise; le mécontentement des princes du sang. Il décrit avec détail, et le duel de Jarnac, et la cérémonie du sacre; il apprécie la politique extérieure de Henri II: il le montre, dans ses rapports avec l'Empire, cherchant à gagner du temps, comme s'il comptait sur la mort prochaine de Charles-Quint; se préparant à la guerre contre l'Angleterre; négociant avec les Suisses, avec les Vénitiens, avec le Saint-Siége. Le pape Paul III était fort âgé; on prévoyait une vacance imminente; deux dépêches de Ricasoli, la dixième (p. 207) et la onzième (p. 209), ont trait à cette affaire délicate. La conclusion de la première est celle-ci : «Mieux vaut sur le Saint-Siége un sot qu'un «partisan de la France!» Quant à la seconde, elle révèle le secret d'une négociation ouverte entre le Pape et le roi de France, à l'effet de donner Plaisance, Parme et Bologne au cardinal Alexandre Farnèse, un des petits-fils de Paul III, à la condition qu'il renoncerait aux dignités de l'Église et qu'il épouserait Marguerite, sœur de Henri II. L'autre petit-fils du Pape, Octave Farnèse, devait recevoir Pérouse et la Romagne. C'est ainsi que Paul III disposait du domaine temporel. Il comptait sans l'Empereur, qui, à la première nouvelle de l'assassinat de Pierre-Louis Farnèse, avait fait saisir la ville de Plaisance par son lieutenant, Ferrand de Gonzague.

CORRESPONDANCE DE COSME Ier AVEC SON AMBASSADEUR A ROME.

QUATRE DÉPÊCHES, DU 18 MAI 1550 AU 24 MAI 1551 (p. 235-246).

A la mort de Jacques V d'Appiano, seigneur de Piombino, Cosme avait acheté de l'Empereur, à beaux deniers comptants, l'autorisation de dépouiller l'héritier d'une seigneurie qui était à sa convenance. Cet héritier était un enfant! Après réflexion, l'Empereur avait trouvé bon de garder l'argent et de prendre Piombino pour lui-même. Ce procédé avait singulièrement mortifié le duc de Toscane.

Sur ces entrefaites, le Saint-Siége vint à vaquer; Cosme Ier exerça sur l'élection une grande influence, et ce fut principalement à lui que le cardinal del Monte

(Jules III) dut la tiare (8 février 1550). Les cardinaux français avaient été amenés à donner leurs voix au candidat du duc. Cette circonstance, jointe au ressentiment que lui causait la conduite récente de l'Empereur à son égard, décida Cosme à écrire directement à Henri II, pour se féliciter avec lui de l'exaltation de Jules III. Nous donnons la réponse du roi de France (p. 233).

Cette réponse toute cordiale encouragea le duc à renouer ses relations avec le gouvernement français. Le meilleur terrain où l'on pouvait se placer pour tenter une négociation à cet effet semblait être la cour de Rome, puisque le nouveau pontife était à la fois l'élu de la Toscane et celui de la France. Aussi des pourparlers eurent-ils lieu à Rome, entre le cardinal du Bellay et l'ambassadeur florentin Averardo Serristori. Ce sont ces préliminaires de réconciliation qui font l'objet de la première dépêche de Serristori et de la réponse du duc. Le troisième document démontre combien Cosme était un allié peu sûr pour la France; c'est une longue lettre, ou plutôt un curieux mémoire adressé par lui au pape Jules III : il engage le Souverain Pontife à ménager les intérêts de l'Empereur en Italie; il lui représente tous les dangers que ferait courir à ce pays l'élection à venir d'un pape dévoué à la France, et il l'engage à prévenir ce malheur au moyen d'une promotion de cardinaux bien choisis et bien pensants. La quatrième pièce diplomatique est une lettre du duc à son ambassadeur : il lui enjoint d'engager le Pape à intervenir auprès des représentants de la France, pour les bien convaincre que Cosme n'est pas l'ennemi du Roi Très-Chrétien, et qu'il peut le servir, comme il pourrait lui nuire.

Cette politique tortueuse et déloyale n'empêchait pas Cosme d'envoyer un ambassadeur à la cour de France.

LÉGATION DE LUIGI CAPPONI.

NOTICE BIOGRAPHIQUE (p. 247). DIX-SEPT DÉPÊCHES, DE DÉCEMBRE 1550 À OCTOBRE 1551 (p. 247–294).

Lorsque Capponi arriva à la cour de France, les affaires de Parme réclamaient toute l'attention des hommes d'état. L'agression des Impériaux, qui s'étaient brusquement emparés de Plaisance, avait déterminé Octave Farnèse à solliciter l'appui de la France; son frère naturel, Horace, négociait en son nom, avec Henri II, un traité, qui fut conclu au mois de mai 1551. Le pape Jules III se montrait fort irrité de cette alliance, qui inspirait au duc Cosme d'assez sérieuses inquiétudes. Il avait en effet tout à craindre des Guise et des bannis florentins, qui étaient fort en faveur auprès de la nouvelle cour; aussi fortifiait-il ses places maritimes et les abords de l'île d'Elbe, de manière à les mettre à l'abri d'un coup de main. La correspondance de l'ambassadeur fait bien connaître les hésitations et les revirements de la

politique française, et les dispositions des différents états de l'Italie. Cosme, qui un instant avait incliné du côté de la France, revint bientôt au parti de l'Empereur, et rappela Capponi, qui lui-même était devenu suspect au Roi et surtout à la Reine. Après son retour à Florence, on agita la question de savoir si on lui désignerait un successeur. Nous publions l'avis motivé d'un des conseillers du duc, qui se déclare pour la négative (p. 294) : cet avis fut adopté.

CORRESPONDANCE DE COSME Ier AVEC PIERFILIPPO PANDOLFINI, SON AMBASSADEUR AUPRÈS DE L'EMPEREUR.

DIX-HUIT DÉPÊCHES, DU 12 FÉVRIER 1552 AU 9 MARS 1553 (p. 297-338).

Le duc de Toscane était mieux placé que personne pour éclairer l'Empereur sur les desseins et sur les mouvements des Français en Italie : il lui donne des renseignements précis et détaillés, dignes de tout l'intérêt de l'historien.

Sienne, à cette époque, se déclarait indépendante et appelait la France à son aide. Cosme était le plus proche voisin des Siennois, et il se préparait à les combattre énergiquement. Les dépêches troisième (p. 300), onzième (p. 319) et quatorzième (p. 325), adressées à l'Empereur, et destinées à lui indiquer la conduite qu'il était à propos de tenir à l'égard des états italiens, sont des documents historiques d'une incontestable importance.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE D'AVERARDO SERRISTORI,

AMBASSADEUR DU DUC A ROME.

ET DE FRANCESCO VINTA,

SON ENVOYÉ A BOLOGNE.

SIX DOCUMENTS, DU 27 JUILLET 1552 AU 28 JUIN 1554 (p. 339-358).

Les quatre dépêches de Serristori, et la lettre de Baldovino del Monte, frère aîné du Souverain Pontife, permettent d'apprécier avec exactitude les événements contemporains : la révolte de Sienne; la négligence de l'ambassadeur de Charles-Quint, chargé du gouvernement de cette ville; les ressentiments que les bannis florentins établis à Rome nourrissaient contre Cosme Ier.

Cependant Francesco Vinta, envoyé du duc auprès du cardinal légat de Bologne, informait scrupuleusement son maître des levées de troupes et des préparatifs de guerre des Français à la Mirandole et dans les pays d'alentour (p. 354).

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE PERO PELIDO, ENVOYÉ DU DUC A VENISE.

DIX-NEUF DÉPÊCHES, DU 4 JUILLET 1556 AU 29 JANVIER 1559 (p. 358-398).

Nous avons suivi les agents diplomatiques de Cosme à la cour de l'Empereur, puis à Rome, puis à Bologne; nous achevons notre revue en nous plaçant à Venise, et en interrogeant la correspondance de l'habile envoyé du duc auprès de cette république, toujours si bien informée. Le temps s'écoule. Le sort de Sienne est désormais décidé; la défaite de Scanagallo a brisé ses forces, sans venir à bout de sa résistance. Bientôt Philippe II, pour s'attacher le duc de Toscane, lui abandonnera une partie de ses droits sur cette importante conquête. Les plus intrépides Siennois, soutenus par une poignée de Français, se maintiendront à Montalcino, jusqu'à l'époque du traité de Cateau-Cambrésis.

Les dépêches de Pero Pelido fournissent à l'histoire politique plus d'un renseignement curieux sur les vues du pape Paul IV, et sur la malencontreuse expédition du duc de Guise contre le royaume de Naples; sur la situation de la France après la bataille de Saint-Quentin, et sur la lutte des partis.

Quelques-uns de ces documents méritent d'être signalés. La première dépêche de l'envoyé florentin (p. 358) a pour objet de dévoiler les desseins audacieux du pape Paul IV. Le plan du vieux pontife se réduit à ceci : l'Italie aux Italiens; un roi des Romains, Italien, à Rome; un Italien roi de Naples; un Italien duc de Milan; le Pape indemnisé de la perte du pouvoir temporel par une rente annuelle de cinquante à soixante mille écus; la France renonçant à toute prétention sur l'Italie, et prêtant son concours pour expulser, de gré ou de force, de la péninsule et les Espagnols et les Allemands : tel est en quelques mots le système de Paul IV à l'époque de son exaltation. La quatorzième dépêche (p. 387) fait mention du projet qu'auraient eu les deux puissances qui négociaient la paix de Cateau-Cambrésis, de ne pas restituer le Piémont à Emmanuel-Philibert, et de lui fournir les moyens de conquérir la Toscane. Enfin la dix-septième dépêche (p. 393) parle de l'animosité des Guise contre le connétable, et laisse entrevoir la possibilité d'une alliance étroite entre cette ambitieuse famille et le roi de Navarre, ce qui aurait porté un coup terrible à la religion.

LÉGATIONS DE LEONE RICASOLI, D'ALFONSO ET DE NICCOLO TORNABUONI.

NOTICES BIOGRAPHIQUES (p. 399-406-423), DOCUMENTS (p. 399-432), DE JUILLET 1559 A DÉCEMBRE 1560.

Les relations diplomatiques avaient été renouées entre la Toscane et la France immédiatement après le traité de Cateau-Cambrésis. Leone Ricasoli, désigné par le

duc comme ambassadeur à la cour de France, arriva à son poste pour y être témoin de la mort fatale de Henri II. Sa correspondance, dont nous donnons des analyses et des extraits, renferme des détails intéressants sur les derniers moments de ce prince, et sur la physionomie de la cour après ce funeste événement.

Le règne si court de François II est bien apprécié dans les dépêches des deux Tornabuoni. On y voit les partis se dessiner, les embarras financiers se produire d'une façon menaçante, et les querelles religieuses s'envenimer au point de dégénérer en guerres civiles.

C'est dans ces cruelles circonstances que le pouvoir fut remis, à l'avénement du jeune Charles IX, aux mains de la fameuse Catherine de Médicis.

Nous divisons cette période en cinq sections :

Section Ire. Légation de J. B. Ricasoli, 1547-1548.

Section II. Tentatives de rapprochement entre Cosme Ier et la France, 1550-1551.

Section III. Légation de Louis Capponi, 1550-1551.

Section IV. Documents qui se rapportent à l'époque où les relations diplomatiques sont interrompues entre les deux gouvernements, 1551-1559.

Cette section se subdivise en trois paragraphes :

§ Ier. Correspondance de Cosme Ier avec Pierfilippo Pandolfini, son envoyé à la cour impériale, 1552-1553.

§ II. Extraits de la correspondance de Serristori, ambassadeur de Cosme Ier à Rome, et de Fr. Vinta, envoyé de Cosme à Bologne, 1552-1554.

§ III. Extraits de la correspondance de Pero Pelido, envoyé de Cosme Ier à Venise, 1556-1559.

Section V. Légations de Leone Ricasoli, d'Alfonso et Niccolo Tornabuoni à la cour de Henri II et de François II, 1559-1560.

COSME Ier À CATHERINE DE MÉDICIS.

(*Arch. med.* Registri di minute. Reg. 1, n° 4.)

25 avril 1547.

Sommaire. — Le duc félicite Catherine de Médicis de l'avénement de son époux au trône de France.

Male potrò esprimere, e con lettere e per bocca di altri, il piacer ch' io ho sentito della assunzione del Re; poichè il piacer mio è stato tale, che, se lecito mi fusse *etiam* in persona, come saria il debito mio, non mi pareria poter esprimerlo come in vero è, non selo potendo Vostra Maestà imaginare. Ma ecco che a far tutto questo ci è un modo facilissimo, e a conoscere questo mio piacere, e a mostrare al Re lo amore e osservanza ch' io gli porto.

Adesso non ci è più il fu Re; Vostra Maestà è Regina : provin adunque l' una e l' altra di esperimentare questo mio desiderio; che le vedranno con li effetti quanto gli sia affezionato servitore. Nè per altro mando a visitarle il presente apportatore, il vescovo di Cortona, se non perchè risegga in quella corte, aspettando li comandamenti delle Loro Maestà, per eseguirli con tanta buona volontà, come servitore che le abbino. Io non scrivo al Re così particularmente come fò a quella, solo per non avere ancor servito a Sua Maestà, acciò non pensasse fussi buono a fare parole; ma, essendo con quella in quel grado sono, mi pare con altra sicurtà potergli scrivere, sendo da teneri anni allevato con Vostra Maestà. E voglio che, per suo mezzo, la me li offerisca prontissimo a servirla; e prometta per me, che quello che si può buona mente fare per un parente, si farà per me con quella affezione che Vostra Maestà possa desiderare. E, se al fu Re gli parve di tenermi quasi per particulare inimico, e mi costrinse per necessità a fare di quelle cose che eron di diretto contrario al grado che con Vostra Maestà tengo, ben mi potra escusare la Maestà del Re, poichè a ognuno è lecito il defendersi.

Vorrei adunque che Vostra Maestà mi offerisse in sua buona grazia,

e che la mi esperimentasse in qualche cosa ch' io la potessi servire; acciò che, siccome e per vinculo e per naturalezza sono obbligato, ancora apparissi essere in buona grazia delle Maestà Vostre; non perchè io desideri altro, salvo che le mi comandino. E, sebbene, tale quale egli è la grandezza loro, non hanno bisogno del poco mio potere, non sarà se non atto generoso di Vostra Maestà di accettare gratamente, etiam che inutil fosse, chi desidera tanto servirle. Molte sono le cose in che le mi possono comandare; esperimentinlo, chè le vedranno non avere miglior servitore e più affezionato di me.

Prego adunque Vostra Maestà che mi voglia tenere per quello che di sopra me descrivo, e comandarmi; chè cosa più di questa non desidero, per essere ancora conforme al dovere; aspettando, in quel modo che più satisfarà a Vostra Maestà, risposta di questa.

LÉGATION DE GIAMBATTISTA RICASOLI

A LA COUR DE FRANCE.

1547-1548.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Jean-Baptiste Ricasoli fut un des serviteurs persévérants, plutôt que dévoués, de la maison de Médicis. Né en 1504, il fut tenu sur les fonts du baptême par le cardinal Jean, qui sera Léon X; en 1525, devenu chanoine de la cathédrale de Florence, il s'attachait à la personne de Clément VII. Son père, Simon Ricasoli, fut une des victimes du sac de Rome. Cette douloureuse circonstance rendit le fils plus cher encore au Souverain Pontife, qui l'emmena à sa suite à Bologne, en 1529, lors du sacre de l'Empereur; en 1533, à Marseille, lors du mariage de Catherine de Médicis avec le duc d'Orléans; et qui le désigna enfin comme commissaire des troupes qu'il envoyait en Hongrie pour repousser, conjointement avec l'armée impériale, l'invasion de Soliman. Après la mort de Clément VII, Ricasoli fit partie de la maison du cardinal Hippolyte de Médicis. Lorsque le poison lui eut enlevé ce nouveau protecteur, il se rendit à Florence, auprès du duc Alexandre, soupçonné à bon droit d'être l'auteur du crime; il reçut de lui le meilleur accueil, et l'accompagna dans son voyage de Naples, auprès de l'Empereur. Alexandre fut assassiné en 1537. Cosme Ier, son successeur, reçut Ricasoli comme faisant partie de l'héritage des Médicis; il l'admit dans son conseil secret, l'éleva, en 1538, à l'évêché de Cortone, et ne cessa de l'employer dans des missions diplomatiques: c'est ainsi qu'il l'envoya, en 1538, auprès de Charles-Quint; qu'il l'accrédita, en 1543, en qualité d'ambassadeur résident à Vienne; qu'après la mort de François Ier il le choisit pour porter ses compliments de condoléance et ses félicitations à la nouvelle cour de France; qu'il le chargea, en 1548, d'accompagner son fils jusqu'à Genève, pour y saluer l'Empereur qui traversait l'Italie. A la nouvelle de la mort du pape Paul III, en 1549, Ricasoli partait pour Rome, avec la mission délicate d'écarter du Saint-Siége les ennemis des Médicis; il réussit à faire tomber le choix des cardinaux sur le cardinal del Monte, qui prit le titre de Jules III. En 1553, nous le retrouvons en Flandre, où il presse Charles-Quint d'envoyer du secours à Cosme Ier, engagé dans la guerre de Sienne; de là il passe en Angleterre, pour y complimenter Philippe d'Espagne à l'occasion de son mariage avec Marie Tudor. En 1557, le pape Paul IV occupait le Saint-Siége; il déclarait ouvertement ses inten-

tions hostiles contre le duc de Toscane, en faisant jeter en prison son envoyé, Bartolommeo Concini. Ricasoli reçut l'ordre de tout tenter pour calmer l'irritation du Pontife. L'audience qu'il sollicite lui est refusée; sans se déconcerter, il pénètre jusqu'au Pape sous un déguisement, et obtient de lui la délivrance de Concini. En 1560, il négocie, à Ferrare, le mariage du duc Alfonse avec une fille de Cosme Ier. Enfin, l'année suivante, il est à Rome, en qualité d'ambassadeur résident, et il a une grande part dans l'élection de Pie IV. A partir de cette époque Ricasoli abandonna les affaires et se retira dans son nouvel évêché de Pistoia, où il résida jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1572. Son tombeau se trouve à Florence, dans l'église de Santa-Maria-Novella.

EXTRAITS DE LA LÉGATION DE GIAMBATTISTA RICASOLI.

(*Arch. Med.* filza 4.)

I.

RICASOLI À COSME Ier.

Paris, 25 mai 1547.

Sommaire. — Le Roi est invisible. La nouvelle de la victoire remportée par l'Empereur sur les protestants d'Allemagne cause à la cour de France une sensation profonde. La Reine est bien vue de tout le monde, mais elle a peu d'autorité. La sénéchale.

Mentre che il Re sta in un certo modo invisibile, non penso avere audienza; perchè, quando si pensa che Sua Maestà sia al villagio dove suole intertenersi, si trova essere a Parigi a negoziare. Ma, passato domani, si giudica che per qualche dì si fermerà a Saint-Germain, dove s' arà l' adito più facile. In questo mezzo, ho tenuto modo che la Regina ha notizia del mio arrivo, ed ho giudicato essere espediente fare prima riverenza al Re, ancorchè si differisca un poco.

La vittoria contra Sassonia[1] ha fatto non solamente prolungare, ma, per il mio giudizio, levar via e coronazione e ogni sorta di feste, per fuggire non solamente la spesa che dicono sarebbe eccessiva, ma ancora per applicar l' animo a cose più importanti; e, per quel ch' io sento, non si ha a dubitare che costoro muovino guerra, chè si con-

[1] La bataille de Mülhberg, gagnée le 24 avril, par l'Empereur sur l'électeur de Saxe.

tenterebbono non fusse mossa loro; perchè in vero hanno timore di Sua Maestà Cattolica, e non piccolo, essendo successe le cose di Germania contro l'opinione loro; e per questo esistimo che abbiano a cercare per ogni via di intertenere Sua Maestà Cattolica, aspettando migliore occasione. In questa mente, Sua Maestà Cristianissima, come prudente, leverà via ogni spesa superflua e farà denari; ma è presunzione la mia, essendo ancora nelle tenebre, voler parlar della luce.

La Regina è benissimo veduta da chi importa, e amata universalmente; però intendo non può molto, e in parte il difetto viene da lei.

Domattina m'avvierò a Saint-Germain, dove si trova la corte; e, per quanto m'ha fatto intendere la Regina per il Seghizo, mi sarà dato l'alloggiamento a Poissy, dove l'hanno gli altri oratori.

Secondo la consuetudine, il Re confermerà tutti gli officii di questo regno; e dicesi che tutto il denaro che se ne trarrà, che ascenderà alla somma di trecento mila scudi, Sua Maestà l'ha donato a madama la siniscala [1].

II.

RICASOLI À COSME Ier.

Paris, 28-29 mai.

SOMMAIRE. — Audiences du Roi, de la Reine. Allocution de l'ambassadeur. Réponse du Roi. Grand accueil fait par la Reine. Autorité du connétable de Montmorency. Rencontre de Pierre Strozzi à la cour. Création de six chevaliers de l'Ordre.

Io partii di Parigi a' XXVI, per la volta di Saint-Germain; e, se non ero intertenuto dalla riviera, che in quel viaggio si passa cinque volte, e ogni volta vi sono tanti impedimenti di muli, di cavalli e di carrette che seguono la corte, che si consuma un gran tempo a poterla passare, avevo audienza subito che arrivai a Saint-Germain; perchè, secondo disse il conestabile al Pero, che gli parlò in compagnia del Seghizo, bastava ch'io fussi arrivato un'ora innanzi. Onde non essendo possi-

[1] Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, veuve de Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie.

bile, fui rimesso al giorno seguente, caso che il Re non andasse a caccia; ma andando, come in effetto andò, fui rimesso a oggi, nel qual dì arei indubitatamente auto audienza, se il conestabile, la notte passata, non fosse stato vessato da un poco di colica, la quale ha causato che sono stato rimesso a domani. Io ho osservato che la Regina, come informata di tutti gli umori, mi ha indiritto al conestabile, quanto a questo capo dell' essere presentato al Re; il che mi fa tanto più credere che sia necessario passare per questa porta.

Dall' oratore Cesareo ho ritratto che la prorogazione o accelerazione della coronazione e delle feste regie depende dal ritorno d' un nipote del conestabile [1], mandato li dì passati a Sua Maestà; e non può tardar molto a tornare.

Tenuta a dì XXIX.

Scrissi ieri come, per l' indisposizione del conestabile, ero stato rimesso a oggi circa l' audienza; e così, questa mattina, me n' andai a Saint-Germain, e fui condotto dal Seghizo nella sala dove desina il Re. Il quale trovai occupato in creare offiziali, e massime uno de' quattro marescialli di questo regno; il che fatto, se ne ritirò in camera, dove, dopo poco spazio, fui introdotto. La camera era molto piena di gentiluomini, da' quali mi fu fatto largo; ed io me n' andai alla volta del Re, il quale si era ritirato a una finestra; e, stando sempre la Maestà Sua in piede, dissi le infrascritte formali parole, avendo pensato che così convenisse parlare in simil caso:

« Sire, il duca di Fiorenza, umile servitore di Vostra Maestà, e Mio « Signore, mi ha inviato a quella per due cause principalmente : l'una, « perchè, in suo nome, mi condolga della morte del felicissimo Re « Francesco; ma, per non offendere la grandezza dell' animo di Vostra « Maestà, questo officio sarà breve, poichè già è noto a tutto il mondo « quella essere parimente e cristianissima e prudentissima; onde ne segue « che facilmente si conformerà sempre, e in questo e in ogni altro caso,

[1] M. d'Andelot.

« col volere della Maestà Divina; però lascierò in tutto da parte questo « officio, e verrò alla seconda causa : ove io desiderrei ardentemente « potere esplicare e far capace alla Maestà Vostra il gran contento ed « infinito gaudio quale ha preso Sua Eccellenza del dovuto grado al « quale Vostra Maestà felicissimamente è ascesa; ma, conoscendo che « di gran lunga non posso con parole esprimere quella vera letizia ed « incomparabile satisfazione del Duca, Mio Signore, non prenderò sì « difficile provincia; ma dirò con brevità alla Maestà Vostra come il duca « si è sommamente rallegrato, sì per beneficio della Cristianissima Re-« pubblica, come per suo particolare interesse; promettendosi n' abbia « a seguire e l' uno e l' altro, per la singulare prudenza e bontà di « Vostra Maestà; nella quale pare che confidino tutti li principi cris-« tiani, ma il Principe Mio in particulare, poichè a Dio è piaciuto (an-« corchè indegnamente), oltre all' esserle di buon cuore servitore, che « sia aggiunto il vincolo di parentela. La quale sarà sempre da Sua « Eccellenza così onorata e reverita, quanto conviene alla nobilità e al-« tezza della Maestà Vostra, la quale si degnerà tener per fermo tutto « quello che ho referito a parole, a nome del Mio Signore, essere la « propria volontà di Sua Eccellenza. La quale riverentemente baccia « la sua invitta mano, pregando Dio per la conservazione di Loro « Maestà Cristianissime e di loro real progenie. »

Il Re, ascoltato tutto attenta e benigna mente, rispose in francese, ringraziando l' Eccellenza Vostra di questo officio amorevole.

Allora io presentai la lettera, pensando che il negozio fusse fornito; ma Sua Maestà si trasse il pugnale da canto, e tagliò la corda del sigillo, apersela e lessela tutta. Di poi mi si volse con cera lieta e gioconda, e mi parlò in italiano, in modo che possetti intendere benissimo; e reiterò li ringraziamenti e l' offerte, soggiungendo che sempre terrebbe l' Eccellenza Vostra per amico e per parente, e che, dove occorresse, lo mostrerebbe; e concluse che sempre arebbe verso di lei la medesima buona volontà che aveva avuta il Re Francesco. A che mi parve di replicare che l' interesse della Regina e li tempi potriano portare che Sua Maestà averebbe miglior volontà verso di lei, di quella

che aveva avuta la felicissima memoria del Re Francesco. Di che Sua Maestà sorrise, e fornì con queste parole : Che mi vedeva quà molto volentieri, come oratore di Vostra Eccellenza; e che per tale mi accettava, e che sempre che mi occorressi parlarli, lo facessi intendere, che sempre m' udirebbe gratissimamente. Il che fu detto con una certa maniera e con una certa ilarità segnalata.

Così licenziatomi, me n' andai alla Regina; dalla cui Maestà fui ricevuto e raccolto con una dolcezza e con una dimostrazione d' affezione da non saperla ridire, e non potersi credere da chi non l' ha vista. Lasso stare che la non volle ch' io le facessi tanta riverenza quanta mi pareva convenirsi, che la mi sollevò e tirò su con le proprie mani, ma non permesse nè anche ch' io le parlassi se non sedendo e col capo coperto. Di poi, se io pigliassi l' impresa di voler riferire tutto quello che in un' ora e mezza (che non fu punto manco) passò fra noi, bisogneria che per due giorni continui non facessi altro che scrivere, e di poi anche non arei detto ogni cosa. Io, quanto al condolermi, me ne passai ridendo, con mostrare che Vostra Eccellenza non aveva da molti e molti anni in quà avuto il maggior piacere nè il maggior contento, che avere avuto grazia da Dio di veder lei in quel grado; e veder per suo mezzo tanto illustrato, e saltato, e in somma fatto regio il sangue e la casa sua.

La risposta fu che : Ella n' era ben sicura, e che ella sapeva benissimo che la non poteva avere si gran felicità, che all' Eccellenza Vostra non paressi piccola; e che quella n' aveva ben ragione, perchè a Sua Maestà accadeva il medesimo verso di lei. E mostra desiderare eccessivamente che le cose di Firenze perseverassino nel medesimo stato che le si trovano; e che la non vorebbe per la vita sua sentir mai cosa che fosse in detrimento ben piccolo dell' Eccellenza Vostra; e, per quanto potrà, essa sempre farà ogni officio opportuno per la conservazione e augumento della felicità di quella. Ma con che amore e con che maniera benigna entrò poi a domandare della Eccellentissima Signora Duchessa e di tutti i figliuoli particolarmente, a me non basta l' animo di saperlo esprimere; però l' Eccellenza Vostra se ne ima-

gini quanto ella può, che in ogni modo non v' arriverà con l' imaginazione.

Volse la Maestà Sua ch' io andassi a far riverenza a Madama Margherita [1], ancorchè non avessi lettere per lei, e mandò il Seghizo a Sua Eccellenza e al conestabile mentre io era lì; e così tornato con la risoluzione dell' uno e dell' altro luogo, finalmente mi partì, avendo fatto maravigliare d' esservi stato tanto chiunque v' era.

Fui accolto da Madama Margherita con una grandezza umanissima. Partendo di lì, fui condotto dal conestabile, il quale in verità mi fece una buonissima cera; e, posti a sedere, avemmo lunghi ragionamenti, ne' quali mostro di desiderare d' avere occasione di poter far servizio all' Eccellenza Vostra, e in ultimo disse : «È gran comandamento «quello che io ho dalla Regina circa le cose del Duca di Fiorenza.» E in somma partii molto satisfatto di lui.

Essendomi posto un poco a sedere nella sala della Regina, per aspettare il Seghizo, e uscendo della medesima camera Piero Strozzi (il quale v' era stato sempre mentre durò l' audienza, come anco era stato in camera del Re), passandomi così innanzi, si cavò il bonetto, a che io corresposi standomi pure a sedere. Egli andò oltre tre o quattro passi; tuttavia colleggiando per venire alla volta mia, e finalmente standomi io pur sempre a sedere, prese risoluzione di venire verso me. Allora mi parve ragionevole rizzarmi; e così mi fece riverenza, chinandosi per baciarmi la mano, quello che non comportai; anzi l'abbracciai, e così entrammo in ragionamenti, appoggiati a una tavola. Li quali furono assai lunghi, tutti però delle cose di questo Regno, del Re vecchio, e del nuovo; il quale egli fa molto grande, e molto più si contenta di lui che non faceva del padre, dal quale si doleva non essere stato riconosciuto, secondo gli pareva averlo servito, e secondo spera averlo a essere da questo. Venne intanto il Seghizo.

Questa mattina il Re ha creati sei cavalieri dell' Ordine, e si dice che, fra' primi sarà lo Strozzi, e Châtillon, nipote del conestabile. Li

[1] Madame Marguerite, sœur du Roi; elle épousa, après le traité de Cateau-Cambrésis, le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert.

creati sono M. d'Enghien, fratello di Vendôme; il marchese du Maine, di casa di Lorena; de Saint-Vallier, fratello della siniscialla; M. de Rohan, cognato del Re di Navarra; M. de Saint-André, giovane; e M. de la Guiche.

III.

RICASOLI À COSME Ier.

Poissy, 3-4 juin 1547.

SOMMAIRE. — Grande confusion qui règne à la cour. Entretien avec l'ambassadeur de l'Empereur. Armements en France; renforts envoyés à l'armée de Piémont.

Ogni dì sono stato in corte per far le visite e presentare le lettere; nè si maravigli punto Vostra Eccellenza che si consumi tanto tempo in far simili officii; che, se la potesse imaginarsi il *chaos* e la confusissima confusione di questa corte, la terrebbe per valentuomo chi potesse ogni dì presentarne una. Non voglio mancare di dire che oggi la corte, per esser nuova e piena di negozii domestici, come saria dir dispensare gli officii di tutto questo regno, ordinar gli stati della casa del Re, della Regina, del Delfino, e di molte case grandi, è più difficile e più piena di confusione che la sia stata da gran tempo in quà. Si pensa la corte sia per partire fra quattro giorni per Reims, dove il Re si ha da ugnere, e dove io penso non andare.

Iersera fui lungo con l'oratore Cesareo; il quale liberissimamente mi comunicò, come Sua Maestà aveva composto le cose di Sassonia con molta sua satisfazione, e che il Landgravio, con la coreggia al collo, doveva venire a domandar venia. Di poi Sua Maestà era per trasferirsi alla dieta in Ulm.

L'ambasciatore Imperiale mi disse di più, che presto il principe di Spagna sarebbe investito del ducato di Milano; e, quel che più importa, Sua Maestà Cesarea a quest' ora aveva a sua devozione i cantoni cattolici de' Svizzeri. La qual cosa, congiunta con la vittoria Germanica, fa che a questi pare avere in mano la lancia da Monterappoli,

che punge da ogni banda; cioè che, stando a vedere, Sua Maestà Cesarea diventa formidabile; e, provocandolo, ne hanno peggio; e così si trovano fra Scilla e Caribdi, dubitando del presente e temendo del futuro.

Tenuta a' dì IV.

Dico di sopra che non ho da significare cosa di momento; ma sarà altrimenti, perchè di buonissimo luogo ritraggo come Sua Maestà Cristianissima è resoluta di fare dodici mila Tedeschi, quali arà per mezzo di questi signori di casa di Lorena, e distribuirgli per questi confini con altre loro gente del Regno, e cavalleria alla quale si attende con diligenza; oltre di questo, che fra pochi giorni spediranno lo Strozzi, il conte della Mirandola ed altri capitani in Piemonte; e tutte queste provvisioni, secondo ritraggo, devono essere fatte per loro sicurtà, e non per innovare cosa alcuna o fare guerra ad altri. Vostra Eccellenza è prudentissima; però starà, secondo il suo solito, vigilante e con gli occhi aperti.

IV.

RICASOLI À COSME Ier.

10-13 juin 1547.

SOMMAIRE. — On espère que les négociations avec l'Empereur amèneront une solution pacifique. On prévoit, au contraire, une rupture prochaine avec l'Angleterre. Les levées d'Allemands que la France avait ordonnées paraissent se faire difficilement.

Alli dì passati è arrivato un gentiluomo dalla corte Cesarea spedito da quel M. d'Andelot, parente del conestabile; e s'intese che aveva portato lettere molto amorevoli di Sua Maestà. Tuttavia s'è veduto poi dar ordine di star provvisti. Ora s'intende che il medesimo gentiluomo ritorna in Germania, che è giudicato più tosto buon segno che altrimenti.

Intendesi di più la pace fatta, più tempo fa, fra li duoi Re morti, cioè

Francia ed Inghilterra, essere inferma per tre ovvero quattro capi. Il primo de' quali è che, nell' ultima capitolazione, furono compresi gli Scozzesi; di poi pare che, da non so che giorni in quà, abbiano fatto insulti, ammazzando Inghilesi, e facendo molti danni nell' isola d'Irlanda; in modo che li governatori del Re d'Inghilterra fanno intendere che li Scozzesi non meritano essere compresi; e intanto attendono con un' armata fatta di nuovo a farne prigioni e ammazzarne quanti ne possono avere. Il secondo è che è nato disparere circa i confini posti e terminati da quelle due Maestà. Il terzo che, essendo stato capitolato che non si potesse fortificar Boulogne, ed avendo gl'Inghilesi cominciata, e tirata bene avanti una certa ala di muro, i Francesi dicono essere contro le capitulazioni, e gl' Inghilesi replicano non essere la verità, allegando che la serve solo per comodità e non per fortezza. Il quarto ed ultimo è circa lo sborso de' denari che devono fare i Francesi per la ricuperazione di Boulogne, il quale questo Re vorrebbe, se li tornasse bene farlo in uno tratto, e quelli che governano l'isola dicono volerlo in otto anni, secondo la capitolazione. E così potria accadere che rompessero fra loro, massime se si assicurassero di Cesare, come pare che per quest' anno potrebbe accadere; perchè, se bene Sua Maestà è vittoriosa, sarà pur necessario stabilir la vittoria, componendo ed assettando le cose di Germania; la qual cosa non si potrà fare senza la persona sua. La quale, per quanto ho inteso dal suo oratore, era uscita di Wittemberg, e marciava con lo esercito alla volta di non so che terre forti, che pareva si volessero tenere.

Tenuta a' dì XIII.

Intendo di buon luogo che dei dodici mila Tedeschi, n'aranno minor numero assai, e con fatica; e pare che sia raffreddata la spedizione in Piemonte di questi capi.

V.

RICASOLI À COSME Ier [1].

Paris, 27-28 juin 1547.

SOMMAIRE. — Conférence du Roi et de M. de Guise. Les armements se poursuivent. Les Allemands se montrent fort empressés d'entrer au service du roi de France. On ne découvre pas encore les projets de l'Empereur; peut-être agira-t-il contre les Suisses; peut-être tentera-t-il quelque entreprise en Italie. Fête au château d'Anet.

M. de Guise[2], governatore di Borgogna, due dì fa, si partì in poste del suo governo, e se ne andò alla corte a trovare il Re, che fu la vigilia di san Giovanni; e, il dì di San Giovanni, stettero più di sei ore in consiglio. Quello che io ho ritratto da Giambattista Gondi, che si trovava in corte, è che costoro hanno, non solamente il numero di dodici mila Alamanni, ma che ne possono avere ventiquattro mila, e che in somma arebbero mezza la Germania.

Disse medesimamente che alla corte si diceva, che l'Imperatore aveva domandato al duca di Ferrara guarnigione per sei mila lanzi sul Reggiano, e che faceva passare in Italia nuovi Spagnuoli; e che il conte della Mirandola, fra pochi giorni, ritornerebbe al suo nido; e che lo Strozzi, subito che potesse stare a cavallo, se n'andrà in Piemonte.

Tenuta a' dì XXVIII.

Il Re si è intertenuto, facendo gran cera parecchi dì a Anet, dove, il giorno di San Giovanni, si combattè un castello fatto nell'acqua, difeso da Sampier Corso, che dicono fu assai bel vedere. Questa benedetta unzione a Reims, non si sa quando debba essere, ma se ne parla variamente; ed io, quanto a me, sono inclinato a credere che questa e molte altre cose dependano dal ritorno di M. d'Andelot dalla corte

[1] La première partie de cette dépêche est écrite par le secrétaire Pero, par suite d'une indisposition de l'ambassadeur.

[2] Claude de Guise, mort en 1550, frère du premier cardinal de Lorraine, père de François de Guise et du second cardinal de Lorraine, archevêque de Reims.

Cesarea; la quale è oggi tale, che fa stare tutto il mondo sopra di sè. Nè si manca di quà, per quanto si vede, di star provvisti; e, pochi giorni fa, passò M. de Guise in poste per questa città, che andava, dicono, per ragguagliare il Re dei lanzi venuti per via di Lorena, e per opera sua. De' quali, quanto al numero, si sente parlare in più modi; tuttavia la maggior parte s'accorda che siano una somma di dieci mila, e che ne possono avere più, volendone; ancor ch' io da altra banda abbia inteso Sua Maestà avere fatte gagliardissime prohibizioni perchè non ne passi. E pare che il popolo pensi che queste provvisioni si faccino, perchè si va mormorando che Cesare ha animo di fare non so che contro i Svizzeri; i quali pare che abbiano fatto domandare a questa Maestà dieci mila fanti e cinquecento lancie, secondo le capitolazioni che sono fra loro; e che il Re, quanto ai fanti, si vada scusando con dire di non potere; quanto alle lancie, che sia loro intenzione di darle; e con gl' Imperiali si scusi, mostrando essere obbligato per le capitulazioni. Non dovrà star molto a chiarirsi il modo, avvicinandosi il luglio [1].

VI.

RICASOLI À COSME Ier.

Paris, 11 juillet 1547.

SOMMAIRE. — Récit du duel de Jarnac et de la Châtaigneraie. Retour de M. d'Andelot. Dispositions en apparence pacifiques de l'Empereur. Projet de ligue défensive.

Ieri finalmente si terminò il duello, del quale per altre mie ho scritto, con la morte de M. de la Chataigneraie, favoritissimo dal Re e da tutti i principi della corte. Non scriverò le livree e le pompe con le quali

[1] Nous extrayons le passage suivant d'une dépêche du 9 juillet :

« Si va stillando che si tratta di qualche lega defensiva fra questa Corona e i Potentati d'Italia, i quali per avventura procurano che sia uno il duca di Ferrara. Discorresi che costoro, come prudenti, quando non trovino con Cesare quelle condizioni di concordia che desiderano, procurino di non essere trovati allo scoperto. »

l' infelice la Chataigneraie entrò in campo, nè la modestia ed umilità con che v' entrò l' avventurato e valoroso Jarnac; ma solamente dirò quali armi, giudicate da ognuno da veri gentiluomini, usarono in deffinire la loro lite, presentate a pezzo a pezzo con grandissima ceremonia. E prima, dal paviglione di Jarnac uscì il capitano Paulin, circondato da molti gentiluomini, vestiti tutti di velluto nero, con una lunetta di maglia sopra un bastone, accompagnato da trombetto e tamburini, e la portò nel paviglione de la Chataigneraie; di poi mandò una manopola destra; di poi un braccialetto pur destro; appresso inviò maniche di maglia, un brocchiere assai largo e ben ferrato, un giaco giusto, ed in ultimo una celata alla borgognona, fatta in modo che restava scoperto poco viso. Mandati tutti, pezzo a pezzo, per il medesimo e con le medesime cerimonie. Accordati delle armi, furono condotti in campo dai padrini. L' uno de' quali era M. d' Aumale, che conduceva la Chataigneraie, l' altro il grande scudiere; e portarono quattro spade e quattro pugnali, e data l' eletta delle due a la Chataigneraie, con ordine che si mettesse l' uno dei pugnali nel borsacchino della gamba sinistra, che veniva a servire come di stiniere. S' andavono a trovare con demonstrazione di grandissimo animo da ogni banda; ma, accostatisi, è stincato la Chataigneraie da ambedue le gambe e distesolo in terra fu tutto a un tempo : con cio sia cosa che Jarnac, al quale toccava aspettare, si misse sulla guardia; e, come l' avversario tirò il primo colpo, che fu un' imbroccata alla volta del volto, girato così il viso in canto a fin che il colpo venisse a corre nella celata, entrò sotto al nemico, e girò un mandiritto alla volta del ginocchio sinistro, e, nel riaver la spada un roverso al destro; e bastarono questi due colpi per atterrarlo, e fargli uscir l' anima in capo di tre ore.

Jarnac, lassatolo in terra, se ne andò alla volta del Re, e genuflesso domandò perdono a Sua Maestà, nè volse che si sonassero strumenti, nè si facesse alcun segno di letizia. Poi alzò gli occhi e le palme al cielo, rendendo grazie a Dio della vittoria. Il Re fece ordinare che quel tronco fosse levato per gli araldi del campo, e portato al suo paviglione; e, per quanto s' intese, due ore dapoi passò all' altra vita. E

per allora a Jarnac non fu fatto molta buona cera. Si stima bene, avendo mostrato tanto valore e tanta prudenza, che il Re non possa mancargli.

Nella squadra del perdente era M. d'Andelot, dopo il ritorno del quale non si ritrae particolare alcuno; ma in genere che egli è partito molto ben satisfatto dell' Imperatore; per la cui Maestà non resterà di venire a concordia ed a pace, e che terrà il Re per buon amico ed in luogo di figliuolo, e che si cominci a proporre i modi. Dove sarà da fare per qualche tempo, massime se si verificherà che questa cosa s' abbia a negoziare con la Regina Maria[1], come si dice, e che costoro siano per mandare in breve due personaggi in Fiandra a questo effetto. Ma da altra banda s' intende che quello spillamento, scritto per altre lettere, che veniva così dalla lunga circa la pratica della lega difensiva si va accostando, essendosi inteso da poi per cosa certa che l' orator Veneto fu chiamato alla corte solamente per questo, e che la medesima notte spedì un corriero alla Signoria con molta diligenza, e che di già si dovrà di costà essersene inteso qualche cosa più certa.

VII.

RICASOLI À COSME Ier.

Senlis, 18 juillet 1547.

Sommaire. — La politique de la France paraît être de gagner du temps, et d'attendre la mort de l'Empereur pour prendre l'offensive.

Del negoziato d' Andelot non si sa cosa certa; vedesi tamen che costoro stanno assai allegri, come quelli che, per quest' anno almeno, sono assicurati di non dovere aver guerra; e intanto andranno praticando di venire a qualche concordia; e stimasi che per loro non sia per restare, anzi che siano per accettarla con qualche condizione, come potranno.

[1] La reine de Hongrie, sœur de Charles-Quint, gouvernante des Pays-Bas.

Discorrendo che, se possono intertenersi finchè l' Imperatore vive, abbia poi a toccare a loro a restar grandi, ed, essendo questo Re giovane, che li metta conto il far così. Tuttavia stanno molto all' erta circa le cose de' Svizzeri, dubitando che Sua Maestà possa per qualche via guadagnarseli; e conoscendo che ciò sarebbe un vincere con la spada nella guaina, come conosce ogni mediocremente pratico nelle cose del mondo.

VIII.

RICASOLI À COSME Ier.

Reims, 26 juillet 1547.

SOMMAIRE. — Cérémonie du sacre de Henri II.

Ieri il Re entrò a Reims, non con gran pompa certo; ma la pompa grandissima di Sua Maestà è che, tre giorni avanti all' arrivar di quella, non aveva mai fatto altro che correr gente in questa città, ed in tanto numero che si sono stancati gli occhi ed il pensiero di chi li ha veduti. Certo che, a mio giudizio, un esercito ben numeroso non ha tanti cavalli, nè tante carrette, nè tante bagaglie, nè in somma tanta confusione, quanta n' ha questa corte, almeno per l' occasione di questa cerimonia, se non per altro. La quale s' è fatta questa mattina in Chiesa; cosa veramente bellissima e degna d' essere veduta, per la ricchezza e bellezza delli abiti, tanto del Re come de' principi che l' accompagnavano. Nè intorno a questo accade dir altro per ora. Dicesi che Sua Maestà, fra due o tre giorni al più lungo, si trasferirà a Compiègne, e fin lì la Regina andrà con quella; poi se n' andrà a Fontainebleau, ed il Re farà un *circumdederunt* di dieci o dodici giorni, visitando le fortezze delle frontiere di Piccardia; poi se ne tornerà a Fontainebleau, dove io fò pensiero d' aspettarlo.

Postscripta. Avendo tempo e potendo scrivere quel poco che ho ritratto circa le circonstanze della cerimonia di questa mattina, ho vo-

luto succintamente dire : come circa tredici ore il Re entrò in chiesa con una vesta di tela d'argento proprio, come quelle veste che noi chiamiamo una turca, abbottonata dinanzi e dalle bande con gioie in cambio di bottoni, bellissime, grossissime e splendidissime; vesta veramente degna d'un tanto Re. La testa era nuda, ed in mano aveva il suo bonetto ordinario. Era circumdato dai principi del sangue; parte ecclesiastici, che erano nelli abiti loro, e dalla mano destra; e parte temporali, tutti con una vesta di panno paonazzo, ricamati sulle spalle di certe gioie fatte a uso quasi d'una pianeta da preti corta sulle spalle, acciò che si vedesse la vesta di sotto che era tutta d'oro insino in terra, tutti disarmati, e con una corona di gioie sopra la testa nuda. Il primo de' quali era il Re di Navarra[1] quale aveva la corona un poco più grossetta delli altri; di poi seguitava Vendôme[2], M. de Guise[3], M. de Nevers[4], M. de Montpensier[5], e M. d'Aumale[6]. Li prelati furono : il cardinale de Guise[7] e Châtillon[8], che servivano il Re, avendoselo messo in mezzo, come di assistenti. E, fra queste due ale di prelati e temporali, era contiguo al Re il conestabile[9], poi il gran cancelliere[10]; di poi seguitava M. de Saint-André[11], con un bastone rosso d'oro smaltato in mano, e dalla destra un putto figliuolo di de Guise[12], e dalla sinistra M. de Sedan[13], uno de' marisciali di Francia. E con quest'ordine si condusse all'altare, dove il Re, genuflesso con tutti gli altri, fece orazione; poi si pose a sedere nel mezzo di coro, e così fecero tutti quelli che facevano le due ale, come quelli che erano nel mezzo dietro al Re. Poi erano molti prelati dalla destra; e dalla sinistra quelli dell' ordine : dove si stettero per spazio di un' ora senza far altro, aspettando che

[1] Henri II d'Albret.

[2] Antoine de Bourbon.

[3] Claude de Guise.

[4] François de Clèves, premier duc de Nevers.

[5] Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon.

[6] François de Guise, fils aîné de Claude.

[7] Jean, cardinal de Lorraine.

[8] Odet de Coligny, cardinal de Châtillon.

[9] Anne de Montmorency.

[10] François-Olivier de Leuville.

[11] Jean d'Albon de Saint-André.

[12] Sans doute Claude II, troisième fils de Claude de Guise, et qui devint duc d'Aumale en 1550.

[13] Robert de la Marck.

l'arcivescovo de Reims[1], il quale celebrò la messa, fosse parato da vescovo per fare quel misterio dell' unzione.

Venuto l'arcivescovo all'altare, e cantate alquante orazioni, partì di lì in mezzo di due altri vescovi e canonici e altri preti, ed andò fino alla porta della chiesa; di poi tornò, accompagnato da trombe, con quattro bandiere portate da preti, ed egli con lo stocco regio in mano nella guaina e con la cintura, il quale posò sopra l'altare, dicendo orazioni. Fatto questo, Sua Maestà se n'andò all'altare, e lì fu spogliato di quella veste di tela d'argento, e restò con una casacca di raso rosso fino a mezza gamba, scinta, serrata dinanzi, ma sparata fino a mezzo il petto; e spogliato, se ne tornò al suo luogo; e l'arcivescovo, preso lo stocco, se ne andò alla volta di Sua Maestà, e, levata in piedi, dopo averlo baciato, glielo cinse; poi lo trasse del fodero, e, ribaciatolo, lo dette in mano a quella; la quale lo brandì, e, accompagnato da due cardinali, se n'andò all' altare, dove s'inginocchiò fino a che l'arcivescovo avesse cantate certe orazioni. Di poi si levò, e pose lo stocco sull' altare, e se ne tornò al suo luogo. Allora l'arcivescovo lo ripigliò e lo portò così nudo a Sua Maestà, la quale la prese e dettelo in mano al conestabile. Dopo questo, M. il Conestabile dette lo stocco in serbo a M. de Saint-André, e sfibbiò la casacca al Re, che era affibbiata davanti; e M. de Sedan la sfibbiò sulle spalle, scinse la cintola cinta prima dall' arcivescovo. Il Re si rimesse a sedere; e l'arcivescovo, dette certe orazioni, andò per l'olio per ungere Sua Maestà; che era in una ampolla commessa in oro fatto in forma d'una rosa, vaso bellissimo; e posollo sull'altare ed orò. Di poi andò per il Re, e lo condusse presso all' altare; dove postolo a sedere, li calzarono un par di borzacchini di velluto paonazzo ricamato di gigli. Di poi s'inginocchiò, e, dette molte orazioni, cominciò a ungergli le tempie, il vertice in croce; di poi le spalle, le braccia, il petto ed i lombi, avendo accomodato con tagli la camicia e la casacca, in modo che si potesse far benissimo tutto questo misterio; e, fatto questo, se ne andò sotto un padiglione, e lì fu rivestito; e uscì fuori con una vesta di velluto paonazzo, ricamata tutta di

[1] Charles de Lorraine, second fils de Claude de Guise.

gigli d'oro, lunga, che strascinava d'avanti e di dietro, in modo che la gli era portata; e ritornò a inginocchiarsi avanti all' altare, dove, letteli in capo molte orazioni, l'arcivescovo gli pose in testa una corona d'oro reale fatta con gigli e con certe gioie attorno. Ma, innanzi che s'ungesse, gli fu data dal gran cancelliere una scritta di forse un mezzo foglio, la quale Sua Maestà lesse in voce bassa, tanto che non si possette intendere quello che la si contenessi; ma si può giudicare che domandasse di essere coronato, e promettesse al popolo giustizia. E, dopo l'esser coronato, li fu presentato un libro, dove poste sopra le mani, giurò; di poi, sendo fatto un palco eminentissimo appunto alla fine del coro, che viene a essere nel mezzo della chiesa, Sua Maestà se ne montò sopra detto palco; e postosi a sedere in un seggio reale onde, poteva essere veduto da tutte le bande della chiesa, tutti gli altri, tanto prelati come temporali del sangue, si posero a sedere ai luoghi loro, ed il conestabile ed il gran cancelliere e gli altri tre marisciali sedevano dinanzi alla Maestà Sua in luoghi bassi. Di poi, cominciando da Guise, e Châtillon, tutti li prelati del sangue e tutti li temporali, a uno a uno, andavono a baciar la spalla a Sua Maestà; gli ecclesiastici baciarono la destra, e li laici la sinistra; e, dopo il bacio, ciascuno diceva certe parole, volto mezzo al popolo e mezzo al Re, e quelli della cappella rispondevano volta per volta: *In æternum!* ed all' ultimo, che fu M. d'Aumale, tutto il popolo con voce altissima gridò: *In æternum!* in modo che si può conjetturare che dicessero: *Vivat Rex!* o una cosa simile.

In questo mezzo l'arcivescovo si sparò, e si riposò da celebrare la messa; e cominciò, e seguitò fin detto l' Evangelio, che lo disse un vescovo, il quale portò poi il messale sul palco dove stava il Re; ed il cardinale di Lorena lo dette a baciare a Sua Maestà, la quale, fatto questo, scese e se n' andò all' altare, dove baciò l'arcivescovo, e fece non so che cerimonia, non ben vista nè intesa da noi altri. Poi se ne ritornò sul palco al suo luogo, dove stette fin che l'arcivescovo fu comunicato e quasi fornita la messa. Di poi ritornò all' altare, dove si comunicò, e stette tanto ginocchione che fu tutto spedito, e dette tutte le orazioni ed un mottetto.

Poi, col medesimo ordine, accompagnato dall' arcivescovo, se n' andò nel palazzo, dov' era preparato il banchetto in una grandissima sala, dove in un luogo eminente stava il Re con tutti quei del sangue; di poi gli altri in luoghi più bassi : e prima i cardinali, poi gli ambasciatori, di poi quei dell' ordine, ed il signor Orazio Farnese, poi un' altra tavola di gentiluomini; e, dopo questi, beato chi vi si poteva porre, nobile o vile, male o ben vestito poco importava; che fu il banchetto fatto dalla villa in questa festa pubblica.

Non voglio mancar di dire come da tutte e due le bande del coro erano stati fatti palchi, sopra l' uno de' quali, dalla banda destra, stava la Regina, madama Margherita e tutte le principesse; su l' altro stavano altre dame di minor conto, e le damigelle che sono senza numero in questa corte[1].

IX.

RICASOLI À COSME Ier.

EXTRAITS DES DÉPÊCHES DES MOIS D'AOÛT ET DE SEPTEMBRE 1547.

SOMMAIRE. — Ces dépêches roulent presque exclusivement sur trois objets : 1° les relations du gouvernement français avec l'Empereur; 2° les rapports presque hostiles de la France avec l'Angleterre; 3° les négociations entamées pour former une ligue défensive entre la France et les états de l'Italie. Il suffira de reproduire les passages suivants de la correspondance.

11 août.

Pare che ogni ora si verifichi più la lega già, tante settimane fa,

[1] Les fêtes du sacre ne faisaient pas oublier au Roi les intérêts de l'état, comme le prouve le passage suivant d'une dépêche datée du 28 juillet :

«Domani partirà il Re di questa città; e così a cavallo qui, vicino a una lega, vedrà i lanzi in ordinanza, de' quali si potrà poi dare certo avviso.

«A me pare che le conietture della pratica della lega vadano ogni dì facendosi più gagliarde, con cio sia che questi del Papa ebbero ieri lettere di Roma de' XIII; ed il medesimo dì l' oratore di Venezia n' ebbe dalla Signoria. Iersera cenarono tutti insieme col Veneziano. Ed oggi tutti hanno parlato al Re molto a longo e molto alle strette; e, tornando da palazzo, il Veneto m' ha detto andava a scrivere, e pensava spedire.»

prevveduta e scritta da me; della quale si parla oggi come di cosa conclusa.

Il Re parte domani per la volta di Compiègne, dove non si fermerà che due giorni; poi andrà alla via di Boulogne, dicono per vedere se quella ala di muro fatta dagl' Inglesi serve per fortezza, e se è contra la capitulazione. Ma la verità è che in tanto i lanzi marciano a quella volta; che hanno richiamato Piero Strozzi; che spediscono continuamente capitani in varie parti di questo regno; ed in somma che si veggono apparecchi manifesti di guerra. È venuta di poi nuova certa che il priore di Capua [1] ha preso quel castello [2], spianatolo, e messi alla catena tutti quelli che v' erano dentro; e si sta per quei mari, aspettando (credo io) che l' esercito di terra sia in ordine e su luogo.

Compiègne, 23 août.

S' intende che le cose sono per passar quietamente con gl' Inglesi, in quanto che loro non si muovono, anzi lassano fortificare certo passo a costoro. Il Re non ha voluto avvicinarsi senza un presidio; della sorte ha menato per ogni buon rispetto, e così si trova là con quei lanzi, li quali per ventura lasserà in quelle frontiere in guarnigione, se non tutti, una parte. E così pare sia sopito il rumore, che, li dì passati, s' era levato, di romper guerra con li detti Inghilesi. Come anche par che sia raffreddata la cosa della lega con li principi d' Italia; della quale si parlò in modo largamente, e da tali, che, a mio giudizio, bisogna dire che volessero servirsi di quel rumore a qualche cosa; perchè non mi par verosimile che costoro si tengano però per fatte le cose che pensano e desiderano, in tal modo che n' abbino a parlare come parlarono della guerra e della lega.

Compiègne, 27 août.

Dall' oratore Cesareo ho ritratto, come fra questa Maestà e gl' Inghilesi non ci è satisfazione alcuna; anzi si persuade che fra loro

[1] Léon Strozzi. — [2] Le fort de Saint-André, près de Boulogne.

all' ultimo si abbia a rompere; il che non dovrà punto dispiacere a Cesare.

Vostra Eccellenza arà intesa la tregua conclusa per cinque anni fra l'Imperatore, Re de' Romani ed il Turco; che altro non mancava alla felicità e disegni di Cesare.

Corbeil, 11 septembre.

Entrando nell' inverno, cessono tutti li sospetti e disegni di guerra. Li sospetti dico, per la parte Cesarea; li disegni, per la recuperazione di Boulogne, quale, come scritto, dalle persone bene intelligenti dell' arte militare mi vien detto, ch' ella è così bene reparata, che per forza sia quodam modo impossibile l' espugnarla. Anzi si risolvono e concludono, che questa Maestà non n' abbi modo più opportuno, disegnando la recuperazione di essa per forza d' arme, stringere per via di Scozzia e di mare l' isola propria d' Inghilterra, e per tal via ridurre e costringere quel governo alla restituzione. Le quali cose, per il mio poco giudizio, tanto quanto le sono facili a dirsi, tanto sono più difficili a esecuzione. Non è dubio alcuno che l' andata della Maestà Sua con gli Alamanni in quella banda, non fu solo per vedere, ma con disegno d' intelligenza; la quale, riuscita come in fatto vana, ha escluso costoro in tutto e per tutto per questo anno d' ogni speranza che gli avessino potuto avere; è certo che la perdita de Boulogne è di molta maggiore jattura e pericolo a questo regno di quel che io estimavo; e, conoscendo costoro come in effetto fanno, non dubito punto al tempo suo abbino a metter le mani, ed indirizzare ogni loro potere a questa impresa. La quale anco reputano necessaria, non solo per la sicurtà di quello regno, ma per la reputazione; che sarebbe equale a questo nuovo Re, recuperandola, che fu vergogna al vecchio il perdere. E di questa impresa non occorrerà di qualche mese scrivere; potendosi tener per certo che le cose si staranno nel medesimo stato che di presente si trovano.

Melun, 18 septembre.

Dalla corte Cesarea ci sono lettere che affermano la buona valetudine di Sua Maestà; e che Brissac[1] aveva negoziato, non sendo però venuti a particolari. E circa i generali, l'Imperatore aveva dimostro con graziose parole di voler essere buono amico e parente di questo Re, e che non desidera altro che pace; ed io lo crederei, se nei particolari fosse la medesima facilità.

Le cose fra queste Maestà (di Francia e d'Inghilterra) stanno di malissima sorte. Nondimeno non si procederà più avanti; perchè gl'Inghilesi, avendo attaccato si gran fuoco in Scozzia, sopporteranno qualche cosa, per non difficultar tanto più la loro impresa; e anche questa Maestà, per non essere assicurata dalla mente di Cesare, si guarderà di non intrare in guerra così difficile e importante. È ben vero che spesse volte accade che, di offesa in offesa, si va tanto innanzi, che si sdrucciola non volendo nella guerra.

X.

RICASOLI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 54.)

Paris, 5 septembre 1547.

SOMMAIRE. — Démarches de Salviati et de Ridolfi à la cour de France. Vacance probablement prochaine du Saint-Siége. Il importe au duc Cosme d'écarter de la papauté les cardinaux Ridolfi et Salviati; mieux vaudrait appuyer l'élection d'un candidat sans nulle valeur.

Io sono stato curioso di perscrutare che fine sia quello del signor Priore di Roma[2] a questa corte; e tanto più sono stato in questo diligente, quanto e' m'è parso non abbi fino allora luogo conveniente nè al grado e qualità sua. Non manca già sua signoria di qual si voglia sol-

[1] Ambassadeur extraordinaire à la cour impériale. — [2] Le frère du cardinal Salviati.

lecitudine; non perdonando nè a fatiche, quali in vero sono laboriosissime, nè a spesa alcuna. Trovo finalmente che, quanto al suo individuo, egli procura di essere adoperato da costoro, come sarebbe in governi o in ambascierie, poichè non ci è luogo per lui circa le cose marittime, per rispetto del Prior di Capua[1]; qual è reputato da costoro, e la presa del castello di Saint-André gli ha apportato credito e anche facultà, perchè ha prigioni da trarne somma di denari. Le promesse fatte da costoro al prefato Priore di Roma sono buone, ma li effetti per infino a ora sono contrarii.

Trovo che, fuor del suo proprio interesse, benchè quel ch' io voglio dire redunda nel suo particulare, che non giudica di poco momento il trattenersi con questi signori Francesi per rispetto del fratello, e massime in questi tempi che Papa Paolo ragionevolmente è appresso al fine; e, parendogli che il cardinale si sia riguadagnata la grazia di Cesare, possa, con tenere bene edificata questa parte, ascendere al supremo grado del Pontificato. Il che in vero quando così sia, cammina per li suoi piedi. Ma io mi dubito che la benivolenza che si promettono dagli Imperiali non sia forse tale, che in quel caso non sia più per nuocere che per giovare; perchè non è dubbio che l'essersi reconciliato con Cesare e con Vostra Signoria Illustrissima, a costoro ha dato non poca gelosia, sebbene arà dimostro tutto essersi fatto per comodo e servitù loro. Si aggiunge oltre alla gelosia che il cardinale Ridolfi, sebbene in Italia non è come l'altro in conto di papabile, procura nientedimeno per questa via d'ottenere il palio; e l'opinione di qualche savio vuole che costoro più volentieri oggi si buttassino a questo che a quell' altro. E li Strozzi, per quanto possono, favoriscono e a ragione Ridolfi, con crescere ognora le gelosie e i sospetti di Salviati, ancorchè il signor Prior di Roma, per quanto intendo, non lo crede. Io concludo adunque che il prefato signor Priore di Roma abbia per le mani una dura provincia, sì per conto suo, come per interesse del fratello; e la esistimo tanto dura, che, non gli dando presto qualche satisfazione, non sia per potere perseverare.

[1] Léon Strozzi.

Ora io non casco mai in questi discorsi del Papato, che non mi venga in memoria, come un giorno, parlando io con l'Eccellenza Vostra, discorrendo chi dovea succedere a Paolo, quella concluse che toccherebbe, fuor d'ogni comune estimazione, a qualche babbione[1]. Io che mi lascio trasportare da una viva e vera affezione verso l'Eccellenza Vostra, scrivo e parlo sempre come io l'intendo appunto. Dico che per molti e diversi rispetti, non giudicherei punto a proposito per l'interesse e suo e del suo stato, che il Papato cadesse in qualsivoglia de' due[2].

XI.

RICASOLI À COSME Ier.

EXTRAITS DES DÉPÊCHES DU MOIS D'OCTOBRE 1547.

SOMMAIRE. — Assassinat de Pierre-Louis Farnèse. Prise de Plaisance par les Impériaux. Projets d'alliance entre la France et les Farnèse.

Melun, 1er octobre.

La corte di Francia ha sentito con vivo dolore la uccisione a Piacenza di Pier Luigi Farnese[3], e che gli Spagnuoli abbiano occupata la città. I Francesi fanno proposte al Papa di dar loro la città di Parma, affine di opporre una diga alla sempre crescente preponderanza Spagnuola in Italia, fino offerendo il ducato di Bourbon. Orazio Farnese[4], a questo proposito, parte per Roma, con accompagnamento di capitani, e con gran dimostrazione di favori.

Paris, 11 octobre.

Non voglio lasciare indietro di scrivere una cosa che a molti arebbe

[1] Ricasoli fut chargé lui-même, conjointement avec l'ambassadeur du duc à Rome, Averardo Serristori, de surveiller l'élection du pontife qui succéda à Paul III, et il agit selon les desseins du duc Cosme.

[2] Voyez les *Legazioni di Averardo Serristori,* éditées par Giuseppe Canestrini; Firenze, 1853. Dépêche du 13 avril 1549, p. 188 et suiv.

[3] Fils du pape Paul III.

[4] Horace Farnèse, fils naturel de Pierre-Louis, plus connu sous le nom de duc de Castro; il épousa Diane d'Angoulême, fille naturelle de Henri II.

forse faccia di menzogna, ed io la tengo per verissima. Juvenoto ha udito dire a uno, qual subito m' ha referto, come il legato non è stato quà per altro, se non per trattare col Re, che volessi dare per moglie Madama Margherita, sua sorella, al cardinale Farnese[1]; e, in caso che Sua Maestà Cristianissima se ne contentasse, che Sua Santità darebbe e di presente consignerebbe al prefato cardinale Piacenza, Parma e Bologna; e al duca Ottavio la Romagna e Perugia. L' offerta non pare che capricci molto; e, se capriccio nessuno ce n' era, dovrà essere mancato per la perdita di Piacenza. Queste bestiali resoluzioni *Pauline* mi fanno dubitare che, vivendo qualche tempo, non abbino da inquietare e distruggere la povera Italia.

XII.

RICASOLI À COSME I[er].

Melun, 3 novembre 1547.

SOMMAIRE. — Mécontentement des princes du sang, leur éloignement de la cour; aucun n'est convoqué pour assister aux couches de la Reine.

Non voglio lasciare indietro di significare a Vostra Eccellenza il poco contento e satisfazione che hanno del presente governo questi del Sangue. La quale mala contentezza m' era ben prima nota, ma non l' avevo però per così chiara e così notabile. Vostra Eccellenza Illustrissima ha da sapere che, per antica consuetudine, sempre che una regina è in quell' atto del partorire, si trovano presenti alcuni del Sangue, non li separando altro che una cortina d' un paviglione, come veri testimoni del legitimo parto. Di presente non se ne trova nessuno, non senza ammirazione de' curiosi[2]. E, quel che mi par degno di considerazione,

[1] Le cardinal Alexandre Farnèse, frère d'Octave, et fils de Pierre-Louis.

[2] La Reine mit au monde, à Fontainebleau, le 12 novembre, une fille nommée Claude, qui épousa plus tard Charles II de Lorraine.

è che la Regina di Navarra[1] non è mai stata alla corte, nè mai ha veduto il nuovo Re, nè tampoco di presente si trova il Re di Navarra[2].

Vendôme[3] partì ancora lui, dicono, sdegnato del cappello di Guise[4], parendo gli più conveniente tal grado per suo fratello[5]. Ma quello che più importa è che par loro strano che il conestabile sia il tutto.

XIII.

RICASOLI À COSME Ier.

Melun, 7 novembre 1547.

SOMMAIRE. — Instances de l'Empereur pour que le Concile soit de nouveau transféré à Trente.

Riportai ieri dalla corte che Cesare, da qualche giorno in quà, fa istanza a questa Maestà che voglia, per quanto s'aspetta a lei, provvedere che il Concilio per ogni modo ritorni a Trento, con mandarvi li suoi prelati, e procurare che Sua Santità lo ritorni là ove ebbe principio; mostrando non potere più contenere i popoli della Germania, se non si viene a questo; ma, ritornato che fusse a Trento, dopo pochi mesi, se pure Sua Santità lo desiderasse, s'ingegnerebbe che di comune consenso si sospendesse a migliore tempo. Pare che costoro rispondano graziosamente, mostrando desiderio di volere compiacere a Sua Maestà Cesarea; con allegar però delle difficoltà, quali per il poter loro saranno da essi tolte via; di maniera che questi due principi potrebbono facilmente convenire, siccome appartiene all' officio loro, alla conclusione di così santa opera. La verità si è questa, che costoro non vorre-

[1] Marguerite, la sœur chérie de François Ier.

[2] Henri II d'Albret.

[3] Antoine de Bourbon-Vendôme.

[4] Charles de Guise, archevêque de Reims, second cardinal de Lorraine. Il était en grande faveur auprès du Roi. Ricasoli parlait de lui en ces termes, dans sa dépêche du 11 août : « Voglio che Vostra Eccellenza sappia che questo signore è il maggior personaggio di questa corte, e quello che sia più alla volta di abbracciar tutti i negozii che qualsivoglia altro. »

[5] Charles de Bourbon. Il obtint aussi le chapeau. C'est ce cardinal de Bourbon qui fut opposé à Henri IV, sous le nom de Charles X.

bono altro concilio che il presente, e procurano per ogni via, il che non sarà difficile, che il Papa stia forte, e non si lasci persuadere in modo alcuno di rimuoverlo.

XIV.

RICASOLI À COSME I[er].

Fontainebleau, 15 novembre 1547.

SOMMAIRE. — Projets de mariages. L'héritière de Navarre et le duc de Bourbon-Vendôme; M. d'Aumale. L'héritière d'Écosse et le roi d'Angleterre. L'Empereur et les Suisses; il réclame d'eux la restitution de trois villes, comme appartenant à l'Autriche. L'Empereur et le Pape; menace de réunir un concile à Rome, sous la protection d'une armée impériale.

In tanto s'andrà praticando il mariaggio fra M. de Vendôme e la principessa di Navarra, che s'aspetta in brevi col Re, suo padre; essendo del tutto escluso M. d'Aumale[1], del quale la Regina di Navarra non ha voluto nè vuol udir parlare; e non pare che metta conto al Re nè a chi governa mettere in desperazione principi di tanta importanza, come è casa di Vendôme e questi di Navarra.

Ho inteso come un capitano Giovanni Andrea da Bergamo, che per l'ordinario seguita questa corte, questi dì passati, è stato in Inghilterra, e, come da sè, ha tentato quelli del governo, se renderiano Boulogne a costoro, quando si concludesse il matrimonio fra il Re loro et la

[1] M. d'Aumale, le célèbre François de Guise, avait alors peu de succès dans ses poursuites : repoussé par le roi et la reine de Navarre, il avait également échoué, pour cette année du moins, dans la demande qu'il avait faite de la main d'une des filles du duc de Ferrare. C'est ce que nous apprend le passage suivant d'une dépêche de Ricasoli, en date du 27 août :

«Mi vien detto che l'oratore di Ferrara ebbe in commissione di trattare il mariaggio della figliuola del duca, suo signore, per M. d'Aumale. La risposta, benchè sia molto difficile ritrarne il vero, intendo essere stata in questa sentenza : che al duca par essere assai imparentato in questo regno, e imparentato in modo che gli parrebbe far vergogna a costoro e a se stesso, quando maritasse la sua primogenita a altri che a Re o a figlio di Re.»

Toutefois, le duc Hercule, que la réflexion rendit sans doute moins orgueilleux, consentit, l'année suivante, à donner sa fille Anne à François de Guise.

figliuola di Scozzia[1]; e, non avendo essi trovato ch'ei parlasse di commissione di costoro, senza farli altra risposta, gli hanno donato dugento ducati, e ne l'hanno rimandato. Intanto s'intende che procurano quanto possono, come hanno fatto sempre, di effettuare questo parentado, confidando di mettere i Scozzesi in necessità, quando non siano aiutati da questo Re; il quale pensano sia per andare a rilento, per non romper guerra con loro, dubitando, per le cose del Piemonte, averla da altra banda.

E appunto in questo punto ho inteso, come costoro hanno avviso che l'Imperatore ha domandato a' Svizzeri tre luoghi, de' quali uno è Basilea, con dire appartengono a casa d'Austria. E ieri spedirono uno di questi Svizzeri della guardia dei principali in poste; e disegnano mandare quattro cento lancie in Borgogna, con animo di fare accostare verso quelle bande le lancie che hanno in Piemonte, non avendo i Svizzeri bisogno d'altro che di cavalleria e di denari; quando però siano uniti, di che si può dubitare, e per rispetto della religione, e delle pratiche fatte per molti mesi da M. de Granvelle, secondo è creduto quà.

La mala contentezza di questi del Papa nasce in parte dagli avvisi che hanno che Cesare ha fatto intendere a Sua Santità, che, non si potendo fornire il concilio in Trento, manderà i prelati e teologi Germani, tanto Protestanti come Cattolici, a Roma; ma accompagnati dal conte di Bures con otto mila fanti.

[1] Marie Stuart.

XV.

RICASOLI À COSME Ier.

Melun, décembre 1547.

SOMMAIRE. — Tentatives pour attirer les Vénitiens dans une alliance avec la France et le Saint-Siége. Récriminations échangées entre l'Empereur et le Roi. Nouvelles diverses.

Si tiene per certo, facendosi in Roma promozione, che Vendôme[1] sarà cardinale, e così M. de Mâcon[2], non molto nobile, ma persona di molte lettere e molto riputata. Il parentado tra Vendôme[3] e Navarra si tiene per concluso, e non s'aspetta altro, come mi pare avere scritto, che scoprir paese per conto della sanità, che altra cosa non può disturbare.

Ho da un autore degno di fede che il Re ha dato ordine in Venezia che si distribuisca uno cento mila scudi fra gentiluomini, per corromperli e farli saltare nella lega; e che Sua Santità offerisce loro Cervia e Ravenna per fare il medesimo effetto; e che, quando non si ottenga, Sua Santità, insieme col Re, si collegherà co' Svizzeri, tanto Luterani come Cattolici; la qual cosa, sebbene ha del duro, si potrà fare con qualche coperta che potrà passare.

Non sono molti dì che l'ambasciatore Imperiale mi disse come, avendo scritto all' Imperatore che il gran conestabile gli aveva detto che il suo Re si doleva con ragione di Sua Maestà Cesarea, perchè il suo ambasciatore in Inghilterra faceva pessimi officii con quelli del governo, per indurli a rompere la guerra; Sua Maestà Cesarea aveva risposto che se n'andasse a trovare il Re, e gli facessi intendere che, se verificava questa ira, il che non poteva credere in modo alcuno, avendo date commissioni in contrario, che ne farebbe tale dimostrazione che si conoscerebbe che ciò era contra la mente sua: ma che si bene lui aveva giustissima causa di dolersi di Sua Maestà Cristianissima, delle calunnie

[1] Charles de Bourbon, évêque de Saintes, puis archevêque de Rouen.

[2] Le savant et excellent Duchâtel, successivement évêque de Tulle, de Mâcon et d'Orléans, grand aumônier de François Ier. Il ne parvint pas au cardinalat.

[3] Antoine de Bourbon-Vendôme.

che li suoi, e di mente sua, gli davano appresso de' Svizzeri; e gli aveva mandato *in scriptis* tre o quattro proposizioni bruttissime contro la persona sua, indegne d' ogni vile e scellerato uomo; e che, referendo tutto questo al Re, si messe sulla negativa. Basta che questi sono tutti zolfanelli ed esca da accendere il fuoco.

XVI.

RICASOLI A COSME Ier.

Melun, 14 décembre 1547.

Sommaire. — Eloge du cardinal de Lorraine. Projet d'une alliance étroite entre la France et les Suisses. L'Empereur et le concile de Trente. L'Empereur et la France. L'Empereur et le Turc. Nouvelles diverses.

Non si attende altro, se non che il mandato de' Svizzeri arrivi alla corte, poichè la Regina di Navarra non viene altrimenti per celebrare il battesimo, quale non sarà con minor pompa che se fussi stato maschio, attaccandosi questi nobilissimi signori a ogni ancorchè minima occasione per festeggiare. E potrebbe facilmente accadere che in un medesimo tempo, il che addoppierebbe l' allegrezze e le feste, venisse lo avviso de' nuovi cardinali, M. de Vendôme cioè vescovo di Saintes, e il vescovo di Mâcon; che questi due, facendosi promozione, si tengono per certo, con speranza del terzo, M. Lorenzo Strozzi, vescovo di Béziers; se bene mi piace di credere che papa Paulo arà qualche rispetto a Cesare, il quale deve domandar altro che cardinali.

La cui Santità, secondo il publico rumore vede e ascolta con molta lieta cera il reverendissimo de Guise; le laudi del quale vengono di Roma molto celebrate. Nè me ne maraviglio, sendo signore, non solo nobilissimo, ma ancora virtuosissimo, e accompagnato da una mansuetudine e umanità straordinaria; talchè non si può nè deve sperare da un simile personaggio che esiti maravigliosi. Non li mancava altra cosa per pervenire a una estrema grandezza, che avere occasione di scozzonarsi in Italia, e precipue in Roma; donde pare che gli uomini di questo regno riportino una certa autorità, che, senza carico d' onore, gli altri debbano

accomodarsi e cedere. Questo cardinale, congiunta la nobiltà, le virtù, le dependenze e il singulare amore che gli porta il Re, arà in breve a governare il regno di Francia.

Ora, dirò come di buon' luogo ho rittratto, che costoro fanno instanza grandissima di indurre gli Svizzeri a capitolare di nuovo con loro, ed obbligarsi d'essere sempre pronti e parati a difendere il Piemonte da tutti quelli lo volessino infestare, nel medesimo modo che sono per antique capitulazioni obbligati alla defensione e conservazione del regno di Francia. La qual pratica, se si conducesse secondo si desidera, non sarebbe di poco momento, e tanto più che ricercano che parimente si obblighino, ogni volta che siano ricerchi da Sua Maestà Cristianissima, di prestare le loro forze per la recuperazione di Genova; la qual cosa se venisse ad effettuarsi, sarebbe di gran considerazione per le cose d'Italia, dove pure che ciascun potentato addirizzi la mira; acciò che, quando si sperava risurgere alquanto, si ricaschi in peggior condizione di tempi che mai. Però l'importanza consiste nella resoluzione di Sua Santità; alla quale Dio presti tanto lume, che egli scorga qual sia il diritto cammino, e lo faccia attaccare al meglio!

Di quà si spera, o per dir meglio si crede, che il Papa non abbia a concedere che il Concilio ritorni a Trento. Per il che Cesare, per accomodare secondo li suoi disegni la Germania, non potrà non concedere a quei popoli un concilio nazionale, che altro non hanno da un tempo in quà desiderato.

Parlando, pochi dì fa, l'oratore Imperiale al Re sopra questo punto del ritornare il Concilio a Trento, e dolendosi che Sua Santità faceva difficoltà in questo che non conveniva, poichè aveva per il passato dimostro di volere il Concilio, e fatto che Sua Maestà Cattolica entrassi in così pericolosa guerra sol per venire a questo effetto; il qual fuggendo, Sua Maestà Cattolica essere costretta per riunire in fede quella nazione concederle il concilio nazionale : Sua Maestà Cristianissima rispose che, se Sua Maestà Cattolica si moveva per conto di religione, che aveva mille ragioni. Dopo questo ragionamento, Sua Maestà Cristianissima si sforzò persuadere al detto oratore Imperiale di volere es-

sere sempre buon parente e servitore di Sua Maestà Cattolica, e che mai non darebbe causa a Sua Maestà Cattolica di non doverlo tener per tale. Ed e converso l'ambasciatore dette belle e conformi parole al Re; mostrando però che non poteva Sua Maestà Cattolica non star sospesa, mentre che lei attendeva al pubblico beneficio de' Cristiani, intendere che quà si trattenghino Alamanni, si attenda con ogni cura e sollecitudine alla gente d'arme, si facciano danari per ogni via, e finalmente si vegga più presto preparazione di guerra che pensiero di pace. Gli fu risposto che erono ordini soliti, e non novità per conto di guerra; e dal conestabile in particolare gli fu detto, e con giuramento affermato. che mai il Re farebbe guerra a Sua Maestà Cattolica; anzi che l'amava, onorava e reveriva.

Di questo ragionamento cascarono nelle cose d'Inghilterra, dolendosi il conestabile che ogni dì gl' Inghilesi rompevano patti e condizioni, talchè il suo Re era resoluto, quando occorressino simili inconvenienti, non mandar più a dolersi a quel governo, come ha usato per lo passato, ma cercare di vendicarsi con l'arme; onde si può considerare li umori fra costoro essere di peggior sorte che mai.

Alli giorni passati, passò per Paris un gentiluomo dell' Imperatore per Ispagna; s'è detto di poi per qualcuno con ordine di fare cinque in sei mila Spagnuoli, per passarli a nuovo tempo, riscaldandosi la passata in breve del Principe, figliuolo di Sua Maestà in Italia. In modo che m'accomoderei a credere, quando fosse vero quest' ordine di far nuove fanterie, che avessero a servire per la passata del Principe prefato; però è mia oppinione fondata sopra qualche parola di questo oratore Imperiale. Il quale, pochi dì sono, mi disse come M. de Granvelle gli aveva detto che si confidassi meco, e che ero buon servitore dell' Imperatore, e altre cose; per donde ho fatto questa considerazione che sia bene, deliberandosi Vostra Eccellenza tenerci dopo me altri, sforzarsi ch'el sia tale che gl' Imperiali l'abbino a tenere per confidente, il che serve a non dar loro sospetto, e a sapere a un dì presso sempre quello che si maneggia fra Sua Maestà Cattolica e la Cristia-

nissima: le cui proposizioni fatte a Svizzeri mando *in scriptis* a Vostra Eccellenza.

La quale saprà che sono più giorni, che quà è la certezza della ratificazione della tregua fra li principi cristiani ed il Turco; ma resta in disputa se, durante questa tregua quinquennale, si proibisce il poter far guerra l'un principe con l'altro, e ciascuno l'interpreta secondo il desiderio; perchè il Turco manda uno a Cesare, quel che per avventura non ha più usato, e di più li abbia scritto molto amichevolmente, con darli nella soprascritta di quei titoli, dai quali arei pensato che si fosse astenuto, come sarebbe : Al grande Imperatore della Germania, gran principe e grande imperatore de' Romani. E per questa vie penserà esso ancora di fare il fatto suo, quale dicono si preparava a fare la guerra contra i Persiani.

Ieri alla corte era un gran rumore, essendo comparso un corriere di Roma, ed avendo portato tutti i pacchetti degli altri, eccetto quelli del Re. Dubitavasi che ne fossero stati cavati dagli Imperiali in Milano, o a non so che passo, dove si riveggono tutte le soprascritte. Fu rispedito detto corriere indietro, con un sergente in compagnia, che lo facesse impiccare, non ritrovando i plichi del Re. Par che ritornasse con essi, fra tre giorni, come quello che avvinazzato doveva averli lassati a Lyon; ed iersera al tardi cominciarono a dar le lettere a questi del Papa, che non avevano, da venerdì notte, che arrivò detto corriere, fino a quell' ora, voluto darne a persona.

A Paris è rovinata la maggior parte del ponte Saint-Michel per la furia della riviera, che ha fatto un danno grandissimo.

XVII.

RICASOLI À COSME Ier.

Melun, 23 décembre 1547.

Sommaire. — Le Roi met ordre aux finances du royaume et pourvoit à sa défense. Intelligences avec les Vénitiens. Relations avec le Turc.

Il Re si vede che per ogni via cerca di mettere insieme più denari gli sia possibile; e pure ultimamente ha fatto un partito de' sali di Provenza co' popoli del Dauphiné, che gli mette in mano secento mila franchi; oltre a che si obbligano di pagarli l' interessi di trecento mila ducati, che si pigliano a Lyon per pagare le gente d' arme, benchè si dica che piuttosto saranno quattro cento mila. Oltre a che, io so da persona che l' ha veduta, che Sua Maestà ha segnato una commissione per vendere entrate per cento mila franchi a 10 per o/o, con riserbo di potere ricompensare, secondo il costume di questa corona; la qual vendita gli porterà in cassa un milione di franchi; provvisioni da principi prudenti, come è anche il sollecitare di far fortificare in tutte le frontiere di questo regno; il che serve, quando bene non si disegni di muover guerra ad altri, a farsi che chi disegnasse di muoverla a lui vada più a rilento. Intanto non si desiste di tentare per tutte le vie i Signori Veneziani, per persuaderli alla lega; e vedesi quà l' oratore di quella Signoria molto alle strette, poi che, assassinato dalla podagra, si fa portare spesso in lettica alla camera del conestabile; benchè, per quanto si ritrae, quella republica persevera nella sua neutralità, e dà buone parole.

Non sono molti giorni passati, che costoro hanno mandato in Levante un loro gentiluomo provenzale con un secretario, dicesi, su quel puntiglio della tregua, che comprende tutti i principi cristiani, non bene inteso. La verità è che, nell' ultima audienza che ebbe lo ambasciatore Imperiale, il conestabile gli venne a questo particolare, degno pare a me di molta considerazione, e disse queste parole formali : « Sua « Maestà Cattolica ed il Re de' Romani hanno fatto i fatti loro col Turco;

« e io vi fo intendere che noi ancora cerchiamo di farli; ed abbiamo « spedito uno nostro gentiluomo con un segretario per confermare, non « solamente la pratica ed amicizia del Re Francesco col Turco, ma farla « maggiore e più stretta, e in somma per procurare per tutte le vie di « fare li fatti nostri con lui. »

Mi confessò il prefato ambasciatore avere ordine da Sua Maestà Cattolica di dolersi che li suoi di Piemonte tenevano varie pratiche per rubare qualche luogo de' suoi; e che, quando lo disse al Re, rispose freddamente che non ne sapeva niente, ma che scrivesse a Sua Maestà Cattolica che stesse sopra di lui, che non seguirebbe altro.

XVIII.

RICASOLI À COSME Ier.

Melun, 9-12 janvier 1548.

Sommaire. — Rivalité du connétable et des Guise. Négociations avec le Saint-Père. Création projetée de quatre banques, à Paris, à Rouen, à Lyon et à Toulouse.

Non vo tacere come si dice che M. conestabile, prevedendo la grandezza di casa de Guise, massime in questo ritorno del cardinale, cerca tenere M. d'Aumale alquanto lontano dal Re, sotto onesto colore, mostrando che fosse necessario, come egli qual governatore del Dauphiné, andasse a visitare quel paese, e farlo fortificare dove fosse di bisogno. L'altro che parte mal volentieri, va trovando scuse; e in ultimo si lassa intendere che vuole aspettare il fratello in corte; di poi andrà, se sarà necessario.

Tenuta a' xii.

Il nunzio apostolico spesseggia molto la corte; e questo dì ha negoziato a lungo col Cristianissimo e con M. conestabile. La quale negoziazione va molto stretta, nè esce fuori delli duoi detti; però risuona da più d'una banda la lega fra Sua Santità e questa Maestà essere tanto

avanti che alcuni la tengono per ferma, con oppinione che per ora non abbia a palesarsi altrimente. De' particolari per ora non posso dire con fondamento. Dicesi il cardinale de Guise aver voluto che se gli prometta, che egli sarà il primo che porterà la risoluzione del fatto.

Mi è venuto a notizia questa Maestà disegnare di fare aprire in questo regno quattro banche : una a Paris, l'altra a Rouen, la terza a Toulouse, la quarta a Lyon; sopra le quali chi vorrà posare denaro, gli sarà dato otto per cento, e con sicurtà di stati del capitale ed usura. Loro poi disegnano servirsi a' bisogni delle somme saranno su dette banche, ed, in quei tempi non ne aranno bisogno, darle ad altri ad undici per cento. La cosa è per ancora occulta, ed in disegno; però seguendo, se ne intenderà meglio il vero.

XIX.

RICASOLI À COSME Ier.

Melun, 23 janvier 1548.

SOMMAIRE. — Boulogne-sur-Mer. Guerre imminente entre la France et l'Angleterre. Défiance entre la France et l'Empereur. Intelligences avec la cour de Rome. Les Suisses.

E noto da pochi giorni in quà, che Inghilesi fortificavano un altro luogo vicino a Boulogne, secondo costoro, fuor dell' onesto e della capitulazione; talchè, condottovi alcuni pezzi d'artiglieria, l'hanno diroccato con morte di circa venticinque persone. Onde si chiarisce che la Maestà Sua non vuole portar groppa, e si verifica quello che già scrissi, che la prefata Maestà voleva proibire co' fatti le insolenze delli Inghilesi, e non più con mandare a dolersi.

Venne, sono tre giorni, un corriere spedito dall' oratore del Cristianissimo d' Augusta con lettere, portando nuova del recesso della dieta e preparazione di guerra. È ancora uscito voce che l' Imperatore verrebbe a Constanzia, come luogo molto opportuno, e per ridurla a suo modo; ed in tal caso si dice che il Cristianissimo, fatto che arà il car-

novale, se n'andrà a Troyes in Champagna, per stare, ed andare secondo che si muoverà l'Imperatore; quale non troverà questa Maestà nè quelli che governano a dormire.

È nato da pochi giorni in quà un caso, quale se bene pare di poca importanza, potrebbe in effetto essere di molta, sendo per l'ordinario troppo grossi gli umori fra Cesare e costoro. Li quali, informati che un M. di Lum(?), già devoto e vassallo di questo Re, ma rebelle, da qualche anno in quà, su confini du Liégeois, contermine a Mézières, terra di Champagne, fabbricava una fortezza, cominciata per scherzo a uso di casa, poi tirata innanzi co' suoi baluardi, ecc. mandarono il cavalier San Marino con mille uomini ed artiglierie, ed hanno fatto spianare tutta quella fabbrica, allegando che, secondo le ultime capitulazioni, tal fortezza non si poteva fare in quel luogo.

Mi vo confermando che fra Sua Santità e Sua Maestà Cristianissima sia buona intelligenza ed obbligazione di lega; la quale però si chiarisce dalle conjetture e verisimili tanto apparenti, e per la banda di Roma e di quà, che si hanno a tenere per certi; perchè, discorrendo pur oggi il nunzio con un amico delle differenze fra Sua Santità e Sua Maestà Cattolica, e mostrando quel tale di dubitare delle cose del Papa, con dire che doverebbe, considerata la grandezza dell' avversario, accomodarsi per qualche via, più tosto che esporre il tutto a manifesto pericolo : il nunzio rispose che da Sua Santità non era mancato di procurare per ogni verso, con condescendere anche a qualche cosa fuor dell' autorità sua, di stare in buona amicizia dell' Imperatore; ma che non si contenta della parte, volendo il tutto; e però Sua Santità s'era risoluta a unirsi con costoro, e difendersi virilmente. volendo più tosto animosamente e con giustizia perdere, che vilmente e fuor del suo decoro accomodarsi a cose inoneste. Sì che mi pare che queste parole concludano. Sono ben sicuro che le condizioni ed i particolari sono nel cardinale de Guise.

Li quattro mandati de' Svizzeri, che vanno a tenere a battesimo la figlia del Re, si suppone non siano stati concordi al servizio di costoro: e tanto più, che di buon luogo intendo che hanno comandamento di non

dare orecchie a cosa alcuna publica; ma, fatto il battesimo, se ne ritornino.

Intendesi di luogo sicuro, che la gente d'arme di questo regno è in modo ridotta, per non essere stata pagata, che a gran pena si metterebbono insieme oggi sette cento lancie; nè si crede la possino rimettere in arnese così presto come forse bisognerà loro.

XX.

RICASOLI À COSME Ier.

Melun, 7 février 1548.

Sommaire. — Retour du cardinal de Lorraine. Baptême de la petite princesse Claude de France. La ligue défensive italienne. Le duc de Ferrare y est entré; mais sans les Vénitiens cette ligue sera impuissante. Nouvelles de la cour : madame d'Étampes, le cardinal de Tournon, le maréchal du Biez. Éloge du connétable. Les Suisses et l'Empereur. Les députés des cantons au baptême; leur prudente conduite. Relations avec l'Angleterre; rupture très-probable.

Il cardinale de Guise è arrivato oggi su le xx ore; e, in capo a due ore s'è battesata la figlia.

Dirò a proposito della lega che, parlando due dì fa col nunzio di Sua Santità del parentado d'Aumale[1]; e dicendo che, essendosi scoperto questo, mi pareva che presupponesse la conclusione dell' altro col Re di Polonia, mi rispose così improvviso, che i principi grandi non avevano questa considerazione di prima, seconda e terza; ma che pensava che l'essersi tenuto così segreto, e l'essersi scoperto adesso, procedesse più tosto dalla lega. E, mostrando io di persistere nella mia oppinione per farlo uscire un poco più, si ritirò senza dir altro, avendo però detto tanto che a me pare si possa fare, non che conjettura, giudizio che il duca di Ferrara sia compreso. Ma, se li Signori Veneti non sono inclusi, come si tiene per certo di nò, non so vedere molto profitto per il Papa, sendo queste forze lontane e divise. Però non mi risolvo di non avere

[1] Avec Anne d'Este, fille du duc Hercule de Ferrare. On avait dit qu'elle était promise au roi de Pologne.

qualche oppinione che Sua Beatitudine, come prudente e pastore universale, non sia per avere molte e molte considerazioni, e mi giova il credere che non abbia troncato del tutto il filo con Sua Maestà Cattolica.

La prima cosa ch' io m' abbia intesa è che madama d'Étampes si trova prigione in un castello in Brettagna, dicono a stanza del marito, che vorrebbe che ella gli cedesse alcuni stati e beni immobili, a che ella non vuol consentire. La contessa de Vertus, sua sorella, medesimamente a stanza di suo marito, si trova prigione. Ed il segretario Bayard. per conto del Cristianissimo è carcerato; non si dice la cagione, ma si stima sia per cosa importante, sendo stato in molta considerazione al tempo della felice memoria del Re Francesco. Intendo ancora, e di buon luogo, che il cardinal de Tournon è stato chiamato alla corte, e dicono che disegnano levargli la badia di Saint-Germain, presso alle mura di Parigi, benefizio certo di gran dignità e di maggior utile, avendo grande giurisdizione in temporale, e rendendo, fatta ogni spesa, meglio di venti mila franchi. Al marescial du Biez, imputato della perdita di Boulogne in pericolo della vita, hanno già tolto in grado, e datolo a M. de Châtillon, nipote del conestabile; quale si vede va ritrovando tutte le congiunture, non risparmiando persona per servizio del suo Re e di questo regno; di sorte che non si devono sperare se non esiti felicissimi per questa corona, avendo un ministro così prudente e vigilante, e prestandogli quella maggior fede che si farebbe a un amorevole e valoroso padre. Tenga adunque per fermo Vostra Eccellenza, che costoro siano per governarsi e con ragione e con fortezza; e più l' un giorno che l' altro si conosce un prudentissimo, unito e santo governo, di che è per nascere perpetua felicità a questo regno. Dove si è adesso posto un taglione di un milione e quattrocento mila franchi, distribuito pro rata a tutte le terre murate; la qual somma ha da servire al bisogno per pagare cinquanta mila fanti per quattro mesi.

Vostra Eccellenza può aver conosciuto la passione del conestabile nel perseguitare i ministri del Re passato; di che potrebbe nascere gran disservizio per questo Re. Di già fra li consiglieri segreti sono varii pa-

reri e gravi dissenzioni; e che il gran conestabile ha gran contrappesi; ed, ogni poco che egli inciampa, arà chi volentieri gli darà la spinta; e, da pochi dì in quà, fra lui e la siniscialla e casa de Guise sono cancheri e d'importanza.

Dicesi che Piero Strozzi è stato spedito con ordine di far gente, per intendersi che l'Imperatore faceva grandi apparati di guerra in ogni parte; e già si trovava fra Germania ed Italia trenta mila fanti in essere. M. de Bonnivet è stato chiamato, e si stima per la medesima causa che lo Strozzi.

Li Svizzeri, avendoli Cesare tentati se fossero per soccorrere Geneva e Costanza, in caso che Sua Maestà volesse fare tale impresa, avevano risposto che di Geneva non s'impaccieria niuno delli altri cantoni, eccetto quello di Berna; che, per essere confederato già tempo con quella terra, non posseva nè voleva mancarle, e voleva correr seco una medesima fortuna; e, quanto a Costanza, promisero tutti non impedire Sua Maestà, dummodo facesse tale impresa senza violare le capitulazioni che tiene con loro, di non passare armata per i paesi loro: che fu un onesto modo di negare, non potendo Suà Maestà condursi l'esercito a Costanza senza contravenire alla suddetta convenzione.

Li quattro ambasciadori Svizzeri, venuti al battesimo, hanno presentato mandati di tutti li tredici cantoni insieme; ed, avendo, nell'esporre la loro ambasciata, detto d'essere venuti a fare questo officio, per mostrare la buona volontà che hanno di continuare l'amicizia che è fra loro e questa corona, ed il desiderio che tengono di far piacere a Sua Maestà, l'interprete aveva detto, *Piacere e servizio*, aggiugnendo quest' ultima parola di suo. Di che accortisi gli ambasciatori, si risentirono poi gravamente contra il detto interprete, mostrando fare non poco caso di tal parola.

Il Re ha fatto intendere a' Inghilesi che non vuol pagare loro la pensione di cinquanta cinque mila scudi l'anno, se non si chiarisce meglio in che modo e per che via si debba effettuare l'accordo che fece il Re, suo padre, sopra la restituzione di Boulogne; e, fra gli altri partiti che sono in considerazione, uno è che si debba depositare la terra da'

Inghilesi e li denari da' Francesi in mano de' Veneziani, come confederati all' una parte ed all' altra.

Nelle scaramuccie tra Francesi ed Inghilesi in su confini, era morto un fratello *du bailly de Boulogne*, e li suoi soldati erano stati svaligiati; di che avendo lo ambasciatore Anglo fatta querela col Re, Sua Maestà ha risposto ciò essere stato per colpa loro, che volevano usurpare quello che non era suo.

Le bailly de Boulogne, sotto pretesto di difendere il porto da non so che venti contrarii, aveva fatto un muro così alto e così grosso, che veniva a servire ancora per offendere i Francesi, essendo verso il loro forte; il che pare sia contro le capitolazioni fra i due Re passati.

XXI.

RICASOLI À COSME Ier.

Melun, 10-11 février 1548.

Sommaire. — Les députés suisses au baptême; réclamation et proposition du député du canton protestant de Zurich.

Il battesimo fu fatto ai vii; e de' quattro cantoni toccò a quel di Zurich, che è Luterano, a portar la figlia; sopra di che feci ridere la Regina, dicendole che la creatura crescendo portava pericolo di pizzicarne, e che pregasse Dio che ne la guardasse, perchè si vede che questo male è contagioso.

Tenuta a' xi.

Li Svizzeri sono partiti questo dì, e donati di mille ducati per uno; e anco ritraggo che ne donerà quaranta mila per dividersi fra tutti li tredici cantoni. Non voglio lasciar nella penna, come il mandato del cantone di Zurich, parlando con M. conestabile, gli disse che mai questa Maestà non arebbe quelli cantoni Luterani interamente a sua devozione, se la non desisteva di perseguitare li veri settatori dell' Evangelio; con

fargli intendere che loro, in questo caso, serviranno a Sua Maestà per amore, e li Cattolici per denari.

Il Re vuole che tutti li governatori delle provincie vadino a risedere in esse.

XXII.

RICASOLI À COSME I[er].

Fontainebleau, 12 février 1548.

SOMMAIRE. — Conclusion de la ligue défensive entre le Pape et la France. Défiance qu'inspire l'Empereur.

La lega fra Sua Santità e questa corona è conclusa, sottoscritta, e divolgata dopo l'arrivo del cardinale de Guise; e M. Pietro da Sezza, portatore della berretta di Vendôme[1], porta la conclusione e ratificazione del tutto. Non s'intendono per ancora i particolari; benchè, quando ne sia vero, uno che mi è stato detto comprende quasi la sostanza del tutto. Questo è quanto alla spesa in evento di guerra, quale dicono star così: che, muovendo l'Imperatore contra al Papa, costoro siano obbligati a concorrere per metà; e, muovendo contra costoro, il Papa sia obbligato a concorrere per un terzo; benchè dalla corte Cesarea s'intende per ogni via che Sua Maestà non disegna cosa alcuna contra questa corona. Ma vedesi che costoro, quanto più l'Imperatore cerca di assicurarli, tanto più insospettiscono, e fanno tanto maggiori provvisioni, e di fortificazioni e d'ogni altra cosa, come quelli che, trovandosi legati col Papa, dirette vel indirette aspettano in ogni modo guerra.

[1] Le cardinal Charles de Bourbon.

XXIII.

RICASOLI À COSME I[er].

Melun, 23 février 1548.

Sommaire. — L'Empereur, retenu en Allemagne, ne pourra présentement recommencer la guerre contre la France. On croit à un accord secret plutôt qu'à une ligue formelle entre le Pape et la France. Le duc de Vendôme et l'héritière de Navarre. Nouvelles de la cour : le crédit du connétable est ébranlé; les Guise ligués contre lui avec la sénéchale; autres partis à la cour. La conjuration de Jules Cibo contre André Doria, encouragée par le cardinal de Lorraine, et désavouée par le connétable.

Gli avvisi ultimi di Germania pare che vadano assicurando in parte per quest' anno dalla guerra questi signori; ritraendosi da più bande che Cesare arà da fare in quella provincia, ed in ispezie contra il Re di Danemarck, e che per questo conto l' Imperatore s' arma e si prepara per ridurre in unione ed in sua potestà tutti quei popoli; che, per essere quasi innumerabili, divisi, e forse molto fomentati, non saria maraviglia quando consumasse un par d' anni in assolver sì grande ed importante negozio. L' oratore Cesareo che è qui afferma le cose di quella provincia stare in termini, che per questo conto non occorra a Sua Maestà far gente o spesa alcuna. Intendesi nientedimeno per confermazione del di sopra, che costoro, che alli dì passati avevano ordinato ben undici capitani per fare cavalli leggieri Italiani, hanno su questi avvisi sospeso l' ordine; nè vogliono per tale effetto che si sborsi denaro.

Sono dubbi sulla lega; perchè, sebbene, dopo l' arrivo de Guise, si tenne per certo e si publicò la conclusione e stipulazione, è parso di poi strano a quelli che sogliono cavare i segreti de' segreti, non aver possuto penetrar particolare alcuno; in modo che si riducono a credere che la sia una buona intelligenza in spirito piuttosto che lega; ma si giudica che la possa avere più del durabile che molte stipulate, per esservi l' interesse dell' una parte e dell' altra. Il Re, come prudente, si prepara e si provvede di ogni cosa necessaria per la guerra, e di denari.

Monsignor de Vendôme partì, pochi giorni sono, per visitare la Piccardia, sua provincia; ed, al ritorno, si doverrà effettuare il desiderato

matrimonio, poichè non mancava altro che il consenso della Regina di Navarra, dalla quale dicono esser venuto il mandato *ad contrahendum.*

Ho[1] disegnato più volte informare Vostra Eccellenza degli umori di questa corte; ma non essendo cosa che importi molto, ho differito. Fino a qui sono molte divisioni fra grandi della corte; e, se bene il gran conestabile governa il tutto, ha tanti emuli che pare quasi impossibile che la cosa possa durare in questo stato, e massime che egli usa una certa autorità col Re, che è quasi più da un padre severo che da un ministro prudente. Egli desiderava che il cardinale de Guise s'intertenesse a Roma; e, nonostante che il Re, sollecitato dalla siniscialla, ordinasse che si rivocasse, il buon conestabile fece sottoscrivere al Re una lettera, non letta da Sua Maestà, che conficcava il cardinale in Roma. Ed, avendogli scritto la siniscialla, che Sua Maestà aveva ordinato che se gli scrivesse che tornasse, e vedendo una lettera in contrario, la rimandò alla prefata dama, dolendosi di essere burlato. Ella poi a buon proposito la mostrò al Re; il quale la prese, e, fatto chiamare il conestabile, si dolse molto di tale atto. Egli si scusò con dire che lo aveva fatto, perchè giudicava essere così espediente pe' negozii della Maestà Sua. Il quale, a li dì passati, ordinò la spedizione de' cavalli leggieri e li capitani, senza intervento e neppur saputa del conestabile. Il quale, non sono molte mattine, che, andando dal Re dopo desinare, come è suo solito, trovò che Sua Maestà parlava molto alle strette a solo a solo con M. d'Aumale; e, non si rompendo il ragionamento per lo arrivare suo, cosa insolita, egli non potendo aver pazienza, si messe avanti, e interroppe; ma il Re lo spacciò pel generale, rispondendo brevemente alla sua proposizione, e si rappiccò a ragionare con Aumale; il quale quando nomina il conestabile dice sempre : Quel ladrone.

Il conestabile si è molto stretto con la Regina, la quale per questo non può più del solito, e con Vendôme. La banda di casa de Guise con la siniscialla è molto potente. Saint-André ed il cancelliere, con molti altri, hanno fatto lega e favoriscono li servitori del Re morto; e così chi

[1] La dernière partie de la dépêche est en chiffres.

tira in quà, chi in là. Tuttavia il conestabile regna, se bene la oppenione universale è che il regno suo non abbia del durabile. Non si potrebbe dire con inchiostro la grandezza e onnipotenza della siniscialla; la quale si porta in modo, che si desidera madama d'Étampes.

Del trattato di Gulio Cibo[1] contra il principe Doria si dà la colpa al cardinal de Guise, essendosi inteso che si abboccarono in Venezia e parlarono a lungo; di maniera che, verificandosi questa cosa, bisognerà bene che faccia il santo ed il vergine, di che fa professione, a voler contrapesare; e certo, per il primo negozio dopo la sua promozione, sarebbe stato onorevole. Ho di buon luogo, che il conestabile non era conscio, e che ha molto biasimato questo trattato, aggiungendo che esso non ha mai in tempo alcuno voluto tenere le mani in simili pratiche.

XXIV.

RICASOLI À COSME Ier.

EXTRAITS DES DÉPÊCHES DES MOIS DE MARS ET D'AVRIL 1548.

Sommaire. — L'Empereur et les Suisses. L'Empereur suspend le payement des annates à la cour de Rome. Différend entre le connétable et le cardinal de Lorraine. Traité avantageux de la France avec le Turc. Le Roi envoie à Venise une somme de trois cent cinquante mille écus, qu'il met à la disposition du Pape.

Paris, 8 mars.

Non ho oggi inteso altro di nuovo, salvo che per cosa certa si dice l'Imperatore avere Costanza in suo potere, ed avervi li Spagnuoli; li quali pare che escano alcune volte a scaramucciare con Svizzeri circonvicini.

Paris, 14 mars.

Ho di luogo assai buono, come fra i Svizzeri sono molti e varii pareri, se si debbono intendere o nò con Sua Maestà Cesarea; alla quale però pare che molti inclinino. Di Costanza non ho inteso di poi altro, come

[1] La conspiration de Jules Cibo échoua.

nè anche si ritrae nè si parla quasi più della lega; e di presente il nunzio non negozia alla corte, per quanto intendo, se non li andamenti e pratiche del Concilio; li quali non tornando secondo il disegno di costoro, non so quanto resteranno d'accordo.

Paris, 17 mars.

. . . . Si aggiunge che l'Imperatore ha proibito che di Spagna non vada un soldo a Roma per conto di annate; ma che li denari, che sin qui si sono dati al nunzio apostolico, si diano a una persona publica, che li tenga in deposito, tanto che Sua Maestà sia sicura che questi danari non abbiano a servire per fargli guerra.

Melun, 24 mars.

Quattro giorni fa, andò un bando sotto severissime pene, che tutti i gentiluomini di qualunque nazione, che seguitano questa corte, debbano dare *in scriptis* al *prévost de l'hôtel* del Re il nome loro, e la causa perchè seguono la corte.

Sens, 26 avril.

Si è detto a questi dì, che fra M. conestabile ed il cardinale de Guise è nato non so che disparere; ed, essendo andato agli orecchi del Re, Sua Maestà ha dato la sentenza in favore de Guise; nientedimanco il conestabile è maggiore che mai.

. . . . . . 16 avril.

. . . . . . Per la corte s'è divulgato che il Turco, oltre alla dichiarazione di quel capitolo ambiguo, ha confermato con questa corona la medesima lega o confederazione che aveva con l'antecessore, e maggiore, se maggiore può essere; con la clausula dell' amico e nimico del nimico; di che costoro stanno molto allegri. Ho inteso di più che il Turco a promesso servir costoro d'un milione d'oro e di legni, solamente in evento che siano molestati dall' Imperatore. La cosa ha molto del verosimile; servendo non manco alla causa sua il tener pareggiate

queste due potenze il più che può, massime durante la tregua e l'impresa Persiana.

Villeneuve, 1er mai.

Oggi deve partire M. Alberto del Bene, fratello d'Albizzo, per Venezia, mandato dal Re per assicurare il Papa della somma di trecento cinquanta mila scudi, da potersene valere in evento che l'Imperatore muova guerra a Sua Santità. Alcuni dicono che in questa negoziazione si dà Parma a costoro[1].

[1] L'Empereur, après le Pape, avait reconnu aux envoyés de Cosme le droit de préséance sur les envoyés des autres princes italiens. Le duc crut alors que le moment était venu de mettre la cour de France en demeure de se prononcer. N'ayant obtenu du Roi que des réponses évasives, il rappela son ambassadeur.

SECONDE SECTION.

COSME Ier ET LA FRANCE.

1550-1551.

L'Empereur considérait le duc Cosme comme sa créature, et prétendait le maintenir dans sa dépendance. Il le voulait assez fort pour le seconder, et pas assez fort pour s'affranchir. Cette politique n'échappait pas à la perspicacité du duc, qui, sans rompre avec l'Empire, chercha dès lors secrètement à se rapprocher de la France. L'affaire de Piombino avait excité son ressentiment. Dans le dessein de s'emparer de ce pays, à la mort du seigneur Jacques V d'Appiano, au détriment de son fils mineur, Jacques VI, il avait cru s'être assuré de la connivence de Charles-Quint, en lui avançant la somme de deux cent mille écus, à l'époque de la guerre qu'il avait entreprise contre les confédérés de Smalkalde. L'Empereur, en effet, à la date du 22 juin 1548, avait consigné l'état de Piombino entre les mains de Cosme; mais, presque aussitôt, le 24 juillet, à l'instigation de ses ministres, il était revenu sur cette concession. Le duc de Florence, frustré d'un bien, mal acquis sans doute, mais qu'il avait payé d'avance à son puissant complice, se montra fort sensible à cette déception. Sur ces entrefaites, le Saint-Siége vint à vaquer, à la mort du pape Paul III (10 novembre 1549); on sait que ce fut le duc Cosme qui le premier porta les yeux sur le cardinal del Monte, et qui réussit à le faire élire, le 8 février 1550, sous le nom de Jules III[1].

Cosme, qui avait été assez habile pour amener les cardinaux français à voter en faveur de son candidat, avait écrit lui-même à Henri II, pour lui donner la première nouvelle du succès. Nous n'avons pas sa lettre, mais nous avons retrouvé, aux archives de Toscane, la réponse tout amicale du Roi.

HENRI II À COSME Ier.

(*Rif. Atti publici.* Cartapecore Francia, t. II.)

15 avril 1550.

Mon Cousin, j'ay veu ce que vous m'avez escript par ce porteur, touchant la promotion de Nostre Sainct Père au Papat; de laquelle, comme vous pouvez bien penser, je n'ay peu sinon estre grandement aise et

[1] Voir, sur tout ce qui concerne l'élection de Jules III, les légations d'Averardo Serristori, éditées par Giuseppe Canestrini, p. 207-229.

content, pour veoir Sa Sainteté parvenue au lieu et degré où je la desiroie, comme en a donné certain témoignage le bon office que ont fait en cela, suivant mon intention, les cardinaulx Françoys et aultres qui me sont affectionnez. Lesquelz ont, en ce faisant, fait œuvre dont j'espère qu'il ressortira honneur à Dieu, et un grand fruit et utilité à toute la Chrestienté, qui avoit bon besoing d'un tel pasteur, que les grandes et louables vertuz et depportemens passés de sa dicte Sainctetė nous promectent qu'il sera[1].

Au demourant, je ne veulx oublier de vous remercier bien fort, Mon Cousin, du desir que dictes avoir de me faire plaisir, et vous prie de vouloir bien continuer et persévérer en ceste bonne voulenté; estant asseuré que n'en ferez jamais à Prince qui plus voulentiers et de meil-

[1] Les espérances du Roi et de Cosme I[er] furent déçues. Le nouveau pontife ne tarda pas à combler de faveurs sa propre famille : ainsi il donna à son frère, Baldovino, le duché de Camerino; il fit l'un des fils de Baldovino, Giambattista del Monte, gonfalonier de la sainte Église, et lui donna Novara et Cività di Penna; il chercha à négocier le mariage de Fabiano, autre fils de Baldovino, avec une des filles de Cosme I[er], prétendant avoir refusé pour lui l'alliance d'une fille du roi de France, avec le royaume de Naples pour dot (Légations de Serristori, p. 302); il assura de gros revenus à Ascanio della Cornia, fils d'une de ses sœurs, et à Vincenzo de' Nobili, fils d'une autre sœur; enfin il donna le chapeau de cardinal à Cristoforo del Monte, son cousin germain, à Fulvio della Cornia, frère d'Ascanio, à Roberto de' Nobili, fils de Vincenzo, à Girolamo Simonelli, fils d'une fille de Baldovino, à Innocenzio del Monte, fils adoptif de Baldovino. De plus, le Pape Jules III ne prenait conseil de personne, et n'admettait aucune observation. L'irritabilité de son caractère est attestée par les curieux passages que nous empruntons à la correspondance de Serristori (p. 275).

« Si che l' Eccellenza Vostra (Cosme I[er]) « vede la natura terribile di Sua Beatitudine, « colla quale non si può mai avere cosa al- « cuna per sicura, nè manco parlar cosa che « sia punto fuori del gusto suo; in tanto che « non è persona che sappia trovar verso da « negoziar seco......

« Il Papa, per quello si può vedere, non « si consiglia con persona, e risolve ogni cosa « da per se...

« Oltre, l'afflizione della gotta lo tormenta, « in modo che ci si dispera dentro, sendo « queste brighe e pensieri molto alieni alla « natura sua. »

Lui fait-on une objection ? « (Il Papa dice- « va) che, sendo di quella natura sensitiva « che era, gli dovrebbe essere avuto rispetto, « e non lo far disperare come facevano, ma « lasciarlo vivere. »

Or, il faut se rappeler que Serristori, au nom de son maître, avait contribué plus que personne à l'élévation du pontife, qui ne se montrait pas moins intraitable avec lui qu'avec les autres ambassadeurs.

leur cœur le recongnoisse, que je feray quant l'occasion s'y offrira. Priant sur ce Nostre Seigneur, etc.

Le Roi et le Duc semblaient d'accord.

Le cardinal de Paris, Guillaume du Bellay, qui connaissait les nouvelles dispositions de Cosme, n'hésita pas à aborder, à Rome, l'ambassadeur Florentin, Averardo Serristori, et à entamer avec lui une négociation secrète, en vue de provoquer une explication. Nous donnons la dépêche de Serristori (déjà imprimée dans les Légations éditées par M. Canestrini, p. 246 et suiv.), et la réponse du duc, qui est inédite.

I.

AVERARDO SERRISTORI À COSME I[er].

Rome, 18 mai 1550.

Sommaire. — Conversation du cardinal du Bellay et de Serristori. Le Roi suit une fâcheuse politique en se défiant du duc Cosme; il devrait le soutenir, pour empêcher le développement excessif de la puissance de l'Empereur en Italie. Ceux qui poussent le Roi à dépouiller Cosme de ses états sont insensés; de pareilles menaces ne peuvent avoir d'autre effet que de rejeter nécessairement le duc dans le parti de l'Empereur, quoiqu'il puisse lui en coûter. Serristori parle en son nom propre, sans engager la responsabilité de son maître.

L'Eccellenza Vostra intenderà per le lettere mie ordinarie, quello che il cardinale di Parigi mi disse, questo giorno. Sopra che, presa buona occasione, dissi volergli parlar liberamente come avevo fatto altre volte, non come ambasciatore, ma come Averardo Serristori, Fiorentino, servitor suo e di Sua Maestà Cristianissima. La quale, nel caso di Vostra Eccellenza, mi pareva che fosse sempre stata mal consigliata, e l'avesse presa a rovescio; sendosi fino ad ora fatto ogni opera, col mostrar pretensione sopra cotesto stato; perchè l'Eccellenza Vostra, ancorchè fosse di contrario animo, e che Sua Maestà Cesarea la trattasse male, per necessità si ristringe più seco, e gli bisogni, per salvare il suo stato, metterlo in ogni occasione a risico per salvare quello di Sua Maestà Cesarea in Italia, cosa molto diversa al servizio del Cris-

tianissimo; il quale sarebbe che l'Eccellenza Vostra fosse persuasa e certificata che, sempre le venisse bene accostarsegli, sapesse di avere ad essere ricevuta ed accarezzata, acciochè, in ogni occasione ed accidente che potesse succedere, tornandogli comodo, lo potesse fare, o almeno starsi di mezzo, che importerebbe assai; e, se questo Sua Maestà Cristianissima l'avesse avuto a fare con perdita di stato, danari o altra cosa sua, ne potrebbe in parte essere scusata; ma lo avrebbe potuto fare senza alcuno suo costo.

Risposemi che questi simili ragionamenti erano seguiti alla presenza del Re, dove lui si era trovato; e che da un Francese grande in quella corte era stato dimandato, che sicurtà si aveva che, nelle occasioni, Vostra Eccellenza se le fosse accostata, o almeno stata di mezzo? A che lei non aveva saputo respondere, non le vedendo; e che, quando mi piacesse, avrebbe caro che io facessi conto che lei fosse quel Francese, e gli respondessi.

Dissile che, sapendo io così poco, mal potevo sodisfarle. Imperò, poichè le piaceva, direi quel tanto che mi soccorrerebbe, pregandola ad accettare tutto come da un vero servitor suo e di Sua Maestà Cristianissima; perchè gli parlerei sincerissimamente, come l'intenderebbe; supplicandola a tener tutto appresso di sè, per quei rispetti ch'ella poteva considerare.

Il principio fu che sua signoria reverendissima aveva a considerare Vostra Eccellenza parente della Regina, e lei di sua casa e sangue, e che cotesta città ed i passati di Vostra Eccellenza erano stati sempre devoti della corona di Francia, nè avevano mai avuto da lei cosa da desiderarle altro che ogni bene e comodo; se non per l'interesse dello stato loro e della devozione che ora si aveva con Sua Maestà Cesarea, non si poteva il Re dolere d'altri che di sè stesso, come sua signoria reverendissima ben sapeva. In modo che, senza altra sicurtà, poteva il Re credere che, ogni volta che all'Eccellenza Vostra fosse tornato comodo per il suo stato accostarsi alla devozione sua o starsi di mezzo, l'avrebbe fatto quando sicuramente l'avesse potuto fare; e questa era la sicurtà, e quello che doveva e dovrebbe bastare a Sua

Maestà Cristianissima. In che, con la occasione del tempo, poteva sperare pure assai; la quale oggi era tale che tutto quello che Vostra Eccellenza faceva era con ragione; e Sua Maestà Cristianissima se ne aveva da contentare, ancorchè ella avesse fatto o facesse alcuna cosa che paresse che fosse di presente fuori del servizio di quella; stando le cose in modo che la necessità e Sua Maestà Cristianissima medesima ne sarebbero la cagione colla pretensione che mostrava. La quale, se fosse consigliata, avrebbe segretamente a confortare Vostra Eccellenza a fare tutto quello ch' ella fa, e più ancora per mantenersi e farsi grande, e per non far venire voglia a Sua Maestà Cesarea di quello che forse è consigliata; e da altra banda assicurare, con contratti e in tutti quei modi che le fossero possibili, ch' ella non ha nè vuole avere alcuna pretensione a cotesto stato; perchè questa immaginazione alfine è niente e ci può fare poco fondamento, sendosi oramai molto bene conosciuto quali e quante sieno le forze sue, ed ora tanto maggiori dico per defendersi, quanto è tutto fortificato di modo, che chi consiglia Sua Maestà Cristianissima altrimenti le è poco servitore, e lo fa più per interesse suo che per servizio di quella. La quale vogliono che cominci a mangiare il porco dalla coda, pensando allo stato di Firenze, dove sa non avere alcuna ragione, e difficoltarsi quel di Milano e di Napoli, dove ne pretende assai; non considerando che bene spesso che vuole ogni cosa perde il tutto, e così come è facile ad avere parte in Italia, è difficile a possederne il tutto; perchè poco sicuramente si possiede quello stato dove ciascuno è malcontento; e che a un principe grande debbe bastare possedere tanto che gli serva a mantenere la sua grandezza, e lasciare il restante alli amici, colli quali si viene a assicurare il tutto.

Risposemi che dicevo il vero, e averla sempre intesa così, ed in ogni tempo avere fatti buoni officii, come io sapevo; e che, l' anno passato, quando se ne andò in Francia, ci trovò il Re ben disposto; ma un Francese grande in quella corte (mostrando non voler dire chi si fosse, ma che io me lo indovinassi da per me, dicendo che per suo interesse di parentado che aveva in Italia, credo volesse dire di M. de Guise) l' aveva contradetto, dicendo che sua signoria reverendissima ci sarebbe aggi-

rata, e che l'Eccellenza Vostra faceva per trar qualche lettera o altro di mano al Re per valersene coll' Imperatore [1].

Disse molte cose di più; imperò questo fu il nerbo e la sostanza. Il che m' è parso significare particolarmente a Vostra Eccellenza, ancorchè non so se gli parrà ch' io sia passato troppo innanzi; il che quando fosse, piacciale imputarlo ad affezione e non a presunzione; e avvertirmi, acciocchè in tutto possa procedere sempre conforme alla mente di Vostra Eccellenza, come desidero.

Pregommi sua signoria reverendissima scrivere a Vostra Eccellenza, come per le virtù sue l' amava molto, e la pregava a tenerla per servitore, perchè la conoscerebbe per tale, e farebbe sempre, come aveva fatto per il passato, tutti quei boni officii che gli sarebbero possibili.

II.

COSME I[er] À AVERARDO SERRISTORI.

(*Arch. Med.* Registri di minute. Reg. 1°, n° 4.)

Florence, 27 mai 1550.

Sommaire. — Cosme blâmerait Serristori s'il eût parlé comme ambassadeur; il lui trace la règle qu'il doit suivre dans ses relations avec les agents politiques de la France : Cosme n'est pas dans la dépendance de l'Empereur; il saura toujours agir en prince; il est attaché dès l'enfance à la Reine; il se montrera en toute circonstance disposé à rendre de bons offices à la France, autant que son honneur le lui permettra. Quant aux prétentions du Roi sur la Toscane, il ne convient pas de les prendre au sérieux.

Abbiamo ricevuto la vostra de' x, e per essa inteso quanto, per vostro parere e non con alcun ordine nostro, avevi passato con il cardi-

[1] Il y avait deux partis bien tranchés à la cour de Henri II : l'un absolument opposé à toute nouvelle entreprise au delà des Alpes, c'était le parti du vieux connétable de Montmorency; l'autre, composé d'hommes plus ardents et plus aventureux, ne cessait de porter ses vues sur l'Italie. On aperçoit que ce dernier parti se subdivisait lui-même : une fraction était d'avis, comme le cardinal Du Bellay, de ménager Cosme I[er] et de s'en faire un allié; l'autre fraction, dont les chefs étaient les Guise, les Strozzi et les autres bannis Italiens, conseillait les mesures violentes, et n'aspirait qu'à dépouiller le duc de Toscane.

nale di Parigi. Il che, tutto considerato, come Averardo Serristori, potevi dire, ma non già in nome nostro, perchè si saria dispiaciuto; onde, avendo parlato come da voi, non accade replicar altro. Bisogna che consideriate la persona con chi avete ragionato, che dovete sapere che è assai leggiero e pericoloso, per essere cervello inquietissimo, che mai fa altro che ire mulinando [1]. Però con questo o altro ci pare di avvertirvi da ora innanzi, quando occorrerà parlare, come nostro uomo, a alcuno ministro o dipendente da Francia, come avete loro a dire, il tenore sarà qui appresso.

In prima, voi arete a mostrare, come è in vero, que da questo Re noi non abbiamo ricevuto offesa, e che io desidero servire Sua Maestà in ogni occasione che io possa con onor mio; e che questo gliene ho fatto intendere e più volte; e con ogni occasione chiarirli e sgannarli, che io non sono nè feudatorio nè obbligato a Sua Maestà Cesarea, salvo per li buoni trattamenti avuti da lui; nè ho obbligo alcuno di essere amico dell' amico, e nemico del nemico, più che a me torni bene. Ho gli ben promesso di non gli far contro; e questo è per li beneficii che ho ricevuti da lui. E questa promessa voglio osservare sino che Sua Maestà Cesarea mi tratterà bene, come ha fatto sino a qui; nè dura più questa promessa che per la vita di Sua Maestà Cesarea. Si che non si pensassino che ci fosse qualche gran novella o obbligo tra Sua Cesarea Maestà e noi. In oltre gli potrete dire che, stante le cose come di sopra, che questo, sempre che si vorranno, se ne potranno chiarire; noi non veggiamo, avendo noi buon animo verso Sua Cristianissima Maestà, perchè n' abbi a essere dimostro che ci voglia per inimico.

La pretensione dello stato, ognuno sa che le basteria l' occasione del farci male; da questo ben ci guarderemo noi, ma non veggiamo già a quello possa servire a Sua Cristianissima Maestà il dare a conoscere che ci vuole per inimico; perchè, non avendo causa alcuna, la cosa ha in se del inonesto; l' altra ci costringerà, visto che abbiamo questa mala volontà del Re, non solo a restringerci, ma a precipitarci nelle braccia

[1] Ce jugement, si légèrement porté sur le célèbre Guillaume du Bellay, ne sera ratifié par aucun homme impartial.

dello Imperatore e ancora della sua posterità. Se questo fa per il Re, lo lascierò giudicare a tutto il mondo; perchè noi non ci teniamo sì dappoco o di sì poco potere, che noi non sappiamo fare di molto bene e di molto male. Siamo, come di sopra abbiamo detto, libero, e non con obbligo alcuno; nè si obbligheremo, se non quando vedremo essere senza nostra colpa precipitati.

Portiamo quella affezione alla Regina che ad altra persona che abbiamo, salvo li nostri figliuoli, per doppie cause: per essere doppiamente del nostro sangue e sola rimasta di nostra casa; e oltre questo, per avergli un particolare amore nato da piccoli, sendoci allevati molti anni insieme; di maniera che noi non sappiamo veder causa per la quale il Re voglia che noi ci abbiamo a precipitare.

Se gli è dato ad intendere che ci correrà lo stato, come essi fanno le berrette, pensi pure che bisognerà pigliare il resto ancora d'Italia; e quelli che gli danno ad intendere di correrci lo stato, li abbiamo fatti correre più d'una volta; e, quando aranno a mostrare quanto possino in questo stato, allora sarà conosciuto che si hanno la parte che Santo Marcellino ha in paradiso. E, quando pure si abbi a venire a discorrere che il Re pensi di usurpare ogni cosa, quelli che ora mostrono di volergli bene, lo fanno per servirsene contro la grandezza dell' Imperatore; e, trattandosi della occupazione d'Italia, li troverà tutti uniti a volere ognuno per sè il suo; e so che sarò sempre accettato intra il numero, e arò de' compagni. Per queste vie e modi arete a discorrere, e mostrare il caso nostro; ed in somma risolverli che sarò quello che loro con li modi loro vorranno ch'io sia; sempre mi troveranno persona onorata, che farà cose da principe tale. E con questo potrete replicare a ogni cosa che vi fosse detta o proposta, e ragionarne dove occorrerà; mostrando che, quanto alla lite della Regina[1], che sendo privato, ognuno si potrà defendere; ma quanto alla pretensione dello stato, ne parlerete come cosa ridicula, come invero è; e solo ne terrete conto, tanto quanto basti a mostrare il mal animo del Re verso di noi, per farci

[1] Catherine de Médicis élevait des prétentions sur une partie de l'héritage privé des Médicis.

risolvere a precipitarci, secondo che lui ci mostrerà avere l'animo verso di noi. E questo vi basti per vostra informazione.

Les choses en étaient là, lorsque la Reine accoucha d'un fils, qui mourut presque aussitôt. Cosme saisit cette occasion, pour tenter, une fois encore, de renouer les relations diplomatiques avec la France.

III.

COSME Ier AU PAPE JULES III.

(*Arch. med.* Registri di minute. Reg. 1°, n° 4.)

Pise, 10 février 1551.

Sommaire. — Conseils au Souverain Pontife. Deux grands princes se disputent la prépondérance, le roi de France et l'Empereur. Le second est satisfait et ne veut pas de changements; le premier ne peut reconquérir son influence qu'en bouleversant l'Italie; il faut donc agir de façon à maintenir le *statu quo*. On aurait tout à craindre, dans l'avenir, d'un pape dévoué à la France; on évitera ce danger au moyen d'une promotion de cardinaux choisis avec discernement.

E mi parebbe troppo mancare alla osservanza e obbedienza ch' io porto a Vostra Beatitudine, aggiunta con un inestimabile amore che con questa si accompagna, s'io non dicessi liberamente a Quella quello che il mio poco ingegno mi dimostra per onore, grandezza e sicurtà di Vostra Santità, di tutta sua Illustrissima Casa, e delli suoi amici e servitori. Però, seguendo ancor lo istinto della mia natura, supplicherò quella, che, se troppo liberamente dicessi quello mi occorre, voglia accettarlo in quella buona parte che l' istessa cosa merita, venendo da uno suo tanto obbediente figlio e affezionato servitore.

Dico adunque che meco medesimo sono stato considerando lo stato in che si trova la Cristianità, ed in particulare la Italia; e veggo che due principi maggiori, lasciando Vostra Santità come supremo, sono quelli che la possono inquietare e turbare; l' uno de' quali, che è lo Imperatore, si vede che va a cammino di non desiderare tumulti in Italia, come quello che ci possede assai; l' altro è il Re, che altro non

desidera che occasione per potere occupare quello che pretende aver ragione; e ancor, quando gli venisse comodo, senza ragione piglieria quello potesse. Sommi imaginato, anzi tengo per fermo, che Vostra Santità desideri la quiete, sì perchè questo è officio di vero pastore, come per convenire così allo stato della Sede Apostolica. L'uno de' primi fondamenti che facci il Re per turbare la quiete è lo avere un Papa ambizioso e inquieto; di questo sono io certo che in Vostra Santità non confida punto, per essere santamente alieno dall' una e dall' altra cosa. Onde in vita di Quella, che Dio ce la mantenga lungamente, si può presumere, anzi tener per certo, se bene morisse Sua Maestà Cesarea, che Dio la guardi, benchè il Re pensi rinnovare, non può pensare di poter far frutto buono, quando Vostra Santità o un Papa non si congiungesse con esso; di modo che questo moto presto cessaria, e non saria di molto momento, per essersi le forze tra loro molte volte in vano sperimentate, e tanto più fortificandosi ogni giorno più le terre. Di modo che il pericolo saria solo, quando un Papa si accostasse con Francia; dico pericolo, perchè assolutamente bisogneria che questi pochi stati che ci restano andassino con questo, se non in servitù, almanco in tale congiunzione che fossino come suggetti o dell' uno o dell' altro, per essere troppo e l'uno e l'altro ingrandito; e questo in conseguenza verria a essere la totale inclinazione della Sede Apostolica. E chi la intende altrimenti, credo che s'inganni, perchè non è più tempo da' bilanciare come già si faceva. Ma cominciando uno a cacciare l' altro d'Italia, non ci sarà mezzo alcuno, chè questa piena porterà via ogni cosa. Onde un Papa che cominciasse a favorire l'uno, vorria tirar la briglia a tempo, che non potria, e rovineria ogni cosa. E, per concludere, dico che, per servizio publico, bisogna far che le cose stiano quiete e ne' termini in che sono.

Quello ch'io voglio inferire di questo, è che il Re ha fisso il pensiero di avere un Papa a suo modo e parziale, per cavarsi questa voglia; la quale non può essere senza rovina del tutto, come Vostra Santità sa meglio di me. Quelli che possono succedere a Quella, assolutamente li più sono Francesi, parte inquieti ed ambiziosi; altri, pensando di far

forse bene, si dariano dell' aceto sul piè. In somma per la Cristianità non fa in modo alcuno che succeda a Quella un Papa particulare. È adunque necessario che Vostra Santità, per beneficio publico, pensi a fare un numero di cardinali, li quali sieno per essere persone senza passione, ma creature che non possino mancare in vita a Vostra Beatitudine, ed in morte, che Dio la guardi, alla sua posterità, ed a far contrappeso; che non la affezione o la parte faccino un Papa, ma lo Spirito Santo; i quali che hanno buona mente lo creino, come è successo di Vostra Beatitudine. E non solo è necessario, ma necessarissimo; e Quella appresso di Dio è tenuta farlo, per servizio suo, della Sede Apostolica, per la Sua illustrissima Casa, e per li suoi servitori.

Vostra Santità mi potria dire : « O! tu pensi forse che noi siamo « morti, poi che tu fai simil discorso? » Non penso, nò; ma sono chiaro che Dio la prospera in lunga vita per la sua santa mente. Ma dico che, per farla immortale ed in vita ed in morte, bisogna che mostri di pensare al tutto; e che, quando la si trova in nel consistoro, la possa dire : « Io « veggo qui almanco mezza dozzina di cardinali che sono miei, e seguite- « ranno la mia buona mente. » Però Vostra Santità per onore, per reputazione, per utile, è necessario la faccia almanco una mezza dozzina di cardinali, che la sappi che sieno suoi e non dipendino da altri, e che abbino a fargli reputazione; perchè alla fine la governa il mondo. E, se forse Vostra Santità mi dicesse, « Ora è il concilio; io non li voglio fare, » dico che, per ogni cosa che potesse occorrere, bisogna che innanzi che si cominci il concilio, la li abbi fatti, per servirsene bisognando. E, perchè mi pare avere inteso che Vostra Santità ha promesso non far cardinali, se la non fa il fratello di Lorraine[1], può ancora far questo, e uno a istanza dell' Imperatore, e nessuno si potria dolere; e far li suoi sei che non mancassino, che sariano otto; che sono quelli che mancano al numero che erono, quando vacò la Sede.

Vostra Santità accetti questo mio debile discorso da quell' affezionatissimo servitore che gli sono, e creda che ogni grandezza, onore e

[1] Louis de Guise. Il fut, en effet, promu au cardinalat. Il était frère du célèbre cardinal Charles de Guise.

utile di Vostra Santità mi è sempre innanzi agli occhi. E, se forse la pensasse che a questo mi muovesse il particulare interesse, non è mio particulare alcuno, che non bisogni che ci si mescoli ancor del publico; perchè, quanto alle cose dello stato mio, certo è che bisogna che altro moto che per me privato sia a farmi male; perchè se piccolo, poco lo stimerò; se grande, li grandi o di quà o di là bisognerà che ci si mescolino, e non sarò solo; e, se si era da perdere, nè de' primi è questo. Se gli occorrerà, che Dio ne guardi, Vostra Santità lo vedrà; perchè, non avendo altro pensiero che questo, ho fatto il conto mio molte volte, e mi torna che non posso esser solo in questo ballo. Però credami Quella, che mi ci muove il principale il ben publico della Sede Apostolica, l'onore e utile di Vostra Santità e di Sua illustrissima Casa, ed in conseguenza ancora il mio, volendo sempre ed in vita ed in morte essere con Quella, come altre volte ho fatto noto a Vostra Santità.

Supplico Quella a volermi avere per scusato, sì nella libertà del dire, sì nel lungo scrivere; che si io non avessi fatto questo officio, mi pareria essergli stato traditore.

Non ho voluto scrivere al Serristori, perchè Vostra Santità possa dirgli o non dirgli cosa di quanto gli scrivo, secondo che parrà a Quella; che quanto a me, gli confiderei ogni mio negozio, ma, se Quella fusse d'altro parere, ho voluto scriver così. E, se Vostra Santità si risolvesse a quanto di sopra discorro, delle particularità mi riserverei a scriverle altra volta; supplicando Vostra Santità dia questa mia al foco; che, occorrendo, in mia mano tengo la copia. E, parendomi pur troppo averla infastidita, fo fine.

IV.

COSME Ier À AVERARDO SERRISTORI.

(*Arch. med.* Registri di minute. Reg. 1°, n° 4.)

Florence, 24 mai 1551.

SOMMAIRE. — Cosme ne prêtera plus de troupes au duc de Ferrare. Il compte sur l'autorité du Pape pour mener à bien l'affaire de Piombino. Il faut engager le Pape à intervenir auprès du cardinal de Ferrare et des autres amis de la France, pour les bien convaincre que Cosme n'est pas l'ennemi du Roi Très-Chrétien; qu'il a les moyens et la volonté de le servir, comme il aurait, en cas de mauvais procédés, le pouvoir de lui nuire.

Quanto al ragguaglio che Sua Santità vi dette, non occorre altro, sendosi di poi, per li nuovi avvisi e per quello vi scrivemo a Sua Santità, mutato molte cose. Resta solo dirvi, che al duca di Ferrara solo abbiamo conceduto una compagnia di soldati, li quali già avevamo promesso sulla parola di Sua Santità; il quale, come sapete, disse parergli che si concedessino per non lo insospettir più; il che negandosi solo, per sì poca quantità, lo aria messo in gran sospetto, sendo così di natura; ma ricercando di più, ci serviremo di quanto Sua Beatitudine ci avvisa; benchè crediamo non abbia occorrere.

Sopra Piombino, presto crediamo che Sua Santità bisognerà ci aiuti. perchè la cosa si riduce a termine che, se la vorrà, ci potrà, con il consigliare Sua Maestà, giovarci assai; e, quando sarà tempo, lo avviseremo.

Di Francia ci avvisano che il Re, se bene ci dà buone parole, non resta però che, per la sì lunga persuasione delli nostri nemici, pensi di farci in quello potrà nella occasione più presto male che bene; ma questo lo sappiamo di luogo secretissimo. E però, nel parlare con quelli ministri regii, in buone occasioni, vorremmo che Sua Santità vedesse di persuadere loro che non è loro servizio il metterci in tanto sospetto; ma che eramo persone da non desperarle, nè farsegli per necessità nemiche. E particularmente persuadere il cardinale di Ferrara, che facesse buono officio appresso al Re; mostrando che, se bene eramo servitore dell' Imperatore, che però andavamo per voluntà; ed ogni volta che loro non si desperassino, si potriano servirsi di noi in molte cose, non

disservendo all' Imperatore. E, se li ministri o il cardinal di Ferrara mostrasse che lo animo del Re fusse buono, Sua Santità dica loro gagliardamente che noi siamo il meglio aiutato principe ch' ella sappia; e che sappiamo in questo lo intrinseco dell' animo del Re; il quale, forse a persuasione de' nostri inimici, non era buona; e che, se bene dissimulavamo, però, se venisse occasione, sapendo noi questo, vedrebbono che eravamo di molto momento in Italia; e chi lo persuadeva altrimenti, lo faceva per passione particulare, e non per il dovere. Però che confortasse il Re, che si volesse da vero mostrare buona volontà, acciò non avessimo a stare tanto sospesi di lui; perchè questo farà questo effetto, che, dove noi nelle cose lecite abbiamo mostro di volere essere affezionato al Re, pensando questo altro, aremo tutto il fondamento nell' Imperatore, obbligandoci a di quelle cose che ora e sino a ora siamo svolti e liberi; ma, odorando noi che il Re va mantenendo il mal animo verso di noi, non avendolo offeso ma offertogli ogni onesto ossequio, sendo solito a non dir quello che non vogliamo fare, non faccia per il Re mantenerci in oppinione di tanta diffidenza, a persuasione di persone che hanno molta passione; possendo noi più servirlo in una ora, che loro in mille anni. Mostrando che tutto questo discorso Sua Santità lo fondasse per loro beneficio, come quello alle orecchie del quale vengono molte notizie.

Quanto di sopra, vedete di imprimerlo bene a Sua Santità, perchè a noi servirà assai in ogni caso che segua; e Sua Santità possa dire, e ricordare loro per beneficio quanto gli han detto; avvisandoci per via sicura quanto vi risponderà Sua Santità, mostrandogli che questo officio vuol essere fatto a tempo congruo; perchè, al nostro giudizio, a Sua Santità non può arrecare se non onore.

TROISIÈME SECTION.

LÉGATION DE LUIGI CAPPONI
A LA COUR DE FRANCE.
(1550-1551.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Nous avons peu de choses à dire de Luigi Capponi. Il était petit-fils de Pierre Capponi, qui tint tête à Charles VIII, et neveu de Niccolo Capponi, qui, comme gonfalonier, joua un rôle si honorable dans les circonstances critiques qui précédèrent la chute de la république.

Pendant le siége de Florence, Luigi se tint à l'écart; il ne rentra dans son pays que sous le gouvernement d'Alexandre de Médicis. Il épousa, en 1533, Luisa, fille de Filippo Strozzi, qui devait être, deux ans après, victime des outrages du nouveau duc. A la suite de ce douloureux événement, Luigi Capponi quitta de nouveau Florence, où il ne rentra qu'après l'élévation du duc Cosme. Celui-ci l'employa dans plusieurs ambassades à Rome, auprès du pape Paul III; en France, en 1550. Sa mission avait un double objet: il était à la fois chargé de féliciter le Roi de la naissance d'un fils, et de suivre, au nom de l'*Abbondanza* (administration du blé, à Florence), un procès pendant devant le parlement de Paris.

Luigi Capponi fut élu sénateur en 1565, il vécut jusqu'en 1584; il était né en 1505. C'était un homme lettré; depuis 1545, il était membre de l'académie florentine.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LUIGI CAPPONI[1].

I.

LUIGI CAPPONI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 4[2].)

Blois, 30 décembre 1550, 7 janvier 1551.

Sommaire. — Accident arrivé au Roi à la chasse. Retraite du chancelier Olivier; son éloge.

Il dì dell' Innocenti, trovandosi la Maestà del Re in caccia, e cor-

[1] Luigi Capponi arriva à la cour vers la fin de septembre de l'année 1550; ses premières dépêches présentent peu d'intérêt.

[2] Les extraits de dépêches empruntés à

rendo un cervo, gli cascò il cavallo addosso, e venne a percuotere un ginocchio, nel quale altra volta, da putto, aveva avuto male; e, se bene non gli ne è seguito danno notabile, dicono però che, per essere la parte altra volta offesa e li nervi alquanto sdegnati, Sua Maestà per medicarsi sentì assai dolore, e si venne manco. Pure stava bene, e non gliene verrà altro incomodo che lasciare la caccia per qualche giorni.

Non molti giorni innanzi, avenne quasi un caso simile al duca de Guise, che, essendo in caccia, inciampò il cavallo e gli cascò morto sotto, però senza offesa alcuna della persona.

Nonostante la cascata, s'è inteso che ieri Sua Maestà volse andare a caccia, e andò in lettica, e la percossa è riuscita tuttavia più debole.

La Maestà del Re ha deputato il presidente Bertrando[1], che era primo presidente del Consiglio di Parigi, alla cura del sigillo regio, solito tenersi per il gran cancelliere; il quale lasserà le faccende, e se ne tornerà a casa, ritenendo però il titolo dell' ufficio e parte dei gaggi ordinarii. Questa alterazione di fuori ha dato che dire assai. Però, per quanto la Regina mi ha detto, tutto è stato fatto a maggior comodità delle faccende; alle quali lui, e per la età e per qualche indisposizione, non poteva così bene attendere, e parea desiderassi di ritirarsi. Altri, non so perchè, dicono sia una tacita dimissione dall' ufficio, perchè esso non avesse forse tutti quelli rispetti che convenivano verso i grandi e potenti della corte, per essere uomo molto severo e difficile nelle spedizioni e grazie regie; però integro e sufficiente.

la légation de L. Capponi sont en général tirés du même fonds. Nous n'indiquerons la provenance que de quelques dépêches, classées aux Archives dans une autre catégorie.

[1] Jean Bertrandi, premier garde des sceaux de France.

II.

LUIGI CAPPONI À COSME Ier.

Blois, février 1551.

Sommaire. — On parle de supprimer douze galères de la flotte de Marseille; est-ce un stratagème? est-ce un effet de l'opposition que fait le connétable au prieur de Capoue et aux Guise? Ordre donné à tous les prélats de résider pendant six mois dans leurs diocèses, avant de se réunir pour s'occuper des questions de réforme.

Avendo discorso con il capitano Baccio Martelli sopra la cassazione delle dodici galee di Marseille, m'è parso raccogliere dalle sue parole che abbia opinione che questa cosa sia più presto una finzione che altrimenti, ordinata a qualche fine che costoro abbino nel secreto, e come per uno strattagemma; perchè dice riservano tutte le ciurme, e che hanno dato ordine a tutti i parlamenti del regno che inviino più prigioni che possono a Marseille, e li capitani resteranno intertenuti sotto buone provvisioni, da potere in un tratto rimetterle in ordine, sempre che venga loro bene. E in questo mezzo danno voce volersi servire delle ciurme e di detti prigioni per lavorare a certe fortificazioni di Brettagna. La qual cosa pare ancora tanto più verosimile per questo soldare che hanno fatto del Priore di Lombardia[1] con le sue galee; el che dal detto capitano Baccio m'è stato confermato. Ho voluto di tutto dar notizia a Vostra Eccellenza. Certo è che, parlando ultimamente il capitano Baccio al Re, e mostrando aver fantasia di venirsene a Fiorenza quando Sua Maestà non volesse servirsi di lui, pare gli rispondesse in un certo modo da farne il suddetto giudizio.

Di poi mi occorre dirvi che ancora non si è resoluta questa cosa delle galee, se si deono cassare o nò, e pare sia quasi ridotta in emulazione tra il conestabile ed il Priore di Capua[2]. Il conestabile si muove e mostra muoversi dalla risecazione delle spese, alle quali costoro attendono oggi assai. Il conestabile, oltre le altre ragioni che allega, pare abbia mosso un partito innanzi, che dovessi da quattro cento scudi

[1] Carlo Sforza. — [2] Leone Strozzi.

per galea se ne dia trecento[1], che lui farà che li capitani si contenteranno, e così si verrà a resecare la spesa conservandosi le galee; e pare il Re abbia detto che si risolverà in uno dei due modi. Non manca chi giudica che, oltre gli altri fini, il conestabile lo faccia per diminuire riputazione al Priore; al quale nell' intrinseco dicono essere forte infenso, perchè li viene a levare tutti i capi Italiani; e le dodici restanti rimangono tutte sotto capi francesi, dalle due del Priore in fuora, e non li saranno così obbedienti e confidenti. Pure il Priore s' aiuta forse ed è aiutato da questi Guisi. Però si mostra sino a ora piuttosto sbattuto che altrimenti.

Intendo che questa Maestà ha intimato a tutti i prelati del Regno che debbano tutti andarsene alle loro chiese, e lì risiedere per sei mesi; al qual tempo dice volere fare una congregazione di tutti, per trattare alcune cose spettanti alla reformazione spirituale di quello che occorresse nel suo regno.

III.

BERNARDO GIUSTI À CRISTIANO PAGNI[2].

Blois, février 1551.

SOMMAIRE. — Affaire de Parme[3]. La France agit secrètement; elle compte sur le concours de la flotte turque. La flotte française ne s'éloignera pas de Marseille, afin de tenir en échec la marine génoise. L'envoyé français à Rome a pour mission déclarée d'assurer le Pape que le Roi n'interviendra pas, si la cour de Rome s'engage à ne pas laisser tomber Parme dans des mains étrangères; et pour mission secrète, de conclure, dans tous les cas, une alliance étroite avec les Farnèse. On soupçonne le Pape d'être, sans l'avouer, d'intelligence avec la France.

Questa pratica di Parma è stata governata di quà molto artifiziosamente. Ebbesi per esclusa; di poi s' intende essersi rattaccata, e trat-

[1] Il y a dans le manuscrit deux fois 400, ce qui est une erreur évidente, puisqu'il s'agit d'une économie. Nous proposons, un peu au hasard, le chiffre de 300, qui peut-être n'est pas assez élevé.

[2] Cette dépêche ne peut émaner de l'ambassadeur, puisqu'il y est question de lui. Nous croyons devoir l'attribuer à Bernardo Giusti della Colle, son secrétaire. La dépêche est en chiffres, ainsi que presque toute cette correspondance.

[3] Pierre-Louis Farnèse, que son père,

tarsi più strettamente che mai. Se la voce della esclusione fu mandata fuori per ingannare il mondo, o si sia pure riattaccata la cosa su questi nuovi avvisi delli apparati Turcheschi, come scrive l'ambasciatore non so su quali avvisi, costoro si mostrano assai risentiti e aspettano di certo M. d'Aramont, loro uomo di Constantinopoli, che gliene porti maggiore contezza e qualche altro particulare. Da questa medesima causa si pensa nasca ancora il riservare delle galee; perchè, uscendo fuore l'armata Turchesca, non si giudichi bene il tôrli, col disarmare, animo e speranza delli aiuti loro; e forse che è così tacita convenzione tra loro, o per giungersi insieme, o per tenere, con il starsi dentro al porto di Marseille, le cose di Genova in sospetto, e necessitare a lassarvi una parte delle galee del Principe[1], e così divertire, il che è più verosimile.

M. di Sipiero dicono viene per mostrare al Papa, in nome di questa Maestà che, avendo lei, per non offendere l'animo di Sua Santità, ricusato il partito di Parma, voglia provvedere che non venga in mano d'altri, nè per concessione sua, nè in altro modo, e che voglia per amor

le pape Paul III, avait fait duc de Parme et de Plaisance, meurt assassiné le 10 septembre 1547. Il laisse quatre fils : les deux cardinaux Alexandre et Rainuce; Octave, marié à Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint; enfin Horace, enfant naturel, qui épousa Diane d'Angoulême, fille naturelle de Henri II. A la mort de Pierre-Louis, Ferrand de Gonzague, lieutenant de l'Empereur, s'empare de Plaisance. Le vieux Paul III, dans le dessein de sauver Parme et de revendiquer Plaisance, enlève ce duché à son petit-fils Octave, et le réunit à l'Église, sauf à offrir au duc dépossédé une compensation. Camille Orsini est nommé gouverneur de Parme au nom du Saint-Père. Mais Octave se révolte contre son aïeul; il s'échappe de Rome, fait une vaine tentative pour rentrer à Parme, et offre à l'Empereur de tenir de lui seul ses droits et sa puissance. Sur ces entrefaites, Paul III meurt, et, au début de l'année 1550, Jules III lui succède sur le saint-siége. Octave est mis en possession de Parme, et le cardinal Alexandre, son frère, fait hommage en son nom au nouveau pontife. Cependant Ferrand de Gonzague se dispose à réunir Parme à l'Empire, comme il avait fait pour Plaisance. Jules III n'avait pas assez d'énergie pour soutenir son vassal et tenir tête à l'Empereur. Menacé par Ferrand de Gonzague, son ennemi particulier, abandonné par le Pape, Octave, à l'instigation de son frère naturel, Horace, négocia avec la France un traité qui fut signé le 27 mai 1551. Cette négociation excita au plus haut point le mécontentement de l'irritable pontife, qui ne garda plus de mesure.

[1] André Doria.

suo in questo caso avere escusati e raccomandati i Farnesi; ma però sotto tale colore intendo che il detto Sipiero porta commissione di concludere in tutti i modi co' Farnesi, *etiam invito pontifice*, e la cosa si tiene di quà più vicina alla resoluzione che mai, perchè si dice che Ottavio ancora è per conchiudere, se bene il Papa non voglia, e di tutte le altre condizioni pare siano d'accordo, perchè costoro faranno quel che vorrà Ottavio; e, non possendo avere altra cautela, se ne riposeranno in tutto e per tutto sopra la fede sua. I più pensano che questa resistenza del Papa sia simulata per rispetto dell'Imperatore, ma che in secreto Sua Santità se ne contenti, e sia d'accordo co' Farnesi e forse con costoro, come quelli a chi torni bene mettere questo ostacolo contra la grandezza di Cesare in Italia, e tirarsi appresso li aiuti di costoro, massime su queste cose del Concilio; e che si sia assicurato che il possesso di Parma non esca delle mani di Ottavio. Pure questi papali di quà ne fanno un gran schiamazzo, e dicono che il Papa ha fatti perciò di gran rabbuffi a Farnese, tal che lui sia per partirsene di Roma e venirsene in Avignone; nè perciò se li crede punto : pure di costà si deve intendere meglio il vero.

Iermattina comparse qui il Montemerlo, secretario di Farnese, venuto d'Italia in poste; e, se bene lui mostra esser venuto per suoi affari, però si pensa sia venuto per queste cose di Parma; e per essere persona di recapito, si stima non sia mandato se non per cosa di qualche momento.

IV.

LUIGI CAPPONI À COSME Ier.

Mars 1551 [1].

Sommaire. — Affaire de Parme; négociations. Conditions de l'alliance entre la France et les Farnèse. Opposition du Connétable. Indécision du Roi. Retour de l'ambassadeur de France auprès de Soliman. Tout est encore en suspens. Les Impériaux prennent l'offensive, ce qui engage le Roi à prêter son appui à Octave Farnèse. Le bruit qu'on avait fait courir du désarmement de douze galères n'a pas de fondement, ou du moins ce projet est abandonné. Cosme est toujours suspect; beaucoup de gens lui veulent du mal à la cour; qu'il se tienne sur ses gardes et fortifie ses ports et les abords de l'île d'Elbe. Pierre Strozzi a été écarté du commandement, dans l'affaire de Parme, sur la demande du duc de Ferrare, qui tient à ménager le duc Cosme. Le Pape se déclare contre Octave Farnèse et ses alliés. Projet de mariage entre le fils du duc de Ferrare et une fille du duc de Florence, vivement combattu en France, surtout par les Strozzi. Les Français hésitent à recommencer la guerre; ils éprouvent quelque confusion à employer le secours du Turc, et, pour agir, ils voudraient attendre la mort de l'Empereur.

Questa pratica di Parma di quà bolle forte; e, se bene è difficile a noi il penetrare nelle cognizioni delle cose, perchè non possiamo usare nell' intenderle una certa curiosità che usano gli altri, e malvolentieri troviamo chi voglia in simili cose participare con noi; tuttavia, per quanto io ritraggo, il Montemerlo porta a costoro che il duca Ottavio si acconcierà a loro servizio con la persona e con lo stato, ma chiede molte condizioni, cioè : che gli diano i danari che bisognano per guardare Parma, dove lui dice volere tenere soldati e capi Italiani che dependino da lui; inoltre che lo aiutino a fortificarla, e che, togliendoli l' Imperatore Novara, e al cardinale Farnese Monreale, diano ricompensa all' uno e all' altro. Nè si fa menzione alcuna del complimento del parentado d' Orazio, se bene tacitamente i Farnesi intendano fargli favore con questa pratica, perchè si penserebbe poi d'effettuarlo facilmente; e con la cattura del conte Giovan Francesco San Severino cercano

[1] Nous éprouvons une grande difficulté à classer les dépêches de cette légation. La plupart ne portent que la date du mois. Quelques-unes ne sont même pas datées. Nous avons donc pris le parti de les ranger dans l'ordre qui semble indiqué par la nature même des documents qu'elles renferment. Ce classement n'a pu être fait que par approximation.

aiutare la resoluzione della pratica sopradetta, quasi volendo mostrare a costoro con questo poco rispetto avuto alle cose dell' Imperatore di volerli servire con tanto migliore animo e quasi per necessità. Ci possono correre delle altre condizioni, le quali io non so; basta che queste si dicono essere le principali, e pare che di questo modo il Papa si contenti e forse la favorisca, purchè le cose di Parma non eschino di potere d' Ottavio. Il Re, per quanto intendo, di sua natura inclinato alle cose d' Italia, era facilmente per accettare il partito; ma il conestabile lo contradice, parendogli che ci si metta assai, e che ci si guadagni poco; e vorrebbe essere più sicuro, o col mettere la persona d'Orazio dov' è Ottavio (il che per li Farnesi si esclude al tutto, e pare che il Papa non se ne contenti), o per qualche altra via; oltre che dice che non gli pare da esasperare l' Imperatore, il quale pensano che, sempre che vorrà, potrà ritirare Ottavio alla sua devozione e levarlo di quà. E pare abbia tirato il Re nella opinione sua, di maniera che la cosa sta in questo dibattimento.

In questa pratica di Parma, ritraggo che il Papa si contentava e forse tacitamente l' aiutava, però non avendolo costoro voluto accettare per le difficultà che vi ho scritto con altra. Hanno di poi questi papali di quà fatto un grande schiamazzo, con dire che il Papa non se ne contenta, e che costoro, vista la mala satisfazione di Sua Santità, non hanno voluto entrarci. Basta che non averà effetto altrimenti; nè io voglio essere più curioso che si bisogni nel cercare le cause. Ritraggo bene che nel secreto ogni dì cresce la confidenza tra il Papa e costoro; i quali non manderanno altrimenti i loro prelati al Concilio, se bene il nunzio quà mostra farne gran risentimento e instanza che si mandino.

Di poi s' intende che era arrivato a Lyon M. d' Aramont, stato ambasciatore al Turco per questa Maestà, quale questa sera o domani s' aspetta alla corte; e di qui iermattina fu espedito l' uomo del Priore di Lombardia, per sollecitare suo patrono al venire quanto più presto con le sue galee, dicendo volersene servire; e si aspetta quello averà partorito o partorirà la venuta di Sipiero in Italia. Il quale alli XII di

questo parte de Lyon; e per essere tenuto uomo di guerra, si pensa che, conchiudendo con il duca Ottavio, resterà in Parma. Per tutte queste cose corrono romori che costoro siano in qualche moto, ma non s'intende che disegni si abbiano, nè si vede altra manifesta preparazione al giungere di questo ambasciatore; e al successo delle cose di Parma si doverà vedere più innanzi.

Il corriere venuto da Ferrara, per quanto s'intende così di prima notizia, porta avviso che le gente imperiali fussero accostate o accostassero a Colorgno; e che perciò hanno sollecitato costoro di quà a sovvenire a' bisogni del duca Ottavio; al quale pare che Sua Maestà abbia in ultimo consentito che metta i capi di tutte le gente a suo modo, il che restava ancora sospeso, faccendo istanza la prefata Maestà di volervi lei mettere cinque capi a sua elezione, con dugento fanti per uno; di maniera che la cosa si dice essere interamente resoluta, e già cominciatosi a inviar qualche provvisione o ordine di danari.

Di poi dal rapporto di M. d'Aramont si ritrae che il Turco era pure assai animato nelli apparati già detti per l'impresa d'Affrica, promettendo a costoro, come quella fussi spedita, di accomodargli di cinquanta galee delle sue, per potersene servire in tutti quelli modi e luoghi che accomodassi loro; il che si reputa la importanza.

Delle cose di Parma si è detto all' Eccellenza Vostra come di quà era consentito al duca ottenere quanto aveva dimandato, e se ne aspetta la conclusione.

Quanto all' avvertimento del capitano Baccio Martelli, da lui non si è di poi potuto intendere altro, perchè se ne partì subito per la volta di Marseille; e, essendosi scoperta tanto presto la revocazione della deliberazione fatta di disarmare le dodici galee, si può credere che lo strattagemma, al quale era indirizzato, non sia andato innanzi, non essendosi visto successo che lo mostri : e che per altro rispetto di più importanza sia tornato bene a costoro, lasciato quello, pigliar quest' altro espediente; il che io, per quanto so considerare, non posso se non attribuire agli avvisi che ebbero di poi degli apparati Turcheschi e della pratica se le offerse di Parma; oltre le difficultà che intesero la Maestà

Cesarea ha nelle cose della cessione dell' Imperio col fratello e nipote. Quale fusse lo strattagemma saria impossibile al saperlo, sendo nel secreto di loro medesimi.

De' moti di costoro circa le guerre non posso dirne altro che quanto ho scritto a Vostra Eccellenza. Non è dubbio che si mostrano assai sollevati per li detti successi, e, offerendoseli buona occasione, non si crede siano per lassarla, ma per prenderla volentieri, trovandosi assai gagliardi e volenterosi, non meno forse per conservazione che per augumento delle cose loro.

[1] Tutto il di sopra scrive lo ambasciatore apertamente. Poi ho da dirvi che con tutte le dimostrazioni e preparazioni che costoro fanno, non si crede siano così leggiermente per muoversi; ma che abbino intenzione restare prima a vedere i successi delle offese Turchesche, e, secondo quelli, poi procedere; e *interim* colle le loro provvisioni, che saranno maggiori in voce che in effetto, tenere in sospetto le cose della Maestà Cesarea, e mostrar prontezza al Turco. Parlo in evento che le cose di Parma non portino occasione di farli anticipare, che in tal caso intendo che metteranno da canto tutti i rispetti; e forse lo desiderano per aver causa, mostrandosi per dire il vero assai caldi e volenterosi, a provare un poco le forze loro; parendoli, come in verità, si mostrano assai gagliardi, e stracchi, credo io, di sì lunga quiete. Intendo bene che sia qualcuno tra loro che dissuadi il travaglio in Italia; però il Re intende esserci forte animato per sua natura e a persuasione di questi signori de Guise. Però a queste loro deliberazioni si giudica sia per dar peso assai l' animo del Papa, come nello intrinseco sta con costoro. *Varii varia sentiunt;* e comunche si sia, non vi risolvendo voi di guadagnarveli altrimenti, o farli per alcuna via chiaro testimonio dell' animo vostro, non possete errare, non solo a confidarne poco, ma dubitarne assai; perchè in questi termini ritraggo che non hanno una gran satisfazione di voi, e che tuttavia sono venuti scemando

[1] Toute la dernière partie des extraits des dépêches du mois de mars est écrite par le secrétaire Bernardo Giusti.

nelle speranze vostre; e intendo di buon luogo, che quelli che danno buone parole allo ambasciadore hanno fatto continuamente de' mali offici col Re, per mostrargli che le cose vostre sono desperate al suo servizio. Anzi sono stato avvisato da uno amico vostro di ricordarvi che provvediate bene a vostri porti e massime all' Elba; e, se ve fusse qualcuno che voi avesse per negletto, considerarlo bene; potendo essere che a quello si avesse forse la mira più che alli altri, come non guardato, e fuori di considerazione vostra. Voi siete prudente, ed io vi scrivo così domesticamente quanto vengo retraendo, persuadendomi che ve ne abbiate a servire secondo i riscontri che averete da altre bande, e pigliare da me tutto per bene, di che vi prego.

Io vi scrissi per via di Roma che, sì bene Piero Strozzi aveva detto d'andare a Parigi, però che era qualche opinione potesse esser venuto in Piemonte; perchè, promettendosi costoro che Ottavio fussi per contentarsi che loro mettessero i cinque capitani a lor modo, volessero fusse pronto in Piemonte per farne elezione e per spingerli subito; però è gran cosa, che ancora non ardisco affermare, se sia venuto o nò. Ma, essendosi inteso di poi che questa condizione de' cinque capitani Ottavio aveva contradetto gagliardamente, e che costoro se si sono contentati di quanto gli piace, se pure esso Piero Strozzi fussi venuto per tale effetto, verrebbe a essere venuto invano. Ritraggo bene di buon luogo che costoro lo avrebbono voluto mandare in Parma, ma che dal duca di Ferrara sia stato contradetto e da Ottavio medesimo per rispetto vostro. Il corriero venuto ultimamente da Ferrara, perchè le cose di mano in mano si vengono meglio intendendo, ritraggo che venne con lettere del duca di Ferrara, per le quali persuadeva a costoro il fare circa li cinque capitani quanto voleva Ottavio, e sollecitava a mandare presta risposta, acciò che esso per i grandi risentimenti che faceva il Papa, in questo mezzo non avesse a pentirsi, come già pareva si mostrasse alquanto impaurito. Ma già questa risoluzione era stata mandata per il secretario Bucero, due dì innanzi; il quale portò che ne facesse quanto voleva Ottavio, e si concludesse in tutti i modi, con pigliargli solo certo giuramento da lui e dalli suoi capitani di

non prendere mai altro partito senza participazione di questa Maestà; di maniera se ne sta aspettando la conclusione, se bene ancora, per quanto intendo, resta in costoro un poco di dubbio che Ottavio, per i gran risentimenti del Papa, non si raffreddasse; il che però non si crede, sendo la cosa tanto innanzi, avendo avuto da costoro quanto ha chiesto. Altri dicono che il corriero di Ferrara portava avviso di questa cosa di Colorgno, e sollecitava costoro a provvedere, mostrando che, quel luogo in potere delli Imperiali, Parma stava molto male. Ho ancora inteso che il corriero fu spedito dal duca di Ferrara, per far intendere a costoro che lui era per concludere il parentado col duca nostro, del quale era stretto dal Papa; credo però più presto una delle due prime cause; ma questi di Ferrara hanno tanta paura che non si sappia il duca dia quà di questi avvertimenti rispetto all' Imperiali, che procedono con grandissima cautela; e, quanto al parentado suddetto, ritraggo che costoro non se ne contentano troppo, offerendo al duca altri partiti di quà per il figliuolo, e che li Strozzi in questo hanno fatto e fanno di tristi offici; ma voi però sapete in questo come vi trovate.

Ed io scrivo quanto ritraggo, così senza participazione dell' ambasciatore, perchè chi mi conferisce certe cose me lo proibisce espressamente. La Regina fa l' officio per Giuliano de' Medici[1], che vedrete, in che vi risolverete come vi parrà.

Quanto al rapporto M. d' Aramont, intendo porta che il Turco, espugnata Affrica, promette a costoro lasciare in Algeri quaranta galee, perchè se ne servino in tutto quello gli varrà bene; che lui è per fare gagliarda offesa per mare e per terra contra le cose di Cesare, quando costoro ancora, dal canto loro voglino fare il medesimo; quando che nò, che è per rinnovare la tregua con Sua Maestà Cattolica, come è ricerco. Però intendo che costoro non se ne risolveranno così facilmente, perchè, se bene pizzica loro le mani, sino non vedono morto lo Imperatore, o le cose sue in qualche notabile declinazione, non ardiscono a muoversi

[1] Julien de Médicis était le frère de Lorenzo, l'assassin du duc Alexandre. Cosme refusa de satisfaire à la demande de la Reine, qui en conserva quelque ressentiment.

contro di lui; non confidando anco in questi aiuti Turcheschi, più che tanto, parendogli lontani, pericolosi e biasimevoli.

V.

BERNARDO GIUSTI À CRISTIANO PAGNI.

4 avril 1551.

Sommaire. — Mission d'Ascanio della Cornia, neveu du Pape, à la cour de France. Négociation tendant à faire rentrer Parme dans le domaine de l'Église, en donnant Camerino, comme compensation, à Octave Farnèse. Ascanio engage plus qu'il ne devrait le duc Cosme dans la politique du Pape. Envoyés du duc Octave et du cardinal Farnèse. Bon accord entre la maison Farnèse et la France. Mariage d'Horace Farnèse avec la fille naturelle du Roi. La France se laissera entraîner à la guerre par point d'honneur.

Questa negoziazione del signor Ascanio[1] non s'intende, e dubito che in queste cose di Parma si cerchi simulatamente dare dilazione, perchè Ottavio faccia e riponga i ricolti, e che il Papa ne sia d'accordo. Iermattina il signor Ascanio mandò per me, e mi disse che il Re gli aveva dato buona speranza di satisfare al Papa in queste cose di Parma, purchè si aggiugnesse allo Stato Ecclesiastico, di che non voleva altra sicurtà che la fede di esso signor Ascanio, dal quale sola si contentava; e che manderebbono per Montluc a fare intendere a Ottavio che in tutto e per tutto se ne rimettano a lui; che pigli il partito che vuoli. E dubito che, nello andare innanzi e indietro, nel rimettersi loro a Ottavio, Ottavio a essi, si darà tempo a fare l'effetto sudetto, e che il Papa consenta tacitamente a tutto, e abbia con costoro più stretta intelligenza che non si pensa; perchè intendo dallo amico nostro, che Ascanio ha trattato quà al tutto, che per restituzione di Parma ci è leghe defensive tra il Papa e il Re, e che in ultimo la cosa si abbia a ridurre in convenzione tra loro contra Cesare, del quale dicono Sua Santità restare molto mal satisfatta. E in questo proposito dubito che

[1] Ascanio della Cornia, fils d'une sœur du pape Jules III.

Ascanio non si sia, per quanto ritraggo, lasciato andare molto innanzi, e mostrato di quà che il Papa ha in pugno la maggior parte dei principi d' Italia, e noi particularmente; perchè, parlando seco e cercandolo che, dove occorresse, volesse fare buoni offici per la cosa di Sua Eccellenza, mi rispose averlo già fatto; e, cercando io d'intendere più innanzi, mi mostrò che aveva detto a Sua Maestà, quanto importassero le cose vostre e del vostro stato, e la buona intelligenza che era tra voi e Sua Santità da sperare, in una buona occasione come una morte dell' Imperatore, di potervi sempre tirare in quella convenzione che il Papa volesse, atteso massime che per molti rispetti non si pensava che voi fuste nell' intrinseco troppo satisfatto di Cesare; il che fa riscontro a quanto ho detto di sopra. E mi disse che il Re gli rispose che, con tutta questa buona intelligenza tra il Papa e Sua Eccellenza, avevono però lasciato fare la fortezza in Siena; e al nostro ambasciatore, che lo visitò, gli disse quanto vederete per il suo inserto. Voi siete prudenti, e so che avvertirete a tutto che vi può nuocere e giovare; e sapendo massime il Pero dell' animo di costoro verso noi per quello vi ho scritto, e avendo quà questo oratore Cesareo curiosissimo; e tiene continua mira, e per questa negoziazione di Ascanio, avendo così commissione dal suo patrone. Ascanio spedisce questo corriero al Papa, quale non porta novelle, ma si rimette alla venuta sua e di Montluc; i quali correranno queste feste a bell' agio per dar tempo al Ottavio, come di sopra. E vi so dire che si fa a' cattivi; bene però il corriero porta lettere di Ascanio al Papa, per le quali li scrive in generale che questo Re è contento si faccia quanto vuole il Papa, perocchè alla venuta sua e di Montluc Sua Santità intenderà i particulari, e tutto per dar tempo, come è detto; e così ritraggo di buon luogo.

Per le ultime dissi a Vostra Eccellenza delle cose di Parma. Venne di poi il Montemerlo di Parma dal duca Ottavio con le capitulazioni ferme da quel duca, che da questa Maestà sono state confermate. Appresso venne il cavaliere Ugolini di Parma, mandato dal medesimo signore, al quale da Roma fu spedito dal cardinale Farnese col consenso di Sua Santità, per significargli le condizioni che gli proponeva Nostro

Signore. Le quali mi pare il cavaliere mostri che al detto signore non dispiacerebbono; ma obbligato a questa Maestà, senza suo consenso non vuole accettarle; onde lo ha mandato a questa Maestà, per esporgliele, e fargli intendere che è per osservare, quanto s' è obbligato a Sua Maestà, e per mettere bisognando il figliuolo; e che Sua Maestà si risolva a quello pensi sia più per lei, e che lui non mancherà seguitare la sua resoluzione con quella fede. Al quale cavaliere da Sua Maestà è stato risposto che, come il Duca è resoluto osservare la fede sua, lui è resoluto difenderlo come s' è obbligato, quando bene ci dovesse mettere sino alla corona; e, quanto al consentire d' accettare le condizioni proposteli dal Papa o negargliene, che altra volta risponderebbe, e risolverebbe, volendo pensarci. Penso a significare principalmente la resoluzione di Nostro Signore, la quale, per lettere del signor Ascanio della Cornia, s' intende essere di fare l' impresa di Parma, e di già dava ordini alle provvisioni. Parmi bene che l' opinione sia che si risolvino a pigliar la guerra con il Papa, sdegnati molto del suo procedere, senza altri rispetti; parendo loro essere potenti ad ogni impresa, e mettere a risico più quello di altri che il loro. E la provvisione de' danari e de' capitani per Italia, cioè Venezia e Mirandola, credo de' danari l' abbino ordinata, e de' capitani intendo oggi è partito il conte di Fontanella, e altri stanno per partire, e fra li altri Piero Strozzi. Poi ho da dirvi che costoro si mostrano tuttavia più gagliardi, e manderanno finalmente molti di questi capi, cioè li due sopradetti ed altri, con carico di far cavalli e fanti. E lo Strozzi è stato parecchie mattine chiamato nel consiglio secreto, e se ne viene furibondo da far tremare Italia. M. di Termes dicono sarà generale dell' impresa; al quale pare si sia scritto che parta da Roma, e se ne venga in Piemonte. Infine costoro, se bene malvolontieri entrano nella guerra, non vogliono mostrare di cagliare; e così a poco a poco le cose si potrebbono condurre troppo innanzi. Il duca Orazio s' intende che presto sposerà la moglie; e verrà lui ancora di costà generale de' cavalli. È venuto a trovarmi il cavaliere Ugolino, quale parte stanotte per Italia; e m' ha detto che il Re, avuto a sè il duca Orazio, gli ha fatto intendere che li pare se li convenga

in questi romori andare a soccorrere suo fratello; e, perchè possa andare con tanto miglior animo, vuole che sposi. E così farà martedì prossimo di Tours; e lui si spedirà per venirsene alla volta d'Italia, generale della cavalleria. E, quanto alla riposta avuta da costoro sopra il partito che propone il Papa a Ottavio, mi dice il cavaliere avere a lungo discorso col conestabile, quale gli ha resoluto che per via di bravure non sono per essere fatti discendere dal Papa a cosa non conveniente, parendo loro essere molto bene bastanti a resolversi e defendersi da ogni sua furia; ma che, quando se li proponga condizioni da potere accettare con loro onore e satisfazione di Ottavio, non se ne tireranno mai indietro. Così pure la cosa si vada riducendo in termine che più si combatta il puntiglio dell' onore che la sostanza della cosa, parendo a costoro che il Papa se li voglia inghiottire, e non tenere conto alcuno di loro.

VI.

BERNARDO GIUSTI À CRISTIANO PAGNI.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 74.)

Avril 1551.

Sommaire. — Efforts tentés par la France pour empêcher le mariage projeté entre le fils du duc de Ferrare et la fille de Cosme Ier. Le duc de Guise révèle le dessein qu'aurait le Roi d'anéantir un jour la puissance de Cosme en Italie. Faveur dont jouit Pierre Strozzi; il entretient l'animosité du Roi contre Cosme, dont il lui représente l'autorité comme mal établie en Toscane. Le Pape ne tend qu'à soustraire Parme à la domination de l'Empereur et à celle de la France. Y réussira-t-il? Les hostilités semblent imminentes. Bentivoglio est en Italie; Strozzi y passerait à la moindre démonstration hostile de Cosme Ier. Le prieur de Capoue se propose de tenter un coup de main contre l'île d'Elbe.

Il Pero[1] non ha voluto pigliare la cifra altrimente che si dette al Carnesecchi, quale me l' ha renduta. Mi ha bene esso Pero promesso di venirmi liberamente comunicando tutto quello che sentirà passare alla giornata, spettante al servizio di Sua Eccellenza, della quale in ve-

[1] Pero Pelido avait été secrétaire de J. B. Ricasoli, ministre du duc à Paris.

rità si mostra molto amorevole servitore; ma è bisognato ch' io gli prometta di scrivere le cose che mi dirà al vescovo di Cortona[1], perchè dice non volersi fidare di altri di costà; il qual vescovo, che prese una copia della cifra, abbia a decifrare le lettere da sè, e leggerle lui medesimo a Sua Eccellenza. Avvisate se così vi contentate, come credo, poi che lui vuol così, certificandovi che per via sua si averanno che vuole; perchè quà è molto confidente e sa assai.

Lui mi ha detto che, dopo avere fatto costoro quanto hanno possuto per impedire il parentado quale intendevono trattarsi tra voi e Ferrara[2], così per uomini espressi mandati alla duchessa[3], come per lettere e altre vie, ultimamente hanno fatto scrivere al duca, per via dell' ambasciatore suo che è qui, che saranno per dargli la figliuola primogenita del Re[4] con la medesima dote che fu data al duca, con trenta mila scudi l' anno di pensione e altre molto larghe condizioni; e appresso hanno mandato il signor Cornelio Bentivoglio a fargli intendere il medesimo. Vero è che queste cose se gli fanno intendere per parte dei Guisi; e le instruzioni che ha portate esso signor Cornelio sono in loro nome; ma se gli dice che il Re sa tutto, e si contenta. E tutto questo si pensa sia più presto proposto a impedire, come è detto, il parentado tra voi; del quale hanno forte dubitato, che fosse con animo di averlo a effettuare; correndovi anco molto tempo innanzi che si possa venire alla consumazione del matrimonio, non avendo la putta più di cinque anni. E pare che il duca abbià già risposto alle lettere dell' ambasciatore, innanzi che il signor Cornelio sia arrivato, che non ha pratica alcuna di parentado con voi, ma che è ben vero ha maneggio di dare a suo figliuolo una figlia del Re di Polonia; e che è tanto avanti con la pratica, che, accettando quel Re o la Regina, sua madre, certe condizioni che ultimamente si avevano mandate a doman-

[1] J. B. Ricasoli, l'ancien patron de Pero Pelido.

[2] Il s'agit ici du mariage dès lors projeté entre Alfonse, fils du duc Hercule de Ferrare, et Lucrèce, fille de Cosme Ier.

[3] Renée de France, fille de Louis XII, duchesse de Ferrare et mère d'Alfonse.

[4] Élisabeth de France. Elle épousa Philippe II.

dare, come pensava fussero per accettare, la cosa restava conclusa. E dicemi il Pero che, venendo in questo proposito col cardinale di Lorraine, o con il duca de Guise, come confidente che è, che saria forse più servizio di questa Maestà essersi lei fatta mezzo a questa congiunzione tra il nostro padrone e il duca di Ferrara, più presto che impedirlo; mostrando i buoni effetti che se ne potevono sperare; e che un dì si sarebbe anche possuto sperare di dare al primogenito del duca, nostro signore, una figlia di Sua Maestà, e così guadagnarsi interamente Sua Eccellenza; la quale era di tanta importanza in ogni disegno che Sua Maestà avesse nelle cose d' Italia : dice che il duca de Guise rispose che a questo non si aveva mai a pensare; perchè non solo Sua Maestà non saria mai per fare una cosa simile, ma che aveva animo un dì di gastigare e annichilare il duca, nostro signore (per usare le formali parole che il Pero mi ha dette). *Quod Deus irritos faciat omnes conatus ejus !*

Questo ragionamento sendo così nel ristretto passato tra persone confidenti, ed uscendo di bocca del duca di Guise, si può avere come se fosse uscito di bocca propria del Re, e farci sopra i suoi fondamenti; non perciò alterandosene con dimostrazione alcuna più che per altro vi torni bene, ma servendosene nello intrinseco vostro a misurare bene le vostre deliberazioni.

Io avevo dato la fede mia al Pero di non scriverne se non al vescovo di Cortona; ma per questa prima volta ho voluto, messer Cristiano, scriverne a voi.

Piero Strozzi, di quanto ritraggo di buon luogo, si va rimettendo a ordine per venire in Italia, non so se in Piemonte o alla Mirandola, o a Parma; e in somma è quello che vi fa difficile ogni speranza delle cose di quà, perche è forte in fede con il Re, e gli mostra le cose vostre deboli per più rispetti; e così riempie Sua Maestà di speranza di potersene un dì impadronirsene facilmente : onde nascono tutte queste difficoltà; e quà non è chi faccia all' incontro di quelli offici che bisognerebbono. Voi siete prudente, ed io ho voluto una volta scrivervi liberamente come stanno quà le cose vostre; e vi prometto, se mi sen-

tirò gagliardo da correre la posta, darò una corsa sino da voi, perchè ogni cosa non si può dire e discorrere *etiam* con la cifra.

Non voglio mancare di dirvi che quà è opinione ancora, che il Papa faccia queste esclamazioni per venire a qualche mezzo di accomodare le cose di Parma, in modo che non servano nè all' Imperatore nè al Re, ma assicurarsene di una buona neutralità; e credo che per l' ultime e penultime mie ve ne accennassi; ma vi dico che, per quello si vede della disposizione di costoro, sarà molto difficile, se non impossibile, avendola presa molto gagliarda, e sentendosi forti sì nelle forze loro stesse come per il favore di questi apparati Turcheschi, e per molte difficoltà che pensano abbia la Maestà Cesarea in Alamagna o altrove.

Li dì passati partì di quà il signor Cornelio Bentivoglio, sotto nome di andare a Ferrara a vedere la moglie, ma si crede starà di là per essere pronto in ogni bisogno a fare favore a Ottavio con la persona e con le aderenze o amicizie che ha in Italia, e massime in Bologna, e in quei contorni. Costui, come sapete, è l' anima di Piero Strozzi; il quale si può credere si riservino a mandare ogni volta che fussi bisogno, massime se vedessero fare dal canto vostro alcuna dimostrazione contro di loro nelle cose di Parma; di che se bene non sono al tutto sicuri, pure temono. Ci sono anche altri di opinione (per dire il tutto quello che di quà passa) che il Papa e lo Imperatore siano per andare adagio a muovere adesso travaglio in Italia; ma questo potete sapere meglio voi di costà. La espedizione del Priore di Lombardia [1] in Levante, o a trovare l' armata Turchesca, si va tuttavia ordinando; per il quale si dice che questa Maestà manderà a presentare al Turco un legno molto bello e fornito di brava artiglieria sopra il bisogno, e altri doni.

Il Priore di Capua [2] si aspetta giù; e ritraggo di buon luogo che si ha gran mira alle cose dell' Elba; e io sono stato avvertito da un amico vostro di scrivervene che ci tenghiate li occhi aperti.

[1] Carlo Sforza. — [2] Léon Strozzi.

VII.

LUIGI CAPPONI À COSME Ier.

Fin d'avril 1551.

Sommaire. — Le Roi considère Cosme comme un ennemi secret. Dernières négociations relatives à l'affaire de Parme; solutions diverses. Détails sur la mission d'Ascanio della Cornia. On suppose que, malgré son ton menaçant, le Pape est secrètement d'accord avec la France pour mettre obstacle aux envahissements de l'Empereur.

Quanto a quel che voi scrivete che costoro non doveriano così facilmente disperare della vostra neutralità, vi dico che nasce forse dalla conscienza dell' animo loro. Certo è per quello che io ritraggo, che se mai disperorno, è oggi, stante queste cose di Parma, nelle quali hanno openione faciate ed abbiate fatti con il Papa mali officî contra le intenzioni loro, e che, venendosi alle armi, siete per fare quanto dal Papa e dall' Imperatore sarete ricercati. Nè so se, quando facessi altrimenti, ve lo credessero, o che grado fossero per avervene.

Costoro fanno molti consigli; pare loro grave il ritirarsene per la reputazione; da altro canto vedono i gran rischi che ci sono nel seguitarla contro la satisfazione del Papa. I Guisi intendo che persuadono a seguitarla con tutti i mezzi, e massime il duca; al che il Re inclinerebbe, come principe valoroso e di onore; ma il conestabile intendo che sia di contrario parere : pure questi che si dovevono spedire per Italia, cioè lo Strozzi, Bonnivet, Sipiero, non so chi di questi Fregosi e Fieschi, e che, quattro dì fa, si vedeano col piè nella staffa, ancora non partono; e la voce che venne fuori a un tratto che il Re non seguiteria altrimenti il cammino di Brettagna, ma volgerebbe verso Lyon, raffredda più presto che altrimenti. E intendo che la notte passata hanno spedito un segretario di M. di Mirepoix alla volta di Roma con pratiche di partito al Papa. Queste, per quanto ho possuto ritrarre, sono che lo Imperatore restituisca Piacenza a Sua Santità, e loro cederanno a questa protezione di Ottavio : o veramente che lo Imperatore restituisca il contado di Parma a Ottavio, il quale renda poi tutto

al Papa, e Sua Santità assicuri costoro che Parma non verrà in alcun modo in mano dell' Imperatore. Il Papa offeriva di rendere a Ottavio il ducato di Camerino con dieci mila scudi d'entrata; più e prometteva che lo Imperatore gli renderebbe Novara e lo stato del Regno, e gli restituissè Parma, il qual partito di quà si esclude in tutto. Un altro intendo che ce ne corre che Parma resti di Ottavio, ma che il Papa si assicuri che quella città resti a sua disposizione, di maniera che non se ne possa pigliare partito alcuno, nè far commodo o servizio a persona contro il volere suo. I quali tutti partiti si giudica che abbino delle difficultà quasi irresolubili, di maniera che ci si spera poco; pure se vantaggio ci è, si pensa più presto che costoro, maneggiati massime destramente, abbino poi in ultimo ad accomodarsi al volere di Sua Santità che a esasperarla; ma che siano per tentare prima tutti i rimedii per uscirne con più onore loro che potranno; e si pensa che in ogni evento sieno sempre per restare malcontenti di Sua Santità.

Le cose di Parma tra questa Maestà e il duca Ottavio si dicono essere del tutto concluse e stabilite. S'intende per gli ultimi avvisi, che il Papa mostrava riscaldersene assai, e volerne fare ogni risentimento contra Ottavio per tutto fatto contro la voglia e proibizione sua; e questi signori di quà mostrono non essere troppo satisfatti che Sua Santità la pigli per tal verso, parendo loro non dovere per molti rispetti. Pure intendo hanno resoluto non mancare a Ottavio d'ogni aiuto necessario, se bene sono ancora per fare ogni opera per quietare, se sarà possibile, Sua Santità; la quale, con tutta questa indignazione, si pensa sia per andare adagio, considerato il pericolo che minacciono questi apparati Turcheschi a suscitare adesso fuoco in Italia; e non mancano di quelli che credono che possa anco Sua Santità nel secreto intenderla altrimenti che di fuora non mostra a qualche suo fine.

Vi dirò che la negoziazione d'esso signore (Ascanio) non è stata altra in sostanza che ricercare questa Maestà di due cose : l'una che volesse contentarsi che Ottavio rilasciasse Parma a Sua Santità per riunirsi allo Stato Ecclesiastico, ripigliandosi Camerino; e, non volendo Ottavio fare questo, che Sua Maestà volesse ritirarsi da parte, e las-

ciar Sua Santità valersi di lui in tutti quelli modi che gli piacesse, per castigarlo della inobbedienza sua : l'altra cosa era che Sua Maestà volesse essere contenta desistere da ogni pensamento di fare alcuno concilio nazionale nel suo regno, come intendea che avea in disegno per la remissione fatta de' vescovi alle loro chiese, e dichiarare questo non avere fatto in pregiudicio alcuno del Concilio generale di Trento, al quale pregava Sua Maestà volesse concorrere, in mandarli un personaggio suo per assisterli in suo nome, come conveniva a un buon Principe Cristianissimo.

Alla quale ultima parte si dice Sua Maestà aver risposto, che per la remissione de' prelati alle loro chiese non aveva mai avuto intenzione di fare cosa che dispiacesse a Sua Santità o che facesse alcuna alterazione nelle cose della religione, ma solo perchè, dopo tanto tempo, gli pareva fusse bene che i vescovi andassero un poco a rivedere le loro chiese, le quali intendeva aver bisogno della loro vista; e che in questo era in satisfazione a Sua Santità, e similmente nel mandare un uomo suo al Concilio, ogni volta che lo vedesse rinnovato.

Quanto alle cose di Parma, si scusò che non aveva preso la protezione di Ottavio per offesa o disservizio alcuno di Sua Santità e della Sede Apostolica, della quale era e sarebbe sempre obbedientissimo figlio; ma per beneficio e servizio di quella stessa, acciocchè quella città per debolezza di Ottavio non venisse in mano di chi si vedea continuamente ansarla, e che non cercava altro che con la grandezza sua la rovina di tutti; e, poichè Sua Santità volea così, che si contentava Parma le fusse restituita, per aggregarsi però allo Stato Ecclesiastico, non per altro effetto, come lo dicea; e che se Ottavio si contentava di questa ricompensa, che Sua Maestà ancora ne era contenta; che in tutto e per tutto se ne volea rimettere a lui, quale non li parea di sforzare più che gli venisse bene, ma lassare a lui pigliare quella deliberazione che gli paresse; acciocchè non potesse mai dire di Sua Maestà che fusse per mancarli alla protezione che se le era obbligata. Perchè, non si contentando lui del partito, Sua Maestà non era mai per mancare di quanto gli avea promesso; ma che pensava se ne contenterebbe, perchè

due dì innanzi che esso signore Ascanio arrivasse, avevono lui ed il cardinale Farnese scritto qui al duca Orazio molto caldamente, che volesse pregare Sua Maestà a contentarsi che accetassino questo partito offertogli da Sua Santità. E però che Sua Maestà manderebbe M. de Montluc[1] in Italia, quale passerebbe da Parma ed intenderebbe l'animo d'Ottavio; poi se ne andrebbe a Roma, parlerebbe con Sua Santità e là si faria resoluzione del tutto. Ben pregava Sua Santità che volesse fare si che Parma restituendosi non venisse in mano d'altro, ma si riunisse con effetto allo Stato Ecclesiastico.

Fra due dì poi partirà Montluc. Questo è in sostanza quello che di fuora via s'intende aver negoziato Ascanio. Quale mi ha mostro la sua instruzione sottoscritta di mano del Papa, la lettera che lui di sua mano ha scritto a Sua Santità per il corriero, e la risposta del Re *in scriptis* al Papa, sottoscritta di mano propria di Sua Maestà. Che tutto cade in questa sostanza; e si è chi dice che la cosa averà effetto : cioè che Ottavio accetterà il partito, romperà la condotta con questa Maestà, ritornerà a' servizî del Papa, e, come uomo di Sua Santità, resterà alla guardia di Parma e la terrà per la Chiesa. Altri dicono che lui partirà, ed il Papa sia per mettervi il medesimo signore Ascanio o il Signore Camillo Orsino, l'uno e l'altro confidente di questa Maestà. Altri pensano che la restituzione non vada innanzi, e che il Papa, il Re, ed i Farnesi secretamente s'intendono insieme, e che con le pratiche innanzi e dietro si darà tempo a Ottavio di fare i riccolti, e si lasceranno stare alla Mirandola quelli capi che si son mandati per soccorrere Ottavio, ogni volta che gli imperiali ancora, senza il Papa, volessero dare il guasto a Parma; e dicono che il Papa secretamente si contenta che Ottavio stia in Parma, e che li Francesi vi abbino questo piede, sebbene mostra altrimenti per tenere in freno lo Imperadore, che in le cose del Concilio gli abbi rispetto; e che con questa occasione farà scoprire le forze di costoro in Italia, per mostrare alla Maestà Cesarea in omni evento che ha il ricorso loro pronto e vicino; e questa dicono che

[1] Jean de Montluc, évêque de Valence.

in secreto sia stata la negoziazione di Ascanio, oltra le altre cose che vi scrissi. Ma io trovo che questo imbasciatore dell' Imperatore non è balordo punto, ed ha la maggior parte di questi sospetti nel capo; da che si può far giudizio che ne ragguagli il suo patrone.

Ritraggo ancora che, innanzi partissi Ascanio, costoro hanno prevenuto di mandare uno a Ottavio; e si pensa per ragguagliarlo di tutto, e per avvertirlo che muova qualche difficultà, acciò si dia più tempo; e che Ascanio lo abbi saputo. Vi dico tutto che di quà s' intende.

VIII.

LUIGI CAPPONI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 74.)

Mai 1551.

Sommaire. — Le Roi est résolu à soutenir Octave Farnèse. Nouvelle agression de Ferrand de Gonzague; cette agression constitue vis-à-vis de la France un cas de guerre. On s'apprête à rompre avec le Pape. Pierre Strozzi, Ascanio et Cosme Ier.

La difficoltà degli alloggiamenti, andando la Corte per luoghi onde li ambasciatori sono alloggiati sei leghe lontani, causa che questi avvisi saranno più tardi di quello che sarebbono stati; e, sebbene potrà essere che la ne abbi inteso prima parte, non ho però voluto mancare di farle intendere, come costoro sono più caldi che mai quanto al difendere Parma, con tutte le buone parole e speranze date al signor Ascanio; innanzi al quale spedirono al duca Ottavio un gentiluomo, a fine che, quando il prefato signore Ascanio arrivasse in Parma, trovasse le cose acconcie. Di poi hanno spedito il segretario Buonaccorsi avanti a Montluc, e mandatolo per diritta, solo per dare parole; e per intertenere il Papa, avendo di poi ordinato al detto Montluc che se ne vada per la lunga ed a sua comodità, non ad altro fine che per prorogare la cosa sino che si faccia la ricolta; benche, avendo don Ferrando occupato Brescello, luogo del cardinale di Ferrara, e importantissimo per le cose di Parma, come si sarà inteso, è segno che li altri non dormono,

e non credono a parole. La cosa di Brescello è dispiaciuta quà grandemente; e, quando non fusse altro, la guerra si vede in piedi, perchè, essendo compresi nelle capitolazioni li aderenti e servitori, ed, essendo il cardinale di Ferrara del consiglio stretto e servitorissimo, ne segue che la guerra sia rotta se costoro vorranno. Di che pare che abbino grandissima voglia, e massime il Re; il quale comincia a dire al conestabile volta per volta, che lasci dire a lui, e che vuole risolversi da per sè.

Hanno ordinato che al Papa si faccia una grandissima bravata, e che di Roma si partino tutti i loro ministri, quando perseveri in volere oppugnare Parma; ma che prima si tenti per via di ragioni e di dolcezze di rimuoverlo dall' impresa. Il cardinale di Ferrara in ogni evento si partirà, e se ne andrà a Ferrara, secondo li ordini che di quà sono stati dati. Credo che si sarà inteso prima che adesso, come Piero Strozzi si è messo a passare per mezzo al Piemonte con tutta quella banda d'Italiani che era in Piemonte; cosa molto arrisicata e pericolosa; e si crede che il conestabile l'abbia consentita, perchè desidera che dia in una ragna, come a quest' ora potrebbe avere dato.

Non voglio lasciare di dire, che i discorsi che aveva fatto il signor Ascanio sopra i casi di Vostra Eccellenza tendevano a mostrare, che il Papa aveva delli appoggi e de' modi da poter castigare il duca Ottavio; ed anchè, offerendo di collegarsi con costoro, dava qualche speranza di tirare seco lei, allegando qualche sua mala sodisfazione per conto delle cose di Piombino. È ben vero che, secondo me, questi discorsi non possono avere nociuto, essendo venuto in proposito il far menzione della prudenza e potenza di Vostra Eccellenza. Alla quale non voglio mancare di dire, che la caldezza di costoro è fondata sù gli avvisi che lì hanno, che l'Imperatore sia per morire di dì in dì; ed anche si crede che il Papa abbia mandato quà il nipote per questo.

IX.

LUIGI CAPPONI À COSME Ier.

Juin 1551.

SOMMAIRE. — Négociations entamées pour amener un rapprochement et ménager une alliance étroite entre le Roi et Cosme Ier. Projet d'accommodement : le fils de Cosme épouserait la troisième fille du duc de Ferrare, qui serait dotée par la France. Naufrage d'Horace Farnèse sur les côtes de Toscane; bons procédés du duc Cosme. Lettre du Pape à l'Empereur, interceptée par les agents français, offensante pour le Roi. Conseil national projeté en France; défense de laisser sortir du royaume tout argent destiné à la cour de Rome.

Essendomi venuto a notizia di luogo assai autentico che il Re cerca di far lega con Veneziani, molto mal satisfatti dell' Imperatore, e conseguentemente col duca di Ferrara, e potendo succedere facilmente, m'è parso debito mio farlo intendere a Vostra Eccellenza; ed insieme dirle come mi sono sforzato di persuadere a costoro che doveriano tentare di tirarsi lei ancora, mostrando loro per due ragioni che ella è di tanto momento che, quando potessero guadagnarla, non saria loro difficile colorire molti loro disegni in Italia. È ben vero che io ho detto che non crederei che la cosa fosse per riuscire, se non quando essi fossero autori, e con legare con parentado Vostra Eccellenza e duca di Ferrara, ed, oltra a questo, che si risolvessero a dar la loro primogenita al principe di Fiorenza; perchè in questo modo Vostra Eccellenza potrebbe confidare che fussero per defenderla ed aiutarla a conservarsi nel suo stato, dove fino a qui le hanno dato causa di dubitare del contrario.

L'amico mi ha mostrato le minute di quanto per tre ultime lettere vi ho scritto di parentadi ed altre pratiche; ed hammi detto che costoro, per via di Ferrara, vi faranno intender tutto, e che già per questo più che per altro erano d'animo di spedire l'imbasciadore di quel duca che si trova qui sino a Ferrara; e si vede che sono venuti in una grandissima speranza di potervi guadagnare. Il che viene continuamente ricordato loro e dal duca di Ferrara, e da' Farnesi, e da tutti li altri confidenti loro d'Italia, i quali li mostrano che voi potete dar loro vinto e perso il tutto, e che non sia impossibile il guadagnarvi per molte male satis-

fazioni che avete dello Imperatore; nella quale openione li avete voi talmente confirmati con li ultimi uffici fatti, che se lo persuadono, e vengono in speranza di avervi a tirare in una lega con loro, insieme co' Veneziani e duca di Ferrara. Ed a questo tende il parentado vi faranno offerire della terza genita di Ferrara, da adottarsi prima per il Re. Restali solo questo scrupolo dell' aver voi Spagnuoli nelle fortezze, i quali pensano integrati per necessità e non per voluntà, e questo li fa stare un poco sospesi.

Delle cose di Parma alla corte non vi era altro di nuovo; costoro si risolvono di star sulle difese, e non cercare di sforzarsi più che tanto per impedire il guasto; affermando esser certi che, senza i ricolti, sia da vivere per un anno.

Intendesi ancora che tireranno innanzi questo concilio nazionale; talchè si vede ordinato fuoco assai, se Montluc non fa qualche bene, in che si ha poca speranza per quello si conosce dalla disposizione di costoro, se i Farnesi non facessero opera di disporli, insieme con li altri confidenti che hanno in Italia, ad accedere a qualche accordo onesto; perchè, ancora che si mostrino duri, tuttavia, col parere e persuasione delli suddetti, si crede per molti che si disporrebbono a fare ogni cosa. Però si può credere che i Farnesi abbino a considerare bene quello li sia espediente.

Ora mi è parso a proposito e quasi necessario farle intendere, come ieri il cardinale de Guise mi disse, che il Re era restato satisfattissimo di Vostra Eccellenza in questa cosa del naufragio [1]; e disse che quella, oltre a tutte le cortisie e oltre all' aver offerto danari, aveva anche accennato che in servizio del Re lascierebbe far gente nel suo stato in questa occasione di Parma; e mi venne a concludere che il Re era d' animo di guadagnarsi Vostra Eccellenza, e che voleva adottare in sua figliuola terza genita del duca di Ferrara, e come sua figliuola darla per moglie al principe di Fiorenza, e che di questo aveva scritto ovvero scriverebbe (che non lo intesi bene) al cardinale di Ferrara, perchè

[1] Horace Farnèse, avec deux galères du prieur de Lombardie, avait fait naufrage sur la plage de Pietra Santa. Cosme avait donné l'ordre de relâcher Horace et son monde.

negoziasse la cosa; soggiugnendomi che, quando Vostra Eccellenza, per amore del Re, si risolverà a far questo parentado, ella vedrà quanto si potrà prevalere di questa Corona; e, perchè io dissi a sua signoria reverendissima che mi pareva che gli avessero indugiato troppo a conoscere Vostra Eccellenza, e che le avessero dato causa di potersi mal fidar di loro, ella mi rispose che i fuorusciti aveano continuato sempre in fare pessimi officii. Ora, perchè Vostra Eccellenza sappia il tutto, lasciando nella penna non voglio tacere, come questo è stato motivo del duca di Ferrara, il quale li ha espedito quà il signor Guido Bentivogli, principalmente per questo, cioè per far che il Re operi che Vostra Eccellenza s' induca a far questo parentado; ma il Re, per facilitarlo, si è risoluto da per sè di far questa adozione; e, perchè io crederei che questo fusse per ridondare in beneficio di Vostra Eccellenza, prego Dio che la inspiri. Costoro sono risoluti per questo anno di non far altro che vettovagliare più che potranno Parma, e difenderla; ed, attendendo a far grossa somma di denari, disegnano quest' anno che viene accendere il fuoco in più luoghi. Intanto fanno un concilio nazionale, e proibiranno che a Roma non vada più un soldo per conto delle annate; in modo che Roma comincierà a farne molto male.

E si ritrae che dalli agenti di questa Maestà sieno state intercette lettere del Papa per la corte di Cesare; per le quali Sua Santità cercasse di disporre Sua Maestà Cesarea di non mandare in Italia quelle gente che aveva ordinato in aiuto suo contra Ottavio, e che tra loro fussero convenuti quel che dovesse fare Sua Maestà Cesarea; perchè era certa Sua Santità che il Re moverebbe trenta mila Svizzeri; e così s' empierebbe Italia d' arme barbare, cosa che era interamente contra l' animo suo; e che non arebbe voluto per occasione e rispetto suo seguisse; ovvero che Sua Maestà almanco soprasedesse a farlo : ma che fossero scritte con parole inverso quella Maestà molto odiose e offensive; onde, come Sua Maestà e questi signori hanno avuto piacere di vedere questa disposizione di Sua Santità, così hanno preso collera e sdegno dello essere scherniti e sbeffati con simili parole.

X.

UN ANONYME[1] À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 74.)

Juin 1551.

Sommaire. — Négociation particulière et secrète entamée dans le dessein de faire entrer la France dans l'alliance étroite du duc Cosme[2].

NOTE.

Che il Cristianissimo aspira, non solamente a maggior grandezza, ma alla monarchia ancora; come, essendo principe tanto grande, tanto prudente, tanto giovane, tanto fortunato, può e deve ragionevolmente aspirare senza alcun dubbio. Sua Maestà Cristianissima ha a voltare tutto l'animo alle cose d'Italia, come scala unica e diritta per salire a simil grado. E, perchè l'Imperatore a tanto piede e così ben fermo in quella provincia, che non si può disegnare, stando le cose nei termini che le stanno, di potere avere palmo di quello che l'Imperatore possiede, senza gagliardissimo esercito e grossissima spesa; è necessario cercare di guadagnarci, senza metter mano alla spada nè alla borsa, di quelle cose che l'Imperatore non ha occupate; e questo si può fare, non solo abbraciando e dando stipendio a tutti quei signori e gentiluomini di Lombardia, di terra di Roma, e di altri luoghi che si offeriscono; ma cercare con ogni diligenza di guadagnarsi de' Principi grandi e che sono potenti, e di quelli massime che infino a oggi hanno seguitato la fortuna dell'Imperatore, come sarebbe il duca di Fiorenza; e, dopo la Signoria di Venezia, è di maggiore momento che non è qualsivoglia altro Principe d'Italia, non eccettando anche il Papa.

[1] L'auteur de ce document était au service d'un état italien; il est vraisemblable que c'était un des agents diplomatiques du duc de Ferrare.

[2] Ce document se compose, 1° d'une note, adressée sans doute au cardinal de Lorraine, et dont l'auteur envoie copie à Cosme Ier; 2° d'une lettre au duc de Florence lui-même.

E, perchè altre volte vi ho dispinto la grandezza, e fortezza dello stato di Sua Eccellenza, la ricchezza, la milizia, la prudenza e le altre qualità sue, non ne dirò altro per adesso; ma verrò solo a concludere che, con questa occasione che vi si offerisce del parentado col duca di Ferrara, dovete fare ogni opera, che, per le mani del Re, questi due Principi si colleghino insieme con vincolo di parentado; perchè l'uno per l'altro sarà tanto potente, che non aranno da temere dell' Imperatore, essendo massime assicurati di dovere avere la protezione e difensione d'un Re si grande. E sarà facil cosa che si guadagnino in modo che l'Imperatore se ne muoia di dolore; perchè conoscerà benissimo che, per questa via, si rompono tutti i suoi disegni, e che si accommodano questi del Re. Nè mi pare di tacere che il duca di Fiorenza ha molti figliuoli e figliuole, da potere disegnare di fare parentadi; ricorderò anche che il Re e la Regina e il conestabile scrissero ringraziando Sua Eccellenza degli officii fatti nel naufragio del duca Orazio, le quali doveva portare messer Niccolo Alamanni, e non sono state portate altrimenti; e che sarebbe bene ordinare che le medesime andassino, acciò che Sua Eccellenza conoscesse che questo officio fu fatto subito. E anche, quando le se donasse la causa de' grani, crederei che se le facesse grandissimo piacere, senza danno alcuno del Re; e così si comincierebbe a mostrare di tenerne conto, e si verebbe a facilitare il guadagnarsi l'animo di questo Principe, col mezzo del quale so bene io quante grandi cose il Re potrebbe fare in Italia.

LETTRE D'ENVOI.

Il cardinale de Lorraine mi ha detto che il Re, il conestabile e lui hanno ragionato lungamente sopra le parole dette dalla Regina del fatto mio, e che in somma hanno risoluto, e il conestabile massime, che tutto quello ch'io ho proposto tornerebbe a grandissimo servizio del Re, quando si potesse effettuare; ma che non confidano che si possa, e che parimenti ne risulti il servizio de' patroni ch'io serviva; quando io congiungessi con questo il beneficio del Principe mio, e ch'io procurassi che non avesse a essere travagliato, mi porterei da vassallo

onorevole e da uomo da bene. Di che ho avuto grandissimo piacere, parendomi che, pigliando costoro la cosa per questo verso, io possa pure continuare di fare qualche servizio a Vostra Eccellenza; e, se ella giudica ch' io possa fare più un ufficio che un altro, accennimi pure, e confidi che sia per servirla fedelissimamente.

Quanto più ho ritenuto questo spaccio, tanto più ho scoperto paese. Costoro si sono andati ritirando, e dell' adottare la terza genita, e del comparatico, del quale parlarono come di cosa resoluta, e del parentado, se non con condizione che Vostra Eccellenza si dichiari. È necessario che queste cose restino in lei, e che il saperle le serva solo per negoziare tanto meglio.

XI.

LE MÊME À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 74.)

Juin 1551.

Sommaire. — La négociation, qui semblait devoir réussir, est rompue par l'opposition inattendue de la Reine.

Vostra Eccellenza arà inteso per l'ultime mie il disegno che aveva il Re di Francia d' adottare in sua figliuola la terza genita del duca di Ferrara, e cercare di darla come sua figliuola per moglie al principe di Fiorenza; il quale disegno non solamente si è differito; ma molte volte è stato per rompersi, e per opera del conestabile, il quale, oltre che procura di alienare l' animo del Re quanto può dalle cose d' Italia, in questo lo procurava; ma ancora più, conoscendo che la portava grandezza e reputazione a casa Guisa : perchè, come parenti del duca di Ferrara, venivano a diventare parenti anco dell' Eccellenza Vostra; e si sforzava di mostrare che non fosse bene tentare di fare questo parentado, se non quando fusse morto l' Imperatore. Tuttavia si è tanto fatto, che la cosa si è resoluta come noi desideravamo; e prometto a Vostra Eccellenza che per molti giorni io non ho mai cessato di stillarmi

il cervello per persuadere a questi signori Guisi questo essere la via per dare il Papato al cardinale di Ferrara, e conseguentemente il regno di Napoli a monsignor de Guise, quale essi pretendono.

E, sapendo che ne volevano parlare alla Regina, ho parlato io prima a Sua Maestà, e l'ho disposta benissimo, avendole mostrato per vive ragioni che a lei è onore grandissimo che sia duca di Fiorenza uno di casa Medici, e che sono vanità palesi tutte le altre che le sono state dette in contrario. E ho fatto sì che, quando il cardinale de Lorraine le ha parlato, ha trovato la materia disposta. E disegnavano mandare me dalla Regina, per persuadere Vostra Eccellenza a fare questo parentado, e a molte altre cose ch'essi desiderano e disegnano; ma io ho mostrato non essere a proposito, per dipendere io da chi dipendo; e li ho fatti risolvere a mandare messer Bernardo da Colle, del quale non si volevano fidare in modo alcuno, dicendo che lo avevano per spione dell' Imperatore; pure li ho in modo assicurati, che manderanno lui. L'Eccellenza Vostra è prudentissima, e farà questo parentado, quando la giudichi che faccia per lei come pare a me che sia per fare. Ma almeno ne sarà pure causato qualche bene, che io ho potuto su questa occasione, ed a bocca ed in iscritto, fare capaci costoro di che importanza sia per le cose d'Italia il duca di Fiorenza; e non ho lasciato a dire cosa alcuna ch'io abbia pensata che possa giovare a farli capaci della verità; e, conoscendo di poter fare simili officii senza poter fare pregiudizio alcuno, li ho fatti gagliardamente.

Avendo scritto fin qui tre giorni fa, ed avendo fatto venire alla corte messer Bernardo, perchè così mi aveva detto il cardinale de Lorraine, quando ho creduto che si abbia a fare lo spaccio, sua signoria mi ha detto che ogni cosa si è guasta per avere io parlato alla Regina; e che io non la conosco bene; ed in somma che ella ha fatto le pazzie e pianto col Re, dicendo che la conosce che non se le ha rispetto alcuno; ed è tornata a dire ch'ella sa bene chi è messer Bernardo; e, quel che è peggio, che sa ch'io sono l'anima di Vostra Eccellenza, e ch'io sto in questa corte solamente per servire lei. Di che sa Dio il dispiacere ch'io

ho sentito e sento, parendomi che mi sia stata tronca la via ch' io aveva di poterle far servizio. Ho voluto che vostra Eccellenza sappia come è passato tutto il fatto; nè mancherò di farle intendere quello che succederà.

XII.

COSME Ier À LUIGI CAPPONI.

(*Arch. Med.* Registri di minuti, reg. 1°, n° 4.)

Florence, 5 juillet 1551.

Sommaire. — Le secrétaire Bernardo Giusti ayant excité les soupçons de la Reine, il convient que l'ambassadeur lui donne son congé et le renvoie à Florence.

Magnifico, ci fu presentata la vostra de' xvi di giugno, data alla Quercia, per mano di Giuliano vostro padre; per la quale intendemo quanto dalla Regina vi era stato detto. E, se bene ci fece non poco maraviglia, non possendo immaginare la causa perchè così vi avesse a far intendere, sendo quella cagione (che voi ci dicesti nella vostra, sì nel particulare vostro, come nel fare appresso di noi mal officio) falsissima e fuora d'ogni verità; nientedimanco poi, come sapete l'intenzione nostra fu ed è di satisfare a Sua Maestà Cristianissima ed alla Regina nel tenere nostro imbasciatore, così ancor ci contenteremo di satisfarle di tenere persone grate loro, non solo le principali ma le accessorie. Però con questa sarà una nostra, che ordina al segretario che se ne torni, quando voi gliene direte, il che sarà quando piacerà costà alla Regina; nonostante che forse ci pareria più conveniente che, dovendo voi, siccome vostro padre vi ha scritto, tornare a settembre, che così gli abbiamo promesso per satisfargli, che il segretario tornasse con voi pure. In questo vi ordiniamo e commettiamo che eseguiate l'ordine di loro Maestà, bastandoci in questo satisfarli, senza altro rispetto; e tanto potrete eseguire in questo tempo che vi avanzerà, che dovrà essere poco, vi accomoderete di segretario di costà il meglio potrete; chè con il vostro successore verrà il nuovo segretario. E questo è quanto ci oc-

corre in risposta della vostra; e, risolvendovi a rimandare il segretario, e che così vi sia ordinato, fate torni a giornate e non in posta.

XIII.

LUIGI CAPPONI À CRISTIANO PAGNI.

Juillet 1551.

Sommaire. — Le Pape craint de ramener les armées étrangères en Italie. Le Roi donnera, pour cette année, à Octave Farnèse les moyens de se tenir sur la défensive, se réservant d'agir énergiquement l'année prochaine. Démarches pour conclure une ligue avec les Vénitiens et le duc de Ferrare, et pour y faire entrer le duc Cosme.

Dicesi che li ministri di questa Maestà in Italia abbino, non so dove, intercette lettere del Papa all' Imperatore, per le quali persuade Sua Maestà che non voglia mandare Tedeschi in Italia; perchè si vede il Re aver tolto questa impresa co' denti, e che è per fare calare all' incontro buon numero di Svizzeri; e che non vorrebbe che Italia così venissi ad impiersi di gente esterne, ed accendervisi troppo gran fuoco. Il che costoro pare che abbino fatto capitale assai, e siano venuti in speranza che il Papa possa già essere stracco, ed abbia a ritirarsi dalla impresa di Parma. Nella quale, per quanto s' intende, costoro non sono per fare per questo anno altro sforzo, ma lassare stare le cose, così come stanno, sulla difesa; dicendo essere certificati che vi sia da vivere, per un anno o più, tutto che vi siano gente da difenderla bravamente e fedelmente. Solo potria essere che il Re se ne venisse a Lyon, per far favore con la vicinità della persona sua a quelle cose. Ma ad anno nuovo si dice per certo che disegnino fare gagliarda impresa per Italia ed altre bande, per divertire e liberare quella città dall' assedio. Pare delle altre cose, che metterà innanzi l' occasione e le pratiche delle leghe si fanno per a quel tempo, e si cercherà di disporre le cose Turchesche ancora meglio, e mettere insieme grossa somma di denari.

Di quà non s' intende, se non espedizione di signori e provvisioni per la guerra per quelle parti dove bisognassi in difesa loro, e per prove-

dere alla difesa del duca Ottavio; del quale ho ritratto che il Re è venuto in qualche sospetto, avendo avuto notizia di certe pratiche tenute d'accordo col Papa senza notizia del Re.

Si va bene restringendo la pratica della lega tra questa Maestà, Veneziani e Ferrara; e potria essere si effettuasse, non piacendo, per quanto s'intende, ad essi Veneziani questa congiunzione del Papa con Cesare; e per questo effetto si deve spedire di quà lo imbasciatore di Ferrara fra due giorni per Italia, e si farebbe ogni cosa per includerci voi ancora, ma si spera poco, e più se ne sperava da' xv dì addietro.

Costoro spedirono iermattina uno gentiluomo a Venezia al cardinale de Tournon, e per farli intendere che vegga di stringere quelli Signori, e farli risolvere alla lega; e spediscono ora lo ambasciadore per far il medesimo con il suo duca, al quale danno commissione che faccia opera di guadagnare voi con tutti quei mezzi che può; e di parentado, e d'altro; e ritraggo si guardano dalla Regina, quale non pare si contenti di parentado, e che altra volta abbia impedito, come per altre vi è stato scritto.

Ci è nuova oggi che Colorgno si è arreso; che il duca Ottavio ha intromesso in Parma Sipiero ed il conte di Fontanella con mille cinque cento fanti di quelli della Mirandola, che quà è piaciuto assai. Il Re se ne viene a gran giornate a Fontainebleau.

Ritraggo che tenteranno voi ancora, offerendovi il parentado altra volta scritto della terza genita di quel duca, adottata prima di questa Maestà; e, se non potranno avervi in lega, vi ricercheranno che siate neutrale, e di esserne in qualche modo sicuri, e sicurar voi che non saranno per offendervi, facendo ogni opera di rendervi capace che li Strozzi non sieno per venire contra le cose vostre; perchè con effetto conoscono quanto voi li possete giovare e nuocere in Italia, e massime ora in questa impresa di Parma; e faranno ogni opera di guadagnarvi o di fermarvi, per quanto intendo.

XIV.

LUIGI CAPPONI À CRISTIANO PAGNI.

Orléans, 7 août 1551.

SOMMAIRE. — Le voyage du cardinal Farnèse à Florence est suspect; on craint que Cosme, ami du Pape et de l'Empereur, ne ménage une réconciliation entre Charles-Quint, Jules III et les Farnèse. Rupture entre la France et la cour de Rome; le légat est congédié. Bref violent du Souverain Pontife; irritation du Roi. On parle de créer en France un patriarche, et de se soustraire entièrement à l'autorité du Pape. Le bruit court que l'ambassadeur de l'Empereur et celui du duc Cosme seront incessamment congédiés. Montluc est de retour de son ambassade à Rome; il ne désespérait pas de rétablir la concorde, mais le dernier bref a tout gâté. Le Roi s'apprête à se rendre en Bourgogne pour veiller sur l'Italie et sur la Suisse.

Questa venuta di Farnese a Firenze pare loro di qualche considerazione; e, se bene di fuora via hanno mostrata apparenza di approvarla, però nel secreto non ne sono così bene scarichi, dubitando che, per essere voi tanto amico del Papa e dell' Imperatore, non venghiate disponendo questi Farnesi a qualche cosa che sia più a voto d' altri che loro; massime che per la vostra lettera accennate che, potendo operare per la concordia, lo farete. Ed in questo non voglio tacere, M. Cristiano mio, che qualunque cosa seguisse per tal via in disservizio o mala satisfazione di costoro, abbi a mettere le cose vostre di quà in una ultima esasperazione.

Davanti ieri fu licenziato il nunzio del Papa da questa Maestà, e se n'è ito alla volta de Paris, per venirsene di là al suo vescovado o in Italia, secondo che da Sua Santità li sarà ordinato. E la causa di questa licenza dicono essere stato un breve che il Papa ultimamente ha scritto al Re, molto aspro ed offensivo; per il quale pare li scriva che, se Sua Maestà non li rifa i danni che hanno fatti le gente sue nel Bolognese, che *ex nunc* lo cita dinanzi al tribunale di Dio a renderne conto; oltre che pare che nel soprascritto di detto breve, e dentro in principio, non li dia i titoli soliti di dilectione. Il qual breve dicono avere esasperato molto forte questa Maestà; talchè, nel licenziare il nunzio, ne fece seco grandissimo risentimento, dicendogli « che era ben peccatore come « li altri uomini e più che li altri uomini, ed aveva da render conto a

« Dio di molti peccati; ma che il maggiore, e quel di che si sentiva più « gravato, era lo aver fatto lui Papa; conoscendo d'aver causato con « questo tanta rovina e fuoco, quanto si vedeva apparecchiato nella Cris- « tianità; » con protesti gravissimi, etc. Benchè la cosa del gonfalonierato dato a don Ferrando già prima avesse esasperato assai, di maniera che le cose da questa banda non potriano star peggio disposte che si stiano. E il Re mostra molto bene di fuora la collera che ha; talchè si giudica il conestabile avere delle fatiche a raffrenarla. Ragionasi, per quanto si dice, di fare un Patriarca del regno sopra la giurisdizione spirituale; ed, è già più giorni, si è ordinato che non venghino più espedizioni benefiziali a Roma.

Non è stata fatta ancora questa dieta ordinata sopra queste consulte della guerra; ma, per quello si ritrae, il Re ha fatto intendere al duca Ottavio che presto li leverà l'assedio da Parma. E pare si pensi far calare grosso esercito di Svizzeri ed altre fanterie Francesi e gente d'arme per la volta d'Italia, senza aspettare tempo nuovo; sendo forse costoro certificati che le cose di Parma e della Mirandola non possono aspettar tanto. E anco questa occasione dell' armata Turchesca, che si dice essere assai vicina, dà animo a Sua Maestà di anticipare, sperandosi in essa assai. All' imbasciatore dello Imperatore ancora non hanno dato licenza; ma intendo che tarderanno poco a dargliela, per essersi nuovamente suscitate certe controversie verso Fiandra con la Regina Maria. E mi è stato detto che si darà licenza al vostro imbasciatore ancora; ma io non lo credo così facilmente.

Tre dì fa, venne Montluc; ed intendo ha detto che per li ultimi ragionamenti avuti col Papa al partir suo, sperava si potesse far qualche bene per la concordia; ma che questo breve che ha scritto il Papa al Re ha di maniera esasperata le cose, che si possono dire desperate. Due dì fa, è venuto di Provenza Baccio Martelli; si pensa sia con qualche ragguaglio dell' armata Turchesca, nella quale oggi quà si spera assai.

Il Re si pensa abbia ad inviarsi verso la Borgogna. Alcuni dicono per essere più vicino a risolvere con l'autorità e presenza sua qualche dif-

ficultà che si trova ne' Svizzeri, nel venire in Italia; avendo don Ferrando, per quando s'intende, con pratiche tenute, più tempo fa, ni quelle bande, e lo Imperatore ancora, generato lì qualche subornazione e divisione. Altri dicono per essere Sua Maestà più presso alle cose d'Italia, e per potersi la persona sua con una grossa banda stringere a un tratto in Italia. Altri pensano che lo faccia per trovarsi in quella banda, quale dicono essere e più aperta e più facile alli assalti di Cesare che nessun' altra; dove intanto viene a far favore ancora alle altre due suddette intenzioni.

XVI.

LUIGI CAPPONI À COSME Ier.

13 août 1551.

Sommaire. — Les affaires ne sont pas encore désespérées. Le connétable travaille à gagner du temps, à modérer l'ardeur du Roi. Celui-ci a toujours le dessein de passer lui-même en Italie avec des forces considérables, au printemps prochain. Conseils convoqués. Préparatifs. Pierre Strozzi est rappelé d'Italie, peut-être par égard pour Cosme Ier.

Scrissi tutto quel poco che occorreva de' moti e delle collere di quà. Ora, perchè le deliberazioni di costoro sono sottoposte alla variazione, come quelle delli altri, se non più, dico a Vostra Eccellenza che il Re non è per fare altro viaggio, nè altra impresa per questo verno, ma ingrosserà ora in Piemonte di Guasconi ed altri fanti del regno, e delle gente d'arme, che tuttora se ne invia con prestezza; e manderanno o M. de Guise o de Chatillon con ordine di marciare innanzi alla volta di Asti, per vedere di divertire don Ferrando dalla impresa di Parma. Ma a tempo nuovo poi disegnano fare lo sforzo grande, ed il Re venire in persona con tutta la Francia; ed, a questo effetto, s'intende Sua Maestà avere chiamato a se tutti i Principi del regno, per far la dieta più universale, e far loro intendere esser necessario ch' ella passi in Italia, non volendo aspettare li inimici in casa sua; e, fatto questo, si farà intendere il tutto a' Parlamenti e domanderassi un accatto, e verrassi cercando di disporre i Veneziani e Ferrara alla lega, e forse si tirerà di

quà l'armata Turchesca. Non vo' già mancare di dire che il Re voleva fare gagliarda impresa adesso e passare in Italia, acceso in quelle cose e contra il Papa; ma è opinione che il conestabile, che fugge quanto può e dissuade la guerra, abbia temperato, che potria essere, pensando forse che questo sforzo di Piemonte ora possa bastare. Avverta Vostra Eccellenza che il Montemerlo scrive continuamente costì al cardinale Farnese delle cose di quà, e li scrive ne faccia parte a Vostra Eccellenza; che non saria gran fatto lo facesse a partecipazione di costoro, i quali per tal via cercano dimostrare a Vostra Eccellenza la gagliardezza delle cose loro, per tenerla più respettiva; e forse non erro.

Venne nuova quà della presa di Sipiero e d'Andelot e di tutto il successo di quella fazione; il quale ha più presto più accesi li animi di costoro alla guerra; e, dove prima erano resoluti di non far altro sino al tempo nuovo, ritraggo che stanno per mutar proposito : cioè, con questa occasione dell' armata Turchesca, fare al presente gagliarda impresa per la volta d'Italia, per vedere di liberare quelle due terre da ogni travaglio, senza metter tempo in mezzo; o veramente differir pure a tempo nuovo, e per questo verno dare ricetto all' armata Turchesca dentro a lor porti di Provenza. Sono diverse opinioni tra loro, intendendola il conestabile diversamente delli altri, non approvando troppo questo tirarsi l'armata Turchesca adosso; e più presto inclinando a trovar qualche via d'accordo, potendosi, che mettere tutta la Cristianità sottosopra.

Pure hanno chiamato alla corte M. de Guise che era in Borgogna, M. de Chatillon, Vendôme e alcuni altri, per fare una dieta insieme. il Re molto acceso ha fatto intendere al duca Ottavio che stia di buona voglia, che questa e doventata tutta impresa sua, e che presto si leverà la guerra da dosso ad ogni modo. Quale Ottavio di nuovo ha scritto a Sua Maestà insieme col cardinale Farnese, e fattogli intendere che Parma e loro tutti sono lì risoluti di metter la vita e ciò che hanno in servizio di Sua Maestà e della sua fortuna, nè per mancarli mai per qualsivoglia accidente. Però costoro fanno un gran capitale da mille cinque cento fanti intrati ultimamente in Parma di M. de Termes, parendo

loro in ogni evento di esserne sicuri; e parse a costoro molto strana la deliberazione del Papa nell' avere fatto gonfaloniere della Chiesa don Ferrando in questa impresa. E, dove era opinione che fussero per procedere con qualche modestia in queste cose Turchesche, pensasi che abbino a mettere tutti i rispetti da canto. Hanno, due di fa, fatto intendere al nunzio del Papa, all' imbasciadori dell' Imperatore e di Venezia che li debbono aspettar qui e non passare più innanzi, che vogliono parlare con loro; pensasi voglino far loro protesti di queste cose Turchesche. Di quello seguirà di tutte queste deliberazioni io avviserò.

Piero Strozzi, dicono, è stato richiamato quà; e che costoro ne siano poco satisfatti, per aver fatto le scursioni sul Bolognese senza commissione; onde ne siano seguiti i danni, de' quali il conte Ludovico pare si sia doluto, allegando che siano stati causati dalle dette escursioni. E anco intendo che lo revocano come persona non atta in quella impresa, per non esser forse avveduto quanto si ricerca, e troppo più e tanto più spinto da quella sua vanità che dalla ragione. Nè so se ci sia ancora un poco di rispetto vostro, avendo conosciuto dal vostro scrivere che la stanza sua là non può se non tenere esasperata Vostra Eccellenza, e essendone forse ancora stati avvertiti e persuasi di Italia; col metterli di nuovo in considerazione di quanta importanza voi siete. Il che conoscono benissimo; e ultimamente il conestabile in uno discorso fatto col Pero sopra le cose vostre, li disse che era di openione che, doppo la Republica Veneziana, voi fuste di più momento di tutti li altri stati d'Italia; ma che non vedea, già stanti in essere e così congiunte le armi di Cesare e del Papa in Italia, che di voi si potessero punto promettere. Però faranno quanto più potranno per non esasperarvi, per cavare di voi, non dico comodo, che non lo sperano, ma manco disservizio che possono; e tutto questo officio hanno volto per via di Ferrara.

XVI.

LUIGI CAPPONI À CRISTIANO PAGNI.

31 août.

Sommaire. — Le Turc; son concours est compromettant pour la France; l'opinion publique proteste contre cette alliance. On se contentera de la neutralité du duc Cosme. Projet de s'emparer de Gênes par un coup de main, en l'absence de Doria. Les Vénitiens font des avances au Roi. L'armée française du Piémont reçoit des renforts. Cependant le connétable tient tout en suspens. L'alliance du Roi avec les Farnèse est de plus en plus étroite. On ne se servira de la flotte turque que dans un pressant besoin. Entreprise audacieuse du prieur de Capoue contre Barcelone. Nouvelles diverses.

Al tempo nuovo, dicono voler far lo sforzo grande del tirar di quà l'armata Turchesca. Intendo che anderanno adagio, nè ci si accordono, nè si pensa sien per farlo, se non fussino forzati, per un ultimo rimedio di diffendere le cose loro, nell' alterare ancora le cose della giurisdizione ecclesiastica. Ritraggo con tutta la collera, che non si correrà a furia; perchè quà si è chi modera assai e che non vorebbe mettere a risico ogni cosa a un tratto, minacciati che l'armata Turchesca potesse questo verno venir di quà; e pare che si dubiti di quel golfo della Spezzia; e costoro la spingeranno più volentieri lì che ne' porti loro, parendoli così non ci riportare carico alcuno, e mostreranno che non sia per opera loro. Ma in tutti i modi si giudica, come ho detto, che anderanno adagio a tirarli di quà; sì perchè tutto il regno generalmente se ne scandalizza, sì perchè intendo che i Veneziani, i quali oggi costoro intertengono assai, ne fanno grande risentimento, e mostrono che non piaccia loro. Pure in una necessità è da credere che si metteranno tutti i rispetti da canto.

Delle cose vostre non ci è altro, se non che costoro sono risoluti di venirvi adulando, e trarre da voi in questi bisogni quel manco disservizio che si può, conoscendo che è meglio lo avervi un poco respettivi verso di loro, che resoluti in loro disservizio; e non li possete fare cosa più grata, che quando venite seco a giustificazione.

Ritraggo che costoro hanno avuto animo, questi dì passati, di fare l'impresa di Genova, disegnando, quando il principe Doria andò in

Spagna, di occupare il porto con la loro armata, ed entrare nella città; di che doveva essere capo M. de Guise; ma il ritorno del principe fu sì presto, che non furono a tempo. Avevano disegnato di farla ad ogni modo di nuovo, se detto principe andava a guardar la costa di Napoli dall' armata Turchesca, come avevono inteso; ma, intendendo di poi che viene svernare ad Antibes, non faranno altro.

Ieri l' ambasciador Veneziano ebbe audienza, avendo avuto lettere dalla Signoria; per parte della quale offerse al Re, volendo passare in Italia, come avevono inteso, non solamente passo per lo stato loro, ma quanta vettovaglia fusse necessaria, e lassar fare gente da cavallo e da piè a suo piacere, e, quel ch' è più, artiglieria d' ogni sorte e polvere e munizione; di maniera che pare venga da loro il ricercare di collegarsi.

Il Re non dubita punto di non poter far passare quanta gente vorrà per levare lo assedio da Parma, e della Mirandola, nè manco dubita di viveri; ed intendo che ne parla molto sicuramente; non so se sia per bravura, o che sia pure così il vero. Hanno fatto calare in Piemonte di nuovo due compagnie di uomini d' arme; e, per quello si può comprendere, il Re è tutto volto a fare faccende. Ma non voglio lassar di dire a questo proposito che il conestabile ode parlare volentieri d' accordo, e va mettendo innanzi al Re, ora la cosa di Genova, e ora una altra, secondo si dice, per intertenerlo con simili speranze; ma in effetto poi lo allontana quanto può dalle opere. E, circa otto dì fa, esso conestabile fece intendere all' agente del signor Ascanio da Cornia che si dovesse partire dalla corte e ritornarsene a Roma, poichè si era partito il nunzio; così hic se n' è inviato alla volta d' Italia; di poi intendo che li hanno mandato dietro a fare intendere che torni. E ritraggo per due cause : l' una perchè tenea certa pratica d' accordo con Montluc, non senza partecipazione di esso signore Ascanio e del Papa, benchè non di molto fondamento; l' altra causa, perchè avendo meglio considerato di poi, dubitano non si perdere per questo esso signore Ascanio, e darli causa che si acconci coll' Imperadore. Però non lo vedo ancora tornare indietro; non so se perchè non sia stato trovato, o pure che non sia voluto tornare.

Intendo finalmente che il Re ha resoluto che il duca Ottavio per questo anno non aspetti che sia per fare dalla banda di Italia movimento alcuno, e tanto essersi resoluto nella dieta; ma lo assicura bene a tempo nuovo farà tale esercito che li leverà l'assedio d'intorno, benchè pare Sua Maestà sia informata che il Papa è già infastidito della lunghezza del tempo, e lo Imperadore della spesa; ed essere certificata Sua Maestà Cristianissima che Parma e la Mirandola sono fornite di vettovaglie per molto tempo, e non dubitar punto che per loro stessi siano per levarsi dall' impresa; promettendo a esso duca Ottavio che in Venezia sarà sempre un buon fondo di danari. Lo assicura che in Parma non ne mancheranno, esortandoli in tanto a mandar fuori una parte del populo più inutile, affinchè i soldati possino con lo stipendio loro intrattenersi. Quello che non possono fare, essendovi grandissima carestia; la quale cesserà ogni volta che diminuisca il populo; accresciuto al duca Ottavio quattro mila scudi l'anno di provisione. Gli dà un mondo di parole e di grandissime speranze, e mostra d'essere sicuro della fede sua. Quanto alla armata Turchesca, si ritrae che costoro non sieno per risolversi per levarla di quà, nè di valersene mai alla scoperta, se non in uno estremo bisogno, cioè quando vedessino le cose loro periclitare e non poterle difendere altrimenti; perchè con effetto questa convenzione Turchesca appresso l'universale di questo regno e di tutti i principi in esso è forte odiosa, come ancora l'alterazione della religione; oltrechè il Re, di sua natura forte Cattolico e buono, non si inclina nè all' una cosa nè all' altra. Però verranno destramente intrattenendo essa armata dove hanno d'Aramont con le due galere, solo per volgerla e disporne più facilmente in offesa delle cose dell' Imperatore, a diversione loro, e per poter anco, come è detto, servirsene quando bisognasse in uno estremo loro bisogno; oltrechè intanto, con questo intratenimento, danno gelosia o timore ad altri, e riputazione alle cose loro.

Lo imbasciadore Veneziano partirà alla fine di questo mese, ed il Re gli ha detto che allora si riserva a parlarli a lungo, ed aprirli liberamente l'animo suo, per farlo intendere a quella Signoria, acciò possa

pensare essa ancora di risolversi alla lega. Alla quale fanno ogni opera d'indurvi; per poter poi Sua Maestà a tempo nuovo passare in Italia.

Di questa fazione di Priore di Capua, nella spiaggia di Barzallona[1] si fa quà un grande schiamazzo; il Re e la Regina ne hanno mostrato una gran sodisfazione, e lui ha mandato quà Pandolfo Strozzi con la nuova, che l'ha magnificato forte.

Tornarono a Marseille le due galee che accompagnarono d'Aramont, quale hanno lasciato in Costantinopoli, nè s'intende altro, se non che si mandano a Marseille M. de Montmorency, primogenito del conestabile, giovane di venti anni, M. de Villars, cognato del medesimo conestabile, ed il duca de Nemours, quali tutti si dice devono partire d'ora in ora; nè s'intende la causa. Alcuni vogliono che in quella parte si voglia fare sforzo per tentare la impresa di Genova o altro; altri ghiribizzano, e dicono che sia per mandarli ostaggi sull' armata Turchesca per la osservanza delle convenzioni che intervengono tra questa Maestà ed il Turco, ed in conseguenza che essa armata debba venire a svernare in questi mari di Provenza. Il che è difficile a credere. Deve partire ancora in breve M. d'Aumale, fratello del duca de Guise, giovane esso ancora di venti anni, per la volta di Turino, più per cominciare a darli reputazione e metterlo sulle cose della guerra, che perchè si pensi per questo inverno fare altro sforzo, sendosi costoro finalmente risoluti di riservare tutto colla passata della persona di Sua Maestà a tempo nuovo, mostrando a ora di aver le cose di Parma e della Mirandola per durabili e sicure.

[1] Léon Strozzi, avec quelques galères, était entré jusque dans le port de Barcelone, et avait été sur le point de se rendre maître de cette ville par surprise.

XVII.

LUIGI CAPPONI À CRISTIANO PAGNI.

Octobre 1544.

Sommaire. — Le prieur de Capoue, Léon Strozzi, quitte la flotte avec deux galères et abandonne le service du Roi. Conjectures auxquelles donne lieu cette retraite inopinée.

Ho da dirvi che questa partita del Priore di Capua communemente è reputata sincera. Chi lo vuole escusare dice molte cose de' carichi e torti sutigli fatti dal conte di Tenda, mostrando che tutto facesse tacitamente col favore e consenso del conestabile; ed erono ridotte le cose in modo, che non solamente M. della Garsa (quale, doppo la partita di Giovanbattista Corso, era stato dal Priore medesimo eletto suo luogotenente) se gli era fatto inobbediente, ma tutti li capitani particulari delle galee non lo volevano ubbidire, e tutto per subornazione del conte di Tenda; di maniera che, se si veniva alle mani col Doria, vedevate una bella festa. Di più dicono che, per la confessione di Giovanbattista Corso, quale il Prior stesso esaminò, e lo fece scrivere di cui mano prima che lo ammazzasse, si mostra che il conte di Tenda teneva pratica di farlo ammazzare, però lo averlo fatto morire *propria auctoritate*, quando non era più uomo suo, e quando già dal Re gli era stato scritto che dovesse presentarlo; oltrechè lo fa sospetto che la confessione non sia stata violenta, e reputato caso di gran demerito e degna di gastigo. Inoltre gli avversari suoi se ne servano, con dire che lo abbia fatto morire, perchè non reveli qualche secreto che gli avesse conscrito, forse contra il servizio di Sua Maestà. È certo che nè anco li amici del Priore in questo lo sanno escusare, dicendo che si sia lassato troppo vincere dalla collera. Credette il Priore che M. de Montmorency ed il conte de Villars fussero mandati a Marsiglia con ordine, o che si ritrovasse Giovan Battista Corso, o di ritenere lui; e non era vero. Anzi loro, giunti a Marsiglia, gli scrissero una cortesissima lettera, dicendo che volevano andare sulle galere, insieme con forse cinquanta gentiluomini Francesi che erano in loro compagnia, per trovarsi a combattere in servizio di

Sua Maestà, avendosi a venire alle mani con il Principe (Doria); il che lui interpretò altrimenti : cioè, o che andassero per lo effetto sudetto, o almeno per levargli il carico. E così subito, messe benissimo insieme due galere (tra le quali è una quella che tolse ultimamente in Barzelona, che dicono che è la migliore che sia tra quella armata), e, inviata al Re la lettera che per altra si è scritto, se ne partì. Seco sono andati Gino Capponi, Giuliano e un altro de' Gondi, Biagio della Campana, Goro da Fuccecchio e non so che Spoletino. Baccio Martelli è rimasto. Non si crede sia per andare a Malta [1], se bene lo ha scritto al Re; e che, se vi andasse, non vi sarebbe forse accettato, per essere il Gran Maestro Spagnuolo, e poco suo amorevole; ma che sia per andare più presto a trovare Dragut, col quale pare che tenga antica e stretta amicizia, per giungersi ed andare in corso suo : il che anche da molti non si crede. Altri vogliono che l'Imperatore lo prenda a' suoi servizii; il che, per li rispetti che sono noti, e per avere scritto al Re che non è per servire alcun principe, nè venirgli mai contro, è forse meno credibile; ed in ultimo non si sa fare certo giudicio de' partiti che sia per pigliare. Per questa parte, pare che la cosa abbia in se molti colori di verità; per la parte poi della simulazione, si considera che il Priore aveva mille altri modi buoni e facili per remediare alle cose sue ed a tutti altri inconvenienti, senza pigliare un partito così precipitoso, e perdersi una servitù e merito di tanti anni con sì belle condizioni, subire questa nota di leggerezza, lasciare questa diffidenza a' fratelli, far questo carico alla Regina. Oltre di questo dalla banda del Re si poteva con una parola sola pôr fine a tutte queste controversie tra lui ed il conte di Tenda; il che non si vede che sia stato mai fatto, se bene Sua Maestà le ha sapute tutte. E questa spedizione di Montmorency e di Villars senza manifesta causa, par che sia stata quasi ordinata più per colorire la partità del Priore che per altro.

Però si può forte dubitare, a giudizio mio, che ci sia misterio, perchè il Priore se ne va dall' armata Turchesca con segreto consenso di costoro,

[1] On se trompait. Léon Strozzi se rendait à Malte. Il rentra bientôt au service du Roi, et trouva la mort devant le fort de Scarlino, près de Piombino.

informatissimo di tutti lor fini e disegni; e, per parere di farlo con più giustificazione, andare a Malta, sapendo non esservi accettato, e con questa scusa passar poi all' armata Turchesca, e per questo inverno attendere e conciliarsi a quelli capi a venire, disponendo le cose per lo tempo nuovo; al quale costoro disegnano da più bande travagliare le cose di Cesare. Solo ci resta il discomodo che costoro vengono a supportare per l' assenza sua nelle cose della loro armata; i quali molti vogliono che sia di qualche momento. A che rispondo che torna loro molto meglio avere il Priore con l' armata Turchesca che quà; perchè le loro galee hanno a servire poco ad altro che starsene ne' porti di Provenza, e tenere occupata l' armata, o vogliamo dire le galere del Doria, che non possino servire altrove, nè partire di Genova; ed a questo effetto ogni capo potrà bastare. Oltra che il conestabile, che non ama il Priore, arà volentieri disposto questa pratica per cominciare, sotto questo colore di servizio del Re, a discostarlo di quà. Però s' intende che il Re ha detto che non vuol dare questo posto a persona; e che si faccia conto che il Priore sia andato a caccia, o assente per servizio di Sua Maestà, come è forse vero. Ha scritto il Re a Piero, suo fratello, una lettera molto amorevole sopra questo caso, commettendogli che quanto più presto se ne venga quà, e che stia di buona voglia; che gli mostrerà quanto ama il Priore e lui. Ha scritto il medesimo alla Regina, e mandato Morvilliers a consolarla; ed ha detto publicamente che questa cosa gli duole più per il dispiacere che sa ne avrà preso la sua fama, non parendoli fosse seconda la dignità sua; nè manco si crede che il Priore per suo onore abbia a cercare di tornare.

In queste contrarietà bisogna risolversene secondo che mostreranno di mano in mano i successi più chiari, ed *interim dubitare non est inconveniens*, e stare con gli occhi aperti; perchè, se la cosa è simulata, si giudica di gran convenienza, non tanto per la qualità della persona, quanto per la coniettura manifesta che se ne trae dell' animo e disegno di costoro.

Giuliano de' Medici, tre dì fa, partì di qui con li suoi cavalli per Fontainebleau, e di quivi la medesima sera spedito dalla Regina, in-

tendo partì in poste, per dove non ritraggo; ma mi pare si creda per andare a trovare Piero e Ruberto Strozzi, suoi cognati, e ragguagliarli della mente e disposizione di Loro Maestà verso del Priore di Capua; e perchè faccino officii seco che torni a Marsilia, e venga a Sua Maestà; la quale si dice ha avuto assai dispiacere della sua partita, ed aver desiderio del ritorno; e si crede sia disposta cercarlo con questi mezzi, ma non con il pregarlo o stringerlo per altri modi. Io ritraggo da buona parte che questo è tutto motivo della Regina, e che quanto al Re la cosa ha le medesime difficultà che per altre vi ho scritto, e più presto tuttavia maggiori; talchè il suo ritorno si giudica impossibile [1].

AGNOLO NICCOLINI [2] À COSME I[er].

Florence, 18 novembre 1551.

Sommaire. — Examen de la conduite que Cosme doit tenir à l'égard de la France. Considérations qui doivent le déterminer à ne pas envoyer, quant à présent, de nouvel ambassadeur à la cour de Henri II.

E' mi pareva che fosse molto servizio di Vostra Eccellenza Illustrissima il conservare fermissimamente con l'animo e ancora, quanto la necessità lo ricercava, con l'opere, la congiunzione e protezione di Cesare; e, nel medesimo tempo, per molti rispetti notissimi a quella, intrattenere con le dimostrazioni e ufficii indifferenti l' amicizia di Francia; alli quali fini non pareva contrariasse ma conferisce il tenere l'ambasciatore presso quel Re. Ora, poi che Sua Maestà prescrive tutto imperiosamente ed angustamente a Vostra Eccellenza, come si vede per la risposta fa a Luigi Capponi, mi pare che sia degna la mandata del nuovo ambasciatore di nuova considerazione. Perchè, vedendosi la guerra sco-

[1] Luigi Capponi quitta la cour de France au mois d'octobre, et ne fut pas remplacé. Les relations diplomatiques furent de nouveau interrompues. Elles ne devaient être reprises qu'en 1559.

[2] Agnolo Niccolini était un des conseillers du duc Cosme, qui le nomma gouverneur de Sienne, lorsque cette république fut réunie à la Toscane.

perta e implacabile fra questi Principi, può accadere facilmente nel maneggio di essa, che Vostra Eccellenza, non tanto per servizio del Papa e di Cesare, quanto per la salute sua, non sendo sicuro l'addormentarsi in sulle promesse del Re, sia costretta a fare molte cose contra la espettazione e desiderio di Sua Maestà, e molte sieno referite non vere. Onde quella Maestà, o per ritirarla, o per vendicarsene, secondo li impeti franciosi, prorumpa a qualche offesa contro la persona dello ambasciatore; della quale da una banda segua maggiore indegnità, e si generi odio e diffidenza più grave, da rompere per sempre la speranza ed il filo d'ogni reconciliazione; e dall' altra appresso li signori Cesarei se ne causi una certa derisione, e, quel che importa più, maggiore presa e ardire di maneggiare senza rispetto di Vostra Eccellenza; il che non seguirà tanto potentemente, non si tagliando ma sospendendo la pratica. Ed ancora, cessato il rispetto della causa delli grani per avere finito il suo corso, e non se li potere far maggior danno, dovendoci oramai rendere assai certi che si possa poco sperare nello acquisto della revisione. Però, restringendo la conclusione, io giudicherei che fussi per ora miglior consiglio differire la elezione e mandata del nuovo ambasciatore; e, per non troncare interamente la pratica con quello Re, scrivere alla Regina come l'Eccellenza Vostra era resolutissimo di mandare il successore; ma, dopo la risposta sopra questo fatta dalla Maestà del Re a Luigi Capponi, l'aveva soprasеduto, per non avere saputo bene discernere qual fussi la mente e volontà di Sua Maestà intorno a questa espedizione; e che la non vorrebbe, che, mentre cercassi di piacerle e di onorarla, ne seguisse effetto contrario con qualche sorta di disordine irremediabile, causato talvolta dalla suggestione di quelli, che, mossi più dalle private passioni che dal servizio del Re, spesse volte interpretano e convertono e beneficii e servizii in offese ed ingiurie. Però fino a che la non scorgesse più chiaro lume, la differirebbe la mandata; ed intrattanto la certificasse Sua Maestà, che la resterebbe sempre nel medesimo fermo proposito che aveva fatto intendere per il passato a lei, e per suo mezzo testificato al Re. In queste simili conclusioni scriverei alla Serenissima Regina, mostrando in sus-

tanza per ora di non mutare, ma differire la spedizione; con le quali mescolerei parole amorevoli e reverenti.

La Eccellenza Vostra considererà e risolverà ogni parte di questa deliberazione meglio di me, principalmente per la somma sua sapienza e circospezione; di poi per trovarmi io al presente confusissimo per la morte del mio figlio. Della quale non voglio, secondo la grandezza della mia afflizione, dolermene con Vostra Eccellenza Illustrissima, per non travagliare la sua tranquillità; seguendo li esempi antiqui, quali non permettevono ai principi nelle laudazioni funebre, ed a' pontefici massimi ne' sacrificii, il vedere i corpi de' morti se non coperti, per non turbare a quelli la prosperità, a questi altri le loro cerimonie. Piangerollo adunque da me stesso, fino che piaccia a Dio, che me lo ha tolto, di farmi grazia della consolazione desiderata.

QUATRIÈME SECTION.

(FIN DE LA GUERRE DE PARME. GUERRE DE SIENNE. EXPÉDITION DE NAPLES.)

De 1551 à 1559.

§ I. CORRESPONDANCE DE COSME I[er]

AVEC PIERFILIPPO PANDOLFINI, SON ENVOYÉ À LA COUR IMPÉRIALE.

1552-1553.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE COSME I[er]

À PIERFILIPPO PANDOLFINI, AMBASSADEUR À LA COUR IMPÉRIALE.

I.

COSME I[er] À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 68.)

Florence, 12 février 1552.

Sommaire. — Mission du cardinal de Tournon à la cour de Rome. Le Pape paraît jusqu'ici peu disposé à se rapprocher de la France.

Per lettere di Roma de' XII febbraio, s'intende che Tournon[1] era stato di nuovo con Sua Santità, e s'era di nuovo sforzato di persuaderle la molta potenza del suo Re[2], esagerando con ogni efficacia le forze sue e quelle del Turco; e quanto questo anno sia animato a fare per

[1] Le cardinal de Tournon avait été envoyé en Italie, avec la mission de mettre fin à la guerre de Parme, et de négocier un traité ou du moins une trêve avec la cour de Rome. Le 20 avril 1552, le Pape reconnut en effet Octave Farnèse en qualité de duc de Parme, et il renonça à toutes mesures comminatoires contre la France.

[2] Le roi de France avait déclaré la guerre à l'Empereur, et, le 15 mars, il devait commencer la campagne qui aboutit à la conquête des Trois-Évêchés.

mare e per terra impresa gagliarda; ed essere tanti i preparativi suoi da succedere grandissime ruine, dalle quali saranno preservati li amici di Sua Maestà Cristianissima. E dall' altra parte deprimeva le forze dell' Imperatore, demonstrando il poco fondamento che Sua Santità può fare in lui, sendo infermo, di poca vita, ed avendo intrigate molto le cose sue, e massime quelle di Germania; la quale diceva essere mal satisfatta, e Maurizio[1] malcontento di Sua Maestà; in la quale Sua Beatitudine doveva poco confidare per tutti questi rispetti, e per il Concilio, dove non converranno, volendo Sua Santità preservare l'autorità sua e l'Imperatore deprimerla; e promettendo a nome del Suo Re cose assai. Il quale diceva che, fino in vita del padre, aveva desiderio di accapigliarsi con l'Imperiali. Di poi disse che, poichè non era piaciuto a Sua Santità il primo partito, ne aviserebbe il Re, pregandola a dirle la ricompensa che vorrebbe dare al duca Ottavio, quando lasciasse Parma. Risposegli che non occorreva dirlo, sapendo loro che non aveva da dargli altro che Camerino. E tutto questo si è ritratto da Sua Santità propria, alla quale pareva che non ci fosse alcun fondamento, e che Tournon non abbia altra commissione che di dar parole.

Il legato Verallo aveva più volte scritto che il Re farebbe restituire Parma, ed ora, con la venuta di Tournon, domandano il contrario; che si scorge tutto il negozio essere trattenimento.

[1] Maurice de Saxe, allié avec Henri II, fut sur le point, au mois de mai de cette année, de s'emparer, à Inspruck, de la personne de l'Empereur.

II.

COSME I[er] À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 68.)

Florence, 17 février 1552.

SOMMAIRE. — Communication d'un avis venant de Ferrare. Les Français et leurs partisans font de grands préparatifs; que l'Empereur ne se laisse pas surprendre et qu'il envoie de nouvelles forces en Italie.

[1] Si trova qui secretamente il duca di Somma, quale a mezza notte negoziò con il cardinale; e, per quello mi dice un amico, è quello che ha a condurre in Italia quei cavalli Turchi per servizio del Re di Francia; e, poichè non ha niente che perdere, il carico è dato a lui, e si doveva mettere in Gradisca. Se il Papa non rimuove di qui questo cardinale, con la sua inquietudine ed autorità che ha in tutta questa provincia, farà qualche cosa d'importanza a tempo nuovo per servizio del Re e delle cose di Parma e della Mirandola. E questo altro amico, che desidera il medesimo che il fratello, sta a vedere e finge di non vedere, e che le cose poi gli dispiaccino. Di Siena qui piovono ogni ora le poste, ma non posso intendere cosa alcuna; intendo bene di luogo sicuro che, fra xv giorni, li Francesi faranno massa di soldati in luogo forte e non pensato mai, e sono tanto occupati nella spedizione dei capitani e delle provvisioni per la massa, che non si lasciano vedere giorno nè notte. Ci è ancora il duca di Somma ed il signor Paolo Orsino, e molti capitani, ma secretamente, e sempre comparono soldati assai, e gran quantità di grano di Levante.

Se Sua Maestà non si risolve oramai ad allargare un poco più la mano, e mandare nuovo presidio in Italia di fanti e cavalli presto presto, gli sarà fatta qualche burla notabile da costoro. Il duca di Ferrara finge non sapere niente, mostrando non credere cosa alcuna.

[1] Déchiffré.

III.

COSME Ier À L'EMPEREUR.

(*Arch. Med.* Registri di minute, reg° n° 4.)

Florence, 5 avril 1552.

Sommaire. — Cosme est consulté par le duc d'Urbin sur l'opportunité qu'il y aurait à former une ligue défensive entre les états encore libres de l'Italie. Il demande à l'Empereur ce qu'il doit répondre. L'opinion de Cosme est que le duc d'Urbin n'est ici que l'interprète des Vénitiens. Il serait à propos de donner suite à ce projet; ne serait-ce pas le moyen de détourner les états italiens de s'allier au roi de France ?

Se bene la devota mia servitù verso la Maesta Vostra è si antiquata e tale che saria superfluo ora di nuovo offerirmi a quella, pure, per ricordare a quella in questa qualità di tempi la mia devozione, mi è parso convenirsi alla schietta voluntà e servitù mia far memoria di me a Vostra Maestà con queste poche parole. E, per venir a quanto di presente mi par degno delle orecchie sue, verrò a far noto a Vostra Maestà, con quella istessa voluntà e servitù che di sopra dico, quello mi sia venuto alle orecchie, supplicando quella che questa mia lettera o avviso non vadi o venga in altra notizia che di M. d'Arras; importando a me il non avere ostacolo di potere penetrare altre cose, sì per servizio di quella, come per comodo mio, e non posser per lo avvenire tenere avvisato Vostra Maestà di cose che molto più potessin importare Vostra Maestà di questa. Però torno a supplicare quella che con nessuna altra persona ovver ministro voglia communicarlo che con M. d'Arras.

Per informare Vostra Maestà, è necessario ch'io gli dica come, ogni volta che il duca d'Urbino n'esce dallo stato suo, sempre ha usato mandarmi un suo gentilhuomo, con pregarmi voglia essere contento, nella sua assenza, tener cura e proteggere lo cose sue, con avvisarmi a chi lascia il governo, e molte altre particularità. Ora, partendosi esso duca per Venezia, ha mandato a fare il medesimo, e di più mi ha mandato a dire, che vuol proporre alla Signoria il suo pensiero, atteso le

qualità de' tempi che corrono, e quello e questo: che la voglia proporre una lega defensiva in Italia a' quelli che oggi hanno stati pacifichi e non sono in guerra per defensione delli stati loro. I quali sarebbono questi: Il Papa, ogni volta che componesse le cose sue con il Re, la Signoria di Venezia, il duca di Firenze, quel di Ferrara, quel di Mantova, Genovesi, e lui stesso, e se altri ce ne fossero che volessino entrare. E de' sopranominati, quando qualcuno non ci volesse entrare, lasciarlo da parte; domandandomi quello mi pareva, e quello che farei. Gli ho risposto che il proporre alla Signoria cosa, la quale lui pensasse potere acquistare, massime senza offendere alcuno, che non saprei biasimare; e, quanto al particolare mio, che, sendo cose di importanza, ci volevo pensare, e che, non avendolo conferito con Veneziani, nè avvisato quello nè ritraeva, ecc. Allora lo agente mi disse, che esso duca voleva passare a Ferrara e parlare con quel duca, e che desiderava ch'io facessi intendere, per mezzo di esso duca d'Urbino, suo patrono, qual cosa alla Signoria di Venezia, per mostrare quanto esso duca era intrinseco mio amico, e quanto lui desiderava servirmi. Gli dissi che ero contento, e che poteva dire alla Signoria, come amico mio, che ero loro buon figliuolo, e che desideravo sapessino che in cose ragionevoli farei loro ogni comodo; che ero Italiano, e che desideravo la quiete degli stati d'Italia; che ero servitore di Vostra Maestà, ed ero sempre per servirla in quello che bonamente potessi, sendo certo che quella non mi comanderebbe se non cose ragionevoli. E con questo lo licenziai; e subito mi misi a scrivere questa a Vostra Maestà, acciò la sapesse il tutto; e non mi parve di fargli più una risposta che un' altra, ma tenerlo ambiguo, e posser aver tempo di avvisare Vostra Maestà, ed esser accennata da quella quanto debba fare per eseguire al punto quanto mi verrà comandato da quella. E mi è parso rispondere a esso duca di quella maniera, per avere occasione di potere, se bisognasse, penetrare più innanzi. Aspetterò d'intendere quanto mi verrà ordinato da Vostra Maestà, per eseguire *ad unguem* li suoi comandamenti.

Dirò bene, con quella reverenza che devo a Vostra Maestà, quello

ch' io creda di questa pratica; non mi essere capace che il duca si muova da sè a fare questo officio, ma sia spinto dalla Signoria per scoprire paesi; e questo me lo fa credere lo essere stato avvisato che lo imbasciatore di Urbino, che sta in Venezia, andò a Ferrara, e non si potette mai penetrare la causa; la quale, al mio parere, è questa, e debbe essere conferita tra il duca di Ferrara, la Signoria ed Urbino; ed ora per questa via tenta me.

Ancora non voglio mancare di dire l' opinione mia in questo caso a quella, con quella sincerità d' animo che mi occorre. Non sapendo però li fini che Vostra Maestà abbi, ma non avendo quella animo di offendere nè Veneziani, nè Ferrara, nè Urbino, nè il Papa, non giudicherei fusse inconveniente il lasciarli assicurare tra loro, mostrando avere piacere della quiete d' Italia. Il Papa di presente sendo in guerra, già tra loro dicono non volere che sia in guerra, ma solo voler dire in pace, e per defensione propria e non per offensione. Di me ho molti modi di aiutare la materia, perchè la vadi innanzi, ed intrare o non intrare, come più parrà spediente a quella; ma non sono già atto a sturbarla, se tra loro fussino d' accordo; nè ancora ho penetrato se il Papa fusse in questa intelligenza con costoro, non avendo pure sentito una parola. Certo che costoro, mossi da timore, propongono questa cosa (il quale sendo per conto di Vostra Maestà, temendo che la non prevalga al Re con le forze), meglio è tenerli di questa maniera, che farli unire al Re; perchè, al mio poco giudizio, non temono ancora di Francia, ma di lei, e per questo fanno questa unione. Onde sendo il Re quello che ha mosso la guerra con tanta poca ragione, potrebbesi facilmente tirarli alla difensione degli stati di Vostra Maestà in Italia; il che giudicherei molto suo servizio; e se non così or di presente, con un poco di tempo, o almanco, se non dello stato di Milano, del regno di Napoli; mostrando essere ora senza guerra, o almanco mostrando che Vostra Maestà desidera la pace, come ha fatto sempre.

E questo è, quanto il mio debil ingegno scorge, remossa ogni altra considerazione che di quello tocca al servizio di Vostra Maestà; aspettando risposta di quanto Vostra Maestà vorrà comandarmi, per ese-

guirlo come sono tenuto; supplicando quella perdoni la lunghezza, poichè la materia è di qualità da non potere così brevemente esprimerla.

IV.

COSME Ier À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 69.)

Florence, 15 avril 1552.

Sommaire. — Communication d'un avis venu de Rome. Suspension du concile de Trente. Le Pape est résolu à faire sa paix avec la France pour éviter un schisme. Le prince de Salerne est à Venise; il abandonne le parti de l'Empereur.

Questa mattina, avanti la messa, il Papa fece congregazione, nella quale espose avere lettere di Trento, che dicevano come il cardinale di quel luogo[1] aveva detto ai prelati non potere, per li accidenti seguiti in Germania, assicurargli più che tanto, accennando certo modo che pensassero a' fatti loro; onde Sua Santità avere pensato di sospendere il Concilio a bene placito suo, e chiamare a Roma i suoi prelati, e fare una riforma; giudicando essere meglio suspenderlo che lasciarlo dissolvere; e far lei questo, prima che nascesse qualche alterazione che maculasse la autorità sua.

Soggiunse alcune parole, per le quali mostrò aver sempre fatto la guerra malvolentieri, per essere cosa aborrita da lei per natura, e tanto più di presente per le difficultà che se gli porgevano, e per dubitare che, seguitandola, la Francia non si alienasse interamente dalla Sede Apostolica, e succedesse il medesimo che d'Inghilterra, cosa che gli dispiacerebbe fin nell' anima, e più volentieri eleggerebbe la morte che vedere tal cosa; e, per evitarla, aveva avuti molti ragionamenti col cardinale di Tournon; e finalmente erano rimasti d'accordo d'una suspensione di arme per due anni, con alcune capitulazioni. Le quali

[1] Le cardinal Madruzzo.

aveva mandate all' Imperatore, sperando che gli dovessino piacere, e che le accettasse, poichè, a suo giudizio, convenivano per servizio di Sua Maestà. E dell' una e dell' altra di queste cose domandò il voto de' cardinali, fra i quali fu poca contradizione; in modo che il Papa fece venire un breve della sospensione del Concilio, e così lo sospese; e per avventura questa notte lo manderà a Trento.

Ho inteso come il principe di Salerno, che si trova a Venezia, aveva domandato udienza a questi Signori; dove datagli, aveva commemorato molti servizii fatti a Sua Maestà, dalla quale diceva essere stato ricompensato d' ingratitudine; talchè, resoluto di non la volere più servire, si era accomodato col Re di Francia; il quale si diceva avergli dato carico di generale in Italia. Supplicò a quella Signoria che gli volesse concedere, per sicurtà sua, potere stare in questa città con una guardia di dugento uomini; e gliene concessero graziosamente.

V.

COSME Ier À L'EMPEREUR.

(*Arch. Med.* Registri di minute, reg° I°, n° 4.)

Pise, 20 avril 1552.

Sommaire. — La ligue italienne; moyen indirect à employer pour en exclure le roi de France, selon le vœu de l'Empereur. Protestation de dévouement. Tous les autres princes italiens ne sont inspirés que par la crainte qu'ils ressentent de la grande puissance de Charles-Quint.

Appieno ho inteso la mente di Vostra Maestà sopra il negozio, che, per la de' v, avvisai a quella; e m' ingegnerò operar in modo di scoprire molto bene i fini che aranno quelli che tratteranno tal cosa, dando particular conto a Vostra Maestà alla giornata di quanto succederà. E, perchè di presente non ho nè imbasciatore nè agente publico in Venezia, se bene ci ho chi mi avvisa, ho pensato, anzi mi pare necessario, mandarne uno, perchè, a mio parere, la somma di questa negoziazione tutta ha a dependere dalla intenzione di quella Signoria, la quale non

tratteria se non con persona publica; e, presa occasione dalla qualità de' tempi, senza altra dimostrazione, ci manderò per ora un segretario fidato; e, se alla giornata sarà necessario, ci manderò ancora un imbasciatore. Perchè la lettera di Vostra Maestà la mi avverte, che si tenga cura di far che a quella resti il luogo per lei e per sua posterità, escludendone il Re, a questo mi è parso dire a Vostra Maestà liberamente con quella servitù che gli porto quello mi occorre. E dico che non credo, che per ora fosse possibile consideratamente farne escludere il Re di Francia, come credo non possin mancare di lasciare il luogo a Vostra Maestrà, come ora giornalmente conviene. Ma, fondando costoro questa loro intenzione in volere la conservazione degli stati d'Italia, e non volere offendere persona, ovviando alle armi che in essa si muovessino a danno de' collegati, per tener la provincia in pace; mi è occorso un modo molto modesto, e che verria a fare il medesimo; e questo saria il far lega defensiva sempre dello stato della Chiesa, solo sempre ne starà in pace, de' Veneziani, del mio, di Genova e Ferrara, e di quanti altri minori, eccettuandone tutto il Piemonte, con allegare la causa di esservi la guerra in piedi, e per questa via escludere il Re senza nominarlo; perchè non credo ora fusse possibile far dichiarare costoro alla difesa del Piemonte, ed esclusione dalla parte del di Francia. Solo mi resta un dubbio delle cose di Parma, non sapendo ancora come il Papa abbi accordato, nè in questa parte come Vostra Maestà la intenda; perchè questo è punto importantissimo; e ho voluto a buona ora, e innanzi comincino le pratiche, avvertire Vostra Maestà del tutto, acciò mi possa comandare quanto debbo eseguire; e sarà tanta la gran volontà che ho di servirla, che, intesa la sua intenzione, con un poco di pazienza, e con li buoni modi di negoziare, mi dà l'animo di sapere far quello che nessun altro servitore che lui abbi meglio di me lo possa mettere ad effetto.

E sia pur certa la Maestà Vostra, che nessuno di questi che siamo a collegare, cammineranno a questo fine per l'affezione che gli portano, ma solo per il loro interesse proprio, eccetto io, il quale mi sono mosso a fargli noto il tutto, per camminar solo con la voluntà

sua, per fare e non fare secondo che sarà la voluntà di Vostra Maestà, non sapendo il mio interesse proprio, ma il servizio solo di quello; supplicando quella che delle mie cose voglia lei tenere cura, perchè penso solo al potermi difendere da' nemici per poterla meglio servire. Nel resto il mio maggior pensiero è il suo servizio. E, per tornare, dico che questi tali da collegarsi pensono al lor proprio, e temono della grandezza di Vostra Maestà, non per questo che volessino grande il Re di Francia, ma per contrappeso di quella; e tutti saranno di questa intenzione, eccetto io, che solo penserò al suo servizio, sperando che, se non mi conosce, mi conoscerà ogni dì più, e che non ho altro fine che la grandezza di Vostra Maestà e la conservazione dello stato mio. Non sarò già di quelli, che per mio comodo alcuno dica cosa che non sia vera; nè che, pensando di compiacere a Vostra Maestà o altri, gli dica cosa che paia l'abbi a pregiudicare; ma andrò sempre con la vera e schietta mia servitù, liberamente dicendo quanto sento; supplicando Vostra Maestà che questo mio modo di procedere non me lo imputi a presunzione, ma a vera servitù ed affezione; e mi perdoni se con questo mio lungo e troppo scrivere lo infastidisco, perchè mi pare che la cosa lo meriti. Nè stia punto in dubbio che, dove vedrò le cose andar contrarie al suo servizio, le traverserò, e farò tutto quello che può fare un devotissimo servitor suo, non avendo in questo bisogno di sprone; e di mano in mano farò ragguagliata Vostra Maestà de' successi; ed il secreto sarà di sorte, che nessuno saprà il fine mio, per tirarlo tutto al suo servizio. Così mi dia Dio buona fortuna in questo, come ci è la voluntà, ed in ogni altra cosa dove possa servire Vostra Maestà; alla quale di nuovo offero mia devota servitù, e gli bacio le mani, della amorevole lettera che si è degnata rispondermi.

VI.

COSME Ier À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 69.)

Florence, 30 juin 1552.

Sommaire. — Expédition française projetée contre le royaume de Naples. On soupçonne le duc d'Urbin d'incliner du côté de la France. Position favorable de son duché pour y réunir une armée d'invasion contre le royaume de Naples; concours présumé de la flotte turque. Moyens proposés pour conjurer le péril. Dessein de l'Empereur de ne pas se laisser détourner par les affaires d'Italie, et de ne quitter l'Allemagne qu'après l'avoir pacifiée. Communication d'avis expédiés de Ferrare.

Per Italia non è ora altro maggior romore, che di volere i Francesi fare la impresa del regno di Napoli; ed uno amico che ci suol dire il vero scrive che la si farà per ogni modo, con l'ordine che vedrete nell' aggiunto sommario di avvisi, dei quali potrete dare parte a M. d'Arras; ancorchè l'essersi oramai molto innanzi col tempo, ed il trovarsi il Re di Francia consumato per le gravi spese fatte fin qui, ci fa credere che non si sia per fare forma d'esercito, ma che quei fuorusciti abbino solo a tentare col caldo delle armate di rivoltare e rubare qualche luogo nell' Abruzzo o nella Puglia, e fortificarvisi, se verrà loro fatto.

Sono più mesi che vi scrivemo, che un amico ci aveva fatto avvertiti che il duca di Urbino teneva pratica di servire il Re di Francia, se bene a tale avviso non aggiustammo molta fede. Ora su questi romori dell' impresa del regno, è chi ci scrive che in Venezia è comune opinione, che la indisposizione sua sia stata e sia finta, e che la licenza che ha domandata a questi Signori sia con fini di andarsene nello stato suo, perchè ha forse fermo e resoluto di servire il Re per quella impresa; alla quale si giudica che per lo stato e per le genti saria molto opportuno. Tre volte ha, dicono, chiesta la licenzia, e gli è stata negata; ma l'ultima con protestazione, che, se pure è risoluto di volerla, lo dica resolutissimamente, perchè se ne farebbe consulta; e, se risponderà di volerla, si pensa che quei Signori gliela daranno del tutto; ma all' ultima s'era egli raffredato alquanto. Il che debbe forse procedere che le cose dei Francesi non gli rieschino gagliarde come pensava, e

vegga quelle dell' Imperatore pigliare forma. Pure si ritrae che se gli è offerto farlo generale in Italia con grandissima provvisione, promessogli le ragioni che pretende la Regina di Francia sopra stato suo[1], ed aiutarlo col tempo a recuperare Camerino, e dato intendere che il Papa consentirà ora che serva; e così pare si disegni che, facendosi la impresa del regno, la massa s' abbia a fare nello stato suo; il che abbiamo voluto avvisarvi nel modo che a noi è stato scritto, acciò ne facciate parte a codesti signori, parendoci bene che ne siano avvisati[2].

Con tutto questo noi non possiamo, come si è detto, credere che i Francesi abbino a fare l' esercito, nè quella gagliarda impresa che il vulgo parla; ma se pure si mettessino a fare massa, sendo l' armata Turchesca già vicina, ed aspettandosi d' ora in ora che possa comparire verso la Puglia, onde le provvisioni che s' erano disegnate di mandare nel regno delle genti Tedesche e Spagnuole, come il vicerè proprio ci scrive, non possono essere più a tempo per difendersi da detta armata, la quale da per se sola pensiamo che abbia ad offendere poco; al giudizio nostro sarebbe molto più a proposito, in caso che si vedesse i Francesi o i fuorusciti del regno cominciare a far gente per andare a fargli spalle dalla banda di terra, far una massa delle genti di Sua Maestà disegnate, ed altre che fosse possibile giuntare insieme, e con una buona banda di cavalleria volgersi a disturbarli e seguitarli per tutto dove volessino andare; perchè per questa via non solo si potrebbe impedirli, ma facilmente, o all' entrare del regno, o prima che avessino preso forze, darne loro una buona mano. Noi ne abbiamo scritto al signor generale per amorevole ricordo, e ci piacerà che ne parliate ancor voi a M. d' Arras, non avendo comodità di conferirlo a Sua Maestà, rappresentandoglielo come un parer nostro, pieno di affezione e desiderio del servizio di Sua Maestà. Il cardinale Farnese non è mai

[1] En 1516, le pape Léon X avait dépouillé François-Marie de la Rovère de son duché, et l'avait donné à son neveu Laurent de Médicis, père de Catherine, reine de France. François-Marie fut rétabli, par Adrien VI, dans le duché d'Urbin, qu'il laissa à son fils, Gui d'Ubaldo II. Catherine de Médicis n'avait pas renoncé aux droits qu'elle prétendait tenir de son père sur cet état, auquel sa position donnait une sérieuse importance.

[2] Tout cet alinéa est déchiffré.

andato a Parma, e così della pratica del duca Ottavio non si è fatto nel ritratto altro, se non che, avendoci egli scritto e datoci avviso delle grate accogliense che il Papa gli ha fatte, soggiugne che era per partire presto da Roma; e, come fosse nello stato, ci avviserebbe quello che disegnasse di fare. E dice che il Papa si era offerto di fare opera, perchè Monreale gli fosse restituito; il che quando si venisse a tentare, giudicheremo che il darne buona speranza non fosse per essere se non grandemente a proposito.

Nel fermare stamani la presente, al primo di luglio, è comparsa la vostra de' XXII del passato, per la quale abbiamo particolarmente inteso, come li avvisi e ricordi nostri sono stati grati a Sua Maestà. Il che ci è stato di grandissima consolazione, per essere tutto il fine e desiderio nostro il farle servizio in ogni occasione che possiamo.

Che l'essersi fermata Sua Maestà in Germania sia stato il miglior partito che potesse eleggere, tengalo pure per fermo M. d'Arras ed ogni altro; e che questo gli abbia non solo mantenuta la riputazione appresso i principi particularmente d'Italia, ma guasto il disegno del nemico, che pensò sempre ch' ella volgesse in quà, e seguitarla con la speranza che ci fussino di quelli che si avessino a demostrare in aiuto suo; e appresso li Principi della Germania crediamo che abbia fatto il medesimo effetto. Ora attenda pure Sua Maestà a quietare le cose di quella provincia; e, se non può con la pace, con le arme; perchè, ferme quelle, al riacquistare le cose perse non si durerà faticà, e quietare tutte le altre sarà facile il remedio. E s' ella potesse con una buona composizione assicurarcene, e volgere le forze altrove, sarebbe il meglio. Ma quando veda non potere, non ha a lasciare per questo di risolversi a gastigare quei suoi ribelli, perchè con la guerra si viene alfine alla pace.

Per lettere di Ferrara de' XXVIII giugno s' intende che vi era venuto messer Bernardo Tasso, secretario del principe di Salerno, a negoziare col cardinale di Tournon, ed aveva detto che la impresa del regno di Napoli si farà in ogni modo; e che il giorno seguente doveva il prin-

cipe essere in Ferrara, e M. di Termes, per fare la spedizione de' colonelli e capitani; e si darebbe ordine di fare intanto XIII mila Svizzeri, e si servirebbono della cavalleria di Parma e della Mirandola, che ascenderebbe al numero di cinquecento cavalleggieri. Che non pareva disegnassino di servirsi punto dell' armata Turchesca, conoscendo che nel tempo che l' esercito arrivasse nel regno, sarà forzata l' armata partirsene. Del duca di Ferrara diceva credere che i Francesi non si metteranno a fare massa d' Italiani, se prima con le sue galee e con quelle di Dragut non conduchino in Italia una grossa testa di Svizzeri, con li quali caminando si andrebbe facendo la massa.

Diceva anco che l' ultime lettere che aveva avuto dalla corte di Francia accennano che il principe di Salerno non era venuto resoluto dal Re del far la impresa del regno, perchè esso Re non l' aveva ancora deliberata, ma che con la venuta dell' Ungareto, che già fu mandato da M. di Termes, Sua Maestà farà intendere tutto quello che s' averia a fare.

VII.

COSME I[er] À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 69.)

Florence, 5 juillet 1552.

Sommaire. — L'Empereur négocie avec les protestants d'Allemagne. L'expédition de Naples paraît ajournée. Tempête essuyée par la flotte espagnole.

Abbiamo ricevuto le vostre de' XXIV e XXVI, per le quali abbiamo inteso come Sua Maestà avea ricevuto la capitulazione dell' accordo [1], ed approvato alcuni articoli, ed' altri corretti. E la correzione pensiamo sarà stata tale, che, se alla Maestà Sua torna bene l' accordarsi, che quella non arà impedito l' accordo; e, se non le satisfà, che arà fatte le proposte tali che le possino anche dare maggior tempo a prepararsi alla guerra, ora che le provvisioni dell' armata devono essere giunte a Genova; e lasciatovi un vano, da potersene uscire d' ogni ora che gli torni

[1] Avec Maurice de Saxe.

bene. È vero che l'accordar si giudica maggior servizio di Sua Maestà, per volgere espeditamente le forze sue contra Francia; ma è necessario farlo con tali cautele e sicurezze, che quei suoi ribelli non abbino ad inquietare di nuovo quella provincia, mentre che la sarà impegnata in altre imprese. Ed essendo Sua Maestà prudentissima, si tiene che la non mancherà d'avere a questo la considerazione che conviene; e purchè segua che i ribelli disarmino, crediamo noi che al resto anderà con facilità, rimediando in modo che si assicurerà di ogni cosa.

La impresa del Regno, della quale i Francesi avevon cominciato a fare tanto romore, dopo il ritorno del principe di Salerno a Venezia, si è da ogni ora raffreddata; e si va risolvendo di farne una consulta, la quale non avendo il duca di Ferrara volsuto consentire che si faccia in quella città, dicono che si farà nel Vicentino, in luogo che si chiama Tiene[1]; e noi di buon luogo siamo avvisati che la espedizione del principe di Salerno in Francia non fu d'altro che di ragionamenti e discorsi; e che alla fine gli fu ordinato che venisse quà a consultarla con i cardinali Tournon e Ferrara; a tal che si tiene abbia a riuscire una vanità, massime che dicono il conestabile essere più volto alle cose di Fiandra che ad altra impresa.

Affermano che quel Re abbia un corpo di quaranta mila fanti, de' quali dicono che disegnava mandare in Piemonte dodici mila; ma, se ode la conclusione dell' accordo de' suoi confederati, dovrà mutare sentenza.

Dall' armata di Spagna non ci è ancora certo avviso che la sia giunta a Genova; ed altro non abbiamo da conto. State sano.

Di Monaco ci sono lettere che l'armata aveva avuto nel passare il golfo grandissima burrasca, e che perciò aveva fatto gitto d'artiglierie, e si trovava tutta fracassata di remi, e d'ora in ora si aspettava a Savona e a Genova.

[1] Dans une lettre du 6 juillet, adressée par Bernardo Giusto à Pandolfini, on trouve, relativement à la conférence de Tiene, les détails suivants : «Sarà vi, per quanto s' intende il cardinale di Ferrara, il principe di Salerno, il duca di Somma, M. di Sansac, il conte della Mirandola, e forse M. di Termes; il cardinale di Tournon era già a Tiene.»

VIII.

COSME Ier À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 69.)

Florence, 15 juillet 1552.

SOMMAIRE. — Arrivée de la flotte espagnole à Gênes. La flotte turque menace les côtes de Naples. Conseils de guerre tenus par les capitaines français. Le royaume de Naples et le Milanais. Sur quel point doit-on diriger l'attaque? Mesures à prendre pour la repousser. Communication des avis reçus de Ferrare.

Alle vostre non abbiamo da replicare altro, se non che la diligenza vostra di tenerci così frequentemente avvisati di quanto passa in coteste parti, ci è sommamente grata, e ve ne commendiamo, esortandovi a continuarla; e che sendo venuta costà la nuova dell' arrivo dell' armata Cesarea a Genova con gente e danari, donde pareva dipendessino le deliberazioni di Sua Maestà, presto si dovrà vedere quello che lei si risolverà con la sua somma prudenza di fare, e se accetterà o nò la capitolazione dell' accordo con Maurizio, il che con desiderio stiamo aspettando d' intendere.

Di quà non abbiamo altro da dirvi di nuovo, se non quanto vedrete per l' aggiunto sommario di lettere di Ferrara intorno ai romori che fanno i Francesi. Che dell' armata Turchesca, la quale, secondo gli ultimi avvisi, passava il capo delle Colonne di Calabria, e dava nome di volere andare alla volta di Napoli, non vi diremo cosa alcuna; perciocchè il signor Vicerè, nostro suocero, col dispaccio suo che sarà con questa, deve darne a Sua Maestà particulare ragguaglio.

Per li avvisi di Ferrara, che vi mandiamo inclusi, ed altri che ci vengono scritti d' altre bande, pare che si scuopra che il disegno dei Francesi non sia di fare la impresa del regno, con tutto il romore che ne fanno, ma più presto di volgersi a disturbare le cose di Milano; e perciò dicono che la persona del Re verrà in Piemonte, dove ingrosseranno le forze loro più che potranno; ed, al creder nostro, faranno questo per ovviare che l' Imperatore non volga le forze sue, seguendo l' accordo con Maurizio, verso la Francia, e perchè non si possa valere di queste

d'Italia. Onde noi saremo di parere, che si dovessino intertenere quelle genti che sono disegnate per il regno, come abbiamo già scritto, per potersene servire a impedire ogni massa che i Francesi volessino fare, o per il regno o per le cose di Milano. Atteso che, per resistere all' armata Turchesca sola, giudichiamo sieno bastanti le provvisioni fatte già dal signor Vicerè; e, se pur dalla banda di terra li Francesi o li fuorusciti si mettessino a voler fare quella impresa, sempre si sarebbe a tempo a impedirli con li Tedeschi ed altre genti che si potrebbono fare verso Roma; li quali Tedeschi intanto potranno servire per soccorrere dove li avversarii si vedessino volgere.

Abbiamo voluto farvi questo poco di discorso, acciò possiate farlo noto a cotesti signori, rimettendocene al loro miglior giudicio. E Dio vi conservi.

Per lettere de' v di luglio da Ferrara s'intende che, non intrando in lega i Veneziani con il Re di Francia, l'impresa del regno di Napoli per questo anno non si farebbe, conoscendo molto bene i Francesi di avere molte cose alle mani, e di avere a fare con un principe, il quale, sebbene ha lasciato scorrere un poco più di quello che si pensava le cose sue, è però tale, che sa mostrare il viso alla fortuna e vendicarsi delle ingiurie.

Per altre de' vi, che la medesima notte v'erano comparsi il duca di Somma e M. de Sansac, e pensavasi che con loro fosse anco il principe di Salerno secretamente; e vi si aspettava il conte della Mirandola con M. di Thermes, per fare un colloquio di travagliare le cose dell' Imperatore; il che si stimava fossino per fare in ogni altro luogo che nel regno di Napoli.

Per altre de' vii, che non si dava fede che l'impresa di Napoli si facesse altrimenti, bisognandovi altri ministri che non sono il principe di Salerno, il duca di Somma, e quelli altri fuorusciti del regno, i quali alla fine faranno più parole che effetti.

Che, fra due giorni, il cardinale di Ferrara, con M. di Thermes, conte della Mirandola, duca di Somma, M. di Sansac, dovevano andare lontano dodici miglia, luogo detto la Cevardia, su li confini dei Veneziani e del Ferrarese, dove anderebbe il cardinale de Tournon ed il principe di Salerno, per consultare quanto si avesse a fare.

Che intanto intrattenevano molti colonelli e capitani; e alcuni credevano che volessino andare alla recuperazione di Bersello, o pigliare qualche luogo sul Cremonese o sul Piacentino.

Per altre de' ix, che v'era comparso M. di Thermes con Giovanni di Turino, Chiaramonte, ed altri capitani; e monsignore era stato prima alla Mirandola a dare l'ordine di San Michele a quel conte.

Che, fra due giorni, quei signori Francesi anderebbono a Chioggia, a tenervi una dieta, per consultare l'impresa del regno e dello stato di Milano.

Che il duca d'Urbino vi si trovava malato d'una cattiva indisposizione.

Per altre degli xi, che quei Francesi continuavano il colloquio, sopra le pratiche per l'impresa del regno, in casa del cardinale di Ferrara; la quale era dissuasa da M. di Thermes con molto buone ragioni, parendogli difficile e pericolosa; e che bisognerebbe avere venticinque mila fanti fra Italiani ed oltramontani, mille cinquecento uomini d'arme, mille cavalleggieri, venticinque pezzi d'artiglieria, ed una provvisione di scudi dugento mila il mese per due anni; e che altrimenti non la consiglieria mai. Ma i ministri regii Italiani gli davano contrà, e favorivano le ragioni del principe di Salerno, il quale proponeva l'impresa facilissima.

Che M. di Thermes proponeva per più riuscibile l'impresa dello stato di Milano; e che per tale effetto se ne venisse il Re in Piemonte, e poi tentasse Lodi, Pavia, e Cremona; e che in Lombardia si facesse una massa di dieci mila fanti, e di mille cavalleggieri, e dalla banda verso Ferrara travagliassino lo stato di Milano; il cui acquisto succe-

dendo, si potrebbe di poi andare alla volta di Napoli. E, poichè li altri non concordavano in tal parere, si erano rimessi a terminare la consulta nella dieta di Chioggia.

Per altre de' XII, che quei ministri Francesi avevano mandato a Venezia M. de Lodève[1], a dar conto di quel che si era negoziato all' ambasciatore Francese[2] dal principe di Salerno, e condurli a Chioggia per le cagioni soprascritte; ma si pensava che l'impresa del regno se ne andrebbe in fumo.

Che il duca d'Urbino si era partito senza mai ingerirsi nelle cose de' Francesi, sebbene essi molte volte ne lo avevano tentato.

Per altre de' XIV, che quella mattina s'erano partiti i ministri Francesi per andare a Chioggia; e molti tenevano che non servirebbe ad altro, che a tenere in gelosia l'Imperatore ed in ispesa; confessando tra loro che per l'impresa di Napoli non erano questo anno in tempo.

IX.

COSME I[er] À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 69.)

Florence, 20 juillet 1552.

SOMMAIRE. — Communication des avis reçus de Venise et de Ferrare. Les Vénitiens persistant dans leur neutralité, les Français abandonnent le projet d'attaquer le royaume de Naples; leur effort paraît devoir se porter du côté de Sienne ou de Milan.

Per lettere di Venezia de' XVI luglio, s'intende che li ministri Francesi facevano tuttavia la consulta in Chioggia, e per ancora non si era inteso resoluzione alcuna certa, ma comunemente si teneva che fosse per riuscire vana.

[1] M. de Gabre; il succéda à M. de Selve comme ambassadeur à Venise. — [2] Odet de Selve.

Che il cardinale di Tournon e M. di Thermes non consentivano che si intrasse nell' impresa del regno, parendo loro tuttavia più difficile e pericolosa; e si pensava che escluderebbono i fuorusciti di Napoli, col mostrare loro le difficultà, e massime avendo visto che li Signori Veneziani non ci hanno voluto attendere, perchè il giorno innanzi avevano resoluto il principe di Salerno e lo ambasciatore Francese, che volevano conservare la buona amicizia che avevano con l' Imperatore e col Re de' Romani, con dire che si sentivano obbligati a loro Maestà. La quale risposta aveva sbattuto ed atterrato tutti i fondamenti dei Francesi e fuorusciti. Nondimeno si teneva per certo che fossino in ogni modo per travagliare in qualche parte la Italia, e massime col favore dell' armata Turchesca; e però molto si dubitava di Siena [1]; ed era ancora opinione che si volgerebbono a molestare lo stato di Milano, intendendo che avevano in Italia cento cinquanta mila scudi, solo per fare qualche impresa.

Per lettere di Ferrara de' XIX luglio s' intende, che una persona che era stata a Chioggia riferiva che, dopo che quei ministri Francesi che entravano in consulta furono stati due volte a parlamento insieme, spedirono il signor Cornelio Bentivoglio al Re di Francia con il loro parere sopra la impresa di Napoli e dello stato di Milano. Ed era fuor voce pubblica che delle cose di Napoli non si farebbe altro.

Ma che, se il Re potesse venire in Piemonte, saria facil cosa che si tentassino le cose di Milano da due bande, per la via di Piemonte dal Re, e dalla banda di Parma da quei ministri Francesi con dieci mila fanti e con mille cavalli.

Per lettere de' XX luglio s' intende, che era tornato di Chioggia il cardinale di Ferrara; e si ritraeva che in quella consulta si discorse assai sopra la impresa del regno; e che, intesi i pareri di tutti, si erano messi *in scriptis*, e mandati con il Bentivoglio al Re, per averne la reso-

[1] La révolution de Sienne devait éclater peu de jours après.

luzione di Sua Maestà; e che, finchè non ritorni con essa, che tarderebbe un poco, non si innoverebbe cosa alcuna; e che tutti quei ministri si accordavano che, a volere far cosa segnalata nel regno o nel stato di Milano, era necessario che il Re venisse in Italia.

Che era opinione, che il principe di Salerno ed altri fuorusciti andrebbono ad imbarcarsi a Marsilia sulle galee francesi, con cinque mila Guasconi; ed insieme con l'armata Turchesca si metterebbono a pigliare qualche terra nel regno, e fortificherebbonla, per far poi a tempo nuovo la impresa.

X.

COSME I[er] À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 69.)

Florence, 20 juillet 1552.

SOMMAIRE. — Le Pape est mécontent de l'ambassadeur impérial. Il importe que le Saint-Père persévère dans sa neutralité. Nécessité pour Cosme de se mettre en état de défense du côté de Sienne.

Di Roma siamo avvisati come, essendo stato preso dal Bargello uno servitore di Don Diego[1] di notte per l'arme, e dopo poco spazio relassato, pare che lui mandasse di poi per il Bargello, e gli pelasse la barba con dargli non so che bastettoni. Sopra di che Nostro Signore ha fatto lungo discorso con l'imbasciatore nostro; e, sebbene Sua Santità afferma di volere essere con tutto questo buono amico di Sua Maestà Cesarea, e servirla in tutto quello che può, giudichiamo nondimeno che non sià punto a proposito in questi tempi irritarla e esacerbarla, non ci parendo poco che la si stia da banda e si dimostri neutrale, non ostante che dai Francesi sia del continuo stimolata al contrario. Noi non vogliamo affermare qual sia in secreto la volontà di Sua Beatitudine, nè vogliamo promettere per lei cosa alcuna, essendo cosa difficile il penetrare i secreti dell' animo[2], ma in ogni caso giudichiamo espe-

[1] Dom Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur de l'Empereur à Rome.

[2] Hélas! les *secrets de l'âme* du Souverain Pontife étaient d'enrichir sa famille et de

diente andarla secondando, e non le dare occasione di fare il contrario di quello che ora dimostra.

Dell' armata Turchesca e suo progresso abbiamo avuto in questo punto li alligati avvisi, e di già noi ci siamo provvisti in l' Elba ed in Pisa per difenderci e guardarci da lei. Ma perchè, come vi si è detto per le precedenti, la città di Siena si trova in mal termine, e facendo i Francesi quella impresa, non può essere che non molestino anco lo stato nostro, dove ci conviene guardare e difendere circa sedici o dieci sette terre che abbiamo munite e fortificate; però non sappiamo che ajuto o soccorso potremo dar noi a Siena in tal caso, salvo che di consiglio. Il che è bene che rappresentiate a codesti signori, acciò che ne siano avvertiti, e non possino mai darcene imputazione alcuna; promettendogli nondimeno che noi non mancheremo a quella città ed allo stato suo di tutto quello aiuto e favore che ci sarà possibile; perchè non potrà patire quello stato sinistro alcuno, che non ne patisca anco il nostro; ma le forze nostre non son più che tante, ed i luoghi del nostro stato, come è detto, sono pure assai.

créer à tous les siens de beaux établissements. Il n'avait plus, à cette époque, à pourvoir que son jeune neveu, Fabiano del Monte, et il songeait à l'unir à l'une des filles de Cosme Ier. Voyez les lettres curieuses d'Averardo Serristori (éditées par M. Canestrini), p. 302 et 309. Nous en extrayons les deux passages suivants :

«Sua Santità mi disse che, non avendo altri in casa sua che questo solo putto, si poteva credere ch' ella avesse posto in lui tutto l' amor suo, e ch' ella non pensasse ad altro che farlo grande.... replicandomi più volte che, non piacendo all' Eccellenza Vostra, lo dica liberamente; non gli dovendo mancare partiti per dargli una buona moglie; e che Tournon in un proposito gli aveva detto, che darebbero al signor Fabiano una delle figliuole del Re, con farlo Re di Napoli; benchè di questo s' erà Sua Santità risa, non volendo aspettare questa Eva.

«.... Che non mancherebbe una moglie per il signor Fabiano con buon partito, se bene la volesse ora di presente; perchè, quando il signor Fabiano fosse nato d' una cagna, era però suo nipote.... che, vivendo tanto o quanto, lo accommoderebbe in modo che si avrebbe da contentare; sapendo che i Principi cercavano di pigliare i Papi per il becco, e lei non aveva altro becco che il signor Fabiano, e chi lo vorrà pigliare per il becco, bisognerà lo pigli per questo.»

XI.

COSME Ier À L'EMPEREUR.

(*Arch. Med.* Registri di minute, reg° I°, n° 4.)

Florence, 13 août 1552.

Sommaire. — Conseils à l'Empereur. La paix étant faite avec les protestants d'Allemagne, il doit descendre en Italie, y reprendre son ascendant qu'il a perdu, employer enfin, à l'égard des états italiens, la douceur aussi bien que la force.

Sino a ora, e per via del mio ambasciatore, e di bocca dal signor Ippolito da Correggio, ho dato conto a Vostra Maestà dei successi di quà; e di quello segue alla giornata dal mio ambasciatore, e da Don Diego similmente di tutto quello debbe avere particolare ragguaglio. E, per non infastidire Vostra Maestà, verrò il più brevemente potrò a dire quanto mi sforza la mia devota servitù; non perchè non sia certo quella tutto meglio di me debba intendere, ma per satisfare a me stesso, tirandomi a questo la solita mia servitù ed il grande amore che a Vostra Maestà porto, per vedere con mio grande dispiacere le cose del suo servizio non andare come io vorrei.

Avendo dunque inteso la composizione fatta per Maurizio[1], e la ritirata del Re da Fiandra, non veggo luogo alcuno che più abbia bisogno della presenza di Vostra Maestà che le cose d'Italia. Nè creda Vostra Maestà ch'io lo dica per le cose mie, perchè spero in Dio di andarmi difendendo; ma vengo a dire questo a Vostra Maestà, per conoscere quanti pochi amici oggi la ci abbia, e la grandezza della sua reputazione per colpa d'altri da molti successi assai diminuita; li popoli dello stato di Milano e del regno malissimo contenti; le cose del Piemonte, a quello intendo, in manifesto pericolo di riceverci molto danno. E se altri dicono a Vostra Maestà altrimenti, non desiderano il servizio suo. Ed io supplico Vostra Maestà mi perdoni se troppo liberamente gli scrivo, perchè, o bisogna che io facci così, ovvero che io

[1] La transaction de Passau, conclue le 2 août 1552.

manchi al debito mio appresso di quella. Si è aggiunto ancora il non potere andare li Tedeschi nel regno con la perdita delle galere che Vostra Maestà sa; le quali tutte cose danno grande animo a chi cerca offendere Vostra Maestà e grande sbigottimento alli suoi servitori. Però giudico che la presenza di quella faria cessar tutti li pericoli presenti, e ancora potria per questa parte fare, oltre all'assicurar li stati suoi, delle altre cose. Quando si trova in Italia la è sempre in Germania, e si trova pronta a tutti li suoi stati. Restaci le cose di Fiandra; le quali, e dalla stagione e dalli presidii crederò facilmente Vostra Maestà le possa assicurare. Con la venuta sua cessono tutti li sospetti e li danni che li stati suoi possin ricevere; li amici si confermano, e li inimici temono.

Una cosa sola voglio Vostra Maestà mi perdoni gli dica, mosso solo dalla mia schietta servitù; e questo è, che quelli che la consigliano a tenere e volere ogni cosa per forza cercono il manifesto pericolo e travaglio di Vostra Maestà. Non dico che nè lo stato di Milano, nè il regno si tenga senza forza, anzi si procuri di tenerlo sempre munito, ma li populi non sieno tanto esasperati; e li stati che non sono proprii di Vostra Maestà da lei non vogliono altro che la benivolenza e la quiete. E creda quella che questo modo in una provincia gli varrà più che un buono esercito. E tanto più mi sono resoluto scriverlo liberamente a Vostra Maestà, quanto io so tutto essere conforme alla sua santa mente; e tenga per certissimo che di quà è stato sempre fatto ogni officio in contrario, tanto che ha giovato alli inimici di Vostra Maestà; di sorte che, dove non si avevono parte, oggi ci hanno assai amici. Ma facile sarà a Vostra Maestà a ritrarre ne' suoi termini ogni cosa, volgendoci gli occhi. E voglia credere che a me non mi muove altro fine, che il desiderare vedere adorare Vostra Maestà da tutti; ma non sia così facile a credere a chi de' travagli d'Italia non ne puol perdere, ma a quelli che camminano con il vero e per la quiete, e non chi cerca revoluzioni. Supplico Vostra Maestà a pigliare questo mio scrivere per la grande affezione e servitù ch'io gli porto, e non per alcuno altre fine. E, risolvendosi a volgersi alle cose di quà, mi restava ancora a dire qualche altro mio pensiero per suo servizio; il che non fò per non

la infastidire, e per non servire a cosa alcuna, se non venisse in Italia, il farlo. E, facendo fine, pregherò Dio, Nostro Signore, gli dia sanità ed ogni altra maggior felicità.

XII.

COSME I[er] À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 70.)

Florence, 17 août 1552.

Sommaire. — Les Français sont à Sienne. Cosme est sur ses gardes; ses places sont en état de défense. Il faut mettre le royaume de Naples à l'abri d'une attaque. Conduite imprudente de don Diego. Démarches de Cosme pour décider les Siennois à se débarrasser de la garnison française. Cosme se vante d'abuser de la confiance que les Français lui témoignent pour surprendre et trahir leurs secrets.

Tra in Siena[1] e di fuori si trova oggi il numero di sette mila fanti; e, per quanto ci scrive l'uomo nostro che è lì, danno voce di voler marciare alla volta di Sermoneta, per fare quivi la massa, ed inviarsi per quella banda nel regno. Pure non si muovono per ancora; e pare che la cagione della dimora loro s'attribuisca al non volere lassare in Orbitello quelli soldati Spagnuoli che vi sono. Ma noi crediamo che non siano ancora risoluti di quello abbino a seguire, e che n'aspettino la resoluzione del Re di Francia. Intanto ci siamo armati maggiormente di quel che avevamo fatto ai giorni passati, come vi scrivemo con le antecedenti; avendo spediti ventisei capitani di più, per fare cinque mila dugento fanti forestieri, oltre li duo mila che abbiamo in essere, con alcuni Spagnuoli che sono capitati quà in questi romori; ed in ogni caso non saremo trovati sprovvisti. E, perchè di Roma dalli cardinali Imperiali è stato dato carico al signor Ascanio della Cornia di fare

[1] La révolution de Sienne s'était faite le 26 juillet 1552, la forteresse avait capitulé le 3 août, et le 11 M. de Thermes prenait le commandement de la ville. (Voyez, sur la guerre de Sienne, Sozzini, *Rivoluzioni di Siena,* éditées par M. Gaetano Milanesi, dans le tome II de l'*Archivio storico* de Vieusseux; voyez aussi les Mémoires de Blaise de Montluc.)

quattro mila fanti per soccorrere il regno, poichè il Vicerè non si è potuto valere degli Alemanni che gli conduceva il principe Doria, e noi conosciamo che detto signore arà una grande fatica a mettere insieme tanto numero, e massime con quella prestezza che ricerca lo istante bisogno, per essere andati, secondo intendiamo, una parte di quelli che egli sbandò nei giorni passati, a servire questi Francesi che sono in Siena; abbiamo messo in considerazione con una nostra lettera al signor Don Ferrando Gonzaga, che sarebbe bene di fare giuntare con il signor Ascanio quelli mille Tedeschi che avevano a servire per Siena, de' quali, come vi scrivemo, avevamo disegnato di servirci noi. E si trovano vicini a Bologna, perchè, quando detto signor mettesse insieme pur due mila fanti e detti Tedeschi, potrebbe con essi per la via di Perugia marciare alla volta di Sigillo, terra dell' Abruzzo non lontana da Perugia più di due giornate in circa, senza che da queste genti Francese che sono in Siena gli potesse essere dato alcuno impedimento; e questo, al giudizio nostro, sarebbe il più presto soccorso che si potesse dare di presente al Vicerè, al quale abbiamo anco scritto di questo nostro parere.

Noi non lasciamo di fare continua istanza ai Signori di Balia di Siena, che mandino via questi soldati Francesi, conforme a quanto sono obbligati per la capitolazione; ma, come è detto, si scusano sopra l'occupazione di Orbitello, e sopra di molti sospetti e gelosie che li sono messe nel capo ogni giorno da Don Diego, il quale va dicendo ad alcuni Senesi che si trovano qui, ch' egli vuole ripigliare Siena con pochissimo numero di soldati, e che sa bene lui il modo di poterlo fare. Il che, se fosse vero, arebbe a tacerlo, e riserbarsi allo effetto, e non insospettire ed ingelosire i Senesi, che adombrano d'ogni cosa; i quali, a volere che si levino di corpo i Francesi, bisogna andare assicurando il più che si può; e da Don Diego si fanno ad ogni ora opere in contrario; come quello che vorebbe oggi vedere rovinare il mondo.

Abbiamo voluto noi armarci gagliardemente per dar caldo e favore ai Senesi; i quali, per quanto si lasciano intendere alcuni particolari

cittadini, pensano che le genti Francese tanto più facilmente abbino a snidare e partirsi, quanto le forze nostre saranno maggiori. Delle quali si promettono di poter valere per conservazione della città loro, conforme alla capitolazione che hanno con esso noi; e per questa cagione più che per qualsivoglia altro rispetto, abbiamo noi armato di soperchio.

Tenuta a' XVII, per falta di corrieri.

E ci occorre aggiungere, come questi agenti Francesi che sono in Siena hanno cominciato a pigliare tanta confidenza e sicurtà in noi, che senza considerazione alcuna mandano i corrieri con li spacci loro per questo stato. Il che andiamo noi dissimulando, per potere fare diligenza con questa comodità d'intendere, e penetrare i disegni e secreti loro; parendoci che questo possa arrecare grandissimo servizio a Sua Maestà Cesarea. Laonde, passando ieri di quà un corriere spedito di Siena da M. di Thermes, abbiamo avuto comodità di fare visitare lo spaccio che portava, nel quale si sono trovate alcune cose che vanno notate nelle alligate copie; e parendoci degne della notizia di Sua Maestà e di codesti signori, ve le mandiamo con questa, acciò che gliene diate parte, dicendogli che noi andremo seguitando il negozio, per mandare di questi frutti alla Maestà Sua; e che, se ne sarà fatto di costà quel riserbo che conviene, speriamo di poterne cavare molte comodità a servizio di quella. Crediamo anche che, quanto maggiormente Don Diego e noi andremo dissimulando queste cose di Siena, e mostrando di non le curare molto, nè avere animo d'infestarle, questi agenti Francesi abbino addormentarsi, e fare minori le provvisioni in quella città, persuadendosi che non si abbia a fare motivo alcuno dalla banda di Sua Maestà Cesarea.

EXTRAITS DES LETTRES OUVERTES EN TRAHISON PAR LE DUC COSME.

Dice[1] che il Papa disse all' ambasciatore di Siena, che si dovevano mantenere sotto la protezione del Re; altrimenti che sarebbono abbandonati da tutti i Principi d'Italia.

[1] M. de Mirepoix au cardinal de Ferrare.

Che il signor Baldovino[1] faceva buoni officii; e propone di mettere il signor Camillo Orsino in Siena, con il discorso tutto che scrive l'ambasciatore.

E propone di più il signor Paolo Orsino per la guarda della città.

E dice che l'ambasciatore aveva detto al Papa del non essere partite le genti forestiere, e che lui aveva risposto che la fortezza non era per anco disfatta.

Che il Mignanello[2] gli ha detto che opererà bene per il servizio del Re, e che sa il bene che la città ne può ricevere, e lui in particolare.

XIII.

COSME Ier À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 70.)

Florence, 19 août 1552.

SOMMAIRE. — M. de Lansac passe à Florence, avec l'autorisation de Cosme, qui cherche à découvrir, en le faisant causer, les intentions secrètes des Français.

M. di Lansac[3], ministro regio, che fu quello che comparse in Siena nel principio dei tumulti, ci ha ricercato con molta istanza di potere passare sicuramente per lo stato nostro alla volta di Lombardia. Il che non ci è parso di denegargli, pensando, oltre a fargli cortesia, di potere avere comodo, m'arrivando qui (siccome i Francesi per natura sono larghi nel dire) di ritrarre qualche cosa da lui dei disegni loro, come si è riuscito. Perchè comparendo iersera in Firenze, venne a visitarci e ringraziarci di questa comodità; onde, entrando noi a parlare seco sulle cose di Siena, ritraemo da lui che il disegno loro è di fermare e stabilire quello stato con il puntello del Papa e di qualunque altro, accennando di noi, per quanto ci parse comprendere dalle parole sue. Di che abbiamo volsuto avvisarvi, a fine che possiate darne

[1] Baldovino del Monte, frère du Pape.

[2] Le cardinal Fabius Mignanello.

[3] Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, ambassadeur de France à Rome.

ragguaglio a Sua Maestà ed a codesti signori; e che, parendo loro di far fare intorno a ciò officio alcuno con Sua Santità, lo possino ordinare. Certificandoli che non lasciamo di fare istanza ogni giorno ai Senesi, che si levino di corpo i soldati che sono nella città; restando noi del continuo armati in quella maniera che vi abbiamo scritto, sì per dar caldo e favore alle cose loro, come per ogni altro buon rispetto. Di questo ragguaglio aremo caro saper quello che Sua Maestà abbi da farci intendere, ed in che modo ci dobbiamo governare conforme all' intenzione sua; alla quale daremo parte quotidianamente di quello verrà a nostra notizia, stando nel resto a vedere quello segua.

XIV.

COSME Ier À L'EMPEREUR.

(*Arch. Med.* Registri di minute, reg. I°, n° 4.)

Florence, 25 août 1552.

Sommaire. — Humbles protestations de dévouement. Renseignements sur la situation de Sienne. Ou on doit la réduire par la force, et, pour y réussir, il faut l'assaillir sur-le-champ et avec des troupes considérables; ou il faut dissimuler, temporiser et profiter des dissensions intestines qui renaîtront dans cette cité, si on la livre à elle-même. Le pire de tous les partis serait de traîner la guerre en longueur.

Secondo lo istinto della mia natura e della devota servitù mia verso Sua Maestà, mi sono mosso, nello stato delle cose presenti di Siena, a far noto a quella quanto il mio debil discorso può comprendere per servizio di Vostra Maestà, lasciando da parte ogni mio particulare interesse; il quale forse se mi avesse a venire in considerazione, potria essere che altrimenti di quello farò discorressi tal negozio. Ma, siccome in tanti anni mai, per cosa mia particulare, mi ricordo aver detto cosa a Vostra Maestà che non risguardi prima il servizio suo; così ancora adesso, seguitando il mio stile, anteporrò prima questo ad ogni altro mio comodo; poichè per tali motivi di Siena mi trovo in tanta spesa, che assai travaglio e fastidio dà alle cose mie, ed ogni altra forma che

pigliasse di quella che ora abbi, o in potere di chi ora si trova, ne fusse a noi di manifesto utile e di inestimabile contento. Nè per questo lascierò io di dire liberamente il vero a Vostra Maestà per servizio suo, come la servitù e devozione mia mi sforza, supplicandola che accetti tutto questo officio da affezione naturale, e dallo intimo del cuor mio sempre intento al suo servizio, e non da troppa presunzione; volendo più presto anticipare e prevenire che aspettare di esserne domandato.

E, venendo al particulare, dico che le cose di Siena si trovano oggi in questo stato : li Francesi si trovano dentro circa tre mila fanti, e, per il dominio, altri due mila cinquecento pagati; gente assai ragionevole, ma con poche armature. E quello che di essi vogliono fare male si può giudicare, perchè credo loro stessi non lo sappino. L'universale della città è inclinata alla parte francese, e tengono per certo che in Vostra Maestà non sia luogo di perdono a' loro errori commessi, e temono assai; il qual timore intanto li fa stare su li facili accommodamenti e volontà di essi ministri Francesi. Gli più savi considerano che sta in arbitrio d'essi Francesi il tôr ogni lor libertà, e del tutto sottometterli, e ne restano di malissima voglia. Ed in questo termine sono molti buoni cittadini; ma costretti dal timore maggiore di Vostra Maestà, giudicano meglio lo stare così, che portare pericolo dell' altro; imaginandosi che, venendo più in mano di Vostra Maestà, che Siena e loro abbi da essere desolata. E l'universale loro è tutto in questo timore. Li Francesi, per acquistare più credito e fede, usano questo modo : mostrano non volere cosa alcuna loro, salvo la benevolenza e sicurtà loro; mettono ed augumentano loro il timore, e nel reformare ora il governo Thermes mai parla in publico, ma lascia fare a loro, e con li privati o parte, quanto par sia loro comodo. Le fazioni e disunioni loro sono le medesime, benchè non appariscono per il travaglio in che si trovano; la città non è in tutto provvista di vettovaglia; ne anche sprovista, di modo che non ve ne sia per qualche mese; e tutto giorno ve ne conducono buona parte, per essere questo anno fertile. Del vino v'era pochissimo, ma in breve si ricorrà, e fornirannese.

Quello che debba fare Vostra Maestà in tal cosa, io non posso nè

debbo giudicarlo o consigliarlo a quella, perchè saria la mia propria presunzione, e lo lascierò solo deliberare al sapientissimo giudizio suo e parere di quella; la quale sà come stanno le sue forze, e li altri suoi stati, dal quale depender debbe la resoluzione di Siena. Sì che in questo non ardirei pôr bocca; ma ben dirò, al mio poco giudizio, quello che occorra. In prima mi pare che questo negozio abbi due estremi.

L'uno de' quali è lo assaltarli con forza gagliarda e presta, e con un nervo di quindici mila fanti e secento cavalli almanco; con i quali entrando da due parti, con sedici pezzi d'artiglieria grossa, occupar loro tutto il dominio; il che credo ora si faria in termine di tre mesi e non manco, per non dir cosa che non riuscisse. E la città, non si mettano a volerla espugnar per forza, perchè, se vi sarà gente che la voglia defendere, non riuscirà; e chi lo persuadesse a Vostra Maestà, tenga per certo che non la intende bene. E, occupato loro il dominio, credo patiriano; e che in termine d'un sei mesi si otterriano. Piglio questo termine, perchè credo non debba essere manco; perchè, m'imagino, debbino come ostinati e matti sopportare ogni supplizio e disagio. E per questa via ottenerla; non mi parendo possibile che li Francesi in modo alcuno la possin soccorrere. Dando lor tempo, la cosa si ridurria difficilissima; perchè, a quello si odora, li Francesi piglieranno tre o quattro luoghi di sito comodo e forte, de' quali non ne manca; e li fortificheranno; e fortificandoli, a Siena si potria fare poco male, per essere assai vittuaglie e sito fortissimo, ed impossibile assediarla. E questo è chiarissimo, nè si può assediare se non con levargli tutto lo stato; e questo è un modo.

L'altro saria di mostra, e non dar loro ombra alcuna; onde li Francesi, e per non spenderci, e parte istigati da loro medesimi, contentansi con una guardia di restare per quella via a loro devozione. Loro è certo che in pochi mesi saranno di molti voleri, e per mezzo di lor medesimi, con qualche occasione vedere di escludere la guardia, e che restassino liberi. Questa è lunga ed incerta, ma ogni volta che vedessino Vostra Maestà non pensare a' casi loro, potria essere che gli riuscisse; perchè

sempre quella ha a pensare che nell' animo loro resta e starà il desiderio di essere liberi.

Il terzo modo saria il tenerli in gelosia, e di pensare a far loro una guerra lenta. Questa al tutto è perniziosissima; perchè si butteranno in mano dell' tutto a' Francesi, fortificheranno de' luoghi, e si ridurrà lo stato loro di sorte, da sperarne poco per via di forza. E questo Vostra Maestà lo tenga per certissimo, e ricordisi che questo modo di guerreggiare a Parma ha rovinato quella impresa, e tanto maggiormente rovinerà questa, perchè li siti per loro sono di gran lunga vantaggiosissimi. Nè si lasci persuadere Vostra Maestà altrimenti, perchè non la intende bene chi dice altrimenti. Però risolvasi a uno dei due estremi : o di quindici mila fanti, secento cavalli, sedici pezzi d'artiglieria grossa, e tre mesi pagati. L'altro dissimulare; e, volendo dissimulare, quello che assicureria più saria Orbitello; ma non bisogneria paresse che Vostra Maestà lo desse per non lo poter tenere, ma per voluntà.

E Vostra Maestà può, con il mio rozzo discorso, avere inteso quello mi occorre, nè mi muove altro che il desiderio dell' onore e grandezza di Vostra Maestà; trattomi, per colpa d'altri, di presente pagar ottomila fanti e trecento cavalli, cosa sopra le forze mie. Hollo fatto per mostrare di potere difendermi ed essere ancora vivo. Alli Sanesi ho detto e dico loro che li fò, perchè, se altri la volessino occupare, di poterli ajutare; ma non basta loro, perchè credon sia per loro offensione, e stanno in gran timore; nè disarmando Francesi, bisogna ch'io ne stia armato, perchè non mi fido di loro, nè mi pare aver causa di fidarmi; e sono nel termine che Vostra Maestà vede. Supplicandola accettare questo mio scrivere in quella parte, perchè è fatto; e perdonarmi la lunghezza e presunzione dello scrivere; e creder certo che l'amor e servitù vera mi spingono a fare questi offici tal quali sono. Nel resto Vostra Maestà, con la sua lunga esperienza e prudenza, risolverà quello che è più suo servizio. Alla quale nostro Signore Dio dia ogni felicità [1].

[1] Au moment même où Cosme multipliait sans nécessité ses démonstrations serviles de dévouement à l'Empereur, il signait un traité secret avec Henri II. Nous avons retrouvé,

XV.

COSME I[er] À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 70.)

Florence, 28 septembre 1552.

Sommaire. — Le duc d'Urbin, sollicité par le parti français, est maintenu, par l'influence de Cosme I[er], dans le parti de l'Empereur.

Noi vi scrivemo alli xvi, che, avendo presentito che il cardinale Farnese ed il duca Ottavio stimolavano il duca di Urbino a licenziarsi dai Signori Veneziani e mettersi al servizio del Re di Francia, con dargli

dans les archives de Toscane, la lettre suivante, adressée à Cosme par le roi de France, à la date du 23 septembre 1552 :

« Mon Cousin, ayant par cy devant receu les articles que mon cousin, le cardinal de Tournon m'a envoiez du traicté faict et passé entre vous deux, que j'ay eu très agréable, et pour fournir et satisfaire à ce que ledict cardinal vous a promis et asseuré de ma part, je vous ay bien voullu envoier mes lectres de ratiffication en forme; vous pouvant bien asseurer que celluy qui les vous porte, enveloppées dedans ce pacquet avec la présente, ne sçait ne entend aucune chose dudict traicté; et ne me suis déclairé à autres de mes ministres que ceulx que vous aura dict et asseuré ledict cardinal de Tournon, affin que vous ne soiez en doubte ne suspicion que cela n'ayt esté tenu secret, ainsi qu'il a esté promis; espérant bien que de vostre costé, ainsi que je vous asseure du myen, ledict traicté, selon sa propre forme et teneur, sera inviollablement entretenu, gardé et observé, en attendant que le temps et les occasions permectront de le plus estraindre et corroborer, avec ouverte démonstration de nos bonnes voullentez et affections réciproques. Je vous envoye aussy, suivant ce qu'il a esté dict par icelluy traicté, les noms de mes serviteurs, amys et adhérans, ausquelz j'entendz le béneffice de ce traicté estre commung, affin que vous n'en prétendez cause d'ignorance. Vous priant, Mon Cousin, me certiffier et faire entendre par lectres de vous, tant de ladicte ratiffication et de la liste desdicts noms, que de la présente; qui me sera de plus en plus tesmoignaige de vostre syncère voullenté, à laquelle vous me trouverez tousjours correspondant, et prest à faire tous les offices que l'on se doibt promectre d'ung bon et parfait amy; qui est tout ce que je vous diray pour cette heure. Priant Dieu, etc.

Henry.

« Sainct Remy de Reyms. »

Le traité secret conclu entre Cosme et la France ne reçut pas d'exécution. L'Empereur fut-il informé de cette négociation? Toujours est-il que, cette année même, il remit le duc en possession de la seigneurie de Piombino. C'était un bien volé, qui, en 1557, fut enfin restitué aux Appiani, les véritables propriétaires.

intenzione che da Sua Maestà Cristianissima gli sarebbe dato il generalato de' soldati suoi in Italia, avevamo mandato un segretario nostro a Sua Signoria Illustrissima, per fare ogni opera di divertirla da tale pratica; conoscendo quanto desservizio poteva arrecare alle imprese e disegni di Cesare, per il comodo che ne caverebbono gli inimici suoi, sì per la opportunità dello stato di quel duca, che è nell' umbelico d'Italia, come anco del numero de' soldati che in ogni bisogno ne potrebbono levare i Francesi, per qualunque impresa che disegnassino in queste bande. Il segretario è tornato, e ci ha rescrito Sua Signoria Illustrissima mostrarsi molto aliena da tal servizio; dicendo che, sebbene procura di megliorare le condizioni sue con li Signori Veneziani, non lo fa a tal fine, ma solo per accrescere di grado e di reputazione, come debbe cercare di fare ogni persona di onore; pregandoci che vogliamo fare testimonio a Sua Maestà Cesarea di questo animo suo, e certificarla che Sua Signoria Illustrissima gli è e vuole essere servitore. Onde, se si può credere alle parole, questa cosa non è in quel termine che a noi era stato riferito. Ma in ogni caso non mancheremo di starci avvertiti, e di fare dalla banda nostra ogni gagliardo officio per disturbarne l' effetto.

XVI.

COSME Ier À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 70.)

Florence, 12 janvier 1553.

SOMMAIRE. — Échec de l'Empereur devant Metz. Les Français se fortifient à Sienne. Détails sur leurs préparatifs de défense. Confiance des Siennois.

Con infinito dispiacere abbiamo inteso la ritirata di Sua Maestà da Metz, e la confermazione della perdita di Hesdin; la quale, sebbene s'era intesa prima per avvisi di Francia e di Venezia, non se gli era però dato molto credito. Certo è che l' una cosa e l' altra, nella congiuntura presente, è stata molto dannosa a Sua Maestà; ma molto più

la ritirata, perchè, quando s'incomincia a perdere di reputazione, il nemico ingagliardisce e piglia speranza di ogni buon successo delle cose sue; ma se l'impresa di Metz fosse successa felicemente, senza dubbio alcuno arebbe dato regola e norma a tutte le altre. Nondimeno di questo accidente si può dare una parte della colpa alla stagione, che nel vero è stata molto contraria a Sua Maestà. Ci scrive il Concino[1] che la passerebbe in Fiandra, e che voi ne andereste a questa volta con li altri ambasciatori. Ci scrive anco essere resoluta la venuta del principe di Spagna in Italia a tempo nuovo con una buona banda di soldati Spagnuoli; donde si può congetturare che la guerra non abbi a finire qui; ma che Sua Maestà e Sua Altezza, questa state, abbino a fare gran faccende. Piaccia a Dio di prosperare l'imprese e disegni loro, siccome noi lo desideriamo per beneficio universale!

Li Francesi, dopo la publicazione della guerra di Siena, hanno auto tanto tempo, che han possuto provvedersi di gente ed altre cose necessarie, ed avendo fatto espedizioni di molti signori e capitani per avere fino al numero di ventitre mila fanti. Già le prime compagnie fatte in terra di Roma sono senza impedimento arrivate in quello Stato, per non essere l'esercito di Napoli venuto così presto innanzi come saria stato a proposito; ma quelle di Lombardia hanno avuto ed hanno difficoltà a passare, per l'ordine che abbiamo dato per tutto lo Stato nostro, che non le sià permesso, e che siano svaligiati tutti quelli che si vogliono mettere a passare. Il che è stato fatto a molti e dalle nostre guardie e dalle genti del signor Ascanio della Cornia, che si trova al Ponte, a Valiano, dove gli abbiamo consentito di poter fare la massa, essendo sul confino del dominio Senese. Nel quale tuttavia, con tutta la diligenza che si usa per impedire, ne penetra assai alla sfilata per le terre della Chiesa; e ve ne sono arrivati tanti, che fra li vecchi e nuovi ascenderanno già a dieci mila fanti o poco meno, e li cavalli devono essere quattrocento cinquanta, essendone venuti assai da Parma,

[1] Barthelemy Concino, un des secrétaires de Cosme; attaché à la légation de A. Serristori, ambassadeur auprès de Charles-Quint avant Pandolfini, Concino était resté en Allemagne.

ancorchè di essi ne siano stati svaligiati molti. Ma s' intende che questa gente nuova è male armata e molto male in ordine, e che per ancor non aveva avuto la paga. Talchè tutti i capitani e soldati ne sono mal satisfatti, e specialmente per essere creditori della paga passata e de' capisoldi. Della qual gente hanno distribuito parte nella città e parte in molte terre dello Stato che disegnano tenere, che tuttavia fortificano e particolarmente Chiusi e Grosseto, quali dicono essere già in termine da potersi guardare. La città è assai ben provvista di vettovaglie e munizioni; ed ora vi fanno fabricare molti molini a mano; ed a Porta Camolia[1] hanno cominciato un forte appresso alla cittadella, il quale ha più forma di fortezza che d' altro; cosa che dispiace a molti di quei cittadini, che si pronosticano i medesimi mali di prima e peggio, per vedere massime la cittadella anco in termine da potersi in breve ridurne nel primo essere; e che i Francesi rovinano un monasterio ed alcune case lì vicine, il che non pare punto necessario ai Senesi. I quali intendendo ora la mossa dell' esercito di Napoli essere certa, sono assai sbigottiti; ma gran parte si mostra a volersi difendere, e massimamente i populari che hanno in mano il governo, e sono li più favoriti dai Francesi. I quali confessono che, se li Imperiali venivano un mese prima, o non avessino almeno publicato la impresa tanto per tempo, le cose di Siena erono per loro spacciate; ma che ora si trovano si bene provvisti che non temono di cosa alcuna, e disegnano di andare ad affrontare il signor Ascanio, per dividerselo d' attorno, prima che si congiunga seco il signor don Garcias[2] con lo esercito che conduce per terra. E sono molto lieti per la nuova della recuperazione di Hesdin e della ritirata di Sua Maestà da Metz, con la quale danno grand' animo ai Senesi. Onde fia difficile il ridurli alla via d' accordo, che Sua Santità e noi avevamo cominciato a persuadere loro, e per la quale essi ci avevano ricercato interponessimo qualche buon officio, siccome abbiamo

[1] Porte de Sienne du côté de Florence.

[2] Le vieux don Pèdre de Tolède, vice-roi de Naples et beau-père de Cosme Ier, chargé d'expulser les Français de Sienne, était hors d'état de diriger l'entreprise en personne; son fils, don Garcias, le remplaçait. Don Pèdre mourut le 22 février 1553.

fatto col signor Vicerè, nostro suocero, col mezzo del signor Pirro della Sassetta nostro secretario, spedito a Sua Eccellenza per tal conto, ma in vero più per satisfazione loro che per speranza che avessimo del buon effetto; con intenzione però, venendosi al ristretto, di non concludere cosa che non fosse con quella reputazione e dignità della Sua Maestà, che si conviene.

XVII.

COSME Ier À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 70.)

Florence, 19 février 1553.

Sommaire. — Toute négociation avec les Siennois serait inutile. Situation exacte et ressources de cette ville. Renseignements précis et circonstanciés. Disposition des esprits. Premiers progrès des Impériaux.

Continuando a farci parte, per informazione vostra e di codesti signori, del progresso di questo esercito Imperiale, e di quello che è seguito e che si fà in Siena, ve ne daremo con questa particolare ragguaglio. Li Senesi, come per l'altra vi si scrisse, diedero a Marcello Agostini, mandato da noi per esortarli all' accordo, parole generali; ed a noi scrissero che non potevano nè dovevano fare cosa alcuna, senza il parere de' signori Francesi, ai quali si tenevano molto obbligati; e li Francesi mostrorono avere per male che si proponessero loro simili pratiche. Onde, vedendo noi che li buoni officii, che avevamo fatto e facevamo di continuo per beneficio e salute loro, non solo non profittavano cosa alcuna, ma erano piuttosto presi a sospetto, ci risolvemo a revocare il nostro imbasciatore che risedeva appresso quella republica.

Il quale, benissimo informato dell' essere nel quale si trovano, ci ha referito: che nella città sono bocche ordinarie da venticinque mila, oltre le quali disegnano i Francesi tenervi sei mila soldati, che avevanno di bagaglie almeno due mila bocche di più; e del contado ve ne refugiranno di mano in mano tanti, che faranno facilmente il numero

di quaranta mila fra tutti. È vero che quei capi Francesi disegnano cacciarne dieci mila almeno, ed hanno di già mandati bandi che le bocche disutili e forestieri sgombrino; ma si crede che saranno poco obbediti. La città è assai bene provvista di grano, vino, carne salata, a giudizio di chi lo sà, ad un presso per sei mesi, e massime di grano e vino, quando non vi stia maggior numero di trenta o trentacinque mila bocche; ma delle altre cose necessarie per vitto e vestito sono mal forniti, e non vi hanno gran provvisione di sale e d'olio. Patirebbono assai di acqua, se fossero tolte o guaste le fonti di fuora; ma ve ne sono due che fia difficile il levarle. Tutte le vettovaglie sono in mano dei particolari, e perciò li commissarii dell' abbondanza si dolgono di non poter far provvisione, avendole di fuori lontane, e carestia di bestie per condurle alla città; e più difficoltà ci arebbono, chiudendosi dall' esercito la parte della Maremma, e restando da essa la Valdichiana impedita. Di legna hanno ordinato fare una provvisione di cento cinquanta migliaia di fastella, e, accostandosi il campo alla città, fare la tagliata per servirsi di quel legname, che fia assai. Hanno fino a trentacinque pezzi di artiglieria fra grossa e minuta, e tra quelli solamente vi sono due cannoni grossi, quattordici mezzi, due o tre colubrine, e quattro o sei sagri. Di munizione vi è provvisione ragionevole ma non abbondante, e di salnitri poca quantità. La fortificazione della cittadella vecchia è finita di baluardi e cortine, ma certa terra che è nel fosso, quale fa quasi trincea, non è levata, ed a levarla ci vuole tempo assai. Al forte di Camolia lavorano di continuo, concorrendovi tutto il popolo della città, ed assai contadini; ma non hanno per ancora dato perfezione ai ripari. Evvi a ricontro un monastero, quale vogliono rovinare, ma ci andrà del tempo, e così a cavare il fosso del forte, che non è quasi incominciato. Pure hanno rimediato assai alla debolezza di quella porte di Camolia, ch'era la più pericolosa; di maniera che, perdendosi quel forte, si giudicava dalli uomini di guerra che Siena non averià rimedio, non si potendo stare alla difesa della muraglia al rincontro, e con difficoltà ritirarsi più addentro, oltre al non vi essere fianchi. Fra San Lorenzo e Porta Tufi, che è un altro luogo debole, non hanno in-

cominciata ancora fortificazione alcuna; e, volendolo fare, è necessario rovinare molte case, ed il fortificarlo di fuora è troppo grande impresa. Ma l'esservi fra il popolo e soldati dieci mila uomini da combattere dà loro gran sicurtà; ed è opinione che i cittadini, se perdono le loro robe del contado dove è la maggior parte della vettovaglia, perchè avevano disegnato difendere ogni castelletto, abbino come disperati a essere ostinatissimi, e fare quanto piacerà ai Francesi, mettendo così dentro il numero dei soldati che si dice di sopra. E gia dubitano a non avere a spesare a discrezione i soldati dopo le prime paghe, per avere i Francesi gran carestia di denari, e non vi essendo modo da cavarne da loro, i quali per l'ordinario non ne hanno molti.

Quanto alla disposizione delli animi dei cittadini, pare che li populari, i quali oggi possono più delli altri, se fia loro concesso il maneggio delle cose pubbliche, sieno per contentarsi dei Francesi, per il timore che hanno del gastigo di Sua Maestà, e sperando premio dal Re, per essere stati autori delle novità. Li Nove[1] non si discosterebbono dalla devozione di Sua Maestà, e, temendo i populari, accetterebbono più volentieri ogni altra cosa che stare sotto di loro; ma non vi sono uomini da far motivo alcuno, stando le cose di Siena nel termine che sono. Molti altri, ed alcuni di questi ordini propri, non sperando più libertà dai Francesi, che si abbino avuta, come dicono, dai ministri di Sua Maestà, non chiedono se non buona giustizia per essere difesi dai tristi ed insolenti. Li artigiani e la plebe, perchè vi corrono più denari del solito, guadagnando nei loro esercizii, si contentano assai dei Francesi; ma alla maggior parte dei cittadini non soddisfa il procedere del cardinale di Ferrara, ed amano più M. di Thermes. Li due mila cinquecento fanti, che fecero venire di Lombardia, sono bene armati, ma nè i capi nè i soldati sono tenuti di molto valore; li altri, che sono circa sette mila, con quei che ultimamente vennero dello stato de' Farnesi, sendo di quei che si fecero dal principio delle novità di Siena, e gran parte di quei vecchi di Parma, si giudicano buona gente, e si

[1] La faction des *Neuf* représentait une sorte d'aristocratie bourgeoise.

trovano sparsi in diversi luoghi. Di cavalli non hanno più di quattrocento; li capitani ed i fanti non sono molto satisfatti; e massime li signori di Casa Orsina, quali dicono di starvi più per onore loro che per obbligo che abbino ai Francesi; e M. di Thermes è malsano, il che importa assai, per non potere attendere per tutto.

In tale stato si trovano le cose di quella città; e, per avere già l'esercito Cesareo preso buono ordine, non siamo senza buona speranza del felice fine della impresa. Alla quale, poi che il signor Alessandro Vitelli venne, e furono dati i carichi della cavalleria e della fanteria, questo al signor Ascanio della Cornia, e quello al conte Sforza Santa-Fiora, si cominciò a dare buon principio. Perchè, sendo l'esercito entrato nel Senese, se gli rese subito Lucignano, e quasi in un medesimo tempo Turrita ed Asinalunga senza alcuna difficoltà vennero in potestà di esso; ed oggi abbiamo avviso che se gli è arreso Monte Follonico, dove erano circa cento cinquanta soldati, i quali fecero segno di volersi difendere, e poi si sono dati a discrezione. Altri progressi per ora non si sono fatti, per avere aspettato l'artiglieria, la quale s'è condotta con più sollecitudine che si è potuto; ed, essendo di già arrivata al campo, non mancherà il signor don Garcias, con quelli altri signori, di procedere innanzi, e fare opera di impadronirsi di altri luoghi di maggiore importanza.

E si ha nuova che, per non essere i loro soldati pagati, molti se ne partono; onde tanto più chiaramente si vede che ai Francesi mancono denari; e se questo è in questi principii, come ne abbiamo qualche certezza, si può credere che nel progresso del tempo, e quando la città sarà più ristretta, non possa ir loro la cosa molto bene.

XVIII.

COSME Ier À PIERFILIPPO PANDOLFINI.

(*Arch. Med.* Strozziana, filza 70.)

Florence, 9 mars 1553.

Sommaire. — Nouvelles de Flandre et d'Allemagne. Propositions de paix portées par le nonce du Pape. Négociations entamées par le cardinal de Ferrare. Accusations dirigées contre Cosme par don Diego de Mendoza.

Abbiamo ricevuto le copie del Parlamento fatto da Sua Maestà a codesti signori e stati di Fiandra, e delle petizioni della Regina Maria alli medesimi, che tutto ci è stato grato; intendendo massime le buone provvisioni che si fanno de' denari, con li quali si può sperare ogni buon successo delle imprese e disegni di Sua Maestà.

Ci è bene dispiaciuto intendere i moti e tumulti d'Alemagna, perchè non possono se non arrecare incommodo e disturbo alla Maestà Sua; pure si ha a sperare che lei con la sua molta prudenza abbia a provvedere a tutto opportunamente.

Quanto alla pace proposta dal nunzio, per parte di Nostro Signore, e la risposta che n'ha riportato, avete a sapere che non è stata punto fuori della opinione nostra[1], sapendo quanto Sua Maestà Cesarea si tenesse offesa dal Cristianissimo, e conoscendo, con esempio delle cose passate, che, quando bene seguisse, lei non potesse o dovesse confidare che l'avesse ad essere osservata.

Dovendosi adunque pensare solo alla guerra, non può la provvisione de' danari essere tanto grande, che più non sia necessaria, trovandosi mosse le armi in molte bande e la spesa grossissima.

Delle voci sparse da don Diego di Mendoza e dai cagnotti suoi, che noi abbiamo chiuso gli occhi a' danari che da' Francesi sono stati mandati in Siena per lo stato nostro, curiamo molto poco, bastandoci di fare il debito nostro, e non ci potere rimordere la coscienza di avere

[1] La fin de cet alinéa est déchiffrée.

mancato mai un solo punto di quello che abbiamo possuto fare per servizio di Cesare. E forse che i Francesi non possono per altre vie che per il nostro stato mandare denari e ciò che vogliono in Siena, e che gli mancano le strade per donde mandarli! Benchè noi pensiamo che ne abbino molto pochi.

Quanto alle cose di Siena, s'intende che quei cittadini, avendo presentita la commissione, che il cardinale di Ferrara aveva avuto dal Re, di accordare, disegnavano mandare a Sua Santità un imbasciatore, per supplicarla a intromettersi per tale effetto. Ma, perchè il cardinale non l'aveva conferita loro, ne stavano ammirati, non sapendo a che fine andasse sua signoria reverendissima; la quale dubitando di alterazione, prometteva, per mantenere quel popolo fermo, molto gran cose: ora venuta de' Svizzeri e dell' armata Turchesca; ed ora che si manderebbe gente nel regno di Napoli, per divertire lo esercito da questa impresa; dispiacendo infinitamente ai Senesi che si lasci andare in rovina il loro contado senza alcuna resistenza. Ma si giudica che le cose dei Francesi sieno deboli, e che conoscendo il Re non potere sostenere la difesa, cerchi modo di sbrigarsene. Il che tanto più ora procurerà, sentendosi mancare la speranza dell' armata del Turco, sendoci avviso che il principe di Salerno era stato resoluto che non era per ottenerla altrimenti, avendo il Turco troppo che pensare alle cose sue per difendersi dal Sofì. Onde si potrà facilmente venire alla pratica dell' accordo, massime per la parte de' Francesi, vedendosene in loro buona disposizione; e, per quanto il cardinale di Ferrara ci ha scritto, mostra ottima voluntà per così buona opera.

§ II. EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE D'AVERARDO SERRISTORI,

AMBASSADEUR DE COSME I[er] À ROME,

ET DE FRANCESCO VINTA,

ENVOYÉ DE COSME À BOLOGNE.

1552-1554.

I.

AVERARDO SERRISTORI[1] À COSME I[er].

(*Arch. med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 79.)

Rome, 27 juillet 1552.

Sommaire. — La révolution de Sienne annoncée à Rome. Don Diego, gouverneur de Sienne au nom de l'Empereur, n'a pas tenu compte des avertissements et a laissé perdre la place. Entretien avec le Saint-Père, qui semble peu compter désormais sur la fortune de l'Empereur, et qui pense que le duc Cosme gardera la neutralité. Si les Vénitiens s'étaient déclarés pour la France, ils auraient entraîné après eux presque toutes les puissances italiennes. Le Pape se plaint de l'ambassadeur de l'Empereur.

Sono stato da Nostro Signore, il quale mi disse che questa mattina era stato da lui il cardinal Sermoneta[2]; ed, a nome de' Francesi, gli aveva detto che tenevono per certo, che a quest' ora Siena si tenesse per loro per un trattato che vi avevono, il quale si doveva effettuare la notte delli XXI; dovendo il signor Enea Piccolomini[3] accostarsi alla città con due mila fanti di quelli delle loro battaglie, e li Senesi di dentro sonando le campane, levare il populo, e mettere dentro il detto signor Enea con li soldati, e torre agli Spagnuoli San Domenico e la

[1] Averardo Serristori était ambassadeur du duc Cosme I[er] auprès de la cour de Rome. Ses légations, éditées par M. Canestrini, ont été publiées à Florence, en 1853, Les documents que nous insérons ici sont entièrement inédits.

[2] Nicolas Cajetano, issu d'une noble famille romaine, chargé, en qualité de légat, de donner à la révolution de Sienne une solution pacifique.

[3] Eneas Piccolomini, banni de Sienne, était à la tête du mouvement qui devait affranchir sa patrie du joug des Espagnols.

fortezza, nella quale sapevano non essere da vivere; e, quando pure non potessino pigliare la fortezza, fortificar San Marco; e di poi, per mantenersi nella città, avere ordinato che si mettessino insieme sette in otto mila fanti, trattenuti da un pezzo in quà a questo effetto; e, quando anche fusse di bisogno, metterne in terra altrettanti di quelli dell' armata Turchesca; e che il conte Niccolo[1] ancor lui era andato con alcune fanterie a quella volta; il quale, più tempo fa, si era acconcio coi Francesi; ma aveva a tardare a scoprirsi sul fatto, e quando la cosa si avesse ad effettuare, come è stato : ed averlo fatto intendere a don Diego[2], come anche gli aveva accennato la cosa di Siena, e fattogli dire dal signor Ascanio che se ne doveva andare a Siena, e sbottoneggiatogliene più volte, nè mai aver voluto intendere.

Disse ancora Sermoneta a Sua Santità, che i Francesi avevano un altro trattato in Fiorenza, ed un altro in Genova, i quali si avevano andare eseguendo; prima quel di Siena, di poi quel di Fiorenza e Genova.

Mostrò Sua Santità credere che a quest' ora la cosa di Siena fosse riuscita, ed io le dissi che non lo credevo, perchè non mi era capace; che, sebbene la fortezza era sfornita, pensavo però che vi si potessino gli Spagnuoli tener, tanto che l' Eccellenza Vostra li soccorresse; le forze della quale vi sarieno più preste di quelle che potessino provvedere li Francesi. Risposemi Sua Beatitudine, che non pensava che l' Eccellenza Vostra fusse per scoprirsi molto, per non si tirare questa piena adosso, e perchè questa rogna non avesse a restare tutta sopra le spalle sue; non potendo nè sapendo Sua Maestà Cesarea defendere altri nè sè. Il che era stato la vera e principal cagione, la quale non aveva mai più nè al signor Baldovino nè a persona detta, che gli aveva fatta fare la sospensione[3], e ritirarsi da parte. Ed in ultimo mi disse

[1] Nicolo degli Orsini, comte de Pitigliano.

[2] Don Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur de l'Empereur à Rome et gouverneur de Sienne. Don Diego résidait presque toujours à Rome; son lieutenant, don Franzese, le remplaçait dans son gouvernement.

[3] La trêve du 20 avril 1552, conclue avec la France à la suite de la guerre de Parme.

credere che l'Eccellenza Vostra fusse per stare a vedere; perchè, nel ragionare con li Francesi, gli avevono detto che erono sicuri che ella se ne starebbe da parte a vedere il giuoco, come savia che era; ancora alla Santità Sua pareva ch'ella avesse da considerar bene il partito che l'Eccellenza Vostra pigliava, sendo di molta importanza.

Le risposi che diceva il vero, e la domandai di quello ch'ella la consiglierebbe. Dissemi che non voleva entrare in questo, massime non gliene domandando Vostra Eccellenza. Onde, per darle animo ed ardire di uscire, avendo più una fantasia che altra, in proposito di ragionamento, su le cose di Piombino mi andai dolendo di Sua Maestà; e le dissi che, se avevo mostro e mostravo desiderio dei buoni progressi nelle cose dell' Imperatore, era stato ed era per credere che così spedisse all' Eccellenza Vostra, e non per alcun' altra passione o interesse; e che, quando lei l'intendesse altrimenti, gli andrei dietro, come servitore ch'io le sono, non avendo altro pensiero che servirla, e giudicando così essere il debito ed onor mio. Mi disse che i Francesi, liberata Siena dall' Imperatore, la lascierebbono stare e vivere da per lei a suo piacimento, dicendo publicamente non si muovere per alcun interesse loro, ma per porla in libertà; non pretendendo, seguito questo, avervi altro che fare. Il che seguendo, penserebbe che all' Eccellenza Vostra ed a lei piacerebbe più avere Siena sola per vicina che accompagnata con l'Imperatore; e che stando così, sendo i Sanesi pazzi, e questi Principi per rodersi il basto, arebbon tanto che fare da per loro, che a voi altri darieno poca noia; perchè, quando bene si attaccasse la guerra nel regno, vi sarebbe che fare per parecchi anni; e che un dì fra Sua Santità e l'Eccellenza Vostra potresti fare qualche cosa. Le risposi che, se bene Siena restasse libera, sarebbe però sempre a disposizione del Re, del quale sendo l'animo disposto della sorte che era, se ne potrebbe sempre a suo piacere valere contro l'Eccellenza Vostra; e che io non vedevo come ella si potesse assicurar di loro.

Dissemi che, quando messer Alessandro Strozzi fu quà, e se ne tornò dall' Eccellenza Vostra, gli commise che le dicesse, come più volte

aveva parlato con il cardinale di Tournon, e mostrogli che si governavono male con l'Eccellenza Vostra, e che doverebbono cercare di guadagnarsela; ed averlo trovato del medesimo parere; e che, volendo che Sua Santità ci facesse più un'opera che altra, l'Eccellenza Vostra gliene mandasse a dire, e quando nò, non le rispondesse altrimenti; e che si era resoluta prudentemente, per essere i Francesi persone che non osservono fede.

E così andò variando nel parlare, quando mostrando non le dispiacere che Siena restasse libera, e quando desiderare si tenesse e restasse così come stà; mostrando non le piacere che i Francesi crescessino più di quello sono, ma che le cose fra questi due Principi stessino bilanciate, come desiderano anche i Veneziani. E così si andò discorrendo un pezzo; donde io presi occasione di dirle, che la fermezza dei Veneziani aveva fatto un gran giuoco all' Imperatore, e che, se avessino aderito ai Francesi, credevo si sarebbono tirati dietro qualcun altro di questi Principi d'Italia. E lo dissi per ritrarre qualcosa di quello che l'Eccellenza Vostra mi scrisse per la penultima sua. Risposemi che, se li Veneziani si fussino collegati coi Francesi, non qualcuno, ma tutti i Principi d'Italia li arieno seguiti.

Dolsesi Sua Santità dei ministri dell' Imperatore, e particolarmente di don Diego; il quale si era portato in modo seco, che, se non fusse stato la buona volontà che ha sempre avuta all' Imperatore, e la fermezza sua, l'arebbe fatto procedere più avanti, e che da lui non era restato, e che Dio sapeva s'ella gli arià potuto nuocere. E racconto come don Diego, oltre a tutti i suoi mali modi di procedere, gli aveva un giorno, quando fece la sospensione, detto che, se le cose dell' Imperatore andrebbono male, riconoscerebbe quel danno dalla Santità Sua; e andando bene, se ne vendicherebbe.

E questo fu vel circa quello che passò di sostanza in questo ragionamento. Mi disse il Papa che, a questi giorni, Farnese gli mandò alcune lettere che Tournon gli scriveva, e lo pregava a volere favorire ed ajutare questa impresa di Siena; scusandosi che non faceva nè voleva fare cosa alcuna. A che Sua Santità gli aveva risposto, che ponesse bene

cura a non fare cosa che fusse contro alle capitulazioni, perchè lo ruinerebbe di questo mondo.

II.

AVERARDO SERRISTORI À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 98.)

Rome, 24 juin 1554.

Sommaire. — La corporation des négociants florentins, à Rome, est attachée au parti français. Incident. L'ambassadeur de Cosme, à propos d'une lettre du roi de France dont il a voulu empêcher la lecture publique, a été presque insulté par ses nationaux.

È solito che il consolo nuovo per San Giovanni, che è il principio del suo consolato, facci un pasto, al quale invita l'ambasciatore di Vostra Eccellenza, e tutta o gran parte della nazione Fiorentina. Onde entrando questo anno consolo Andrea Boni, mi mandò questo giorno ad invitare, per andare a cena alla Vigna dei Montauti, dove mi trovai insieme con forse cento della nazione; e, cenato che ci fu, uno Stanchino, che due giorni fa tornò di Francia, dove era andato a portare il capello al cardinale de Guise, si fece al capo della tavola dove ero io ed il consolo, e con una lettera in mano, disse: «Io voglio fare l'officio mio; «questa è una lettera che il Re Cristianissimo scrive a voi, consolo «della nazione Fiorentina;» e gliela presentò, e disse: «Leggetela, che «ognun senta.» Il quale, presola, si volse a me, e dimandommi quello aveva a fare. Dissigli che me la desse; come fece. Il che vedendo lo Stanchino, mi disse che io gliene rendessi; e, dicendogli che mi si levasse dinanzi, cominciò a farmi instanza con parole altiere. Al quale replicai che era una bestia ed un furfante, e che mi si levasse dinanzi, poichè della lettera aveva eseguito quello teneva in commissione. E mi levai sù; e, vedendo che voleva parlare, comandai a tutti che non lo stessino ad udire, e si partissino. E così volendomi partire, venne a me Paolo Antonio Soderini, Giambatista Altoviti, ed un soldato, nipote di

Bindo Altoviti, di casa Minerbetti, il nome del quale non mi ricordo, e cinque o sei altri che non potetti conoscere in quel tumulto; e con parole alte mi dissero : che dessi loro quella lettera, e che la volevono udire. Recusai quanto potetti di darla loro; finalmente vedendomi solo, nè pur di parole essere ajutato da alcuno, standosi ciascuno a vedere, mi bisognò darla loro, per non far peggio; e così mi partii. E, secondo intendo, lo Stanchino montò sù una panca, e lesse la lettera, con aggiunta di parole non convenienti. Parte stettero a udire, e parte nò. Meco ne venne messer Giambattista del Milanese, Pier Antonio Guasconi, Ruberto Ubaldini e Benedetto da Montauto; ed alcuni altri se ne partirono.

Me ne andai ai piedi di Sua Santità, e le dissi quello era occorso, e la supplicai, che, rappresentando qui la persona di Vostra Eccellenza, sendo suo ambasciatore, le piacesse provvedere all' onore di quella. Risposemi : « Così potessimo noi provvedere alle altre cose, « come provvederemo in questa! andatevi con Dio. »

E, ancora che fussi già notte, non mi parse da lasciare di darne anche conto al signor Baldovino, il quale era ad un suo giardino; e, trovatolo in letto, gli contai il caso; con dirgli di più, come, avendo iersera Giovanni Pandolfini, provveditore del consolato, presentito che alcuni disegnavano di fare villania all' arme di Vostra Eccellenza, che aveva posto fuori nell' apparato che si fà vicino alla Chiesa dei Fiorentini, vi messe questa notte alcuni a guardarla. Nondimeno vi andorono dieci o dodici armati, e la buttarono in terra, ed imbrattarono e guastarono tutta; il che avevo inteso per la strada; ricordando a Sua Eccellenza il dispiacere che l' Eccellenza Vostra aveva avuto gli anni passati nel caso della precedenza; intanto che, se Sua Santità, che allora era *in minoribus* [1], non rimediava con Papa Paulo, voleva che io me ne ritornassi. E gli soggiunsi come avevo detto tutto a Sua Santità, e quello mi aveva risposto. Mostrò assai dispiacere di questo caso, e disse che Sua Beatitudine vi provvederebbe; e di poi mi dette le in-

[1] C'est-à-dire que le Pape actuel n'était encore que cardinal.

cluse copie, commettendomi ch' io le mettessi tutte in cifra, come ho fatto.

Quello che Sua Santità si sia per fare non lo so; lo intenderà Vostra Eccellenza per altre mie; e intanto mi comanderà quello vorrà ch' io faccia.

La supplico che preghi Sua Santità a volermi fare tale demostrazione, che altra volta si abbia più rispetto al suo ambasciatore. Perchè invero Vostra Eccellenza vede in che labirinto mi trovo, odiato da tutto il mondo; e Dio non voglia che un giorno con qualche occasione mi sia fatto qualche dispiacere! E questi accidenti non solo mi fanno odiare quà, ma costà ancora, come Vostra Eccellenza vedrà per la copia d' un capitolo d' una lettera che Lodovico, mio figliuolo, mi scrisse più giorni sono, quando segui il motivo di alcuni di questi Fiorentini; che gliene mando con questa. Però bisogna che l' Eccellenza Vostra mi ajuti e protegga, in modo che quest' odio mi possa poco nuocere.

Tornamene a casa, e trovai il consolo e consiglieri, Zanobi de Montauto, Tommaso Guidacci, e non so che altri; i quali fecero scusa, e pregoronmi di voler fare buono officio per loro. Ai quali non lasciai di dire che mi era parso molto strano, che fra tanti Fiorentini fussi stato comportato mi fusse fatto un tale insulto. Scusaronsi che non avevono potuto far altro, sendo quivi all' improvista senza armi. Detti di poi a tutti buone parole, e promessi fare buon officio, come ero solito. Però, parendo a Vostra Eccellenza, potrà scrivermi un capitolo dolce per assicurarli, acciò che il timore della mala satisfazione di Vostra Eccellenza non facesse precipitare qualcuno; che è quello che si cerca da questi, che pare loro essere giuocati, e non avere rimedio di venia con l' Eccellenza Vostra.

III.

BALDOVINO DEL MONTE[1] À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 99.)

Rome, 30 juin 1554.

Sommaire. — Même affaire autrement appréciée. Physionomie curieuse de Rome et de la cour pontificale. La guerre de Sienne; vœux en faveur de Cosme.

Non so per qual peccato, dal giorno che s'incominciò l'impresa di Siena, mi sia tocco di fare questa penitenza di avere ad essere stanga di mezzo, ed acquetare le continue querele, quando d'Imperiali, quando de' Francesi, per servizii e desservizii che dicono farsi più all' uno che all' altro; quando di Nostro Signore medesimo, per le depredazioni spesse volte fatte per mare e per terra nel stato Ecclesiastico; quando delle madri, mogli e sorelle de' miei nipoti, d'una parte di loro per gelosia o timore dei casi che possono intervenire a Vincenzo[2], d'altra per imaginarsi che, non solo un' operazione ma una parola, un cenno dal canto nostro in disfavore de' Francesi abbi da accrescere cento serragli alla prigionia di Ascanio[3] e farla perpetua. Ma di nessun caso fin qui ho sentita maggior molestia che d'uno accaduto nuovamente, non perchè in effetto, al giudizio mio, sia di più momento che tanto, ma perchè l'interessati lo reputano grande. E questo è che, avendo Andrea Boni, nuovo console della nazione Fiorentina, il giorno di San Giovanni, convitati a cena alla vigna de' Montauti da cinquanta in sessanta de' primi di essa nazione, e sedendo fra quelli in capo di tavola il magnifico ambasciatore Serristori, vi comparse, dopo levata la tavoglia, un certo Stanchino, familiare e descritto fra i camerieri di Sua Santità, il quale, due giorni innanzi, era tornato di Francia, dove era stato mandato a portare il cappello al cardinal de Guise; e presentò al console una lettera del Re di Francia, la quale l'ambas-

[1] Baldovino del Monte était le frère aîné du pape Jules III. C'est à lui que Serristori avait porté ses plaintes.

[2] Vincenzo de Nobili, neveu du Pape et de Baldovino.

[3] Ascanio delle Cornia, son autre neveu.

ciatore li levò di mano, e se la pose in seno, dicendo che non voleva che si leggesse. E, secondo s' intende, ed egli medesimo nol nega, disse una gran villania al prefato Stanchino, e si mosse ancora con la persona verso lui. Finalmente gridando il Stanchino : « Rendetemi la « mia lettera ! » si levorno su parecchi di quelli che sedevano, similmente gridendo : « Rendetela, perchè volemo che si legga. » Di modo che l' ambasciatore la rese; e montò a cavallo con collera, ed andossi con Dio.

Ora di questo caso sono nate più querele. Li agenti del Re si lamentano acerbamente, ed allegano la libertà di Roma; e che in Concistoro sono state lette invettive dell' Imperatore contro il Re, e del Re contro l' Imperatore; o che pure in Concistoro sono state lette protestazioni da don Diego contro di Papa Paulo; e che Nostro Signore medesimo ha lasciato leggere le invettive e lamentazioni del moderno Re contro di se stesso; e non possono comportare che l' ambasciatore si arrogasse quella autorità di volere impedire che una lettera del loro Re non si leggesse. Alli camerieri di Sua Beatitudine, ancorche reprendino la poca avvertenza e poca considerazione del Stanchino, dispiacono le parole ingiuriose dette contro di lui. Alli cortegiani, che hanno tutta la loro sustanza in officii, e non pigliano un quattrino se non di Francia, ogni bruscolo pare una trave, dubitando di poter perdere li emolumenti soliti per ogni piccola occasione. Il collegio e tutto il populo sta sullevato e timoroso, per veder crescere ogni giorno la moltitudine d' oltramontani, e non gridano altro di continuo che : Neutralità ! Il Papa si sforza di procedere con ogni cautezza, non mancando di tutto quello ajuto che può agli amici, e guardandosi di non dare agli altri appicco nè giusto nè colorato di separarsi dall' obbedienza; la quale, se pur piacesse a Dio che si avesse da perdere, non vorrebbe che fusse per colpa sua, nè per una frascheria.

L' ambasciatore m' è venuto a trovare, e mi ha detto di avere scritto a Vostra Eccellenza, che non può stare più qui nè con onore nè con sicurezza sua. Sua Santità biasima la presunzione del Stanchino, in avere presentata la lettera senza averne fatto motto a lei, e la manca puni-

zione che pensa di dargli è cacciarlo di casa; ma nè ancor lauda l'ambasciatore, nè di quel che fece quella sera, nè in questo suo dimandare la licenza; ed allega un proverbio vulgare: « Guardati quando il savio « erra. » E gli pare che l'ambasciatore voglia ricoprire un errore con farne un altro: cioè che, avendo ingiuriato altri, vuol mostrare d'essere stato ingiuriato lui. Io non ho da fare questo giudizio, e, come non è in potestà mia di rimediare che i casi non succedino, così ancor vedo non essere in potestà mia di mutare le complessioni e gusti degli uomini. Però, quando l'ambasciatore m'ha detto di avere domandato licenza, mi sono stretto nelle spalle, ed ho fatto cavar la copia delle deposizioni dei testimonii esaminati sopra questo caso; benchè l'esamine non sia finito, avendo Sua Beatitudine ordinato che siano chiamati Paolo Antonio Soderini, e Gio. Batta Altoviti, ed alcuni altri, sotto pena di ribellione, e non comparendo le gli dia bando. Non sono tanto ignorante, ch'io non conosca che Vostra Eccellenza sia occupata in maggiori faccende; non mando tal deposizione a lei, la quale nè ancora ho letta io; ma la mando a uno de' suoi auditori o segretarii, qual sarà più sfaccendato, insieme con la copia della lettera del Re, tradotta in lingua nostra (remanendo l'originale appresso del notaio del governatore), che la veda, e referisca a Vostra Eccellenza quel che trova, acciochè ella, parendole o piacendole, mi possa significare quanto in ciò avrò da fare per sua satisfazione e servizio.

Non voglio già lasciar di dire, che la licenza addomandata dall'ambasciatore pare a Sua Santità molto intempestiva e disonorevole. Della sicurezza se ne ride, e dice che gli farà dare venticinque archibugieri che lo accompagnino di continuo si vorrà. Quanto allo onore, dice che, oltra al resentimento che Sua Beatitudine ha mostrato e mostrerà del continuo del caso di quella sera, le potrebbe bastare l'onore e favore che se gli fa di continuo in tenerlo Sua Santità alla sua tavola ogni volta che viene in tempo, d'ascoltarlo in letto, e quando si veste, ed a tutte l'ore.

Poichè mi son messo a scrivere di questa novella, dirò liberamente il tutto, e non userò reservazione alcuna con Vostra Eccellenza. A Sua

Santità è parso sempre che l' ambasciatore si sia un poco ingannato col giudizio di attribuire troppo a se stesso, ed in voler usare troppo l' arbitrario con questa nazione in questi tempi, e che potesse distinguere di qual sorte di uomini siano, e risolversi che con certi malestanti e fuggitivi non giovano le parole, e che con li altri non sieno necessarie; e che, se pure si avesse da fare qualche diligenza, considerasse che il rispetto che non si avesse a Sua Santità non si averebbe a lui.

Sua Beatitudine ed io avemo veduto con piacere la copia della lettera del signor marchese[1] a Vostra Eccellenza, per la quale mostra di avere a procedere con quelle considerazioni che si ricercano. Non solamente noi, ma nè ancora li nemici medesimi di Vostra Eccellenza lauderebbono che mettesse lo stato suo all' evento di una giornata[2] con chi all' incontro non mette altro che uomini, quali si hanno per tre scudi l' uno; e, se l' amore non ci inganna, a noi pare che si possa sperare che questa lepre al fine si abbi da pigliare col carro, non vedendo in che modo li nemici suoi potranno a tempo lungo reggere alle vettovaglie. Per la quale considerazione, oltre li altri rispetti, Sua Santità ha ordinato al signor duca d' Urbino che facci subito tre mila fanti, e li distribuisca fra Perugia, Orvieto, Aquapendente e Toscanella; li quali per comodo loro proprio, se non per altro, guarderanno i passi, che le vettovaglie non eschino de' confini del stato Ecclesiastico.

[1] Le marquis de Marignan; il commandait les troupes de l'Empereur et du duc dans la guerre de Sienne.

[2] Cette bataille fut livrée le 2 juillet suivant, à Scannagallo, et perdue par Pierre Strozzi.

IV.

AVERARDO SERRISTORI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 109.)

Rome, 24 janvier 1555.

Sommaire. — La situation de Sienne semble désespérée; on pense qu'elle résistera jusqu'à la dernière extrémité. Conseils de l'ambassadeur; démarches de plusieurs cardinaux en faveur des Siennois. Le Pape donne à son frère le duché de Camerino; il se propose de faire une promotion de cardinaux.

Per l' ultima mia delli xxii, inviata all' Eccellenza Vostra per staffetta espressa, le scrissi quello che avevano passato li ambasciatori Senesi col cardinal San Clemente[1], di poi col Papa e cardinal di Ferrara, e come quel giorno erono di nuovo stati da Sua Santità insieme col medesimo cardinale di Ferrara; nè di poi ho inteso quello si passassino con Sua Beatitudine, ma so bene che il prefato cardinale spedì a Montalcino[2] ed a Siena; e perchè di poi il cardinal Mignanello[3] e quello d' Armagnac[4] hanno parlato con Morone[5] di per se l' uno dall' altro, mostrando desperazione delle cose di Siena, e pregando sua signoria reverendissima che volesse fare buoni officii con li Imperiali e con Vostra Eccellenza in raccomandazione di quella città e dei cittadini. Questo modo di procedere mi fa sospettare che non sia un artificio per addormentare; e perchè si trascurino le cose, per fare qualche sforzo di mettervi vettovaglie e fare altro danno. E tanto più mi fa dubitare questa mattina il cardinal San Vitale[6]; parlando seco di queste cose, mi mostrò molto fastidio, persuadendosi che Siena avesse a cascare, e dicendomi che si sarà fatto quando quella città sarà ruinata, e che per questo non sarà fornita la guerra, e che la resoluzione loro era di fare un nu-

[1] Le cardinal Jean Alvarez, issu d'une noble famille de Tolède, de l'ordre des frères Prêcheurs.

[2] Position occupée par Pierre Strozzi, et où devait se retirer une grande partie de la population siennoise après la capitulation de Sienne.

[3] Le cardinal Fabio Mignanelli, de Sienne, s'employa à rendre la paix à sa malheureuse patrie.

[4] Le cardinal Georges d'Armagnac.

[5] Le cardinal Jean Morone, Milanais.

[6] Le cardinal Jean Ricci, Toscan.

mero di gente, le quali, quando le cose del vivere saranno ridotte all' estremo, faranno spalla a quel populo, il quale è resoluto di fare eruzione e uscirne. Ed il medesimo hanno detto al cardinal Morone; in modo che questa larghezza di parlare mi fa sospettare che non abbia sotto qualche tratto; il che mi è parso fare intendere all' Eccellenza Vostra, acciò che vegga di ingagliardire l' esercito, e farlo stare avvertito, acciò che in questo ultimo non nascesse qualche disordine. E forse non saria male in questo mese dar bando a qualche spesa di più per giuocare in sul sicuro, e levare ai Senesi quella speranza che potessino avere presa in su qualche strattagema.

Intendo il Papa essere resoluto di mandare ad effetto la cosa di Camerino, donde ha fatto venire ambasciatori; ma dicono che l' ha moderata, volendo solo aggiungere alla vita del signor Baldovino quella del signor Fabiano, ma con titoli di duca.

Ho inteso di più come il Papa disegna una creazione di dodici cardinali: due per l' Imperatore; uno per il Re di Francia; un altro per quello d' Inghilterra; e per la Signoria di Venezia il patriarca d' Aquileia; e pubblicare per quello ha in petto l' arcivescovo d' Otranto; ed il resto servitori suoi ed altri a sua voluntà.

Avendo il capitano Muzio Petrucci detto a Camillo, che saria bene con qualche destro modo vedere di addolcire li animi di questi Senesi che si trovano qui, con assicurarli della salute e del perdono appresso di Sua Maestà Cesarea, e, che da Vostra Eccellenza mi venisse dato commissione di fare con qualcuno tale officio, che per avventura si potriano risolvere a pensare alla conservazione della loro città; gli mandai oggi per Cammillo a dire, che, visto nella grande necessità che si trovava Siena, e che non poteva più durare, come li ambasciatori stessi avevano confessato, mi pareva che in questa occasione egli avesse campo largo a tentare di persuadere e confortare detti ambasciatori, ed ogni altro che giudicava a proposito, a volere pensare ai casi loro, per non cadere nell' estrema rovina, come avverrà non ci provvedendo, col ricorrere dall' Imperatore e da Vostra Eccellenza, dai quali si potevano promettere ogni bene; e che questa era la migliore e più sicura via

che potessino pigliare. È tornato Cammillo, e mi ha riferto il capitano Muzio avere fatto tale officio col vescovo di Pienza, uno delli ambasciatori, al quale, con molto vive ragioni avendo mostro essere vano tutto quelle che speravano di soccorso dei Francesi, e che le forze dell' Eccellenza Vostra erano bastanti ad impedire ogni loro disegno, e che fussi certo che la città, le donne loro e tutto anderia in bordello se non si accordavano; l' ambasciatore gli confessò essere tutto vero, e che la città stava malissimo, e gli domandò quello che potevano fare. Il capitano gli disse che ricorressino dall' Imperatore. Gli replicò che non potevano essere in tempo, e che il Papa a chi, due giorni sono, s' erano raccomandati, aveva detto loro che conosceva di non poter fare più cosa buona. E, dicendogli il capitano che, essendo l' Eccellenza Vostra quel buon principe che è, e che, nella fede sua ed in quella del Papa, che non vorrà all' ultimo mancare di ajutarli, possono sperare tutto bene e comodo per la loro città; non gli rispose a questo cosa alcuna; solo che stavano male, e che avevano bisogno dell' ajuto di Dio.

Disse di più il capitano a Cammillo, che lo Strozzi scriveva quà, che l' Eccellenza Vostra sarà necessitata sbandare una parte delle sue genti oltramontane per il Piemonte, e che allora spera di fare qualche buon effetto; e che non saria niente a proposito, perchè ogni minima speranza che è data loro li farà trattenere; però che l' Eccellenza Vostra più presto accresca che diminuisca l' esercito; e che il Mignanello gli aveva detto che saranno pure forzati, al più lungo alli x del mese futuro, chiedere accordo, non avendo da vivere.

V.

AVERARDO SERRISTORI À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 110.)

Rome, 14 février 1557.

SOMMAIRE. — Les Siennois, retirés à Montalcino, comptent encore sur un secours de la France. Que Cosme ne cesse de veiller. Les affaires de l'Empereur sont mal gouvernées à la cour de Rome.

Iersera da un amico, che mi disse averlo di buon luogo, intesi come questi Francesi avevano avuto lettere dal Re, per le quali prometteva assolutamente di mandare a maggio prossimo per soccorso di Siena un esercito regio, e di qualità di poter passare per tutto, senza che possa essere impedito, fino nel regno di Napoli. E che, in questo mentre, si facesse di quà sei in sette mila fanti, i quali aggiunti alli altri che hanno in Toscana, faccino spalla ai Senesi; in modo che possino mandar fuori quattro o cinque mila bocche disutili, con che verranno a potersi mantenere fino a quel tempo; e con questa resoluzione del Re spedirno dietro al Nati[1].

Il cardinal di Carpi[2] mi ha detto che iermattina in Concistoro, dicendo al cardinal Parigi[3] che Siena ormai dovrà cascare, poichè non ha più da vivere, che Parigi gli rispose, che altra volta gli aveva detto in Siena essere da vivere per tutto aprile, e che ora tornava a dirgli il medesimo, e che Sua Signoria Reverendissima conoscerebbe se gli diceva il vero o nò. E questi Senesi di quà si mostrano alquanto manco afflitti che prima; in modo che vo dubitando che, sotto queste demostrazioni che fanno di non si poter più tenere, non ci abbino qualche disegno; perchè, se avessino animo di accordare, il cavaliere Amerighi non cercherebbe, come intendo che fa, di cavar la moglie di Siena. Pure l'Eccellenza Vostra si dovrà presto chiarire, e vedere a che cammino vadino; e sopratutto stia avvertita, come so ch'ella fa.

In vero quà si sta male, non ci essendo persona per Sua Maestà a

[1] Nati, envoyé des Siennois à Rome. — [2] Rodolfo Pio Leonelli. — [3] Jean du Bellay.

chi si possa far capo; chè in questi tempi cosi travagliati ce ne sarebbe bisogno più che mai. Nostro Signore Dio ispiri la Sua Maestà a provvedere alle cose d' Italia più gagliardemente che non ha fatto questi anni passati; chè, non lo facendo, mi dubito d' una piena gagliarda, vedendosi il Re animato, ed ingrossare la guerra dalle bande di quà.

VI.

ANALYSE ET EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE FRANCESCO VINTA,

ENVOYÉ DU DUC AUPRÈS DU CARDINAL DE SAN VITALE (GIOVANNI RICCI), LÉGAT À BOLOGNE [1].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 97, 98, 99.)

Bologne, 9-28 juin 1554.

Arrivé le 8 juin à Bologne, Vinta est bien accueilli par le légat, qui lui communique tous les renseignements qu'il a réunis :

Dépêche du 9 juin.

Trois mille Grisons sont rassemblés entre Concordia et la Mirandole; ils sont jeunes, peu aguerris et mal armés.

Les Italiens affluent de toutes parts, du Ferrarais, du Modénais, du Parmesan, de Venise et du Milanais. Ils sont bien armés et formeront de bonnes troupes.

Le bruit court que le commandement général sera confié à Octave Farnèse, auquel on donnerait pour lieutenant le comte de Pitigliano; ce bruit est invraisemblable.

Quelle route prendront ces troupes? On parle d'approvisionnements faits à Sassuolo, dans les montagnes qui séparent le Modénais de la Garfagnana. Toutefois on pense que l'itinéraire probable serait par la Romagne, Pérouse et Chiusi. Les Français ont demandé au légat le passage, et celui-ci les a renvoyés au Saint-Père, qui seul peut prendre une décision à cet égard. On attend la réponse de Rome. Le légat met Bologne en état de défense; il a sommé les ducs de Ferrare et de

[1] Cosme s'était déclaré contre les Siennois et la France. Le marquis de Marignan commandait ses troupes et menaçait la place. Pierre Strozzi la défendait, et Blaise de Montluc y était attendu. Cependant de nouvelles forces étaient rassemblées par la France du côté de la Mirandole. La mission de Francesco Vinta a pour objet d'informer Cosme de tout ce qui se prépare contre lui dans cette partie de l'Italie.

Parme de remplir leur devoir comme feudataires du Saint-Siége; il est d'ailleurs bien pourvu d'argent.

Dépêche du 10 juin.

Les troupes de la Mirandole attendent la première paye. Il n'est pas encore question d'artillerie.

On attend l'arrivée, sur les côtes d'Italie, de la flotte française, des lansquenets et des Gascons.

Le duc de Parme, aux termes du traité, est tenu de s'abstenir d'agir contre les terres et contre les entreprises de l'Empereur.

Cosme doit se tenir sur ses gardes; la crise est prochaine : ou les troupes se débanderont, ou l'expédition aura lieu sous peu de jours.

Le Pape concède le passage, ne pouvant y mettre obstacle d'une manière efficace; il demande à connaître l'itinéraire de cette petite armée, pour prendre ses dispositions à l'avance. Peut-être la demande de passage n'est-elle qu'une ruse de guerre.

Dépêche du 11 juin.

Le 10 a eu lieu la montre des troupes à la Mirandole. On y a compté trente-sept enseignes d'Italiens, dix enseignes de Grisons. On attend de Parme quatre cents arquebusiers. La cavalerie est assez nombreuse et brillante.

«Daranno danari a tutti; e poi credo si invieranno a loro cammino, quale pochi «sanno. Hanno artiglieria ed ogni cosa ad ordine.»

Dépêche du 15 juin.

La petite armée de la Mirandole a pris la direction de la Garfagnana. Son dessein ne serait-il pas de s'emparer de Pietra-Santa, de la plage de Viareggio, et d'attendre là la flotte française?

Dépêche du 16 juin.

La marche de Strozzi[1] jusque dans le pays de Lucques à la rencontre des troupes de la Mirandole prouve du moins que les Français n'attaqueront pas de deux côtés.

Témérité de Strozzi : «Mostra ancora la sua passata, che egli è quel medesimo «che è sempre stato, arrisicoso più che prudente.»

Le légat a fait savoir à Vinta qu'au besoin Cosme pourrait disposer des troupes de la Romagne et du duché d'Urbin.

[1] On connaît l'audacieuse entreprise de Pierre Strozzi, qui, parti le 11 juin de Sienne, à la tête de six mille hommes, se porta à la rencontre des troupes qui venaient de la Mirandole, passa l'Arno à Ponte d'Era, opéra sa jonction avec la petite armée qu'il venait rallier, et la ramena à Sienne.

Dépêche du 17 juin.

Les troupes de la Mirandole passent l'Apennin. Quand elles auront rejoint Pierre Strozzi, on ignore encore la direction qu'elles prendront. Mais l'armée du marquis de Marignan, fortifiée par les troupes que lui amène Jean de Luna, est en état de combattre et de vaincre; il faut seulement de la prudence.

« Certo è che, in qualsivoglia parte, troveranno (i Francesi) i passi difficili, stre- « tezza di alloggiamenti e di vettovaglie. Laonde prudentemente farà e con più « vantaggio il marchese [1] a fuggire la giornata, purchè procuri con spesse scara- « muccie affaticarli, impedire li alloggiamenti, il cammino e le vettovaglie, e con « maturi progressi stancare l'audace celerità dello Strozzi, che, spinto dalla sua am- « biziosa vanità, cercherà di venire alle mani. Intanto le genti del signor don Gio- « vanni di Luna appariranno; ed allora con la superiorità della cavalleria, quando « l'esercito francese venisse al piano, si potrà fare nuova deliberazione; certificando « Vostra Eccellenza che, come la tardanza delle genti del signor don Giovanni ha « arrecato alli Francesi speranza di vittoria, così il suo arrivo porterà loro certezza « di perdita, ed alle forze di Vostra Eccellenza infinita reputazione. »

Dépêche du 19 juin.

Les forces des Français sont réunies; que vont-ils faire? Attaqueront-ils par le nord, ou se dirigeront-ils vers Sienne?

« Il reverendissimo legato, questa mattina, ha per cosa certa che le genti della « Mirandola sono congiunte, o infra due ore si congiungeranno con quelle dello « Strozzi, le quali dice essere state sempre sul Lucchese; e domane o stanotte si « metteranno in fazione, resoluti di quello intendono fare. E soggiunge che il duca « d'Urbino, e li suoi pratici in la guerra fanno giudizio che lo Strozzi, fatta la con- « giunzione delle genti predette, si metterà a tornarsene nel Senese, senza intricarsi « nello stato di Vostra Eccellenza, e che, da quella parte del Senese dove gli parrà « vantaggio, assalterà lo stato di quella; intanto per la via di Castro e Pitigliano « arà accresciuto e formato uno esercito da potere stare in campagna, e massime « venendo l'armata francese a Portercole. E, quanto al ripassare Arno e altri fiumi « si varrà delli ponti e barche che porta seco sulli carri preparati alla Mirandola; « nè vede che possa essere impedito dal signor marchese, il quale gli è inferiore di « genti, oltre a che, quando anche fusse dal pari o superiore, non pare abbia a « tentare la fortuna col fare giornata; perciò che lo Strozzi non mette la posta punto « eguale; il pericolo o la perdita della sua persona o delle sue genti, quanto alla « somma delle cose, può poco nuocere ai Francesi.

[1] Jean-Jacques de Médicis, marquis de Marignan.

«Monsignore reverendissimo persevera in la opinione ch' egli abbia a fermarsi «di là, e, con le spalle del Ferrarese e del Lucchese, subito tentare le cose di Vostra «Eccellenza; e, non potendo le forti, impadronirsi delle terre deboli, per fortifi- «carle e fomentare la guerra da quelle bande, parendogli possa valersi più presto «dell' armata francese per la vicinità di Viareggio; e tiene per certo, pigli lo Strozzi «qualsivoglia delle due deliberazioni, non mancherà di tentare Barga.

«Egli pare che i Lucchesi non solamente gli dieno passo; ma, ritenendolo nelle «loro terre, mostrino allo Strozzi, che potria fondare la guerra da quelle parti.»

Dépêche du 25 juin.

Vinta s'adresse a Bernardo Giusto; il lui transmet les conseils des hommes de guerre, ceux du légat et les siens propres; il présage la victoire à l'armée du duc Cosme.

«Il reverendissimo legato mi diceva che le genti del signor Camillo Colonna «arrivavano a Cortona, e quelle del regno accelerevano l'espedizione, e Sua San- «tità per tutti i rispetti soldava gente in Roma.

«Quanto alle cose nostre, poichè il signor don Giovanni de Luna è arrivato con «le sue genti in Pisa, mi pare sieno in sicuro; nè credo, volendo lo Strozzi tor- «narsene, possa più senza lasciarvi buona parte del pelo. Penso piuttosto voglia «annidarsi nel Lucchese, o dove egli è, ne' luoghi aperti della Valdinievole, sino all' «arrivo dell' armata francese a Viareggio con li Guasconi; della quale non s'intende «cosa alcuna di certo, se non che li Guasconi sono a Marsilia, ed aspettano ogni «dì di essere imbarcati; ma voi di costà, per via di Genova, ne avete miglior «chiarezza.

«Il duca di Ferrara messe le poste in Garfagnana per avvere li avvisi dal campo «francese, e da Modena viene scritto che lo Strozzi si maraviglia oramai che li «Guasconi non arrivino.

«Con tutto ciò, il reverendissimo legato ed io non possiamo penetrare, come li «Lucchesi si scusino di continuare con le vettovaglie al campo francese e con allog- «giarlo in altra maniera che per passaggio, benchè imputeranno ogni cosa alla «forza; tuttavia qui ed in Ferrara si è volgarmente detto, li Lucchesi essere Fran- «cesi, ed avere alzato le insegne di Francia; cosa che per chi ha giudizio non si «crede.

«Resta che il principe Doria tragetti con prestezza li Spagnuoli di Corsica, ed a «Cortona sia qualche capo per indirizzare la mossa, e voltare quelle genti nel Se- «nese, e sopratutto che le fortezze e le terre del duca, Nostro Signore, sieno fe- «delmente guardate, e resti vana la voce dello Strozzi e dei fuorusciti, e la spe- «ranza che hanno di trovare i popoli e le porte aperte. Ed il signor marchese

«abbia cura, nel fare li alloggiamenti, che non metta la persona sua ed il corpo «dell' esercito in luoghi non securi. Intanto tenere la mira, ed esecutori alle prov«visioni de' grani vecchi e nuovi. Ed, ancora che i Francesi abbino con esso loro «i Luterani, che sono i Grigioni, ed aspettino li Mori d'Algeri e li Turchi, avremo «nondimeno, per la Dio grazia, la vittoria, per la quale è necessario non mancare «di tutte le debite provvisioni, con ogni diligenza e vigilanza [1].

§ III. EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE PERO PELIDO,

ENVOYÉ DU DUC COSME I[er] À VENISE [2].

I.

PERO À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 124.)

Venise, 4 juillet 1556.

Sommaire. — Le pape Paul IV est tout français. Desseins de la France en Italie. Projets chimériques attribués au Pape; constitution de l'Italie : 1° un roi des Romains, italien, dans les États de l'Église; 2° un roi de Naples italien; 3° un duc de Milan italien; 4° un revenu de cinquante ou soixante mille écus assuré au Souverain Pontife pour tenir son rang. Le roi d'Espagne, Philippe II, semble disposé à porter peu d'intérêt aux affaires d'Italie. Nouvelles diverses.

Le lettere che sono venute da Roma conformano in tutto e per tutto con quello che scrive Vostra Eccellenza Illustrissima per le sue del XXVII

[1] Le 2 juillet, le marquis de Marignan remporta sur Pierre Strozzi la victoire de Scannagallo, entre Marciano et Lucignano. Nous avons trouvé dans les archives de Toscane deux lettres du seigneur de Lansac, prisonnier du duc Cosme, et six lettres de Blaise de Montluc, un des plus énergiques et des plus obstinés défenseurs de l'indépendance des Siennois. Ces huit lettres ne touchent qu'à des questions de détail, et ne présentent qu'un intérêt secondaire.

[2] La bataille de Scannagallo avait ruiné les dernières espérances des Siennois. Soutenus par le vaillant Blaise de Montluc, ils se défendirent avec héroïsme pendant plus de neuf mois encore (du 2 juillet 1554 au 21 avril 1555), et ne se rendirent que lorsqu'ils furent réduits à la dernière extrémité. Même après la capitulation ils quittèrent en grand nombre la cité, et se réfugièrent à Montalcino, où ils fondèrent une république, qui se maintint, sous des gouverneurs désignés par la France, jusqu'après la conclusion du traité de Cateau-Cambrésis, en 1559.

del passato; in quanto che s' intende con molta maraviglia e non con molto piacere di questi Signori che il Papa[1] andava continuando, anzi peggiorando nel suo modo di procedere, e che per la parte degli Imperiali non si vedeva pensare a rimedio alcuno; parendo che ve ne fossero molti e non difficili, quando si fossero fatti in tempo.

Io scriverò quello che ho inteso e da ottimi autori; e sebbene sono cose che vengono da Roma, potrà essere facilmente che costà non sieno penetrate. Quà è stato detto, e non sotto le logge di San Marco[2], ma da persone gravissime ed a persone publiche, che il Navagero, ambasciatore di questi Signori a Roma, ha scritto che il Papa, mostrandogli il marchese di Soria[3] gli disse : «Io tengo questo poltrone in Roma a suo «malgrado, solamente perchè egli sia presente e testimonio alla sco«munica, alla maledizione ed alla punizione che in breve faremo contro «quel marrano dell' Imperatore e del Re di Spagna, suo figliuolo[4].» Monsignor de Lodève[5] ha detto che il cardinale di Tournon gli ha scritto avere lettere dal Re suo, per le quali gli ordina che spenda in servizio di Sua Santità tutta l' autorità, tutto il favore, l' ajuto degli amici o servitori di Sua Maestà, e faccia intendere al Papa che non tema di persona, e che attenda a colorire i suoi disegni, e si prometta in suo ajuto la corona, il regno, e tutte le forze sue; e, non bastando quelli, farà che il Turco vi impiegherà parte del suo potere; e che in somma

[1] Le pape Jules III était mort le 23 mars 1555; Marcel II, son successeur, qui semblait animé des meilleures intentions, ne fit que passer sur le saint-siége. Élu le 7 avril, il mourait avant la fin du mois. Ce fut alors un vieillard octogénaire, le cardinal Caraffa, qui fut appelé à occuper la chaire de saint Pierre sous le nom de Paul IV. Issu d'une noble famille napolitaine, le Pontife ne s'inspira que de sa haine contre les Espagnols, et poussa le roi de France à enfreindre la trêve de Vaucelles et à reprendre les hostilités. Paul IV, dont le caractère violent et l'esprit chimérique attirèrent sur l'Italie de nouveaux malheurs, suivit l'exemple des Paul III et des Jules III, et combla, comme eux, de faveurs son indigne famille. On sait les éclatantes disgrâces qui succédèrent, du vivant même de Paul IV, à la scandaleuse fortune des Caraffa.

[2] C'est-à-dire sur la place, parmi les faiseurs de nouvelles.

[3] Ambassadeur de Philippe II à Rome.

[4] Voyez les légations de Serristori (p. 355-380).

[5] M. de Gabre, évêque de Lodève, ambassadeur de France à Venise.

ha a pigliare la protezione di casa Caraffa[1]. Ed il medesimo scrive al Papa il cardinal Caraffa. Dopo le quali lettere subito fu investito don Antonio del contado di Bagno[2].

Ieri Lodève ebbe lettere dal conestabile in conformità di questo; ed una rimessa di cinquanta mila scudi, perchè subito li rimetta a Roma, secondo m'ha detto l'ambasciatore di Ferrara, che ebbe ieri dette lettere dal duca, suo signore, per corriere espresso, con avviso che la regina aveva partorito due putte, ad un portato, delle quali n'era morta una; e che a Marsilia si metteva in ordine l'armata per ricondurre il cardinale e lo Strozzi, ancorchè questo potesse essere stratagemma per non essere appostati, volendo la ragione che si tengano più sicuri per terra. Oltre che tanto più facendo quel viaggio, potriano dar caldo alla leva de' Svizzeri, che viene scritto che il Papa disegna fare, e che per questo vi sia il vescovo di Terracina.

Non lascierò di scrivere, sebbene pare che abbia del favoloso, essendo in bocca di persone segnalate, il gran modello che il Papa ha proposto al Re di Francia. Dicono che Sua Beatitudine disegna fare un Re de' Romani che risegga in Roma, e, coronato di quella città, dargli tutto lo stato Ecclesiastico; e questo Re sia il cardinale Caraffa : fare un Re di Napoli, Italiano, ed un duca di Milano pure Italiano; a che il Re concorse, offerendo lasciar volontariamente tutto quello che ha e che pretende in Italia, purchè l'Imperatore faccia il medesimo per amore o per forza; e che ai Pontefici si assegni una entrata di cinquanta o sessanta mila scudi, con la quale possano mantenersi; ag-

[1] Henri II avait été trompé par le cardinal Charles Caraffa, envoyé en France au nom du Souverain Pontife, son oncle, il avait promis au Roi monts et merveilles.

[2] Antoine, frère du cardinal Charles. Tels sont les principaux membres de la famille de Paul IV. Son frère, Alfonse Caraffa, comte de Montorio, avait eu cinq fils : deux, Ferrand et François, moururent en bas âge; les trois autres sont, Jean, comte de Montorio, puis duc de Paliano; Antoine, marquis de Montebello et d'autres terres, dont fut violemment dépouillé son fils Jean-François de Bagno; un autre fils d'Antoine fut nommé cardinal à dix-sept ans; il est connu sous le nom de cardinal de Naples. Enfin le dernier fils d'Alfonse de Montorio était le fameux cardinal Charles, tout-puissant à cette époque, et plus tard, sous le pontificat de Pie IV, dégradé, condamné à mort et exécuté. On connaît et cette sanglante catastrophe et la réhabilitation des Caraffa, sous Pie V.

giungendo non essere miglior modo per fare che Italia et utta la Republica Cristiana stia pacifica e quieta. I Francesi hanno cavato fuora, che l'Eccellenza Vostra, essendo principe italiano, s'accomoderà volentieri, e che il Papa l'ha già persuasa. Se bene queste cose, come ho detto, par che abbino del favoloso, sapendo che Vargas[1] le scrive alla corte, che le scrive il conte di Monte, ecc. che l'escono da persona segnalata, ho voluto scriverle io ancora. Come scriverò che il Foglietto ha detto all' ambasciatore di Urbino, che il duca suo[2] va facendo uomini d'arme così bellamente. Ed il medesimo ambasciatore di Urbino mi ha detto avere avviso, come al duca suo era arrivato un gentiluomo Spagnuolo mandato dal Re Filippo, e che, subito arrivato, era cascato malato e gravemente, di maniera che il duca aveva mandato per medici a Roma in gran diligenza; nè si sapeva il negozio per il quale era stato spedito. Se altro s'intenderà in questo proposito non mancherò di darne avviso.

Hanno questi signori lettere dalla corte del Re de' Romani; e s'intende che le cose d'Ungheria non andavano bene, essendo le genti del Turco sopra Szigeth, luogo molto forte, secondo si dice.

Qui s'aspettava d'intendere che l'armata imperiale fosse intorno a Cività-Vecchia, e si è inteso che l'ha passato il Zante, e si crede sia andata per pigliare all' improviso le sedici galere Turchesche che sono uscite, e stanno per guardia dell' Arcipelago.

È parso ancora a me a proposito il ritornare in Collegio, per mostrare a Sua Serenità[3] che io con ragioni, e come bene informato dell' animo di Vostra Eccellenza Illustrissima in questo particolare, m'ero rallegrato con lei della sua esaltazione; ed è stato molto a proposito che subito ch'ella ha avuto notizia che sia stato creato doge, abbia fatto questo officio, il quale è stato accettissimo.

Io mando a Vostra Eccellenza Illustrissima un Vitruvio, interpretato e commentato da messer Daniello Barbaro, eletto patriarca d'Aquileia, opera che diletterà e gioverà massime a quelli che si dilettano e s'intendono in questa scienza.

[1] Ambassadeur de Philippe II à Venise. — [2] Le duc de Ferrare. — [3] Le nouveau doge, Lorenzo Priuli.

Questi signori hanno per avviso che l'Imperatore fa gente, e che ha in essere tre mila cavalli. Le cose di Piemonte si stanno così, e pare piuttosto che i Francesi vadano tergiversando ed a mal cammino che altrimenti; e, sebbene danno buone parole, non si partono da tristi fatti, secondo m'ha detto don Giorgio Manricq, venuto di là pochi dì fà. E pare disperato per il modo di provvedere degli Imperiali, ed ha grandissima paura, che, sotto questa tregua[1], i Francesi non carpiscano una di queste tre piazze, cioè: Alessandria, Asti o Verzelli; sapendo esso che non pensano mai in altro, e che i nostri stanno disordinati. E gli pare che il Re Filippo ed il suo consiglio tenga le cose d'Italia per accessorie e non per principali, come dice, che le doverebbono tenere; essendo che non saranno nè anco sicuri in Spagna, quando saranno fuora d'Italia. Donde, se fanno come hanno cominciato, secondo il giudicio suo, saranno fuora presto.

II.

PERO PELIDO À COSME I[er].

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 131.)

Venise, 10 avril 1557.

Sommaire. — Expédition de Naples. Chances favorables ou contraires. Neutralité des Vénitiens. Influence de Cosme en Italie. Le duc d'Urbin.

Quà per adesso, circa le cose del mondo, non si parla d'altro che de' disegni del Papa e de' Francesi[2]; nè si sa ritrovare il bandolo di questa matassa così scompigliata; vedendosi che non hanno esercito da potere invadere il regno, e pur dicono volerlo fare; nè si sente dare al tamburo in luogo alcuno, il che fa credere tanto più che sia vero che il principe di Salerno[3] porti buona somma di denari su l'armata fran-

[1] La trêve de Vaucelles, conclue le 16 juin 1556.

[2] Il s'agit de l'expédition que le duc de Guise, à l'instigation du pape Paul IV, tentait alors contre le royaume de Naples.

[3] Ferrante Sanseverino, prince de Salerne, une des plus nobles victimes des dissensions et des malheurs de l'Italie.

cese, e disegni dare in terra in qualche parte del regno, e lì far gente, con le quali e con quelle che vi andranno pensino fare qualche effetto. Ed anche può essere che abbia qualche trattato per le mani; benchè, essendosi avuto tanto tempo, a tutto si deve essere pensato e rimediato, con le mutazioni dei presidii, de' governatori, de' ministri, e con li altri modi che si usano in caso di sospetto; che i popoli di quel regno sieno per aprire le porte delle città a quel principe, essendo il duca d'Alva gagliardo in campagna, non ha del verisimile. Anzi si ha da credere, che sia per intervenirsi come intervenne al Strozzi in Toscana, il quale non trovò cane che gli abbaiasse. Tosto si doverà chiarir il mondo.

Iermattina don Giovanni d'Ayala[1] domandò a questi signori il passo per li due reggimenti di Tedeschi che doverano imbarcarsi a Trieste; li quali verranno in Lombardia, e si gireranno dove sarà più espediente; di maniera che l'Imperiali saranno per tutto superiori; e pur doveranno qualche volta comparire le galere tanto aspettate a Genova con li tre mila Spagnuoli e col danaro, che ogni volta sarà opportuno; e se Correggio accende un pochetto di fuoco, come pare abbia cominciato nel stato del duca di Ferrara, tenendosi quà per cosa certa che vi sia entrato buon numero d'Imperiali, tanto da piedi come da cavallo, bisognerà pur gente per assicurare quel duca, e non poca.

Ma la somma delle cose si riduce nella risoluzione che piglierà Vostra Eccellenza Illustrissima, essendo universal giudizio che le sue armi, stando fermi questi signori come sono per stare, sieno per dare la vittoria a quella parte alla quale aderiranno; di che questi signori ancora stanno dubbii, avendo per le ultime da Roma che il Papa ha riattaccato con lei nuova pratica; da altra banda sono informati della venuta costà del signor don Giovanni di Figherra, e del ritorno del signor don Luigi di Toledo dalla corte; e stavansi aspettando il successo, avendo per fermo che la non sia per starsi neutrale.

Dalla Corte Cattolica ci sono lettere del XXI del passato, che danno

[1] Envoyé de l'Empereur à Venise.

avviso, come ai XVIII, un' ora dopo mezzo giorno, Sua Maestà s'imbarcò a Calais, ed in quattro ore fu a Douvres senza una molestia al mondo; ed è stata mandata una nota degli apparati per la guerra che si disegna fare da quelle bande questo anno, che a ridurla in somma sarà uno esercito di trentacinque mila fanti, e dodici mila cavalli, con settanta pezzi di artiglieria, sei mila cavalli per tirarla e sei mila guastatori. E si tiene per fermo, che anche dalla parte d'Inghilterra si sia per rompere; ma si crede che tutto debba essere tardi per causa de' viveri; e, ancora ch' io sappia che la sarà stata particularmente avvisata dal vescovo de' Tornabuoni, non ho voluto mancare di darne il riscontro; come *etiam* non voglio lasciar di dire che questi signori hanno dubitato che le genti Francesi fossero per molestare lo stato di Urbino, avendo avuto avviso dal loro ambasciatore, che risiede in Francia, che il Re gli aveva detto che sapeva che quel duca s'era accordato col Re Filippo, e per opera di Vostra Eccellenza Illustrissima; le armi della quale pensano però che fossero per dargli aiuto, avendo scritto quà Sua Eccellenza [1] più d'una volta che stava di buon animo, e che non gli sariano mancati delli aiuti, quando fosse stato molestato; e quà ha acquistato riputazione nel modo con il quale si è governato.

III.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 133.)

Venise, 17 avril 1557.

SOMMAIRE. — Nouvelle prématurée d'un grand armement maritime des Turcs destiné à appuyer l'expédition française. La misère est extrême en France. M. de Vendôme est disposé à tenter la conquête de son royaume de Navarre. Acquisition de têtes antiques d'une rare beauté, proposée à Cosme Ier.

Noi siamo stati quà due dì con un gran cocomero in corpo, essendo tornato un mercante di questa terra di Levante, ed avendo portato let-

[1] Le duc d'Urbin.

tere del Bailo di questa republica, date in Andrinopoli alli XI del passato, e divulgato che aveva veduto in acqua cento venti galere, la maggior parte delle quali erano per uscire in servizio di Francia; e per tutto si affermava che le lettere portavano il medesimo. E la cosa si credeva tanto più, quanto nello stesso tempo erano venute lettere di Francia, dell' ambasciatore di questi signori, del primo di questo, dove era scritto che il Re di Francia gli aveva detto che il Turco manderebbe ottanta cinque galere in Ponente. Ma il principe[1] ieri, all' officio, disse all' ambasciatore di Urbino, che le sudette lettere delli XI non portano circa l' armata cosa alcuna di più di quelle che portarono le del primo, e che il Bailo non avrebbe scritto, se non fosse stata l' occasione di questo mercante; dicendo nelle sue lettere, che, non essendo ancora tornato il Signore dalle caccie, non si poteva sapere cosa alcuna di nuovo; ma che si aspettava fra dieci giorni, e, si diceva, per tornare subito in Costantinopoli, dove si vedrebbe l' ordine che si desse, e subito spedirebbe.

Quà le cose dell' arsenale vanno per l' ordinario, come andranno fino al nuovo avviso; nè si può in questi casi dell' armata avere il più certo contrasegno, che il guardare quello che fanno questi signori.

Le sudette lettere di Francia portano, che in molte parti di quel regno, e specialmente in Picardia ed a Lyon, cascano le persone per le strade per la fame. Danno anco avviso come monsignor di Vendôme, il quale pretende al regno di Navarra, ha fatto intendere al Re, che si trova secento mila scudi, e che i suoi popoli gli promettono dargli sei mila fanti pagati per sei mesi, quando voglia fare l' impresa di Pampalona; la qual cosa non pare che da Sua Maestà Cristianissima sia approvata. Viene anche scritto, che quel Re ha gran pratiche in Germania, e che spende molti danari per sturbare che il Re Filippo non possa trarne quanta gente vuole, e che non gli mancherà qualche Alberto.

Questi signori hanno avviso, e, dicono, non senza fondamento, che i Francesi vogliono fare l' impresa di Cortona, e che non l' hanno molto difficile, ma si bene per importante per loro, per assicurarsi che da

[1] Le doge.

quella banda non si possa fare loro danno. La cosa esce da tali autori, che non ho voluto non la scrivere, sebbene l' ho quasi per un sogno.

Dirò anche, come messer Alessandro Caravio è venuto a trovarmi, e mi ha detto avere sette teste di marmo, antichissime, portate d' Atene, simili alle quali afferma non esserne fin qui viste; le tiene per cosa divina, degne di ogni grandissimo principe; e dice che non si possono pagare per denari; non le vuol lasciar vedere nè mettere in vendita, finchè non sa se Vostra Eccellenza Illustrissima, alla quale vorrebbe in ogni modo darle, si risolva di volere attendere alla pratica. Accenna però che la spesa non sarà ingorda, considerata l' eccellenza e rarità, per non la chiamare come esso, singularità delle teste. Io gli ho risposto che in questi tempi i denari sono cari; e che le vedrò.

IV.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 131.)

Venise, 24 avril 1557.

SOMMAIRE. — Négligence de Philippe II en ce qui touche l'Italie; activité du roi de France. Le duc de Guise dans les Abruzzes. Cette entreprise désapprouvée par Henri II. La Toscane menacée. Question de préséance entre l'ambassadeur de France et l'ambassadeur d'Espagne. Les sept bustes antiques. Nouvelles du Levant.

Questa perdita di Valfenera ha stordito ognuno, e si tiene per perduto quel poco di residuo che Imperiali tengono in Piemonte; dubitandosi che poi lo stato di Milano non possa stare, atteso che verrà ad essere assediato da ogni banda; nè si vede che il Re Filippo faccia pure provvisione di un capo per le cose della guerra in quello stato; e questi uomini di quà si risolvono a credere che Sua Maestà Cattolica abbia grandissimo mancamento di danari e non meno di consiglio. Al contrario il Re di Francia attende a rimettere continuamente danari in questa città, dove sono arrivati due corrieri carichi, l' uno dopo l' altro; e dicono che ne vengono degli altri. Intendesi che quel Re cava gros-

sissima somma di denari al presente, per concedere a tutti quelli che hanno beneficii di qualunque sorte nel suo regno, che li possa renunziare a chi gli pare, cosa desideratissima universalmente da tutti. Viene anco scritto che mette in ordine un grosso esercito, per essere attore anco dalle bande di là, e che disegna andare a trovare l'inimico in Fiandra; ed intanto in Italia sono vittoriosi in ogni luogo. È venuto qui Franceschino del duca d'Urbino, qual dice partirsi dall' esercito francese che è entrato negli Abruzzi, ed in prima giunta si è impadronito di Campli, luogo di madama di Parma, di Contraguerra, di Coropoli, di Colonnella e della Torre di San Martino; e referisce che per tutto hanno trovato vettovaglie, e che vanno con animo di aver a fare delle facende; sebbene la fanteria non è molta nè molto bella gente, ma la cavalleria, secondo lui, è bellissima. Dice aver incontrato un segretario del Re, che andava con grandissima diligenza a trovare monsignor de Guise; e qui si è detto e si continua di dire, che il Re manda a supplicare al Papa che non voglia perseverare in questa impresa del regno, mostrando a Sua Santità che, non solo non è per riuscire, ma che è pericolosissimo di mandare a perdere tutto quello esercito; ed in somma cerca di persuadere che tutte queste forze si voltino in Toscana, con mostrare che l'impresa sia facilissima e riuscibilissima; aggiungendo che i nostri fuorusciti offeriscono quattrocento mila scudi e sei mila fanti pagati per un anno, ovvero dodici mila per sei mesi: cose che, a mio giudizio, hanno del favoloso; ma, poichè le vengono dette per tutto, non ho voluto mancare di scriverle.

È nata quà grandissima differenza fra l'ambasciatore di Francia e Vargas circa la precedenza; e, avendola presentita, questi signori hanno ordinato, che oggi al vespro e domani alla messa, ed al pasto che fa il Doge per la solennità di San Marco, non si trovi nè l'uno nè l'altro; e si dubita che la cosa sia per andare a dilungo così, se non si fanno venire nuove lettere dall' Imperatore.

Ho vedute le sette teste del Caravio, venute d'Atene, e con effetto sono bellissime e degne della guardaroba d'ogni grandissimo principe; ma a me pare che il prezzo guasti ogni cosa, avendomi detto il prefato

Caravio, che i suoi compagni, che sono due, si fanno pregare a condiscendere a darle per mille scudi; e, avendogli io detto che non crederò mai che Vostra Eccellenza Illustrissima sia per risolversi a fare simile spezza in sette pezzi di marmo senza averli veduti, mi ha risposto che è sicuro che, se ella le vedesse, non se le lascierebbe uscire dalle mani per due nè per tre mila scudi. E anche ha accennato che si metterà a venire costà, e le condurrà seco; tanto confida nella bellezza delle teste, e nell' intelligenza che ne ha Vostra Eccellenza.

Questi signori ebbero iersera lettere di Andrinopoli, del XXX passato. Quello che si è potuto intendere, e per molti riscontri, è che alli XXVII il Turco era tornato dalle caccie con podagra; e che l' uomo di Francia [1] aveva subito presentato una supplica, con la quale baciava la mano, in nome del Suo Re, al Turco, e domandava con ogni istanza l' armata, mostrando essere questo anno più opportuna che mai; e che la podagra aveva aggravato più del solito, di maniera che, fino a quel dì, non era stata data risposta alcuna. Scrive che, per quanto si sapeva, nell' arsenale si lavorava lentamente, e che non era comparsa ciurma nè panatica per più che per trenta galere; e che si stimava che tal numero fosse per uscire solo per guardia de' suoi luoghi.

Cominciasi a dire che questa Signoria non manderà i fanti, che la suole mandare per guardia di Corfou, di Candia, nè degli altri suoi luoghi, quando l' armata Turchesca esce per venire in Ponente.

Post-scriptum [2]. Una spia de' Francesi è venuto stamane a dirmi, che per cosa certa i Francesi hanno trattato in Toscana; ma che non sa il particolare, e crede sia in Siena. In Bologna sono lette tutte le nostre lettere.

[1] M. de la Vigne, envoyé de Henri II à Constantinople. (Voyez *Négociations de la France dans le Levant.* Charrière, t. II, p. 283 et suiv.) — [2] Déchiffré.

V.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 131.)

Venise, 1er-8 mai 1557.

Sommaire. — Démarche pacifique du connétable de Montmorency. Négociations du cardinal de Tournon pour engager les Vénitiens à s'allier avec la France. La flotte turque n'est pas à craindre cette année. Grands préparatifs de guerre en France.

Si è detto che il conestabile di Francia aveva fatto intendere al cardinal Polo, che vedesse, con licenza del suo Re, d'abboccarsi seco in qualche luogo sicuro, promettendo che da tal abboccamento ne risulterebbe cosa utilissima e santissima per tutta la Republica Cristiana; ma che il Re Filippo non se ne era contentato; però la cosa non è creduta.

Pare che questi signori abbiano avviso che M. de Guise sia per tentare se potesse pigliare qualche luogo negli Abruzzi, fortificarlo, munirlo e presidiarlo, di poi tornar indietro, e così ha ordine dal suo Re; la cui Maestà, per quello si dice, non resta punto satisfatta dei collegati.

La differenza della precedenza fra Spagna e Francia si sta pure così, e si crede sia per andare a di lungo, per chi sa il modo del procedere di questa republica.

Noi siamo ritornati quasi nel medesimo predicamento, nel quale trattamo li dì passati, quanto alla pratica di accordare con Francia; e dicesi quà tutto il negozio essere nel cardinale de Tournon.

Da otto giorni in quà, sono venuti di Francia quattro corrieri con denari, e questa sera o domattina se ne aspetta un altro.

Domani comincieranno a comparire sul Veronese le quindici insegne di Alamanni che doveranno traghettare a Trieste, e si dà pressa a' cavalli. A quest' ora si devono essere abboccati il signor don Ferrante ed il cardinal di Trento [1], per consultare delle cose della guerra in quello stato, le quali non vanno punto bene.

[1] Le cardinal Cristoforo Madruzzo.

Quel che per ora si può scrivere di quà è che questi Signori, per lettere de' XIV e XV del passato del Bailo loro di Levante, sono avvisati che del certo, per quest' anno, da quella banda non uscirà armata per Ponente, ma solamente circa trenta galere per guardia del paese; e per questo quà è stato sospeso l'armare sei galere, che, secondo una parte che si era presa, s'era dato ordine di armare. Scrive bene il medesimo Bailo, che per importunità, per preghi e prezzo dei ministri Francesi, quei Pacha corrotti e subornati avevano estorta di mano del Signore una lettera di commissione diretta a Sala Reys, che comanda che quei vascelli che si trovano in Barberia si congiungano con l'armata francese. Dicono quà la cosa lunga ed incerta, nè si stima che quel ministro sia per lasciar sola quella costiera, e sia per mettersi a risico di perdere quei legni, sapendo benissimo che l'armata imperiale tutta giunta insieme sarà superiore e padrona del mare. In somma quà si ha per una buonissima nuova, e così è con effetto; aggiungesi che da Costantinopoli viene scritto da più particulari per cosa certa, che fra il Turco ed il Re dei Romani è conclusa tregua.

Di Francia scrive l'ambasciatore di questa republica, de' XXV del passato, che il Re faceva grandissima provvisione di denari e di gente per tutte le bande: prima, che fa calare cinque mila Svizzeri in Piemonte, e che disegna mandare su la sua armata cinque mila fra Tedeschi e Francesi nel regno di Napoli, e che per l'impresa della banda di là fa altra leva di Svizzeri; e conduce altri Alamanni e suoi Francesi, e gran cavalleria. Ma si crede che non si possano fare tante cose, e che alla fine il giuoco sia per voltarsi; sebbene in questo principio la fortuna arride a quella nazione.

VI.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 131.)

Venise, 31 avril 1557.

Sommaire. — Le duc de Guise quitte le royaume de Naples. Le duc d'Albe envahit les États de l'Église. Les Français se plaignent hautement du Pape et des siens. Avis reçus de Rome. Le Souverain Pontife paraît disposé à se rapprocher de l'Espagne; détails à ce sujet.

Il signor ambasciatore Vargas mi ha fatto intendere in questo punto, come spedisce a Vostra Eccellenza con un dispaccio del signor duca d'Alba, e mi ha communicato la relazione che porta un cavaliero Spagnuolo, spedito dal medesimo duca alla corte, della ritirata o più tosto fuga notturna dell' esercito francese, la notte dei XXVII, venendo li XXVIII con un grandissimo temporale nello Stato Ecclesiastico; e, quando questo partì, era già M. de Guise di quà dal Trento circa quattro miglia. È partito in tempo; ha fatto una strada tale, che non se li è potuto far danno alla coda. Riferisce che era grandissima discordia fra Francesi e Pontifici, e che molto disonestamente parlavano del Papa e di tutta la casa di Sua Santità; che il duca di Pagliano[1] era stato maltrattato di parole da M. de Guise, e che era stato tre giorni che non era entrato nella sua tenda; che si giudicava che fosse per andarsene con ogni celerità in Francia, perchè così dal Re gli era stato ordinato; e che lo Strozzi ed il duca di Pagliano, con le genti che faceva il Papa, restavano nella Marca, per opponersi o per defendere quei luoghi, che il duca d'Alva avesse disegnato espugnare o occupare. Ma pare che Sua Eccellenza abbia divulgato di non volere danneggiare i sudditi del Papa, ma che dia voce di volere andare a Roma. Vargas mi aveva detto ch'io non scrivessi a Vostra Eccellenza cosa alcuna di questo, presupponendo, come è di ragione, che il duca d'Alva le debba dar conto di tutto; ma ho voluto peccare piuttosto in questa parte, parendomi che così convenga.

[1] Neveu du Pape.

In Piemonte pare che il caldo dei Francesi si sia un poco raffredato, poi che Cuni ha fatto resistenza, e che vi si sia mandato dentro nuovo soccorso.

AVIS REÇUS DE ROME[1].

Roma spera su questi maneggi di pace; e si fonda assai sù le prediche del Papa, le quali non sono più così tremebonde verso il Re Filippo come solevano. Anzi, la mattina della coronazione, tutti i favori furono dei cardinali Imperiali. Poi, in processo della predica, disse che gli promotori della persona sua al Pontificato non si erano mossi da spirito divino, ma che quelli che ultimamente erano concorsi, veramente erano stati ispirati dal Spirito Santo. Si estese poi in escusare il Re Filippo degli errori suoi. A questo si aggiunge (che pure dà speranza a Roma) che il Caraffa ed il Camerlingo si trovano spesso insieme; e, di ordine di Nostro Signore, il Camerlingo ha cominciato ad intromettersi nelle facende pecuniarie, ed è pregato da Caraffa ad adoperarsi gagliardemente per la pace; e ragionasi che ci sia disegno di parentado fra di loro. S' intende ancora che il Papa sia molto bene disposto verso i signori Farnesi, e parendogli a lui di averli sino ad ora trattato benissimo, ne ha piacere; biasimando con parole, senza nominare alcuno particolare, coloro che più volte l' hanno persuaso a fare il contrario.

I Francesi sono di quà del Trento, ed a questi dì si è fatta una fazione, dove parecchi di loro cavalli vi sono restati.

Sono passate le galere con li Tedeschi a Napoli; e credesi che li sbarcheranno a Terracina, per venire ad Anagni, e per stringersi i panni alle spalle.

Intendo che il Papa ed i Francesi sono in rottura più che mai insieme; e che il Re si duole pubblicamente di Caraffa, e lo chiama mancatore di fede; nondimeno la pratica dell' accordo fra il Papa ed il Re

[1] Ces avis, reçus à Venise, sont transmis par Pero au duc Cosme.

Filippo va molto fredda, per quello ch' io ne intenda. E questo nasce forse dalli rumori che vanno attorno delle cose di Siena, che il Re Filippo la dia al duca di Fiorenza; ma intendo però di luogo assai buono, che l' accordo si stringe per via di Pacheco e del Camerlingo, e che anche Caraffa ha scritto a Polo, di commissione del Papa, una lettera molto copiosa ed amorevole, pregandolo che s' intrometta in questo accordo, e, intanto che si tratta del modo, veda di mantenere il Re in buona disposizione; benchè la duchessa di Paliano ha detto a M. Giovanni da Nepi, che lei crede che tutto questo che fa il Papa sia ad arte, per dar pastura agli Imperiali, ed intanto provvedersi di gente e di danari.

VII.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 133.)

Venise, 3-10 juillet 1557.

Sommaire. — Tout est en suspens. Toutefois les espérances de paix semblent plus éloignées que jamais. Influence du duc Cosme en Italie; cession qui lui est faite par Philippe II de la république de Sienne. Situation de la France; l'apparence et la réalité.

Quà ancora era avviso che lo Strozzi, col figlio del duca di Paliano, era passato in Francia, e che Guise aspetterebbe il ritorno suo, senza fare alcuna risoluzione; e che intanto il suo esercito attende ad ingrossare e fortificare e farsi patrone di quelle frontiere, che, secondo i discorsi di quà, vuol dire un fuoco perpetuo al regno ed a tutta Italia.

Questi Signori mostrano il medesimo dispiacere di vedere tuttavia allontanar più la speranza della pace che ne mostra essa[1]. Fu da Sua Serenità[2] molto lodato il ricordo amorevole e prudente che la dà intorno a ciò, commettendomi che, a suo nome, ne la ringraziassi, e la certificassi che non sono per desistere dai medesimi buoni officii che

[1] Le duc Cosme. — [2] Le doge.

hanno fatto sempre; e di più ch'io la esortassi, a nome loro, che la volesse essa ancora continuare di fare il medesimo, mostrando però di sapere che la non manca.

Questa volta doverà essere anco costà la ritirata de' Francesi da Cuni, ed in che modo! Nè poteva succedere in miglior congiuntura, accompagnata massime con non so che disturbo dell' impresa di Guastalla; la quale s'aspetta di essere soccorsa in modo ed in tempo che non se ne arà da temere. Sebbene li avvisi che vengono da Ferrara fanno l'esercito di quel principe molto grosso, dubitasi quà per la maggior parte che la dieta Anconitana possa partorire qualche cosa fastidiosa, e massime di quelle previste e predette più volte da Vostra Eccellenza Illustrissima.

Comunicai giovedì mattina in Collegio l'avviso della concessione dello stato di Siena [1], nel modo che la me lo scrisse. Tutto il senato mostrò di sentirne molto piacere, e Sua Serenità, avendo prima risposto quanto ho detto in materia della pace, perchè prima avevo parlato in quel proposito, mi disse la prima cosa, che, a nome suo, la ringraziassi del partecipare con loro così amorevolmente tutte le cose sue; di poi che, a nome di questa republica, me n'allegrassi con lei, e le affermassi che si rendono certi, avendo molto bene considerato e osservato tutte le sue passate azioni, che questo suo aumento sia per ridondare in pace e quiete d'Italia, e particolarmente di questo stato, al quale ella si mostra tanto affezionata.

Questi Signori hanno, per via di Francia, che il Re manderà a Guise sei mila Svizzeri, e che Sua Santità ne condurrà altrettanti di quelli ha levati adesso; e così si empierà tutta Italia di Barbari.

Ho inteso come monsignor de Lodève [2] ha domandato il passo in

[1] Pour conjurer les fâcheuses conséquences de l'alliance de la France avec le saint-siége, Philippe II cherchait à s'attacher les princes italiens, sans renoncer toutefois à sa prépondérance : c'est ainsi que, le 15 septembre 1556, il avait rendu à Octave Farnèse la ville de Plaisance, en gardant la forteresse. De même, le 3 juillet 1557, il cédait à Cosme I[er] l'état de Sienne, en se réservant Orbitello, Porto-Ercole, Telamone, Monte-Argentaro et Porto San Stefano : c'était livrer la maison, en retenant toutes les clefs.

[2] Ambassadeur de France à Venise.

Collegio per li sei mila Svizzeri che ho detto di sopra, affermando che a mezzo questo mese saranno nello stato di questi Signori. Ha fatto poi grandissima bravata; prima, che il Re abbia in essere otto milioni d'oro, e che voglia non solamente essere superiore in Italia, ma *etiam* in Fiandra, essendo sicuro che per ogni dieci mila Alamanni che arà il Re Filippo, egli ne arà quindici mila, e che in somma vuole ajutare e difendere il Papa, se dovesse metterci il regno. Ma un fratello di quel Bartolomeo, ingegnere che è in Francia, e fratello d'un altro che è appresso Vostra Eccellenza Illustrissima, venuto in diligenza col gentiluomo venuto a monsignor de Lodève, riferisce altrimenti di bocca del sudetto Bartolomeo, suo fratello: e prima, che quanto al denaio le cose vanno strettissime, e tanto che non si crederebbe; oltre di questo, che Bartolomeo detto ha sentito il Re, discorrendo col conestabile, dire che dalle bande di Fiandra disegna stare su la mera difesa, e che basterà sostenerla un mese, perchè il Re Filippo comincierà tardi, e per la stagione sarà forzato ritirarsi; e che vuole caricare in Italia per divertire, e perchè di quà non può se non guadagnare; ma che, quanto alle cose d'Italia, il conestabile ci va sinistramente per la nimicizia che ha con casa Guisa, della quale sarebbe tutta la gloria se si facesse bene alcuno; e che è uomo tanto astuto, che, senza niente scoprirsi, farà nascere mille impedimenti. Questo giovane ha tutte queste cose di bocca di Bartolomeo sudetto, ed è persona che ha spirito, e riferisce il tutto molto bene.

Non mi occorre dir altro, se non che, per via d'Urbino, si ha avviso che il signor duca d'Alva era andato a Napoli; e parimenti, da Roma, che Marcantonio Colonna si era molto avvicinato alla città; ma questa mattina, con la venuta d'uno straordinario, spedito dall'orator Veneto ai VII la notte, si è detto che era nata una sospensione d'arme per ordine del duca d'Alva da quella banda; di che tutto il mondo si è riso e maravigliato, parendo che ciò non serva ad altro che a lasciar comparire la prima e la seconda leva de' Svizzeri, ed a potersi servire dell'annata. Ma il discorrere è libero ad ogni uomo. Come anco si discorse

quà che altre acque non possano estinguere questo fuoco, se non quelle di Vostra Eccellenza Illustrissima, e si dà a lei questo onore, o per via di negozio o d'armi, poichè questa republica è fatta immobile. Quanto al fuoco Ferrarese, non bisognerà molta acqua, poichè pare che sia acceso ed estinto ad un tratto; anzi che arda adesso passive, essendosi inteso che molti brigantini e barche per il Pô vanno facendo infiniti danni al paese di quel principe, come più lungamente dovrà essere penetrato costà per altra via; che è quanto occorreva dire in risposta alle sue.

Questi Signori, per lettere de' xxv del passato dall' ambasciatore loro residente in Francia, sono avvisati che quel Re era molto fastidito e stomacato de' modi con che avevano proceduto e procedevanno i suoi collegati, e che non ne poteva sentire più parlare. Aspettavasi lo Strozzi, che ai xxiv era a Lyon, dalla cui arrivata dipendeva ogni risoluzione. Tuttavia li ultimi Svizzeri marciano, come la potrà vedere per la alligata.

Dalle bande di là, per quanto scrive il sudetto oratore, li apparati per la guerra vanno assai freddi; solamente si diceva che sei mila Alamanni ed otto mila Ferraiuoli un tal dì ariano la mostra. Scrive anco che dalla banda del Re Filippo si cammina del medesimo passo, e che si giudica che l'una parte e l'altra sia per starsi sulle difese; e, se pure si farà qualche cosa, sia per essere di poco momento e per durar poco.

VIII.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 133.)

Venise, 31 juillet 1557.

Sommaire. — Philippe II entre en campagne et envahit les provinces du nord de la France. On s'attend à une action décisive; conjectures.

Costà sarà stato portato, prima che da questa mia, il passaggio di Sua Maestà Cattolica in Fiandra, che fu a dì ix, e lo stare ogni dì in

consulta sopra le cose della guerra, ed il gran romore dell' apparato che ogni dì pare che cresca; e come ai XIII il duca di Savoia[1] doveva uscire in campagna, ed il Re avanti San Jacopo; ed in somma che treman già di Paris le mura.

Questi Signori hanno lettere dalla corte di Francia dei XVI, per le quali pare che sieno entrati in qualche pensiero che quel regno possa quest' anno ricevere qualche danno notabile; essendo avvisati che il Re aveva detto all' ambasciatore loro, che il Re Filippo faceva uno grande sforzo, disegnando di assalire il suo regno con più di quaranta mila fanti e di quindici mila cavalli; e che Sua Maestà Cristianissima sperava, con l' aiuto di Dio, difendere casa sua con un corpo d' esercito di venti mila fanti e sette mila cavalli. Ma nel vero si vedeva in quella corte sbigottimento più tosto che altrimenti; nè si giudica che gli torni punto bene l' avere in Italia il fior de' suoi bravi, i quali in simili accidenti giovano infinitamente, e sono atti a dar cuore ad un esercito intero, ed a dar vinta una giornata. E, sebbene il conestabile è valentuomo, e si può dire di lui, *unus pro mille*, i Guisi, gli Aumali, e gli altri non sono oche, e non stariano punto per nuocere, se si trovassero presenti. Sono ancora di quei che discorrono, considerata certa sorte di provvisioni che fa il Re Filippo, che Sua Maestà passi nel regno di Francia con animo d' invernarvi, quando colorisca qualche disegno. Aspettasi in somma che questa guerra sia per dare la sentenzia fra questi due principi. Però essendo questa, come tutte le cose umane, in mano di Dio, bisogna, aspettandone l' esito, rimettersene alla disposizione di Sua Maestà Divina.

Si è inteso che lo Strozzi, ai XVII, passò per Lyon, alla volta di Marsilia, e questa settimana sono venuti tre corrieri pure da Lyon con denari; ed essendosi inteso che quel partito dei trecento mila scudi non era concluso, sebbene si attendeva a praticarlo, si saranno resoluti i Francesi rimetterli in contanti, se però ne aranno tanti. Ho anche inteso che il duca di Ferrara non ha per ancora trovato quella somma di cento

[1] Le célèbre Emmanuel-Philibert.

mila scudi, che cercava in questa città, ma si bene una parte, e si appressò per trovare il resto, non per Sua Eccellenza, ma per Sua Maestà Cristianissima.

Si è parlato e si parla continuamente d'un trattato, si dice, si faceva da uomini del duca di Savoia, per rubare Lyon a' Francesi; e dicono essere stato rivelato qui a M. de Lodève, ma la cosa è credita da pochi[1].

IX.

PERO PELIDO AU SECRÉTAIRE AGNOLO DOVIZIO.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo Ier, filza 134.)

Venise, 20 septembre 1557.

Sommaire. — La paix conclue entre le Pape et l'Espagne est heureuse pour les Italiens. Philippe II, en rappelant près de lui le duc d'Albe, devrait désigner le duc Cosme comme son lieutenant général en Italie.

Sia lodato Dio nel far concludere la desiderata e necessaria pace in Roma[2]; di che mi rallegro con lei e con tutti i buoni. Da questa nascerà che poco si arà a temere dei Francesi di Montalcino[3]; anzi ragionevolmente toccherà a loro a temere; e, se il duca d'Alva sarà valent' uomo, sarà un fulgure che, cominciato in Toscana e forniendo in Piemonte, farà grandissimi progressi in tanta disdetta dei Francesi. Do-

[1] Une dépêche du mois d'août renferme une relation sommaire de la bataille de Saint-Quentin (10 août 1557). Cette relation ne révèle aucun fait qui ne soit parfaitement connu.

[2] La nouvelle de l'issue de la bataille de Saint-Quentin engagea le Pape à faire la paix avec l'Espagne. Cette paix fut conclue le 14 septembre.

[3] Cosme Ier, mis en possession de Sienne, avait envoyé, comme gouverneur dans cette ville, Agnolo Niccolini. Les Français et les Siennois qui ne s'étaient pas soumis à la capitulation s'étaient fortifiés à Montalcino, où ils eurent pour gouverneur, après Montluc, Francesco d'Este, frère du duc Hercule II de Ferrare. Nous avons trouvé, dans les archives de Toscane, quelques lettres de Francesco et de Niccolini; elles ne nous ont pas paru offrir assez d'intérêt pour trouver place dans ce recueil. Montalcino ne fut évacué par les Français qu'en 1559, après le traité de Cateau-Cambrésis.

verano anco le cose di Ferrara in un modo o in un altro pigliare qualche sesto, quello che a Dio piaccia! che quanto a me non vorrei vedere ruinare li Principi Italiani, ma vorrei bene che fossero amici e congiunti coi buoni e cogli amanti della pace e quiete d' Italia. Aspetto che il duca d'Alva se ne torni alla corte, e che il Re Filippo dia il carico di luogotenente e vicario generale di Sua Maestà in Italia al Duca, Nostro Signore, come mi giova credere che sia per fare, e come per la consuetudine de' suoi stati e regni in questa provincia dovrebbe fare; ed io ho cominciato a lavorare in questa vigna, come cominciai a lavorare nella concessione di Siena, molto tempo avanti che di costà vi si pensasse.

X.

ALESSANDRO VISCONTI À UN PRÉLAT INCONNU.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 136.)

Venise, 8 janvier 1558.

Sommaire. — Projet de ligue contre la France; on y ferait entrer les Vénitiens, en leur assurant quelques avantages aux dépens du Pape et du duc de Ferrare.

Io non spero se non che le cose di Sua Maestà [1] debbono avere buon fine; essendosi questi Signori mostrati costanti a mantenere la pace con Sua Maestà; e più che si vede la iniquità di questo vecchio [2], di voler mettere tutto il mondo in rovina, e la rabbia de' Francesi di volere impadronirsi del tutto. Mi pare che saria tempo di procurare con ogni via la lega di questo Dominio [3], e che molte ragioni vi sieno di quà e di là a doverla fare; perchè, prevalendo Francesi con il mezzo del Turco, anche questi Signori siano potenti, averanno da fare assai quando loro si muovesse guerra, e non se le muovendo, avriano da stare in cotanto sospetto, e la Maestà del Nostro Re con l'aiuto di quà potrà domare i Francesi ed assicurarsi in Italia. E vi sono dei mezzi

[1] Philippe II. — [2] Le pape Paul IV. — [3] La république de Venise.

per contentare questi Signori, come di parte di Romagna o della Marca, e delle cose di Ferrara; il quale potrebbe fare poco resistenza, quando avesse contra l'arme Veniziane da un canto, quelle del Re, Nostro Signore dall' altro, ed il duca Ottavio d'un altro, e Firenze dall' altro; sì che mi pare che questa sia opera degna di Vostra Signoria Illustrissima, e che ne deve scrivere a Sua Maestà, ed in questo mezzo tenere bene edificati gli animi di questi Signori. So bene che non accade ch' io ricordi queste cose; però, per abbondanza della mia servitù, e perchè mi pare che il tempo sia a ciò opportuno, non voglio lasciare di dire quello che io ed altri sente.

XI.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 142.)

Venise, 2 juillet 1558.

Sommaire. — Préparatifs de Philippe II. Appréciations diverses de la situation. Siége de Thionville. La flotte turque est peu à craindre cette année. Bonnes dispositions du doge et des Vénitiens à l'égard de Cosme Ier. Préséance de l'ambassadeur de France sur l'ambassadeur d'Espagne.

Per lettere del xv del passato della Corte Cattolica, si è inteso che il Re era tornato a Bruxelles, ed aveva in Anvers messo insieme un milione d'oro o poco meno, che aveva mandato denari per tutto, che già cominciava a comparire la cavalleria e la fanteria Alamanna, e che per tutto il mese arebbe l'esercito in essere e sarebbe in campagna; e che l'armata Inglese era molte settimane prima in essere; nè si sapeva perchè perdesse tanto tempo. E non so se scrissi con le mie precedenti, che il Re di Dacia aveva mandato a donare a Sua Maestà un bravo galeone, con ottocento uomini da combattere sopra di esso, e con cento pezzi d'artiglieria grossa; il che viene scritto da mercanti, oltre quello che ne scrive M. d'Arras a Vargas. Il quale si è risoluto non partire da Venezia fino che abbia avviso ed ordine da Sua Maestà di quanto debba

fare, da poi che arà inteso la determinazione fatta da questi Signori circa la precedenza; della quale l'oratore Gallo ha, questa mattina, preso il possesso. E li contemplativi vogliono che la possa avere una mala coda, in evento che il Re Filippo mostri per questo accidente alienarsi da questa republica; e quelli che desiderano ogni altra cosa, mi usano per istrumento, non potendo parlare a Vargas, acciò che io lo persuada che faccia ottimi officii col Re, Suo Signore, perchè se la passi dissimulatamente; e mi assicurano che al Re di Francia si darà il fumo ed al Re Filippo l'arrosto, se non si romperà; e queste sono parole formali.

Non debbo lasciar di dire che, per le medesime lettere de' xv, l'ambasciatore Veneto scrive da Bruxelles alla Signoria in grandissimo disfavore di Sua Maestà Cattolica, mostrando che con grandissima fatica appena abbia possuto trovare in Anvers quattro cento mila scudi; che non si possa avere fanteria Tedesca; che non possa disporre delle cose d'Inghilterra come vorrebbe, che non abbia uomini; che manchi di consiglio; che Thionville sta male, e che li dentro nell' inondar il paese abbiano impedito che si possa metter dentro soccorso: ed in somma fa le cose di quel Re molto deboli e quasi disperate. Ma, perchè l'anno passato cantava in questo medesimo stile, non se gli presta molta fede, massime essendo tutti li altri avvisi in contrario. E delle cose di Thionville veniva scritto che, infino ai xii, i Francesi avevano speso sedici mila botte d'artiglieria, che avevano perduto molti guastatori e molti soldati, che erano stati sforzati mutare il luogo della batteria; e, se bene mostravano ostinazione in cercare di espugnarla, li di dentro non ne mostravano punto meno in fare ogni cosa per defenderla, o facevano la speranza più tosto superiore al timore che altrimenti. L'evento della impresa è giudicata di molta importanza per l'una parte e per l'altra; e par quasi che da questa penda la vittoria della guerra che quest' anno arde in quella provincia.

Per lettere di Milano de' xxv di giugno, vien confermato che M. di Brissac era partito di Lione con pochi denari, ed andato alla volta di Provenza per imbarcarsi; e si giudica che l'armata Turchesca possa

fare pochi effetti, non avendo esercito per terra, come era stato dato intenzione, secondo si è detto sempre, e secondo ha ritratto il signor Luigi Martinengo da quel suo, che è venuto da Constantinopoli con M. di Codignac[1]. Ed il signor Luigi mi ha comunicato un longo ragionamento che ha tenuto col Doge, presente capitano Paolo Casale, Bolognese, uomo del duca d'Urbino. Il quale capitano si è maravigliato, come ha poi detto a me, di avere sentito Sua Serenità parlare tanto amorevolmente e tanto onoratamente di Vostra Eccellenza Illustrissima; rispondendo al signor Luigi, che gli aveva detto molte cose dell' affezione che la porta a questa republica, e del desiderio che ella ha di mostrarlo con effetto; ufficio fatto da lui con più gentiluomini privati amicissimi suoi. Ma il Principe non poteva saziarsi di lodare la prudenza e la molta amorevolezza di lei verso questa republica, assicurandolo che le era molto bene corrisposto, siccome ha trovato anco in tutti i particolari coi quali ha parlato.

XII.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 142.)

Venise, 9 juillet 1558.

Sommaire. — Considérations sur l'état de Venise à propos de l'île de Chypre. Abandon et négligence. Prise de Thionville; mort de Pierre Strozzi. Avis reçus d'Augsbourg. Mécontentement que cause en Allemagne le retard qu'apporte le Pape à reconnaître le nouvel Empereur.

Il sospetto di questi senatori per l' anno venire va crescendo; e, per la consulta fatta per li loro condottieri sopra le cose di Cypro, pare che sieno risoluti che quell' isola non possa difendersi, ma gran mercè alla irresoluzione della republica; perchè, se avessero cominciato molti anni fa a fortificarla, come voleva ogni ragione, il Turco penserebbe

[1] Envoyé de France à Constantinople avant M. de la Vigne.

ora in altro; ma io ho inteso per cosa certa, da quelli che sono stati là in magistrato, che, per non risolversi a fare una spesa di due mila ducati per riparare a certe acque, hanno patito un danno di centinaia di migliaia di scudi per conto di sali; ed i soldati che sono stati là in guarnigione affermano che Famagosta, la più forte piazza di quel regno, è impossibile che si tenga un mese per causa dell' acqua, e di qualche altro difetto a che si sarebbe possuto molto bene rimediare, però con spesa. Ma il governo di questa republica da molti anni in quà è ridotto in potere di ricchi solamente, li quali pensano solamente all' interesse privato, attendono a empiere le loro borse, e, come si dice, potano a vino. Questa cosa ha da dispiacere universalmente a tutti, perchè, sebbene tocca prima e particolarmente a loro, non è che, facendosi grande l'inimico comune e di Cristo, non ne venga poi a sentire ed a patire tutta la Republica Cristiana.

Vargas si dispose a non partire da Venezia, ma senza andar più o mandare in Collegio, aspetta dal Re, suo signore, l'ordine di quanto debba fare; e con questo è risposto alle sudette sue.

Quà, da sei dì in quà, non si parla d'altro che di Thionville, che quella piazza s'era data a' Francesi; e la morte di Piero Strozzi, d'una moschettata essendo su una trincea; Don Alfonso da Este ferito di picca in un testicolo; il conte Teofilo Calcagnino di pietra nel volto : aggiungevasi la morte del figliuolo del conestabile e di molti nobili.

Quanto a me, io la perdona ai Francesi, poi che con Thionville si è perduto anche lo Strozzi.

AVIS REÇU D'AUGSBOURG.

Le nove d'Italia, massime di Roma, danno poco contento a questi nostri Principi, per la resistenza che il Papa fa contro l'elezione del nuovo Imperatore; il che continuando, si dubita molto qualche resoluzione che potria esser dannosa e di poco contento alla Sede Apostolica; che assai sono esacerbati li animi di questi Principi per il passato, senza dargli nuova causa di commozione.

I Francesi ebbero Thionville con gran danno loro, massime, che oltre sei mila soldati che vi sono rimasti sotto, hanno perso lo Strozzi, il quale è stato causa della morte di molti, per essere troppo arrisicato; esso vi è rimasto morto con altri capitani di molta importanza. L' esercito loro si è poi levato, e si è fermato fra Thionville e Luxembourg, nè si sa che cammino vorranno pigliare. E dalla banda di Gravelines hanno anche uno esercito di circa sei mila fanti e due mila cavalli; mostrando le loro forze dall' una e l' altra parte, per tenere disunito il campo dal Re Philippo, che non si abbia a radunare in un luogo solo; il quale si raduna tuttavia, e presto sarà all' ordine, e facilmente farà mutare i disegni ai Francesi e calare la bravaria loro.

XIII.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 143.)

Venise, 3 septembre 1558.

SOMMAIRE. — Mauvais vouloir des Français à l'égard de Cosme. Ils représentent, à Venise et à Rome, son agrandissement comme un danger pour l'Italie. Rapport de l'ambassadeur vénitien sur la situation de la France. Bruits divers. La paix est ardemment désirée par les Français; on espère qu'elle pourra se conclure.

L' ambasciatore Vargas, qual partirà lunedì per Roma, mi ha detto avere da buono autore come i Francesi, entrati in sospetto di Vostra Eccellenza Illustrissima, vogliano in questo tempo tentare le cose di Montalcino e delle altre piazze che tengono nel suo stato; e fanno ogni opera perchè il Papa impedisca la sua impresa, mostrando quanto sia per esser male a proposito a tutta Italia e particolarmente a Sua Santità ed a quella Santa Sede, che la Eccellenza Vostra Illustrissima si faccia tanto grande e tanto potente, quanto la sarà con effetto ogni volta che la sia patrone assoluto di tutta Toscana; e per muovere tanto più, offeriscono, come è il solito di quella nazione, i mari ed i monti d'oro. Scrivesi di più, che si trova il terreno dispostissimo, e che, se non man-

casse il potere, non manca la buona volontà; concludendo in somma che quello non si farà resterà per impotenza. Li medesimi officii e con più efficacia sono stati fatti con questi Signori; dico con più efficacia, perchè conosco l'ambasciatore loro che risiede in Francia; il quale è ingegnosissimo, eloquentissimo ed appassionatissimo; ed è uomo per aver mosso il Re a fare tutto questo e col Papa e con questa republica. Alla quale, per quanto ho possuto comprendere, ha dipinto un inferno, mostrando quanto possa un giorno nuocerle il lasciar nascere un Re di Toscana, e quanto se ne debba temere; ed avendo avuto il campo largo, potendo parlare al nome del Re, non arà lasciato luogo che non abbia toccato, e facendo le medesime oblazioni che si sono fatte a Roma, arà tentato una lega; mostrando anche quanto si debba mirare che il Re Filippo non annichili il Re di Francia. Della cui Maestà ha molto diminuito le forze, massime quanto al denaio, ed ha fatto grandissime quelle del Re Cattolico; mostrando che in un tempo medesimo si farà guerra in cinque luoghi, quando si rompa in Toscana; essendo già volta in Piemonte, in Piccardia, dalla banda di Navarra; avendo esso ambasciatore Veneto dato avviso che dodici mila fanti Spagnuoli andavano sopra Bayonne, e per mare con l'armata Inghilese : concludendo esser impossibile a quel Re resistere a tanto impeto.

Quà, dopo queste lettere, si sono tenuti molti Pregai, appunto come si fa quando si vuol deliberare di qualche cosa importantissima. Di poi hanno spedito due corrieri in molta diligenza all' una ed all' altra corte; ed hanno rinnovato il sacramento sotto maggiori pene a tutto il Pregai circa al silenzio; di maniera che non si può penetrar nulla.

Vargas dubita che costoro possano fare qualche motivo, massime perchè temono avere offeso il Re Filippo per conto della precedenza. Però io sono di contraria opinione, e trovò che meco concorrono molti e Veneziani e forestieri.

Questa mattina, passando di San Marco per tornarmene a casa, un gentiluomo che può saper qualche cosa mi s'accostò, e mi disse nell'

orecchio : « Voi altri Imperiali, state pur bene; fate che il Re Filippo « possa mantenere il suo esercito fino a dicembre, ed io vi do un foglio « bianco da parte del Re di Francia. » Onde mi pare che si possa raccorre che i Francesi, dopo tutti i discorsi, come quelli che sanno di che difficile moto sieno costoro, abbiano ricercato che s' intromettano per la pace; come si vede per la spedizione fatta ad ambedue le corti. E la medesima sera, spedirono anche a Constantinopoli, donde per le ultime lettere si vede che hanno avuto avvisi che non devono punto assicurarli; poichè fanno lavorare nell' arsenale con grandissima diligenza; e si dice che vogliono accrescere cinquanta corpi di galere, e sono entrati in un grandissimo sospetto di quel loro regno di Cipro.

Dalla corte, nè dall' esercito del Re Filippo fin qui non si ha nuova, dal XIII del passato in quà. E di Francia anco non si ha altro, che i Francesi fanno del bravo più che mai in pubblico; ma poi nelle audienze secrete parlano d' un altro linguaggio.

Le ultime da Milano sono del XXVII agosto, e chi scrive si duole che quell' esercito si ha già mangiato una paga, senza aver fatto nè essere in procinto di fare effetto alcuno; sebbene si diceva che andava sopra Sivigliano.

Post-scriptum. Ho inteso esserci avviso da Lyon, per lettere dei XXIII, che non solo in quella città, ma in tutto il regno, si facevano frequentissime processioni per la pace; e che n' era nuova d' una tregua per otto dì; e che il maresciallo Saint-André era andato a trovare il conestabile, ed un frate Spagnuolo era stato al Re di Francia, poi andato al Re Cattolico, e diceva essere mandato da Dio.

XIV.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 143.)

Venise, 29 octobre 1558.

SOMMAIRE. — Toutes les nouvelles sont à la paix; les Vénitiens s'en alarment et en éloigneraient volontiers la conclusion, qu'ils considèrent comme contraire à leurs intérêts. Étrange propos : on ne rendrait pas le Piémont à Emmanuel-Philibert, et, en compensation, on lui fournirait une armée pour conquérir la Toscane.

Di quà non si può scriver altro, salvo che da ogni banda risuona trattamento e grande speranza della pace; e per le ultime, tanto della Corte Cattolica come da quella Cristianissima di un dì medesimo, cioè delli XI, si ha che il conestabile, un suo figliuolo e M. de Saint-André erano andati al Re loro, ed il cardinale di Lorraine all' abboccamento; la qual cosa a me ed a tutti li informati degli umori ha accresciuta la speranza; conciosia che possa importar molto che, quando il conestabile sarà alle orecchie del Re, non vi si trovi il sudetto cardinale. Alli XIII dovranno trovarsi tutti insieme; e per Sua Maestà Cattolica andava il signor duca d'Alva. Staremo aspettando l'esito, e pregando il Signor Dio, che lo mandi confortare al bisogno dell' afflitta Republica Cristiana.

Non debbo mancare di significare all' Eccellenza Vostra, che quà si ha così gran paura che questa pace segua, come se si sapesse certo che ne avesse a risultare la rovina di questo stato; e questo timore genera mali umori, e pessimi pensieri. Prima dirò il fondamento e la causa del timore; poi i disegni o almeno i pensieri che passano quà per le menti degli uomini.

Credo che la si ricorderà ch'io scrissi già, che l'ambasciatore Veneto che risiede in Francia, mosso dal Re, il quale gli scoperse la sua debolezza, mosse questi signori ad intromettersi nel negozio della pace; alla qual cosa Sua Maestà Cristianissima si mostrava molto calda. Di poi, quando si venne al fatto, e che si spedì, il sudetto oratore par-

lando al Re, e pensando trovarlo il medesimo, e portargli una buona nuova, lo trovò un altro uomo, rispondergli freddo, e quasi come se mai gli avesse parlato di qual cosa; di che costoro, non solo si maravigliarono, ma entrarono in grandissimo sospetto che di già non fossero d'accordo le due Maestà, ed in pregiudizio loro. Il quale sospetto fu accresciuto dal modo che tenne anco il Re Filippo nel medesimo affare; poichè appena dette audienza all' ambasciatore Soriano. Questo modo di fare, a chi per l'ordinario è sospettoso genera grandissima paura; la paura poi fa pensare come la possa armarsi. Costoro hanno pensato di far fare officii appresso del Cristianissimo disturbativi della pace, come sarebbe il dargli intenzione di collegarsi, di servirlo di denari, o cose simili; e, se non l'hanno eseguito, è stato per il dubbio che hanno avuto ed hanno, che la cosa sia tanto innanzi che non debbono essere a tempo. Ma io per me credo che l'hanno fatto intendere all' ambasciatore loro, e rimesso l'esecuzione alla prudenza sua, come quello che, trovandosi sul fatto, saprà meglio in quanta acqua si trovi la pratica, e potrà risolversi a quello che giudicherà convenire.

Ma tutto questo ho io avuto per via sicura e molto secreta. Dirò ancora, come questi Signori si tengono molto offesi dal duca di Montorio; e sono certo molto alterati, per avere due galere di quel signore fermato un vascello di questi Signori che veniva di Soria; e non avendo possuto pigliar robe di alcuni ebrei che erano in detto vascello, hanno tolto di quelle de' Cristiani, con dire che si rifaciano sopra le robe ebree. La qual cosa ha dato in modo nel naso a costoro, che non possono più, ed erano per deliberare di mandare a disarmare le sudette due galere, ovvero di fare rappresaglia dei frutti di tutti i beneficii che ha il cardinale Caraffa in questo dominio. Non si sa ancora a che si risolveranno.

Resta ch' io narri a Vostra Eccellenza Illustrissima un sogno del Foglietto[1], e poi farò fine. Questo uomo ha detto quà a molti, e tra gli altri ad un grande amico mio, che, tra gli altri partiti proposti nel praticare la pace, per ricompensa dello stato di Savoia,

[1] Agent du duc de Ferrare.

uno è che se gli dieno ventiquattro mila fanti e tante migliaia di cavalli, da essere pagati per egual porzione dall' una e l' altra Maestà, fino che detto duca si sia insignorito di tutta la Toscana, cedendosi in favor suo dalla regina di Francia la pretenzione vanissima ch' ell' ha sullo stato di Fiorenza. Il medesimo Foglietto ha detto averne scritto al duca, suo signore; e che sua eccellenza gli ha fatto intendere che vuole in ogni modo sapere donde abbia inteso questa cosa. Ed esso ha risposto averla dall' oratore Francese. Ho voluto molte volte scrivere ch' io converso molto poco con quest' uomo, come veggo fa la maggior parte delle persone publiche, per essere conosciuto persona bugiarda, vana e maligna. So bene che, dopo la congiunzione seguita con l' illustrissima casa da Este, la ragione vorrebbe che noi fussimo una casa medesima, come farei con ogni altro; tuttavia, per essere la conversazione sua pericolosa, mi trovo seco di rado.

XV.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 144.)

Venise, novembre-décembre 1558.

Sommaire. — 1° Avis reçus de Malines (11 novembre); préliminaires de la paix. Opposition des Anglais. 2° Avis reçus de Milan (12 décembre) : mort de la reine d'Angleterre. Élisabeth lui succède; son mariage présumé avec Philippe II.

Il giorno avanti ch' io mi partissi d' Arras, vennero li tre ambasciatori d' Inghilterra, i quali intervengono per l' interesse di quel regno nel maneggio della pace, e stanno residenti alla stessa abbazia di Cercamps, dove stanno tutti li altri; ed erano in quel giorno venuti in Arras, chiamati dal Re. Il quale l' istesso giorno parlò lungamente con essi, nè si sa certamente quello che gli dicesse, se non che si stima che li abbi esortati a volersi accomodare alla pace coi Francesi per conto di Calais e degli altri suoi interessi; poichè tutte le altre differenze

pertinenti a lui pareva che si potessero accomodare. Ma, essendogli stato detto che la pace di questi Principi consisteva nella volontà di loro Inghilesi, li quali contentandosi di volersi accomodare alli tempi e lasciare in qualche parte alcuna cosa delle pretensioni che pretendono coi Francesi, saranno causa di far questo beneficio alla Cristianità; risposero che l'interessi loro erano grandi e considerabili, e che sino a quell' ora non trovavano che i Francesi si volessero aderire ad alcuna cosa che fosse ragionevole; e però che non potevano essere d'accordo.

Tuttavia quel giorno stesso essi espedirono in Inghilterra uomo espresso, con pigliar tempo sette giorni di fare risoluta risposta a' Francesi. Nel qual tempo, essendo venuto il signor duca d'Alva a Sua Maestà Cattolica, aveva detto apertamente, che, se li Inghilesi vorranno fare come ha fatto il signor duca di Savoia, che saranno causa che la pace si farà per ogni modo. Ed, essendo di poi ritornati li deputati alla detta abbazia, per dovere continuare la negoziazione, s'intende che Monsignor d'Arras ha scritto ad alcuni suoi confidenti, che i Francesi non si mostrano si caldi nel volere concludere la pace come già facevano; e questo fa dubitare che non si possa stabilire cosa alcuna; pure non si lascia di perseverare nel maneggio. I Francesi sono sempre stati d'opinione di non volere dare Calais; e sino da principio l'hanno declarato; ma si presume che, non potendosi fare altrimenti, si farà tra loro, Inghilesi e Francesi, tregua per un anno o due, con speranza di potersi accomodare insieme; e, non seguendo pace, non s'intendi essere fatta la pace col Re Cattolico.

Li tempi strani che sono corsi in queste parti, è stato la potissima causa di fare ritirare tutti due li eserciti, e si ragiona di volere licenziare la maggior parte della gente Alemanna da piedi e da cavallo.

In Anversa sono venute lettere di cambio di Spagna, dei Genovesi, per cinquecento mila scudi, da dover essere pagati al Re in tre pagamenti, incominciando questo presente mese, e da finire per tutto gennaio.

Alli XXII d'ottobre, dicesi essere morta la Regina Maria d'Ungheria.

Ho avuto, con lettere dell' ultimo del passato, avviso di corte della morte della Regina d'Inghilterra e del cardinale Polo; e di più che li signori commissarii, che si erano giuntati a quella abbazia per la pace, s'erano partiti con ordine però di fare ancora ritorno un' altra volta, ed essere insieme per vedere se si potrà concludere questa santa pace. Fra questo mezzo hanno riportato tregua per tutto il mese di gennaio.

Dopo morta la Regina d'Inghilterra, è stata creata Reina Elisabetta; e già si era dato principio a fare le cerimonie che si ricercono; ma che, di suo ordine, si è sopraseduto, sino tanto che ritornino li ambasciatori che ha mandato lei da Sua Maestà, perchè intende avere risposta della Maestà Sua. E di qui si fa congettura ed opinione generale di tutti che la debba maritare con Sua Maestà.

XVI.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 145.)

Venise, 11 janvier 1559.

Sommaire. — Le duc de Mantoue mandé à la cour de France : c'est un présage de paix. Retour du connétable de sa captivité; il reprend toute son influence, ce qui rend la conclusion de la paix de plus en plus probable. Nouvelles diverses.

È stato qui quattro giorni il duca di Mantova, e, con Sua Eccellenza, il signor Lodovico Gonzaga, suo fratello, con animo di farci il carnevale; quando un gentiluomo della camera del Re di Francia è venuto a chiamarlo da parte di Sua Maestà Cristianissima, e gli ha portato lettere dei XXVII del passato. Il sudetto signore subito andò a visitare il Serenissimo; di poi, in compagnia del duca, si è partito per andarsene volando a quella corte, dove non poteva andare, secondo la fede data, durante la guerra. Onde si è subito fatta illuzione che la pace sia conclusa; aiuta però da un ordine che aveva dal Re, di dire al duca, suo fratello, che stesse di buona voglia, che in breve gli restituerebbe Casale

e tutto il Monferrato. Di più che, dopo il ritorno del conestabile in Francia, si parlava della pace come conclusa; il qual conestabile arrivò alla corte ai XXI del passato; ed il Re, che giocava al calcio, lasciato il giuoco, andò a incontrarlo molti passi, e reiterò molto affettuosamente li abbracciamenti; di poi stettero per buono spazio di tempo ritirati soli; e la sera medesima gli mandò alla camera il sigillo e tutti i segretari a negoziare al solito; che fu rimetterlo in possesso del regno.

Dicono che, a' XXI di questo, si dovevano celebrare le nozze di madama Claudia, secondogenita col duca de Lorraine, e di una figliuola della duchessa de Bouillon col secondogenito del conestabile, che sarà creato maresciallo di Francia. Di poi subito li personnaggi deputati dovevano ritornare all' abboccamento, dicono più per pubblicare che per concludere. È certo si può molto sperare, poi che il conestabile è ritornato nel suo grado; il quale, oltre che sempre l' ha desiderato, darà del buono per suo interesse, avendo composto la taglia sua e de' figliuoli in dugento mila scudi, e non avendone pagati contanti più di sessanta mila; e la comune è che non ne sia per pagare più ogni volta che la pace segua. Aggiungono che il Re mandava l' arcivescovo di Vienna e monsignor Bordiglion, cavaliere dell' ordine [1], ambasciatori a Cesare, per invitarlo a entrare nella pace; ma io credo che andranno per trovarsi alla dieta, essendo solito quel Re mandarvi sempre; e questa si giudica sia per essere una dieta di molta importanza.

Si è detto che si darà l' ordine ed una moglie al signor Lodovico Gonżaga, subito che sia arrivato. Ma avendo scritto fin qui, l' ambasciatore di Mantova mi ha mandato il summario, quale manderò con questa; sebbene ho visto aver scritto tutto il contenuto di esso [2]. Aggiungerò che il conestabile ha scritto all' ambasciatore di Francia che risiede qui, della medesima data de' XXVII, e del medesimo tenore, quanto alla sua taglia, al suo ritorno ed ai parentadi. Quanto alla pace, che è quello che importa al mondo, dice che ai XXV si ritornerà all' abboccamento, e che, se i nemici aranno il medesimo buon zelo

[1] L'ordre de Saint-Michel. — [2] C'est pour ce motif que nous ne publions pas les avis joints à cette dépêche.

che ha il Suo Re, e si contenteranno delle cose oneste, che la pace si può tener per fatta; e conclude con queste parole formali: « Ma in ogni « caso non partiremo senza concluder qualche cosa di buono. »

Da Bruxelles ci sono lettere de' xxv, per le quali viene scritto che la pace è fatta; e la Regina d'Inghilterra pareva che non desse orecchia a partito alcuno di parentado, ma inclinava al Re Filippo.

XVII.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 145.)

Venise, 18 janvier 1559.

Sommaire. — La paix n'est pas conclue; alternatives favorables et contraires. La cour de France; animosité de la maison de Guise contre le connétable. On parle du rapprochement des Guise et du roi de Navarre, ce qui serait grave au point de vue de la religion plus encore qu'au point de vue politique. Les Vénitiens redoutent la paix, qui tournerait contre leurs intérêts.

Delle cose del mondo poco si ha che dire, poi che le stanno nella medesima ambiguità che le sono stato già qualche mese, dico quanto al negozio della pace; la speranza della quale va molto alternando, e per ogni corriere che viene da quelle due corti, si hanno, in questo particulare, avvisi non pur varii ma diversi ancora. Con le mie precedenti scrissi che, dopo il ritorno del conestabile, la pace si dava per conclusa; ora le lettere di Bruxelles del primo la mettono molto dubbia; e pareva che i Francesi ingrossassero verso Luxemburgo; e si diceva che il Re Filippo, dopo che fosse arrivato un ambasciatore d'Inghilterra, che si aspettava ogni dì, andrebbe verso Cambrai. Il non essersi anco condotto alla corte il duca de Lorraine, che si aspettava alle essequie di Carlo [1], dava che dire in questo negozio della pace. Intendevasi anco che il Re di Francia aveva mandato cavalli e fanti in Scozzia, ma credesi sia per sedare tumulti nati in Edimbourg, che è la

[1] Charles-Quint.

regia di quel regno, per causa della religione; e si è detto che per questo conto si dubitava che si ribellasse dal Re di Francia; la qual cosa potrebbe aiutare a condurre la pace, come anco potrebbe aiutare la divisione che s'intende essere nella corte francese; essendo avviso in questi Signori[1], che M. de Guise abbia dato una mentita a M. de Montmorency, fondata sopra certe relazioni fatte a Guise, di parole dette da Montmorency; ma il male è vecchio, oltre a quello che si è aggiunto di nuovo per causa del maresciallato vacato per morte dello Strozzi, e domandato da tutta casa Guisa instantissimamente per M. d'Aumale, e non ottenuto, ma disegnato per il secondogenito del conestabile. Aggiugnesi che M. de Guise voleva partire di corte, e andare a unirsi con Vendôme, il quale ha nome di fare predicare evangelicamente, non pure nel suo stato ma in tutta la Guascogna, ed ha un grandissimo seguito. E, se si verificasse questa unione, sarebbe una pessima scissura in quel regno; ma io credo che questa seconda parte sia discorso, e non avviso. Come si sia, quel regno non sta bene quanto alla cosa della religione, e va a cammino di verificarsi il prognostico che mandai con le mie precedenti.

Questi Signori, dopo le ultime lettere di Francia, alle quali si è imposto silenzio sotto sacramento, mostrano stare con l'animo molto sospeso, nè si può penetrare cosa che quadri; e tuttavia non lascierò di dire quel poco che si è inteso, massime concernente l'interesse nostro. Dicesi, così a mezza bocca, che, nelle capitolazioni della pace, viene escluso il Papa, questa Republica, ed il duca di Fiorenza; ed aggiugnesi che, se questi Signori vogliono pure essere compresi, bisogna che si contentino che si vegga *de jure* a chi appartenga il regno di Cipro, a loro o al duca di Savoia. E questa mattina mi è stato detto, che di quà è stato spedito con molta diligenza in Francia per sturbare la pace; il che sarebbe loro molto facile, se volessero collegarsi. Si parla anco che sono alterati, sapendo che l'una e l'altra Maestà procede con li loro ambasciatori molto freddamente. Dubbio non è che gli stieno molto sos-

[1] Le sénat de Venise.

pesi da otto dì in quà; si maravigliano anco di non avere lettere di Levante; ed una nave arrivata ieri, che partì di Constantinopoli a' VI di questo, riferisce Rostan Pacha esser stato ammazzato. Quà si ragiona di armare quattro galere grosse oltre al galeone, e di fare tre fortezze in Cipro.

XVIII.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 145.)

Venise, 25 janvier 1559.

Sommaire. — Le parti du connétable l'emporte; la paix est donc à peu près certaine. Philippe II n'épousera pas la reine Élisabeth, pour des motifs religieux. Les protestants en Angleterre, en Allemagne. La cour de Rome imprudente et malhabile. Les Vénitiens fortifient leurs places, dans la prévision d'une descente des protestants d'Allemagne en Italie et à Rome.

Quà in un tratto è ressuscitata la speranza della pace, stata sepolta, non pur morta, parecchi giorni, quanto all' opinione di questo universale; la qual cosa non dispiaceva ad ognuno. Questa resurrezione è fondata nelle lettere che scrive l' oratore Veneto dalla corte francese, delli XI, con le quali avvisa che nell' arbitrio del conestabile sta la guerra e la pace. Il quale è in maggiore grandezza che sia stato mai, e si lascia intendere che non tornerà da questo abboccamento senza avere conclusa la pace; e se gli può prestare qualche fede, avendovi sempre avuto inclinazione, e sapendosi la grande strettezza di denari che è in quel regno. Intanto ha avuto dal suo Re un donativo di cento mila scudi, ed il primogenito suo è stato creato gran mastro con una grossa entrata in Languedoc; di maniera che M. de Guise con quella sua mentita sarà rimasto molto confuso. Aveva il conestabile mandato la prima paga della sua taglia, sessanta mila scudi, al duca di Savoia, e fattogli dire che farebbe gran cose per Sua Altezza in questo abboccamento, quale deve rincorarsi oggi a Cateau-Cambrésis, secondo viene scritto di Bruxelles per lettere dei XIV, per le quali si è inteso

non esserci verificato che i Francesi ingrossassero in Luxemburgo, nè manco che mandassero genti da guerra in Scozzia, siccome fu scritto li dì passati; nè manco che avessero mandato a fare ferraiuoli, quello che qui si teneva per certissimo.

Scrivono anche da quella corte, che la pace si ha per conclusa; e tanto più si crede, quanto si sa che il Re Cattolico non vuole attendere al mariaggio della Regina d'Inghilterra, credesi potissimamente per causa della religione; sebbene quella regina aveva proibito che non seguitasse di predicare Luteramente, come si era cominciato; ma non aveva però scacciato li predicatori, anzi assegnato loro un luogo, fino alla determinazione del parlamento. Ed intanto si leggevano li evangeli, le epistole, il *Paternostro* in quella loro lingua, e cantavano certe litanie a loro modo, nelle quali era questa precazione : « Dal vescovo di Roma liberaci, o Signore! » E si fa certo giudizio che quel regno sia per tornare al vomito. Aspettavasi ogni ora in quella corte un personaggio Inghilese; dopo l'arrivo del quale meglio si potrebbe giudicare quello avesse da essere; non si dubitando però che quell' isola non sia per stare unita col Re Cattolico, non ostante che alcuni dubitassero che milord Grey, preso in Guines, rilasciato sotto pretesto di taglia sulla sua parola, potesse trattare qualche cosa a beneficio di Francia. Io ho ben visto un avviso di Inghilterra, e di persona che può sapere qualche cosa, che dice, la Regina per cosa certa non essere per maritarsi fuora del regno, quantunque si dica trattarsi con l'arciduca d'Austria. Intanto si romoreggia che si tratti che sia dichiarata bastarda Elisabetta, inabile al regno, ed investita la piccola regina di Scozzia; maneggi in Roma; donde si va spargendo pel mondo un soave e santissimo odore, e su nel cospetto di Dio, molto atto a placare la giustissima ira di Sua Maestà. E già se ne cominciano a vedere ottimi segni, dicendosi quà liberamente per questi senatori, che li Principi Protestanti hanno risoluto in una loro dieta a parte, di protestare all' Imperatore, che, se non si vendicherà contro il Papa delle tante ingiurie fatte a Sua Maestà ed a tutta la nazione Alemanna, se la non gli leverà l'obbedienza e non si aderirà a loro, non inten-

dono aiutarlo, nè obbedirgli in cosa alcuna. Onde s'intende questi Signori avere ordinato all' ambasciatore loro a Roma, che faccia officii gagliardissimi, perchè Sua Santità rimetta di quel suo rigore, e voglia considerare la qualità e condizione dei tempi. Ed intanto fanno fortificare Verona con ogni diligenza, ed hanno radoppiato la guardia in tutte le terre loro, come quelli che preveggono, e forse hanno qualche fumo, che sia per calare qualche sciame di Luterani, per andare a visitare *Limina Apostolorum.*

P. S. Ho visto lettera dell' ambasciatore di Savoia, che dice, nonostante la speranza della pace, il Re Cattolico aver mandato in Germania appostare quattro mila cavalli e due mila ne ha, oltre la cavalleria ordinaria del paese; e che in ogni evento le cose andranno bene, essendovi abbondanza di denari, e penuria negli avversarii.

XIX.

PERO PELIDO À COSME Ier.

(*Arch. Med.* Carteggio di Cosimo I°, filza 145.)

Venise, 29 janvier 1559.

SOMMAIRE. — Démarches des Français pour rétablir la république de Sienne et dépouiller Cosme de la Toscane. Difficultés que rencontre la conclusion de la paix.

Questi Signori hanno creduto nel secreto, e credono altrimenti, che segua la pace; essendo stati avvisati che quello ch' io scrissi già per un sogno del Foglietto, ha avuto fondamento quanto alla banda de' Francesi. Li quali, sotto pretesto di carità, proponevano che si rimettesse Siena nel suo solito stato di republica. Ed anco hanno nel medesimo tempo avviso che Sua Maestà Cattolica non ne ha voluto sentir parola. Ultimamente è stato scritto loro per via di Francia, che li nostri Fiorentini di Lyon hanno mandato ambasciatore al Re in questa pratica della pace, ricordando a Sua Maestà Cristianissima che non voglia privarli di quella speranza e promessa che tante volte ha data loro, offe-

rendo al solito, denari, ecc. E, se non si riscontrerà che vi sia andato uomo espresso, avverrà forse perchè Albizzo del Bene, o qualcuno di quelli che seguitano quella corte, arà auto il carico. Basta che si vede il buon volere loro, e da altra banda si conosce quanto sia da fidarsi dei Francesi.

Quà sono state, da otto giorni in quà, lettere dalla corte di Francia dei XVI, XXI e XXIV del passato; le prime e seconde dell' ambasciatore Veneto, le terze all' ambasciatore regio. In quelle de' XVI si dette non speranza di pace, ma la conclusione; dicendo, essere stato un gentiluomo Spagnuolo a quella corte, il quale aveva con una catena d' oro pigliato la misura della primogenita di Francia, e con essa passato in Spagna; e che si aspettava d'ora in ora che la pace si publicasse. Vennero poi le dei XXII molto fredde, e molto diverse da le de' XVI, mostrando che si aveva pochissima speranza di pace, ed allegando grandissimi dispareri e discordie tra i Guisi e Monsignor Conestabile. Le ultime de' XXIV all' ambasciatore sudetto portano, che li signori deputati sono ancora al colloquio, però con pochissima speranza; essendo che, oltre le difficultà di Calais, si è aggiunta quella di Corsica, non punto minore; non volendo Francia udire parola di restituirla, e Spagna non volendo in modo alcuno far pace, se la non si restituisse. Aggiungono che i Francesi erano per partirsi, se i Cattolici non li pregavano che per otto dì volessero soprassedere; in ultimo, che il Re Cristianissimo aveva dato ordine che in Lyon si facessero denari per la guerra; e cominciano a dire che calano Svizzeri e cavalli in Piemonte[1].

[1] La paix fut conclue à Cateau-Cambrésis le 2 avril 1559.

CINQUIÈME SECTION.

LÉGATIONS DE LÉON RICASOLI, D'ALFONSE ET NICOLAS TORNABUONI.

1559-1560.

---

§ I. ANALYSE ET EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LEONE RICASOLI.

AMBASSADEUR DE COSME I[er] AUPRÈS DU ROI DE FRANCE.

Juillet-octobre 1559.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

LEONE RICASOLI.

Leone, fils du sénateur Antonio di Bettino Ricasoli, naquit en 1515. Cosme I[er] l'attacha à sa fortune, et eut recours à son dévouement et à ses services dans la guerre de Sienne. Pendant le siége de cette ville, Ricasoli, nommé commissaire d'armes dans le val de Nievole, réussit à reprendre Monte-Catini, dont Pierre Strozzi s'était emparé. Après la conclusion de la paix de Cateau-Cambrésis, il fut envoyé en France pour complimenter Henri II. Après la mort fatale du Roi, il fut remplacé par Alfonso Tornabuoni, chargé, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, de féliciter le nouveau monarque, François II. Sénateur depuis 1553, Leone Ricasoli fut appelé à gouverner successivement les villes de Montepulciano, de Pise et de Pistoie. Il mourut en 1563.

I.

LEONE RICASOLI À COSME I[er].

Juillet 1559.

Dépêche du 2 juillet 1559. De Cosne.

L'ambassadeur rencontre à Cosne un courrier du Roi chargé d'aller chercher en toute hâte un médecin à Lyon. Le Roi est grièvement blessé [1].

[1] Le Roi avait été mortellement blessé dans un tournoi donné à Paris le 29 juin 1559.

Dépêche du 7 juillet. De Paris.

Le Roi est très-souffrant; le connétable insiste pour ne pas le quitter. Détails sur sa blessure :

«Il colpo fu nel petto; ruppe la lancia, e col troncone sdrucciolò verso la vi-«siera, quale trovò non bene serrata; e prese sopra l' occhio destro, e strisciò per «tutta la fronte sopra l' occhio, ed andò un pezzo di troncone a ficcarsi nell' occhio «sinistro di fuora; l' occhio destro è colato ed arrovesciata tutta la pelle; e iermat-«tina l' apersono dal canto di sotto, che prima non s' era potuto fare per l' infiato. «Pareva bello, ma l' importanza è di sopra. Sua Maestà stette il secondo giorno tra-«vagliata; il terzo assai bene; il quarto venne un poco di febbre e dolore nel capo «dal canto di dietro; il quinto stava meglio; il sesto prese medicina con travaglio, «e così il principio del settimo. Qui è quel maggior dispiacere per ciascuno di questi «signori che si possa immaginare; ed il palazzo ha quasi mutato le nozze in morto-«rio. Dà grandissima alterazione a ciascuno di questo regno per infiniti rispetti, e «massime per la cosa de' Luterani, la quale ci è di non piccola importanza. Ed alli «dì passati, furono presi parecchi del parlamento; tra quali un principale molto «dotto, dicono, sta ostinatissimo [1].

«È venuto da me un gentiluomo del signor principe di Ferrara; e dice che il Re «questa notte si è riposato bene, e sta meglio che non faceva ieri; la ferita è bella, «e la speranza del bene cresce; e che gli hanno levato due sverze di legno del «naso, delle quali ferite è uscita un poco di marcia, e molto gli ha alleggerita la «testa; e Sua Maestà n' ha preso conforto.

«[2] Il Re di Francia ha del continuo febbre; non posso sapere il vero, ma ritraggo «essere pericolosissimo.»

Dépêche du 8 juillet.

«Stamattina, che siamo alli VIII, il caso del Re va strettissimo; e, per quanto «ritraggo, sta male e quasi senza speranza di salute.»

Dépêche du 9 juillet.

«In questo punto, che siamo a domenica a' XIV ore, si pensa per ciascuno che «Sua Maestà sia morta; cosa certa di tanto danno e tanto spavento a ciascuno de' «Cristiani, che fa stupire ed addolorare chi la sente.»

Dépêche du 10 juillet

«. . . . . Scrissi la morte della Maestà del Re Cristianissimo. Di poi la Maestà «della Regina, con tutti i figliuoli, sono usciti del palazzo dove è morto il Re, ed

[1] Le conseiller Anne Dubourg. — [2] Déchiffré.

«andati ad un altro; ed a portarli a braccia, ed accompagnarli era tutta casa de «Guise, ed il signor principe di Ferrara, il quale, per quanto conosco io, mi pare «che governi ed inanimisca ciascuno, ed ogni dì m'apparisce maggiore in questa «corte il suo potere. Il Conestabile non si è visto all' uscita di questi signori, ed in«tendo che la Regina ed il Delphino si sono molto stretti con questi signori de Guise. «Nell' alloggiamento che solea tenere il Conestabile in palazzo del Re, vi è entrato «M. de Guise, ed in quello della duchessa di Valentinois il cardinale de Lorraine.

«Non voglio mancare di dire a Vostra Eccellenza, non perchè io creda a mate«matici, ma per mostrare che qualche volta s'appongano, come il cardinale de «Lorraine, la penultima volta che fu a Roma, fece fare la natività di questo Re «morto, ed ora l'ha ritrovata, e dice che si guardi l'anno quarantesimo della sua «vita di non venire a singular certame; che portava pericolo di perdere la vita, o «almeno l'occhio destro.

«Avevo inteso che nel regno è una leggè che, finchè il Re non aveva dieci otto «anni, la cura della persona e del regno s'apparteneva al primo del sangue, e «sotto il nome del consiglio si faceva ogni cosa, finchè quel che aveva ad essere «Re non era arrivato a detto tempo; ma il nunzio del Papa m'ha detto che due «Re, insieme col consiglio reale, hanno in varii tempi annullato tal legge, ed «ordinato che, se bene il Re da venire avessi un anno, possa esser coronato, e «chiamare al governo chi gli piace.

«Il Re Delphino[1] iersera servì la Regina, sua madre, a tavola; ed andando i segre«tarii per giurare e negoziare con la Maestà del Re, li mandò alla Regina, e disse «negoziassino con lei, perchè aveva a essere patrona del Regno, e fare il tutto. E così «ho inteso hanno fatto intendere alla duchessa Valentinois, che le perdonano il pas«sato, ma che se li tolza dinanzi gli occhi.»

Dépêche du 14 juillet.

«Il Conestabile non ha più autorità alla corte, e presto diloggerà da Paris. Il «Re morto raccomandò al figliuolo la religione e la madre. La madre fa il tutto, ed «alla religione dicono voler rimediare; ed ogni dì vanno abbruciando qualche scia«gurato; ma non si tocca ne' buoni, come bisognerà che faccino se vorranno «acconciarla.

«Il governo si vede tutto voltarsi a casa Guisa; ed avendo mandato il Conestabile «al domandare al Re Delphino quel che aveva a fare del corpo del Re, suo padre, «gli fu risposto che il cardinale de Lorraine e M. de Guise gli ordinerebbono tutto; «che si vede a manifesti segni dove la cosa cammina..... e la piega essere tutta

[1] François II, ayant épousé Marie Stuart, reine d'Écosse, alors qu'il n'était encore que dauphin, du vivant même de son père, était appelé le roi-dauphin.

« volta a quel che parrà alla Regina, casa Guisa e loro aderenti. Così intendo hanno « richiamato il gran cancelliere[1], quale, doppo essere stato fuora otto anni, è tor- « nato; e si pensa se ne serviranno. Ogni cosa si muta, e muterassi per l'avvenire « molto più.

« Si discorre poi del gran favore in cui è salito il Principe di Ferrara, che è stato « fatto perfino del consiglio degli affari segreti del Re, cosa singolare per un « Italiano. »

Dépèche du 24 juillet.

Disgrâce ou éloignement de tous ceux qui ont été en faveur sous le Roi défunt.

La Reine a contracté, dans le passé, quelques dettes, pour venir en aide au maréchal Pierre Strozzi.

Dépèche du 27 juillet.

L'ambassadeur a visité le cardinal de Lorraine et le duc de Guise : il a obtenu, par leur entremise, une audience du Roi et de la Reine. Tout s'est passé en compliments de condoléance, en explications du passé, en protestations de dévouement et d'amitié.

La cour penche pour la paix, à cause du fâcheux état des finances.

II.

LEONE RICASOLI À COSME Ier.

Août-septembre 1559.

Dépèche du 1er août.

Le connétable n'est occupé qu'à rendre les derniers devoirs au Roi défunt.

Le roi de Navarre est attendu à Saint-Germain.

Dépèche du 6 août.

Le connétable de Lorraine et le duc de Guise gouvernent tout, avec la participation de la Reine Mère. Le Roi ne veut pas se mêler des affaires :

« Perchè attende ai negozii per forza, e vuol darci piacere con i signori giovani, « alla palla ed altri esercizii; e però lascia fare il tutto. »

Le connétable est très-mal vu, mais la Reine Mère ne souffre pas qu'on l'inquiète sur son administration passée.

« Il Re di Navarra è arrivato a Vendôme, ed aspetta il principe de Condé, suo « fratello, che torna di Fiandra, per fare l'intrata a Paris o alla corte quasi tutti

[1] Le vieux chancelier Olivier de Leuville.

«questi signori del sangue insieme; con li quali s'è accostato il Conestabile con li «suoi. E molti tengono che sieno per mutare, pure con la voluntà del Re, in parte «la forma del governo, e che al Re di Navarra, o altri suoi, sia per toccare qual-«che cosa e delle principali di quelle che tengono i Guise. Ma quelli che più sanno, «a mio giudizio, tengono che non si sia per mutare niente d'importanza; che sarà «fatta qualche parte al Re di Navarra, tanto piccola che si risolverà, come al tempo «dell' altro Re, al non la pigliare; e, se bene ha il Conestabile dal suo, che è «tenuto il maggior valentuomo che mai fussi in Francia, non è per metter garbu-«glio; principalmente perchè questi altri hanno tanto in mano il Re, alla riverenza «del quale in questo paese ogni uomo cala; e pure ancora sono forti di parenti e «di amici; e però si pensa abbino da restare del tutto superiori nel maneggio «dello stato. Quello che di poi potessi parturire, o per via di religione o d'altro, in «quelli che non saranno satisfatti, non occorre che io lo dica a Vostra Eccellenza.

«Il Re di Navarra è tenuto gentile e buona persona, ma che abbia bisogno del «sapere del Conestabile, il quale è ricchissimo e savissimo. Quest' altri del sangue «sono tutti poveri, e la maggior reputazione che abbino è l'essere del sangue; che «nel vero, per non essere niuno di loro nel governo, questi popoli mormorano, ma «sono popolacci, da farne, per quanto dice ciascuno, poca stima.

«Sentesi ancora un' altra opinione quasi comune, confermata da' medici e ma-«tematici, che il Re non debbe avere molta vita, e che Orléans sia per succedere, «il quale sarebbe tutto del Re di Navarra, per non essere in età legittima; e già si «vede crearsi una parte con questa fidanza.

«Alcuni altri, che, mi pare, vadino con la ragione, dicono che, essendo li pa-«droni putti e donne, si può credere che i favoriti facilmente si possino mutare; «e ciascuno vive a speranza.

«Il regno è tanto esausto, che più non si può dire; però si ritirono da tutte le «spese. Si tiene per fermo non sia per venir mai da loro per molto tempo altera-«zione di guerra; ed in Scozzia lasciano andare le cose a beneficio di natura. Osser-«vono e dicono di volere osservare le capitulazioni della pace interamente.»

On attend les ambassadeurs d'Allemagne, qui, dit-on, viennent réclamer la restitution de Metz. Si l'on ne réussit pas à les éconduire, on avisera, pour éviter la guerre, à leur offrir quelque satisfaction.

La jeune Reine (Marie Stuart) est phthisique, elle n'a pas longtemps à vivre.

Les bannis florentins réfugiés en France se montrent toujours fort irrités contre le duc Cosme. Le fils de Pierre Strozzi disait récemment à un seigneur français, qui

parlait devant lui des honneurs qu'on avait rendus, à Saint-Germain, à l'ambassadeur: «L' onore che io gli farò, o che vorrei fargli, sarebbe il tagliargli la gorgia. «Tutto questo per far dispetto al duce Cosimo [1].»

Dépêche du 14 août.

Le roi de Navarre n'est pas encore arrivé.

La maison de Guise est toujours toute-puissante.

(En chiffres.) «La Regina madre fa favori grandissimi a questi fuorusciti Fio«rentini, non so se per compassione, essendo in cattivissimo termine, o per mos«trare la sua grandezza, o per altro; so bene che tutti confidano la Regina gli abbia «a dar pane, di che hanno bisogno.»

Dépêche du 19 août.

Audience du cardinal de Lorraine, de la Reine Mère, sur laquelle le Roi se décharge de toutes les affaires. Visite au connétable, qui est fort abattu. On réforme toutes les dépenses. L'économie portera sur tous les points. Le roi de Navarre est arrivé en petit équipage.

Dépêche du 23 août.

La mort de Paul IV entraîne la convocation du conclave. Les cardinaux français sont peu disposés à se rendre à Rome.

Dépêche du 27 août.

Le cardinal de Lorraine est pape et roi en France. Le crédit de la maison de Guise excite le mécontentement des princes du sang. Les protestants font de grands progrès dans le royaume.

«Se le Maestà del Re e della Regina non fanno gran forza a questi reverendis«simi, non credo sieno per venire a Roma; che pare s' intenda si curino poco sia «Papa più l' uno che un altro. Il cardinale de Lorraine è quà Papa e Re, con una «autorità maggiore che mai fusse in questo regno; onde pare a molti che, non «essendo nel governo se non casa Guisa, sia quasi impossibile che questi signori «del sangue, il Conestabile ed altri, non abbino da cercare di alterare per qualche «strada questo modo di governo; che casa Guisa ha una grande invidia addosso. «Il Re è giovinetto e la Regina è donna; e come prima si eseguisca qualche cosa

[1] Ici se place, dans l'ordre chronologique, une lettre écrite de Lyon, le 13 août, au duc Cosme, par Leonardo Spina, marchand florentin; en voici la substance :

«Après les funérailles du Roi défunt, le nouveau Roi sera conduit à Reims. On simplifiera les cérémonies du sacre pour éviter la dépense.

«E l' universale dice che Sua Maestà Cristianissima si ridurrà allo manco spesa che potrà; e che ha buonissima voluntà satisfare i suoi creditori. Che così piaccia a Dio che segua, che tutti ne abbiamo di bisogno !

«Intendesi alsì che Sua Maestà mostra volere essere molto obbediente alla Regina, sua madre, e che in effetto ella potrà assai.»

«che l'esito non la mostri buona, si potrebbe pigliare occasione di urtarli; ed al «presente si vede per questo una irresoluzione del pagare i debiti del Re o nò, «perchè è di necessità, dovendosi pagare, di aggravare i popoli, e casa Guisa non «vorrebbe tirarsi questa malevoglienza addosso.

«Dubitasi per qualcuno più contemplativo, che il duca di Savoia non sia molto «satisfatto di questi signori de Guise, per conto della restituzione delle fortezze «sfasciate ed altro, e venendo quà, come l'aspettano, non sia per aderire alla vo«luntà di questi altri che oggi non governano; che è molto intrinseco del Cones«tabile, il quale in tutte le cose è valentissimo, ma in questa parte del metter «garbuglio lo tengono senza pari.

«Intendesi che questa materia de' Luterani va sempre ampliando, ancorchè «tutto il giorno si abbruci qualche personna di bassa condizione; ma quelli d'im«portanza si lasciano stare; ed intendo che quelli consiglieri, che furono presi al «tempo del Re morto, saranno liberati senza pena; e sono in maggior colpa che «quelli che si lasciano morire.»

Dépêche du 2 septembre.

Le cardinal de Lorraine est parti pour Rome; il veut prêter son appui au cardinal de Ferrare, pour l'élever au pontificat. Les cardinaux de Châtillon et de Bourbon n'ont pas voulu quitter la France.

On se propose de diminer les dépenses; quant à présent on ne paye plus personne.

Dépêche du 11 septembre.

On considère le duc Cosme comme exerçant une grande influence sur le conclave. Si Cosme le voulait, dit-on, Ferrare serait Pape.

L'ambassadeur est informé qu'il va avoir pour successeur Alfonso Tornabuoni.

Dépêche du 18 septembre.

Ricasoli signale deux sages réformes : suppression des alternatives et de la vénalité des offices de judicature.

«Due giorni sono, publicarono come avevano levato tutti li alternativi; che vuol «dire che, a tempo del Re morto, per fare danari, venderono infiniti officii, come «tesorieri ed altri, per dopo la morte di quelli che li esercitavano, e davano la «provvisione dell' ufficio venduto parimente ed intera, con promissione di eserci«tare l'ufficio un anno per uno, tanto che d'un medesimo officio avevano ad avere «doppia spesa; ora vogliono che l'ufficio sia di chi l'aveva prima; ed a quelli che «l'avevano compero, per lo sborso fatto, promettono dare assegnamento di ris«cuotere per tutto il mese d'ottobre; e dicono che, quando si venderono questi «ufficii, il Re ne cavò quattrocento o cinquecento mila scudi.

«Hanno ancora fatto uno ordine che gli ufficii di giustizia civile e criminale non «si vendano più come si faceva al tempo della guerra, che tutto si vendeva; il che «se osservano, sarà cosa molto ben fatta; perchè quelli che comperavano tali ufficii, «vendevano ancor essi la giustizia; chè dando la corona tali ufficii, si tiene la «giustizia andrà più netta.

§ II. ANALYSE ET EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE D'ALFONSO TORNABUONI,

AMBASSADEUR DE COSME Ier AUPRÈS DU ROI DE FRANCE.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 5.)

Novembre 1559. — Juin 1560.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Alfonso Tornabuoni, évêque de Saluces en 1530, de Borgo San Sepolcro en 1546, fut un des habiles diplomates de son temps. Il avait accompagné Alexandre de Médicis dans le voyage que le duc entreprit, en 1535, pour aller se justifier à Naples auprès de Charles-Quint. Il devint un des conseillers de Cosme Ier, qui le chargea de régler, en son nom, les articles de la capitulation de Sienne, et qui lui confia plusieurs missions importantes, à Gênes, en Espagne, en Angleterre, en France et auprès de l'Empereur. Tornabuoni vécut jusqu'en 1577.

I.

ALFONSO TORNABUONI À COSME Ier.

Novembre et décembre 1559.

Dépêche du 14 novembre. Paris.

L'ambassadeur est reçu par la Reine Mère; l'entretien roule sur les affaires de la Toscane. On paraît craindre quelque conjuration. L'état des finances excite des plaintes universelles. On ne paye aucune dette. Réclamation très-vive portée au conseil par Leonardo Spino, au nom des marchands florentins de Lyon.

Le connétable donne sa démission de la charge de grand-maître de France; le duc de Guise lui succède dans ces fonctions.

Dépêche du 12 décembre. Blois.

On témoigne peu de confiance à l'ambassadeur. Les seigneurs de la cour se

montrent fort discrets à son égard. Il tâchera de se renseigner auprès de la duchesse de Guise; on en sait beaucoup par les femmes.

«Con la Regina Madre bisogna negoziare e ambular via; e con madama de Guise[1] «si può andare per trattenimento, e parlato che si è con lei, andare dalle dame e «menarle a desinare e cena seco, e metterle in ragionamenti da scoprir paese; «perchè quà quel che si tien secreto alli uomini spesso si conferisce alle donne.»

Affaires d'Écosse. Il importe au repos de l'Europe que ce pays et l'Angleterre ne tombent pas au pouvoir des Français[2].

«Le dirò che, se le cose di Scozzia quietono, dubito che tal quiete in progresso «di tempo non causi garbuglio al mondo forse maggiore che sia mai stato; e, se «non sarà così di presente, perchè non si può come si potrà, Vostra Eccellenza sia «pur certa che Inghilterra verrà nelle mani de' Francesi, che la non ha un reme«dio; e, quando quella si perda, guardi Vostra Eccellenza la carta e consideri «come sta tutto il paese di Fiandra, che la vedrà poco remedio al fatto suo; e vo«glia Iddio che il parentado fatto[3] e quello che pensano fare della figlia minore «con il principe di Spagna basti! E, se gli pare da fare questo discorso con qual«che persona che basti a mantenere le discordie di Scozzia, se ne serva; e sia certa «che io parlo con molto fondamento: perchè so che costoro, per fare il fatto loro, «non si cureranno di nulla, quando tornino alla possibilità; avendo massime genti «attorno che amano il travagliare, e sendo ormai assicurati che di costà si dà a «perdita manifesta, e quà quasi al sicuro.

«L'ambasciatore d'Inghilterra non è più tornato alla corte; e va spargendosi per «causa della moglie ammalata, ma non si crede da alcuno.

S' aspetta l' ambasciatore dell' Imperatore.»

Dépêche du 29 décembre. Blois.

A Orléans, un protestant condamné au feu a été soustrait au supplice par ses coréligionnaires, et tous se sont réfugiés à Genève. Le président Minard a été assassiné. L'auteur présumé du crime est le fils bâtard du cardinal de Meudon (à l'instigation de Minard, le cardinal avait laissé tout son bien aux pauvres); le bâtard s'est constitué prisonnier. D'autres accusent les protestants de ce crime,

[1] Anne d'Este, duchesse de Guise, sœur du duc de Ferrare, Alfonse II, et belle-sœur de Lucrèce de Médicis, fille de Cosme. La duchesse de Guise était alors sur le point d'accoucher.

[2] Or Élisabeth n'était pas mariée. Marie Stuart, reine d'Écosse par sa naissance, reine de France par son mariage, était l'héritière du trône d'Angleterre.

[3] Le mariage de Philippe II avec Élisabeth de France.

parce que Minard leur était hostile. Le conseiller Anne Dubourg, condamné comme hérétique, s'est refusé à toute rétractation et a subi sa peine, le 23 décembre.

«Che, se il popolo non fa tumulto per questo, dipende da due cause: prima, «perchè i Luterani mancano d'un capo; secondo, perchè i borghesi di Paris sono «tutti ricchi. Ma Dio voglia che la vada bene!

«Ho nuove da Paris che, la sera di Natale, la guardia della terra andò a una con«grega di eretici, le quali sendo in una casa bene armati, feciono un poco di resis«tenza; tuttavia ne fu amazzati cinque e presi quattordici.

«Quando agli eretici di Paris, se ne può credere ogni cosa; e, se que' borghesi «non fossero tanto benestanti, o se un capo gagliardo volesse la gatta, la sia certa «che questo regno aria delle brighe di molta considerazione, perchè gli è tutto im«brattato con ogni genere di ostinazione.»

II.

ALFONSO TORNABUONI À COSME Ier.

Janvier-février-mars 1560.

Dépêche du 10 janvier. Blois.

Le nouveau gouvernement, malgré son vif désir d'entrer dans la voie des économies, sera forcé de recourir bientôt à des demandes d'impôts qui seront considérables. Or, le clergé est fort chargé, les nobles mécontents et désunis, le peuple mal disposé. Les protestants d'Orléans ont pénétré dans un couvent de filles; ils ont mis en liberté les religieuses jeunes, et n'ont laissé que les plus âgées. Anecdote relative à un couvent de jacobins de Caen.

«In un convento di frati Giacopini erano certi Santi, a' quali quei della città «avevano molta venerazione, e solevan fare di molte limosine per i frati; a' quali «parendo che le limosine andassino mancando, e non venissino gagliarde secondo «il gusto loro, ropporno le braccia e levorno le teste a questi Santi; e di poi co«minciorno ad esclamare, dandone la colpa a' Luterani; e, andatovi un presidente «da Paris per ritrovare la cosa, finalmente ha ritrovato i frati medesimi essere «stati quelli che hanno fatto lo delitto.»

Dépêche du 21 janvier. Blois.

Les affaires de religion vont mal. Tous les jours, à Paris, on prend des hérétiques et on les brûle; mais ce sont de petites gens, qui se sont laissé séduire. Quant aux gens d'importance, qui séduisent les autres, on les ménage.

Dépêche du 11 février. Blois.

Le Roi paraît déterminé à agir et à gouverner par lui-même.

Dépêche du 13 mars. Amboise[1].

Conjuration d'Amboise. Les conjurés ont pour objet d'enlever la personne du Roi et de le soustraire à la domination des Guise; ils ont des affiliations à Genève, en Angleterre, en Écosse. Attaqués auprès d'Amboise, ils se sont vaillamment défendus. Le comte de Sancerre a été blessé en les combattant.

Dépêche du 19 mars. Amboise.

Les portes du château restent fermées, de peur de surprise. On a saisi des barques remplies d'armes et de munitions. Nombreuses arrestations; supplices.

(Déchiffré.) «Iersera arrivò il principe de Condé, fratello del Re di Navarra; il «quale è tenuto sospetto, e di sorte che sia de' capi della congiura. È comparso «anche d'Andelot, che è luterano marcio.

III.

ALFONSO TORNABUONI À COSME Ier.

Amboise, 23 mars 1560.

SOMMAIRE. — Nombre considérable des protestants. Tous n'ont pas pris part à la conjuration. La noblesse presque tout entière est fidèle au Roi. La cour est en mesure de se défendre; elle peut armer beaucoup de monde avec les armes saisies entre les mains ou dans les dépôts des conjurés. Prédiction de Nostradamus relative au duc Cosme.

I congiurati passavano cinquanta mila armati e provvisti, che venivano per ammazzare il Re ed il suo consiglio, e resoluti di fare una republica liberissima di questo regno.

E, se Vostra Eccellenza me dicessi che io ho detto che delli dieci li sono e nove eretici, e che questo non può stare, li dico che non tutti gli eretici sono ammottinati; perchè, rispetto alla moltitudine, una pic-

[1] Voyez, sur la conjuration d'Amboise, et en général sur tout ce règne, l'*Histoire de l'estat de France sous le règne de François II*, par Regnier de la Planche.

cola particella erano i congiurati contro al sangue reale; e, non ostante che, quanto alla religione, la intendino ad uno modo, nella ruina e morte non saranno mai d'accordo, e tutta la nobiltà concorrerà nel salvare il Re, e se n'è veduto assai buoni segni; e, per esamina che si sia fatta, non si trova grande alcuno che sia interessato nella congiura, quantunque pochi ce ne sieno che non pizzichino d'eresia. Non voglio lasciar di dire che, non ostante che la corte fussi tutta disarmata, si trova oggi armatissima con poca spesa, perchè dalli presi se n'è cavata assai, e da quelli che sapevono il maneggio s'è saputo dov'era il peculio delle loro armi, di maniera che in Orléans, in Blois, ed in Tours se n'è trovato bellezza, sì di corsaletti, come maglie, archibusi ed arme inastate, o per dir meglio da inastarsi; di maniera che, quando pure risorgessino, con quel formicaio che venivano, ci potremo difendere con altro che con le pugna, alle spese loro; e questo è quanto le posso dire della mutazione.

Oggi è stato da me il signor Giordano Orsino, che ieri venne in Paris; e mi ha detto che, trovandosi in Provenza, fu vero che quel Nostradamus, che fa i libretti, gli domandò se gli era amico di Vostra Eccellenza. Al quale rispondendo che gli era stato servitore e che ora serviva il Re di Francia, colui gli disse : « Bene; se voi gli siete amico, « avvertitelo che sono tre congiure contro di lui; che l'una non sa dell' « altra; e che una se ne scoprirà dov'è qualcuno del suo sangue; e lo « vogliono ammazzare, e far questo effetto, dandogli uno una supplica, « ed in quel medesimo tempo scaricargli uno archibusetto piccolissimo; « e fra i congiurati vi è uno zoppo. » La qual cosa mi ha fatto ricordare di Vincenzo Antinori, che *claudicabat*.

IV.

ALFONSO TORNABUONI À COSME Ier.

Amboise, 25 mars 1560.

Sommaire. — On se propose de réunir une assemblée ou même un concile national, pour remédier aux maux de la religion. Conseils tardifs donnés à la cour de Rome. Avidité des nonces du Pape dans les divers états de la chrétienté. Les progrès de l'hérésie sont effrayants. Le roi Henri II connaissait le danger, et c'est pour le conjurer qu'il a conclu la dernière paix. Chaque souverain doit songer à soi, car l'incendie se propage.

La corte si risolverà di fare una adunanza de' vescovi del paese ed altri signori e gente di roba lunga, per esaminare qual sia migliore espediente per rimediare ai tumulti che hanno causato tanti disordini nel regno. E forse, avanti che faccino questo, manderanno a dire al Papa che la necessità li sforza a domandare un concilio libero; nel quale vorranno tante condizioni, che facilmente non gli saranno concesse; il che subito causerà un Concilio Gallicano; dove trovandosi tanti imbrattati, pensi l'Eccellenza Vostra che decreti ne nascerà, ed a che cammino va il resto della Cristianità, veduta la resoluzione che ci si farà. Il che ho voluto dire, acciò, se le pare, la possa fare qualche officio con Sua Santità, e porli avanti de' remedii che giudicherà al proposito. Frà quali crederei che uno fussi il mandare altra sorte di uomini per nunzii, che per lo passato non si è fatto; atteso che non ci è memoria che si ricordi esserne stati mandati per edificare, ma sì bene per rapire, ed arricchirsi, e procacciarsi con favori e presenti, come sa il popolo cristiano, che fuor di modo l'abborrisce. Ed in corroborazione dico a Vostra Eccellenza, che io mi ricordo, sendo in Spagna, trovarmi a ragionare con qualche persona principale e segnalata; che particolarmente, fra molte querele del malgoverno delle cose ecclesiastiche, si doleva che il Papa non mandava mai se non collettori, dovendo per il suo officio mandare edificatori della fede e religione Cattolica, con lo esempio de' quali si governassino gli altri universalmente; e l'ha ben di poi mostro questo paese, quanto sarebbe stato meglio mandarci legati e nunzii edificatori che uccellatori di vescovadi e badie, avendo

causato che la sementa di Ginevra e Germania abbi messo in ruine il maggior regno del mondo, con manifesto pericolo di tutto il resto del paese cristiano. Nè dichino quelli che vogliono scusare i preti, che la gioventù del Re moderno abbi causato il disordine; perchè il motivo fatto adesso, fu disegnato per farlo al tempo del Re morto, che pure era valoroso e temuto; e affermasi che esso Re lo sapeva, e che il condescendere alla pace della sorte che fece, ne fu causa il disordine ch' egli previdde. Ora concludo che questa è una peste che passa monti e mari, e che, quando la casa del vicino arde, la sua non è senza pericolo.

V.

ALFONSO TORNABUONI À COSME I[er].

Amboise, 2-3 avril 1560.

Sommaire. — Suites de la conjuration; châtiments et supplices. Fière attitude du prince de Condé. La Normandie, la Guienne, le Poitou, Paris, se lèvent pour soutenir le Roi; le peuple réclame seulement le libre exercice de la religion. Prêche protestant à Rouen. Énergique répression. Bruits de guerre contre l'Angleterre. Ces bruits sont invraisemblables; pourquoi.

Dopo l' ultima mia, qui s' è atteso a tagliar capi, ed a impiccare uomini, e squartarne, e buttarne in fiume parecchi; ed a qualcheduno s' è perdonato, e le prigioni non sono ancora vuote. Dicesi che la confessione de' capi è stata tale che, se il pensiero riusciva, si faceva di molto male ad ogni sorta di gente, che non fussi stata de' loro congiurati o aderenti; ma, come si domanda de' particolari, ogni uomo serra la bocca, che denota persone di gran qualità essere in tresca.

So pure dir questo particulare, cavato d' assai buon luogo, del principe de Condé, che ha parlato molto cavallerescamente al Re ed alla madre, dicendoli che non ha se non un figliuolo solo, del quale lui stesso vorria esser boia, se gli avessi cospirato contro la Corona, instando sempre che i delinquenti si castighino; e che, quanto al rumore che va attorno che il fratello e lui sono mal contenti di non governare, s'ingannano, e non si conoscerà mai che per governare abbia fatta cosa al-

cuna, e che dell' opinione che s' ha che gli stieno male con i Guisi, è cosa vana, perchè, se fra loro fussi niente, li piglieriano per la mano, e troveriano il modo di farsi la ragione; e finalmente s' è allargato assai che possi essere caduto nell' animo loro che per via tanto inonesta si sieno voluti aggrandire. Ma sol d' una cosa si duole, che il governo di Picardia sia stato dato al marescial de Brissac, il quale s' aspetta a lui; ma io non so già per qual via vi pretenda, se non per essere molti loro luoghi principali in Picardia.

Intanto iermattina, avanti che il Re partissi di qui, fu preso un cavallerizzo del detto principe de Condé, nè si sa la causa; ma quel signore fu visto molto malcontento dopo tal cattura, e parlò lungamente con la Regina Madre.

Tenuta ai III.

Le dirò quel che ritraggo, uscito di bocca del cardinale di Lorraine da ieri in quà : e prima che la Normandie, la Guienne, le Poitou e Paris, avendo per una voce vana inteso che il Re era assediato nel castel d'Amboise, si muovevono tutti a furia di popoli per venirlo a soccorrere, gridando come pazzi, che non volevono comportare che al Re, Loro Signore, fussi fatto oltraggio; e che la emozione de' popoli non era fatta per offendere la Maestà Sua, ma per dargli una petizione di poter vivere in quella religione che tengono per buona. Ed, essendo da' capi del governo finalmente fatti capaci ed assicurati ch' el Re non era assediato, perchè questi signori furono diligenti a dar fuora gli avvisi, molti che già s' erano mossi furono fatti tornare. Ed è seguito a Rouen un caso degno veramente d' esser saputo da tutto il mondo.

Quella città è delle più resolute eretiche che, fra molte che ci sono, abbi questo regno; ed occorse che, nell' udire il tumulto, certi degli amorevoli fratelli andorno a non so che chiesa, e fecero notomia di parecchie imagini. Nella quale dimostrazione, due ribaldi anabatisti si messono a predicare; li quali furono da più di quattromila persone seguitati, pensando d' udir predica luterana schietta. Ma, come questi scellerati dessin di mano a voler fare ogni cosa comune, così facultà come donne;

e, per voluntà di Dio in un medesimo tempo il governatore corressi con cinquanta archibusieri al rumore (il qual governatore si chiama M. de Villebonne); gli fu fatto largo, e, non ostante ch'egli non abbi molto nome di bravo, intrepidamente prese i detti predicatori, e li fece squartare vivi, ed il resto della terra che si andava armando, sentendo il modo che coloro predicavano, lodorno il fatto, e s'offerse ai servizii del Suo Re, e di poi con tutti i sopradetti paesi hanno fatto offerte immortali a Sua Maestà. Sulla quale offerta udirà l'Eccellenza Vostra gran resoluzione fatta da questi signori, *si credere dignum est,* che la guerra si faccia agl'Inghilesi: ed a tale effetto vogliono mettere insieme ottocento uomini d'arme, che questo sia facile a fare; venti compagnie de fanterie vecchie, che fanno conto che sia cinque mila fanti; e dieci mila fanti del paese; ed il reggimento degli Alamanni; cinquecento vascelli; che, se non tolgono gusci di noce, non so come possa essere, benchè dichino ch'el Re Cattolico a loro spese gli accomoderà d'assai, che non lo so. Ed è fuora una voce che ci sono tanti danari insieme, che tutto questo si può fare, e ch'el Re Cattolico consente che la guerra si faccia; ma io discorrerò sopra di ciò la mia opinione, fondata dalla gita del vescovo di Valence in Inghilterra, il quale portò tutte le buone ed amorevoli parole ed offerte del mondo; e, quando gli fu domandato che mandato aveva, da potersi effettuare quanto diceva, si rimesse alla lettera di credenza; la qual cosa non passò per autentica nel consiglio di quella regina. E, come sospettosi, pensarono che quel Re volessi loro dar parole per pigliar tempo da provvedersi, e si risolverono a soccorrere gli Scozzesi; la qual cosa non facendo per costoro, credo che mandin fuora la voce di sì gran preparamento, per fare un accordo più onorevole che potranno; massime che io non veggo far certe cose che si sogliono vedere, non solamente in grandissimi preparamenti, ma nè anche in mediocri. E dallo essere andato l'ammiraglio in Normandia in poi, non ci veggo nulla per ancora che voglia dir guerra; e, standosi il conestabile a Paris; e, non concursando questi grandi, che sogliono essere adoperati, e son soliti far gran rumori o procacci d'uomini, l'intendo così e mi rimetto a quello che sarà.

Dicono che, oltre a danari che e con la parsimonia e col non pagare costoro hanno messo insieme, che i popoli tutti si offerono concorrere gagliardamente, dovendosi far la guerra agl' Inghilesi; nè io so trovare la via da credere una mutazione universale d'animi, sendosi lasciati intendere tutto al contrario, non sono molti giorni. Inoltre, quanto al far danari, dicono non aver difficultà, perchè con li assegnamenti delle decime pagheranno tutti i lor debiti, e gli verrà ad avanzare denari, ed acquisteranno credito; e questo sia duro a credere a Vostra Eccellenza.

VI.

ALFONSO TORNABUONI À COSME Ier.

Avril 1560.

Sommaire. — Audace des protestants. Ils se réunissent en Dauphiné et en Provence en grande foule et à main armée. Ils sont venus à Amboise, la nuit, enlever les corps de leurs coréligionnaires suppliciés. Défi porté par le prince de Condé; son départ. Le cardinal de Lorraine pendu en effigie par les Parisiens. Sombre aspect de Paris. Rassemblement de gentilshommes armés entre Tours et Poitiers. Les Guise et le connétable; appréhension d'une rupture entre eux. Conséquences déplorables de cette guerre civile. Appel fait au roi de Navarre; il est peu propre au rôle de pacificateur. Affluence de gentilshommes à Paris; précautions rigoureusement prescrites. Saisie de pamphlets et de placards injurieux contre les Guise.

13 avril. Amboise.

Le cose della religione sono in maggior disordine che mai, intendendosi che in Provenza fanno predicar publicamente, *armata manu*, per le strade, e sono insieme sette o otto mila uomini. Il Dauphiné è sollevato, ed in somma tutto il regno. Il capitano Maligny (?), uno dei principali che scappò dalla rotta, s'intende va mettendo gente insieme e sollevando i popoli; nè si sa per cosa certa dove si trovi al presente. I giustiziati, che erano stati, dopo la giustizia fattane nella terra qui d'Amboise, appiccati, chi intero e chi senza capo, alle forche ordinarie, furono una di queste notti passate dalli amorevoli fratelli levati tutti; di sorte che per questi rispetti in corte si sta con guardia grande. E, ancorchè paia che la sia fatta per causa del Re, tutto il mondo conosce

sono fatte per i Guisi; i quali ne devono aver bisogno, sendo una mala sodisfazione del loro governo in tutto questo regno, e pochi sono nella corte che non ne parlino senza barbazzole.

Il principe de Condé di nuovo s'è dolsuto che la presa del suo cavallerizzo se gli poteva fare intendere, chè, constandogli colui essere luterano, egli medesimo l'aria dato in mano della giustizia; e di più, disse in presenza di Sua Maestà, e dov' era la maggior parte di questi signori e cavalieri di corte, avendone domandato licenza, che chi aveva avuto opinione di lui che egli avessi mai avuto animo di far cosa alcuna contro la Corona, e l'aveva detto, ne mentiva; che spogliatosi d'ogni suo grado, si offeriva di mantenerlo con l'armi a qualsisia privato gentiluomo. Fugli risposto da M. de Guise amorevolmente, monstrando lui non essere in tal concetto; e finalmente se n'è partito assai mal sodisfatto. Altri hanno detto che non gli fu risposto cosa alcuna.

23 avril. Amboise.

A Paris si vive con molto sospetto; e, se non fussi vi si trova la persona del conestabile con qualche numero di gente, si potrebbe dubitare di qualche gran rovina. Con tutto questo vi si tengono le porte serrate, e vi si entra ed esce con gran difficultà per sportello, con commessione espressa che tutti quelli alloggiano forestieri debbino manifestargli. Nella riviera dentro la città furono trovati due uomini scorticati, de' quali non s'è potuto avere cognizione alcuna; e, fuori della città presso i borghi, fu impiccato il cardinale de Lorraine in imagine, e di poi squartato; sendosi mossi i popoli di più per abbrucciare la casa di Meudon e quella chiamata l'HÔTEL DE GUISE; e, qui alla corte medesima sono appiccati tutti i giorni cartelli, che dicono cose bruttissime di questi Guisi.

Ieri fu detto qui per la corte, che un gran numero di gentiluomini, sotto Tours verso Poitiers, erano insieme bene a cavallo e bene armati, non per venire a offendere, come fecero gli altri, il Re, ma solo per voler parlare a Sua Maestà sopra le cose della religione; e che erano armati non per offendere, ma per difendersi; e che Sua Maestà man-

derebbe a parlar loro; ma non li lascierebbe già venire alla presenza sua.

30 avril. Chartres.

A Guise, luogo di frontiera di Piccardia, si trovano tre mila guastatori, li quali fanno quel luogo esempio di fortificazione. Di più, ritraggo che M. de Guise vi conduce grandissima quantità d'arme, come saria a dire dodici mila corsaletti, trenta mila archibusi ed altrettante o più picche; artiglierie sono assai in quella terra ed in tutte quelle dette frontiere: ma, avendo cerco se vi si conduceva munizione di polveri e salnitri e lignami ed altre infinite cose da munizioni, o vettovaglie da mangiare, non trovo che ne vi sia, nè si ordini di mettervene; per quel che adunque si faccia questa sollecitudine di fortificare e di provvederla d'arme non si sa. Ma Vostra Eccellenza sa dove e di chi è Guise, e che la nimicizia col Conestabile è fatta scoperta e palese; per la qual cosa il detto Conestabile, per quanto mi è stato detto stamani da uno che viene da Paris, che è il colonnello Taddei, che non suol bociare in fallo, egli si trova in Chantilly, benissimo accompagnato d'uomini di guerra e particolarmente di molti gentiluomini Francesi, suoi amici, e di chi sa potersi fidare: di maniera che, non sendo il Re in età da rimediare con la sua autorità ad uno scandalo come potria seguire di sì gran capi di questo regno, facilmente ne potrà nascere una guerra civile di grandissima considerazione e pericolosissima; perchè, se bene questi signori Guisi hanno imbracciato lo scudo di Francia, il carico che li viene addosso è sì pesante che non so come vi si potrà resistere; perchè, accozzato questa guerra civile con le dissenzioni della religione, io dubito più che facessi mai di questo regno.

Mi è stato detto che costoro hanno mandato per il Re di Navarra; e, se egli viene per accostarsi con costoro, miglioreranno assai quanto alla nimicizia, perchè quel Re può assai; ma, se egli è chiamato per paciale, non so come egli si sia atto a fare tale officio.

Tre giorni sono, a Paris andò bando che non si portassi più archibusetti; e perchè gli Alamanni avevono la licenzia di portarli, fu specificatamente tolta loro la licenzia; si proibì che più che tre insieme

non potessino portar arme, e faciono rinforzare guardie assai, e distribuirle in più luoghi alli sergenti della villa di Paris. Nella quale però non si sente di presente un minimo romore; ma dicono che il trovarsi molti gentiluomini, anzi infiniti a Paris, e non sapere quello che vi abbino che fare, nè sendo questa coadunanza solita in quel luogo, gli fa stare con sospetto, e che di qui nascono queste provvisioni.

Con altre Vostra Eccellenza può avere inteso le porcherie che si sono sparse, con scritti appiccati qui e quà contro a questi signori che governano, li quali andavono multiplicando; ed era venuta la cosa a tale che in stampa si publicavono e si lasciavono cadere per la stessa camera del Re e delli signori Guisi, e per tutta la corte. Ora accade che, tre dì sono, a Paris, nel chiasso Saint-Marceau, fu ammazzato un uomo, e quel che fece l'omicidio fuggendosi, parve a' sergenti che lo seguitavono ch'egli intrassi in una casa d'uno stampatore, la quale era aperta, ed il patrone alla porta; che veggendo venire quella gente, si tirò dentrò e serrò l'uscio con tal furia, che fu causa di maggiormente far credere alla birraglia che colui fussi intrato quivi; donde sforzando la porta, scambio dell' omicida, trovarono una stanza piena de scartafacci infamatorii, e presono subito fino alle gatte della casa; dalli quali si spera sapere gli autori di questa bella impresa; e chi s'ha a guardare si guardi, perchè credo che quelli che rimarranno in dolo e saranno presi faranno la mala fine.

VII.

ALFONSO TORNABUONI À COSME Ier.

Mai 1560.

Sommaire. — Démarches téméraires des protestants jusque dans les murs d'Amboise. Troubles de Provence; les protestants y font la loi et sont les maîtres du pays; terreur qu'ils inspirent à Aix. M. de Montgiron entre à l'improviste dans Valence, et y massacre les protestants.

4 mai. Amboise.

Qui in Amboise, si può dire sulla faccia del Re, la sera del primo di maggio, alla scoperta gli eretici se ne vennono dirimpetto al mio

alloggiamento in processione alla notte, numero di più di dugento, su certi belli prati che ci sono, cantando salmi alla fazione di Genève, con rami in mano di verdura, che era una dolcezza; e poi, tornandosene alla terra, entrorono nella piazza del mercato, dove si fa la giustizia, e segorono le forche dove erono confitte quattro teste di quelli principali della congiura, ed andorno a riposarsi, senza che fino ad ora se ne sia fatta altra dimostrazione, che da' ministri regii rifatte le forche e fattovi conficcar su le dette teste; e da questo tugurio infelice facci Vostra Eccellenza conjettura quel che si facci per tutto il resto del regno; sendo costoro tanto inetti e sciagurati, che dieci uomini da bene bastavano a metterli per la malora.

EXTRAIT D'UNE LETTRE REÇUE DE PROVENCE.

Di nuovo non so che scriverle, se non questa diavoleria de' Luterani che è già troppo vecchia. Quà in Provenza hanno messo tale scompiglio, che non credo si possa metter maggiore. Si sono messi in campagna benissimo armati e bene a cavallo, dove concorre ogni giorno gran quantità di gente; scoprendosi alla libera Luterani marci; talchè è ora un grosso numero, e tuttavia viene più grosso; de' quali fra gli altri è capo un M. di Mouvans, castellano, a cui fu ammazzato l' altro giorno un fratello per Luterano in Draguignan; e di già si sono impadroniti di Sisteron, assai buona città, dove fanno predicare publicamente un predicatore venuto di Genève, a suono di campana, e battezzano li putti come fanno a Genève. Ed il medesimo fanno a Ries, buonissimo luogo, ed a Forcalquier ed altri luoghi tengono; e sono assai presso d'Aix; e finalmente minacciano continuo voler venire a pigliare Aix; e si sono appressati tal che hanno causato in detta città un disturbo mirabile, già otto o dieci giorni sono. Vi si fanno buone guardie e sentinelle alle muraglie, alle piazze e strade principali, lumi tutta la notte alle finestre; bandi crudeli che persona non esca di casa, a chi non sia comandato; e tutto per tema de' Luterani che sono dentro la città. Domenica a notte, che fummo alli XVII di questo, si dette una grossa *all' arme*, che messe in confusione tutta la città; già si cominciavano a sen-

tire i pianti e stridi delle timide femminelle, le quali a ragione temevano, sì per li di dentro, sì per li di fuori; perchè ciascuno v'ha padri, figliuoli, parenti o nipoti o cari amici; ma non fu nulla. Penso fussi fatto per provare come si trovava il popolo, quale si trovò prontissimo a difendere la città e le tante e buone ordinazioni della chiesa; alli XVII del presente, si fece uno grido in detta città, a pena di essere abbruciato, che chi era d'accordo con la chiesa dovessi portare la banda bianca; qual ordine non sendo sufficiente, atteso che per esso non si scoperse alcuno Luterano, mettendosi ognuno la banda, alli XX detto fu fatto un bando di tanto gentiluomini come altri stranieri, di quale stato, grado o condizione si fussino, dovessino per tutto quel giorno partire d'Aix, sotto pena della forca; il che s'è fatto a gran fretta; e molte gentildonne e putti si scansono a Marsilia, aspettando dovere menar le mani.

15 mai. Amboise.

Mi vien referto che nel Delphinato, in Valenza, questi ribaldi avevono fatto di sorte, che non vi si osservava più legge divina nè umana; ed ognuno viveva a sua fantasia. Onde Sua Maestà ordinò vi andassi M. di Montgiron con buon numero di soldati; il quale fingendo d'inviare soldati in altra banda, con certe barche entrò nella terra, dove ha fatto un grandissimo macello.

In Amboise, dove erano state segate le forche, come fu scritto di sopra, erano tornati per fare il medesimo l'altra sera; ma avvertitone il governatore, con alcuni armati andò loro incontro, e riuscì ad averne uno in mano, il quale, si spera, confesserà gli altri, e pagheranno il fio del peccato.

VIII.

ALFONSO TORNABUONI À COSME Ier.

Juin 1560.

SOMMAIRE. — La chasse et les affaires. Rassemblements menaçants de gentilshommes en Normandie et en Guyenne. Tout est dans la confusion. On ne peut compter sur les gens d'armes. On a en vain tenté de rappeler le connétable. On songe à réunir les états généraux. Inimitié déclarée du connétable et des Guise.

15 juin. Chartres.

Noi non sappiamo dove si vada, nè quel che si facci; e la caccia del cervio fu la grande occupazione della corte. Ed è questo il vero modo da fuggire la tela de' negozii.

18 juin. Chartres.

Intendesi che, per la Guienna e la Normandia, si mettono gran numero di gentiluomini insieme, dicendo voler venire a vendicare il sangue giusto di quelli che furono giustiziati in Amboise; ed il Re di Navarra ne ha dato notizia a Sua Maestà; ed in somma pare che per tutto il regno ci sia tumulto di qualche sustanza; e pure stamani m'è stato detto che è mancato poco che gli Inghilesi non hanno preso una terra di frontiera su la marina di queste di Francia.

La più infettata gente di tutto questo regno per causa della religione sono le loro genti d'arme; talche il fidarsene non pare punto verisimile, e questa cosa causa una confusione ed un soprasotto d'animo in questi che governano che è cosa maravigliosa.

Dicono che hanno mandato per il Conestabile che venga alla corte; ma, se qualche altra volta hanno fatto il medesimo, e non è comparso, credo che ora non ne farà altro, dicendosi da qualche persona che quel signore non sa comportare d'essere a posto d'altri chiamato e cacciato.

In Piccardia s'è sollevato romore per causa pur della religione, che era quella parte del regno che aveva fatto manco motivo; di maniera che non so imaginarmi dove costoro si volteranno per rimediare a tanta confusione. Dicono i savi che quà non è altro rimedio alla confusione

de' eretici, che convocare li Stati; quella cosa che fuggono più oggi questi del governo.

21 juin. Chartres.

La nimicizia tra il Conestabile ed i Guisi, quantunque palliata, si dichiarò in questo modo : « Che, avendo il Conestabile, più tempo fa, comperato da un gentiluomo la contea di Dammartin, nella quale è Chantilly, sue delizie, con forse settanta mila franchi d' entrata che vi ha detto Conestabile, par che di nuovo questo medesimo gentiluomo, se così si può chiamare, subornato o dall' autorità moderna o dal maggior pregio, l' abbi venduta a M. de Guise; il quale rimandando al Conestabile il pregio della sua compera, non fu accettato, ma rimandato con parole che suonavono questa conclusione : « Che la contea l' aveva comperata ed era sua, e che, se gli conveniva più che a lui, che non v' aveva cosa alcuna, ed esso meglio che settanta mila franchi d' entrata; e che, se finalmente voleva procedere più avanti, andassi per la via della giustizia; e che se non gli piaceva aver tanti nemici che bastassino, e voleva anco la sua nimicizia, che lo serviria con tanta compagnia di gentiluomini che forse non s' era vista la più bella già lungo tempo. » Quello che dopo questo sia stato determinato da questi Guisi io non lo so; ma so bene che M. Danville, figliuolo del Conestabile, è stato alla corte; e non solo non ha visitato il cardinale de Lorraine, e li signori fratelli, ma nè anco, col riscontrargli, gli ha salutati : si è dolsuto con la Regina Madre del Re, e poi è partito.

§ III. ANALYSE ET EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE NICCOLO TORNABUONI,

AMBASSADEUR DE COSME Ier AUPRÈS DU ROI DE FRANCE.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 5.)

Juillet-décembre 1560.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Niccolo Tornabuoni, neveu d'Alfonso, lui succéda comme ambassadeur en France, en même temps qu'il était promu, par suite de la renonciation de son oncle, au siége épiscopal de Borgo San-Sepolcro. Lorsque, en 1588, Ferdinand de Médicis, second fils de Cosme et membre du sacré collége, devint, à la mort de son frère aîné, grand-duc de Toscane, Niccolo fut chargé de reporter à Rome le chapeau de cardinal, auquel Ferdinand renonçait, et de négocier cette affaire avec le pape Sixte-Quint. Les autres circonstances de sa vie ne nous sont pas connues. Il vécut jusqu'en 1598.

I.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Juillet-octobre 1560.

Dépêche du 26 juillet. Melun.

Le connétable est à Paris pour y défendre ses droits sur la terre de Dammartin. Les Guise ont donné au Roi, ou plutôt se sont donné à eux-mêmes une garde de deux cents arquebusiers à cheval. C'est un fait nouveau qui excite les murmures.

«Nè è persona di questi Francesi senza barbazzale, che non dica ch' egli è una «gran vergogna che un Re di Francia, solito andare per tutto con due *laquais*, sia «ridotto per amore de' Guise a strascinarsi la guardia dietro senza un proposito al «mondo.»

Dépêche du 18 août. Melun.

Le Roi doit tenir à Fontainebleau un conseil extraordinaire ou assemblée des notables, pour chercher des remèdes aux divisions intestines. Le connétable, à cette occasion, reparaît à la cour avec un grand cortége de gentilshommes. Le cardinal de Lorraine s'apprête, dit-on, à rendre compte de tous ses actes, et à remettre le

pouvoir entre les mains du Roi, pour qu'il en dispose en faveur de qui il lui plaira. Le Roi et la Reine Mère ont fait un excellent accueil au connétable, au grand désappointement des Guise.

Dépêche du 25 août. Melun.

L'assemblée est réunie à Fontainebleau. Le Roi a proposé quatre points sur lesquels les délibérations doivent porter : 1° la religion; 2° la justice; 3° les dettes du feu Roi; 4° les moyens de soulager le peuple. Le grand chancelier[1] a prononcé un discours remarquable, dans lequel il a blâmé la conduite du haut clergé :

« Il gran cancelliere parlò sopra la religione, e si distese molto a provare che « tutti i disordini sono nati nel regno, dipendono da' preti e principalmente da' « vescovi; i quali, con le buone entrate che hanno, non si curando delle anime, « stanno alla corte, o dove meglio loro piace, in continui passatempi.

« Non si parla bene nemmeno del Papa. »

Dépêche du 29 août. Melun.

L'assemblée de Fontainebleau demande qu'on réclame du Pape l'ouverture d'un concile œcuménique; et que, sur le refus du Saint-Père, on convoque un concile national, où les sectes hérétiques auront un libre accès. L'amiral Coligny réclame le libre exercice de la religion protestante, au nom d'un grand nombre de pétitionnaires.

Dépêche du 31 août. Melun.

Le vidame de Chartres[2], agent du prince de Condé, est arrêté à Paris. On répand le bruit qu'une conspiration, plus grave encore que la conjuration d'Amboise, vient d'être découverte, et que Condé est le principal coupable.

Dépêche du 28 septembre. Paris.

Des troubles ont éclaté à Orléans. Les révoltés, au nombre de huit mille, se sont opposés à ce qu'une garnison d'hommes d'armes s'établît dans la ville. Le peuple se soulève également à Poitiers.

Dépêche du 8 octobre. Paris.

On signale des révoltes dans le Languedoc, dans la Gascogne et dans la Provence. Le Roi doit visiter ces provinces, pour réprimer des excès devenus intolérables.

[1] Le grand chancelier, Michel de l'Hospital; il avait succédé, le 30 juin, au chancelier Olivier.

[2] Jean de Ferrière, vidame de Chartres. Tornabuoni ne se méprend-il pas, et ne confond-il pas Jean de Ferrière avec Jacques de la Sagne, qui, lui aussi, était agent de Condé, et qui, arrêté à cette époque, dénonça son maître pour échapper à la torture?

Dépêche du 10 octobre. Paris.

Répression rigoureuse des troubles de Lyon par le maréchal de Saint-André. A défaut d'un concile universel il paraît décidé qu'un concile national sera réuni : «E si crede si aggraverà la mano sopra i preti.»

Dépêche du 22 octobre. Paris.

Le Roi est à Orléans, où doivent se réunir les États Généraux. Les séditieux de cette ville se tiennent en paix. Le roi de Navarre est attendu; il feint d'être catholique, mais il est en effet calviniste ou luthérien.

II.

NICCOLO TORNABUONI À COSME I[er].

Orléans, novembre 1560.

Sommaire. — Arrestation du prince de Condé. Le roi de Navarre est gardé à vue. Mesures prises pour châtier et contenir les habitants d'Orléans. Les prisons sont insuffisantes. On attend avec anxiété l'issue du procès de Condé. Le roi de Navarre, son frère, d'abord fort irrité, s'est peu à peu radouci; on ne l'a pas écarté du conseil.

4 novembre.

Arrivò il Re di Navarra col fratello, principe di Conde; furono accolti benissimo; ma poi il principe di Conde fu arrestato da quattro capitani della guardia del Re, e messo prigione in una casa vicina al castello, dove è ben guardato dì e notte. Al Re di Navarra è stato ordine di non allontanarsi dalla corte, ed ha sempre chi lo seguita.

14 novembre.

Le cose di quà, dopo la prigionia del principe di Conde, vanno di maniera che si vede gran progressi. Tutti i ministri di questa terra, bailly, luogotenente del Re ed altri tutti son presi; tutti i principali sospetti o sono in prigione o guardati in casa; sono andati bandi crudelissimi, che nessuno sgomberi niente di biade, grani e vini, dove n'erano quantità grandissime ragunate. Gli uomini della terra non possono uscire, e si spera, in quelli massime che amministravano la

giustizia, esempli grandissimi; e tutto dì si va impiccando e mozzando la testa a qualcuno di questi terrazzani.

Il principe di Conde rifusò il gran consiglio per fare le esamine sue; e di poi si mandarno per quattro commissarii a Paris, non so del parlamento o d'altri; e questi medesimi ha rifusato, dicendo che aveva ad essere esaminato da persone elette da principi del sangue e dal parlamento di Paris; e quelli gli hanno ad eleggere ancora i giudici, e da quelli essere giudicato : a tale che la cosa sua pende così, ed egli si sta sotto grandissima guardia.

Il vidamo di Chartres è stato condotto da Paris a qui; così un altro presidente, che dopo vidamo fu preso, stato secretario del principe prefato. Il Re di Navarra entra negli affari, ma sta malinconico, ed è opinione che sia codiato. Va alla caccia continuamente, e seguita il Re, ma da nessuno è trattenuto, se bene, com' è dovere, ciascuno gli fa reverenza. C'è anche il cardinale de Bourbon, ma si sta ancor lui ne' suoi panni.

La paura è universale in questo regno, poi che fu preso il principe, e fatta l'esecuzione in questa terra; e chi ha punto di peccato fugge.

21 novembre.

Delle cose di quà non c'è da dirle molto, perchè il principe di Conde si sta al solito rinchiuso e ben guardato, senza parlare a nessuno; nè s'intende che il processo suo sia ancora incominciato. Il Re, suo fratello, sta malcontento, e nelli affari più volte si è alterato, in mostrare le stranezze che al suo sangue era fatto, ed affermare che contro la persona del Re non ha fatto. Ma poi, per parole della Regina Madre, che ancor lei, dopo questa prigionia, entra nelli affari, e mostra assai più dell' autorità sua che non ha fatto da ora indietro, fu placato e ridotto in tale stato, che, dopo una veemente collera, mostra una placabile mansuetudine, e quasi, come si dice, pianse.

Delli altri prigioni di questa terra s'aspetta una grande dimostrazione.

25 novembre.

Il caso del bailly di questa terra e delli altri prigioni si tiene spedito, e che se ne farà grande esecuzione; e questa mattina sono stati consegnati al signor Scipione del Fresco dodici de' più giovani, di quelli dovevano aver manco peccato, per cominciare a vuotare le prigioni, e riempierle di nuovi che vengono in questa terra di più provincie; intendendosi che di Lyon ne vengono buona parte, presi in Auvergne ed in quella città; e pur oggi m'è stato detto che vien preso il gran cancelliere di Navarra con alcuni altri. Questo non lo posso affermare.

Il Re è malato.

III.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Orléans, décembre 1560.

SOMMAIRE. — Le Roi est très-mal. Les États vont se réunir à propos pour garantir le royaume de grands malheurs. Le pouvoir passera sans doute au roi de Navarre, qui gouvernera avec la Reine Mère. Marie-Stuart partira pour l'Écosse, qui est perdue pour la France. Progrès de la maladie du Roi; sa mort dans la nuit du 5 au 6 décembre. Composition présumée du nouveau conseil. Visites au cardinal de Tournon, à la Reine Mère, au roi de Navarre. Détails sur la physionomie de la Cour dans les premiers jours du nouveau règne. Toute-puissance de la Reine Mère. Réconciliation du roi de Navarre et du duc de Guise. Retour du connétable. Les affaires paraissent se présenter sous un jour favorable.

3 décembre.

La salute del Re è sempre incerta. Sono processioni alle quali intervengono la Regina Madre, moglie e fratelli del Re, per le chiese d'Orléans.

I discorsi che si fanno sono varii; ma il vedere la presenza del Re di Navarra cui si perviene il governo, e la prigionia del fratello che è altiero e potrebbe far molto male se fosse libero, fa cessare il sospetto di tumultuare, se caso venissi; perchè fuori non sono capi d'importanza, e costoro (della corte) sono armati e hanno disarmati li uomini della terra dove sono.

L'adunanza degli Stati, che saranno qui tutti fra poco tempo, fa molto a proposito se nascessi niente, perchè loro procederanno al modo del governo, ed all' altre risoluzioni di che il regno ha bisogno; ed in questa congiuntura non potria venire più a proposito. La bontà di M. de Vendôme dà speranza d'assai bene; perchè lui con la Regina Madre arebbono ad essere i principali del governo del fanciullo, sino all' età di sedici anni o ottodici; e si pensa che si placherà in qualche modo con i Guisi di quel che gli parrà aver patito nelle cose sue. Il governo si pensa che sarà levato dai Guisi, e forse dato loro compagnia, la quale li predominerà, onde ne scenderanno per non esser fatti cadere; e, se bene hanno il favore della Regina Madre, lei poi non potrà resistere agli ordini del regno.

Il Conestabile viene, e si pensa abbi ad essere rimesso in parte del governo. La Regina Maria se ne tornerebbe in Scozzia dai suoi; e costoro si perderebbero due milioni d'oro o più che vi hanno speso, e quel regno.

Questi sono i discorsi; e quello di Nostradamus par profezia, che, nelle sue predizioni di questo mese, dice che il più giovane perderà la monarchia di malattia inopinata.

6 décembre.

Questa notte passata parve che il Re pigliasse un poco di miglioramento, per aver dormito tre ore, ed aver preso alquanto di cibo; ma dal cardinale di Tournon non ne fu fatto conto alcuno, perchè il medico suo gli aveva referto che fu di poco momento. Entrando nel decimonono, gli è venuto un grandissimo accidente; a tale dubitano non sia vivo alla mezza notte.

Scritto il dì sopra alli IV.

Siamo ai V, e la cosa va peggiorando. Ritraggo che fra la Regina Madre ed il Re di Navarra è poco accordo; e che, questa sera, uscendo la Regina del castello, fece credere al popolo che il Re fussi morto, ma si andò per consigliare col cardinale Tournon ed il gran cancelliere, perchè il Re di Navarra diceva che alla madre si apparteneva di aver cura della persona del figliuolo, ed a lui del regno e guardia del si-

gillo regio. Parve che, consigliata, al ritorno si accomodassero che la Regina dovessi aver cura del sigillo quando era sana, ma malata venissi a lui; e con questa occasione tenerlo poi sempre. Intendo ancora che Tournon si scuopre adesso apertamente contro Lorraine; e mostra e dice di gran cose del fatto suo. Domani si aspetta il Conestabile, e si vedrà quel che seguirà.

Sua Maestà ha avuto l'olio santo, e se gli dà brevissima vita.

Siamo alli VI, e stamattina a giorno mi è detto che il Re trapassò questa notte fra le X e XI.

Mi vien detto ancora che questi signori sono rimasti d'accordo, quanto al governo del regno, che abbia ad essere in un consiglio d'otto, e quali sieno : il Re di Navarra, il cardinale de Lorraine, Conestabile, duca de Guise, il maréchal de Saint-André, il maréchal de Brissac, de Montpensier, ed il principe de la Roche-sur-Yon. La Regina Madre abbi la cura della persona del Re; dorma in camera di Sua Maestà, ed abbi l'autorità sua in capo, come ha fatto sino ad ora. Al Re di Navarra è stato consegnato questa mattina il sigillo; e l'ho inteso da persona che l'ha visto.

9 décembre.

Visita del ambasciatore alla Regina Madre, per condolersi della morte del Re. — Risponde la Regina Madre, che pensava il nuovo Re giovane non manco avessi a dimostrarsi verso di lei che avessi fatto l'altro; e che non dubitava, per il buon consiglio che già si era provisto, che il regno avessi a patir niente.

Visita al cardinale di Tournon. — Risponde che per adesso si vedevano le cose assai bene incamminate, ma che si avessi a seguire non sapeva; che pregava Vostra Eccellenza a sempre inanimare e confortare e la Regina e li altri ad aver cura a questa religione, considerando che, se questo regno si perdessi, tutta Europa bisogneria che lo seguissi, congiugnendosi con l'Alamagna e l'Inghilterra; e sopra ciò si allargò molto.

Dopo la Regina Madre fui dal Re di Navarra, e passai le doglienze del Re morto. E Sua Maestà mi rispose che era da dolersi della perdita

d' un Re tanto buono; e molto lo lodò; ma più assai, entrando ne' particulari del consiglio, lodò la Regina Madre, della quale egli mostra un contento grandissimo.

Domani andrò dal Conestabile e Guisi.

Quel che passa è che costoro sgravono le spese del Re in più che un milione e mezzo di franchi, levando tutta la veneria, la maggior parte della scuderia, di molti pensionarii di tutte le nazioni, di molti gentiluomini serventi, due corti, quella della Regina, moglie del fu Re, e quella di M. d'Angoulême; essendo Angoulême doventato contro gli ordini di Francia che non gli toccava, se non vivente il padre, duca di Orléans, per volontà del Re.

Ieri Sua Maestà prese l'ordine dal Re di Navarra, poi lo dette al fratello. La Regina Madre dicono che torna Regina di Francia e così s'ha a chiamare.

Li Stati cominceranno a ragunarsi a' dodici stante : il consiglio quale abbia da essere non è risoluto. E Guisi paiono molto caduti; ed ancor ch' e siano nominati in questo consiglio, ed intervenghino nelli affari, il cardinale di Lorraine pare si lassi intendere volersi ritirare.

10 décembre.

La Regina Madre è suprema in tutto il governo, e l' udienza, che prima s' aveva per li ambasciatori dal cardinale de Lorraine, s' arà da lei; e lei, quando sieno negozii, con pigliar tempo a rispondere, referirà a quel consiglio che sarà statuito, e con resoluzione d' esso darà poi la risposta. Le finanze si danno a lei; ma, per essere carica troppo grande e fastidiosa, si crede che lei le darà al gran cancelliere, molto intelligente in ciò, ed a duo coadjutori di questi presidenti. Il sigillo lo terrà lei, e si pensa che lo dia al Re di Navarra; e quello che scrissi essergli stato dato, fu quello del Re morto, dato a quel principe, che lo spezzassi, che così s' usa. Ma quello del nuovo Re non è ancor dato, nè anco si sa se lei lo terrà. Tutti i segretarii e tutte le spedizioni hanno a far capo a lei, e passar per sua mano; ben è vero che sempre ci ha da essere il parere di questo consiglio, al quale lei debbe sempre

proporre quello s' ha da trattare. E si vede chiaro che, se la volessi usare della autorità che l' arà, che la nazione Italiana saria meglio trattata che non fu al tempo del fu Francesco II; non ci sendo massime chi la sollevi, e stolga da qualche pensiero, come faceva il cardinal di Lorraine, a chi lei tutto rimetteva sempre. Il Re di Navarra sarà, dopo lei, principale in tutto il governo, ed il Conestabile arà la cura ed il carico della gendarmeria; tutta la fanteria che è per il regno straordinaria si casserà presto, e la gente d' arme si manderà alle guarnigioni solite. Il duca de Guise arà il governo della casa del Re, come gran maestro.

Della liberazione del principe di Conde non si parla, ancorchè la moglie abbia fatta instanza grandissima : dopo la morte del Re sta serrato e guardato com' era prima; si pensa seguirà il processo, e le giustificazioni saranno migliori. Il Re di Navarra e M. de Guise si sono rimesse tutte le ingiurie, e s' è visto una unità grande che tende al bene comune; altanto ne fa il cardinale de Lorraine. I creditori di questa corona si pensa aranno miglior partito e più presta spedizione; e, secondo ho inteso, il Conestabile parlò in consiglio, mostrando la gran vergogna che n' era venuta al Re, che fussero andate fuori le voci che erano corse in questo particolare, e che si doveva trovar modo di fornirlo.

La religione si vede incamminar bene. E quelli di Angers mandano ambasciatori ad offerire di vivere secondo la cattolica fè romana; e così si pensa abbino a fare di molte altre città sospette. Onde si conosce donde veniva in qualche parte i sollevamenti del regno.

16 décembre.

Le cose quà vanno quiete. La Regina ha il potere e l' autorità tutta in mano, e di poi il Re di Navarra, il quale la corteggia molto bene. Al principe di Conde si dice essere stata data la libertà; ma che egli non l' ha voluta, affermando volersi giustificare che contro al fu Re non fece nè macchinò mai niente; e, sebbene sono state trovate sue lettere, sono perchè un segretario suo in Paris, che aveva bianchi se-

gnati e sigilli suoi, l' ha fatte senza sua saputa; e domanda che questo segretario venga. Il quale non s' è mai trovato, e si dubita che questi del governo passato non l' abbino fatto morire, secondo ho inteso, perchè chiara cosa è che l' intento loro era di ammazzare ed annullare in tutto Vandôme, e facevano tutto per levarsi questo che loro si stimavano ostacolo dinanzi. Ma il buon Re[1], o che lo mostri o che lo sia davvero, non pare che abbia ricevuto ingiuria da loro, e si vede molto spesso il duca di Guise seco. Il cardinale de Tournon dà addosso al cardinale de Lorraine, e dice che gli pare aver ridotto la Regina in buon termine, avendo sempre, poi è arrivato quà, tiratala avanti, acciò che l' autorità venisse in lei, per levarla allora al cardinale de Lorraine, ma che non si assicura di qualche maligno spirito; ed il giorno che poi morì il Re, in quella uscita, che, con non so che disparere tra lei ed il Vandôme, fu fatta per consigliarsi con Tournon, gli disse che gli sapeva male che l' avesse creduto e credesse troppo a certi maligni spiriti, che fanno professione, ma in vero non sono buoni cristiani, e che per l' avvenire ella li conosceria meglio; onde si rappacificò tutta, e oggi è la maggiore unione che si possa vedere tra lei e Vandôme. Ed il cardinale de Lorraine sta molto abbietto e rimesso, ed in Tournon pare ancora abbia gran confidenza. Il Conestabile si crede governi il Re di Navarra, e che non faccia niente senza lui, perchè è spesso seco, e continuamente vi sono i figliuoli a corteggiarlo.

Nel consiglio degli affari sono oggi aggiunti tre del sangue : il cardinale de Bourbon, il duca de Montpensier, ed il principe de la Roche-sur-Yon. Le finanze, poi che il gran cancelliere l' ha rifiutate, rifiutando ancora il cancellierato se volevono che a queste attendessi, si sono date a tre cavalieri dell' ordine : M. de Vieilleville, M. de Lansac, e M. de Cursol, gentiluomo d' onore della Regina; e questi hanno a referire alla Regina tutto. Il caccetto (*cachet*), dove è cavato secondo le lettere il nome del Re, dicono che la Regina l' ha dato al Re di Navarra, ma molti non lo credono, pensando lo voglia tener lei.

[1] Le roi de Navarre, Antoine de Bourbon-Vendôme, frère aîné du prince de Condé.

SEPTIÈME PÉRIODE.

CHARLES IX.

1560-1574.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Sur cette fatale période de notre histoire les documents authentiques et les mémoires circonstanciés abondent. Mais, si les faits sont généralement connus, ils sont diversement appréciés, et la vérité se trouve trop souvent altérée, au milieu de la lutte ardente des intérêts, des ambitions rivales, et des passions religieuses et politiques. En de telles circonstances, le témoignage d'hommes placés de façon à tout connaître, assez habiles pour bien voir, assez désintéressés pour bien juger, nous paraît être d'un grand prix. Nous avons donc puisé, avec tout le discernement dont nous étions capable, dans la correspondance détaillée des ambassadeurs florentins, les renseignements qui étaient de nature à confirmer ou à modifier les opinions admises, ou à jeter quelque jour nouveau sur les événements du règne de Charles IX.

«Le roi Henri II, dit Tavannes[1], eut plus de vertu corporelle que spirituelle. Il «donna imprudemment commencement aux divisions de France par l'accroisse«ment immodéré des deux maisons de Guise et de Montmorency, lesquels il fit si «grands que les malheurs des guerres de France leur sont attribués.»

Pendant le règne éphémère de François II, les Guise prirent le dessus et gouvernèrent en souverains. «Le cardinal de Lorraine, selon l'énergique expres«sion de notre ambassadeur, était à la fois pape et roi en France.»

L'avénement de Charles IX devait les précipiter du faîte où ils étaient montés, mais en élevant à leur place une troisième famille, d'autant plus redoutable qu'elle était placée plus près du trône : la famille de Bourbon.

Le nouveau roi avait onze ans. Catherine de Médicis, toujours écartée du gouvernement sous les deux règnes précédents, prit en main le pouvoir, et ne le lâcha plus : le règne de Charles IX est le règne de la Reine mère.

[1] *Mémoires de Tavannes*, t. II, p. 254 (Collection Petitot).

«La Royne-Mère, écrit encore Tavannes [1], en crainte d'estre renvoyée en Italie, «ou de demeurer en France sans crédit, il luy semble que la division fait pour «elle, espérant de deux partis en avoir tousjours un favorable; elle ne se soucie «d'hazarder la couronne, pourvu qu'elle espère de rentrer au gouvernement.» C'était le moyen d'exciter les guerres et de les perpétuer; «car, vouloir maintenir la «paix par divisions, c'est vouloir faire du blanc avec du noir [2].»

Nous n'avons pas à écrire l'histoire de la régence de Catherine; il nous suffit d'indiquer quels sont et son système et son point de départ : son système est de neutraliser les forces des trois grandes familles des Bourbon, des Guise et des Montmorency, en les opposant constamment les unes aux autres; son point de départ, c'est sa prise de possession de la tutelle de son fils mineur et de la régence, avec l'assentiment des États, la connivence du conseil et l'acquiescement d'Antoine de Bourbon-Vendôme, roi de Navarre, premier prince du sang.

Trois ambassadeurs représentèrent successivement la Toscane à la cour de France :

I. Niccolo Tornabuoni, de 1560 à 1565;

II. Giovanni Maria Petrucci, de 1565 à 1572;

III. Vincenzio Alamanni, de 1572 à 1574.

I. LÉGATION DE NICCOLO TORNABUONI

(Suite et fin.)

DÉPÊCHES OU EXTRAITS DE DÉPÊCHES DISTRIBUÉS SOUS QUATORZE TITRES.

1560-1565 (page 443-513).

Tornabuoni était déjà ambassadeur résident sous le précédent règne; il était donc au courant des intrigues de la cour et des affaires du royaume. On trouvera dans les extraits de sa correspondance de curieux détails sur les événements de ces cinq premières années.

Le débat n'est pas entre les huguenots et les catholiques, mais entre les Bourbon et les Guise (Voy. p. 459). Le dessein du chef de la maison de Bourbon, An-

[1] *Mémoires de Tavannes*, t. II, p. 265.

[2] *Id. ibid.* p. 321. Le témoignage de Claude Haton vient fortifier celui de Tavannes : «La ditte Dame faisoit ce pour re«gner et gouverner en France, ayant ceste «oppinion en elle, que, si MM. les Princes «de France eussent esté tous d'ung bon ac«cord entre eux, elle eust esté renvoyée en «son pays d'Italie avec son douaire, chose «qu'elle ne vouloit estre faicte.» (*Collect. des docum. inéd. relat. à l'Hist. de France; Mém. de Claude Haton.* Bourquelot, t. I, p. 119.)

toine de Navarre, est d'éloigner les chefs de la maison rivale, de forcer ensuite la Reine à la retraite, et de gouverner avec le connétable de Montmorency et l'amiral Coligny (II, p. 448). Mais il devait être dupe de Catherine, comme il le sera bientôt après du roi d'Espagne, qui, pour acheter sa conversion, fera briller à ses yeux je ne sais quel échange de la Navarre contre la Sardaigne (VII et XI, p. 470-496). Ce pauvre homme et ce pauvre roi n'est pas moins bien jugé par Tornabuoni qu'il ne l'a été par les ambassadeurs vénitiens [1].

Le prince de Condé, ses défauts et ses qualités brillantes, sa prise d'armes, son expédition contre Paris [2], sa défaite à Dreux, et les alarmes que cause à la Reine mère la conduite du duc de Guise vainqueur à l'égard de son prisonnier, tout est finement aperçu et bien décrit (XII, p. 498 et suiv.).

Tornabuoni signale les tristes conséquences des troubles religieux et civils. La guerre est à peine déclarée, et déjà le royaume est inondé de troupes étrangères (XI, p. 494). Les sources du commerce sont taries (IV, p. 453 et suiv.), et ce n'est pas là un des moindres griefs des parisiens contre les huguenots. Dès le commencement du règne, la haine du peuple de Paris contre les protestants est attestée à plusieurs reprises et dans les termes les plus énergiques [3] (IV, IX, XIII, p. 455, 480, 504).

Pendant que le royaume était ainsi déchiré, le Roi, à peine adolescent, n'était ni écouté ni obéi. Quant à sa mère, elle ne s'épargnait pas, s'exposant sans précaution, tout entière à son ambition, flattant les huguenots, et faisant à propos profession de bonne catholique [4]. Les dépêches de l'ambassadeur renferment, sur ce dernier point, de piquantes révélations (XIII, p. 506).

[1] Légation de Jean Michel : «Lascio star «il Re di Navarra, che, per esser il più pros«simo alla corona, ha sempre avuto più «nome che effetto; benchè si persuade as«sai.» (T. 1, p. 392.)

Légation de Marc-Antoine Barbaro : «Il «Re di Navarra, il quale, essendo uomo di «poca intelligenza e poco sapere, s'aveva «lasciato imprimere nella mente dagli ere«tici tutte le male e false opinioni come «buone e sante.» (T. II, 80. *Relations des ambassadeurs vénitiens.* Tommaseo.)

[2] La Noue explique le motif qui poussa Condé à amener son armée sous les murs de Paris, «non en intention de forcer la ville, «mais pour faire crier les Parisiens, qu'il «estimoit les soufflets de la guerre et la cui«sine dont elle se nourrissoit.» (*Mémoires de François de la Noue*, ch. IX. *Panthéon littéraire.*)

[3] Voici, à ce sujet, ce que dit Claude Haton, à la date de 1562 : «Ce nom de hu«guenot estoit alors audit Paris en si grande «haine, que, pour faire tuer ung homme «par les rues et le massacrer, il ne falloit «que dire aux massacreurs : *Voilà ung hu«guenot!* Tout à l'instant, sans en enquérir «davantage, le pauvre homme estoit mort. «Et se trouva cinq ou six bons catholiques «avoir esté tuez en ceste façon.» (*Mémoires de Claude Haton.* Bourquelot, t. I, p. 274.)

[4] Ceci est attesté aussi par l'ambassadeur

LÉGATION DU COMMANDEUR PETRUCCI.

DÉPÊCHES OU EXTRAITS DE DÉPÊCHES DISTRIBUÉS SOUS QUATRE-VINGT-QUATRE TITRES.

1565-1572 (p. 514-856).

Si la légation de Tornabuoni présente un sérieux intérêt, celle du commandeur Petrucci a pour notre histoire une plus grande importance. Petrucci a résidé en France, sans interruption, pendant sept années; il est entré dans la confidence du Roi et de la Reine mère; il a été chargé de conduire des négociations secrètes fort délicates. On peut suivre pas à pas, dans ses dépêches, la marche des événements. Lorsque a lieu la seconde levée de boucliers des huguenots, il est avec le Roi, il l'accompagne dans sa fuite de Meaux à Paris, dont il fait le récit animé[1] (III, p. 528 et suiv.). Il dépeint avec vivacité l'indignation du jeune Roi, l'ardeur belliqueuse des Parisiens, prêts à contribuer de leur sang et de leur argent; l'horreur qu'inspirent les huguenots au peuple, qui, sans le Roi, les aurait massacrés[2]; la bataille de Saint-Denis et la mort du vieux Connétable, qui ne laisse pas un regret, et auquel on semble même marchander les honneurs funèbres (XI, XII, p. 551-554). La Reine mère seule persiste à désirer la paix; elle s'affecte de son isolement et de la défiance qu'elle inspire; elle songe à attacher à sa personne, en lui ménageant une haute fortune, un des fils de son parent, le duc de Toscane (VIII, p. 545).

Cependant Condé quitte Saint-Denis; il conduit son armée à la rencontre des reîtres qu'il attend d'Allemagne. Soit trahison, soit négligence, l'armée royale, en proie à de déplorables dissensions, le laisse échapper, quand elle aurait pu l'écra-

vénitien Marc-Antoine Barbaro: «La Regina «ha sempre fatto professione di voler vivere «cristianamente, con udir la messa, le pre-«dicazioni, e alle volte communicarsi..... «Diceva che farebbe conoscere a tutti i Prin-«cipi qual fosse la mente sua; che il Re «medesimo, quando sarebbe in età, prov-«vederebbe a tanti mali da ogni parte.» (*Relations des ambassadeurs vénitiens.* Tommaseo, t. II, p. 84.)

[1] Il est intéressant de comparer au récit de Petrucci celui de l'ambassadeur Vénitien Jean Correro, auquel nous empruntons ce passage: «Non si può rappresantar con pa-«role, il timore e la fuga di Meaux; non «l'irresoluzione di Monceaux: chè il star «non era sicuro, ed il partir periculoso; non «il pericolo che si scorse nel venire a Parigi; «e non finalmente la confusione che fu per «alquanti giorni in quella città.» (*Relations des ambassadeurs vénitiens.* Tommaseo, t. II, p. 112.)

[2] Tel est le langage de Marc-Antoine Barbaro: «Parigi, ove è stato in ogni tempo «il numero de' cattolici così grande, che. «s'avesser avute l'armi in mano con libertà. «senza dubbio non si sarebbe restato in «quella città vivo pur un eretico.» (*Relations des ambassadeurs Vénitiens.* Tommaseo, t. II. p. 70.)

ser dans sa retraite (XVI, XVII, p. 560-563). La Reine mère est allée elle-même au camp pour y rétablir la subordination; à son retour, elle prend Petrucci pour confident et lui expose les raisons de sa conduite (XVIII, p. 566.).

La paix de Lonjumeau amène à peine une suspension d'armes, que suit presque aussitôt une nouvelle rupture. L'ambassadeur instruit fidèlement le duc Cosme et son fils, François de Médicis, des incidents de la campagne de 1569, dont les deux grands faits d'armes sont les batailles de Jarnac et de Moncontour. Les royalistes sont deux fois vainqueurs, et pourtant, dans le cours de l'année suivante, les vaincus, sans avoir pris aucune revanche, semblent dicter les conditions de la paix de Saint-Germain. Veut-on avoir l'explication péremptoire et surabondante de ce singulier dénoûment? Qu'on lise attentivement les longues dépêches de Petrucci, depuis la fin de l'an 1569 jusqu'à l'automne de 1570 (XXVIII-XXXIII, p. 608-641) : on y verra le dénûment du Roi et de la cour; le manque d'argent et de vivres; l'indiscipline des reîtres et des Suisses, qui, n'étant plus payés, n'obéissent plus, et vivent sur le pays au lieu de le défendre; les discordes entre les chefs; l'autorité royale partout méconnue. Alors on comprendra que le Roi et sa mère étaient à la merci des huguenots, commandés par un chef habile[1], et plus redoutables qu'avant leur double défaite. Toute cette partie de la correspondance de notre ambassadeur mérite d'être signalée.

Une lettre fort longue et fort piquante, adressée au secrétaire du duc de Toscane, Concini, par Cavriana, agent secret des Médicis, renferme de curieux détails sur la situation de la France au début de l'année 1571 (XXXIV, p. 641-646).

Charles IX a demandé et obtenu la main d'une des filles de l'Empereur. La nouvelle Reine est selon le cœur de la Reine mère, qui prend soin de monter la maison de sa bru, et la compose à sa manière. Cette jeune princesse fut une excellente épouse, qui ne fit jamais parler d'elle.

Cependant le Souverain Pontife avait conféré à Cosme Ier, jusque alors duc de Toscane, le titre de grand-duc[2]. Cette décision avait alarmé les petits états d'Italie, qui tremblaient pour leur indépendance. Elle avait causé le plus vif mécon-

[1] Les ennemis les plus acharnés de Coligny rendaient eux-mêmes justice à son rare mérite. Voici comment Claude Haton parle de lui : «L'admiral estoit l'homme le «plus fin et le plus cauteleux, en guerre et «aultres affaires, qui fust en France; homme «de grand conseil et d'invention merveil«leuse.» (*Mémoires de Claude Haton.* Bourquelot, t. I, p. 318.) Coligny excellait dans l'art d'organiser et d'approvisionner une armée. Était-il question de lever quelque armée nouvelle : «Commençons, disait-il, à former ce monstre «par le ventre.» (*Mémoires de La Noue,* ch. XVI. *Panthéon littéraire.*)

[2] La bulle du Pape Pie V qui confère à Cosme Ier le titre de grand-duc est datée du 27 août 1569.

tentement, et à l'Empereur, qui la considérait comme une atteinte portée à sa prérogative, et au roi d'Espagne, jaloux de maintenir sa prépondérance en Italie. La situation de Cosme menaçait de devenir critique. Contre ses ennemis secrets ou déclarés il chercha un appui dans l'amitié de la France. Ici se place une négociation fort importante, dont le secret est révélé par la correspondance de Petrucci.

Dès l'année 1567, alors que l'armée du prince de Condé était encore sous les murs de Paris, le jeune Téligny, chargé par l'Amiral, son beau-père, d'une mission confidentielle, avait fait apercevoir au Roi que le plus sûr et peut-être l'unique moyen de mettre un terme aux guerres civiles, serait d'engager la France, qui se trouvait tout armée, dans une guerre étrangère. En 1570, Téligny fut un des négociateurs les plus actifs de la paix de Saint-Germain. Charles IX, qui l'avait distingué pour ses qualités aimables, prêta de nouveau l'oreille à la proposition qu'il lui fit de reporter au delà des frontières le fléau de la guerre qui désolait le royaume. Le jeune Roi était fort partisan d'une guerre étrangère; mais à qui la faire? il ne le savait trop. Il apprit à Téligny que l'Empereur et le Roi Catholique, fort courroucés contre le Pape et le grand-duc de sa façon, sollicitaient la France à entreprendre, de concert avec l'Espagne et l'Empire, une expédition en Italie. Ce n'était pas le compte du parti protestant; Téligny détourna le coup. Il entre en conférence avec Jean Galéas Frégose, qui avait mis ses talents diplomatiques au service de la France, et avec l'ambassadeur florentin; d'accord avec eux, il propose au Roi de porter immédiatement ses forces contre la Flandre, où le prince d'Orange est prêt à agir, et de faire, contre l'Espagne et l'Empereur, avec le Pape, Venise, Florence et les princes allemands, une alliance dans laquelle pourrait entrer l'Angleterre. Charles IX, qui aspirait à secouer le joug maternel, adopte cette combinaison avec chaleur, et veut conduire à bien l'entreprise, à lui seul, mystérieusement, en dehors de sa mère. Frégose est envoyé à Florence; il rapporte la réponse de Cosme, qui demande, avant toutes choses, que la Reine mère soit mise au courant de l'affaire. Il était convaincu qu'elle ne tarderait pas à être instruite par son fils lui-même, qui ne savait rien lui cacher [1]. Catherine donne son assentiment aux négociations. Elle soupçonnait alors Philippe II d'avoir fait périr de mort violente sa jeune femme, qui était une princesse de France, et elle conservait de ce crime un légitime ressentiment. On se dispose donc à recommencer la

[1] Voyez la relation de l'ambassadeur vénitien Jean Correro : «Quanto alle risoluzioni, il Re si riporta del tutto alla madre. «Egli è vero che il tanto rispetto che porta «alla madre (quale può essere anco bat«tezzato per timore) gli leva non poco la «riputazione.» (*Relations des ambassadeurs vénitiens*. Tommaseo, t. II, p. 160.)

lutte contre la maison d'Autriche. Le prince d'Orange et les huguenots français se chargeront d'enlever les Pays-Bas au roi d'Espagne. Les princes allemands tiendront l'Empereur en échec. Les Turcs feront leur paix avec Venise, à la condition expresse que cette république s'unira avec la France et la Toscane. L'influence française remplacera en Italie l'influence espagnole. Enfin l'Angleterre fera au besoin une diversion utile. Tel est le plan conçu par Coligny, et au succès duquel concourront, avec les protestants français, anglais et allemands, les principales puissances italiennes. L'esprit versatile et indécis de la Reine mère en retarda l'exécution[1]. Le vieux duc Cosme, ne croyant pas pouvoir compter sur le concours énergique et efficace de la France, fut le premier à conseiller de ne pas rompre la paix. Sur ces entrefaites, l'éclatante victoire de Lépante porta un coup fatal à la coalition, avant même qu'elle fût formée. Le Pape se rapprocha décidément de l'Espagne. La Reine mère, cédant aux suggestions des cardinaux de Lorraine et de Ferrare, du duc de Ferrare et du comte de Retz, essaya de se rapprocher de Philippe II; et le grand-duc de Toscane, se sentant compromis, chercha à désarmer la vengeance du Roi Catholique en fournissant au duc d'Albe, au risque d'exciter la juste colère de l'Europe protestante, la somme considérable qui lui permit de ressaisir l'avantage dans les Pays-Bas. (Voyez toutes les dépêches de 1571, XXXVI-L, p. 648-716.)

Le plan de l'Amiral eût-il réussi? Le cardinal de Lorraine, avec sa longue pratique des affaires, et Tavannes, avec sa haute expérience militaire, avaient beau jeu pour l'attaquer et le combattre dans le conseil. Selon les règles de la prudence commune, il pouvait paraître insensé, lorsqu'on se sentait à bout de force et d'argent, de s'embarquer dans une guerre européenne. Mais la politique des temps de crise n'est pas celle des temps ordinaires. Quand le feu est à la maison, il faut avant tout le rejeter au dehors. Que demandaient les huguenots? l'autorisation de conquérir, à leurs risques et périls, les provinces flamandes, pour les donner ensuite au Roi en gage de réconciliation. Sans se déclarer ouvertement, il eût suffi de ne pas enchaîner leurs mouvements, et, au besoin, de seconder leurs progrès. Le projet d'abaisser, avec une armée exercée dans les guerres civiles, la double puissance de la maison d'Autriche, était sans doute audacieux, il n'était pas téméraire. Catherine de Médicis n'avait pas un génie assez haut ni assez ferme

[1] Voyez Tavannes : «La Royne fluctue «entre paix et guerre; crainte de civile la «penche à l'estrangère. .. Comme femme, «elle veut et ne veut pas, change d'avis et «rechange en un instant. Les huguenots «cornent la guerre, le Roy avec eux. Telligny, huguenot, possesseur et favori de Sa «Majesté...» (*Mémoires de Tavannes,* t. III, p. 256. Collection Petitot.)

pour le comprendre; il était réservé à Richelieu de le reprendre et de l'accomplir.

La Reine mère avait d'autres pensées. La paix une fois conclue, elle travailla, selon son usage, à désunir les huguenots (LI, p. 716 et suiv.). Petrucci, témoin de l'accueil assez froid fait à Coligny, lors de sa rentrée à la cour, s'emploie loyalement à réconcilier l'Amiral et la Reine (XLV-XLVIII, L, p. 686-708). Mais l'Amiral réussit mieux auprès du fils qu'auprès de la mère; il se fit écouter du Roi, et prit, pour un temps, sur son esprit un ascendant que l'ambitieuse Catherine ne lui pardonna pas. Elle s'attacha plus que jamais à l'idée d'enlever aux huguenots, sinon leur chef présent, du moins leur chef à venir; et elle hâta de tout son pouvoir le mariage de sa fille Marguerite avec Henri de Navarre. Nul doute à ses yeux que le jeune époux ne se laissât facilement séduire. Sa conversion prochaine et assurée entraînerait la dissolution du parti protestant. Il faut lire, dans la correspondance de l'ambassadeur (L-LXIV, p. 712-766), les curieux détails qui font connaître, et les desseins de la Reine mère, et les répugnances de la reine de Navarre et des huguenots, et les efforts de la cour de Rome et de l'Espagne pour empêcher à tout prix la conclusion de ce mariage.

Les dernières dépêches de cette légation (LXXIII-LXXXIV, p. 804-811) se rapportent à l'assassinat de Coligny, à la Saint-Barthélemy, et aux événements qui suivirent immédiatement le massacre.

Une lettre très-circonstanciée de Cavriana (LXXV, p. 812 et suiv.) retrace avec vivacité la physionomie de Paris et de la cour pendant l'exécution de l'attentat, et un autre récit anonyme (LXXVI, p. 822 et suiv.) permet d'apprécier jusqu'à quel degré d'aveuglement on peut se laisser entraîner par le fanatisme.

L'ensemble de ces documents (du 24 août au 5 novembre) nous semble de nature à jeter quelque lumière sur un des problèmes historiques les plus controversés : la Saint-Barthélemy a-t-elle été préméditée ? Voici un homme éclairé, un diplomate habile, un compatriote de la Reine, admis depuis quelques années dans sa confidence, et qui, lui, ne croit pas à la préméditation; c'est déjà une présomption. De plus, de l'étude attentive de sa correspondance, voici ce qui résulte.

La Reine a conclu la paix de Saint-Germain, parce qu'elle y était absolument forcée. Dans cette paix, avantageuse aux huguenots, puisqu'ils étaient en mesure d'en dicter les conditions, il ne faut pas voir un piége tendu par Catherine, mais une nécessité subie par elle et par le Roi. Pour elle, le comble de l'habileté sera dès lors de faire tomber le roi de Navarre sous sa direction et sous son influence; elle le convertira; elle fera de lui, dès qu'il sera son gendre, un instrument docile. Le Pape, l'Espagne, la Savoie, et Ferrare, et Lorraine, et Nevers s'élèvent de con-

cert contre le mariage. Biragne, Retz, les hommes les moins scrupuleux et les mieux initiés aux plus secrètes pensées de la Reine, combattent aussi cette alliance, parce que tous y voient un accroissement de pouvoir pour les huguenots, sans partager la confiance que Catherine a dans son ascendant à venir sur le jeune prince.

Cependant l'Amiral pousse le Roi à la guerre, il l'exhorte enfin à régner. La Reine mère veut la paix; elle veut surtout rester maîtresse. S'inspirant de ce double sentiment, elle se résout à perdre l'Amiral [1]. Elle a des conférences secrètes avec madame de Nemours, veuve de François de Guise; elle est, nous le croyons, confidente ou complice de l'assassinat du 22 août. Coligny est atteint, mais il survit à sa blessure. Les principaux huguenots se rassemblent en hâte; ils éclatent en menaces, ils jurent qu'ils sauront retrouver les coupables et qu'ils en feront justice. Catherine, qui a participé au crime, craint que la lumière ne se fasse; et, sous l'empire de la terreur, elle ordonne le massacre, faisant appel à l'épée des Guise et aux couteaux des gens du peuple. Elle a prémédité l'assassinat; le massacre en a été la conséquence exécrable, mais imprévue [2]. Telle est du moins notre ferme opinion.

LÉGATION DE VINCENZIO ALAMANNI.

DÉPÊCHES OU EXTRAITS DE DÉPÊCHES DISTRIBUÉES EN VINGT ET UN TITRES.

1572-1574 (p. 857-932).

Petrucci, avant son départ, avait déjà pu constater les tristes effets de l'attentat du 24 août. Ses deux dernières dépêches (LXXXIII, LXXXIV, p. 846-856) renferment à cet égard de précieux renseignements. Ces conséquences inévitables se développent et se produisent de plus en plus nombreuses, de plus en plus frappantes, pendant la légation d'Alamanni. Dans la correspondance du savant et éloquent diplomate se déroule le lugubre tableau que présentent la France ensanglantée et consternée, et son gouvernement désormais réprouvé et flétri. Le jeune Roi porte dans son sein la fatale maladie dont il va mourir. La Reine mère échoue honteu-

[1] «MM. de Sauve et de Retz advertissent «la Royne des secrets conseils, desseins et «paroles du Roy; que si elle n'y entendoit, «les huguenots le posséderoient. La jalousie «du gouvernement de son fils et de l'Estat, «ambition démesurée, enflamme, brûle la «Royne dehors et dedans, et tient conseil «de l'Admiral.» (*Mémoires de Tavannes,* t. III, p. 290. Collection Petitot.)

[2] «Si elle se fust pu parer de la source «de l'arquebusade, malaisément eust-elle «achevé ce à quoy l'événement la con«trainct.» (*Id. ibid.* p. 295.)

sement en tout ce qu'elle tente; en tout, car on ne saurait considérer comme un succès cette étrange élection du duc d'Anjou au trône de Pologne, qui devient aussitôt un embarras pour l'élu lui-même, et dont le résultat le plus net est de coûter de nouveaux sacrifices d'argent au royaume épuisé. L'ambassadeur expose simplement et juge en homme d'état les événements de cette fin de règne où tout va s'amoindrissant et se décomposant. Devant la Rochelle, où le duc d'Anjou et les princes courent comme à un triomphe, l'armée royale essuie échec sur échec. La Normandie se soulève, et, après elle, le Poitou, le Limousin, la Guyenne; le Languedoc est toujours en armes. Partout l'autorité du Roi est bravée, méprisée; on ne croit plus à sa parole, qu'il a violée; on se raille de ses serments, parce qu'il s'est parjuré. De toutes les provinces s'élèvent des plaintes et des réclamations; on demande impérieusement la convocation des États généraux et l'exclusion des étrangers (X, p. 891 et suiv. XIV, p. 908 et suiv.). La cour est incessamment agitée par de coupables intrigues, menacée par de dangereux complots. Le Roi s'éteint, et ses derniers jours sont si sombres, si pleins d'angoisses et d'amertume, qu'on se prend involontairement à le plaindre, oubliant presque de le maudire.

Quant à la Reine, quant à Catherine, après la lecture attentive des nombreuses dépêches des trois ambassadeurs de Florence, plus que jamais nous nous étonnons que l'histoire lui ait accordé quelque valeur politique. Entièrement dépourvue de sens moral, elle n'a ni principes, ni conviction, ni système. Elle vit au jour le jour, se débattant contre les événements, sans les dominer jamais; cherchant volontiers les aventures, sans savoir en tirer parti; maintenant, à force d'expédients blâmables, son autorité précaire. Elle n'a possédé aucune des deux qualités sans lesquelles il n'est pas d'homme politique : la prévoyance dans le dessein, la persévérance dans l'exécution.

Les documents qui se rapportent à ce règne se trouvent naturellement distribués en trois sections :

Ire SECTION. Légation de Niccolo Tornabuoni (1560-1565).

IIe SECTION. Légation du commandeur Petrucci (1565-1572).

IIIe SECTION. Légation de Vincenzio Alamanni (1572-1574).

PREMIÈRE SECTION.

LÉGATION DE NICCOLO TORNABUONI.

ANALYSE ET EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE NICCOLO TORNABUONI.

AMBASSADEUR DE COSME Ier AUPRÈS DU ROI DE FRANCE.

(Suite et fin.)

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 5.)

I.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Orléans, janvier 1561.

Sommaire. — Les États d'Orléans[1]; succès de l'orateur du tiers état. Affaire de M. le duc de Nemours et de mademoiselle de Rohan. Le roi de Navarre, le connétable et les Guise. Les États disposés à maintenir la Reine mère dans son autorité. Propositions des États relativement aux finances, à l'administration de la justice. Autres demandes. Le clergé et les huguenots. L'Amiral. Mort du jeune marquis de Beaupréau.

8 janvier.

Gli ecclesiastici si dolgono delle imposte. I nobili, o il nobile che parlava per essi, non fu bene inteso, perchè non poteva leggere quel che aveva scritto. Il popolare[2] soddisfece più degli altri, nè risparmiò gli ecclesiastici, dicendo: Che tutte le opulenze e commodità erano in loro; che non si contentavano di un vescovado e di due e tre abbazie, che poi lasciavano a cura d'ignoranti, per starsi loro o alla corte, o

[1] Voyez, sur les états d'Orléans, les *Commentaires de l'estat de la religion et république sous les rois Henri II, François II et Charles IX,* par Pierre de la Place, liv. IV, et l'excellent livre de M. Rathery, *Histoire des États généraux*, p. 191 et suivantes.

[2] L'orateur du tiers état était Jean l'Ange, avocat au parlement de Bordeaux. Jean Quintin, professeur en droit canon à l'université de Paris, parlait au nom du clergé; Jacques de Tilly-Rochefort, au nom de la noblesse.

alla guerra, o ad altri loro piaceri; e che, per questa ignoranza, erano nate nel regno le sette. Pregava perciò Sua Maestà che provvedessi. Si levassero le imposizioni sopra le mercanzie o vettovaglie che si portano a vendere in una terra, mostrando che per questo il paese sarià più abbondante; e, perchè il Re non perda, che si computassi tutta la somma che si cavava in un anno da tali imposizioni, e si dividessi in taglia uomo per uomo, secondo la possibilità prorata in tutto il regno; ed il popolo sopra chi la va, sarà più contento che di queste imposizioni; ed il Re non perderà, e non sarà mangiato da mille ministri o più, per le cui mani passa tale imposizione. E si distese contro questi tali ministri e tesorieri. Disse ancora che, se il Re li faceva in tutto liberi da tale imposizione, volevano purgare tutti i debiti del Re in tre anni. Propose e si lagnò di assai altre cose che non si sono potute sapere.

Dopo il parlare dei deputati, dal gran cancelliere fu risposto che il Re ed il consiglio farebbero di tutto per soddisfarli di quel che fosse ragionevole; che ciascuno desse le sue domande scritte, per poterci deliberare; e così fu fatto. Così fu licenziata l'assemblea.

10 janvier.

Pare che li sdegni che sono stati fra questi signori si scuoprino, pigliando ciascuno nuova causa; e questa è che, sendo in lite M. de Nemours[1] con madamigella de Rohan e suoi fratelli per conto del maritaggio fatto seco, come lei e loro dicono, e mostronne scrittura che lui nega; ed, essendo detta madamigella cugina al Re di Navarra, ed i suoi fratelli venuti qui col prefato Re, ed avendo adesso il favore del governo, ed andando in buona compagnia il maggiore che ha l'entrata : pare che M. de Nemours sia insospettito, e così aiutato da M. de

[1] Jacques de Savoie, duc de Nemours, un des plus brillants cavaliers de son temps. Il avait séduit Françoise de Rohan, petite-fille, par sa mère Isabelle, de Jean d'Albret, roi de Navarre, et par conséquent proche parente de la reine de Navarre. Le duc de Nemours refusa de réparer sa faute, quoiqu'il se fût engagé par une promesse de mariage. (Voyez Bayle, art. de la dame de la Gamache.)

Guise, si sia armato in casa, e fuora ancora vadi bene accompagnato. Onde venuto questo alli orecchi della Regina, mandò per il prefato M. de Nemours, e domandogli perchè così s'era armato; a che lui rispose la causa, aggiugnendole che chi voleva ammazzar lui, vorria che di già fussi morto. Ed in questo tumulto il Re di Navarra avea cacciate le guardie del palazzo messevi da M. de Guise; e, dolendosene con la Regina, dicendo che, come gran maestro, gli era tolta la sua carica, il Re prefato disse queste parole: « Il Re e la Regina vuol così, e così « sarà! » Non è fornita questa lite, ma tuttavia va pullulando, nè manca chi accenda, come il Conestabile che non si sta. E Guisi n'hanno peggio, perchè hanno tutto l'odio dell' universale, e ciascuno vorria che se n'andassino, e gli gridono dietro; e tutto questo è fatto acciò dilogino. Il che saranno forzati fare, se già la Regina, per mantenere più la grandezza sua con la disunione di questi, non gli ritiene; perchè, ancor che l'abbia un grande ossequio dal Re di Navarra, e maggiore dal Conestabile, si dubita che, cacciati loro, non cominciassino a volergli torre l'autorità, come disegnavano i Guisi avanti che Tournon venissi; a quale lei presta una gran fede, ed è reverito da tutti; ma di questo signore ce n'è per pochi mesi. Ma pare che non possa nuocere punto alla Regina, per il parentado che si tiene per fatto di madama Margherita, sua figliuola, col principe di Navarra. Questi discorsi tutti seguono; intanto lei ha il potere in mano assolutamente, e, per questa sol volta, vogliono questi Stati che s'esca delli ordinarii di Francia, non sendo solite le donne a governare; favore segnalatissimo, essendo odiata, e quasi che infamata nell' altro governo da tutto il regno, mercè del cardinale de Lorraine, che non lassava che la potesse risolver niente.

Il popolo, oltre al modo già scritto, offre un altro modo di pagare i debiti del Re che è questo : Sgravi il Re le chiese di tutte le decime, senza mai porne; e la chiesa si accorderà, in quel terzo che l'è obbligata dare ai poveri (sendo un altro terzo per la restaurazione; l'altro per il vitto e vestito), pagare in questo termine che il Re sia pagato, obbligandosi il popolo a rimediare a' poveri. Inoltre che tutte le città, ville e

terre di Francia si obbligono a dare la rendita che s' appartiene a quella città, villa o terra, per la sua restaurazione e mantenimento, in detto tempo al Re per pagare questi debiti. E di più, tutti i magistrati ed uffiziali daranno il gaggio per quell' uffizio se gli perviene per pagare questi debiti. E questo tempo secondo e calculi hanno fatto, detratto e debiti del Re, sarà solamente in due anni. E, perchè hanno in odio tesorieri e simili esattori e conduttori, chiamandogli ladri per lor diritto nome, s' obbliga ciascuna città, terra e villa condurre il danaio a loro spese fino al Lovoro (Louvre) di Paris, e lì contarlo allo Sparmio (Épargne). Questo è circa il denaio.

Della giustizia poi domandono che tutti i parlamenti tornino all' antica forma, e che questi che sono ora s' abbino ad aver per morti, ed eleggere quel numero primo in questo modo : Che la città dove è il parlamento abbia a fare la nominazione di tanti, dai quali s' ha a cavare il numero competente del consiglio, esaminati prima dal gran cancelliere; e che poi, per la morte d' uno, la città n' elegga tre, e di questi tre il consiglio uno : che non si possa vendere più officio di giustizia, e che i giudici, bailly, prevosti ed altri magistrati tornino ancora a quel numero antico con la medesima elezione. Domandono che la cosa de' processi sia moderata, e che non si possa passare a tante appellazioni; e che ai giudici si ponga una stregna quale debba pigliare. Domandono che in un medesimo parlamento non possa essere interesse di parentado, nè anco quelli del parlamento di Paris si possino imparentare con quelli del parlamento di Tolosa, o altro parlamento, nè l' uno con l' altro sia interessato, rimettendosi e processi secondo le appellazioni l' uno all' altro.

E nobili non pare che chiegghino altro, che i loro privilegii ed esenzioni sieno loro mantenute, essendo mancate assai.

E l' ecclesiastico essere esente dalle decime, tirando alla staffa anco a voler pagar niente. Ma pare che Tournon dica che sia lecito, sendo per sgravare il Re; e si dubita che non gli tocchi. Chiede essere mantenuto e difeso.

Il popolo ancora domanda che a tutti quelli che hanno errato, o

per la religione, o per essere convenuti negli ammotinamenti seguiti, sia perdonato, obbligandosi che quelli che hanno inteso male la fede, faranno ammenda e disdirannosi, ed in avvenire viveranno cattolicamente, e si staranno alla deliberazione del consiglio intimato.

Il vidamo morì [1]. L'un fratello di quel Maligny che fuggì a Amboise, e che qui in effigie fu decapitato, l'ha redato, avendo però lassato una delle migliori terre a M. d'Anville, figliuolo del Conestabile.

Tutti gli assegnamenti e ciascuno sono stati levati, e si spera che alfine di questa assemblea s'abbino a risolvere questi debiti, avendo la Regina stessa dato ottima speranza ai deputati qui del gran partito.

12 janvier.

Visita dell' ambasciatore al Conestabile. — Il disordine nato fra il duca de Nemours e M. de Rohan è stato per gli officii della Regina appianato. L'affare della damigella, sorella del detto monsignore, sarà deciso dal parlamento di Paris.

Morte per una caduta da cavallo del filio unico del principe de la Roche-sur-Yon in età di quattordici anni [2].

24 janvier.

I deputati non hanno avuto ancora la risposta. Circa le cose della Chiesa, si dice sarà aggravata la mano sopra i preti più che altro, volendo che essi si stieno alle loro cure e faccino il debito loro. Agli eretici sarà perdonato generalmente, con patto di ben vivere e starsi alla resoluzione del concilio.

En Guyenne, si sono sollevati molti e messisi insieme e rovesciato altari e santi.

[1] François, de la maison de Vendôme, vidame de Chartres. Compromis dans l'affaire de la conjuration d'Amboise, ainsi que son parent, Ferrières-Maligny, dont le frère lui succéda comme vidame de Chartres, François de Vendôme, quoique gravement malade, avait été jeté à la Bastille. Il n'en sortit que pour mourir.

[2] Le marquis de Beaupréau, fils du prince de la Roche-sur-Yon (frère cadet du prince de Bourbon-Montpensier), mourut d'une chute de cheval dans un carrousel. Le prince de la Roche-sur-Yon fut inconsolable, et ne pardonna jamais au jeune comte Robert de Maulevrier, auteur involontaire de cette mort fatale.

A Rouen, un frate cattolico predicando fu preso a sassate, e fatto uscire dal pergamo.

30 janvier.

In questa terra sono tornati quelli che erono fuggiti, e si cominciano le solite conventicole, e prediche, che avanti al fu Re si facevano, minacciando vendicarsi di coloro che gli hanno perseguitati. E, che è peggio, l'Ammiraglio si aspetta degli affari, che come questo segua, si vede un precipizio manifesto della religione; e, se bene è tenuto di buon giudizio, è perfidissimo in questo.

II.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Paris, 31 mars 1561.

Sommaire. — La Reine mère partage le pouvoir avec le roi de Navarre. Si celui-ci parvient à écarter les Guise et le cardinal de Tournon, il s'attaquera à la Reine et tentera de gouverner avec le concours du Connétable et de l'Amiral. Vives appréhensions des catholiques.

Finalmente la Regina ed il Re di Navarra si accordano, avendo la Regina operato che questo sia luogotenente del Re, grado che è il primo dopo quello della Regina, e che ha in mano tutte le armi di Francia, avendo autorità sopra ciascuno che abbia qualsisia carica o di cavalleria o di fanteria. Non par vero che abbia avuto anche il sigillo, tenendolo la Regina, ma che non aprirà plichi, nè comanderà a segretarii, senza la di lui presenza.

Si farà il sacro a Reims; poi l'entrata del Re in Paris nel mese di luglio; e perciò gli Stati sono stati trasmessi ad allora. Molti pensano però che non s'aduneranno altrimenti, massime facendosi il sacro per mostrare alli Stati che il Re è in autorità da eleggere quel governo che gli pare, senza che eglino glielo abbiano a dare, come mostravono ultimamente; ed anche da poter imporre qualsivoglia imposta senza chiamarli. Ritraggo poi che il Re ed il suo consiglio ha fatto intendere a tutte le provincie, città e baillaggi, che, nelle adu-

nanze che fanno per disputare sopra che in Orléans fu loro domandato, non trattino niente del governo nè della mutazione d'esso, ma sopra que' capi, lassando quello alla volontà del Re, e che con questa medesima intenzione venghino al tempo loro assegnato a dar la risposta : il che fa vedere che gli vogliono udire, senza che abbino ad intrare nel voler mutare il governo.

M. de Guise, dopo l'accordo tra la Regina ed il Re di Navarra, partì di corte, poichè l'intenzione del Re di Navarra si vede incamminata a pigliar tutta l'autorità, e, poichè abbia levato il duca de Guise, fare che il cardinale de Tournon cada; e, se basta la Regina, terrà più che potrà, ma non pare che possa giovar nulla, e che, come questi se ne siano partiti, l'autorità della Regina sarà quasi levata, perchè l'inquieto cervello del Conestabile, fomentato dalla perfidia dell' Ammiraglio, non è per aver quiete mai, finchè non si vede essere nel governo qualche parte; che sarà quando M. de Vendôme uscirà in questo supremo grado, dove non solo è spinto da questo, ma dalla mala contentezza del fratello, principe de Condé; aggiuntoci ancora i seduttori della falsa religione, nella quale si vede una manifesta ruina del regno.

AVIS ANONYME DU 27 MARS JOINT A LA DÉPÊCHE PRÉCÉDENTE.

La Regina Madre a pur finalmente mostrato di non essere altro che donna, essendosi condotta a dare quasi tutta la sua autorità al Re di Navarra. E non so con quale sicurtà si sia risoluta di venire a questo atto; perchè se, quando il detto Re non aveva autorità o riputazione alcuna, l'ha potuta costringere a questo punto, ora ch'egli ha guadagnato tanto dell' una e dell' altra, dubito che sia per necessitarla di cedere al resto. I cattolici di questo disordine e viltà della Regina stanno di malissima voglia, per il pericolo che ne vedono soprastare alla religione. Si che Dio ne aiuti !

III.

NICCOLO TORNABUONI À COSME I[er].

Avril et mai 1561.

SOMMAIRE. — Le peuple presque tout entier est catholique; son irritation contre les huguenots. Émeute à Beauvais, dirigée contre le cardinal de Châtillon. Édit qui permet à chacun de suivre le culte qu'il aura choisi. Troubles à Paris. Intervention du roi de Navarre. L'université, le parlement.

Moret, 15 avril.

Le cose della religione vanno al solito; ma anderebbero meglio, se vi si adoperassero, perchè il popolo è quasi tutto cattolico ed irato contro i luterani.

La casa del principe de Condé corse pericolo due volte.

Il giorno di Pasqua, a Beauvais, il popolo saputo d'un predicatore, che predicava al cardinale de Châtillon[1], si levò a tumulto. Il cardinale ebbe pena a scappare; gli furono feriti molti servitori, e morti due o tre, fra quali il prédicatore; che morto fu bruciato dirimpetto alla casa; e, se non occorreva il maresciallo de Montmorency[2], il cardinale la faceve male. L'Ammiraglio cerca che quei popoli siano castigati.

Il Re di Navarra si sforza di mostrarsi cattolico, ma si scusa della poca età del Re, e di non potere usare della sua autorità per rimediare.

Paris, 25 avril.

Il Re di Navarra cresce ogni dì più di autorità; e la Regina, non solo lo lascia fare, ma cerca aumentargliela, rimettendo in lui una gran parte delle cose, come, a tempo del Re Francesco, al cardinale de Lorena. M. de Guise è stato sempre a Auteuil.

Non si vede troppo buon cammino alle cose della religione; essendo

[1] Odet de Châtillon, cardinal, évêque de Beauvais, était l'aîné de la famille : ses deux frères étaient l'amiral Coligny et M. d'Andelot. Le cardinal, dès cette époque, inclinait vers la nouvelle religion.

[2] Fils aîné du connétable et parent des Châtillon.

uscito un editto, che ciascuno in sua casa possa vivere a modo suo, senza però fare adunanze o assemblee di persone; e che a nissuno sia lecito procedere contro quella casa o gli abitanti di essa, che vivino in che modo si voglino. Che pare a me abbia ad essere una licenza universale, che ciascuno pigli quella religione che più li pare, senza che la giustizia o ecclesiastica o laïca li possa procedere contra.

Quelli di Beauvais, che si ammutinarono contro al cardinale de Châtillon, non saranno così puniti; perchè, avendo il parlamento di Paris giurisdizione in quella città, ha preso la cosa a forza del cardinale, che avrebbe voluto che l'avesse giudicata il consiglio privato del Re. L'Ammiraglio alla corte seguita in casa sua con le sue usate prediche, e si va chi vuole; e, benchè avanti Pasqua gli fussero vietate, è ritornato ora all' usato modo.

Paris, 6 mai.

Il Re di Navarra, il dì primo corrente, dopo aver udito messa, siede in parlamento; e fatto giuramento, prega i presidenti che voglino accettare e far pubblicare l'editto, per non mettere o dall' una parte o dall' altra le armi nelle viscere del regno. Risponde il parlamento ne discorrerebbero e risolverebbero; ma esser bene rimostrarlo a quelli che hanno le cure delle chiese ed ai teologi della Sorbona. E così il dì dopo furono tutti chiamati al Louvre, e pregati dal Re stesso di Navarra a contentarsi per allora e quietarsi; e che sopra tutto si ovviassi alle ragunate ed assemblee che si facevano, questo essendo il miglior modo di resistere ai disordini. Ma non fu risoluto nulla.

Andò col Re di Navarra il principe de la Roche-sur-Yon, ed il cardinale de Châtillon in abito pontificale; il quale cardinale si scusò della cosa seguita a Beauvais, mostrando che fussi più per odio particulare, e per certe parole d'un predicatore cattolico, del quale si dolse molto, che per zelo di religione.

La venuta ancora del Re di Navarra in questa terra fu per un tumulto cominciato la sera di San Marco, e durato tre giorni appresso: e l'origine fu questa, che, avendo l'Università delli scolari una giuris-

dizione antica d'una prateria che confina al più prossimo borgo della città, e trovandovisene massime sulla sera buona quantità, avvenne che, il giorno de' XXIV, si trovavono su questo medesimo prato una compagnia di questi luterani, di donne ed uomini, che cantavono secondo il modo loro i salmi. Gli scolari che vi erano, dubbiosi di non venire in sospetto al popolo, che ogni giorno castiga qualcuno che mostra mal animo in questo per qualche segno che egli faccia, si mossono alla volta di questi luterani; ed a suono di pugna, bastonate e feritoia, gli cacciorono; e, nel cacciarli, veddono che una buona parte si ritirò in una casa un poco fuor di mano, congiunta a questo prato, donde si udì i medesimi salmi cantare; e già era venuta a sospetto. Non feciono niente allora, non essendo molto numero; ma il sabbato veniente, alli XXVI, si mossono gli scolari in numero più di due mila, seguiti da una grandissima quantità di popolaccio, contro questa casa che era piena d'ogni sorta di uomini e d'arme; e coloro che non stavono senza sospetto, con forse dieci o quindici a cavallo guardavano che non s'accostassino alle mura principale della casa o alla porta, e per le finestre altri con archibusi vietavono che non si entrasse per certe aperture che già erono fatte al muro del giardino. Erono gli scolari disarmati in tutto, nè avevono capo o ordine alcuno; onde di loro ne furono morti sette o otto, e feritine forse quindici. Corse la giustizia, ma si mostrò al tutto favorevole alli assediati, cacciando e minacciando per parte del Re, e battendo quelli di fuora; e quali vedendosi così malmenare, in capo a quattr' ore si partirno pure a gran forza. La mattina di poi, quelli che erono dentro con buone scorte si uscirono di casa, e per tragetti disunitamente si partirono, sgomberando tutto; nè dalla giustizia fu ricerco niente, o sopra gli omicidii o sopra la religione, anzi pare che il giorno vi ritornassino in buone frotte ed armati. E senza dubio che, se gli scolari avessino avute armi, sariano stati abbruciati tutti dentro, ma non vi era fra loro se non spade e bastoni. Adunque per divertire a questo disordine, che forse era ordine in questa città in questo caso della religione, venne il Re di Navarra, e fece chiamare il rettore; e parve che lo placassi assai,

con pregarlo, e da parte del Re comandargli, che ovviasse a questi tumulti delli scolari; come di poi s'è fatto, non essendo seguito altro, con mala soddisfazione loro e del popolo minuto.

Il principe de Condé non vuole nè pace nè tregua con questi Guisi. Non volse andare a Auteuil, nè si vuol trovare al sacro.

Si pensa il sacro sarà ai xv.

Il vescovo d'Orléans[1] è stato spedito d'Auteuil a Lyon, per vedere di aver denari, si dice.

IV.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Juin-juillet 1561.

Sommaire. — Les députés des États cherchent des garanties contre les malversations des officiers des finances. Désordres et sacriléges dans plusieurs villes, à l'occasion de la procession du saint-sacrement. Projet de concile national. Réconciliation apparente du prince de Condé et du duc de Guise. Efforts pour ramener la paix. Démarches du grand chancelier auprès du parlement. Protestation du prévôt des marchands de Paris devant le conseil; tort considérable que les troubles religieux causent au commerce. Réponse du roi de Navarre. Retour de l'amiral à la cour. Recensement des catholiques et des huguenots commencé à Paris et bientôt interrompu par ordre de la Reine. Les huguenots brûlés à Toulouse, poursuivis à Troyes. Délibération du parlement sur les affaires de religion; grande majorité en faveur des catholiques. Apostrophe d'un des présidents au grand chancelier. Échec éprouvé en Touraine par M. de Montpensier contre les huguenots. Le roi de Navarre et le nonce du pape. Édit du parlement.

Paris, 6 juin.

Le cose di quà vanno al solito senza rinnovar niente; ma con poca sicurtà nella causa della religione. Gli Stati si ragunarono, dieci giorni sono, per risolvere sopra le domande fatte loro di quello debbino rispondere, all' adunanza da farsi a Melun, del pagare i debiti. Pare universalmente accettato e dal popolo e dallo ecclesiastico; par solamente che non si trovi modo di fare che questi denari non servano ad altro che a pagare; dubitando che, dandoli a' ministri del Re, o non fussino rubati più che la meta, o non servano ad altro effetto; onde è stato messo avanti che le città s'accordino co' mercanti : si vedrà.

[1] M. de Morvilliers.

Paris, 12 juin.

Le cose della religione non si veggono incamminare come si aria da desiderare. Si sono sentiti molti romori nati per il regno, il giorno della felicità del Sacramento. A Tours, e quelle terre vicine, come Amboise e Blois, è nato saccheggiamenti di chiese, il buttar giù reliquie con reliquiarii rubati per terra, e predicare publicamente, e non solo contra i sacramenti ed ordini della Chiesa, ma contro l'obbedienza del Re; di maniera che la cosa comincia a camminare al suo fine.

A Lyon, fu tagliato un braccio al sacerdote che portava il Santissimo Sacramento. Questa mattina, che si sono reiterate le processioni, è nato certi scandali, ma di popoli contra a certi, che, passando avanti al Sacramento, non facevano le debite riverenze.

Si è trattata la pace fra questi signori de Guise ed il principe de Condé; la quale se bene da molti mi è detto esser conclusa, non però apparisce ancora, bensì si tiene che sia per farsi. Si ragiona anco del parentado della sorella del Re col figliuolo del Re di Navarra, e della figliuola del Re prefato col fratello ultimo del Re, M. d'Anjou.

Paris, 15 juin.

La resoluzione del convocare i vescovi del regno si fece; e sono chiamati per tutto il dì xx di luglio, con un' assemblea di cavalieri dell' ordine da farsi in questa città, per risolvere come s'abbia a vivere nel regno, intanto che il concilio faccia deliberazione, e forse per elegger prelati al concilio. Se la risoluzione vien fatta è con qualche dubbio; perchè, poi chè sia fatto un ordine nel regno, sarà difficile proibirlo; e, se toccano in niente la dignità pontificia, a che costoro hanno poco rispetto, non ci si potrà o malamente occupare; e questo è giudicio dei più.

Il principe de Condé, alli XIII, andò in parlamento, dove si trovorono tutti i signori del consiglio privato del Re, ed in particulare i Guisi, dove seguì la sua assoluzione del prefato principe, in quello che al tempo del Re Francesco II° fu imputato. La pace non apparisce conclusa fra i Guisi e loro, ma si tiene per fatta.

Paris, 20 juin.

Si pensa che, questa mattina, il consiglio privato del Re debba tutto andare in parlamento per consultare il modo da quietare i popoli, e che non nasca dissensioni, come tutto giorno nascono nel regno per causa di questa religione.

Paris, 23 juin.

Qui non si attende ad altro che alla causa principale e di che il regno ha più bisogno, ed è quella della religione; e si cerca tutti i modi, con lassar però che ciascuno faccia a suo modo, di quietar queste sedizioni che nascono; ed a questo fine il cancelliere andò da per se solo in parlamento, pregando quelli signori, che, poichè non era parso loro buono l' editto fatto a Fontainebleau, volessino trovare qualche modo da quietare questi popoli, mostrando tacitamente dar licenza che ciascuno dicesse liberamente l' opinione sua. Non fu trovato molto buono questo procedere nel parlamento, perchè, trovandosi in dissensione col consiglio privato del Re, parve che andasse più per scalzarli, che per trovar ordine a quietar questa causa, tanto più che non ha questo cancelliere troppo buon nome in questa causa, ma di intriso, ancorchè mostri tutto il contrario.

Il proposto de' mercanti, che è quello che è loro capo, si mosse con buona quantità de' principali della città, e andò dalla Regina e tutto il consiglio privato del Re, dolendosi che, poichè questa setta aveva cominciato a pigliar piede in questa terra, loro non potevono esercitare il loro trafico; e mostrarno, mancando questo, il danno che ne veniva all' universale. Però pregavano Sua Maestà e quelli signori a darvi ordine, perchè loro senza la quiete della religione sariano forzati abbandonare il negozio, sendo tutti resoluti di vivere nella religione che hanno vissuto gli antenati loro. La Regina disse loro che si provvedeva; ma il Re di Navarra non mostrò molto contento, domandando se erono venuti per disputare, e perchè avevono menato tanto popolo. A che risposero che non volevono disputare, ma ben mostrare il male che nasceva nella terra, e più presto aspramente che nò.

In consiglio è stata data un' altra richiesta, che domanda in ogni città

una chiesa da predicare e celebrare al modo di Calvino, ed è stampata solennissimamente.

Se nulla ci mancava, oggi comparisce l'Ammiraglio; di maniera che non mancherà chi sollevi e metta confusione, e cerchi con la sua perfidia rovinare ogni cosa.

Paris, 29 juin.

Continuano in parlamento le discussioni nei negozi di religione, e dureranno tutta la settimana.

Non andò molti giorni innanzi la sottoscrizione che si faceva di tutti quelli che intendono tenere la religione cattolica, perchè fu messo in testa alla Regina che questo era modo contrario di quello si cercava; cioè più di disunione che di unione; e fu fatta da qualche capo sospetto, trovando che non si mostrava quella quantità di fratelli in questa terra che eglino s'erono dato ad intendere, e davano a credere ad altri: talchè la Regina se ne dolse con il cardinale de Lorena, dicendoli, mezzo alterata, che si togliesse giù da questa impresa, poichè s'era una manifesta divisione. Il cardinale si scusò, prima per non essere autore di tal cosa; poi mostrò alla Regina che questo era più per confermazione dei buoni e della religione, e per confutazione dei perfidi, che per divisione del regno; ma la Regina non ne volse sentire niente, e così fece comandamento che si fornisse questa soscrizione.

A Toulouse, hanno fatto abbruciare tre o quattro pubblicamente, ancorchè abbino la città di Montauban vicina a mezza giornata, dove si vive nel medesimo modo che si faccia a Ginevra.

A Troyes en Champagne, che è stata ed è tanto sospetta, hanno saccheggiato i popoli certe case dove si facevano ragunate; ed alla scoperta si burlarono de' riti e cerimonie della Chiesa, non possendo avere le persone nelle mani. Onde che si può manifestamente vedere che non è quella quantità di questi seduttori che è data ad intendere; e, se non si fosse allargato la mano, con lassar tornare ciascuno che se n'era fuggito al tempo di Re Enrico e Francesco, si potria assai meglio remediare; ma questo ha dato gran tracollo; e sono quelli che cercono tuttavia più sedurre gli altri.

L'Ammiraglio non venne poi, ma non può tardare a venire a mettere tutto sottosopra.

Paris, 5 juillet.

Di quà le dirò come si seguita ogni giorno d'andare in parlamento; e, dove prima non s'andava che la mattina, adesso vi stanno, desinando lì vicino, tutto il giorno; e questo non solamente per spedir presto il negozio, quanto perchè molti stanno a disagio, non sentendo quello che vorriano e che si erono promessi; non si scuoprendo nessuno o pochi che non vogliono mantenere i riti ed ordini della Chiesa Cattolica. E, di centoventi presidenti e consiglieri che sono, non saranno dodici che parlino in favore delli eretici; talchè costoro, che per questa via pensavano vincere la causa, non si sentono più; ed, ancora che abbiano fatte pratiche grandissime, si trovano fuori di questa speranza.

Ho inteso da un amico, che giovedì uno dei presidenti de' principali, dopo aver mostro per ragione di quanto danno fosse per il Re e per il regno il mutare religione, voltò il parlar suo al gran cancelliere, e modestamente gli mostrò di quanto danno fossero stati gli editti fatti a Fontainebleau, che si lassassi vivere ciascuno a suo modo, e che quelli che per causa di religione s'erano partiti senza lezione alcuna fossino ritornati; e di quanto pregiudizio era l'avere agevolata questa piaga, quale già era divenuta putrida: ed in somma concluse, voltandosi a lui, come per mostrare che lui fosse stato la causa, che da questo nascevono i disordini nati dopo la morte del Re Francesco II° in quà in questo regno.

A Chinon, terra de la Touraine, della quale ha il governo il duca de Montpensier, rigido persecutore degli ugonotti, si faceva grandi assemblee, talchè avendone presentita una, dove si trovavano da ottanta o cento uomini, si mosse il duca prefato con la sua compagnia d'uomini d'arme, ed ebbe tutti costoro a man salva, e li fece mettere in prigione, minacciando di farne dimostrazione. Il che presentito dai fratelli circonvicini, si ragunarono insieme, da sette o ottocento uomini armati, per trovare il duca; il quale, avuto avviso di questa ragunata, si ritirò a Tours, e non stava dentro con minor sospetto di quelli della

terra, che si facesse prima fuorà da quelli che se li erano sollevati contro; talchè, vedendo non potere resistere, dette loro i prigioni, e si sta guardato ancora da quattrocento soldati che ha fatti di nuovo.

L'Ammiraglio comparse giovedì, dopo essersi fatto tanto desiderare da questi fideli; ma gioverà poco; poichè i presidenti hanno dato il tracollo alla bilancia fuori della aspettazione loro.

M. Nunzio[1] mi ha detto, che il Re di Navarra mandò per lui, per giustificarsi seco d'una assemblea che s'era detto essersi fatta in casa sua, la quale in vero non fù; e gli disse che, sendo dalla Regina, presentì non so che di quella ragunata in sua casa, di maniera che si partì con mal talento contro chi avesse ardito una tal cosa; ma trovò, se bene assai popolo concorso per la voce che era andata fuorà, che non si trattava niente. Ed assicurò il Nunzio che era stato e voleva essere buon figliuolo di Nostro Signore.

E dolendosi il Nunzio del modo del procedere del principe de Condé, suo fratello, che ogni giorno, e tal volta due volte al giorno, in sua casa a porte aperte si facevono di queste assemblee con grandissimo scandalo; però pregava Sua Maestà, poichè aveva autorità sul fratello, di ovviare a questo scandalo: il Re gli rispose che non era padrone della coscienza del fratello, però non lo poteva divertire da questa opinione; ma che bene opereria che questo suo credere seguisse senza scandalo, e che viveria solo co' pochi suoi familiari a suo modo.

Paris, 10 juillet.

L'assemblea del parlamento non finì ai VII; e se n'aspetta il fine ai X o agli XI, con risoluzione di non alterare gli ordini della Chiesa Cattolica, sinchè il concilio non deliberi altrimenti. Pare vi abbia ad essere un capitolo del gastigare coloro che non vivono cattolicamente e danno scandalo. L'Ammiraglio però osta.

Paris, 25 juillet.

L'editto sulle cose religiose non è ancora pubblicato; ma la somma

[1] Prosper de Santa Croce, élevé peu de temps après au cardinalat par Pie IV.

ne è che il Re comanda si viva secondo la Chiesa Cattolica; si vietano prediche, assemblee, e si cacciano via i predicatori luterani sotto pene gravissime.

V.

NICCOLO TORNABUONI À COSME I[er].

Août-septembre 1561.

SOMMAIRE. — Soulèvement en Languedoc et en Gascogne. Mécontentement à Paris. Le premier président menacé et disgracié. La Reine Mère et le roi de Navarre. Arrivée de Théodore de Bèze, de Pierre Martyr, de la reine de Navarre. Projet de mariage du jeune prince de Navarre avec la sœur du Roi, fatal à la religion. Colloque de Poissy. Le connétable se rapproche du duc de Guise. Entrevue de la Reine Mère et du cardinal de Lorraine. Entretien secret avec Pierre Martyr. Antipathie du menu peuple contre les huguenots. Le débat véritable est entre les Bourbons et les Guise, et c'est pourquoi il se prolongera en dépit des colloques et des assemblées.

Paris, 26 août.

Le Languedoc e la Gascogne sono tutti sollevati; e gli ugonotti in gran numero hanno preso due terre, e fanno gravi danni.

A Paris, dopo l'editto, si fanno continue assemblee, ed il popolo se ne logna col parlamento, dicendo che sono state legate le mani ai buoni, perchè non vendichino queste ingiurie, e che i luterani fanno peggio che mai. Pare fu mandato un bando, pena la forca, a chi fussi trovato in flagranti in dette assemblee.

Gli Stati pare voglino riformare il governo, ma non voglino accordar altro, se prima non sono con chi abbiano da trattare.

Paris, 23 août.

Vertenze tra il Re di Navarra ed il parlamento in materie di riforme religiose; il parlamento osta, ed il Re risponde mostrerà che vuole il Re essere obbedito. Infatti ai XIX fu fatto dire al primo presidente[1], per parte del Re, che non uscisse di casa, e gli fu data per prigione. E, rispetto alla risoluzione fatta dallo stesso parlamento per le assemblee

[1] Le premier président Le Maître.

tenute, il principe de Condé mandò a dire allo stesso primo presidente che voleva fargli tagliare il naso. Si dice che ciò è stato fatto senza saputa della Regina, e se ne fa gran rumore, considerata la autorità che ha un primo presidente a Paris.

Quello che ha dato il tracollo al primo presidente è stato il cancelliere, per averselo trovato contro nelle cose proposte da lui, e massime della religione; e facilmente questa carica sarà data a persona che acconsentirà loro.

Paris, 27 août.

L'ambasciatore non può presentare una lettera al Re di Navarra, per parte del Duca, perchè o è a caccia, o non può, e s'impazientisce; vuol vedere la Regina, ed anch' ella è a caccia, quindi scrive :

E chi ha da trattare aspetti, perchè a lei (alla Regina) basta essere stata rafferma nel governo, ed a lui (al Re di Navarra) di tirare a fine la religione.

È comparso alla corte Théodore de Bèze, venuto di Ginevra, ed un altro ministro ancora Francese, venuto d'Inghilterra; e Calvino s'aspetta; e saranno messi nella congregazione; e questo Bèze è stato a colloquio col cardinale de Lorraine, dove hanno parlato del sagramento, ma breve, tanto che la migliore speranza costà è un *interim*.

Pace fatta tra il principe de Condé e M. de Guise in camera del Conestabile, che n'è stato mediatore, ed alla presenza del Re, della Regina e di tutta la corte.

S'è fatto un decreto che non debba offendersi nessuno in causa di religione, ma ben che a ciascuno sia lecito andare con l'arme contro l'assemblee pubbliche. Non si può meglio desiderare dal parlamento, il quale ha anche mandato a chiamare il primo presidente, ma egli non è voluto andare, e sista in casa, aspettando di aver la risoluzione di corte, dicendo apertamente che gli è stato fatto torto.

Paris, 4 septembre.

Pietro Martire[1] viene, tanto che in questa venuta si dubita che non solo si venga alle dispute, ma alle resoluzioni, e che per minor male l'*interim* sia da desiderarsi.

Gli Stati[2] si sono accordati ad aiutare il Re ai sedici milioni di franchi. Lo Stato Ecclesiastico pagherà il resto, fino alla somma di quaranta tre milioni.

Arrivò, dieci giorni fa, la Regina di Navarra[3], e fu grandemente onorata. Nè si mancava altro per dare il tracollo alla religione, e fare che la Regina, che sempre si è mostrata cattolica, adesso dia le carte alla scoperta. Si tiene per certo che la gita de Monceaux, dove andò ancora il Re di Navarra, sia stata causa di gran male, e che, con la rovina della religione, si concludesse il parentado della sorella del Re col principe di Navarra. E mi è stato detto da un amico, con chi si è doluto, che al maestro di quella è stato detto, che addisciplini altrimenti madama[4] ed in altra religione.

Paris, 11 septembre.

Dissi come questi eretici erono ammessi alla congregazione de' prelati a Poissy[5], come seguì con universale dispiacere de' buoni, poichè la Regina, oltre la concessione fatta loro di dire liberamente come la intendono, volse ancora che il Re e M. d'Orléans[6], duoi fratelli, nell' età che sono, vi si trovassino, biasimandolo ognuno, ma più il Conestabile; ma non valse nè giovò niente, perchè bisognò che la cosa corresse dove e come M. de Vendôme e la Regina volsono.

Quello che parlò fu Théodore de Bèze, ed il parlare fu tanto brutto che ho vergogna e timore a dirlo, perchè del libero arbitrio, del pur-

[1] Pierre Vermiglio, surnommé Pierre Martyr, Florentin, ministre à Zurich; un des docteurs les plus estimés de l'église réformée.

[2] Les États de Pontoise. (Voyez Pierre de la Place, liv. VI; et Rathery, p. 203 et suivantes.)

[3] Jeanne d'Albret.

[4] Marguerite de Valois.

[5] Voyez, sur le colloque de Poissy, Pierre de la Place, liv. VI et VII, et Bourquelot, *Mémoires de Claude Haton,* t. I, p. 158 et suiv.

[6] Henri de Valois, duc d'Orléans, puis d'Anjou, et enfin roi de France sous le nom de Henri III.

gatorio, dell' invocare i santi, e della confessione, disse quello gli parve: ma, quello che è peggio, negò che nel sacramento della messa fusse il vero corpo di Cristo, dicendo che tanto vi era lontano quanto era il cielo dalla terra! Di che si prese tanta mestizia in ognuno, con uno strepito dove erano, che egli per paura vacillò. Ed il cardinale de Tournon, voltatosi alla Regina, disse : « Madama, io non so come Vostra « Maestà comporta che avanti il Re e Vostra Maestà siano dette così « atroci bestemmie. » Ma l' amico si riebbe, e seguitò fino a quello che aveva destinato, ma non ha contentato nessuno o pochi. Di poi dette la opinione sua in iscritto; alla quale dovranno rispondere come meglio si può desiderare, per essere quella congregazione piena di gran teologi e buoni prelati, e, come ha detto il cardinale di Lorena al Nunzio, uniti per conservare l'onore della sede apostolica con l'autorità del Papa, fuor che uno diabolico che è il vescovo de Troyes[1], ed è Italiano, quale dà alla scoperta; e se il governo non gli guastassi, quale cerca la rovina della obbedienza del Papa, ed hanno levato l' annate; e tolto l' autorità al legato, che sarà quà fra pochi giorni[2].

Intanto è arrivato da altra parte Pietro Martire, che fornirà d' assettare ogni altra cosa.

Gli Stati non s' accordano a voler pagar niente, ma domandono esenzione, e non si sa dove questa piena si ha a voltare, non volendo lo Ecclesiastico altro che spegnere il dominio.

Paris, 13 septembre.

I prelati hanno detto non volere sovvenire niente, se prima non s' accomoda la causa della religione; onde che su questo la Regina ieri si mosse sola per via del parco de Saint-Germain, ed andò a trovare il cardinale di Lorena, al quale aveva fatto intendere che venisse a mezza strada fra Poissy e Saint-Germain. Al quale mostrò che questa ritirata che avevono fatta non era a proposito, anzi un voler fare che si faccia peggiò; poichè negono ancora quella avevono promesso.

[1] Antoine Caraccioli. Il abjura peu de temps après entre les mains de Pierre Martyr.

[2] Le légat était le cardinal de Ferrare.

Il Conestabile e M. de Guise sono diventati una cosa medesima; e tengono forte la causa della religione.

Paris, 20 septembre.

Il cardinale di Lorena, martedì alli XVI, rispose in voce a quel Teodoro di Bèze, presente il Re, la Regina, il Re di Navarra, tutto il consiglio e tutti i signori principali; e fu tanta la virtù e sapere che si mostrò in quel signore, che fece maravigliare ciascuno. Tal che la Regina ed il Re di Navarra dissono al Bèze che voleva rispondere, che si tacesse, tanto erano stati fatti capaci della verità; e si crede che daranno loro licenza.

È speranza che la causa si riduca in assai miglior termine; ma io ci fo sopra poco fondamento, perchè, poichè la Regina ha voluto udire Pietro Martire, e fattolo venire di nascosto quasi incamuffato, sendo stata seco due ore o più, e pregatolo di dire la verità, non pare modo da fornirla così subito; tanto più che la Regina di Navarra, fa ogni opera che si conceda la chiesa de' protestanti, ed è attorno sempre alla Regina, ed ancora l'Ammiraglio, il principe de Condé, e ci spingono M. de Vendôme : ma il tempo farà scuoprir tutto.

Il popolo minuto non vuole intender niente di questa nuova religione; e nella Normandia si sono levati, ed hanno preso l'arme contra i nobili, tanto che si vede che subito che si concede la chiesa, è nata la divisione del regno, e guerra civile; e, se il Re non si scuopre e dica, «Io voglio così,» che non può farlo per la minore età, non si vede molto da rimediare.

Il Conestabile con li Guisi favoriscono il popolo; ma ho inteso che non è per muoversi nulla, e che ciascuno viverà a suo modo.

Paris, 25 septembre.

Scrissi la risposta fatta dal cardinale di Lorena a quel Teodoro de Bèze; e, perchè una gran parte delle autorità che lui addusse, promesse di voler mostrarle seco privatamente alla camera, però risolvettono di trovarsi un' altra volta insieme. E questa resoluzione fu fatta lunedì, ma sensa el consenso delli altri vescovi; e, come lo seppono, cercarono

che non seguisse; ed il cardinale de Tournon scrisse alla Regina, ma non giovò a niente. Onde che ieri, nel luogo solito, si trovorono la Regina, il Re di Navarra, la Regina, sua donna, il principe de Condé e la moglie, M. de Guise, il Conestabile, il Gran Cancelliere, il cardinale di Lorena, quello de Châtillon, e l'Ammiraglio; tre vescovi, cioè Orléans, Valence e Troyes[1], e tre teologi contro a sei dei principali ministri condotti da Saint-Germain a Poissy. Parve bene strana la elezione de' nostri, nè si sa se amavono più il perdere, che gli altri vincere. V' intervenne anche il teologo menato quà dal cardinale legato[2]. I calvinisti cominciarono a volere entrare sopra i riti ed abusi della Chiesa; ma il cardinale di Lorena volse che si parlassi de' sacramenti, e particularmente quello della Eucaristia; e, con l' autorità e fondamenti buoni, ridussono gli avversarii in gran confusione, onde che loro, vedendo la mala parata, si scusarno, con mostrare sospetto di non scandalizzare, ed ancò paura di loro stessi, se parlassino così apertamente quello che loro credono; ma che darebbono tutto per scritto, che fu accettato, e che domani o sabbato lo mostrassino, e che saria loro risposto. Si crede che il caso di questi eretici abbia a terminare, e che le altre opinioni loro abbiano ad essere reprobate, e loro mandati via. Queste sono le speranze che quà si danno per trattenere; alle quali io dò poca fede, perchè si conosce che la causa della religione non è per zelo, ma venuto in parte fra li Guisi e li Borboni, e con quello scudo cercono abbassare l' un l' altro; tanto che si creda che il principe de Condé abbia a promettere fino con l'arme di difendere l' opinione loro. È opinione di alcuni che, non potendo li eretici mantenere quella opinione, eglino abbino ad accordarla con qualche altra, e che a questi principali si darà modo da poter vivere, perchè, come ho inteso, non si vergogneranno di accettare una badia, e così debbino restare di quà. Della autorità del Papa sono d' accordo che abbia podestà umana, e, come fatto da uomini, debba, come capo della Chiesa, reggere questo universale, senza potere ed autorità divina di sciorre e legare con isco-

[1] Morvilliers, Jean de Montluc et Caraccioli. — [2] Le jésuite Giustiniani.

muniche e perdonanze; ma ammonire e ricordare, e con gli esempii ridurre quello che fusse fuori di questo comune. Onde che si levano dall' una e l'altra parte, con aggiungere a tutte due rovina. Si dice che concedono a' sacerdoti il maritarsi; che ciascuno possa comunicarsi *sub utraque specie;* leveranno grosso numero di religiosi, riducendo le chiese curate in due o tre preti o frati in due ordini, solo con tante messe la settimana; e leveranno le imagini de' santi, acciò non sieno adorati.

VI.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Octobre-décembre 1561.

Sommaire. — Ambition de la Reine Mère. Troubles à Paris. Depuis la mort du roi François II, plus de dix mille personnes sont revenues de Genève. Progrès du mal. Les abbayes mises en état de défense. Départ des Guise, du connétable. Le duc de Nemours soupçonné d'avoir voulu enlever le frère du Roi pour le conduire auprès du roi d'Espagne. La Reine Mère ratifie les pouvoirs du légat malgré l'opposition du grand chancelier. Le parlement est favorable au légat. Retour du connétable à la cour. Le duc de Guise paraît compromis dans l'affaire du duc de Nemours. Massacres et sacriléges. Affaire de Saint-Médard.

Paris, 4 octobre.

Pare che non siano pochi coloro che pensano come i protestanti; e dicesi tutta la colpa essere della Regina, la quale per governare, acconsentì alla domanda di Navarra, e che a costoro[1] si desse salvacondotto.

Paris, 14 octobre.

Il male cresce per tutto il regno. Domenica, in questa terra si ragunorono da sei mila di questi eretici, e feciono la loro predica fuori in campagna; onde che, sendosi levato il romore per i cattolici, li serrarono le porte della città, e dalle mura li salutarono con buone sassate e qualche archibusata, e loro con i medesimi risponderono; ma, non potendo entrarci, facendo forza di mandar le porte a terra, corse al romore il marescial de Termes con i capi della giustizia, e feciono

[1] Aux ministres protestants venus en France.

loro aprire le porte, ma non possettono ovviare che nell' entrare e doppo non si venissi alle mani, e che non ne morisse da cinquanta o sessanta con una infinità di feriti, ma fu maggiore la destruzione delli ugonotti, poi che il romore di tutta la città era loro contro. Ecco che si scuoprono i frutti che nascono da queste abilità che si sono date! Da Ginevra solo, dopo la morte del Re Francesco II, sono uscite dieci mila anime e più, che sono venute in questo regno; e, con quelli che ci erono coperti e scoperti, è quel che oltre vanno sempre aumentando; e quelli ministri che sono in corte non si stanno, poichè sono lassati predicare accanto alle medesime stanze del Re e della Regina. E la Regina vede questo male, nè vi sa rimediare, ed è non meno pentita di avere fatto venire costoro, che il cardinale di Ferrara d' essere venuto quà[1]. Ma poichè il male è tanto moltiplicato, il minore che si possa eleggere è di dare abiltà a ciascuno che viva come gli pare, senza ingiuriare nessuno, il che non può durare.

Ho inteso che stanotte è stato dato un grande assalto ad un convento di Certosini che è a confini della muraglia della città, con speranza di avere a mettere a sacco una buona quantità d' argenteria che vi è sotto spezie di religione; ma non è riuscito loro niente, perchè i monaci fanno far le sentinelle, come se avessino l' assedio intorno, e non tanto questi, quanto la badia de Saint-Germain che è ai confini della muraglia, ed è del cardinale di Tournon.

Paris, 18 octobre.

A Orléans, a Blois, a Amboise ed a Tours, quelli della nuova religione hanno preso una chiesa, cacciandone o frati o preti, e vi fanno le loro conventicole. Pietro Martire e Bèze spediscono loro ministri per tutto il regno.

Paris, 20 octobre.

Partenza dei Guisi della corte con tutti i loro aderenti. Partenza del Conestabile. Bando che siano restituite tutte le chiese. Proibizione dell' assemblee publiche; che in casa propria ognuno possa vivere a suo

[1] Nous ne pensons pas que le cardinal de Ferrare ait eu lieu de regretter son voyage.

modo. Proibite tutte le armi; ma il popolo non vuol saperne. Pure ogni giorno si fanno assemblee, battesimi, parentadi, ecc. al modo di Ginevra.

Paris, 30 octobre.

Le cose a Paris procedono assai quiete. I protestanti tacciono, e fano le cose loro più copertamente che possono. Appello a tutti i parlamenti di Francia, dicesi per trattare delle cose di religione.

Paris, 5 novembre.

Qui nelle piazze pubbliche della città si fanno assemblee di due o tre mila persone, dove si predica, si battezza, si fanno matrimonii; ne questi tali sono puniti; ma in cambio sono guardati dalla guardia della terra e dalla persona propria del principe de la Roche-sur-Yon, luogotenente del Re, acciò che il popolo non abbia occasione di moversi loro contro. In questa corte, nel proprio castello dove abita il Re, predicando dì d'Ognissanti un cattolico, gli fu data da uno che assisteva una mentità; nè ha avuto punizione nissuna dei due falli commessi, per la religione e per la offesa che ha fatto ed in chiesa e nel palazzo regio, eccetto però che da' popoli che assistevano, i quali non lo possettono finire, perchè la guardia del Re lo tolse loro.

M. de Guise ed il Conestabile sono stati richiamati in corte, ma ciascuno di loro ha dato cartaccia, scusandosi secondo le occasioni. A M. de Guise fu mandato M. de Cursol; di che è nato qualche sospetto, perchè il medesimo fu mandato da Poissy al Re di Navarra, quando il principe de Condé fu messo prigione, e perchè si è mandato a scusare della imputazione, quale li ha data di avere aderito al duca de Nemours, quale aveva trattato di menar fuora del regno M. d'Orléans, mostrando che i Borboni cercavano la rovina del Re e sua per venire al regno[1]. Di che il fanciullo era consenziente, ma questo si è scoperto, perchè il duca de Nemours è partito : ed, ancor che gli abbino mandato

[1] Le duc de Nemours avait en effet quitté brusquement la cour, et il avait été soupçonné d'avoir voulu soustraire le jeune frère du Roi à l'influence des Bourbons. Nemours ne tarda pas à rentrer en grâce.

dietro, non l'hanno avuto; ed il duca de Guise si è offerto, per mostrare che è innocente, volere egli stesso andare per il duca de Nemours. Si dice che lo voleva menare al Re di Spagna, e per questo sono entrati in gran paura. Non si sa che altri ne siano consapevoli, che uno Ottavio Fregoso, Genovese, luogotenente della sua compagnia di uomini d'arme. Il duca de Nemours è stato citato. Quasi ora si va cercando qualche attacco contro i Guisi da potere vendicarsi, e si dice che in particolare vogliono ritrattare la cosa d'Amboise, dove tra quelli che furono fatti morire, a molti fu fatto torto, e a qualcuno sotto la parola e fede. Vorriano avere ancora occasione contra il Conestabile, per potere levarli l'officio, e darlo al principe de Condé.

Paris, 12 novembre.

Risoluzione nel consiglio del Re soprà le facoltà e privilegi del Legato. lungamente statigli combattuti; ma il gran cancelliere nega di sigillarla, perchè contrario al parere del Re e dei parlamenti. La Regina, dietro questo rifiuto, la sigillò da sè.

Paris, 20 novembre.

Il Legato va a banchetto con la Regina di Navarra, ed è stato ad udire una di quelle prediche; e la Regina ha mangiato seco ed udito il Giustiniano[1], che fece una predica, ma con poca reverenza, perchè vi fu sbeffeggiamenti degli ascoltanti, nè anco tanto coperti che non fussero conosciuti da tutti.

Continuano le assemblee dei protestanti per le campagne, numerose di sei e sette mila persone; il principe de Condé è capo di tutti. Il parlamento è molto contrario al gran cancelliere, e di questa causa particolarmente non ne vuole intender nulla, perchè il presidente de Saint-André ha prima e poi favorita la religione e la causa del Legato. Però si dice che lo priveranno; egli è tenuto il primo, per essere di più età di nessuno, ma ancora per essere di grande bontà e sapere, e può assai con l'autorità che ha.

[1] Giustiniani, jésuite et théologien, venu en France avec le cardinal de Ferrare.

M. Conestabile tornò in corte, e la Regina l'ha pregato a non volerne partire; ed egli con qualche autorità s'è lasciato svolgere, massime in questo tempo che contra al duca de Nemours si seguita il processo, e sarà proclamato alla fine del mese. Si pensa che citeranno il duca de Guise, perchè M. d'Orléans ha detto che il primo a parlargli di questa cosa fu il figliuolo del duca de Guise. Il duca di Savoia a mandato a scusarsi, e dice che il duca de Nemours non arà ricetto negli stati suoi. La Regina ha mandato in Inghilterra a pregare la Regina a non volere riceverlo; e così manda a Venezia a fare medesimo uffizio. Sono insospettiti che il Papa ed il Re Filippo non abbino tenuto mano col duca de Nemours.

Paris, 29 décembre.

La causa della religione va in ultima rovina; e questa città, che ha sempre ostato alli insulti di costoro, non può più reggere; anzi che il giorno di san Giovanni saccheggiorno una chiesa parrocchiale, buttando a terra tutte le imagini che v'erano, e, che peggio è, il Santissimo Sacramento, con la fonte del battesimo, e tutte le altre cose appartinenti. Poi, il giorno appresso, in maggior numero e tumulto, predicorno in un prato congiunto alla detta chiesa. Ed in tutte queste belle opere hanno il ghetto (le guet), cioè il capitano della terra per la giustizia, che li guarda, difende e favorisce; talchè questi principali presidenti e cittadini sono molto spaventati, dubitando non segua un sacco di tutta la città, perchè ci sono concorsi circa sei mila mascalzoni, ovvero briganti, chiamati in questo paese, che non hanno altra speranza che questa; e sono aiutati da un numero infinito d'altra canaglia di che la terra è piena. Ed il principe de la Roche-sur-Yon, che era il governatore, se n'è partito, sì per essere malato, come per non voler questo carico, non ci potendo porre rimedio.

Furno in questa terra, parecchi giorni sono, il Re e la Regina di Navarra, il principe de Condé e l'Ammiraglio; e si dice che il Re ci venne per trar denari, gli altri per favore della loro setta. E così come il Re fu visto pubblicamente alla messa, così quest' altri andorno alle prediche ed assemblee che si facevono publiche.

La causa de Nemours dorme, e quel suo si sta prigione. Si pensa che Nemours incorrerà in bando, e de' suoi beni ne sarà messa in possesso madamigella de Rohan, che pretende essere sua moglie.

VII.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Janvier-mars 1562.

Sommaire. — Révoltes dans les provinces. Assemblée des présidents, réunis au conseil privé. Projets de réformes dans l'Église. Délibérations du conseil. Altercations; curieux détails. Le jeune Roi et M. de Cipierre. L'édit de janvier. Prétentions du roi de Navarre. La Reine Mère semble disposée à se rapprocher des Guise. Explication entre le roi de Navarre et la Reine Mère. Intrigues de cour : le duc de Guise, le connétable, l'amiral, le grand chancelier. Acquittement du prince de Condé. Rapprochement inattendu du roi de Navarre, du connétable et du duc de Guise. Procession solennelle à Paris, sous les auspices de ces trois personnages.

Paris, 2 janvier.

Prima ragunanza dei presidenti e consiglieri, per dare un assetto alle cose della religione. Vi si discute se si debbano concedere i templi a quelli della nuova religione.

La Guienna, la Gascogna, gran parte del Languedoc e della Touraine, sono infette di protestantismo; e vi seguono tumulti ed amazzamenti.

Paris, 3 janvier.

In questa causa della religione si vede dare ordine nessuno. Si è messo innanzi di fare una riforma sui preti e le chiese; sul modo di celebrare, con ridurre la messa in gran parte in lingua materna, e levar le imagini di sopra li altari e di fuori delle chiese per levare questo nome d'idolatria; che ciascuno si possa comunicare *sub utraque specie*.

Nel penultimo consiglio che si fece in questa congregazione, nacque parole tra il cancelliere ed il Conestabile; perchè il Conestabile ripugnava a quello che aveva detto il cancelliere, che facilmente acconsentiva, anzi più presto confortava, alla concessione di questi templi, dicendo che non conosceva nessuno che meglio potessi dar ragione del

modo di fare di questo regno che lui, sendosi trovato al governo di quattro re. A che il cancelliere soggiunse che non era più tempo governare per « *Garde! Garde!* » parole usate dal Conestabile, ma per la ragione : di che il Conestabile si alterò molto. Ed in questo medesimo istante il cardinale de Tournon riprese la parola, dicendo che bisognava castigare questa canaglia. A che il principe de Condé rispose che non sapeva che una nobilità di Francia, tanto grande com' era questa, si potesse chiamar con quel nome, massime vedendosi che i più che la intendono così sono i più nobili; e, se e' non sapeva chi e si fussino, lui d' allora in poi si protestava essere di quelli; però che gli nominassi così, s' avvedrebbe che faria male.

Predicandosi ieri in camera della Regina di Navarra, passò il Re dinanzi alla porta, e picchiola tre o quattro volte, ed, in aprendogli, vide che si predicava. Disse : « Non dubitate che, seguitando di predi-« care a questo modo, voi sarete tutti abbruciati. » E se ne partì.

Paris, 6 janvier.

Il Sipiero [1] è stato levato dal governo del Re. Vuolsi che sia stato licenziato, per avere consigliato il Re a non obbedire a donne. E perchè, avendo la Regina stessa dato uno libro di salmi dal Bèze al Re, con che non ne parlasse, Sipiero che lo seppe ne parlò al Conestabile. Ma il Re si afflisse tanto, che Sipiero è stato richiamato.

Non si vogliono più prediche a corte, nè che alcuno della corte vi assista in qualunque luogo si facciano.

Paris, 24 janvier.

L' editto uscito dall' assemblea de' presidenti fu presentato per l'accettazione al parlamento : che i protestanti non abbiano tempio; che in terre murate e città non si facciano prediche nè assemblee fino alla deliberazione del concilio, ecc. Il parlamento di Paris non accettò l'editto; perchè vorrebbe levar via del tutto la nuova religione, e perchè non fu consultato il primo, come gli si competeva. Dai presidenti,

[1] M. de Cipierre, gouverneur du jeune roi Charles IX.

che fecero l'editto, due terzi erano cattolici, dell' altro una metà dubbii e l' altra metà cattivissimi. Il Re di Navarra ha parlato molto cattolicamente, e così la Regina. I Parigiani vogliono si tolga la religione ugonotta.

Moret, 26 février.

Le cose di quà vanno poco concordi, sendo nato fra la Regina ed il Re di Navarra alcuni dispareri; sì perchè ne deve voler troppo per il fratello, principe de Condé, quale è rimesso al giudicio del parlamento de Paris, come per volere il caccetto (cachet) regio, che è quello che importa il nome del Re, come ancora per vedere di levare di corte il duca de Guise; e pare che la Regina si sia risentita, e mostri di favorire i Guisi, onde ci è una divisione manifesta. E pur oggi sono iti a caccia, da una parte il Re di Navarra, il Condé, tutti quelli del sangue ed il figliuolo del Conestabile; dall' altra la Regina, il Re, M. de Guise, maresciallo de Saint-André; e da questi tiene il cardinale de Tournon. E si dice che la Regina manda per il cardinale di Lorena; tale che non ci si vede una sicurtà al mondo, nè anco sopra le cose della religione, quali vanno confusamente; ed ognuno crede a suo modo, ed è lassato nella sua opinione.

24 mars.

Le cose di quà non vanno per quel cammino che si potria desiderare, sì per conto della religione che del governo, e per non essere ancora sopite le discordie. E s' è parlato di rimovere la Regina dal governo e far reggente il Re di Navarra; che avendolo presentito la Regina, se ne dolse in consiglio pubblicamente, dove non era intervenuto il Re di Navarra : ma la Regina andò a trovarlo, e seco fece le medesime querele o maggiori. Il Re rispose maravigliarsi che fossele nato questo sospetto, e che anzi s' adoperebbe che ella fosse mantenuta; ma che trovava strano che ella favorisse tanto M. de Guise, sapendo quanto egli avesse cercato la rovina di casa sua. E qui delle lunghe discussioni tra la Regina ed il Re sulla innocenza del Guise.

Il favore della casa de Bourbon è grandissimo, aiutata poi dal Conestabile e suoi seguaci. E di questi l'Ammiraglio e cardinale de Châ-

tillon, suo fratello, sono quelli che più sollevano e cercano di mutar il governo, come più inquieti e perfidi in questa causa della falsa religione; ed anco per aversi visto l'Ammiraglio escluso dal consiglio delli affari, dove, con tanta istanza avendolo cerco, non è possuto entrare. E, poichè hanno visto accendere questo fuoco non così facile a spengersi, si sono ambedue partiti di corte. E mi è stato detto che, nel licenziarsi l'ammiraglio della Regina, Sua Maestà gli disse che meglio per lui saria attendere ad altro, che sollevare e seminare queste discordie; e che forse o lui o chi da lui fusse, se ne potrebbe pentire; ed egli se la passò scusandosi brevemente.

M. de Guise sta forte, ed ha detto pubblicamente ed in particulare al Conestabile che, poi che non lo lassorno quando voleva ritirarsi dopo la morte del Re Francesco, adesso per forza non se ne vuole andare, e vorrà vedere, dopo il Re e la Regina, chi ne lo vorrà fare andare per forza. Egli ha benissimo seguito; ma si tira dietro una gran parte dell' odio che si è concitato il cardinale di Lorena, suo fratello, che è universale in tutto il regno.

Il gran cancelliere è venuto in sospetto ed al Re di Navarra ed al Conestabile, perchè egli si oppone loro, e non lassa seguire molte cose che vorrebbono, come quello che cerca la giustizia, e la vorria tornare in buono stato in questo regno; ed anche perchè par che sia quello che consiglia la Regina più che altri; onde hanno cerco che questi Stati domandino ch' egli sia levato dell' autorità.

Il cardinale de Tournon, che vede che, come M. de Guise sia cacciato, se li volteranno contro, e di già ne hanno fatto segno, è resoluto, partito M. de Guise, tornarsene a Lyon, perchè il Conestabile, che in tutto governa il Re di Navarra, non patisce compagnia, e cerca ritornare nell' essere che al tempo del fu Re Enrico. E, benchè e lui ed il Re prefato faccino adesso grande ossequio alla Regina, non è da fidarsi, perchè la vorriano addormentare, acciò che questi stati venissino per fare il colpo loro a quel tempo.

Il principe de Condé fu assoluto dal consiglio privato, non avendo trovato modo che il parlamento qui lo possa fare, senza o condannare

lui se avesse errato, o chi l' avesse imputato. E subito fu fatto certo delli affari, è venuto qui in Paris per la confermazione; e non pare che il parlamento gliela concederà così facilmente. Tutti quelli che erono sospetti al tempo del fu Re Francesco ed interessati nelle congiure d'Amboise e del vidamo de Chartres, sono tornati; e qui si trova quel Maligny, che fuggì da Amboise ed a chi fu tagliato la testa in effigie in Orléans, e Montbrun che fece tanto male in Provenza, e fu causa della cosa di Lyon. E così si vede una precipitosa rovina in questo capo della religione.

Paris, 25 mars[1].

Si vede pigliare un cammino molto buono alle cose quasi già disperate della religione. Il Re di Navarra venne in questa terra sabbato per congiungersi con i Guisi e col Conestabile, e da loro e da tutti i loro seguaci fu scontrato, ed andò ad alloggiare col Conestabile, dove ancora si trova, e quasi di continuo ancora c'è stato M. de Guise con tutti i fratelli[2]. Ed il principe de Condé non è comparso mai, neppure andò visitare il fratello. Domenica mattina, che fu quella delle Palme, il Re di Navarra ed il cardinale de Bourbon, con tutti i Guisi ed il Conestabile con tutti i figliuoli[3] (da Montmorency in poi, quale non è mai in questa terra), e con tutti gli altri seguaci loro, che si ritrovorono qui, ed in numero di dieciotto cavalieri dell' ordine, fecero fare una processione generale, dalla chiesa principale sino ad una badia di monaci che è intitolata santa Ginoveva; e questo ha molto contentato questo popolo già quasi spaventato. E mandano il principe de Condé al suo governo di Piccardia, con assegnarli una provvisione di trenta mila franchi l'anno, acciò abbia causa di star cheto. Il cardinale de Châtillon

[1] Le massacre de Vassy, dont l'ambassadeur ne parle pas, était antérieur à cette dépêche. Ce fatal événement avait eu lieu le 1er mars 1562.

[2] François de Guise avait cinq frères : Charles, cardinal de Lorraine, archevêque de Reims; Claude, comte d'Aumale; Louis, cardinal de Guise, archevêque de Sens et évêque de Metz; François, chevalier de Malte, grand prieur de France; René, marquis d'Elbeuf.

[3] Le connétable avait cinq fils : M. le maréchal de Montmorency, M. le maréchal d'Anville, M. de Méru, M. de Montberon et M. de Thoré.

partì di corte, vedendo non esser ben visto dal Re di Navarra, talchè non c'è che il cancelliere che tenga la pugna.

Qui s'è trovato gran quantità d'armature, d'archibusi e munizione per case di particulari, e su per la riviera, che ne veniva continuamente; sopra delle quali questi della villa hanno messo le mani, e preso due o tre di quelli che l'avevano nelle case, tutti i barcaroli che le conducevano, e ci si fanno continuamente guardie da tutte due le parti. Questi ugonotti hanno preso una porta della terra più forte, dove non mancano di fare quello che sono soliti; dall' altra parte della terra sono il Re di Navarra, il Conestabile e M. de Guise.

VIII.

NICCOLO TORNABUONI À COSME I[er].

Mai 1562.

Sommaire. — Négociations. Conditions posées par le prince de Condé : retraite des Guise et du connétable; exécution de l'édit de janvier. Les églises d'Orléans pillées; les prêtres maltraités. Massacres et profanations dans diverses provinces. Le roi d'Espagne prêt à se déclarer contre tout traité compromettant pour la religion; son mécontentement à l'égard de la Reine; ses alliés en France et hors de France. Propositions du roi de Navarre, du connétable et des Guise portées à Orléans par MM. de Villars et de Vieilleville. Examen des chances de paix et des chances de guerre. Les négociateurs échouent à Orléans. Rébellion de Rouen; excès des huguenots dans cette ville. Trois mille huguenots et dix-huit ministres massacrés à Toulouse. Terreur parmi les huguenots de Paris. Le connétable, en qualité de lieutenant du roi de Navarre, s'apprête à prendre le commandement de l'armée royale.

Paris, 5 mai [1].

Tornò il vescovo d'Orléans ed il secretario l'Aubespine. Il principe continua a domandare che i Guisi ed il Conestabile vadino alle case loro, e che l'editto sia osservato. Portorono lettere in particulare alla

[1] La première guerre civile a éclaté. Le prince de Condé, qui n'a pu réussir à s'emparer de Paris ni de la personne du Roi, s'est fortifié dans Orléans. Des négociations ont été ouvertes par la Reine Mère, pour éviter les dernières extrémités.

Regina ed al Re di Navarra : quello che le contenessino non s'è saputo. Ben s'è inteso che, all' arrivo di M. d'Orléans, l'Ammiraglio e d'Andelot si finsono malati, ed in sua presenza li feciono saccheggiare la chiesa cattedrale, rubando calici ed altre argenterie che vi erano per uso de' sacrificii. Il medesimo feciono ad altre chiese, ed hanno cacciato via tutti i frati; ed i preti che vi sono rimasti sono malissimo trattati, e mandati a lavorare a certe fortificazioni che fanno; tanto che chi può uscirne se ne fugge. A Tours hanno fatto assai peggio, perchè quivi non hanno lasciato chiesa che da loro non sia stata depredata, e non vi deve essere chi s'arrisichi a dir pure una messa. A Blois hanno abbruciato una badia bellissima che era di Tournon, pervenuta al cardinale di Ferrara, con certi altri luoghi, che furono tutti guasti; Dauphiné, Montbrun, ed un altro pur provenzale che era andato in con M. de Cursol, sono andati a trovare il luogotenente di M. de Guise con grosso numero, e forzato le case dove egli abitava, ed ammazato quasi tutti quelli che stavano in sua compagnia, e ferito lui malamente; il nome suo è de la Motte-Gondrin, ed è cavaliere dell' ordine.

In questa terra sabbato feciono giustizia di quello che fu causa del saccheggiamento della chiesa de Saint-Médard. I popoli, vistolo impiccato, lo strascinorno per tutta la terra e poi abruciorno il corpo.

Il principe de Condé s'è andato a scusare di quello che successe a Orléans, e dicesi ch' egli ha fatto impiccare tre o quattro di quei che furono causa di quel tumulto.

Paris, 17 mai.

Dette molto fastidio nel principio intendere che il Re di Francia e la Regina si allontanassero dalla terra; e cadde nell' animo a molti che fusse per mettere ad effetto qualche maligno volere, del quale la Regina ha dato sempre sospetto; nè ancora si è sicurtà che sua Maestà Cristianissima non abbi fatto intendere al principe questa sua fantasia. Ma di quà si sono presi tutti li passi, e le gente d'arme e le fanterie si sono voltate da quella banda; nè per una scorreria di due giorni po-

triano fare effetto alcuno, perchè il fiume che passa qui impedisce; nè si sa certo che Sua Maestà Cristianissima s' abbocchi con il principe. E, quando segua, non si pensa che venghi ad accordo nissuno, perchè poi non sono sicuri dell' arme del Re di Spagna; poichè questa pace non si può fare senza detrimento della religione, veduti li modi che loro tengono nelle terre che vengono sotto la podestà loro. E, discorrendo con l'ambasciadore del Re di Spagna, mi disse che il procedere della Regina non piaceva punto al Suo Re, al quale Sua Maestà era in cattiva opinione, ed in questo particolare ed in molti altri; però che, quando si faria qualche accordo in danno della religione, saria forzato il Re di Spagna, per mantenimento di quella, e per paura della Fiandra, fare lega con quelli principi che in Italia la volessino seguire e con li vescovi d'Alamagna ed altre città d' Imperio, delle quali ha gran seguito, a' danni di questo regno, dove ancora aria grande intelligenza per la parte dei Guisi, troppo odiati dalla Regina, e con li quali Sua Maestà Cattolica cerca ogni modo ed usa tutti li mezzi per levare il Re di Navarra dall' amicizia loro.

Paris, 23 mai.

Dissi della partenza del Re e della Regina, e della coperta che si dette a questa partita. Di poi non è occorso altro, se non che Sua Maestà mandò di là M. de Vieilleville ed il conte de Villars, per vedere di venire a qualche appuntamento, e se è possibile quietare il regno; avendo avute in mano le condizioni che il Re di Navarra, i Guisi e Conestabile vogliono per venire a questo accordo, quali sono in somma : che il principe disarmi, e che si renda le città che sono stato tolte, e che siano lassati stare in corte, obbligandosi loro a disarmare, volendo però riserbarsi alcune forze, quali in capo a certo tempo, ch'abbino saputo che il principe abbia posato del tutto le armi, lasseranno; e che l' editto di gennaio sarà inviolabilmente osservato, fuorchè nella città di Paris e suo baillaggio; e sono state segnate e sottoscritte da tutti. Non si sa ancora che siano tornati; ed ieri, ch' el Re di Navarra tornò di corte, dove era andato la seconda festa, non erono arrivati. L' opinioni sono secondo le volontà e affezioni degli

uomini; credendo una gran parte che si farà questo accordo; e molti non pensano che vi si abbia a venire. I primi si fondano che tutto il potere di questa causa è in petto alla Regina; però, mettendoci l'autorità sua, che il principe, per dubio di non cadere in pregiudicio grandissimo, sarà forzato a obbedire, e quando stessi pure ostinato, quelli che sono seco, per quella medesima paura l'abbandoneranno. E questo è fondato ancora sopra le forze forestieri che vengono per di quà; poichè, conoscendo non essere abili a competere, vorranno più presto venire adesso ad accordo ragionevole, che non sono necessitati, anzi pregati, ch'aver poi a pregare altri, e dovere, quando tutte le forze sieno unite, avere condizioni assai peggiori. Gli altri vogliono che non sia oggi in potere del principe l'accordarsi, avendo tante forze insieme, poichè quelli che lo seguono averanno sempre paura, sendosi scoperti contro il Re, d'avere ad essere castigati, e però che ne vorranno vedere il fine; poichè sanno che la persona del principe non saria per patire niente, e di loro non hanno sicurtà nessuna. E c'è che, non volendo partire i Guisi ed il Conestabile di corte, come si vede chiaramente, è il principe, che non ebbe mai più bella occasione di venire a questo suo intento, tenuto in speranza che, tenendo forte questa gara, facilmente gli succederia questo disegno; però ch'egli starà sul duro. E c'è di poi, che quà non ebbono mai sì bella occasione per nettare il regno di questa pestifera eresia, che c'è al presente; ed, ancora che in Orléans sieno forti, di quà le forze vanno aumentando, di maniera che poco potranno resistere.

A Angers, è stato preso M. de Montpensier ed un altro capo, che v'erono per i cattolici, e disfatte le loro compagnie.

Paris, 30 mai.

Tornò M. de Vieilleville ed il conte de Villars con quelle medesime risposte di tutti gli altri; e la Regina era d'opinione che dovessino ritornare in là di nuovo. Ma loro hanno fatto ogni cosa per non ritornare, mostrando con quanta poca dignità siano stati trattati, e che in Orléans si burlavano di tutto il consiglio del Re, e particolarmente di

loro che v' erono andati; tanto che eglino non vi sono altrimenti ritornati.

Due giorni sono, venne nuova che il principe era uscito con due mila cavalli e fanti, molti dicono per questa volta, altri per andare a soccorrere Rouen; ma s' è inteso ch' egli è ritornato in Orléans senza far niente.

Quelli de Rouen hanno paura di M. d'Aumale, il quale, non sendo potuto entrare nella città pacificamente, ha mandato a domandar le forze; e di quà gli sono stati mandate sei compagnie. E, se vi entrerà, che facilmente gli potrà riuscire, non vi sendo dentro aiuti nè presidii, se non quelli della città, che è tutta piena d' ugonotti, si doverrà vendicare delle grandi angherie che sono state fatte ai cattolici; poichè gli eretici nell' ammazzarli non hanno avuto riguardo nè a età nè a sesso, ma in ogni sorte sono atrocemente incruderiti, avendo, dopo l' avere cacciato le monache dai monasterii, sforzatele a maritarsi, ed i preti costretti per forza a pigliarle. Ed hanno mandato a dire al Re che gli sono servitori obbedienti, ma che non comporteranno che nessuno di casa Guisa sia loro superiore nel governo o altro.

A Toulouse, hanno bene fatto il contrario, avendo ammazato più che tre mila ugonotti, e mandato a domandare se s'ha a procedere contro gli altri, perchè se spediranno presto; e tutti i predicanti che v' erano sono stati impiccati, che sono stati dieciotto di numero; dove s' è detto che non s' è trovato che quindici orecchi fra tutti, tal era la qualità, ed ancora è, di quelli che predicono l' evangelio della chiesa riformata. La zuffa durò sette giorni; ed il luogotenente del Re di Navarra in Guascogna, e M. de Montluc quale ha parecchie compagnie, andarono in aiuto de' cattolici.

È intrato grandissima paura in quelli che sono sospetti ugonotti, i quali sono tutti segnati in questa città, e molti de' principali sono andati a gittarsi ai piedi del Re di Navarra, pregandolo a non volere comportare che sia fatto loro ingiuria, poichè loro vivendo in quella opinione, e come il Re gli ha permesso, non danno fastidio a persona. Ai quali il Re di Navarra rispose che, mentre che egli stesse in questa

città, non dubitassino; ma, come fusse fuora, non gli poteva assicurare; però che a lui conveniva andare fra sei o otto giorni al campo; che si provvedessino in questo mentre: onde che molti e la maggior parte sono andati via. Ma assai da quelli medesimi della città quali guardano le porte non sono stati lassati partire. Ben si dice che si farà un bando, che tutti quelli che sono suspetti di quella religione debbino fra termine prefisso sgombrare della città, e questo avanti che il campo cominci a caminare; quale doverrà marciare (come si pensa) martedì, nè si allontanerà da questa città sino a che non sieno più forti, da potere stare alla campagna aperta, perchè non si possono fidare di loro. M. Conestabile sarà luogotenente del Re di Navarra, e guiderà tutto l'esercito; il quale è forte animato contro a costoro, nè in quella età come è niente gli pare difficile. Non c'è certezza che gli aiuti d'Alamagna ancora venghino, e quelli de' Svizzeri sono più dubii che mai.

IX.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Juin 1562.

Sommaire. — Animosité des parisiens contre les huguenots. Manifeste des chefs de l'armée royale. Prétentions du prince de Condé. Motifs qui engagent la Reine Mère à faire la paix au prix des plus grands sacrifices. L'occasion semble favorable pour écraser les ennemis de la religion; le duc de Toscane offre son concours pour atteindre ce but. Entrevues de la Reine Mère et du prince de Condé sans résultat. Soumission de Lyon. Le comte d'Aumale assiége Rouen. Poitiers au pouvoir des huguenots, traité avec barbarie. Paris armé, hostile à tout accommodement. Mesures de rigueur prises par le parlement contre les hérétiques. Nouveaux pourparlers en faveur de la paix. M. de Montpensier enlève Saumur aux protestants. La nouvelle se répand à Paris que la Reine a conclu un accord fort honorable pour les catholiques.

Paris, 3 juin.

Delle cose di quà non c'è altro che una gran speranza di pace. Si tiene però questa opinione, che, facendosi accordo, o non abbi a durare, o durando che la religione abbia a mancare.

In questa terra hanno cacciato a casa per casa tutti gli ugonotti, i

quali per il meglio sgombrorno; e la città è guardata da loro medesimi, i quali poco amano questa nuova religione.

A M. L'ÉVÊQUE D'AREZZO, AMBASSADEUR FLORENTIN A LA COUR D'ESPAGNE.

Paris, 13 juin.

Le cose di quà vanno con poca speranza di bene. La Regina si partì, otto giorni sono, per andare ad abboccarsi col principe de Condé in un luogo vicino a Orléans; e si condusse là insieme col Re di Navarra. Poi se n' ebbono a ritornare, perchè il principe non venne altrimenti, scusandosi che quelli d' Orléans non l' avevono lassato partire, perchè avevono inteso che la Regina ed il Re di Navarra erono venuti con più forze di quelle che avevono destinate che insieme si conducessino. Così, tornandosene Sua Maestà, si condusse qui vicino a mezza giornata, dove fu richiamata dal principe, mandandovi il vescovo di Valence. E, per parere del Re di Navarra e di tutto il consiglio, Sua Maestà ritornò indietro per trovarsi oggi all' abboccamento, rimanendo che non si dovessino menare più che cento cavalli per parte. Si sta con desiderio, aspettando il successo. E Guisi ed il Conestabile (e dalla loro hanno il Re di Navarra come capo) hanno fatto una declarazione di non volere abbandonare il Re, sino a che non veggono ridotto il regno alla Santa Fede Cattolica Romana, reparatosi a' tutti i sacrilegi che si sono fatti, cacciati tutti i ministri che di quella nuova religione sono nel regno, rese tutte le ville, e rifatti i danni, e che i rebelli del Re tornino alla obbedienza : le quali tutte cose hanno fatto che hanno prese le arme per venire a difendere il loro Re, dal quale non si partiranno mai, sino a che non le veggino tutte ridotte.

Dall' altra parte, il principe, che si trova bene armato ed ha la migliore fanteria del regno, di trenta insegne di Guasconi vecchi, non vorrà condescendere a che i ministri si caccino, nè patire che i Guisi, suoi nemici, stieno alla corte; parendogli giusto partito quello che mette, di voler disarmare, rimettere tutte le piazze, che sono a sua divozione, nelle mani del Re, ma che l' editto di Gennaio gli sia osservato inviolabilmente per tutto il regno.

Ma qui è in terzo la Regina, che vorria in ogni modo quietare il regno, e mantenerlo pacifico, fino alla perfetta età del Re; *et manibus et pedibus* si sforza che questo accordo si conduca. E leverebbe, e porrebbe dall' una parte e dall' altra, purchè si stesse in pace. La quale ella ama, come donna prima; poi, perchè non vede molto il comodo a mantenere questa guerra, non ci sendo danari; terzo, per vedere la manifesta rovina di tutta la nobiltà di Francia, e conseguentemente di tutto il regno con questa guerra. Il quale ancora con una pace poco onesta quanto alla religione, che altrimenti non può essere, cala precipitosamente nella falsità della nuova religione; quale molti mostrano facile a spegnere con quella occasione di avere le armi in mano, ed è fatta più facile dai grandi aiuti che si sperano de' principi cristiani, quando le forze del regno o non fussino abili o non ben sicure.

Ed io, per commissione del Duca, nostro signore, ho offerto a tutti questi signori del consiglio tutte le forze di Sua Eccellenza, per l'onore di Dio, mantenimento della sua Santa Fede Cattolica, e conservazione di quella corona.

L'abboccamento seguito ieri non produsse effetto nissuno, perchè il principe de Condé disse alla Regina che non voleva far niente senza la saputa dell' Ammiraglio, cardinale de Châtillon e d'Andelot, e senza M. de la Rochefoucauld ed il vescovo de Valence. E la Regina rispose che voleva chiamare il cardinale di Lorena, il duca de Guise, il Conestabile e maresciallo Saint-André, quali oggi si debbono trovare insieme. E siamo alli XI, tanto che non pare che domani s'intenderà il seguito.

Io ho tardato tanto, che alla fine gli dirò che la Regina è tornata senza aver fatto effetto nessuno; ed è venuto in grandissima collera cogli ugonotti e col principe. E, poi che l'ha visto che da loro viene tutto il male, brava che vuol fare quel male che può loro, poi che con l'autorità sua non ha potuto fare quietar niente. Il principe, quando s'abboccò con Sua Maestà, mai non volse scavalcare; e domandava cose incomportabili. Or per questa via si doverrà ridurre il regno alla vera strada; e già le città che sono state prese dagli eretici cominciono a pentirsi. E quelli de Lyon hanno mandato a domandare misericordia.

ma non l'hanno potuta ottenere, perchè s'intende che M. de Montgiron, che andò là, avanti seguissi il caso, per mantenerla, vi è entrato dentro, e quel baron des Adrets, che era capo delli ugonotti, se n'è fuggito, e n'ha portati più che cento mila scudi. Intorno a Rouen è M. d'Aumale, che non vuol far patto alcuno con quelli della villa, che se li sono voluti dare.

A COSME I[er].

Paris, 14 juin.

Il duca d'Aumale s'è trattenuto intorno a Rouen XII giorni; e se bene ha avuto sempre speranza di pigliarlo, non vi sendo dentro forze, poi che gli hanno mandato di quà artiglieria, è soprastato, perchè voleva vedere la conclusione di questo abboccamento. Avanti al quale venne un capitano da lui per voler darli a' patti la città, ed egli lo fece impiccare, sendo stato lui capo di tutte le crudeltà seguitevi.

Il cardinale de Bourbon, di chi è quella cura, vuol essere rifatto di tutti i danni ed interessi; e che tutto il clero sia reintegrato di tutto quello che ha perso, e di tutto il danno che prima e poi gli è stato fatto, perchè non hanno voluto degnarsi di nessuna misericordia, tanta è stata l'atrocità loro.

Sei giorni sono, sono intervenute queste medesime atrocità e maggiori nella città di Poitiers, presa da' luterani; dove non hanno avuto compassione nè a età nè a sesso.

Qui seguitano di procedere contra a tutti i luterani, cacciandoli dalle città, abbruciando tutti i libri che ci sono proibiti, e con esecuzioni grandissime mostrano non volere per niente più semenza di questa setta. Ed il popolo, che ha l'arme in mano non vuole, quando il consiglio del Re acconsenta l'editto per quietare il regno, che dentro alla città nè intorno a quattro leghe si predichi; e nelle descrizioni si trovano cinquanta mila uomini atti a portare le armi, tutti della città, senza i borghi che sono poi un numero grandissimo. Ed il marescial de Brissac è governatore per il Re della terra, e ha la cura di tutte le arme.

Per la venuta di questi cardinali appariscono sempre maggiori le

difficoltà di venire ad accordo. Il principe de Condé, mostrando avere la confidenza grande nelle sue forze, la Regina gli disse : « Poichè vi « confidate nelle forze vostre, ancora noi proveremo le nostre. » E dette commissione al Conestabile che facesse marciare il campo.

Ieri il primo parlamento fece giurare a tutti i presidenti, consiglieri, avvocati ed altri ministri di giustizia l'osservanza della Religione Cattolica Romana, ed hanno rinnovato alcuni editti fatti fino dal tempo del Re Francesco I°, quali vengono molto a proposito a questi tempi.

Questa mattina s'è fatta processione generale, dove sono intervenuti tutti i cardinali, con la corte del Parlamento, e tutti i principali della villa; e quelli che non vi si trovarono furono segnati.

Si seguita a cacciar quelli che non vogliono ridursi al vivere cattolico.

Il principe si dice ha risoluto di voler combattere. Si dice anche che, il mercoledì che s'abboccò con la Regina, egli fece una imboscata di più di due mila fanti, la quale fu scoperta da un capitano albanese.

Paris, 24 juin.

Gli dissi l'andata della Regina al campo, poichè fu mandata a chiamare dal Re di Navarra, mostrandoli facilità da poter quietare il regno e ridurlo pacifico; dopo la qual partità di Sua Maestà, s'è stato ed ancora si sta in continua e buona speranza che debba seguire la pace, la quale è stata fondata su quello che s'è visto e congietturato per gli andamenti che si sono praticati; perchè, poichè fu fatta la tregua fra un campo e l'altro, per possere con più commodità trattare sopra questo accordo, s'è detto che il Re di Navarra è stato due volte col principe de Condé, ed è andato sino dentro a Orléans: ma quello che fece più dubitare, fu quando venne il secretario de' comandamenti per la Regina. Si disse che fu senza consenso del duca di Guise e del Conestabile, perchè si pensa che, se accordo nascesse, sarebbe forse con qualche detrimento della religione, e concedere a quelli della nuova opinione qualche cosa. Messe qualche dubbio, poi che s'intese che, come la Regina fu giunta a Artenay, vicino a Orléans a sei leghe, la

principessa de Condé andò a trovare Sua Maestà, ed ancora deve essere seco. Ma tutti questi discorsi, come ho detto, sono poco fondati, nè per ancora c'è sicurtà nè certezza alcuna.

La Regina giunse sabbato ad un villaggio, vicino tutti a due i campi, non sendo voluta entrare in nessuno de' due; e questo villaggio è ancora vicino a Orléans. In quel luogo l'andò prima a trovare il principe; dopo vi andò il duca di Guise, ed il Conestabile, sendosi congiunto con Sua Maestà, la sera medesima del suo arrivo, il Re di Navarra. Ma, come mi vien detto adesso scrivendo questa, non si è ancora risoluto niente, poichè le difficultà da nessuna delle parti non sono mancate; ma che domani, poichè Sua Maestà averà inteso l'opinione di ciascuno, e che tutti averanno visto ciò che possono fare, si deve risolvere a questo abboccamento; e, trovandosi modo, concludere la pace, se nò, seguitare la guerra; delle quali due cose si teme e si spera secondo le passioni. Ma la maggior parte inclina più alla pace; e seguendo, come molti lo desiderano e dicono, non sarebbe adesso (nel termine che si trova il regno) cattiva; poichè vogliono che si caccino i ministri del regno, e che non si possino fare assemblee publiche, concedendo però a ciascuno in casa sua per tutte le parti del regno di vivere a suo modo, senza che nessuno lo possa impedire o molestare.

Molti altri dicono che l'editto di Gennaro sarà osservato fuori che nella villa di Paris; che non pare verosimile nè credibile, avendo solamente contro a questo fatto tanto motivo d'arme. Ma quello che ha a seguire non doverrà tardare a concludersi, e poi a sapersi.

Non fu vero che M. d'Aumale avesse a partirsi di Normandia; ma attende a ricuperare le terre di quella provincia che sono rivoltatesi, ed adesso deve essere attorno Dieppe. Quelli di Rouen hanno armato quelle due galere che presono, avendo licenziato tutta quell' altra ciurma che v'era, di preti e frati ed altri cattolici d'ogni sorte, e seguitano con tutte le crudeltà d'inasprirsi contro quelli che vi sono rimasti. I Tedeschi non sono ancora comparsi, ma s'aspettano ogni giorno al campo, e li Svizzeri devono essere arrivati nel regno, come si dice. Non si farà altrimenti spedizione d'Italiani; e questo l'ho di luogo si-

curo, ed al duca di Somma sono date parole; ma in quello scambio leveranno Tedeschi, e Svizzeri d'avvantaggio se bisogneranno : che è tutto quello che segue quà.

In questo punto s'intende ch'è venuto un secretario della Regina al Re, che dice che non s'è risoluto niente; tanto che la Regina partiva senza conclusione; ed è venuto a dire al Re che partisse dal bosco di Vincennes, ed andasse a Saint-Germain-en-Laye, dove la Regina saria fra quattro giorni. S'è inteso ancora che quello che s'era praticato, era che si rimettessi l'editto di luglio passato, che contiene che ciascuno in casa sua vivessi a suo modo. Ma che il principe domandava dall'altra parte, che fussi lecito a ciascuno di far predicare in casa sua, senza però fare le assemblee publiche; e che fussi a tutti lasciato vivere come bene gli paresse, senza essere impediti. Altri hanno detto che tutte le armi si posavono in mano del Re di Navarra, e che il principe si contentava che si lasciassi il predicare pubblicamente nelle ville di Francia, annullando le concessioni dell' editto di gennaro, ma che si ragunassino di nuovo gli Stati, al giudicio de' quali voleva che ciascuna delle parti si rimettessi sopra questa causa.

S'è inteso che venne un corriere questa notte, quale, da parte della Regina, ha ritenuto il Re al bosco di Vincennes, nè che altrimenti vada a Saint-Germain. Diceva ancora che la Regina era mossa per tornarsene. Di poi s'è detto che le pratiche dell' accordo erano ricominciate, e che Sua Maestà è stata ritenuta, per il che non è mancato speranza che si sia trovato qualche modo facile a concludere questo accordo. Non si è saputo quello che abbino riportato il vescovo d'Orléans ed il secretario Laubespine, quali furono mandati dalla Regina al duca di Guisa ed al Conestabile sulle proposte e risposte fatte dal principe de Condé. Ben si crede che non ci sia modo da potere accomodare niente; e, poichè alla prima non s'è colpito, che a quest' altra nè meno debba riuscire, perchè le difficultà non sono mancate da nessuna delle parti, anzi vanno sempre crescendo : e per molti si dice che la pace è esclusa del tutto, e che la Regina sarà quà domani. S'è inteso ancora che M. d'Aumale è ritornato all' assedio di Rouen.

A M. L'ÉVÊQUE D'AREZZO, AMBASSADEUR FLORENTIN A LA COUR D'ESPAGNE.

Paris, 26 juin.

Siamo alli XXVI; e questa mattina è venuto da me un favorito del duca di Lorena, il quale mi dice che la pace fu conclusa, il giorno di san Giovanni, con condizioni buone ed utili per il Re, ed in favore de' cattolici; le quali non si sanno, ma non doveranno tardare a sapersi.

A COSME I[er].

Paris, 26 juin.

Fu conclusa la pace il giorno di san Giovanni con condizioni, come si dice publicamente, molto onorate; dicendosi che i ministri usciranno dal regno, che le terre saranno rimesse nelle mani del Re; che tutti quelli che sono in Orléans si rimettono alla misericordia di Sua Maestà; che il principe farà subito disarmare il suo esercito, e che quello del Re starà insieme sino a che le sue città siano ritornate all' obbedienza, nel qual tempo ancora il principe de Condé non uscirà dappresso il Re. Si dice che li Châtillon usciranno dal regno; che il parlamento col consiglio privato del Re faranno un editto, secondo il quale ciascuno debba governarsi.

M. de Montpensier sarà quello che averà fornita questa tragedia, avendo preso Saumur per forza, e fatto fare giustizia grandissima di tutti i principali eretici che v'erono e di tutti i primi ministri regii, non avendo avuto rispetto a nessuno.

Nuovi particolari sulle condizioni della pace: i ministri sono cacciati dal regno; il principe e tutti i suoi seguaci confessono aver fatto male a pigliar l'arme contro il suo Re, e ne domandano misericordia, rimettendosi unitamente tutti nelle sue braccia. Che l'esercito del Re debba mantenersi, castigato i capi della sedizione in Orléans e per tutto il regno.

X.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Juillet 1562.

SOMMAIRE. — On annonce que l'armée du prince de Condé se retire vers Bourges, pour se porter de là sur Lyon. Importance de cette dernière position, près des cantons suisses et de Genève. Nouvelles contradictoires relativement à la paix. Excès des huguenots; violation des tombeaux. Rupture attribuée à l'influence de l'amiral; détails. Prise de Baugency par l'armée du prince. Le Pape, le roi d'Espagne, les ducs de Savoie et de Toscane offrent des secours à la Reine, qui semble préférer l'argent aux troupes, dans la crainte d'introduire dans le royaume trop de forces étrangères. Nouvelles diverses. Succès de Montluc en Gascogne. Le Roi et la Reine-Mère se rendent au camp.

Paris, 6 juillet.

M'è stato detto che il cardinale di Lorena ha avuto lettere della Regina, che gli dicono che il campo del principe de Condé diloggiò, avanti iersera di notte, del luogo dov' era, e che ha preso la strada di Bourges, quale va verso Lyon; dove si pensa che anderanno per posarsi quivi fortificandovisi; sendo luogo molto a proposito per loro, per la vicinità de' Svizzeri e di quelli cantoni che seguitano quella religione, e particolarmente di Ginevra. Il che si stima, oltre il danno che ne seguirà agli Italiani mercanti che vi sono, sarà di dura digestione, massime se si possono mantenere quelle terre che sono sulla Saôna di loro devozione. E Dio voglia che non riduchino Lyon sotto la cura de' cantoni, come è stato in concerto di qualcuno, poichè s'è rivoltato! Il campo del Re di Navarra va alla volta di Blois, per ridurre tutte quelle altre terre che sono attorno a Orléans, nè si sa se seguiranno l'esercito nemico.

Paris, 6 juillet.

Si dicono molte cose in contrario di quelle che s'erano dette :

Che l'ammiraglio s'è fatto capo di tutti quelli che erono a Orléans; i quali tutti facilmente sono condiscesi, vedendo essere esclusi in tutto dell' accordo. E questo si crede, poi che non si sa che l'esercito del Re vi sia entrato : si sa di certo che in Blois, poichè sentirono l'accordo, hanno guaste tutte le chiese, e cacciatone i preti e frati, usando contro

di loro grandissime crudeltà. A Meaux, città qui vicina a dieci leghe, quelli che sono stati cacciati di questa terra[1] hanno fatto il medesimo, e si sono appressati qui a quattro leghe, in numero di due mila o più, facendo grandissimi danni. Si disse ancora che gli eserciti si erono congiunti, ed andavano con l'artiglieria verso Blois; ma non si verifica.

Il Conestabile non viene, ed il duca de Guise è fatto luogotenente del Re di Navarra. E quello che dà maggior sospetto, è il vedere che il Re, scambio di andare a Amboise, se ne torna al bosco di Vincennes, dove arriverà questa sera.

Quelli che discorrono dell' una e dell' altra fazione, dicono che in questa pace era poca satisfazione degli aderenti di ambedue le parti; non piacendo ai Guisi ed al Conestabile partirsi di corte, fino a che e non vedessino cessati in tutto i tumulti del regno, e che tutto fussi ridotto sotto l'obbedienza del Re; dall' altra parte non pareva all' Ammiraglio, ed a quegli altri principali che erono in Orléans, che il principe de Condé, avendo fatte tanti promesse e giuramenti loro, gli avessi ad abbandonare, escludendoli del tutto dell' accordo.

Quelli d'Orléans aranno desiderato il male loro, perchè col principe de Condé potevano poco durarlo; e poi con maggior danno loro faranno cattiva fine. Ed in vero hanno proceduto troppo crudelmente, non solo ne' beni ecclesiastici e temporali e corpi vivi, ma nelle memorie e ceneri di morti. Perchè il cuore del Re Francesco II°, che era sepolto in Orléans, disotterrotolo, fattone polvere, è stato gittato nella riviera. Il sepolcro dov' erano le ceneri ed ossa di Luigi XI°, a Notre Dame de Cléry, vicino a Orléans a quattro leghe, è stato guastato e gittato le ossa a' cani e le ceneri al vento.

In Angoulême, tutti i monumenti de' progenitori del Re Francesco I° sono stati abbattuti, e le ceneri ed ossa loro disperse; ed il medesimo ha possuto comportare la Regina di Navarra, che a Vendôme sia stato fatto delle memorie che v'erono de' progenitori del Re, suo marito.

[1] De Paris.

Mi vien detto adesso che non è vero che l'Ammiraglio si sia fatto capo; ma si bene che egli è quello che intorbida questo accordo, e mette sottosopra tutto, protestando cose grandi, poichè sono dietro ad assettare il caso suo; il quale non si vede come si debba ordinare, poichè domanda cose aliene dalla instituzione loro, e tutte in favore della nuova religione.

Ieri in questa terra, sull' aviso di Meaux, mandarono un bando, che fussi lecito a ciascuno andare contro la vita e la roba di tutti gli ugonotti impune, come a ribelli del Re. Il cardinale di Lorena aveva avuto un corriero dal campo, che l'accordo era rotto, e che il principe era ritornato in Orléans. Dicesi la rottura esser venuta in questo modo: che, vedendo l' ammiraglio e gli altri principali che erono in Orléans esclusi di questa pace, e senza speranza di poter vivere nella nuova religione, s'erono risoluti di partire del regno. Però mandarono a pregar la Regina che volessi, avanti la partita loro, esser contenta che gli potessino parlare e baciare le mani; a che Sua Maestà benignamente rispose che andassino da lei senza temer di nulla, concedendoli quanto domandavono. Loro replicorono che non si assicuravano di andare dov' era Sua Maestà per esservi i nimici loro, ma che la supplicavono andare in un luogo lontano dal campo, di che Sua Maestà compiacque loro; ed andò a luogo destinato, accompagnata dal principe de Condé, quale avevala supplicata di poter farli compagnia in quel luogo. Costoro si dolsono con molte parole con Sua Maestà avere ad abbandonare il regno, nè il potere servire al Re loro più, ma particolarmente ancora Sua Maestà, includendoli qualche particularità dell' affezione loro. Poi pregarono Sua Maestà che fussi contenta, dovendo loro partire, di concederli qualche forza che avevono in Orléans, acciò gli accompagnassino fuori del regno, mostrando di temere di qualche insulto. La Regina rispose che a nessun modo voleva, perchè quelli che erano con loro erano suggetti al Re; ma ben faria che senza quelle forze sarieno sicuri per tutto, sino a che uscissino fuora del regno. Onde che si partirono in rotta con Sua Maestà, dicendo non volere acconsentire all' accordo; ed il principe de Condé, che si trovava con la Regina, pregò

Sua Maestà a volerlo lassare andare con loro, il che gli fu negato più volte; ma, stando pertinace, e mostrando essere risoluto di farlo quasi in tutti i modi, alla fine Sua Maestà lo lassò andare. E tal esito ha avuto l'accordo che s'era fatto otto giorni avanti.

Quelli d'Orléans si risolveranno a domandar di grazia d'esser condotti salvi fuora del regno, e lasseranno Orléans e tutte le altre forze ci hanno. Ed il principe se ne ritornerà sempre nel medesimo modo, come il bello ed il buono.

A Lyon, dicono sono stati ristretti molto più di quello che erono; ed adesso le lettere che vi vanno non se ne partono, che sono tutte visitate ed aperte.

Il Re ha conferito la rottura dell' accordo al parlamento; e si dice si procederà a questa dichiarazione di fare ribelli tutti quelli che sono sotto quella condotta.

Oggi sono otto giorni, i tesaurieri partirono di qui, per fare la mostra, e pagare sei mila Svizzeri che sono arrivati a Dijon.

La causa della rottura non fu per volere uscire armati fuora del regno, ma perchè, parendo loro avere ottenuto assai, sendosi partito M. de Guise ed il Conestabile, domandarono a Sua Maestà che si dovessi publicamente predicare per tutto il regno; e la Regina dicendo che non aveva ad essere che una sola religione, e che non s'aveva a concedere a persona che al principe de Condé il poter far predicare; loro cominciarono a dire che non volevono stare a quello accordo, ed il principe pregò la Regina che lo disobbligassi da quella fede, che, ancora che Sua Maestà resistessi, pure acconsentì.

Paris, 7 juillet.

Il tempo va sempre scoprendo più la verità. Gli dico che la mera causa della rottura fu l'Ammiraglio; quale, dopo l'aver messo nella testa al principe de Condé che sarebbe ammazzato, disse in presenza della Regina, quando lei non voleva che partissi, che lui era d'avviso che dovessi in ogni modo andare con quelli che avevono seguitato la fortuna sua; e così lo svolse.

L'esercito del principe de Condé ha presa Beaugency per forza, ed hanno tagliato a pezzi ognuno d'ogni sorte; ed eravi dentro due compagnie di fanti, le meglio dell' esercito, quali erano in guarnigione a Chalais; bene è vero che hanno salvato i due capitani.

Paris, 17 juillet.

Udienza dell' ambasciadore datagli dalla Regina; cui, a nome del Duca, fa offerte di aiuti per il mantenimento della religione e del regno. La Regina spera sempre che le cose s'abbiano ad aggiustare senza dover venire alle armi. Che se ciò nondimeno non riuscisse, manderebbe uno a Roma, per esporre al Papa i suoi bisogni, e farebbe dire anche al duca ciò che le bisognasse.

E pare che aiuti di gente saranno dati dal Re di Spagna e dal duca di Savoia; che dal Papa e dal duca di Firenze si voglino aver denari, mancando le entrate d'una gran parte del regno. Gente hanno assai tra Svizzeri ed Alemanni, ma non sanno come mantenerle. Temono poi di metter troppi forestieri nel regno.

A Orléans v'è il principe de Condé, e vi si fortifica; e v'è gran cavalleria e fanterie ne' contorni. D'Andelot è andato in Germania a chieder soccorsi. Bèze è ito in Svizzera per la stessa ragione. La Regina di Navarra promette quattro mila fanti pagati. E madama di Ferrara ne promette anche essa. A Orléans v'è peste, e molti muoiono; e v'era moribondo il primogenito dell' Ammiraglio. Le cose di Rouen vanno male, e M. d'Aumale non vi fa alcun progresso, per difetto di gente; ma spera assediar Rouen dal monte di Santa Caterina, che domina la città.

Il cardinale di Lorena governa più che mai. Ai xv, andò a Paris; vi ragunò i presidenti e consiglieri di parlamento ed i teologi per fare un editto contro all'altro di gennaio.

M. d'Aumale è stato ributtato da Rouen.

Paris, 18 juillet.

Il principe de Condé, vedendo non poter resistere, nè condurre in luogo più comodo per le sue fanterie a battaglia il campo del Re di Navarra, si ritrasse in Orléans. Si dice che il Re e la Regina si trasferiranno al campo, perchè quelli d'Orléans devono opporre che quel campo non è in nome del Re, ma in nome di M. de Guise e del Conestabile.

Paris, 28 juillet.

Sono arrivati quattro mila Svizzeri in aiuto de' protestanti a Lyon. Si fanno vari progetti per prendere Orléans d'assalto; ma s'incontrano gravi difficoltà, essendo la città forte e ben guarnita di soldati. Si dice che voglino divertire il fiume, cosa stimata lunga e difficile. Tutto il regno è in arme e guerra civile. I padri hanno ammazzato i figli, e questi perseguitato i padri. Montluc, nella Guascogna, ha rotto mille cinquecento ugonotti. Non si verifica l'entrata dei quattro mila Svizzeri in Lyon, ma però vi sono vicini.

Paris, 2 août.

Il Re di Navarra sollecita la Regina ed il Re ad andare al campo. Dichiarazione del parlamento che quanti hanno preso le armi contro il Re, o fatto ribellare città o villaggi, cadano in bando di ribelli, eccetto il principe de Condé, col pretesto che egli è tenuto per forza da quelli che sono in Orléans. La Regina ed il Re anderanno al campo accompagnati dagli Alemanni, condotti dal Ringravio, in numero di cinque mila cinque cento, assai bella gente. S'è fatto un imprestito col banco Ruccellai, e si danno per sicurtà le gioie del Re. Si chiedano anche tre o quattro cento mila franchi alla città di Paris.

Paris, 3 août.

In questo giorno la corte va in campo.

XI.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Août-novembre 1562.

Sommaire. — Introduction des armes étrangères dans le royaume : Anglais, Allemands et Suisses avec les huguenots; Suisses, Allemands, Italiens et Espagnols avec les catholiques. Prise et sac de Poitiers par le maréchal de Saint-André. Les catholiques, sans exception, sont chassés d'Orléans. Siége de Bourges; vigoureuse résistance des protestants. La ville se rend enfin le 1er septembre. Succès des Espagnols en Guyenne. Les Anglais maîtres du Havre. Le roi d'Espagne promet au roi de Navarre la Sardaigne en échange de la Navarre. Prise de Rouen. L'union étroite du roi de Navarre, du connétable et du duc de Guise inspire de l'ombrage à la Reine Mère, qui craint qu'on ne lui enlève le pouvoir. Le jeune Roi à Rouen avec sa mère. Blessure et mort du roi de Navarre.

Paris, 12 août.

Il maresciallo Saint-André ha preso d'assalto la città di Poitiers; ne ha dato il sacco ai soldati, quantunque assai spogliata dagli ugonotti. Ora daranno addosso a Bourges, dove però sono quattordici compagnie; poi metteranno l'assedio a Orléans, e continuano nel disegno di svolgere il fiume. Pare che la Regina d'Inghilterra aiuti quelli d'Orléans. E si dice che M. di Maligny, erede del vidamo di Chartres, pratica con gl'Inghilesi di vender loro le Havre-de-Grâce e Dieppe. In Orléans è bruciata tutta la munizione, nè si sa come. Sono arrivati a Bayonne quattro mila Spagnuoli, che si congiungeranno con Montluc, per tenere in freno la Guascogna e la Guienna, ed andar poi alla volta del Delfinato. S'aspettano gl'Italiani del Re di Spagna, e quelli del duca di Savoia, per formare un grosso esercito dalla parte del Lyonese.

Chartres, 18 août.

Si tiene facile l'espugnazione di Bourges, essendovi dentro la parte cattolica. Ridotta questa città, si porrà il campo a Orléans. Si sospetta non vengono Alamanni in loro soccorso, ed hanno in tanto quattro mila fanti, buon numero di cavalli, buone fortificazioni e vivere per due anni. Il principe de Condé ha fatto sapere al Re che lo lascierà entrare in Orléans, eccetto i Guisi. Ne sono stati intanto cacciati tutti i

cattolici d'ogni età e d'ogni sesso, che vanno ramingando per il regno, e fanno dolorose querele alla Regina ed al Re.

Seguitano altre particolarità sulla peste, che fa qualche danno, sulle probabilità di riuscità, sulla ostinazione degli ugonotti e del principe de Condé, e sui loro disegni di stancare l'esercito regio, finchè per le stagioni avanzate sia costretto a levare il campo.

Chartres, 23 août.

La pertinacia di Bourges inanimisce quelli di Orléans, toglie riputazione a quelli del Re; e, col perdere il tempo, si avvicina l'inverno. Intanto si teme l'arrivo d'Andelot con gente Alamanna, e forse si temono gl'Inghilesi. Pure la presa di Mâcon da speranza che presto cada Lyon.

Chartres, 28 août.

Gli ugonotti non erano creduti sì forti, sì che la loro resistenza fa credere che molti altri si scopriranno. Intanto nel consiglio del Re molti pensano ad un accordo, amando meglio il regno pacifico con poca religione, che religioso armato.

Chartres, 6 septembre.

Bourges si rende a patti il 1º di septembre. Quelli d'Orléans sorprendono, tra Châteaudun e Vendôme, un parco di sei grossi cannoni e dugento quaranta bariglioni di polvere con infinità di palle: ma, non potendo trasportarla seco, la incendiano. L'Ammiraglio fece questa fazione in persona. Gli Spagnuoli che sono in Guienna hanno ripreso tutte le terre che s'erano ribellate, fuorchè Montauban. Ma il forte dei ugonotti è Orléans.

Étampes, 20 septembre.

Si pensa a riaver Rouen, e farà poca resistenza, e così tutti i luoghi di Normandia, per levare occasione agli Inghilesi di far progresso, essendo entrati in Havre-de-Grâce. L'inverno che s'avvicina dà da pensare. Si spera che Lyon se renderà presto, e s'è attorno M. di Nemours con venti mila fanti.

Il cardinale di Lorena è partito per andare capo al concilio[1] della Chiesa Gallicana con cinquanta quattro vescovi.

Non fu mantenuto i patti a quelli che uscirono da Bourges, perchè furono svaligiati dai reitri e uccisi dai contadini; altri ne ha fatti impiccare il Re dei capi.

Udienza dell' ambasciatore presso il Re di Navarra, cui il Re Cattolico promette l' isola di Sardegna in ricompensa del regno di Navarra[2].

Non si verifica la discesa degli Inghilesi au Havre-de-Grâce, ma si sa che sperano entrarci.

Paris, 29 septembre.

Gl' Inghilesi veramente in numero di tre mila sono au Havre-de-Grâce. Lyon sta per cedere, e le forze che vi sono attorno pare andranno verso le Havre.

Pontoise, 9 octobre.

Rouen si rese ai VII, poichè fu preso il monte di Santa Catarina. Molti capi sono stati catturati, fra quali M. de Montgommery, quegli che uccise il Re Enrico II°. Ora pare che l' esercito vada ad espugnare Havre.

Pontoise, 16 octobre.

Fu preso sì il monte Santa Catarina, ma non Rouen ancora, quantunque si faccia parlamento sempre. Gli Inghilesi sono veramente entrati dans le Havre-de-Grâce.

Si dice che il XV fu dato l' assalto a Rouen, e che il Re di Navarra vi sia stato ferito. Non se ne sa il certo.

[1] Le concile de Trente.

[2] Le roi d'Espagne amusait le crédule roi de Navarre, et le retenait dans le parti des catholiques en lui faisant de vagues promesses, qu'il était bien résolu à ne pas tenir. Nous citerons ici un passage en chiffres emprunté à la correspondance de Tornabuoni. « M' è detto che M. *** portò dal Re di Spagna resoluzioni di qualche accordo col Re di Navarra, di dargli uno stato in Italia per ricompenso del regno di Navarra; e che è uscito del Conestabile, che gli saranno date le piazze che il Re di Spagna tiene dello stato di Siena, e che il Papa, per non perdere la devozione di questo regno, acconsentirà, e che poi gli darà qualche terra delle sue; e che con il Re di Spagna opereranno che anche Vostra Eccellenza (Cosimo I°) dia qualche terra delle sue dello stato di Siena. Tengo poco conto di ciò. »

Pontoise, 27 octobre.

Fu preso Rouen il xxvi fra le tre e le quattro pomeridiane. V'entrò M. de Guise con l'esercito, e si saccheggia. Da Lyon sono stati cacciati tutti i cattolici. A Orléans il principe de Condé tuttavia si fortifica.

Questi signori, cioè Vendôme, duca de Guise e M. Conestabile sono tanto uniti e risoluti che questa causa si conduca a buon termine, ed hanno preso tanto piede, che si spera arà buono effetto. Ma la Regina si sforza quanto può per riunire quelli d'Orléans; e vorria fare qualche impiastro, opponendo qualche difficoltà, e mostrando che non è tirata da altro che da desiderare il bene del Re, e cercare di acquistarli servitori e non inimici. Ma questi mostrono farne poco conto, e fanno tutto quel che torna loro bene. Onde Sua Maestà Cristianissima diventa sempre più sospetta, e l'autorità di essi fa paura a lei, e dubita di non essere levata dal governo. Ed il parlamento di Paris ha negato a lei che alcuni imputati di ugonotteria fuggitivi siano rimessi in quella città, siccome domandava, ma seguitano di procedere contro la roba de' fuggiti, e contro la vita e robe di quei che vi sono restati, più securamente che mai.

Écouen, 30 octobre.

Dieppe, saputo della resa di Rouen, e che l'esercito regio gli si avviava contro, ha mandato le chiavi al Re, e s'è reso a misericordia. I morti di Rouen, fra dentro e fuori, arrivano appena a secento. Il sacco è stato meno deplorabile, perchè i principali mercanti e cittadini hanno offerto somme di danaro per aver salve le robe loro, ed il Conestabile e M. de Guise arrivarono a tempo a riparare a maggiori mali. Montgommery scappò, appena i soldati regii si presentarono, nè si sa dove sia ito.

Rouen, 1er novembre.

Esecuzioni in Rouen. Tagliato il capo a un presidente Mandeville, che era governatore per il Condé; altri impiccati, quantunque la Regina si affatichi ad impedire gl'inasprimenti. Pare che la Regina d'Inghilterra renderebbe Havre, se le si restituisse Calais. Il campo si volterà verso Orléans. Gran processione in Rouen,

con intervento del Re, della Regina, dei principali ministri, ambasciatori esteri; giuramento d'obbedienza prestato dai magistrati della città. Il Re di Navarra è quasi guarito della ferita, ma la palla dell' archibuso non s'è potuta mai trovare.

Paris, 19 novembre.

E malato il Re di Navarra per cagione della ferita toccatagli; e si gravemente che d'ora in ora se n'aspetta la morte.

Quelli d'Orléans hanno messo insieme dodici mila fanti e quattro mila cavalli, e danno molto da pensare, perchè fanno progressi, ed hanno preso Pithiviers ed altri luoghi. L'esercito regio ha venti mila fanti e otto mila cavalli. Dichiarazione di ribelli fatta in parlamento in numero di sessanta di gentiluomini : Châtillon, La Rochefoucauld, Genlis e molti altri.

Morte del Re di Navarra.

Corre voce che Lyon siasi dato a' patti al duca di Nemours.

Fortificazioni a Paris : una trincera che abbraccia tutti i subborghi della città da una parte all' altra del fiume.

XII.

NICCOLO TORNABUONI À COSME Ier.

Décembre 1562.

Sommaire. — Condé et son armée devant Paris; prétentions du prince depuis la mort de son frère aîné, le roi de Navarre. Conférences avec la Reine Mère. Toute espérance de paix s'évanouit. Bataille de Dreux. L'amiral a rallié les restes de l'armée vaincue, et s'est rapproché d'Orléans, où le connétable est retenu prisonnier. Le prince de Condé est au pouvoir du duc de Guise. Ce rapprochement forcé de Condé et de Guise excite les soupçons de la Reine Mère. Négociations entamées par l'ancien évêque de Troyes, prince de Melfi. Gravité des pertes éprouvées par l'armée royale.

Paris, 12 décembre.

Pratiche d'accordo col principe de Condé, il quale pretende di esser messo al governo con tutta l'autorità che aveva il Re di Navarra, suo fratello; che si mantenga l'editto del gennaio; che i Guisi uscissero di corte; e che si elegga un consiglio al Re. Abboccamento della Regina col principe il giorno di Santo Andrea; pare che si farà accordo. Secondo abboccamento. Descrizione delle miserie del regno; carestia d'ogni genere di viveri; terre inculte erano esauste, ecc. Continuano gli abboccamenti tra la Regina, il Conestabile, M. de Gonnor e Laubespine da una; ed il principe de Condé, d'Andelot, l'Ammiraglio e La Rochefoucauld dall' altra.

Il giorno che la Regina parlò coll' Ammiraglio, vuolsi egli dicesse queste parole : Che l'onore di Dio, di poi il volere mantenere i principi del sangue, per quanto poteva rimediare non fossero oppressati, si come inimici loro avevano cercato altre volte di fare, gli aveva fatto pigliar l'arme in mano.

E che la Regina, menandogli buono tutto, gli domandò : Che gli avesse fatto il Re, suo figliuolo, poichè sapeva bene che quelle armi venivano contro a lui, pupillo ed innocente?

A che rispose l'Ammiraglio : Le armi loro essere per maggior servizio del Re che quelle proprie, e che tutti i suoi seguaci erano più servidori che molti altri che gli stanno appresso.

Paris, 15 et 16 décembre.

Vien preso un predicatore cattolico, il quale con le sue imprudenze aizzava il fuoco, anzi che ammorzarlo; sarà severamente ammonito, e rilasciato alle istanze di molti che si sono mossi in suo favore. Continuano i ragguagli della posizione de' due eserciti, delle sambievoli intenzioni, ecc. Non si spera più nell' accordo. Il principe de Condé disse ad un gentiluomo del cardinale de Bourbon, che andò ultimo a parlargli, che, se non fosse stato il rispetto che aveva pel suo padrone, gli avrebbe fatto tagliar la testa; ed alla Regina ha fatto sapere che, se non si ratificano le condizioni proposte, non stia a mandar più nessuno a trattare, perchè altrimenti, senza nessun rispetto, avrebbe fatto ammazzare chiunque si presentasse.

Paris, 19-20 décembre.

Posizione dei due eserciti. Diserzione in quello regio. Tentativi degli ugonotti sopra Chartres.

La Regina d' Inghilterra vorrebbe aiutarli, ma è contrariata dai principali del regno.

Ecco un fatto d'arme[1], il quale seguì sabbato, che fummo a' XIX, e fu in questo modo :

[1] Voyez, sur la bataille de Dreux, les Mémoires de Castelnau, liv. IV, chap. V, et les Mémoires de La Noue, chap. X et XI.

Avendo presentito M. de Guise ed il Conestabile che gl' inimici volevano diloggiare, acciò che l' occasione non gli avessi a fuggire, si messe a passare quella piccola riviera che era fra l'uno esercito e l'altro; e marciavono con questa ordinanza: Guise guidava la vanguardia con gli Spagnuoli e Guasconi e la maggior parte della cavalleria; il Conestabile la battaglia degli Svizzeri ed Alamanni; e M. d'Aumale col resto de' Francesi alla retroguardia. Fra la battaglia e la vanguardia erano quindici pezzi d' artiglieria, e fra questa e la retroguardia otto.

Avendo tutti sicuramente passato la riviera, si allargarono nella campagna, mettendo in mezzo la battaglia; e trovorono che gl' inimici, se bene non erono resoluti di fare la battaglia quel giorno, perchè i reitri volevono indugiare al giorno seguente, avevono medesimamente ordinato le loro genti, avendo fatto tre squadroni della cavalleria, più che mille cinque cento per parte, ed una ferma battaglia di tutta la loro fanteria.

Però, facendo della necessità virtù, furono i primi ad investire il nemico, avendo mandato cento cavalli, quali scorsono sino alle insegne della battaglia delli Svizzeri; quali quasi tutti furono morti. Dopo questi, si mossono due squadroni, uno di reitri contro ai Svizzeri, l' altro contro la retroguardia; ed il primo che investì nella battaglia, ruppe la cavalleria che era col Conestabile, che male fece il suo dovere, e disordinò l' ordinanza degli Svizzeri, avendo preso il Conestabile che era stato smontato, e mortogli appresso un figliuolo, chiamato Montbéron. Quasi il medesimo intravenne alla retroguardia; pure facendo ostacolo e riordinando loro battaglia gli Svizzeri, i Francesi ritennono l' impeto di quello squadrone che egli venne incontro più gagliardamente.

E, veggendo Guise il Conestabile preso, e disordinato gli Svizzeri, dov' era la speranza sua, si voltò a quelli che erono seco, pregandoli di voler morire con i loro compagni o vincere virtuosamente, poichè a loro era rimaso il carico di tutta quella battaglia. E così si mosse con gran impeto con quella cavalleria che era rimasa; andò ad investire

quello squadrone di cavalli che era rimaso; e mandò gli Spagnuoli contro alle loro fanterie. L'impeto della cavalleria di M. de Guise e la bravura fu tanto grande, che ruppono e dissiparono del tutto quello squadrone, nel quale era il principe de Condé, che fu fatto prigione. Avendo i nostri rotto questo squadrone, si mossono a dare soccorso agli Svizzeri, che gia tre volte erono stati disordinati dai reitri, ed altante si erono rimessi insieme. Onde che, con l'aiuto di costoro, i reitri furono sforzati a ritirarsi. Ed avendo gli Spagnuoli rotto gli Alamanni, fatto animo all' altre fanterie, ed alla cavalleria che nella battaglia era stata disfatta e dissipata, caricorono con tanta forza gl' inimici, quali non pensavano ad altra cosa che alla fuga, che ammazzarono quasi tutta la cavalleria e fanteria; e dicono che de' fanti non ne sono campati mille cinquecento, ed ottocento reitri, quali conducevano il Conestabile a Orléans. Dietro a' quali M. de Guise ha mandato messi, offerendoli buone condizioni, quando si voglino accostare al Re. Di poi ha mandato buon numero di cavalli, per vedere di impedirli o l'intrare in Orléans, o cercare di riavere il Conestabile.

De' nostri morti sono varie le opinioni, ma si sa certo di cinque cavalieri dell' ordine; il nome di tutti non me ne ricordo interamente, ma del maresciallo Saint-André, di MM. de la Brosse e de Crèvecœur soli. Ed il maresciallo fu ammazzato sgraziatamente; perchè, sendo andato, dopo la vittoria, dietro alcuni cavalli che si ritiravono, s'accostò con pochi ad un bosco dov' erono gl' inimici più forti; e questi, presa l'occasione, lo messono in mezzo e lo pigliarono, molti dicono ferito, dello quale per dispiacere s'è morto; ma alcuni altri dicono che, vedendo loro non lo potere salvare, l'hanno ammazzato.

Del numero poi d'altre fanterie si parla sino a mille cinquecento, la maggior parte Svizzeri; ma la cavalleria quasi tutta è salva. Oltre la prigionia del Principe e di molti altri di qualche portata, non si sa quello sia venuto de' più principali, particolarmente dell' Ammiraglio e d'Andelot; de la Rochefoucauld s'è detto che era morto, ma si verifica ch'egli è vivo e libero; sono morti M. de Grammont, il conte di Sinigan, e moltri altri più principali.

La prima volta, in questa città venne nuova che il nostro esercito era tutto disfatto, con la morte di M. d'Aumale, la fuga di M. de Guise e la prigionia del Conestabile; quale dette un grande spavento. E si tenne certo fino all' altra mattina, che M. de Losse portò la certezza in contrario; trovando il Re e la Regina che udivano messa, risoluti di venire in questa terra per riconsolare i popoli. E seguirono questa deliberazione; ma in cambio di consolare, vennono a ringraziare Dio, e rallegrarsi. E la prima gita del Re fu alla gran chiesa.

Questa mattina s'è fatto una processione, dov' è intervenuto il Re, il fratello e la madre, con tutti i cavalieri dell' ordine, ed il parlamento, e gli ambasciatori.

Paris, 30 décembre.

La principessa de Condé ha ricevuto amorevolmente il Conestabile prigione a Orléans. Non si verifica la morte di molti, come quella di M. de Grammont e de Sinigan; ma che tutti sono in compagnia dell' Ammiraglio, che ha due mila cavalli, ed altrettanti fanti, con le quali genti s'è ritirato verso Orléans, perchè non si fida che la principessa, rimasa sola, non scenda a qualche accordo col Conestabile, per favorire il marito. È venuto a Paris il principe di Melfi, già vescovo de Troyes, da Orléans, per ottenere particolarmente grazia per sè, ed anco per trattare con la Regina, se modo ci fusse di qualche accordo; e, si dice, ha portato lettere della principessa e del Conestabile; ed ha parlato coll' Ammiraglio, che sta sul duro più che mai di volere che nel regno si predichi nella nuova opinione. Per lui[1] ha ottenuto perdono dal Re, ma sta aspettando il ritorno della Regina, per riportare la risposta a Orléans. La qual Regina, dopo la vittoria, si risolvette di andare a trovare M. de Guise, e vedere da parlare al principe de Condé; ma fu ritenuta due giorni dalla venuta di costui. Però partì domenica, accompagnata dal cardinale de Bourbon e da M. di Montpensier; ed è andata a Rambouillet, dove verrà Guise; e condurrà seco il Principe, che è stato ben guardato in Dreux.

[1] Il s'agit de Caraccioli, prince de Melfi, et non pas de l'amiral.

Dicesi che l'andata di Sua Maestà è stata per trattare accordo; che ciascuno si ritiri alle case sue, e si viva come gli piace, senza fare assemblee o che si predichi. E che si farà fare un editto dal parlamento di Paris, che prometterà perdono a tutti che vogliano vivere sotto queste condizioni. Ma non è approvato il modo, perchè sarebbe un riaccendere gli sdegni trà particolari, gli odii e gli ammazzamenti. Molti dicono essere andata la Regina per sospetto de Guise, poichè ha inteso che, in questa prigionia del Principe, gli fa mille carezze, e sono doventati una cosa medesima.

Sono morti sei capitani di compagnie d'uomini d'arme, M. d'Annebaut e M. de la Palisse fra gli altri; nei quali sono mancate queste due grandi famiglie. È ferito, e difficilmente può campare, il giovine duca di Nevers d'un archibusata d'un uomo d'arme de' nostri, che, quando doveva pigliar fuoco, non lo prese; di poi nell' abbassarlo, e nel voltarsi Nevers, da per sè scaricò e lo ferì in una coscia. Sono morti quattordici capitani di Svizzeri di venti quattro che erano; sì che pare che i regii abbiano avuto il maggior danno. Se non si conclude l'accordo, non si sa quello che farà Guise; ma pare andrà verso Orléans.

XIII.

ANALYSE ET EXTRAITS DES DÉPÊCHES DE L'AMBASSADEUR NICCOLO TORNABUONI.

1563.

Siége d'Orléans par le duc de Guise, commencé le 6 février 1563.
Le duc de Guise est assassiné devant Orléans par Poltrot de Méré, le 18 février.
Paix arrêtée au camp d'Orléans le 12 mars.
Édit de pacification d'Amboise, le 19 mars.

Dépêche du 27 mars. Paris.

Opposition du parlement de Paris à l'édit de pacification d'Amboise.

Dépêche du 3 avril. Paris.

Entrée de la Reine à Orléans, où elle entend la messe. Retraite des Châtillon.

Dépêche du 18 avril. Paris.

La paix ne sera pas durable; l'édit n'est pas observé.

Si dubita che la pace non abbi a durare lungamente, perchè nissuna provincia o città obbedisce all' editto. Ai cacciati non si permette il ritorno; i tornati s'insultano, ed è per tutto gran confusione, e non pochi ammazzamenti. In corte, nelle stanze del principe de Condé, però si vive e si predica all' ugonotta.

Ressentiment du connétable, qui espérait, à la mort du duc de Guise, être mis en possession de la charge de grand-maître. Ces fonctions sont promises à l'héritier de la victime.

Dépêche du 30 avril. Paris.

Opposition du parlement de Rouen à l'édit de pacification.

E questo parlamento per niun conto vole che gli ugonotti ritornino.

Même résistance en Picardie et en Bourgogne.

Così il regno è in una confusione maggiore che prima. I ministri che andavano a predicare in quei luoghi stati loro assegnati, e con lettere della Regina, sono ammazzati per tutto.

Dépêche du 4 mai. Paris.

Animosité générale contre les huguenots.

Niuna terra vuol ricevere gli usciti per causa della nuova religione. Molti gentiluomini, assicuratisi a tornare a casa, sono stati ammazzati.

Dépêche du 18 mai. Paris.

La Reine donne audience à l'ambassadeur.

L'ambasciatore si rallegra, in nome del duca per la pace fatta nel regno. La Regina risponde così :

« Io sono sicurissima che, se il Duca fusse stato qui, non averia fatto altrimenti « di quello che sono stato forzata a far io col consiglio che ho avuto. Concio sia « che, vedendo che con l'arme non era possibile decidere questa causa, e che, ancora che se ne fosse vinta una battaglia, le condizioni de' nemici non erono o di « poco peggiori; ma, quando la fussi persa, tutto il regno andava in preda loro : « ho preso quelli spedienti che mi sono stati necessarii per far posare l'arme; e ho

«speranza che il regno si finirà di quietare. E, nel particolare della religione, «assicurate pure il duca che egli conoscerà che noi siamo Cristiani; e le concessioni che si sono date a costoro, conoscerà che sono state forzate.»

L'édit commence à être exécuté.

«In corte non si predica più, e quel ministro che era col principe de Condé è «stato mandato via.»

Dépêche du 14 juin. Paris.

A sa sortie de Paris, le prince de Condé est assailli et insulté par quelques cavaliers catholiques; un des hommes de sa suite est tué dans la lutte, et aussitôt mis en pièces par la populace. Le prince porte ses plaintes devant le conseil.

«Il dì appresso, il principe disse alla Regina, che o egli o i Guisi dovevano uscire di corte. La Regina prese tempo a rispondere, e sabbato, in pieno consiglio, gli «disse : Conoscere benissimo l'animo suo essere di volere intrapendere il governo «del regno con l'apoggio della nuova religione, con quella stessa fraude con che «fu ingannata dal Re di Navarra, suo fratello; ma che lei era risolutissima di non «volere, finchè il Re era pupillo, che altri governassi se non lei; nè voleva che i «Guisi partissero; e che lui non doveva ancora allontanarsi del servizio del Suo «Re. La qual risposta ha contentato l'universale; e s'aspetta quello che seguirà. «Il Conestabile è imputato di metter su il principe; perchè non ha mai amato «la Regina, e non vorebbe vederla in autorità.»

Dépêche du 9 juillet. Paris.

Expédition tentée pour reprendre aux Anglais le Havre-de-Grâce.

Dépêche du 1er août. Rouen.

Reddition du Havre le 29 juillet. Relation de ce fait d'armes par l'ambassadeur.

Dépêches des 17-18 août. Rouen.

Au retour du Havre, la Reine Mère, le Roi et la cour s'arrêtent à Rouen, où l'ordre est rétabli, et où est proclamée devant le parlement la majorité de Charles IX, au grand mécontentement du parlement de Paris.

«Sono tornati tutti i preti, le ceremonie solite pelle chiese, mutato il governatore, messovi un buon presidio. Gli ugonotti hanno fatto grandi istanze di tornare ad aver le prediche; ma la Regina ha detto al principe de Condé che non «vuole, e che si contentino d'essere lasciati vivere così; e pare che ella procede «senza tanti rispetti.

«Il Re, dicendo essere giunto all' età abile al governo, vuole pigliare l'amministrazione del suo regno; e si allargò sul modo col quale voleva procedessero le

«cose, tanto nella giustizia, come negli altri negozi; ed allora la Regina, M. d'Orléans, suo fratello, gli andavano a rendere obbedienza, inginocchiandosi; e «v'erano presenti tutti i principi del sangue, il Conestabile, Brissac, Montmorency «e Bourdillon, con i due cardinali de Guise e Châtillon, che v'era con l'abito di «cardinale : ceremonia lunga et bella; ed il parlamento di Paris avrà, dicesi, per «male che sia seguita qui.

«Il Re ha parlato di nuovo al suo consiglio di voler pigliare il governo.»

Dépêche du 15 septembre. Paris.

Le prince de Condé et les Guise. Le roi d'Espagne se plaint de la propagande tentée par les protestants au delà des Pyrénées. Paris persiste à demeurer armé.

«Si cerca in tutti i modi di contentare il principe de Condé, per mantener la pace «del regno. Si cerca d'accomodare i Guisi col Condé, e vi si adopera la Regina ca«lorosamente...... Se non si aggiusta il principe con i Guisi, pare che nasceranno «inconvenienti gravissimi.

«Il Re di Spagna fa rimproveri alla corte francese : perchè la Regina dì Navarra «non tenga i modi che tiene di vivere nella religione; e per causa sua si stampano «libri che si mandono in Spagna; e perchè lei ricetta tutti gli sbanditi Spagnuoli : «già protestando che, se non vi si remedierà colle buone, egli, come Re Catto«lico, userà i mezzi che crederà migliori per impedire questo danno ai proprii «confini.

«Si vuole che i Parigini posino le armi; ma essi le nascondono, perchè hanno «paura...... Anche in Paris si sta in gran sospetto, e non si posano le armi; le «quali piuttosto sono date in serbo ai capitani dei quartieri, e tutte le notti fanno «le solite guardie.

«Salute debole del Re, per cui si giudica non viverà molti anni.

«Cascata da cavallo della Regina; ma si spera abbia ad essere lieve danno.»

Dépêche du 24 septembre. Paris.

Le Roi se prépare à visiter les provinces. La Reine Mère; sa conduite parfois inexplicable; son existence importe au salut de l'État. Les Guise.

«Si vuole che il Re viaggi per tutto il regno, affine di farvisi conoscere ai po«poli, ed averne la obbedienza; gli ugonotti però non lo desiderano, e cercano di «opporvisi.

«Gravezza del male della Regina; ma poi viene il miglioramento. Dalla vita della «Regina dipende la salute del regno; perchè il Conestabile si sarebbe impadronito «del Re, darebbe leggi a suo modo ai popoli; i suoi nipoti tornavano a corte, ed

«ai Guisi toccava l'esilio. In somma, i cattolici debbono riconoscere nella Regina il «loro maggior sostegno.

«I Guisi ed il cardinale di Lorena minacciano di rinunziare l'ordine, se non si «fa giustizia contro l'Ammiraglio; ma non si crede, perchè rischierebbero troppo.

«Certe cose fanno maravigliare e dubitare della Regina; la quale, se bene ha «l'animo sincero e buono, non lascia di dare materia di sospettare di lei, vedendo «quelli, che si sono mostrati sviscerati ugonotti, essere tanto accarezzati.»

Dépêche du 1er octobre. Paris.

La mère de Françoise de Guise demande justice au Roi. La paix est de nouveau menacée.

«Supplica presentata al Re, in Melun, in tempo che era nella chiesa al vespro, «accompagnata del Conestabile, da Antonietta di Bourbon, moglie del fu Claudio «di Lorena, duca di Guisa.

«Il Giorno di San Michele fu rappresentata una terribile tragedia sopra la morte «del duca di Guisa; però si ha da temere che altre simili tragedie non si faranno «per buon fine.

«Pratiche dei Guisi al Parlamento, presidenti e consiglieri. Ordine del Re che «la causa sia trattata nel gran consiglio. Opposizione che vien fatta a questo ordine «dal Conestabile e da madama di Ferrara. Questa causa tiene agitato tutto il regno.

«Decreto che, in ventiquattro ore, tutti abbiano a posar le armi, non pubblicato «però in Paris, perchè i Parigini non le vogliono posare, finchè non veggono quieta «ogni cosa.

«In tanto il Re raccoglie odio da tutte le parti; e l'Ammiraglio ed il principe «de Condé stanno armati, e sempre fanno armi.»

Dépêche du 3 octobre. Paris.

«Ordine all' Ammiraglio di seguitar la corte, il che dà da pensare. Si sa poi che «la causa dei Guisi si tratterà in parlamento, per concessione fattane dal Re, e che «nel giudizio si troveranno presenti, il Re, la Regina, e tutto il consiglio privato. Si «dice che l'Ammiraglio non sarà costretto a comparire in persona, ma sì per pro-«curatore; il che non si crede, per essere causa criminale.»

Dépêche du 18 octobre. Paris.

L'Amiral a donné au maréchal de Montmorency tous ses pouvoirs pour le représenter.

Dépêche du 15 novembre. Paris.

Troubles à Lyon, à Orléans, en Provence.

«Si spera nel viaggio che dovrebbe fare il Re; ma, quantunque la Regina mostri «averne una gran voglia, non si sa se sarà fatto.»

Dépêche du 23 novembre. Paris.

Arrivée de l'amiral à la cour; tentatives de conciliation.

«Proteste dell' Ammiraglio che egli ha fatto e fa tutto pel servizio del Re, e che «vuole star presso alla corte per smentire le calunnie che si spargono sul conto «suo. Ma in tanto ha da scolparsi dall' accusa d'essere autore della morte del duca «di Guisa; e non gli sarà fatto niente e n'uscirà libero.

«In tanto, dopo l'arrivo in corte dell' Ammiraglio, tutti i principali si sono «licenziati dal Louvre, e stanno ai loro castelli. In Paris si seguita a star con sos«petto; i cittadini fanno continue guardie, per non essere sorpresi. Si tratta accordo «tra i Guisi ed il Châtillon, e pare si farà, appena udite le giustificazioni dell' «Ammiraglio.»

Dépêche du 2 décembre. Paris.

Vains efforts pour rétablir l'ordre et la paix. Impuissance du jeune Roi.

«Decreto del consiglio privato del Re, dei xxx novembre, che si proceda dal parla«mento, nella imputazione della morte del Guisa, contro ciascuno, fuorchè contro «l'Ammiraglio ed Andelot, suo fratello. I Guisi domandano si proceda contro cias«cuno. Le parole d'accordo sono ite a niente.

«Il Re dice che, se gli editti pubblicati durante la sua minorità non s'erano «osservati, voleva che in avvenire non si facesse più così; e, fra gli altri, voleva «scrupulosamente eseguito quello fatto a Rouen, che niun gentiluomo al suo ser«vizio fussi al seguito di altri, e che si faranno minute ricerche su ciò. Ma le pa«role e gli editti del Re faranno poco frutto.»

Dépêche du 18 décembre. Paris.

Différend entre la Reine et le connétable.

«La Regina voleva impiegar quattro nuovi pensionarii nella casa del Re. Il Co«nestabile negò, dicendo essere il Re troppo indebitato, ed aversene a togliere anzi «che crescere. Poi quattro giorni dopo, il Conestabile portò una lista di quindici «da impiegarsi; cui la Regina ebbe a dire : Se il Re erasi sdebitato sì presto? e «che i suoi quattro lo aggravavano più che i quindici di lui?»

Dépêche du 31 décembre. Paris.

Sacrilége à Sainte-Geneviève. Placards menaçants contre la Reine. Altercation entre le duc de Nemours et le cardinal de Châtillon.

«In Santa Genevieva, un tale levò di mano al monaco celebrante l'ostia conse-

«crata, e lo avrebbe ammazzato; ma fu subito preso, e lo stesso giorno giustiziato. «Si dice opera degli ugonotti per screditare il sacramento. Altri sostengono che «quel tale era pazzo, e che altra volta avesse voluto uccidere il proprio padre. Il «Re e tutta la corte fa fare una solenne processione a questa chiesa, e v'inter«viene.

«Il dì di Natale, mentre le Loro Maestà erono alla messa, furono attaccati certi «cartelli al Louvre contro la Regina, il Conestabile ed il Cancelliere; i quali car«telli, sebbene cominciavano con intitolazioni sacre, concludevano esser bene, per «la salute del regno, ammazzar lei ed i due nominati. Sua Maestà se ne fa beffe; «e, voltasi al duca di Nemours, dice : Non ho avuto paura de' loro cannoni; «manco temerò d'un colpo di penna.»

«Escono in brutte parole fra loro il cardinale di Châtillon e Nemours in pieno «consiglio; e questo ultimo dice : Che se non fosse stato il rispetto del luogo, gli «avrebbe rimesse le parole in gola; e, se le avesse dette fuori di quivi, non avrebbe «parlato più. E ciò diceva colla mano sul pugnale. La Regina e tutti della corte «hanno cercato di quietare il rumore; ma tutto presagisce che la faccenda va molto «male.»

XIV.

ANALYSE ET EXTRAITS DES DÉPÊCHES DE L'AMBASSADEUR NICCOLO TORNABUONI.

1563.

Dépêche du 4 janvier. Paris.

Assassinat du capitaine Charri.

«Sul ponte a San Michele è affrontato il capitano Charri da quindici o venti, e «lo hanno ammazzato; si crede mandati dell' Ammiraglio o di Andelot. L'Ammi«raglio vuol provare in consiglio che M. di Guisa morto voleva occupare il regno «e farsene padrone.»

Dépêche du 7 janvier. Paris.

Arrêt du parlement du 5 janvier, retenant à lui le procès relatif à l'assassinat du duc de Guise, et ajournant le jugement à trois ans.

«Ordine ai Guisi ed agli Châtillon di sgombrar la corte, e non tornarvi per tre «anni; intanto s'abbia a raggionare della causa che è fra loro. I Guisi sono par«titi; domani partono i Châtillon. Non potranno restare alla corte che i cardinali «e le donne. Ma questi sono lenitivi, e non rimedii gagliardi come si vorrebbero.»

Dépêches du 13 et du 23 janvier. Paris.

Les Châtillon. Les Parisiens. L'Angleterre.

«Gli Châtillon non vogliono partire.

«Si cerca di accordarsi con Inghilterra; e si spera riuscire.

«Il Re, manifestandosi contento del servizio che gli hanno fatto i principali del «municipio di Paris, ha loro rimesso le armi in mano, dovendo egli allontanarsi. «Dicesi ciò avvenuto per volere della Regina.

«Gli Châtillon non partono, tanto più dopo che le armi sono state rese ai Pa-«rigini; e cercano con qualche strattagema si ritirino di nuovo le armi, con far «paura alla Regina; e si spargono voci sospettose. Ed ieri mattina vi fu gran moto «al Louvre, perchè si diceva che v'erono uomini nascosti per ammazzare l'Ammi-«raglio ed i fratelli»

Dépêche du 17 février. Paris.

Le carnaval.

«Alla corte si festeggia il carnovale con feste, giostre, tornei e balli a Fontaine-«bleau. Poi caccie, e commedie, e banchetti, e mascherate. Anche in questo però «v'era la politica mescolata, specialmente nell' aver dato ricetto e stanza a tutti gli «ambasciatori.

«Grandi cortesie fatte dalla Regina al cardinale di Lorena.»

Dépêche du 15 mars. Paris.

La Reine et madame de Ferrare.

«La Regina ha vietato a Madama di Ferrara che faccia predicare; e le parole «tra loro sono ite tant' oltre, che la Regina le disse gli farebbe impiccare il minis-«tro sulle porte, quando lo facesse, perchè Madama scusavasi di poterlo fare.»

Dépêche du 7 avril. Paris.

La Reine devient fervente catholique.

«La Regina si mostra calda per la religione cattolica; una damigella sua, che «non ha voluto communicarsi, è stata cacciata via.»

Dépêche du 13 avril. Troyes.

Paix avec l'Angleterre. La Reine et d'Andelot.

«Pace con Inghilterra : Che il Re di Francia paghi cento sessanta mila scudi in «due termini; ottanta mila subito, gli altri dopo tre mesi; ed a ogni termine ria-«vrà tre ostaggi. Di più il Re darà alla Regina d'Inghilterra un donativo d'una «gioia o altro di venti mila scudi; il qual ultimo patto non deve apparire nella

«capitolazione. Delle cose di Calais non si parlerà che al tempo convenuto nell' «accordo di Cateau-Cambrésis.

«Agre parole della Regina all' Andelot, che chiedeva le prediche per gli ugo-«notti. Si vede che questa donna è intenta a ridurre la causa della religione; e lo «farà, perchè gran parte di quello che faceva temere s'è levato, nè si vede causa «di tumulto o altra sollevazione.»

Dépêche du 30 avril.

Mauvais dessein des Châtillon.

«Questi Châtillon hanno un ingegno indiavolato; e, conoscendosi avere acquis-«tato quello che hanno per quello che per il passato hanno oprato, vorrano o «mantenersi; o non possendo, cercare di avanzarsi ed acquistare il tutto, sendo «massime la parte con chi hanno a fare molto rimessa per quello apparisce; o «veramente perdere il tutto onoratamente.»

Dépêche du 6 mai. Bar-le-Duc.

Départ du prince de Condé, suspect.

«Il principe de Condé partì, chiamato dalla moglie. Ha poi mandato a chiamar «tutte le sue genti. Si dice la moglie sua sia malata[1]; ma si crede una finzione; «e si teme nuovi garbugli.»

Dépêche du 19 mai. Dijon.

Appréhensions. Le prince de Condé et les Châtillon sont réunis. La Reine Mère s'expose sans précautions; elle pourrait tomber dans quelque piége.

«Si teme che i Châtillon, che sono insieme col principe de Condé, non cerchino «di fare qualche sollevamento; perchè non solo vi sono i tre fratelli, ma La Roche-«foucauld, il principe de Porcien, e tutti i capi di quella setta, e hanno un mille «cinquecento cavalli, nè si conoscono i loro disegni. L'Ammiraglio voleva entrare «in Troyes, ma non fu lasciato passare, perchè voleva condur seco trecento cavalli. «Se tutte le terre facessero così, non si sarebbe tanto male. A Paris, dove governa «il Montmorency, il popolo si defende da se stesso, e continuamente sta in «guardia.

«Si dubita possano[2] fare qualche brutta scena alla Regina, non essendoci altra «via da poter metter ad effetto i loro disegni; ed essa ha tanto poca cura di se, che «non potrebbe averne meno una principessa sopra la quale posa tutto il carico del «ben essere e quiete di questo regno; e se, gardine il cielo! ciò avvenisse, tutto «sarebbe spedito, perchè il Re fanciullo si governerebbe per il consiglio loro.»

[1] On disait vrai : Éléonore de Roye, princesse de Condé, mourut quelques jours après.

[2] Les chefs protestants.

Dépêche du 25 mai. Dijon.

Aventure galante du prince de Condé. Forces du parti protestant.

«Si dice che il principe de Condé non è comparso alla corte, non tanto ritenuto «dalla moglie e dai Châtillon, quanto dalla vergogna, per avere una donna della «Regina, assai favorita e di buona casa [1] e non maritata, partorito di lui un figliuolo; «ma quà si ha sì poco riguardo a così fatte cose! Ed egli nega, e dà la colpa ad «uno de' secretarii del Re, che faceva all' amore con questa donna.

«Gli ugonotti hanno fatto un sinodo de' loro ministri presso a Châlons, e par-«lato molto liberamente; e vi sono state fatte offerte maravigliose di terre e di «denari; e si sono contati, e dicono avere in tutto cento mila uomini da mettere «insieme.»

Le Roi et la Reine Mère consacrèrent les années 1564 et 1565 à parcourir les diverses provinces du royaume. Nous ne signalerons qu'une seule circonstance de ce long voyage : c'est l'entrevue de Bayonne, entre Charles IX et sa mère, d'une part, et la jeune reine d'Espagne, accompagnée du duc d'Albe, de l'autre. Nous avons trouvé aux archives de Florence, dans le recueil des lettres des Rois de France, la lettre que le Roi lui-même écrivit au duc de Florence après cette fameuse entrevue.

«Mon Cousin,

«J'aye remis jusques à présent à vous faire sçavoir une chose dont j'avoye grande «envye, et n'en estoie pas hors d'espérance : c'est de veoir la Royne Catholique, «ma sœur, à quoy il me sembloit que le voiage que je faiz, visitant mon royaulme «et approchant si près de la frontière, donnoit quelque commodité et faveur; ce qui «m'est enfin succédé. De sorte que le Roy Catholique, son mary, mon bon frère, «a eu aultant agréable que moy mesme nous entreveoir, et pour n'obmectre rien de «ce que les enfans doibvent à leur père et mère. Tout cela fortiffié de la parfaicte «bonté et entière amytié qui est entre nous, il luy a donné congé de venir jusques «à Bayonne y trouver la Royne ma mère et moy. Qui nous est tel plaisir et conso-«lation que vous pouvez penser. Dont j'ay bien voullu, Mon Cousin, vous donner «advis, pour l'asseurance que j'ay que le plaisir que vous en recevrez ne sera pas «moindre que le nostre, pour l'amytié que vous me portez; *et que de ceste entrevue il «ne se peut espérer que tout bien et advantage à mes affaires. Et, me remectant du reste «sur ce que le temps vous en pourra plus faire cognoistre, je ne vous en feray la présente «plus longue. Pryant Dieu, etc.*

«Charles.»

[1] Mademoiselle de Limeuil.

Niccolo Tornabuoni fut rappelé en Toscane en 1565. Il eut pour successeur le commandeur Petrucci, qui vint trouver le Roi et la cour à Nantes, au mois d'octobre, comme le prouve la lettre suivante, adressée par Charles IX au duc Cosme, à la date du 14 octobre 1565.

«Mon Cousin, estant arrivé devers moy l'abbé de Pétrucy, pour y résider vostre «ambassadeur, au lieu de l'évesque du Bourg[1] que vous avez révocqué de ceste «charge, je n'ay voullu faillir, par son retour, vous tesmoigner le plaisir que j'ay «receu d'entendre de vos nouvelles, me contentant grandement des honnestes dep-«portemens dont ledit évesque a usé pendant qu'il a séjourné auprès de moy; espé-«rant que ledit abbé de Pétrucy ne me donnera pas moindre occasion, ayant cogneu «en ses saiges et honnestes propoz qu'il est personnaige vertueux et digne du lieu «dont il part. Et, pour ce que, du reste de mes nouvelles et occurrances j'en ay am-«plement communicqué audit évesque du Bourg, pour vous le reporter de ma part; «me remectant de cela sur sa suffisance, je pryerai Dieu, mon Cousin, qu'il vous «ait en sa saincte et digne garde.

«CHARLES.»

[1] Borgo San Sepolcro.

DEUXIÈME SECTION.

ANALYSE

ET EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DU COMMANDEUR PETRUCCI,

AMBASSADEUR DE COSME Ier AUPRÈS DU ROI CHARLES IX.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filze VI-XII.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Nous n'avons que quelques mots à dire de Jean-Marie Petrucci. Il appartenait à une des meilleures familles de Sienne. Son frère, le cardinal Raphaël Petrucci, avait été appelé au gouvernement de sa ville natale. Quant à Jean-Marie, il était abbé titulaire du monastère de San Donato in Poggio, érigé par le pape Pie IV en commanderie de l'ordre de Saint-Étienne.

En 1465, il fut envoyé par le duc Cosme Ier comme ambassadeur à la cour de France. C'était un poste difficile, qu'il sut remplir, pendant sept ans, avec prudence et distinction. Il réussit à inspirer une grande confiance au jeune Roi et à la Reine Mère, sans jamais abandonner les intérêts de son souverain. Il quitta la France en 1572, peu de temps après le massacre de la Saint-Barthélemy, qu'il eut le tort d'approuver officiellement, lorsque le fait fut accompli. Depuis son retour à Florence nous le perdons entièrement de vue, et nous ignorons jusqu'à la date de sa mort.

I.

J. M. PETRUCCI À COSME Ier ET À SON FILS FRANÇOIS, PRINCE DE TOSCANE.

Septembre-décembre 1565.

SOMMAIRE. — Passage de l'ambassadeur à Lyon. Situation politique et religieuse de cette ville. Petrucci rejoint la cour à Châteaubriand; il l'accompagne à Nantes, à Tours et à Moulins. Mort du prince de la Roche-sur-Yon; son gouvernement du Dauphiné est donné par la Reine au duc de Montpensier; réclamation du prince de Condé. Départ du cardinal de Sainte-Croix, nonce apostolique. Mauvais accueil fait à son successeur. Projet de mariage entre le Roi et une des filles de l'Empereur. Affaires d'Écosse. Nouvelles diverses. La politique de la Reine consiste à temporiser jusqu'à ce que le Roi soit arrivé à l'âge d'homme. Ce jeune prince fait acte de volonté. Sa résolution énergique à propos de la désobéissance de M. de Rohan. Le parti protestant se hâtera d'agir, pendant que le Roi est encore enfant. Conférences suspectes des chefs huguenots. Audience particulière de la Reine. Absence du connétable; conjectures à cet égard. On s'attend à quelque décision hardie de la part du Roi; il est fervent catholique. La cour est à Moulins; motifs de ce déplacement. Nouvelles de la mort du pape Pie IV. La France voudrait porter au Saint-Siége le cardinal de Ferrare.

Lyon, 16 septembre.

Non lasserò di darle alcuni ragguagli di questa Città, che sono che qui si trovano due religioni, e quella delli ugonotti è molto numerosa, ed in ogni occasione essi propongono il dubbio di tumultuare. A' quali è stato concesso dal parlamento di Sua Maestà Cristianissima che siano sospese tutte le cause principiate contro di loro, da tre mesi in quà; e li incarcerati si scarcerino, prestando cauzione, cioè obbligando suoi beni. Li mercanti stanno lesti e di mala voglia, massime per la mutazione del luogotenente, che è M. de Losse, uomo cattolico. In suo cambio viene il presidente Birague. Credo sia Savoino. Confidano li mercanti nella fortezza che si fa camminare innanzi, se bene tardamente, e nella prudenza del signor duca gubernatore di questa città[1], se bene si vede che gli ugonotti cercano di guadagnarselo.

Châteaubriand, 19 octobre.

Alli giorni passati, essendo morto il principe de la Roche-sur-Yon, che aveva in governo il Delfinato, la Regina ha dato detto governo al

[1] Le gouverneur de Lyon était le duc de Nemours.

duca di Montpensier, il quale aveva prima il governo de Touraine, e l'ha dato ad un suo figlio. Il principe de Condé, che desiderava il Delfinato per un suo, ha fatto un simile officio con il Re, dicendoli che alla Regina sta il dare offizii o beneficii di cinquecento o mille scudi, ma non i governi che appartengono al consiglio di Sua Maestà; ed il Re gli rispose che, in ogni sua età, si contenterà sempre che la Regina governi, ed attenderà a quanto da Sua Maestà sarà fatto.

Già, più giorni sono, è comparso il nuovo nunzio[1] di Sua Santità; nè per ancora è stato ricevuto, anzi si crede non si riceverà, nè favore che li si facci è abbastanza; non perchè non voglino il nunzio, ma perchè non si contentono di questo soggetto; e, se per caso lo ricevessino, dicono che non li crederanno cosa alcuna de' negozii. Minor male sarebbe forse non lo ricevere, perchè porta pericolo non li sia fatto qualche scorno, massime come si sappi non sia amato dalle Loro Maestà, che sarà facile, perchè non l'hanno voluto vedere. Il cardinal Santa Croce[2], per ordine di Loro Maestà e del consiglio, segue la corte; ed il nunzio nuovo s'è avviato a Tours, dove passerà la corte quando anderà a svernare a Blois, secondo si dice; nè sarebbe male se talora non si ricevesse, perchè in questo regno ci bisognono uomini non deboli, ma di valore, acciò non seguino disordini.

Il parentado del Re con una figlia dell' Imperatore cammina a buon fine; per quello s'intende, la difficultà consiste che Sua Maestà Cristianissima vorrebbe la maggiore, el il Re Filippo la domanda anch' esso per il principe di Spagna. Da questa corte per tale affare si crede si manderà o il conte Rhingrave, o forse il marescial de Vieilleville.

Poichè è fatto il parentado con la Regina di Scozzia[3], li popoli si

[1] Michel della Torre, évêque de Ceneda; il avait déjà exercé les fonctions de nonce apostolique en France, sous le règne de Henri II.

[2] Le cardinal Prosper de Santa Croce, évêque d'Alba, auditeur de la rote, puis chargé d'importantes fonctions diplomatiques, était nonce en France depuis quelques années. Il était sur le point de retourner à Rome. C'était un homme habile et éclairé. (Voyez ses lettres au cardinal Borromée, de 1561 à 1565. *Archives curieuses de l'histoire de France,* par Cimber et Danjou, 1re série, t. XI, p. 1 à 170.)

[3] Avec Henri Darnley, son parent.

sono sollevati sotto specie della religione; e n' è capo un milord James[1], fratello naturale della Regina di Scozzia. La Regina d' Inghilterra favorisce assai questi popoli, per essere il Re di Scozzia suddito d' Inghilterra. La Regina di Scozzia domanda aiuto a questa corona, in virtù dell' antico accordo; e la Regina d' Inghilterra domanda l' osservanza delle capitulazioni, dicendo che non s' ingerisse in questo affare. Il Re ha mandato uomini espressi in Inghilterra, ed ha scritto al suo ambasciatore che operi con la Regina, e la Scozzia si quieti.

Nantes, 22 octobre.

Mi referirò al vescovo Tornabuoni quanto passi del parentado di M. principe de Condé[2]; della morte di più cavalieri molto onorati in questa corte, così ugonotti come cattolici; delli umori così cattivi di questo regno con il colore della religione reformata; e della variazione del governo per le tante parti che ci sono. Egli ancora le dirà a pieno come il principe de Condé facci cattivi officii con il Re, e le parole che ha avute con il Conestabile; la raguaglierà ancora a pieno delli rumori fatti dalli popoli di Scozzia, ecc. Io le dirò che, nel lassarmi vedere alla Regina a Châteaubriant, dove due giorni il Re infreddato stette a guardar la camera, fui forzato per la gran cera che mi fece, se ben sentii in me un poco di rossore, di non poter dirli la resoluzione della partita del signor principe[3], affermata universalmente da tutti, per la corte dell' Imperatore, ed io ne avevo viste lettere da Roma, e n'avevo ricevute da altri; in cambio le dissi che mi lassasse vedere se occorreva comandar cosa alcuna. Ella mi disse che era bene ch'io m'incamminassi a Tours, che così avea fatto dar ordine alli altri ambasciatori, chè presto sarebbe quivi Sua Maestà.

[1] Jacques, comte de Murray, fils naturel de Jacques V.

[2] Le prince de Condé avait perdu sa première femme, Éléonore de Roye, qui lui avait donné trois fils : Henri, prince de Condé; François, prince de Conti, et Charles, qui devint cardinal. De sa seconde femme, Françoise de Longueville, il eut un fils, Charles, comte de Soissons.

[3] Le fils de Cosme Ier, le prince François II.

Il cardinal Santa Croce mi ha detto che, alla sua passata per Fiorenza, dirà molti particulari a Vostra Eccellenza Illustrissima, per li quali conoscerà quanto la Regina confidi in lei. Ed io lo credo; e la vedo in tale stato, che ha bisogno di qualche soggetto da poter confidare, perchè quelli che le sono appresso tirono alla loro grandezza, al loro utile, ed all' autorità, essendo divisi in più parti. Là si governa in modo che si conosce da tempo al tempo, perchè il Re sia più maturo d' anni; e va scaramucciando con grandissima destrezza, conoscendo che ogni minima occasione potrebbe essere l' ultima rovina di questo regno.

Tours, 4 novembre.

Alli giorni passati, avendo comandato il Re a M. di Rohan che rimettesse alcuni frati in li loro monasterii, e certi preti in le lor chiese del suo governo; e, perchè esso non eseguiva il suo comandamento, il Re fece chiamare un M. N. e comandò che, con infanteria delle compagnie che erano in essere, e cavalleria, subito dovesse andare a mettere in terra la casa di M. de Rohan detto; e, nonostante molte repliche che li fu fatto, volse si camminasse a questa esecuzione; ma il gran Cancelliere, dopo molti officii per placare il Re, trovandolo resoluto di voler l'obbedienza, promesse che M. de Rohan obbedirebbe; e per questo fu richiamato quello che andava a tale spedizione : cosa veramente esemplare, se seguiva, e di gran timore a questa setta.

Si vede che li ugonotti hanno voglia di pigliar l'arme, se bene sono inferiori, dubitando del gastigo in l' età matura del Re; e si mettono in danari al più che possono, vendendo anco del loro. Il che ha causato un editto, che nessuno compri stabili senza licenza del Re, con le pene ed annulazioni che si sogliono mettere in tali proibizioni. S'intende ancora, che da tal diversità di religione ne sorge una nuova setta bestialissima, per terza specie, di maniera che alla buona mente del Re, che si vede tale, c' è bisogno dall' aiuto di Dio. A Lyon s' è mandato fuori un principal ministro d' ugonotti, per quel si dice, per comandamento del luogotenente di giustizia in quella città di roba

lunga; ed è sortito fuori innanzi sia passato il termine di venti quattro ore assegnatoli.

Tours, 14 novembre.

Alli giorni passati, pare si sieno messi insieme, a Vendôme, l'Ammiraglio, M. d'Andelot ed il maresciallo di Montmorency, ed ha fatto gran gelosia e dubbio di qualche rumore verso Paris. Le cose sono molto tenere, e poco ci vuole a romperle; si crede fusse per impedire la venuta del signor cardinale di Lorena alla corte. Chi discorre più a dentro, pensa voglino pigliare qualche resoluzione davanti passino li tre anni, nel qual termine per via di giustizia, nè per altra strada, si può ricercare sopra la morte del duca di Guisa. Come novizio, non penetro ancora molto; però sopra ciò non ci dirò altro.

Tours, 1er décembre.

Mi fece sapere la Regina, che il giorno veniente, ai XXII novembre, dopo il suo mangiare, mi ascoltarebbe. Andai, e la veddi finir di desinare; e, dopo che fu ritirata in una camera, e che ebbe data audienza al signor cardinale di Santa Croce, che in tanto vi venne il Re ancora, le Loro Maestà mi ascoltorono. E le dissi della partita di Sua Eccellenza Illustrissima per la corte Cesarea, e che il ritorno sarebbe alli XV del mese che viene (dicembre). Mi risposero cortesemente che si rallegravano d'ogni contento delle Vostre Eccellenze Illustrissime, e che non lasceranno mai d'onorarle.

La Regina in particolare, alla fine mi disse : « Scrivete in mio nome, « ch'io non lasserò già mai di fare officio che il Re continui questo suo « buon animo verso il signor Duca e suoi figli. » Il cardinale Châtillon, in le nozze del principe de Condé a Vendôme, è andato sempre in abito corto da mondano e con la spada; quà in corte con la berretta da cardinale. Ma non mi pare molto accetto in particolare al Re, secondo che, ritrovandomi in camera della Regina, ho visto : e, perchè il cardinale Santa Croce, passando divanti a detto Châtillon senza degnarlo, mi parse mi mostrasse quello dovevo fare; io non ho voluto far seco complimento alcuno, pigliando occasione di allontanarmi da lui.

La venuta a questa corte del marchese d'Elbeuf, fratello del cardinale di Guisa, fa credere che siano per venire gli altri ancora alla corte di questa fazione; ma quando uno e quando un altro, e non insieme, per levare qualche occasione. Mentre il Re è stato quà, ha udito li cattolici e li ugonotti, ed ha promesso in risposta giustizia a ciascuno. Ha eletto dieci cavalieri dell' ordine per cercar l'arme che è in questa città, e levarle a ciascuno. Delli ugonotti ne sono presi più, e gentiluomini, fra quali due sono di qualità; si sono mandati prigioni a Paris bene accompagnati da cinquanta fanti e cinquanta cavalli, per il che si fa giudicio che faranno male i fatti loro, e saranno giudicati dal consiglio di Paris con più satisfazione del Re. Si fa qualche resoluzione d'importanza, e senza il Conestabile, che fa maraviglia assai. Egli non è alla corte; dicesi che è ammalaticcio; ma chi discorre, vuole abbi auto qualche rabbuffo per la raunata che si diceva si faceva alli giorni passati a Vendôme da M. de Montmorency, suo figlio, e dall' Ammiraglio, e da altri suoi parenti. Si crede bene sarà presto alla corte.

Oggi si parte la corte per Amboise, dove, fuor dell' ordinario, il Re ha fatto per sua guardia avvicinare cavalleria, e si pensa fra poco si abbi a pigliare qualche resoluzione; giacchè osa dire la Regina che ringrazia Dio che il Re è atto a vestir corsaletto, per poter vedere chi lo segua con l'arme; e che non intende si usi certi termini, che si usono sotto pretesto della religione, per la differenza dei Guisi e dei Borboni. Ha fatto chiamare il Re alcuni principali delle compagnie d'uomini d'arme alla corte con M. d'Anvilla ed altri; e ci si vede nel Re una religione ed una intenzione tanto cattolica, che, con la grazio di Dio, si può sperare la sanità delli membri, poichè sta bene il capo.

Varennes, 31 décembre.

Alli XV del presente, partì il Re da Blois, dove aveva disegnato soggiornare forse qualche mese, con l'occasione del mancamento de' viveri, essendo la corte grossissima, che passavano quindici mila cavalli. Altri vogliono che, essendo il paese assai sospetto per la nuova religione, ritrovandovisi quivi congregati già tutti e capi, che non ci man-

cava se non l'Ammiraglio, e v'erono sei mila ugonotti, il Re si sia allontanato, e messosi in luogo più securo, e men sospetto; ed è venuto a Moulins.

Per il viaggio in Bourges, il secretario dell' ambasciatore di Francia a Roma portò la nuova della morte di Nostro Signore; e fu spedito subito indietro, con l'ordine che si doveva tenere dall' ambasciatore e dalli cardinali della loro fazione per la nuova promozione.

In Moulins feci domandare audienza, e l'ebbi; dove, con il colore di licenziarmi dalla Regina per andare al luogo detto Bourbon[1] venni a dirle, ragionando sopra la nuova promozione, che chi sarà Papa, e sia qual si sia, arà caro di avere questa Corona amorevole, e che ancora questa Corona deve prestare favore a qualche uomo da bene, di governo e di buona mente; aggiungendo che io non avevo commessione nessuna da Vostra Eccellenza, nè lettere per ancora; ma che, per la confidenza ch'io vedo fra Vostra Eccellenza e questa Corona, per il desiderio che Vostra Eccellenza ha di servire a queste Maestà, che quando da questa Corona fusse prestato favore al cardinale Niccolini[2], che se ne protrebbe questa Corona assicurare molto, e per il suo valore e buona mente a salute del Cristianismo. Sopra che mi rispose che, se il Duca, Mio Signore, li fusse fratello, Sua Maestà li direbbe che ha obbligo col cardinale di Ferrara, e che a quello la Corona impiegava ogni suo favore; perchè, se bene potrebbe sperare da ogni Papa, però da questo spererebbe assai per finire le tribulazioni di questo regno.

L'Ammiraglio viene alla corte con il Conestabile, dove verranno i Guisi ancora; ma con poca comitiva ciascuno. Si farà forza d'accordarli, che a Dio piaccia! Altrimenti si vede dover riuscire in breve qualche grande scandalo in questo regno.

[1] Bourbon-Lancy ou Bourbon-l'Archambault.

[2] Angelo Niccolini était Florentin; il avait été l'un des principaux conseillers de Cosme, qui lui avait confié plusieurs missions et l'avait chargé du gouvernement de Sienne. Il n'était entré dans l'Église qu'après la mort de sa femme. A la sollicitation de Charles-Borromée, il avait été nommé archevêque de Pise, puis cardinal du titre de Saint-Calliste.

II.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À COSME Ier ET AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

1566.

SOMMAIRE. — Visite au connétable; sa verte vieillesse. Par dévouement il consent à demeurer sur la scène politique; il renonce aux douceurs de la retraite. Prudence du cardinal de Lorraine. Combien la réconciliation est peu sûre. Tentative d'assassinat contre l'amiral. Le connétable se rapproche de ses neveux, les Châtillon; quant aux Guise, ils sont puissants par eux-mêmes. L'amiral réconcilié avec les Guise; le cardinal de Lorraine avec le maréchal de Montmorency. Nouvelles faveurs accordées à la famille du connétable. Départ de la cour. Mort de madame de Valentinois. Audace d'un prédicateur huguenot. Le prince de Melphi. Mouvements en Flandre; rappel de tous les Français qui sont dans ce pays. Préparatifs des huguenots. Appréhension de rupture prochaine.

Varennes, 21 janvier.

Visitai il Conestabile, e lo trovai con il cardinale Châtillon, con l'Ammiraglio e con il conte Landgravio, che ordinariamente mangiono insieme. Si ritirò da parte, e ragionammo di più cose assai amorevolmente. Dice espressamente avere desiderio di servire a Vostra Eccellenza. Mi rallegrai seco della fatica ed opera che fa intorno al negozio della pace fra questi signori de Guise, l'Ammiraglio e Vendome, per servizio del Suo Re e quiete di questo regno; e nel dirmi d'esser vecchio, bene io li dissi : « Che Dio lo sosteneva in vita in questi bisogni, per« chè il Re ed il regno avevono bisogno dell' opera sua. » Ne prese una poca di gloria, e disse che, « sebbene avea già deliberato quietare, « che, visto quello correva, era forzato a fatigare questo resto di sua « vita; e lo voleva fare per non mancare mai al suo Re fino alla fine. »

Ritrassi dall' ambasciatore di Spagna, che sta molto ammalato appresso alla corte per potere curarsi, che c'era più speranza di certo impiastro che di pace fra questi signori, se l'Ammiraglio, nel far della pace, non dice certe parole. Il cardinale di Lorena sta sodo; parla benissimo e si governa con molta prudenza, dando buonissime parole per la sua porzione, e rimettendosi in molte cose agli altri di sua casa.

Se non si fosse stato avvertito con il buon ordine dato, è certa cosa che sarebbono nati de' rumori, perchè il principe de Condé ha avuto

a fare con il nipote del marescial Saint-André, l'Ammiraglio con il duca de Nevers, ed altri con altri di manco conto. L'Ammiraglio a temuto della vita da un Batista da Ferrara, creatura di madama de Guise, quale si mariterà con M. de Nemours[1], secondo si dice. Qual M. de Nemours ha condotto il cardinale di Lorena alla corte, ed è amato e visitato spesso, essendo egli indisposto. Il Conestabile favorisce l'Ammiraglio e suoi seguaci; e li Guisi sono favoriti per loro stessi.

Varennes, 30 janvier.

L'Ammiraglio dicesi assoluto dalla imputazione della morte del duca de Guise, con decreto che per tal causa nissuno possa procurare o avocare contro di esso, perchè si crede si farà qualche impiastro.

Varennes, 11 février.

Dopo l'assoluzione dell' Ammiraglio, si vedono tutti questi signori d'ogni fazione insieme alle volte, ma con la Regina o con il Re ed in consiglio e fuore si parlono. E si dice che M. de Montmorency, maresciale, verrà alla corte, e che il Re li farà far pace col cardinale di Lorena[2], dicendo il Re, con far tacere le parti dinanzi a lui : « M. Marescial, voi facesti molto male a tirar quell' archibugiata al cardinale di « Lorena, per essere uomo da bene, ed amico a questa Corona, essendo « stati li suoi sempre amorevolissimi nel nostro servizio. E, perchè voi « facesti male, come aviamo detto, vogliamo che per l'avvenire, se sti« mate la mia grazia, li siate buon servitore, ed il cardinale dismetta « contro di voi, come buon cristiano ed uomo di chiesa, questa ed ogni « altra ingiuria. »

Altri dicono che dirà il Re : « M. non confessate aver mal fatto, « avendo tirato quell' archibusata al cardinale di Lorena? » E che ris-

[1] Anne d'Este, veuve de François de Guise, épousa en effet, cette année même, Jacques de Savoie, duc de Nemours.

[2] Le maréchal de Montmorency, gouverneur de Paris, avait empêché par la force l'entrée du cardinal de Lorraine dans cette ville avec une nombreuse escorte. Un coup d'arquebuse avait été tiré, et le cardinal avait eu grand'peur.

ponderà : « Io arei mal fatto, se l'avessi fatto per tirare a sua signoria « illustrissima; ma tirai a caso, e desidero esserli buon servitore. » Ed allora il Re dirà : « M. Cardinale, noi vogliamo, come buon cristiano « e uomo di chiesa, li perdoniate, e l'accettiate per vostro servitore. » E che il cardinale allora li perdonerà. E così si facci una bella pace; il che seguendo, saranno acconcie nell' estrinseco tutte le principali differenze.

Varennes, 9 mars.

Indisposizione del Re e della Regina, dopo un pranzo dato a tutti i principi del regno, per la loro rappacificazione.

Partenza della corte di tutti i principi : sono gia partiti i Vendome, l'Ammiraglio e suoi seguaci; ed il Conestabile, dopo aver posto in casa sua un altro maresciallato, nella persona del suo figlio Danville, ed a un figlio minore il generalato della cavalleria del Delfinato : così ha in suo potere la metà delle forze del regno. M. de Montmorency, altro suo figlio, seguiterà la corte. Casa Guisa non è ancora partita, ma partirà.

Varennes, 27 mars.

M. de Guise, fra tre settimane, partirà per Italia; e, con forse dugento gentiluomini, anderà in Ungheria. Ed in questo tempo, si faranno le nozze del duca de Nemours e madama de Guise, sua madre.

Si è fatto M. d'Anjou il primo fratello del Re, che era prima duca d'Orléans; ed il terzo ed ultimo fratello, che si chiamava d'Anjou, è stato fatto d'Alençon.

Varennes, 7 avril.

Par raffreddata la partenza del duca de Guise per Ungheria.

Le cose della religione sono a mal partito, e v'è confusione universale; pure si spera bene, per le paci fatte fra i principali.

Paris, 2 juin.

Morte di madama de Valentinois[1], che lasciò quaranta mila franchi

[1] La célèbre Diane de Poitiers.

di rendita al duca d'Aumale, e quaranta sei mila al duca de Bouillon, facendo gran premura che questo ultimo doventasse Cattolico.

L'Ammiraglio, fomentato dai suoi seguaci, s'è doluto col Re di M. d'Aumale, dimostrando che l'ha voluto fare ammazzare. Il Re ha promesso se ne farà processo.

Riforma nel consiglio del Re; che, la mattina, non possi entrare, se non uno per casa; che già entravano più Guise, più Vendome e simili.

Gli ugonotti hanno voglia di tumultuare, e stanno uniti tra loro. Presto si vuol rimediare però alle loro insolenze, perchè fischiano e fanno romore, quando si legge qualche cosa cattolica; ciò che avvenne in una lezione ai Gesuiti.

Il maresciallo de Montmorency, non essendogli concesso di entrare agli affari, è partito sdegnato dalla corte, ed andò dal Gran Conestabile, suo padre, querelandosi.

Paris, 24 juin.

Giunse a Orléans prigione un ministro dei ugonotti, del quale si racconta che dimostrava ai popoli quanto sia male vivere sotto il governo di un solo, come il Re, che egli chiamava tiranno; e che, essendo noi tutti uguali appresso Dio, non si doveva prezzare maggiorità o minorità di grandezza o potere; e, quando un tal superiore fussi ammazzato per liberarsi da quelle che chiamava insolenze, non meritare penitenza alcuna appresso Dio. Se ne vedrà giustizia.

Al desinare dato dalla Regina, ai XXI giugno, fu gran disputa in fatto di nuova religione tra d'Andelot ed il vescovo de Meaux, se le imagini si debbano tenere o nò, e quello producono.

Sopraggiunge il principe di Melfi, e tiene parte ugonotta. Questo principe di Melfi, dopo avere mutato stato di secolare in frate, di frate in soldato, di soldato in vescovo, avendo ordine di dir messa, di età di più di cinquanta anni, ha ricercato licenza dal Re di prendere moglie, e gli è stata negata.

Paris, 13 août.

Sono richiamati di Fiandra, dentro quindici giorni, tutti i Francesi

che vi sono, sotto gravi pene; e che nissuno poi osi andarvi, per causa di religione. Giunsero a Paris tutti i capi principali delli ugonotti; si pensa voglino far consulta, come sogliono fare, quando hanno affari di qualche importanza.

Paris, 28 août.

Notizie dei modi di Fiandra, per conto della nuova religione; tumulti in Anvers, Gand, Lille, Tournai e Valenciennes. Una medaglia è fatta in Fiandra, che da una parte ha una bisaccia e due mani congiunte, dall' altra parte la testa del Re, con il motto : che importa volere essere fedeli al Re, sino a portarli le bisaccie.

Paris, 8 octobre.

Le cose di questo regno passano al solito in confuso quanto alla religione, multiplicando le prediche in più luoghi alla ugonotta, quasi palesemente, se bene fanno professione di predicare secretamente; e si lassa passare tre pani per coppia per dar tempo al tempo, fino a che il Re sia più maturo d' anni. L'Ammiraglio che fu imputato di quanto per prima ho scritto [1], è stato chiamato dal parlamento di Paris; dove non è voluto comparire, dicendo non voler essere giudicato da quel consiglio, allegandolo a sospetto, e per le cause che l'allegò fra li Guise e lui, e per averlo allegato già in tali affari. Si giustificherà alla corte, se vorrà; se non li tornerà bene, non sarà altro. E, se le cose di Fiandra andaranno male [2], verrà egli a giudicare altri.

Paris, 19 octobre.

Le cose di questo regno vanno al solito. L'Ammiraglio per le imputazioni dateli, di che ho scritto per altre, ha ancora tutto questo mese

[1] Un misérable, Simon de May, poursuivi pour plusieurs crimes et accusé par l'amiral d'avoir tenté de l'assassiner, s'était vengé en déclarant que l'amiral lui-même avait essayé de le suborner à prix d'argent, pour tuer la reine mère. Cette désagréable affaire se termina par le supplice de Simon de May.

[2] Si les protestants de Flandre, révoltés contre le roi d'Espagne, l'eussent emporté, Coligny, chef des protestants de France, fût devenu tout-puissant.

di tempo a comparire quà, dove è aggiornato; si crede che, se verrà, s'accomoderà tutto; se non verrà, non sarà altro. Li ugonotti fanno buone provisioni di viveri, essendo molto uniti, e bene armati a cavallo in buonissimo numero ed a piede; e si crede (poichè si sente in Ungheria le cose per li Cristiani non andare molto prospere, anzi con qualche maggior timore, per quanto ha portato un gentiluomo che è venuto, due giorni sono, dall' esercito Cesareo in diligenza) che volentieri cercheranno occasione di sollevarsi; il che farebbono tanto più sicuri e più certamente, quando le cose di Fiandra andassino alla fine di quel cattivo cammino che sono incamminate; che è di viver liberi della loro conscienza con prediche a loro modo, e non patire imagini, guastandone ogni giorno di quelle erano rimaste; e facendo di molte cosette quando una e quando un' altra; se bene sin a ora non s'intende che con armi abbino fatto male a persona.

Paris, 6 novembre.

Si presentano al Re certi ambasciatori Tedeschi in nome dei principi d'Alamagna, chiedendo che si consenti lasciar predicare nel regno la parola di Dio; altrettanto chiesero alla Regina. Sono stati bene accolti; ma hanno avuto risposte evasive, perchè si è veduto che sono d'accordo cogli ugonotti Francesi.

Paris, 28 février 1567 [1].

Il principe de Condé fece ieri gran consulta in casa di madama de Longueville, e c'intervennero molti de' principali ugonotti. È chiamato alla corte, siccome universalmente tutti gli altri principi e signori, si crede, e per la passata dell' armata Cattolica [2], e per riparare forse a

[1] Nous joignons cette dépêche à celles de l'année précédente, parce qu'elle termine la période de paix, fort agitée, qui s'écoula entre la première et la seconde guerre de religion. A partir de l'automne de l'année 1567, la guerre civile éclate de nouveau, et la correspondance de l'ambassadeur devient plus détaillée et plus importante.

[2] L'armée du duc d'Albe, qui se rendait en Flandre en parcourant toute la frontière orientale de la France. La marche de cette armée avait fourni à la Reine un prétexte pour enrôler les six mille Suisses qui protégèrent, quelques mois après, la retraite du Roi de Meaux à Paris.

qualche scandalo, se sono veri questi andamenti che li ugonotti ordiscono : tante e diverse cose per venire a questo fine di rovinare il regno.

III.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 29 septembre 1567.

SOMMAIRE. — Début de la seconde guerre de religion. Récit de la retraite de Meaux. L'ambassadeur en a été le témoin oculaire. Motifs de la prise d'armes des huguenots. Les Guise ont abandonné le Roi. Désordre, confusion, imprévoyance. Les Suisses et les Parisiens.

Questa sarà per darli notizia succintamente che, la notte de' XXIV detto, intorno a mezza notte, fu avvisata la Regina che li ugonotti si mettevono insieme con gran prestezza, e di già se ne erono veduti di notte dove una truppa e dove un' altra di cinquanta e cento cavalli per truppa [1]; per il che fu costretta fare la notte consiglio, dove non fu chiamato persona di casa Guisa; che pur v' erono il cardinale di Lorena, il cardinale de Guise e M. de Guise. Di che sdegnati, si sono partiti il dì XXVI dalla corte. Queste Maestà di Monceaux si ritirorno a Meaux; dove arrivorno alli XXVI detto li seimila Svizzeri. Si rinfrescorono un giorno, perchè in diligenza marciorno in un giorno nove leghe o meglio. Giurorno fedeltà, e cominciorno a guardare il corpo del Re, che appresso non aveva uomo che avesse più che spada e pugnale.

Il sabbato, alli XXVII, partì per Paris innanzi giorno qualche un' ora o meglio, dicesi per dubbio di non essere assediato a Meaux dove era; e per la strada (che ero ancor io con il cardinale Santa Croce, con il Nunzio e con l' ambasciadore di Venezia [2], e tutti appresso al Re, e

[1] (Voyez, sur la retraite de Meaux, *Mémoires de Michel de Castelnau,* liv. VI, ch. IV; et Claude Haton, t. I, p. 423-433.)

[2] Marcantonio Barbaro (Voyez *Relations des ambassadeurs vénitiens,* par Tommaseo, t. III, p. 112). «Non si può rappresentar con «parole il timore e la fuga di Meaux; non «l' irresoluzion di Monceaux, chè il star non «era sicuro, ed il partir pericoloso; non il «pericolo che si scorse nel venire a Paris; «e non finalmente la confusione che fu al«quanti giorni in quella città.»

Regina continuamente), sino che venne il giorno, ci fu di molto sospetto; e di passo in passo senza lume si sentiva quello che portavano i corridori che andavano in volta, se bene disarmati; e si fece un tanto voltar di quà e di là, che a mezz' ora di giorno non ci trovavamo più che una lega lontani donde eravamo partiti. Ringiungemmo li Svizzeri, e si marciò in battaglia più con ordine che con arme, quanto alla cavalleria; e, al mio parere eravamo meglio di mille cavalli. Si stette poco a scoprire qualche dugento cavalli, li quali avevono un villaggio ed un ponte appresso, per potere passar la riviera, e venirne a trovare, come fecero. Dopo che si fummo discostati una lega in circa, ci fecero dare all' arme alla coda, la quale corse fino alla testa. Li Svizzeri con mirabile valore, buttando[1] le loro bagaglie in terra, voltorno faccia, e stretti stretti con le picche basse, in corsa andavano ad investire ne' cavalli in una larghissima pianura, e quivi si scaramucciò un pochetto. Di lì a poco si sentì che si scoprivano più cavalli, di modo che M. Conestabile, il duca di Nemours ed alcuni altri pochi signori e cavalieri, fra quali il conte di Gaiazzo aveva il suo luogo, si risolsero a tenersi appresso alla battaglia con qualche archibusiero a cavallo, e certe poche zagaglie. Ed il Re e la Regina, suoi figli, e figlia, in buona diligenza, cambiando spesso cavalli, se ne vennero a Paris, Dio grazia! senza danno alcuno, e fu seguito da chi gli potette andare appresso: alla fine la sera, dalla battaglia delli Svizzeri in fuori e quelli signori detti, arrivammo tutti con molta confusione di donne e bagaglie. Si trovorno fuori di Paris in più partite qualche trecento armati fuorchè di lancia, ma li più di pistoletti doppi; ed il Re li mandò alla battaglia con molto buon animo, come stette per quasi tutto il cammino; e si vedde assai vivezza in lui, poichè, in cambio di entrar nel mezzo

[1] Voyez (*Relations des ambassadeurs vénitiens,* t. II, p. 186) le rapport de Giovanni Correro. «Ed io posso dire d'aver compreso «con l'esempio loro (des Suisses) quanta «forza abbia la disciplina militare in ogni «sorte di persone; perchè, quando le semile «Svizzeri, che furono la salvezza d'ogni «cosa, giunsero a Meaux, confesso liberamente di non aver mai veduto la più brutta «gente e canaglia di quella; nè dimostra«vano sapere nè potere portar l'arme in «spalla (come facchini), non che ado«perarla: ma posti in battaglia, mi par«sero altri uomini, ecc.»

della battaglia alla prima arme, fu delli primi a correre incontro alli ugonotti, dove si dice era la persona del principe de Condé; l'Ammiraglio ed Andelot vi erono per certo.

Quà in Paris s'attende a dar ordine di far gente a cavallo ed a piede, e ne bisognerà assai, perchè dicono che li ugonotti hanno gran numero di cavalli : quello si tiene per certo sia, è di sette in otto mila molto bene in ordine e di soldati esperti. Si dice hanno preso non so quante terre per impedire le vittovaglie a Paris per riviera, e sono vicino a qui sette leghe. Dicesi hanno preso Meaux, ma non si accerta. Dicesi ancora che hanno grand' amici a corte, e che le Lor Maestà non hanno di chi fidarsi, per l'interesse truovono o d'amicizia o di parentado con ciascuna delle parti. Li due primi figli del Conestabile, dopo averli prima molto esortati, furono mandati, cioè il marescial de Montmorency al principe de Condé ed a casa Châtillon, ed il marescial Danville in Picardia, per domandare a che fine si faceva questo motivo, ed a dimostrare che non si deve pigliar l'arme di questa maniera. Pare si lassassino intendere che sono uniti e resoluti, e che presto se ne vedrà l'effetto.

Tutto questo regno è sottosopra; e questa volta si finirà di ruinare, se la guerra dura, perchè sarà acerbissima; poichè s'intende che in un piccolo castello sono stati ammazzati preti, e scorticati, e minacciono molto. Se non hanno fondamento di fuore, si fa giudicio che si siano levati per l'esempio di Fiandra, per aver sentito qualche motto contro di questi principali di bocca del Re. Secondo si dice, hanno dubitato della confirmazione del concilio; e finalmente dicono volere risolvere i casi loro piuttosto oggi che domani, poichè ci hanno pensato sopra assai. Pare che la venuta del signor Ottavio Gonzaga abbi apprestato questa resoluzione, per essere stati discoperti di qualche cosa; e la fine abbi ad essere, se non ci è fondamento, di fare accettare alcuni capitoli che questa mattina hanno mandato al Re, dove, per quello per ora s'intende, domandano : la sicurezza per la loro religione; che tutti li stranieri siano levati di Francia, e particularmente gl'Italiani; che il consiglio del Re sia riformato, non li piacendo questo; che si levino o

tutte o dimolte gravezze. Si sta in grandissimo sospetto, e le cose stanno in modo che bisogna s'incamminino presto a qualche fine.

Dalla parte del Re si fanno molte spedizioni, infin di principi. Li uomini di questa città hanno fatto ogni offerta possibile al loro Re, ed importerà un milione d'oro o meglio quello se ne caverà in questa prima volta. Privano queste Maestà li suoi principali officiali ugonotti, e danno gli officii ai cattolici. Si dice verranno Spagnuoli e seimila Svizzeri di più. Si sta in gran pena, e le strade si rompono del tutto.

IV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 1er octobre 1567.

Sommaire. — Danger couru par les Guise; leur mécontentement contre la cour. Mouvements et progrès des huguenots. Soupçons contre le connétable. La Reine se met sur la défensive, sans renoncer pourtant aux négociations. Objet de sa politique. Indignation du jeune Roi contre ses sujets rebelles. Intelligences des protestants en Flandre.

Quando li Guise partirno dalla corte, ebbero la caccia dalli ugonotti, li quali si son dolsi molto che siano scampati dalle lor mani; ed eglino sdegnati hanno detto che si vedrà il mal animo delli ugonotti verso queste Maestà, adesso che non sono alla corte, e che sarà la causa del loro esser insieme per altro che per star loro appresso a Lor Maestà; dicendo appresso che la Regina a avuto torto a non li chiamare al primo consiglio, la notte dell' avvertimento, da che si può credere o poca confidenza, o voglia che fussino restati sotto la trappola.

In Meaux, dalli lacchè e Svizzeri della guardia del Re si guastò il tempio dell' ugonotti in buona parte, e si sarebbe finito ben presto di ruinare, se il Re non avesse fatto infine carcerare assai di quelli lacchè.

Di M. de Montluc, governatore in la Guienna, di M. d'Humières, governatore in Perone di Picardia e d'un altro simile vennero lettere in Meaux, che in le lor provincie gl' ugonotti si mettevono insieme, e

che ne avvertivano Lor Maestà. Li quali presero poi Montereau, terra sopra due riviere che vanno a Paris. Hanno combattuto in Orléans con il capitano della guardia della terra, che si domanda il Ghetto, visitando la città; e volevono fussi mezzo a farli aver la fortezza. Egli si temporeggiava per metter insieme la sua compagnia e per dar ordine alla fortezza, come fece; ma non potette pigliar tanta carica d'arrivare al luogo destinato, perchè trovò prima imboscato M. de Montgommery, che ammazzò il re Henrigo, e fu soprafatto tanto che s'è persa la città, per quel si dice; e la fortezza si perderà, se non si soccorre. Dicesi hanno prese più terre; e, dove non si fa resistenza, fanno professione, con il titolo hanno preso di protettori della repubblica, non far male a persona. Hanno preso certe terre piccole; se ben per il giorno di San Michele s'era stabilito per tutto dove avevono intelligenza si facesse l'effetto di quanto avevono ordinato. E, per quanto s'era accettato il consiglio del Conestabile, fatto sotto pretesto di buon rispetto alla lassezza delli Svizzeri per il camminar avevono fatto, come per altra s'è detto, che era possibile o che restasse prigione o assediato; tale fu il consiglio del restare di alcuni altri, ma sospetti; e per quanto, quelli che amono poco il Conestabile, dicono che egli sapeva tutto, e che a lui non ne poteva venir male alcuno, essendo che si vede esser osservato da loro, e lui amarli assai. Pare si sia camminato a far prigione il Re, per levar di governo la Regina, per perseguitar casa Guisa, e per governar il regno come a chi apparteneva per l'età del Re; e, per quanto dicono, doversi aspettare per tal rispetto al principe de Condé, come del sangue. Se bene a M. de Martigues[1] s'è dato il luogo dell'Ammiraglio, ed al conte de Brissac il luogo d'Andelot, e fatte dimolte spedizioni a piede ed a cavallo, ed ordinato grossa partita di soldati, da poter formare in breve un bello esercito conforme a quello bisogna per finir questi tumulti presto; parendo che la Regina sia resoluta a lassar metter le mani all'arme, che tanto a fuggito : si crede non dimeno alle composizioni, poichè s'è mandato il Gran Cancelliere e M. il

[1] Un des plus braves capitaines du temps. (Voyez dans les Mémoires de la Noue, ch. XIX, sa belle marche sur Saumur.)

marescial de Vieilleville; e dicesi vi anderà Montmorency a parlare all' ugonotti; discorendo che alla Regina basta passar questa furia, restar nel governo, ed il suo figlio sia Re, se bene arà da comportare molti passaggi; e con poca satisfazione delli cattolici, a' quali pareva bella occasione per finir tal negozio. Alla passata del Re, fu preso il Gran Cancelliere, ma rilassato subito.

Le spedizioni che si sono ordinate per quanto prima, serviranno almeno che il Re non abbi a conscendere del tutto alla voglia loro, se tale è pur l'opinione della Regina, e si acqueti ogni cosa. M. d'Anjou, come luogotenente del Re, suo fratello, commincia a intendere e travagliare; e di già con M. di Nemours ed altri cavalieri ha visitato per questa città fuor delle mura, per poter risolvere le fortificazioni che vi bisognino. Il duca di Lorena ha carica di trenta compagnie, M. di Guisa di molte, e M. Danville ne ha fatte dare ad assai capitani; il numero in tutto ancora non si sa. Vengono venticinque compagnie d'uomini d'arme vecchie con tre nuove spedite in tre gentiluomini Francesi di più. Al duca di Nemours furono tolti due cavalli e li furono rimandati. Ancor che la Regina abbia detto che Dio vuole che Loro Maestà faccino quello che non volevono fare, pare permetta si rinnuovi l'editto della pace già fatta; ed è persuasa a questo, con dire che molti ugonotti, che per tema sono andati fuore, torneranno quando sapranno poter vivere sicuri e secondo la lor conscienzia, senza fare contro il loro Re; e che quelli che non sono usciti fuore, non solo non saranno con quelli che vanno contro il Re, ma saranno con il Re contro loro. Questo color persuade, senza riguardare a quello ne dirà il mondo.

Se il Re fusse consigliato, farebbe eseguire vivamente, perchè la voluntà di lui è molto viva. Alli giorni passati, conficcando alcuni chiodi d'una tavola, fu chiamato; ed egli rispose : « Le cose che si comminciano « si devon finire. » Un' altra volta prese un laccio e l'attacco al collo ad un conte, gentiluomo suo, e strignendo, diceva : « Se tu fussi il tale, ti « finirei. » Quello gentiluomo fu forzato a replicare : « Sire, io non son « quel d'esso. » Sua Maestà è consigliata d'un modo, che le cose sue passeranno come potranno per qualche tempo. Fra l'altre provvisioni,

si dice che hanno risoluto pubblicare ribelli li capi di questa congiura, ma non si crede tal pubblicazione, sino che non ritornino li mandati da Loro Maestà detti di sopra, per far qualche composizione.

Si va dicendo che in Fiandra sono fatti alcuni prigioni, li quali passavano per là con passaporti di questo regno contrafatti, per andar a levar genti di qualche parte. Gl' ugonotti hanno cominciato ogni notte accostarsi in grosso a questa città, che fanno stare questi popoli molto svegliati.

V.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 8 octobre 1567.

Sommaire. — Manifeste des chefs du parti protestant. Leurs réclamations, leurs forces, leurs ressources. Grands préparatifs de guerre. Dispositions belliqueuses de la noblesse et de la ville de Paris. Assemblée des princes et des nobles. Discours du Roi; réponse du connétable. Le maréchal de Montmorency est suspect, ainsi que le grand chancelier. Envoyés à Rome, à Venise, en Savoie, en Espagne; demandes de secours. Les reîtres dans les deux partis. Bon ordre dans Paris. Harangue du connétable à la noblesse. Héraut envoyé au prince de Condé. Négociations pour enrôler encore six mille Suisses.

Li sopradetti, il principe de Condé, l'Ammiraglio, il cardinale de Châtillon, M. d'Andelot, ecc. si fanno domandare protettori del ben pubblico, e fanno professione di voler moderare tutti li disordini nati in questo regno dal re Henrigo in quà; e scacciare li stranieri, e particularmente Italiani, come autori di gabelle e di molte altre imposizioni: volendo ancora che non si piglino decime da Chiese; proponendo cose simili per guadagnarsi ogni sorte d'uomini; desiderando levar la Regina dal governo, e, con proporre che si faccino nuovi Stati, farli render conto; e che alcuni principali gradi si levino a quelli che l'hanno, e si diano a delli altri, come il Majordomo Maggiore del Re si levi a M. de Guise e si dia al marescial de Montmorency, primo figlio del Conestabile : cosa che fa maravigliare il mondo, che procurino per quelli, de' quali si fida e si serve il Re, e che egli non faccia demostrazione di tal motivo. Il Gran Ciamberlano vogliono si dia a M. de Longueville.

Domandano si riformi il consiglio; vogliono che in li magistrati siano proposti per il giudicare così ugonotti come cattolici, parendoli infamia che in le cause loro da qualche tempo in quà li sia stato constituito un tribunale espresso. Domandano piazze per lor sicurezza, ed alcuni dicono ostaggi ancora; vogliono che gli sia amministrata giustizia contro li Guise, essendo stati diffamati da loro della morte di M. de Guise. Queste e molte altre cose, di che s'è scritto per le passate, le propongono, parte in voce e parte in scriptis.

Si mettono insieme al più che possono, facendo più provvisione di cavalleria che di fanteria, o per poter marciare quando li bisogna, o perchè aspettono infanteria dal principe di Navarra, da madama di Ferrara (della quale non se ne crede cosa alcuna, per esser assai confidente a queste Maestà), e da quelle parti del regno dove hanno intelligenza; dicesi ancora dal Conte Palatino, condotta dal principe d' Orange, poichè il conte d' Egmont non la può condurre secondo l'ordine che, si dice, aveva. Per ancora non si sente abbino piazze di rilievo. Di quattro o cinque che n' hanno la migliore è Soissons, terra di riviera. Ne hanno un' altra qui vicina due piccole leghe, detta Saint-Denis, dove il Re ha mandato a parlarli pei suoi personnaggi e pei gentiluomini in più volte, per saper la cagione di tal loro motivo, e perchè vogliono perturbar questo regno senza occasione; avendoli Sua Maestà confermo li editti della pace passata, non avendo mai fatto cenno alcuno d' alterar cosa nessuna, lassando viver ciascuno libero secondo la sua coscienza, e sicuramente come s'è visto in verità; perchè, se il Re avesse lassato fare alli cattolici, si sarebbe sentito a quest' ora un grande ammazzamento d'essi. Hanno risposto voler quanto di sopra, ed a questo esser uniti e resoluti; instando in particulare in la liberazione delle gravezze, in la lor sicurezza, ed in la giustizia contro casa Guisa, alla quale detteno la caccia, come per l' altra s'è detto, togliendoli l'argenteria, che importa quaranta mila franchi, ed ammazzandoli degl' uomini in la fuga. Loro scamparno, mediante la grazia di Dio e de' buoni cavalli turchi. Gli uomini che sono andati a parlarli ed esortarli alla quiete sono il marescial de Montmorency più volte, il Gran

Cancelliere, e M. d'Orléans più volte, e seco il marescial Vieilleville una volta, M. de Saint-Sulpice e M. de Lignerolles, ed il vescovo di Valence come da se.

Intanto il Re ha fatto sue provvisioni, e per guardar questa città e per saltar ben presto in campagna. Sono spediti cento capitani, s'aspettano venticinque compagnie d'uomini d'arme vecchie, e tre di più che se ne son fatte di nuovo. Di già ne compariscono ad ogni ora.

S'aspetta il signor Filippo Strozzi con la sua infanteria, che sarà mille dugento archibusieri almeno, per la guardia del Re, con due compagnie d'uomini d'arme; quelle ci doverà essere fra due giorni. Marcia per boschi, poggi e vigne con gran quantità di carretti per trinciera, e di già s'intende quelli di fuore vanno a tagliar certi ponti, che non passi, ed a romperlo se potranno.

S'aspetta M. de Martigues di Brettagna con infanteria e con molti gentiluomini; s'aspetta M. de Montluc; s'aspettano M. de Guise e M. de Tavanes insieme con qualche mille dugento cavalli; e subito s'uscirà fuori in campagna, che potrà essere alli xx o xxv di questo al più, con tutte le forze dette, parendo sia escluso ogni pensiero di composizione. Se ben da alcuni si crede si farà qualche impiastro, perchè il mondo vuole che abbino amici a corte da far questo, quando sia il tempo; ancorchè sia difficile ad accordare che il Re abbi a disarmare prima, secondo che domandano, trovando per difficile il modo di sicurarsi insieme per la troppa offesa che il Re conosce aver ricevuto. Si crede uscirà il Re in campagna, chè così desidera la molta nobilità che è qua dentro; e, quando non esca Sua Maestà, d'Anjou, suo fratello e suo luogotenente, avendo appresso il Conestabile, M. d'Aumale, il duca di Nemours e M. Danville.

Il clero di Francia ha fatto offerta d'un milione e settecento mila franchi, e questa città ha offerto ogni suo potere, il quale è grandissimo, per essere numerosa oggi di cinquecento mila anime e davantaggio con dimolte richezze. La si vettovaglia assai. Nè c'è dentro che un quattro mila ugonotti, che stanno queti e disarmati, e qualche sei o otto mila se ne sono usciti, conoscendo che questi popoli han voglia di

finire li ugonotti, li sospetti, e tutte le dissenzioni che oggi vivono in questo regno per la religione. In una furia è impossibile a scampare dalle lor mani. Il Re lassa vettovagliare senza gabelle, e fa concorrere assai genti con molta vettovaglia; ha fatto la dichiarazione che si manda inclusa, la quale si spera abbi a giovar assai, per fare che molti si ritirino. Sperasi ancora che molti ugonotti non concorrino all' andare contro il loro Re, non trattandosi di religione e potendo viver sicuri.

Sua Maestà ha fatto domandare tutti li principi che sono quà dentro, e molta nobilezza, ed in publico gl' ha raccontato quanto ha desiderato sempre tener questo regno in pace, e, per conservarlo, che ha ancora concesso qualcosa, di che la sua conscienzia il rimorde. Ha raccontato il pericolo passato con sua madre e fratelli, per esser insieme li perturbatori della quiete di questo regno (che così gl' ha nominati, secondo s' è detto). Ha mostro che con tutto questo ha mandatoli delli suoi principali e più gentiluomini, per farli intendere che lassino l' arme e si ritirino, e che gli perdonerà, riguardando questo di farlo per umanità e per fermare l' arme in questo regno, e che non n' hanno voluto far nulla; per donde è resoluto darli il castigo che meritano. E però li prega a voler esserli così fedeli, come sono stati alli loro Re passati; promettendoli in ogni pericolo esser con loro ed il primo. Gli fu risposto dal Conestabile, in nome di tutti, che il Re non dovea pregar di questo, ma che bastava accennare, assicurandosi esporranno la roba e la vita per suo servizio, e li saranno fedeli come sono stati alli passati Re.

Si cammina adunque alla guerra di buono animo, e tanto più per non sentirsi che piazze sieno prese di valore; anzi s' intende che in la fortezza d' Orléans è entrato soccorso, si combatte, e se ne spera bene. Si diceva che il marescial de Montmorency lassava il governo di questa città di comandare a requisizione di questi uomini d' essa, perchè per l' adietro è stato tenuto un poco inclinato alla nuova religione, se ben si vede andar alla messa. Si pensava tal governo si desse al marescial de Vieilleville, ma non ne sarà altro, perchè egli è stato spedito per

Meaux. Il vulgo voleva che detto marescial de Montmorency avesse, in andar fuore, lassato partire più uomini per andare dalli di fuore con arme e forse con denari. Questi di fuore hanno bruciato dimolti mulini a vento, e tolte alcune carrette che venivano cariche di mercanzie da Rouen. S'intende si rompono le strade, e che stanno vigilanti alle lettere. Il Gran Cancelliere, per esser stato reputato ancor egli communemente della nuova religione, si ritira in castello, per tema un tratto d'una furia di questi populi. Di fuore dal regno s'è spedito in Spagna, a Roma ed in Savoia, con espresso ordine di non levar lettere di persona che sia, siccome fu anco comandato al signore Annibal Rucellai, spedito a Roma fino alli III del presente; il quale s'intende arà delle difficultà a passare alla Charité, alla Pacaudière ed a Roanne, e che per questo bisognerà facci una gran volta. Si crede abbi a trattare con più principi, e particularmente con Veneziani, per domandar denari siccome hanno fatto qui con tutti li ambasciatori.

Quelli di fuore portano una banda bianca, e questi dentro hanno ordine di portare una croce bianca e cucita. Il sapersi che gl'Inghilesi hanno fino a quattordici legni in mare ben armati e qualche infanteria per terra in ordine, fa pensare che devino servire o per Scozzia, o per qualche dubbio di qualche parte d'armata Cattolica che è passata per quei mari convicini a quella provincia, o per soccorrere questi di quà con il principe de Condé. È voce fuore che alla medesima viene ajuto di sei mila reitri. Quando sia, queste Maestà ancora ne faranno buona provisione, assicurandosi per Lorena con poca gente poter impedire il passo agl'avversari, che non hanno altro passo che per Lorena, o per Fiandra.

All' entrare in Saint-Denis, essendoli portate le chiavi di quella terra fecero gridare : «Viva il Re Luigi di Bourbon!» che è il principe de Condé. Oggi dicono, che si gridava : «Viva il Re e Luigi di Bourbon!»

S'è dato così buon ordine per questa città, che, nel dare all'arme ed in ogni altro caso, non si vede più confusione alcuna per le strade, tenendole la notte ben allumate con lumi publici e privati; e per riparare a' casi di fuochi, ciascuna casa ha d'avanti la porta una o due botti

d'acqua. I corpi di guardia sono di buon numero di soldati, e spessi. Si va per la città e per il palazzo di corte così liberamente come se non ci fusse guerra. Il modo del mandar le lettere è concertato fra il Papa, Venezia e me; nè si guarda a spendere, finchè si trovi una strada da poter scrivere e render conto, secondo il debito che ricerca la servitù.

Il giorno seguente a quello che il Re ebbe fatto il ragionamento detto di sopra alli principi e nobilezza detta, il Conestabile, subito dopo il desinar del Re, parlò in publico a tutti quelli che si ritrovavano presenti, che vi erono assai signori e gentiluomini; e li mostrò quanto era il debito di ciascuno esporre quanto abbi e la vita in servizio del suo Re fedelmente, massime in questa occasione contro quelli che hanno voluto estirpare il Re, e fratelli, e tutta la casa de Valois; assicurando che, perchè ha la carica dell' arme, se ben si ritrova vecchio, che non li manca animo, e che sarà con loro. Il Re non potè lassarlo finire, che li dissi : « Ricordati che s' armino tutti, e con buone lancie. » Per il che il Conestabile seguì, dicendo che tutti si armassino non alla leggiera, come si fa oggi, ma all' antica usanza di questo regno con buone lancie. Il duca de Bouillon, che suol essere capitano delli Svizzeri della guardia del Re, è deliberato non pigliar arme nè per una parte nè per l'altra; e per questo il detto luogo di capitano s' è dato a M. de Méru, terzo figlio del Conestabile.

Dicesi che l' ambasciador di Spagna ha offerto a questa Corona un subito ajuto di quattro mila Spagnuoli e mille cavalli di quelli di Fiandra. Non sono stati accettati, per non voler forze straniere senza bisogno; parendoli aver assai, come abbino denari da chi li vuol aiutare, per poter avere de' loro uomini tanti che sieno abbastanza per tal impresa.

S' è vista una ordinanza per ordine del principe de Condé, che contiene che nessuno delli sottoposti alla sua obbedienza abbi ardire di far ingiuria o danno a persona, così cattolica come ugonotta, sotto pena della vita, per esser la lor fine di correggere i governi solo di questo regno con lor sicurezza, secondo che di sopra s' è detto. Pare si publi-

chi che comparisca in stampa un' esortazione alli populi, che doveva esser publicata dopo la morte di questa stirpe detta di Valois, contenente, che se si sente la morte del Re, li popoli non si devin levare, perchè il regno ha da esser sempre regno, ed a loro non mancherà Re tanto piacevole e liberale che tutti si potranno contentare. S'è mandato un araldo al principe de Condé per parte del Re, al quale fu domandato più volte, arrivato al luogo, da varie persone inviate a tentarlo, quello che portava; non volendo egli parlare con altri, che condotto a M. Principe, fu forzato aspettar tanto che il signor principe proprio gli si mostrassi. Il quale di prima botta gli protestò che non gli raggionasse o portasse cosa perchè gli si notificassi ribellione; e che, quando ci fussi per questo, avvertissi che se motto ne faceva, lo farebbe subito ammazzare. Al che rispondendo l'araldo, che di bocca simil cose non gli aveva da dire, e che non sapeva quel che continessi lo scritto, si risolse il Signor Principe ad accettarlo; e, senz' altrimenti leggerlo, ordinò all' araldo se ne ritornassi con baciar le mani in suo nome a Sua Maestà; dicendoli che fra tre giorni darebbe la risposta; e, maravigliandosi che un Re mandassi un araldo ad un suo suggetto, lo fece fermar un poco di più, e poi li ordinò che il giorno dopo, che è oggi, intorno alli XXII ore, secondo l'Italia, tornassi per la risposta.

Se tutte le mie che per più strade si scrivono a Vostra Eccellenza arriveranno a porto, la conoscerà che si tien conto di quanto passa con diligenza, e si cerca li venga tutto a notizia quanto prima. Questa mattina ho avuto audienza, per far mio debito, come han fatto tutti questi altri signori ambasciadori, e di quanto sia passato gli ne darò conto per la prima occasione, dubitando non l'aver nojata con tanto dire di questa. Alli ambasciadori, che fino ad ora tutti hanno avuto audienza dopo questi rumori, hanno mostro queste Maestà desiderare esser soccorse dalli lor principi e signori, e l'aiuto desiderarsi solamente in denari.

Al Papa par che domandino trecento mila scudi; da Venezia, se bene non s'è venuto a particolar domanda, si spera il meno cento mila

scudi, e da qualche altro il simile, offerendo ricompensa, a' debiti passati sicurezza ed assegnamenti, di che più appieno si darà conto quando risolutamente si saprà tutto. S'intende che questi di fuore domandano l'osservazione d'un editto che li fu accordato di gennaio passato, al creder mio, che contiene che li atti della nuova religione si possino sicuramente e indifferentemente esercitare e ministrare in tutti i luoghi, terre e città di questo regno, non ostante alcuni altri editti che eccettuavano dove risedeva la corte ed alcune principali città.

Questo giorno si dà audienza ad un signore, dicesi esser venuto per complimenti del Gran Signore con queste Maestà, che doveva esserci mandato nel principio della sua creazione. Alcuni vogliono che domandi quella somma di denari che altre volte s'è scritto; quando sia, non sarà molto a proposito, perchè ne cercano queste Maestà.

Due giorni sono, veramente si spedì per altri sei mila Svizzeri, e mandosi un capitano di quelli che ha condotti gli altri con lettere del lor colonello che hanno quà, perchè gli si mostri a quella nazione quanto il Re e l'ama e confida in lei; e li molti favori che quà questa nazione riceve da queste Maestà; esortando a venire nella necessità di questo Re a servirlo prontamente e presto, senza dubbio alcuno di ricompensa; perchè tal nazione si può assicurare dell' amorevolezza e benevolenza di questa Corona. Intendendosi che il Re ha usato dire che, se mai in servizio di questa Corona in qualche fazione, questa nazione diminui di credito, egli vuole darli il perduto credito, e farli guadagnare quell' onore che per fedeltà e valore merita.

E con questo fine umilmente faccio reverenza a Vostra Eccellenza, e le prego da Dio ogni maggior felicità.

VI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 10 octobre 1567.

Sommaire. — On croit à un accommodement. Le parti protestant fait peu de nouveaux progrès. Négociation d'un emprunt fait au duc de Toscane. Les courriers et les envoyés dévalisés auprès de Lyon. Les communications interceptées.

S'è scritto a Vostra Eccellenza Illustrissima per più strade, quanto sia passato dalli XXIV di settembre in quà, intorno alli rumori, tumulti ed armi che sono in questo regno; si sono avvisate le spedizioni fatte, quando si speri uscir in campagna; la composizione si tratta; li confidenti, li sospetti; li capitoli presentati al Re di quello gli si domanda, e finalmente tutti li particulari, che sono corsi fino a questo giorno.

Di più non si sente, se non la risposta che ha riportato l'araldo di quello notificò al signor principe de Condé, che è di già in stampa, e con questa si manda. La risposta tende a composizione, nè per ancora si ritrae il particulare. L'universale crede succederà convenzione, ancor che si domandi quasi tutto quello si contiene nelli primi capituli quali si mandarno più fa a Vostra Eccellenza. In breve adunque, o si verrà alle mani, o si comporrà. Non si sente ancora che quelli di fuore abbino piazze d'importanza, o allianze donde possino sperare aiuto di genti e denari; benchè si dica che aspettino sino a seimila reitri ed alcune genti di questo regno, sollevate sotto il pretesto che si devi trattare della religione; delle quali glie ne mancherà assai, perchè già si vede non si tratta che di riordinar questo regno nelli governi; nè si crede abbino a pigliar l'armi contro il loro Re, massime che per le dichiarazioni nuovamente fatte da Sua Maestà, quali si son mandati a Vostra Eccellenza, si concede a ciascuno viver libero della sua conscienza e sicuro.

Queste Maestà cercono denari da tutti li principi, sì come per l'ultima mia si scrisse, ed hanno ordinato alli lor ambasciadori che ne scrivino alli lor signori, come hanno fatto ancor a me, come vedrà per

spedizione espressa, quando si sarà risoluto certo che si tratta. Desiderono da lei dugento mila scudi. Vogliono far l'obbligo di trecento mila, computandosi il passato credito; offerono dar un assegnamento adesso buonissimo in vero, che rende settanta mila scudi, facendo che si contenti lassarlo quello a chi è obbligato. Io penso aspirino a cento mila scudi, e far l'obbligo del vecchio ancora e dar il medesimo assegnamento, perchè e deputato uno a negoziar meco. Dopo ho parlato con Sua Maestà, e vedo che mi conferma il medesimo; e di più offere un principe fuor di questo regno per sicurtà di cento mila scudi. La Regina m'ha detto, quando questo non piacci a Vostra Eccellenza, che m'offerrà un'altro partito molto d'onore e d'utile, ed il medesimo mi conferma il deputato. Io, stando nell' offerte generali, come devo senza altra commessione, ringrazio d'un tanto buono animo lor Maestà, e dico si parli con fondamento resoluto e chiaro, in scriptis, e con sottoscrizioni: e che s'assicurino, di quanto fondatamente gli sarà proposto ed offerto, che Vostra Eccellenza accetterà, e farà ogni suo potere a favor di questa Corona, e per il parentado, e per la divozione che porta a queste Maestà.

Appresso a Lyon s'intende esser rotta la strada del tutto, ed esser stati presi corrieri e messaggieri a piedi, abbrucciate tutte le lettere: e fra li presi s'intende esser fatto prigione nel medesimo luogo il signor Annibal Rucellai. Pare si dica gl'abbino levate molte belle gioie, e fattoli taglia di venticinque mila scudi. Da queste Maestà s'è mandato in quel luogo un trombetto apposta, per far sapere a quelli che rompono le strade la mente loro.

Iersera si consultò la risposta che porto l'araldo, ed oggi par vadi fuore il Conestabile; che fa credere composizione, ancor che si tenga per certo che si camminerà innanzi così qualche giorno, e per far le cose più mature e salde.

VII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 12 octobre 1567.

SOMMAIRE. — Négociations du connétable avec les huguenots; la Reine veut la paix; irritation du jeune Roi; murmures des Parisiens. On promet aux protestants qui ne prendront pas les armes la liberté de conscience. Lutte d'ambition et d'intérêts divers. Le prince de Condé paraît modéré; mais les autres chefs déclarent qu'ils ont de graves motifs de se défier de la parole du Roi.

Dopo l'ultime mie non passa cosa di più, se non che il Conestabile s'è messo a pacificar il tutto; e si crede seguirà la pace, per essere tale la volontà della Regina, con molta malagevolezza del Re e di questo populo, al quale pare non si sia fatto quanto si poteva; e ciascuno dice che, per le poche forze di quei di fuore, si poteva finire il negozio presto con loro gran danno. Hanno amici e parenti ed uomini di tanta autorità appresso al Re ed al consiglio, che accommoderanno le cose loro assai bene.

Molta gente s'è sollevata per il regno, a tale che tutto è confusione; e delli ugonotti ne sono insieme molti in molti luoghi, ma perchè non si mettino insieme tutti non si sa. Credesi non voglino combattere, se non per la religione loro, della quale non si parla, anzi se li concede il viver liberi della conscienzia, e sicuri; che fa forse deboli questi signori di fuori.

La prima volta che questi signori sono usciti di quà, uscirno con mille cavalli bene armati, e con ottocento altri cavalli non così bene armati, e con infanteria per retroguardia. Di quelli di fuore se ne veddero qualche seicento; e, se bene marciavano all' incontro in una grandissima campagna li uni agli altri, mentre si negoziava che quelli signori si discostorno egualmente dalle loro forze, non s'accostorno però mai ad uno miglio. Oggi questi signori medesimi sono usciti senza forze, ed il Conestabile s'è lassato intendere che questi di fuore vogliono essere buoni suggetti e servitori al Re, ma che vogliono essere sicuri. Sopra di che si dice il Re aver detto : « Altra sicurtà non li darò mai « che la mia parola. »

Si sentono molte passioni : chi per la religione desidera una cosa, chi per l'inimicizia delli Guisi con questi signori di fuore un' altra, chi per maneggiare un' altra; di modo che nessuno cammina se non per l'interesse.

Il sentire in questo punto che il Re fa intendere a quelli di fuore si ritirino, disarmino fra un giorno, e si rimettino in la clemenza sua, altrimenti farà il suo potere contro di loro, mi fa credere tutto sia per accomodato; e, perchè passi con più satisfazione si può di Sua Maestà, si sia per fare tal obbedienza, ancorchè si sparga che non si farà pace.

Per quanto si ritrae del negozio hanno fatto insieme li signori sopradetti dell' una e dell' altra parte, s'intende alla fine essersi partiti in rotta, per non volere fidarsi della parola del Re con le sicurtà proposte. Il principe de Condé dicono aver ragionato molto modestamente, ma li altri signori, in discorrere della voluntà del Re, degli ordini dati e per la guerra e con la pace per il castigo, sono venuti in tanta differenza, mostrando d'esser consapevoli di tutto per pachetti intercetti e per altre strade, che pare, oltre all' esserci partiti in rotta insieme, ci sieno nate alcune parole per la parte di quei di fuore, che il Conestabile gli ha mentiti; di che si sente il Re esser molto lieto. Se saranno aiutati da parte necessaria presto si dovrà sapere. Variano le nuove, secondo l'aria di questo paese, che cambia d'ora in ora.

VIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 14 octobre 1567.

Sommaire. — Audience de la Reine. Emprunt et conditions proposées. La Reine voudrait attirer auprès d'elle le plus jeune fils de Cosme, Pierre de Médicis, et lui ménager en France un grand établissement. Le cardinal Santa-Croce paraît être le premier auteur de ce dessein. Mariages projetés, entre le jeune Pierre de Médicis et Marie de Clèves d'une part, et, de l'autre, entre le duc d'Alençon et la fille de François de Médicis. Le duc d'Anjou, lieutenant général du Roi son frère, s'apprête à entrer en campagne. Orléans est au pouvoir des huguenots.

Alli VIII del presente, ebbi audienza della Regina, la quale, ancorchè sapesse io dovevo andare da Sua Maestà la medesima mattina,

mi fece domandare; e, come comparsi, mi dette audienza ritirata assai, nè mi lassò appena dire cinquanta parole in complimento per li tumulti di questo regno, che mi disse : «Il cardinale Santa Croce ha «parlato con voi di nulla?» Risposi che sì. Subito mi disse : «E bene «vi dirò liberamente; io desidero dal signor duca in queste mie ne«cessità dugento mila scudi, e gli faremo l'obbligo di trecento mila, se «bene gli ene doviamo ottanta mila. Gli daremo l'assegnamento delle «dogane di Lyon, e faremo se ne contenterà quello a chi sono obbli«gate. E se non li piace questo, accomodici di dugento mila scudi, e «noi gli daremo uno stato che faremo vaglia trecento mila scudi, se«condo ho trattato con il cardinale detto, per il suo minor figlio [1], e «ne l'investiremo subito. Quale se me lo vorrà dare in protezione, lo «tirerò tanto innanzi che se ne contenterà. Dite al signor duca che, se «noi abbiamo tirato innanzi il signor Lodovico Gonzaga, duca di Ne«vers [2], che non n'ho da far nulla, che pensi quel farò d'uno del mio «sangue!» Mi disse questo con tanto affetto, che io considerai un gran desiderio in Sua Maestà di averlo appresso, e per sua grandezza, e per desiderio ha, qual mi disse espresso, che continui fra la casa di Vostra Eccellenza e questa Corona una buona volontà, che, per Dio grazia! ci si vede al presente.

Quanto allo stato, io conosco espresso desiderio in la Regina di avere

[1] Cosme avait eu de sa femme, Éléonore de Tolède, cinq fils et deux filles. En 1562, il avait perdu deux de ses fils : Jean, cardinal, âgé de dix-neuf ans, et Garcias, plus jeune de quatre ans. Il lui restait : 1° François-Marie, associé à son père depuis 1564; 2° Ferdinand, que le Pape Pie IV avait fait cardinal à quatorze ans; 3° Pierre, dont il s'agit dans le cours de cette lettre. Les deux filles étaient : 1° Lucrèce, mariée à Alfonse II, duc de Ferrare; 2° Isabelle, mariée à Giordano degli Orsini, duc de Bracciano.

[2] François I[er] de Clèves, premier duc de Nevers et un des premiers capitaines de son temps, était mort en 1562, laissant deux fils : 1° François II, mort d'une blessure reçue par accident à la bataille de Dreux; 2° Jacques, qui succéda à son frère en 1563, et qui mourut lui-même, sans laisser d'enfants, en 1564; et trois filles : 1° Henriette de Clèves, qui succéda à ses frères, et qui épousa Louis de Gonzague, attaché depuis longtemps au service de la France, et dont il s'agit ici; 2° Catherine de Clèves, mariée successivement au prince de Porcien, de la maison de Croy, et à Henri de Guise; 3° Marie, qui épousa le jeune Henri I[er] de Bourbon, prince de Condé.

uno delli suoi appresso, e massime che sia principe, per fortificarsi con simil modi di quà, atteso le differenze ci sono, ed il poco amore che da più parti gli è portato. Il cardinale Santa Croce affezionatissimo a Vostra Eccellenza, in un discorso fra sua signoria illustrissima e me, conobbe una bella occasione di poter farli testimonio del buono animo gli porta; ed accortamente, sopra il sicurare Vostra Eccellenza delli danari gli domandano queste Maestà, propose un tal pensiero. La Regina prese tempo, ci considerò, e rispose con tanto affetto, che, congiungendo sua signoria illustrissima l'interesse di Vostra Eccellenza con il desiderio di Sua Maestà, si fece il negozio suo, e l'ha tirato con rispetto, favore e con molta autorità, avendoci sotto molte considerazioni. E di già s'è pensato che gli si potrebbe dare per moglie la piccola sorella della duchessa di Nevers[1]. Questa principessa è appresso adesso alla Regina di Navarra, e ha per dote d'entrata da quaranta mila franchi, ed è coetanea all' illustrissimo signore don Petro, fratello di Vostra Eccellenza; come ancora detto signore è coetaneo al duca d'Alençon, fratello del Re, qual si mostra più sano e più vivace delli altri suoi due maggiori. S'è tenuto proposito con Sua Maestà, con il tempo si potrebbe dare a quel serenissimo principe la figlia di Vostra Eccellenza[2], e ci si è porto le orecchie. Si discorre dalli devoti di Vostra Eccellenza di quà, che sarebbe un bel comodo vedere monsignore illustrissimo cardinale, mio signore, bene accomodato in Roma, dove alla fine deve stanziare[3]; il signor don Petro di quà; e le Vostre Eccellenze nel loro stato. Questa buona voluntà della Regina fa cadere in tal pensiere.

Lor Maestà hanno scritto, secondo mi vien detto, alle Vostre Eccellenze, ed al cardinale, mio signore, donde si conoscerà il vero lor animo.

[1] Marie de Clèves.

[2] François-Marie de Médicis avait de sa femme, Jeanne d'Autriche, deux filles : 1° Éléonore, mariée à Vincent, duc de Mantoue; 2° Marie, qui épousa notre roi Henri IV. Il s'agit évidemment ici d'Éléonore, Marie n'étant née qu'en 1573.

[3] Ferdinand de Médicis, le très-jeune cardinal.

Non li saprei di nuovo dire di più, se non che è arrivato il signor Filippo Strozzi con forse un mille dugento archibusieri bravi veramente, e qualche compagnia di cavalli. Si vanno mettendo le forze insieme del Re; e presto uscirà in campagna M. d'Anjou, suo fratello; e si giudica, se sono deboli quelli di fuore, si farà pace alla fine in qualche tempo in ogni modo; se sono gagliardi (chè dicono avere grossa partita di danari in Alemagna per avere dei reitri), le cose anderanno più in lungo, e tutto a ruina di questo regno. Si dubita che Orléans, cioè la fortezza, non si perda; che la terra è persa, perchè non vi è da vivere, ed il pachetto per il quale s'ordinava qualche soccorso pare sia stato intercetto, per donde non sarà soccorsa in tempo. Quando abbino quella città con la fortezza, aranno una buona e forte piazza. Hanno preso di più una terra, detta Argenteuil, qui vicina a quattro leghe, dove hanno fatti grandi ammazzamenti di donne e putti, per quel si dice. La terra è sopra la riviera, ma non val nulla.

IX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 22-29 octobre 1567.

Sommaire. — Les forces des huguenots s'accroissent de jour en jour. Intelligences de l'ambassadeur d'Angleterre avec le prince de Condé. Nouveaux pourparlers. L'évêque de Montauban blessé par erreur par les catholiques.

22 octobre.

Tutto il giorno si sente che si piglia qualche luogo, ma di non molta importanza, che fa conoscere che si tende ad impedire li viveri per quà. A quelli signori di fuore crescono le forze ogni giorno ed a piedi ed a cavallo, ma non in modo che possino resistere alle forze regie, quando saranno insieme, se bene aspettono, fra pochi giorni, due mila cinquecento reitri, si dice guidati da un figlio del conte Palatino.

Sono stati fatti prigioni due servitori dell' ambasciatore d'Inghilterra, che risiede a questa corte; pare tornassino diverso Saint-Denis, dove

posa il signor principe de Condé; e mi vien detto che il Re ha mostro d'essere in molta collera con detto signor ambasciatore.

Alli xxvi, andarono gl' infrascritti a negoziare con quei signori di fuore; alcuni dicono che furno da loro deputati per negoziare, e li furno mandati, quali son questi : il maresciallo di Montmorency, il marchese di Villars, M. il vescovo già d'Orléans e M. l'Aubespine secretario. Quello abbino referto non s'intende; che fa credere non si sia conclusione alcuna. Un cavaliere è ito più volte innanzi ed indietro per negozii in scriptis ed in voce; e pare si ritragga che, quanto alla religione, potrà essere, quando si componesse, che non si ministrasse in alcun luogo atto alcuno d'altra religione che della cattolica, ma che ciascuno potessi vivere a suo modo libero della sua conscienzia e sicuro. Vogliono che Vienna fusse ripresa da' cattolici, ed in Montauban s'ammazzassino li cattolici dalli ugonotti; donde fuggendo il vescovo, forse di notte, con qualche cavallo, s'intoppò in cavalleria cattolica; e, essendo domandato « *Qui va là?* » fu risposto : « *Montauban.* » Li cattolici, sapendo che erano li più ugonotti, gli dettero la carica, e dal capitano cattolico fu ferito il vescovo, di che sentì dispiacere, dopo che l'ebbe conosciuto, perchè gli era amicissimo, oltre all' essere quel prelato buonissimo cattolico.

X.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 3 novembre 1567.

Sommaire. — La présence du Roi seule empêche les Parisiens de massacrer les huguenots et la famille du connétable. Prise du pont de Charenton. On soupçonne quelque trahison. Le Pape est disposé à employer tous les moyens pour soutenir la cause des catholiques.

Si tiene per certo che, se non fussi il Re in Paris, che si consentirebbe ad un sacco, e potrebbe riuscire, tanto odio si è conceputo questo populo dalla casa del Conestabile.

Presero, alli xxix del passato, un ponte, detto Charenton, di qualche importanza, che è in sulla riviera, nè è lontano una lega, dove passono ordinariamente molti viveri per quà. Il capitano che l'aveva in guardia, venendo a scusarsi al Re, è stato impiccato. Il luogotenente e l'alfiere sono prigioni. Il capitano detto, in la fine della sua vita, disse pubblicamente assai contro Montmorency, per il comandamento affermò gli aveva fatto che rifacessi un ponte che vi erà; il che sentito dal populo, ha apportato gran dubio della sua fedeltà.

Pare il Re sia consigliato a non arrisicar le sue forze, se non a man salva. Questo consiglio sotto apporta questo danno, che, per occasione ci si porga, non si combatte, non s'escie e non si fa nulla; che fa arditi e sicuri più assai quelli di fuore, che fanno tutto; e dicono che, se in la guerra passata il Re non poteva assicurarsi di molti de' suoi nel combattere, che oggi se ne può assicurar meno. E questo fa credere la confederazione del principe de Condé e li Châtillon da una, e la casa del Conestabile dall' altra; donde il populo dice Gano di Magonza ha tradito Carlo Magno, e casa Magonzese, donde viene il Conestabile, tradirà il Re Carlo piccolo; con molte cose simili. È venuta nuova che a Dieppe, posto di mare, luogo bello e forte, s'è scoperto un trattato per Inghilterra, che ad effettuarlo sicuro non si bisognavano che quattro giorni di più, donde si può fare giudicio di quanto di sopra s'è detto, se la guerra va in lungo.

Oggi è arrivato il signor Annibale Rucellai; e porta da Roma che il Papa farà ogni suo potere una e più volte che potrà, graverà li populi per tal causa, e fonderà fino calici e patene; persuaderà li principi, esortandoli all' aiutare la difesa di questa giustissima causa, come causa comune a tutti li principi cristiani.

XI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 11-12 novembre 1567.

Sommaire. — Condé est averti que lui et les siens seront traités en rebelles; réponse menaçante. La Reine et le grand chancelier. Bataille de Saint-Denis[1]. Blessures mortelles du connétable. Ressources dont le Roi peut disposer.

S'intende che fu mandato un araldo al signor principe de Condé e suoi seguaci, per notificarli, che, se non disarmavano, e fra XXIV ore ritornassino verso le case loro, che s'intenderebbono ribelli, e si procederebbe senz' altro alla confiscazione. A che rispose il signor principe, che, poichè Sua Maestà li voleva mettere in total disperazione, che con il fuoco e con il ferro farebbe dir li lui, e che brucierebbe prima delle sue case, ma che seguirebbe in modo che si vedrà per tutto il regno il danno che ne farà. In deliberare in consiglio questa risoluzione dell' araldo, il Gran Cancelliere ricordò a Lor Maestà che bisogna procedere dolcemente al più che si può. La Regina disse : « Con il « vostro consiglio e giustizia ci avete condotti dove siamo; nè si può con « costoro avere dolcezza abbastanza. » A che rispose il Gran Cancelliere che ha fatto sempre quanto ha saputo, e che se non è il caso in tal servizio, che Sua Maestà metta un altro in luogo suo. La Regina lo guardò senz' altro dire.

Alli x, pare si dicessi che fussi passato la riviera buon numero delli cavalli di quelli signori di fuore, ed in un' altra parte ne fussino andati anche cinquecento a pigliar Poissy, che ha un ponte sopra una riviera, forse per impedire, quando vorranno, il passo a quelli di Fiandra, essendo già passato per là a venire in quà il signor Filippo Strozzi con fino a secento archibusieri; chè più gente non meno quando venne. E si crede per di quà che abbandonassero Saint-Denis, o che lo lassassino con tanto poco presidio, che si potessi avere senza molta pena,

[1] Voyez, sur la bataille de Saint-Denis, les Mémoires de Michel de Castelnau, liv. VI, chap. VII.

in un subito con una buona batteria. E s' uscì fuora in modo, che, scoprendosi le forze degli ugonotti, si cavorno fuori gli Svizzeri con l' altra infanteria pagata, che in tutto l' infanteria non era meno di dieci mila fanti e la cavalleria da combattere passava tre mila cinquecento cavalli con undici pezzi di artiglieria; e così a caso s' augumentorno le cose, che appressatosi assai l' una e l' altra parte in battaglia molto bene ordinate, si risolsero a combattere; e, se bene si comminciò alle XXII ore o poco più, secondo Italia, si fece pero una mezza giornata, essendo morti in tutto più che trecento, e feriti dimolti. Di quà è ferito nella testa dinanzi e dietro di lancia e martello il Conestabile, ed ha un colpo di più dietro in la schiena di pistola. Si messe al capo della battaglia, e volse così vecchio far tutto.

In testa sotto il cappello aveva una poca cosa d' arme, ed il corpo e schiena di corsaletto. Si crede morrà fra un giorno o due. Sono morti alcuni gentiluomini, ma non di carica di quà. Di là si dicono varie cose; e si crede siano morti alcuni buoni capi. Cosa certa è che la battaglia la persero, e si ritirorono in confusione dentro alle trinciere in Saint-Denis. L' artiglieria ne ha guasti di loro assai, e la notte li divise.

È stato un fatto d' arme tale, che, se il giorno serviva, si faceva tanto a caso che era presso che la fine della guerra. Fu bellissima cosa a vedere. L' ambasciadore di Venezia ed io ci andammo; e, per la confusione di questi popoli inesperti che erono usciti a vedere, fuggendosi alla città, ce ne pentimmo assai.

Quelli signori di fuora, alli VIII, lasciorno il ponte a Charenton, bruciando e guastando; e si ritirorno a Saint-Denis, per il che si faceva giudicio che si dovessino ritirare a Orléans o a Soissons; parendo, poichè non possono impedire i viveri a questa città, si risolvessino a partirsi anco da Saint-Denis, dove' vuole l' universale che non siano per stare molto più. Alcuni credono vi stiano per il dubbio che hanno, che nel partirsi non siano abbandonati da quelli, che sono in buon numero, alli quali si dice fu dato ad intendere che in quindici giorni il Re sa-

rebbe prigione o morto, e che si sarebbe accomodato tutto. Il che non essendo seguito, avendo lassato le case loro, i beni e le lor famiglie, lo trovono molto male a proposito per il caso loro. Prima che lassassino quel ponte, il marescial Danville ebbe più volte ed a lungo parlamento con quel capo vi stava dentro, che era M. Claramont di casa d'Amboise: non si sa il particulare. Alcuni vogliono che lo tentasse a passare con quelle forze avea, che erono dodici compagnie fra a cavallo ed a piedi, ma non ne fu altro.

Alli VIII, s'intese che M. de Guise non ebbe da arrivare a Metz, che tutto era assicurato bene dove risiede M. de Vieilleville, e che veniva. Ma di poi si sa che ha ordine, con M. de Tavannes e con il duca di Lorena, d'impedire il passo a quei reitri, che dicono potere essere presso a quattro mila, che vengono in soccorso di quei signori di fuore; che sarà cagione che queste Maestà si risolveranno a levarne maggior partita per lor servizio; e di già, per questo effetto, quando bisognasse, assegnorno al maresciallo Vieilleville cinquanta mila scudi quando partì di quà. Si è chiarito che il Papa ha mandato venticinque mila scudi. Durante la guerra, Nostro Signore li paga sei mila fanti, e, se si sarà davvero, concede a questa Corona la metà de' frutti di un anno di tutti li benefizii di Francia, a che s'andrà ritenuto, perchè le decime ordinarie che si pagano sono gagliarde; e di già il clero ha donato settecento mila franchi in contanti fin' adesso in questi tributi. Dicesi che Nostro Signore gli donerà facultà ancora per tal caso di alienare fino a dugento mila scudi o più vera somma; ma non si crede si entri in questo se non per necessità, perchè hanno queste Maestà modo di avere buona somma di denari. Hanno due quartieri interi delle loro rendite (che importano, per non avere pagato nessuno o pochi di qualche poca somma) da quattro a cinque milioni di franchi.

Restono molto satisfatte queste Maestà del Papa, aspettando anco li cento mila scudi dai Romani, dicendosi di più che d'essi ne verrebbe volentieri buona nobiltà ad ogni cenno di Sua Santità a servire questa Corona in questa guerra.

XII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 14 novembre 1567.

SOMMAIRE. — Conséquences de la bataille de Saint-Denis. Mort du connétable. Le duc d'Anjou le remplace dans le commandement. Prise de la belle-mère et des enfants du prince de Condé. Négociation entamée avec le Roi par Téligny. Cependant les armées se fortifient de part et d'autre. Les Montmorency.

La scaramuccia delli x è riuscita mezza giornata, poichè di quà e di là si verifica essere morti più di cinquecento, e delli feriti che sono stati assaissimi ne va morendo ogni giorno. Di là ne sono morti molto più, ed una dozzina di gentiluomini che ne tenevono conto gli mancono, non essendo riuscita vera la morte del signor Ammiraglio nè del cardinale Châtillon, suo fratello; anzi stanno benissimo. Di quà, per le botte ebbe il Conestabile in quella fazione, morì alli XII; e non si crede si faccino cerimonie. Si manderà il corpo a Montmorency, dove in vita fece fare una chiesa per tale effetto. Morì ancora un nipote del gran priore di Francia, cavaliere di Malta, uomo di molto valore; domandavasi M. Saint-Jean.

Il medesimo giorno delli XII vennero nuove ch'era ripresa la fortezza d'Orléans, ma non fu vero.

In quel medesimo giorno vennero anco nuove che un gentiluomo, governatore di Melun, fece prigioni quattro figli, tre maschi ed una femina, del signor principe de Condé, e la madre di sua moglie; ed iersera furno condotti quà per batello, con cinquecento archibusieri, e buona guardia di cavalleria che assicurava il cammino per terra. Sono messi in palazzo del Re, dove soleva stare il Conestabile.

Il Re ha avuto parlamento con li principi e nobilezza che è a questa corte, ed ha dichiarato M. d'Anjou, suo fratello, sia in luogo del Conestabile, dicendo che si penserà a darli il luogotenente. Alli XIII, quelli signori di fuore mandorno un M. de Téligny, e pare dicessi al Re che quelli signori vorrebbono pace con la sicurezza della vita, delli beni, e

delli loro stati, cioè delli loro gradi, e di potere viver liberi della loro conscienzia; e che l' universale dice essere stato risposto che si disarmi, e che faccino quello conviene verso il loro Signore Sovrano; che allora potranno sperare che il Re usi la clemenza è solita usare con chi procede come conviene.

Pare dicessi quel tale che loro non avevon fatto prigioni. Di quà se ne son fatti alcuni, fra quali vi è di conto un cugino del signor Ammiraglio ed un fratello del vescovo di Noyon, da' quali si deve venir cavando qualcosa del disegno di quelli signori. Sentesi che tutte le forze del regno s' avvicinano.

S' è detto che il signor principe de Condé doveva mandare per staggio il suo secondogenito in Germania. Io non so ancora intendere perchè; essendo per levar reitri, non vedo si devi dare altri ostaggi; e poichè quel figlio è prigione quà, si ragiona che potrà mandare il primo, che era a Soissons fuor de' fratelli.

La morte del Conestabile potrebbe partorire qualche differenza, perchè li Montmorency, che tutti quattro e fratelli s' accorderanno bene insieme, non vogliono obbedire a M. d'Aumale che è in predicamento di luogotenente di M. d'Anjou.

XIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 18 novembre 1567.

Sommaire. — Tous les barbiers (chirurgiens) convoqués au Palais. Conjectures à ce sujet. Instances du prince de Condé pour obtenir une paix honorable; sa belle-mère, prise avec ses enfants, chargée d'intervenir pour qu'il se détache de l'amiral et se rapproche de la cour. L'épée de connétable lui serait peut-être offerte.

Andò un bando che tutti li barbieri si rassegnassino al palazzo; chi crede, per vedere se di questa villa n' erano andati a Saint-Denis a medicare; chi, per aver notizia delli feriti, per il rispetto almeno del dubbio

ci fussino delli prigioni d'importanza non manifestati; e chi dice, per darli ordine che non pigliassino danari dalli feriti in quella fazione, perchè il Re li voleva pagar lui : la vera io non la so; l'ultima si può credere con qualche altra, perche s'è fatto fare a tutte le chiese officio de' morti per li morti in quella fazione.

Comparse un trombetto del principe de Condé, per ricordare la resoluzione dell' accordo, in che insta con molta sommessione, e massime da che queste Maestà hanno in le mani li quattro suoi figli prigioni.

Il signor principe de Condé ha mandato un suo a visitar li suoi figli prigioni e la sua suocera, e ha scritto al Re con tanta sommessione che si fa giudicio, poichè detta suocera ha licenzia da queste Maestà di andare a visitare il signor principe e deve partir oggi, che si farà qualche composizione per ovviare che questo regno non si guasti, e per non mettere in casa tanti stranieri. E pare si possa sentire il desiderio del signor principe, poichè tende solo alla sicurezza della vita e della robba, contentandosi della parola del Re, e consentendo che non ci siano più ministri di religione, ma in casa ciascuno viva libero della sua conscienzia e sicuro.

La suocera del principe de Condé detta di sopra dà intenzione di separare il principe detto dall' Amiraglio, e tirarlo di quà; e forse li offerirà il loco di gran Conestabile, conoscendolo fumoso e mutabile. Sentesi che il principe ha già auto qualche parola con lo Ammiraglio. E per questo pare li Guisi non devino venire così presto alla corte. Le altre forze il Re e la Regina le intertengono così un poco lontane, forse per tale effetto. Manderanno in qualche parte M. di Nemours ancora.

XIV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 21-28 novembre 1567.

SOMMAIRE. — Les huguenots, retirés à Montereau, ont été rejoints par les Gascons. L'armée royale s'apprête à les poursuivre. Les maréchaux de Montmorency et Danville réclament le commandement de l'avant-garde, sous peine de se retirer. La Reine veut contenter tout le monde et perd un temps précieux. Départ de M. d'Aumale; il rencontre les femmes du prince de Condé et de l'amiral, et les laisse en liberté. Ingratitude de la princesse de Condé. Madame de Ferrare cherche à ramener la paix.

Quelli signori di fuore se n'andorno vicino a Montereau, dove temporeggiorno tanto che con loro s'unissero le forse guascone; e si messero fra due riviere; e di quà si sono continuate le provvisioni per andare in campagna, ordinando chi doveva andare con la carica della vanguardia. Il marescial de Montmorancy e il marescial Danville, fratelli, n'hanno domandato la carica loro con molta instanza, e non solo non vogliono principi in compagnia, ma non pure un' altro maresciallo; e dicono, quando non abbino tal carica libera, che loro si vogliono ritirare. Si sta ancora in queste dispute; e la povera Regina, che vorrebbe contentare ciascuno, non si risolve a dispiacerli, nè accomodare quanto bisogni per il servizio della guerra, lassando passare il tempo; che fra qualche settimana si vedrà quanto sia stato di pregiudicio dar tanto tempo, se si uniscono li reitri che si aspettono.

Partì M. d'Aumale per andar dal duca de Guise, suo nipote, secondo l'universale che non so l'intero, mal satisfatto, parendoli non giovare a nulla quà, per le differenze ci sono fra questi capi, e per le irresoluzioni. Per il cammino incontrò la moglie del principe de Condé e quella dell' Ammiraglio, per quel che si dice, e li fece dire che non aveva guerra con le donne, che andassero pur sicure; che non sarebbe detto nulla pure alli loro lacchè.

Furono prese due spie con gentilissimo modo, che spiavano in la sala del Re la partita di M. d'Aumale; e una n'è stata impiccata.

28 novembre.

La principessa de Condé a Soissons fece prigiona una figlia del duca d'Aumale, che era quivi in un monasterio per farsi monaca al tempo, in ricompensa della grazia gli usò quel signore, trovandola per cammino, avendoli fatto dire che era servitore di dame, e che non li arebbe fatto dispiacere alcuno, che passassi pur sicura.

Madama di Ferrara pare sia andata dal principe de Condé; perchè, se bene è ugonotta, li dispiace la guerra contro questo innocentissimo Re; e pare voglia adoperarsi per la pacificazione, alla quale si attende per più strade; e oggi la difficultà consiste in far la pace onorata per la religione, a quel ne sento.

XV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 2-25 décembre 1567.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Les huguenots ont quitté Montereau, marchant à la rencontre des reîtres qui viennent à leur aide. L'armée royale est à leur poursuite. Négociations. La marquise de Rothelin, belle-mère du prince de Condé. Le Roi est mal servi.

2 décembre.

Gli ugonotti hanno rotto i ponti di Montereau, e si sono partiti tutti all' incontro de' reitri. L'esercito regio pare che marci loro appresso, e che il duca de Nevers [1] abbia lo stesso ordine. Si dice che al conte Palatino siano stati mandati dal Re i capitoli che si accordavano agli ugonotti, acciò conosca che essi non si sono mossi per la religione; e che all' incontro gli ugonotti gli abbiano mandato il pacchetto che si prese e si copiò della spedizione che portava in Spagna quel M. Laubespine giovane.

[1] Louis de Gonzague.

13 décembre.

Si crede che il duca d'Alba concederà due mila Spagnuoli al Re di Francia.

L'esercito regio sta fermo da più di venti giorni. Si dice che è nata una sospensione d'arme dalli VIII fino ai X, poi prorogata ai XII; e si crede lo sarà fino ai XIV; che in tanto per l'accomodamento la marchesa de Rothelin, suocera del principe de Condé, s'adopera molto, andando e venendo.

Parlamento fra il principe de Condé e il cardinale de Châtillon da una parte, et M. de Nemours e il duca de Longueville d'all' altra.

22 décembre.

Si crede alla fine in una composizione; perchè la spesa è grande, li umori diversi; l'arme per il Re sono anco in le mani di qualche ugonotto; e li principali cattolici che sono in campo, per qualche rispetto, desiderono pace. Di maniera si può dire che l'età del Re causerà un accordo; perchè non è obbedito, comandando. Egli è di buonissima religione e di migliore intenzione del mondo; ma non basta, perchè tutti li suoi ministri sono vestiti più del loro interesse che del total servizio del Re. Questi principali fanno mercanzia di questo povero regno.

25 décembre.

M. il duca de Nevers si dice essersi congiunto con le forze menava, chi vuole con il campo, perchè non voleva congiungersi con i Guisi, per la diversità delli umori, essendo quel principe molto devoto del Cardinale de Bourbon; e chi dice che s'è congiunto con li detti Guisi, dicendo che l'esercito regio è molto grosso, ed è forza che tenga stretto l'avversario, il quale, dove passa, fa ogni danno con fuoco e ferro crudelmente.

XVI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À COSME Ier.

Paris, 27 décembre 1567.

Sommaire. — Rencontre des deux armées. La bataille est imminente. Le prince de Condé se dérobe par une marche forcée afin de rallier ses reîtres. Conjectures. Le prince passera-t-il la Meuse? L'armée royale, qui a réuni toutes ses forces, l'atteindra-t-elle et le contraindra-t-elle à accepter le combat? On est dans l'attente. Paris se prononce énergiquement contre la paix, et offre spontanément de nouveaux subsides. Le Prince a opéré sa jonction avec les reîtres; il reçoit des renforts des provinces du midi. Le royaume est plein de troupes étrangères.

Si disse il giorno veniente, a dì xxvi, di buon' ora essersi appiccata la battaglia fra li eserciti, e se ne aspettava il successo. Quello era passato fu che M. de Martigues, essendo alla vanguardia, marciava non sperando trovare li inimici, e scoperse trecento cavalli; fu verso la sera; fece halte, e appiccò scaramuccia. Avvisò il duca di Nemours che marciasse con la battaglia, che era qualche una lega lontano; e il duca avvisò M. il generale e fratello del Re; e quel signore subito ne avvisò Loro Maestà, dimostrando che la mattina sperava dare la battaglia; e pregò si facessi orazione per la impresa e per lui, dicendo che pensava fossi venuta l' ora di poter servire al Re, suo fratello.

La notte divise la scaramuccia; e, dopo mezza notte, il generale marciò : la mattina si accertò che il signor Principe aveva marciato a uno fiato con il suo esercito intorno a dodici leghe, e li trecento cavalli stavano per intertenere bisognando, come fecero fino alla notte, e poi marciorno loro ancora, di maniera che il signor Principe marcia a furia; chi dice per fuga, e chi per trovare li reitri suoi, che sarà la vera. Alcuni vogliono che sia passato il suo esercito la Meuse e Mosella fiumi, e lui sia fra la Meuse e Mosella, e il regio di quà. Quando questo fussi, passando il regio, molesterebbe molto quello del Principe, e il congiungersi con li reitri sarebbeli facilissimo. Alcuni dicono che non può essere passato nessuno delli fiumi, per non aver ponti, e, avendo l'esercito regio assai vicino, che non ha modo di passare. In questo caso si spera di combatterli, se li reitri non sono presti loro a passare di quà, li quali

saranno, secondo i più, quattro mila, sebbene si dice di molto maggior numero. Il signor Principe, se non ha disegno occulto, nel ritornare avrà di molte difficultà per i viveri, non passando per paese amico, e perchè l' esercito regio sarà tutto insieme; perchè tutte le forze camminono a quella volta : M. de Guise, il duca de Nevers; e di più oggi è venuto un corriere di Lorena, che pare porti risoluzione e dichiarazione che quel signor duca di Lorena è risoluto di andare con le sue forze dal generale. Le forze sono quattro mila lanzichenecchi e certi pochi cavalli; e il duca di Nevers senza alcuno dubbio si tiene già oggi al campo. Vogliono di più che oggi per il Re siano circa quindici mila cavalli e trentacinque mila fanti con dieci otto pezzi d'artiglieria. Meno di dodici mila cavalli non sono, nè meno di venticinque mila fanti, e tutta buona gente, e quelli principali signori hanno fatto dire quà che oggi, dove possino, sono risoluti a combattere. Sono distanti li eserciti qualche sei o otto leghe, e se non passerà il Principe, si crede che non potrà fuggire il combattere. Si dubita che non passi, e di poi ripassi con li reitri in quà, per lo stato del duca de Bouillon, poichè il generale che era della artiglieria di questo Re governa quello stato, ed è della religione del signor Principe, e suo devotissimo.

Alli giorni passati, si era per resoluta l' impresa per Orléans dal Re. Si faceva generale M. Danville, e gli si davano quattro mila fanti di questa città, e della Touraine buon numero, con mille cinquecento cavalli che si potevano raccorre per quella provincia; e di qui ancora qualcuno, senza dimembrare dell' esercito altri che forse due mila Svizzeri, e di questi non se ne risolveva; poi pare sia andato a morte : la cagione non la so.

Non ho scritto prima questo, perchè prima, con ogni diligenza ch' io facci e facci fare per sapere quel che passa, non ne ho avuto notizia, come non ho avuto notizia prima del soccorso viene al signor Principe, di Provenza, di Languedoc, e di non so che altro luogo. Si dice essere di più che dieci mila soldati, ma quando siano per metà, sarà assai; avendo ardire li populi ancora di volere levarsi e andare contro il loro Re, ancor che si vedino tante forze per Sua Maestà far maravigliare il

mondo. Si può sperare che quelli più capiteranno male, perchè senza errori e attendendo al servizio del Re, per il Re non si può perdere la guerra. Ogni giorno veramente si sente ne capita male, e dicono che è una compassione a vedere quanti morti si trovano per queste campagne; se ne fuggono assai, ed alcuni domandano il perdono al Re. E pare ieri fu perdonato a M. de Genlis, fratello di M. il vescovo di Noyon, che era quello che si partì con buona truppa di cavalli dal signor Principe, e prese il cammino per la Piccardia. Lui è di Piccardia, ed ha un cervello gagliardissimo, arrisicato da mettersi a ogni impresa, il che farà che bisogna averli gli occhi alle mani, e tenerlo lontano. Un' altra volta s'è fatto cattolico, e di poi tornò all' ugonotteria.

Questi uomini di questa città pare che questa mattina sieno stati dal Re, e li abbino detto che di grazia non dia orecchie a pace; che non li mancherà nè denari nè cosa che li bisogni, e che se li bisogna seicentomila franchi davvantaggio a quello hanno dato, che li provvederanno con un tal partito di che non ho notizia; così saranno sino a questa ora a un milione e trecento mila franchi.

L' esercito del signor Principe non passò nè Meuse nè Mosella fiumi; s' accostò alla Meuse, e vicino a Thionville vogliono siano passati i reitri la Mosella, e che con la spalla del signor Principe siano passati anche la Meuse, e si sieno uniti.

L' esercito regio si è ritirato qualche lega in Vitry, dove si ferma per aspettare di vedere il cammino piglia il signor Principe. Le forze del Re sono tutte insieme. Dicesi che in Alamagna sono per questa guerra sollevati più populi in favore del signor Principe, e che di Provenza, Delfinato e Lionese gli verrà anco soccorso.

S' empie questo regno di forestieri, e con qualche lunghezza si manderà in ruina tutto.

30 décembre.

I reitri si sono riuniti al principe de Condé; e dicesi sono sei mila. Si spera poco della pace. M. d'Aumale e M. de Tavannes hanno a seguitare l' esercito del Principe con dieci mila cavalli, dieci mila Svizzeri e dieci mila archibusieri.

XVII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, janvier 1568.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Désordres et désobéissance dans l'armée royale. Entrevue de la Reine et du cardinal de Châtillon à Château-Thierry. Entreprise projetée contre Orléans et bientôt abandonnée. La Reine se rend à l'armée pour y rétablir la bonne harmonie parmi les chefs; son retour à Paris. Rébellion de la Rochelle. Nouvelle négociation en vue d'une pacification.

2 janvier.

Si sta il campo in confusione; e chi vorrebbe combattere si mette per retroguardia, e lontano qualche lega dall' esercito. Le cose passano senza ordine e senza risoluzione. Il maresciallo de Cossé governa tutto, e un M. Carnavalet che è ugonotto.

Se il principe de Condé riceve quel soccorso di Provenza e Delfinato, non si potrà fare l' impresa d'Orléans dai fratelli, marescialli, figli del Conestabile.

In questo punto, il Nunzio mi ha fatto sapere che intende che la Regina va al campo con il cardinale di Bourbon per un avviso avuto in questo subito; per un altro s' intende che ella va a parlare al cardinale di Châtillon.

3 janvier.

Questo sarà solo per dirli che la Regina, questa mattina, è partita di questa città, con il marescial de Montmorency, M. de Rochefort, M. de Lansac ed altri, che faranno cento cavalli. Il cardinale de Bourbon ed il cardinale Santa-Croce gli hanno fatto compagnia; e si crede ritorneranno insieme. E ha menato seco alcune principali dame. Dicono che deve trattare con il cardinale di Châtillon a Château-Thierry, luogo convicino alli due eserciti, qualche composizione. Il che quando non riesca, se bene assai se ne spera, Sua Maestà anderà fino al campo, per accordare le differenze sono nate fra il Marescial de Cossé e M. Carnavalet da una parte, e li altri principali dall' altra.

Quando la pace segua, si crede la Regina non tornerà più di quà così presto, anzi si tiene che il Re partirà di quà. Questi popoli ne sono malcontenti molto. La divisione e la poca obbedienza non può operare in la guerra cosa buona, e in la pace darà presto da fare assai.

P. S. Se la Regina non è stata persuasa a questo viaggio per farla prigione o per farla capitar mal, gli dirà buono.

8 janvier.

A Châlons sono riuniti il cardinale di Lorena, M. de Guise, M. d'Aumale e M. de Tavannes, per prendere qualche risoluzione alla presenza del Re. Pare vi sia arrivato il cardinale di Châtillon.

L'esercito regio è a Saint-Dizier. Fu preso in campo con la croce bianca un valletto di camera dell' Ammiraglio, e si va esaminando; e si dice che l'Ammiraglio lo mandava con lettere al Carnavalet.

L'impresa d'Orléans si raffredda.

Pure si parla sempre di pace; e, sebbene le forze regie sieno di molto superiori, sono si male amministrate, che si spera poco di buono; e pare che l' Ammiraglio abbia tante pratiche, e nell' esercito, e nel consiglio, che si dubita assai.

Dicesi che il soccorso di Provenza per li ugonotti sia nel Borbonese.

11 janvier.

I due eserciti sono distanti fra loro sei leghe. Il valletto (di cui è detto sopra) pare portasse lettere al marescial de Cossé e al Carnavalet, e dicono anche al duca de Nemours. Altre lettere dicesi portasse un lacchè dell' Ammiraglio, preso in campo da gente del cardinale di Lorena. La gita della Regina in campo pare fusse necessaria per li molti disordini che v' erono; che il Montpensier ha avute parole aspre con M. de Nemours, e che il Martigues ha parlato forte contro tutti quelli che non fanno il servizio del Re e di Dio.

A Boulogne si sono sbattute le imagini.

16 janvier.

Tornò la Regina dal campo alli XIII da sera, incontrata dal Re e dalli

uomini di questa città con molti cavalli. Il giorno appresso s'intese che aveva accomodato le differenze di quelli del suo campo, e che tutti uniti desiderono combattere.

20 janvier.

Dicesi che l'esercito de Condé marciava alla volta d'Auxerre, e batteva in tanto un piccolo castello che non volevasi rendere, e, se ci entra, vi saranno crudeltà al solito.

Gli uomini della Rochella, con due terre in costa di mare, si sono ribellati al Re; il governatore, che è ugonotto, voleva mettervi presidio per il Re, ma li popoli non vollero acconsentire.

Parlamenti, a dì XVII, tra Lansac e Morvilliers ed il cardinale de Châtillon al bosco di Vincennes. Ha parlato a quest' ultimo anche la Regina, ai XIX, presso a Paris, e il primo presidente e qualche altro; le trattative si aggirano sulle cose della religione, e vogliono le prediche.

Si vedono preparativi di guerra; il Re ha scritto dodici mila reitri, e parte si è già arrivata. Forse dovrà venirsi a composizione, perchè il Re arrischia troppo combattendo.

Il marescial de Cossé e Carnavalet sono odiatissimi in campo; e sospettansi, specialmente l' ultimo, di tenere informata d' ogni cosa l'Ammiraglio.

21 janvier.

Il cardinale de Châtillon e i suoi chiedono si confermi l'editto della pacificazione passata, e che abbia luogo in perpetuo, et non a beneplacito del Re; che il Re faccia lega co' principi d' Alamagna della setta del conte Palatino; che si paghino dal Re i reitri venuti. È stato risoluto che, se vogliono il perdono, disarmino e mandino via subito i reitri, che essi si ritirino alle loro case, e che non sieno più ministri nel regno nè prediche; altrimenti non si parli di pace. Così si pensa che vi sarà guerra. Si dice essere però stato concesso l' editto della pacificazione passata simplicemente; e forse questo staccherà dal principe

de Condé molti nobili, che solo se mossero per assicurare le cose della loro religione.

Gli ugonotti paiono ora stare di mala voglia.

XVIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 31 janvier 1568.

Sommaire. Audience de la Reine. Entretien confidentiel; explication de la conduite qu'elle a tenue. Examen de la situation des affaires.

Alli xxviii di questo andai all' audienza, avendo anche dopo il ritorno della Regina dal campo mandatomi a vedere, come credo facessino le Loro Maestà alli altri ambasciatori ancora; e in buon proposito mi domandò quello il Signor Duca sentiva di questa guerra. Gli risposi che le Loro Eccellenze attendevano con gran desiderio qualche proposito di valore, poi che s' intendeva così bella armata per il Re essere insieme. Mi raccontò tutta la guerra passata, e le ragioni perchè fu forzata fare la pace; e che adesso gli pare d' essere in altri termini, e spera far conoscere al mondo che questa guerra si finirà con quel grado d' onore che conviene a questa Corona. E mi disse : « Potete sicura- « mente scrivere che c' è poco modo di far pace. »

Con tutto questo io credo che, accordate alcune cose principali, si farà composizione; sebbene, per essere aiutata Sua Maestà, ci sarà difficultà grande. Ma le difficultà di quei signori che sono al campo, li diversi umori, l' interesse de' parentadi con il signor principe de Condé e con la casa Châtillon, li desideri di grandezze e la poca ubbidienza che prestono a questo Re, per l' età, ed il poco amore che portono alla Regina, sforzeranno queste Maestà a fare qualche resoluzione.

Alla fine io dissi a Sua Maestà che m' assicuravo che sempre arà potuto conoscere la buona voluntà di Vostra Eccellenza; e che, se li avesse negato cosa alcuna, poteva essere perchè avessero animo di darli

altra sorta d'aiuto, più certo e più necessario per il servizio di Dio e aiuto di questa Corona; perchè di già avevo inteso che M. di Narni aveva dato intenzione in Venezia, e quà ce ne sono avvisi, che Vostra Eccellenza voleva, a richiesta di Nostro Signore, dare infanteria e cavalleria più tosto che denari.

Mi tenne ragionamento Sua Maestà per più di mezza ora, e con tanta amorevolezza che mi volse ristorare della poca commodità che mi dette per l'altra. Mi mostrò che era mal contenta di non avere appresso persone da potere fidarsi in qualche resoluzione bisognerebbe; e che bisognava facessi al meglio poteva; nè mai pensò questa guerra durassi tanto, confessandomi di molte occasioni perse; e che oggi, quanto al combattere, bisognava andare molto pensatamente. Dissemi li reitri per il Re non essere congiunti, e che molti gentiluomini si partivano dal campo del Re suo figlio. Al che risposi alcune cose secondo li umori mi pare conoscere di quà, e presi licenza.

Innanzi io partissi, volle io sapessi che il cardinale de Châtillon portò resoluzione del consiglio : che il Re voleva essere giustificato della giornata di Meaux, essendo stato causa quella loro armata che il Re ebbe a partire come fece in fuga, e alla presenza di tutti li ambasciatori. Mi disse domandava il cardinale detto che fussino pagati li reitri, e che resolveva il Re non ne voler far nulla, in modo alcuno; perchè non vuole imparino a venire così facilmente in questo regno, per rubbare e essere di poi pagati. Mi mostrò che diceva il cardinale detto che in renderli sicuri, il signor Principe e l'Ammiraglio con li seguaci volevono la parola del Re, e una espressa deliberazione del Parlamento di Paris; e che, essendoli domandato che sicurtà arà il Re d'una nuova sollevazione a loro beneplacito, non ha saputo dire il cardinale altro, se non che la sicurtà sarà le lor teste.

E così mi mostrò le differenze essere gagliarde in le composizioni, fuor delle cose della religione; la quale a una parte serve d'occasione e di colore; all'altra non darà impedimento alla composizione; parendo che ora non si possa più tanto pensarci, per facilitare che la nobiltà che segue il signor Principe si acqueti e torni alle case sue.

XIX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

(EXTRAITS.)

Paris, février et mars 1568.

SOMMAIRE. — Les reîtres de l'armée du Prince. Tentative d'assassinat sur la personne du cardinal de Lorraine. Prise de Blois par les huguenots; leurs progrès en Touraine. La Reine de Navarre en Guyenne. Grave blessure du duc de Nevers. La Reine, favorable à la paix, engage le duc de Nemours à se faire l'interprète de ses désirs à cet égard. Vive opposition du Roi. La paix faite, on espère détacher Condé des Châtillon. Exigences toujours croissantes des protestants. Paix de Longjumeau.

4 février.

Le cose della guerra nell' esercito del Re vanno freddamente. Si fanno tentativi di staccare i reitri del principe de Condé, che non li paga, offerendo loro denaro.

7 février.

Gli eserciti marciano; e, se il principe de Condé sarà primo a Montargis, guadagnerà il passo per essere o a Paris o a Orléans.

Sono state tirate archibusate al cardinale di Lorena in cocchio, ed è morto uno che stavagli seduto accanto.

10 février.

L'esercito regio s' avvicina a Paris, ed il serenissimo generale giungerà in serata a Montereau.

I reitri del principe de Condé hanno disfatto certi cavalli del principe di Savoia e la compagnia di cento cavalli del signor Enea de' Pii di Ferrara; il quale è rimasto prigione, ed è malissimo trattato.

Confusione, carestia e mortalità in tutto il regno.

14 février.

Blois è caduta in mano degli ugonotti, salve le vite e le persone, dando sei mila scudi. Dicono però esservi stati ammazzati preti e frati; e gli ugonotti si sono volti ad Amboise. Il paese di Touraine va male tutto, e fuggono i cittadini da Tours. Saumur si tiene pure per le ugonotti, e ogni giorno guadagnano paese.

Il principe de Condé dicesi in Orléans, donde cava danari; si pensa farà l'impresa di Bourges. Anche la Regina di Navarra fa del male e guasta la Guyenna; e si dubita della Brettagna e poi della Normandia. Non v'è nè ordine nè buona voglia nell' esercito regio. La Regina, se non il Re, andrà al campo. Nissuno obbedisce.

17 février.

Si fanno grandi consigli da quelli del Re. Presto s'uscirà in campagna.

I Provenzali, che presero Blois, volevano andare a Tours; ma i popoli, rompendogli argini del fiume, hanno allagato il paese, senza rispettar le raccolte. Pare che ora voglino andare a Chartres, e che vi anderà anche il Principe.

Ragionasi di parentadi tra casa Guise e quella dei Châtillon.

21 février.

Gli ugonotti vollero romper la strada al duca di Nevers, vicino a Nevers, dove andava a vedere la sua consorte; il quale, vedendosi assalito anche da numero maggiore del suo, dette dentro e combatte due o tre ore; e gli ugonotti si ritirarono con perdita. Il duca restò ferito d'una pistolettata, e gli fu ammazzato il cavallo.

27 février.

Io ho di buon luogo e non comune, che la Regina opera con il duca di Nemours, che si mostri caldo e favorisca la pace, senza lassare di fare ogni officio, e che non guardi a rispetto che sia; nè guardi, se in pubblico lei la dissuade facendo affronto a quello che la favorisce, perchè giudica debba farci così, a fine la segua per quiete di questo regno. E per questo si vede che la Regina non ardisce risolversi, per amore del Re, che sta ostinato, e desidera gastigare li ribelli e nemici. Sua Maestà è sanguinea di natura, e gli è anche mostro qualcosa, di maniera che si trova difficile; e ha detto di più fino alla presenza della Regina, essendogli ragionato della pace : « Voi mi volete sforzare a far

« pace. Io non la manterrò, perchè voglio gastigare i miei nemici; e mi « ricorderò di chi me la persuade. » Si pensa che il duca detto pigli questa impresa con speranza di riuscire gran conestabile; a che crede consentiranno li Guise, come parenti, e li altri, come amici fatti prima per mezzo del già Gran Conestabile, e preservatiseli poi sempre accortamente.

28 février.

Le pratiche di pace continuano; e pare si farà. L'Ammiraglio è di tanta invenzione, che desidera mettere il mondo sotto sopra, e ne farà ogni opera, quando possa molestare qualsiasi potenza cattolica per qualsivoglia strada.

1er mars.

Il duca di Nevers è in pericolo di vita. M. de Martigues, per l'inimicizia che ha col fratello di Montmorency, tenendolo per poco fedele al Re, l'ha voluto ammazzare con saputa della Regina, la quale non ci ha voluto mai consentire.

13 mars.

La corte spera, durante la pace, di disunire il principe de Condé dall' Ammiraglio, e unirlo alla fede cattolica e ai Guise; e questi ci consentono facilmente.

19 mars.

Gli ugonotti, conosciuta la disposizione delle Loro Maestà per la pace, chiedono ogni giorno qualche cosa di più. Il Re confida nella Regina madre, e dice : « Si lassi fare a lei, chè si vedrà che la pace sarà « buonissima e non si romperà più. » Perchè gli pare mille anni di poter girare per il regno, e andare a caccia.

La pace non va a genio a nessuno, e pure non si vuol far guerra; e le cose sono a tale ridotte che pace ad ogni modo si farà.

23 mars[1].

La pace non si pubblica ancora, se bene si tenga per conclusa. Il

[1] C'est le 23 mars que fut signée la paix de Longjumeau; elle fut enregistrée au parlement le 27 mars.

principe de Condé ha guadagnato molto per la religione sua : Che in Provenza si facesse quello che in altri parti del regno in materie religiose; e che, dove erano prediche, fussero anche scuole pei ragazzi; e gli si è concesso di fare un sinodo, con l'assistenza d'alcuni deputati del Re. Pare che il Principe potrà fare fino a trenta cavalieri dell' Ordine di San-Michele. In fine ottiene ciò che vuole.

26 mars.

La pace pare si pubblicherà il XXIX al più lungo; e, verso il XV di aprile, i reitri ugonotti saranno fuori del regno.

Si sollecita in Paris un accatto che importerà un milione e quattro cento mila franchi.

27 mars.

La pace è fatta. Nella mattina le Loro Maestà hanno desinato al palazzo della corte del Parlamento, e chiamativi tutti i presidenti, consiglieri e uomini di roba lunga, e vi si sono letti i capitoli della pace.

29 mars.

Si volle nei capitoli moderare da' quei del Parlamento qualche parola, che importava troppo autorità al principe de Condé; non si voleva accordare le scuole de' ragazzi, nè meno volevano si dicesse il Principe tanto innocente : ma non se ne fece nulla.

Ora si aggiunge che, tornato il maresciallo Montmorency, porti nuova esser rotta la pace, e in modo che sarà difficile trattarla di nuovo; e pare si domandi, dopo tutti gli accordi, la piazza d'Orléans, la quale hanno fortificata e munita, e vogliono tenere alcune compagnie per loro guardie; e chieggono più denari per i reitri. E tutto ciò, perchè vedono desiderarsi tanto la pace, e sperano avere a ottenere molto di più. È stato risoluto in consiglio del Re che Orléans non si dia; ma pare sia stato accordato che ritenghino Blois.

Escono pasquinate in pregiudizio e biasimo della Regina.

XX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, avril et mai 1568.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Dernières conventions pour l'exécution de l'édit de pacification. Malaise général et défiance. Le Roi et le duc d'Anjou éloignent les huguenots de leur service. Certaines villes refusent de les recevoir ou de les tolérer. La Rochelle prétend se garder elle-même. Assemblée secrète des huguenots à Orléans; révélation d'un gentilhomme converti au lit de la mort. Confession du médecin du maréchal de Bourdillon. Préparatifs de guerre du prince de Condé et de l'amiral. Les huguenots s'enhardissent; les reîtres ne sont pas sortis du royaume. Menaces adressées par Condé au cardinal de Lorraine.

2 avril.

Alla Certosa nei subborghi di Saint-Germain, dopo l'accordo fatto, andarono il cardinale di Châtillon, La Rochefoucauld, Bouchavannes, il Re, la Regina, M. fratello del Re e il cardinale di Bourbon; e fu fatta riverenza alle Loro Maestà. Il Re non fece buona cera al cardinale di Châtillon.

I reitri avranno dugento mila franchi più di quelli che erano stati loro accordati. Dalli Svizzeri in poi il Re disarmerà tutto; e, finchè non si disarmi, il principe de Condé avrà Blois in mano. Fra un mese tutto dovrà essere accomodato.

Il fratello del Re riforma la sua casa, e non ci vuole ugonotti, e nè meno li vuole nelle terre che gli sono state date libere.

9 avril.

A giudicare dagli andamenti, pare che, se pace si fa, sia per necessità e di viveri e di obbedienza; ma non v'è confidenza nè allegrezza, e si dubita di poco stabilità. I reitri del Principe se ne vanno tanto adagio, che pare loro dispiaccia di uscirne. Il Condé chiede una piazza, e modo di mantenere alcuni gentiluomini e una guardia di archibusieri, dicendo suoi sono mal visti.

A Orléans, col pretesta della Cena, fu fatta una assemblea molto grande, e vi si presero concerti.

Tutti stanno di mala voglia, perchè nulla è fermo. Si dice che in qualche parte del regno non si voglia accettare la pacificazione. In Guascogna v'è stata sollevazione nuova di ugonotti.

Il Re nel suo servizio vuol liberarsi degli ugonotti che ha in casa.

18 avril.

Poichè alcune piazze non vogliono ricevere ugonotti, il principe de Condé e l'Ammiraglio hanno fatto intendere alle Loro Maestà che non si eseguiscono le condizioni della pace, e si lamantano che ogni dì ammazzano qualcheduno di loro. Si teme che, andando il Principe in Piccardia, non s'impadronisca de la Fère, piazza bella e forte, o andrà dalla Regina di Navarra. Ognuno teme di nuovi tumulti in breve. Fu abbruciata una badia al cardinale de Guise.

24 avril.

Il principe de Condé è corteggiato e accarezzato per tutto. Orléans è stato consegnato al principe Delfino[1]; e, nella cerimonia del Giovedì Santo, vi fu qualche scandalo fra cattolici e ugonotti.

Toulouse, Rouen, Tours e Lyon non vogliono ugonotti; ma bisognerà li accettino per amore della pace. In Amiens è stato pure rumori.

A Paris è stato spogliato un prete e stregghiatolo bene con la stregghia da cavalli, poi lavatolo ben bene con aceto e sale, e alla fine ammazzato : opera degli ugonotti.

2 mai.

Pare che il principe de Condé col d'Andelot voglino accostarsi alla Fiandra. Il Re ha fatto dire al Principe che si stupiva ch' egli andasse con tanta truppa; ed egli ha risposto essere le sue genti ordinarie, per la propria sicurezza e per l'obbedienza del Re.

Alla Rochelle non vogliono forze dentro, e vogliono guardarsi da

[1] Fils de M. de Bourbon-Montpensier.

loro, perchè dicono avere capitoli concessi loro dal Re, quando ultimamente tornò da Bayonne; e che, se hanno ammazzati o cacciati cattolici, lo hanno fatto perchè erano loro nimici.

La Regina è malata.

6 mai.

Si viene a dire che a Orléans è morto un gentiluomo ugonotto, favorito del signor Principe; il quale, nell' ultimo della vita, ravveduto e tornato cattolico, ha fatto testamento e istituito il suo figliuolo erede, con condizione che reveli a Loro Maestà, come, nella Cena che si fece a Orléans dalli ugonotti, in così grande assemblea come per altre ho scritto, si risolse che si dovesse ammazzare la Regina principalmente, il Re e li fratelli; donde si può fare giudicio che confidenza ci sia.

È morto il medico che curò il marescial Bourdillon; e, alla fine della sua vita, pare abbia confesso in un clistero avere avvelenato quel signore.

10 mai.

Continua l' indisposizione della Regina.

Il principe de Condé e l'Ammiraglio raccolgono munizioni, denari e cavalli per guerra; e pare da Ginevra s' abbiano promesse di più migliaia di scudi. Paris è piena d' ugonotti; e dicesi si comminci a predicare di nuovo ne' subborghi, non ostante l'editto. Si intende che gli ugonotti hanno ordinato si divida il regno in quattro parti, e che essi abbiano sempre armati, e pronti avvisi. I reitri chieggono altri denari; e pare lo facciano per non uscire dal regno, d' accordo in qualche disegno secreto del principe de Condé.

È stato a Orléans stampato un libro a modo di pasquinate, pieno di insolenze bruttissime contro delle Maestà Loro, e di altri principali cattolici.

A tutti li ugonotti sono state ivi tolte le armi.

A Vienne gli ugonotti sono stati ammazzati; e non ne vogliono per alcun modo.

21 mai.

Il principe de Condé ha scritto al cardinale de Bourbon che faccia

sapere al cardinale di Lorena, che, se non parte dalla corte per lasciar governare a chi tocca, egli sarà forzato venire a un tratto in persona; e che, se lo trova con veste nera, gliela farà rossa col suo sangue. E di già si sa che il cardinale di Bourbon ha mostrato che il cardinale di Lorena, per non far fare qualche pazzia a quel Principe, consideri se fussi bene all' appartarsi un poco. Il cardinale di Lorena ha fatto il suo consiglio, ma la risoluzione di partire non si sa. Si amano così poco questi principi insieme, che ogni parola di poco rispetto che passi non è nulla.

M. de Martigues è stato fatto duca d'Étampes, e ha dato Martigues al Re.

In Paris è stato preso uno capitano che andava subornando uomini; e ne aveva già subornati qualche cinquantina per inviarli al signor Principe, per il suo servizio o per dove gli fussi comandato.

Ordine in Paris che gli ugonotti che vi capitano siano disarmati; perciò quelli che v' erano tornati se ne vanno.

XXI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, août et septembre 1568.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — On redoute l'intervention du prince d'Orange dans les affaires de France. Préparatifs alarmants des huguenots. Maladie et faible complexion du Roi. Mesures de rigueur prises à Paris contre les huguenots. Le Prince de Condé a repris les armes : il s'excuse auprès du Roi et du duc de Savoie sur la nécessité; il se plaint que M. de Tavannes a eu l'ordre de le saisir en trahison; il se dirige sur la Rochelle; il dispose de forces nombreuses dans le royaume; il aura recours aux Anglais, aux Allemands, aux Turcs eux-mêmes, s'il le faut. Pourparlers inutiles avec le cardinal de Châtillon. La reine de Navarre se déclare; on croit à une alliance de famille entre son jeune fils et Condé. Triste situation du parti catholique; ressources insuffisantes du Roi. Édit proscrivant tout autre culte que le culte catholique, sous peine de la vie. Cet édit produira peu d'effet.

23 août.

Di quà crescono i sospetti, e si teme in effetto che il principe d'Orange non venga in Francia, pensando collo svernar di quà far frutto

per il principe de Condé, e poi insieme andarsene in Fiandra. E si dice che opererà almeno che, se accordo ci capirà, per essere una medesima causa di Fiandra e di Francia, che si potrà sperare nel perdono del Re Cattolico per quel principe.

Intanto le cose patiranno molto di quà. Si sente a Châtillon-sur-Seine esservi buon numero di cavalli ugonotti, e per tutto si sente vanno mettendosi insieme, mentre dal lato del Re ci fanno provvisioni debolissime.

Si dice che si leverà il governo al maresciallo Montmorency. Il Re è malato da qualche tempo; egli è molto debole; e non vuol cambiar aria, se non va in qualche altra parte, per non parere di tornare in Paris per paura. Si tiene per certo in una mattina, e presto, abbiasi a sentire qualche gran fatto.

Della parte del Re è poca risoluzione. Si dice che in Paris è fatto un ordine che nissuno ugonotto esca dalla città; e che, essendone ritrovati, possano essere impunemente uccisi.

Paris, 27 août.

Il principe de Condé è in campagna con tre mila cavalli, e ha mandato a scusarsi col Re, per essere stato sforzato a ripigliare le armi, perchè gran numero de' suoi voleva prenderlo prigione se non le prendeva. Si serve di questo colore, e pare s'incammini verso Orléans.

Dicono che il Principe e l'Ammiraglio hanno mandato un capitano Bricquemaut, loro maestro di campo, dal duca di Savoia, per scusarsi, che, se lor pigliano l'arme di nuovo e vicino al suo stato, non è per fargli danno, ma per fortificarsi dalle persecuzioni che gli fanno i ministri di Sua Maestà.

Paris, 30 août.

Il principe de Condé partì di Borgogna coll'Ammiraglio, e menò la moglie e i figli, e per sua sicurezza mille cinquecento cavalli e certe fanterie con alcuni pezzi d'artiglieria. Passò la Loire, e andò a buone giornate verso la Rochelle, dove pare voglia mettere la moglie e i figli al sicuro, essendosi impadronito di quella piazza bellamente, col mezzo

di M. de La Rochefoucauld, che con buon modo vi è dentro con la sua casa. Ha inviato a Paris la marchesa de Rothelin, facendo intendere al Re e alla Regina che M. di Tavannes, che gli era vicino, cresceva ogni giorno di forze per farlo prigione, e che lo può mostrare molto bene[1]. E però che, se questo era di mente del Re, che lui era risoluto ruinare questo regno in quel modo che poteva, e Loro Maestà, andandosene in luogo dove aveva tanti amici che li bastavano a star sicuro e rovinar tutto; quando che nò, che egli aveva il modo di gastigare, come voleva fare, e M. di Tavannes e tutti i suoi nemici.

Accenna quella marchesa, che si chiamerà Inghilesi, Alamanni, e, non bastando, Turchi; e, se la guerra ha da seguire, che di Provence di Languedoc e di Gascogne metterà tante forze insieme, che, oltre ai forestieri che pensa avere, che spera far facile ogni sua impresa, buttando anche un motto del principe d'Orange. Si crede che fra un mese sarà in campagna assai gagliardo.

Il Re è sempre malato. Il cardinale Châtillon chiese alla Regina di rinunziare ai suoi beneficii, e gli fu risposto non potersi assentire senza il Papa, cui non si poteva parlare stando le cose così; che però si lasciasse vedere in corte, il che doveva fare anche il principe de Condé. Il cardinale riprese non potervi andare, standoci i nemici suoi e del Principe, se non con grandi forze. Fu detto che potevano dare ostaggi, ed essi offrirono M. Danville e il Cossé marescialli. Rispose il cardinale ne riferirebbe al Principe; e la risposta finale è stata la partenza di quest'ultimo. Si sente che dove passa il Principe cerca di lasciar presidii.

Paris, 2 septembre.

La pubblicazione che hanno fatta li ugonotti, che la Regina di Navarra e il principe, suo figliuolo, si siano dichiarati ugonotti, ha tagliate le braccia alli inanimiti cattolici, che volevano impugnare quelli della religione; e per lo incontro ha dato tanto ardire alli altri, che me

[1] Voyez les Mémoires de Tavannes (Collection Petitot), t. III. p. 35.

fa credere il parentado tra il principe di Navarra e quel de Condé sia seguito, di dubiosi che ne eravamo prima; e tanto più lo teniamo per fermo, quanto oggi s' è ratificato la Regina di Navarra avere incamminato due mila cinquecento Guasconi alla volta di Tours, per trovare il principe de Condé. Non ne dà noia punto l' esser fatto generale del campo d' ugonotti il principe di Navarra; bene ne dà fastidio molti principali di Francia a bruttarsi della religione, si come ultimamente ha fatto M. il Grande, con dissimulazione d' essere stato fatto prigione dal d' Andelot. Al quale fu ammazzato dal Martigues da cento cinquanta vivandieri e bagaglioni. Quando M. d' Ars arrivò in corte, che dette nuova aver disfatte otto insegne, tutti ne rallegrorno; poichè s' è divertito in cento cinquanta uomini solamente, tanto maggiore è stata la tristezza.

Il Re fa gran provvisione, per volere estirpare questa setta del suo regno. La città di Paris gli dà trecento mila franchi sopra l' allienazione de' beni temporali che tengono li ecclesiastici. La Provence gli dona cento mila franchi, de' quali la città di Marseille ne ha sborsati cinquanta mila per far soldati da mandare a Orléans, a unirsi col campo regio; altro di fermo per ora non si vede. D' altronde non se ha speranza di aver denaro, essendo sicuri che il signore mandato dal duca di Ferrara non riporterà un liardo. Stiamo con speranza, nè siamo senza paura, vedendosi due contrarii al bisogno di questa guerra : l' uno non esservi denari; l' altro essere governata da sei o sette giovani di pochi denari e di manco seguito, che sono : Montmorency, Danville, Filippo Strozzi, Brissac, Cossé e Lansac; Anjou e Guise che avrebbero qualche poco di corpo di poter fare, sono poco creduti. Se la bontà d' Iddio non provvede per altra strada, converrà lassare la pratica, e ritirarsene verso voi, per essere più sicuri. Quel che se ne intenderà davvantaggio, non si mancherà d' avvisi.

Alli XXVIII del passato, con molta solennità e festa, fu pubblicato, innanzi al cospetto del Re Cristianissimo, un suo editto : che nel suo regno non si predichi, nè si assembrino nissuna sorte di gente, sotto alcun pretesto di religione o di altra legge; anzi che vivano conforme alla

Apostolica Sede Romana, sotto pena della vita e confiscazione de' loro beni [1].

Paris, 30 septembre.

Avvisi. — Il Re e la Regina stanno bene. Le forze regie cominciano a raccogliersi; fra un mese arriveranno sei mila Svizzeri per il Re.

L'Ammiraglio e d'Andelot hanno preso parecchie terre e v' hanno giustiziato un trenta gentiluomini con il governatore del Re. Un figlio del quale è stato salvato, perchè bambino; altrimenti l'avrebbero fatto morire. Dove giungono gli ugonotti, fanno la notomia ai cattolici, especialmente ai religiosi. La Regina di Navarra s'è unita col Condé e sta nella Rochelle, dove ha portato più di due mila buoni archibusieri, e alcuni cavalli. In Piccardia gli ugonotti hanno più che mille dugento cavalli e quattro mila fanti. Gli ugonotti si maravigliano come il Re abbia ardito di aver fatto pubblicare li editti; e si dubita che essi abbia a produrre disperazione e non pentimento.

XXII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, novembre-décembre 1568.

Sommaire. — Le Roi et la Reine à Orléans. Peste à la Rochelle. Le duc d'Anjou dans le Poitou. Les huguenots à Bordeaux, massacrés par Montluc. Le prince d'Orange s'approche des frontières de Picardie; son langage menaçant. Paris réclame la présence du Roi. Emploi des biens confisqués sur les huguenots. Emprunts au duc de Toscane, à Venise, à Rome. L'armée royale indisciplinée; l'amiral compte en tirer parti. Le prince d'Orange attaque par le nord, tandis que Condé tient le duc d'Anjou en échec près de la Rochelle.

6 novembre.

Si parla di peste a la Rochelle con qualche danno.

8 novembre.

Il Re et la Regina arriveranno oggi a Orléans, e spediranno subito

[1] Lorsque cet édit fut publié, le chancelier de l'Hôpital avait quitté la cour et remis les sceaux, qui furent donnés presque aussitôt à l'Italien Birague.

tutte le forze che hanno a guardia a un castello dell' Ammiraglio, non molto lontano di qui, per averlo in mano; essendo ricetto d'uomini che fanno molto male. Il castello è Château-Renard, donatogli dal Re col solito uso per nove anni, dopo i quali si rinnova la donazione.

Nella Rochelle è morta di peste una figlia dell' Ammiraglio.

Nell' andare Monsignore, primo fratello del Re, per unirsi col duca de Montpensier, il principe de Condé gli fece un' imboscata, vicino a Poitiers, di otto cento cavalli, per farlo prigione; ma non vi riuscì, perchè avea l' altro due mila Svizzeri e secento cavalli. Il detto fratello del Re ha fatto sapere a Sua Maestà che desidera un tal suo cavallo di guerra, perchè, come ha visitato il campo, vuole andare a trovare li nimici, e abbassarsi la visiera, e combatterli in ogni modo.

A Bordeaux v'era un trattato, che venuto a notizia del Montluc, l'ha dissimulato, tanto che, per una porta di quella città, ha lasciato entrare gli ugonotti; e poi all' improvviso li ha fatti ammazzar tutti, e tagliar la testa poi ad alcuni presidenti e consiglieri di quella città consapevoli del trattato.

12 novembre.

L'esercito regio e quello del Condé sono prossimi fra loro; e d'ora in ora s'aspetta un combattimento.

15 novembre.

Il principe de Condé non vuol combattere, e s'è ritirato verso la Rochelle; ma vuolsi sia fatto per arte, per trattenere l'esercito regio in quelle parti, e agevolare la via al principe d'Orange.

17 novembre.

Pare che il principe d'Orange si volga verso Saint-Quentin. Il Re muove i suoi incontro a lui.

20 novembre.

Si crede che il principe d'Orange non potrà far belle cose, e che non gli riuscirà unirsi al principe de Condé.

21 novembre.

Il Re aveva fatto intendere al principe d'Orange, che voleva sapere

come s'accostava al suo regno; che se eragli amico, lo avrebbe fatto provvedere dell' occorrente; se nò, gli avrebbe provato che aveva torto. La risposta fu ch' ei vuol passare per tutto il regno di Francia a suo piacere, e che passerà, quando gli torni bene, per mezzo di Paris; per andarsene in Spagna, quando gli piaccia. La guerra pare abbia a esser lunga.

28 novembre.

Il Re ha levato dalla città d' Orléans, nella sua partita, cento mila franchi : sessanta mila dai cattolici, e quaranta mila dagli ugonotti.

Paris vuole il Re nel suo seno, e offre denari e più migliaia di fanti per questo.

29 novembre.

Il principe d' Orange ha passato l' Oise, e pare se ne vada in Alamagna.

2 décembre.

Si preparano genti per spedirsi contro al principe de Condé, e combatterlo se vorrà accettare, o racchiuderlo in qualche luogo.

Ora ogni cosa è in bonaccia; e, se non si giuoca la disperazione di dar la Rochelle a Inghilterra, potrà seguire qualche accordo.

Il cardinale di Lorena ha dato speranza al duca di Nevers di farli fare il tutto a Paris, in assenza del Re; e l'ha fatto venire alla corte.

3 décembre.

Trattasi di vedere se il Re può attribuirsi l' entrate e beni confiscati degli ugonotti; massime sapendosi che li vuole convertire in restaurazioni e reedificazioni di chiese, e forse, per quel vien detto, donarne una buona parte al principe d' Orange; e si crede che alla fine se li attribuirà, perchè, se bene nel coronarsi giura non attribuirsi nulla di queste confiscazioni, si pensa che per tali casi non contravenga al giuramento.

6 décembre.

Proseguono trattative tra il duca di Firenze e la Corte di Francia per imprestiti di danari.

Il principe d'Orange non è ancora passato in Alamagna; e pare si trattenga, o per qualche donativo che speri della corte, o per unirsi col duca de' Deux-Ponts e Casimir, o anche col principe de Condé. Gli eserciti in tanto occupano gran tratto di paese, ma non mostrano intenzione di combattere. Non v'è punto disciplina in quello regio, ciò che partorirà qualche grave disordine.

Si fanno intanto grandi provvisioni di denari co' Veneziani, col Papa, e Toscana, impegnando le gioie.

29 décembre.

È venuto avviso questa notte, che il principe d'Orange, con tutto l'esercito suo, ha passato il fiume de la Marne, senza impedimento alcuno, per cominciare ad effettuare quel suo disegno. Il Re si partì da Melun, per tornarsene in questa città, o per trattenersi a Saint-Maur o a Vincennes, lontano di qui una lega, a provvedere a tutto quello che farà di bisogno, e per rompere i disegni dell' avversario.

Questa passata potrà esserci di qualche travaglio. Dio sia, che ponga la sua santa mano in aiuto e difensione della sua religione e di questo regno! Che veramente si truova in gran fastidio.

Li due eserciti di Monsignore d'Anjou e del principe de Condé, s'intende che sono lontani l'uno dall' altro intorno a dieci o undici leghe; e che l'Ammiraglio dà grande speranza alli suoi, che presto vedranno cosa che piacerà loro. Confidano molto nelli disordini, patimenti e dissenzioni che si sentono nel campo di Monsignore.

XXIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Janvier-mars 1569.

Sommaire. — Mission du cardinal de Guise en Espagne; promesse du Roi Catholique; projets de mariage entre les deux cours. Le duc d'Aumale et le duc de Nemours chargés de résister à l'invasion des princes allemands. Défection d'un capitaine huguenot; à quel prix il achète les bonnes grâces du duc d'Anjou. Bataille de Jarnac. Allégresse de la cour; lâche propos du cardinal de Bourbon; jalousie du cardinal de Lorraine.

Paris, 11 janvier.

Il Gondino fu chiamato dal Re, per spedirlo in Spagna al cardinale di Guisa; dal che si rileva che il cardinale, al suo ritorno, o porterà conclusione di parentado e sicurezza di buona amicizia e lega di questi due Re, ovvero conclusione di poca intelligenza fra loro; e in questo caso, si può dubitare che presto tra loro si rompa la guerra.

Paris, 22 janvier.

Intendo che il cardinale di Lorena tiene i piedi in due staffe : da una banda propone ed esorta il mantenersi in buona amicizia e di contrarre nuovo parentado con Spagna, e dall' altro ha prestato orecchie alle proposte degli Alemanni.

Al cardinale di Guisa, avanti l'arrivo suo alla corte, non è stato fatto buon viso; anzi gli fu detto che il Re di Spagna non può fare fondamento delle cose de' Francesi, nè voler prestare più fede à lui. Il che denota che non sia approvato, nè avuto grado dagli Spagnuoli i matrimonii di Francia.

Gondricourt, 27 février.

Casimir[1] mette insieme tuttavia gente. Il duca de' Deux-Ponts[2] è malato in casa del conte Palatino. Il duca d'Aumale ha buone forze, e sta per accostarsi alle rive del Rhin. M. di Nemours, con le sue forze, si scosta da Langres. S'aspettano i soccorsi del Papa, ma ci si fa poco fon-

[1] Jean Casimir, second fils de l'électeur palatin, Frédéric III, le Pieux.

[2] Wolfgang de Bavière, duc de Deux-Ponts.

damento. Al principe d'Orange sono mancati tutti i soldati cattolici che erano nel suo campo, dicendo che non servivano per causa di religione, ma per la guerra di Fiandra.

M. de Guise ha sposato la principessa de Porcien[1].

Gli ugonotti che abitavano i subborghi di Paris sono stati tutti ritirati dentro, e dispensati ne' quartieri, con tener loro gli occhi addosso.

Metz, 8 mars.

Il duca di Nemours s'incammina verso il duca d'Aumale, e saranno facilmente d'accordo fra loro[2]. V'è disordine nel campo regio per mancanza di danaro per le paghe.

Metz, 10 mars.

Malattia della Regina madre. La quale s'è rallegrata molto dell' arrivo prossimo in corte del cardinale di Guise. Pare che il Re Cattolico prometta di aiutare, con ogni suo potere, la Corte di Francia a castigare i ribelli.

M. de Fontenay, ugonotto, pentito d'aver seguitato il Condé contro il Re, e desiderando il perdono, andò a trovar Monsignore (il duca d'Anjou), promettendo, se otteneva l'intento, di ammazzare tutti gli ugonotti che erano nel suo castello de Fontenay, e darlo poi in potere del Re. Monsignore dissegli che, facendo così, troverebbe Sua Maestà pronta a perdonare, ma che non si fidava. Di fatto però M. de Fontenay, rientrato nel suo castello, non solo ammazzò tutti gli ugonotti, ma condusse a Monsignore quaranta gentiluomini e due compagnie di fanti, facendo tenere il castello a sua disposizione; e Monsignore vi mandò subito guarnigione. Questo castello, debole per se stesso, è si vicino à la Rochelle, che porterà qualche impedimento al principe de Condé. Questo esempio sarà utile al Re.

[1] Catherine de Clèves, seconde fille de François de Clèves, premier duc de Nevers.

[2] Ils ne s'entendirent pas. (Voyez *Mémoires de Tavannes*, t. III, p. 91. Collection Petitot.) «Toute la finesse de la Royne est de «faire dresser une seconde armée à M. de «Nemours, sa créature, et les joindre; espé«rant que, par la contrariété, ils ne feroient «rien qui vaille, ce qui advint.»

Metz, 19 mars.

Continua la malattia della Regina. Di Spagna si sente di qualche speranza di tre matrimonii; cioè la prima figlia dell' Imperatore al Re Cattolico; la seconda al Re Cristianissimo; e la sorella del Cristianissimo al Re di Portogallo.

Metz, 21 mars.

Monsignore, fratello del Re, dette bataglia ai XIII marzo al principe de Condé; e l' ha morto e disfatto. La vittoria si afferma essere certissima.

Metz, 23 mars[1].

Alli XII, Monsignore, il fratello del Re, aveva presentata occasione al principe de Condé di combattere, avendo fatto marciare il suo esercito quattro leghe; e, non essendoli riuscito, fece ritirare l' esercito verso Châteauneuf in su la Charente riviera, castello dove alloggiava sua persona.

La notte medesima, senza tamburi e senza trombette, fece marciar in diligenza M. de Martigues e M. de Guise per vanguardia quietissimamente, l' uno capo dell' infanteria e l' altro della cavalleria della vanguardia, alla volta di Jarnac, e d'un altro luogo quivi vicino dove era l' esercito del Principe. Seguiva la battaglia di Monsignore con il medesimo ordine; e passavasi la Charente per il ponte della terra e per un ponte che di più battelli s' era fatto. E, arrivata la vanguardia la mattina al giorno, che fummo alli XIII, si comminciò ad appiccare una poca di scaramuccia, ingrossandosi tuttavia; non potendo credere mai l'Ammiraglio che Monsignore avesse fatto la notte usar quella diligenza, visto l'esercito suo in battaglia lontano assai di quivi il giorno innanzi, e molto al tardi. Era l'Ammiraglio così caricato che fu forzato, quando vedde che bisognava combattere, ritirarsi a poco a poco, e mandare a

[1] Voyez, sur la bataille de Jarnac, les Mémoires de Tavannes, t. III, p. 43-82. Collection Petitot.

dire al Principe che le soccorresse, come fece; ma intanto che arrivava il Principe, Monsignore arrivò anch' egli, e dette per fianco al Principe. Così valorosamente si combattè dall' una e dall' altra parte più che quattro ore; alla fine le casacche bianche del Principe cominciorno a voltar le spalle, e quelli di Monsignore a caricar, di modo che cinquanta insegne d' infanteria si disfecero.

Il principe de Condé fu morto in questo modo : combattendo, gli fu tagliato una mano, e con un colpo di mazza, per quel che si giudica, gli fu molto ammaccato la testa; volendosi arrendere, promettendo dugento mila scudi per esser salvo, gli fu alzato la visiera. In quello, arrivando un soldato, che, si dice, fu Italiano, e conoscendolo, gli dette una pistolettata, e gli cavò un occhio, essendosegli trovata una botta di pistola anche nel corpo.

La Rochefoucauld è morto, e Montgommery, che ammazzò in giostra il Re Enrigo, con alcuni altri principali.

Di quelli del Principe ne sono morti assai e infiniti feriti; di quelli del Re morti pochi e feriti assai, nè ci è persone di qualità, se non un figlio di M. di Lansac e due o tre altri.

All' arrivo di M. de Losse a Metz, che era mezza notte o un' ora di più, se n' andò dal Re. Il quale, sentendo essere M. de Losse, si persuase, per la qualità della persona, che fussero buone nuove. Entrato in camera del Re, il detto gli disse : « Sire, io vi porto buone novelle. » Innanzi volesse intender nulla, gli domandò come il fratello stava; e, rispostogli che stava bene, intese la battaglia data, la vittoria, e che gl' era morto il maggior inimico che avesse; chè così gli disse, nominando il principe de Condé.

Il Re subito si buttò in ginocchioni, e, secondo alcuni, a ginocchie nude, e ne rese grazie a Dio umilissimamente e con molta devozione. E, tiratosi sulle calze appena con una robba di camera adosso, andò alla camera della Regina, e volse destarla per ogni modo, contro la volontà di chi aveva cura della Regina. E entrato gli disse tutto; e subito se n' andò alla Chiesa Cattedrale a far cantare il *Te Deum*, con suonar campane.

Il cardinale di Bourbon, subito si rallegrò col Re, che aveva un buono e valoroso fratello, e che a lui era mancato un mal fratello; e che si contentava del servizio di Dio e di quello che trovava buono Sua Maestà.

Aspettorono di poi li ambasciatori che il Re si levasse; il quale levato, comparse, e il nunzio di nuovo si rallegrò. E, dopo che tutti li ambasciatori ebbero parlato, il nunzio domandò grazia che si brucciasse un tempio delli ugonotti in questa città, volendo egli essere il primo a portarvi la fascina. Di che, ridendo il Re senza dir altro, mostrava averne voglia; ma il marescial di Vieilleville, che è qui governatore, disse : « Di già il Re me l'ha comandato; e si farà innanzi sieno XXIV ore, se « non si risolve a servirsene per stanza d'artiglieria o per una stalla. » Il nunzio replicò arditamente che delle stalle e de' luoghi per l'artiglieria se ne può fare altrove.

A mezzo giorno si cominciò a sbattere detto tempio de' muratori, con guardia, perchè gli ugonotti non facessero qualche novità; ed, essendo a vedere, qualche ugonotto disse che il Re se ne pentirebbe. Fu sentito e fu ammazzato subito, con volerlo gittar nella riviera.

Li malevoli del cardinale di Lorena dicono che sua signoria illustrissima è contentissima della vittoria; ma che vede crescere tanto di valore e d'autorità Monsignore, che non gli satisfa.

XXIV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Avril-juin 1569.

Sommaire. — Le duc des Deux-Ponts s'apprête à franchir le Rhin. Le duc d'Aumale marche à sa rencontre. Le jeune roi de Navarre, chef des huguenots, réclame en vain le corps du prince de Condé. Négociation secrète pour engager, à prix d'argent, le duc des Deux-Ponts à la retraite; fier langage de l'envoyé du duc; rupture de la négociation. Le duc, entré en France, arrive devant Dijon, dont il brûle les faubourgs; il semble vouloir opérer sa jonction avec l'Amiral. Mort du jeune comte de Cossé-Brissac. Mort de M. d'Andelot; l'Amiral accuse M. de Martigues de l'avoir fait empoisonner; il donne à cette accusation la plus grande publicité. La Reine est au camp. Le duc des Deux-Ponts a rejoint l'Amiral. Situation des deux armées.

Metz, 6 avril.

Il duca de Deux-Ponts non ha ancora passato il fiume; ha forze gagliarde, e il duca d'Aumale si dispone in ogni modo a contrastargli il passo. Al duca de Deux-Ponts manca danaro per la morte del principe de Condé.

Il fratello del Re, appena abbia artiglierie, porrà l' assedio a Cognac, o inseguirà l'Ammiraglio, che è tra Saintes e Taillebourg. Il Re di Navarra, stato dichiarato capo degli ugonotti, fece chiedere il corpo del Principe; ma non gli è stato risposto. Partono molti signori Francesi pel campo del Re.

Metz, 11 avril.

Il duca des Deux-Ponts cerca salvocondotto, per chieder venia al Re in riguardo di quei Francesi che sono seco, e ritirarsi egli con qualche donativo. M. de Bellegarde ha autorità di trattare con il duca de Deux-Ponts; e però dicesi accordi il duca detto con una somma di quattro cento mila scudi, senza partecipazione del cardinale di Lorena.

Editto pubblicato in Metz a dì x, proibente ivi ogn' atto di religione ugonotta e scuole pei fanciulli; e il tempio fu disfatto.

Bar-le-Duc, 2 mai.

L' uomo de Deux-Ponts disse essersi prese le armi per difesa della loro religione, a causa che, suffocata in questo regno, non si pensasse a dis-

truggerla in altre parti; e che si maravigliava che Sua Maestà, consigliata molto male, procedesse così aspramente contro i suoi soggetti; dimostrandogli doveva pigliare altro modo di governo, perchè altrimenti e il duca de Deux-Ponts e altri principi di Alamagna erano risoluti venire in questo regno con l'arme, per aiutare i loro amici che vogliono conservare la parola di Dio. Al che fu risposto, che il Re si governa col suo consiglio e castiga i suoi delinquenti, avendo per oggetto di voler mantenere la sua fede Cattolica Romana, e far quello che a un buon Re si conviene; e che non si conosce il duca de Deux-Ponts per censore generale nè suo sovrano. Facendogli intendere che non crederà mai i principi d'Alamagna, senza occasione, si muovino contro di lui; ma, quando lo faccino, spera, con le sue forze e aiuto de' principi cristiani, castigar loro e lui quando pensi venire più innanzi.

Ai XXVII un corriere portò nuova come era scaramucciato, e che M. d'Aumale non era rimasto al di sopra.

Châlons, 6 mai.

Scaramuccia ai XXIX aprile tra il duca d'Aumale e il Deux-Ponts, con morte di trecento per parte. L'ultimo passò pei sobborghi di Dijon, e li bruciò, come fa per tutto dove passa; e fa via per congiungersi all' Ammiraglio, che gli va incontro con mille cinquecento cavalli almeno. E quando Monsignore, fratello del Re, lo impedisca, si crede che il duca de Deux-Ponts farà qualche impresa per il Delfinato.

Morte del conte de Brissac, in voler riconoscere la batteria d'un piccolo luogo che Monsignore voleva pigliare; il quale poi s'è voluto rendere a' patti, e Monsignore, per tal perdita, non l'ha voluto accettare, sperando averlo a discrezione.

9 juin.

S'intende che l'Ammiraglio si trova in campagna con circa trecento cavalli e fanteria non poca; e, avendo mandato un' trombetto a Monsignore per chiedere alcuni prigioni che non furono rilasciati, gli fece intendere essersi scoperto che la morte d'Andelot[1] è proceduta da ve-

[1] D'Andelot, frère de l'Amiral, était mort à Saintes le 27 mai.

leno; e che M. de Martigues ha mandato uno per questo effetto, il quale è stato squartato da quattro cavalli. Ha fatto fare un esame di questo avvelenamento, e stamparlo, pubblicandolo non solo tra li ugonotti, loro seguaci, ma l'ha mandato in Inghilterra, in Alamagna e altri luoghi della loro setta. Intendesi che questa morte gli è più dispiaciuta che qualsivoglia grave accidente o disgrazia gli sia mai incontrata.

Il duca de Deux-Ponts, sendosi partito de la Charité, si trova a Limoges, tre leghe distanti, dove s'incamineranno i visconti e le forze dell' Ammiraglio, e quivi dovranno mettersi tutti insieme; dove Monsignore con la Regina s'inviava.

Intendesi che gl' Italiani sono di quà da Lyon cinque giornate; e attendono a marciar gagliardamente, sapendo loro che sono aspettati con desiderio e sollecitati. Dicesi che Montgommery non è più morto.

Paris, 13 juin.

La Regina segue di stare in campo, e il quartiere suo è nel campo delli Svizzeri. Sentesi non essere ancora accordate le differenze di quell' esercito per l'ubbidienza.

Dicesi ancora che il duca di Nemours intendeva comandare alli Italiani; ma che il conte Santa-Fiore non ha voluto intender nulla, dicendo dovere obbedire al Re solo e al suo fratello.

29 juin.

S'intende che dal campo degli ugonotti si erano spiccati quattro mila cavalli con alcuni fanti per andare verso Périgueux; credevasi all' assedio di quella città, dove si mandò per il Re M. de Molve (?) giovane e il capitano Pietro Paolo Tosinghi per capi. È risoluta l'impresa di Sancerre e della Charité, e ci va generale M. de Lansac; avrà tre o quattro cento cavalli e dodici mila fanti. Gl' Italiani, arrivati al campo, sono bene armati e ben disposti; e hanno chiesto quartiere a parte, perchè si veda come si conducono.

Qualche sospetto di contagio nei due eserciti, regio e ugonotto.

XXV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Juillet 1569.

SOMMAIRE. — Combat de la Roche-l'Abeille. Strozzi prisonnier. Nouvelles demandes de secours en Italie. Siége de la Charité par M. de Lansac. Complot, dévoilé à l'ambassadeur, pour surprendre Livourne. Indiscipline et dénuement dans l'armée royale. Requête des huguenots; leurs propositions sont repoussées. Retour du Roi et de la Reine à Paris. Les principales villes s'imposent pour payer l'armée. On vend les biens confisqués aux huguenots. On demande au clergé le tiers du revenu de l'année. Quatre mille Espagnols sont attendus. Différend entre les Italiens et les reîtres. L'Amiral ferait plus de progrès si ses Allemands étaient plus dociles.

Paris, 3 juillet.

I Cattolici hanno preso Niort agli ugonotti; si dice morto Mansfeld[1].

5 juillet.

Il disordine della scaramuccia[2], dove fu ferito e fatto prigione Filippo Strozzi, seguì, perchè l' Ammiraglio mandò due mila archibusieri a riconoscere i suoi nemici fino nel corpo della guardia delle genti dello Strozzi. Di che avvedutosi, con molta diligenza e valore combattè lungamente; e guadagnava, se l' Ammiraglio non rinfrescava ingrosso i suoi ogni quarto d' ora; nè potendosi far più dallo Strozzi, mostrò di volere dare una carica, e bisognò vi restasse. È stato menato in la Rochelle, dove non gli è fatto villania, essendovi piuttosto amato; tenendolo per buon servitore del Re, ma che le cose della religione gli diano poco impaccio. È ferito in una mano, ma leggermente.

11 juillet.

Si manda dal Re ai principi d' Italia, eccetto il Papa, a chieder soccorso di gente; vuol anche levare tre mila Corsi e cinque mila Svizzeri.

Si seguita ad assediare e battere la Charité. Vi fu mandato dentro dal general Lansac un trombetto e un paggio del Re a ricercarla di resa amorevole; ma il trombetto e il paggio furono uccisi.

[1] Le duc de Deux-Ponts était mort, et son lieutenant, Wolfrad de Mansfeld, avait pris le commandement de sa petite armée.

[2] Combat de la Roche-l'Abeille.

13 juillet.

L'Ammiraglio è giunto au Blanc en Berry, e a Argenton, per soccorrere la Charité, e andare in Normandia, e molestare la Touraine. Si spera presto aver nuova che la Charité sia ricuperata.

Orléans, 15 juillet.

Essendo il secretario questa mattina a corte, un M. Girolamo Giustiniani, fratello del capitano Grechetto, che serve in questa guerra Monsignore, ed è ordinariamente provvisionato, gli ha detto che, quando fusse premiato da Vostra Eccellenza, gli scoprirebbe un trattato, cosa nota dalla Regina, d'una fortezza delli stati di Vostra Eccellenza; la quale impresa non si può tentare, stante le guerre di quà. Gli è stato risposto e animito dal secretario a farlo; e ha promesso venir da me, e pigliar lettera, quando gli parrà a proposito, per venire in persona. Venendo, non si lascerà di fare quel che appartiene a fidel ministro, e darne conto a Vostra Eccellenza; alla quale ho voluto avvisar questo, acciò ch' ella in questo mezzo sappia, e per ogni caso possa far fare quella vigilanza e avvertenza in tutti i suoi luoghi, che le detterà la molta prudenza sua; e per la prima occasione sicura si scriverà appieno quel che è passato di più con il secretario, e quel che ritrarrò da lui.

Orléans, 16 juillet.

M. Girolamo Giustiniani m' ha communicato in confessione, desiderando esser lui che dica il tutto a Vostra Eccellenza, che la fortezza in li suoi stati che porta pericolo è Livorno; dicendo che un capitano Francese, con aiuto di mercanti, con alcune barche di mercanti, fingendo di venirle a vendere a Livorno, e menando soldati che servissero anche di marinari, disegnava accostare le barche dentro nel porto alla muraglia della fortezza, e, dopo qualche giorno, visto e informatosi, montare con li suoi compagni sopra li arbori delle barche, li quali voleva fussero abbastanza alti per potere entrare sopra le mura, avendo preso la misura di quella altezza; e, intanto che si interteneva a Livorno,

disegnava arrivassero le galere di Francia assai bene provviste, sotto colore di portare qualche personaggio a Roma, e si fermassero alla Gorgona o a Capraia, con colore che il personaggio fusse malato; e quivi stessero tanto che, o con segno di fuoco, o con tiri d'artiglieria, sentissero il cenno che il detto capitano si fosse impadronito della fortezza, e subito arrivare e cominciare a fortificare là dentro, per molestare con tal fuoco l'Italia, ed in spezie la Toscana. Se mi avesse detto il capitano, m'informerei della qualità sua con buona maniera, e terrei l'occhio addosso alle sue azioni per darne conto a Vostra Eccellenza.

20 juillet.

Il Giustiniano fu ieri da me, e mi ragionò sopra quel negozio, dicendomi che si contentava io n'avvertissi Vostra Eccellenza con lettere, prima di lui, per ogni caso che li potessi avvenire per viaggio, e per fuggire ogni pericolo che si correrebbe in tenerlo segreto. Io promessi di farlo, senza avergli scoperto d'averne prima scritto; e gli soggiunsi che, poichè gli era caduto nell' animo una simile considerazione, che era degno e corrispondente al desiderio ch' egli ha del servizio e conservazione delle cose di Vostra Eccellenza, che pensasse se gli era bene di palesare il modo di tale impresa, acciò ne potessi avvisare Vostra Eccellenza insieme con il caso. Mi disse ch' io l'avessi per lui, che lo nominasse a Vostra Eccellenza; dicendomi in ultimo ch' io le scrivesse, che la lettera che ha voluta da me in sua raccomandazione non ha da servir tanto per occasione di domandare la ruota, quanto per una scusa e ricoperta della venuta sua a Firenze, quando mai n'avesse a render conto alcuno [1].

23 juillet.

Si conosce un continuo ammotinamento delle forze del Re, in particolare Francesi. Quindi Sua Maestà darà licenza a chi vuole, per ritirarsi a casa per qualche giorno, sperando intanto trovar danari, comandare le mostre, e spedir l'armata dove comandi; ma già si sente

[1] Ce Giustiniani partit, en effet, pour Florence le 1[er] août suivant.

che, pagati i soldati, potrebbero andare e non andare secondo gli amori del tempo. Le compagnie, che si tengono insieme o che si possono riempiere, si mandano in guarnigione lungo la Loire; e il modo di trovar denari è che si comanda a tutte le terre un' ordinanza lasciata in obblio da sei o otto anni, di rimetter su i cinquanta soldati per terra a spese di essa. S' invierà buona guarnigione verso Chartres, nella Beauce, dove pare disegni l' Ammiraglio, quando non soggiorni nel Poitiers; v' avrà difficoltà, ma riuscendogli, correrà fino a Paris; e la corte non ritirandosi, potrebbe avere delle pene volendovi andare. Sentesi di buon luogo che l' Ammiraglio ha tentato Monsignore e il Re, per avere un salvocondotto, per mandare un uomo suo a Sua Maestà, e per fargli avere una richiesta di consenso di molti principi e nobili che sono in sua compagnia; e che non l' ha potuto mai ottenere. Alla fine ha trovato modo di farla capitare nelle mani della Regina; e Sua Maestà si dice l' ha stracciata subito. Il contenuto era : rimostrare la causa dello aver preso le armi, e che conoscono quanto vantaggio abbiano nelle cose della guerra; nientedimeno, perchè sono a Loro Maestà buoni soggetti, non vorrebbono il regno si finisse di rovinare, essendo già tutto mangiato e guasto : insomma però chieggono libertà di coscienza e sicurtà della vita, e levarsi d' attorno i nemici loro che sono causa di questa rovina. In fine sono impiastri forzati dalla necessità delle cose.

Paris, 27 juillet.

Il Re e la Regina si portano da Orléans a Paris. Vi hanno ottenuto dal popolo trecento mila franchi; e, colla compra che ha fatto M. Marcello, primo finanziere della Regina, d' una confiscazione di beni di due ugonotti giustiziati, metteranno insieme da cinquecento mila franchi. Dicevasi che le città di Lyon, Toulouse, Rouen, e altre delle più ricche del regno, contribuissero una certa quantità di danari per pagare il restante dell' esercito, pagando Paris gli Svizzeri. Iersera venne avviso dal campo di Monsignore, che l' Ammiraglio s' era levato dall' assedio di Lusignano, dov' erano otto cannoni almeno e altri pezzi, per essergli crepati due cannoni, e per essergli detto che vi andava soccorso.

e ritiratosi verso Angoulême; poi s' intende che l' ha occupato a' patti. Dicesi che l' Ammiraglio si aggira verso Poitiers, e dubitasi non lo tenti, perchè ha guadagnato quelle artiglierie di Lusignano; e, se non avesse anch' egli delle difficoltà, come del non fidarsi in tutto dei reitri che vogliono essere pagati, si pensa avrebbe fatto molto più progresso. Il Re, dicesi, è per domandare la terza parte dei frutti de' beni di Chiesa di questo anno. Tra due giorni si pubblicherà l' editto della vendita de' beni mobili e immobili delli ugonotti, e il retratto si assegni per pagare la gente d' arme; non ostante ogni opera che abbia fatto il cardinale di Lorena, che voleva la distribuzione si comandasse dal Re, per poter far pagare detta gente, e anche riconoscere chi piacesse a Sua Maestà.

Diverso Bayonne si aspettano quattro mila Spagnuoli. Il duca d' Albe si offre opporsi a Casimir, quando venga in Francia, con sette mila soldati Walloni e Borgognoni.

Fu vero che tra Italiani e reitri nacque disparere, ma non per malanimo.

XXVI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Août et septembre 1569.

Sommaire. — Le Roi va à Tours pour rétablir l'ordre dans le camp. Renforts amenés de Normandie par le maréchal de Cossé. M. de Guise dans Poitiers. Conseil de guerre tenu par l'amiral après la capitulation de Lusignan. Siége de Poitiers résolu, entrepris avec vigueur. Belle défense des assiégés. Maladie de l'amiral. Diversion de l'armée royale sur Châtellerault. Levée du siége de Poitiers. M. de Guise rejoint l'armée du duc d'Anjou. Les Italiens auxiliaires mal vus et mal traités. Mutinerie parmi les reîtres de l'amiral. Le parlement ordonne la confiscation des biens de Condé, de la duchesse de Ferrare, de la reine de Navarre.

9 août.

Il Re va a Tours, per abboccarsi con Monsignore, e per rimediare ad alcuni disordini che erano nel campo. Dicesi che tra gli Svizzeri è entrata qualche infermità, e che il marescial de Cossé marcia alla volta del campo con dieciotto insegne di cavalli e trenta di fanti, gente che

conduce di Normandia. Si dice che dentro Poitiers sieno entrati cinquecento fanti di più mandati da Monsignore. Si dice anche che, se Poitiers era assediato, il cardinale di Lorena ed il cardinale de Guise aveano fatto in modo che il Re, abboccandosi con Monsignore, si contentasse fusse soccorso, per aver dentro M. de Guise ed il fratello[1], ne' quali dicono posare l'onore, la grandezza e reputazione della casa loro. Le Loro Maestà sono a Amboise; M. de Guise è uscito di Poitiers con quella gente che aveva seco. Aveva assaltato la vanguardia dell' Ammiraglio e rottala, e l'Ammiraglio non aveva altrimenti assediato Poitiers. Di poi sono venute lettere del presidente Birague, che dicono l'Ammiraglio essere all' assedio di Poitiers, sì che non si può prestare intera fede a questi avvisi tanto diversi. Mando l' editto stampato della ricompensa de' cinquanta mila scudi di rendita accordata a Sua Maestà per il clero di questo regno.

LETTERA DAL CAMPO.

Il xx del mese passato, la città e castello di Lusignano furono resi per composizione. Il dì seguente gl' inimici vi entrarono. La composizione fu tale, che i soldati uscirebbero solo con spada e pugnale, e ognuno con uno scudo in borsa, e il capitano con cinquanta scudi; il che fu loro significato due giorni innanzi. Monsignore, fratello del Re, travagliato per non saper nuove dell' assedio di Lusignano, permette a M. de Guise, che s'era offerto, di andare a pigliar lingua, e riportarne sicure nuove del detto assedio. La qual cosa, volendola mettere in esecuzione, M. de Guise col suo fratello e M. de Montpezat presero seco sette o ottocento cavalli per loro compagnia, tra' quali erano quattrocento Italiani menati dal giovane conte Santa-Fiora. Giunti subito a quattro o cinque leghe presso a Lusignano, ebbero nuove che, nel medesimo giorno, la città e castello s'erano renduti; onde furono molto attoniti e costretti di pigliare diverso cammino; sopra il quale subito furono avvertiti che v'erano da due o tre mila cavalli ugonotti in imboscata, la qual cosa era

[1] Charles, marquis de Mayenne.

verissima; sì che fu loro forza di tirar diritto Poitiers per rinfrescarsi. Il che essendo venuto a notizia de' nemici, subito spediscono molte compagnie di cavalleria per pigliare i passi di Poitiers, temendo che i detti signori non uscissero; e il martedì, ai xxv del passato s' avvicinarono con tutta la loro armata, sopra la quale i nostri fecero una furiosissima uscita; ma fu loro forza alla fine di lasciar l' impresa e ritirarsi dentro le mura, non senza gran perdita dell' una parte e dell' altra. Tuttavia dicono che della banda nostra solo ne sono restati morti quaranta o quarantacinque. Gl' inimici, seguitando la vittoria, s' impadroniscono de' borghi verso la porta della trincea, e vi alloggiarono due mila archibusieri, che l' Ammiraglio menò tutto il giorno, e la notte sino a due ore di mattina, donde si ritirò. Alcuni dicono che quelli della città a viva forza e valore li fecero diloggiare, e che abbruciorno i borghi per paura che vi ritornassero a alloggiare; altri affermano che essi li abbandonarono volontariamente; ma come si sia, essi vennero a accamparsi a una lega da Poitiers, e il giorno seguente di mattina, l' Ammiraglio dette desinare ai signori principi che sono alloggiati a Auzance, una lega presso a Poitiers, insieme a tutti i colonelli e capitani de' Francesi. Dopo desinare, tennero consiglio, e fu messo innanzi la risposta, che M. il duca de Montmorency aveva loro fatta, sopra una certa richiesta che essi gli avevano inviata per presentare alle Loro Maestà. Essi non vollero leggere; e, avendo inteso dal duca il contenuto di quella, hanno risposto che, quando l' Ammiraglio e tutti i suoi confederati fussero ritornati in grazia, che venissero a ritrovare Loro Maestà con tale reverenza e ubbidienza che devono veri e fedeli servitori e soggetti del loro principe, che dette Loro Maestà li riceverebbono nelle offerte e condizioni portate nella richiesta. Essendo letta questa risposta dinanzi a tutti, e sinistramente interpretata, fu causa che cambiassero volontà, e facessero nuovi disegni, che erano di passar la Loire, e di risolvere l'assedio di Poitiers. Talmente che tutti concordemente, tanto Francesi che Alemanni, giurorno di morire e crepare piuttosto dinanzi a Poitiers che lasciare di pigliarlo. L' Ammiraglio, che meglio non domandava, avendo loro dato sicurezza di più di due milioni d' oro di bottino, per

il numero di gran signori che erano dentro, incontinente fece fare le trincee; il giovedì piantò i cannoni, fece fare i gabbioni, ed il venerdì all' ora del desinare comminciò la batteria, la quale divise in tre parti. Vi sono dieciotto cannoni da batteria, e circa altri dodici o tredici da campagna, li quali hanno posti sopra una montagna che avanza la città, e batte sopra il bastione e per cortina e similmente le difese, onde i nostri sono molto danneggiati; ed hanno messo tutta la loro cavalleria ai passi, ed hanno fatto le trincee a tutte le uscite della città, per paura che alcuno non esca o entri; ed, a quello che si vede, fanno da dovero e non mostrano di fingersi. Li nostri hanno spedito il cavaliere Montluc con sette o ottocento archibusieri, per tentare d'entrare dentro Poitiers. Non si pensa già che si possa entrare, perchè li inimici ne sono già avvertiti, avendolo detto à un gentiluomo de' nostri, il quale era stato mandato loro dalle Loro Maestà con saputa loro. Del successo non si ha alcuna nuova. Si mormora che non abbiano dato una stretta. Essi fanno venire tutte le loro gente dal paese acquistato, per condurre le cannoni con molta polvere e palle che fanno venire dalla Rochelle. I signori de Guise hanno mandato a M. d'Aumale, loro zio, che si raccomandano a sua buona grazia, e che preghi Dio per loro. Tutti sono di parere che non si possino soccorrere che con una forte armata. Le forze che sono dentro sono grandissime, e sono mille cinquecento buoni soldati e mille cavalli, senza quelli della città; donde fanno giudizio che nella cavalleria vi sono quattrocento gentiluomini segnalati, e tra essi sono più di venti gentiluomini da quindici a venti mila franchi d'entrata, con molti vescovi e abbati del paese circonvicino.

Tutte e tre le battaglie date a' nemici non li hanno mai indebiliti, quanto la perdita di questa città farebbe indebilir noi.

19 août.

Le Loro Maestà si trattengono in Amboise, e presto partiranno per Tours, e forse a Saumur e al campo. Sono stati impiccati ad Amboise alcuni ugonotti e un ministro, perchè, dicesi, trattassero qualche cosa contro il Re.

Di Poitiers quelli di dentro non temono cosa alcuna, e fanno ogni sorte di difesa.

Un' M. Bonnivet, che doveva entrare con qualche gente, è stato rotto e fatto prigione. M. de la Valette, che doveva entrare con mille archibusieri, è stato ribustato, ciò che mostra che l'Ammiraglio è bene avvisato. Che, se l'Ammiraglio non piglia Poitiers, si spera abbia a perdere il credito ed il seguito. Gli ugonotti hanno preso Noyers in Bourgogne, luogo già del principe de Condé. Fino a ora si crede siano morti a Poitiers di quei di fuori ottocento in mille, e fattine prigioni parecchi.

23 août.

Di Poitiers se ne parla variamente, ma vuolsi ci sia da vivere per xv giorni, e che, se intanto non si soccorre con grossa armata, bisognerà quelli di dentro si accordino a' migliori patti che potranno, dubitandosi che abbino carestia dentro, in particolare di polvere e tiri d'artiglieria.

26 août.

A Poitiers, a dì xx, fu dato un assalto senza frutto. Si credeva che l'assedio si dovessi levare, ma non segue. Dicesi presa dagli ugonotti la terra di Pluviers, e una badia del cardinale di Ferrara; e, trovandovi dentro i monaci, fecero che l'uno impiccasse l'altro. Così un soldato Italiano e un prete del campo Italiano, restati indietro nel marciare, furono presi, lapidati, e gettati in un fiume. In Orléans, più ugonotti racchiusi per le case state loro assegnate a prigione, inteso che le cose di Poitiers potevano andar male per il Re, cominciarono ad alta voce a cantare i salmi. Furono sentiti, e i popoli cattolici corsero per ammazzarli; facendo difesa con il fuoco, si brucciarono più case e un settanta o ottanta di loro; sentesi che sotto mano ne sono salvati assai. Li ugonotti, dove sentono siano ammalati cattolici e vi possino passare, fanno di tutto per ammazzarli.

1er septembre.

Dell' assedio di Poitiers per ora non si sta con timore. L'Ammiraglio è ammalato di febbre e di flusso. Il duca d' Aumale vuol far prova di

soccorrere Poitiers con tre mila cavalli, ristringendo il campo dell' Ammiraglio.

8 septembre.

Monsignore, fratello del Re, si presentò coll' esercito all' assedio di Châtellerault, e subito fece piantare tredici o sedici pezzi d' artiglieria, e cominciò sull' alba a battere la terra; in tre ore fece batteria di sedici braccia di muraglia in terra, e in un monte che domina quella terra fece mettere cinque colubrine che fanno molto danno a quelli di dentro. Si spera presto nel successo. Da Poitiers, tre giorni sono, fecero una sortita, e ammazzarono qualche ugonotti. Patiscono di munizioni e di viveri.

9 septembre.

L' Ammiraglio s' è tolto dall' assedio di Poitiers, e Monsignore da quello di Châtellerault, e si marciano incontro.

10 septembre.

M. de Guise, che è dentro Poitiers, scrive a Monsignore, che gli dia avviso dove vuole che lo vada a trovare; e pare si trovi nelle medesime difficoltà come se l' Ammiraglio fosse intorno a Poitiers, poichè impedisce che non vi si possa condurre vettovaglia, trattenendosi intorno a Châtellerault. All' assalto di questa piazza, fatto dagli Italiani che lo aveano voluto, morirono il signor Ottavio Montauto ed altri. Il signor Fabiano del Monte fu fatto prigione e fu ferito, e si chiedono per lui dieci mila scudi di taglia.

Dicesi M. de Guise uscito di Poitiers con quattro o cinquecento cavalli, e congiuntosi con Monsignore; e vi è entrato Pietro Paolo Tosinghi con dieci insegne, e parecchi viveri vi sono stati da esso condotti.

15 septembre.

È morto il signor Fabiano del Monte. L' esercito dell' Ammiraglio è a La Haie, e voleva andare alla volta di l' Ile-Bouchard. V' è discordia nel campo nemico per la mancata impresa di Poitiers.

In Piccardia, Normandia ed altrove, gli ugonotti in buon numero si sono sollevati, e pare meditino qualche disegno.

18 septembre.

L'Ammiraglio pare voglia riaccostarsi a Poitiers. I soldati del duca di Firenze e quelli del Papa sotto la condotta del conte di Santa Fiora sono mal visti, mal trattati, peggio alloggiati, e ne muoiono molti per la cattiva aria de' luoghi dove stanno. Non trovano pane nè carne, e i prezzi sono altissimi.

22 septembre.

I reitri dell' Ammiraglio sono stati per rivoltarsi, e il principe d'Orange che s'era messo di mezzo è stato svillaneggiato, tutto per mancanza di paghe. Volevano a ogni costo denari, e ne furono loro promessi per il dì xxv. Essi però chiesero ostaggi, e fu loro dato il principe de Condé. Si ragiona che ora l' Ammiraglio scenderebbe volentieri a pratiche di pace, purchè lo si lassi vivere nella sua religione, ma non se gli dà ascolto. Egli è così odiato, che pochi lo seguitano con buona volontà.

Il parlamento di Paris ordina si proceda contro i beni degli ugonotti principali, comprendendovi, oltre il principe de Condé, anche madama de Montargis, madre del duca di Ferrara, e la Regina di Navarra; ma a questa proposta, il cardinale di Lorena che voleva favorirla, si udì rispondere severamente dal cardinale de Bourbon, rimproverandogli di avere in mira non l'aumento della religione, ma sì la rovina della casa Bourbon.

XXVII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Octobre-décembre 1569.

SOMMAIRE. — Soupçons et violence du Roi. Bataille de Moncontour. Fausse nouvelle de la prise de l'amiral. Progrès de l'armée royale. Siége de Saint-Jean-d'Angely. Valeur téméraire du Roi. Mortalité parmi les assiégeants. Tentative de négociations. Courage de la reine de Navarre à la Rochelle. Mort de M. de Martigues. Saint-Jean-d'Angely capitule à des conditions honorables. Extrême lassitude des deux partis. Efforts pour ramener la paix.

1er octobre.

L'Ammiraglio accampato tra Poitiers e Chatellerault, e Monsignore a Chinon, spesso si vanno incontro, e scaramucciano con vantaggio dell' ultimo; e s' è dubitato d' una battaglia. Poi si seppe che l' Ammiraglio s' era ritirato.

Loro Maestà vanno spesso a passeggiare per la via che mena al campo, per incontrar quelli che ne vengono, e intercettarne e leggerne le lettere. Ad uno, che non aveva licenza di uscire dal campo, il Re volle subito fare allungare il collo; ma la Regina gli fece la grazia.

4 octobre.

Questa mattina, queste Maestà mi hanno fatto intendere, come hanno fatto a tutti li altri ambasciatori, che s' è donata la battaglia, e, Dio grazia, l' hanno guadagnata, avendo prigione l' Ammiraglio. Monsignore, fratello del Re, sta bene, e M. de Guise è ferito poco sopra il collo del piede della gamba. Subito sono andato, con l' ambasciatore di Spagna e di Savoia, a rallegrarmene.

Si combattè ieri, comminciandosi a mezzo giorno, fino alla sera, per cinque ore continuamente. Gli ugonotti, quelli non avevano casacche bianche, così a piedi come a cavallo, avevono camiccie bianche; e hanno perso l' artiglierie.

7 octobre.

L'Ammiraglio s' è salvato, ma ferito; ed è stato visto in un castello,

vicino a Niort. Tutta la fanteria è disfatta, e qualche centinaio di cavalli. Il Re vuol far l'impresa de la Rochelle, e andarvi in persona; ma non si crede lo possa fare. Gl' Italiani si portarono bellamente.

8 octobre.

È stato deliberato dai regii si faccia l' impresa di Niort.

Arriva un soccorso di tre mila Spagnuoli ai regii.

10 octobre.

Niort dicesi si sia reso, e Chatellerault ancora; sperasi che altre terre più deboli da quella parte seguiteranno l' esempio.

18 octobre.

Ora si dice che si farà prima la impresa de la Rochelle, e subito poi quella d' Angoulême.

Pare sia qualche poco di malumore tra i Guisi e la corte.

20 octobre.

Monsignore, fratello del Re, è all' assedio di Saint-Jean-d'Angely, e si spera l' abbia presto ad avere in mano.

S' è rinnovato l' editto d' una taglia di cinquanta mila scudi contro l' Ammiraglio, a chi lo presenterà vivo o morto.

S' è fatta descrizione della gente uccisa nella ultima battaglia; e si trova che sono da sedici mila corpi, con una infinità di cavalli; e dicesi che in quell' intorno non si può appressare, per il mal odore che buttano.

31 octobre.

Lusignano s' è reso amorevolmente a M. de Lansac. L' Ammiraglio si trova verso Saintes; e pareva volessi pigliare la via di Guascogna per unirsi ai visconti. Il conte di Mansfeld rimarrà impedito del braccio destro per la archibusata avuta in battaglia.

Il Re non ha voluto accordare quello che Saint-Jean-d'Angely chie-

deva per rendersi; ed ora tutti hanno giurato voler morire piuttosto che cedere.

La presenza del Re fa sì che alcune piccole terre si rendono, e che nell' esercito v' è più accordo.

5 novembre.

Saintes s'è reso al Re, e si spera che Cognac avesse fatto il medesimo.

10 novembre.

Riesce il Re così valoroso e arrisicato, che si mette a tirare l'artiglieria lui medesimo, come fa delle archibusate assai; con dispiacere di molti; e ciascuno uffiziale che gli è innanzi, bisogna si metta a ogni risico. E di già per tale effetto sono morti otto commissarii e dodici cannonieri sotto Saint-Jean-d'Angely.

13 novembre.

Intendesi che quelli di Saint-Jean-d'Angely hanno capitolato col Re, che, quando per tutto il xv del presente non venga loro soccorso, si daranno.

Si aspetta qualche risoluzione dell' andata di M. di Lansac a Angoulême; il quale deve andare anche poi a Blaye, che è tra Bordeaux e la Rochelle. Al campo si stenta e ne muore assai, standosi, fin per gli alloggiamenti di Loro Maestà, nel fango fino al ginocchio; e di qualità è morto il Castellano, medico della Regina.

20 novembre.

La Regina di Navarra non ha voluto cambiare Filippo Strozzi con La Noue, ma domanda M. d'Acier[1]; ma per ancora non si è accordato niente; onde La Noue n'è molto sedegnato, vedendo che la Regina di Navarra l'ha rifiutato, poichè il suo regimento prese prigione lo Strozzi.

L'Ammiraglio è tra la Dordogne e la Garonne, e non può soccorere Saint-Jean-d'Angely. Poi si dice abbia passato la Dordogne.

Si parla di pratiche di pace.

[1] Crussol d'Acier, fait prisonnier par le comte de Santa Fiore, à la bataille de Moncontour.

23 novembre.

L'Ammiraglio vuol prendere il cammino della Charité, e passare in Alemagna a fare una levata di reitri per condurli in Francia; onde il Re pare si volgerà verso la Charité, per impedire all' Ammiraglio di fare questo viaggio. Saint-Jean-d'Angely non è ancora reso.

24 novembre.

Nei ragionamenti dell' accordo generale, passati con la Regina di Navarra e M. de la Rochefoucauld, col mezzo del marescial de Cossé e de M. di Marmoutier, fratello di la Rochefoucauld, il Re si contentava di perdonare, sempre che li suoi soggetti venivano innanzi a Sua Maestà, come li conveniva, lasciando tutte le piazze. A che acconsentivano, fuorchè lasciar la Rochelle e Angoulême; dicendo per altro mezzo non potere assicurare le loro vite; e per questo si dice il Re avere escluso tutto. E la Regina di Navarra andare in persona con il corbello alla fortificazione della Rochelle, per esempio, e inanimire gli altri.

Si è anche inteso che alcuni navilii Francesi verso Nantes, sopra uno de' quali in particolare era il capitano Salvestro da Lucca e parecchi Italiani, presero un vascello cattolico, e lo affondarono con gli uomini che v' erano sopra; e vi erano trentacinque o quaranta gesuiti, che andavano nelle Indie per continuarvi le buone opere della Fede Cattolica Romana.

6 décembre.

Si continua a battere Saint-Jean-d'Angely, e l' esercito va mancando per la mala stagione del tempo che corre; e, per quello che si sente, si invia molta cavalleria in guarnigione. Nello uscire d' una trincea M. de Martigues, gli fu sparato dai nemici di dentro una archibusata che lo colse nella testa; della quale in termine d' un' ora si morì. La perdita è stata grande, non tanto per il suo valore, quanto per essere uno dei principali cattolici, e buon servitore di Loro Maestà; alle quali è dispiaciuto grandemente la sua morte, come ha fatto a tutti i cattolici, ed è stata cagione di far ricordare la morte di M. de Brissac.

Continuano a circolare discorsi di pace.

9 décembre.

Saint-Jean-d'Angely è reso a patti; e sono : che quelli di dentro eschino con spada e pugnale; e alcuni gentiluomini a cavallo; ma che si pensava che la cavalleria de' reitri li aspetterebbe alla strada per tagliarli a pezzi. S'è inteso che, nell' uscire, erono stati ammazzati due o tre; e M. de Biron, che serve il Re, ha ammazzato uno che ha potuto avere di quelli del Re che ammazzavano quelli che uscivano. Si dice che il Re deve, o ritirarsi verso Paris, o fare nuova impresa; ma perchè già non ha più fanteria, si crede manderà le sue forze in guarnigione, e si ritirerà.

26 décembre.

Di nuovo si può dire che il principe Delfino comanda l'armata che per il Re resta da queste bande, per far frontiera a Cognac, a Taillebourg, a Angoulême, e alla Rochelle. Tre mila reitri e li Svizzeri, con quelli pochi cavalli e fanti francesi che si possono tenere insieme, fanno l'armata del Re. L'artiglieria si conduce a Poitiers; e Monsignore viene con Loro Maestà.

Quelli che uscirono da Saint-Jean-d'Angely per le capitolazioni furono tutti svaligiati e morti in parte da questi del Re, quasi alla sua presenza; di che molto si dolgono li ugonotti, per la parola data loro dal Re; e i terrazzani in maggior parte se ne uscirono dalla città e se ne andarono coi soldati.

Furono prese veramente tutte le isole della Marenna verso la Rochelle per il Re, dove ha trovato da far profitto di tre milioni di scudi di sali, e questa isola della Marenna è stata presa ultimamente dal capitano Pietro Paolo Tosinghi, essendo montato sopra alcuni battelli con buona compagnia di soldati; e smontato in terra, colse all' improviso quelli che la guardavano, i quali erano Tedeschi; e si dice che ne fu morti quattrocentro, e che il capitano Pietro Paolo con i soldati che aveva seco aveva guadagnato da cento trenta mila franchi.

Sono stati alcuni gentiluomini della Regina di Navarra dalle Loro Maestà, ma non si sente che abbino nel partire portato risoluzione di

pace. Domandavano che l'Ammiraglio potesse vendere i suoi beni, e che se ne voleva andare in Alemagna; che li fusse lasciata una piazza per provincia, non si curando fusse forte, ma vi fusse guarnigione e governatori ugonotti tutti pagati dal Re.

27 décembre.

Intendesi che si ritrasse alla corte in che stato erano le cose della guerra fino a quel giorno, che è che tutto il mondo è stracco e che non può più.

L'armata del Re non si poteva più tenere insieme, al meno in qual quartiere, per non vi si trovare più da vivere in modo alcuno, nè per i cavalli, nè per le persone; perchè bisogna ritirarsi per necessità, come si vedeva andar facendo.

Li principi di Navarra e de Condé hanno inviato al Re alcuni suoi; fra quali il principale, nominato M. Ranty[1], s' è gittato in ginocchioni a Sua Maestà, e l'ha supplicato per la pace, per finire le destruzioni e ultime ruine di questo regno; ha domandato perdono e grazia, che Sua Maestà non si ricordi delle cose passate, e che non domandono capitulazioni con il loro padrone; supplicono bene che apparisca al mondo che non hanno preso le armi per rebellione, ma per la religione, e questo si può fare con lassarli liberi della loro conscienza e con la predica; e così che promettono la pace durerà, nè si romperà come le passate.

La risposta fu che si perdonerebbe loro sempre, che li suggetti facessero con il loro signore quello si conviene; e che, per più eccessi antichi e moderni, lontani e vicini, non conosceva poter tollerare due religioni nel suo regno, e che non ci voleva che la sua.

E fu replicato si desse un salvocondotto a più gentiluomini, che potessero venire a negoziare, fatta la relazione alli loro della risposta del Re. Fu concesso il salvocondotto per più gentiluomini, e per la Regina di Navarra, se voleva venire.

[1] Le capitaine Ranty avait été élevé avec le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, et il était tout dévoué à sa famille.

Alli xx comparsero quattro che s' aspettavano per tale effetto, fra i quali fu M. de Téligny per l' Ammiraglio. Si spera in la pace.

XXVIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Angers, janvier-février 1570.

Sommaire. — On négocie, tout en se préparant à la guerre pour le printemps. Légers avantages des huguenots. L'amiral est sur la Garonne, il marche en forces vers l'Auvergne; de là, on pense qu'il se dirigera vers la Charité. L'argent manque absolument au Roi. Les négociateurs à Angers; détails. Le cardinal de Châtillon en Angleterre; on apprend, par des lettres interceptées, qu'il détourne l'amiral de faire la paix, lui promettant de prompts secours. Indiscipline des Suisses et des reîtres de l'armée royale. Tout le conseil incline vers la paix. Mission de M. de Biron à la Rochelle et auprès de l'amiral. Le maréchal de Cossé va entrer en campagne pour défendre les passages de la Loire.

16 janvier.

Si aspettano i paciali; ma intanto si fanno provvisioni di guerra per a tempo nuovo, se la pace non segue.

19 janvier.

Malattia della Regina.

Sono usciti quattrocento uomini a cavallo da la Rochelle e da Angoulême, e hanno corso fino alle porte di Niort, con fare molti prigioni. Sono stati ritirati tutti i battelli della Loire, per impedir loro di passare. Il marescial de Cossé va domani a trovar gli Svizzeri e i reitri che sono appresso il principe Delfino, acciò voglino marciare.

Sono stati presi due navilii Veneziani a la Rochelle : credesi siano d' importanza e per le mercanzie e per le munizioni.

24 janvier.

Arrivarono ai xxii i paciali. Sono dieci che hanno cinquanta cavalli; e quattro sono i principali che hanno facoltà di negociare, gli altri intervenire e consigliare. Pare che chiedono tanto da far supporre che il Re, riacquistando tante terre, non abbia guadagnato nulla. Si fa quindi

giudizio che la pace non abbia a seguire. Intanto l' Ammiraglio s' è unito co' visconti[1], per mezzo d' un ponte che fece di battelli sopra la Garonne; e, se non si magnificano le cose sue, si trova con dieci mila fanti e fino a sette mila cavalli, e di già s' incammina alla volta d' Auvergne. Ha preso molte piccole terre presso al Lionese, da lasciarle per denari. Dicesi ha pagato i reitri. Si fa giudizio voglia andare alla Charité, per andare ad incontrare i reitri ed altri fanti che gli vengono di Germania in numero di sei mila. Si magnificano però le cose per aiutare la pace, e presto si vedrà una risoluzione.

Nei due navilii che si tolsero dei Veneziani alla Rochelle si dubita non ci siano stati dugento mila scudi tra oro e argento. Mancanza assoluta di denaro, per il che il Re fa cattivi negozi.

31 janvier.

I deputati per la pace hanno udienza dal Re; gli parlano di voler pace, di aver preso le armi non contro a lui, e lo assicurano di essergli fedelissimi servitori. Rispose il Re essere della medesima opinione, aver sempre desiderata la quiete e il riposo de' suoi popoli; che, se faranno quello che loro conviene, lo troveranno clementissimo; ma che per allora non voleva si entrasse in altri particolari. Dessero in scritto al suo consiglio quello che volevano; egli vedrebbe tutto.

Hanno poi presentato la dimanda. Vogliono la predica per tutte le città; la reintegrazione in tutti i beni e gradi, dignità o offizii. Quanto alla reintegrazione dei beni non sarà possibile, perchè il parlamento di Paris n' ha fatto monte, e si vendono, nè il Re ha modo per ricomprarli. Se può, vogliono ricomprarli loro; che forse saranno dispensati, per grazia della incapacità di che sono stati colpiti, e potranno farlo. Quanto poi al soddisfare alle promesse fatte ai loro reitri, non ci pensassero; ma non è stato detto loro cosa alcuna per risoluzione, perchè è stato notificato loro che sapranno il tutto dal Re. Essi vorrebbero la risposta *in scriptis*, come la domanda; e forse l'avranno, ma non in

[1] Les sept vicomtes, seigneurs huguenots, qui avaient pris les armes dans le midi de la France.

quel modo che la volevano per servirsene ai loro fini; conoscendosi bene che, per conto della religione, la volevano comunicare ai confederati d'Alemagna e a Ginevra, per irritarli contro il Re; nel resto, per servirsene con la nobiltà Francese della fede loro, acciò, disperata della loro salute, dovesse unita camminare e obbedire alla voglia dell' Ammiraglio e dei principali. Ma ora s'intende che il Re risponderà loro in voce.

Intanto seguono da per tutto ruberie e insulti. Fu ordinato al cardinale di Bourbon che parlasse al secretario della Regina di Navarra, uno dei deputati; ed egli rispose non lo voler fare, come deputato, perchè sarebbe stato obbligato a parlarli d'altra maniera di quello che s'era proposto. Gli fu replicato che facessi secondo che meglio gli pareva. È venuta di poi l'occasione; e quel buon signore ha domandato, come è possibile che la Regina, sua cugina, potesse essere nemica del Dio, del suo marito, del suo figliuolo, e dei popoli suoi; e che, se si muove per la religione, potrebbe disciplinare i suoi popoli a suo modo, e non dar travaglio ad altri; e, per altro rispetto, che fa molto male a non si ricordare dell' amore del Re verso il suo marito, e del danno che fa al suo figliuolo, facendolo travagliare contro al suo Re, dal quale poteva sperare e mantenimento e aumento. Gli fu risposto che la Regina ha temuto del suo stato. A questo fu replicato che non poteva nè doveva dubitare, perchè in tal fatto conosceva essere obbligato a difenderglielo, e pigliarne protezione tale, che, si fusse conosciuto che quello si faceva di bene o di male al principe, si sarebbe fatto a lei medesimo. A che da quell' uomo non si seppe replicar nulla.

Il luogotenente dell' Ammiraglio ha affondate o abbrucciate tre galere del Re a la Rochelle.

Il Re è in letto ammalato.

Si sente che in Piccardia sono stati arrestati due uomini che venivano d'Inghilterra; e sono state trovate loro lettere in cifra, che il cardinale de Châtillon scriveva all' Ammiraglio; e in sostanza contenevano, che si maravigliava che egli pensasse alla pace, e lo esortava a far marciare sollecitamente i reitri che vengono d'Alemagna, assicurandolo che la

Regina d'Inghilterra era pronta e desiderosa di fargli ogni comodo e piacere.

9 février.

Si dice che M. de Biron va all' Ammiraglio con M. de Téligny; e il segretario della Regina di Navarra va alla Rochelle con gli altri deputati che devono partire domattina. Pare si sia dato orecchie alle proposte di pace. Il Re non ha più febbre.

La risposta alla domanda dei deputati è in somma questa:

Si concederanno due città, dove si possa predicare e fare tutti gli esercizii della religione ugonotta; e che ciascuno possa esser libero della propria coscienza in tutto il regno, e vivere in casa sua come gli pare.

Circa alla conservazione degli onori, che si annullano tutte le sentenze e giudizii pronunziati per causa di rebellione.

Che i principi e signori sieno restituiti in ogni stato, grado, e dignità, e offizii, come per lo avanti; e li altri solo ai beni, dichiarando non li restituire agli offizii e dignità, concernenti la giustizia e finanze, e quelli offizii che sono appresso al Re, perchè furono venduti per queste guerre.

E intorno a ciò il Re non vuole consentire ad altro.

Circa alla sicurtà, si dice appartenere solo a Sua Maestà trovare il modo, e sarà tale che se ne contenteranno; ma vuole che disarmino, e rendano tutte le terre munizionate d'armi e artiglierie nello stato che sono adesso.

10 février.

Il Re non ha febbre, ma sta in letto, lasso e disgustato. I più dicono avere una spezie di rosolia; altri dicono qualche male da giovane.

È venuto qui il principe Delfino. L'armata che aveva seco il principe s'è mandata in guarnigione: gli Svizzeri a Chinon, e i reitri in altro luogo.

26 février.

M. de Biron, vedendo che la Regina di Navarra prese tempo a dargli risposta e risolversi a quello si aveva a portare ai principi, all' Ammiraglio, e alla nobiltà che li segue, prese licenza di andarsene fino a

casa sua, che era quivi vicina a qualche lega, lasciando ordine che i deputati, e in particolare M. de Téligny, passasse per casa sua nello andare dai principi; e ch' egli andrebbe seco per compire il negozio impostogli dal suo Re.

M. de Biron andò però a casa sua; e, passato il termine di tre o quattro giorni che M. de Téligny non vi arrivava, spedì il suo secretario a queste Maestà, a dir loro quant' era passato, e mandò a la Rochelle a sapere la cagione di tanta tardanza. Gli fu mandato a dire che tra tre giorni sarebbe là; e non fu se non dopo altri due giorni di più. E così in compagnia andarono dai principi[1].

Si sta aspettando M. de Biron ai x del mese che viene, con la conclusione della pace; che quà si desidera tanto che nulla più; e credesi si concederanno fino a otto luoghi liberi, come i due già accordati, e che gli offiziali presso la persona del Re saranno reintegrati.

L'Ammiraglio sta nelle sue molto, e forse marcia verso la Charité, vedendo essere armato e il Re disarmato, non volendo nè li Svizzeri nè i reitri del Re obbedire; e gli Svizzeri se ne vanno.

Il cardinale di Lorena consiglia la pace, come gli altri del consiglio.

Il marescial de Cossé è partitò per Orléans, per addirizzare un' armata; e credesi seguirà l'impresa de la Charité, essendo comandata a essere in ordine per tutto il xx del mese che viene.

L'armata destinata per l'impresa de la Charité è di ventiotto compagnie di uomini d'arme, e tre mila reitri. Si cercherà d'impadronirsi di tutti i passi de la Loire per impedire ogni disegno che facessi l'Ammiraglio in volercisi accostare; ed è consiglio di Adriano Baglioni e d'altri, che si facci subito uno sforzo con molti pezzi d'artiglieria, e già si dice che di Paris sono partiti o devono partire ventidue pezzi.

[1] M. de Biron accompagna auprès de l'Amiral les négociateurs protestants, dont les deux principaux étaient M. de Téligny et M. Beauvais-la-Nocle.

XXIX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Angers, mars 1570.

Sommaire. — Accident arrivé au duc d'Anjou. Prise de Marennes par la Rochefoucauld. Les châteaux des environs de Toulouse dévastés et brûlés par les huguenots à titre de représailles. Le parti protestant reprend partout l'avantage; les royalistes manquent de vivres et d'argent; vives inquiétudes; extrême désir de faire la paix; dessein d'entreprendre une guerre étrangère, pour se délivrer de la guerre civile. La reine d'Angleterre prend l'alarme, malgré les protestations du Roi en dehors de sa mère. Retour de Biron; proposition du parti huguenot. Lenteurs. La paix plus nécessaire au Roi qu'à ses adversaires; déplorable état de ses armées.

4 mars.

Si sta aspettando che M. de Biron dall' Ammiraglio e dai Principi sia tornato, e faccia sapere qualche cosa intorno al negoziato della pace.

Quattro giorni sono, essendo andato il Re e Monsignore, suo fratello, alla caccia, e scherzando Monsignore con Schomberg, colonello de' reitri, vennero a urtarsi l' un contro l' altro co' cavalli, e ambedue caddero in terra; onde Monsignore restò sotto il cavallo con gran pericolo della vita; ma, Dio grazia, non ebbe altro male, se non che l' osso della spalla sinistra uscì dal suo luogo, che gli dette gran dolore, di modo che si disse per la città che il braccio era rotto.

M. de la Rochefoucauld è uscito in campagna con qualche compagnia di cavalli, e ha preso Marennes, e tagliatò a pezzi molti soldati che v' erano in guarnigione sotto il capitano Chaperon, il quale col restante delle sue genti si è salvato. Questo non è luogo forte, ma comodo per quei de la Rochelle, rispetto alle legna, carni, ed altre cose necessarie che ne potranno ritrarre. V' andranno ora per ordine del Re mille reitri sotto il colonello Schomberg, col reggimento dell' infanteria che sta appresso il Re. Verso Niort andrà M. de Lude.

Dalla banda dell' Ammiraglio non si intende altro, se non che i Principi hanno fatto un editto, che si brucino e si mandino a terra tutti i palazzi e case de' cattolici che sono all' intorno di Toulouse; e sino adesso sono state rovinate da cinquecento e più. E di più vogliono che,

pigliando la città, permettano a loro soldati il saccheggiarla, per vendicarsi de' danni e giustizie grandi che quelli di Toulouse fecero agli ugonotti. M. de Montpezat, che è a Chatellerault, ha fatto intendere a Loro Maestà, e avvertitole a volere mandar guarnigione in quella terra, quale, per esserci molti ugonotti, è molto pericolosa a essere occupata; massime parendo che molti gentiluomini di quel paese si sono vantati che la piglieranno facilmente.

11 mars.

Per qualche giorno non si può avere la resoluzione della pace, e intanto gli ugonotti corrono fino qui vicino, e sono così bene avvisati, che persona di qualità non può andare attorno, che non corra pericolo. Ora è stato per dar nella rete il conte di Retz, nel ritorno da Nantes; nè li bisognava avere meno di dugento cavalli di compagnia. Hanno preso varii prigioni da' quali caveranno danari, e mostrano volere ricuperare il perso nei dintorni de la Rochelle; il che in parte sarà loro facile, perchè è di chi è padrone della campagna.

Le provvisioni del Re all' incontro vanno freddissime, prima per la difficoltà dei viveri, poichè niuno si vuol movere senza denari, de' quali si mostra essercene molta carestia. Intanto si vive in gran sospensione d'animo, e poco si spera nella pace; e si teme che la Regina d'Inghilterra fomenti questi moti.

Cento gentiluomini si sono tassati a mille scudi per ciascuno, onde fare un imprestito al Re. L' impresa di mettere insieme un' armata sotto il marescial de Cossé va freddissima. S' aspetta a momenti il ritorno di M. de Villeroy dall' Alemagna.

A Paris furono impiccati Boccaville e il figliuolo, con dieci che restorno di ottanta che furono ammazzati in Piccardia, quando si prese quel piccolo luogo, dove ritirati, per essere stati scoperti dai reitri, furono rinchiusi. Delli dieci alcuni morirono ugonotti e alcuni cattolici.

19 mars.

È tanto il desiderio e sì universale della pace, che non vi sarà cosa che gli ugonotti chiedano, la quale non sia loro assentita. Pare si pensi

a qualche impresa esterna per liberarsi affatto dai tumulti interni; e v'è chi pensa che abbia a farsi in Inghilterra, se il Re Cattolico non si oppone. Fra quattro giorni s'aspetta M. de Biron, e allora si saprà qualche cosa.

20 mars.

Continuasi a credere si facci impresa fuori del Reame; è stato detto da persona di qualche portata, che l'Ammiraglio facilmente avrà la carica, e che a M. de Biron per sicuro è stato promesso il luogotenente, accennandomi qualche parentado tra i Guise e l'Ammiraglio; il che mi pare difficile.

Gl' Inghilesi dubitano assai; e si fa officio di sapere la mente di queste Maestà verso quel regno, la quale mostrano agli agenti Inghilesi sia per esser buona. E di già all' ambasciatore dell' Inghilterra qui residente il Re ha detto sino a ora non aver saputo quello sia stato fatto, rispondendo a qualche parte di lamentazioni fattegli; ma che adesso voleva il governo passasse per le sue mani, e che non intendeva voler tentare o aiutare cosa alcuna contro la Regina sorella, ma mantenersi in buona amicizia. Questo fu detto dal Re, essendo la Regina a parte, e non si trovando il cardinal di Lorena in corte, quando fu chiamato questo ambasciatore, credesi, con misterio. Con tutto questo, la Regina d'Inghilterra dubita forte per la gente mandata di quà con vettovaglie in Scozzia, più fa, con due navilii, al tempo viveva il reggente bastardo, che erono le cose più dubbie; per il che molto maggiormente si crede si faccia qualcosa adesso in questa occasione da non perdersi. Pensasi si dieno buone parole e niente si faccia alla scoperta, se già questa nuova emozione, della quale ci è nuova per lettere delli 11 del presente, di due grandi d'Inghilterra, non assicurasse le cose, in modo che si potesse tutto passare liberamente; e di già di buono si dice che hanno richiamato quelli Inghilesi che s'erano ritirati in Scozzia.

23 mars.

M. de Biron ha portato le infrascritte cose :

Che nessuno degli ugonotti abbia a essere d'uffizio. Questo si crede sia in parole, ma in fatto sarà altrimenti.

Che le quattro terre saranno : Cognac, Milhau, Montauban e Sancerre. Essi hanno domandato d'avvantaggio, e il Re ha risposto vengano deputati e si concederà qualcosa.

Che le quattro case, alle quali si concedono le prediche, sono : Châtillon, la Rochefoucauld, Entale (?) e Montgommery. M. Coligny è reintegrato in tutto. Si dubita che la pratica sia per andare in lungo prima che posino le armi.

Che per loro deputati vengono Téligny, Beauvais-la-Nocle e la Noue.

La Regina ha detto la pace ancora non è a quel punto che il mondo la grida e crede.

Il segretario di M. de Biron è tornato indietro; e si crede che per tutto aprile la pace non sarà stipulata per la lunghezza del cammino, nè deve esser vero che Biron sia così vicino.

23 mars.

In ogni modo della pace accordata mai le ho potuto scrivere, se non la resoluzione e il desiderio della pace per la parte del Re, come ho fatto e fo adesso, per le molte concessioni che gli fa; non avendo mai saputo che l'Ammiraglio gliel' accordi con li principi, essendo per la parte loro la pace più in speranza che in resoluzione che ce ne sia, fino a ora; se bene fra due giorni arriverà M. de Biron con i deputati per la loro parte, secondo quello che si ritrae per la venuta del suo segretario, che arrivò ieri. Ma intanto che trattano la pace, non lasciano di fare qualche cosa, essendosi detto che hanno preso un piccolo porto fra la Rochelle e Nantes per di quà. Diverso Toulouse si sente che sempre fanno male.

Queste Maestà sono tornate in questa città, dove faranno le feste, e poi cammineranno, secondo che le cose della pace si risolveranno, e perchè la vogliono. Si pensa non si andrà più in Brettagna, ma che Monsignore, fratello del Re, andrà a..... per la cognata, e Loro Maestà

cammineranno verso Metz. Il Re vuole la sua moglie più presto sarà possibile; e credo intorno a ciò la resoluzione di tal viaggio dipenda dal ritorno di M. Villeroy, che s' aspetta d' Alemagna d'ora in ora.

I reitri non hanno voluto obbedire d' andare a recuperare Marennes; talchè per carestia di denari, per mancamento di obbedienza, e per il desiderio che ciascuno ha della pace, bisogna condurla al palio con il concedere assai; la quale se di concerto non genera qualche guerra fuore, si crede l' Ammiraglio farà ogni cosa per non l'accordare. Ma, li reitri, che lo seguono sotto il pretesto della religione, non avranno occasione di seguirlo, concedendosi quanto si concede; e la Nobiltà Francese, che è stracca, dove possa vivere libera e secura, si crede non vorrà fatigare per l' Ammiraglio.

Si afferma che la pace si ha per conclusa, ma non già fino a ora stipulata: dovrà fiorire questa rosa ben presto.

Si dice che si pensa alla impresa d' Inghilterra, fomentata dai fuorusciti di Scozzia quà; e di quà si aiutano e favoriscono i garbugli di Scozzia e d' Inghilterra secretamente.

29 mars.

Di quà si vuol la pace per ogni modo, e di là si danno lunghezze, e con ragione poco ci si spera, per l' interesse dell' Ammiraglio e d' Inghilterra. Però in ogni modo si crede si concluderà, se non è nascosto qualche tratto in questa lunghezza. Ieri si disse che l' Ammiraglio marciava alla volta del ponte Saint-Esprit; e che, se lo pigliava, sarebbe padrone di due riviere. Si spera bene non gli abbia a riuscire; discorresi per i più che se ne venga alla volta di Lyon, e si accosti a la Charité, sentendosi qualche motto che abbia a passare in Borgogna per incontrare i reitri che gli vengono d' Alemagna di nuovo; ancorchè di qualche luogo si sente esserci lettere d' Alemagna e di Fiandra che non si sente simil nuova. Quel che dispiace è che il Re non fa provvisione alcuna per la guerra, se bene si dice otto mila Svizzeri essere vicini a Châlons en Champagne. La somma è che non si è obbedienza, nè ci sono denari. Le compagnie Francesi e a piedi e a cavallo, quando si

risolvino a marciare, non sono il terzo di quello che devono essere piene. E i reitri dicono volere esser pagati, comandati da' Principi del Sangue o da' marescialli di Francia, e li viveri volersi a un tal prezzo; per tutto altrimenti non volere muoversi. Se le armi saranno anche comandate dalli medesimi, si può sperare che non abbino cambiato il fine propostosi; e, se Monsignore, fratello del Re, n' avrà la total carica, e non stia bene avvertito, resterà mal servito; il che apporterà danno al regno, e torto a quel Principe, che merita ogni gloria ed onore.

XXX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Angers, avril 1570.

Sommaire. — L'Amiral traîne à dessein les négociations en longueur; on ignore encore la direction qu'il doit prendre, Perpignan ou la Charité. La cour, en quittant Angers, s'expose aux entreprises des huguenots, qui peuvent l'obliger d'y rentrer. Les reîtres du Roi et les Suisses, n'étant pas payés, ruinent le pays. L'insubordination est partout; chacun agit et gouverne à sa guise. Retour de M. de Villeroy de son ambassade en Allemagne. Le mariage de la fille de l'Empereur avec le jeune Roi est conclu. La princesse viendra en France dès qu'elle y sera attendue. Bref du Pape; il n'est pas aussi contraire à la paix qu'on l'aurait pensé: c'est un saint homme, un peu étranger aux affaires du monde. Nouvelles d'Angleterre; grand intérêt qu'a ce pays à ce que la guerre civile continue en France. Excellent accueil fait par les Anglais au cardinal de Châtillon. Le jeune roi de Navarre surveillé de près par l'Amiral; il blâme la destruction des églises. Suites des négociations pour la paix. Conférences secrètes de M. de Téligny avec la Reine, le Roi et le duc d'Anjou. Colère du Roi; rupture imminente. Alternatives contraires. Les négociations semblent renouées.

3 avril.

Si perpetua nel desiderio della pace, non potendosi più comportare questa faticosa e spesosa vita; e di là non si sa resoluzione alcuna. S' intende bene che l' Ammiraglio ha mandato nella contea di Roussillon due mila cavalli, li quali faranno e gran bottino e molto male, per essere il Re Cattolico. E si giudica per avvisi dovere l' Ammiraglio andare a Perpignan; e per altri avvisi si crede venga verso la Charité; e forse per questo, il Re, che aveva alla sua partita di quà di nuovo ordinata

l'impresa della Charité, ha di poi comandato che il maresciallo de Cossé sia presto per andare, bisognando, a pigliare qualche passo tra Moulins nel Borbonese e la Charité per di quà. Ai giorni passati s'intese, che un M. de Puy-Gaillard prese un passo, fra Marennes e la Rochelle, assai buono, con morte d'un centocinquanta ugonotti. È uscito romore che qui all'intorno sono sollevati più ugonotti a cavallo; e dicesi essere di Brettagna. S'è mandato a riconoscerli; ma si crede sia una invenzione per rompere il viaggio di Brettagna, e levare la corte di dove ella è, per essere in un luogo a caso e assai sprovisto, potendo facilmente cento cavalli farla ritirare quà dentro a furia, per non avere il Re gran provvisione di guardia.

Intendo essere arrivato un segretario della Regina di Navarra alla corte, dove io mando adesso per sapere qualche cosa.

Si penetra che l'Ammiraglio ha poca voglia di pace, e tira alle lunghezze; pare che M. de Biron fusse di ritorno, e due giornate lontano da lui, quando l'ha mandato a domandare; ed egli è tornato indietro, che farà il suo ritorno più tardo d'assai più giorni che non si sperava.

I reitri del Re, che sono in Piccardia per andarsene, passano lor tempo con ruinare, bruciare, e fare ogni danno possibile; e altrettanto fanno gli Svizzeri che si devono partire, non volendo partire senza paghe. Sì che l'età del Re comporta che non ci sia obbedienza nè gastigo; e ciascuno governatore piglia e fa quello che vuole, e obbedisce se gli piace. Tale è lo stato di quà; nè si sa resoluzione che vaglia.

8 avril.

Si aspetta sempre questo benedetto M. de Biron, il quale ancora non comparisce. Arrivò M. de Villeroy d'Alemagna; e intorno alla venuta della Regina nuova, pare che del quando e del dove s'abbia a ricevere, tutto si rimetta Sua Maestà Cesarea a queste Maestà Cristianissime. Se il Re Cattolico vorrà la sua presto, e che l'armata Turchesca non l'impedisca, seguendo di quà la pace, questa si cercherà d'averla presto. Del resto pare abbia portato poco, poichè poco si ragiona del

mariaggio. Partirono il cardinale di Guise e M. suo nipote dalla corte, per andare ai bagni nella Lorena.

Il segretario che venne a questa corte della Regina di Navarra, che per l'ultime mie si scrisse, era venuto con lettera della sua Regina per un passaporto per una donna che dalla Rochelle voleva andare a Paris, o altrove, secura per quello di questo Re; e pare le lettere di quella a questa Regina fussero burlatorie molto; intendesi se le concedette il passaporto, e che alle lettere ci è risposto per le medesime rime.

Arrivarono i brevi di Sua Santità a queste Maestà e a Monsignore, fratello del Re, e alli cardinali Bourbon e Lorena, in risposta della opinione di Nostro Signore sopra la pace; e si sparse che Sua Santità non era così ritrosa alla pace come il mondo credeva, e che non la trova così strana come si pensava facesse; ma tosto si sentì il contrario. Ed io che ho veduto una copia del breve di quel del cardinale di Lorena, ho bene considerato tutto; e, domandando io quel ne diceva quel signore, penetro che sta in opinione che Nostro Signore sia un santissimo uomo, ma che le cose degli stati non le intende punto; se bene che gli è stato detto, che Dio voglia esso l'intenda bene, e che a questa corte non si vedino un giorno tanti suoi inimici, che lo sbalzino fuori.

L'ambasciatore di Francia che risiede in Inghilterra, mandando un suo gentiluomo a queste Maestà, m' ha scritto; e ritraggo che non sono armi insieme per li cattolici in quel regno, e quelli sollevati che si sono ritirati in Scozzia facevono molte scorrerie in Inghilterra; e che, per provvedere a questo, s'era fatto una spedizione di due mila cavalli e cinque mila fanti, e inviatili a quella volta, con ordine crescessino quando erono vicini, fino a dieci mila fanti e quattro mila cavalli in tutto; e che si facessi ogni potere per finire di disfare questi suoi ribelli : e intanto ordina quella Regina che tutti li loro beni in Inghilterra si confischino e si vendino. Stimasi che quella Regina quieti facilmente le cose sue, vivendo le guerre di quà e il sospetto di Fiandra, e che gli possa riuscire, con la parte che ha in Scozzia, d'impadronirsi di quel regno, avendo a' suoi amici in quel regno mandato veramente venti mila lire sterline, che sono sessanta mila scudi. Dice ancora quel gentil-

uomo, il cardinale Châtillon essere benissimo visto, accarezzato e favorito e dalla Regina e da tutti quelli principi e signori, e che mai signore straniero è stato veduto tanto grandemente in quel regno.

11 avril.

È arrivato M. de Biron in questa città, e domane andrà credo da Loro Maestà. Li deputati per li principi e Ammiraglio sono alla Rochelle, e si crede arriveranno, o qui fra tre giorni, o alla corte fra sei, per il cammino di Nantes[1]. Vengono molto adagio, e uno di essi, che è de Téligny, pare che sia ammalato, che venga in lettiga. Non si sentono che buone parole; che desiderano molto fare servizio al Re; e dicono aver modo di potere farlo; e che bisogna siano conosciuti; e che intanto domandano piazze forti e d'importanza, come Angoulême, che tanto è dire quanto essere padrone di lì fino alla Rochelle, dove si pensa non si metta presidio alcuno. E simile assegnamento fanno di domandare altre terre forti in altre parti, non si mettendo presidio in certe terre, chè sono ugonotti tutti. Se la pace non si risolve, chè molte ragioni si adducono per le quali Ammiraglio non la voglia, si giudica si dia lunghezza per aspettare le ricolte fatte, perchè tutto è mangiato adesso; e intanto egli s'intertiene per luoghi fertili, si mette in denari, e si dubita trami delle intelligenze in più luoghi. E di già si sospetta d'Avignon, essendo certo che è a Nimes con quattordici mila fanti almeno e quattro in cinque mila cavalli; e si crede, in caso di guerra, avrà degli Alemanni se ne vorrà; perchè par si sia lasciato intendere l'Imperatore, che non crede potere impedire una tal levata, bisognandoli. Si dice che il duca de Saxe abbia detto che, se questo Re vorrà egli prometta cosa alcuna per la pace, che non mancherà, poichè vede lascia ciascuno libero nella sua coscienza. È sicuro c'è voglia di pace; non ci sono denari e non si parla di provvisione per guerra; e si dice che Sua Maestà Cesarea consiglia la pace, ma si tace il modo, per quel ritraggo, perchè sarebbe lodevole e stabile; il che non si può eseguire

[1] La cour était à Châteaubriand.

in tale stato si trova questo Re per le dissenzioni e affetti particolari de' grandi di questa corte.

Si discorre, per il bisogno del Re Filippo per l'armata Turchesca, delli Veneziani, e delle provvisioni che il Papa doverrà fare, che pochi stranieri, e particolarmente Italiani, ci verranno. Se segue la guerra, gli ugonotti sperano assai che la Regina d'Inghilterra accomodi le cose sue, persuadendosi aiutarla assai collo stare colle armi in le mani così, e ella li aiuta secretamente assai; Monsignore, fratello del Re, da sei giorni, è alquanto ammalato di febbre, e va più tosto migliorando.

15 avril.

Gli ugonotti avevano passato Béziers e Nimes, ed erano di già vicino al Ponte Saint-Esprit; e nel cammino avevano inteso poi che erano nel Nivernais, e che si stimava andassino alla volta d'Auvergne. Si rilevava che la pace si farebbe, e che li ugonotti si rimetteranno alla totale misericordia del Re, senza domandare città o fortezze nè altro che sia in questo modo, fuorchè domandano prediche per tutto il regno, nelle città che piacerà al Re di volere esentare; e che sono resoluti piuttosto morire che farlo altrimenti. Mi è di poi detto che si spera veramente in la pace; e che l'Ammiraglio marcia con sette pezzi d'artiglierie, ma non è sì forte d'infanteria come per altre si scrisse. So bene di buonissimo luogo che M. de Biron ha mandato a dire in Inghilterra a un suo parente, che è ambasciatore di Francia qui residente, assai mio amico e signore, che per certo la pace si concluderà. Credesi sarà un poco lunghetta, perchè questa assenza del marescial Montmorency partorirà qualche difficoltà, desiderando gli ugonotti gratificarsi quel signore, e con il suo mezzo condescendere alla pace; per il che si spera o sia richiamato, o che si tratti che il Re non tenga nessuna delle parti appresso; il che sarebbe difficile per ora riuscire.

Con M. de Biron è venuto un figlio di Montluc, stimasi per le differenze sono fra suo padre e il marescial Danville. Si pensa si spedirà in Spagna e in Roma senza saputa delli ambasciatori.

Intendesi che qualche galantuomo faceva impresa di sviare e di ru-

bare il Principe di Navarra per menarlo al Re, ma se n'è avuto sentore, e l'Ammiraglio ha fatto qualche bravata al suo governatore, avendo molta gelosia di tal fatto, per aver saputo di più che quel principe s'era doluto che alcune chiese fussino così state ruinate. Vedesi che l'Ammiraglio tiene l'occhio aperto addosso ai principi, de' quali si serve per ombra; e fa ogni opera per mantenersi l'amicizie straniere: e si giudica, se ha animo di fare impresa, che la farà con forze Alamanne, e non anderà molto lontano da questo regno : presto se ne doverrà vedere qualche indizio.

22 avril.

I deputati non sono ancora arrivati alla corte, ma si aspettano di giorno in giorno. Fanno le cose con riputazione, e tanto agiatamente che ciascuno può cominciare a conoscere che è di concerto per qualche impresa vicina o per qualche loro particolare disegno questa lunghezza. Non si sente conclusione di pace, nella quale bisogna che si speri; perchè non si fa risoluzione e provvisione di guerra. Si sentono belle parole umili e di sommessione mirabile, e intanto si domanda l'esercizio della religione per tutto il regno, dicendo in altro modo non poter far la pace; chè vengono a dimostrare essere in parola con li loro collegati di non poter consentire a pace altrimenti.

24 avril.

Sono arrivati alla corte i deputati ai XXII la sera; i primati dicono la pace non esser fatta, ma li altri la tengono per conclusa.

26 avril.

M. de Téligny, uno dei deputati, e un segretario della Regina di Navarra, in cambio di M. de Beauvais-la-Nocle, altro deputato che è ritardato alla Rochelle per non sentirsi bene, ebbero udienza da Loro Maestà alla presenza dei cardinali Bourbon e Lorena, e di più signori e gentiluomini; e, parlando M. de Téligny in ginocchioni, con umilissime parole supplicò, in nome dei suoi principi, il Re di misericordia e perdono, e offerse la lora servitù fedelissima, quanto di servitori che abbia Sua Maestà.

Seguiva la sua dimostrazione con molto affetto per rappresentare il desiderio dei principi della pace, quando il cardinale di Lorena gli domandò se l'Ammiraglio troverà buono li sia perdonato; ed egli rispose brevemente che sì, e che il Re poteva da lui sperare molta servitù.

So che in due giorni M. de Téligny è stato in più volte nel gabinetto di Loro Maestà intorno a venti ore, dove sono intervenuti soli Loro Maestà e Monsignore, fratello del Re; dicendo egli avere nella istruzione di non parlare alla presenza nè di cardinali nè d'altri. La pace si tiene per conclusa.

29 avril.

I deputati, ai xxv, stettero in consiglio molto, e la mattina e la sera; dal che si penetrava qualche difficoltà, e s'era addirizzato le poste dalla corte alla Rochelle, dove si dice essere andato un uomo di M. de Villeroy. Per lettera dei xxvii mi è scritto, che i deputati insistono a domandare assai, e che il Re in collera aveva detto, che non occorreva venissino se stavano in questo, perchè da M. de Biron gli era stata fatta sapere la sua opinione, e che di già per tre volte gli era passato sopra il ventre; che si guardassero bene la quarta. Per il che si sparse tutto essere rotto, facendo subita spedizione a Orléans al marescial de Cossé, che sollecitasse l'impresa e l'assedio de la Charité; e che si credeva Monsignore, fratello del Re, andasse a Moulins nel Borbonese, per dirizzare una armata, per impedire l'Ammiraglio che non solo non passi la Loire, ma perchè non si accosti. Con tutto questo, la sera medesima, pare che i deputati fussero chiamati nel consiglio privato, e che diminuissero la metà delle loro domande; per il che si è tornato al proposito della pace; credendosi un gentiluomo vada a Rennes, dov'è il Parlamento di Brettagna, per communicarli li articoli della pace; e M. de Villeroy andò a Paris, dove li si è inviato dietro un corriere; e il segretario Laubespine deve andare alla Rochelle; di maniera che ora la pace è fatta e ora non è fatta. Alla fine la si farà per la parte del Re; e, se concorreranno tutti a farla, si discorre la guerra unita in Inghilterra per investire di quel regno Monsignore, fratello del Re. Ma

ci saranno delle difficoltà a concluderlo, perchè Spagna e il Papa che aiutano i Cattolici, consentono più alla grandezza d' un Inghilese che sostenga la religione cattolica, che d' un Francese; e gl' Inghilesi non intendono fare la guerra in casa loro per altri. Presto si dovrà risolvere quello abbia a essere. Di Nantes è ito un prigione alla corte, il quale è ugonotto, e tratterà di far passare la Loire agli ugonotti. È arrivato qui, a Angers, quel M. de Beauvais, altro deputato dai principi di Navarra e Condé, e pare vada alle corte.

XXXI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Mai et juin 1570.

Sommaire. — Henri de Mesme et Biron chargés des dernières propositions du Roi. On suppose que de part et d'autre on ne songe qu'à gagner du temps, pour attendre que la moisson soit faite. Cependant le Roi ne fait aucun préparatif. La Rochelle s'approvisionne et se fortifie. Après Moncontour elle eût été facile à prendre; aujourd'hui elle est redoutable; extension de sa marine. Le roi de Navarre semble disposé à rentrer dans l'obéissance du Roi. Le mariage arrêté entre la sœur du Roi, madame Marguerite, et le roi de Portugal, ne se réalise pas; la Reine mère se plaint au Pape de ces délais. Confiance des huguenots dans leurs forces et dans leurs alliances. Les catholiques ont à souffrir et des attaques de l'armée ennemie et des excès des armées royales. Le maréchal de Cossé tient la campagne sans grand espoir de succès. Le Roi est à la chasse aux environs d'Alençon. Tout est en suspens. La maladie de l'Amiral entrave les négociations de Biron. Conjectures diverses. Premier refroidissement entre le Roi et la Reine mère. Disgrâce imminente du cardinal de Lorraine. Haine qu'inspire le cardinal; anecdote à ce sujet. Le Roi demande à la ville de Paris de nouveaux sacrifices d'argent. La paix est ajournée. Ressentiment du Roi. L'Amiral en Bourgogne, poursuivi par le maréchal de Cossé.

Angers, 5 mai.

Dopo un lungo e spesso negoziare in consiglio con i deputati, e dopo molti rompimenti e rappiccamenti di pace, è risoluto che i deputati partino, e seco vadano per il Re alla Rochelle e ai principi M. de Biron, e un M. de Malassise[1], che è uomo del consiglio privato e *maître des requêtes*, con alcuni capi fermati dal Re, e con ordine di dire che, se

[1] Henri de Mesme, seigneur de Malassise.

li accetteranno, la pace seguirà; se non, che non se ne parli più. Si crede siano conclusi tali, che, se li Principi avranno voglia di pace, si farà con molta loro satisfazione e con molta loro riputazione; e si penetra sono quasi a voto loro, in quella parte massime che concerne l'esercizio universale della religione; poichè si pensa che, da Paris e Toulouse in fuori, non li sarà negato luogo alcuno. Io non lo posso credere, perchè sarebbe la ruina di Lyon e di molte altre terre; ed è cosa strana che i Principi abbiano ad avere una pace a loro modo.

Si scrive che è morto M. de Montgommery, e un M. de la Noue, essendo anche ferito uno dei visconti, in una fazione fatta vicino al ponte a Saint-Esprit; donde si diceva che l'Ammiraglio, cioè il suo esercito, era partito, perchè il marescial Danville l'aveva soccorso, presidiato bene e ben munito; e perchè faceva mostra di volere andare verso la Charité. Dicesi ancora che M. de Puy-Gaillard ha conquistato tre o quattro castelli, che sono da guardarsi, e che per mezzo di essi pare il Poitou più sicuro che non era; e ha disfatto sette o ottocento soldati. E, con tutto questo, tutto cammina alla volta della pace; e pare sia cosa o troppo strana o troppo certa di qualche impresa di conserto, quale con discorso buono è molto difficile. E per questo si giudica che, o pensi ciascuna delle parti ingannar l'altra, o che i Principi intertenghino tutto per aspettare le biade sieno mature e riposte, per poter guerreggiare. E in questo caso viene ingannato il Re, perchè siamo ai tanti di maggio, e per certo passeranno le sei settimane che hanno preso i deputati di tempo a fare sapere la volontà dei loro Principi a Loro Maestà, che non si farà provvisione alcuna dal Re per la guerra; donde bisognerà, non seguendo la pace, che a gran pena, prima che le forze regie siano insieme, non passi tutto agosto.

Hanno quelli della Rochelle fortificata Marennes di poi che l'hanno racquistata, che pare impossibile la possino perdere più; e sono con questo mezzo abbondantissimi in la Rochelle; che prima pativono tanto, che, se il Re, quando andò a Saint-Jean-d'Angely, vi si accostava, bisognava si rendessino per forza, con la correggia alla gola, alla misericordia di Sua Maestà.

Intendesi che il principe di Navarra dà qualche intenzione di fuggirsi dall' Ammiraglio, e ritornare alla obbedienza dal Re. A la Rochelle sono trenta navigli o più in ordine e onestamente armati, e vicino a Bordeaux, in due o tre luoghi, vi se ne vede otto o dieci, non si sa per che fare. Si teme vadino verso qualche luogo marittimo, dove si possa far danno a quelli praticano il paese del Re Cattolico, o fare una cosa simile.

Queste Maestà, che vedono tanta lunghezza in la conclusione del maritaggio di madama Margherita con il Re di Portogallo, fanno offizio col Papa che solleciti.

Mi scrivono ancora, che i deputati non hanno avuto gli articoli della pace, nè spedizione alcuna; e che M. Biron dice non volere andare dai Principi, per burlarli, poichè se li nega tanto; e i deputati dicono che non occorre mandarli altrimenti, poichè li danno si pochi luoghi per l'esercizio della loro religione, e che non li restituiscono ai loro stati, che non li vogliono pagare i reitri, e non si contentano che i beni di Chiesa siano ben venduti, poichè sono venduti per tanta loro necessità : di maniera che corre questa voce, forse con arte, se anderanno per il Re i deputati, si potrà credere che porteranno in parola del Re qualche cosa da contentarli.

Paris, 20 mai.

Pare che i deputati abbiano portato ai Principi in nome del Re, che ciascuno sia libero della coscienza sua, e sicuro che in più luoghi di questo regno si conceda ogni esercizio della loro religione; che più signori, che hanno giurisdizione, possino in casa loro far predicare con intervento di chi gli piacerà; che avranno terre per loro sicurezza; che saranno reintegrati nei gradi, beni, stati e onori; che quelli che non potranno avere i loro soliti offizi d'utile, che si sono venduti, saranno ricompensati; che potranno mettere una imposta fra le loro chiese, per pagare i reitri : e in somma si crede che, se seguirà la pace, sarà con molto vantaggio loro. I quali si lasciano intendere che possano assai, e per loro stessi e per mezzo dei confederati e amici loro; dicendo che presto si vedrà tale apparecchio in loro favore, che potranno assicu-

rarsi di poter fare una pace in modo che il Re l'abbia a mantenere. Rallegrandosi molto, che s'intenda che il duca Guglielmo di Saxe non possa mandare a questo Re il soccorso promessoli; perchè, per divertirlo da questo, il conte Palatino e il duca Augusto gli hanno mosso non so che lite di qualche terra, hanno proibito che persona non esca dalli Stati loro senza loro licenza, e ci vogliono introdurre le prediche alla Calvinista; e così egli avrà da fare per sè. Discorresi che l'Ammiraglio dia lunghezze per la conclusione della pace, per aspettare le riccolte siano riposte, e per vedere intanto lo evento di qualche intendimento che pare abbia per occupare qualche luogo o in Piemonte o in altra parte. E questo si giudica, perchè si intertiene verso il Lionese, facendo forse qualche disegno di accrescere paese a Ginevra. Il Re ha buonissime forze da fargli un cattivissimo scherzo, innanzi possa avere aiuto alcuno, e non se ne fa nulla; anzi dalli reitri e Svizzeri si lascia guastar tutto. Il marescial de Cossé mette insieme delle genti Francesi a piedi e a cavallo, ma lentamente. Il marescial Danville n'ha alcune, colle quali si dice avere ultimamente rotte alcune compagnie a cavallo de' signori ugonotti; e M. de Montluc non è solo; di maniera che forse per il Re ci sono davvantaggio assai a quelle dell' Ammiraglio. Le sue fanno del male ai cattolici, e queste del Re anche ai cattolici; e così tutti addosso ai Cattolici. L'Ammiraglio si tiene non abbia al più quattro mila cavalli e cinque mila fanti.

Si sente che quelli di Saint-Jean-d'Angely per il Re, intendendo che la Regina di Navarra usciva de la Rochelle per andare a un certo luogo, uscirono fuori, e fecero dare all' arme alla compagnia aveva seco; ma come ben provvista si salvò; volendo quelli di Saint-Jean torre le bagaglie, cominciorno a combattere, e si dice hanno preso il loro capo, buonissimo cattolico.

2 juin.

Parte da Paris il duca d'Alençon, ultimo fratello del Re, per andare a Alençon. I deputati, ai XXVII di maggio, dovevano arrivare a la Palisse, vicino a Roanne, per trovare i Principi e l' Ammiraglio. Sopra la pace, si discorre che il Re la voglia in ogni modo. Monsignore, fratello

del Re, si mette in ordine per andare in Alemagna per conto della moglie del Re, suo fratello. Il marescial de Cossé, che marcia incontro dell' Ammiraglio, essendo di già di là da Bourges o vicino, cammina per la più per discostare dalla Francia le forze straniere, e licenziarle bisognando, che per combattere, come si fa correre la voce; sapendosi che, se è superiore, l'altro non lo aspetterebbe, anzi aggirerebbe di là e di quà per questo regno. Quelli che non credono la pace, dicono che Monsignore anderà in campo, poichè ci sono di già dissenzioni fra quei capi, non volendo M. de Tavannes obbedire al marescial de Cossé in modo alcuno. La vanguardia di tale esercito la mena Filippo Strozzi.

S' intende la morte del duca di Somma.

Il maresciallo Danville non segue più l' Ammiraglio, poichè ha liberato il suo governo, e non ha forze da fare molte faccende.

È arrivato un gentiluomo d'Alemagna, v' è che assicura con ordine di domandare Metz, Toul e Verdun, le tre terre già dell' Imperio in Lorena.

Presto s' intenderà meglio qualche cosa.

12 juin.

La corte ritarda nei quartieri d' Alençon, per le caccie che il Re ci gode, per una indisposizione del cardinale di Lorena, e per aspettare, innanzi che s' accosti più vicino a questa città, qualche resoluzione da M. de Biron per il negozio della pace. Questa ritardanza della corte con desiderio di non essere molestata, fa tanto cumulo di negozi piccoli e grandi, che ognuno comincia a patire. M. de Biron per aver trovato l' Ammiraglio ammalato grave, non ha potuto così presto intendere la volontà di quei Principi per la pace; e si ragiono si sia fatta una tregua per quaranta giorni; ma si sente intanto che gli ugonotti de la Charité e di Sancerre hanno preso in Champagne una piazza della Villanuova, la quale hanno lasciato dopo averla ben rubata e fattivi molti prigioni. Dicesi si sono intercette lettere dell' Ammiraglio e per l' Alemagna e per la Charité, dove dice burlarsi della pace, e che non ne vuol far nulla; e intanto s' aspetta M. de Biron che la porti accordata.

Fu comandato dai Principi a M. de Briquemaut munisse bene di

tutto la Charité, Sancerre ed altri luoghi loro, e di poi con più gente fusse possibile se ne andassero a loro.

18 juin.

Si sente la grave indisposizione dell' Ammiraglio; ciò ha causato la irresoluzione del negoziato della pace.

Dicono alcuni che M. de Biron scrive che non passerà il xxiv di questo mese che tutto sarà concluso, e a buon vantaggio del Re, concedendo esso Biron meno di quello ha autorità di concedere.

Dicono altri che non seguirà pace, e che il marescial de Cossé, il quale ha buonissime e bellissime forze, ha commissione di combattere, e che presto si sentirà qualche cosa d' importanza; ma si discorre non debba seguirne nulla, perchè si giudica che l' Ammiraglio, essendo più debole, o si ritirerà in diligenza, facendo più di cammino con le sue forze sciolte e spedite in quattro giorni continui che non farà l' esercito formato del Re in venti giorni; o che accorderà la pace, scusandosi con li confederati, che non può resistere, non essendo stato aiutato in tempo. Quello che seguirà lo intenderemo presto. Questa lunghezza intertiene il Re che non s' accosta a questa città. S' intende che il cardinale di Lorena ancora non è del tutto sano, e che ha qualche mala satisfazione in corte, donde si vorrebbe ritirare per qualche tempo; ma questo non gli può succedere, se è vero n' abbia voglia, sino non sottoscrive la pace seguendo, essendo stato egli, secondo si dice, uno dei primi a consigliarla. Dicesi che li ugonotti hanno preso un Châlons-sur-Saône in Borgogna. È ben vero che hanno fatto prigioni, ammazzato e ratto la strada, correndo fino a Artenay fra questa città e Orléans. Li visconti non seguono più l' Ammiraglio.

25 juin.

È nata qualche malagevolezza tra il Re e la Regina madre; e, stando Sua Maestà senza andar dalla madre, come soleva, per due giorni, ella andò a visitarlo un giorno; e si sentì che occorsero molte parole in quarto : cioè tra il Re, la Regina, d' Anjou e il cardinale di Lorena. Se questi umori vanno ingrossando o sono fomentati, si può sperare più rovina che altrimenti delle cose loro; ma si può anche credere che con

la prudenza loro potranno porre rimedio a ogni disparere. Detto cardinale si trova a Anet, luogo del duca d'Aumale; e, per quello si dice, va a poco a poco ricadendo di grazia e di autorità appresso queste Maestà; massime che la Regina con sdegno gli disse molte parole che non dovettero piacergli, ricordandogli molte cose passate da lui in poco servizio e autorità di Sua Maestà. Il duca di Guise giunse qui, due giorni sono; che viene da' bagni della Lorena, per andare a trovar la corte, forse per operare che il zio ritorni nel pristino favore, come fece quando uscì di Poitiers.

Quando l'Ammiraglio s'intratteneva in Linguadoca, e mostrava con la sua gente di voler pigliare il cammino d'Avignon, M. Danville, per difendere quello stato del Papa, e per far servizio e cosa grata al cardinale de Bourbon, si messe a perseguitare l'Ammiraglio, finchè li dette la rotta ch'io scrissi, e riuscitoli appunto quel che desiderava, di vederlo fuora e divertito dall' impresa di quel paese, non si curò passar più innanzi per buoni rispetti, per li umori e differenze tra questi principali; e, avendo poi mandato un suo gentiluomo al Re per narrargli il successo della fazione, come fece, alla presenza del cardinale di Lorena, che se ne voleva andare, la Regina disse : « M. Mio Cugino, « intendete queste nuove. » Occorse poi al gentiluomo incontrare il prefato cardinale, e volsegli far riverenza; ma egli si voltò in altra parte, e fece vista di non lo vedere; onde costui disse ad alta voce : che non era servitore d'altri che del Re, e che quella dimostrazione che aveva fatta era proceduta da creanza e non da obbligo alcuno; che, se non li era accetta, un' altra volta si guarderebbe d' usarla seco. Alla Regina disse obbligarlo sua testa, se, quando il Re facesse allontanare dalla corte detto cardinale, egli non faceva venire cinquecento gentiluomini di quelli che portavano le armi contro Sua Maestà, a buttarsegli ai piedi per il perdono, senza domandare sicurezza alcuna, ed essergli fedeli e buoni soggetti.

S'intende che il Re ha fatto una richiesta agli uomini di questa villa d'un milione e dugento mila scudi in presto, con dar loro per sicurtà molte taglie e buoni assegnamenti; e che cento di questi primi si sono

offerti accomodarlo gratamente di mille scudi per ciascuno. Quanto alla pratica della pace, non si è scoperto risoluzione alcuna, ma per la corte si tiene per conclusa.

Intesi iersera che l'Ammiraglio con la sua cavalleria ha passato la Saône, e che scorrevano i nemici fino a Dijon con predare e saccheggiare il paese della Borgogna; di maniera che il cammino di qui a Lyon è malissimo sicuro. L'Ammiraglio si trova adesso rinchiuso, essendo seguitato da una banda del Marescial de Cossé, dall' altra ha la montagna, e là sono e dall' altra paduli e paesi fangosi assai; sì che potrebbe essere che non gl' incontrassi troppo bene, se non si perdessero le occasioni al solito, massime essendo inferiori assaissimo alle forze del Re. S'intende che gli ugonotti della Rochelle hanno rotte sette insegne di fanteria, se bene si dice dimolte più, che si intrattenevano in quel contorno, guidate con maggiori forze in imboscate da monsignor Puy-Gaillard, quale alcuni fanno morto; ed altri dicono che egli scrive la rotta non passare trecento fanti. Trattandosi in consiglio quali terre dovevano darsi agli ugonotti per loro sicurezza, il cardinale di Lorena nominò la Rochelle per la prima, con molta maraviglia, e contro l'opinione di tutti, e più d'ogni altro della Regina.

Ho inteso che l'Ammiraglio marcia verso la Borgogna, e che M. de Biron e de Malassise ritornavano senza alcuna conclusione di pace; ma che, non molto lontani dai Principi, furono richiamati in nome dell' Ammiraglio solo, e loro sono ritornati indietro; da che si fa giudizio che gli riesca ogni lunghezza che l'Ammiraglio cerchi. Vedremo alla fine quello che partorirà.

27 juin.

Scrive M. de Lansac la pace essere esclusa del tutto, non volendo gli ugonotti stare a quei patti e convenzioni che il Re loro accordava; di che Sua Maestà ha preso molta collera; e, se facessi quello che ha detto, perseguiterebbe in persona questi suoi inimici, con risoluzione di castigarli interamente e vendicarsi contro di loro. L'Ammiraglio si dice trovarsi a Beaune, di là da Dijon in Borgogna, con cinque mila cavalli e

mille archibusieri, nè si sa per ancora qual banda egli voglia pigliare. Il marescial de Cossé marcia alla volta sua, ed è lontano da lui un cinque leghe, e M. de la Valette pare lo costeggi assai vicino.

XXXII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, juillet 1570.

Sommaire. — Projet de ramener le roi de Navarre au catholicisme, en lui donnant la main de madame Marguerite, sœur du Roi. Le principal obstacle à la paix est la présence à la cour du cardinal de Lorraine. Le cardinal de Guise, plus conciliant que son frère, offre de quitter la cour. Retour de Biron et de Henri de Mesme; ils n'apportent que des espérances et pas de solution. Combat d'Arnay-le-Duc. L'Amiral n'est pas arrêté par ce léger échec. Prise de Fontenay par les huguenots de la Rochelle. Audience accordée à l'ambassadeur par le Roi. Cosme a obtenu du Pape Pie V le titre de grand-duc, titre contre lequel protestent l'Empereur, le roi d'Espagne et les princes italiens. Audience de la Reine. Confidences touchant la paix et la situation du royaume : la Reine semble protester, devant le Pape et le duc Cosme, contre les concessions qu'elle va être forcée de faire. Prise de l'île d'Oléron par les huguenots de la Rochelle. Les Guise écartés des conseils secrets. Entretien du Roi avec le nonce; assurance donnée au Saint-Père que le Roi servira mieux la cause de la religion catholique en entrant dans la voie des arrangements qu'en recourant aux armes. Nouveaux succès des huguenots : prise de Luçon et de Saintes.

4 juillet.

Dicesi che, quando la pace si concluda, sarà possibile dare Madama, sorella del Re, stata rinunziata del Re di Portogallo, al principe di Navarra, sperando di ritirarlo interamente da quella sua sinistra opinione d'eresia, e ridurlo in buona amicizia del Re.

Se penetra tra i Principi e l'Ammiraglio, come si crede che sia già penetrato, che Lorena non abbia tanta parte nella corte come prima, è opinione che li faranno indurre più facilmente alla pace, poichè non potevano comportare la grandezza sua, nè che egli governasse, per le inimicizie loro antiche; ma, quando si vedessi che, mediante l'intercessione de' parenti e amici suoi, il cardinale riassumesse il pristino favore e grazia, potrebbe essere ancora in gran parte cagione di disturbar la pace, non perchè egli non l'abbia consigliata, ma perchè non vorrà allontanarsi dalle corte, cosa che gli inimici suoi non possono soffrire.

Il cardinale di Guise, accomodando meglio l'animo suo che non fa il fratello, ha detto : che in compagnia de' suoi non lascerà di adoperarsi sempre per benefizio e servizio della casa; ma, quando vegga alla fine non poter far frutto, che si ritirerà, poi che vede così piacere alla Regina, per governare insieme con il conte de Retz e col segretario Villeroy il Re e il regno insieme. Di che si ragiona, più che non si fa della pace e della guerra, tra le persone non universali; discorrendo che, quando s'accomodino questi travagli, la Regina non potrebbe guadagnarne niente.

Arrivarono qui i signori de Biron e de Malassise, dove trovarono ordine di andarsene alla corte, e di menare quattro di questi consiglieri, acciò in consiglio regio vedessero li capitoli che si proponevano dalli Principi e dell' Ammiraglio; i quali non accettandosi, si potesse poi considerare e pensare al modo di continuare la guerra; acciò, con sapevoli del negozio, lo conferissero al parlamento, poichè questo popolo va un poco ritenuto a promettere e dar denari al Re, se bene si trova in molto bisogno. S'intende che M. de Biron ha portato, non conclusione, ma speranza di pace; di maniera che quell' avviso che l'altro giorno si cavò fuora, che era rotta la pratica, fu falso. Domandono pure tuttavia l'osservazione dello editto di gennaio; e hanno fatto domandare i Principi un salvocondotto per i deputati loro; ed è stato accordato, di maniera che M. de Téligny dovrà ritornare alla corte. Tutto cammina a lunghezze; e intanto si va dicendo che aspettano di Alemagna sei mila cavalli; ma molti non lo credono.

Il marescial de Cossé, seguitando i Principi con il suo esercito, si avvicinò di maniera che l'Ammiraglio messe in ordine le sue genti, mostrando di voler presentare la battaglia. Così stettero da l'una parte e dall' altra tre giorni, preparati e in aspettazione che si dovesse dar dentro; ma, una notte, l'Ammiraglio fece balle, e senza strepito alcuno s'allontanò dieci leghe, che il maresciallo non se n'accorse; ma, andandogli dietro, lo sopraggiunse, e si attaccò una scaramuccia, nella quale restarono disfatte sette insegne di cavalleria del conte Montgommery, con perdita della sua insegna; e le cornette sono state mandate

al Re per presentargliene dal maresciallo; il quale si trattiene verso la Franche-Comté, per impedire il disegno degli ugonotti, quando volessero tirare verso l'Alemagna; i quali si trovano adesso tra Vezelay e la Charité. Questo è stato assai buon principio. Dio voglia che, venendosi alla battaglia, sì come pare resoluto il maresciallo di darla, sia prospera e felice per il Re!

Il Re ha fatto comandare a M. de la Chapelle, che con cinque compagnie d'uomini d'arme vada a Montargis, per difendere quel paese da quelli della Charité; ma si pensa che Madama la Duchessa non lo vorrà accettare, nè ricevere in quel suo luogo; nel qual caso egli se ne anderà a trovare il marescial de Cossé.

M'è stato scritto da Saint-Jean-d'Angély, di xxvi del passato, che gli ugonotti, dopo essere stati all' assedio di Fontenay, e battutolo continuamente, con pochi cannoni però, quelli di dentro, non si potendo più tenere, e, vedendo che il soccorso che aspettavano di M. de la Rivière non compariva, si resero. Questo capitano s'aspettava in Saint-Jean con buona truppa di cavalli e fanti, disegnando volere andare a recuperare la terra perduta. Stettesi una notte tutta in arme, per avere inteso che M. de la Noue doveva passare con venti cornette di cavalli e con un reggimento di fanteria, per congiungersi con il restante del capo che è a Fontenay. Però non si avvicinò a Saint-Jean-d'Angély.

M. de Puy-Gaillard, che fu rotto, s'è rimesso insieme, e forse ha fatto parte di sue vendette contro gli ugonotti.

13 juillet.

Della pace non è succeduta alcuna risoluzione; e pare che il termine della pratica spiri sino a' xiv di questo, per quanto mi fece intendere M. de Biron; e i deputati dei Principi s'aspettano a Saint-Germain. Io credo che la pace sia per farsi, se però l'Ammiraglio non va ogni giorno più aumentando le domande tanto esorbitanti che infastidisca il Re.

15 juillet.

Udienza dall' ambasciatore Toscano, ottenuta presso il Re. Vi si

parla lunghissimamente del titolo di Gran Duca, testè avuto dal Pontefice Pio V; titolo contro il quale protestavano Spagna, Germania e non pochi Principi Italiani. Scende per la Regina a parlar della pace; e mostra all' ambasciatore le difficoltà che si trovano in continuare la guerra, non essendoci denari, della quale essi sono il nervo e capo principale, per essere mancate l' entrate, e gli assegnamenti di trovarne. Oltre che sono partoriti tanti mali umori tra questi principali, che gli ordini del Re sono eseguiti lentamente; che però per questi soli rispetti sono forzati a condescendere contro loro voglia alla pace, e concedere agli ugonotti molto più di quello si dovrebbe; sperando poi che Iddio, conoscendo l' impossibilità di questa Corona, e che tutto si faccia a buon fine, abbia a porgerci qualche rimedio; e, mediante la buona intenzione e buone opere del Re, ridurre il suo regno a poco a poco in migliore stato e condizione, e i suoi vassalli alla fede cattolica. Perchè, dice la Regina, con l' arme si distrugge il paese, patiscono così gl' innocenti come i colpevoli. Va tuttavia crescendo il numero degli ugonotti, perchè si trovano molti vagabondi, che privi di ogni altro refugio, se bene non sono della loro religione, ricorrono nondimeno al capo dei Principi, e diventano di quella setta. Di più che in quelle terre dove siano buon numero di ugonotti, non si tiene conto di religione cattolica, se non per apparenza, rispetto al timore che hanno di essere castigati.

Mi pregò la Regina a rappresentare queste considerazioni al Gran Duca, acciò si contentassi interporsi appresso il Papa, con rimostrarli a che mal termine si trovi questo regno, e faccia sì che questa pace, in qual modo che ella segua, non sia disturbata da Sua Santità; e la faccia capace che non succederà per volontà, ma per necessità. E queste parole me le esprimeva con tanta passione e afflizione d' animo, che mi dava segno e testimonio che fusse vero quel che discorreva meco; e finendo l' udienza, promessi di scriverne per le prime.

Ieri i deputati esposero alla Regina, Monsignore d' Anjou, M. de Morvilliers e tre altri non principi, senza altra persona, le commissioni che avevano; e subito Sua Maestà con il Re venne qui, e ritornò a Saint-

Germain, donde i principi volevano partire oggi; ma il Re non ha voluto, affine che il consiglio non si dissolva.

E perchè il signore Orazio parte di quà informato di altri particolari, me ne rimetto a lui.

20 juillet.

Il marescial de Montmorency mi disse che la pace seguirebbe, perchè aveva accordato con i deputati alcuni capi a onore del Re e a satisfazione di tutti; altri non credono succeda; ma la Regina ha detto che ogni cosa va bene. Travagliasi assai, e il Nunzio e Spagna non lasciano di adoperarsi per interesse della religione cattolica.

Li ugonotti della Rochella presero per forza l'isola della Marenne, dov' hanno fatto bottino per dugento mila scudi di sali, e per cinquecento mila di danari contanti che vi erano dentro dei particolari, avendo ammazzato sotto la parola intorno a dugentocinquanta soldati; e il conte di Cocconas, loro capo, si salvò a Saintes sopra un buon cavallo, molto mal contento, se bene ha fatto il debito suo molto, con essersi tenuto otto giorni più di quello aveva convenuto coi nimici, quando il soccorso non gli fussi venuto.

Ancora segue la malagevolezza che queste Maestà e Monsignore d'Anjou hanno con li Guisi; da che ne nasce che loro poco si travagliano; e il marescial Montmorency fa assai. Il consiglio per la pace e affari principali è ristretto solamente tra il Re, Regina e Monsignore, essendo stato vietato al cardinale de Bourbon e a tutti gli altri principi di intervenirvi; ma intervengono nel consiglio privato.

24 juillet.

Il Nunzio mi ha detto che il Re gli ha ordinato che scriva al Papa essere forzato a venire alla pace, perchè ha scoperto molti tradimenti in quelli che lui più si confidava; e che lo assicuri, che, succedendo pace, spera aumentare la sua fede cattolica piuttosto con questa strada che con le armi, e in poco tempo.

Si è scoperto che gli ugonotti avevano qualche intendimento in Metz, con dubbio di Toul e Verdun. Si va perdendo ogni giorno delle terre

a danno del Re, essendo state prese, dopo Fontenay e Marenne, una altra buona piazza[1] e Saintes, dove è stato fatto prigione il conte di Cocconas.

XXXIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, août 1570.

Sommaire. — La paix est enfin conclue. Entretien de l'ambassadeur avec le maréchal de Montmorency : tout le conseil était d'avis de conclure la paix, et le cardinal de Lorraine autant et plus que les autres. Le Roi n'a fait qu'exécuter l'avis du conseil. Altercation entre le Roi et le duc d'Anjou, à l'instigation des Guise. Le bon accord est rétabli. Le mariage du Roi, qui devait avoir lieu à Nancy, ne sera pas célébré en Lorraine. Principales dispositions de la paix de Saint-Germain. La Reine mère s'occupe activement de monter la maison de la jeune Reine, confiant à ses créatures tous les principaux emplois, et pour cause. La paix était nécessaire, bien que certains grands en murmurent. Licence à la cour, triste fruit des guerres civiles! Combien l'avenir est incertain et sombre!

3 août.

La pace è al sicuro conclusa, ma non pubblicata; basta che la Regina, alla quale gliene domandai, non me lo seppe negare, dicendomi : « Quel che non sarà fatto oggi si farà domattina. »

6 août.

Udienza avuta dall' ambasciatore di Firenze presso la Regina Madre. Vi si parla di negozi risguardanti il Gran Duca, e tutto si trasmette al tempo in cui la pace sia assicurata.

Colloquio col maresciallo de Montmorency, il quale disse all' ambasciatore : « Scrivete che, se sentono che alcuni principi e signori si la- « mentino di non intervenire al consiglio, che Loro Altezze debbono « sapere che in consiglio pubblicamente e privatamente non ci è stato « chi non abbia consigliato al Re di far pace, e che il cardinale di Lorena « ha in fino consigliato se li dia la Rochelle; e che il Re non è obbli- « gato, in far li capitoli, chiamare se non quelli che gli piace; potendo

[1] Luçon ou Brouage. Ces deux places furent reprises par les huguenots.

« poi dire : Voi mi avete consigliato alla pace, e dettomi che per ogni « mese ch' io tardo a farla, perdo tanti milioni di franchi, perdo delli « miei soggetti, e va in ruina più il regno; e però il mercato che ho « potuto cavare della pace è questo che è nei capitoli. »

Il maresciallo de Montmorency mi disse che i capitoli della pace si andavano accomodando e distendendo, per publicarli fra tre giorni.

Si disputò molto tra il Re e i deputati sopra la conclusione della pace; volendo gli ugonotti ritenersi Angoulême, e ricercando maggior somma di denari di quella che il Re li voleva accordare; ma finalmente rilasciorno Angoulême a Sua Maestà, perchè quelli della città avevano fatto intendere a M. de Lansac, e protestato di non volere stare sotto la soggezione delli Principi; e si dice che Sua Maestà accordò loro in parte la domanda delli danari, avendo ancora li ugonotti rilasciato una terra che facevano istanza di ritenere, intendendo poi che apparteneva a Monsignore d'Anjou. Però non si riserveranno che la Rochelle, Cognac, la Charité e Montauban, per un tempo determinato; e si dice per due anni.

10 août.

S'è detto che tra il Re e Monsignore occorsero, due giorni sono, certe parole con collera : la causa si dice procedeva da donne, o da altre persone che cercano mettere un poco di ruggine tra questi due fratelli; e non sarebbe miracolo che derivassi da M. de Guise, come si discorre, e che il cardinale di Lorena lo istruisse; ma subito si rimediò a tutto.

I deputati ritornorno alla corte, e la pace è conclusa al sicuro, e si pubblicherà qui in breve. Il Re non interverrà alla pubblicazione, per non mostrare di volere tenere a freno e in timore con la presenza sua i Parigini, i quali si dice non volevono consentirci, e di poi se ne verrà quà. Pare che si sia alterato l' ordine e disegno che si era fatto di celebrare le nozze a Nancy in Lorena, il che potrebbe derivare dalla mutazione che è nota di questa Maestà con il cardinale di Lorena; sì che la sposa se ne verrà per la Piccardia.

18 août.

I capitoli non compariscono ancora, nè in stampa nè altrimenti; e,

se bene la pace non si effettua così prontamente come bisognerebbe, e non ci è nè potere molto nè molto generale satisfazione, si spera nondimeno che a tutto si darà buono ordine.

20 août[1].

La pace è conclusa; ma non vi essendo intervenuto alcuno, salvo che il Re, la Regina, Monsignore con li deputati degli ugonotti, al trattamento di essa; gli principi bravano e non vogliono trovarla buona; dico gli nostri, perchè a loro non mette conto; quattro volte hanno avuto audienza una ora e due per volta; e ieri Téligny, capo dell' ambasciata, con gli altri, si partirono per andare in campo a portare la risoluzione, e far fare una tregua sin che li darann' ordine.

Si pagano i reitri con ottocento mila scudi; si approva la vendita dei beni ecclesiastici fatta da loro; se gli restituiscono i beni quali saranno trovati ora, e loro dignità tolte; se li lascia Sancerre, Montauban, Cognac, la Rochelle, che saranno guardate dal nemico presidio, pagato dal Re; e alla Rochelle si fa un Parlamento per loro cause. Si predicherà in corte quando Condé e Navarra ci saranno, d' ogni tempo in casa d' ogni gentiluomi, e in quelli luoghi nelli quali si predicava innanzi; e si fanno certi matrimonii non ancor certi.

Fatta la pace, con ogni studio si attenderà alle nozze, alle quali la Reina è intentissima, e dà di tutti gli uffizi che sono necessarii alla futura Reina un ufficiale a suo modo, il quale sia il primero fra i suoi compagni, come primo cavallerizzo, primo segretario, primo maestro di casa. Costoro governeranno a loro modo, come si può giudicare.

Lorena con gli suoi fratelli e nipoti stanno mesti, e non sono in quel favore che erano. La pace è necessaria al popolo e paese senza dubbio, non vi essendo modo di far guerra; ma per i principi che qui sono è una mala cosa; non già per tutti, ma per la fazione di Lorena e per Nevers. E, se la guerra durasse ancora sei mesi la Francia saria perduta in tutto.

[1] Cette dépêche est d'un agent anonyme qui signe ainsi : *Chi ella sa.*

La corte è piena di gente nuova, dissoluta, licenziosa e viziosa, conforme stato alla guerra civile.

Quanto al dovere trasferirsi le armi di Francia, fatta la pace, altrove fuori di Francia, sotto la scorta dell' Ammiraglio o di Monsignore, come molti scrivono costì, è una pazzia, e umidità di testa; perciò che elle saranno necessarie qui, non potendo durare lungo tempo questa pace, e però si potria facilmente rinnovare in fra poco la guerra o innovarsi cose straordinarie.

Nota. Les dépêches des derniers mois de cette année présentent peu d'intérêt; elles roulent presque toutes sur le nouveau titre de grand-duc décerné à Cosme par Pie V, et sur les difficultés que font les puissances à reconnaître ce titre. On y voit en outre que plus de deux cents ministres huguenots, quittant la France, se proposent de passer en Italie, où ils ont des intelligences; que les catholiques se refusent à exécuter loyalement les conditions de la paix; que la ville d'Angoulême prétend se garder elle-même; que le cardinal de Châtillon, l'Amiral et les chefs de la religion réformée se sont réunis à la Rochelle, et qu'on s'attend à une nouvelle rupture.

XXXIV.

CAVRIANA A BARTOLOMEO CONCINI, SECRÉTAIRE DU GRAND-DUC.

Paris, 12 janvier.

Sommaire. — Éloge de la jeune Reine; Dieu veuille qu'à la cour de France elle ne se corrompe pas! Le Roi est tout pacifique. Mission de M. de Montreuil, chargé de rétablir l'ordre dans tout le royaume. Le cardinal de Lorraine; ses projets de retraite, de voyage à Rome. L'Amiral appelé, *le roi de la Rochelle*. Mécontentement de l'ambassadeur d'Espagne. Détresse financière du Roi. Contribution sur les grands et les nobles, consentie par le Conseil, repoussée par la petite noblesse, qui est ruinée et qui tient à ses immunités. Morvilliers rend les sceaux, qui sont conférés au président Birague. On s'attend au rappel de l'Hospital. Mauvais rapports venus de Rome touchant le grand duc. La Reine mère est soupçonnée de faire passer à Florence, par l'entremise du comte de Retz, des fonds considérables, en son nom et au nom du duc d'Anjou. Second mariage de l'Amiral. Huguenots nombreux dans le Piémont. L'ambassadeur florentin est dans l'intimité de la Reine mère. Le duc de Nemours est au plus mal. Nouvelles diverses.

Questa Regina contenta molto tutta la corte, e più il Re, suo marito, che la vagheggia e adora; e, quando anderà per il regno, consolerà

molto con la sua umanissima vista questi poveri popoli afflitti; caso però che qualche spirito maligno con mali consigli e persuasioni non difformi la bellezza di quell' animo, o quel prezioso vaso non si infetti di qualche malattia per la contagione dei corpi vicini; perciocchè questa corte sente assai del dissoluto, dell' avaro e del bugiardo.

Hanle cominciato a riformare i capelli e la conciatura del capo; e così poco a poco si spoglierà di costumi germanici, vestendosi dei francesi. La Regina Madre la onora e serve gentilissimamente.

Il Re vuol la pace ad ogni modo nel regno; nè si vuole più rompere il capo con i ministri nè con i sorveglianti officii degli ugonotti; e però, poichè egli così vuole, si crede che la pace durerà, e si riuniranno gli uni e gli altri come dinanzi. Si manda M. de Montreuil, governatore di Orléans del tempo che si perdette, per capo della giustizia con quattrocento archibugieri a cavallo per tutto il regno, acciocchè netti il paese dai ladri e assassini che sono numerosissimi per tutto.

Il cardinale di Lorena pare che si voglia ritirare alla cura del suo arcivescovado, dove è stato a fare Natale; e ha fatto qualche buona opera, ma non si crede che duri molto in quella solitudine. Ha risoluto partirsi sul primo tempo per andare alla badia di Cluny in Borgogna, ed ivi stare tutta la state, con opinione di venire poi in Italia e andare a Roma; standovisi sino a tanto che passino gli due anni che gli ugonotti devono tenere le piazze assegnatele dal Re: e ciò dice voler fare, acciocchè dai suoi nemici si vegga che non si mescola punto nelle cose pertinenti a loro, nè abbiano più cagione di querelarlo; oltre di ciò, per levare qualche opinione, la quale mostra che sia entrata nell' animo del Papa per male dilazioni fatte di lui. Ma Dio sa ciò che farà! Ha seco un gesuita, detto Emondo Ugesio Francese, il quale in ogni predica biasima talmente la pace, che pare che non pretenda altro che suscitare i popoli all' armi e a nuova guerra civile, e ne parlà così vivamente che spiace ad ognuno.

La Regina lo ha voluto ammonire dolcemente di questo, ma egli vie più fiero, fa peggio, biasimando lei, e dicendo che la verità si deve liberamente predicare.

Partirono due Alemanni col salvo condotto del Re, di quelli venuti a rallegrarsi seco delle nozze e pace fatta, per parte dei principi della Germania, Palatino e confederati; e si stima da certi che, andando a trovare l'Ammiraglio, che oggi si chiama da tutti, *il re de la Rochelle*, si concludi delle cose del principe d'Orange, per fare forse nuovo tumulto e fortuna a Fiandra. È spiaciuto a tutti questo salvo condotto fattogli, e pare che confermi quello che ho detto, che il Re vorrà la pace perpetuamente. L'ambasciatore di Spagna fulmina per questo, temendo che non si allumi il fuoco al suo cammino.

Si cerca modo di pagare i debiti del Re, che non hanno numero; e per far bene, si ha posto in campo che ogni principe darà cento scudi, ed ogni gentiluomo dieci. La cosa messa in consiglio è stata approvata; anzi alcuni principi, fra quali Nevers è il principale, ne pagarono volontariamente dugento. Il che spiace molto a tutta la nobiltà, la quale non pare che voglia condiscendere a questa donazione, essendoci un terzo di quella che non può pure dare mezzo scudo; e accusano gravemente questi principi, che, senza matura considerazione, opprimano la vera riputazione di Francia, che è la immunità e libertà delli nobili del regno; finchè questo boccone sarà difficile a divorare. E, perchè vi conviene l' intervento del cancelliere, che sin' ora è stato Morvilliers, egli sentendo il colpo che gli veniva addosso, ha rinunziato all' officio con ragione della sua infermità e debol natura; e questo carico del sigillo hanlo dato al presidente Birague, non si essendo trovato uomo che lo abbia voluto, perchè si tiene per certo che infra poco tempo il Gran Cancelliere Michel de l'Hospital debba essere richiamato e rimesso in integro delle sue dignità; onde con poco onore lo riceverà chi sarà destinato a questa carica. Oltre di ciò toccherà a lui il concludere e ordinare che questa nobiltà paghi, cosa che sarà per partorire grandissimo odio al Cancelliere. Se gli danno quattro per aggiunti a lui, che si troveranno presenti alle signature.

Quel M. de Foix, già ambasciatore del Re a Venezia, è gratissimo alla Regina Madre, e non ha voluto accettare la carica del sigillo, nè tam-

poco il cancelliere di Monsignore, genero del primo presidente di Paris; ma potriano essere degli aggiunti al Cancelliere.

Nemours non può scordarsi la repulsa della precedenza e la sentenza data dal Re; onde brava e fulmina; della quale io scrissi lungamente a Sua Altezza; sapendo che da nessuna altra persona non poteva intendere meglio il fatto che da me, che mi trovai al ragionamento.

Conviene che Sua Altezza ordini che in Roma si pigli cura dai suoi, per sapere da qual fonte vengono in Francia quelli avvisi si brutti e vergognosi dei fatti di casa sua. I quali, sebbene sono falsi, poichè sono possibili, accrescono l' animo ai suoi avversarii di quà di parlare, e ai suoi amici abbattono le forze e l'ardire, e potriano continuando porre qualche sinistra opinione nella mente dei grandi. So che di Roma vengono, ma non so la bottega dove si formino, poichè chi scrive è pagato per raccorre le nuove, e pratica con ogni ambasciatore e cardinale, e con Ferrara specialmente e con Correggio cardinali. Scrivono che Sua Altezza si fa segretamente Francese, e che la moglie sua, volendo ire a far reverenza alla Principessa, fu ributtata; di che Sua Altezza sdegnata ha levato il sigillo e carico di ogni cosa al Principe.

So che qui si tien per certo che la Regina abbia mandato molte migliaia di denari a Fiorenza col mezzo del conte di Retz, e che venda in qualche luogo per fare costà un peculio stabile di denari a sè e a Monsignore, suo favorito; e, parlando con l' ambasciatore di Spagna, parmi che volesse accennarmi non so che di simile. Io parlo così in confuso, ma verrò un giorno sul certo di questo negozio.

La moglie dell' Ammiraglio [1] nativa di Bourg-en-Bresse, ricca di sedici mila scudi d' entrata l' anno, gia stata maritata, viene alla Charité, dove verrà forse anch' egli a rincontrarla.

Il mal tempo di Francia si è ridotto alli confini di Savoia, dove sono

[1] L'Amiral était, depuis quatre ans, veuf de sa première femme, Charlotte de Laval. Jacqueline, de la maison d'Entremont en Savoie, veuve de Claude Batarnay-Antoine, tué à la bataille de Saint-Denis, remplie d'admiration pour Coligny, vint le rejoindre à la Rochelle, et lui offrit sa fortune et sa main.

le migliaia di ugonotti; e, a questo proposito, un capitano intertenuto dal Re in Piemonte mi ha detto che là ve ne sono infiniti di questa religione, ma segreti, che non vorriano che rumore e novità. Ma particolarmente Cunio è la metropoli e balia loro.

Si è preso gran sospetto di qualche cosa di Sua Altezza con la Regina, poichè il suo ambasciatore Petrucci è da lei ben visto e seco negozia spesso; con la quale però non è congiunzione di stati o negozii cotali.

Si aveva distribuito in corte tutte le cariche di Nemours, che era stato all' estremo della vita; e della compagnia sua di gente d'arme si era preso partito che la si sopprimesse e annullasse, come si sopprimeranno da qui innanzi quelle di coloro che moriranno, per non pagare tanti denari. E il Re ha di nuovo riconfermato a Monsignore quella donazione che gli fece di tutte le paghe di coloro, che essendo assenti, senza giustissima causa, dalla mostra generale, non possono tirarle; ma tutte le dona a Monsignore: che importano molte migliaia di scudi l' anno.

Si prepara l'entrata in Paris, cosa magnifica e suntuosissima, per gli xv del mese di febbraio, dove si starà tutto il carnovale a piacere, poichè la Regina sposa non ama il *trottare* come fanno i Francesi quà e là. In questo stato sono le cose di quà. Del conte di Gaiazzo, preso per la religione a Roma, Monsignore fulmina e il Re, e dissero di volere fare gran cose, parendo loro che non a lui ma alle loro persone si sia fatto questo scorno. Volevano mandarci un cavalier di Malta, governatore di Monsignore il Duca, ultimo fratello del Re, ma egli ricusava il correre le poste; e il Nunzio ha tanto pregato perchè non si mandi, promettendo egli di fare officio grato alle Loro Maestà, che si è soprasseduto. Tavannes, anima del conte, e favoritissimo della Regina e Monsignore, si aspetta in corte, dove giunto farà officio per lui; e pare che Monsignore dicesse che farà sequestrare tutti i beni dei preti, se il conte ha male, parlando di lui in commendazione delle prove che ha fatto in queste guerra, che non si può desiderare più; cosa che è spiaciuta agli emuli del conte, i quali sono Italiani. E si vede che

questa cosa ha turbato l'animo del Re, Regina e Monsignore, appresso dei quali egli ha buonissimi mezzi d'uomini e donne che lavorano ogni ora.

Madama de Guise, novellamente maritata, è gravida.

XXXV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, janvier-février 1571.

SOMMAIRE. — Bonnes dispositions de la Reine mère à l'égard de la Toscane. Démarches des deux partis, catholique et protestant, pour influer sur la politique étrangère de la France. Opposition du duc de Savoie au mariage de l'Amiral. Accusations portées par l'Amiral et le maréchal Danville contre le cardinal de Lorraine. L'Empereur et le roi d'Espagne semblent disposés à intervenir en Italie. Tentatives pour désunir les huguenots.

16 janvier.

Io non le dirò, se non che, per quel che si vede, la voluntà della Regina non può essere migliore; e, quando la vedrò un poco più risoluta, ne spererò ogni maggior bene[1]; credendo che aspetti ancora a risolversi a veder maturato qualche disegno; conoscendosi che li cattolici hanno un fine e li ugonotti un' altro, e sono quasi nel punto con il Re di risoluzione. Chi otterrà si vedrà tra poco; e questo può fare stare un poco sopra di sè la Regina, perchè gli è messo fortamente l'occhio addosso. E, per quello penetro, ella cerca intrattenersi il Papa e il Re Cattolico, e per conseguenza l'Imperatore; e in questo li cattolici stanno forti seco; e gli altri, che vogliono altrimenti, fanno grandissime offerte con mezzo di parentadi e assistenze delli principi di Alemagna protestanti, della Regina d'Inghilterra e degli ugonotti di questo regno.

27 janvier.

S'intende essere stati ritenuti prigioni dall' Ammiraglio due che se

[1] Il s'agit sans doute ici de la reconnaissance par la France du titre de grand-duc, récemment conféré par Pie V à Cosme Ier.

procuravano di ammazzarlo d' ordine del cardinale di Lorena; e il Parlamento fa istanza di averli, per sapere il fatto; ma la Regina fa sollecitare che capitino male. Non so se il caso stia così.

26 janvier[1].

Le nozze dell' Ammiraglio con quella ricca signora del contado de Bourg-en-Bresse non si faranno più; perciocchè il duca di Savoia le ha distornate e rotte; desiderando che un suo favorito la sposi, avendola egli amata molti anni; onde l'Ammiraglio resterà escluso[2].

Danville ha menato seco un monaco Franciscano, il quale conta cose terribili che voleva fare contro di lui per comandamento del cardinale di Lorena[3], ed, essendo prigione, patirà pena degna de' suoi meriti, e scoprirà qualche bel colpo. Arrivò alla corte il Danville con più di quattrocento cavalli, e questa nuova rottura con il cardinale manterrà gli odii antiqui in piedi, e li rinforzerà davantaggio; quello che non si doverria desiderare nella infermità di questo povero regno.

3 février.

S' intende che la messa è stata rimessa a la Rochelle per opera del maresciallo de Cossé. Quanto all' entrata, doveva pubblicarsi per la prima domenica di Quaresima.

16 février.

Pare si dica che a Orange siano stati ammazzati gli ugonotti. Questi ugonotti di Francia si risolvono a voler essere sicuri e godere degli oneri appresso al Re, come gli altri, o a pigliar di nuovo l' armi in le mani. Si fa ogni opera, perchè questo Re convenga a qualche guerra fuor di quà; e ciascuna delle parti, che ne cerca far muovere, procura guadagnarselo.

[1] Cette dépêche, écrite par un agent du duc, est adressée à Messer Marco da Empoli, attaché à la cour de Toscane.

[2] Le mariage eut lieu malgré l'opposition du duc de Savoie.

[3] Le nom est en chiffre, non déchiffré, dans le manuscrit; mais la suite de la dépêche ne peut guère laisser de doute sur la personne qui s'y trouve désignée.

22 février.

Corrono voci per Paris che l'Imperatore e il Re Cattolico abbiano voglia di far qualche impresa in Italia, e forse in odio di Toscana e del Papa.

In questa corte ci sono umori e cervelli inquietissimi; li quali, risolvendo che guerra bisogni fare, tentono questo Re con vari modi, e se gli promette da ogni parte molto. L' età sua comporta questo; e di questi che propongono molte cose, si vantano avere molti maneggi in altre corti. Presto si dovrà sentire qualche cosa d'importanza e di risoluzione.

23 février.

Si fa ogni opera di disunire questi capi ugonotti, delli quali comincia a venire in corte buona parte. Ci è M. le Vidame de Chartres, che si crede non abbia molta intelligenza con loro, se bene quà vive all' ugonotta. M. de la Rochefoucauld deve esserci anch' egli, che non è in confidenza con la Regina di Navarra.

XXXVI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 8 mars 1571.

Sommaire. — Entretien de l'ambassadeur et de M. de Téligny. L'Empereur et le roi d'Espagne proposent au Roi de diriger en commun une entreprise en Italie, contre le Pape et le duc de Toscane. Les princes d'Allemagne sont, eux aussi, favorables à cette expédition. Nouvelles négociations ouvertes pour donner un autre cours aux affaires. Expédition des Pays-Bas tentée par la France, avec le concours du prince d'Orange, des princes allemands et du grand-duc de Toscane, substituée à l'expédition d'Italie proposée par le Roi Catholique et l'Empereur. Prudente réponse de l'ambassadeur. Il attend une audience du Roi, qui doit l'entretenir secrètement de cette délicate affaire.

Il signor Gian Galeazzo Fregoso m' ha fatto dire da M. de Téligny, che è quello che ha negoziato e negozia il tutto per li Principi di Navarra e Condé, ed è l'anima dell' Ammiraglio. E, dopo le cerimonie, avendo

prima parlato col Fregoso, parlò a me con dirmi : « Io devo dirvi che « l' Imperatore con molti principi persuade il Re di Francia, Mio Si- « gnore, a una guerra contro il Papa, e per conseguenza contro il vostro « padrone[1]; promettendoli onori e comodi che di questa impresa si « caverà : ed, essendosi domandato di quà come possa passare con satis- « fazione del Re di Spagna, è stato risposto a questo Re che con Spagna « si lassi fare all' Imperatore, che s' intenderanno bene insieme. » Sog- giunse di più : « Li principi d' Alemagna fanno istanza a quelli di Na- « varra e Condé, che si offerischino al Nostro Re per questo; dimos- « trandoli che, con tal guerra, si assicura questo regno da nuovi « tumulti; e che, se ci acconsente, conoscerà il servizio che se li farà, « e l'augumento del suo imperio. »

Continuò in proposito : « Noi della Religione ci sentiamo si obbligati « ai principi d' Alemagna, per li favori fattici e per le promesse che ci « fanno, che non li possiamo mancare; se bene non hanno avuto mai « buona fortuna. Nondimeno, per non finire di guastare questo regno, « e per non combattere sempre tra amici e parenti, siamo stati in re- « soluzione di aiutare e fomentare questo negozio appresso il Nostro « Re con ogni nostro potere. »

Intanto che questo camminava, mi dice che, ritrovandosi il Fregoso alla Rochelle, e sentendo, come confidente loro e servitore del principe d' Orange, le cose per concluderle, propose al conte[2] che non era a proposito concorrere a una guerra così lontana, dubbia e senza alcun profitto al particulare del principe, suo fratello, e che gli potria facilmente più nuocerli che giovarli; sapendosi da quel signore in che termine erano le cose sue, quanto alla voluntà e buona speranza che da più parti aveva di favore; e al Re mostrare che era molto più comodo per li fatti suoi che si cercasse modo di rompere nelli Pays-Bas; che si farebbe bene al principe, tanto suo amico, e si farebbe fortezza alle cose sue; e che a questo si sarebbe potuto indurre il Re facil-

[1] Le grand-duc de Toscane, à cause du nouveau titre qui lui était conféré par le Saint-Siége, et que ni l'Empire ni l'Espagne ne voulaient reconnaître. — [2] Louis de Nassau.

mente, per la intelligenza buona che è tra Sua Maestà e quel principe, sapendo lui quant' è passato fra loro; e che l' Imperatore tentava questo per satisfare li principi, ed in un tempo medesimo fare il Re di Spagna loro confidente; e che si potessi tenere per certo che li principi detti, quando aranno notizia di questo disegno, l'accetteranno volentieri, perchè a loro più premono le cose del principe d' Orange che quelle del Papa.

Disse queste e molte altre ragioni, e propose il Fregoso per persuadere il disegno suo; e alla fine concluse che questo conte potesse scoprire questo al Gran Duca, con ricercarlo di qualche cosa, e mostrarseli amorevole e pronto a mantenerlo nelle sue cose, e non dubitava si caverebbe da Vostra Altezza ogni comodo o aperto o secreto. Sopra che mi dice M. de Téligny, che il Conte e loro hanno discorso più volte, pensando alli loro disegni particulari; e finalmente hanno resoluto tentare questa strada, che il Re scuopra il tutto secretissimamente, con resoluzione di gittare addosso a qualcuno la revelazione, per il timore che li principi d' Alemagna che li hanno dato notizia, non avessino a male che per ordine loro si fossi risaputo. E mi concluse come quelli lo hanno spedito quà per molti negozii, ma tra principali per questo, dicendomi : « Procurerò dunque, se sarà possibile, che il « Re vi mandi a chiamare, e vi dica questo e davvantaggio; e pen« serò mandi al Gran Duca un gentiluomo espresso; e, per non man« dare Francesi, acciocchè il negozio non si dilati facilmente, ci man« derà il Fregoso, come istrutto e primo autore di questo, con lettere « di credenza di mano sua propria; quale si verificherà a quel principe, « o quello li scriverete avervi detto il Re. Assicuratelo che il conte Lo« dovico e loro li potranno promettere li tre Elettori sècolari favorevo« lissimi. Però pensi a ogni deliberazione che l' Imperatore li volessi fare « contro; nè si mancherà, promettendosi, mandare tutto ad effetto. »

Come tutto ebbi inteso, lo ringraziai della notizia mi dava; e dissi che, quando Sua Maestà mi comunicherà una cosa più che un' altra, la saprò tenere secretissima; e che conosco Vostra Altezza molto pronta a servire Sua Maestà; ma che in questo fatto della religione, li farà

avere molta considerazione, non essendo massime timore tanto grande che le sforzino a mutare la volontà che porta all' Imperatore e al Re di Spagna, tenendo per fermo ancora che nulla si penserebbe mai trattare senza partecipazione del Papa; a che subito io dissi : « Vedo « bene che il Papa ne deve essere consapevole; ma spero ancora, che, « quando sarà accertato che questo sia vero, consentirà più presto a « questo che al tirarsi addosso una guerra, potendo poco sperare nel « Re di Spagna, poichè l'Imperatore ha scritto a questo Re quanto si è « detto. » Soggiungendo : « In questi casi, si può conoscere che bisogna « così attendere alli Stati come ad altro. » E mi disse : « Voglio dirvi « questo di più, che, fatta la pace, Monsignore fu ricerco di andare con« tro il Gran Duca, e che li sarebbe fatta gran provvisione di danari. » Affermandomi che me lo poteva dire; perchè fu ricerco trattare questo negozio; ma che lui desiderava di star qui e accomodare le cose sue in casa sua; e non ne volse intender nulla. E con questo finì il ragionamento.

Io, senza farne parola, starò a vedere se il Re me ne dice nulla; poichè dice quel gentiluomo che in questo principio non è bene parli, nè mostrar d'esserne consapevole; e in breve potrò conoscere se son cose in aria e disegni tentati per a tempo, per colorirgli dove e quando possino. Le dirò bene che sono avvertito che il Re vede una guerra necessaria, e che acconsentirà più tosto a una fuora del regno, dove più si vegga pronta, che permettere nel suo regno più tumulti e ultima ruina; e mi vien tocco che contro al Re di Spagna ha più l'animo inclinato che altrimenti, per la poca amicizia originale tra Francia e Spagna, per il trattamento del parentado della sorella col Re di Portogallo, e per la pretensione della Fiandra; e m'è fatto sapere che la Regina non è così parziale di Spagna; e il Re aver detto essere molto allegro che la Regina cominci a non essere satisfatta del procedere di Spagna.

Téligny mi disse : « Io ho ordine di fare qualche cosa, o concludere « questo con il Re, o sollecitarlo al disegno cominciato. Vi darò reso« luzione tra pochissimi giorni. » L'amico sollecita il negozio molto per

interesse di suo padrone, e per mostrarsi devoto a Vostra Altezza; e spera facilitare le cose sue particulari, e in breve venirne alla fine.

Innanzi il serrare di questa, il gentiluomo che negozia col Re mi ha fatto intendere per il Fregoso, che ha negoziato il tutto, e che l'ha guadagnato; e che questa sera mi parlerà; e a un' ora insolita il Re mi manderà a chiamare, e mi dirà il tutto; ed ha voluto il Re da lui una copia della lettera che di credenza deve fare.

XXXVII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 14 mars 1571.

Sommaire. — Première et courte audience du Roi; curieux détails. L'ambassadeur d'Espagne et le cardinal de Ferrare cherchent à animer le Roi contre le Saint-Père.

Il Re dà udienza all' ambasciatore di Firenze, la domenica, al vescovado :

Io stava per accomiatarmi, quando il Re mi prese per la veste con tutte due le mani, e, accostandosi al cammino, mi disse :

« Ambasciatore, arei da parlarvi a lungo; ma non ho tempo. Avete « da sapere che, per la morte del signor Ottavio Fregoso, non posso met- « tere ad effetto la pratica di Genova. » E si ritirò presto; onde, pensavo avesse preso errore a conferirmi questo; ma seguendo disse : « Té- « ligny vi ha parlato ? »

Risposi « che m' aveva detto non so che, ma s' è rimesso a quanto « Vostra Maestà mi dirà, e che ella mi scoprirà tutto. »

Disse : « Bisogna essere segreto, nè confidare particolare alcuno con « persona. Però voi potrete pigliare, uno di questi giorni, occasione di « domandare udienza, che allora potremo parlare più amplamente. »

Essendomi maravigliato in me medesimo come fussi uscito a scoprirmi così facilmente il trattato di Genova, dissemi non so che di Fiandra, e che voleva mostrare di sapere rompere il cammino a chi

faceva molti disegni; ma non intesi bene per il romore che era in quella camera per la gente, e perchè parlò piano e presto. E venne molto ardente e rosso nel viso; e perchè mi rimesse a un altro giorno, risposi solamente che le Altezze Vostre sono così devoti servitori a Sua Maestà, che, dove fussi congiunto il servizio di Lei con il loro, m'assicuravo le troverebbe di quella volontà che le trovò per lo passato. E, quanto alla secretezza, poteva riposarsi sopra di me, che anco non lo scopriria alla fine a Madama, se Sua Maestà non voleva. Mi disse : « Così si deve « fare; non perchè mia madre non abbia a essere poi consapevole, per- « chè si contenterà di quello che a me piacerà. »

Li risposi che con la Regina sarà mezzano Vostra Altezza a disporla, come il negozio sia incaminato; e allora il Re rispose : « Potrà sapere « tutto. » E in italiano soggiunse : « Questo sarà il meglio; avete bene « inteso. »

Finito questo ragionamento, consegnai a Monsignore le lettere, e passai il medesimo officio; e la risposta fu di parole gratissime, e secondo l'affezione grande che porta e mostra portare a loro.

La sera della udienza, venne Giangaleazzo Fregoso a trovarmi, e mi disse che M. de Téligny aveva parlato al Re; e Sua Maestà aveva detto avermi trovato nel rispondere molto freddo, e che se n'è maravigliato; soggiugnendogli che mi aveva manifestato la pratica di Genova; e, mostrando Téligny averlo per male, nè essere stato a proposito, Sua Maestà gli rispose, essere proceduto da sincerità di cuore, avendo animo di dirmi tutto il suo disegno puramente, dove sappia io sia sicuro e secreto; e che io intendevo lo Re aver buona alleanza con il Gran Duca, per la buona amicizia che conosce Vostre Altezze li portavono. Attenderà alle cose di Fiandra solamente, ed in Italia aiuterà Vostra Altezza in tutto quello che domanderà, volendo sòlo che aiuti questo Fregoso in la cosa di Genova, e si goda lo acquisto che è d'ogni impresa li piaceva fare con il suo aiuto.

Adesso non resta altro se non che io vada all' udienza per intendere quello voglia dire. Assicuro bene Vostra Altezza che scoprirà Sua Maestà l'amicizia che mantiene con il Re di Spagna, affinchè ne sia

informato, dopo arò risposto il più che potrò, se Sua Maestà si muove da lei medesima, o pure s' induce a volere travagliare la Fiandra per satisfare a questi.

Fu ier l' altro da me il vescovo Salviati privatamente, dopo che ebbe desinato col cardinale d' Este; e cominciò a dirmi che detto cardinale andava trattando, non le cose sue particulari solamente, ma di maggiore importanza; e conosceva poteva assai in questa corte, potendosi credere che faccia di molti officii contro il Papa e Vostra Altezza; e però sarebbe bene il farlo richiamare, ed è quà avvertito da esso cardinale il vescovo, di non li parlare in presenza della Regina, si che può credersi esservi malizia. È ancora in opinione che questo ambasciatore di Spagna sia malissimo istrumento e di cattivo animo contro il Papa e Vostra Altezza, e procura di irritar questo Re contro Sua Santità, e mettere le materie in campo da farlo restare mal satisfatto; dicendo che aveva fatto sdegnare l' Imperatore e Re di Spagna con il suo poco rispetto, e ora vuole fare il medesimo verso Sua Maestà per la cattura del conte di Caiazzo, della quale non mostra di curarsi molto; anzi ha detto al vescovo che, s' egli è stato uno sciocco, suo danno. Per il che parerebbe al Salviati avere giustificata la mente di Sua Santità, e aver condotto questo negozio a buon porto, se il cardinal Lorena, e forse l' ambasciatore detto, non cercassino che il duca di Parma e il cardinale, suo fratello, che sono stati imputati d' essere stati causa di questa detenzione per rispetto dello stato del conte, mandassino quà uno a giustificarsi con Sua Maestà, per dare ad intendere che sia stato per obbedire al Papa per scandalizzarlo. E questa giustificazione non è necessaria, se non per satisfare alla malignità di coloro, e per avere delle occasioni di dolersi di Sua Santità.

XXXVIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 19 mars 1571.

SOMMAIRE. — Seconde audience du Roi; il engage vivement le grand-duc à détourner le péril qui le menace en Italie, en s'alliant avec la France pour porter la guerre dans les Pays-Bas. L'ambassadeur conseille au grand-duc les plus grands ménagements; il faut se concilier la Reine mère et ne pas s'aliéner le jeune Roi, qui tient beaucoup à son projet, et qui est irrité contre l'Espagne.

L' umore è contro al Re di Spagna; e si crede con questo mezzo rivoltare i principi d' Alamagna, che non l' amano punto.

Essendono io andato dal Re, prima ch' io parlassi mi disse subito : « Che scusa avete trovato per parlarmi ? » Ed io gli replicai non essere scusa, ma occasione ragionevole, per domandare il luogo nell' entrata della Regina moglie. Mi ruppe Sua Maestà le parole dicendo : « Voi « dovete sapere ch' io sono stato richiesto di concorrere a una guerra « contro al Papa e al Gran Duca, con promettermi molto, e con rimo- « strarmi molte comodità. Ho risposto che non ho il regno mio in ter- « mine da potere per un anno almeno pensare ad altro, e che contro « al Papa è male a far guerra, sì per la religione, sì ancora essendo per « l' occasione del titolo dato al Gran Duca di Toscana, mio affezzionato « e parente. » Fecigli riverenza di così amorevole risposta, e la Maestà Sua seguitò : « Io vedo che alcuni vogliono rompere in Italia, e desi- « derano una guerra in Francia; e, perchè non voglio riesca loro, arei « caro che il Gran Duca e Noi c' intendessimo insieme, nè ci scoprissimo « fino a certo tempo, ma dessimo aiuto al principe d' Orange, acciò rom- « pessi in Fiandra; che mi assicuro in poco tempo farà tanto che quelli « tali aranno da pensare ad altro che all' Italia ed a questo regno. E, « per sapere la voluntà di Sua Altezza, vogliamo mandare Giangaleazzo « Fregoso, che, per non essere Francese, non apparirà tanto il disegno « che tengo. In questo mezzo scrivetelo a Mio Cugino, e tanto dirò al « Fregoso, e che n' aspetti risposta quanto prima. » Dicendomi in italiano : « Avete voi bene inteso ? »

Io, che volsi assicurarmi e conoscere anche un poco più l'affetto dell' animo suo, gli replicai tutto, dicendo : «Vostra Maestà mi dice e comanda questo.» E seguitai; ma quando fui al passo che era stato ricerco di concorrere alla guerra, gli dissi : «Vostra Maestà non mi dice da chi; mi mostra bene il desiderio del Re Filippo.» E gli domandai se l'Imperatore ne diceva nulla. Mi rispose subito : «Il Landgravio mi ha mandato a posta un M. Cospo; se bene intesi, l'Imperatore non me ne dice nulla, ma è forza io vi dica confidentemente il vero; si vede che viene dal Re Filippo e dall' Imperatore, e ve lo dico, sebbene è mio suocero.»

Seguitai, e quando fui al passo di intendersi insieme con Vostra Altezza, gli domandai come la intendeva. Mi rispose, in aiutare il principe d'Orange, e venir così a divertire da Italia e da questo regno una guerra, dicendomi così : «E, se seguiranno detta guerra in Italia, scrivete che io difenderò ed aiuterò il Gran Duca contro tutti, e che ho modo di farlo.» Allora mi venne bene a tastarlo se sarebbe di questa voluntà contro ciascuno. Mi disse che sì; ed io replicai : «Se anche bisognasse contro Ferrara?» Mi rispose allegramente che sì. Ed io gli feci reverenza; e, quando fui al passo di Genova, volsi scoprir paese, e dissi : «Quando il Gran Duca si risolva a questo, Monsignore, fratello di Vostra Maestà, potrà disegnarci.» Mi rispose risolutamente : «Nò Monsignore; ho altro alle mani adesso; tutto voglio sia a beneficio del Gran Duca. Intendinsi con questi Fregosi, che gli darò ogni aiuto. Io voglio attendere alle cose di Fiandra solamente per me.» Mi domandò, essendomi licenziato : «Scrivete ben tutto; ma ditemi che uomo è il signor Giangaleazzo?» Gli risposi che a me pareva assai suo servitore, e che aveva servito assai fedelmente al Gran Duca, e che io pensavo gli fusse ancora confidente.

Rispose : «Ecco che tutto va bene.»

[1] Il Re mostra talmente essere in fantasia tale, che, per non esserne

[1] Cette dernière partie de la dépêche, datée du même jour, est adressée au secrétaire du grand-duc, Concini.

levato, e perchè non se ne sappia nulla, se io conosco il vero, non può tardare a scrivere la lettera di credenza di sua mano propria; e perchè io considero Loro Altezze abbino notizia del tutto quanto prima, ho voluto non lasciar passare la presente occasione, ed a Vostra Signoria dire che pensa guadagnarsi la Madre assai, quando li farà conoscere, perchè si sia risoluto a questo. Ed a me pare di avvertire che bisogni guardare a non lo fare sdegnare, quando il negozio non si pigliasse nel modo propostoli, perchè credo sapere che in queste parti vuol fare il medesimo in ogni modo; ma con tal mezzo spera fare maggiore sdrucito ed in manco tempo; e li torna molto bene servirsi di chi ha portato l'armi contro lui.

Lasciavo di dirle che M. de Guise ha battuto nella corte del Re un arciere della guardia di Sua Maestà, per non aver voluto lassare entrare un suo paggio; e che gli arcieri s'erono ammutinati; e M. de Guise, dubitando il Re non ne fusse in collera, diceva voler partire e menar seco molta nobilezza; ma se bene poi è comparso, ed il Re gli ha detto per due volte che Monsignor, suo fratello, non avrebbe ardito tanto. Tutto si è accommodato per il mezzo di M. il duca di Lorena; ed è passata la furia per li molti favori.

XXXIX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 23 mars 1571.

Sommaire. — Nouvelle conférence de l'ambassadeur et de M. de Téligny; mission secrète de Jean Galéas Frégose auprès du grand-duc. Démarches projetées auprès des électeurs d'Empire; insistance pour faire entrer le plus tôt possible le grand-duc dans l'alliance du Roi, du prince d'Orange et des princes allemands. Espoir fondé de faire approuver ce plan par la Reine mère, qui commence à croire que sa fille, la reine d'Espagne, morte tout récemment, a été empoisonnée, ce qui justifie ses ressentiments contre le Roi Catholique. Le Roi adopte avec ardeur ces nouveaux plans; la Toscane peut en retirer de grands avantages. Couronnement de la Reine. Troubles à Rouen.

Soggiungo per la terza volta che M. de Téligny mi ha parlato nel luogo solito. Mi ha detto aver ordine da Sua Maestà di dirmi che io

scriva al Gran Duca; che si faccia di maniera che per tal viaggio al detto signor Fregoso non avvenga nulla d' impedimento, come è avvenuto al conte di Gaiazzo, perchè gli peserebbe infinitamente, e per la persona sua propria e per il negozio che porta; desiderando il suo ritorno quanto prima, per poter pigliare quella più presta e pronta resoluzione che gli sarà possibile, lasciando intanto tutto sospeso; mantenendo però le pratiche per ogni caso. Mi soggiunse, che, quando il negozio si accetti nel modo propostoli dal Re, che il conte Lodovico e l' Ammiraglio faranno assistere alla voluntà del Re li due Elettori seculari, sperando anche sul terzo, se bene per ancora non sono assicurati, se questo nuovo sarà dell' umore del predecessore, suo zio. E mi discorse che hanno molti disegni, e ne vogliono colorir quelli che più e maggiori se li presentano opportuni per grandezza del loro Re e per quiete di questo regno; e che questo modo proposto dal signor Giangaleazzo, non ostante che il negozio fusse innanzi assai, gli è entrato talmente nella fantasia, che non hanno voluto mancare di proporlo al loro Re, sperandone con tal mezzo ogni quiete; sapendo che il Gran Duca può essere buon mezzo sempre tra il Re e la Madre, tra il Re e loro, e tra questo regno e il Papa. E però con ogni istanza hanno voluto conoscere la voluntà del Re; e l' hanno trovata tale quale si può conoscere dall' amorevole risposta che dette, quando fu ricerco concorrere alla guerra contro il Papa e contro Sua Altezza; e anco far proporre al Gran Duca lo stabilimento delle cose sue per mezzo dell' affezione di questo Re, acciò si risolva a quello li pare il meglio : dicendomi che il Re ha grande opinione che non se li abbia a mancare per corrispondenza dell' amore e affezione che li porta; essendo massime che il Re Cattolico li porta così cattiva voluntà. Mi concluse, che, se sarà accettato il negozio, si farà in modo che s' arà il luogo, e quello che altri disegnerà; mettendomi in considerazione che oggi la grandezza di Sua Altezza è odiata da tutti li potentati, e che non si deve porre tutta la speranza, oltre il suo potere, nella vita d' un papa così vecchio. Disse che il Re desiderava si fermassero le cose di Genova con il signor Fregoso con satisfazione del Gran Duca; che tutto ha da ritornare a suo

servizio, e per assicurare Sua Altezza di aiuto e soccorso in ogni suo bisogno facilissimamente per di quà. Si lasciò andare come da sè, che Sua Maestà voleva si effettuassino in ogni modo, ma voleva prima mostrare questa gratuita a Sua Altezza, massime istigato dal signor Giangaleazzo, che desidera militare sotto le ali della protezione delle Vostre Altezze. Ed invero defrauderei la sua devozione verso loro, se non le dicessi, che, vedendo le cose in cattiva resoluzione, ha cerco rimuovere tutto, ed ha lasciato delle provvisioni per l' onorata carica che ha, la cura a altri per tirarle innanzi, solo per volere vedere la fine di questo negozio, non curandosi nè di pericolo nè d' altro.

Restami a dirle che sarà con questa la lettera che il conte Lodovico mi scrisse in credenza del signor Fregoso, acciò sappia il vero di tutto quello che a mia notizia è venuto.

Mi ero scordato che l' amico mi disse, che sperava non si durerebbe molta fatica a persuadere la Regina Madre, perchè già cominciava a credere che la Regina di Spagna di felicissima memoria, sua figliuola, fosse stata veramente avvelenata, come s' era detto; e n' aveva tenuto qualche proposito con malagevolezza.

[1] Vengo a dire nel negozio del signor Giovan Galeazzo, che, se io conosco qualche cosa, vedo ardentissimo e resoluto questo Re per le cose di Fiandra; non stando punto bene con il Re Cattolico, per la morte della sua sorella, per la inimicizia o poco amore originale, per le pretensioni che li sono messe innanzi in quella provincia, e per parer egli molto opportuno con importunare altri con destrezza e secretezza, fermar le cose sue del suo regno, valendosi delle armi che gli sono state contrarie. Le quali non li possono mancare, perchè dicono volerlo aggrandire, servire ed assicurare; nascendone questo di più, che le cose della religione non possono augumentarsi in questo regno, se li ugonotti vanno, come si offerono, fuore; nè possono mancare per l'obbligo hanno alli principi d' Alemagna, alli quali preme molto più le cose del principe d' Orange che ogni altra impresa fatta e fomentata più per

[1] La fin de la dépêche du 23 mars est adressée au secrétaire Concini.

grandezza della Casa d'Austria alla fine, se bene mostra di fuore colore di loro religione, che altro rispetto. E, perchè armati li ugonotti con qualche buon successo in Fiandra, potrebbono voltare le loro armi verso il loro Re, si cerca fare una stretta alleanza fra questo Re e li principi d'Alemagna; e di questo ne so qualche cosa. Li quali in tale alleanza assisteranno sopra questo particulare importante; di maniera che con tale resoluzione si vede il Re camminare, dicendo alla fine : «Io sono il Re, ed io devo deliberare, e però non temo che tutto da «tutti li miei non mi sarà accordato.» E per uno primo fatto suo, mi pare voglia sia grande, secondo il suo cervello che è gagliardissimo.

Per il che, Signor Mio, bisogna avere molta considerazione, secondo il mio più fedele e saputo giudizio, quando il negozio non si accetti, come se li deva denegare; poichè, per l'affezione che porta al Gran Duca, gli rivela quello ch' Ella vede, e la ricerca d'alleanza, per fuggire la guerra di questo suo regno, per guadagnare in Fiandra quello pretende, ed in Italia divertire ed aiutare Sua Altezza con promettergli tutto il suo potere in ogni disegno che Sua Altezza possa avere. Poco è quello che si domanda, e si può aver molto con li modi secreti e securi, quando ci si volti il pensiero; e, se succedesse questo, ed il Re mostrasse di non volere attendere alle cose d'Italia, ma assicurarle in un suo confidente, sarebbe facil cosa cadesse la Mirandola in le mani a Loro Altezze, perche si disporrebbe la signora contessa, con condizione che il Re se ne dovesse contentare; si cercherebbe modo di levare il signor Luigi, e così si potrebbe disegnare in altro a poco a poco; e, perchè li Francesi, quando cominciono, danno tutto, si potrebbe sperare nella precedenza, non essendo poco che si vedrà, non ostante li officii fatti dall' Imperatore e dalli principi, il Re continui con il titulo. Se in vero in questa corte li avversarii potrebbono così molto poco che possono assai, e la Regina se è così desiderosa, come io credo, della grandezza della sua casa, e di bona voluntà; si potrebbe assicurare con il Suo Re a molte cose, vedendolo così disposto e resoluto, che forse fino a ora non è stato così. Parmi si vada questo Re guadagnando, senza spesa di ministri o d'altri, come si fa altrove; sì che, tutto considerandosi, non dubito di

una prudentissima risoluzione; che, se sarà conforme al desiderio ed andare del Re, quà sarà buon essere per queste Altezze. Quando altrimenti, vedo tanto furore contro loro, che credo ne succederà ogni male che potrà farsi.

Se si mostra buona cera al Signor Fregoso, si intenderà da lui molti umori d'Alemagna, d'Inghilterra e de la Rochelle, fondamenti di leghe e parentadi con alcuni disegni; e dalla carica che ha, come la intenderà, vedrà che egli è confidentissimo, e che se ne servono molto; e la sua relazione opererà assai nel modo sarà fatta, la quale si desidera quanto prima, perchè troppo importa tener tutto in sospeso. Così questo è quello che mi occorre dirli circa al fatto; assicurandola che non è detto per saccenteria, ma per desiderio del mantenimento ed augumento della grandezza dei nostri padroni [1].

XL.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, avril 1571.

Sommaire. — Troubles à Rouen; le maréchal de Montmorency, bon catholique, dévoué au grand-duc de Toscane. Prétention du cardinal de Lorraine d'être considéré comme le chef du parti catholique; inimitiés qu'il inspire. Mort du cardinal de Châtillon. La Rochelle se prépare à la guerre. Mauvaises dispositions du roi d'Espagne à l'égard de la Toscane. La Mirandole; Ferrare. Voyage de Bretagne projeté par le Roi, qui, dans ce cas, se séparerait de sa mère.

2 avril.

Quelli di Rouen non hanno voluto ricevere Montmorency colli mille fanti; ed egli se ne ritorna in là con suprema autorità, insieme con due presidenti e quattro maestri di richieste.

[1] Une courte dépêche du 26 mars est consacrée à mentionner le couronnement de la jeune Reine; en voici un extrait :

« Ieri la Regina fu coronata a Saint-Denis « dal cardinale di Lorena; e la cerimonia fu « molto bella.

« Sono nati certi pochi ci tumulti tra ugo« notti e cattolici in certe ville; e sono morti « dell' una e dell' altra parte; ma quello di « Rouen è stato quietato e accomodato per « opera del marescial de Montmorency, che « sarà qui in breve; l' altro si dà ordine d' ac« comodarlo, volendo il Re mantenere la pace « e quiete nel suo regno. »

Essendo morto Châtillon, non resta altri di capi ugonotti, se non l'Ammiraglio, che ha fatto le sue nozze.

3 avril.

Il Buonaccorsi dice che ha di buonissimo luogo, che il Re di Spagna ha da fare assai con li Mori e altrove; e che poco si vuole a far rompere questo Re con quello, così poco stanno bene insieme.

Montmorency disse che, nel viaggio di Rouen, arebbe considerazione alli cattolici, e che era buon cristiano, e che aveva levato in Normandia ottocento prediche ugonotte. E disse che aveva avuto occasione di parlare al Re per il Gran Duca; dicendogli che il Re Cattolico, con l'assenso dell' Imperatore, disegna nelle cose di Siena, per investirne don Giovanni d'Austria.

Scrive il cavaliere Cavriana, che nella Rochelle si stava molto bene in ordine per rinnovar la guerra, se non si faceva giustizia di quelli che a Rouen hanno ucciso li quaranta ugonotti; ma il Re vi manda mille archibusieri per lassare eseguire la giustizia, e Montmorency è tornato di là per vedere di accomodar le querele senza uccisione.

Sendo morto il cardinale di Châtillon, tutti li ugonotti pretendono li suoi beneficii; e Bourbon mostra editti regii e apostolici che sono suoi.

Salviati[1] dice che l'umore di Lorena è essere richiamato in corte d'ordine del Papa, come capo de' cattolici, e che sarà bene che faccia il viaggio fino a Roma (il Salviati), per fare almeno intendere al Papa che mercanzia si fa da Lorena della religione cattolica.

Si sente qualche poco di rumore a Bourges e Orléans contro li ugonotti, dopo quello de Rouen.

4 avril.

Il cardinale di Lorena è partito poco amico a molti capi cattolici, a Nemours, a Nevers, e al duca di Montpensier, per aver voluto superar tutti nelle ultime feste regie.

[1] Antoine Marie Salviati, envoyé en France par le pape Pie V en qualité d'internonce, fut élevé à la dignité de cardinal par Grégoire XIII. Il était allié à la famille des Médicis.

Feci iermattina quello officio con il marescial de Montmorency per le cose di Rouen, che il nunzio mi ricercò alli giorni passati. E, dopo averlo trovato amorevolissimo e prontissimo per il servizio di Dio, di questa corona, e per obbedienza del Re, ne ritrassi che si farà giustizia giustificatissima, come si attesteranno quelli che per il suo consiglio ha dimandato al Re, che sono consiglieri e presidenti cattolici, e si vedrà in lui pietà e dilezione verso quei populi. Dissemi sapere essere buon cristiano, e avere levato nella Normandia ottocento prediche alla ugonotta; poichè a ciascuno gentiluomo di quella provincia d'un certo stato era lecito per la pacificazione fare predicare in casa sua, con ricevere chi ci volesse intervenire; e che egli ha fatto un certo partimento, che ha levato le sopradette ottocento prediche. Nel ragionare seco, feci quel complimento che giudicai a proposito.

11 avril.

Dal cavaliere Scieura s'intende che nessuna cosa è più vera che la mala voluntà del Re di Spagna verso il Gran Duca; e, se non la effettua, si può tenere per certo proceda per non potere. L'Imperatore non pare sia di sì cattiva voluntà, ma che sia forzato a lassarsi a qualche cosa.

Si è lassato uscir di bocca con M. Verzelli, che il duca di Ferrara perderà al certo la protezione di questo Re, per le pratiche ha con Spagna alla Corte Cesarea e altrove in più parti, senza participazione di Sua Maestà. È vera cosa che questo ambasciatore di Spagna con il conte d'Olivarez, avanti la partità sua che fu ieri a notte, trovò il cardinale da Este, e negoziò di qualche portata, come conferma monsignore Salviati. E hanno dato voce essere sopra le pratiche che si fanno dai Francesi; che alli navilii che vengono di Spagna non quadra, perchè il cardinale ci ha da poter far poco.

Lo agente della contessa della Mirandola ha scoperto che la signora Livia, dama della Regina, aveva ottenuto mandar presidio alla Mirandola, sotto la carica del signor Luigi; e, se bene si è negoziato a nome del conte, pensa averlo fatto revocare. Massime per l'avviso di Venezia viene, delli XVII del passato, che il duca di Ferrara, mostrando di far

menare a Modena trenta cannoni, con buona scorta di notte, era entrato in la Mirandola, per la mala soddisfazione che hanno quei popoli di quel governo; e Monsignore d'Anjou si dice essere entrato in collera, e vuole provvederci per ogni modo. Ho giudicato a proposito farlo penetrare alla Regina assai presto, con farle sapere, che, se è con participazione di Loro Maestà, ch' io non dicevo nulla; ma, sendo senza participazione, che creda Sua Maestà che il Duca di Ferrara abbia più trame e in più luoghi, come credo ne sappia e ne potrà intendere, con far poca stima di quà.

20 avril.

Il Salviati è stato cortesissimamente ricevuto, onorato e accomiatato alla corte di Francia; la Regina Madre lo ha chiamato suo cugino, in presenza del Re, con grande invidia di molti, e in specie del cardinale d'Este [1].

21 avril.

Il Buonaccorsi, alli giorni passati, per comandamento di Loro Maestà, ha fatto qualche viaggio, per trattare qualche cosa d'importante; ed, essendo ritornato, la Regina Madre, che ha veduto il Re resoluto a mandarci qualcuno, ci ha voluto mandare il detto Buonaccorsi, per essere sua creatura. Gli ha domandato la risposta; ed, essendo conforme al desiderio del Re, e forse non suo (perchè va intertenendo, e non vorebbe vedere la rottura tra il Re Cattolico e il Re, suo figliuolo, e la total bassezza degli Guisi), s'è fatto dare le lettere e tutto, per porgere al Re le cose con più lunghezza potrà, e nel modo che più vedrà potere per il suo intento. Ma il Re n'ha avuto qualche sentore, e vuol sapere il vero del tutto in questo, come ha fatto in qualche altro passaggio alli giorni passati. E in effetto ogni giorno si vede più conferma Sua Maestà nell' umore di che si è scritto più volte. Questo l'ho dal detto Buonaccorsi, ma con pretesto non se ne sappia nulla, essendo, dice egli, negozio importantissimo; e bastando che il Re stia a vedere, senza

[1] Le duc Cosme Ier était fils de Maria Salviati et de Jean de Médicis, dit *Delle bande nere*.

scoprirsi a nulla, dando solo con diversi pretesti delli uomini, di che ha infinitissima copia; e ne impiegherà volentieri per levarli dall' ozio, acciò non pensino a nuovi tumulti.

26 avril.

Partirono queste Maestà : il Re e la moglie, per una parte; la Regina Madre, Monsignore, e madama Margherita per un' altra, andando accompagnare il duca di Lorena e la moglie, due giornate. Fra sei giorni, la corte sarà unita; e si vedrà se si dovrà fare il viaggio di Brettagna, il quale il Re vuole, e molti altri lo detestono; come li Guisi e loro seguaci, e forse la Regina Madre. Li contemplativi discorrono che, andandovisi, si potrebbe fare dal Re qualche resoluzione alla quale è inclinatissimo, e non la manda fuore, per rispetto della madre e di quelli che in queste parti li sono appresso; che non lo seguiranno in quelle, perchè non ci hanno molti amorevoli loro. Che è quanto mi occorre.

XLI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 30 avril.

Sommaire. — Démarches du duc de Ferrare auprès du Roi, pour l'engager à réclamer auprès du Saint Père contre la nouvelle dignité de grand-duc décernée à Cosme. Discussions diverses sur cet objet. Conversations diplomatiques.

Scrissi che darei conto d'alcuni particulari che dovevo finire d'intendere, così di questa corte come della Cesarea e Cattolica. Le dico dunque che il caváliere Sceura, volendomi far certo che è stato fino ad ora servitore delle Vostre Altezze per sua propria elezione e senza alcuno obbligo, mi è venuto a dire che fu ricerco da questi di Ferrara. Qualche settimana fa, avevo saputo che era stato ricerco da quel duca, più tempo fa, in certa occasione più giorni, che volessi fare officio con il Re che scrivessi al Papa, che non trovasse strano il motivo dello Imperatore, perchè lo toccava nell' autorità, e non solo pregiudicava

allo Imperio, ma a' più principi; e che il Re doveva farlo, e persuadere Sua Santità a moderare questo fatto, per evitare la guerra in Italia, e mostrare di fare stima delli altri principi, che non li sono manco buoni figliuoli che il duca di Fiorenza. Dissemi, che come ebbe inteso tutto, che si maravigliava lo volesse adoperare a questo, sapendo che il Re non entrarebbe in questo, così per il rispetto del Papa, come per non far danno al Gran Duca mai.

E, sendogli replicato che il Re doveva abbracciare più presto il duca di Ferrara che di Fiorenza, per essere suo parente, e del Sangue, con molte altre parole; egli se ne scaricò dicendo avere a fare col marescial de Montmorency che era quivi molto vicino; e quel tale lo pregò a volerne tener proposito con Sua Eccellenza, come fece, e volentieri, sapendo molto bene l'animo suo; di maniera che dall' uno e dall' altro fu ributtato gagliardamente.

Tutto fu referto alla Regina Madre; e lo sentì volentieri, dimostrando che era bene avvertire il Re, se gliene fusse detto nulla; siccome detto Sceura, il quale ha molte ragioni, disse volergli dire, perchè doveva pigliare il patrocinio di Vostra Altezza. Aggiunse che si doveva ricordare Sua Maestà, che, quando il duca di Ferrara volse assicurare il suo credito, corruppe il mondo, di maniera che si fece assegnare più di quattrocento mila franchi più di quelli si doveva; e li disse che non stimava più questa Corona, ma Spagna come dalli andamenti si conosceva.

Dissemi che dallo Imperatore non li fu detto nulla delle cose di Vostre Altezze, ma che lo fece tastare dal Gran Cancelliere e altri personaggi, per vedere come lo intendevono di quà; e poi procedere seco, come più gli pareva a proposito. E come l' Antinori sapeva bene un uomo del Duca di Savoia, che era spedito dalla corte dell' Imperatore, sentendo la venuta d' un Francese a quella corte, l' ha voluto aspettare quindici giorni, e poi l'andò a visitare; e, trovandosi in buona compagnia, fu tenuto proposito di questo titulo, e che non si doveva comportare che il Papa avessi messo le mani nell' autorità imperiale; dicendo che contro Sua Santità ci arebbono pensato loro, per farli

ritrattare il fatto; e il duca di Ferrara arebbe molestato Lione. Egli replicò che non conosceva che il duca di Ferrara con le forze sue potesse competere con Vostra Altezza. E sopra questo discorrendosi, e cominciando ad appiccarsi gagliardamente, gli venne a dire che il duca di Ferrara aveva più forze che non si credeva; e finalmente gli disse che Spagna gli arebbe dato di Milano e di Napoli quello arebbe voluto, e loro fornirebbono di fanteria e due mila trecento trenta sei cavalli; come simili aiuti non potevano avere Vostre Altezze, non dovendosi fidare d' un Papa vecchio; e credendo che Francia non lo aiutasse, rispetto al nuovo parentado. Replicando che il servizio di Vostre Altezze fatto a Carlo V e al Re di Spagna merita altra ricompensa; che di già si vedeva come l' Imperatore lo avanzava, e che il maritarlo come fece, mostrava affezione; e che credeva questo Re, suo padrone, per rispetto della Regina Madre, non comportare che gli fusse fatto torto; e, quanto alla forza, che sapeva bene che li Svizzeri erano allegati con il Papa, ed in modo che non si distornerebbono così presto; e di già che si provò alla guerra delli Francesi in Toscana, e non se ne potè aver copia; e, oltre che sapeva aveva quella nazione qualche strettezza con Vostre Altezze, sapeva potere cavarne ogni comodo per via del Papa : li fu risposto che, quanto alli parentadi, che allora era un tempo, adesso è un' altro, e che, se l' avessi a fare adesso, non lo farebbe, e di quello e di questo di Vostre Altezze; e che ne fu principale causa d' abbracciare quel principe allora il saper chiaro che non era amico a Francia, il ch' è noto. E, nel riferire questo discorso alla Regina detta, disse : « Dite al Re « questo punto, che abbracciano volentieri li inimici suoi. » Conclusero piccandosi, che non volevono tanto grandi questi due principi, e che Ferdinando e don Giovanni d' Austria darebbono esecuzione a tutto; e che così l' intendeva anche il Re di Spagna. Per non si scaldare più forte, passorno in altro proposito.

Dissemi ancora che, passando alcuni ragionamenti con l' Imperatore per li fatti del suo Re, che Sua Maestà Cesarea passava certe parole di confidenza, e intanto erono artifiziose per parentadi, come a dire che disegnava dare al principe di Navarra una Alemanna e cose simili;

vedendosi che vorrebbe assicurare per una strada le cose del Transilvano, e anco metter piede in altro paese.

Questo fu il proposito di che mi ricordo a mio giudizio.

Ha voluto ancora questo signore mostrarmi sapere l'intrinseco di Montmorency in questo, come sa in molte altre cose; perchè sono in fede strettissima insieme. Ed io crederrò sempre il tutto, se conosco il vero, a casa Montmorency, sempre non si tratterà del duca di Savoia; e credo che a Farnese arebbe ancora qualche rispetto; ma del duca di Savoia non bisogna dire mai nulla, perchè gli è affezionatissimo. Nel discorso in Alemagna saltò in ballo il duca di Savoia; che aveva fatto molti offizii secreti contro il Gran Duca; e lo scusava, dicendo che non era per il suo particolare, ma per sapersi chiaro che è strettissimo e confidentissimo al Re di Spagna. Questo mi fece venire a mente l'artifizio del presidente Montfort nel proposito tenutomi; il quale l'ha potuto bene usare meco, poichè venne quà sotto altri pretesti, e doveva per principale proposito stabilire le cose dell' Ammiraglio con queste Maestà; il che non ha mai ardito, per sentire l'umore di quà, tastato in passaggi diversissimi e lontano da tale affare; e diceva ch' egli cadrebbe in disperazione, e sarebbe all' ultimo forzato fare qualche cattivo effetto. E così volevono queste Maestà, che si ritirerebbe a buttare in Savoia, ed in poco tempo arebbe con il suo mezzo in le mani Ginevra.

XLII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS OU AU SECRÉTAIRE CONCINI.

Paris, mai 1571.

Sommaire. — On croit à une attaque des Espagnols contre la Toscane. Puissance de la France quand elle est unie; dessein de s'engager dans une guerre étrangère pour en finir avec la guerre civile; la guerre d'Espagne est populaire. Alliances projetées, contre l'Espagne et l'Empire, avec l'Angleterre, les princes d'Allemagne, Venise, Folrence, le Pape. Les huguenots de France prêts à combattre, même avec le Pape, contre les Espagnols. Le Roi est plein d'ardeur pour la guerre. Le voyage de Bretagne est sur le point d'être entrepris; l'Amiral et les chefs protestants se rapprocheront du jeune Roi. Incertitude de la Reine mère; elle est indécise entre le duc de Ferrare et le grand-duc. Le duc d'Anjou pense et agit comme sa mère. L'argent manque absolument. On pense toutefois que la volonté du Roi l'emportera, et que la guerre aura lieu; un asile serait offert, en France, à tous les Flamands fugitifs. Ambassade envoyée à Constantinople, pour engager le Turc à ne faire sa paix avec Venise qu'à la condition que la Seigneurie entrerait dans l'alliance de la France.

A CONCINO.

10 mai.

Li rumori corrono tuttavia e sempre più forti in Francia di guerra contro Toscana, e in Francia gli animi sono dispostissimi a saltare addosso alla Spagna, tanto più che non vi si hanno timori di Alemagna; e si spera che gli ugonotti e i cattolici s' armerebbero volentieri per definire la querela originale, e ingrandire il loro Re.

Il regno di Francia unito è onnipotente, agguerrito e formidabile, e conosce la sua grandezza; il perchè molte nazioni cercano di stare con esso in buona amicizia. Si vede che si cammina a guerre straniere per quietarlo. Nelle quali guerre, se concorrono gli ugonotti, come dicono di voler fare per guadagnare imperio al loro Re, viene sicuro il regno, non si disputa di religione, e si cercherà solo di far bene fuori di Francia. Si parla di scuoprire al Papa gli strattagemmi di Spagna; e si tratta con Venezia, che si faccia pace. Il grande e il piccolo desidera questa guerra contro Spagna, e si tiene per accesa, se è vero che il signor Lodovico Birago abbia messo gente nel Finale, e certa somma di danari sia gia in Piemonte; almeno si dice.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

10 mai.

Si vede stanno in gelosia che ogni uccello che passa non interrompa li loro disegni e distolga il Re da un umore gagliardo nel quale si trova, essendogli detto che bisogna che si veda per sua grandezza combattere una volta le rose rosse con le bianche, e non più per religione bianche con bianche; offerendosi che serviranno fino al Papa quando si potesse fare d' averlo dal suo; con Venezia ancora, con la quale s' ha occasione di trattare di fargli far pace, ed ella pensare a chi non si cura della sua grandezza. Argumentando che è in termine con Inghilterra e più signori d' Alemagna, che si può sperare felicissimo successo; ed attendono solo a vedere dove e che esito debbino avere tante preparazioni per Italia; non intendendo nè Inghilterra, nè molti principi d'Alemagna maggiore grandezza nel Re Cattolico nè in Casa d' Austria; e questo si attende a dimostrar quà, che da questo Re non deve comportare innovazioni in cotesta provincia, ma piu tosto, col divertire, cercare di acquistare con molta comodità, come si mostra poter farsi. Il Buonaccorsi tiene per certo d'essere spedito di nuovo; che significa l' umore cresce, ed è assai maturo e disposto ad accettare l' offerte che sono fatte, sperando che la Regina Madre si venga disponendo per molte ragioni propostele; e si fa giudizio che in questo viaggio di Brettagna si sentino molte deliberazioni, massime abboccandosi l' Ammiraglio o li Principi con Sua Maestà. Il viaggio si farà tra dieci giorni, dovendo tutta la corte ritrovarsi a Gaillon.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

24 mai.

Solite brighe di Ferrara, che manda nuovi ambasciatori a Paris, oltre la presenza assidua presso il Re del cardinale d' Este, affine di deciderlo a negare il titolo di Gran Duca a Cosimo. Imbarrazzo della Regina Madre. Mi si fanno attorno, per persuaderla a favore di Cosimo, il cavalier Sceura e gli altri, mentre Casa Guisa e Madama di Nemours

fanno quanto possono per Ferrara. Il cavaliere Sceura parlò in tempo e caldissimamente al Re, che ebbe a dire : « A dispetto di tutto il mondo, « io sono risoluto aiutare e dar soccorso al Gran Duca. » Cui rispose il Sceura : Che doveva farlo, perchè con l'avere per amici Venezia ed il Gran Duca, potrebbe abbassare sempre il Re di Spagna in Italia; e con i principi d'Alemagna ed Inghilterra, abbassarlo in Fiandra. Ed il Re : « Io conosco tutto, e per il Gran Duca farò ogni cosa; ma bisogna pi- « gliar cura, che sono tanti addosso alla Regina, mia madre, per il tale « affare, che non la faccino mutare di fantasia. » Infatti si sospetta che la Regina Madre cali a favore di Ferrara. L'ambasciatore Veneto, non si scopre, se, mandato dalla Sua Signoria o se chiamato dal Re, andò alla Corte; e s'intende ha fatto rivocare la partenza di M. Grandchamp. Si crede che tutto sia per la pace col Turco.

Il Re, dicesi, s'adopererà in persona a quietare le cose di Rouen, le quali alla fine, senz' altro castigo, si risolveranno in pagare qualche cento di migliaia di franchi.

A CONCINO.

24 mai.

Dalle lettere pubbliche vostra signoria può vedere di quà, e come li Ferraresi si aiutino; perchè stanno con speranza, e lo dicono, di essere certificati che le Loro Altezze (di Toscana) conoschino la mala voluntà li è portata dall' Imperatore, per opera del Re Cattolico, e la prontezza di questo Re a loro favore; confessando non avere fatica alcuna a persuaderlo a nulla, essendoli per sua natura inclinatissimo e per voluntà risolutissimo; ma solo fanno officio per mantenerlo in tal disposizione; la quale invero è tale, se conosco nulla, che ne dà più speranza di risoluzione in ogni caso che trovi corrispondenza, che non dà la Regina Madre; la quale va con la voluntà pronta e con li effetti un poco a tastoni, per dubbio di non dispiacere. Il Re cammina già per certa strada, che, quando non vuole che persona s'intrometti, che lui comanda in qualche caso a che tratta alle volte seco, che non ardisca a trattare con persona del mondo che seco. Vedesi ha capriccio in testa,

e l'eseguirà se può quietare il suo regno; essendoli detto che, se lo quieta, vedrà che li ugonotti medesimi gli accresceranno con l'armi in le mani grandezza e paese. Per assicurarlo della loro voluntà anzi dicono che, dove il Papa volesse essere con il Re loro contro il Re Cattolico, poichè impugna quello che fa Sua Santità, che andrebbono a servire il Papa. A eseguire questi disegni ci sono più difficultà : la prima è il danaro, che non c' è un quattrino per adesso; e la seconda, la Regina Madre e forse Monsignore, fratello del Re, non l' intendono del tutto così. Ma il Re, quando si dispone, bisognerà che ciascuno lo trovi buono, e vorrà alla fine fare a suo modo. Li suoi populi non domandano altro, proponendoli le cose di Fiandra molto facili, e con li mezzi stranieri; e rimostrano che, diminuita la Fiandra al Re Cattolico, si può disegnare inquietarlo in Italia e per tutto; potendosi credere che a ogni rumore Mori e Turchi faccino la parte loro. E persuadano a tener buona amicizia con li Veneziani e con il Gran Duca; proponendo che alli Veneziani si ricordi le offese antiche e moderne, che hanno ricevuto dal Re Cattolico, ed al Gran Duca che deve essere certo della mala voluntà che se li portono; e che, se non si effettuono, viene da altri impedimenti; stando però in opinione che guerra sia per essere in Italia. E dicono che oggi si dice vedersi lettere in la Nazione Lucchese e qualcune lettere di Roma, che a Portercole sono sbarcati Spagnuoli ed artiglierie; e dicono che la cosa è tanto oltre, che a Roma all' ambasciatore di Loro Altezze è stato fatto non so che di affronto in la casa sua.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

29 mai.

Delle cose di quà si cammina gagliardamente alla resoluzione dell' opinione del Re, che è di quietare questo regno; e si dice de' parentadi del principe di Navarra con la sorella di questo Re, dando una sorella al duca d'Alençon, e la marchesa de Nevers al principe de Condé. E, quanto al pensare più oltre, si sente che il Re è consigliato dal suo ambasciatore in Inghilterra, si lasci accortamente intendere che tutti li Fiamminghi rifuggiti in quel regno possino ritirarsi in questo, dove

saranno sicuri di taglioni e di ogni gravezza, nè saranno sottoposti a *l'aubaine*, anzi trattati da soggetti, almeno per pretensione, e non stranieri. Ed ancora corre voce che le galee che erono a Bordeaux sono comandate per Nantes; discorrendosi che o il cardinale de Bourbon sia per andare in Inghilterra, o il maresciallo Montmorency per il parentado di quella Regina con Monsignore d'Anjou. Può essere non abbino a servire a questo, perchè per Calais con navilii il passaggio era più sicuro e più presto, essendo sì poco golfo da Calais in Inghilterra; se non dovesse andare qualcuno della Rochella, che per comodità volesse andare a Nantes.

Intendo alla fine che si manda quel vescovo di Dax in Constantinopoli, per ambasciatore, e questo perchè è soggetto da far ridurre la guerra del Turco in un termine con li Veneziani; che, quando aranno a far pace, il Turco domandi che si mettino in alleanza perpetua con questa Corona.

Intendo che la Regina Madre, per trattare cautamente delli affari di questi ugonotti, ha ordinato a M. le Vidame de Chartres, che deputi qualche soggetto, per poter trattar seco ogni occorrenza senza apparenza alcuna; e, perchè se ne scuopre ogni giorno delli loro confidenti, e non ne hanno carestia, n' hanno nominato uno, e così si tratta quello che occorre.

XLIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS ET AU SECRÉTAIRE CONCINO.

Juin 1571.

Sommaire. — Les princes d'Allemagne opposés à la grandeur de la maison d'Autriche. Négociation relative au mariage de la reine d'Angleterre et du duc d'Anjou. Entretien avec le nonce du Pape; politique de l'Espagne : reconstituer la ligue italienne; laisser au Pape le rôle d'arbitre, le désintéresser en ne lui faisant pas un grief d'avoir donné à Cosme Ier le titre de Grand-Duc. Conseils aux Médicis : s'allier secrètement avec Venise, et prendre des Suisses à leur solde pour quelques mois. Acquiescement de ceux de la Rochelle aux négociations du Roi avec le grand-duc. Le maréchal de Montmorency insulté en pleine procession par le fou du duc d'Anjou. Conseil secret tenu à Paris par la Reine mère, le duc d'Anjou et deux affidés; l'Amiral en est averti par le secrétaire même de la Reine. Audience de la Reine mère : elle se plaint des exigences des huguenots; elle désapprouve hautement le voyage de Bretagne. Courte audience du Roi; ses dispositions ne sont pas changées. Intrigues pour l'empêcher de donner suite à ses desseins; le comte de Retz. Les secrets de la Reine divulgués à Rome. Actes d'intolérance à Paris.

A CONCINO.

Paris, 7 juin.

Dicesi che seguirà il parentado d'Inghilterra, e così saranno due regni uniti contro il Re Cattolico.

Si stimono piu li principi d'Alemagna che l'Imperatore; li quali hanno per fine che Casa d'Austria non perpetui così grande; e, dove potranno con occasione, concorrano in aiuto di qualcuno di loro contro il Re Cattolico.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 10 juin.

E stato messa una imposizione in Paris di trecento mila franchi per pagare i reitri; e si dice farà una levata di Alemanni. Vengono d'Inghilterra due lords, et si crede sia per succedere per ogni modo il parentado di quella Regina con Monsignore, essendo tanto innanzi, che non si può senza querela romperlo. Essendo così l'umore di quelli che oggi possono assai, tenendo fermo il loro proposito, non ostante si persuadessino la lega possa seguire.

Non voglio lasciare di mettere in considerazione a Vostra Altezza che, quanto prima si potesse risolvere la venuta del Salviati, sarebbe migliore. perchè il Papa per questa lega arà bisogno di quà di grato e buono soggetto; e, quando non potesse venire come nunzio, per uomo che avesse con coloro a trattare che il Re entrasse nella lega, potrebbe fare dei buoni officii intanto che s' inghiottisse quest' osso, che so non piace troppo; e intanto le cose potrebbono pigliar forma.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Louviers, 11 mai.

Avendo visitato il nunzio, e ragionato a lungo sopra la lega, e che si farebbe da vero, ed il contento che li Principi Cristiani ne devono avere, avendo, per mostrargli confidenza, dettogli l' officio che per lettere il Gran Duca fa con il Re in tal materia, e perchè quà penetri all' ambasciatore di Spagna ed al Papa; ho ritratto che sopra a ciò viene ad avere avuto discorso con altri. Egli non crede che la lega pure cominci, non che abbia effetto alcuno; e che il Re Cattolico l' ha conclusa, perchè aveva fatto spesa e si vedeva scoperto, con formare un esercito in Italia, dando occasione a chi poteva temere d' armarsi; e così formerà un esercito, e se vedrà persona muoversi, gli dirà perchè la faccia, poichè per la lega mette in ordine tutto. Dissemi che Sua Maestà Cattolica non aveva inteso nè intendeva parlare cosa alcuna del titolo, per separare la causa del Papa da quello Gran Duca, acciò che il Papa restasse da parte, ed a lui fusse solo fare officio buono tra le parti. Concluse che, se si faceva cosa alcuna di costà, che non sapeva le Altezze Vostre avessero uomini da comandare un esercito, se il Signor Chiappino Vitelli non serviva lui; perchè il Re Cattolico aveva fatto maestro di campo in Italia il signor Ascanio della Cornia. Il signor Marcantonio Colonna, per non perdere lo stato, non servirebbe, ed altri non sa chi ci sia, se non il signor Adriano Baglioni. E di più che gli dava noia assai il vedere che delli populi non era dovere che si fidasse, ed il pigliare soldati d' altri principi Italiani era pericoloso; non sapendo anche di quali, perchè Napolitani e Lombardi non servirebbono. D' Urbino,

che ne darebbe a ciascuno, non sono sicuri; delli altri sono poco amici; di maniera che d'Italiani non può servirsi, di Spagnuoli non più, nè di Tedeschi Cattolici; di maniera che faceva le cose difficili, quando la guerra seguisse. E per questo era d'opinione che le Altezze Vostre conducessero in Italia quattro o cinque mila Svizzeri con colore di darli a' Veneziani; con li quali si può trattare secretamente, perchè per loro si fa non sia guerra in Italia, il che può essere stato causa che prudentemente hanno accordato la lega. E con la spesa di tre a quattro mesi per tal gente, si può assicurare di avere un buon nervo in li loro bisogni. Si vedde slargato tanto, che tutto rivoltò aver detto per affezione.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Louviers, 16 juin.

Il marescial de Montmorency m'ha detto, che dimostri al Re come io sappia da esso maresciallo l'amore che il Re ha detto portare al Gran Duca, e che ne lo ringrazî, confermandolo in tale opinione; e che faccia simile officio con la Regina Madre ancora, slargandomi un poco con buon proposito circa il mal tenere qui la pace, e non si fidare d'ognuno.

Domani spero avere questa udienza.

È tornato Giangaleazzo dalla Rochelle; e dice che la risposta del Gran Duca è stata trovata non meno da principe integro che prudente; e restano satisfatti, talmente che mandano M. de la Noue, cognato de Téligny, al Re, perchè resti satisfatto, ed assicurarlo che tutto succederà bene, poichè tengono per fermo che il Re di Spagna abbia a rompere con Vostre Altezze; e mi farà chiamare dal Re per farmi dire che resta satisfatto.

A Gaillon, in la processione del Corpo di Cristo, portando il baldacchino M. de Guise e M. de Montmorency, un pazzo che sta con Monsignore d'Anjou, vedendo Montmorency, disse : «Levati di costà, tu «che sei nemico di Dio, traditore al tuo Re ed alla legge sua!» Questo ha dato da dire assai, e s'è fatta diligenza di ritrovare se gli è stato fatto dire, come si crede; e dicesi che un valletto di camera di questi

principi grandi gli era dietro, e gli faceva dir tutto, onde è stato messo in prigione. Si vedrà adesso quello seguirà : se bene il marescial non tiene conto alcuno di questa cosa, come proceduta da un pazzo che pochi giorni innanzi aveva dato una ceffata al Re, e gliene comportò.

Sua Maestà era presta a far grazia a molti di quei delinquenti di Rouen; e le mogli loro e figliuoli erano venuti a Gaillon, per impetrar perdono e misericordia; e per questo caso non volse per allora farne altro. La mattina medesima successe alla messa uno strano caso, che una donna matta tirò sopra l'altare non so che, e fece cadere il calice e l'Eucaristia.

M' è detto che, nell' ultimo viaggio che la Regina Madre e Monsignore fecero a Paris, fu tenuto un consiglio da lei e da Sua Altezza insieme con due altri, ma non si sanno, molto secreto; e quello si deliberò fu senza partecipazione di secretarii; che fa credere sia cosa d'importanza, ed il secretario della Regina si intende che ne ha dato avviso all' Ammiraglio.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Louviers, 11 juin.

Udienza presso la Regina Madre : e, cadendo con poche parole nel mantener la pace in questo regno, le dissi che, approssimandosi il tempo della restituzione della Rochelle ed altre piazze, che sarà di qui a quattordici mesi, che prudentemente si faceva a non dare nuovi sospetti agli ugonotti, con il mettere guarnigioni maggiori appresso; e che, se erono per sicurezza del Re per fare il viaggio di Brettagna, che andandoli a trovare nel paese che si può dir loro, era forse poca reputazione e non total securtà; ma il darli qualche comodo di poter venire alla corte in luoghi più sicuri per l'una e l'altra parte non sarebbe stato fuori di proposito; perchè in effetto si deve fare ogni opera che non si ripiglino le armi, e bisogna dar forma alle cose di altra maniera che non sono.

Mi disse la Regina che lo desidera, ma che sono difficili a contentare; e, se non si concede loro quanto e nel modo che domandano, non

pare si faccia mai nulla. Quanto al viaggio di Brettagna, disse che io potevo conoscere che ella faceva quanto poteva perchè non seguisse; ma il Re stava fermo nella opinione, non avendo in considerazione quanto la gli dica, che era tardi a camminare per quei paesi.

Domandai a Sua Maestà se si contentava ch' io passassi il medesimo complimento col Re. Mi disse di sì. Questo lo feci, perchè io conoscessi che non m'ingannava; che ha gelosia che il Re abbia così resoluto proteggere Vostre Altezze; ed ella vorrebbe che il Re ne tenessi grado a lei. Però vo destro a parlare al Re senza saputa di lei.

Come il Re si fu levato da tavola, e che mi vedde in camera, mi chiamò, e mi disse : « Vogliamo andare in quest' altra camera? » E camminando comandò che nessuno n'entrasse. Ed, avendo fatto quel complimento ed arrivato là, gli dissi che il signor Giangaleazzo era tornato ed aspettava di sentire bene risposta prudente. Dissi come il duca di Ferrara si era interessato, e che Sua Maestà non poteva più fidarsene. Mi disse : « Confido nelle Altezze de' Vostri Principi ed in voi. » E si mostrò molto in collera col Re di Spagna, aggiungendo : « Bisogna risol« versi; ma mia madre è troppo timida; conoscendola meglio di tutti, « e che ella mi ama quanto si può amare figliuolo. »

A CONCINO.

Louviers, 23 juin.

A me pare, da che li Montmorency sono in qualche buona considerazione, che il conte de Retz conosca che si potrebbe stabilire qualche cosa con li ugonotti, e che tema, sapendo la guerra li ha fatto, che, venendo in corte, non cerchino perseguitarlo; e così pare tale umore sia fomentato dalli Guise, se bene li più sono assenti; e che si difenda questo punto con interessarci la Regina Madre, dicendoli, se tornano, sapendo loro come la li ha trattati, che può temere non faccino cattivo officio con il Re, che Sua Maestà non li faccia qualche dimostrazione di malagevolezza; e, quando non facessino altro, domandassino li Stati per rimoderare infiniti abusi e robbamenti. Questo causa che si distolle il Re dalli negozii artifiziosamente, proponendoli ora uno spasso, ora

uno altro, e facendolo muovere spesso, perchè non sia seguito da chi il Re ha inclinazione, e con chi negozia gagliardamente; di maniera che io vedo la voluntà del Re buona, ma in erba, perchè non ha consiglio conforme al suo capriccio. Si ragiona, nè elegga uno; che vuol dire cosa lunga, perchè prima ha da farsi il consiglio, poi s'ha da trovar modo d'effettuare la voluntà del Re, la quale sarà intertenuta molto da quelli che la conosceranno e non interverranno al negozio.

Mi venne bene, quando ragioni alla Regina Madre, di quelle lacrime, che li bisognava guardarsi di chi si fidava, perchè tutto si risapeva; e le dissi che aveva delli tristi appresso, che meritavono starli lontani, perchè facevano sapere tutto a Roma a più cardinali, e gliene nominai due.

A Paris, il giorno del Corpo di Cristo, non essendo tappezzate in la strada le case di alcuni presidenti ugonotti, per la processione, ed essendoli fatto sapere che se li manderebbe la tappezzeria se non si avevono, quando fu passata la processione, il populo, vedendo che non erono tappezzate, entrò dentro e le svaligiò tutte, cominciandole a voler gittare a terra; di maniera che da una parte e dall' altra le cose sono molto tenere, e sono fomentate le cose per diversi colori; e Spagna non dorme, al mio parere.

S'è detto Monsignore d'Anjou ha ordinato a M. de Montluc assai secretamente, che faccia una descrizione di quattrocento gentiluomini: e si dice l'ha fatta, con farli stare tutti all' ordine con cavalli ed arme: si pensava per la Rochelle da alcuni, ma sono vanità; e questo darà ombra, quando sia vero, al marescial Danville.

XLIV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI ET LE SECRÉTAIRE ALBERTANI À COSME I[er] ET À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 1-16 juillet 1571.

Sommaire. — Le Roi n'est pas d'abord très-satisfait de la réponse du grand-duc; ses plaintes à M. de Téligny, qui réussit à le calmer. Le roi d'Espagne réclame Sienne. Intrigues de la Reine mère et du comte de Retz. Compte rendu de la mission d'André Albertani, envoyé comme secrétaire auprès de l'ambassadeur. Entretien secret du Roi et de Frégose, le soir, dans le parc de Monceaux. Second entretien avec Albertani, sans témoins, dans la chambre du Roi. Sages conseils du vieux Cosme I[er]; relation curieuse et remarquable. Le jeune Roi et sa mère; il voudrait se rendre indépendant, avoir ses secrets et sa politique à lui. La Reine a des soupçons. Le roi d'Espagne est sur ses gardes.

PETRUCCI A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

4 juillet.

Il Re sentì qualche malagevolezza, quando Téligny lo informò della risposta che il Gran Duca aveva data al Fregoso : «E disse che vuole «più aspettare a risolversi, quando intende il vero da me! non rompe «il giuramento, quando la volontà è determinata! L'offerte che io li ho «fatte e l'affezione che li porto non hanno potuto tanto, ch' io sia stato «compiaciuto di una così breve cosa. Questo mi è di molto danno, per«chè ho aspettato tanto questa resoluzione, che quello che potevo fare «con cento, non posso con quattrocento; e, che è peggio, egli po«trebbe valersi di tutto e scoprire li miei disegni. Vedo che, quando «sarà forzato, farà altrimenti, e per ora non si può disegnare in alcuna «cosa certa.»

Li fu risposto e rimostro che altra risposta non si doveva aspettare da un Principe tale, grande e così da bene, e che questo solo che nuoce è la dilazione, ma che tutto verrà a fine per la resoluzione del Re di Spagna; e che, quando il Re non avesse amicizia alcuna con il Gran Duca, doveva rompere con Spagna, e divertire, perchè il Re di Spagna non pigli più piede di quello ha in Italia; ma maggiormente potendosi assicurare della devozione di quello Principe, dove l'occasione glielo

concedeva. Io credo sopra ciò sarò chiamato. Il proposito di sopra me l'ha tenuto Téligny al quale ho parlato cautissimamente; e se ne è andato in corte, dove l'ha seguitato oggi l'amico Fregoso. Téligny disse che il Re diceva : «Come sarà possibile che il Gran Duca vogli render «Siena?» E mi soggiunse che il signor Chiappino andrà a Firenze, e porterà la resoluta volontà del Re di Spagna.

PETRUCCI A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

9 juillet.

Io vedo alcuni umori e negozii favoriti dalla Regina Madre, con apparenza di non parteciparli al Re; ed alcuni di Retz, senza partecipazione di lei; il che causa lunghezza e difficultà nel negoziare. E, per dirne il vero, io conosco da ogni parte dove è fondamento alle cose, e dove nò.

ANDRÉ ALBERTANI[1] AU GRAND-DUC.

9 juillet.

Mi partii da Paris d'ordine dell' ambasciatore; ed, arrivato ai v a Monceaux, dove è la corte, presentai la lettera di Vostra Altezza alla Regina Madre. Le dissi che avevo lettere per il Re, per Monsignore e per il duca d'Alençon.

Non saprei che altro aggiungere all' incluso inserto.

Inserto. — Il signor ambasciatore, sino sotto dì iv del presente, dette nuova al Serenissimo Principe, Mio Signore, dell' arrivo mio a Paris, e di quanto risolveva di fare intorno al negozio che le Altezze Vostra mi hanno mandato. Ogni cosa è passata con quella maggior satisfazione che si sia potuto desiderare.

Arrivato dunque a Paris, e conferito tutto il mio negozio con il signor ambasciatore, si risolvè lui di fare penetrare al Re Cristianissimo l'arrivo mio col mezzo di M. de Téligny, senza conferirgli altra cosa; e

[1] André Albertani avait été envoyé récemment de Florence, en qualité de nouveau secrétaire de l'ambassadeur, avec ordre de suivre la négociation entamée par Frégose.

poichè il signor Giangaleazzo Fregoso non aveva fatto per ancora la sua relazione, giudicò necessario che io aspettassi.

Parlò il Fregoso al Re Cristianissimo assai nel parco di Monceaux; e perchè fu da sera, e la Regina Madre stava in sua compagnia a passar tempo, s'intrattenne tanto in quello luogo che il sereno ne cacciò la madre. E subito s'appiccò il ragionamento col Fregoso; il quale con molte ragioni placò l'animo di Sua Maestà : Che Vostra Altezza non poteva in modo alcuno fare altra risposta di quella aveva fatta per lui, per conservazione della dignità ed onor suo, e per mostrare il modo del procedere suo libero in tutte le sue azioni, senza volere vendere parole. E, dopo avere complito e fatto molte repliche, lasciò Sua Maestà quietissima; e lui ne riportò per risposta, che Sua Maestà farebbe chiamare il signor ambasciatore e risolverebbe tutto.

Subito che fu tornato il Re dal parco, se ne venne in camera sua, dove io lo aspettavo, introdotto quivi da M. de la Chapelle, e, mostratoli dal medesimo, subito venne alla volta mia. Al quale inchinandomi nel presentar la lettera di Vostra Altezza e del Principe, mio Signore, li dissi che io ero venuto, mandato da Lei espressamente, per dar risposta di voce alla lettera sua di XXI di marzo, ed a quanto aveva esposto a Vostra Altezza, in nome di Lei, il signor Fregoso, se bene, ed alla Regina Madre ed a tutti gli altri si era detto che io non venivo per altro che per cambiare il secretario che era appresso al signore ambasciatore; e questo si faceva per obbedire a quanto Sua Maestà Cristianissima aveva ordinato. Egli mi rispose che aveva caro che si fusse proceduto così. Seguitai di esporli quanto conteneva la mia istruzione, la quale si può dire che io narrassi parola per parola; rimostrandoli che le cortesie e confidenza che Sua Maestà tiene in Vostra Altezza, con le promesse amorevoli per la difesa e augumento di acquisto delli stati suoi, di servitore voluntario lo aveva legato per obbligatissimo perpetuo; e che, se bene le ne pareva di essere meritevole per la devozione insuperabile verso di Lei, nondimeno ne ringraziava umilmente la benignità sua; ma non li pareva potere trovare parole bastanti a tanta cortesia.

Le rimostrai subito il tratto che Vostra Altezza tiene con Sua Maestà

Cattolica per conto di Siena; aggiungendole che la professione di Vostra Altezza è stata tuttavia di onore, e di non essere mai per colpa sua reputato ingrato. Di poi le messi in considerazione che le cose di Italia e di Fiandra non erano più di quella facilità che solevano, e che rappresentano quelli ai quali basta il travagliare; e che, quando fussino, lo Imperatore è cugino e suocero del Re di Spagna, con il quale ha due pegni tanto cari; e Sua Maestà Cristianissima per l'una o l'altra provincia non si è mai assicurata della mente di Cesare, col quale ella doveva conferire ogni grande deliberazione, per averne il suo prudentissimo consiglio; e che doverrà essere sicuro e sincero, non come quello di alcuni altri, pieni di affetti e di passioni. E che perdonassi a Vostra Altezza, se li faceva parlare così liberamente; che così era il costume suo, massime con Sua Maestà che tanto amava ed osservava. Conclusi in somma, lassandomi Sua Maestà parlare, che una materia di tanto momento ricercava il parere della Regina Madre; e che, inteso che Sua Maestà avessi la sua opinione, e come la pigliassi l'Imperatore, s'ingegnerebbe ella che Sua Maestà non avesse da pentirsi de' favori che li aveva fatto e li faceva giornalmente; i quali quanto maggiori, tanto più muovono ogni animo nobile.

Mentre io le nominavo la Regina Madre e l'Imperatore, Sua Maestà alzando gli occhi al cielo, fece un poco di viso aspro. Ma, lasciandomi seguitare, le ricordai che, per esperienza, Vostra Altezza aveva conosciuto quanto sieno vani i disegni dei rebelli; e che il muovere le armi e le guerre, lo può fare ognuno; ma che non già poi è permesso il finirle a sua posta; e molte volte non sortiscono quello effetto che l'uomo si promette nel discorso.

Finito di parlare sino a questo passo, Sua Maestà mi replicò con la maggiore amorevolezza del mondo : « Mi so molto male di non saper « parlare così bene italiano, ch' io vi possa esprimere il concetto mio. » E, replicandoli io che seguitassi di parlar francese, che l'intenderei, mi disse : « Avevo io conosciuto e sapevo di certo quello si trattava « contro il Gran Duca, mio buono parente; e, tenendolo per uno de' « migliori amici ch' io abbia, sono resoluto essere con lui sempre sino

«con la vita; e però li scrissi quello lui sa, e li inviai il Fregoso, acciò «da lui intendessi meglio l'animo mio, come so che ha fatto. Quello «che ora mi dite mi è caro. Siamo per considerare tutto. Leggerò le «lettere che mi avete dato, e penserò a quello mi avete detto; e in breve «farò chiamare l'ambasciatore o voi, e si risolverà tutto.» E, dicendomi, se ci era alcuno confidente, o pure che per uno confidente mi farebbe parlare : «Ebbene, disse, saprete presto il tutto.»

Come il Re ebbe finito, soggiunsi a Sua Maestà, che a Vostra Altezza doleva che l'ambasciatore Cattolico andassi spargendo senni e parole poco amorevole di suo patrone, poichè inconsideratamente s'ingegna di allontanarli li servitori e devoti come l'è Vostra Altezza. Dissi ancora che il duca di Ferrara ed il cardinale Farnese procurano con ogni studio di mettere sospetto e gelosia al Re di Spagna, con la occasione dell' amore e confidenza che Sua Maestà Cristianissima ha mostrato a Vostra Altezza.

Rispose subito Sua Maestà : «Scrivete pure al Gran Duca, che io «non li mancherò mai con tutte le forze mie; e che li effetti ne lo cer«tificheranno.» Proferendo queste e le altre parole di sopra con tanto affetto, che io prometto a Vostra Altezza che pareva li uscissero dall' intimo del cuore. Dio lo facci durare sempre in questa buona disposizione, nè sia furore francese!

Il soprascritto capitolo, che parla dell' ambasciatore Cattolico, del duca di Ferrara e del cardinale Farnese, lo conferii anco con la Regina Madre, nel presentarle la lettera di Vostra Altezza; e mi disse tanto male di questo ambasciatore di Spagna, che pare abbi particulare collera con lui; ed, oltre al tassarlo di bugiardo, di vantatore e di maligno, disse che metterebbe il fuoco fra tutti i principi, dove potesse farlo. Mi conferì di poi, che, nel ritorno del cavaliere Giannella, Loro Maestà avevano scritto al Papa, raccomandandogli generalmente li affari del duca di Ferrara, e che Vostra Altezza non lo trovassi strano, perchè le lettere erano generalissime, e che il Papa si potrà accorgere in che modo siano state fatte; che senza la presenza del cardinal da Este, non l'arebbono mai anco forse avute.

Consegnai la lettera sua al maresciallo de Montmorency, il quale ho trovato così disposto, che a me non basta l' animo a dirlo. Il medesimo passai con M. Danville.

PETRUCCI A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

11 juillet.

Il Re ha dubitato che il secretario Albertani non abbi commissione di domandarli licenza di conferir tutto alla Regina Madre; e per questo non si risolveva a intenderlo, se prima non sentiva, per via del signor Fregoso, che portò la parola a M. de Téligny, che lui non aveva da dirne nulla alla Regina.

Io anderò alla corte; sentirò il Re, ed avvertirò si faccia tutto con maniera che non si dia gelosia alla Regina; la quale è entrata in dubbio, per quello mi pare, che non sia stato avvisato il Re di Spagna della voluntà del Re, suo figlio, di romperlo seco, e che sia stato consigliato a fare un poco di spauracchio per parere di prevenire.

Si vede che il Re è un poco sospeso, o per opera della Regina che lo dissuada, o perchè aspetti, come si crede, alcuna risposta di qualche parte; ed intendo che si prepara una impresa con trenta navilii di Sua Maestà, ma per ancora non penetro per dove.

PETRUCCI A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

16 juillet.

M. de Téligny ha detto che vuol tentare ed operare con ogni potere, che il Re rinnuovi e confermi quanto portò il signor Fregoso a Vostra Altezza; e credo non li sarà difficile, mostrandosi Sua Maestà resolutissima di voler essere con Vostra Altezza in ogni evento.

XLV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 26-31 juillet 1571.

Sommaire. — L'Amiral est disposé à se réconcilier avec la Reine; sages réflexions de l'ambassadeur; ses efforts pour rétablir la bonne harmonie; ses rapports avec la Reine mère et avec M. de Téligny pour arriver à ce résultat. Mission honorable et délicate de Petrucci, toute pacifique, toute désintéressée. Le Roi est favorable au mariage de son frère avec la reine d'Angleterre; mais le duc d'Anjou est détourné de cette alliance par son entourage, et peut-être par les intrigues de l'Espagne. Le nonce du Pape dévoué à l'Espagne; le mariage projeté entre la princesse Marguerite et le roi de Portugal; le prince de Navarre. Conversation de l'ambassadeur avec la Reine mère touchant le mariage d'Angleterre; répugnance du duc d'Anjou; projet de lui substituer le duc d'Alençon. Le Roi fait connaître à la Reine-mère sa ferme volonté de venir en aide au grand-duc de Toscane, sans entrer dans d'autres explications. Intelligences entretenues par les huguenots en Italie. Leur concours offert contre l'Espagne au grand-duc. Entretien avec l'ambassadeur d'Angleterre. La conduite du duc d'Anjou déplaît au Roi; on cherche à désunir les deux frères. L'Angleterre offensée pourrait s'unir à l'Espagne contre la France. Continuelles hésitations de la Reine. Le Roi finit par tout confier à sa mère.

Deve sapere Vostra Altezza, che, sentendo dal signor Giangaleazzo la voglia dell' Ammiraglio di ritornare in grazia della Regina, ed assicurarla di mantenerla in governo, con far quietare la cosa di questo regno; sono andato pensando più volte che lo star così infermo questo corpo è per mancamento di uomini fedeli, e che non sieno tanto interessosi per stare in governo, e perchè le cose non pigliono forma; perchè, stando così, il Re ne ha di bisogno, e però non si dà recapito a questo negozio. E ho pensato che, dove il Re unisse a lui questi primi capi, il seguito loro andrebbe in fumo, e la religione loro mancherebbe più così che con l' armi; ed, intertenendo che non si dia augumento si guadagna assai, e di più si può sperare nel mancare di questo capo che è vecchio. E mi risolvi lassarmi intendere all' abbate Guadagni, il quale referì tutto alla Regina ed al conte de Retz; li quali mi fecero tentare se sapevo nulla, o se averei modo a poter sapere con qualche fondamento qualcosa. Ed io, con buona occasione, ci feci un giorno cadere M. de Téligny, il quale mi disse avere del Re ogni buona opinione, e che spererebbe, se si potesse guadagnare la Regina, che questo corpo disunito si unirebbe, e lei si manterrebbe in governo; e si dolse li siano

impediti da lei molte esecuzioni dell' editto della pacificazione, così universali come particulari.

Tutto feci sapere alla Regina, che mi fece intendere che io tentassi che facessero costoro qualche demonstrazione di ossequio e di confidenza, acciò non si pensasse volessero cavare la intenzione del Re, e poi risolvere o con le armi o altro, come hanno fatto più volte. Dalla qual cosa ebbi per resoluzione che si farebbe una spedizione alla Rochelle, per partecipar l' Ammiraglio di tutto, ed aver commissione di fermare e risolvere ogni cosa; e la spedizione l' ha fatta Téligny, sopra che la Regina mi disse : « Il Re ed io restiamo tanto satisfatti del desi- « derio avete della quiete di questo regno, che sempre vi ci mostreremo « amorevoli. Seguitate, di grazia, perchè vedo che infinite volte si è « parlato di questo, e mai si è entrato tanto addentro, nè mai fummo « più disposti a perdonare che adesso; perchè il Re dice che questo regno « così disunito non lo stima molto; che altrimenti sa potere assai. »

Replicandoli che avevo camminato sino a questo punto volentieri, ma che ero cattolico, nè volevo mai essere altrimenti, e che speravo presto essere appresso al Cardinale, Mio Signore[1], a Roma, del quale io sono creatura, e che non volevo avere a render conto di aver trattato con questi tali, se non m'era comandato da Sua Maestà; mi disse : « Seguitate, perchè il Papa si dovrà contentare della quiete di questo « regno, ed il Gran Duca non troverà male che tali vostri officii siano « fatti a nostro comodo. » E mi rese la ragione particulare a tutte quelle cose di che si lamentavano questi della Religione. Si aspetta ora la risposta dalla Rochelle; ed io credo si farà qualche cosa, perchè la Regina mi ha promesso, e di già ha comminciato a dare ordine a queste doglienze che sono cinque; quali per minor tedio lascio; e loro spero, cominceranno a rendere una terra di quelle nominate nella pace. Trattasi la sicurezza della vita dell' Ammiraglio, la quale accordata, egli verrà in corte, e non negozieranno, come ho detto alla Regina, per cerbottana, avendosi a fidar sempre, e Dio sa di chi!

[1] Ferdinand de Médicis, fils de Cosme Ier. A la mort de son frère, François, le cardinal renonça aux dignités de l'Église et devint grand-duc de Toscane.

Tutto che ho passato, la Regina con grandissima cera ha passato con Téligny, e Monsignore d' Anjou; e deliberano che meco si proponghino li negozii, e Monsignore li solleciti. Io ho protestato alla Regina ed a loro, che io, come privato, esporrò fedelmente quanto sentirò; persuaderò al più che potrò; ma che non voglio, da qual parte manchi l' effetto, essere tenuto a nulla; e che io non vorrei che persona avesse mala satisfazione. La Regina accettò tutto, e mi inanimi talmente, che potrebbe essere si facessi qualche cosa; massime perchè gli uni e gli altri hanno voglia di eseguire qualche loro disegno.

Con questo mi licenziai.

Il cavaliere Sceura mi disse che il Re vede che bisogna il suo fratello facci il matrimonio con Inghilterra, per grandezza dell' uno e dell' altro; e che egli, da qualche tempo in quà, non c' è molto inclinato, istigato da alcuni che ha appresso, di che la Regina Madre è collera, dopo che Sua Maestà ci si è disposta; e pensa che abbi qualche maneggio altrove per ordine di Spagna; e però desidera per via di Roma o di Spagna saperne qualche cosa. E m' ha pregato io ne scriva qualche cosa, assicurandomi che il Re lo riceverà a singularissimo piacere.

Per quello che la Regina Madre mi disse averli scritto l' Imperatore, mi parse a proposito fare officio, come ho fatto, col nunzio, che, con maniera aggradisse, in nome del Papa, a Sua Maestà dell' essere stata salda e ferma, nel tentativo li è stato fatto di ritirarsi, di trovar buono quello ha fatto Nostro Signore, senza averli detto donde venga il tentativo; dimostrandoli che questo officio lo confermerebbe, e di più che troverebbe buono, senza averne detto ella mai nulla appresso al Papa, fussi fatto testimonio come stia nel medesimo pensiere di satisfare a Sua Santità, massime nella persona di Sua Altezza. Egli, freddo al solito, mi rispose che non lo giudicava a proposito, perchè parebbe si dubitassi di Lei; e li usò di bocca che li bisognò dire, per far trovar buono il viaggio del cardinale Alessandrino in Spagna, che andava per le cose d' Italia, e particularmente per aiutare il Gran Duca. Ed in questo modo dice che acquietò il Re; e che la Regina li disse : « Il Papa lo deve aiutare, e

«non l'abbandonare, perchè tutto quello che corrè, è per mantenimento della sua autorità.» Da che si raccoglie l' artifizio suo, e la volontà che queste Maestà portono a Vostra Altezza.

Essendo arrivato in corte M. d' Aumale, la Regina mi ha detto ch' io faccia intendere a Vostra Altezza, che il nunzio suscita di nuovo il parentado con Portogallo, e che vuol pigliare al motto Sua Maestà, con dire: «Dunque scriverò al Papa che non occorre ci s' intrometta, perchè non ne volete udir parola.» Ed ella gli ha risposto: «Non dico «che li scriviate così; ma sappiamo che, quando Sua Santità si ricorderà del negozio com' è passato, e che abbiamo ricerco il partito noi, «essendone stati refusati con poca nostra riputazione, che non ci graverà a nulla.» Replicò il nunzio che non si doveva fuggir questa occasione; e, per il distorre il negozio col Principe di Navarra, fece quanto potette, e si vede di conserto con Spagna e con Portogallo. Il giorno appresso, andorono a negoziar loro: «Perchè li preme, come la Regina «mi disse, se potiamo quietare questo Regno, e darla[1] a un principe «del Sangue e grande, senza aver rispetto al Re Cattolico; al quale «premono le pretensioni che contro di lui ha quel Principe, e può «credere che il Re l' abbi ad aiutare, quando li sia cognato.»

Discorsemi molto confidentemente e molto a lungo sopra il negozio della Regina d' Inghilterra. Mi disse tutto essere accordato fuor del punto della religione, e se bene gli accorda quella Regina che viva e eserciti la sua religione a suo modo; di quà non pare basti, per una sollevazione de' populi, chè potesse seguire in vedere tale esercizio da dar animo alli cattolici, che sono assai di potere, intentare qualche cosa; e però che ci bisognava un arresto del parlamento, acciò li populi si quietassino; ed in questo era la difficultà. Confessandomi che Monsignore, suo figliuolo, mai v' è stato molto inclinato, e per sua volontà, e per gli officii ci sono stati fatti; dicendomi che per ciò era in grandissima pena. Ed io le dissi che aveva ragione, perchè il negozio era stato molto mal trattato, poichè il principal punto era lassato di trat-

[1] La princesse Marguerite.

tarsi per l'ultimo; il quale era bastante a risolvere questo negozio in una buona amicizia, e bastava a questo regno; e che si poteva crescer così all' odio originale una cattivissima satisfazione; e che Monsignore aveva ragione a essere sospeso in questa resoluzione per molte cause, e massime perchè, essendosi ritrovato á combattere come capo de' cattolici, non vuol perdere la tanta reputazione che ha guadagnata in giovenile età da godersela lungamente. Mi replicò : «Io volevo si «facessi ben così, che il capo della religione fussi il primo a trattarsi; «ma il consiglio non volse mai, perchè vedeva che non volesse mari«tarsi altrimenti.» Ma, a giudicio mio, credo che fusse artifiziosamente, perchè si sapeva che la detta Regina, dubitando di sè, se acconsentiva a nullo in pregiudizio della sua religione, arebbe fatto instanza di guadagnarsi questo punto in la negoziazione; e qui sempre si poteva rompere tutto; dunque ha voluto s'incammini così; basta. Seguitò Sua Maestà a dirmi : «Io vedo che Monsignore, col quale ho «fatto quanto conviene a madre veramente che ama un figlio, come «fo lui, in effetto non ci viene di buone gambe. Dubito questa donna «si sdegnerà, e s'unisca con Spagna a' danni di questo regno; o vero, «se non Spagna, con li principi d'Alemagna, con li quali eravamo «per accomodarli onestamente. Io vorrei sapere come vi parrebbe che «si potesse proporre di dare il mio terzo figliuolo, che ha un due anni «meno di Monsignore, che non guarderebbe così alla sottile le cose «della religione; e la Regina, che non ha avuto voglia di maritarsi per «dubbio non le fussi levato il governo, potrebbe aver marito, e im«padronirsene a suo modo e governar sempre. Temo che se ne risa «nulla, che anco questa offerta non l'offenda; però vorrei sapere chi «vi parrebbe ci desse qualche buon parere.» Li dissi subito : In questo «regno non ci conosco il più atto di M. de Foix.» Disse : «Io ci ho pen«sato, e gliene ho parlato questa mattina; e non la vuole intendere, nè «li piace punto; di che io sto in pena.» Ed in effetto vorrebbe sapere dal Gran Duca, Mio Signore, come si avesse a governare in questo; ma intanto questi fanno instanza per la resoluzione, con manco cattiva satisfazione che sia possibile.

Non voglio lasciar di dire che, quando si trattò del nunzio, li domandai in grazia che mi dicessi se li pareva aver mutato opinione, e che fussi più freddo del solito da Mezières in quà. Mi disse che sì; e mi venne a dire : « Se non si leva di quà, io non spero mai ottenere cosa « che vaglia, perchè si mostra freddo per mantenimento dell' autorità « della Sede Apostolica in questo caso, nè fa più cosa che io li dica; « anzi dubito che non eseguisca molte cose senza commissione e forse « consenso di Sua Santità; ed è di conserto con Spagna mirabilmente « in ogni cosa. »

Dopo avere discorso M. de Téligny con il Re molte volte, e averlo persuaso a persistere nella voluntà di non lassar far guerra in Italia contro il Gran Duca, si risolse Sua Maestà volere conferire tutto con la Regina, e per vedere se si contentasse che si conferissi col maresciallo de Montmorency. Volendo io sapere quello Sua Maestà abbia passato con la Regina, per poter trattare in modo che nulla ci sia di contradizione, il Re mi fece sapere, per via di Téligny, che lo disse al Fregoso, che egli era di buonissima voglia, e che la difficultà della Madre non gli dava più noia; però io mi governai bene seco; e che ha discorso con essa. E, dicendoli : « Io veggo il Re di Spagna essere « presto a molestare il Gran Duca; ed in effetto non lo voglio compor- « tare, e per essere nostro parente, e perchè l' amo; e di più non vo- « glio succedino li disegni del Re di Spagna. Pregovi a essere della « mia opinione, perchè li potremo far sapere che si assicuri sopra di « noi di quà in ogni suo bisogno, soccorrendolo io con la persona « propria. » La Regina lo trovò buono e lo ringraziò, e disse che voleva scrivere. Con questo il Re si risolvè a non volere conferirgli quello era passato; ed a me fece intendere che non gliene dicesse nulla, ma che la ricercassi, come buon ministro di Vostra Altezza, di favore e tali offerte; che sa gliene parlerebbe, e che io lasci poi fare a Sua Maestà. E però sino a ora non s' è conferita alla Regina l' istruzione che portò il secretario Albertano. Con questa resoluzione procurai audienza dalla Regina; e avutala, li dissi : « Madama, Vostra Maestà mi ha detto

«poco fa, che desidera sopra ogni altra cosa, fuora dell' interesse de' «suoi figliuoli, la grandezza della casa sua, e che venisse occasione che «Vostra Altezza facesse qualche buon servizio a questa corona, perchè «il Re e li altri suoi figlii potessero pigliare in protezione Vostra Altezza, «e, con la occasione, di farli sapere di nuovo con qualche buona dimos-«trazione in tempo questa sua buona volontà; perchè la può credere «che, quando Vostra Altezza veda fondamento di quà, ed abbia occasione «di partirsi dalle capitolazioni con Spagna, che si darà a Sua Maestà «con li Stati, con la vita e con ogni suo potere da vero. E in questo «caso questo regno farebbe un grande acquisto, avendo Principi tanto «potenti da poter far colorire ogni disegno che ella abbia per gli altri «due figlii; oltre che il Re e Vostra Altezza potrebbono parlare d'una «buona maniera al Re di Spagna. E che, se ella teme che Vostra «Altezza accordi lo stato di Siena al Re di Spagna, come so ha detto «con passione d'animo per amorevolezza, per le gran forze di Sua «Maestà Cattolica le quali giudica non si possa resistere, io mi assicuro «che prima perderà tutto che lassare Siena.» Ella mi disse : «Io voglio «fare; ma come vorreste, o per lettere o con mandarci?» Replicai io che con quanto maggior dimostrazione lo farà, sarà tanto di maggior obbligo, pure che tutto si faccia secretamente con buon colore e cautamente. Mi replicò : «È bene; io manderò quel mio per conto di «quei beni, ecc.»

Il signor Fregoso, che aveva referto a Téligny quanto aveva passato con la Regina, mi ha detto che sta così sodisfatto, che mi promette ogni favore del Re; e che, quando tutto mancasse, mi promette con un modo di poter fare una levata di Tedeschi, e fare che quelli della Religione, in ogni bisogno di Vostra Altezza, per divertire romperanno in Fiandra; e ne dà fede, dicendo che, se piace a Dio che tutto si accomodi, che farà sapere a Vostra Altezza li maneggi che hanno in Italia questi tutti della Religione, e che conosceranno Vostre Altezze potranno fare di molti officii.

31 juillet.

Con questa poco posso aggiungere all' inserto de' XXVI, se già non

le avvisassi della poca speranza del mariaggio d' Inghilterra, che, per quanto mi dice l' ambasciatore di Sua Maestà, non si crede abbia a riuscire, non volendo Monsignore contentarsi delle loro orazioni, con rimaner libero della opinione sua del sacramento, della adorazione de' Santi, del purgatorio ed altri simili articuli. Conosce la Sua Regina non condescenderà in altro, per non dare alterazione al suo regno; per quiete del quale si risolve maritarsi, non volendo pensare a dichiarare altrimenti successore. E chi conosce Monsignore, non fa insistenza per coscienza in questo, ma perchè è stato dissuaso con offerirli grossa pensione come capo de' cattolici. E si duole che questo capitolo non si trattò per il primo, perchè, avendo mandato li capituli la Sua Regina, pare che sia obbligata a concedere li medesimi con chi si vorrà maritare. Dicemi che, per accomodare il matrimonio a una buona amicizia, anderà fra due giorni in Inghilterra M. de Foix, e che ci bisognerà una gran destrezza; e che, se l' occasione portasse che si potesse accomodare con Spagna, che sarebbe pericolo non facesse qualche segno contro questo regno, non ostante che il Re abbi detto a suo fratello, che si lamenta l' abbia lassato passar tanto innanzi a promettere quanto ha di lui promesso; e che li fa intendere che nel suo regno non ci ha da essere che lui Re; e che lui vuole essere capo di cattolici e delli ugonotti. E da questo si fa giudizio che, se è vero, ci nascerà gelosia, avendo detto che la pensione che arebbe sopra li beneficii, perchè si vede li beneficati n' hanno abbondanza, sarà buona per lui per servirsene in tanta sua necessità. Nell' apparenza si vedono uniti; quel sentino dentro ancora non si conosce. Si fa bene ogni opera per dividerli; e la Regina Madre ne sente grandissimo travaglio, se bene dissimula tutto.

Qui continua sospetto grandissimo che queste preparazioni spagnuole in Italia e per Fiandra non sieno alla fine per questi paesi; e di quà si fanno gran consulte per prevenire, ma non si risolvono.

[1] E il costume di questa corte, dove niente è sicuro per qualche

[1] Cette dernière partie de la dépêche est adressée au secrétaire Concino.

tempo, causa che nessuna buona voluntà s' effettua senza contrasto; e, se la Regina Madre fusse così risoluta come promette nelli negozii che dice capire, senza vivere con tanto rispetto, risguardando or quà or là, per bontà e non per malizia alcuna, io sarei molto più innanzi in più cose.

Dopo l' ultima mia, il Re mi fece dire che aveva conferito tutto il negozio a la Regina in buon proposito, e della spedizione passata del Fregoso. E di tutto parlai con Sua Maestà, e me lo confermò; ed io li dissi che non mi potevo scusare, se non con il comandamento di Sua Maestà, la quale mi assicurò che non l' aveva la Regina trovato a male, e mi disse : « Per adesso non si manderà persona, per non dare sos-« petto ad alcuno; ma scrivete che in ogni suo bisogno, non se li man-« cherà mai. »

XLVI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 10 août 1571.

SOMMAIRE. — La Reine mère est instruite de tout. Nouvel envoi de Frégose à Florence; ses instructions. Protection assurée au grand-duc; alliance ménagée avec les Vénitiens; instances auprès du Pape pour obtenir son approbation au retour de l'Amiral à la cour, et les dispenses nécessaires pour le mariage de madame Marguerite avec le prince de Navarre. L'ambassadeur poursuit son œuvre de pacification. Le nonce excite secrètement le cardinal de Lorraine à revenir de Rome. L'ambassadeur d'Espagne inquiet et menaçant. Intrigues en France et à Rome; madame de Nemours, le cardinal de Ferrare. Les garnisons de Picardie fortifiées par ordre du Roi. Propositions des huguenots et réponses du gouvernement.

Il Re ha scoperto tutto il negozio alla Regina Madre; e le cose sono accomodate in modo che tutto è stato trovato buono da Sua Maestà, con quello ci ha fatto M. de Téligny, che è stato assaissimo istigato e mantenuto dal signor Giangaleazzo; e con quello ho più volte trattato con Lor Maestà. Si sono alla fine resolute di nuovo mandare il signor Giangaleazzo : il Re con le sue lettere di credenza in confirmazione di quanto per prima aveva scritto al Gran Duca, e la Regina Madre con

lettere di credenza similmente; dicendomi l' una et l' altra Maestà che, quando il detto signore li ragionerà delle cose infrascritte, che gliene creda il Gran Duca, avendomele volute conferire per più lor satisfazione.

Il Re dice, non ostante quello ha scritto l' Imperatore perchè non segua Sua Maestà Cristianissima di dare il titolo, voler continuare nel pensiero, in ogni bisogno del Gran Duca, aiutarlo, difenderlo e soccorrerlo contro tutto il mondo : « Desidero bene che non se ne sappia « nulla, perchè, se non ne avessi bisogno, non vorrei si fussi scoperta « questa mia voluntà, e penetrasse al Re Cattolico, che me ne volesse « peggio. »

La Regina Madre mi ha detto che, quando il signor Giangaleazzo li dirà le infrascritte cose, che Sua Altezza gliene creda e ne facci ogni suo potere; dicendomi che prima gli ha detto che non ha abbracciato il Gran Duca per lassarlo giammai, e che vede con la sua opera la voluntà che il Re, Suo Signore, e gli altri suoi figliuoli gli portono, e però può credere che sarà aiutato in ogni suo bisogno contro tutto il mondo.

Seguitò la Regina Madre : « Quando li dirà il signor Giangaleazzo « che siamo ricerchi di fare officio col Gran Duca, che faccia officio « con li Signori Veneziani, per redurli in buona amicizia con questa « corona; tenendosi per fermo che la lega hanno con il Re Cattolico « non sia per camminare a loro profitto. Desidero si facci tale officio « in modo che non facci danno nè al Gran Duca nè a Noi.

« Li dica che desidero che facci officio col Papa che trovi buono « che l' Ammiraglio venga a corte, perchè da questo ne succederà l' u- « nione di questo regno; e levando alli ugonotti questo capo con li « Principi ancora, quella religione loro non guadagnerà nulla, e la « nostra piglierà vigore, sperando ridurli a poco a poco, e che serva « più questa strada che non han fatto le armi.

« Ed io desidero che cominci a disporre il Papa a concederci la dis- « pensa per il matrimonio che speriamo fare di Madama, mia figlia, con « il Principe di Navarra; acciò che, accomodato il tutto, e mandando

«un corriere espresso, si spedisca subito tutto, essendo a noi di molta «importanza detto parentado per la quiete di questo regno, sperando «anco di guadagnare quel Principe alla religione nostra.»

Seguì la Regina che desidera tutto questo negozio e quello dell' unione di questo regno si partecipi col Papa, perchè spera l' abbi a trovar buono, essendo che si assecura, che unito li potrà servir sempre di qualche cosa, secondo li accidenti; che così va male il regno, la religione e tutto, e non si può dare remedio alcuno.

Il Re e la Regina, che hanno inteso l' opinione mia, che è stata che si guadagni con la unione per la religione cattolica, che così tutto è una licenzaccia con infiniti abusi e mali costumi di vivere, e che, unito questo regno, può questo Re farsi amare e temere, e può a chi spera in la benignità sua darli ogni aiuto; m' hanno pregato e comandato che tiri innanzi questo negozio, che sanno satisfarà al Papa, a Loro e a Vostre Altezze : il che s' è fatto, con la sollecitudine e gran fatica del signor Giangaleazzo in fare officio appresso di M. de Téligny.

In proposito del nunzio, dissi alla Regina che guardassi bene alli officii che faceva artifiziosamente; che sapevo stimulava, sotto il pretesto della religione cattolica, il cardinale di Lorena a tornare in corte. Ed ella mi disse che lo sapeva, ma che non pensava ne facessi altro.

Anco di Spagna le dissi qual cosa; e mi disse Sua Maestà che lo conosceva, e che le rompe la testa molto; ma che gli aveva detto che, poichè si lamentava dell'Ammiraglio e di quelli della Rochelle, che loro presto sarebbono in corte, che li sentirebbono, e si farebbe quello si potesse. Il che inteso da lui, fu trovato tanto aspro che gridando disse : «Guardatevi dagl' inganni.» E a Bourbon dice bellamente che era eretico; ed il cardinale d'Este li rispose : che, se Bourbon avesse inteso bene quello li diceva in frase spagnuola, che gli arebbe risposto gagliardamente.

Tutti due li negozii se sono partecipati col duca de Montmorency; e n' ha sentito piacere grande.

Quando ho avuto tempo, ho comunicato tutto con Monsignore d'Anjou, il quale mi ha fatto cera grandissima, e detto ch' io dica al

signor Giangaleazzo, quando non lo possa vedere prima che parta, che assicuri il Gran Duca, che, dopo il Re e sua madre, non è principe a chi desideri più fare servizio. Questi negozii hanno desto tanto sospetto nei poco amorevoli alle Vostre Altezze, che hanno spedito un corriero a Roma ai VI del presente, per far sapere a Sua Santità che il Gran Duca è forza che abbi qualche gran negozio con questa Corona, e che il suo ambasciatore e secretario sono alle strette con li ugonotti. Io ne ho detto alla Regina, la quale mi domandò da chi era spedito; ed io: Che credevo fussi spedito d'ordine di Madama de Nemours e dal cardinale d' Este. La Regina in collera disse : « Questo spione vuol intendere ogni cosa; spedite presto il signor Giangaleazzo, acciò che il Gran « Duca sia informato di tutto. »

Monsignore d'Anjou, quando ha inteso questo, disse : « Bisognerà « dare ordine che costui non abbia a sapere tutte le cose nostre. »

In questo punto, ho inteso che il Re, sentendo le provvisioni fatte in Fiandra dal duca di Alva, manda tutte le sue guarnigioni in Piccardia a quelle frontiere; e questo certamente servirà a due cose : la prima per sicurtà di quelli luoghi, e l' altra per levare via la gelosia interamente alli ugonotti su la conclusione di questo accordo.

Sentirà Vostra Altezza con la venuta del Fregoso, spedito da queste Maestà, tutta la confermazione del negozio che altra volta lui portò, con la participazione ora della Regina, di Monsignore e di Montmorency, e con quanta prontezza loro si risolvono aiutarla e sovvenirla contro tutto il mondo in ogni suo bisogno; se bene vogliono che questa loro voluntà stessi secreta sino alla occasione, per non provocare più nè l' Imperatore nè il Re di Spagna; ringraziandola degli avvertimenti dati al Re ultimamente con la venuta dell' Albertano.

[1] Ho detto a Loro Maestà ed a Monsignore d'Anjou, che mi ha mosso il credere che la religione nostra ne guadagni assai; poichè al populaccio, che desidera vivere licenziosamente se li leva ogni speranza, levandoli i capi, de' quali uno è vecchio (l' Ammiraglio), che l' intertenerlo

[1] La fin de la dépêche est adressée au secrétaire Concino.

giova assai; li altri sono giovani, da poterli ritirare da questa sciocca loro religione, e guadagnarli con li onori e con li comodi.

Ho poi pensato che, essendo queste Maestà amorevoli a Loro Altezze, potranno più giovarle nelli bisogni con il regno unito che disunito; che ne seguono tanti beni di questa unione e da potere colorire tanti disegni, che tutti possono tornare in satisfazione di Loro Altezze.

PROPOSTE DEI CAPI UGONOTTI E RISPOSTE DEL RE.

In risposta di quanto si desiderava si dice :

I. E prima, intorno alla restituzione delle terre :

Che non solo M. l' Ammiraglio ha intenzione di restituire una di esse nominate, ma tutte e quattro.

II. Ma, perchè lui solo non può far questo senza il consenso delli altri principali della religione, domanda che Sua Maestà si contenti che faccia un' assemblea d' un uomo per provincia, per trattare e concludere questa restituzione, alla quale il detto signor Ammiraglio terrà le mani a ogni suo potere, che la segui secondo l'intento di Sua Maestà.

Il Re è contento di ciascuna provincia sia chiamato un uomo, assicurando che l' assemblea non sarà che di sedici, acciò che le persone non ne possino far mal loro profitto se fussino d' avvantaggio; non per diffidenza che il Re abbi, ma per non mettere in sospetto il mondo.

III. Che frattanto il detto signor Ammiraglio, subito che intenderà che le guarnigioni di Saint-Jean-d'Angely e di quivi intorno saranno levate via, cesserà lui ancora le guarnigioni della Rochelle.

Il Re se ne contenta.

IV. E di più, perchè fra questo mezzo Sua Maestà si possa assicu-

rare interamente di lui, e che per diffidenza non si ritardi o manchi di terminare ciò che compie al servizio di Sua Maestà e del regno, il detto signor Ammiraglio obbliga a detta Maestà la parola e fede sua, la quale si rende sicuro non sarà manco stimata da lei per la sicurtà d'ogni cosa, della restituzione delle terre; perchè lui sa certo che Sua Maestà l'ha per uomo da bene, e che non mancherà della sua promessa.

Il Re e lei se ne assicurano, e lo tengono per tale.

V. Si offerisce di più il detto Ammiraglio subito venire da Sua Maestà, solo o accompagnato come più a quella piacerà, nè altra sicurtà o satisfazione ricerca per ciò, se non che il Re, la Regina Madre, Monsignore, e M. il Duca promettino in parola che possi venirci sicuro, e che sarà ben visto; e che perciò tutti loro separatamente le ne scrivino lettere missive per M. de Téligny, sopra le quali si metterà subito in cammino. Con che ancora Sua Maestà e tutti li altri ordinino alli monsignori, il maresciallo de Montmorency, Danville, Strozzi, ed ai capitani delle guardie, che usino ogni diligenza e stieno avveduti che non sia fatto alcun male o ingiuria al detto Ammiraglio, e che la buona mente del Re possa essere eseguita.

Questo si farà.

VI. Non ricerca alcuna altra cosa dalla Maestà della Regina Madre per sua satisfazione, se non che la lo prenda in sua buona grazia e protezione, e lo metta in buona grazia del Re, di Monsignore e di M. il Duca, facendo osservare interamente l'editto di pace.

Si può assicurare della buona voluntà di detta dama, e che ella farà a suo potere intrattenere l'editto e la pace e lui nella buona grazia del Re e de' suoi figli.

E perchè vi sono molte liti e proclami di quelli della Religione in-

torno alla suddetta osservazione e conservazione, il detto signor Ammiraglio supplica Sua Maestà a dar ordine che siano ultimati il più presto, acciò che, come lui sia in corte molestato da cotesti tali, non abbi a molestare Sua Maestà, nè a parlare di alcuna cosa fastidiosa.

Metterà pena che tutto sia spedito avanti il suo arrivo.

VII. Il detto signor Ammiraglio si offerisce di voler essere particularmente servitore obbedientissimo a detta Regina Madre, per eseguir sempre tutto ciò che da lei in particulare le sarà comandato.

La detta dama lo ringrazia della sua buona voluntà.

VIII. Che di più le promette essere nell' avvenire amico realmente a tutti quelli che detta Regina comanderà, ancorchè da essi fussi stato offeso; a' quali, per obbedire e compiacere a Sua Maestà, rimetterà ogni ingiuria, nè mai in qual si voglia modo ne farà alcuna intenzione.

La detta dama ha caro di vederlo in questa buona voluntà, e desidera di vedere i servitori del Re amici e riuniti a farli servizio.

IX. Che lui si fermerà tanto in corte, quanto a detta Regina Madre piacerà e non più, e che poi si ritirerà a casa sua a vivere quietamente.

Il Re ed Ella aranno sempre caro di vederlo in questa compagnia, e d'impiegarlo nelle cose che occorreranno.

X. Che Sua Maestà arebbe a riguardare di rimettere la compagnia del signor principe de Condé, sì per essere Principe del Sangue e cugino al Re, come ancora che ne hanno rimesse ad altri, che non devono di gran lunga essere di tanta considerazione.

Il Re farà sempre conoscere al detto principe de Condé come desidera di gratificarlo nelle cose ragionevoli.

XI. Tutte le soprascritte cose M. l'Ammiraglio intende che sieno sempre con consentimento ed avviso della Regina di Navarra.

Desidera che tutto si facci col suo consentimento, assicurandosi che, essendoli parente sì prossima, che ella desidera la pace e l'intero riposo di questo regno.

XLVII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 22 août et 13 septembre 1571.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Réunion des Guise à Joinville. La croix de Gastine. Le comte de Retz et sa faveur. Le roi d'Espagne et son animosité contre le grand-duc. L'Angleterre et les princes allemands prêts à se déclarer pour le maintien de Cosme Ier. Voyage de la reine de Navarre dans le Béarn. Arrivée prochaine de l'Amiral. Mission de M. de la Bourdaisière à Rome.

22 août.

Il cardinale di Lorena, con il colore del parto di madama de Guise, fa raunare molti personaggii d'importanza, aderenti suoi, a Joinville; nè si può credere sia ad altro effetto che per fare resoluzione, come si debbino governare nella venuta dell' Ammiraglio alla corte; e anco nel parentado di Madama Margherita con il principe di Navarra, oggimai venuto a notizia di ciascuno; e, se bene ci è nata qualche difficultà, credo che questi modi di fare siano per piacere poco a Loro Maestà.

In questa città ci si è eretta, più tempo fa, una bellissima piramide, con un crocifisso sopra molto bene fabbricato, ed a basso alcune figure e dimostrazioni contro ugonotti, con la nominazione di alcuni, che avevano case sulla piazza di questa piramide, e spianate nelli rumori passati : cosa che ha sempre premuto assai a questi della religione. E però si risolvono Loro Maestà, in questo accordo, compiacerli di farla levare di quel luogo, con mutare quelle figure in qualche istoria, e cassare i nomi, acciò non apparisca al mondo questa ingiuria. E, an-

cora che si facci grandissima resistenza, alla fine la volunta del Re sarà eseguita.

Il conte de Retz per ancora non è tornato in corte. Dubitasi che il Re non abbi avuto qualche mala satisfazione di lui; sendosi, per quanto si dice, alquanto intrinsecato ne' maneggi con li ministri del Re di Spagna, e con questi che per ora fanno li devoti di Sua Maestà Cattolica; ma è in tanto credito e con la Regina Madre e con il Re, che non deve temere di cosa alcuna.

25 août.

Sono molte notizie della mala voluntà del Re di Spagna contro Vostra Altezza. Ma però tanto si dubita della buona intelligenza di Francia con Vostra Altezza, che dubita anche di una diversione nelle cose di Fiandra. Vi sono pratiche per interessare a vantaggio del Gran Duca la Regina d'Inghilterra e li principi d'Alemagna.

Assicura l'ambasciatore d'Inghilterra che la Sua Regina ha scritto alla corte di Francia, che, in nome di più principi d'Alemagna e suo, raccomanda l'Ammiraglio, promettendo che non mancherà alla Loro Maestà di quanto ha promesso, e di quanto prometterà di nuovo.

3 septembre.

Qui si dice che l'Ammiraglio sara à Blois li VI, ma non con molta compagnia. La Regina di Navarra è andata al suo stato, col colore di far certi bagni per sua sanità; e non si sa se, nelle guerre passate, avesse dato parola ad alcun principe Alemanno per casare il suo figliuolo, e che di cui nasca la difficultà della resoluzione del mariaggio di Madama Margherita; o pure che resti mal contenta di vedere andare l'Ammiraglio in corte, perchè fra loro non c'è buona intelligenza; e forse potria essere arte per non andar tutti insieme a corte.

Il duca de Guise ha avuto un figlio; il quale subito che fu nato, si presentò dal signore, suo padre, al cardinale di Lorena, il quale, accettatolo, li fece subito dono di quindici mila franchi d'entrata, sopra un ducato che tiene sua signoria illustrissima.

M. de la Bourdaisière ha ordine di andare a Roma, spedito per

negozii da queste Maestà, se bene dà voce di andare per conto di lite che ha col figliuolo che fu del cardinale de la Bourdaisière.

Blois, 13 septembre.

L'Ammiraglio sarà qui posdomani a ogni modo, in compagnia di cinquanta gentiluomini, che in tutto saranno più di trecento cavalli; ma qui ne sono comparsi assaissimi, e la corte è ingrossata forte.

M. de Biron in secreto m'ha conferito il negozio di M. de la Bourdaisière, il quale va a Roma, per far capace Sua Santità della venuta qui dell'Ammiraglio; ed anco domanderà la dispensa; ma è ritardata l'andata sua ancora dieci giorni, e forse s'aspetterà la risposta di Sua Altezza avanti che parta.

XLVIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 19-20 septembre 1571.

Sommaire. — Grave indisposition de la Reine mère, indisposition plus légère du duc d'Anjou, coïncidant avec l'arrivée de l'Amiral; fausses conjectures à ce propos. Détails sur la réception de l'Amiral à Blois. Froideur du Roi et du duc d'Anjou; altercation avec le duc de Montpensier, à l'instigation des Guise; réconciliation. L'accueil s'améliore. L'Amiral admis au conseil; ses projets de réformes financières; de concessions religieuses; d'organisation ecclésiastique. Avantages qui lui sont offerts. Espionnage exercé à la cour par le cardinal de Ferrare. Audience de la Reine; rappel prochain de l'ambassadeur, dans son propre intérêt et sur sa demande. La Reine se fie à la prudence et à l'influence de Petrucci. Qu'il hâte la conclusion des négociations avec les protestants; qu'il s'emploie à réconcilier l'Amiral avec les Guise, à ménager une alliance entre le prince de Condé et la maison de Montpensier. La Reine avertie de prendre garde aux indiscrets; toutes les affaires de France sont immédiatement connues à Rome.

Arrivai alli XVIII a Blois, e feci sapere alla Regina la venuta mia. Disse mi farebbe sapere quando andrei a vederla; ed ora sto aspettando.

Ella, un giorno avanti che venisse l'Ammiraglio in corte, che fu ai XII, tornando da Chambord, lontano tre leghe di qui, si messe in letto con grandissimo dolore di stomaco, vomito e flusso di corpo estraordinario, che l'hanno lassata assai debole con la testa un poco

enfiata ; ma vanno rimediando a tutto, e massime con la regola del vivere, la quale a lei è difficile, per essere di gran pasto. Oggi sta bene, levata, e si crede non abbi ad aver altro; e come sia del tutto libera, il Re si partirà di qui per otto o dieci giorni alla volta di Chambord, per far cambiar d'aria a Sua Maestà, ed anco per far nettare il castello che ne ha di bisogno.

Monsignore ancora lui medesimo, il dì stesso che arrivò l'Ammiraglio, si messe in letto con febbre e flusso di corpo; e oggi si trova benissimo.

Queste due così subite malattie causorno, che si dicesse per tutta la corte che tutto fussi fatto ad arte, se bene la verità è in contrario.

Arrivò l'Ammiraglio a' XII con compagnia di cinquanta gentiluomini; nè fu incontrato da persona, perchè non volse. Entrò subito nel castello in compagnia del marescial de Cossé che l'aveva condotto; ed, avvertito che il Re era dalla Regina Madre che si trovava indisposta, se n'andò alla camera di Sua Maestà, dove entrò solo con il detto marresciale, e fatto li primi complimenti, fu raccolto con cera ragionevole ma non di troppa apparenza. Se n'andò di poi da Monsignore, che lo trovò nel letto con febbre; e fu ricevuto ancor da lui assai largamente, forse per non dare che dir al mondo. Di che per tre o quattro giorni mostrò l'Ammiraglio poca satisfazione, e stava molto sospeso; essendoli massime frattanto occorso aver parole gagliarde, secondo si dice, con il duca de Montpensier; di che l'Ammiraglio prese gran fastidio, e credette avesse a nascere qualche occasione di partirsi molto più presto di quello aveva disegnato, e senza proporre cosa alcuna. Ma il Re, che disse a Montpensier lo pregava a non dare occasione a novità alcuna, perchè li Re suoi predecessori s'erono serviti dell' Ammiraglio, e che lui ancora aveva l'animo di servirsene sempre che volesse essere uomo da bene, e l'osservanza che sempre l'Ammiraglio gli ha fatta, l'hanno placato; anzi che in un proposito fra di loro di poi, volendo ragionare d'alcune cose passate, Montpensier li ruppe il discorso, e disse : « Non ragioniamo più di questo, perchè l'editto ha « deciso tutto: ed assicurateci che, sempre che sarete buon servitore al

« Re, io vi farò ogni sorte di servizio. » E si vede detto Montpensier tutto volto, perchè si tratta di dar la figlia, vedova di casa sua, al principe de Condé. E ha scoperto che il cardinale di Lorena gli aveva scritto caldamente, perchè si opponessi al parentado con Navarra, ed egli ha risposto che il cardinale è troppo ambizioso, e, perchè ha una figlia di Francia in casa, non vorrebbe che altri ne avessi; ma che lui ancora la doveva avere, perchè è del Sangue.

Credesi che que' primi motivi di Montpensier fussino per instigazione d' altri, e non di natura sua, essendo debolissimo e buon pastore. Così l' Ammiraglio e lui sono amicissimi.

Da qualche giorno in quà, per la molta umiltà ed osservanza dell' Ammiraglio verso Loro Maestà, e fratelli del Re ed altri signori principali della corte, il Re gli ha fatto buona cera, e la Regina Madre e Monsignore gli hanno parlato liberamente; dicendogli la Regina che conosce molto bene che l' Ammiraglio non può fidarsi di lei, avendo egli offeso e preso le armi contro il Re, suo figliuolo, nè lei di lui; ma che l' assicura che getta ogni cosa da parte, e che, sempre vogli essere buon servitore e soggetto al suo Re, ella lo abbraccierà e li farà ogni sorta di favore; e che può credere dica da vero, poichè si vede che Dio ha messo le mani in questi negozii, e che non è la prima unione che si sia fatta in casi di stato occorsi. Monsignore gli ha detto che ha fatto il debito suo per il servizio del Re suo fratello, nelle cose passate, e che l'Ammiraglio non deve maravigliarsi di cosa nessuna occorsali col suo mezzo; ma che, se vorrà essere buon servitore al Re, e suo fedel soggetto, che gli promette e dà la fede sua di defenderlo da qualsivoglia persona del mondo. E di poi, in un giardino, gli ha domandato l' opinione sua sopra il governo di questo regno, per causa di stato delli stati circonvicini e del governo delle finanze; e si vede che gli è comunicato sino adesso assai cose, intervenendo massime quasi sempre a tutti i consigli.

Cerca l' Ammiraglio che si osservi l' editto; e, dove tutto non si possa accordare, s' ingegna di fare accomodare le cose con più satisfazione dell' una e dell' altra parte che si può.

S' è fatto gran contrasto per mettere la predica a Lyon; ed alla fine non si è ottenuta, ma s' è assegnato un luogo a quelli della Religione distante tre leghe.

Come l' Ammiraglio avrà trattato le cose dell' editto, proporrà alcuna cosa delle finanze, e mostrerà al Re come, senza commissione di Sua Maestà, si sono riscossi da più terre più di due milioni di franchi. Dicesi proporrà un modo di pagare il debito di questo Re in tre anni, senza toccar le cose della Chiesa, e senza molto gravare li populi.

S' intende che ancora proporrà un modo di una reforma per la loro religione, con unirsi in quello si possa con la nostra Cattolica; e di già ci è sentore che s' accorderà alla confessione, alla invocazione generale per la intercessione de' santi; e si crede si consentirà a una messa per chiesa per tutto il regno; non volendo in modo alcuno si permetti che per messe i sacerdoti piglin denari; anzi si mette in campo che la più parte delle chiese sieno collegiate, e li preti sieno tutti nobili, e abbino d' entrata di patrimonio almeno centocinquanta franchi.

Si discorre che tutte queste cose camminino a uno medesimo modo di vivere dell' Alemagna, il che può adescare quei principi per qualche disegno di quà; il quale potrebbe essere alla fine una impresa contro Fiandra.

All' Ammiraglio dicono è stato fatto donativo da queste Maestà di centocinquanta mila franchi in denari, e un' abbazia di venti mila d' entrata, con aggiunta alla sua compagnia d' uomini d' arme di venti, che fanno il numero di cinquanta, che tanti ne hanno li principi. E si dice che la sua moglie verrà presto in corte; ma di certo a Châtillon con i figli.

Erasi sparsa una voce, che, tra gli altri negozii più importanti, era che voleva ingegnarsi di impedire il casamento con Navarra; ma si vede tutto il contrario.

Il cardinale di Lorena ha mandatò in corte M. de Marmoutiers, uomo di chiesa accetto, di negozii e creatura sua; il quale si consiglia in tutte le cose col cardinale d' Este.

M. de Beauvais, uomo principale della Regina di Navarra, e M. de

Biron, molto stimato da queste Maestà, si partono fra pochi dì per trovare la Regina di Navarra; alla quale portono il modo e la conclusione del parentado di Madama nel modo che s'è scritto; e il signor duca de Montpensier, come procuratore in questo atto, sposerà Madama, in nome del principe di Navarra, e si farà in chiesa, per non scandalizzare il Papa, e seguirà fra un mese, e di lì a poco verranno in corte la Regina detta e li principi de Condé e di Navarra.

Poichè l'Albertano arrivò in corte, il cardinal d'Este ha fatto vegghiare tutte le azioni e pratiche sue, per insino quando ha avuto a parlare con lor Maestà; ma non l'ha colto sempre. Sta ancor vigilantissimo, per sapere quanto si tratti in questa venuta de l'Ammiraglio. Presenta ministri, dame, e non lasse in dietro alcuna fatica per questo effetto, seguitando il Re continuamente, e di maniera che si può dire sia venuto a noia a Sua Maestà. Anzi gli è stato dato per avvertimento, che, quando si discosti un poco dal Re, e particularmente alla caccia, sarà trovato buono dalla Maestà Sua, per desiderare alle volte di star libera, nè avere attorno gente di rispetto.

Vanno attorno sonetti e canzoni contro il Re, la Regina e l'Ammiraglio, tutti mandati fuora artifiziosamente e per malignità.

L'Ambasciatore va a udienza della Regina, che lo riceve, quantunque convalescente, con molta amorevolezza, e lo interroga intorno la causa della di lui licenza. L'ambasciatore la invita a non credere le ciarle che si sono fatte correre, e la assicura che erano ormai due anni compiuti, ch'egli implorava dal Gran Duca il ritorno in patria per occuparvisi delle proprie faccende, tanto più che, da un anno, eragli morto un fratello, e lasciati gli dei nipoti.

Io le dissi : « Madama, Vostra Maestà non ha servitori che desiderino « la quiete di questo regno più di Loro Altezze. È ben vero che li loro « ministri bisogna che vadino circumspetti, di sorte che non dieno ge- « losia e sospetto altrove; però quello che la mi comanderà, io lo farò « in quella maniera che potrò. »

Mi disse la Regina : « Quelli della Religione e noi stiamo sulla vostra « parola, perchè quelli capi che ci portaste stanno di così; non sono

« sottoscritti da nessuna delle parti; e bisogna finire. » Io li dissi che mai parlai ad alcuna delle parti, se bene con protestazione che nessuna stesse sulle mie parole; ma che si assicurasse che sinceramente disponevo li umori, e referivo il vero di quello m' era commesso. E che vedesse quello bisognava, e mi comandasse. Mi ordinò che io dicesse, che loro che hanno fede nel Gran Duca li daranno mala satisfazione, se non si segue di finire tutto. Di più, aggiunse la Regina : « Diteli « che io so dal marescial de Cossé, che l' Ammiraglio è tentato d' ordine « dei Guisi di accomodarsi con loro; e che io lo desidero; e però che « mi metti il modo innanzi da poter venire ad effetto questo negozio; « che io ce lo aiuterò senza che li Guisi non lo amino; perchè io desi- « dero la quiete di questo regno, nè voglio guardare che li Guisi ten- « ghino ora questo modo come hanno fatto delle altre volte, che si sono « ingegnati sotto mano che il Re non si curi di costoro; e, quando non « hanno potuto farlo, hanno cerco unirsi a danno mio insieme per « altra strada. Di più desidero che facciate sapere che, se l' Ammiraglio « favorirà il parentado del principe de Condé con la vedova di Mont- « pensier, che si guadagnerà quella casa, che è del Sangue, che sarà « grandezza e sicurezza sua. Non lassate, di grazia, di fare questo, con « buona maniera, perchè da questo e dal parentado del principe di « Navarra ne segue la quiete di questo regno.

« M' era scordata domandarvi se avete di nuovo scritto per la dis- « pensa, la quale vorrei si sollecitasse. »

Le dissi che avevo scritto. La supplicai a guardarsi di chi si fidava, perchè le cose sue si risanno tutte, si scrivono a Roma; e quivi è malissimo trattata dal cardinale Rambouillet e Carcassone. E le dissi che sapevo che il signor Orazio Ruccellai scriveva ogni settimana venti lettere in Italia e a Roma, particolarmente dei fatti di questo regno. La Regina lo trovò male.

XLIX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 24-29 septembre 1571.

SOMMAIRE. — Démarche de l'ambassadeur auprès du comte de Retz pour l'engager à s'employer à ramener l'union et la paix. La Reine mère et l'Amiral; celui-ci réserve certains points à la décision des princes; il se dispose à se retirer dans ses terres. Petrucci expose dans quel dessein et dans quelle mesure il est intervenu dans l'affaire de la pacification du royaume; il est desservi auprès du Pape et à la cour. Audience du Roi, qui le reçoit avec bonté; il recommande à Sa Majesté de se défier de son entourage. Intrigues de cour. L'Amiral paraît satisfait. Les places de sûreté seront bientôt rendues au Roi, malgré les répugnances de la reine de Navarre.

24 septembre.

Avendomi la Regina comandato ch' io facessi qualche officio per il negozio della unione, della quale è in pena, mi risolsi parlare al conte di Retz, per persuaderlo, che, essendo l'Ammiraglio quà, con il quale non voglio trattare in modo alcuno, che era bene che Loro Maestà lo intendessero e li dicessino l' animo loro con autorità e arditamente; e così, senza saputa di tanti, le cose si finissino; dicendoli che solo per necessità solamente si devino li negozii comunicare, e darli in mano a uno straniero; dicendoli quanto aveva passato di comandamento della Regina secretamente, se bene posso credere che si saprà tosto tutto.

Di nuovo degno della sua notizia non intendo altro, se non che in un ristretto, dicendo la Regina Madre all' Ammiraglio, che, se voleva, poteva fare gran servizio al Re e quietare questo regno, ed effettuare le cose; rispose che, per il suo particulare, voleva obbedire e servire, e che Sua Maestà comandasse; ma sapesse che non tutto poteva lui, perchè li Principi erono quelli che disponevono. Replicoli la Regina che sa bene che s' era servito dell' ombra dei Principi, e che fanno tutto quello lui vuole; e che però, se vuole che li Principi abbino questo onore, dichiarino loro la sua voluntà; che è ben contenta, ma che non manchi di farlo fare. Forse con questa passata si sollecita la venuta loro; e so lasseranno molte cose irresolute andandosene l' Ammiraglio a casa sua fra qualche giorno, dove starà sicurissimo, come stanno una

infinità di gentiluomini, augumentando più tosto le cose loro della sicurezza che altrimenti; tale è la pietà, la bontà e la resoluzione di Loro Maestà per la quiete di questo regno, con pensare a riordinare la giustizia ed il resto a poco a poco.

L'Ammiraglio, col non volersi travagliare del casamento di Navarra, ha più tosto cerco di disturbarlo che altrimenti, e la Regina di Navarra e lui s' intendono poco.

28 septembre.

Non mi resta in particolare, se non far sapere a Vostra Altezza che io non mi sono intromesso mai in nulla, se non comandato; nè arei obbedito alli comandamenti, se si fusse tocco mai punto a danno della religione nostra. Quanto è passato, tutto è di stati per unione di questo povero paese, sapendo l' intenzione di Loro Maestà, che l' hanno detto apertamente, che sperano, stabilite le cose di stato, avanzare la religione nostra per questa strada; poichè le tentate con tanta ruina di questo regno non hanno operato nulla, per li rispetti di che altre volte s' è reso conto. Io sento se n'è fatto rumore a Roma.

Intendo che il cardinal d'Este domandava quando l'Ammiraglio se n' andasse; ed, essendoli detto, presto, disse : «Ringraziato Dio!»

29 septembre.

Entrato sul solito negozio trattato dal Fregozo, il Re mi disse :

«Fate pure questo resto, perchè il male che vi aveva a esser fatto vi «è stato fatto, ed è passato.» Poi aggiunse : «Perchè il Papa non si deve «contentare che questo regno stia in pace? E perchè non vi ci potete «travagliare, che non si tocca punto della religione? Certo hanno il «torto questi che fanno simili officii; ma io provvederò a tutto.» Ed entrava in collera, al mio giudizio. Io lo mitigai; e li dissi che per la sua corte correvano stranissimi umori, e che non bisognava credessi a tutti quelli che gli stanno d' attorno perpetuamente, perchè con li colori cercano tirarlo alle loro voluntà, come aveva fatto già il cardinale d' Este nelle cose della Mirandola.

Incontraimi, andando a parlare al duca de Montmorency, quando an-

dava dal Re, coll' Ammiraglio; al quale voltai le spalle destramente, ed egli domandò che ero, perchè non mi ha mai conosciuto. A che il signor Marcantonio Villachiara rispose, dicendoli il mio nome. La gelosia di Montmorency me l' ha fatta crescere l'Albertano, per avere inteso che il cardinale d'Este l'ha visitato più volte, e questa mattina ha visto alla camera sua l'ambasciatore di Ferrara; e dubito che il duca di Savoia non abbi fatto qualche poco di amorevole officio.

Mali officii del nunzio. Si adopera per stornare il matrimonio della sorella del Re con il principe di Navarra.

La Regina Madre è stata ragguagliata delle conferenze che ho avute con Téligny dal secretario Albertani.

Pare che, fra un mese, l'Ammiraglio restituirà le terre a Sua Maestà, e con saputa della Regina di Navarra che se ne dovrà contentare, per rendersi amorevole in qualche modo alle Loro Maestà; e, quando pure facesse qualche difficoltà, e se ne rimettessi all' Ammiraglio, egli si obbliga in due giorni compiacere il Re e dargli le terre nelle mani, tenendosi quanto a sè satisfattissimo, e con speranza di essere compiaciuto in generale in molte cose; facendo sapere il tutto alla Regina di Navarra ed al conte Lodovico per uomini espressi, con esortare di più detto conte a persuadere la detta Regina a questa restituzione.

Si dice che all' Ammiraglio è stato assegnato il luogo sopra il maresciallo di Francia; il che, essendo vero, li sarà di segnalatissimo favore, non essendosi fino ad ora costumato.

L.

PETRUCCI ET FRÉGOSE À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 3-5 octobre 1571.

SOMMAIRE. — Frégose, de retour de sa mission à Florence, rend compte de l'audience que lui a donnée la Reine mère. Le grand duc conseille le maintien de la paix. Grand accueil de la Reine. Elle introduit Frégose auprès du Roi, qui s'engage à ne jamais déclarer la guerre contre l'avis de Cosme I[er] et à l'insu de la Reine. L'ambassadeur est aussi reçu par la Reine mère, qui ne déguise pas sa satisfaction. Tout va bien; la réconciliation de l'amiral et des Guise s'accomplira sans porter atteinte à son autorité. Le nonce est opposé au mariage de madame Marguerite avec le prince de Navarre. Vivacité du Roi et de la Reine: si le Pape refuse la dispense, on la demandera à un des archevêques du royaume. Que le Saint-Père consente au moins à remettre la dispense entre les mains du grand-duc; celui-ci la fera tenir secrètement à la Reine, qui ne la réclame que pour la décharge de sa conscience. Le nonce a dépêché un courrier à Rome. Conférence de l'ambassadeur avec Téligny; l'électeur Palatin peut servir les intérêts du grand-duc.

JEAN GALÉAS FRÉGOSE À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

3 octobre.

La mattina, ebbi commodissima e ritirata udienzia della Regina Madre, dentro un giardino, per lo spazio di due ore. Presentai le lettere; discorsi a solo con lei. Piacquero le offerte di Vostre Altezze e li prudentissimi consigli.

Ebbe molto piacere che Vostre Altezze desiderino star bene con l' Imperatore e col Re di Spagna, e lodò infinitamente tutte le risoluzioni che hanno in ciò preso; ma mi disse poi che la non sa come poter giudicare che il sudetto Imperatore sia di migliore intenzione verso di loro che non era poco fa, con ciò sia che ogni giorno scrive quà che Sua Maestà voglia mancare di darle il titolo di Gran Duca.

Poi alla fine mi disse, che la voleva che io avessi comodissima audienzia dal Re e Monsignore, in modo che io potessi esponerli e mostrarli tutto ciò che avevo detto e letto a lei.

Così il giorno appresso, che fu ieri alla mattina, mi fece chiamare in una galleria, dove venne solamente essa Regina Madre con il Re, e gli altri due figliuoli, e di più il maresciallo de Montmorency ed il signor

conte de Retz; con li quali due ultimi si ritirò tanto lontano, ch' io non potessi essere sentito parlare. E parlai.

Nè mancò la suddetta Regina venir quivi ad ogni tratto, ed a proposito dirle : « Sire, notate l'amorevolezza di quelli principi. » Poi soggiunse : « Or questi, Sire, sono principi realissimi e degni di essere « amati. Vedete quanto farebbe per loro, temendo dello Imperatore e « Re di Spagna, che voi rompeste guerra contro esso Re; ma vogliono « più tosto posporre il loro pericolo ed interesse, che mancare di dirvi « il vero e consigliarvi il bene vostro. Notate dunque la bontà loro, e « tenetevi al loro consiglio di stare in pace ed accomodare il vostro « regno, perchè è santo e buono. »

Allora il Re, quale stava un poco appoggiato ad una finestra, si rizzò, e, cavatosi la berretta, si mise la destra mano al petto, e disse : « Madama, io vi prometto la mia fede di farlo; e vi giuro che mai farò « guerra nè impresa alcuna senza il loro consiglio, e che voi nol sap« piate. »

E così mi licenziorno con infinite buone parole.

PETRUCCI A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

4 octobre.

Giunse il signor Giangaleazzo alli xxx del passato.

Non prima che ieri volli andare alla audienza della Regina, del Re e di Monsignore, per dar adito al signor Fregoso di far le sue relazioni.

L'ebbi prima dalla Regina favoritissima nel gabinetto; e le mostrai la lettera in quelle parti che era mostrabile, leggendola quasi Sua Maestà stessa, restando tanto satisfatta della relazione fattali dal Fregoso, che, subito fui in camera, mi disse : « Ogni cosa va bene. Il signor « Giangaleazzo ci ha reso conto di tutto.

Restò contenta si pigliasse in bene la unione con l'Ammiraglio; e della dispensa mi disse : « Vi dirò poi quello che vogliamo fare. »

Circa l'officio che noi, per satisfare al Papa, doveremmo fare con l'Ammiraglio, disse non servirebbe di nulla, e che forse si farebbe entrare in sospetto.

Mi ragionò poi a lungo sopra le cose di quà, che camminavono molto bene, con farmi bellissime parole; e sopra la unione che si tratta con li Guisi si distese assai. Ed io li dissi con sincerità quanto era bene che seguissi, e che fussi tale che insieme non si accordassero a diminuire l'autorità sua ed a poter domandare di far li Stati per satisfazione de' populi; dove si trattassero riforme tali, che il Re fussi capo in questo regno nell' onore, senza poter disporre a sua volontà delle cose; e che era a proposito di considerare le passate, delle quali bisogna non scordarsi per effettuare quel si ricercherebbe, e per avvertire alli animi loro, e per guardarsi, che, possendo, non facessino quello, che forse per non avere modo lassono di fare. Conobbi che lo gustò tutto, e che li sovvenne, come mi disse, d'essere stata offesa da tutti, e che a ognuno doveva far buona cera, ma non li dar tanto potere che fussi a danno del Suo Re; e si concluse che, con il tener la pratica un poco lunga in questo, si scoprirebbe qualche voluntà, e come sia pronto il desiderio di unirsi fra di loro, e s'anderebbe accomodando tutto. E poi mi disse : « Ambasciatore, dovete sapere che il nunzio è stato qui, ed ha « parlato al Re alla presenza mia, e delli altri miei figli, ed in effetto « ha fatto grandissimo officio per distorci da questo parentado di Na- « varra, allegandoci che ci si vedono molti mali e pericoli e nessun « bene, e che non si deve fare in modo alcuno. » E, rispondendoli in contrario il Re, hanno dibattuto insieme lungamente; ed alla fine dicendoli che erono resoluti a farlo, e che non occorreva replicarci altro, la Regina s'accostò, e disse :

« Monsignor Nunzio, avete detto assai di questo. Noi speriamo che « quel giovane facci tal riuscita, che il Papa e ciascuno abbia a dire che « abbiamo fatto bene a far questo. Dovete più presto voi rimostrare a « Sua Santità che a noi è necessità si faccia, e che ci sarebbe molto « caro capisse le ragioni ed il bisogno nostro, e che ce ne desse la dis- « pensa solo del parentado e non dell' eresia, credendo che questa per « la religione non gliene concedesse mai. » La Regina disse : « Questa « del parentado io la desidero da Sua Santità per discarico della mia « coscienza; che, quanto al resto, sappiate che, se non ce la darà, ab-

«biamo in questo regno due o tre arcivescovi che hanno autorità, e ce «la daranno; si che conosca il Papa la occasione, e contentisi di conso«larci.» Restò il nunzio, e disse : «Bene! Perchè siete così resoluti, vi «consiglio, e sarà bene, che il Re, Voi, Monsignore e M. il duca, ne «scriviate tutti di vostro pugno al Papa, ed io mostrerò non saperne «nulla, e ci farò ogni officio.» Così restorno insieme.

Seguitò a me la Regina : «Noi mandiamo a Roma, ed ordiniamo a «chi va che passi per Fiorenza, con lettere al Gran Duca di questo «fatto, perchè segua di aiutarci. Scrivete largamente voi quanto è «passato, perchè mi riporterò alla commissione che ve ne dò; e dite «che, quando il Papa non la voglia dare, perchè non voglia che questo «si sappia, che la consideri bene, e che almeno per scarico della cos«cienza mia la conceda, e la dia in le mani del Gran Duca; e che, se «sarà fidata a me, io non la mostrerò mai, e che si faccia in modo «ch' io l' abbia, perchè il parentado si farà in ogni modo.»

5 octobre.

Non si cessa di parlare dei mali officii di Ferrara, fatti e alimentati per opera del cardinale d' Este, e non senza participazione del nunzio pontificio, il quale usa ogni artifizio per consigliare in un modo il Re di Francia e accennare diversamente al Papa; il che ha fatto ultimamente, inviando a gran fretta e segretamente un corriere a Roma.

Iersera parlai molto a lungo a Téligny; e restammo d' accordo, che, insieme con l'Ammiraglio, farebbono l'officio promessomi con il gentiluomo del conte Palatino; e di maniera che presto se ne vedessi qualche effetto; e m' assicuro seguirà in ogni modo, sendo ambedue ardentissimi e volunterosi di mostrarsi grato alle Vostre Altezze di quanto si è fatto a beneficio loro.

Quanto alla spedizione fatta dal nunzio a Roma di un corriere, facendo forse quanto aveva promesso egli alle Loro Maestà a benefizio del negozio, la Regina l' ha sentita molto male; ed ha avuto a dire : «Poco gli sarà giovato lo aver tenuto il piede in due staffe.»

Queste Maestà hanno commesso a me, ch' io dica per loro parte a

Téligny, che dica all' Ammiraglio che faccia ogni sorta di officio con un gentiluomo che è venuto qui, mandato dal conte Palatino, per beneficio del Gran Duca.

LI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 7-15 octobre 1571.

Sommaire. — Malaise et défiance. L'amiral et Téligny parlent de quitter la cour ; rien ne se conclut; la Reine mère parait résolue à ne pas rompre avec l'Espagne. Le comte de Retz partisan de l'alliance espagnole. Défaut de persévérance et d'esprit de suite chez les Français. Le nonce du Pape dévoué au Roi Catholique. Parti pris de ne demander la dispense qu'au dernier moment, et comme ratification d'un mariage accompli; la cérémonie se fera selon le rite catholique. Tout ceci semble inspiré par le cardinal de Lorraine. Négociation de l'Amiral pour engager les princes allemands à soutenir la cause du grand duc auprès de l'Empereur. L'Amiral, la Rochelle et Dieppe; arrivée prochaine des princes de Navarre et de Condé. Le bruit court que l'ambassadeur d'Espagne, convaincu d'avoir conspiré, est révoqué. Le nonce de plus en plus suspect à Petrucci; il faudrait obtenir son rappel; il n'est pas sans influence sur la Reine mère. Le plan de la Reine est d'attirer les chefs huguenots, de les détacher peu à peu de la secte, dont on aura alors bon marché; peut-être, dans ce dessein, leur fait-on, quant à présent, trop de concessions. L'ambassadeur a tenté à ce sujet quelques observations qui n'ont pas été inutiles. La cour est près de partir pour la chasse. L'amiral a demandé auparavant une audience secrète. Récompenses et faveurs accordées à Frégose. Le comte Ludovic de Nassau mandé par le Roi, qui songe à lui offrir un établissement et une alliance avec la maison de Guise. Négociation confiée à Frégose auprès du prince d'Orange et de son frère. Le grand duc est engagé à demander des explications au Roi Catholique.

7 octobre.

M' è parso soggiungere a Vostra Altezza che le cose di quà passono di certa maniera, se bene se ne può sperare buona resoluzione per la unione; ma l'Ammiraglio e Téligny non sono molto satisfatti, e procurano ritirarsi alle case loro, se la corte parte di quà e vada vagando per le caccie per qualche giorno; dubitandosi che quello che s' è disputato assai ed accordatosi, ma non sottoscritto per ancora, possa andare in lungo ed a monte, e, ritirandosi alle case dell' Ammiraglio, si faccia nuovi disegni tra loro. E, per la parte di Loro Maestà, mi pare ci sia materia in fantasia, e si taccia, avendo ferma resoluzione la Regina di stare in pace con il Re di Spagna; il che dà da pensare, poichè

questo regno bisogna travagli in casa o fuori ogni poco di tempo, per quello che s'è visto da molti anni in quà. Ed io di quà ho cerco di trattare con il conte de Retz, perchè è opinione d'alcuni ritirati, che oltre alli Guisi, egli e Morvilliers siano bene acconci per il Re di Spagna, e che sappino mantenere la Regina in tale opinione. Al mio giudicio parmi che, per natura di questa nazione, quello si desidera e s'incammina, si tenga per resoluto; e molte volte avviene che tutto va in fumo.

Io attendo a slargarmi e liberarmi da tali pratiche, perchè col negoziare tra loro nasce ogni resoluzione; ma Dio voglia sia buona, perchè non mi pare si cammini liberamente!

Fatto avvertire la Regina Madre della spedizione d'un corriero del nunzio, essendo rimasto con Sua Maestà di scrivere insieme, ella ha avuto carissimo saperlo; e, dubitando io non sia in picca con lui, m'ha fatto pregare ch'io senta e taccia, e che gliela guardi al tempo che mi ci aiuterà, perchè vede si porta male con Vostre Altezze e con me, dicendo che crede non l'amino perchè è servitore di Farnese. Io ho mostro di non avere se non desiderio di servirlo, come ministro del Suo Principe, al quale Vostre Altezze sono tanto obbedienti; e che creda che, se li fo sapere li suoi artificii, altrove non ne fo parola. Da questo fo giudicio, che abbia col Re di Spagna, e per suo mezzo, qualche intelligenza per li interessi di questo regno, e questo è un mio umore, e forse dò nel segno.

Disse pure il vescovo di Mâcon, che Sua Maestà aveva un avviso da Roma, che a Viterbo s'è scoperta una congiura contro Farnese, d'ordine di Vostra Altezza; e di questo ne pigliava fastidio.

11 octobre.

La Regina Madre ha voluto al suo levare, questa mattina, ch'io fussi davanti a lei, e mi ha conferito il modo che vogliono tenere per effettuare questo parentado con Navarra, e per invitare Vostra Altezza a disporre il Papa, di maniera che non trovi strana al tempo questa nuova resoluzione.

Quello che in sustenza ha conferito a me, è che per ora non si domandi altrimenti la dispensa; perchè si sono avvisati di fare, come fece il cardinale di Lorena, che innanzi sei giorni si facessero le nozze, inviorno a domandar la dispensa; ed a canto a canto si spedì di nuovo, col matrimonio consumato più presto della voluntà sua, rispetto alla gioventù; e così il Papa, come cosa fatta e che non aveva rimedio, l'ammesse. E, perchè desidera che Sua Altezza tenga disposto il Papa per a tempo, li fa intendere questa resoluzione, con pregarla a rimostrare che il primo atto si farà per procuratore alla cattolica; e si spera riguadagnare questo Principe, di maniera che secretissimamente almeno se li faccia udir la messa con la sposa; conoscendo non esserci maggior modo per quietare questo regno che col mezzo di questo parentado. E tutto dice Sua Maestà aver conferito col nunzio sulla venuta d'un secretario di M. de Guise, che, per mia opinione, questo nuovo ordine è seguito tutto di consiglio del cardinale di Lorena e forse del nunzio ancora; si che la spedizione sua arà apportato più difficultà che altro, e quello s'è scritto per comandamento di Sua Maestà a Vostra Altezza non servirà che per notizia sua.

L'Ammiraglio m'ha fatto sapere, che l'officio per il Gran Duca col gentiluomo del conte palatino è seguito, e di maniera che spera, con l'arrivo suo dal conte, che l'Altezza Vostra nè resterà satisfattissima; atteso che, non solo lui si sforzerà compiacerla, ma indurrà ancora delli altri Principi, e mitigherà anco l'Imperatore. Avanti che l'Ammiraglio facessi questo officio, ne volse l'ordine dalla Regina, dicendoli quanto li aveva fatto sapere da sua parte; laonde lei non solo li confermò questo, ma lo pregò strettamente, che, per amor suo in particulare, pigliasse questa impresa colla maggior caldezza che fussi possibile; e l'Ammiraglio con tale occasione inanimì la Regina gagliardamente a seguir nella protezione di Vostra Altezza e della sua casa.

Quando sarà finita la dichiarazione delle cose che si saranno accordate dell' editto, si manderà tutto; ma la più importante che ci sia, è che segua questa restituzione delle terre, che doverrà seguire a ogni modo; volendo di più l'Ammiraglio che il governo della Rochella si dia

a gusto di queste Maestà, che, secondo intendo sarà il conte de Retz. Domandava l'Ammiraglio che si revocasse il governatore di Dieppe, e vi se ne mettesse uno a piacimento suo, com' era prima; ne s' è lassato di levarlo da questa opinione, perchè era domanda troppo importante e di poca sicurtà del Re.

Fra tre settimane al più lungo, saranno in corte li principi di Navarra e de Condé, e questa mattina arriva la moglie del morto principe de Condé.

È corso voce che l'ambasciatore di Spagna è stato revocato, per aver voluto, nella passata del duca di Medina-Celi in Fiandra, eseguire una congiura tramata da lui più tempo fa nella Rochelle; e che, sendosi scoperta, questo Re l' ha revocato, mostrando non essere di consenso suo; e che il Re Cristianissimo gli ha fatto scrivere una lettera molto in collera, con ritirargli gli onori fattigli a questa corte; ma non lo credo altrimenti.

15 octobre.

Ogni giorno ho più cagione di non fidarmi del nunzio; e conosco che, per conto dei Guisi, s' è unito col cardinale d' Este; e alla lunga questa febbre continua non potrà che partorire mal effetto, perchè la Regina Madre, al mio parere, crede a quel sente da lui, tirando egli con artifizio da lontano li suoi discorsi; e credo li abbia promesso qualcosa di importanza. Il tempo di farlo revocare senza suo carico è venuto; ed a lui piace la stanza, per averci, al mio giudicio, mille trame, quali tiene buone, perchè il tempo scorra. Io scarico la mia coscienza per certificarla che lo conosco, e temo che un tanto suo battere la pietra non parturisca qualche effetto.

La Regina Madre desidera sapere da Vostra Altezza che poco atto di umiltà si potesse cercar d'avere da costoro (gli ugonotti) per principio, per satisfare al Papa; parendoli che certi atti sustanziali ed apparenti per ora non se li possino mettere in campo, per non li adombrare, se bene spera col tempo, e con guadagnare certi capi, come è il principe di Navarra, che si potrà fare qualche frutto; massime che la plebe senza capi sarà alla fine disciplinabile, e con fare la voluntà del Re; ma non

si può far ogni cosa a un tratto. Anzi, per assicurarli, intendo che, nelle dichiarazioni fatte, ci sono alcune cose che hannomi dato disturbo; e ci ho fatto qualche officio, per il servizio di Dio e per reputazione di questo Re; e, quando sono stato avvertito che potrei guastar tutto, se fo simili officii senza commissione, ho risposto che non si può mai guastare cosa alcuna, quando si fa per servizio di Dio, e per riputazione di Sua Maestà.

Credo avrà giovato almeno che alcuni capitoli non si metteranno in pubblico; ma rimarranno in secreto, come ne rimase, quando si fece la pace.

La corte partirà fra quattro giorni per a x leghe di qui alle caccie; e poi si fanno varii discorsi dove sia per andare, se bene molti accordano che si vada a Compiègne in Piccardia. Avanti che il Re parta, l'Ammiraglio domanda una audienza secreta da Sua Maestà, dalla Regina e da Monsignore insieme, per aprir loro liberamente l'animo suo. Dice lui che vuol sapere come li Guisi la vogliono intendere seco; ed ha pregato il Re a fargliene sapere fra venti giorni qualcosa, perchè se ne anderà a una sua casa, dove starà tanto che la corte si fermi in qualche luogo; e, se in questo mezzo casa Guisa seguita la corte, come par si dica, egli subito ci verrà.

Il signor Giangaleazzo è stato creato gentiluomo della camera del Re; ha di più cinque mila franchi in pensione, ed intenzione di avere una terra in governo per ritirarvi la moglie; avendo voluto la Regina Madre così, per servirsene in negozii importanti; e fra due giorni lo manda dal conte Lodovico, per farlo venire in corte, dove starà al servizio del Re, e lo mariteranno, pare, con la vedova di Montpensier, se non guasta un Fiammingo che l'ha domandata; ed, in tal caso, la Regina gliene darà un'altra. Si fa fondamento in questo signore per imparentarlo in casa Guisa, acciò sia mezzo di tener pacificati loro e gli Châtillon. Gli ugonotti fanno professione di volere aiutare e portare detto conte, e la Regina Madre di guadagnarselo. E così è caduto in modo la cosa, che il Fregoso è mandato dalla Regina senza sospezione delli ugonotti; ed egli ha modo di mostrare che l'utile del conte e del

principe d'Orange, suo fratello, è d' abbracciare questa occasione, con la quale si potrà vedere più fondamento alli disegni di tutti i due, che per via dell'Ammiraglio; il quale in quattro anni non ha potuto nulla, e meno potrà, se si sottomette alla obbedienza del Re. E quelli della religione riformata credono con questo mezzo mettere in picca il Re Cristianissimo col Cattolico, ritirandosi quà al suo servizio questo signore.

Con altra si scrisse, che la Regina Madre aveva detto che Vostra Altezza doveva con il Re Cattolico avere altro che una semplice lettera, per chiarirsi della mente sua; ma più tosto una confermazione in forma delle cose passate. Ella si è mossa a dir questo sulla relazione del Fregoso, che disse a Sua Maestà che il Gran Duca li aveva affermato avere spedito al Re di Spagna, per sapere interamente l'animo suo, non volendo stare più sottoposto a tante cose.

LII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 16 octobre 1571.

Sommaire. — Audience secrète de la Reine mère. L'Amiral a fait part au Roi et à sa mère de l'extrême défiance de la reine de Navarre; Petrucci est invité à voir Téligny, et à détruire ces injustes soupçons. Le Pape a envoyé un légat en Pologne. L'ambassadeur est prié d'écrire au grand-duc, afin que celui-ci engage le Saint-Père à faire négocier mystérieusement par son légat un mariage entre le duc d'Anjou et la fille ou l'une des nièces du roi de Pologne. A la suite des dernières conférences les affaires de la religion semblent en bonne voie.

La Regina mi ha fatto intendere a tre ore di notte, che questa mattina di buon ora mi voleva parlare in un giardino per più sua comodità; come ha fatto, dicendomi :

« Tre cose devo dirvi. La prima, l'Ammiraglio ebbe da noi audienza « ieri; e, mostrando essere satisfattissimo del Re, nel ragionare gli « uscì una parola che non piacque; che fu che la Regina di Navarra, « avendolo messo in gran sospetto nel venir lui in corte, perchè le com-

«pagnie della guardia erono appresso al Re in essere, avrà ora più «sospetto, dovendo venire in corte, poichè ha avuto tale considerazione «in me. E Sua Maestà gli rispose : voi ed io siamo vecchi, e ci faremo «a ingannare l'un l'altro! Dovete essere più in sospetto voi di lei, per- «chè ella non deve credere che il Re voglia far parentado con il suo «figliuolo per farlo morire; e, per quello ch' ella ci scrive e ci fa dire, «non possiamo conoscere tal sospetto in lei.» E sopra questo mi ha pregato (che così ardisco dire, come disse), che io parli a M. de Téligny di questo fatto, e che non deveno oramai più nè diffidare loro, nè mettere diffidenza in quella Regina. A che risposi che io non ho commercio seco da potere parlarli, se non di sua commissione; perchè, volendo essere quel cattolico che mi si conviene, e facendo il fondamento mio in servire alle Vostre Altezze, non devo parlarli, se non per servizio di Sua Maestà, come ho fatto, e quando la lo comanda. In questo mi disse che io non lassassi di farlo questa sera, come ne darò ordine.

Seguitò : «La seconda cosa, che io vi devo dire, è che aviamo let- «tere del nostro agente di Germania, che il legato del Papa era arri- «vato a quella Corte Cesarea, dove s'era fermo molto poco; e se n'era «andato in Polonia, per intervenire facilmente a qualche parlamento, «che per la religione cattolica si doveva fare in quel regno. E con «l'Imperatore trattò le cose del Gran Duca, ed ebbe risposta, che la «giurisdizione e l'autorità di tali casi apparteneva a sua Maestà Cesarea «e non ad altri.» E mi soggiunse : «Con l'occasione che il legato è in «Polonia, abbiamo pensato che scriviate al Gran Duca, in nome mio «(perchè non abbiamo cifra seco, e voi sì), che vorremmo, senza che «persona del mondo sapesse nulla, per rispetto dell'Imperatore, con «quella destrezza e prudenza che sa fare le cose sue, come da sè, ope- «rasse con il Papa, che commettesse al suo legato in Polonia che trat- «tasse matrimonio fra l'unica figliuola di quel Re, se bene ha venti- «cinque anni, con Monsignore d'Anjou, mio figliuolo; e mostri a Sua «Santità che egli non si vuol maritare in altre persone che cattoliche; «e che il Papa, che gli fa sapere ogni giorno che l'ama da figliuolo, e «che gli farà ogni favore, che ora arà la occasione, e ora è il tempo;

« e che, quando fusse in quelle parti, sarebbe di molto giovamento a « quel regno, essendo vicino al Turco, per l'amicizia che è tra il Gran « Signore ed il Suo Re Cristianissimo. Di più, che potrebbe pervenire in « Alemagna tale, che cercherebbe conservare e guadagnare sempre « per la religione cattolica; e, quando non succedessi in la figliuola di « quel Re, che Sua Maestà ha tanta voglia d'imparentarsi seco, per « essere cattolico e grande, che si contenterebbe d'una sua nipote, « avendone, o una delle più prossime sue parenti di minore età, e più « conferente a quella di Monsignore d'Anjou; ma bisogna trattarlo se- « cretamente, perchè sappiamo che l'Imperatore, se bene non s'intende « con questo Re, per il ripudio seguito delle due sue sorelle, nondimeno « che, per far bene ad un suo figliuolo, non guarderà a questo. »

La terza cosa disse che era, che il Gran Duca doveva sapere, e lo pregava a farlo penetrare al Papa, per tenerlo bene edificato ed in buona opinione delle cose di quà, che era finita la conferenza, cioè tutto quello che si era trattato sopra i lamenti e inosservanze dell' editto dell' ultima pacificazione; e che s' era guadagnato che in Normandia, dove si facevono in molti luoghi prediche, che adesso sarà in molto meno; e che, in alcuni luoghi molto vicini alla città dove si predicava, adesso sono discostate; che quattro abbadie, che erono in mano di secolari, si ritornorno a certi monasterii, e forse venti altre a religiosi. Di più s' è fatto intendere a tutti i vescovi e arcivescovi che mandino lista de' benefizii delle loro diocesi, con informazione di chi siano provvisti, come e quando, e se sono abili, li obblighi hanno li benefizii per fondazione ed istituzione, e se il servizio di Dio ci si fa come si deve; e che a tutto si darà buon ordine[1].

[1] A la date du 30 octobre, l'ambassadeur fait connaître au grand-duc l'effet produit à la cour de France par la nouvelle de la bataille de Lépante. Grande joie du nonce du Pape : « Come se il Papa, contro l'opi- « nione del mondo, l'avesse ottenuta egli per « mera permissione di Dio. »

LIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 1-4 novembre 1571.

Sommaire. — Lettres de l'ambassadeur à la Reine mère. Malgré tous les efforts du grand-duc, le Pape est resté inébranlable quant à l'affaire de la dispense; il ne consentira au mariage de Marguerite avec le prince de Navarre qu'autant que ce prince et l'Amiral se feront catholiques; il renoncerait à l'obédience de la France et même à la vie plutôt que de céder. Mauvais offices de l'ambassadeur d'Espagne. On attend prochainement la reine de Navarre.

COPIE D'UNE LETTRE DE PETRUCCI A LA REINE MÈRE.

1er novembre.

Se prima che questa sera bene al tardi avessi ricevuto le lettere d'Italia, prima ancora arei fatto noto alla Maestà Vostra quel che fo ora. Potrà adunque credere, che il nunzio, sotto colore forse della felicissima vittoria contro Turchi, sia venuto a trovare il Re e la Maestà Vostra. Ed io, che ho lettere de' Miei Padroni della commissione che tiene, ho voluto che in diligenza ne sià prima avvisata da me, acciò possa pensatamente rispondere al nunzio; il quale ha vacillato nel risolversi a venire da lei, forze non portandole nuova conforme alle larghe sue promesse.

Quello che brevemente io le posso dire, è che il Papa s'è risoluto non concedere in modo alcuno la dispensa che ella sa, non ostante i gagliardissimi officii fattici dal Gran Duca; il quale, quando gli pareva aver dato luogo alle sue persuasioni, sono stati proposti a Sua Santità li maligni officii fatti dall' ambasciatore Cattolico residente appresso la Maestà Vostra, in Spagna, a Milano ed a Roma; e hanno avuto tanta forza, che a tante repliche fatte da Loro Altezze, alla fine è stato risposto, che Sua Santità ha dato ordine al suo nunzio che disinganni la Maestà Vostra, se ella crede di ottenere questa dispensa; perchè non la darebbe mai, se credesse perdere, non solo l'obbedienza di Francia, ma la propria testa ancora, se già il principe di Navarra e l'Ammiraglio

non confessassino prima la fede cattolica; dolendosi Sua Santità di sentire che a Lyon si predichi e legga alla ugonotta; e dice che mai si muterà di questa opinione.

Uno dei particulari dell' ambasciatore cattolico, è che afferma che la Maestà Vostra ha concluso un accordo con li principi ugonotti ed il Gran Duca, e altre cose simili contro la verità; le quali nondimeno danno ombra a ciascuno, e fanno nascere diffidenze, massime al Re Cattolico; il quale teme grandemente la unione di questo regno e la conciliazione del Papa con la Maestà Vostra.

AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

4 novembre.

La corte si trova ancora vicino ad Angers; e col ritorno che si aspetta de M. de Biron, che andò dalla Regina di Navarra, si farà resoluzione della stanza per queste nozze, se bene si crede debba ritornare a Blois.

Parmi intendere che la Regina di Navarra sarà presto in corte, senza il Principe, suo figliuolo; altri dicono per arrestare quanto fa di bisogno per il mariaggio; ed altri per condurre Madama seco, cosa che non ha convenienza, e però non si crede.

LIV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 19-25 novembre 1571.

Sommaire. — Les Guise appelés à la cour. Réconciliation plus apparente que réelle ménagée entre les Guise et les Châtillon. La reine de Navarre est attendue sans son fils; conjectures diverses à ce propos. Le nonce du Pape toujours hostile au grand-duc. Chute de cheval du prince de Navarre, sans gravité. La flotte espagnole est à Messine; elle pourrait menacer les états du grand-duc. Le Pape cherche à former une grande ligue contre le Turc; démarches pour y faire entrer la France. La situation est fort tendue. Le Roi n'est pas obéi. La reine de Navarre et l'Amiral ne sont pas d'accord. La paix est mal assurée. Les huguenots voient d'un mauvais œil le mariage du prince de Navarre avec la princesse Marguerite; ils redoutent de sa part quelque défection. Départ précipité de l'ambassadeur d'Espagne pour la Flandre. Le comte Louis de Nassau.

19 novembre.

I Guisi, fuor del cardinale di Lorena, sono chiamati alla corte; ed il conte di Retz, credo, a questo effetto s' è trasferito a Paris, dove verranno prima tutti. E quivi si comincerà a discorrere del modo si debba tenere, per fare alcune dimostrazioni che si cercano con gli Châtillon; le quali seguendo, averanno, a giudizio mio, assai più apparenza che fermezza; ma non sarà poco che non apparischino nemici, per satisfazione del Re.

Dicesi che la Regina di Navarra, senza il Principe, suo figliuolo, s' è messa in cammino per la corte, per passare lei stessa il contratto del mariaggio; e che di poi verrà il Principe; e che ha fatto questa resoluzione, per sentir di voce Loro Maestà, e per assicurarsi della lor mente, perchè non sempre da chi ha avuto a trattar seco in queste guerre, li è stato detto il tutto; e che troverà la Regina Madre, intorno alla fine del mese, ad Amboise o a Chenonceaux; e quivi poi comparirà il Re.

Altri dicono che procede di questa maniera, per satisfare alla Regina d'Inghilterra, la quale, per un poco di sdegno concepito contro Monsignore, fratello del Re, pare abbi messo in campo un negozio di dare al detto Principe di Navarra una sua nipote, con dichiararla erede di

quel regno. Ma con tutte queste difficoltà, si crede il mariaggio avrà effetto in breve, e che le nozze si faranno qui, se Navarra non vorrà andare a Paris; e di tutto si doverrà sapere il vero con il ritorno del Fregoso, che non può star molto a venire.

20 novembre.

Sono arrivate le lettere di Firenze per il Re e la Regina; ma non credo dover presentarmi alla corte, massime ora che s' aspetta la Regina di Navarra, e ho pensato mandarvi il secretario Albertano, con ordine di quello che dovrà dire alla Regina Madre.

Del nunzio resto maravigliatissimo, che dopo essere stato conosciuto così maligno, non si risolva il levarlo di quà; e, poi che fa li officii che Vostra Altezza scrive, di che io tante volte gli ho dato notizia, può pensare quel che di voce sappia dire a queste Maestà.

Si dice che nel parentado di Navarra è nato difficultà, che la Regina non vuole acconsentire che il Principe, suo figliuolo, s' incoroni Re, per non li avere a cedere il governo. Tuttavia si leverà anco questa, come si' è levato le altre, e presto se ne vedrà la fine. E l' essere cascato il Principe da cavallo con un poco di male potrà ritardare il ritorno qui di Loro Maestà, e l' andata di quella Regina alla corte.

Si parla distesamente delle mosse dell' armata spagnuola che è giunta a Messina. Si ciarla sempre che possa venire alla Spezzia, e forse ai danni di Toscana, poichè, dal 1560 in poi, in Spagna si parla sempre con molta passione delle cose di Siena.

Una lega è disegnata dal Papa, di tutti i principi d' Italia contro il Turco; e pare che si facciano premure e pratiche perchè anche la Francia vi intervenga; e, quantunque ella non dia ancora intenzione di entrarvi, pure non dà parole prive al tutto di speranza. I regali ricevuti dal Contarino, ambasciatore Veneto, che portò la notizia della vittoria strepitosa riportata sulle galee del Turco, sono stati di tanta importanza, da far supporre che la corte di Francia non sia totalmente chiusa alle pratiche della lega, e che abbia ad aversene qualche fondata speranza.

Intesi che, alli giorni passati, se stette in corte due o tre giorni non

così allegramente, nè si penetra se per umori del regno, o per novelle di fuori; non credendosi però in modo alcuno fra Loro Maestà e li fratelli del Re ci sia malegevolezza alcuna nè mala satisfazione.

È vero che le cose di quà sono molto tenere, al mio giudizio. La Regina di Navarra non si fida molto, ed è veramente poco d'accordo con l'Ammiraglio; il quale deve anche lui entrare in sospetto che le cose di lei non passino con Loro Maestà con la totale sua satisfazione, e così si formi contro lui una mala opinione di lei; e per questo e per altro intendo che vanno molti corrieri attorno da quella Regina alla corte, e dall'Ammiraglio alla corte.

La Regina dice sentirsi meno lei della pace di tutti li altri; e non può credere il tutto, poichè in più sue terre v'è guarnigione del Re; il quale con lettere patenti pare comandi si levino; e chi ha a uscire non vuole obbedire, dicendo che sa quello che fa.

Di Borgogna intendo vanno molti gentiluomini dall'Ammiraglio, di maniera che io, che dubito d'ogni cosa, vedo che la necessità ritiene indietro il ripigliar le arme più che la voluntà; ed il povero Re vorrebbe rappezzar tutto per vivere in pace, e non so se gli riuscirà, essendoli fatto torto di non essere obbedito e seguito da molti, se non da tutti.

La Regina di Navarra dice pure che verrà in corte, ma da la longa, sotto il pretesto della indisposizione del Principe, suo figliuolo, il quale ora sta bene, ancorchè, per la caduta da cavallo che fece, abbia sputato sangue. Ora che quasi è tutto accordato con detta Regina, non dovrà tardare a mettersi in cammino.

Li ugonotti non vorrebbono questo parentado, per quel nuovo rumore che corre; e si dice ci fanno cattivissimi officii, delli quali li ambiziosi, che dicono far tutto, se ne fanno onore; e danno a intendere che non si tengono le mani a cintola, e chi non sa l'intero li può passare qualcosa; ma chi conosce che li ugonotti temono questi due Principi di Navarra che non si assentino da loro e s'accostino al Re, giudicono che la medicina opera per questa strada senza aiuto.

Partì l'ambasciatore di Spagna per Fiandra in poste; fingendo una mattina di andare a spasso in campagna, si fece aspettare in una parte

due leghe lontano dal cocchio, e lui prese un altro cammino, ed andò a trovare la prima posta, e montò in poste, e se n'andò via.

Li signori Guisi non compariscono ancora alla corte. Il duca de Montmorency, sono più di quaranta giorni che non vi è stato, essendosene andato a Paris il consiglio privato.

Intendesi che il conte Lodovico aveva preso in mare un grande navilio di Portogallo carico di mercanzie, verso la Rochelle; e, volendolo mandare in Inghilterra, la fortuna l'ha fatto dare a Calais, ed il governatore di quel luogo ci ha messo le mani su; di che dolendosi il conte con questo Re, parendoli averlo ben preso, poichè Portogallo lo stima inimico al suo fratello per via del Re di Spagna, si lamenta molto; ed infino non si risolve tale affare. Li altri negozii incamminati per lui non aranno così buon vento per lui come prima, il che causerà ancora qualche animo nelli ugonotti non troppo buono.

LV.

UN ANONYME À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Durtal, 28 novembre 1571.

Sommaire. — La victoire de Lépante a pour effet d'inspirer une grande confiance aux Espagnols et d'exciter leur ambition; le Pape se rapproche du Roi Catholique; il prête l'oreille aux ennemis de la France et du grand-duc. Le Pape plus opposé que jamais au mariage de madame Marguerite avec le prince de Navarre; il propose de renouer l'alliance projetée avec le Portugal; il prétend garantir la Flandre contre toute expédition française. La Reine mère est malade; elle est soignée par la jeune Reine. Le cardinal de Lorraine se tient à l'écart. La reine de Navarre et l'Amiral sont attendus à la cour. Calme momentané. L'ambassadeur d'Espagne révoqué, sur la plainte du roi de France; insolence de cet ambassadeur. Désappointement du Souverain Pontife : il croyait que le Roi ne faisait venir l'Amiral à la cour que dans le dessein de se défaire de lui. Paris consent à fournir au Roi l'argent indispensable; importance de cette ville. Les esprits sont à la guerre.

La nuova memoranda della vittoria dell' armata cristiana alle Curzolari ha dato materia di credere che gli uomini, fatti insolenti dalle cose prospere, sieno per pensare a qualche altra impresa, ed abusare del beneficio della fortuna, o, per parlare più da cristiano, della grazia di Dio.

Di già i fautori di Spagna parlano in modo di bravare, e mostrare si fidano molto sulle loro forze e sulle genti che tengono assoldate di continuo in Germania. Io ho cominciato a dubitare che il Papa non si lasci voltare il capo da certi; perchè, alle lettere che vengono di buon luogo scritte di Roma da uomini di prima bussola, egli aderisce molto e favoreggia Spagna con questo giubilo della vittoria. Nè si lascia dalli avversarii vostri e della Regina Madre di fare ogni malo officio con lettere e parole pubbliche; dicendosi che voi pure siete stati autori e consigliatori della pace fatta in Francia, per dare il contrapeso continuamente alle cose di Spagna in li Paesi Bassi. A questi s'aggiunge che Alessandrino[1] è partito di Spagna ben contento di quanto ha negoziato col Re Filippo, e passa in Portogallo, per varie cose, ma per il matrimonio particularmente di Madama, sorella del Re; promettendo il Papa a questo Re, che, se lo lascia fare a lui, lo concluderà, e lo desidera sopra modo. Perocchè ha detto ad uno, il quale ha avuto carico di farlo intendere a qualche gran personaggio di questo mondo, che, se l'esercito del Re fusse sulla piazza di Roma e vi andassero molte teste, non consentirà mai che ella si dia al Principe di Navarra; e quando bene in vilipendio di Santa Chiesa ciò si faccia, dichiarerà bastardi li figli, inabili alla successione; e, quanto al maritare la marchesa d'Iles[2] al principe de Condé, non vi voleva consentire, nè darle dispensa; e, se a lui si avesse lasciato fare, averia trovato buon partito tra i cattolici. Di più che intendeva che in questa nostra corte non si parlava che di far guerra a Fiandra, la qual cosa gli spiaceva infinitamente, e che per questo egli non averia mancato di conservare i cattolici.

Ha anche fatto domandare con bel modo al duca di Nevers, se egli ha rinunziato le ragioni che ha in Fiandra per conto della moglie; quasi che, in quel magazzino di discorsi a Roma, non si tratti d'altra cosa che del nostro volere muover le armi in Fiandra.

[1] Le cardinal Alexandrin, neveu du pape Pie V et son légat en Espagne, en Portugal et en France.

[2] Marie de Clèves, marquise d'Iles, fille de François de Clèves, duc de Nevers. Ce mariage s'accomplit.

La Regina Madre ha avuto febbre terzana, e l'ha tuttavia con deflussione di catarro all' una e l'altra coscia, e già ne ha avuto quattro parosismi. Sta in letto e negozia poco, ed è quasi sempre sonnolenta, per la pienezza della testa, con gli occhi molto rossi e con inquietudine degna di considerazione. Si purga ora, e se ne spera salute in corto. La Regina moglie non se le parte mai di lato, e l'onora e serve come deve.

Il Re è alla caccia del cervo, come sempre. Rambouillet cardinale ha avuto alcune badie che erano del cardinale di Chiaravalle, che già un mese morì a Roma.

Lorena non è venuto in corte, e sta sullo sdegnato; non è pur venuto alcuno de' suoi. Il Papa conosce l'ambizione di lui, e ne resta mal satisfatto per alcune parole che egli ha avuto a dire.

La Regina di Navarra con l'Ammiraglio verranno a Blois così tosto che noi ci saremo, il che piaccia a Dio che tosto sia, acciò vediamo posto fine alle nostre querele, contro il volere di chi non lo desidera.

Il regno è molto quieto quanto al pubblico, e non si ode più : «Tu «sei ugonotto! Tu sei papista!» Ma si vive tranquillamente, se bene i Principi tengono ancora qualche rancore interiormente; ma in corte, eccetto Nevers e Longueville ed il cardinale de Bourbon, non c'è principe alcuno. Ecci il maresciallo di Vieilleville e Danville. Il conte di Tenda sposerà madamigella di Turenne, ricchissima signora, e nipote del già connestabile, e forse a quest' ora hanno concluso il fatto loro.

Si dice, ed è vero, che l'ambasciatore di Spagna, essendosi partito da Paris, era ito in Fiandra, sdegnato con queste Maestà, perchè l'hanno trovato poco discreto verso di loro; ed essendosene dolute con il Re di Spagna, l'ha richiamato, mostrandosi assai mal satisfatto di molte azioni di lui, e dello avere scritto molte cose che nascevano dalla imaginazione sua più che dalla verità. Ma, prima che partisse, ha fatto feste pubbliche e fuochi per la vittoria di Don Giovanni d'Austria, e donato alcuni vasi d'argento ai Celestini, e parlato assai liberamente delle cose di queste Maestà; e poi se ne andò senza tor licenza; il qual modo di fare a spiaciuto al Re, dicendo che questi modi erano per

ammutinare il popolo di Paris; nondimeno che si contentava di vedere la pace nel regno, la quale egli voleva conservare; e che quando alcuno di fuori gli farà guerra, egli si difenderà, nè temeva di cosa alcuna.

Il Papa credeva che la pace fatta, e l'aver consentito il Re che l'Ammiraglio venisse in corte, fusse con disegno di ammazzarlo; ma accortosi come passa il fatto, non ha creduto che nel Re Nostro sia quella brava resoluzione.

S'era anche sparsa voce che il duca d'Alva aveva detto all'ambasciatore del Re Nostro, che intendeva non si ragionare d'altro in corte del Re di Francia che di muovere le arme contro Fiandra; però che a lui, come servidore del Re, li doleva molto che li fusse data occasione di guerreggiare contro Sua Maestà; e più si doleva che si lasciasse consigliare a questo.

Ieri, giunse il conte di Retz da Paris, e ha accordato con questi senatori per una buona somma di denari che si sborseranno a ogni necessità; nè si renderà così difficile il popolo ad accomodarsi alle deliberazioni della Regina e del Re, come si credeva; anzi, conoscendo la necessità e condizione de' tempi, i quali ci hanno ridotto al fare quello che si è fatto, resta capace e più piacevole che io nol so scrivere. Il che era necessario farsi, perciocchè senza Paris non si può adempire cosa alcuna di momento.

Questi preti non stanno in cervello, a mio credere; e Dio voglia ch' io menta! Un cappel rosso fa vacillar costui, e l'età quest' altro.

Gli animi sono disposti di tutti i Francesi alla guerra, se la si comincia; benchè questa rotta dell' armata turchesca ha gran forza da sopire molti rumori.

LVI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 30 novembre 1571.

SOMMAIRE. — Jean Galéas Frégose de retour de sa mission auprès de la reine de Navarre. Caractère de cette princesse; difficultés des négociations; elle viendra sans son fils à la cour. Opposition des ministres huguenots, adoucie par Louis de Nassau et Biron. Le comte Louis au service du Roi; son influence sur la reine de Navarre, qui est mal vue de tous les autres chefs. La Reine mère compte tirer grand parti de ces dissentiments. Le grand-duc prié de faire savoir au Pape que la France est toute disposée à entrer dans la ligue contre le Turc aussitôt qu'elle sera pacifiée; mais que la meilleure et la plus sûre condition de paix est le mariage pour lequel Sa Sainteté refuse sa dispense. Les Guise se décident à venir à la cour; leur puissance; leur parti en France; leurs alliances. Les ministres protestants ne sont pas incorruptibles; on pourrait charger Frégose de gagner quelques-uns des principaux. La chute du prince de Navarre est plus grave qu'on ne l'avait supposé.

Per la indisposizione della Regina Madre, il segretario Albertani, che è in corte, non s' è potuto spedire.

Sua Maestà mi ha inviato il signor Giangaleazzo per farmi consapevole di quanto porta dalla corte della Regina di Navarra, dove Loro Maestà lo mandorno. Ed in sustanza l' umore di quella Regina è molto fantastico, bisognando e pazienza e destrezza per giungerla e fermarla. Varia spesso e scappa ad ogni ora. Alla fine si spera si condurrà tutto. La sarà in corte alli XVIII o XX del mese che viene, ma sola, senza il Principe, suo figliuolo, il quale verrà, quando sarà domandato da lei, con molta compagnia. Li ministri delli ugonotti predicavano che tal mariaggio non si poteva fare; il conte Lodovico, fratello del Principe d'Orange, e M. de Biron, uomo e personnaggio di queste Maestà a quella Regina, n'hanno subornati e corrotti alcuni, e così si sono rivoltati, e dicono si può fare, stando ciascuno nella sua religione, bastando che il Principe giuri di non si lasciare svoltare da' cattolici. La Regina di Navarra vuole esaminare e tentare Madama, prima si faccia nulla; e Sua Altezza, che di già è avvertita quasi delle parole istesse che li saranno dette, risponderà in modo che spera satisfare alla sua coscienza ed a lei.

Hanno fatto un sinodo in quelle parti quei ribaldi ministri, e hanno deliberato che quella Regina proibisca la messa in tutto il suo Stato, come ha fatto; e delli beni di chiesa ne cava al presente in dono per trenta mila scudi. Vorrebbono quei sciaurati essere messi in luogo di quei preti, ma non li è stato accordato; ed anche vorrebbono annullare li patronati, ma fino ad ora non li è riuscito. Quella Regina è in rotta veramente con l'Ammiraglio e con molti capi della loro religione, di maniera che si vede che la Regina Madre li divide bravamente, e spera con l'arte che ci usa e con la sua buona intenzione guadagnare la Regina di Navarra; e, se il Principe li viene alle mani, si assicura di guadagnarlo del tutto. La sua madre, teme e spera, non può mancare alla grandezza del suo figliuolo. Nondimeno alle volte, per una cosa minima, sta per romper tutto, scrivendo molte lettere assai brutte; e poi le brucia per non mandarle a queste Maestà. Se il conte Lodovico non la sollecitasse, con il dire che la lasserà là e che lui vuol venire in corte, la cosa anderebbe più in lungo; ma teme non essere abbandonata ancora dal conte, avendola li altri quasi lassata da parte; e così si pensa che, volendosi intertenere il detto conte, che non lascerà di venire al tempo detto. Il conte si accomoda alli servizii di questo Re, con stipendio di quindici mila franchi l'anno d'ordinario, promettendoli uno straordinario grande per contentarlo; nè volendo si dichiari l'ordinario davvantaggio, per non far saltar fuori a domandare li altri signori Alamanni che hanno provisione da questo Re. Egli promette fare mantenere in pace questo regno per la parte delli ugonotti, sempre che siano liberi della lora coscienza, e che, se per qualsivoglia altra occasione vorranno turbare la pace, che lui porterà le armi contro di loro, e che mai per altro caso che della religione saranno soccorsi ed aiutati dalli principi d'Alemagna della loro religione. Sarà quà tanto ben visto che sarà alloggiato e trattato da principe, ed ancora si mariterà in queste parti. Promette ancora che il Principe, suo fratello, s'accorderà delli suoi stati con il Re Cattolico; ed in questo la Regina Madre ci si vuole adoperare, ed il Gran Duca, Mio Signore, per quel mi vien detto, ne saprà qualche cosa, per fare degli officii da mostrare quanto desideri il Re

Cattolico si assicuri la Fiandra da' rumori, che vi potrebbono essere con il mezzo di questo istrumento a qualche tempo.

La Regina Madre, dopo avermi fatto dar notizia del detto di sopra con altri piccoli particulari, m'ha fatto tenere proposito, che, se questo regno fusse ben quietato ed assicurato, che il Suo Re non lascierebbe di conoscere quel che li porta di debito l'occasione della vittoria contro il Turco; ma che vorrebbe prima pacificare casa sua, il che non si può fare con più sicura occasione nè più presto, che con il mariaggio di Madama con il Principe di Navarra. E però, se Nostro Signore ha voluntà di includere il Suo Re in questa santa lega, con darli quel luogo e quella parte che lo sa sua grandezza potere comportare, dovrebbe aiutarlo a quietar questo regno, e con sì giusta causa ed occasione non stare così resoluto a non volere concedere la dispensa. Ed, a quel io conosco, Sua Maestà avrebbe molto a caro che fusse rimostrato questo a Sua Santità.

Li signori de Guise verranno, e si pacificheranno con li Châtillon: hanno fatto scusa con Loro Maestà, se non così presto si ritrovono in corte, dicendo che la causa perchè sono chiamati lì è di tanta importanza che non hanno voluto rispondere, non che venire, che di tutto prima non abbino avuto il parere delli loro principi, parenti ed amici, come del duca di Lorena, del duca di Nemours e di madama di Ferrara; e la resoluzione, se io ne so il vero, è che, poi che la morte di M. de Guise è tardato tanto a vendicarsi per la tenera età delli figliuoli, che essendoli comandato dal Re la pacificazione, e per la quiete del regno, che non vedono potere mancare d'obbedire al loro Re, che per questa cagione ricerca li uni e li altri. Il duca de Montmorency ed il marescial di Cossé si accostano alla corte, dove verrà l'Ammiraglio; e subito si dovrà fare l'assemblea delli dodici principali ugonotti di più provincie per la costituzione delle terre.

Io ho qualche sentore che li signori di Guisa sanno molto bene far discorrere dove più altamente bisogni in corte, che sono più grandi che mai, avendo seguito grande in questo regno, amicizia stretta con il Re Cattolico e con l'Imperatore, affermando che con il Papa hanno

buona parte, ed amicizia grande con più principi d'Italia; non diffidandosi punto di più principi d'Alemagna; e questo per mostrare, com' è dovere, che si deve tener conto di loro; ma a quello abbia a servire di più io non lo penetro ancora.

Il nunzio fa un gran negoziare, sotto il colore che stia al Papa la nominazione per la vacanza del cardinale Chiaravalle, e per causa della dispensa. Sentesi che un prete ha voluto fare qualche sedizione in qualche parte di questo regno; e, secondo è uscitò dall' ambasciatore di Ferrara, l'ambasciatore Cattolico qui residente ci si nomina in qualcosa, come si fa del nunzio nelle cose d'Inghilterra. Dell'ambasciatore si pensa abbia dubitato di qualche cosa, perchè se ne fa il processo in corte di questo prete. Tale avviso non l'ho per sicuro.

Lassava di dire che io penetro che questi ambiziosi e sciocchi ministri delli ugonotti si conoscono ogni giorno più tali, e così avidi di dignità e beni, che si crede, quando sotto mano se li promettesse qualche vescovado, che se ne subornerebbe qualche capo di loro, ed uno o due in Alemagna, e altrettanti quà, che sono quelli che governano tutto; e potrebbesi così facilmente riuscire di farli dire di quelle cose che sarebbono molto a proposito per far mancare per tale loro movimento il credito ed il seguito alli altri, essendo loro sudditi, non in religione, ma in ambizione e desiderio di avere. M'è parso di accennar questo, acciò la sappia, che si potrebbe ordinare al signor Giangaleazzo, se anderà in Alemagna, come fra poco tempo si crede, che con la sua destrezza tentasse qualche cosa, che so lo farebbe volentieri, e per fare il servizio di Dio, e per far conoscere al mondo che non è tale (eretico) come è stato dipinto a Sua Santità. M'assicuro che starebbe così avvertito a questo affare, quando vi andasse, come so farà in qualche altro fatto per satisfazione delle Vostre Altezze.

La partenza improvvisa dell' ambasciatore di Spagna, senza la saputa delle Loro Maestà, ha fatto qualche rumore. M. de Fourquevaux, ambasciatore del Cristianissimo in Spagna, se ne ritornerà subito da queste bande, che sia arrivato un agente che queste Maestà ci hanno mandato, dicono, di poca portata.

La Regina di Navarra non è ancora in cammino, nè si partirà, che il Principe, suo figliuolo, non sia in buon termine della cascata delli giorni passati; la quale dovette essere di più considerazione che non si credeva, perchè orinava e sputava sangue.

Si cavava voce che il duca d' Alva aveva fatto ordinare all' agente Cristianissimo appresso sua eccellenza, o che se ne ritornasse, o che non uscisse di casa fino aveva ordine dal suo Re di partirsi; ma è tal baia che non si verifica.

Io ho visitato il barone de la Garde, che è un poco ammalato; e, discorrendo seco, ho fatto ogni opera per assicurarmi che dipende dalla Regina Madre, e fa la voluntà che porta lei e Monsignore alle Vostre Altezze.

LVII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois-Amboise, 4-17 décembre 1571.

Sommaire. — La dispense. Instances de la Reine mère, encore malade, pour que le grand-duc tente de fléchir le Pape. Démarches du jeune cardinal de Médicis à cet effet. Mort du maréchal de Vieilleville. Le duc de Guise à Troyes, bien accompagné. L'Amiral, se croyant menacé, rassemble son monde; émotion à Orléans. Manége du nonce, qui fait croire à la Reine que l'affaire de la dispense n'est pas si difficile à traiter à Rome que le grand-duc semble le faire croire, et que le duc de Ferrare réussirait sans doute mieux que lui.

Blois, 4 décembre.

È tornato l'Albertano dalla corte. La Regina Madre vedendo non si poter levare dal letto, gli disse che la comunicasse a Monsignore, e che ella lo ascolterebbe quando si sentisse meglio. L'Albertano parlò a Monsignore, e gli manifestò il perchè non ha creduto il Gran Duca di scoprire il negozio al Papa. Monsignore se gli protestò obbligato, e promisse referirne alla madre. Dopo quattro giorni lo ricevè la Regina Madre, ed anch' ella si mostra satisfatta. Disse però che desiderava che il Gran Duca fosse mezzo col Papa per ottenere la dispensa con Navarra, rimostrando al Papa che, mentre il regno starà in pace, potrà sempre

servire alla Sede Apostolica, e questa essere la strada da farli entrare nella lega; perchè non sapprebbero, essendone ricercati, trovare scusa alcuna; e, non concedendo la dispensa, oltre che il matrimonio si farà ad ogni modo, potrebbe rispondersi diversamente. Rispose l'Albertano che il Gran Duca aveva ordinato al cardinale, suo figlio, Ferdinando, di gettarsi ai piedi del Papa, per ottenere ad ogni prezzo questa dispensa.

Si dice che il maresciallo de Vieilleville è passato a miglior vita, ed il luogo suo si darà al marchese de Villars o a Tavannes.

Il duca de Guise, come governatore de la Champagne, ha fatto la sua entrata in Troyes, primo luogo di quella provincia, dove ha ragunati molti principi, signori ed altri per onorarsi, come ha fatto. Li Châtillon, sentendo questa radunata, s' erano messi insieme a Châtillon, casa dell' Ammiraglio, con molta gente. Che ha dato sospetto tale a Orléans, che in un subito s'erano messi in arme, e richiamato M. d'Entragues governatore; il quale, inteso come l'Ammiraglio, per levare l'occasione de' tumulti, massime sendosi certificato che le genti de' Guisi non erano insieme che per onorare quel duca, aveva licenziato quasi ognuno e rimasto con pochissima gente, fece quietare quei populi con molta fatica. Così pare che bisogni poco per far suscitare nuovi tumulti in questo regno.

Amboise, 17 décembre.

Arrivato in Amboise, ritrovo che la Regina Madre ha detto all' abbate Guadagni, che, nel negozio della dispensa, bisogna che Vostra Altezza faccia di fatti, nè sa come le cose stiano, poichè il mondo crede che il Gran Duca possa tutto appresso al Papa; e che bisogna, o che il Papa non abbia per confidente Vostra Altezza nelle cose di quà, o che Vostra Altezza non abbia fatto ogni sforzo; atteso massime che il nunzio dà molta speranza di fare avere la dispensa; e sta Sua Maestà così confusa e perplessa, che ha animo, per vedere il vero ed intendere il particulare di che faceva questi ufficii, di mandare un gentiluomo espresso a Roma, senza che passi per Fiorenza, e dire la causa a Sua Santità; e questa dimostrazione della discolpa, dice Sua Maestà che nasce dalle

promesse che le ha fatte il nunzio di farle ottenere la dispensa. Ed io ho risposto alla Maestà Sua, che, se si vede che il Papa non la concederà mai, per quello che Vostra Altezza me ne scrive, ed il nunzio dà speranza del contrario, deve Sua Maestà camminare per la strada di esso nunzio, ed attendere al servizio del negozio. Ma, se è impossibile, non si deve caricare Vostra Altezza di questo, e dire che non ha fatto quanto può, perchè l'Altezza Vostra può nelle cose possibili, e non di questa natura contraria alle leggi ed al gusto di Sua Santità.

Trattando con il conte de Retz delle medesime materie, usò di dire in certo proposito, che, se il nunzio è nimico a Vostra Altezza e suoi ministri, non lascia però di fare il servizio di Sua Maestà. Ed io mi assicuro per queste ed altre parole, che, se monsignore illustrissimo Alessandrino passa di quà, saranno fatti per esso nunzio buoni ufficii, massime che egli corteggia più del solito il cardinale d'Este; ed avendogli ancora il conte de Retz promesso ogni sua opera favorevole per promuoverlo al cardinalato.

La Regina disse al secretario Albertano, dovendo venire il nunzio da me : «Un suo secretario, che fa molto del servitore mio, mi venne «a parlare innanzi, e con il ringraziarmi dell' officio ch' avevo fatto far «per lui con l'ambasciatore di Toscana, mi avvertì che di Roma era «avvisato dal cardinale Rusticuccio, che il Papa, nel negozio della dis«pensa, cominciava a vacillare, perchè gli era mostro che, non la con«cedendo, questo regno andrebbe in malora, e che più tosto pensava «a concederla che altrimenti, almeno in dar licenza ch' el matrimonio si «facessi, e poi fatto darci remedio, e che me ne avvertiva innanzi che «venisse il nunzio. Il quale arrivato, cominciò con parole molto effi«caci a persuadermi che, oltre al mezzo del Gran Duca, era molto a «proposito valersi ancora dell' autorità di qualche altro principe, per «indurre il Papa a consolarmi, e mi propose il cardinale di Ferrara. «Io gli risposi che parlerei al Re, e poi si farebbe la risoluzione. Ma «conosco che tende ad un fine, che il Re ed io abbiamo a tener obbligo «di questo ad altri che al Gran Duca; ma non gli riuscirà. Però dite «all' ambasciatore che scriva a Sua Altezza che seguiti con ogni suo

« sforzo; che, mentre Sua Santità sta dubia, potrebbe riuscire. » Gli rispose il segretario si farebbe quanto comandava, e che Vostra Altezza non mancherà di servirla con ogni suo potere. Disse la Regina che non si duole del Gran Duca e non si dorrà mai; che sa il duca di Ferrara fa mali officii contro il Gran Duca alla corte dell' Imperatore.

LVIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Amboise, 24 décembre 1571.

Sommaire. — Encore l'affaire de la dispense; la Reine mère est persuadée que le grand-duc peut l'obtenir du Pape. C'est pour le refus d'une dispense semblable que l'Angleterre a fait un schisme. Projet de mariage entre le duc d'Anjou et une fille du Roi Catholique. Frégose en mission auprès de l'Amiral. Assassinat de Lignerolles, favori du duc d'Anjou, par ordre du Roi; pourquoi. Dans le cas où une levée de boucliers serait commandée par l'Amiral, la reine de Navarre s'engage à fournir un contingent de deux mille chevaux et de huit mille hommes de pied. D'autre part des levées d'argent sont faites par les catholiques et mises à la disposition de M. de Guise. Soulèvement à Paris, à propos de la croix de Gastine. Rapport de Montmorency au Roi. Conférences nocturnes secrètes à Paris; achat d'armes; projet des Guise d'attaquer l'Amiral dans son château; Montmorency le défendra. Le mariage de Portugal est de nouveau mis en avant. Lenteurs calculées de la reine de Navarre.

Sono stato chiamato dalla Regina Madre, per intendere da me quello che segua della dispensa di Madama col Principe di Navarra; ed io gli ho risposto che non accade ci facci fondamento, poichè le Vostre Altezze m' hanno sempre replicato che il Papa non la concederà mai. Replicommi : « Come può essere, se il Gran Duca vi va di buone gambe? « Chè il nunzio mi promette di farla avere in ogni modo. » Risposi che dovrebbe la Maestà Sua camminare per la strada del nunzio, poichè promette questo; ed ella mi soggiunse : « L'opinione comune è che il « Gran Duca possa tanto appresso di Sua Santità, che debba avere più « e davvantaggio. » Dissile che ciò poteva essere vero nelle cose possibili.

Sua Maestà soggiunse : « Il Gran Duca dovrebbe ricordare al Papa « che l'Inghilterra s' è perduta per non concedere una tale dispensa;

« non già che si possa dubitare il medesimo avvenga di questo regno, « perchè il Re e gli altri miei figliuoli sono buoni cattolici; ma con « questa quiete si può pensare poi alle cose della santa lega. E, perchè « si conosca che questo regno desidera di star bene con Spagna, diteli « che ricerchi il Papa, che si adoperi col Re di Spagna che mi dia in « mano una delle sue figlie per darla per moglie a Monsignore, dandoli « però qualche stato da poterla mantenere, appartenendosegli massime « qualche cosa di partaggio; e così si assicurerebbe ancora la lega; e « da Noi si farà in modo che il Papa resterà contento di Noi; ma tutto « bisogna si faccia presto e da vero. »

Il Fregoso, a' dì passati, andò dall' Ammiraglio d'ordine della Regina, per vedere quello che si faceva in quel paese, e informarlo di quello che passava nella cosa della Regina di Navarra, con rimostrargli quanto male si faceva a tenere così poco conto del Re, poichè in corte non era persona di portata in nome suo per potere trattare quello che passava per servizio del Re e suo.

Lignerolles, favorito di Monsignore, fu morto davanti quasi alla porta del Re e di suo ordine, perchè seminava zizanie infra il Cristianissimo e Monsignore, insinuando a questo che doveva pensare oramai di volere dal Re la parte sua; e se bene era stato avvertito a non parlare di simili cose, perchè le dispiacerebbono al Cristianissimo, egli nondimeno imprudentemente si messe a parlarne a Sua Maestà propria; la quale senza rispondere, fece un viso molto aspro. Su questa morte, il Re spontaneamente ha cresciuto di quella compagnia trenta uomini d'arme al Principe di Savoia, e li altri al duca di Lorena; e si va cavando qualche compagnia, donde si può congetturare che si abbia a stare in pace.

Da tre giorni in quà, si sono mandati due gentiluomini a M. de Guise e all' Ammiraglio, perchè venghino in corte, ma con il loro traino ordinario e senz' arme.

Il cavaliere Sceura andrà dal M. de la Valette, fra due giorni, per far rendere alla Regina di Navarra alcuni suoi luoghi, che, sino ad ora, non ha voluto dare non ostante la commissione del Re, il che farà

allungare la venuta della Regina detta; la quale dal medesimo cavaliere sarà ragguagliata particularmente da quello si è tratto in corte delli affari dei Guise e Châtillon.

La Regina di Navarra, sapendo che l'Ammiraglio aveva scritto per il regno agli amici suoi, che stessino in ordine per ogni caso, rispetto al sospetto datone da casa Guisa, per aver messo gente insieme, e dato ordine a delli altri che stessino presti, ha mandato a dire, in nome de' Principi di Navarra e Condé, al detto Ammiraglio che a posta sua metterà sempre insieme due mila cavalli ed otto mila fanti.

Si dice che, in molti luoghi della Francia, e particularmente in Paris e Tolosa, si fa cumulo di denari per M. de Guise, se vuol saltare in campagna, come capo della religione, ed anco per gli ugonotti, da quelli della sua parte, per ogni rispetto; talchè le cose stanno in malissimo termine.

Si levava ed era levata una parte della croce, che era stata eretta in Paris per memoria perpetua contro alcuni ugonotti principali, quando di nuovo nacque sollevazione del popolo, con morte di parecchi ed abbruciamento di due case di ugonotti; e, per placar tutto, il Re ha mandato, pochi giorni sono, M. de Sansac a Paris; il quale si pensa farà qualche cosa di buono, massime col braccio di M. de Montmorency; così si scoprirà se quei populi sono fomentati da altri, come si crede.

Il Re ha trovato molto male che in Paris e Tolosa sieno stati messi denari insieme per sollevar M. de Guise; e giura di volerne fare dimostrazione esemplare.

La Regina d'Inghilterra fa stampare il processo fatto contro la Regina di Scozzia e al duca de Norfolck, mescolandoci il duca d'Alva ed il Papa ancora.

Quando si ragiona che il Principe di Piemonte desidera di essere maritato dalla Regina Madre, si discorre sia un motivo per guastare il matrimonio con Navarra, dimostrando che quattro o cinque anni per quel principe correranno presto; e, quand' anco questo non seguisse, basterebbe avesse servito a rompere quest'altro.

Il marescial Montmorency ha fatto intendere al Re, che in Paris erono cresciuti molti gentiluomini amici alli signori Guisi, e preso molte camere in varii quartieri, trattando continuamente di notte qualche cosa fra di loro; e che s' andavano provvedendo di certe arme, come giachi ed arme corte, da far più presto esecuzione per le camere che per le strade; e che penetra, fra li altri disegni che avevono, uno era d'andare assediare l'Ammiraglio in casa sua; e che lui, come suo parente, era obbligato a soccorrerlo, quando venisse il caso, sempre che durava di essere in grazia di Sua Maestà, sapendo essersi partito di corte così, e come tale vivere in casa suoi; e che a questo effetto aveva chiamato molti gentiluomini, amici sua, acciò stessero in ordine per ogni caso, e che faceva sapere questo a Sua Maestà, sperando trovasse buono quanto aveva avvisato e fatto.

Si discorre che, se li Guisi contravengono, nascerà dall' avere concertato quanto devin fare, con che appoggio, e forse con disegno di appropriarsi qualche paese, aiutati e fomentati da diversi potentati per diverse cause.

Portogallo ha domandato di nuovo di fare il mariaggio con Madama, sorella del Re, con accettare ogni condizione che piaccia a queste Maestà; ed è stato escluso assolutamente. Nondimeno, per li umori che vivono di Spagna, si pensa il nunzio non abbandonerà l'impresa, valendosi del modo del procedere della Regina di Navarra; la quale si dice esserci messa in cammino; ma mal consigliata, viene adagio, avendo preso per occasione che voleva aspettare un suo uomo mandato a questa corte per domandare molte cose; quali tutte le sono state accordate, e deve a questa ora essere da lei. Si pensa piglierà un' altra occasione di voler fare gli Stati, e riscuotere denari che le sono stati promessi da' suoi populi. Teme, spera, vaga con la mente, e non sa assicurarsi, nè quel si voglia, non conoscendo l'onore che fanno queste Maestà al Principe, suo figliuolo, e la grandezza che gliene può venire, dovendo un giorno pentirsene più lei che loro, se non succede, come sperono quelli che non vorrebbono.

M. de Lignerolles, che fu ammazzato d'ordine del Re, come di-

cemmo, fu assalito da M. de la Guerche, nipote di M. de Villequier, dal conte de Mansfeldt, e da alcuni altri; ed in compagnia sua fu M. du Colombier, nel volerlo difendere. Si dice è stato per inimicizia; ma alcuni altri dicono cose, nelle quali non voglio metter bocca io.

È stato di poi ammazzato in casa un gentiluomo in cambio del conte de Saint-Aignan, luogotenente di M. il duca d'Alençon, e suo secondo favorito; si dice, acciò non venisse in luce un negozio, del quale egli ha notizia; ma poichè così l'ha scappato, si dovrà guardare, e forse darà fuori il tutto.

Si pensa che la morte de Lignerolles sia seguita con saputa di Monsignore, se bene era il primo suo favorito, per la parola che egli usò in vita, ed anco per il perdono, che, si dice, aranno presto li omicidiarii; e non se ne parla per timore.

LIX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Amboise, 28-29 décembre 1571.

Sommaire.—Entretien avec M. de Téligny; le principal ennemi secret du grand-duc est le duc de Savoie. Ordre provisoire aux Guise et aux Châtillon de ne pas venir à la Cour. Pardon accordé par le Roi aux assassins de Lignerolles. Le roi d'Espagne offre une de ses filles au duc d'Anjou. Arrivée prochaine du cardinal Alexandrin.

M. de Téligny m' è stato a visitare, ed io l' ho ringraziato delli officii fatti dall' Ammiraglio appresso del conte Palatino. Mi disse con molta confidenza, che sa certo che tutti li mali officii e traversie che si hanno a questa corte contro Vostre Altezze vengono dal duca di Savoia, e lo può sapere. Il che, se è vero, mi scema la confidenza con Montmorency e conte di Retz, per causa della contessa di Pancalieri, sua sorella, che serve a Madama.

Queste Maestà hanno ordinato alli signori Guisi ed all' Ammiraglio, che per ora non si partino dalle case loro; e che, quando si conten-

teranno che venghino, loro saranno avvisati; ed intanto domandono all' una parte ed all'altra le pretensioni, per metterli d'accordo, potendo, in assenza.

Si dice che il Re ha perdonato a quelli che ammazzorno Lignerolles, a richiesta del signor duca de Bouillon e di cinquanta gentiluomini che in un medesimo tempo domandorno questa grazia a Sua Maestà.

29 décembre.

Questa mattina M. de Téligny ha mandato a chiamare, e pregatolo a non mancare, il secretario Albertano, e conferitogli che in molta confidenza gli è stato detto che il nunzio, d'ordine del cardinale Alessandrino, del Re di Spagna, dell' Imperatore e forse del Papa, ha offerto, con il corriero spedito a questa Maestà, una figlia del Re Cattolico, per Monsignore, fratello del Re Cristianissimo; e che la Regina, nella risposta che ha fatta, ha tenuto molto conto del Gran Duca.

M' ero scordato dire a Vostra Altezza, che, quando la Regina mi commesse che io scrivessi, acciò Vostra Altezza fussi mezzano con il Papa del negozio del mariaggio medesimo ed il Re Cattolico, Sua Maestà mi disse che, a voler fare da vero, bisognava che il Re Cattolico le mettesse la figlia sua in mano. Chi ha pensato a questo mariaggio, disegna uno Stato.

Dissegli parimente che il duca di Savoia, in Corte Cattolica e quà, fa tutti li mali officii che può contra l' Altezza Vostra, perchè Giuliano del Bene, come uomo di Madama di Savoia, tratta seco assai spesso.

La Corte si pensa sia per partire in breve di qui per trattenersi fra Blois e Orléans ed alcune case del Re, tanto che venga la Regina di Navarra.

Il conte di Tenda spedisce a Roma, per ottenere la dispensa da Sua Santità di potersi maritare con la sorella del conte de Turenne, nipote del maresciallo Montmorency, e suo parente.

Viene, fra quattro giorni, un personaggio d' Inghilterra mandato quella Regina, e si pensa darà conto a queste Maestà di tutto il processo fatto contro la Regina di Scozzia, e del duca di Norfolck.

Il cardinale Alessandrino, si dice, sarà qui al sicuro per tutto gennaio; e quà c' è adviso che le feste di Natale le doveva fare alla corte di Spagna, di ritorno di Portogallo.

LX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, janvier-février 1572.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Nouvelle preuve de l'hostilité du duc de Ferrare contre le grand-duc. Le tombeau du Florentin réfugié Mannelli, à Blois; inscription effacée par ordre de l'ambassadeur. Menées du nonce du Pape; le cardinal Alexandrin et M. de Saint-Sulpice. Plan de l'ambassadeur de Ferrare : détacher le grand-duc de la Reine mère, pour ruiner ensuite son crédit auprès du Roi, son fils. Offres récentes du légat pour détourner le Roi de conclure le mariage de sa sœur avec le prince de Navarre. Entrevue, à Chenonceaux, de la Reine mère et de la reine de Navarre; détails. Les Guise ne sont pas mandés à la Cour; on évite de les mettre en rapport avec le légat, qui persiste à refuser la dispense, malgré les avis plus modérés de Salviati. La Reine mère conserve l'espoir de tout pacifier en amenant le prince de Navarre à se convertir.

11 janvier.

Avanti partissi di corte, la Regina, in molta secretezza, mi fece sapere per il Fregoso, che Sua Maestà era d' opinione ferma, che il duca di Ferrara fussi andato all' Imperatore per dar molestia al Gran Duca, e cavarne resoluzione.

Era stato posto in un cemeterio di Blois questo epitaffio alla tomba di Luca Mannelli, caldissimo fautore della libertà fiorentina e fuoruscito.

Lucæ Mannellio Patricio Florentino,
Qui libertate patriæ suæ carens,
In vindicanda indefessus,
Maluit forti animo omnibus carere
Quam ibi indignum servitutis jugum pati
Cives tali animo erga rempublicam affecti.

OBIIT OCTO ID. OCTOBRIS 1571.

L'ambasciatore fu sollecito ad avvertire di questo epitaffio il Gran Duca, e propose di farlo tor via, se non vi condiscendeva il governo Francese. Infatti sotto dì XI gennaio 1572, il Petrucci ambasciatore Fiorentino scrive al Gran Duca :

Nel passare da Blois, ordinai a Lorenzo Salvini, gentiluomo Sanese, ed al segretario Albertani, che, di notte e con destrezza, levassino l'epitaffio fatto sopra la sepoltura del Mannelli, scritto in pietra. E ci andò il Salvino con tanta prestezza, che non gli ebbi se non ad accennare; anzi mostrò gran desiderio che se li porgessi occasione per mostrarsi servitore a Vostra Altezza.

Così e tanto osavanno gli stranieri in Francia!

M. de Saint-Sulpice è stato deputato per incontrare il cardinale Alessandrino a Bayonne, dove s'attendeva per tutto il dì XV di questo; e darà ordine che sia spesato per il regno. Nè mancò il nunzio un' tale occasione di avvisare il cardinale Alessandrino che Saint-Sulpice era reputato luterano, e che andasse con esso molto circumspetto. Il che essendomi venuto a notizia, ne feci avvisato questo gentiluomo, come amico mio, ed anco la Regina Madre per l'Alberto; la quale mostrando di maravigliarsi di questo atto, il secretario le disse : Che a poco a poco Sua Maestà si chiarirà di quest'uomo, e conoscerà che Vostra Altezza è benissimo avvisata delle sue azioni.

31 janvier.

Solite lagnanze fatte dall' ambasciatore Fiorentino contro il nunzio; e la Regina assicura che mai non avrebbe creduto a tanta simulazione, e avidità; perchè sa che accetta presenti e tratta i negozi con poca riputazione. Pratiche per levarlo di Francia.

11 février.

Disgusti dell' ambasciatore coll' ambasciatore di Ferrara, i quali producono pubblicità e qualche principio di disordine.

L'ambasciatore dice alla Regina, dopo acerbe lagnanze contro l'ambasciatore di Ferrara, che avevalo affrontato e posto al cimento di far

nascere qualche grave scandalo; che Ella riguardasse a che fine dai maligni si camminasse. Che era per separarla dalle Altezze di Toscana, acciò separata, possano dire al Re, che è uomo, e che non deve lasciarsi governare più da una donna che non ha modo di giovare al regno; ricordandole quanto poco è amata di quà da ciascuno delle parti, che l'ha offesa, e che il potere valersi delle forze di Toscana a benefizio e quiete del Regno dà stabilità alla sua autorità. Ella rispose : « Voi dite il vero. »

Alli giorni passati mi fu detto che fra Monsignore e Montmorency, passò qualche cosa di malagevolezza; e Montmorency e Danville prima si partirono di corte. Adesso Montmorency si ritrova e tratta assai affari.

La Regina di Navarra arrivò ieri a Tours, e la Regina Madre doveva andare a Chenonceaux, lontano a qui XII leghe, dove s'abboccheranno insieme; e questo solleciterà la partita del Legato, a mio giudizio.

14 février.

Avevono cominciato il duca de Candia, il generale de' Gesuiti, il nunzio ed il Vercelli a persuadere queste Maestà che in modo alcuno restassino di valersi dell' opera del cardinale di Ferrara nelli negozii di Roma; ma il Salviati, di concerto col Legato, ci ha rimediato; ed è stato detto al gesuita che non s'impacci mai di simili affari. Sono restati smarritissimi; ma non per questo resteranno di proseguire i loro disegni.

Si dice che il Legato ha di poi offerto a queste Maestà, in caso che rompino il parentado con Navarra e che voglino far guerra contro gli ugonotti, quatro mila Spagnuoli; e, se non li piace imparentarsi con Portogallo, li ha offerto per Madama il primogenito dell' Imperatore.

Oggi la Regina Madre se n'è andata a Chenonceaux a trovar quella di Navarra, per cavar le mani del negozio; ed il Legato aspetterà il ritorno, che sarà fra tre giorni, per sapere la resoluzione del tutto; che non è stata mala pensata, poichè doverrà quella Regina lassare i dubbii

da banda, vedendo il danno che potriano parturire, avendosi a dare presta risposta al Legato presente; e così presto si potrà dar conto a Vostre Altezze del seguito.

Innanzi la venuta del Legato, s'era pensato, per concordare li Guisi e l'Ammiraglio, di mandar uomini espressi a ciascuno, con ordine si dovessino abbracciare insieme, senza ricercare altra cosa. Quelli che desideravano Guise in corte nel tempo del Legato, hanno detto al Re che questo non è buon modo, ma che si chiamino in corte amendue, e farli fare quello atto presente Sua Maestà. E questa resoluzione anco si è impedita, dubitando che Guise non negoziassi qualcosa col Legato di poca satisfazione del regno, e s'è definita per quando il Legato sarà partito. Intanto li Guisi fanno sapere a Sua Maestà, che si contenti comandare a Monsignore ed a M. il Duca, suoi fratelli, ed a qualche altro principe e signore di corte, che dichino in scritto intorno questo fatto l'opinione loro; la quale poi li Guisi consulteranno con amici ed i parenti, e s'andranno risolvendo.

18 février.

In l'abboccamento di Chenonceaux, la Regina Madre non passò la porta della sua camera, quando vi arrivò quella di Navarra; e, dopo li abbracciamenti e baciamenti fra di loro, la Regina Madre baciò la figlia di quella di Navarra, e la di Navarra Madama Margherita; e subito domandarno da magnare. Il giorno de' xv, subito dopo magnare, si ritirorono in un gabinetto tutte sole le due Regine; e si ritrae che la di Navarra disse, che ringraziava Dio che Loro Maestà volessin fare tanto onore al suo figlio di darli Madama per sua moglie; e che in questo fatto voleva solamente proporli più suoi pensieri da risolversi dal Re e da lei, volendo venire in Corte fra pochi giorni, come in vero farà subito che il Legato sia partito.

Il giorno appresso, la Regina Madre se ne venne in corte, e l'altra se ne ritornò a Tours, per aspettare la partita del Legato, al parer mio.

Della lega li disse, che questo anno li sarà risposto non se ne farà nulla, allegando l'impossibilità e la poca sicurtà della quiete di questo regno. Del parentado di Portogallo, che non si escluderebbe, per non

li dare tante negative, e si direbbe che ci si penserebbe, avendo inteso la Regina di Navarra in parte; e che la risoluzione ne si farebbe sapere a Nostro Signore ed a sua signoria illustrissima.

Da qualche giorno si tiene che la Regina sia gravida, e se ne sta con molto contento; ed in tal caso sarà facil cosà che il viaggio in Bretagna vada a monte, e si ritiri la Corte all' intorno di Paris.

23 février.

Il Legato ha desperata la dispensa (per il matrimonio), ancorchè si perdesse l'obbedienza di questo regno; ed il Salviati ha propositi molti inconvenienti che se seguiranno, facendosi il parentado senza essa, con dire che i figli saranno bastardi, e simil cose; il che ha fatto levar a qualcuno, che è avvezzo a impatronirsi de' ministri de' Principi, il desiderio che resti quà per finir i negozii, e per nunzio.

Correndo quest' umore, si può giudicare che presto si risolverà il negozio con Navarra; che si starà bene con il Turco; e che si farà officio d'aver delli amici. E così il regno sta in termine, che non è sicuro d'aver nuovi rumori; se bene queste Maestà credono quietarlo con tal mariaggio, con guadagnar quel Principe alla Religione Cattolica, disunir li ugonotti, e, per questa strada, fare quel che non s'è potuto con altri mezzi.

LXI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 4-18 mars 1572.

SOMMAIRE. — Mauvais propos répandus en Italie contre le Roi et la Reine mère. Frégose chargé de faire entendre à la reine de Navarre tout l'intérêt que le grand-duc prend à la pacification du royaume. Le comte Louis de Nassau à la Cour; le maréchal de Montmorency et les Allemands. Le nonce du Pape; son espionnage et ses mauvais offices. Altercation de la Reine mère et de la reine de Navarre; une rupture est à craindre; et qu'en résulterait-il? Il faudrait à la place du nonce un homme comme Salviati. Départ prochain de Montmorency pour la Cour d'Angleterre. Nouvelles difficultés relatives au mariage de Navarre; efforts du duc de Savoie pour le faire rompre; hésitations de la reine de Navarre, mécontentement du Roi. Ligue défensive avec l'Angleterre. Le duc d'Alençon. Projet d'expédition navale de Strozzi, dirigée peut-être contre l'Espagne.

4 mars.

In Milano e per tutta Italia dicesi un gran male del Re et della Regina Madre, per cattive informazioni che ci vanno di Francia; e vuolsi che il nunzio sia in questi maneggi.

Avendo voluto sapere quello si sia fatto in Alemagna d'ordine dell' Ammiraglio, mai s'è potuto sapere più, se non che, fra pochi dì, sarà qui il dottor Giugno, a chi se ne dette la carica, e s'intenderà tutto.

Con la Regina di Navarra è venuto il conte Ludovico; ed il Fregoso ha tenuto lungo proposito seco, per vedere le cose dove sono. Non ha perso tempo, in discorrerli, che, quando parli con la Regina, le mostri di quanta salute sia per essere la quiete di questo regno, la quale si deve attribuire alli officii di Sua Maestà, e restar satisfatta del Gran Duca; che, come desideroso dell' autorità ed onor suo, abbia sempre trovata buona la pace; e con questo fare buon officio, con rimostrare quanto compie a Sua Maestà tenere la parte di Vostra Altezza.

La Regina fa ogni opera che il conte non pigli appoggio alcuno in corte; ma s'intenda in tutto e per tutto con il conte de Retz; e questo per dominarlo, e perchè non s'appoggi al maresciallo di Montmorency, come fanno tutti li Alemanni di questa corte; sopra che si può discorrere assai, e pensare che Montmorency non stia bene con

Monsignore, fratello del Re, il quale, come giovane, non può coprire le sue passioni.

Oggi, se mi vien detto il vero, si è risoluto nel consiglio della Regina di Navarra, che si restituiscano le terre che tengono li ugonotti.

La Regina, per l'abbate Guadagni, m'ha fatto avvertire che il secretario già del nunzio è restato quà d'ordine del Legato, per tenerlo avvisato di quel passa; ed in particulare per sapere a pieno le mie negoziazioni con li ugonotti, e che non me ne fidi punto. Io ne l'ho rese grazie per l'Albertano, con avvertimento che questo è un artifizio solito di quelli che tratton seco artifiziosamente, e che non creda così facilmente, perchè il tempo li scoprirà tutto, e li farà conoscere li buoni e li tristi; ed io che non ho a far nulla con questi tali, non posso se non aver caro che mi osservi, perchè mi assicuro che, per il fine averò sempre del servizio di Vostra Altezza, non potrò errar mai di voluntà. Questo è stato offizio del nunzio, il qual non cessa di far delle sue con tutta questa corte; concertandosi spesso con il secretario di Spagna, e magnando con il cardinal da Este quasi ogni volta che va all' audienza. E, se è vero questo del secretario, ed egli l'abbi scoperto di quà, si può far giudizio quanto sia fedele nel servizio del suo principe, ed in che imputazione possa esser in questa corte, se, dopo l'interesse loro, queste Maestà voglion risguardare chi sia questo suggetto, del quale si sente ogni giorno nuove novelle, come d'aver aperto lettere della Regina Madre di sua mano al Papa, scolparsi con M. de Foix e con M. de Mende di quanto ha avuto a far offizio de' casi loro con Nostro Signore, buttando ogni cosa addosso a questo secretario, essendo già l'uno e l'altro in bocca sin de' lacchè.

7 mars.

Iersera la Regina Madre e quella di Navarra furono insieme. E, cominciando a trattar qual cosa, vennero in proposito tale, che la Regina Madre li disse : « Voi andate per le generali, ed io non mi voglio « slargare. » Li fu replicato : « Se non si fa tutto quello domando, non « voglio far altro. » Li fu risposto : « Non bisogna dunque parlar più di « questo; se starete in corte, sarete ben vista, e se manderete per il

« Principe, sarà accarezzato. » Saltò quella Regina, e disse : « Il Principe « non verrà, prima che tutto non sia fatto, in modo alcuno. » La Regina Madre non volse romperla, e disse : « È bene; per ultimar tutto, « sarà bene che questo affare lo tratti persone deputate da noi, chia- « mate due o tre, che così farò io. » Rispose Navarra : « Io non mi voglio « fidar di persona che viva, e però voglio trattar io tutto. »

M. de Biron, che vedeva la rottura, vi s'interpose, e disse che questo non era ben fatto a non si accordare; ed adducendo molte ragioni, la Regina Madre nominò M. Morvilliers, M. de Foix e un altro; e Navarra ha preso tempo tutto oggi, dopo che si concluse non dar tanta lunghezza di poter mandar per di quelli ne' quali confida questa Regina. Questo sin'a ora è assai secreto; e di più la Regina ha detto, che alla fine bisognerà dire al Re che pensi a' casi suoi; inferendo che ci è sotto disegno ed inganno, perchè, se l' Ammiraglio vuol secondar questa Regina, ed ella sia tale che non conosca la grandezza del suo figliuolo, è segno che se ne serve per occasione; di maniera che, se, dopo tutte le osservanze, non si attende alle conclusioni delle cose, ancor senza la voluntà della prefata Regina, quando stia così ostinata, io vedo rottura non piccola; e, se in tal caso qualche fedel suggetto fusse di quà, non si potrebbe se non correr risico di far qualche effetto; e però mi confermo, che il ritorno del Salviati non è stato a proposito, con ogni esclusione che si sia avuta, perchè questo clima vario porta varie occasioni, in le quali si conclude in un punto impensatamente quello che pensatamente in lungo tempo non si può accappare.

Si parla della partenza prossima del Marescial de Montmorency per Inghilterra, con gran comitiva, per stabilire interamente l'amicizia che hanno trattata li ambasciatori, e passarne i contratti in nome delle Loro Maestà. Dicono aver anco commissione di trattare il parentado per M. il Duca (d'Alençon), o con la Regina, o con una sua nipote.

16 mars.

Il conte Ludovico mi ha detto che Madama si sposerà, accordandosi il resto per procuratore; il quale rimetterà liberamente il tutto nel

Cardinal de Bourbon, come tutore e curatore del Principe di Navarra, e che a lui starà poi far li atti in chiesa, udir la messa, e far quel che vuole, senza però la presenza del procuratore; che è quanto s' è risoluto sin' a oggi.

Il medesimo mi ha detto, che Giuliano del Bene, d' ordine del Duca di Savoia, offerisce che il principe, se ben piccolo, si darà in mano a Lor Maestà ogni volta che Madama se li prometta per moglie, e che tratta questo negozio con ogni sorte di mezzi; se bene altri hanno sparso voce, che la Regina Madre voleva maritar quel principe alla figlia della Regina di Navarra, per farla tanto più facilmente condescendere a' desiderii suoi per il mariaggio di Madama; e se ne dubitava assai, per vedere negoziar il Bene con Navarra, e con quanti ugonotti son in corte, molto alla scoperta.

Il conte Lodovico, con molta maraviglia d' ognuno, ha ottenuto dal Re di far una assemblea nelle stanze di Navarra con li ambasciadori d' Inghilterra e con altri principali ugonotti, per trattar il modo di questo mariaggio; e pare che il Re ci metta dell' onore a conceder simil cose; e dia anco causa a Navarra di star sulle sue, come si vede che fà. Se bene mi vien referto, che oggi, sendo ella stata dal Re, e dicendoli che averebbe rimesso questo negozio in mano di confidenti, ma che non ne aveva, il Re gli propose fra li altri l' Ammiraglio; e con questo ella risolse di volerne intendere l' opinione sua; subito se li spedivano, come si fece ancora al Principe, suo figliuolo, acciò lì mandasse M. di Francourt, uomo suo confidentissimo e secreto, se ben di mala vita. E, seguendo il ragionamento, il Re con cera molto aspra, disse a Navarra, che non voleva più esser aggirato, e che non vuole in modo alcuno si parli in un modo alla Regina Madre, ed in altro a lui; talchè le cose pigliono un mal cammino, ed io con tal occasione ritorno a dir a Vostra Altezza, che il Salviati era molto a proposito quà in queste rotture.

Fino ad ora il negozio di questo mariaggio con Navarra l'ha trattato sempre de Biron, così in questa, come nella corte di Navarra. Adesso, per la parte di queste Maestà lo tratta il duca d'Uzès, e per l' altra il

conte Ludovico; e si conoscono, con questi cambiamenti, molte difficultà proposte forse dai mal satisfatti, che si veggono, dopo tante fatiche, levare i negozii di mano; e le cose riescono più difficili di quello si credeva.

18 mars.

Si è inteso che la lega da concludersi con Inghilterra sarà solamente a difesa, per non dar gelosia ad alcuno e non impedire la santa lega; e di più che il mariaggio è rimesso in sei persone per parte, le quali debbono consultare e risolvere il modo che si debba fare; e presto si doverrà sapere l'intero; di che renderò subito conto, ancorchè si tenga per certo che abbia a generare maggior confusione.

Il barone de la Garde se n'è andato a Nantes, per dar ordine ai navilii; e per il viaggio dell'armata dello Strozzi si cavano dal Re molti denari; e pare che questa menea tiri a interessare il Re in qualche principio di garbugli contro Spagna.

LXII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 19-30 mars.

SOMMAIRE. — Pension accordée à Louis de Nassau; mécontentement des reîtres au service du Roi. Alliance conclue avec l'Angleterre, probable avec les princes allemands. Le mariage de Navarre se fera à coup sûr, pour des raisons qu'on ne peut pas écrire. Prétention exorbitante de la reine de Navarre. Sa conversation avec Madame Marguerite. Entretien avec le secrétaire d'Espagne. Dispositions de Philippe II à l'égard du grand-duc; importance que le Roi Catholique attache à ses possessions d'Italie. Le mariage projeté entre le duc d'Alençon et la reine d'Angleterre se réalisera peut-être. Le comte de Retz consulte la Sorbonne sur le mariage de Navarre; les avis sont partagés. Les huguenots affectent de se défier de ce mariage, et de s'en peu soucier.

19 mars.

Il conte Lodovico de Nassau, fratello del principe d'Orange, ha avuto pensione del Re di dodici mila franchi l'anno; cosa che è spiaciuta molto a' capitani de' reitri, i quali servirono a Sua Maestà contro gl'ugonotti; e pare che dichino, che ad un'altra occasione, nella quale

occorra al Re servirsi di loro, potrieno ricordarsi della ingiuria, essendo più premiato il nemico che l'amico; e si murmura molto di questo fatto, parendo che poco abbia fatto in servizio di casa sua il detto conte, onde meno possa fare in servizio di Sua Maestà, perchè chi non sa fare i fatti suoi meno saperà quelli d'altrui; e che però questa paga grossa sia tutta inutilmente gettata, dove a molti si poteva meglio conferire. Oltre che pare che il Re voglia con arte mantenere i ribelli di Spagna, e tenersi collegato con Alemagna. La lega con Inghilterra dicesi che è conclusa, e che per questa va a quella Regina Montmorency, sotto colore però di matrimonio e nozze con M. il Duca d'Alençon.

Si era concluso, che il duca de Montpensier sposava, a nome del principe di Navarra, Madama alla chiesa, ed alla forma di nostra relligione; ma da due dì in quà ogni cosa è stata turbata, e non se ne parlava più. Le nozze pure si faranno di sicuro, per un rispetto che non voglio scrivere; ma anderanno lente e tarde; e pare che si cerchi di produrle, sino che arrivi il tempo della restituzione delle piazze che tengono gli ugonotti; concertandosi da ambe le parti avantagio. Dimandava la Regina di Navarra la sopraintendenza della Guienna, del contado d'Armagnac, e della miglior parte di Gascogna; ed insieme che tutto quello tratto, della Rochelle sino a Bayonne (parlo di mare e di terra), cedesse per partaggio a Madama, sorella del Re, e fusse come patrimonio usuale o dote. E su queste dimande vi è gran disputa, non si potendo mai alienare il dominio del Re, nè sminuire le forze della corona; oltre che pare essere troppo vantaggiosa cosa per loro, i quali averieno commodità di Inghilesi, e la miglior parte del Regno, in bontà di paese ed industrie d'uomini, e marziali a loro volere, e possanza congiunta con Navarra.

Il cardinal di Lorena ha mosso lite al duca de Nevers, ed a sua cognata, la marchesa d'Iles, tanto che la ha rotta, con i più congiunti, cosa che ha molto spiaciuta a Madama de Guise, sorella di detta marchesa; ma non può meno, avendola il Cardinale violentata, e minacciata molte e molte volte per questa causa; onde si rinnoveranno

querele già in tutto estinte, alle quali non si può rimediare, per non potere negare giustizia a chi la dimanda il Re nè il consiglio suo; e questa medesima lite muove rumori alla casa d'Arschot in Fiandra, per essersi mescolata, sì come con altre mie le dirò più a pieno.

Il nunzio fa di mali officii contro il Gran Duca, e lo mette in sospetto a tutti, e fa quanto può per offenderlo; ricordatevene, Signore Mio, quando sarà tempo. Anghiton, secretario di Spagna, m'ha tornato a dire che bisogna camminare nel medesimo modo con Filippo, che sin ora si e fatto; e che Filippo non credeva tutto quello che di voi altri li veniva detto, ma che vi amava ancora. Nondimeno, se mutasse opinione, che ve ne pentireste; che il duca d'Alva vi ha servito per scudo, e serve molto; e che le due piazze, le quali tiene in Toscana Filippo, non le lasserà per un milione d'oro; anzi che la parte che tiene in Toscana non la cederia per tutta Sardegna, nè forse per la meta di Sicilia; onde io credo che pensino ancora questi Spagnuoli ad avanzarsi più innanzi che di quel poco. Che non dovete temere da Filippo in niente, ma che lasciarete altresì le pratiche di Francia ed Inghilterra; altrimenti turbarete il fonte della vostra tranquillità, sì come avete fatto, dice egli, con il titolo della nova dignità, la quale voi richiedereste per aver una scala a farvi fare Re dapoi, e sopraffare gli altri. Quello che io le risposi saria longa cosa il scriverlo; basta che secondo il tempo soddisfeci.

24 mars.

Quando il mondo tutto credeva che il mariaggio di Madama Margherita fusse concluso, siamo sempre a quelle medesime difficultà; sebbene il negozio si va rimettendo sempre a chi l'ha trattato, ed anco cercando delli altri pareri perchè se ne venga alla conclusione. Questa Regina di Navarra riesce tanto dura nel stringere i negozii, che fa disperar il conte Lodovico e quanti ugonotti ha da torno, a' quali pareva aver ridotto tutto in buonissimo termine. E pur, due giorni sono, Navarra, discorrendo con Madama, le disse, che, dovendosi oramai tener per fatto il parentado, che desiderava sapere se si contenterebbe se-

guire nel modo della religione il Principe, suo figliuolo, ed a lei ancora. Madama li rispose saviamente, che, quando piacerà a Dio che questo segua, che non mancherà mai l'obbedir a lei ed al Principe in ogni cosa ragionevole; ma, quando anco fusse monarca del mondo, che mai cambierebbe la religione nella quale è stata allevata. Adunque le disse Navarra: «Il parentado non si farà.» Le rispose: «Io farò «quello che il Re, la Regina Madre e li signori, miei fratelli, vor«ranno.» E così con poca satisfazione finirno il discorso, e si partirno. Di poi Madama s'è mostrata indisposta, e non comparisce in conversazione; e Navarra salta, che non li par aver trovato il terreno così tenero come s'immaginava. Questi modi di fare fanno dubitare che non servino a Navarra ed alli suoi aderenti per pretesto, avendo qualche altro disegno; il quale presto si dovrà scoprire, perchè se li è appresso; e, quando anco il parentado si concluda, si può credere, rispetto a' pareri che si cercono, non sia per publicarsi che per tutto aprile.

L'Ambasciator d'Inghilterra m'è venuto a visitare, e mi ha confermo quanto mi avea fatto dire, di che con altra resi conto; assicurandosi che il negozio della lega debba aver buono fine; ed anco spera il mariaggio della sua Regina con il duca d'Alençon, movendosi per una ragione principale, che è per esser lontano a questa corona, per esser l'ultimo, e per vedersi la Regina gravida. Mi ha detto di più che la Sua Regina ha inteso che Ruberto Ridolfi è trattato da Vostra Altezza tanto onoratamente che fa stupir ognuno, e che ella sente malagevolezza di tanta apparenza, trovandosi disposta di far nell'occasioni ogni amorevole dimostrazione per Vostra Altezza, parendoli assai che fusse ricevuto nel suo Stato senza tanta apparenza.

Fu vero che il conte de Retz, fra gli altri particulari che negoziò a Paris, fece far consulti di molti teologi della Sorbona, per vedere se il parentado di Madama si poteva cattolicamente concludere; e, perchè trovò molti che lo negavano, ed alcuni che affermavano potersi fare, lassò il negozio di così; bastandogli in ogni evento che il Re possa valersi d'aver scritto la opinione e consulta de' teologi cattolici della Sorbona.

30 avril.

Il negozio del mariaggio di Madama sta per ancora nelle medesime difficultà; e vanno attorno certi scritti di punti di Scrittura Sacra, a quali vanno rispondendo l'una e l'altra parte. E sono questi della parte del Re, il conte de Retz, il presidente de Birague, M. de Bellièvre e M. de Biron; e per Navarra, il conte Ludovico, M. de la Noue, Francourt, cancelliere, ed un suo secretario. Ed, avendo effetto, si farà per procuratore, come s'è scritto; avendo resoluto il Re che gli ugonotti possino condescendere al tutto, bastandoli dare a Navarra una sua sorella per moglie, per riposo e quiete del regno; se bene questa resoluzione non piace. Anzi un ugonotto principale ha detto : « Costò assai « a un tal Re una spada donatagli da Carlo V o dal Papa; non costerà « meno a questo Re la messa. » E, perchè questo pretesto della messa, se non ha a servire al Re per non fare il mariaggio, potrebbe parturire molta confusione in Alemagna ed in Inghilterra, si pensa si lascia da parte; e si troverà qualche altra difficultà, sempre che si conosca che per la parte loro diano lunghezze e se ne curino poco; e, seguendo, si giudica sino a ora si abbino a fare tutte le altre cerimonie alla cattolica.

LXIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 4-9 avril 1572.

SOMMAIRE. — L'affaire du mariage de Navarre est arrangée; le succès est dû surtout au comte Louis de Nassau et à Frégose. La dispense ne sera demandée au Pape que pour la forme et au dernier moment. Cette alliance est mal vue de la jeune Reine et du duc d'Anjou. La flotte de Strozzi destinée à protéger Alger contre le Roi Catholique. Ménagements de Petrucci avec l'Angleterre et les princes allemands, dans le dessein de faire accepter et reconnaître le titre de grand-duc décerné à Cosme par le Souverain Pontife. Félicitations adressées à la Reine mère, qui paraît satisfaite. Maladie du Pape; Petrucci mandé par la Reine mère, qui met à la disposition du grand-duc, en cas d'élection nouvelle, les voix des cardinaux français, en dépit des promesses officielles faites au cardinal de Ferrare. Il faut tout faire pour éviter la création d'un Pape du parti espagnol.

9 avril.

Questa mattina, avanti il mio levare, il Fregoso mi venne a dire che le cose del mariaggio erono accordate al sicuro, senza voler per allora passar più avanti. Dopo desinare, è tornato, per parte del conte Lodovico, a visitarmi, e dettomi che mi fa intendere che il mariaggio è tutto accordato, e che le cose passeranno bene così d'Alemagna come d'altrove, e che me lo faceva sapere, perchè io lo potessi scrivere sicuramente. Mi s'è slargato solo che il principe di Navarra verrà in corte, ed accompagnerà Madama in chiesa sin all'altare, ma non starà alla messa, se bene passeggerà per la chiesa, come fecero in Alemagna i protestanti quando si sposò la Regina Cristianissima.

Sentesi che il Re n'è molto contento, ed io intendo che M. de la Noue, genero dell'Ammiraglio, mi vuol venire a vedere, e render capace perchè si sia stato così in sospeso, e certificarmi che non è stata mala voluntà, ma dubbio che per la parte della Regina Madre non si dicesse da vero; e dice vuol preservarsi li ministri di Vostra Altezza. È cosa certa che questo negozio è stato per dar in nulla, perchè molti vi si intromettevono e mettevono garbuglio, dando speranza di accommodar tutto; e nel particulare, chi ha domandato venticinque mila franchi, chi trenta mila, chi un'abbazia, chi una cosa, e chi un'altra; fa-

cendone una viziosa bottega. Ma il conte Lodovico n' ha auto l' onore, ed anco il Fregoso ha fatto assai; poichè fu resoluto da loro, che, senza altro ventilare più nulla, s' andasse liberamente alla Regina Madre, a dirli fino a che punto si poteva andare per risolver realmente questo affare o dentro o fuore; e così fu fatto. Il conte Lodovico vuol rimostrar alla Regina Madre che gl' è bisognato far così; e più tosto tollerare d' esser caduto in qualche sinistro concetto a Sua Maestà, che aver dato occasione, con far altrimenti, di guastar tutto il negozio.

Il Fregoso dice che quelli della Rochelle fanno intendere al Re, di consenso de' Principi e dell' Ammiraglio, che si mandi che governatore vuole; che lo riceveranno, e così si fa tal spedizione. Non si starà molto a mandar a domandar la dispensa a Sua Santità; ed intendo faranno queste Maestà di nuovo capital del Gran Duca, Mio Signore; e questo seguirà otto o dieci giorni avanti il mariaggio; di poi se li spedirà uno appresso, fatto che sia il detto mariaggio, a darne conto a Sua Beatitudine, per sollecitar parimenti la medesima dispensa. La Regina moglie senti questo parentado con malagevolezza, come fa anco Monsignore d'Anjou; ma se la passeranno, come fanno molti altri signori.

Va attorno un discorso, che lo manderò colle prime, dove vedrà Vostra Altezza quanto s' inciti questo Re a pigliar in protezzione Algièri, acciò Spagna non ci facci disegno, con mandarci l' armata del Strozzi, che lo tenga in salva guardia, ed, avvicinandosi Spagna, alzare le insegne Francesi, per salvarlo di così, o perchè si rompa la guerra fra questi due Re con tal occasione.

Nota. L'ambasciatore Fiorentino fa carezze e officii a tutti, siano pure della religione ugonotta, siano principi d'Alemagna, per favorire il Gran Duca e assicurarli il titulo. E i principi di Germania e Inghilterra promettono favori, purchè il Gran Duca osti a che il Re di Spagna non facciasi maggiore di quello che è, massime in Italia.

6 avril.

Dopo l' ultima mia, mandando io l' Albertano a rallegrarmi con la Regina Madre del felice successo di mariaggio di Madama, Sua Maestà glielo confermò, comandandoli me ne dicessi, acciò in nome suo, io ne dessi conto al Gran Duca, Mio Signore, ed a Vostra Altezza; soggiungendo che si faceva di maniera che il Papa ne dovrebbe restar consolato, poichè tutto si eseguirebbe in chiesa e con la presenza del principe di Navarra; e anco questi ugonotti, fra pochi giorni, hanno promesso al Re che gli renderanno tutte le terre, dove metteranno Loro Maestà governatori a loro fantasia; e per la Rochelle particularmente hanno dichiarato M. de Biron. Dal medesimo Albertano ho fatto dare la buona pasqua al Re, a Monsignore ed a M. il Duca, rallegrandomi parimente del successo del mariaggio.

La Regina di Navarra ha di già cominciato a presentar Madama di gioie.

9 avril.

Stamattina la Regina m' ha mandato a chiamare espressamente, per dirmi che ha nuova che il Papa è malato gravemente; e che, in caso di morte, vuole che il Gran Duca si possa valere a suo piacere di tutti li voti di cardinali Francesi, e delli aderenti di quà, non ostante la commissione generale s' è data all' ambasciadore Cristianissimo in Roma per il cardinale di Ferrara; volendo che in apparenza si faccia per questo cardinale ogni dimostrazione, ma che intrinsecamente l'ambasciadore detto si restringa col cardinale de' Medici, e che si faccia tutto quello che verrà ordinato a detto cardinale dal Gran Duca. E dice Sua Maestà che conosce esser interesse di questo regno che non si faccia uno a devozione del Re di Spagna; sì come conosce ancora esser così interesse di Vostra Altezza; perchè sa il Re di Spagna non ha mosso contro Toscana per non aver potuto, e non per buona voluntà. E dice, che da questo si può conoscere l' affezione del Re, suo figliuolo, verso il Gran Duca, e la protezione che Sua Maestà tiene di lui. Con questa occasione rimostra l' artifizio di Ferrara che usa con Spagna; e le disse la causa dell' aver

mandato il Visconte a la Corte Cattolica; e parse ne restasse molto capace di tutto il sopra scritto negozio. La Regina ne scrive al Gran Duca; ed ha voluto Sua Maestà che questo pacchetto sia mandato a Vostra Altezza per ordine suo, con il corriere che si spedisce in diligenza a Roma. Le ricordai l' artificio della citazione del duca di Ferrara con il titolo di Modena, e Reggio, et cetera; ed in questo mi disse che l' Imperatore non era ancora ben composto a favore di Vostra Altezza; ed io la inanimai, che continuasse con li buoni offizii con l' Imperatore e con li principi d' Alemagna, massime con il mezzo adesso del conte Lodovico; chè non se poteva se non sperare buon fine del negozio. Mi disse: « Da quello vi ho detto, potete credere che in questo ancora non mancherò. »

Vanno attorno due lettere, che si dice essere state scritte da Vostra Altezza all' Imperatore; l' una in materia dell' entrare in lega con consenso di Sua Maestà Cesarea, e l' altra per levare il luogo di generale di Santa Chiesa al signor Marcantonio Colonna, il quale, diceva Vostra Altezza in quella lettera, che lui si voleva accommodare con li Veneziani; e che Vostra Altezza usava questa arte con l' Imperatore, poichè ella a giudizio universale può disporre del Papa. E l' ambasciadore Veneto m' ha promesso di mostrarmi la copia. Tutto le serva per avviso.

LXIV.

L'ÉVÊQUE DE MÂCON[1] À MONSEIGNEUR SALVIATI.

Blois, 15 avril 1572.

Sommaire. — Le mariage de Navarre est décidé; détails sur le cérémonial adopté. Tout a été conduit et réglé par la Reine mère, qui a surmonté tous les obstacles. Grandes espérances fondées sur la prochaine conversion du jeune prince de Navarre. Apologie de Catherine de Médicis.

Quantunque io sia certo che vostra signoria reverenda debba intender il successo e la conclusione del mariaggio tra Madama, sorella

[1] Le Florentin G. B. Alamanni. Il occupa le siége de Mâcon de 1558 à 1582.

del Re, ed il principe di Navarra, voglio dirlene ogni particularità importante, e con verità.

Vostra signoria reverenda adunque debbe sapere, che il modo appartenente alla Religione Cattolica, col quale si ha a mandar ad esecuzione il mariaggio è tale : cioè, che l'illustrissimo e reverendissimo cardinale de Bourbon, essendo in abito a ciò far conveniente, starà sulla porta della chiesa di Notre-Dame de Paris, ove venendo Madama ed il Principe detti, si farà il matrimonio con le parole e cerimonie che nella Santa Chiesa Cattolica son richiesti. Ed appresso entreranno nella chiesa insieme tutti tre sin al grand' altare, ove si debba celebrar la messa nuptiale; e quivi inginocchiatisi il marito e la moglie faranno lor orazioni. È vero che, come la messa si comincierà, il Principe, volgendosi ad uno de' fratelli del Re, gli dirà : « Monsignore, io vi supplico di assister per me alla messa. » Ed esso si ritirerà in uno oratorio pur nella detta chiesa ed ivi vicino; e, la messa finita, egli ritornerà nello istesso luogo con la istessa reverenza di prima, e se n'andranno insieme al palazzo reale. In questo fatto pare ai cattolici, che sono affezionati alla nostra religione, alla quiete del regno, ed alla grandezza del Re, che la Regina, sua madre, in ciò abbia ottimamente adoperato, avendo ella sola con la prudenza sua condotto a fine in questo modo questo mariaggio; perciocchè ella, con la sua autorità realmente e severamente mantenuta, non pure ha rotta la ostinazione de' ministri che a ciò perversamente si opponevano, ma abbassata l'alterigia della Regina di Navarra, e vinta la sua instabilità, l'ha fatta condescendere alle sopradette condizioni. E questo s'assicuri vostra signoria reverenda, che è un principio, che promette quasi al certo che abbiamo tosto a veder ritornar questo Principe nel seno di Santa Chiesa, vedendo egli nel Suo Re, nelli fratelli di Sua Maestà Cristianissima, e particularmente nella sua real consorte, un ardore e zelo verso la Religione Nostra Cattolica, che maggior non si potesse desiderare in ottimo cristiano. E per ciò eseguire non si lasserà indietro officio alcuno da' sopra nominati Principi, e dalla Regina, madre del Re, che più a cuore ha questo fatto che la vita stessa. Spera,

con la grazia di Nostro Signore Dio, le darà venirne a fine, che sia gloria di Dio, riposo di questo regno, e felicità del Suo Re, e di tutti li suoi serenissimi figliuoli. E tanto ha operato verso la Regina di Navarra, che uno di questi giorni la condurrà in chiesa a udir seco il vespro, gran principio certo, e buona speranza di ottimo fine.

Ora, Monsignore Mio, e non è dubbio alcuno, che, per la conservazione ed accrescimento della nostra Santa Religione Cattolica e per la grandezza di Santa Chiesa, bisognava in questo regno por la pace durabile e ferma, ancorchè con condizioni forse non interamente degne della real corona di Francia. Perciò che, con essa pace tolte via le parzialità e divisioni di questo regno, che con la guerra ogni giorno multiplicavano e più crudeli divenivano, si veniva a far il Re padrone e degl' uni e degl' altri; il quale potesse poi a poco a poco rimetter la Religione Cattolica ne' termini suoi, e dar tali forze e tale spada alla giustizia, che potesse castigare chi contro alle leggi sue ardisse d' impedire. Ma, perciò che era necessario, per mantener questa pace, levar via il più nobile e principal capo, non si potendo con guerra, si è preso con questo mezzo di mariaggio; il quale è ancora cagione che il Re, riavendo le terre che essi tenevano, s'insignorisca affatto del regno suo, e abbia le forze sue molto che prima maggiori; la qual cosa con l' armi era malagevole, per non dir impossibile, ad eseguirsi. Ora, essendo il regno in pace, il Re padrone di tutte le sue terre, ed avendosi obbligato, per dir meglio legato il principale e più importante capo, ed avendo, come ho detto, il Re la religione, ed i serenissimi fratelli, e questa Serenissima Madama con zelo ferventissimo verso Dio, perchè non s' ha egli a tenere per fermo, che abbi a nascere di questo mariaggio frutto che sia a gloria di Dio, e a grandezza di Santa Chiesa, e della Sede Apostolica Romana?

E si vedrà, per la grazia di Dio, ben tosto che la Regina, madre del Re, potrà mandare ad esecuzione quella sua intenzione santissima, che ella ha sempre avuta ferma e fissa nel cuore, cioè di riunir questo regno sotto la Religione Cattolica e sotto la obbedienza della Santa Sede Apostolica Romana, e di levar via tutte le parzialità

che per qualsivoglia ragione ci fussero, e render il suo regno glorioso e padrone; il quale ella con gl' altri suoi figliuoli ha avuto a difendere, mentre erano quasi in fascie, dal ferro e da mille insidie crudelissime, con l' esporre la vita sua mille volte il giorno in mille risichi e pericoli evidenti e grandissimi; nè mai, per difesa della Religione Cattolica e di loro, la poterono sbigottire minaccie di grandi, nè il veder la morte violenta in viso, nè niun altro pericolo che se li appresentasse. E, come queste sue azioni son certo che a Nostro Signore Giesù Cristo son state accette e carissime, così veramente doverebbono rompere la durezza del cuor di loro, che l' hanno tenuta, e forse tengono altra che quella che ella è, e sarà, con la grazia di Dio, sin che ella renda l' anima nelle braccia della sua divina misericordia. E, se bene questi maligni si sono ostinatamente ingegnati di metter questa Cristianissima Maestà della Regina, madre del Re, in mal opinione di Nostro Signore, m' assicuro nondimeno, che in vano si sono affaticati; perciò che non possono le diaboliche callunie aver luogo nè entrata nell' angelica mente d' un così pio e santo pontifice, come questo nostro è.

LXV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI AU PRINCE FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Blois, 17-20 avril 1572.

Sommaire. — Le mariage de Navarre; le contrat est signé. M. de Biron est parti pour aller chercher le prince. La Reine mère s'efforce de rassurer le roi d'Espagne sur les conséquences de l'alliance avec l'Angleterre; le duc d'Albe ne s'en tient pas moins sur ses gardes en Flandre. Prochain départ du maréchal de Montmorency pour l'Angleterre; envoi du portrait du duc d'Alençon à la reine Élisabeth. Les frontières en état de défense. Légers troubles à Orléans. Conférences secrètes à l'ambassade d'Espagne, au grand déplaisir de la Reine; le Nonce plus compromis que jamais. Intrigues de cour; différend entre le Roi et la Reine mère; séparation momentanée. Montmorency part à propos. Absence du comte de Retz, médiateur ordinaire entre le Roi et sa mère. Expédition navale de Strozzi; le but en est inconnu. Nombreux partisans de la guerre. L'Espagne se sent menacée. Légère indisposition du prince de Navarre. Réconciliation des Guise et des Châtillon, imposée par la volonté du Roi.

17 avril.

Agli xi sì passò il contratto di mariaggio, segnato di mano del Re e della Regina di Navarra, e subito se ne dette conto a quel Principe

per uomo espresso; ed ieri partì M. de Biron in poste per condurlo alla corte.

In questi trattamenti e negoziazioni d'Inghilterra, la Regina Madre ha voluto che il secretario di Spagna sia reso capace che questa lega non sarà mai a danno di Sua Maestà Cattolica; ma in Fiandra non si resta per questo di fare gran preparazioni di gente, rinforzare guardie nelle fortezze; massime su una nuova che è venuta quà che li ugonotti del Paese Basso si siano insignoriti d'una villa, che ha messo in grandissimo sospetto il duca d'Alva, il quale ne ha dato una mano a certi navilii di quelli che seguivono l'armata del principe d'Orange, e con questi suoi modi di fare fa stare in cervello tutti; se bene il tanto tirare per conto del decimo potrà parturire un giorno qualche inconveniente.

M. de Montmorency non partirà anco per qualche tempo per l'Inghilterra; ma s'attende intanto a spedir gente innanzi e indietro per liquidare le cose. Presto partirà Guido Cavalcanti; ed alla replica di quel che porterà, potria partire il Maresciallo; ed al Cavalcanti sarà dato un ritratto del duca d'Alençon, che per essere alquanto a suo vantaggio, non dispiacerà a quella Regina; ma nella conclusione della lega non si farà difficultà.

Qui s'è dato ordine a tutti li governatori delle frontiere, che stieno vigilanti a tutto quello che potessi occorrere, massime sulla nuova di queste tante preparazioni Spagnuole.

Su queste dimostrazioni che fanno li ugonotti per mostrarsi fedeli al Re, a Orléans è nato un poco di garbuglio per conto di un garzone de' frati, che li ugonotti avevono fatto pigliare per aver ammazzato un cervio; ma li Cattolici glielo tolsero, con pericolo anco del conte di Rosci (?), che era stato causa che il garzone fussi preso; e da questo si può conjetturare che le cose sieno tanto tenere che hanno bisogno di poco per sollevarsi.

22 avril.

Si tiene per certo che il duca d'Alva stabilirà in modo le cose di quella provincia (Paesi Bassi), che mai penseranno quei populi a solle-

vazioni nuove, e quelle che si disegnano di fuori non potranno fare fondamento in quei populi.

E sopra questo ed altre cose delli umori di quà per scrivere al Re Cattolico, si sono fatti più consigli in casa del secretario di Spagna, con intervento di più ambasciatori più volte, dove sono intervenuti il nunzio, avendo orato in pubblico a lungo sempre, Portogallo e Venezia; il che è dispiaciuto a queste Maestà fuori di modo. E questo manca a fare cadere il nunzio dalla totale grazia della Regina Madre, la quale ha detto a più, ed in particulare al vescovo di Mâcon, che il nunzio non va da lei più come soleva, e che non parla, e che, quando ci va, non parla delle cose che era accostumato parlare, nè procede più da padre del Re, come faceva professione; e domandata se sua Maestà è entrata seco mai nel suo fallire, ha detto di nò per buon rispetto, ma che egli può conoscere quanto la vada riservata seco; e, domandando Sua Maestà come a lui faceva buona cera, rispose che nella sua malattia ed in ogni occasione l'ha trattato da Indiano; e Sua Maestà disse : « Deve bene far così, poichè sa quanto ha ingannato voi ancora, « avendovi fatto portare le parole mi avete portate. » E lui disse : « Certo « mai l'averei stimato tale. »

Io mi assicuro ora che Sua Maestà desidera che se ne vada; ma non lo vuol mostrare, per dubbio di non li giovare con la parte Spagnuola.

Il principe di Navarra sarà quà a mezzo il mese che viene; e la corte si diparte, il Re a Chambord, la Regina Madre a Chenonceaux, e la Regina di Navarra a Vendôme. Quando s'anderà a Fontainebleau o Paris, tutta si metterà insieme.

Il maresciallo de Montmorency è partito per Inghilterra, ma va prima a Paris per mettersi in ordine, ed aspetterà quivi un corriero.

Il primo frutto della lega con Inghilterra a favore del Re Cattolico, è che, dopo la lega stipulata in Inghilterra, non doverrà poter soccorrere quei che hanno occupato quell' isola ne' Paesi Bassi, perchè si potrebbe tirare una guerra addosso: in la quale, per l'occasione che ne avessi

dato Inghilterra, questa corona forse non pretenderebbe esserli obbligata, poichè si provocherebbe altri, soccorrendo quell'isola.

Queste Maestà non hanno dato al Papa particular conto del mariaggio; ma hanno avvertito il loro ambasciatore per una istruzione mandatali, conforme a quella lettera, come si deva governare; e comandano se ne passi così, per vedere come il Papa piglia il negozio, innanzi che si risolvino a dargliene particulare conto; e forse, pochi giorni sono, la Regina ne disse al nunzio, passandosene molto di leggiero, perchè lo conosce; e, ora che sa il suo umore, sa come governarsi seco; e, se non procurerà la sua partita, almeno quando sarà, non le sarà discara.

È qualche differenza fra la Regina ed il Re; e si fa questa separazione delle corti per qualche giorno, acciò le cose non faccino radice. Io so ci sono strani umori, e che si cammina a disunire il Re dalla Regina Madre, e così farli perdere l'autorità; ma ella s'aiuta assai, e spera guadagnare il Re per ogni modo. Io so che, contro la voluntà della Regina, il Re ha deliberato qualche cosa e comandatola.

Il partire di corte così presto del maresciallo Montmorency può essere per non volere intervenire a sentire malagevolezza alcuna del Re e della Regina, non volendo entrar tra loro, e non volendo dar gelosia alla Regina; poichè corre voce che il Maresciallo detto si assicura molto della buona grazia del Re, e che il Re vorrà in breve governare.

Il conte de Retz è partito per Nantes; il colore è per visitare le sue galere e quello ci trama; può essere abbia fuggito qualche burrasca o rabbuffo del Re, perchè egli fa professione d'essere mediatore tra il Re e sua madre.

Il Vescovo de Mâcon è stato da me in tre giorni due volte, ed abbiamo auto molti propositi per servizio e mantenimento dell' autorità della Regina.

Or di quà non c'è molto che dire. Grandi sono i sospetti dell' una e dell' altra parte; e da amendue si sta sull' aviso, benchè da Spagna molto più che da Francia, come quella che si teme di novità. In Fiandra grande apparecchio di guerra, di gente assoldata, e molto più di

denari, cavati parte dal pubblico, parte da privati, parte da parsimonie del vivere, e parte da nove imposizioni; e, perchè si vede che i ribelli del Re Filippo sono portati da' Francesi, e che qui è Nassau assai amato da questa nazione, si sta aspettando novo vespero in Fiandra. Ma le galline malamente covano fuori del loro nido, e già si conosce che noi non possiamo nè siamo per potere di molti mesi, dovendosi pagare reitri, dar dote a Madama, rendere alcune prestanze, fabricar galere, e fortificare alcuni luoghi di Provenza; in questo mezzo novi accidenti nascono, e le colonie de' Spagnuoli si drizzano in Fiandra ed altri Paesi Bassi; e chi averà o sfortunatamente o imprudentemente cominciato novità, e di casa sua si troverà cacciato, verrà qui a mendicar il pane, grato per un poco di tempo, ma, col progresso del medesimo, amarissimo ed ingratissimo.

Strozzi stava per andare con la sua armata al viaggio da lui e da due altri ordinato: e già aveva posto in assetto tutto. Ma qui si aspetta il barone de la Garde, almirante del mar Mediterraneo per lo Re; il quale ritroverà forse altra deliberazione nella mente di Loro Maestà, che sin qui non aveva pensato. Perciocchè la non si vorrà rompere con Spagna; e questo viaggio non può essere che, o diritto o transversatamente, in alcun modo non offenda Filippo; onde alla venuta sua da Bordeaux, dove faceva l' appalto e massa delle sue genti, qui in corte, si saperà se l' armata parte o nò. Dove ella vada non si sa di certo; altri vogliono in Iscozzia, altri in Portogallo, altri in Algieri, ed altri al Mondo Nuovo. Ma, per mio parere, l' avarizia gli potria far precipitare: e, poichè sono soldati per lo più volontarii e non avvezzi al travaglio del mare, o si disunirà da sè, non vi essendo legittimo imperatore, o sulla fine i vasselli anderanno chi quà e chi là, predando e rubando il mare, come ha fatto Nassau in quella costa de la Rochelle e di Brettagna. So bene che il barone de la Garde, già molti anni, ha alcuni pensieri di cercare nove isole, e ora vorria effettuare il desiderio, ma non so come piacerà a Spagna in questi tempi che da quello si vive con tanto sospetto. Basta che non si sa dove vada a toccar terra; e pare un miraculo che stia tanto segreta questa impresa; la dove Spa-

gnuoli hanno un martello grandissimo, per non saperlo, il che causa loro grossa spesa, dovendo munire tanti luoghi, e provvederli di grossissimi presidii. Quello che averà trattato M. de Villareal, cavaliere fiammingho, mandato qui dal duca d'Alva, Vostra Signoria l'intenderà da quel suo amico; perciocchè, oltre a' complimenti, si dolse della piratteria che si esercitava da' Francesi nelli mari di Ponente e di Tramontana; delle accoglienze che si facevano a' ribelli del Re Filippo, e delle preparazioni di guerra, le quali parevano dirizzate verso il Paese Basso. Questa gioventù è tutta ardente, cupida di novità, e tanto amica di movimento, che non può star in ozio; e, se non che il Re e la Reina desiderano pace, si cominceria tumulto. Onde conviene con nova procella portarne dieci mila o dodici mila in qualche parte a menar le mani; altrimenti questo povero corpo non sarà sano, e la giustizia non è assai possente a purgare gli umori.

La corte è picciola; non c'è alcun principe che Nevers. Montmorency è ito in Inghilterra per legar la lega; e con questo potria trattare di maritaggio della Regina con M. le Duc, ma questo è l'accessorio e copertura, l'altro è il principale. Oh! come sta lieto Navarra, e come la Regina Madre, o come la più gran parte del Regno, poichè saranno unite di volontaria concordia le due case, le quali avevano con diversi pretesti contrastato! Il conte Lodovico si mantiene, corteggia di continuo Navarra, e ha nel sembiante qualche disegno di nova impresa nelle mani.

28 avril.

Il Principe di Navarra sarebbe a questa ora in cammino, se non fussi stato assalito da una poca d'indisposizione. Verrà nondimeno fra un mese, sendo massime sollecitato da queste Maestà.

È ritornato in corte il luogotenente di M. de Guise, per cavar le mani di questo accordo con li Châtillon; il quale alla fine si accomoderà con qualche apparenza, sendo cosa di voluntà del Re.

Oggi dovevano venire uomini dalla Rochelle per la restituzione di essa.

LXVI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

12-23 mai 1572.

SOMMAIRE. — Expédition de Strozzi; grands préparatifs; conjectures sur sa destination. Le comte de Nassau prétend à la main de la princesse de Navarre. Biron, gouverneur de la Rochelle. Le mariage retardé par l'indisposition du Prince. Grossesse de la jeune Reine; son extrême pudeur. Lettre de la Reine mère après la mort du Pape; elle propose d'appuyer le cardinal de Ferrare, en exigeant de lui toutes les garanties possibles. Le grand-duc est engagé à faire sa paix avec l'Empereur. Intelligences entretenues avec les princes d'Allemagne.

12 mai.

Di qui non c' è cosa di novo da scrivere. Strozzi con quel fiore de' soldati che leva, che sono una buona e valorosissima banda di ben sei mille archibugieri esercitatissimi, va a Bordeaux in Guascogna per imbarcarsi. Conduce seco guastatori; porta pale, zappe ed altri instrumenti da lavorare; porta gran numero di selle, e di vettovaglie buonissima copia, settentadue grossi cannoni, dugento mila scudi e tanto equipaggio da mare, che o si ha da fare una rilevata ed onorata impresa di molto servizio al Re, o si ha a ricevere così notabil vergogna quanta si possa immaginare. I primi cavalieri del regno giovani vi vanno, i capitani vecchi di Guascogna, e tutti volontarii senza premio; di modo che Spagna e Portogallo hanno paura, ed ogni dì protestano, e dimandano come sicurtà al Re di questa armata; al che molte volte si è da Sua Maestà risposto che non va per dannificare nè l' uno nè l' altro, e che ciò le promette; onde io stimo che debba andare verso quella parte d' Africa che guarda le Canarie, vicina al regno del Fez, e tirante all' Oceano. Essendosi da molti pilotti Portughesi (de' quali, con l' industria di don Frances d' Alva, due furono appicati segretamente in prigione a Paris) ed altri cavalieri, che, gli anni passati, col figliuolo di Montluc andarono in quelle parti, scoperto fra terra alcun Re, di argento ed oro molto potente, che con poca pena si potrebbe vincere : come anche da certi andamenti del barone de la Garde, generale delle galere, che l' impresa guida, mi pare potere agevol-

mente comprendere. Spagna temeva che si andasse in Corsica, o in Fiandra; ma il sospetto se le è rallentato. Portogallo ha gran timore; nè se lo può persuadere che questa tela non sia ordinata a' suoi danni. So ben certo che il barone de la Garde ha detto, che o morirà alla impresa o morirà almeno glorioso; dappoi facendo così rilevato servizio al Re, Dio voglia che non sia una mossa di vento; ovvero che ognuno avvertito di molti mesi della armata che si preparava, non sia talmente provvisto che l'oro e le richezze, per le quali par fatta questa impresa, non sia stato portato fra terra, e nascosto in modo che, quando arrivino, trovino scritto: *Surrexit, et non est hic.* Vi va quel Piles, Vascone, segnalatissimo capitano per l' assedio di San Giovanni d' Angely con più di mille cinquecento ugonotti, Claramonte, Tellardo(?), Lansac giovine, due favoriti di Monsignore d'Anjou, il Signor de Luz, Basco, e moltissimi cavalieri di credito e di valore; e, se io potessi scrivere a Vostra Altezza più innanzi di questa impresa, le farei toccar con mano che vanno solamente per pigliare; e vanno a man salva, senza andar al Perou, nè all' America, nè Florida. Poi ritornando, si disfarà l' armata, e si anderà in corso predando; perchè il conte Lodovico di Nassau vi ha parte dentro, e molti legni de' corsari dell' Oceano, che passano più di ottanta, uomini ricchi, conosciuti, e famosi col far male a questo e a quello. Sono talmente perseguitati da Spagna, Fiandra, Frisa, Inghilterra, e da Svezzia, che non si possano salvare, se non col dire che sono vasselli francesi sotto la carica del conte Lodovico, come hanno detto sempre che si sono trovati in pericolo. Ma il conte è povero, e, se ha voluto uscire da Blois, è stato forzato impegnar la vassella d'argento ed altre cose preziose per pagare i creditori; onde aver poca entrata e grossa spesa, e voler essere capo di parte, non si può parere longo tempo galantuomini; e per ciò converebbe andar in corso, con questo pretesto che dice di voler far la guerra al duca d'Alva, che i suggetti del Re Filippo tirannicamente tratta; dichiarandosi egli sempre fidele e buon servidore di quel Re. Pare che pretenda di sposare la figliuola della Regina di Navarra, ma non si lascia intendere, perchè il boccone è troppo grosso per lui.

Biron resta governatore de la Rochelle, che già è in potere del Re, e si mette in ordine per andarvi; le altre terre che ugonotti tenevano, senza alcun fallo se le daranno.

Si attende al far provvisione per le nozze di Madama, alle quali vi interveranno Guise e l' Ammiraglio con tutte le loro donne; essendosi pacificato il duca di Guise con l' Ammiraglio, per procuratore, e con l' intervento del Re. Gli altri della famiglia di Guise non hanno voluto intendere parola, mostrandoglisi vie più che mai acerbi ed irati, per lo che il Re sdegnato ha proibito la corte al Cardinal di Lorena, non volendo nutrire in essa querele e discordie.

Francia è quieta; il baron de la Garde, andando ad imbarcarsi a Bordeaux, passa per la Rochelle, dove metterà al possesso M. de Biron; e già un valetto di camera del Re è ito a tutti i luoghi tenuti dalli ugonotti, per fargli rendere al governatore da Sua Maestà postovi, al che gl' ugonotti tutti condescendono volontieri; onde a questo modo Francia, poste giù l' armi, sarà pacifica e tranquilla. Il Principe di Navarra era infermo di terzana nel suo paese; per questo rispetto, le nozze di Madama si differiranno un poco più, ancorchè tutte le cose, che per esse sono necessarie, sieno quasi tutte in ordine.

La Regina Cristianissima ha sentito muoversi la creatura nel ventre; ma è tanto vergognosa che non lo confessa che al Re, suo marito, ed a gran pena ancora.

Molti altri particolari sarieno da scriversi, ma di poco rilievo; però onde non mi affaticherò di darne contezza a Vostra Altezza, tanto meno che io so certo che questa mia arriverà tardi a lei, per essere io fuori di corte.

Mi scordavo di dirle, che con tutto che l' amicizia ed aderenza di costoro di qui non sia troppo stabile, come si vede e si ha visto per tante prove ne' tempi passati, nondimeno è necessario coltivarla e trattenerla; perchè di questa sola nazione i Spagnuoli temono, poco curando l' armi de' soli Italiani, avendo eglino tanta autorità e forza in Italia. E però per forza è mestieri abbracciarla; e poichè entrato è il sospetto nelli Spagnuoli, e di Sua Altezza sono ingelositi, ragionevole cosa è

che muojano del male del quale temano, si come eglino a me molti hanno confessato di temere.

COPIA D'UNA LETTERA CHE DI SUA MANO LA REGINA MADRE SCRIVE ALL' AMBASCIATORE.

17 mai.

M. l'Ambasciatore, mando questo portore dal Gran Duca, per l' occasione che io vi dirò in questa di mia mano, che è per mettervi in considerazione quel ch' io ho pensato dipoi la partita del nostro secretario : cioè che li vostri padroni conoschino che in questa occasione di far un Papa[1], aiutando a esser il cardinal di Ferrara, che questo può riunire insieme tutti li Principi d'Italia, e nella nostra amicizia; che penso che, quando solamente si riunissin fra loro, che questo sarebbe un gran bene per tutti, e per assicurar un riposo alla Cristianità; ed, essendomi venuta questa considerazione, vel' ho voluto scrivere e pregarvi la faciate sapere a' vostri padroni; ancora che io ho dato carica a questo portore, che, in caso che il Gran Duca non voglia esser contro il cardinale di Ferrara, ma aiutarlo, afin che attenga la promessa che il suo nipote m' ha fatta, a suo nome, d' essere lor amico, che se ne vadi il nostro Ambasciatore a Roma, e che ne tiri una promessa di mano del cardinal di Ferrara, innanzi che sia assicurato di quello che averà promesso il Gran Duca, e che me la mandi per conservarla; perchè non lo voglio ingannar in modo nessuno; e vi prego ad assicurarnelo da mia parte. Farò fine pregando Dio avervi in sua guardia.

CATERINA.

Chenonceaux, 17 di maggio 1572.

23 mai.

La Regina mi fa sapere che io scriva al Gran Duca che, se da Ferrara si può assicurare, arà caro lo favorisca per Papa; altrimenti non

[1] Le pape Pie V était mort le 1er mai.

intende dirgliene nulla. Il nunzio fa gran pratiche per Farnese, ed offera l' unione di quella casa con la di Vostra Altezza; e la Regina dice che, se con tali pratiche di Papa Vostre Altezze potessino unire seco li Principi di Italia, che lei s' impiegherà e farà ogni officio per la reputazione e grandezza delli stati di Vostre Altezze, e che adesso non si deve perder tempo di accordare con l' Imperatore, massime che si ha una nuova citazione; e che lei ha salvato alle volte danari per servirsene a' tempi, e li hanno giovato più che ogni altra cosa; e, se non fa così Vostra Altezza per quietare quelli di Alemagna, che dove ha reputato il Gran Duca per principe savissimo sino a ora, per l' avvenire lo terrà per pazzo. Che questa parola ha voluto io usi, acciocchè Vostra Altezza conoschi il libero animo di lei; affirmando che, se vorrà spender, che Sua Maestà s' impiegherà, e ne spera qualche cosa di buono; altrimenti che non spera nulla, e non vede potercisi impiegare; e che fa intendere così liberamente il tutto, perchè vuole procedere così.

Al giugno si donò la catena; il quale con molta destrezza la ricusava, ma alla fine la prese, e mi disse che il conte Palatino era già in collera per il caso che avvenne di quello Alamanno di Siena, de' quali due si mandarono a Roma; e crede siano stati perseguitati; ma perchè la Regina ha mostro, e con la viva voce seco, e con li offizii che ha fatto l' Ammiraglio, che gli preme, egli si dispone a fare ogni a favore di Vostra Altezza, e che questo ha offerto a Sua Maestà; e che ora non lasserà, con l' occasione del Fregoso, se anderà in quelle parti come crede, di scrivere in modo, che quello signore a contemplazione della Regina ne piglierà la protezione particulare, e nella prima dieta di quelli principi, che sarà presto, ci si parlerà sopra, e si vedrà quello si potrà fare; non tenendo più conto di quello si era auto a male, che non si fussi fatto conto dell' Imperio; e che in tanto si può cercar modo che non si pregiudichi all' Imperio; e che quello è fatto sia fatto. Nel ragionar seco, sempre volsi parlar come cosa della Regina, e li mostrai che Sua Maestà ne teneva protezione, lo doveva fare, e premerli per il sangue, e per la devozione; e che il suo principe obbligava Sua Maestà, se faceva in quel negozio qualche segnalata dimostrazione; ed ancora arebbe co-

nosciuto dalli effetti che il Gran Duca, dove con onor suo avesse potuto, non li arebbe mancato di corrispondenza, talchè non li paresse avere impiegato tutto il suo favore per principe ingrato. Con il conte Lodovico non ho parlato, perchè se n' è partito molto secretamente per una impresa, che se le riuscisse sarà da fare assai in Fiandra, se non, sarà stata gran leggerezza; e questa sua partita ha messo in confusione il viaggio del Fregoso, poichè seco non si è potuto trattare altro delle cose di Fiandra. Con la prima occasione ne scriverò assai, e non cose vulgari; per ora, in fretta del corriero, dico che ci è da fare per tutti, e quello che prima farà sforzo ne arà meglio, perchè non è dubbio che il tempo fa disegnare sopra le sollevazioni fatte senza fondamento.

LXVII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

28-31 mai 1572.

Sommaire. — Frégose envoyé par le Roi au prince d'Orange et au comte palatin, pour les engager à respecter le territoire français, et à ne pas attaquer le roi d'Espagne. Entreprise des huguenots en Flandre; prise de Valenciennes. Négociation en Allemagne tendant à amener la reconnaissance du grand-duc; intervention active de la Reine mère. Animosité des conseillers du Roi Catholique contre Cosme I[er]; et jugements qu'ils portent sur sa conduite. Les jésuites se mêlent de politique. Ils accusent la Reine mère et le grand duc de se faire les fauteurs des hérétiques. Création du nouveau Pape. Nouvelle rechute du prince de Navarre. Valenciennes et Mons, surprises par les huguenots, retombent au pouvoir des Espagnols. Horreur qu'inspire le duc d'Albe aux Flamands.

28 mai.

Il Fregoso partì per Alemagna, con ordine di trovare il principe d' Orange, per dirgli, a nome di questo Re, che in modo nessuno facci passare esercito per Francia, a' danni di Fiandra e contro il Re di Spagna; che non li sarebbe comportato. Ed il detto Principe doveva cavare lettere per il conte Palatino, per farlo partecipe di questa resoluzione di questo Re; il quale dice non volere che con il mezzo suo il Re di Spagna sia danneggiato da costoro. Il detto Fregoso è ito sopra li

suoi cavalli a trovar prima il conte Lodovico, e poi si metterà in poste. Si sono rinovate le pratiche e trattati dell' anno passato in Fiandra; che allora non vi si attese, perchè questo Re non vuolse, a persuasione della Regina; oggi li ugonotti ed il conte Lodovico hanno fermentato tutte le pratiche vecchie. Il principe d' Orange attenderà a' Paesi Bassi, ed il conte a fare sollecitare questi della Fiandra alta. Si crede che questo Re sappi tutto, e che speri bene, potendosi sempre saltare con dire, come fà all' ambasciadore di Spagna, che questi hanno preso l' armi contro di lui, e che appena l' ha potuti far mettere a basso; e che, non avendo obbedienza, come si saperia fare altro? e, perchè si veda non è di sua voluntà, far fare ribelli, e confiscar beni a tutti quelli che vi anderanno, che saranno quattro a cinque capi, come M. de la Noue, genero dell' Ammiraglio, bravissimo uomo, M. Montgommery e Genlis. Al Re è promesso la sovranità di quelli paesi; il quale ci è inclinato; e però ci va gente assai, e armata molto. L' ambasciadore d' Inghilterra, con il quale ha desinato il Giugni, mi ha mandato a dire che il conte Lodovico, dopo la presa di Valenciennes, è passato avanti alla volta di Bruxelles con mille secento cavalli.

Sunto della lettera del Giugni al conte Palatino, che la copia è appresso di me :

Subito che arrivò il Giugni dall' Ammiraglio, il quale visitò a' xx, venne su in corte. Li dimandò se si era ricordato del negozio di Vostra Altezza, ed arrivato in corte, fece il medesimo la Regina. Ed all' uno ed all' altro rispose di non aver dimenticato cosa alcuna; anzi che, conoscendo il conte Palatino quanto sia a cuore questo negozio a Loro Maestà, che esso non mancherà, per tutte le vie che potrà, con l' Imperadore e con li altri Principi, di favorire questo titolo, o almeno di non opporsi, per compiacere a Sua Maestà; essendo ora il conte e la Regina avvertiti che in breve si farà una dieta, ed anco della morte del Papa. E, continuando nel medesimo desiderio, con il mandare il Fregoso per altri affari in Alemagna, la Regina li ha dato una lettera di credenza per il conte Palatino, con una instruzione di ricordare questo negozio, acciò lui in questa dieta imperiale voglia impie-

gare con l'Imperatore e con li Principi il suo gran credito per satisfare a queste Maestà; dichiarando questo suo animo con parole molto affettuose, e dicendo che la Regina aveva così gran desiderio che questo negozio avesse effetto per molti rispetti, che stimava questo per il più gran beneficio che in questo mondo lei potesse ricevere dal detto conte, il quale ella riconoscerà con segno di gratitudine in ogni occorrenza. Essendo poi il Fregoso spedito, e passando per Paris, ebbe commissione di venire a trovare il Giugni, acciò l'accompagnasse d'una lettera sua al conte prefato, raccomandandogli questi affari; e dicendo che si muove tanto più prontamente, e con buona conscienza, considerando alla persona ch'io so, allargandosi in lodarmi molto appresso lui; ed anco accennandoli la cortesia usatali della catena, ma con parole modeste, riservandosi di tutto alla presenza, e con accertarlo, che, al tempo di Pio Quarto, l'Imperatore ed il Re Cattolico acconsentirono a questà dignita del Gran Duca, e che questo li servisse per notizia, avendolo inteso da me, e desiderandone vedere quanto sia passato; il che non ardisce fare senza comandamento di Vostra Altezza, la quale si degni comandarmi di modo che devo tenerlo per farlo capace di tutto.

Se io avessi in pratica l'umore del Re di Spagna, così bene come ho quello di molti Principi, io crederei poter fare de' pronostici delle cose future, molto meglio che molti usano di pubblicare al mondo. Ma, perchè non ho quella contezza di lui come vorrei, se bene ho per inteso qualche cosa, che mi dà lume a quello di che le son per scrivere, non vuò entrare a parlare di lui al presente. Ma solamente le dirò quanto ho potuto scuoprire da due raggionamenti tenuti da tre suoi ministri principalissimi sopra le cose di Sua Altezza. E, per venir al fatto, non posso conoscere che alcun ministro del Re sia di buona volontà verso Sua Altezza; perciocchè, oltre al detraerle dei titoli, ed in ogni proposito nominarlo col solo nome proprio, hanno sempre in bocca che egli sia collegato segretamente con Francia, e che disegni, con aiuto di questo Re e della Regina Madre, che sua dicono essere, ingrandirsi davantaggio di quello che egli è. Perciocchè pubblicano aver visto andamenti da' ministri suoi, corrieri più dell'ordinario, visite, compli-

menti fatti, certi segni quando d'allegrezza e quando di dolore inusitati, secondo le cose che occorrevano; i quali hanno potuto generar sospetto non nelli Spagnuoli solamente, ma nelle menti de' più grossieri uomini del mondo; e che l'aver tenuto mano con gli ugonotti ed accordarli col Re nostro, sendo stata opera del Gran Duca, può ognuno vedere chiaramente di che sorte d'umore sia egli verso Spagna. Perchè, se bene pareva al Papa che egli fusse il più affezzionato uomo di tutti i Cattolici a Santa Chiesa (perchè con malie l'aveva guasto ed a così credere condotto), nondimeno, quando si fusse venuto a voler gastigar (dirò come dicono) la superbia sua, egli si saria aiutato non delli eretici solamente, ma d'infedeli eziandio, cosa che prevista da' ministri del Re di Spagna ed a lui intimata, non era ancora stata intieramente da Sua Maestà creduta; ma che però l'andava ruminando, e poneva ogni cura per chiarirsi del vero, acciocchè non leggiermente corresse a gastigare chi forse era innocente. Usando egli (per quanto dicono) sofferir molto tempo ogni incommodo ed ogni passione, prima che scoppiare e venire ad esecuzione che abbia seco violenza. Ma che, trovato il vero, e venendo a' fatti, era molto più deliberato e fiero che 'l padre, che non s'acquetava così tosto. Aggiunsero anche, che, con speranza che egli poteva aver dato alla Regina Madre, di aiutarla a far signore di qualche gran paese o stato d'importanza Monsignore, fratello del Re, e forse di Milano, aveva confermato l'amicizia di Francia molto bene; la quale sola era il contrapeso di Spagna, e l'antidoto ad ogni male che questa tentasse di farle. Questo ho io più volte raccolto dalle loro parole; e, quello che a me pare miracoloso, alcuni Gesuiti Spagnuoli non solamente hanno la medesima opinione, ma pare che consentino che contro di Sua Altezza per questa causa si possa mover guerra; perchè la confederazione porta seco commercio, ed il commercio con eretici è proibito. Vedete di grazia come questi uomini, col pretesto del zelo di Dio, si mescolino col maneggio delle cose seculari! Ben è vero che, come è falso che Sua Altezza abbia commercio con ugonotti, così, quando si venisse alla pruova, non si potria mostrare; ma con tutto ciò non lasciano di

parlare, e spiare molto meglio quello che si traffichi da' ministri del Gran Duca. E, per dire il mio parere, tutto questo viene da alcuni ecclesiastici Italiani e Francesi che qui sono, i quali parte impediti dalle promozioni al capello da Sua Altezza, parte nemici della fazione sua, e forse della Regina (la quale, per loro parere, del Gran Duca confida molto), per offender lei e lui di mortal piaga, publicanoli per fautori di eretici. Io scriverei più ampiamente il nome di coloro, se io non fussi certo che Vostra Altezza può averlo già buon tempo conosciuto; ed il scriverlo senza cifra ben difficile non mi pare molto utile a' casi miei. Veggo dunque che costoro hanno un mal animo verso di noi; e, se si lasciasse correre l' acqua al lor modo, non passeria molto tempo che in Toscana ci saria del fuoco, il quale potria, per giusta ira di Dio, bruciar coloro prima che acceso l' avessero. Ma, o che egli non lo voglia, o il Re non creda a tutte queste voci, o pure non li paia tempo a farlo, e si contenti della quiete che ora gode in Europa, avendo da far coi Mori e con Turchi, non possono godere del loro intento, ma solamente serbano dentro di sè una malevolenza degna più di gastigo che di vociferazione.

Or a questa nova creazione di Papa, che cosa pensa Vostra Altezza che detto abbino? La prima cosa che chiesero ad un uomo da bene fu, come si allegrava il Re e Regina di questo Papa moderno; e se il Duca di Fiorenza vi aveva lavorato con la sua alchimia a farlo fare? Altro di lui non hanno mai dimandato; anzi dissero, se bene è Bolognese, si farà divenir Fiorentino ad un tratto. E, per Dio, sono rimasti stupidi, quando udirono che in dieciotto ore fusse creato; dolendosi molto tacitamente, che con la prudenza, dirollo liberamente, vostra, sia stata posta una maschera sul viso a tutti i partiggiani di Spagna; che è stato come un baleno che col venir sparisce.

L' ammiraglio dice che bisogna il Re vada molto pensato; perchè, se queste cose di Fiandra riuscissero vane, si tirerebbe una guerra addosso presto e facilmente.

Il Principe di Navarra è ricaduto, ma non con pericolo della vita.

31 mai.

Il signor Fregoso ha trovato, nel volere andare a trovare il conte Lodovico, che Valenciennes, mentre che lui c' era, è stata forzata ritornare in mano delli Spagnuoli, per mancamento d' arme e alla gente ordinaria del paese e alla molta che vi compariva. La Noue, che vi era capo, se n' è ritirato a Mons dal conte Lodovico. Questa città fu ripresa da quattordici compagnie Spagnuole entrate per la citadella, che mai s' era rasa; ma da sessanta che erono, avanti il soccorso, avevono fatto una sortita, ed ammazzato due o tre capitani di conto dell' Ammiraglio. In Valenciennes hanno morte donne, putti e ogni sorte di gente, con spavento grandissimo; causato questo modo di fare dalla voluntà inestimabile che hanno mostro quei popoli d' uscire di sotto il governo del signor duca d' Alva, e per avere ricevuto tanto amorevolmente gli ugonotti.

Tutte lettere che gli ugonotti pigliono in Fiandra, le tengono, dicono essi, a devozione del Re di Spagna, ma fuor del governo del duca d' Alva, che non lo vogliono in modo alcuno.

LXVIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS ET AU SECRÉTAIRE CONCINI.

Juin 1572.

SOMMAIRE. — Retraite momentanée de la Reine mère à Monceaux. Crédit de Guadagni et du comte de Retz. La Reine retenue par une indisposition. Le nouveau Pape favorable à l'Espagne. Réconciliation apparente des Guise et des Châtillon. Maladie et mort de la reine de Navarre. Instances de l'Amiral pour être autorisé à faire la guerre en Flandre; défense du Roi. La Reine mère prête l'oreille à de mauvais conseils. Le Roi, dit-on, se prépare à faire acte d'autorité. Intrigues et menées du cardinal de Lorraine. Arrivée de Salviati, qui cause beaucoup d'ombrage au nonce, auquel il doit en effet succéder. Le comte de Retz tout dévoué à l'Espagne, très-hostile au grand-duc. L'Empereur, dit-on, a peu de temps à vivre; l'Impératrice s'appuie sur le Roi Catholique; elle voudrait le trône de Pologne pour son fils aîné; elle déclare que la possession de la Flandre par l'Espagne importe à la grandeur de la maison d'Autriche. Le Roi semble penser à faire rentrer le prince d'Orange en grâce avec le Roi Catholique.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

1er juin.

La Regina ha lasciato la corte per cinque o sei giorni per alcuni suoi affari particulari, e se n' è andata a Monceaux, con ordine che nessuno la vada a trovare.

Io sono in gran pena del modo di negoziare della Regina, poichè si fida interamente del Guadagni, e lui è tutto, e fa professione di dependere dal conte de Retz. Però io ci vo destro, se bene lo conosco sin qui per fedele e uomo da bene.

La Regina Madre ha revocato il viaggio.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

10 juin.

Indisposizione della Regina Madre, per troppo moto e cibo. L' ambasciatore ne ha udienza breve, con ordine di presentarsi al Re, e parlargli della creazione del Papa. Il Re gli dice : « Se il Papa è amico al « Gran Duca, noi averemo la dispensa per mia sorella. » Replicai che

questo era difficile a ogni papa, ma che il Gran Duca ci farebbe ogn officio.

Intendo che la Regina Madre, come m' arà dato audienza, potrebbe risolversi a mandar uno a Roma al Papa, e questi passar per Firenze dalle Vostre Altezze.

Sono comparsi in corte i Guisi e li Châtillon, e ambedue hanno acconsentito all' accordo che si fece a Moulins nel 1565. Il Re se ne è rallegrato moltissimo, e vuole sotto pene gravissime non si faccia più menzione delle cose passate.

La Regina di Navarra è tanto peggiorata, che i medici le danno vita per poche ore; e, mentre scrivevo, intendo che è morta; che fa stare di malavoglia l' Ammiraglio; e si va discorrendo se il Principe si lasserà governare dal Re o da altri.

Dopo lo scritto di sopra, sono avvertito che l' Ammiraglio fa ogni cosa per aver licenza di montare a cavallo per Fiandra; ma Sua Maestà non ne vuole intender nulla. Se disubbidirà, soccorrerà per certo il conte Lodovico; se non, fra due mesi si tiene per securo il duca d' Alva finirà tutto; ma è pericolo non disubbidisca, perchè temono questi della religione loro riformata, che, quando il Re Cattolico abbia quietato quei rumori, faccia ogni suo potere di castigarli, stando in dubbio se questo Re lascerà fare; poichè adesso dice che, se disubbidiscono, facciali il Re Cattolico quel li piace, e che egli non ha potuto raffrenarli nel suo Regno, non che sia obbedito fuore, e che bisogna si vada accomodando le cose sue a poco a poco.

Madama, sorella del Re, di già in abito di corruccio, è stata in questa città a visitare Madama Caterina, figlia della Regina di Navarra, e sua cognata, per consolarla; e si crede questa figlia sarà ritirata in corte. Il cardinale Bourbon e l' Ammiraglio sono gli esecutori testamentarii.

Gravi sospetti si hanno che il Re di Spagna sia irato con Francia e con Toscana. La Regina Madre lo crede, e se ne preoccupa.

A CONCINI.

10 juin.

Io non sono tranquillo sul conto delle trame che si tessono in Francia, alla corte, contro il Gran Duca; credo che la Regina Madre vacilli, perchè presta orecchio ai tristi consiglieri.

Le notizie di questo paese non sono da sprezzarsi; perchè tra qualche tempo si discorre che questō Re voglia mostrarsi vivo e potente, essendo di buonissima memoria e di molto cuore.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

24 juin.

L'Ammiraglio di Francia si trova qui in Paris, malato, nè lassa con tutto ciò procurare, come ha fatto sempre, che il Re pigli questa impresa di Fiandra; ed ultimamente, alla presenza di Monsignore, disse a Sua Maestà che bisognava per forza venissi seco all'individuo, con assicurare la Maestà Sua che, se non aiutava questi maneggi, necessariamente avrebbe guerra nel suo regno; perchè il Re di Spagna si saria volsuto vendicare contro di loro con il mezzo di Sua Maestà, e che per forza si saria venuto di nuovo a pigliar l'arme in Francia. E con tutto questo non si è ancora presa alcuna resoluzione, ma si sta in dubbio d'ogni cosa, se bene la Regina Madre dice pubblicamente che mai il Re, suo figliuolo, non farà contro la Maestà Cattolica, e che non vuole essere imbarcata a buon mercato. E, quando a loro non succeda rilevato soccorso di quà, si risolveranno questi ugonotti a disimpegnare quelli che sono particularmente in Mons, in ogni caso di necessità; ma vogliono bene la cosa duri più che può, sperando che il tempo facci nascere diversa resoluzione.

Si discorre che il cardinale di Lorena sia in Roma per far mescolare delle carte; e dicesi consiglierà si diverti alle cose di Fiandra, o con muovere in qualche parte d'Italia, o forse in Francia, contro gli ugonotti. Mi ha detto Sua Maestà, che è bene tenere li occhi addosso al cardinale di Lorena, e che io ne avvisi Vostra Altezza ed il cardinale,

mio signore, poichè, sendo di natura travagliante, bisogna pensi a qualcosa.

Il principe di Navarra si trova bene, e sarà in corte alli VIII del futuro, dovendo essere adesso a Vendôme, in casa sua; venendo, si può credere sia più presto per fare le nozze che per pigliar ordine di tornare indietro con il marescial de Cossé, e romper verso Navarra, siccome il vulgaccio diceva; con soggiungere che Monsignore, il duca di Nevers e quello de Guise venivono alla volta d'Italia; e M. il Duca, il duca de Longueville ed il marescial Damville rompevono verso Piccardia.

26 juin.

Li ugonotti di quà non cessano di far ogni sforzo per cavar resoluzione dal Re, acciò si dichiari, o che secretamente li presti aiuto; e, se bene si crede che Sua Maestà non li abbi a consolare, per la sua buona voluntà e per li officii che son fatti, nondimeno si può anco dubitare della disubbidienza in questo come in molte altre cose; massime non avendo bisogno, secondo dicono, che secento cavalli e di due mila fanti, per effettuar qualche altro lor disegno; sperando, se le cose succedon bene, d'aver ben fatto; quando altrimenti, nel perdono; più presto che dar occasione si piglino l'arme in questo regno nello stato che si trova; crescendoli l'animo per la speranza che hanno in questo bottino fatto, con il quale il principe d'Orange potrà far la levata sicuramente di quattro mila cavalli e di fanteria; il quale non s'intende marci ancora. E d'Anvers scrivono che, se si dà un poco di tempo al duca d'Alva, che accommoderà tutto.

La Regina, per persuader al nunzio che il Re non vogli convenire con questi ugonotti, gli ne fa fede con il bisognar guardarsi da loro, poichè hanno voluto impadronirsi d'una piazza in Picardia, detta Péronne.

Gelosie del nunzio pontificio[1] per l'arrivo di M. Salviati, nel quale teme un successore. Anche l'ambasciatore Veneto si maraviglia che

[1] Ce nonce, dont l'ambassadeur florentin se plaint dans la plupart de ses dépêches, était Michel Turriani, évêque de Ceneda, et plus tard cardinal.

non sia levato il nunzio per li suoi brutti portamenti e per il poco rispetto col quale parla dei principi. La Regina Madre ha detto che il Salviati le saria stato carissimo come nunzio.

L'ambasciatore d'Inghilterra mi fa sapere che il maggior nimico che abbia il Gran Duca alla corte di Francia è il conte de Retz, il quale dice essere obbligato al Re di Spagna ed intrigato con i Guisi.

Non si spera nella lunga vita dell'Imperatore; e forse non vivrà un anno; e l'Imperatrice fonda tutte le sue speranze nella Maestà Cattolica, e fa ogni opera, mancando il Re di Polonia, che quel regno venga in mano del primo figliuolo di Sua Maestà Cesarea; e dice che la grandezza di Casa d'Austria dipende dalla conservazione della Fiandra, la quale bisogna avvertire che non venga in mano de' protestanti, così per la Religione Cattolica che si perderebbe, come per il rispetto detto.

Un gran bottino fu fatto dagli ugonotti sulla flotta di Portogallo, per due milioni d'oro di mercanzie pare per tradimento dei piloti.

Il Re ha detto, che il conte Lodovico ha le piazze in sua mano, e ne può far quello che gli piace; e che, se il Re di Spagna per voluntà o per necessità volesse reintegrare il principe d'Orange nella sua grazia e nei beni, si potrebbe fare, e che avesse convenuto seco resterebbe in bianco, con essersi scoperto. Ciò parrebbe significare, che, quando le terre prese fossero in potere di Sua Maestà Cristianissima, potrebbe pensare a quietare il Re Cattolico, e consolare quei popoli.

LXIX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS ET AU SECRÉTAIRE CONCINI.

Paris, 4-7 juillet 1572.

Sommaire. — Somme d'argent considérable prêtée par le grand-duc au duc d'Albe. Embarras que la nouvelle de ce fait cause à l'ambassadeur; mécontentement de la Reine mère; irritation des protestants, qui conseillent vivement au Roi de porter la guerre en Flandre. Le grand-duc ne peut plus compter ni sur l'Angleterre, ni sur les princes allemands, ni sur les huguenots de France; propos de l'amiral. Petrucci ne rencontre plus un seul visage ami. On attend le roi de Navarre et le prince de Condé. Entretien secret et détaillé avec la Reine mère; véritables motifs de son ressentiment.

A CONCINI.

4 juillet.

Qui si è sparsa voce, che voi altri segretari avete servito di denari il duca d'Alva sino alla somma di trecento, altri dicono ottocento mila scudi, e che con questi egli si è mantenuto in piedi contro i disegni de' ribelli fuorusciti; cosa che, come a molti spiace, a me sommamente a dato noia, veggendo che i vostri avversarii cercano di porvi in diffidenza con queste Maestà, e farvi tener per uomini non prudenti, ma vantaggiosi e di doppio cuore, siccome con altre mie mi riccordo averne scritto; ed in questo punto mi vien detto, che la Regina Cristianissima Madre si prometteva per lo innanzi da voi aiuto di denari e di gente, in ogni impresa del Re Cristianissimo e di Monsignore, suoi figliuoli; ma che ora può essere chiara che avete trattato per voi, e, come molto interressati, negoziato seco per farvi stimare dal Re Filippo, non per servirli vivamente come si mostrava. Ecco gran malatie delli uomini. Qui poi si disputa, se si ha da mover guerra in Fiandra, o nò. Molti la gridano e la vorriano; ma il Re e la Regina non vogliono, perchè già sono stracchi di tamburri e di trombe, e mal si può menar coda senza panni; oltre che non pare loro giustizia, se bene gli ugonotti soli sono quelli che ciò consigliano.

Espettiamo di dì in dì Navarra e Condé, per concludere le nozze, le quali si faranno assai umilmente; ed in fatti sarà una pace di Marcone.

È arrivato qui il Gianella, servidore del duca di Ferrara. Non può se non darci disturbo; metterò in ordine i bracchi, per spiare quello che si tratterà.

À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

7 juillet.

Si spedisce questo corriero espresso in tutta diligenza, perchè pare al vescovo di Mâcon non si possa far dimeno, ed il Salviati dice che è il debito mio far sapere a Vostra Altezza subito l'afflizion della Regina Madre; e che io non guardi di non l'aver trovata più alterata, di quel che ho fatto nell' audienza, della quale dò conto nel inserto che vien con questa, perchè sa essere afflittissima, e che, volendosela mantenere, bisogna darli qualche satisfazione in tenerne conto. E, quando non servisse mai ad altro questa spedizione, sarà di contento non piccolo alla Maestà Sua, parendoli io tenga conto di quel m'ha detto, e m' assicura che ci vorrà del buono a rimpiastrare questo fatto, ma che alla fine si farà. Io so che, molti giorni sono, Sua Maestà tenne proposito, che s'assicurava non mancherebbe da Vostra Altezza di prestar denari al duca d'Alva, e che non si averà considerazione di far tutto alla scoperta, e dar gelosia, e mal contentare il Re, suo figliuolo, con tenerne poco conto, e non li participar nulla, procedendo nelle cose di quà di maniera per non dar gelosia ad altri; che mostra poco curarsi di questa Corona; e lo conosce molto bene per più particulari, come per il ragionamento avuto con il gran commendatore, per il modo ha tenuto il signor Chiappino, e per non aver volsuto che il cardinale, mio signore, riceva l'amorevolezza di quella entrata che se le dava, con altri particulari; ma che spera che Dio l'aiuterà in questo stato, come ha fatto anco, quando avea gli figli, poichè essendosi condotta fin qui con l'autorità che ha; ma che gl' incresce bene, avendo voluto la grandezza e mantenimento della casa sua, e lassarla amorevolmente a questa Corona, non poter farlo; dolendosi sopra modo, che il Re e li altri suoi figli, con il suo mezzo e con la lor buona voluntà ed amore-

voli dimostrazioni, non si possino promettere di nessuno de' suoi in cosa alcuna che vaglia; e così rompersi tutti li suoi disegni, li quali sperava colorire con grandezza e dignità del Gran Duca, per la quiete di queste due Corone di Francia e Spagna particularmente.

In questi rumori dell' imprestito, l' ambasciador d' Inghilterra mi ha mandato a dire, che, se questa nuova è vera, che Vostra Altezza arà mostro esser buon parente al duca d' Alva, ma che li principi d' Alemagna conosceranno molto bene, che senza questa provisione il duca d' Alva non poteva così presto far la levata de' reitri che farà; e che, essendo tanto a lor prejudizio, convertiranno in odio ogni buona disposizione che cominciavano avere verso Vostra Altezza per li buoni mezzi che s' erano trovati. Risposi che non sapevo nulla; ma, quando fusse, che non si può dir mal fatto, non avendo occasione sin a ora di non servirlo; con soggiugnere che dovea essere più sicurtà che sborso di danari, e che di quà se n' erano prestati in contanti; e che non si vede sieno nemici questi due Re. Bisogna preghi Dio, quando sono così assalito da cose nuove, che mi spiri a non errare nel rispondere, ed intanto non lassar di far il servizio suo. Ed in questo particulare dello imprestito, so che l' Ammiraglio ha detto: « Vedete quel abbiamo fatto « per quei principi, che gl' abbiamo levato una guerra da dosso con « offerirli ogni nostro potere; e la poca riconoscenza che ne abbiamo, « che non basta il non aiutarli, che ci disaiuta. Il Palatino di Sassonia « e li altri principi, che, a nostra contemplazione, s' erano non solo riti- « rati dalla lor prima opinione contro li, ma ne davano speranza di « bene, ora doveranno fare il peggio. E noi possiamo far giudicio, che « la resoluzione della Regina Madre di non romper con Spagna sia con- « sigliata da loro. »

Io sento che, se fusse possibile, si desidera sicurare il Re Cattolico, assicurarsi queste Maestà, ed includerci questi ugonotti per quietar tutto; massime perchè il Re li avesse concesso qualche motivo, ed ora se ne ritira, forse per stabilirsi, godendo il beneficio del tempo per qualche spazio. E, quando presto segua, sendo mal satisfatti queste Maestà, e li principi d' Alemagna peggio, con la collera in che sono questi della re-

ligione, si fa giudizio che non venga qualche trabocco contro Vostra Altezza. Discorrendo questo con M. Salviati, trovo che sta perplesso nel sperare per loro di quà, perchè da Sua Santità non ha commissione alcuna; e, come lor servitore, non sa se questa scoperta, senza renderne conto di quà, è fatta per valersene con Spagna, per mostrar di non confidar di quà; ma mi ha soggiunto : «Dio volesse che fussi abbas«tanza per riguardar la confidenza del Re Cattolico! E vi dirò ancora «che possono far il fatto loro, ma tener conto di questa Regina; altri«menti, non essendo amati da alcuno, la potrebbono un giorno far «male.» E mi mostra che la Regina, sì come so per più strade, tiene per certo che il Papa sia Spagnuolo, e pochissimo amico di Vostra Altezza, nè obbligatoli per questa sua creazione. Confida bene fra poco tempo questo signore, con il vero sempre in mano, guadagnarsi Sua Maestà e poter fare molti officii; e li pare che le Vostre Altezze non abbino le cose loro sicure in parte alcuna. Ed io, essendo così, temerei non si cavasse da questo Re in collera un «sì» facilmente, perchè li pare, ed io lo so, che le Vostre Altezze li siano obbligati; ed, essendoli mostro quanto sia grande, e poi ne sia tenuto poco conto, facilmente concorrerebbe a qualche cosa.

Ho voluto secretamente tastare Téligny, e l'ho fatto visitare dall'Albertano, il quale n'ha cavato, che questa dimostrazione di danari prestati questi della religione l'hanno sentita malissimo volentieri, aggiuntoci massime che non ne hanno Vostre Altezze dato conto alcuno alla Regina Madre, nè tenuto conto di lei; e se lo passò seccamente, fuori dell'ordinario suo.

Mandai il medesimo dall'ambasciatore della Regina d'Inghilterra, per accertarmi come pigliava questa azione; e li fu risposto che questo imprestito, con l'aggiunta della causa per la venuta del Salviati, ha di maniera acceso l'animo di tutti quelli della religione contro il servizio di Vostre Altezze, che m'accorgerò per l'avvenire, e chi ci verrà, come saremo trattati da loro; e che, se fussi me, vorrebbe la licenza in tutti i modi, giudicando loro che sino a qui Vostre Altezze tutto quello che hanno fatto dalle bande di quà sia stato per dar pasto e fare il

fatto loro con Spagna; ma che dal fine conosceranno Vostre Altezze quanto restino ingannate dal Re Cattolico, il quale sa certissimo portarli mala voluntà, la quale non è stata effettuata per avere auto sua Maestà Cattolica a pensare in altro. Si corrucciò grandemente del ritorno d'un gentiluomo Inghilese, che, sendo capitato a Livorno con una nave, afferma che, ad istanza dell' ambasciatore Cattolico residente in Genova, Vostra Altezza gliel'ha fatta ritenere, come se quel porto non fussi libero dell' Altezza Vostra, ma obbligato al Re di Spagna; per il che sarà forzato, quel che vale sei mila scudi, lassarlo per tre mila.

M. de La Chapelle m' ha confermo che questi della Religione sono in grandissima collera, e m' ha detto che, se si potesse o guastare il partito o fare qualche dimostrazione di quà, che li parrebbe a proposito, perchè non si può inghiottire che si tenga tanto poco conto di queste Maestà. Ed il conte di Gaiazzo, dicendomi che l' illustrissimo signore Giulio de' Medici gli ha scritto che ha baciato le mani a Vostra Altezza, e la buona voluntà sua in la risposta, mi ha fatto molte offerte; e, dopo avermi detto che è stata trovata molto male questa azione dell' imprestito senza farne saper nulla di quà, mi mostra che bisogna avvertire non si perda quel che di quà s' è guadagnato, e che bisogna starci vigilante, e che dove occorra cosa alcuna, lo mandi a chiamare.

Io so di luogo assai riposto, che l' ambasciatore di Francia, residente a Roma, ha scritto qui sinistramente del vescovo Salviati; e, per farlo diffidente, dice averlo fatto osservare assai, ed aver trovato dove egli travagliava di notte, descrivendolo al mio parere per molto Spagnuolo. Resto confuso spesso; anzi dico che, come si vegga ritirare la Regina, conosco non aver dove voltarmi per trovare amico alcuno.

Domane sarà quà il Re di Navarra, incontrato dal duca de Montpensier, dal cardinale de Bourbon, dal duca de Nevers, dal Ammiraglio e da moltri altri. Vi sarà il principe de Condé con comitiva grandissima; sarà ricevuto qui in Paris, dove torna la corte questa sera, e si faranno le nozze fra pochi giorni assai senza strepito di feste, per la morte della Regina di Navarra. E Condé anche lui sposa la marchesa

d'Iles, sorella di Madama de Guise e di Madama de Nevers; e dopo il parto della Regina Cristianissima si faranno gli trionfi regii.

Io mi trovo intrigato, non sapendo come mi abbi a governare in visitare il Re di Navarra e Madama, sua consorte; parendomi far poco conto e di loro e di queste Maestà non lo facendo, e facendolo poter dispiacere al Papa.

[1] Per le voci sparse e umori gagliardissimi che vedrà Vostra Altezza nella lettera, io mi risolsi andare dalla Regina, poichè mi fu certificato dal Salviati e dal vescovo di Mâcon della mala satisfazione della Maestà Sua verso Vostra Altezza; e, nel rimostrarli che questo romore non correva ad altro fine che per levare la confidenza che Sua Maestà aveva con Vostra Altezza, e per far prejudicio all' una e l' altra, con levare all' una l' autorità che ha appresso la Serenissima Casa, ed all' altra la protezione che questa Corona tiene di lei : mi rispose che molti officii sono stati fatti seco veramente, ma che ha replicato non conoscere essere stato male alcuno che il Re di Spagna venga servito in danari ed in ogni altra cosa da Vostra Altezza; che non fa contro il Re, suo figlio, a servire il Re di Spagna, essendo amico. Ma mi disse : « Con « voi non posso dire altrimenti, se non che resto malissimo satisfatta, « perchè vedo fa poco conto del Re e di me; e, quando non volessi far « conto del Mio Re, con lo scordarsi le dimostrazioni amorevoli fatteli « solo per la grandezza sua, so deve tener conto della Regina Madre; « perchè ho auto animo di fare ed ho fatto per il Gran Duca quanto voi « sapete. E vi ho detto più volte che non guardi a' danari, e s'accomodi « coll' Imperatore e con Spagna; e non è il caso de' danari che mi al- « tera, ma il vedere che non tiene conto di me; poichè bastava solo che « mi facesse dire qualcosa di questo fatto. »

A quello che io conosco, non è questa sola la causa della mala satisfazione di Sua Maestà; ma l' avere inteso che Vostra Altezza, dopo l' avere accordato l' imprestito de' danari, ha fatto spedizione al signor don Giovanni, concernente di sua opinione e consiglio una impresa

[1] Toute la fin de cette dépêche était en chiffre.

contra questa Corona, per divertire ed aiutare le cose di Fiandra; ed intendo che la Regina fa ogni opera per accertarsi di questo; e, quando sia vera, si risolve a non si potere più promettere in cosa alcuna di Vostra Altezza, nè impiegarsi mai più in nulla per suo servizio. Questo mi è stato confidato di maniera che, quando di quà si sentisse che Vostra Altezza l' avessi saputo, io sarei minato.

Mi soggiunse la Regina, che non vorrebbe che questa sua mala satisfazione fusse nota al Re di Spagna per via quà del suo ambasciatore, perchè da questo argomenterebbe che il Re ed ella non fussino di buona voluntà verso di lui; e che per questo non vuole scrivere a Vostra Altezza, avendomi comandato ch' io non manchi di farlo amplamente. Vorrebbe la Regina ch' io facessi un viaggio in diligenza sin costà per portare quello che volessi scrivere, e certificarsi della voluntà di Vostra Altezza. Li ho risposto che non lo faria senza espressa commissione di Vostra Altezza; ed io conosco le gelosie che si potriano dare col mio andare e venire; però li metto in considerazione, che, col mandarmi il successore, potrei io satisfare a Sua Maestà in portarli quanto mi comanderà; e, se bene mi disse che era necessario io stessi quà, voglio credere sia stato più per farmi favore che per altro rispetto. Io ho penetrato che queste Maestà sono avvisate che lo imprestito de' danari fatto da Vostra Altezza fu consultato in Roma da Granvelle e da un altro ministro cattolico, non nominato, per non ne avere cognizione; e fu fatto per il dubbio che avevano che Vostra Altezza fomentassi la guerra di Fiandra, con prestar danari a' ugonotti; e, con il cavar danari da lei, dicevono che si certificherebbono se questo fussi vero, o che si farebbe la guerra per tutti e due alle spese di Vostra Altezza; perchè, dopo l' aver cominciato a prestar danari al Re di Spagna, li saria bisognato seguire l'ambasciatore della Regina d' Inghilterra. Nel ragionamento auto con l' Albertano, che lo vedrà Vostra Altezza disteso nella lettera, mi fece dire dal medesimo che mi assicurava che li maggiori nemici di Vostra Altezza erano la Imperatrice ed il duca di Savoia, il quale sapeva essere il maggiore simulatore del mondo.

Io credo che l' Ammiraglio abbi notizia dell' uomo che dicono che

Vostra Altezza ha spedito al signor Don Giovanni. Penso ancora che il Salviati di tutti questi maneggi e male satisfazioni ne dia notizia a Sua Santità; ed io non piglio a bene che già parecchi mesi queste Maestà non scrivono a Vostra Altezza.

LXX.

ANONYME [1] AU SECRÉTAIRE CONCINI.

Paris, 12-19 juillet 1572.

SOMMAIRE. — Le grand-duc passe pour être tout espagnol, après avoir passé pour être tout français. On voudrait l'engager de plus en plus dans ce nouveau parti, afin de lui enlever entièrement l'appui de la France et de le mettre à la discrétion du Roi Catholique. L'Empereur enjoint à sa fille, la jeune reine de France, de refuser toujours à Cosme le titre de grand-duc. Dédain affecté et rancunes du parti espagnol à l'égard de la Toscane. Depuis le prêt fait par le grand-duc au duc d'Albe, les jugements les plus divers circulent à la cour de France.

12 juillet.

Per essersi sentito stranamente in questa corte la prestanza delli dugento mila scudi al duca d' Alva, non posso mancare di avvisare Vostra Signoria, atteso ch' io odo quello che ad altri è celato, e l' odo da persone intrinseche e familiari di quelli a chi il male preme. Perciò che non si nota solamente la prestanza (poichè per legge delli Stati, ciascuno ha da fare il fatto suo), ma la troppo cauta maniera del negoziare e vivere con disegno, avendo fatto il dolce ed il sviscerato nelle vostre necessità e sospetti per il tempo passato, ora mò; per dare un colpo alla botte e l' altro al cerchio, avete voluto contentare Spagna, per levarvi da dosso il sospetto che l' era entrato nell' animo che fuste non pur Francesi, ma poco meno che ugonotti. Cosa che, ben pesata da' ministri di quella, hanno (a confusione di coloro che Francesi vi hanno sempre voluto tenere) sparso voce che voi siete veri Spagnuoli; e che per vostro interesse particolare, avete in certi tempi fatto del Francese, ma che il mondo non conosceva bene l' artificio col quale

[1] Le chevalier Cavriana.

lavoravate. Onde mi disse ieri colui, del quale per altre mie vi scrissi : « Che vi pare, Tommaso? Gli ugonotti, che si forzavano far « credere al mondo che Fiorenza fussi loro amico, ora son chiariti, « poichè ha prestato grossissima somma di danari al duca d'Alva per « far loro guerra; e di vero ha ben fatto, perocchè con questo atto « viene a scemare la diffidenza, nella quale il Re di Spagna poteva es- « sere entrato di lui, per certi maneggi che i ministri di quello ave- « vano auto con gli ugonotti. Ma quest'atto solo ancora non è baste- « vole a farsi tenere Spagnuolo e servidore di cuore del Re Filippo. « Bisogna fare qualche altra cosa insieme, perchè del tutto si gli levi « dell'animo quella gelosia che l'avea cominciato ad occupare; e lo « farà di certo, secondo le occasioni che se li appresenteranno, per- « chè non ha al mondo cosa alcuna che non la riconosca dalla larga « mano di Carlo V e da Filippo. » Questo medesimo ha detto in più luoghi, non per amor che ci porti nè per vostra riputazione, ma per mettervi in diffidenza con questa Corona, acciò che privato affatto della buona voluntà dell'uno, ed in sospetto proposto dell'altro, non abbiate nelle vostre necessità alcun aiuto o supporto fermo e stabile. Onde io, che conosco gli andamenti di costoro, poco credo alle loro apparenti dimostrazioni. La qual cosa mi pare che meritasse essere intesa da Vostra Signoria. Vostra Signoria è tanto savia, ed ha governato così longo tempo prudentemente i regni, e, quello che è più, gli umori de' Re diversi, che saprà andare pian piano, trovando il fondo ed il guado, per uscire a quel fine che s'è proposto.

In ultimo mi conviene dirle, che non ha molto che Cesare scrisse alla Regina, sua figliuola, assai più caldamente che non si crede, che non desse il titolo del Gran Duca a Sua Altezza.

19 juillet.

E pur ieri parlai col ministro di quel gran signore; il quale mostra di avere opinione un poco migliore di voi altri che non ha avuto sin a ora, visto che non siete di tutto Francesi come si sospettò molto tempo da lui, per la nuova prestanza delli trecento mila. E, tenendo più lungo proposito, passò tant'oltre a dirmi : « Che Filippo teneva in

mano alcune fortezze di Toscana, con le quali bridava i sfrenati ed abbassava i superbi. Perocchè, se li fussi venuto volontà di movervi le armi contro, come avevate creduto che aveva in animo di fare, senza molta briga saria entrato in Toscana. Ma questo poco m' importa, perciò che altro maggior dolore ce sta nascosto nel petto, ed è che voi siate stati autori e più che persuasori e consiglieri di questo novo romore Fiammingho, quando impauriti dell' armata di mare e di terra del Re Cattolico, con le voci che andavano intorno della restituzione di Siena, voltaste il mal tempo altrove; il quale non potè per allora fare alcun male, poichè ogni forza li mancava. » Io cavo questo da certe sue parole, mezzo tra denti e mezzo fuori; ma non le vuole scoprire. Ed io li ho risposto sapere di buon luogo, che tanto ha che voi consigliate guerra ora, nè la consigliaste mai in questa forma, che avete fatto opera con quella amicizia e parentela che avete con la Regina, perchè conservi inviolabile il nodo della consanguinità col Re di Spagna; dicendole, coll' esempio di tanti fuorusciti Alemanni ed Italiani, che ora vanno mendicando il pane a questa corte ed a quell' altra, che non si può credere alcuna grande impresa o onorata riuscita di questi altri moderni Fiamminghi, e che però conservasse il suo coll' amicizia di Spagna, senza porlo a rischio per vane persuasioni altrui. A questo sorrise e mi disse : « *Tirar la pietra e scondere il braccio, quæ* « *pars est?* Basta; di voi ci contentiamo al presente, ma bisognerà far « altro di più momento, si come il tempo porterà. » Io non vorrei che questo rumore andasse più innanzi, acciocchè più innanzi non entrasse il sospetto di voi altri, che consigliato l' aveste; ma per ragione di stato, lo debbo desiderare, perchè garbuglio fa per noi. Perciocchè, rompendosi la testa costoro, ci lascieranno in pace; e potria venire tal necessità, se la festa dura, che Portercole ed Orbitello con ciò che c' è ci saria renduto. Il Turco anche farà meglio il fatto suo, perchè non si può far longo tempo guerra in Levante e Ponente, massime dubitandosi ch' i Veniziani si accomoderanno seco con ogni onorevole condizione. E però, come uomo, desidero che vada innanzi il negozio, tutto che costoro sieno molto debili de' danari, la qual ragione sola potria

far cessare il ballo. Il ministro vostro arà scritto quanto li dissi di que' particulari che avevo udito con la venuta del secretario dell' ambasciatore regio in Constantinopoli, e però non replico.

Madama de Nemours è qui; lavora da valente, e ci fa testa. In fatti vuò dire il vero; ci sono alcune donne che valgono per molti uomini. Quando è il tempo, c' è chi ci fa tenere Spagnuoli dalla Regina, e Francesi da certi altri, che non saria bisogno. E mi sono trovato in alcuni luoghi, dove ho udito cose che mi hanno dato gran pena; alle quali ho risposto, dicendo che noi non sappiamo il modo di governar li Stati, onde giudichiamo bene spesso erroneamente le azioni de' grandi. Basta che si battono quanto più possono. Conviene intrattenersi con ogni studio quelli fedeli e devoti che qui c' avete.

Il Re, ancorchè sia marziale, non vuole però guerra col cognato; ma le sospizioni, le comodità, i consigli altieri e il tempo fanno variar pensiero.

LXXI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 15-31 juillet 1572.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Renforts considérables envoyés, dit-on, contre l'ordre du Roi, par les huguenots français au prince d'Orange. Arrivée du roi de Navarre; le mariage aura lieu dans le cours du mois d'août. Menées du cardinal de Lorraine. Alliance plus étroite de la France avec le Turc. Négociation secrète de la Reine mère, par l'entremise du comte de Retz et de Salviati, pour se rapprocher de l'Espagne et des Guise, au moyen du mariage du duc d'Anjou; soupçons que ces intrigues inspirent aux huguenots. Projet de la Reine mère de confier une mission secrète à l'ambassadeur. Genlis et quarante huguenots français sont faits prisonniers à Mons; le roi de France peut être compromis dans cette affaire. Démarche de l'Amiral pour sauver la vie de ces prisonniers.

15 juillet.

Qui si tiene per certo che quattro mila soldati Francesi, chiamati disubbidienti del Re, siano andati a fare spalla al Principe d' Orange, che dicono venire in buona diligenza con sei mila cavalli e un buon nu-

mero di fanteria; e forse da altra parte se ne partirà per Mons qualche numero, per satisfare al conte Lodovico che li domanda a questi ugonotti.

Arrivò il Re di Navarra e Condé, incontrato, oltre alli principi, da Monsignore ancora sino ne' borghi; e si pensa le nozze anderanno a agosto, per essersi mandato a chiamare il duca di Lorena e Madama, sua moglie; che per aver quel duca a pensare ne' suoi paesi, si sta in dubbio se accetterà l'invito.

16 juillet.

Di quà si desidera aver qualche nuova dell' azioni del cardinale di Lorena, essendo io accennato da Roma che si rimena assai.

Sono pratiche o sospetti di pratiche di Francia col Turco ai danni di Spagna; di che l'ambasciatore di Spagna si lagna col Re.

23 juillet.

Sono avvertito che la Regina tratta qualche negozio di più stretta amicizia e congiunzione con parentado per Monsignore, per mezzo qui del conte de Retz e del Salviati; che il primo ne da' conto a Lorena in Roma, e l'altro a Sua Santità. E m'è stato promesso che saperò l'intero del negozio, del quale darò subito conto, avvertendo frattanto Vostra Altezza di questo, e di più che li ugonotti sanno tutto; ed, andando questa pratica a effetto, si corre risico non si ripiglino l'arme in questo regno o negoziar qualche sicurezza loro, tanta gelosia ne pigliono. E, se io non fusse in qualche diffidenza, la quale con ogni diligenza m'ingegno levare, averei saputo più innanzi e scrittone a Vostra Altezza. È possibile che Madama de Nemours sia consapevole di questo negozio, perchè travaglia assai, ed a ore straordinarie, con la Regina Madre; ed il duca de Guise, suo figlio, spedì un corriero, pochi giorni sono, a Roma al cardinale, suo zio, se bene mostra questa dama negoziare precedenze per amore di queste nozze, dicendo esser contenta che il marchese di Mayenne, suo figlio, sia ito alla guerra, per fuggire le indegnità di quà, e che saria anco più contenta che ancora M. de Guise ci fusse andato in questa occasione.

In un ragionamento che ha avuto ultimamente il Fregoso con la Regina Madre, come suol fare spesso, gli venne Sua Maestà a dire che mi voleva mandare in Italia per qualche negozio importante; e, referendomelo, io li replicai quel che ho scritto a Vostra Altezza, che non è bene in questi tempi far simili dimostrazioni; ma si bene, con venir quà il mio successore, io potrei andarmene ed obbedirla; e così si fuggirebbono le apparenze.

Questi consiglieri hanno oggi tenuto parlamento per il riscatto di quaranta gentiluomini, che sono restati prigioni in questa volta a Mons per le armi di don Federigo; e non so come il Re si possa accordare a far questa domanda, senza dar grandissima ombra al Re Cattolico; e tuttavia se ne fa ogni maggior instanza.

Postscripta. Ora, sul serrar del piego, ho inteso che l'Ammiraglio ha oggi mandato a chiamare il Gondino; e dettogli altamente che vada a trovare l'ambasciatore di Spagna, con dirli che, se non opera che questi prigioni, fatti a Mons da Don Federigo, non sieno liberati, che lui sarà ammazzato a Paris e non saprà da chi, e che nessuno Spagnuolo sarà sicuro nel regno.

31 juillet.

Li prigioni ugonotti non erono ancora stati fatti morire, ma ogni giorno s'aspettava la festa; sebbene alcuni vogliono che di già sia stata fatta a Bruxelles, ma non ce n'è certezza. Si afferma bene che Genlis è stato tormentato, e che alla fine ha confesso che li ugonotti si sono mossi di commissione del Re, mostrandone il *Placet* firmato di sua mano. Ma il duca d'Alva li mostrò lettere di Sua Maestà Cristianissima, che dicevono il contrario; anzi che questa levata era in tutto contro l'intenzione e comandamento suo. Dicono che, su questa occasione, Sua Eccellenza ha spedito un corriero al Re Cattolico, e con la risposta s'abbi da pigliar la resoluzione che conviene sopra li ugonotti.

LXXII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 6-12 août.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Efforts des huguenots pour engager le Roi dans une guerre étrangère; opposition de la Reine mère; animosité des protestants contre le comte de Retz. Menaces de guerre civile. L'Amiral s'apprête à quitter la cour. Le prince d'Orange s'approche de la frontière française. Le mariage du prince de Condé offre aux chefs des huguenots l'occasion de quitter Paris, et de se réunir pour conférer sur leurs intérêts. Ils reviendront pour le mariage du roi de Navarre. Leur défiance est extrême.

6 août.

Li prigioni ugonotti che tiene il duca d'Alva per ancora sono in vita, e si ragiona di farli liberare con favori e taglie.

Io so di luogo sicuro che si trattò con il Re, mentre era a caccia, qualcosa per la resoluzione della guerra, e anco colla Regina Madre; e, parendo all'ugonotti avere avuto qualche attacco, si diceva di già pubblicamente che si doveva far guerra, e se ne dubitava, perchè pareva avessino guadagnato il maresciallo de Tavannes, che è cattolichissimo. Arrivate Loro Maestà in Paris, si sono fatti due consigli di principali persone di robba lunga e di spada, e s'è risoluto, dicesi per determinata voluntà della Regina Madre, a non volere non solo rompere, ma intender nulla della guerra; di che smarriti gli ugonotti fanno sapere, come bisogna di necessità ne segua una guerra civile, poichè la straniera si esclude, e che penseranno a' casi loro; lassandosi intendere, che chi sarà causa di tal guerra civile non l'ha in modo nessuno a vedere; inferendo di voler maltrattare il conte de Retz, al quale attribuiscono tutta questa resoluzione, poichè dicono che lui ha promesso a più ambasciatori una tal resoluzione; e li ambasciatori si crede siano il Nunzio e Spagna. Si dubita non si faccia ogni opera per far venire in diligenza il Principe d'Orange a Mons, e per soccorrerlo, e per avvicinarlo di quà, per poter parlare più arditamente; ed, avendo a ripigliar l'arme, poter in un subito valersi di lui. Sì che di quà ogni cosa

è in confuso, e venerdì prossimo, si crede, partirà l'Ammiraglio di corte per intervenire prima alle nozze del principe de Condé, e poi ritirarsi a casa sua; che darà gran gelosia a queste Maestà, le quali per qualche giorno si partiranno per condur qui madama di Lorena, che si trova indisposta. E così le nozze di Madama andranno più in lungo che non si credeva, e forse s'uniranno le spese del mariaggio con quelle del parto della Regina.

9-12 août.

Essendo detto e mostro lettere dall'Ammiraglio alla Regina Madre, della parte che contiene la venuta e disegno del Principe d'Orange, Sua Maestà mostrò parerli strano che venissi tanto innanzi d'Orange, e disse : « Perchè non attende a questi Paesi più Bassi. » Li fu risposto che non sapeva la sua voluntà; e che, vedendosi abbandonato da ogni altra speranza di soccorso, veniva a risolversi e governarsi a suo modo; ed egli non sapeva altro, perchè non lo consigliava. E con questo l'Ammiraglio si partì, soggiugnendo che le Maestà loro si ricordassino che perdono le occasioni, il commodo ed il tempo a proposito; e che crede entreranno alla fine in una guerra fuor delle occasioni e con incommodo e spesa grande. E, nelle nozze del principe de Condé, il Re di Navarra, l'Ammiraglio e tutti li principali ugonotti sono partiti per Blandi, dove si devono fare fra due giorni; e si crede risolveranno qualche cosa, con pensare a' casi loro, essendo entrati in gelosia della resoluzione fatta da Loro Maestà di non volere entrare in guerra con il Re Cattolico, contro a quello che li pareva avere avuto speranza; accrescendoseli la gelosia per la levata di sei mila Svizzeri, che queste Maestà fanno; e, se riuscirà, e debbino marciare, e non siano solamente assoldati per questa Corona per ogni bisogno, penseranno a una simile resoluzione che di già fu fatta con il Re Cattolico nel viaggio di Bayonne. Se riesce vera la nuova del principe d'Orange, si fa giudizio che si sentirà a un tratto essersi messo insieme qualche migliaio di cavalli Francesi ugonotti, ed andranno in Fiandra, e di quà parleranno più altamente e più risolutamente, dicendo sin a ora che non vogliono pascersi di parole. E, perchè si pensa che Monsignore d'Anjou

farà un' assemblea di uomini da governo, per trovar modi di reformare qualche disordine di questo regno, e di fare in particulare eseguire l' osservanza dell' editto della pacificazione, loro non intendono restar sodisfatti, se prima non si riforma il consiglio, ed il governo appresso la persona del Re; di maniera che, se questa non è una bravata, si può credere, quando non ritornino più in corte, che voglino risolvere ed assicurare le cose loro. Domandono resoluzione circa certo affare, del quale non penetro nulla, e la vogliono fra quattro giorni, e che li sia mandata. Questo modo di fare arguisce che si avvicini il tempo di qualche lor disegno. Dio voglia che non ci si facci nuovi tumulti! li quali non credo così presto di quà, ma dubito non stiano in arme per le cose di Fiandra, e con quella occasione risolvere questi di quà; massime che il duca d' Alva ha fatto morire il secretario de Genlis sulla corda; ed il suo detto, con quello del padrone, è stato mandato al Re Cattolico; e si sa di già che egli si vantava aver intelligenza in Bruxelles, in Louvain e Malines.

Domani il Re di Navarra tocca la mano a Madama Margherita, se non si pentono; e domenica prossima, si crede, si faranno le nozze; ed a questo effetto tutti li ugonotti che erano andati a quelle del principe de Condé ritornono oggi a Paris; e Madama di Lorena ancora lei quasi risanata del tutto, qui sarà stasera.

Si vedrà dove siano i disegni delli ugonotti, finite le nozze; che allora doveranno pigliar resoluzione de' casi loro.

LXXIII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 20-23 août 1572.

Sommaire. — Mariage du roi de Navarre, célébré, après quelque hésitation, par le cardinal de Bourbon. Après les fêtes, les huguenots, bien équipés et bien armés, se dirigeront sans doute vers la Flandre. Envoyé secret du duc d'Albe au Roi. Visite de l'ambassadeur au roi de Navarre; son gracieux accueil. Assassinat de l'Amiral; détails circonstanciés; perplexité de la Reine mère. Succès du prince d'Orange en Flandre. Ambassade de l'évêque de Valence en Pologne, pour y négocier un mariage en faveur du duc d'Anjou. Conjectures sur les assassins de l'Amiral; le coup était-il prémédité, et quel en est le véritable auteur.

20 août.

Poco averò da scrivere a Vostra Altezza, sendo questa corte tutta in festa per le nozze della nuova Regina di Navarra.

Il cardinale de Bourbon era stato commosso da questi Sorbonisti e da altri, perchè non intervenissi, come ecclesiastico, a questi atti, e quasi l'avevono volto; ma con le persuasioni fatteli, e con la nuova datali, forse con arte, che Sua Santità aveva accordata la dispensa, vi si condusse allegramente.

Tra otto giorni al più lungo, che questi banchetti saranno forniti, la maggior parte delli ugonotti si ritirono, e penseranno a' casi loro, se il Re non muta opinione; tenendosi per fermo che loro tutti sieno benissimo montati ed armati, ed anco in termine disposti da potersi mettere insieme fra breve tempo, per andare in Fiandra, e fare ogni altra resoluzione che li tornassi bene.

È comparso qui un gentiluomo Borgognone, mandato dal signor duca d'Alva, con espressa commissione d'intendere la volontà del Re, poichè nel detto de Genlis si conosce una cosa, e nelle lettere di Sua Maestà a quel duca un'altra.

23 août.

Per non dare occasione alli maldicenti, mi risolsi iermattina che il Gondino mi guidasse dal Re di Navarra, come fece; ed io passai li

complimenti ordinarii, fondando li officii nelli beni che ne potevon nascere, previsti dall' ottimo giudizio della Regina Madre, per questo mariaggio; accennandoli della Religione e della quiete di questo regno, e del trovar modo di quietare col Re Cattolico. Fecili offerte generali; e Sua Maestà, stando sempre scoperta, con essermi venuta incontro più passi, mi rispose che si rallegrava che le Vostre Altezze fussero in così buona amicizia con Lor Maestà, come parenti e come amorevoli; e che lui, per tale occasione, non lasserebbe mai di farli ogni amorevole dimostrazione; rallegrandosi del parentado suo; dicendomi che conosceva era il fondamento d' ogni suo bene; e con questo mi licenziai.

Nell' uscir del castello, veddi corrervi nuova che era stata data un' archibusata da una finestra all' Ammiraglio, in passando per una strada: ed è stato vero, avendoli portato via della mano destra il dito pollice, e della sinistra il dito anulario, con averli passato il braccio sinistro; e se si sarà dubitato le palle nell' archibuso siano state avvelenate, se li tagliera la man dritta ed una parte del braccio sinistro. Sino iersera non avea febbre, non s' era perso d' animo; anzi egli domandava tale incisura. Alcuni dubitono della vita per la vecchiezza e per il dolore ci può venire; altri credono sia per scampare. Si fece grandissimo romore. Il Re di Navarra ed il principe de Condé andorono subito a vederlo, e non volevon tornare più in castello; e per questo, e per la buona volontà che Loro Maestà portono a quel signore, lo volevono ritirare in castello; ed egli per ieri non volse esser mutato. Dettero Lor Maestà facultà a M. de Téligny che montassi a cavallo, o ordinassi quel volessi per avere il malfattore nelle mani; e si vedde grandissimo concorso di ugonotti, dubitandosi non ci facesse gran novità.

Si prese prigione una donna della casa, donde fu tirata l' archebusata, e, parmi, un lacchè. E quella donna dice, che la sera innanzi, un N. li menò in casa due gentiluomini, e li disse : «Questi sono quelli «per li quali s' è riservato questo alloggiamento da furieri.» Quel conduttore non pare si sia trovato ancora, e li malfattori, che avevono e braccio e cavalli presti in più luoghi per cambiare, scamporno ed

ebber tempo, perchè di quella casa, dopo il fatto, ebbon commodo passare per certo luogo, dove montorono a cavallo; chè, per trovarli, si aveva a fare certa volta che voleva tempo.

Si fanno varii giudizii; e dalla dimostrazione se ne farà, si farà argumento donde venga. La Regina Madre si lassa intendere ne vuol sapere il vero; e credo li prema : sì perchè si apre una strada d'ammazzar gli uomini, che nessuno può star sicuro; sì perchè vede che, se questo signore si campa, si farà qualche grande resoluzione fra loro, con l'avere il principe d'Orange armato, che presto può venire di quà; ed anco se muore, questi principi di Navarra e Condé si lassono intendere, che nè loro, nè la casa di Bourbon nè de Montmorency stanno sicure, e che si vogliono assicurare; accennando che è incompatibile stia casa Guisa e loro in corte. Le cose passono in modo, che sento richieste d'uomini, per comparire oggi bene accompagnati; di maniera che, se questo furore non passa, presto si sentirà qualche gran pazzia.

Ieri, dopo desinare, il Re e Monsignore andorono a visitar l'Ammiraglio, per darli animo e confortarlo.

Delle cose di Fiandra erano venute nuove dall'agente di queste Maestà in quelle parti, che il principe d'Orange aveva rotto mille cinquecento cavalli, e cinque compagnie di fanteria; il che è stato vero, secondo si continua.

Di poi molte maggiori nuove sono comparse, ma sospette, perchè vengono per uomo del principe d'Orange; e dice molto maggior forze, molti danari in quattro partite, e che molto presto sarà a Mons, il che sarebbe vero, se avesse tali forze; perchè, se particularmente per le cose di quà per quattro riprese egli ci è sollecitato, questo caso di nuovo ce lo solleciterà davvantaggio, lassandosi intendere, quasi sdegnato, che viene a incontrare il soccorso che sperava di quà. Si crede che quest' uomo del Principe abbi portato qui buona maniera d'accordo fra lui ed il duca d'Alva, e saria facil cosa seguissi, se bene si son cavate tutte queste novelle tanto a loro favore.

Queste Maestà hanno mandato il vescovo di Valence in Polonia, il quale è uno delli vescovi già citati a Roma per eretico; ed è fratello di

M. de Montluc; e si accerta per trattare parentado fra Monsignore d'Anjou e la regina regnante di quel regno, se bene è cosa certa che ha trenta sette anni, o almeno una sua più prossima. Offerono, secondo si dice per il vulgo, grande amicizia con il Turco. Ma non si crede abbi a far nulla; perchè li tre che si propongono sono : un figlio dell'Imperatore che ha tutti li arcivescovi e vescovi e letterati per sè; un figlio del Re di Suezzia, che ha gran parte delli palatini, che vi devono intertenere secondo l'ordine e riforma fatta l'anno 1569, dopo la congiunzione del granducato di Lithuania con quel regno; e l'altro è il duca di Prussia, al quale s'ha più inclinazione da quei populi, e per la conformità de' costumi, e per la poca affezione hanno alle nazioni delle due di sopra nominati, e perchè con questo mezzo sperono amicizia con il Turco, oltre che è principe bellissimo, ed uomo fatto di già, di che hanno bisogno, e non di fanciulli come li altri due.

Di Monsignore d'Anjou si crede non riuscirà ancora, perchè non hanno mandato uomo più grave e con modo da donare assai; essendomi stato detto, che con le parole, in le corti dove si ama il danaro, non si conducono bene a porto i negozii importanti senza esso; accennandomi che per simil rispetto il negozio del mariaggio del duca d'Alençon con Inghilterra darà nel medesimo.

Si pensava la corte partissi martedì prossimo; ma, sendo tutto sottosopra, sino che non si dà qualche forma a queste cose, si crede non si moverà.

Postscripta. Mentre serravo la lettera, s'è sparso voce che il malfattore, a otto leghe di qui, è stato preso, ma non s'accerta.

Il caso dell'Ammiraglio è concertato di lunga mano. Alcuni credono sia seguito per ordine di M. de Guise; altri che esca di palazzo, senza saputa però del Re; altri, e questo si crede, che nè M. d'Aumale nè M. de Guise ne sappino nulla, ma venga dal cardinale di Lorena, di concerto con il duca di Savoia, e quà con il conte de Retz, e con participazione de' ministri del Re di Spagna.

La casa donde fu tirata l' archibusata è d' un prete beneficiato del cardinale di Lorena; il conduttore de' malfattori fu un maestro di casa del Re, e maestro di casa ancora di M. de Guise; il quale ha trattenuto in casa questi tali più giorni, e fatto buonissima cera. E si dice sono della casa di Madama de Nemours, la quale il mondo vuole sappia tutto; il conte de Retz è intrinsichissimo del duca di Savoia, e madama di Dampierre, sua suocera, travaglia assai quà per la corte di Savoia, dove si mandano corrieri sempre che c' è cosa contro questi ugonotti; perchè pare che, dopo l' Ammiraglio prese quella moglie, non sia amato punto da quel duca. E Giuliano del Bene augumenta assai tale opinione, poichè dice altamente, che il male quà è stato che non è molto, perchè di persona non se ne potrebbe sperare vendetta; e questo da Spagna può venire, perchè, mancato costui di quà, non si può dubitare vadi soccorso in Fiandra. Ed, essendoli risposto che Dio e il principe d' Orange ne potrebbono far dimostrazione, rispose : che Dio ama i Cattolici.

LXXIV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS OU AU SECRÉTAIRE CONCINI.

Paris. 25-27 août.

Sommaire. — Premières nouvelles du massacre des huguenots. Meurtre de l'Amiral. Fuite de Montgommery et du vidame de Chartres. Les Montmorency. Situation critique des ambassadeurs. La Reine mère n'a pas encore mandé Petrucci. Le Roi déclare au parlement qu'il est l'auteur du massacre. La Rochelle refuse d'ouvrir ses portes. Le roi de Navarre.

25 août.

Scrissi ieri. Fino a ora s' è seguito sempre di saccheggiar case e ammazzar uomini per tutta la città e borghi. Il corpo dell' Ammiraglio, si dice, si farà appiccare per dar questa satisfazione di più all' universale; e la carica sua, dicono, l' averà il cavaliere d' Angoulême, fra-

tello bastardo di Sua Maestà, a chi fu data principalmente la somma di tutto questo negozio, e poi a M. de Guise.

S' afferma che da Orléans e Rouen è gia venuto nuova che s' è eseguito il medesimo; e così si farà per tutto il regno.

M. de Montgommery e il vidame de Chartres alla fine scapparono, con tutta la caccia che li fusse data da M. de Guise e da M. d' Aumale; che non è stata punto a proposito.

Dicono che questi ugonotti eron risoluti ripigliar l' arme, e, nel partirsi di qui, ammazzar molti principali, e forse Monsignore d' Anjou e la Regina Madre; e che per questo rispetto se li è fatto la festa.

Il maresciallo de Montmorency, un giorno innanzi, se n' era andato a caccia; e, inteso il caso, s' è ritirato a l' Ile Adam, sua casa. Il Re l'ha mandato a chiamare, e doveva esserci ieri; con tutto questo non è comparso. Damville e due altri suoi fratelli sono in corte.

INSERTO DE' XXIV D' AGOSTO.

Questa notte passata, il Re ha dato commessione a M. de Guise, dicendoli, con molte onorate parole, che facesse ammazzare l' Ammiraglio con tutti li principali ugonotti che si trovavano in Paris e fuora; con dare commissione, per quanto si dice, per tutto il regno di fare il medesimo. E così, passata mezza notte, Guise andò alla casa dell' Ammiraglio, e fece ammazzare la sua guardia, e lui gettare fuora della finestra, e fu finito d' ammazzare; e poi, serrate le porte, s' è fatto un *Vespro Siciliano* a tutti ugonotti che si sono trovati. In questo furore, sono morti : la Rochefoucauld, Téligny, genero dello Ammiraglio, Briquemaut, ed infiniti altri; Montgommery e il vidame de Chartres solo sono scappati; ma li sono dietro per ammazzarli. Questo è quanto di Sua Maestà sin' a ora s' è eseguito; che ne ho voluto subito dare conto a Vostra Altezza.

AU SECRÉTAIRE CONCINI.

27 août.

Io sono forzato raccontare una istoria a vostra signoria, per quello che in la fine vedrà. Alli XXIV, s' è visto spettacolo tale in furire e am-

mazzare, che ci ha fatto restare maravigliato ciascuno. In un proposito in casa mi venne detto, che quelli ambasciatori che stanno fuori della città, come il Papa, Inghilterra, Ferrara ed io, stanno molto poco securi, e che lo fanno male che il Re non si sia ricordato di farli intendere che non devino dubitare che li mandi qualche salvaguardia. Messer Cosimo Ruggieri sentì, e lo dovette conferire al signor abbate Guadagni; e, tenendosi proposito la sera, alla cena della Regina Madre, quanto alcuni cattolici, per inimicizie particulari, sieno poco securi, e ragionandosi che l'ambasciatore d'Inghilterra aveva dimandato guardia, l'abbate Guadagni disse alla Regina che io stavo sequestrato dalla conversazione per star bene in una buona abitazione, e che, per avere case d'ugonotti intorno, io non stavo molto securo; e Sua Maestà comandò mi si mandassero tre Svizzeri, quali ebbi carissimi, se bene non li volevo ricevere, non sapendo che li altri li avessero, perchè dicevo, o che non ne bisognavano, o che non mi bastavano; ma li ritenni per non disprezzare li favori venuti da Sua Maestà. E fu opinione dell' Albertani, del signor Fregoso e di più che ho in casa; e mi risolsi come persona publica, che non volevo per inavvertanza la notte m'intravenisse qualcosa; li ho tenuti due notti. E la mattina l'ho mandati via, donati sempre, di buon ora, stando sempre a porta aperta; e il secondo giorno son andato attorno, e dal Nunzio. Ferrara si ritirò dentro in casa delli offiziali continui di Ferrara, con portare sempre le pistole sotto la cappa. Io non volsi mutarmi, perchè il Nunzio, dopo certe provvisioni aveva fatto, si assicurò e non si mutò altrimenti.

Arei da dirci assai, ma mi fa fretta il Nunzio; e Dio voglia ch'io sia a tempo. Basta che so' avvertito che s'è scritto a Roma che nessuno che Inghilterra ed io ha avuto guardia del Re in casa per sicurezza. Con più commodità la saprà il resto. Questo li serva per farne capace Loro Altezze, e che ne scrivino al signor cardinale, mio signore, per ogni difetto.

L'ambasciatore di Ferrara va molto altiero, e accompagnato fuori di modo, cosa che non lo so interpretare : in sedia vacante, si fanno delle cose; e dove il ordine non si esecuta, così presto il disordine ha luogo.

S'arà l'occhio a' modi, perchè le cose non rieschino; si tenta che di quà si faccia in modo che queste Maestà non voglino sequestrarsi da Loro Altezze. Dio accomodi tutto, e me faccia ritornare sano e salvo di costà, perchè di quà se n'esco a buon ora, farò un gran passo, essendo assassinato con motti strani da quelli propri della nazione, di che tengo particular conto! Dico non parlano a me, come me, ma come ministro di Loro Altezze.

La Regina Madre mi ha fatto dire che mi farà sapere per l'appunto tutto come sta; e che allora vuole io scriva. Vedo che questa spedizione del Nunzio porta qualcosa d'importanza; ma essendo molto di notte quando da lui l'ho saputo per un suo servitore, non ho potuto penetrare nulla; di tutto darò conto, quando intenderò cosa che vagli.

A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

27 août.

La scappata di M. de Montgommery e degli altri principali ugonotti, con l'appresto che fanno, fanno risolver questo Re a fare un esercito, formato di cavalleria e fanteria, da potere scorrere ed ovviare che quelli ugonotti, che volessino far testa, non li sia concesso; ma Dio voglia sia a tempo, massime che lo Strozzi non ha potuto impadronirsi della Rochelle!

Il Re fu ieri in questo parlamento di Paris; e li notificò che, quanto era stato eseguito fino a ora, tutto era stato fatto di suo comandamento, e che non attribuissino questo a nessun altro. Di poi lo pregò, che, per queste volta, volessino acconsentire che la Regina, sua moglie, potessi parturire in Paris, senza aver riguardo alli privilegii della città, li quali li fariano esenti di tutte le imposizioni e gabelle; e così fu derogato per questa volta sola alli statuti; e di più donato a Sua Maestà cinquanta mila scudi *motu proprio* per le spese.

Al marchese de Villars fu dato il luogo dell'Ammiraglio.

Il Re di Navarra, al quale sono stati ammazzati tutti i suoi più confidenti, ha incominciato a andare in chiesa, e anco assistere alla messa. Si dice che rivela al Re tutto quello che lui sa aveva a seguire.

LXXV.

ANONYME[1] AU SECRÉTAIRE CONCINI.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 110.)

Paris, 27 août 1572.

SOMMAIRE. — Récit détaillé de la Saint-Barthélemy. Le Roi rit et plaisante en commandant le massacre. La Reine mère devient tout à coup populaire.

Venerdì passato, che fu alli XXII del presente mese d'agosto, l'Almirante, uscendo dalla porta di Bourbon, luogo che è dinanzi al Louvre, stanza del Re, fu ferito d' una archibugiata nel dito destro, e nel braccio sinistro in tre luoghi. Non si sa di certo chi sia stato, ma si murmura che fusse uno della guardia della Regina Madre Cristianissima; il quale d' una finestra, che aveva una ferrata e dinanzi alcuni drappi fini che non lo lasciavano vedere, con un archibugio longissimo, e di palla poco meno d' una oncia, lo colpì, mentre che egli a piedi si tornava a casa sua, accompagnato da picciol numero di persone, e leggeva in quel punto una lettera. Colui che fece il colpo aveva presa la mira molto giudiciosamente per ferirlo in mezzo il petto; ma, come volle il suo fato, avendo egli in piedi le mule, le quali l' impedivano l' andare a suo agio, mentre egli col piede destro battè in terra per fermarle meglio, e col sinistro voleva far il medesimo, si venne a riculare un poco, e così rittirando quasi tutta la persona, le braccia rilevarono il colpo, il quale andava diritto al mezzo se non avesse fatto quell' attitudine. Ferito che fu, disse : « Vedete come sono trattati gli uomini da bene in « Francia! » E, senza mostrar paura, gridò alta voce : « Da quella finestra « viene il colpo, ove appare il fumo. » Fu da suoi riportato a casa, che era vicina al luogo. Ove concorsero molti con le spade ignude; ma, non si vedendo persona, si ritirarono seco bravando e minacciando.

La ferita del dito della mano destra fu tale, che bisognò subito ta-

[1] Le chevalier Cavriana.

gliarlo di netto; quella del sinistro rompeva la testa del maggior focile, la testa del minore, e passava anche attraverso di loro; d' onde si venne a deliberazione di tagliarli il braccio, acciochè non si communicasse ad altre parti il male. La qual deliberazione approvava egli, e voleva in ogni modo che si eseguisse. Ma non se ne fece però altro. La palla fu trovata nel muro, ed era di bronzo molto grossa; e, perchè si videro anche certi buchi, l' uno vicino all' altro, giudicossi che vi fussero alcuni quadretti accompagnati. Questo avenne alle x ore, anzi vicino alle xi ore della mattina, come saria un' ora dinanzi al desinare. Si cominciò da ognuno a star sulla sua, ed a farne varii giudicii. Chi stimò esserne autore Guisa, e chi Lorena. Ma i più sobrii e più savii credettero che Monsignore, fratello del Re, vi avesse le mani. Altri giudicavano che Madama de Nemours avesse procurato il colpo, e che Sali, maestro di casa del Re, che aveva un suo fratello maggiorduomo di Pellevé cardinale, a cui era l' allogiammento di dove uscì l' archibugiata, vi avesse tenuto mano. Ma di tutto questo, per quel dì, non se ne potette aver contezza, perciocchè il percussore se ne fuggì per una falsa porta posta dietro alla casa, lasciando l' archibugio al luogo, con una meccia accesa, sopra d' un letto; ed aveva a bel studio mandata l' ospita della casa un pezzo discosta, perchè non avesse persona che potesse testimoniar del fatto.

Il caso turbò talmente gli ugonotti, che non seppero ritenersi di dire, che, se il Re non faceva loro giustizia, se l' averieno fatta di loro mano. Aggiunsero anche altre parole più brave, le quali sono state cagione del loro eccidio ed esterminio, si come per lo più avviene; che le minaccie sono l' armi del minacciato.

Il Re, avvertito di tutto, fu a visitare l' Almirante dopo pranzo, con la Regina Madre, fratelli, sorelle, parenti, amici; in somma, con tutta la corte, di uomini e donne, salvo Guise con sua moglie, e Madama de Nevers con quella de Nemours, chi soli restarono alle loro stanze. E, per più onorarlo, Sua Maesta comandò a suoi medici e chirurgi, che assistessero di continuo alla cura di lui, perciocchè non aveva voluto alcuno che fusse cattolico. Ragionò seco un pezzo, e lo consolò; e lo pregò

voler venir al castello, acciocchè Sua Maestà avesse più comodo l'andarvi a vederlo. Ma egli, sempre con onesta scusa, rifiutò l'invito, il quale, di due ore prima che Sua Maestà vi fusse ita, aveva con altre parole ricusato a M. de la Châtre, mandatoli dal Re. Perciocchè gli disse: « Io rendo umilissime grazie al Re, Mio Signore, dell' invito che mi fa; « ma contentisi di quello che io ho, e non ne desideri più. » Conobbe egli che questo invito importava altro che cura della ferita, e però non volle rinchiudersi nel Louvre, stanza regia; ed al Re disse molte altre parole. Ritornato il Re al castello, comandò al forriere principale che alloggiasse tutti i più grandi delli ugonotti vicino al Ammiraglio, acciocchè fusse più securo della sua persona, e con la loro compagnia si rallegrasse; aggiunsele anche una guardia di venticinque archibugieri alla porta, per impedire ogni tumulto, che o di dì o di notte il populo tentasse di farle. Le ultime parole che al Re disse l' Ammiraglio furono, in dimandarle giustizia dell' assassinamento (così disse egli) che li era stato fatto; e supplicole strettamente a credere, che quello che ultimamente le diria non veniva da mal animo che al Re Filippo portasse, ma del servizio dal Re e dalla condizion de' tempi. E ciò fu che a Filippo in ogni modo movesse la guerra; altrimenti non anderia molto che egli l' averia nel regno, e civile, e interna, e fiera più che mai; perciocchè egli non averebbe potuto più ritenere la nobiltà in officio, la quale non voleva altro che l' armi.

Loggiati che furono, come aveva il Re comandato (ancorchè paresse che di questo modo di fare, per la novità, avessero qualche sospetto), cominciarono a discorrere la forma della vendetta; e già sì apertamente ne parlavano, che Téligny pregò più volte un gentilissimo amico nostro a significare alla Regina, che dove egli più d' ogni altro aveva procurato ed amato la pace, farebbe ora ogni opera per romperla, se non si faceva di questo assassinamento giustizia; e, bravando sempre, fulminavano morte ed esterminio di famiglie. Fecero anche sapere alle loro chiese, che stessero in ordine; ed ad un certo dì, che doveva essere il martedì prossimo futuro, cioè alli XXVI, un certo numero di cavalli arrivava in Paris; con il quale, che aggiunto a' quelli che vi erano faceva

la somma di quattromila, dovevano impadronirsi del Louvre, ed ivi insanguinarsi le mani da dovero di coloro che erano stati consiglieri, complici, ed autori della archibugiata. Piles, bravo, pigliava la porta; Monino ammazzava Guise, Briquemaut uccideva Nevers e la moglie e figliuoli; e, così compartite le cariche tra loro, facevano un *Vespero Siciliano*. Ed è da credere che non averiano perdonato al sangue regio, temendosi eglino molto da Monsignor e dalla Regina. La qual impresa succedeva loro molto comodamente, perche nel castello dormivano bene ottanta valorosi gentiluomini in diverse camere, sotto pretesto del servizio del Re de Navarra, Principe de Condé e d' altri signori; i quali averiano sforzato le guardie ed inopinatamente ucciso la miglior e maggior parte degli destinati a questo supplicio.

Or come se andasse il fatto, o che al Re fusse stato scoperta questa deliberazione, siccome si dice che fu da Bouchavanes, governatore del Principe Condé presente; o che le minaccie di costoro, che si vantavano di uccidere nelle stesse braccia del Re, Guisa, che fussero tali, temendosi da loro, le paresse necessario prevenirgli, e fargli morire del male che ad altri avevano parecchiato : si deliberò, sabbato notte, venendo domenica, di spingerli, e levarne al tutto la memoria.

Tutta la notte si stette in consiglio nel Louvre, e con ridoppiate guardie si proibiva l' uscire a ciascuno che non fusse di comandamento di Sua Maestà, temendo che l' Almirante ne fusse avvertito. Tutte le dame si ritirarono alla camera della Regina; le quali, impaurite dalla novità delle cose che si vedevano per castello, nè sapendo che si fussero, erano mezzo morte. Ma sul fine, quando alla deliberazione successe immediatamente la esecuzione, la Regina disse loro, come que' traditori avevano concluso di ucciderla lei, il Re, in somma tutta la corte, martedì prossimo, siccome per tre diverse lettere, scritte a lei, a Sua Maestà ed al fratello, nè poteva far fede. Allora più attonite restarono. Il Re non si spogliò mai, ma ridendo chiedeva il parere a ciascuno de' signori che alla consultazione si trovarono; fra quali fu Guise, Nevers, Montpensier, Tavannes, Retz, Birague, presidente, e Morvilliers, ed alcuni altri. E, quando Morvilliers arrivò alla sala, che se ne uscì di letto,

sospeso molto che a quell' ora il Re mandasse per lui, come udì dalla bocca di Sua Maestà la ragione di quel consiglio notturno ed inopinato, vennele tanto timore al cuore, che, senza che il Re le dicesse che sentisse, si pose in una sedia tutto attonito, ed anfannato non sapeva parlare. Allora il Re le dimandò il suo parere. Rispose : « Sire, questo è « un gran fatto, e di molta importanza, e che ha bisogno di maturo, non « precipitoso consiglio, potendovi ringenerar la guerra crudelissima. » Ma, instandole pure il Re che dicesse suo avviso, e replicandole che egli era gran tradimento; dopo molte fiancate, concluse che, se era vero quello che si diceva, che si eseguisse la volontà del Re e della Regina, e si uccidessero tutti. Il che disse egli piangendo e sospirando.

Mandò dunque il Re subito per il Re di Navarra e per Condé, i quali accompagnati da' suoi domestici, a quella ora straordinaria andarono alla camera del Re; nella quale volendo entrarvi coloro che seco erano, e fra gli altri Monino e Piles, fu loro ricusato da' soldati della guardia la porta. Allora il Re di Navarra, con viso triste voltosi a' suoi, disse : « Ad dio, amici miei; Dio sa se vi vedrò più! »

Nell' istesso punto Guise salì di corte, ed andò al capitano delli uomini della terra, acciocchè ne armasse due mila, e circondasse il borgo di Saint-Germain, posto di là del rio, luogo e ricettacolo di più di mille cinquecento ugonotti; acciocchè, in un istesso momento di tempo, si eseguisse il mazzamento, di là e di quà del rio. Armossi Nevers, Montpensier, il duca de Bouillon (se ben è ugonotto), per essere capitano de' Svizzeri del Re, e tutti gli altri signori di corte; i quali, accompagnati da' suoi famigliari, parte a piedi parte a cavallo, si misero in ordine per far l' effetto.

Restarono il Re co' fratelli nel Louvre. Cossino, maestro di campo de' Vasconi e capitano di alcune fanterie, Besme, Alamanno e già paggio di M. de Guise, Hautefort, maestro di campo in Piemonte, Pietro Paolo Tosingho, ed Achille Petruzzi da Siena, con moltissimi, se ne andarono alla rua dell' Almirante; i quali, per aver la carica di amazzarlo, con puntelli gettarono la porta a terra, che era ben serrata; e, montando le scale, al capo di esse trovarono un altro riparo, fatto all' improvviso

di banche e cofani, perchè, in quel calpestio e rumor di gente, tuttochè la cosa si facesse segretissimamente, l'Ammiraglio risentì la turba, dalla quale pensò potersi salvare. Ma, entrandovi dentro per forza, uccisero otto o dieci de' suoi che trovarono; e lui in piedi a capo del letto con una robba foderata videro, e, non si conoscendo bene, perchè cominciava a venir l'alba, li dimandarono : «Sei tu l'Ammiraglio?» Rispose che sì. Allora, con inumerabili villanie fattoli oltraggio, Besme, cacciata mano alla spada, se gli avventò per darle una stoccata nel petto. Egli subito : «Ah! giovine soldato, abbiate pietà della vecchiaia.» Ma non gli servì di niente, perchè con quel colpo lo mise in terra, e di poi con molti altri, particularmente con due pistolettate nel viso, fu lasciato disteso e morto. Saccheggiossi allora tutta la casa; ed affacciatisi i nostri alla finestra, dissero : «È morto.» Ma non si credette da quelli che erano abbasso, come Guise ed altri; onde comandarono che lo gettassero per le finestre, il che fu fatto; e subito cavato ignudo, ne furono fatti mille stracci. Al capitan Lago, Basco, fu data carica d'uccidere la Rochefoucauld, il che eseguì subito, e prese il figliuolo di dieci otto anni, nato della sorella del conte della Mirandola, a cui il Re ha donata la vita e i beni di suo padre. Prometteva egli sedici mila scudi al detto capitano, se la vita le salvava; ma non le riuscì il disegno, chè il Re voleva giustizia, non dovizie. Guerchi, alfiere dell' Almirante, desto al rumore con cinque de' suoi, ignudo, uscì di casa per andar alla casa dell' Almirante, ma da Lago le fu serrato il passo, perchè con un spiedo in mano lo passò da parte a parte se bene Guerchi con la spada e pugnale si difendeva. Briquemaut fu col figliuolo ucciso. Téligny si aveva salvato, ma ripreso, fu ucciso; e strascinati tutti per la via con corde, come bestie morte, furono gettati nel fiume, e, poi ripessati, si sepelirono sulla riva di esso. Piles, uscendo dalla camera del Re di Navarra per salir di palazzo, da un Svizzero fu ucciso, e seco alcuni altri; nè si gridava altro pel castello, che «Tue! Tue!» che vuol dire «Amazza! Amazza!» onde il rumore fu grande, e maggiore il macello.

Allora il Re e la Regina dissero, come, costretti dalla necessità, ave-

vano gastigato l'Ammiraglio e suoi seguaci, e che Navarra e Condé seguissero ad esser uomini da bene e fedeli, perchè averieno trovato amorevolezza in loro; e parlarono assai della orribile conspirazione che costoro avevano deliberato contro le loro Maestà ed Altezze; e che, liberato il regno dalla insolenza di costoro, comincieria ad esser Re e essere dai suoi ubbidito. Navarra e Condè restarono morti del caso inopinato; ma Condé volle parlar qualche cosetta; onde il Re lo riprese agramente, e minacciollo, e li proibì l'uscir di castello, anzi ad amendue pose guardie. Era nel castello un silenzio ed un timore troppo grande, e si tenne tutto il dì chiuso e non uscì il Re di camera. Faceva però buon viso, e burlavasi del mondo.

Al borgo di Saint-Germain alloggiava Montgommery ed il vidame de Chartres; costoro, udito il strepito, salirono a cavallo, ed in un gran prato, detto delli Scolari, da cinquanta o sessanta si misero in battaglia, non sapendo che cosa fusse; e, arrivatovi Vins, provenzale, cavallerizzo di Monsignore, per riconoscerli, dimandò loro che volevano e che facevano. Risposero : « Pace! » e si dolevano d'essere traditi, sotto pretesto di pace e di sicurtà di nozze. Allora Vins scaricolli un archibugio, e, sopravenendo Guise con grossissima banda, si diedero a fuggire. Montgommery, col benefizio d'una cavalla singularissima, che metteva ali, si salvò nella forea di Monforte con vidame ed otto o dieci altri, ed il resto fu ucciso, non avendo chi sella, chi briglie, e chi scarpe, per essere stati presi all'improvviso da' nostri.

Per la città, andò Nevers e Montpensier, con gente da piedi e da cavallo, acciocchè non si facesse altra impresa che sopra gli ugonotti; ed in questo mentre si attese ad uccidere ognuno, e mettere le case loro a sacco, le quali sono state intorno a quattrocento, senza le camere locande, nelle quali albergavano diversi; onde in un dì si uccisero ben mille cinquecento persone, e altrettante i due seguenti giorni; nè si videro per le strade altro che corpi ignudi feriti in mille parti, ed altrettanti correre longo il fiume.

Non si è perdonato nè a sesso nè a età nè a condizione di persone, ed il popolo è restato tanto consolato, che, dove odiava la Regina

Madre, ora la chiama Madre del Regno e conservatrice del nome cristiano.

Guise seguì invano Montgommery; il quale nel paese du Mans, alla Ferté-Bernard, si è ritirato, e ivi si munisce, aspettando genti di Normandia, dove ha credito ed autorità.

Dicesi che l'Almirante, ragionando otto giorni innanzi, col suo genero Téligny, delle predizioni d'un astrologo sopra i casi suoi, si rideva, perchè le aveva detto che saria appiccato; onde egli disse : « Vedete che « apparenza gli è ora di dir questo con ragione; salvo se non volesse « intendere che sarei appiccato in effigie, come fui alli mesi passati. » Ma l'astrologo disse il vero, perchè, morto e strascinato il corpo di lui per tutta la città con infamie e ignominia, le fu spiccata dal busto la testa, e poi a Montfaucon portato fu co' piedi appiccato; e, aggiuntole una coda di cavallo, è restato preda de' corvi. Così colui, che poco dinanzi era stato padrone della metà di Francia, con miserando fine terminò la sua vita. Se le trovò una medaglia che portava, nella quale v'erano queste parole : « O vittoria entiera, o pace sicura, o morte onesta. » Ma niuna di queste tre cose ha egli mai ottenuto, se si considera la vita sua.

Il sacco è stato grande, di valore di ben un millione e mezzo d'oro, computando i beni, e le persone, che, per riscatarsi, hanno pagato segretamente grossissima taglia. Sono morti più di quattrocento gentiluomini, tutti bravi, e che avevano avuto carico, tutti i capitani migliori che avessero, e i più nobili. Perciocchè la miglior parte de' suoi era venuta ben in ordine di cavalli, di denari, e di vestimenti, per onorare le nozze, alle quali pensavano di dovere essere come a nozze. Non si vedeva che fuggire genti per le contrade, ed altri appresso gridando : « Uccidi! Uccidi! » tanto che è stato un vero massacro, come qui si costuma di dire. Ma quello che è da avvertire, è stata la pertinaccia di alcuni uomini e donne, che, con tutto che si vedessero il coltello alla gola, dal quale col mutar opinione si potevano liberare, nondimeno vollero essere martiri del diavolo, per perdere l'anima ed il corpo con la loro ostinata ignoranza. Tre dì è durata rabbiosamente la tragedia,

la quale va tuttavia perseverando, sì bene un poco più lentamente; nè hanno più alcun ricetto sicuro gli ugonotti qui in Paris o all' intorno d' esso a venti leghe, tanto che questa setta averà fornito l' ultimo atto suo in questo contorno.

Condé voleva ieri bravare; ma il Re lo minacciò in modo che, se egli è savio, non si lascierà correr più in questi propositi. È guardato molto bene, ed altresì Navarra, acciocchè non eschino, ed il popolo gli seguiti come capi; chè questo è il punto principale. Monino, capitano valoroso, trovato ieri, fu dal popolo ucciso. Cavagnes, uomo di torbidissima eloquenza, loro avvocato, fu messo in pezzi; altresì Francourt, gran cancelliere della Regina vecchia di Navarra, due medici famosi di Paris, con un numero troppo grande di popolo minuto, alcuni Alemanni, e molti Fiamminghi. Quà non è mescolato il riso col pianto, nè si vede nelli nostri quella gioia o giubilo che si soleva vedere per lo innanzi, perchè di vero il spettacolo è stato orrendo e miserando. Raccontasi che Piles, come si vide assalire dal Svizzero, gridò due volte : « Oh! pace sicura; oh! fede intiera! »

Il Re ha salvato la vita a M. de Grammont, Basco, ed a M. de Bouchavannes, insieme a quattro gentiluomini del Re di Navarra; e tutti portano la croce bianca sul capello; si come il dì, che la festa si fece, si portò una manica di camicia al sinistro braccio; ed il motto era : « Viva Dio, ed il Re! » col quale i nostri si conoscevano da quelli. Monsignore, poichè fu dì chiaro, andò per la città e foborgi con più di ottocento cavalli, mille fanti e quattro pezzetti da campagna, per battere le case che volessero far resistenza; ma non fu mestiere, perchè ogni ugonotto tendeva a fuggire ed a salvarsi, perchè erano stati colti all' improvvista, e senza apparato bellico che bastasse a far testa, non che offendere altri.

La corte è tutta attonita, e non si può rasserenare; ognuno attende a servirsi dell' occasione, e chiedere, chi gli officii, e chi gli beneficii de' morti; ma sin ora non se ne è fatto altro, salvo che il marchese di Villars, fratello della Connestabile, è creato Ammiraglio. Il Re è temuto molto, e si vede che vuol essere obbedito.

A Orléans, si è fatto il medesimo che a Paris, spettacolo troppo lamentevole e funesto. Si mandano a' suoi luoghi i governatori, per dar ordine che non si levin l'armi, e non si ponga fine alli omicidii, prede, e altri inconvenienti che sono seguiti; e, per mio credere, costerà la vita di più di dugento mila persone, innanzi che fornisca. La Charité dalla compagnia del duca di Nevers fu occupata. La Rochelle si guardava dalli ugonotti, i quali non hanno voluto ricevere dentro lo Strozzi, se non con un picciolo numero d' uomini seco; egli però va rodeando intorno, per assalirla se potrà; che così è la volontà del Re, e commissione della Regina Madre.

Dicesi che già molti mesi si pensò di uccidere l' Ammiraglio, e ne fu preso deliberazione molto segretamente da chi ha autorità; ma che non parve di farlo, per non dar occasione alli altri capi di tumultuare e mover l'armi. Ora che, con l'occasione delle nozze, tutti s'erano congregati qui, che si trattò di farle la barba come si è fatta, e farla bella per levarsi di spesa e di doglia, e però che è stato necessario a chi apparteneva concedere di molte cose, e dissimularne delle altre, per arrivare a questo disegno, ed averne la giustizia come si ha avuto; poichè con altro mezzo, nè anche con l'armi communi di tutti i principi cattolici, la si poteva fornire.

Martedì prossimo il Re fu alla messa al palazzo della Ragione; e ragunato tutto il senato, dichiarò innocenti coloro che l' Ammiraglio con gli altri avevano ucciso, perciocchè di suo comandamento diceva esser stato fatto, e però non se nè parlasse più.

Ho io poi udito dire che da molti di loro, nel punto che stavano per perdere la vita, fu scoperto, che senza falta a noi tutti di corte la volevano caricare nel modo stesso che a loro è avvenuto; onde confessarono aver la morte meritato; e, fra questi, raccontasi esser stato la Rochefoucauld. Con questo caso si è messo paura a quelli che sono restati in vita, i quali in grosso numero vanno alla messa senza essere pregati. E già il Re comincia a farsi temere. La Regina Madre, figlia, e nuova, sono restate di tutto contente, sentendosi aver scosso il giogo della dura servitù; e spero che col tempo la povera Francia si ridurrà

nel antiquo stato di religione e fede verso il suo Re, col consiglio della Madre, la quale ha chiarito il mondo, e si fa conoscere per savia e cattolica. Tavannes e Nevers, con Montpensier, sono i più stimati ed adoperati dal Re, il quale vuol dar ordine alle cose sue in modo che son certo oscurerà la gloria de' suoi avoli.

Quello che a dato vinto il giuoco è stato la resoluzione e l'esecuzione subita, senza che si potesse risapere da' nemici; cosa che di rado è avvenuta in Francia. I Spagnuoli giubilano; e voglia Dio che noi non gli facciamo troppo grandi col nostro sangue!

LXXVI.

AUTRE ANONYME À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

(*Arch. Med.* Avvisi di Francia, filza 110.)

Paris, 26 août 1572.

Sommaire. — La Saint-Barthélemy. Récit d'*un Cattolico appassionato.*

E che si desidera ora da questo Carlo, veramente Magno, e dalla gloriosissima sua madre, con li altri due Cesari, suoi fratelli? Che si vorrebbe davantaggio da questi principi del sangue, signori de Guise ed altri signori, che con tanto valore e prudenza hanno eseguito li santissimi comandamenti del lor buon Re? Chi è quello che non si contenti di questo populazzo Parigino, che con tanta alacrità ha messo in pezzi e affogato chiunque egli ha saputo rinvenire delli ribelli di Cristo e del loro Re? Soleva dirsi *Vespro Siciliano;* si può dir ora *Mattutin Parigino.* Sia laudato l'Onnipotente Iddio, che mi porge occasione di scrivervi sopra così celeste nuove; e sia benedetto il trionfante San Bartolommeo, che, nel giorno della sua festa, si è degnato prestare alli suoi devoti il suo tagliantissimo coltello in così salutifero sacrifizio. So che molto prima averete inteso il tutto; so anco nondimeno che non v'infastidirà intendere di nuovo la sustanza del medesimo in questa mia.

Venerdì mattina, intornò alle xi ore, Gaspardo Coligny toccò l'archibugiata. Il dopo desinare tutto il Sangue Regio fu a visitarlo; ed esso fece gran doglienze, dimandò giustizia nella persona di M. de Guise. Il sabbato, e Téligny e la Rochefoucauld e tutti li capi ugonotti, ma sopra ogni altro un capitano de Piles, quello che defese Saint-Jean-d'Angeli, fecero molte bravate pubblicamente, e dinanzi a Lor Maestà, concludendo per diverse vie e con parole superbissime, che, se non era lor fatto giustizia in ventiquattro ore, averiano modo di farsela da loro: che, se l'Ammiraglio perdeva un braccio, ne rimarriano infiniti altri, che fariano perdere la vita a tanti, che le riviere per tutto il regno correriano sangue, e che saperiano ben essi tirare colpi ancor in megliori luoghi. D'altra banda, pervenne a notizia di Loro Maestà, che fra l'ugonotti si trattava di dare la stretta di bel mezzo dì alla Regina Madre, a Monsignore, al duca de Montpensier, al duca d'Aumale ed a M. de Guise. Alle x ore da sera, tutti li ugonotti, da poi essere stati all' andare al letto del Re, si ritirorno alle loro stanze; il Re di Navarra ed il Principe de Condé restorno nel castello del Louvre, e li altri fuora. Subito, dopo la loro ritirata, entrorno in consulto il Re, la Regina Madre, Monsignore, M. le Duc, duca de Montpensier, Aumale, Guise, Nevers e marescial de Tavannes, con fosse qualcun altro che io mi scordo; e, per abbreviarlo, risolsero di finirla. Così fu tutto prudentemente resoluto e disposto, e così secretamente eseguito, che a tre ore dopo mezza notte l'Ammiraglio fu levato di letto con qualche picchiatella, e vivo ancora gettato nella strada per le fenestre, senza che seguisse alcuna resistenza, che di due valetti di camera che si volsero opporre alla furia; li quali furno ammazzati, come prima era stato un lanzo del Re di Navarra, che, essendo alla guardia con altri sulla porta della strada, volse fare il ser saccente; e senza che in esso Ammiraglio si sia considerato altro detto e fatto che qualche retinenza con le mani, benchè fasciate, e con le gambe mentre che gli era sporto per farlo volare. Nel medesimo tempo altri andorno allo allogiamento de la Rochefoucauld e de Téligny, che li freddorno tutti due, il primo in un granaro, e l'altro sul tetto, dove s'erano fuggiti dopo l'aver sentito il romore.

La medesima fine hanno fatto Briquemaut, Pardaillan e molti altri principali membri della Ugonotteria.

Al Re di Navarra ed al Principe de Condé sin qui non è stato torto un pelo; ma si bene sono stati ammazzati tutti lor gentiluomini e signori, fra li quali è stato quel capitano de Piles, che bravava così fieramente.

Queste simili spedizioni seguirono il sabbato notte nel castello, ed in que' contorni. La domenica mattina di gran ora, furno condutti tre pezzi d'artiglieria ai borghi di Saint-Germain, per battere la casa dove si pensava trovare fortificato Montgommery, il vidame de Chartres, Gombault, ed altri; ma egli ebbero buoni avvisi, subito che l'Ammiraglio fu esecutato, e, messisi a cavallo insieme in numero di circa ottanta, stettero alle velette sino a giorno chiaro, quando videro passare la riviera incontro a loro a Aumale e Guise con molti cavalli; e allora si missero in fuga. M. il cavaliere d'Angoulême e li detti Aumale e Guise, con pochissimi cavalli al principio, ma alla fine con ben dugento e più, li seguitorno undici leghe, presso alla forêt di Montfort, senza altro profitto che d'avere ammazzatto otto o dieci gentiluomini ugonotti, che restorno addietro in diverse volte per la stanchezza de' lor cavalli. Quivi il bosco porse tanto sicurezza a' fuggitivi, che li nostri deliberorno di non passar più oltre. Ma, inviati che ebbero circa quaranta cavalli per seguitar l'impresa, espediti alcuni per far sonar campane a martello ed avvertire li passi innanzi, per certe traverse se ne voltarono verso Paris, dove tutto il dì della domenica, quel di ieri e la maggior parte di oggi, tutto il populo è stato occupato in cercar ugonotti, ed in ammazzarli e rubar le lor case. È stato fatto la festa a parecchi robe lunghe, e qualche donna, non senza qualche putto, ma pochissimi. Giudicasi per li più che sia morto sei a sette cento persone in tutto in questa villa. Doverrà esser seguito costì ed in tutto il regno.

Il Re di Navarra ha sempre parlato mansuetamente, come un agnellino, concludendo di volere obbedire il Re *in omnibus et per omnia*, e di voler morire in ogni caso a' suoi piedi. Il Principe de Condé non è si savio, ed ha parlato stravagantemente, in modo che il Re gli ha auto a rispondere stranamente. Montmorency era a l'Ile-Adam, quando fu

tirata l'archibuzata a l'Ammiraglio; ed, avendo il giorno dopo Sua Maestà mandato M. de Méru per chiamarlo, egli rispose non potersi muovere de là per allora, trovandosi indisposto, e che verria come prima stesse gagliardo. Trovansi qui li tre suoi fratelli, ma non si scopersono.

Aux Saints Innocents, uno albero che a mezzo giorno era tutto secco, cioè senza foglie e fiori, in due ore poi si scoperse carico dell' uni e delli altri, come di primavera; il che fu visto dalla Regina Madre del Re e da tutta questa città, nella quale comprendo anche me stesso. Interpretasi questo, che in avvenire questo regno fiorirà; ed il detto albero era ed è dinanzi a una Nostra Donna, di lunga mano adorata come miracolosa.

Questa mattina il Re è stato in Parlamento, dove ha detto che, dopo aver tentato tutti li modi di dolcezza che li sono stati possibili per ridurre alla sua obbedienza ed a quiete li suoi suggetti, avendo scoperto che, in luogo di ridursi, eglino machinavano tuttavia contro la sua persona e delli suoi fratelli, come egli farebbe constare in ampia forma, gli era stato forza levarsi il primo e castigare come aveva eseguito; il che averia voluto fare più presto per giustizia, ma non averia sperato posserlo effettuare senza grandissimo pericolo suo e di tutto il regno; che vuole che sia fatto giustizia di quanti che restano, intendendo che sieno rinnovati tutti li processi fatti già contro li suoi ribelli, e conservati *ad perpetuam memoriam;* proibendo che in avvenire nessuno ammazzi e rubbi alcuno, benchè ugonotto; ma si proceda contro li suoi ribelli, con accusarli alla giustizia, dove si erono fatti li loro processi, e condennati secondo li delitti. Il primo presidente li rispose in poche parole, doversi dare infinite grazie a Dio che le cose fussero riuscite prosperamente; e l' avvocato Pibrac, dopo questa medesima sentenza, aggiunse giudicare convenirsi a Sua Maestà far pubbliche processioni, dispensar ben consideratamente li beneficii e le giudicature, perchè dall' abuso di quelli e di queste sono nati tutti li mali, *et similia.* Parmi dover specificare meglio, che il Re ha dichiarato in Parlamento esser seguito di sua volontà ed espresso comandamento tutto quello che è stato fatto di sangue questi giorni passati.

Considerate ora voi che mutazione tragica è stata questa in meno di due giorni per la parte ugonotta; già che il venerdì ella trionfava, e la domenica notte faceva trionfare; e quale acquisto di gloria e d'utile abbia fatto il Re, che, fino al prelibato venerdì, mentre che egli andava inghiottendo amarissimi bocconi d'indignità per virtute di pazienza e di dissimulazione, era reputato o di poca bontà o di poco cuore; e ora si è scoperto il più prudente, religioso, magnanimo e invitto che fusse mai!

Non voglio tacere che il corpo del prelibato Coligny, dopo essere stato strascinato dai putti per tutto il fango di questa città, è stato impiccato per li piedi effettualmente e corporalmente a quel prelibato Montfaucon, che tenne un pezzo la sua effigie.

A mezza notte, il sabbato, venendo la domenica, il prevosto dei mercanti e cittadini di questà città, ebbero comandamento di far subito armare tutti li cattolici della terra, il che fu eseguito esattamente.

Noi altri Italiani abbiamo auto qualche sospetto, ma non già male alcuno, nè segno di principio. Il numero de' morti è creduto da qualcuno a migliaia; ma io lo reputo a settecento *ad summum.* De' cattolici non è stato morto alcuno, che io sappi, se non un povero M. de Villemaur, figliuolo del *quondam* cardinale de Sens, che è stato ammazzato in casa sua per inimicizia.

LXXVII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 31 août 1572.

SOMMAIRE. — L'ambassadeur semble négligé par la Reine, qui ne se hâte pas de le mander, et qui n'écrit pas au grand-duc; il se présente de lui-même à son audience, et reçoit d'elle un accueil plus froid que de coutume. Détails de cette entrevue; trouble visible de la Reine mère. Paroles échangées avec madame de Montmorency. Le massacre était-il prémédité? La chose est douteuse et peu probable. Petrucci est presque suspect, à cause de ses précédents rapports avec les huguenots. Le roi de Navarre se montre de bonne composition, et va à la messe. Démarche noble et loyale du maréchal Damville. Le nombre des morts porté à trois mille; le butin évalué à la somme de six cent mille écus. Catholiques massacrés, comme huguenots, à cause de leur fortune. Sept cents huguenots tués à Orléans. Le vidame de Chartres et Montgommery à la tête de sept cents chevaux. La Rochelle refuse d'ouvrir ses portes à Strozzi. Les huguenots n'ont pas voulu suivre les derniers conseils de l'Amiral, qui les engageait à quitter Paris. On attend avec anxiété des nouvelles d'Allemagne et d'Angleterre. Le duc d'Anjou est devenu sombre et taciturne.

Domandò alli giorni passati la Regina Madre al secretario Albertano, se io avevo inteso dal Fregoso la congiura contro Lor Maestà. Egli le rispose : « Che non sapeva il Fregoso m'avessi detto nulla; ma che ne avevo inteso quanto ne correva il rumore; e di mia commissione si rallegrò del successo. Ricordò la devozione delle Vostre Altezze, e disse che era quivi per intendere se Sua Maestà voleva far sapere qualcosa alle Vostre Altezze, o con lettere, porgendosi la occasione. » Mi fece intendere ch'io non scrivessi; che mi farebbe saper tutto prima. Ho aspettato due giorni; e, non sapendo abbi scritto, nè fattomi dir altro, ho voluto presentarmi a Sua Maestà, come ho fatto. E mi son rallegrato, che, essendo vero che avessino congiurato contro Lor Maestà, e Monsignore d'Anjou e M. d'Alencon, che hanno meritato questo, e che questa era una memoria degna del suo valore; ma che la bisognava accompagnare con la solita prudenza, e ricordarsi di ringraziare Dio, che li sia successo tutto bene, e di aver li figli grandi; alli quali si deve dar l'autorità e la soprintendenza delle cose, e farsi obbedire adesso da' tutti, senza dar molta autorità a persona; acciò poi cresciutali, non

la possino ritirare; e lei in particulare non ne partissi, giacchè ancor altri che li ugonotti restano offesi da Sua Maestà; e, ricordandosi di questo, che m'assicuro ella governerà con ogni avvertenza. Li dissi il torto che faceva a non ne render conto alle Vostre Altezze, le quali nelle cose d'importanza non hanno lassato nè lasseranno di far quanto potranno con onor loro a beneficio di questa Corona, a contemplazione di Sua Maestà. Li ricordai di poi ch'io sapevo vivere con qualche sospetto, poichè molti, non sapendo quello era passato per le mie mani, credevono il negozio altrimenti. Li soggiunsi che sentivo andar certi ragionamenti licenziosi per questa corte, che mi dispiacevono, contro le Vostre Altezze... » Mi ruppe subito, e disse : « E da chi? » Io le replicai « che quelli che non dovevono, dicevono che adesso le cose di Fiandra andrebbono bene, e che il Re Cattolico potrà fare eseguire la sua voluntà contro il Duca di Firenze; e che me ne maravigliavo, perchè Vostre Altezze hanno fondato il Stato loro nella religione e nella giustizia; e che mai ho parlato a persona, se non comandato da Sua Maestà. » E non volli nominare chi l'avessi detto; perchè, se avessi detto che il Fregoso mi ha referito che il Gondino l'ha detto al vescovo Salviati, mi pareva far male; perchè so ha fondamento, avendo lui pratica in Spagna, dove dice aver sentito assai quà è la tromba del conte de Retz, il quale è governato dal duca di Savoia, dove si spedisce spesso; ed egli oggi può il tutto. Ho voluto tacerlo, ma dissi che metterei tutto insieme e gliene direi altra volta.

Alli altri capi molto freddamente mi rispose, dicendomi : « Meglio è « che sia stata fatta a loro che a noi. Io non ho fatto intendere cosa al« cuna a nessuno principe; ho ben parlato al nunzio solo. » Ed io, se ben sapevo che a Savoia aveva fatto saper tutto, non replicai.

Mi disse : « Scrivete come la cosa sta, perchè la sapete; e dite che « abbiamo fatto ogni cosa per guadagnarli, come voi sapete; e, non ci « essendo riuscito, siamo stati forzati a far così. Quanto alli vostri prin« cipi, noi speriamo che ci si mostreranno amici quando li ricerche« remo. » Del mio particulare disse : « Sarei bene smarrita che vi suc« cedessi nulla, perchè ci avete servito fedelmente. » E l'ho possuto dire,

perchè, se non si levavano delle difficultà, già più mesi sarebbono l'armi in questo regno. E con questo presi licenzia, avendo la vista e turbata e sospesa assai.

Mi parse a proposito tirar da parte la moglie de Montmorency, dopo che ognuno era quasi uscito di camera, seguitando la Regina; e li domandai nuova di suo marito, con dirle che sapevo che li miei Principi non solevano essere amici di fortuna; e però ch'io credevo poter dirli che lî offerivo quel per loro si fosse possuto a beneficio suo e della casa sua, avendolo conosciuto molto loro amorevole. Mi ringraziò, così travagliata com'era, e mi disse che ne farebbe sapere, e che stava bene, ed era con i suoi figli, e che non veniva per causa del populo di Paris che non l'ama molto, e che il Re li mandava un suo, perchè non venisse ancora, ma che ordinasse al suo governamento, secondo la commessione che Sua Maestà li mandava.

Intendo la cosa in un modo, che non mi so risolvere del tutto che la cosa venga di lunga mano, se ben credo ci si fussi pensato; ed il sollicitar delli altri ha fatto risolvere Loro Maestà. E so la Regina Madre ha detto, quando il Re comandò questa esecuzione a M. de Guise, dopo averla communicata al cavaliere, fratello bastardo di Sua Maestà, che Guise rispose : « Voi vedete che ora ho genti da farla! » Perchè non avea che un otto persone per allora. Ma comparse il Tosingho ed alcuni capitani della guardia di Loro Maestà, e si comandò si mettesse gente insieme subito; e si fece il fatto, che per il suo ordine e largamente lo scrive l'amico del signor Concino, che mi scuserà il replicarlo. E mi accresce la credenza che non fussi premeditato di lungo tempo, poichè la notte che si mandò per M. de Morvilliers, e che se li conferì tutto, esso propose molte difficultà, e tiratosi a parte piangeva.

Io ho grandissima gelosia, che questi che possono tutto non faccino stranissimi officii con la Regina Madre, con il saper loro che sempre si è fatto il fondamento in Sua Maestà, e che cerchino di guadagnarla, per poter poi assicurare alcuni principi. Che se fanno il lor potere con l'Imperatore ed il Re Cattolico, questa Corona non farà demostrazioni, per le quali, a contemplazione sua, s'abbia ad aver rispetto alle Vostre

Altezze; e credo questo, perchè veggo strani umori che tirono a questo; e di più la freddezza della Regina, che era caldissima pochi mesi sono, me ne fa dubitare assai, poichè di quanto passa a me non è conferito più nulla, e ciascuno sta sulle sue nel parlarmi; per il che mi vanno per la testa molte cose. E credo Lor Maestà non credessero, che ci fussi tal intelligenza con li ugonotti, che si fussino opposti a ogni resoluzione che il Re mai avessi voluto far contro l' Altezze Vostre; perchè dicevono, in modo che mi fussi detto, che anco contro la voluntà del Re, sarebbono venuti a servirle ne' bisogni loro; non parlando mai di religione, ma si bene di Stato.

Il Re fa far pace al Principe de Condé con M. de Guise. Al Re di Na varra se li da un teologo dotto molto, e s' instruisce nella nostra religione, e s' accomoderà ben presto del tutto, avendo udito già delle messe, e giurato vivere servitore, e servire al Re in quello li sarà possibile.

La Regina Madre ha detto a M. de Nevers d' un libretto di memorie che portava l' Ammiraglio nella sacchetta; dov' era notato chi voleva far morire e da chi. Il marescial Damville, udendo che si andava da una camera all' altra, e che si davano più commissioni senza dir nulla a lui, se n' andò al Re, e li offrì la sua testa, dicendoli ne facessi quel li piaceva; ma che si assicurava che nè rispetto di parenti nè di amici mai l' aveva ritirato dal vero servizio del Suo Re; e Sua Maestà li dovette far buone parole. Si vede che va in corte, e forse anderà al suo governo, come li altri faranno, per eseguire li ordini del Re.

Li morti qui sono tre mila al meno, ed il buttino passa secento mila scudi; e dicesi che il Re ne ha avuto qualche cento venti mila, che si trafugavono in due casse d' una casa in un' altra; ed essendo arrivati in casa d' un secretario del Re, e sentendo il rumore, vi andò correndo, e li salvò dicendo esser denari di Sua Maestà; ed il Re che l' ha inteso gli ha voluti. Li fuggiti di quà non possono esser molti, e si farà diligenza per giustizia di ritrovarne; ma non se ne ammazza tanti come si faceva; sempre correndo pericolo chi abbia inimicizie o sia mal voluto, perchè basta a questa plebe sentire : « Vedi là un ugonotto. » E così

sono stati ammazzati cento cattolici almeno, per volerne anco rubare una parte ben ricca.

Montgommery ed il vidame de Chartres, che ora pare siano li principali, sono in certo castello con settecento cavalli. Credesi ne metteranno insieme più che potranno, per poter passare più presto in qualche luogo, che per far danno; nè si sente che città alcuna facci resistenza a ricevere il comandamento del Re. La Rochelle mai ha voluto ricever il Strozzi, che con quattro o sei egli ne ha cavato dell' artiglieria per servizio del Re; ed adesso vien nuova che spera tentarla innanzi che la sappia l' intero della nuova, con dargliela fors' egli, e la sforzerà quanto prima potrà, per non li dar tempo che d' Inghilterra li venga speranza alcuna. A Orléans hanno ammazzato da settecento ugonotti.

Li governatori che anderanno a lor governi aranno ingegneri e forze a piedi ed a cavallo.

Tutto sta in sospeso, sino non si sente la mente d' Alemagna, d' Inghilterra e dove questi ugonotti parino, che sono per il regno; e si crede che ciascuno di loro viverà volendo in pace, nè sarà ricerco della sua conscienza, ma non si farà, per la Dio grazia! più esercizio alcuno nè pubblico nè privato della lor religione; e se ne vede andare assai alle chiese, e si battezzan tanti putti, che è cosa grande, sebbene hanno due, tre e quattro anni. Ma non si lassa per questo ogni giorno di sentire che uomini e donne sono gettati alla riviera, non stando sicuro in parte alcuna, nè fidandosi di chi che sia che li prometta la vita; e, se questō modo di fare segue altrove, come si dice, per il regno, in pochi giorni si sentirà nuova straordinaria di mortalità di persone; e, poichè al furor populare si può poco contradire, si sta in molto travaglio di quello abbi a succedere. Vedendosi che la necessità ha causato questo in un subito, poichè con cattivo animo avea l' Ammiraglio prima pensato farsi portare alle sue case; di poi, visto nel termine era, e che forse non li sarebbe stato concesso, consigliò che tutti s' andassino con Dio, e lassassino lui in Paris con M. de Téligny, suo genero solo, e che sollecitassino, perchè la partita loro farebbe stare il Re sopra di se, e procederebbe con loro e con lui con rispetto; e che, poichè della per-

sona sua non se ne potevano valere per qualche tempo, accettassino tal consiglio per buono. Non lo volsero accettare, per non lo lassare; anzi, per sospetto e per eseguir la congiura loro, si ritirarono tutti li primi con molto seguito nel quartiere medesimo dell'Ammiraglio, dove fu più facile trovarli insieme per sbalordirli ed ammazzarli, come hanno fatto.

In risposta delle lettere di Vostra Altezza de' XIII, a me non occorse dir altro, se non che, quando non scrivo chiaro, è perchè non so li umori nel modo li scrivo, come in questo caso che segue: Io vedo stare Monsignore d'Anjou sospeso, che non fa cento parole il giorno; ma perchè non so la causa, non posso dire altro, se non che alla fine, se saranno questi fratelli poco d'accordo, ne succederà la rovina di questo regno, e bisognerà ubbidischino a strangieri, perchè delli suoi non si fidono mai d'altri, tanti sono li interessati di questo fatto, e dalli strangieri non si assicureranno. Ed in questo, mi ricordo che M. de la Chapelle m'ha detto che questo è stato un motivo leggermente fatto e senza fondamento, e che presto si sentiranno di molte cose. Egli da molto tempo in quà segue Monsignore d'Anjou.

LXXVIII.

ANONYME AU SECRÉTAIRE CONCINI [1].

Paris, 31 août 1572.

SOMMAIRE. — Les derniers événements comblent de joie les Espagnols. Le grand-duc a beaucoup à redouter de leur ambition; il compte fort peu d'amis à la cour de France; on pense généralement qu'il s'afflige de la ruine des huguenots; il faut s'attacher à conserver la faveur de la Reine mère et du Roi; c'est là le principal objet que doit se proposer le nouvel ambassadeur qu'on attend. Les décrets du Concile de Trente seront observés en France, du moins en partie. Le Roi Catholique triomphera en Flandre, sans même tirer l'épée; le prince d'Orange et les princes allemands ne tenteront pas de lui résister.

Le cose successe qui, già otto giorni sono, mi fanno a credere che li

[1] Le correspondant anonyme de Concini paraît être le chevalier Cavriana.

Spagnuoli leveranno la testa, e si valeranno della occasione, perciocchè sono estinti li veri nimici di Filippo; onde non posso pensare altro, se non che per noi la non possa andar molto bene, facendo al nostro proposito molto le controversie che erano in Francia. E però è necessario che li ministri vostri cerchino di mantenere la Regina Madre in amicizia, amorevolezza ed ufficio verso di voi; altrimente quel stimulo di Filippo mi dà un gran sospetto. E, per quanto veggo, voi avete così pochi amici fedeli qui, che non oso dirlo, affine che mi sia creduto. Voi siete savii, e sapete navigare col vento buono o cattivo che sia; però pensateci un poco; di là c'è chi vorria imperio in alcuna parte d'Italia; di quà c'è chi lo desidereria, ma non può succederli il pensiero; e, per questo rispetto, ad amendue i venti, benchè contrarii, con prudenza volgete le vele. Così mi disse ieri un uomo, dalla bocca di cui io cavai quanto con l'ultima mia vi scrissi.

Dogliomi che abbiate pochi amici di quà; e che subito si cangii l'aria in questo clima. *Si erit in iis fides, in quibus esse deberet, non laborabimus.* Però stiamo attenti, che le occasioni fanno variar pensiero. Spagna col nostro sangue crescerà; e convien che naschino garbugli in Francia; che troppo alte radici aveva la maladetta setta. Si vuol riformare il mondo, e si delibera d'acquetare il regno; ma non si può fare così tosto, che i fiumi corrono sangue. Si stima da molti che voi avete sentito con gran cordoglio la nuova di quà; ma io le ho detto che s'ingannano, perchè siete zelatori del bene e servizio del Re. Or pensate che farà la vostra parte avversa, e se si terrà le mani a cintola, poichè li nemici di quello, che erono in Francia, sono spenti. Teniamoci la Regina amica ed il Re altresì; che senza loro non sapremo far contrapeso a colui che insidia al nostro; ed il ministro vostro, che verrà in corte di costà, averà più a fare intorno a questo negozio che a qual altro sia, ancorchè il suo predecessore abbia fatto il debito, ed accomplito nell'ufficio suo.

Io parlo troppo liberamente, perciocchè io amo troppo il vostro servizio.

Si mandano per le provincie i governatori per porre buon ordine a

queste novità, e si sta per pubblicare un editto, acciò che ognuno viva da uomo da bene e vero Cristiano, e forse ch' el Concilio vi averà luogo, non già del tutto, ma in parte; perciocchè i grandi che hanno beni di Chiesa, non se ne vogliono spogliare, e per questo il Concilio non si può al tutto pronunciare.

Se Navarra e Condé stanno in cervello, averemo quiete; se si muovono, sarà guerra, che al fine terminerà col malanno loro. Orange la perderà, poichè il fomento di Francia è fallito; e così Filippo, senza cavar spada, averà vinto i nemici suoi, e stabilito l' imperio di Fiandra; non mi possendo imaginare che gli Alemanni tentino cosa alcuna, se bene veggono una lega formata contro di loro. Non sarò più longo.

LXXIX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 2 septembre 1572.

Sommaire. — Envoi projeté d'un légat en France, en vue d'engager le Roi à entrer dans la ligue formée contre les infidèles. La Reine mère voudrait prévenir cette démarche, la France renouvelant son alliance avec le Turc. Le duc d'Albe est mal disposé à l'égard du grand-duc. Les enfants de l'Amiral retirés à Genève. Procès de Briquemaut et de Cavagnes. Pouvoirs conférés au nonce Salviati d'absoudre tous les huguenots qui abjureraient. Mission de Frégose auprès du comte palatin, pour justifier la Saint-Barthélemy. La Reine consulte son astrologue sur le massacre des huguenots et sur les princes ses fils; réponses de Ruggieri. Levées de troupes et envoi des gouverneurs dans leurs commandements.

Questa sera, monsignore il nunzio mi ha fatto sapere la spedizione che oggi è venuta di Roma dall' ambasciatore Cristianissimo e dal cardinale di Lorena a queste Maestà, contenente la legazione per quà del cardinale Orsino, per persuadere il Cristianissimo a entrar nella lega: e, se bene alli giorni passati Sua Maestà fece sapere al nunzio l' animo suo, che era non ne voler far nulla, e questo era il contenuto della spedizione del suo corriero, nondimeno sulla venuta oggi di quest' altro si risolvono queste Maestà rispedire in diligenza, con fare inten-

dere a Sua Santità che in modo nessuno ci mandi legato; che non sarà ricevuto con sua satisfazione, nè ne riporterà in questa materia alcuna risposta buona. Ed io ho riscontro da altra parte che di quà si manda il secretario di M. d'Ax in Constantinopoli, per assicurare il Turco dell' amicizia di Sua Maestà Cristianissima con lui, e che mai li sarà contro; ed un altro si manda in Alemagna col medesimo avviso, ed il medesimo ancora passerà di poi in Constantinopoli.

Il Gondino mi ha fatto dire, e poi confermatolo lui medesimo, che sa di luogo sicuro che il duca d'Alva parla agramente del Gran Duca.

I figli dell' Ammiraglio morto e li nipoti si sono ritirati a Ginevra, e la moglie resta ancora a Châtillon.

Briquemaut e Cavagnes sono ancora in vita, e si pensa che il Re voglia saper da loro molti particulari, di chi revelava i secreti alli ugonotti, il che fa stare sospesi molti del consiglio ed altri principali; i quali sotto mano fanno ogni opera che siano morti più presto che si può, e si fanno il lor processo.

Si dice che Navarra e Condé vorriano espresso comandamento dal Re di andare alla messa, per potersi valere di quest'atto con i principi d'Alemagna ed altri, e mostrare di fare tutto forzatamente; il che conosciuto da Sua Maestà, non lo vuol fare per ancora, credendo che alla fine s'abbino accomodare alla voglia sua, senza questo comandamento.

S'è sparso voce che sia stato referto a M. de Guise per detto de Briquemaut, che MM. de Thoré e Méru, fratelli de Montmorency, volevano ammazzarlo dopo l'archibusata del Ammiraglio; il che risaputosi da M. Damville, condusse Thoré da Guise e li dette tutte quelle justificazioni che volse.

Quà si procura di far dar facultà al Salviati di potere assolvere tutti li ugonotti che si voglino convertire, senza avere andare a Roma...

Il Fregoso partì ieri, mandato da Sua Maestà particularmente per trattare il conte Palatino, e renderlo satisfatto della resoluzione presa contro li ugonotti di Francia; la quale mostrerà essere stata necessitata

per la congiura che loro volevano fare contro tutto il Sangue Reale. E non mi parve a proposito farli rinnovare alcuna commissione, dicendo a lui che, se ci fussi andato altri, lo averei procurato. Ha promesso fare quanto a lui sarà possibile a benefizio di Vostra Altezza.

Ha ragionato la Regina sopra il fatto delli ugonotti con M. Cosimo Ruggieri, come astrologo; li ha risposto : « Che si è fatto più bene a uno amico che al Re. » Domandato dell'amico, disse : « Al Re di Spagna. » E Sua Maestà disse : « E di che sorte? » Poi li fece instanza di sapere che conformità era fra li suoi figli? Disse « che il Re e Monsignore d'Anjou non avevano una conformità al mondo; ma con il duca d'Alençon assai simile, quale vedeva molto Sua Maestà. » Si fermò nel sentire non essere conformità fra il Re e Monsignore; e si vede li dà noia, perchè l'ama assai. E li ha comandato « che studi la qualità della grandezza del duca d'Alençon, donde verrà, e quando. »

Si sono mandati danari in Svizzera, per levarvene sei mila soldati, e si fanno gran provvisioni di guerra; si compie la giandarmeria, una parte della quale andrà con M. de Guise in Champagne, quando si risolvino a mandarcelo. Il marchese de Villars, nuovo Ammiraglio, il maresciallo Damville, quel de Cossé, ed altri governatori di provincia sono presti per partire. In Piccardia il duca de Longueville ha ordine di tener preste tutte le genti nelle frontiere, dove dicesi s'accosti il duca d'Alva per chieder soccorso, poichè la presa di Malines dal principe d'Orange è riuscita resa.

Fui all'audienza del Re e dei fratelli, col rallegrarmi del fatto, poichè si diceva la congiura che questi ugonotti volevano eseguire contro Lor Maestà e tutto il Sangue Regio; e li ricordai la devozione e servizio delle Altezze Vostre.

LXXX.

LE COMMANDEUR PETRUCCI ET LE NONCE SALVIATI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 8-25 septembre 1572.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Nouvelles de la Cour. Briquemaut et Cavagnes. Conversion des princes; humanité de Salviati. L'assassin de l'Amiral récompensé par le roi d'Espagne. M. de Biron et la Rochelle. Le Roi et les reîtres. Lettres de félicitation adressées par le grand-duc à la Reine mère, au Roi et au duc d'Anjou. Le nouveau légat prié de ne pas se rendre en France. Le peuple de Paris ne s'apaise pas; les exécutions continuent de jour et de nuit sans qu'on y mette obstacle. Nouvelles de Constantinople; le Turc est disposé à seconder la politique de la France en Pologne. Le cardinal de Lorraine à Naples; il négocie avec le cardinal de Granvelle; on ignore quel est leur dessein.

PETRUCCI A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

8 septembre.

In un luogo che si chiama la Bastille, dove si mandano prigioni, sono state parate quattro stanze; che ha fatto discorrere che qualcuno di questi principali deva andarvi ad abitarle.

Navarra e Condé non vanno alla messa; e dicono che vogliono servire a Sua Maestà, ma vivere nella religione che sono nati.

Briquemaut non fu ammazzato altrimenti, ma s'era salvato nelle stanze della principessa de Condé, nel Palazzo Regio, donde uscì raso e vestito da servitore; e s'era ritirato in casa dell'ambasciatore d'Inghilterra, trattenendosi lì fra palefrenieri, con saputa del detto ambasciatore, e con promessa che andrebbe con la moglie sua in Inghilterra; ma fu scoperto, e si trova prigione. Pensasi se ne abbia a far presto giustizia; come ancora si farà di Cavagnes; che ancora, per opera di Madama di Ferrara, fu salvato da Madama de Nemours, la quale alla fine, si dice, l'ha lasciato venire nelle forze del Re.

I beni de' mortui non si distribuiscono ancora, per intender prima come passino le cose del regno.

Molti ugonotti si sono convertiti, e han preso questo santissimo Giubileo; talchè questa resoluzione ha giovato in più modi.

Montgommery si crede sia passato in Inghilterra, donde farà sapere l'animo suo a questo Re per ottener perdono.

SALVIATI A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

15 septembre.

... Spontaneamente si sono ridotti alla fede Cattolica due de' Principi, fratelli del Principe de Condé, e la principessa, sua consorte, abjurando pubblicamente l'eresia, e facendo professione di fede, secondo seguirà uno di questi giorni del Principe istesso e Re di Navarra; mi piace molto più, che di vedere e sentire ammazzamenti, ed i populi tumultuariamente correre all'armi.

PETRUCCI A FRANÇOIS DE MÉDICIS.

16 septembre.

Il Re di Navarra per ancora non si sente abbi andare alla Messa; ma Condé si crede ci anderà a San Michele; ed il Re allora gli darà il grand'ordine; e tutto ordisce il cardinale de Bourbon, il quale fa istituire i fratelli di Condé alla Cattolica, e uno ne ha appresso.

Un M. Besme, Fiammingo, il quale, un anno fà, prese per moglie una dama che andò in Spagna con la già Regina Cattolica di felicissima memoria, e, dopo la sua morte, se ne ritornò qui in corte, fu quello che tirò l'archibusata all'Ammiraglio, e che di poi si trovò ad ammazzarlo. Ha avuto, con questa occasione, dal Re di Spagna sei mila scudi a conto della dote di sua moglie, e a richiesta di casa de Guise; talchè sarà remunerato di questo fatto da tutti due questi Re.

Briquemaut è stato cambiato di prigione, e si pensa sia gettato nella riviera, come sono stati molti altri. Tuttavia io non ne so la certezza.

M. de Biron partì per la Rochelle, e quei populi dicono apertamente volere venire a devozione, e suggetti di Sua Maestà; alla quale è stato presentato un rolo di tutti li ugonotti che contribuivano a' pagamenti nelle occorenze loro; che ascende al numero di trenta mila; e dicono

che la Maestà Sua ne vuol fare risentimento; e che non si vorrà ridurre, li farà castigare.

Il Re ha rotto tutte le assegnazioni date per pagare i reitri d' Alemagna, che ascendono a due milioni di franchi; resoluzione di gran conseguenza, perchè ne stavon quieti sotto la parola di Sua Maestà.

Rallegramenti del Gran Duca per il prospero successo della rivoluzione presentati dall' ambasciatore al Re. Simili officii a Monsignore d'Anjou; il quale risponde : «Che, come principi Cristiani, non potevano Vostre «Altezze se non sentirne piacere, ridundando questo in loro onore e «utile; e che lui in particulare le ringraziava di questo amorevole offi-«cio; e che, dove potrà, s' impiegherà sempre con il Re e con la Regina «per servizio loro [1].»

[1] Nous avons retrouvé, dans les archives de Florence, les réponses du Roi, de la Reine mère et du duc d'Anjou aux lettres de félicitation du grand-duc; les voici :

RÉPONSE DU ROI À COSME Ier.

Paris, 15 septembre 1572.

Mon Cousin, j'estois sur le poinct de vous faire entendre comme l'exécution advenue en la personne de l'Amiral et de ses adhérens est passée, lorsque j'ay receu vostre lectre du IV de ce moys, par laquelle j'ay congneu que vous estiez jà adverty de la vérité du faict. Et avez très-bien considéré la fin et intencion qui m'a acheminé à telle nécessité; laquelle n'a regardé autre chose que la gloire de Dieu, le rétablissement de son service et le repos et tranquillité de mon royaume. Aussi n'ay-je jamais doubté qu'elle ne fust louée et approuvée de tous les bons et vertueux, et spécialement de vous, qui avez tousjours eu une singulière dévocion à la restauration de l'Église de Dieu. Lequel, j'espère, me fera la grâce de parfaire et accomplir ung œuvre si sainct, et que j'ay tousjours tant désiré. Vous remercyant au surplus de la favorable démonstration que vous m'avez faict en cest endroict, respondant à la singulière dévocion que je sçay vous avez au bien de mes affaires, à laquelle je ne manqueray jamais de l'amityé et bienveillance que vous pouvez désirer de moy. Priant Dieu, etc.

Dans la réponse du Roi au duc François de Médicis, on lit cette phrase :

«. . . N'ayant jamais doubté que, comme «mon intention a été necte et pure en cest «endroict, elle ne fust louée et approuvée «de tous ceulx qui ont la gloire de Dieu en «révérence et recommandation, qui est le «fruict que j'en ay tousjours désiré.»

RÉPONSE DE LA REINE MÈRE À COSME Ier.

Paris, 15 septembre 1572.

Mon Cousin, je vous ay de tout temps congneu si affectionné au service et à la gloire de Dieu, et particulièrement au bien de ceste Couronne, que je me suys tousjours assurée que vous recevrez singulier plaisir d'entendre l'heureux succez de l'exécution de l'Amyral et ses adhérans, comme voz lectres du IV de ce moys l'ont suffisamment

So di certo che il cardinale Orsino, se verrà quà, sarà mal visto; perchè il Re ha detto apertamente che il Papa non lo mandi, e che non vuole questo impaccio per adesso; atteso che ha da far lega con il suo regno; ed in effetto, dicendo lui così, si conosce che Sua Maestà teme non sia stato un artificio di Spagna per farlo diffidente al Papa.

19 septembre.

Il Marescial Montmorency per ancora si sta a una sua villa; ed è molestato della quartana; e il Re parla molto onoratamente di lui.

tesmoigné. De quoy le Roy, M. mon fils, reçoit très-grand contentement, se voiant loué et conforté des bons vertueulx en une si saincte et recommandable résolution, de laquelle il espère que Dieu lui fera la grâce de tirer le fruict nécessaire à la restauration de son Église et repos universel de la Chrestienté. Et, comme je sçay que vous luy estes voué d'une parfaicte affection, vous feray aussy cognoistre l'amityé et faveur que vous vous pouvez promectre de ceste Couronne; priant sur ce le Créateur, mon Cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde, etc.

Et de la propre main de Catherine :

Mon Cousin, je ne doucte de vostre bonne volonté en nostre endroict, et que ne vous réjouissiez de tout ce qui intéresse à la gloyre de Dieu et conservation de nos âmes et seureté de ceste Couronne. Car aussi nous pouvons vous asseurer que nostre conservation sera tousjours pour vous ayder et favoriser, plus que de autre prince que vous vous puissiez asseurer. Et suys bien ayse de voyr une fin du sujet pour lequel je vous ay envoyé le conseiller Bruet*.

Vostre bonne cousine, CATERINE.

RÉPONSE DU DUC D'ANJOU À COSME Ier.

Paris, 16 septembre 1572.

Mon Cousin, le Roy, mon seigneur et frère, s'estoit tousjours bien promis que, comme vous avez tousjours eue une très-ardente dévotion à l'avancement de la gloire de Dieu et au bien de ceste Couronne, vous seriez des premiers à vous conjouir de l'heureux succès de l'exécution de l'Amiral et ses adhérans; par le moien de laquelle il espère que Dieu lui fera la grâce de réunir ses peuples, et ramener ceulx qui pouvoient estre esgarez à l'obéissance deue à l'Église de Dieu, de faire valoir ses forces à la propagation du nom chrétien, et en faveur de ceulx qu'il a tousjours en singulière recommandation. Auprès duquel je sçay que vostre vertu a acquis le premier lieu. Priant sur ce le Créateur, etc.

* Le conseiller Bruet avait été envoyé par Catherine de Médicis à Florence pour surveiller l'affaire de la succession du duc Alexandre, succession sur laquelle la Reine mère élevait des prétentions. Elle s'irritait des lenteurs qu'on apportait au règlement de cette affaire, comme le prouvent les paroles très-vives qu'elle adressait quelques mois plus tard à l'ambassadeur florentin, et que nous trouvons consignées dans une dépêche du 6 janvier 1573 : «Che se fussi stato mandato costà dal Re di Spagna o altro Principe, che saria stato spedito più presto.»

Questo populo di Paris sta ancora sollevato; ed ogni giorno si pigliano nuovi prigioni, e la notte si gittano nella riviera; e per la villa si doverrà presto fare qualche nuova esecuzione, perchè si sono fatti mettere assai forche per tutti li luoghi pubblici della città.

25 septembre.

Questi del Parlamento di Paris, volendo saper la voluntà del Re sopra li prigioni tenevono e che ogni giorno si pigliono, si dice che è stato in conformità delle altre passate, e che gl'è stato mostro la via : talchè se ne getta la notte sempre qualcuno nella riviera, senza altri processi apparenti.

È comparso qui un corriere di Costantinopoli. Dicono porta che il Turco promette ogni suo favore al negozio di Pollonia, per il quale andò M. de Valence; il quale si dà voce che cammina assai bene a favore di Monsignore d'Anjou.

L'esservi di nuovo detto che il cardinale di Lorena va a Napoli, fa argumentare si tratti qualcosa d'importanza con Granvelle; essendo tutti due ingegni così sottili, come il mondo li tiene; atteso massime che il corriero, che ha portato questa nuova, pare ritorni, e che quà al suo arrivo è stato ritenuto in casa di M. de Guise un giorno.

LXXXI.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 29 septembre 1572.

SOMMAIRE. — Audience de la Reine mère. Le cardinal de Lorraine et les Guise veulent s'attribuer la plus grande part dans l'exécution des huguenots; la Reine revendique la responsabilité du fait. Elle est d'avis de laisser le cardinal à Rome, où il fera moins de mal qu'en France. La Reine est plus que jamais souveraine maîtresse. Il importe de ne compter en effet que sur elle seule, mais de faire toutefois présenter et appuyer ses requêtes par quelque prince ou quelque seigneur; les Montmorency sont à l'écart, les Guise tenus encore à distance; peut-être conviendrait-il de s'adresser aux Bourbons.

Comparsero le lettere di Vostra Altezza de' XXII del presente alli XXVI; le quali mi servirono per occasione di avere audienzia alli XXVII da Sua Maestà, la Regina Madre.

Li comunicai la lettera istessa originale che Vostra Altezza mi mandò dell' ambasciatore Canigiano, e li fu gratissimo; dicendomi molto confidentemente: «Che potevano Loro Maestà fare senza duca di Ferrara e Guisi; che non hanno loro fatto nulla; imperocchè, quando per fare tale esecuzione mandorno a chiamare M. de Guise e li domandorno il modo aveva di farlo, li rispose che non aveva dodici persone, e bisognò li dessero delle lor guardie.» Mostrò Sua Maestà che farà conoscere al mondo perchè abbia salvato li principi di Navarra e Condé, e che non dubita d' essere levata dal governo. Ebbi occasione per certa notizia mi era venuta delli vantamenti di Lorena in Roma e delle dimostrazioni faceva di aver guidato quest' affare, e quello che questi Guisi facevono di demostrazione al mondo d' avere acquistato. Ella mi disse «che non ne sapeva più che ne sapessi io, e che senza lei non se ne faceva altro; ma che per certi avvisi se ne risolse subito, e che Lorena e l' Ammiraglio andavono al pari di bugie e d' invenzioni e di malignità.» Li messì in considerazione che, avendo egli il cervello inquieto, sarebbe forse stato bene il richiamarlo. Mi rispose di nò, dicendo : «Lasciamolo pure star là, perchè quà metterebbe sotto sopra

«il mondo.» Li ricordai che facessi quello che le avevo detto da principio; che non desse autorità a persona tanta che, quando occorresse, non potesse ritirargliela. Mi rispose : «Che non facevono li Guisi cosa «alcuna d'importanza.» Ed io le replicai, che poteva ringraziare Dio che li fussi successo così bene questo fatto, e che ha li figli uomini, con li quali soli può governare, e li altri accarezzarli, ma tenerli bassi. Me l'acconsentì amorevolmente. Visto poi che passava l'audienzia in cosa lunga, poi che li lessi quella lettera originale, ed alcune altre nuove che di Roma m'erano capitate alle mani, e particularmente del cardinale di Lorena, e che Sua Maestà lesse forte alla mia presenza le riposte delle Vostre Altezze per messer Antonio Bracciò, volsi passare in altro. E prima li dissi che questo modo di fare in Roma di Lorena, di volere là mostrare di governare assente questo regno, e quà d'essere favoritissimo di Sua Santità, era molto odioso; vantandosi massime d'aver la parola del Papa per il cardinalato d'un suo nipote che ha seco, per quello li piace di dire; e che non doveva molto piacere nè a Loro Maestà quà, nè al loro ambasciatore a Roma. Mi acconsentì, che l'ambasciatore ne restava mal satisfatto; a che mi parse d'avvertire, per potere intertenerselo, poichè l'intendeva così.

La Regina Madre, in questo ed in ogni altra occasione, vuol essere il maestro di scuola lei in effetto, e s'inganna chi entra per altra porta, al parer mio.

L'opinione del Salviati, nella quale sono caduto io già lungo tempo, è che sia di necessità intertenersi la Regina, ed in quello far fondamento, perchè in effetto lei vuol essere il maestro di bottega, e lo mostra contro quelli che vanno prima da altri che da lei; e che questo sia per giovare all'Altezza Vostra, e quà ed altrove sempre fussi vero che ci fussi chi ne posti cattiva voluntà; ed ultimamente quando dissi alla Regina, che sempre che ella perpetuerà in questo proposito, io veggo sicuro che all'Altezza Vostra li sarà auto rispetto, mi rispose «che non mi lascerà mai fare torto.» Ed io lo credo, se bene non vedo mi comunichi le cose di quà, come soleva. Vedo che, per mantenersela e per poter fare che ella operi, bisogna trovar modo d'avere chi pro-

ponga secondo il suo volere, acciò lo non si faccia parte e giùdice, o si mostri troppo affezionato, e lei disponga. E, poi chè son certo che queste Maestà non vogliono grandi li Montmorency per qualche tempo, nè anco li Guisi, secondo dicono, sebbene loro fanno grandi spianate, come presenti, mi risolvo di guadagnarmi questi Principi di Bourbon, ed operare chè per grandezza loro scaldino il cardinale loro zio e loro procedino sinceramente, come del Sangue, per veri servitori di Cristo, del Re, della Regina, e de' fratelli del Re; potendo così sperare che, dopo Loro Maestà e li fratelli del Re, nissuno in questo regno li abbia da mettere li piedi innanzi; volendo con ogni lor potere mantenere l' autorità alla Regina, facendo professione d' esser creature di lei.

LXXXII.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 8-13 octobre 1572.

Sommaire. — Le légat est à Avignon; on ignore s'il continue son voyage. Résistance de la Rochelle, de Sancerre. Les huguenots en nombre à Montpellier, à Montauban. Nouveaux prisonniers amenés à Paris. Entrevue projetée entre la Reine mère et la reine d'Angleterre. Montmorency et le duc d'Alençon. Le cadavre de l'Amiral retiré, par ordre du Roi, du gibet de Montfaucon. Cavagnes et Briquemaut.

13 octobre.

Il segretario del cardinale Orsino, legato, annunzia che questo personagio è ad Avignon, ed aspetta la risoluzione delle Loro Maestà, se lo vogliono o nò. V' è speranza in alcuni che il legato procederà innanzi fra qualche giorno.

Pare si avrà a trattare di qualche riforma in questo regno, dopo questo felicissimo successo. Le cose di quà passano con buona speranza, nonostante che la Rochelle abbia ritirato dentro e gente da guardarla e di molti viveri, e per ancora non abbia voluto dentro ministri del Re, non avendo voluto accettare, come s' era detto, M. de Biron, governatore per il Re. Si dice che a Sancerre si fa della resistenza in non

volere obbedire. Vi si manda, e forse con forze, il maresciallo di Cossé. A Montpellier, dove si ammazzò delli cattolici alli giorni passati, a Nîmes e a Montauban, che tutte queste terre sono piene d'ugonotti con le armi in mano, doverà dar buon ordine il Marescial Danville, che presto potria essere vicino a quel quartiere.

Intanto si attende a rappezzare più che si può, per fuggire qualche gran disordine.

Furono condotti in Paris miserabilmente, sopra una carretta fino a qui vicino (e qui vicino ebbono un cocchio) per disgrazia uno figliuolo dell' Ammiraglio, secondo si dice, che a me non pare ne fusse rimasti delli suoi a casa, uno de la Noue, e quelli d'Andelot; non si sa ancora quello che se ne farà.

D'Inghilterra, quando non sia con artifizio, s'intende che il mariaggio di quella Regina con il duca d'Alençon, se non seguiva questo così grande ed utile fatto, si sarebbe facilmente a quest'ora concluso; e si dà speranza che, se potesse seguire un abboccamento di quella Regina con la Regina Madre, che ancora potesse seguire. Ma, perchè si cercherebbe ora maggior sicurezza di prima per consolidare le cose di quel regno, si credeva per tale abboccamento la Regina e M. d'Alençon se ne andassero a Calais, e quella Regina a Douvres, e l'abboccamento con buona compagnia dall'una e l'altra parte si facesse in una certa isola, assai comoda all' una ed all' altra.

L'aver visto che il duca d'Alençon è andato, due giorni sono, senza tornare la sera, a caccia in quelle parti verso il duca di Montmorency, fa crederne qual cosa. Ma dall' altra parte, il giorno seguente, essendo andato in quel quartiere Monsignore d'Anjou, M. il Cancelliere e M. de Guise in poste, sotto colore d'andare a vedere una casa per comprarla per Sua Altezza, fa fare dalli speculativi più discorsi, avendo massime menato M. de Guise seco; per il che si può credere che Montmorency non arà voluto comparire.

Briquemaut non s'intende sia ancora morto, ma spaventato, credendo con il dire assai scampare.

M. de Montgommery e M. il Vidame de Chartres si trovono final-

mente in Inghilterra; ed il Vidame alle case sue in Francia lassa dire la messa, e fare quanto piace al Re. De la Noue non ne sento altro.

13 octobre.

Il Re, andando a Saint-Denis, in passando, vedde molte genti andare a vedere un appiccato a certe forche dette Montfaucon; e domandò chi era; li fu detto essere l'Ammiraglio. Comandò si facesse levare, e si sepelisse in qualche parte.

Si forma il processo contro Cavagnes, il quale si defende arditamente, e tanto sapientemente quanto scioccamente parla Briquemaut, spaventato dalla morte, non domandando mai altro che vita e perdono.

LXXXIII.

ANONYME [1] AU SECRÉTAIRE CONCINI.

Paris, 19 octobre 1572.

Sommaire. — Les massacres continuent, même malgré les ordres du Roi, surtout à Orléans, à Rouen et à Lyon; ils sont inspirés plutôt par la vengeance et la soif de l'or que par le fanatisme religieux. L'hérésie n'est pas éteinte dans le royaume, et l'ordre n'est pas rétabli. La Reine mère s'efforce de maintenir la bonne intelligence entre ses fils; elle se plaint des seigneurs, qui entretiennent la fureur du peuple. Armée dirigée contre la Rochelle, sous le commandement du duc d'Anjou ou du duc d'Alençon, avec Tavannes pour lieutenant. L'alliance anglaise, malgré les apparences, n'existe plus depuis le massacre; indignation des Anglais et des Allemands. Froideur de l'Empereur. Jugement sévère porté sur les Médicis; la mort de l'Amiral est un malheur pour le grand-duc, qui, désormais, est à la merci de ses ennemis nombreux et influents à la cour de France. La situation des affaires est critique. L'Angleterre, corrompue par l'or des Indes, pourrait se rapprocher de l'Espagne et abandonner la Rochelle. Le Roi veut que tout le monde aille à la messe. Le prince d'Orange a perdu ses avantages en Flandre. Excessive cherté des vivres. A Toulouse, quinze cents huguenots ont été tués, depuis la publication de l'édit qui ordonne de poser les armes. Le Roi va à la chasse, mais toujours bien accompagné. Les sommes d'argent levées par l'Amiral ne se retrouvent pas. On a trouvé des mémoires sur sa vie, écrits par lui-même; mais on les tient secrets. Réforme dans l'administration des biens de l'Église, proposée par le duc de Nevers et approuvée par la Reine mère. Nouvelles de la cour. Tavannes, Retz, Morvilliers, les Guise et les Montmorency. Ne compter que sur la Reine mère.

Al massacro degli ugonotti che si fece in Paris è seguito di continuo un sacco e una persecuzione notabile di coloro, i quali parte dalla for-

[1] Le chevalier Cavriana.

tuna, parte dagli amici e parte dalli denari che avevano aiutati, si erano nascosti quà e là. E l'esempio di questa città primaria, e metropoli del regno, hanno vivamente imitato Orléans, Rouen et Lyon. Perciocchè, con tutto che il Re, mosso a pietà del populo ignorante, aveva proibito a ciascuno l'insanguinarsi più le mani nelli ugonotti, sperando potere col mezzo de' dottori teologi ridurlo al buon cammino, e, contento della giustizia alla quale s'era sodisfatto con la morte de' capi; desiderasse perdonare al resto; nondimeno a tal segno è corso questo populare furore, aiutato dalla cupidità de' beni, che contro l'editto se ne sono ammazzati molti, e tuttavia s'ammazzano; ed in quest'atto gran vanto ne portano le tre città dette, come quelle che nelle guerre civili furono manumesse dall' Ammiraglio e suoi seguaci. Onde non zelo di cristiana pietà nè di religione cattolica, non desiderio di sostentare il regno, ma più tosto un ardore di vendetta e cupidità dell'oro pare che questa gente conduca a bruttarsi tuttavia nel sangue di coloro che sono sopravivuti a tanta miseria. E, benchè ogni dì s'oda: «I tali sono «stati uccisi questa notte nella priggione, ed i tali nel borgo, o con«trada del tal nome;» nondimeno gli ritornati e riconciliati alla Chiesa Romana, con molti burlevoli le cose sacre scherniscono, e, portando alcuni rosarii alla cintura, dicono: «Noi andiamo alla *contrenta*» (che così chiamano la messa, come a cosa costretta e per forza). E per tanto, sarà impossibile svellere al tutto questa zizania del regno, se bene le forze di coloro che minacciavano al Re sono del tutto perdute. Nè è da temere altro, se non che questi principi giovani, sollazzandosi come fanno la notte per la città, con poco numero de' suoi, e parenti d'alcuni de' morti, diano occasione ad alcuno di farle un mal tratto; ovvero, dilettandosi di caccia, nella quale molte volte rimangono soli, faccino venire in animo a qualche disperato di levargli dal mondo, perchè di viva forza non lo possono.

La Regina Madre, che sa governare, mantiene quanto può i fratelli in unione, perchè non possono nascere in Francia più tempeste alcune, se l'uno di questi non si muove contro dell' altro; e, come cominciassero una volta ad urtarsi, sarà querela longa ed implacabile. Ma sin qui

stanno ristretti dalla riverenza della madre, la quale si duolse l'altri ieri con alcuni principi, che questo massacro (contro la voluntà e editto del Re) continuasse, e per loro colpa particularmente, dicendo che eglino suscitavano il popolo, che già aveva deposto le armi; e questa sua mala contentezza esaggerò in modo che fece arrossire alcuni ed adirar altri. Tutti però risposero : « Che si gastigassero i transgressori de' comandamenti del Re. »

Si mandano trenta cannoni da batteria a la Rochelle; e già sono in cammino, perchè vogliono assediarla e batterla furiosamente. Biron fu eletto per capo dell'impresa, ma la ricusa. Tavannes ci andava; il quale farà poca riuscita, atteso che la nobiltà (nerbo della milizia francese) non lo vorrà ubbidire; e per questo rispetto si darà come per maestro o di Monsignore d'Anjou o di Monsignore d'Alençon, a l'un de' quali pare che si deliberi di dare il generalato sopra tutte le genti che vi anderanno; che sarà numero quindici mila fanti e due mila cavalli con sessanta canoni. Ed è facil cosa che Alençon lo riporti, per mandarlo alla scuola della milizia con questo principio.

La Regina ha sempre in pensiero di maritar questi due figli e locargli con alcuna Regina, o signora tanto grande che l'agguagli. Nondimeno non sappiamo dove voltarci; poichè trattare Inghilterra, non c'è regno nè stato grande dottale; e quanto ad Inghilterra, la lega e l'amicizia che con Francia aveva è nelli animi d'amendue le parti al tutto sciolta e slegata, se bene con oneste apparenze estrinsiche la si mantiene. Perciò che, parlando l'ambasciatore di quella Corona con la Regina Madre, intorno a questo massacro, e pungendola alquanto, ella li disse rispondendo : « Ognuno faccia come le pare, e come meglio le viene. » Toccando eziandio la capitulazione della lega. Onde non si può più pensare ad Inghilterra, come quella che per natural odio era da Francia alienissima, ed ora, con questa ultima persecuzione delli buoni religiosi di Calvino, settatori di quella Regina, s'è del tutto alienata. Ma, perchè non possono accusare il Re, che l'Almirante ha con i suoi più divoti tolto dal mondo, biasimano solamente il modo col quale s'è fatto; spesso dicendo che, sotto la permissione sua al tutto il regno di vivere

come si voleva da un ciascuno, non si doveva ammazzare tanti poveri innocenti, e rubarli; perchè si violava la fede regia, e, come sotto un salvocondotto, si veniva àd uccidere il gregge, il quale con altro modo si poteva ridurre. Io poi ho udito molti Alemanni ed Inghilesi parlar così strano e sinistramente di questa nazione, che non so se d'alcuna barbara si possa parlar peggio. Onde far parentado con quelli, i quali sono di diversa fede e religione alla nostra, non mi so indurre a credere potessi, al presente nè per qualche anno avenire, aspettare.

Il Palatino anch'egli non approva punto questo fatto, nel modo che è stato eseguito, se bene si è lasciato intendere che aveva già lungo tempo il fine dell'Ammiraglio previsto, ed altresì di tutti quelli i quali lo seguitavono. Nondimeno mostra in effetto non volersi movere a venire in Francia, non ci avendo ragione nè occasione. Ma non si le passa così di leggieri alli altri, che pure fulminano. Nè Cesare se ne è tanto rallegrato quanto si pensava, come che abbia scritto a questa Maestà lettere di congratulazione.

Nel qual atto voi siete molto tassati da Inghilterra d'essere caduti; e, dove di voi pareva che si prometesse assai, comincia a vacillare nella opinione, ed a stimarvi per uomini poco fedeli in amicizia; poichè dice ch'el vostro ambasciatore si è con queste Maestà a vostro nome rallegrato per questo fatto. E si aggiunge che e' si vede che voi camminate per questo mondo con timore perpetuo nelle vostre azioni, le quali debbono essere sospette a tutti, poichè, bilanciando le potenze di ciascuno, correste tenere ogni cosa in equilibrio, per guadagnarvi la conservazione del vostro Stato; ma che di vero la morte dell'Almirante vi ha dato danno, e vi farà tenere il bacino alla barba (uso de' proprii motti) da vostri avversarii, che in Francia e particularmente nella corte si fanno potentissimi; i quali, stando di continuo col Re, vi batteranno e nuoceranno perpetuamente nell'autorità, cosa che sarià agevole a fare, visto l'incostanza delle umane cose e delli umori de' principi. E certo, senza la Regina Madre, che pur sta in proposito verso di voi, io dubiterei che non cadeste ben tosto di grazia. Onde concludo non essere al mondo più duro negoziare che è qui, per la mutazione che

cade nelle persone. Io vorrei che si potesse trovar modo di legare questa Donna, che sempre fusse dalla nostra, perchè potremmo burlarsi di Spagna, e costringerlo a fare de' latini falsi, come saria agevolissimo a voi che avete lo Stato più accomodato a far novità in Italia e nuocere a ciascuno che qual altro ci sia, sì per l' uomo che governa, come per il sito, ricchezze e qualità delli abitanti. E però pensate un poco al come, or che col ritorno dell' ambasciatore potrete udire a bocca quello che non osa nè sa la penna scrivere.

Di quà poi credete che i vostri medesimi si sono poco amici. Io parlo di udito e di veduto; e, senza quel timore che hanno dell' Alemanno, che par loro essere di continuo addosso col gastigo, avereste sin ora udito di bello. Or non più.

Si ragiona da Inghilterra, che vi stima per savissimo e potentissimo, e che in ogni impresa vi averia aiutato, prima che il massacro arrivasse (perchè pare un poco alienato da voi); che non si farà cosa alcuna da Filippo di quello che desiderate, di Portercole ed Orbetello, e che potrete al sicuro richiamare il vostro gentiluomo. E forse vedrete infra poco Inghilterra amica di Spagna, poichè costoro non hanno voluto conservare l' amicizia di quella; siccome udirete un dì qualche ripentezza delle cose fatte in questo regno già due mesi.

Spagna, che corrompe il mondo, ha una parte d' Inghilterra guasta con quelle mine d' India; e quella Regina, che sta sulli amori, non vorrebbe guerra. Però la povera Rochelle si renderà insieme con Mautauban, non volendo la vecchia madre d' amori tirarsi rumori addosso.

Sancerre vuol arrendersi, e qui sono cinque cittadini mandati per l' accordo.

Il Re vuole che ognuno vada alla messa, e giura per lo corpo di Dio che vi si irà.

Orange perde il credito; si è ritirato in Gueldria senza far cosa alcuna, ed il duca d'Alba manda a ricuperare l' isole di Hollanda e Zelanda. Palatin del Reno si dà al Diavolo, che Orange non si porti da valentuomo.

Chiappin Vitelli è stato male, e tutto questo verno sarà inutile della

persona per la guerra; ma è in tale riputazione appresso gli nimici, ed era appresso gli ugonotti di qui, che non temevano che lui in tutto l'esercito del Duca, si come ho udito ora da un gran capitano. Gloria al Signore che l'ha posto al mondo!

La Regina Madre edifica una casa bellissima al duca d'Alençon; per il che ha levato un monastero di monache, e condutte ad abitare altrove, per fare del convento un giardino. Vorrebbe lasciargli tutti accomodati, ricchi ed amici, acciò se ne muora contenta.

Quà il vivere è sopra umana credenza carissimo, e bisogna temersi dalla peste.

A Toulouse sono stati uccisi mille cinquecento ugonotti, dopo che l'editto fu pubblicato del posar le armi, cosa che ha sommamente travagliato la Regina.

Il Re va alla caccia, ma con buona compagnia di signori e soldati; e, dove non voleva persona seco, ora è con gran comitiva. Si va pur sempre cercando dove sieno i denari che l'Ammiraglio aveva scosso, o, per dir meglio, imposto di più che non bisognava a pagar li ferraioli, sulle sue chiese; ma non si sa rinvenire la traccia. La qual somma era di due millioni e mezzo di franchi.

Si è trovato un commentario delle sue azioni quotidiane, scritto da lui, cosa rara e bella; ma non si lascia vedere.

Il duca de Nevers aveva proposto una riforma di beni ecclesiastici, acciòche la Chiesa di Dio fusse da nostri sacerdoti meglio governata; e la Regina l'approvava, ma non si eseguisce il consiglio.

Tavannes si fa grande; Morvilliers ed il conte de Retz governano la corte, priva de' principi, i quali sono iti alle loro cariche. Montmorency con la sua quartana *jacet ingens littore truncus*, e se ne sta fuori di corte; ha però visto Monsignore a Nointelles, luogo che egli voleva comperare; ma non è stato ben visto, perchè questi fratelli non vogliono compagni nell'imperio, e Guise con la sua famiglia è superiore a tutti gli altri; nel qual caso, si vide l'incostanza della fortuna, che, dove Montmorency aveva tanti seguaci, ora è di tutti spogliato, si può dire, con i fratelli; ed i signori sono guidati dall'utile, non

dall' onesto. Noi abbiamo poca parte in questa corte; e, se venisse il bisogno di fare di quelle cose che già si fecero per voi altri signori, ancor senza resistenza, la perderiemo; così poca fede è nelli uomini. Onde quella gran Madre di Re convien tener stretta con ogni ufficio, e del modo il vostro ambasciatore che ritorna ve ne discorrerà. Io non posso scuoprirmi tutto per voi, come dal medesimo intenderete, se voglio servirvi bene e lungamente; ma, quanto possono fare pigmei tali qual io nell' aiutarvi a sostenere questa machina, promettetevelo sicuramente. So bene che di fede al più fedele non cedo.

LXXXIV.

LE COMMANDEUR PETRUCCI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 22 octobre-15 novembre 1572.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Condamnation et supplice de Cavagnes et Briquemaut; hideux détails. Un des fils de l'Amiral enfermé aux Chartreux. La Rochelle se prépare à faire une défense désespérée. Montgommery, bien accompagné, est en Normandie, près de la mer. Montmorency est toujours en disgrâce; piége qui lui est tendu par les Guise. Le duc d'Anjou se dispose à assiéger la Rochelle. Les princes allemands se proposent de mettre en jugement MM. de Guise, d'Aumale et de Nevers, comme assassins de l'Amiral. M. de Guise a, dit-on, envoyé la tête et les mains de Coligny à Rome au cardinal de Lorraine. Le siége de la Rochelle sera peut-être ajourné jusqu'au retour de la belle saison. La Reine mère fait beaucoup de fête aux Guise, mais sans les admettre au partage du pouvoir. La jeune Reine est accouchée d'une fille. Sancerre, Montauban et Montpellier résistent encore. Arrivée de Vincent Alamanni, successeur du commandeur Petrucci.

22 octobre.

Fra pochi giorni si farà l' esecuzione contro Briquemaut e Cavagnes; ed, in un medesimo tempo, per quanto si dice, sarà dato l' abito della Certosa a uno figliuolo dell' Ammiraglio morto, ed a tre altri putti che vennero qui in sua compagnia; e saranno tenuti sotto buone gardie, se bene, per essere piccoli, per qualche tempo si doverrà dubitare poco di loro.

Nella esecuzione sopradetta di Briquemaut si farà ancora una figura

dell' Ammiraglio morto, armata, e si trascinerà per la terra; e la dilazione di questa esecuzione è causata da alcune cose, che ha di nuovo revelato detto Briquemaut da pochi giorni in quà; con insegnare scritture, quali si sono avute, dove si vedono molti scelerati disegni di morti e divisioni del regno.

28 octobre.

S' è dato ordine il legato venga, e ci sarà qua fra quindici giorni o venti. Questi signori de Guise fanno due spedizioni per Roma, ma non penetro nulla; gatta ci cova; ci starò vigilante.

Non fu che Briquemaut e Cavagnes, che sopra due tavole alte da terra qualche un palmo, e quelle attaccate a due carrette, furono strascinati vivi per questa città, ed al luogo della giustizia, dove era il Re e li fratelli alla scoperta, la Regina Madre, e molti signori con una turba grandissima. Briquemaut, mentre saliva la scala della forca, quand' era al terzo scalone, fu domandato da un ministro di giustizia, da parte del Re, se egli aveva da dirli cosa alcuna di più di quello aveva detto nel processo per la cospirazione contro di lui. Egli disse arditamente che non sapeva cosa alcuna di cospirazione; e che quanto s' era scritto nel processo era falso, perchè mai si pensò a cospirazione contro il Re e Sua Corona. E si voltò al populo, pregandolo a pregare Dio che perdonasse al Re, ed a quelli che erano stati causa della esecuzione passata e della morte sua, dicendo che Dio arà querela da lui che va ora dinanzi al suo tribunale, a tale effetto per vendicare tanti innocenti. Soggiunse che arebbe bene voluto parlare al Re, e disse: « Ma... » e tacque. Intanto il populo lo cominciava a scalzare e spogliarlo innanzi fusse appiccato; ed egli pregò s' avesse pazienzia un poco. L' ora era così tarda che il Re, per vederlo bene, li mandò dieci o dodici torcie.

L' altro non parlò mai; e, se bene la giustizia voleva stessero in su le forche ambedue qualche tempo, fu forzata a spiccarli quasi subito e metterli in la casa pubblica della città; ma non potette nondimeno fare tanto che il populo non li desse di molte ferite, e li tagliasse le orecchie, il naso e qualche altra parte brutta; e questa mattina l' ha di nuovo appiccati. L' Ammiraglio fu di paglia strascinato e impiccato similmente.

Si sente che nessuna cosa ha fatto restare attonito Briquemaut più di quello, che, per la sentenza, quando si leggeva, intese che si dichiaravano ignobili li suoi figliuoli ed indegni di ogni onore. E domane, se non s'è fatto oggi, si degraderanno li figli della casa dell' Ammiraglio e quelli di Briquemaut, e poi romperanno l'armerie loro e si gitteranno in pesci per terra, acciò non abbino più li suoi nome di tal famiglia.

Questa notte il Re ha spedito in Inghilterra, io credo, per il nascimento della sua figlia; e facilmente credo abbia mandato il processo degli esecutati con qualche negozio per avvertimento delle cose de la Rochelle, la quale fa l' ostinata; e li rifuggiti dentro e quelli della terra hanno mandato e beni e figli e donne in Inghilterra, e brucciato all'intorno della città quasi dieci leghe.

Ho inteso ancora che Montgommery, con salvoguardia del Re, sta a un suo castello in Normandia in una casa appresso al mare, avendo una nave presta e molto bene armata per andarsene quando gli piaccia. Sta vigilantissimo, ma a me non quadra, se bene l' ho da persona pubblica; perchè, se non tratta il perdono e la securezza, che non ne intendo nulla, può più far male che bene quivi, atteso al credito ha in quelle parti ed alla moltitudine delli ugonotti che vi suole essere. Dubito, se non si piglia resoluzione alle cose di quà, ne sia per essere causa un desiderio che è in molti di far bottega della necessità del Re; il quale si trova in buono stato, se accompagna quello che ha fatto con prudenza.

La moglie del maresciallo Montmorency va e viene dal suo marito alla corte spesso, ma non ha molto seguito, nè si sente se non calunnie e male satisfazioni contro quel signore. Dio lo aiuti!

Si spera che sia vera la morte dell' Ammiraglio presente; e, se riuscisse, il Re potrebbe aver perduto un grande uomo da bene. Ed a Montmorency, suo nepote, non gioverebbe punto, se bene non se li può credere danno alcuno; perchè ingannerà tutto il mondo, quando si saprà con verità abbia mancato di essere in qualsivoglia occasione buon servitore al Re, suo Signore.

30 octobre.

Questa mattina Monsignore d'Anjou ha pubblicato che lui vuole andare a la Rochelle, e che ognuno si metta ad ordine; e il Re ci manda in poste, per averne piena notizia come le cose stiano e di quel che si possa fare, il colonnello Tosingo, avendolo chiamato con molta confidenzia, e speditolo con molti favori. E frattanto vi s' invia genti ed artiglierie; e la Regina Madre di questa resoluzione me ne ha detto un motto; ed io li risposi che si bisognava far da vero, e levar questa esca, che solo può appicciare fuoco in questo regno. S' intende ch' el uomo preso alli giorni passati con lettere d' ugonotti indiritte ad un grande della corte per eleggerlo capo, ha detto che si nominava Montmorency; ma poi ha confessato che veniva spedito artifiziosamente da Montauban da uno aderente a casa Guisa con queste lettere false per calunniar quel principe.

2 novembre.

S' intende che in Alemagna quelli principi mostrano una cattiva voluntà verso questa Corona; e l' universale dice che hanno fatto un processo contro M. de Guise, M. d'Aumale e M. de Nevers, come esecutori della morte dell' Ammiraglio; ed ancò ci è chi vuole che li abbiano eseguiti in figura.

Il conte de Retz va a Metz, domattina, dov' è il suo governo, per qualche giorno; e gli potrebbe servire di colore per poter negoziare e forse passare dal Conte Palatino.

Il veder la Rochelle (chè vi sono quattro capi che non si nominano) tanto resoluta, fa dubitare non tenga buono per dar tempo al tempo.

Sancerre e Montauban stanno in rebellione. Quà si sta in sospetto. Intendo di buon luogo che M. de Guise ha mandato, forse per un suo scudiero, al cardinale di Lorena la testa e le mani dell' Ammiraglio; e fu pochi giorni dopo la esecuzione.

Io continuo a intendere d' una cattivissima voluntà di Sua Maestà contro Montmorency; e mi vien detto che in breve si sentirà qualche grande ed importante nuova resoluzione di questo Re.

TOMMASO DELLA PAGLIA A CONCINI.

4 novembre.

Le cose di quà si fanno più torbide per noi che prima, perciocchè gli nostri avversarii non lasciano addietro alcuna sorte d' officio.

Non si va anco alla Rochelle, dubitandosi di ricevere qualche affronto del verno, con l' esempio di Carlo V quando andò a Metz; ed oltre questo, si sta con speranza che si possi arrendere; per lo che Monsignore vi va, e si farà quantò si potrà. Hanno ci mandato Pietro Pagolo Tosingo, per riconoscerla, e, rapportando che l' impresa sia facile, non si guarderà nè a stagione nè a gente.

Non si vede in corte alcuno che della fazione di Guise; e la Regina Madre gli accarezza, sin tanto che non presumino di volere governare ed essere compagni, perchè, se questo vorranno interprendere, si repentiranno. La Regina moglie sta bene; e ha partorito con poca fatica, ed è molto cara al Re ed alla Madre. La Noue è stato rimesso in grazia del Re. Aspettiamo una legione di Svizzeri, che servirà di corpo per l' esercito. Sancerra fa il diavolo; ma alla fine la perderà; così farà Montauban, e Montpellier; i quali si arrenderanno e saranno desolati. Orange s' inverna in Gueldria per fare un' altra favata questa primavera.

5 novembre.

Arrivo a Paris del signor Vincenzio Alamanni, successore nella legazione del Petrucci, il quale lo presenta alla Regina Madre.

TROISIÈME SECTION.

LÉGATION DE VINCENZO ALAMANNI.

(PREMIÈRE PARTIE.)

1572-1574.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE VINCENZO ALAMANNI,

AMBASSADEUR DE COSME Ier ET DE FRANÇOIS DE MÉDICIS À LA COUR DE FRANCE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Vincenzo Alamanni appartenait à une famille qui s'était distinguée dans les lettres et dans la conduite des affaires politiques. Il ne fut pas indigne de ses aïeux. Il était né le 13 mars 1536, de Andrea Alamanni et de Ginevra, fille de Lorenzo Ridolfi. Sa parfaite connaissance de l'antiquité classique, jointe à une éloquence naturelle, l'avait fait surnommer *il Tullio di suo secolo.* Il nous serait aujourd'hui malaisé de décider s'il méritait un si beau titre, car de ses œuvres littéraires il ne reste qu'une oraison funèbre manuscrite, qui est conservée à la Magliabecchiana, et un sonnet sur le fameux groupe de l'enlèvement de la Sabine de Jean de Bologne. Il est vrai que nous avons ses dépêches diplomatiques, d'après lesquelles nous pouvons le juger. Il arrivait à la cour de France dans des circonstances difficiles, et il succédait à un ambassadeur qui laissait dans notre pays une réputation d'habileté et de sagesse. Alamanni n'en était pas à son apprentissage; quoiqu'il ne fût encore âgé que de trente-six ans, depuis longtemps déjà il était sénateur; il avait rempli les importantes fonctions de gouverneur de Pise. En 1568, il avait été désigné pour apporter à Charles IX les compliments de condoléance de Cosme Ier et de François de Médicis, après la mort si douloureuse et si imprévue de la jeune reine d'Espagne. Envoyé de nouveau en France, et cette fois comme ambassadeur résidant, il resta à cette cour depuis 1572 jusqu'en 1576. Chargé de diverses missions diplomatiques, il se trouve à Venise en 1578, en 1580 en Savoie. Enfin, en 1586, il remplit les fonctions d'ambassadeur résidant auprès de Philippe II. Il mourut à la cour d'Espagne d'une chute de cheval, en janvier 1590. Il était à peine âgé de cinquante-quatre ans.

Marié en 1566 à Catherine, fille d'Alexandre Capponi, Alamanni laissa quatre fils : l'aîné, Luca, entra dans l'Église, et fut successivement évêque de Mâcon et de Volterra; deux autres furent élevés à la dignité de sénateurs; le quatrième, Julien, servit dans les armées de notre Henri IV, parvint au grade de colonel, et s'établit en France où il laissa de la postérité.

I.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 11-30 novembre 1572.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Première audience de la Reine mère; sa déclaration touchant le massacre. Complot de quelques huguenots contre la vie du Roi; les coupables seront secrètement et sommairement jugés et livrés au supplice. On semble redouter à Paris un nouveau massacre; on a le pressentiment d'un prochain danger. Frégose et même Petrucci accusés par l'ambassadeur d'Angleterre d'avoir trahi et livré les chefs protestants. Avances faites par les Guise à Montmorency. Union de Montmorency et du duc d'Alençon; animosité du maréchal contre Nevers et Retz. Voyage suspect de Louis de Nassau à la cour d'Angleterre. Le roi d'Espagne pourrait entrer, dit-on, dans une coalition contre la France. Griefs de la reine d'Angleterre. Le duc d'Albe affecte d'épargner la vie du huguenot Genlis, son prisonnier, dont le roi de France désire la mort. Frégose prévenu de se garder des assassins qui en veulent à sa vie. Promesse d'une abbaye faite à Petrucci. Les Suisses des cantons protestants refusent de servir le Roi. Quelles que soient les apparences, le grand-duc doit se défier de l'Espagne.

11 novembre.

Fummo consigliati di andare dalla Regina Madre, la quale ci aspettava in camera, accompagnata da Madama di Lorena e dalla Regina di Navarra, sue figliuole, oltre a molte altre gran dame. Quanto poi all' esecuzione (massacro degli ugonotti), disse « che Sua Maestà era stata forzata a far quello aveva fatto per salvezza e sicurtà del suo regno, e che aveva seguitato la impresa sin tanto che le era stato commesso; e che non si mancherebbe anco per l' avvenire di fare, giusta lor possa, che il fine corrispondesse al principio; ma che tutto non si poteva fare in un giorno. »

Intendo che quattro ugonotti, a dieci leghe vicino a Paris, nell' andare il Re alla caccia, come fa spesso con poca guardia, volevono ammazzarlo; e che Dio ha voluto, per mezzo de' fratelli e moglie del capo principale, che il trattato si sia scoperto; li uni si crede per ereditare, e l' altra per scampare dalla morte, della quale il marito l' aveva minacciata. Sono venuti prigioni segretamente, e saran presto appiccati; ed in ogni cosa che nasca contro il Re, li inimici di Montmorency cercono che lui venga imputato.

19 novembre.

Sono dubbi e sospetti che Paris possa esser saccheggiata, con il colore di voler fare una nuova sollevazzione in assenza del Re, per far morire e li convertiti e li ostinati ugonotti. Si vedono cattivi umori, e si bisognerà del buono a fare che fra poco tempo non si senta qualche nuovo e grande accidente. Ed il principe de Nevers mi disse, che si faceva ogni opera per disperare molti, acciò si gitassero in campagna con l'arme, perchè di cosa nascesse cosa; ma che si cercherebbe di rimediare a tutto.

20 novembre.

Lo ambasciadore d'Inghilterra dice molto assicuratamente, che il signor Gian Galeazzo Fregoso ha trattato lui l'esecuzione contro li ugonotti, de' quali faceva l'amico, e che tutto si sa; chiamandolo traditore. E, se bene li fu risposto convenientemente dal Petrucci, a me nondimeno preme assai questa voce per servizio di Vostra Altezza, perchè ognuno sa quanto lui confidassi nel Petrucci, e che tutto si è fatto con saputa sua, e conseguetemente dell'Altezze Vostre; le quali, come invidiatissime da molti, pigliano anco questa occasione di sparlare. Ed il Gondino mi ha detto che il Petrucci, per conservare una badia, s'è vantato che lui è stato causa della venuta dell'Ammiraglio in corte, e delli altri, e che lui li ha servito di mallevadore, senza il quale non ci sarebbono mai venuti, e che però merita ricompensa. Cosa che, se è vera, mi maraviglio; ma non la posso credere. L'ambasciadore d'Inghilterra vorria che Vostra Altezza s'intrinsicasse con la Sua Regina, dalla quale trarrebbe molti commodi, a detto suo; ma gli si è risposto a proposito, ringraziandolo però.

Si dice che, come li Guisi si accorgono che il governo non va a modo loro, cercano sotto mano di trovar modo d'accomodarsi con Montmorency, il quale è stato ricerco, molti giorni sono, di questa pratica per via di Nemours; e, se non ci fussi di mezzo il cardinale di Lorena, del quale Montmorency non si fiderà mai, è stato detto all'Albertano dal secretario di lui che potria seguire; ma che questo guasta tutto.

Montmorency è sostenuto oggi interamente dal duca d'Alençon, il quale per lui piglia la pugna contro tutti; e la Regina Madre anco ha detto che l'aiuta e che della fedeltà sua se ne assicura, se bene li è stato comandato molte volte delle cose per servizio del Re, che non l'ha volute fare. Le cose sue si vede vanno alquanto migliorando, e potriano passar bene. Esso ha gran voglia d'intrinsicare le Altezze Vostre con Alençon, il quale dice che in breve si sentirà quanto vaglia, e quanto sia servitore del Re, suo fratello. Dice Montmorency molto male del duca de Nevers, tassandolo di uomo da poco; ed anco del conte de Retz, l'avarizia del quale dice essere infinita, e che si doverria ricordare dello stato suo, pochi anni sono, chiamandolo scellerato; talchè gli umori ci sono grandi e da parturire un giorno molti garbugli.

22 novembre.

Qui si dubita che le cose del regno non siano in gran travaglio; e ne accresce il sospetto lo avere inteso che il conte Lodovico, fratello del principe d'Orange, è stato due volte secretamente in Inghilterra, e che quella Regina arma gagliardamente. Nè può servire ad altrove, è vero, che per aiuto de la Rochelle; ma intendo di buona parte ch'ella non arma, se bene fortifica alcuni suoi luoghi e città. Il Re è stato avvertito dall'uomo suo, che andò in terra di Svizzeri, che il Re di Spagna si accorda con il principe d'Orange, e che il duca d'Alva farà sempre spalla, perchè gli Alemanni passino sicuramente in Francia a danno di Sua Maestà; e chi augumenta la cosa, dice che questi maneggi che Orange tiene con Inghilterra sono di consenso del Re di Spagna, cosa che è durissima a credere; ed io la scrivo, perchè la si dice. Non è dubbio che quella Regina si tiene offesa in più modi da questo Re; e si è dolsa, oltre all'essere stata burlata del mariaggio di Monsignore d'Anjou, ed all'esecuzione seguita contro l'Ammiraglio e li altri ugonotti, che anco, ad istanza di Loro Maestà Cristianissime, ella si è mossa a pigliare l'isola di Flessingue ed aiutare Orange, e che è stata lassata in ballo; talchè questi umori sono ingrossati assai, e la Mauvissière[1], che torna

[1] Castelnau, seigneur de la Mauvissière.

fra tre giorni d'Inghilterra, ha avuto freddo ricevimento; se bene quella Regina ha accettato l'invito d'essere comare, ed in breve viene un conte con presenti e con facultà di poter sostituire e tenere a battesimo. So bene che tutti questi che governano stanno maravigliati, che il duca d'Alva non abbi voluto compiacere il Re nel far morire M. de Genlis, che ancor vive, suo prigione, e che abbi osservato la convenzione nella presa di Mons, massime nel salvare il conte Ludovico.

ANONYME[1] A CONCINI.

27 novembre.

A qualunque dimostrazione d'amicizia che vi faccia Spagna o suoi ministri, non ci credete in modo alcuno, perchè tiene ascoso dentro di sè il veleno; siccome, confidentemente parlando meco, il suo ambasciatore qui mi disse, già due giorni sono : « I negozii del mondo s'hanno « a voltar in un altro modo ed in altra parte; ed io starò bene avvertito « molto bene de' maneggi di Fiorenza, dal quale era sempre al Mio Re « disturbo. »

La venuta di questo cardinale si stima opera del Lorena per turbare il mondo. È stato ricevuto malamente, poichè in dispetto nostro l'ha mandato il Papa. Ha molte ragioni di farvi del male, ma non spunterà, perchè Madama non li crede; ed ella vuol comandare, non Lorena; i suoi ben sanno che vana è la sua venuta, e si dolgono.

30 novembre.

Il medesimo Fregoso è stato avvertito dalla Regina Madre che si guardi, perchè il nunzio e Spagna hanno detto che saria bene levarselo dinanzi con una archibusata; ed esso volendo risentirsene, gli fu comandato da Sua Maestà che non facesse motivo alcuno, perchè lei aveva rimediato a tutto; e li disse di più Sua Maestà : « Scrivete al Petrucci che il Re gli vuole mantenere la parola dell'abbadia; e sarà la « prima che vaca; e forse li si manderà la spedizione drieto, avanti sia « arrivato a Fiorenza.

[1] Le chevalier Cavriana.

Gli Svizzeri levati per servizio del Re sono impediti al partire dai cantoni ugonotti, allegando che non sono tenuti al Re di Francia per andare contro alla loro religione. Ma più danari assetteranno ogni cosa.

II.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, décembre 1572.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Le prince et la princesse de Condé mariés de nouveau selon le rite catholique. Préparatifs pour attaquer et réduire la Rochelle. Le maréchal Damville et les huguenots du Languedoc; ils n'ont plus foi dans aucun traité et se défendent à outrance. Discordes entre les seigneurs qui commandent les forces royales. Mission de Frégose auprès des princes allemands. Mission délicate de la Noue à la Rochelle; on espère qu'il ramènera cette ville à l'obéissance du Roi. Montgommery engage les habitants à se donner à l'Angleterre. Les huguenots ont pris partout une fière contenance.

7 décembre.

Ieri il principe e la principessa de Condé reiterarono il matrimonio, secondo l'ordine e modo scrittone da Sua Santità, e nella maniera che usa fra i cattolici, essendosi prima dichiarato che il fatto avanti fosse nullo; e così godono adesso la dispensa e la grazia dell' assoluzione concessa dal pontefice.

Sono comandate molte compagnie per far l'impresa de la Rochelle, e il Re si lascia intendere voler dopo Natale cavarne le mani ad ogni modo.

Il Fregoso non partirà ancora di sei giorni; e di voce mi ha confermo quanto disse al segretario nell'inserto passato, assicurandomi con molta prontezza che si mostrerà sempre devotissimo servitore alle Vostre Altezze.

13 décembre.

Gli ugonotti del Languedoc hanno preso cinquanta muli carichi di buone mercanzie che andavano a Toulouse ed in Spagna, ed un se-

cretario del duca de Nemours che andava per acqua verso Avignon. Il marescial Damville appresta tutte le provvisioni necessarie per espugnar Nìmes; e pare si dica li ha tolto buona munizione di grani che si ritiravano dentro. Intanto pareva si parlasse di composizione, e che si potesse sperarne qualche conclusione; ma non si trova modo di persuadere sicurtà alcuna di quello si concludesse; e pare che si risolvino volere con le armi vederne la fine.

16 décembre.

M. de la Noue entrò alla fine nella Rochelle, e vi fa ogni opera per ridurla a devozione del Re; ma non si crede che ciò abbia a seguir presto.

Gli ugonotti fanno progressi in Languedoc; il maresciallo Damville fa quanto può per levare la gita per quella volta a Monsignore d'Anjou, il quale si dice che all'ultimo il Re ce lo manderà con un esercito per castigare quei popoli, e insignorirsi delle terre che posseggono; e già vi si sono inoltrate artiglierie da Lyon e da altre piazze, per mostrare che si vuol far da vero.

Fra il nuovo Ammiraglio e M. de Montluc non è buona armonia, dal che nasce che quei della Guienna e de Guascogna non hanno il castigo della loro sollevazione.

Anche tra il barone de la Garde e M. de Biron nascono ogni giorno nuovi dispiaceri; e tutto fa prender animo a quei de la Rochelle.

La leva delli Svizzeri si è poi fatta, e già pare sieno incamminati alla volta del regno.

Il Fregoso è partito per Metz, dove troverà il conte de Retz e quelli ambasciatori di Alemagna, co' quali pare anderà presso al conte Palatino. Al suo ritorno, se non mutano fantasia, si dovrebbe sentire di qualche accordo seguito. Avanti partisse, tenne ragionamento con la Regina Madre, molto amorevole per li servizii di Vostra Altezza; ed, in caso che la confederazione segua, le ricordò le promesse fatte a Vostra Altezza con il Palatino e con li altri principi d'Alemagna. E Sua Maestà disse che li darebbe lettere e commissione di parlare; ma non credo abbino portate lettere, poichè non mi ha fatto intendere altro.

29 décembre.

Intendo da buona parte che l'abbate Guadagni è venuto di verso la Rochelle, per dar notizie al Re d'un trattato che M. de la Noue ha concertato dentro la Rochelle con la gente della terra; e che, come lo abbia sicuramente stabilito, cercherà modo di uscire, avendo corrutto le guardie che gli stanno d'attorno e anco i bombardieri quasi tutti; e si vede che ha fatto gran servizio a queste Maestà, poichè è stato cagione che molti nobili, sotto la sua parola, si sono ritirati alle case loro, con sicurtà di non andare più contro al servizio della Maesta Sua; e non passano venti quelli che tengono forte chè la Rochelle non si renda; i quali non si fidano del perdono, nè in qualsivoglia promessa che il Re faria loro per la loro sicurezza. Montgommery se ne sta in Inghilterra, e non fa altro che persuadere a quelli della Rochelle che non si accordino, e promette loro soccorso e tutto quello che vogliono; e di già buona parte dentro alla terra aveva resoluto di darsi a quella Regina; ma la Noue, che sino all'ora non s'era scoperto per il Re, anzi comandava a tutti quasi come governatore, non ci volle acconsentire, con pericolo della vita; ed, in cambio di governare, lo tengono come prigione. All'incontro ci sono da quattro mila soldati sotto la carica di M. de Biron e dello Strozzi, nè ci può entrar persona; ed in mare ci sta il barone de la Garde con cinque vascelli, per impedire le vettovaglie.

Monsignore d'Anjou non partirà prima che a mezzo il mese di gennaio; ma frattanto s'invierà il resto dell'esercito, e tutti li suoi gentiluomini, e pensionarii del Re; ed egli e Monsignore d'Alençon, suo fratello, ci anderanno con pochi in brevissimo tempo.

Molti danno la causa di questa tardanza alla indisposizione della Regina Madre; altri, che fanno professione di sapere, dicono che, avanti la partita, vuole Sua Altezza sentire l'esito di questa congiura della Rochelle, perchè, se avessi buon fine, non occorrerebbe prendere questo disagio.

In Languedoc gli ugonotti si mantengono gagliardamente; ed affermano essere i sollevati più di dodici mila. Tuttavia, se la Rochelle viene in potere del Re, se ne anderanno in fumo.

III.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, janvier et février 1573.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Départ des ducs d'Anjou et d'Alençon et du roi de Navarre pour la Rochelle. La Noue et sa conduite parmi les assiégés. Baptême de la fille du Roi. Bèze et les enfants de Coligny cherchent à soulever les princes allemands contre la France. Petite émeute à Paris; les écoliers et les pages. Troubles en Picardie. Craintes du côté de l'Allemagne. Avis secret d'Angleterre informant le Roi qu'on doit tenter de l'assassiner à la chasse. Disgrâce du baron de la Garde, qui a laissé pénétrer par mer des vivres et des munitions dans la Rochelle.

14 janvier.

Partì Monsignore d'Anjou per la Rochelle con M. d'Alençon, il Re di Navarra, il principe de Condé, ed infiniti altri; si spera che presto v'abbia a seguire accordo.

25 janvier.

Il Fregoso è partito per la Rochelle, dove, col mezzo de la Noue, cercherà di addolcire le cose, che da pochi giorni paiono assai inasprite, con poca speranza di averla nelle mani per accordo. La speranza che hanno di essere soccorsi per via d'Inghilterra li fa tener duro. Si dice che la Noue è stato creato capo degli ugonotti, e che esce con loro come tale alle scaramuccie.

3 février.

Narrasi del battesimo della figlia del Re, tenuta al fonte dal conte di Sommerset a nome della Regina d'Inghilterra.

Di buon luogo s'intende che la Regina Madre è stata causa della voce cavata fuora, che la Noue si sia dichiarato contro il Re e che sia capo della Rochelle; ma il Fregoso afferma che veramente vi è capo e governa, e che vi si comincia a parlamentare, e che ve n'è qualche speranza, massime se Inghilterra non manca della promessa.

Si dice che Bèze, con i figli dell'Ammiraglio morto, van sollevando

i Principi d'Alemagna, con i quali hanno intelligenza, e, se nascesse qualche sollevazione, potrebbe essere che dessero danno.

14 février.

La dichiarazione di de la Noue contro il Re dà da pensare; pure si spera sempre che, come uomo d'onore, troverà modo di accomodamento, senza che alcuno possa tassarlo di traditore.

Strezzette della corte a cagione di denaro; si dà ordine che si ritengano le pensioni di tutti quelli che non sono alla guerra.

È nato in Paris gran rumore fra i paggi e lacchè della corte con li scolari, a tale che un giorno, andando queste Regine a vespro ai Gesuisti con i cardinali Bourbon e Guise, furono gli scolari tanto presontuosi, che, avendo due giorni prima ricevuto non so che legnate, in numero di mille cinquecento, assaltarono alcuni pochi paggi e lacchè sino al cocchio di Loro Maestà, dove di fuora furono tirati alcuni colpi di spada; ed il cardinale de Guise, gittandosi abbasso del suo cocchio per paura, restò un poco ferito in una mano. Il Re ne ha fatto risentimento, e fatto appiccare due scolari autori del rumore.

26 février.

La quiete che si desiderava e sperava in questo regno è sempre con qualche nuova occasione molestata per l'avarizia degli uomini, i quali assai più l'interesse proprio che il servizio del Re ed il bene pubblico hanno in raccomandazione.

In Piccardia, provincia e frontiera di quella importanza che sa, si sono sollevati alcuni centi di gentiluomini ugonotti, che quieti se ne stavano alle case loro, a persuasione di un M. de Moscenous (?) ed un altro de la Motte; l'uno de' quali avendo certe case vicine a quelle, a lui era nato desiderio di averle. Sono stati questi due per via di giustizia, sotto pretesto di esserci trovati a certo omicidio, ed anche consapevoli della congiura che vogliono si dovessi eseguire contro le persone di Loro Maestà, appiccati in effigie e confiscati i loro beni.

Costoro, non assicurandosi più degli editti e promesse regie, messi

insieme cinquanta cavalli, di giorno entrarono mascherati in Beaumont, terra di Piccardia, dove erono stati appiccati in figura, e, gettato tutto per terra, si salvarono. Stanno ora ragunando più gente che possono, con pericolo di sollevare molti che si stavano salvi e senza pensieri di nuove sollevazioni alle loro case. Il Re ci ha mandato M. de Piennes, luogotenente suo, appresso il duca de Longueville, con ordine di provedere a tutto convenientemente; ed anco, per ogni buon rispetto de' rumori d'Alemagna, fornire quelle frontiere di soldati com'erano prima.

In altri luoghi qui all'intorno a venti leghe sono state viste alcune truppe di cavalli; ne si sa la cagione. Ed il Re, per via del suo ambasciatore che tiene in Inghilterra, che espressamente ha spedito un suo uomo, è stato avvertito che non si fidi troppo alle caccie; chè sa di buonissima parte la risoluzione di molti disperati, che si mettevano a ogni risico per ammazzarlo.

La Rochelle non si è ancora incominciata a battere; e quei di dentro si mostrano assai gagliardi e risoluti nelle scaramuccie che si sentono alla giornata. Assicurasi che dentro ci sono entrati sei navilii grossi carichi di vettovaglie e fanteria, che viene dalle bande d'Inghilterra, nè si sa chi gli mandi, se bene nominano Montgommery; ma si dubita non sia sotto mano aiutato da quella Regina. Basta che sono venuti, e che il barone de la Garde con le sue galere non li ha potuti impedire; di che monsignore d'Anjou, sdegnatosi, gli scrisse subito una lettera in collera ed ingiuriosa, per la quale dicono che il barone, col cascar malato, è divenuto pazzo; altri assicurano gli sia cascata la gocciola, e che non sia più buono a nulla. Monsignore d'Anjou ha mandato sopra capi, in assenza di lui, sull'armata il conte di Gaiazzo ed il capitano Niccolo Alamanni; e il Re ha fatto spedire le lettere di generale nella persona del gran priore di Francia, suo fratello bastardo; chè, quando prese la croce di Malta, li fu promessa questa carica dopo la morte del barone de la Garde.

Per ancora all'intorno della Rochelle non passano dieci mila fanti, ma si dice esserci di poi arrivato di nuovo il nuovo Ammiraglio che viene di Guascogna con sei mila di più; e Dio sa come stanno a muni-

zioni, poichè non pigliano alcuna resoluzione. La Noue sempre comanda dentro assolutamente; nè per questo alcuno lo imputa di tradimento: che tanto maggiormente mi conferma nell' opinione scritta più volte, che esso alla fine farà ogni opera che venga in potere del Re.

Si dubita che l' armata di mare d' Orange non si congiunga con quelle poche navi che ha potuto mettere insieme Montgommery, in caso che quel Principe non sicuri l' intelligenza che di quà si cerca d' aver seco. È ben cosa certa che egli ed il conte Ludovico, suo fratello, sono arrivati in Hollande con dieci mila soldati, ed appressatisi a una lega da Harlem, tenuta da' suoi, ma assediata dal Duca d' Alva, dove si scaramuccia ogni giorno; e se non si piglia, impedirà ogni dì più la sicurezza della Fiandra.

IV.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, mars 1573.

Sommaire. — Le comte de Retz tout dévoué aux Guise, hostile au grand-duc; il est toujours sur ses gardes. Le Roi n'ira pas à la Rochelle; on veut que tout l'honneur de la campagne revienne au duc d'Anjou. Escarmouches meurtrières. Le siége traînera en longueur. L'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne paraît assurée. Le Roi aura mille raisons de s'en féliciter. M. de la Noue, ayant échoué dans ses tentatives de pacification, a loyalement rejoint l'armée royale. Mauvais succès des catholiques devant Sancerre et en Languedoc.

1er mars.

Con il signor conte de Retz mi anderei io restringendo, come mi comanda Vostra Altezza, se mi fussi concesso il poterlo fare; ma lui fugge l' apparenze, nè vuole conversazione stretta di alcuno. E, se volessi uscire seco a qualche particulare, per indurlo ad effettuare con occasione quel che generalmente si promette a parole, m' assicuro mi saria denegato; essendo tutto di casa Guisa, e parzialissimo di Lorena e loro aderenti.

9 mars.

Sono mutati gli ordini di partenza del Re per Chartres e per An-

gers. Questa mutazione dicesi essere per molti motivi; per le cose di Alemagna, ecc. Altri dicono che il Re sia ritenuto artifiziosamente, perchè non impedisca l'onore della Rochelle a Monsignore d'Anjou: poichè, accostandosi la Maestà Sua a quella piazza, dicono non si potrebbe tenere di non andarci, e con la presenza sua finir l'accordo, che ora più che mai si tratta, uscendo M. de la Noue spessissimo fuorà a parlamentare in compagnia de' primi della terra. Ed in quel mentre che stanno fuorà, quei di dentro pigliono per statichi, quando il signor Filippo Strozzi e quando qualcun altro principal soldato ed affezionato al Re. Nè per questo si lascia di scaramucciare e battere quella piazza assai gagliardamente. Sono pochi giorni che i cattolici n'ebbero una buona mano, e ci restarono feriti parecchi gentiluomini accettissimi a Monsignore; fra' quali furono i signori de Crillon, Vins, la Nole, d'O, ed alcuni altri, tutti giovani e favoriti; ed affermano che a M. d'Aumale, già fratello di M. de Guise, è stata levata la testa da un colpo di moschetto; e di questo ce n'è conferma. Di maniera che, se l'accordo non segue, non c'è dubbio che rincrudelirà la guerra assaissimo e durerà un pezzo; vedendosi apertamente che il Re non ha insieme forze bastanti per impedire che per mare non ci entrino vascelli per loro soccorso; ed anco in estrema disperazione che per la medesima strada essi non si possino salvare.

Di fuorà per ora non ci sono che otto mila fanti e mille cavalli; ma di soldati vecchi non ci resta altri che M. de Montluc.

Intendo di buon luogo, che è qui arrivato un mandato del vescovo di Valence da Polonia con un altro personnaggio Polacco, con la sicurezza quasi intera della elezione di quel regno nella persona di Monsignore d'Anjou [1]. Se questo riesce vero, ne seguirebbono molte cose a benefizio di questo regno; ed oggi il Re, per infiniti rispetti, non potrebbe avere la miglior nuova.

[1] Voyez sur l'affaire de l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne, Choisnin : «Discours au vrai de tout ce qui s'est fait et passé pour l'entière négociation de l'élection du roi de Pologne.» (*Panthéon littéraire.*)

13 mars.

Fu vera la morte del duca d'Aumale. Vanno le cose della Rochelle di maniera che ogni giorno danno occasione di mutar pensiero a ognuno; poichè i parlamenti e le tregue si fanno spesso, e poi scaramucciono quasi sempre con danno dei cattolici.

Ha Monsignore d'Anjou fatto una buonissima opera, se riesce stabile, con consiglio del signor duca de Nevers e mezzo del conte di Gaiazzo e col capitano Niccolò Alamanni, poichè con navi ripiene di pietra affondate l' uno sopra l' altro ha serrato la bocca, che strettissima entrava nel porto della Rochelle; di sorte che in questo modo avrebbe levato ogni speranza di soccorso a quei di dentro.

16 mars.

M. de la Noue, vedendo di non poter riuscire in alcun modo a piegare agli accordi quei della Rochelle, ha potuto venir via con una trentina di gentiluomini. Il punto che ha guasto l' accordo è stato che quelli di dentro volevano che, in qualunque tempo il Re ci andassi o mandassi, esso sempre restasse inferiore a loro di forze, come quei che non si fidano interamente delle promesse sue, e per poter sempre resistere a qualunque impeto; e nel resto si accordavano a tutte le convenzioni che erono loro proposte a servizio del Re, massime che si lasciavano vivere secondo le loro coscienze, e si permetteva a tutti di usare privatamente l' esercizio della loro religione alle case loro.

22 mars.

Notizie del modo tenuto dal de la Noue per uscire dalla Rochelle. Confusione che v' è rimasta dentro. Notizie di Sancerre, e speranze che a Pasqua sarebbe tornata a devozione del Re; ma in parecchi fatti i cattolici hanno avuto lo peggio con morte di molti gentiluomini.

In Languedoc le cose vanno a mal cammino. M. Damville è stato tre volte ributtato con grave perdita da Sommières. Gli ugonotti in qual paese hanno guadagnato Montpezat, castello di qualche considerazione, e fatto rivoltar molti dalla loro parte.

V.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, avril 1573.

SOMMAIRE. — La reine d'Angleterre déclare qu'elle est restée étrangère à l'armement tenté dans son royaume par Montgommery. Avances faites par le duc d'Anjou au duc de Savoie. Amitié de l'Espagne pour la Savoie. Envoyé du Roi auprès de l'Empereur et en Pologne. Dispositions pacifiques de l'Allemagne. Résolution du Roi de casser le régiment de sa garde, et de le remplacer par cinq cents Suisses. Mauvaises nouvelles de la Rochelle, de Sancerre, du Dauphiné, du Languedoc. La noblesse est décimée au siége de la Rochelle. Échec de Montgommery devant cette place. M. de Grammont envoyé en Béarn par le roi de Navarre, pour faire observer en ce pays le culte catholique; mauvais succès de sa mission. Frégose et les princes allemands; tout l'effort de la politique française tend à empêcher les princes et surtout la maison d'Orange de faire alliance avec l'Espagne. L'Empereur et la Pologne.

2 avril.

L' ambasciatore d' Inghilterra ha detto all' Albertano in molta confidenza, che ha dato scuse per la Sua Regina con loro Maestà Cristianissime di armata di Montgommery; la quale dice essere stata contro sua voluntà, e che ella non ha possuto impedire che tutti i suoi vassalli non l' abbino aiutato di navilii, di gente e di danari.

Monsignore d'Anjou cerca ogni via di tirare a sua devozione il Duca di Savoia, e, *motu proprio*, le ha scritto di sua mano che non vuole in questo regno che lui abbia altro protettore, con prometterli gran cose. Savoia ha risposto con umilissimi ringraziamenti, accettando il favore se li promette; ma confida assai più nel Re. Questo penso io che sia stato artifizio di Lorena, per levare l' intelligenza fra Savoia e Montmorency, il quale è odiato come la morte. Ma Savoia ama Montmorency per molti rispetti, ed in questi suoi disastri se li è offerto insino colla persona.

L' ambasciatore di Spagna ha detto al secretario di Savoia, che di grazia in apparenza non cerchi di mostrare seco confidenze, per buoni rispetti, e per servizio di suo patrone; ma che vada in casa sua, che conoscerà quanto li sia caro, e quanta voluntà tenga di servire al Duca di Savoia; che ne ha commissione dal Re, Suo Signore. Questo secre-

tario è Francese, e, come intrinseco dell' Albertano, li ha conferito il particulare sopra discritto di Monsignore d' Anjou, e questo ancora.

Il Re ha spedito un secretario all' Imperatore per mitigare la mala satisfazione di Sua Maestà Cesarea mostra avere di quà, e passerà anco in Polonia.

11 avril.

Torna il Fregoso d' Alemagna, e assicura che le cose di quei principi passono quietissime, e che il regno di Francia può stare fuorà d' ogni sospetto per conto loro. Appena arrivato il Fregoso è stato dalle Loro Maestà spedito alla Rochelle, il che accresce il sospetto che tanta quiete non sia del tutto vera; massime che ha detto, che nel ritorno suo sarà mandato un' altra volta in Alemagna, dove seguitano i pagamenti ai reitri per conto del Re Cristianissimo.

Ha il Re risoluto di cassare il suo reggimento, che ordinario in tempo di pace ancora stava alla guardia sua, di dieci compagnie francesi sotto la carica di Filippo Strozzi; poichè d' una parte di loro si tiene malissime contento, non avendo a Sancerre voluto andare all' assalto e seguitare quei pochi Italiani che vi erano, de' quali sono morti assai; e in lor cambio accresce la sua guardia di cinquecento Svizzeri.

Dicono ancora che Montgommery non cessa con li navilii che ha di fare ogni opera di soccorrere la Rochelle, aiutato da un corsaro inghilese, che è persona esperimentata sul mare, e molto arrisicato.

Non s' è dato per ora l' assalto alla Rochelle.

12 avril.

Assalto dato alla Rochelle a un rivellino vicino al baluardo dell' Evangelio, che durò tutta la notte; s' impadronirono i regii del fosso con perdita però di trecento cattolici e più : s' erano impadroniti anche del bastione, ma non poterono tenerlo, per essere tutto scoperto dalla parte della terra, e dove l' artiglieria impedì di sostenervisi. Rimasero feriti il duca de Nevers in un braccio, ed il marchese du Maine in una gamba di archibusate, ma leggermente. Clermont-Tallart, ferito in una coscia, si tiene per morto. Lo Strozzi ha una ferita in una mano, e ci

sarebbe rimasto senza il soccorso di M. de Guise, avvertito dal capitano Cosseins, luogotenente dello Strozzi, che ferito si ritirava.

21 avril.

È stata fatta una mina sul bastione dell' Evangelio, parte del quale tenevano con centocinquanta soldati a guardia; e, nel darli fuoco, in cambio di far danno agli ugonotti, è rovinato non so che terra, e dato addosso ai cattolici che vi stavano; talchè è ve ne sono restati morti un centinaio. Il Re se ne mostra molto turbato, parendogli che ogni cosa vada a rovescio.

Sono poi venute nuove dal Delfinato, che gli ugonotti hanno preso una terra vicina a Vienna a quattro leghe, e che il cammino fra Avignon e Lyon è rotto per terra e per acqua, che vi passa il Rhône.

In Languedoc ancora sono stati presi non so che altri piccoli luoghi. Sancerre non si arrende, e solo si spera farlo per fame.

Il Re starà a Fontainebleau più d'un mese, e si vuol far venire tutti i principi, suoi soggetti, con i cardinali e molti altri prelati, per far poi qualche resoluzione di conseguenza; ma la maggior parte s' accorda a credere che sia per cavar danari dal Clero.

Monsignore d'Anjou e M. d'Alençon saranno richiamati dalla Rochelle con la più parte della nobiltà, che dicesi passa i mille gentiluomini, i quali non si vuole che vadano più all' assalto, essendone morti ogni giorno molti. Pare vi resterà però il duca de Nevers.

Il nunzio e l' ambasciatore di Spagna non stanno d' accordo fra loro: e si mordano aspramente.

27 avril.

Montgommery, accostatosi alla Rochelle con ottanta vele, fu riconosciuto dal duca d'Anjou, il quale gli fece trarre di molte cannonate, e che una troncò l' albero alla Capitana. Montgommery, accortosi dell' intenzione che si aveva di combatterlo, si ritirò in mare più d' una lega.

I cattolici hanno ordinato un' altra mina, poichè la prima era riuscita così male per loro, e ne sperano una grande apertura, e impadronirsi della Rochelle.

Il Re di Navarra, di commissione del Re Cristianissimo, aveva mandato M. de Grammont, stato già ugonotto, e salvato nella esecuzione dell' Ammiraglio dal Re proprio, nel paese di Béarn, suggetto a Navarra, per farci introdurre la religione Cattolica ed osservare gli editti ultimi di quel Re, con annullarsi i primi, fatti in vita della Regina, sua madre. Quei popoli, prima di riceverlo, hanno fatto infinite difficoltà; ed alla fine hanno preso lui prigione, e ammazzati molti de' suoi, per vendetta di quello si eseguì a Paris contro l'Ammiraglio e suoi seguaci.

Le tante gite del Fregoso, in Alemagna particularmente, non sono ad altro fine, che per dissuader gli accordi che potrebbono nascere fra quei principi e Spagna, e massime con Orange; al quale, nella partita ultima del Fregoso, il conte Ludovico, suo fratello, spedì un gentiluomo, di saputa e ordine del Palatino, acciò non si accordasse col duca d' Alva. E questo è il maggior timore che abbino i Francesi; dubitando che, se questi accomodamenti seguitino, che tutto il male non cadessi sopra di loro. Questo l' ha saputo l'Albertano in gran confidenza da uomo che è stato in Alemagna con il Fregoso, del quale lui si fida assai. E di pari li ha detto sapere di certo, che queste Maestà hanno revelato in Polonia come l' Imperatore ha promesso alli principi d' Alemagna di fare restituire all' Imperio quattro luoghi posseduti da' Polacchi, se il suo figliuolo sarà eletto Re; per indurli tanto più volentieri ad aiutarlo.

VI.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Mai 1573.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Négociation ouverte par le prince d'Orange; il demande un secours d'argent, et s'offre à faire rentrer Montgommery sous l'obéissance du Roi. On temporise sans prendre de parti. La Reine mère accusée d'avoir voulu faire empoisonner le prince d'Orange; propos dénué de vraisemblance. Cette accusation cache un stratagème. La Reine mère et le Roi semblent disposés à accueillir les propositions du prince d'Orange. Les assiégés de la Rochelle et de Sancerre informés de tout ce qui se prépare contre eux dans les camps du Roi. Les huguenots ne céderont pas; le Roi fera avec eux la paix à tout prix. Démarches tentées pour resserrer l'alliance de la France avec l'Angleterre. Le duc d'Anjou est élu roi de Pologne. Retour du maréchal de Montmorency à la Cour, où il est bien accueilli. Dissentiments entre les frères du Roi; il est heureux que le duc d'Anjou parte pour la Pologne; il serait devenu plus grand et plus puissant que le Roi lui-même.

4 mai.

Il Principe d'Orange ha mandato quà a chiedere danari in presto, per potere seguire le sue imprese, con promessa di ristringersi con questa corona in tutte le cose, e ancora operare che Montgommery ritorni buon suggetto del Re, quando gli voglia liberamente perdonare col mezzo suo, il quale farebbe sicurtà a Montgommery della parola di Sua Maestà. Che se questo accordo seguisse, si crede si congiungerebbe la sua con l' armata d'Orange a' danni della Fiandra. Qui s' è risoluto, dopo un ristretto consiglio, di trattenerlo per ora con parole, per non irritar più Spagna di quel che sia; e frattanto partecipar tutto con Monsignore d'Anjou. Vostra Altezza vede che questi andamenti non tendono ad altro che ad impedire l' accordo tra Spagna e Orange, dubitando della ruina di questo regno, quando seguisse; e, se di quà si resolvono a prestar denaro, li dariano secretamente, rispetto al Re di Spagna, ed ancora alla fine s' accorderanno con Orange. E di già l' Ambasciatore Cattolico n' ha tenuto proposito con la Regina Madre, dolendosi della voce cavata fuori ch' el Re Suo s' accordasse con Orange, poichè esso Orange s' accorderebbe con Loro Maestà Cristianissime.

Qui è stato messo prigione un Alamanno, che aveva referto a Orange aver ordine dalla Regina Madre d' avvelenarlo; del che Orange s' era doluto; e, nominandole la persona, Sua Maestà con uno stratagemma l' ha fatto venir qui, e si pensa sarà punito convenientemente.

10 mai.

Lor Maestà hanno rispedito il Fregoso in Alemagna con lettere di credenza della Regina Madre. Ma intendo di buona parte ch' egli ha commissione di stringere questa corda con Orange, dove verrà in groppo il perdono di Montgommery, e forse di tutti gli altri ribelli del regno. Ed il prigione Tedesco, che scrissi con l' altra, è il Barone Rhingrave bastardo; ed è esaminato da due, li primi del consiglio, e da un secretario di Stato. Ma si pensa sia stato detenuto con arte, e con imputazione di aver revelato a Orange che di commissione della Regina Madre doveva avvelenarlo, come scrissi; ma che la verità sia, che lui sia quello per mezzo del quale si pratica l' accordo, e che il Fregoso sia l' apportatore delle parole da quà a là.

Di poi scritta, il secretario tornato di corte aggiugne che il Rhingrave è stato relassato e mandato via; che mi conferma nell' opinione che lui sia rimandato a Orange, al quale alla fine si farà l' imprestito de' danari che domanda, e sarà buona somma. M. Pinart si crede sia passato in Inghilterra, che vuol dire far tutto con participazione di quella Regina, per confermarla nell' amicizia di quà, e forse per rinfrescare la pratica di parentado con il duca d'Alençon.

18 mai.

M. de la Châtre, capo all' assedio di Sancerre, ha fatto pigliare una spia, e l' ha mandato al Re. Questa ne' tormenti ha confessato che Sancerre non è stata presa, perchè un signore d' importanza, che è intorno à Sancerre, ha sempre avvertiti quelli di dentro di quanto dovevono fare, e di quanto si risolveva in campo del Re; e che il simile anco si fa nel campo intorno alla Rochelle.

M. Pinart tornò dalla Rochelle; nè per la venuta sua s' è fatto alcun

segno di contentezza; talchè si dubita abbia fatto poco profitto nella sua negoziazione, stando gli ugonotti ostinatissimi più che mai. Ai quali si crede che il Re alla fine concederà quanto sapranno domandare; perchè si conosce che Sua Maestà la vorebbe finire in qualsivoglia modo. E si pensa al sicuro, che, quando segua l'accordo coi Roccellesi, ci saranno compresi ancora tutti i ribelli del Re; oltre a Orange, al quale parimente il Re concederà molte cose in disservizio del Re Cattolico, per levarsi con questo mezzo la guerra da dosso e quietare il regno; dubitandosi grandemente, quando lui non venisse consolato, di quel che lui non s' accorda e con Spagna e con li ugonotti di Francia a' danni del Re. In cambio di mandare detto Pinart in Inghilterra, l'ambasciatore qui della Regina ha subito, dopo la venuta sua, d'ordine del Re, spedito uno suo gentiluomo, per sollecitar forse qualche risposta, secondo ho potuto ritrarre; e dicono che quella Regina ha gran voglia che Monsignore d'Anjou faccia una passata sino in Inghilterra.

Il Rhingrave dicono sia stato messo nel castello del bosco di Vincennes.

25 mai.

Iermattina, a due ore di giorno, comparse in corte un secretario, mandato di Polonia dal vescovo di Valence, con speranza buonissima e quasi certa dell' elezione da farsi di quel regno nella persona di Monsignore d'Anjou. Di lì a quattro ore arrivò un corriero spedito a queste Maestà Cristianissime a nome delle tre parti delli elettori concordanti a favore del detto Monsignore d'Anjou, con speranza che in poche ore l' altra parte ancora condescenderebbe all' elezione. Iersera poi, a tre ore di notte, in grandissima diligenza venne a Loro Maestà un semplice mandato spedito dal Soderini, che abita in Polonia, con una lettera brevissima scritta al Re, con la elezione seguita nel prefato Monsignore alli XI del presente; e dice aver lassato indietro più corrieri, ed anche che verrà grandissimo numero di signori polacchi.

Venne in corte di nuovo il Marescial Montmorency, visto da Lor Maestà di buonissima voglia, e si discorre se ne vorranno servire in

questo trattamento di accordo con la Rochelle; ed in verità, se non si conduce col mezzo suo, ci si durerà assai più fatica.

L'amico del signor Concino è tornato dalla Rochelle, e mi dice da Paris avere scritto a sua signoria, dandogli conto minutamente di tutti li progressi successi sin a ora, con includerci la mala intelligenza che è fra' capi, e particularmente fra Guise e Nevers; i sospetti che si sono avuti della persona di Monsignore d'Anjou; le intelligenze che quei di dentro hanno nel campo del Re, e molti altri particulari.

31 mai.

Li mali umori e differenze fra il duca d'Anjou e d'Alençon seguitano più che mai; ed ultimamente M. de Brulart, segretario di Stato, è andato a la Rochelle con comandamento di Loro Maestà di quietarli, e con nuovo ordine per l'accordo; il quale seguendo, sarà a modo loro; se bene il Re fugge l'intercessione delli altri Principi per la sicurtà delli ugonotti, perchè le cose vanno sempre peggiorando a servizio del Re.

Non poteva nascer cosa di maggior grandezza e quiete per questo regno che la partita futura del duca d'Anjou; il quale si era fatto, con li gradi e autorità datagli, tanto potente, che era meglio servire lui che il Re; e la Regina lo portava sempre più innanzi; e Dio voglia che un giorno non avessi voluto competere con il Re!

VII.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Juin-juillet 1573.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Arrivée des envoyés de Pologne. Dernier assaut tenté sans succès contre la Rochelle. Le comte de Retz à Belle-Ile. Envoi de secrétaires d'état pour régler les conditions de la paix avec les assiégés. Progrès des huguenots dans le Languedoc; ils suivront l'exemple de la Rochelle. Derniers incidents du siége. Le roi de Pologne échappe à un péril de mort; il est légèrement blessé. Les assiégés mettent en avant des prétentions inadmissibles; les négociations sont abandonnées et bientôt reprises; la paix conclue au grand désavantage du Roi, dont la dignité est complétement méconnue. Le roi de Pologne passera peut-être par l'Italie pour se rendre dans son royaume. Si la guerre civile a un terme, la France, à l'instigation du prince d'Orange, tournera sans doute ses forces contre l'Espagne. Retour du roi de Pologne; son pèlerinage à Notre-Dame de Cléry. Sancerre et plusieurs villes du Languedoc, de la Provence et de la Gascogne, n'ont pas encore fait leur soumission.

6 juin.

A la Rochelle, dopo M. de Brulart, segretario di Stato, il Re ci ha mandato M. de Villeroy altro segretario; al ritorno del quale ognuno s' accorda che quella piazza sarà in buonissimo termine per rendersi a' patti.

Il dì VII di giugno, sono arrivati a Paris dieci signori polacchi, che sono ricevuti dal Re a Monceaux; e subito si sono avviati alla Rochelle per trovare il loro Re.

9 juin.

Alla Rochelle hanno dato un assalto molto gagliardo, ma i cattolici sono stati ributtati con perdita; si fanno nuove mine.

Il conte de Retz tornò con l' armata da Belle-Isle, che gli ugonotti hanno tutta rovinata; e v' ha lasciato sufficiente guardia per un' altra volta, accrescendo anche l' armata del Re di ottodici navili.

16 juin.

L' accordo coi Roccellesi si seguita a trattare, e per questo La Noue è ritornato in campo; ma intanto si sente la resoluzione di nuove mine,

e di dare un altro assalto fra otto giorni, e molte scaramuccie che di continuo seguono con la morte sempre di qualche gentiluomo. Ultimamente ci sono rimasti morti varii di molto conto.

Scrivono che quei di dentro cominciano a patire assai de' viveri, e che hanno mandato fuori a discrezione de' cattolici da quattrocento donne; ma non se ne ha la conferma.

Se il Re di Polonia non cava le mani della Rochelle fra un mese, sarà necessitato lasciarla alla carica di qualcun altro, perchè in questo tempo si dice compariranno i signori Polacchi che lo devono condurre al regno.

I progressi di Languedoc vanno sin ora assai male per il Re, poichè li ugonotti sono padroni della campagna, e vanno sempre aumentando di forze. Tuttavia ancor loro si quieterebbono, se la Rochelle s' accordassi, massime che Montauban n' è quasi risoluto, e ha mandato uomini alla Rochelle a persuaderli che si accordino con le medesime condizioni che faranno loro.

20 juin.

Ieri arrivò un corriero dalla Rochelle, e subito si sparse la nuova che s' era arresa; ma la verità è stata che l' accordo è più alle strette che mai, e che, mentre si trattava e che andavano personaggi attorno per parlamentare, il Re di Polonia fece dar fuoco a una mina che non ha fatto molto profitto; e, stando Sua Maestà a vederne l' esito in luogo pericoloso, appoggiato sulle spalle a un suo favorito chiamato M. de Vins, vennero tre o quattro archibusate accompagnate con delle palline; ammazzorno il gentiluomo a che stava appoggiata Sua Maestà ed un altro li vicino; e Lei fu ferita in due luoghi nella gola e un poco nel viso di pochissimo momento; ma si tien conto, poichè non ha alcun male, della fortuna passata con tanto risico della vita sua.

23 juin.

Scrive in sostanza il Re di Polonia che M. de Villeroy, secretario di Stato, se ne ritorna a mani vote, poichè quelli della Rochelle hanno escluso l' accordo, nè vogliono più sentir parlarne in modo alcuno; di

maniera che bisogna pensare ad altri modi per impadronirsene. Alcuni tengono questo modo salutifero al Re ed al regno; perchè, se l' accordo fussi seguito con le condizioni che domandavano, era infame; massime che volevono li ugonotti piazze nel regno a lor devozione, dove il Re non avessi giurisdizione alcuna, oltre all' esercizio della religione quasi per tutto; e saria stata forzata Sua Maestà a rendersi ridicola al mondo, o fare un altro San Bartolommeo se fussi stato in suo potere. Ed anco questo gli avria tolto reputazione appresso li principi d' Alemagna, che mai più se sariano fidati da lui.

1er juillet.

Dopo l' esclusione dell' accordo con quei della Rochelle, che fu verissimo, si sono fatti tanti parlamenti, e s' è conosciuta in queste Maestà tanta volontà di quietare, e che il Re di Polonia non si partisse di là senza alcuno effetto, che, iersera e non prima, arrivò la nuova in corte dell' accordo seguito. Le condizioni sono tutte contro alla dignità regia ed al mantenimento della reputazione : poichè ci tiene per certo che nella Rochelle non ci sarà guarnigione o pochissima; averanno governatore a loro modo; useranno l' esercizio della religione ugonotta in molti luoghi; viveranno liberi della coscienza, e forse terranno piazze a loro devozione, con rinnovare l' editto della pacificazione del 1570, dove all' Ammiraglio ed a tutti gli aderenti furono restituiti i beni, li offizi e benefizii ed ogni altra dignità che avessino prima; e particularmente si ritrattò quanto s' era fatto contro la persona dell' Ammiraglio, il quale allora potette prevalersi della bontà e liberalità del Re, sendo in vita; che adesso toccherà a' figliuoli. Pensasi che saranno compresi nell' accordo tutti i sollevati di Francia, se bene Lorena dice che non ci sono altri che Montauban, Nîmes e Sancerre.

Il Re di Polonia probabilmente, nel suo viaggio, passerà per Italia, e forse visiterà Firenze; che forse domanderà tutte le galere del Gran Duca per levarlo da Marseille a Livorno; e quindi passerà da Bologna a Venezia.

Nel paese del Re di Navarra è seguito non so che battaglia tra i cattolici e gli ugonotti; e li ugonotti sono stati rotti da M. de la Va-

lette mandatoci dal Re; che non saria mala nuova per quel Principe, se riuscisse vera.

7 juillet.

Detti conto dell' accordo seguito fra il Re Cristianissimo e li Roccellesi; i quali hanno fatto comprendere tutti li ugonotti di Francia nelle capitulazioni; e si conservano tre piazze a lor devozione : La Rochelle, dove sarà governatore M. de la Noue; Nîmes e Montauban; e quivi si useranno le prediche privatamente nelle case proprie, come sarà concesso ancora a tutti li signori Francesi, che sono titulari e hanno giustizia ne' luoghi loro, di usare tutti gli altri esercizii della loro religione. A Montgommery saranno restituiti li beni, ma non verrà ad abitare in queste bande. De' figli dell' Ammiraglio non se ne parla, se bene li ugonotti volevono la ritrattazione di tutto il seguito contro di loro. Li matrimonii e battesimi si potranno fare all' ugonotta ne' luoghi suddetti solamente, con l' assistenza di dieci persone al più. E, per l' osservanza dell' editto, il Re non metterà guarnigione in queste piazze, anzi leverà ogni forza che ci avessi vicina; e lor daranno a Sua Maestà statici, sino al numero di dodici de' più principali di detti luoghi, per sicurtà di non fare nuove sollevazioni. Ci sono delle altre convenzioni.

Fanno sparger voce queste Maestà d' avere assai guadagnato per la religione cattolica in quest' accordo; e, se è così, piaccia a Dio che sia durabile! Ma la opinione di molti è che, avanti passi molto tempo, sarà questo regno in maggiori garbugli che mai; perchè potranno li ugonotti rifarsi e mettersi in ordine di molte cose, che adesso ne avevono mancamento; massime col restar padroni di tre luoghi di molta importanza. E, se questo regno si liberassi delle guerre civili, saria facil cosa la rompessi con Spagna; chè questo, credo, sia il fine di tutti li trattamenti che fa Orange in questo regno.

16 juillet.

Io mandai le condizioni dell' accordo, ma a mio giudizio ce ne sarà alcuna che non verrà in luce così presto. Finalmente, ai XII del presente, il Re di Polonia partì dalla Rochelle, e andò a Nantes per mare, e va a Tours, poi a Orléans. Il Re se n' è andato a diporto a un suo luogo che

fa fabbricare, nominato Charleval, ed andrà poi à Saint-Germain, dove sarà ricevuto il Re di Polonia.

Montgommery s' è ritirato in Inghilterra indisposto, e la sua armata navale s' è congiunta col principe d'Orange; il quale a questi giorni ne toccò una mano da' cattolici, nel voler vettovagliare Harlem; e vuolsi abbia perso dieci pezzi d' artiglieria, otto insegne, trecento carri di munizioni e ottocento uomini.

27 juillet.

A dì XXIII, il Re di Polónia arriva a Blois; va a piedi per dodici leghe alla Madonna di Cléry.

A la Rochelle resta governatore M. de Biron, molto confidente degli ugonotti. Sancerre non è ancora resa; nè è compresa nelle capitolazioni, così come non lo sono molti luoghi di Languedoc, della Provenza e della Guascogna, che stanno ostinati nella loro sollevazione. Tutto però si ha speranza che abbia ad accomodarsi presto.

VIII.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Août 1573.

Sommaire. — Le nouveau roi de Pologne fera son entrée à Paris le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy. Le cardinal de Lorraine et les Guise mal vus à la Cour. Ouverture faite au maréchal de Montmorency; il peut tirer parti de la haine qu'inspirent les Guise à la Reine et au Roi pour reprendre tout son crédit. Motifs qui poussent la Reine mère à se rapprocher des Montmorency; le secrétaire Albertani chargé avec Frégose de diriger secrètement cette affaire. Intrigues du cardinal de Lorraine; il voudrait empêcher le départ du Roi de Pologne, et susciter une nouvelle guerre civile. Le duc d'Alençon; son frère d'Anjou craint qu'il ne le supplante après son départ. Projets chimériques touchant l'Allemagne à la mort de l'Empereur. Les envoyés polonais magnifiquement entretenus aux frais du Roi.

4 août.

Farà la sua entrata in Paris il duca d'Anjou, insieme con li signori Polacchi, alli XXV di questo, giorno medesimo che l' anno passato seguì la esecuzione contro l' Ammiraglio e suoi aderenti, e di già ognuno l' ha notato.

13 août.

Il cardinale di Lorena, da due mesi in quà, ha dato tante occasioni a queste Maestà di male satisfazioni, che adesso è da loro odiato come la peste; e, quel che è peggio per la casa sua, ci vengono anche compresi il duca de Guise e M. du Maine, i quali eron prima portati dal Re di Polonia, ma ora poco amati da lui. Il marescial de Retz, che ancor esso era lor confidente, ha voltato mantello, facendo professione di stimare poco quelli che non sieno veri servitori del Re e della Regina Madre; ed in consiglio s' è opposto apertamente a M. de Guise in cose importanti, che ha avuto notizia di questa mutazione. Li Guise e du Maine detti faranno compagnia al Re di Polonia, come si crede, e come faranno molti altri principi. Si dice che il cardinale di Lorena, per sospetto di qualche malo scherzo, si risolverà andare a Roma.

Stanti le cose di questa maniera, il Fregoso, del quale queste Maestà si servono e preston fede, in grandissima confidenza, e sotto colore di muoversi di buon zelo e di mostrarsi insieme servitore a casa Montmorency, ha tenuto proposito col secretario Albertano, che sarebbe bene che lui parlasse a M. Bardois, primo secretario di Montmorency, che si trova a Paris, e li conferissi queste male satisfazioni, senza venire al particulare, perchè sono note a pochissimi, e lo consigliassi a proporre al suo patrone che ora sarebbe il tempo di ritornare più grande che mai, coll' unirsi con la Regina Madre e ritornare in amicizia col marescial de Retz, oggi suo poco confidente; e che, quando facessi questa resoluzione, dice il Fregoso saper di certo che Montmorency sarebbe raccolto con tanto favore, che l' inimici suoi resterebbono maravigliati e più bassi che mai; usando queste parole : « Che Loro Maestà odiano di presente questa casa di Guise più che non facevon l' Ammiraglio Châtillon. » Questo ragionamento che il Fregoso ha tenuto coll' Albertano, poichè ha voluto si conferisca col secretario di Montmorency e venirci nominato lui, anzi offertosi di darli il modo ed aprirli tutti li particulari, perchè si venga alla conclusione del negozio, può

facilmente essere che sia stato mosso dalla Regina Madre di conserto del marescial de Retz, sendoci tre ragioni considerabilissime : la prima, di maggior importanza, è che la Regina Madre desidera appresso del Re un principe suo confidente, acciò lo tenga disposto nell' opinione che oggi si trova Sua Maestà di lassar governare a Lei, e levarli d' attorno li altri sospetti che lo potriano persuadere al contrario, come essa teme; l' altra, che il marescial de Retz, come invidiatissimo, vorria ancor lui, oltre al favor del Re, avere qualche appoggio sicuro, che lo potessi sempre sollevare in qualsivoglia cambiamento di fortuna; la terza, il desiderio che ha la Regina Madre che Montmorency faccia professione di dipendere interamente da Lei, come ha fatto altre volte, e se n' è trovata ben servita, nè si venga a resoluzione di cosa alcuna che Sua Maestà non ne sia consapevole. Il secretario mi conferì subito ogni cosa; e, di mia saputa, conoscendoci drento il servizio di Vostra Altezza, ha incaminato il negozio col secretario di Montmorency, il quale spedì subito uno a sua eccellenza, e alla risposta comincierà a negoziare col Fregoso per penetrare da che si muova; e, trovandocelo, seguiteranno el resto fra di loro, ma ci correrà qualche poco di tempo ad apparire, se però averrà effetto, almeno sin che il Re di Polonia sia partito.

18 août.

Il cardinale di Lorena non ardisce più quasi parlare in consiglio, ed il Re gli ha ordinato che non più a parte lo informi delli affari, ma che dica l' opinione sua col consiglio, dove sarà ascoltato. Una delle maggiori cause dell' odio se li porta, è l' ingegnarsi con ogni studio di operare che il Re di Polonia non si parta di quà; e si sa, ma secretamente, che lui insieme con suoi aderenti tenta di fare qualche innovazione nel regno contro li ugonotti, per irritare un' altra volta li Alemanni e la Regina d' Inghilterra, poichè per altro verso non può venire all' intento.

26 août.

La Regina Madre fa sollecitare il mariaggio di M. d'Alençon per compiacere al Re di Polonia, il quale, istigato da tutta la parte de' Guisi,

oltre all' odio particulare che s' è accresciuto fra loro alla Rochelle, non vorrebbe che, dopo la partita sua, il fratello succedesse in la medesima grandezza in Francia. La qual partita si va allungando più che si può, con ogni sollecitudine che si facciano questi ambasciatori, ed anco colla volontà del Re, che si vede vorria di già fusse partito.

Dice il Fregoso saper di certo, che in Alemagna si fanno pratiche segrete per questo Re e per Polonia, per quando seguisse la morte dell' Imperatore, e che ci si può avere buona speranza.

26 août.

Gli ambasciadori Polacchi spendono mille cinquecento ducati il giorno, a carico del Re.

IX.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Septembre-octobre 1573.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Les envoyés polonais veulent que le nouveau Roi s'engage à respecter chez ses sujets la liberté de conscience. Reddition de Sancerre. Les huguenots de la Navarre, du Languedoc et du Dauphiné n'ont pas encore déposé les armes. Intrigues pour retarder le départ du roi de Pologne. Négociations de l'Empereur et du roi d'Espagne pour s'assurer l'alliance des princes allemands. Séance royale; le Roi recommande sévèrement au Parlement de rendre la justice plus exactement que par le passé. Affaire de Montmorency et de son rappel à la Cour. Prétentions des huguenots du Languedoc; conditions auxquelles ils consentiront à la paix. Projet du Roi de passer l'hiver à Compiègne. Montmorency viendrait l'y rejoindre. Au lieu de s'agiter au sein de perpétuelles intrigues, il importerait de songer aux affaires du pays.

3 septembre.

Gli ambasciatori Polacchi, nel fare giurare al loro Re l' osservanza de' loro Statuti, vorrebbono che, in questo giuramento, ci si comprendesse una dichiarazione di Sua Maestà, per la quale apparisca che ella non li molesterà mai nella loro coscienza, lasciando vivere ciascuno nella medesima libertà, che sono vissuti molti anni insino al tempo del Re morto, il quale gli concedeva il medesimo, se bene non ne appariva decreto nè altra promessa.

Il matrimonio che si trattava per il Re di Polonia con la sorella del Re morto non ha quel fondamento che si credeva, e non se ne parla quasi più.

Nel paese del Re di Navarra par che le cose pigliano un poco di sesto, avendo rilasciato M. de Grammont, che vi era andato di commissione del Re per accomodarli alla religione cattolica. Sancerre si è resa a composizione, avendo pagato al Re quaranta mila franchi per mantenere qualche tempo quattro compagnie di Sua Maestà per guarnigione, ma restar liberi di coscienza; e si crede gitteranno a terra la muraglia.

In Languedoc e Delfinato si è mandato fuorà l' editto di pacificazione dell' anno 1570, che è tutto a favore degli ugonotti; ma per ancora non si sente lo abbiano accettato; anzi giornalmente rovinano chiese, come hanno fatto a Lodève, e scorrono il paese con far molto male.

A Paris s' attende a far denari per ogni via; e la Regina Madre ha detto ultimamente all' ambasciatore di Venezia, che faceva istanza di riscuotere l' assegnazione della Signoria, che avesse pazienza, perchè per un anno non ne tirerebbe cosa alcuna per i bisogni in che si trovano.

10 septembre.

Il Re s' è lassato intendere che questi modi di Lorena non li satisfanno; e che se ne risentirà, se non desiste. Frattanto ha Sua Maestà dato un rabuffo al governatore del Re di Polonia, che ad istanza de' Guisi teneva Sua Maestà su questi curri; ed era poca fatica a spingercelo, perchè va malvolentieri in quei paesi; e si pensa ancora che il cardinale d' Este vi sia mescolato in questi impedimenti.

M. de Schomberg, che ultimamente venne d' Alemagna, s' è lassato di aver saputo che il Re Cattolico e l' Imperatore cercano di trattar lega con li principi d' Alemagna, per quietare con tal mezzo la Fiandra e fare qualche altra impresa.

19 septembre.

Alli XVII, il Re Cristianissimo se n'andò al Palazzo; e, raunato il Parlamento, alla presenza di tutta la corte e de' Polacchi, fece loro una rimostranza bellissima in materia della giustizia; la quale Sua

Maestà intendeva che non trascorressi più avanti, come avevano fatto; e che era forzato a dir loro che mutassino modi di amministrarla, e la facessino netta per ognuno; altrimenti ci metteria Sua Maestà le mani, con aggravio e castigo di quelli che non obbedissino a' comandamenti suoi.

27 septembre.

Della pratica tra Montmorency e il Marescial de Retz non si vede ancora cosa apparente; e, quando saprò, lo scriverò subito. So bene che, dolendosi la Connestabila con la Regina di Francia, appresso della quale ella può assai e governa tutto, della disgrazia de' suoi figliuoli, e che non sperava così presto rivederli in corte, li disse Sua Maestà : «Voi non sapete tutte le cose; io credo che Montmorency sia presto «più grande che mai.»

Alla Regina detta è stato levato modo di sapere molte cose, per il dubbio si è avuto che Sua Maestà non comunicasse con la Caranza, Spagnuola, sua accettissima, la quale ha grande amicizia e intelligenza quà con li ministri cattolici.

I deputati di Languedoc e d' altri luoghi circonvicini concludono nelle loro domande tre cose principali, oltre alla libertà della coscienza e l' esercizio della loro religione : 1° che non vogliono in modo alcuno comportare nuove imposizioni, anzi levar quelle poste a tempo di questo Re per sussidio della guerra, dicendo che, quietandosi il paese, il Re per mantenerlo non ha bisogno di gravare i popoli di nuovo; e in questa domanda sono uniti con tutti i cattolici del paese, e ne mostrano il mandato; 2° vogliono alcuni luoghi buoni per sicurtà loro; 3° la concessione di potersi radunare in materia di battesimi e sposalizi. A tutte le altre cose si lasciano intendere di andarsi accomodando, ma di queste ne vorrebbero essere compiaciuti, e non è dubbio che, se si concedono a loro, sarà necessario accordare il medesimo a tutti gli altri del regno.

S' è sparso voce esser comparso Montgommery alla Rochelle, e che fa patenti, e raccetta ogni sorta di uomini che vi capiti con furti o per

altra occasione; di che avvertita la Regina Madre, li ha dato molto disturbo.

10 octobre.

Il viaggio di Polonia, che era raffreddato, oggi pare si riscaldi.

Crépi, 13 octobre.

Arrivato qui, si è saputo che il viaggio del Re di Polonia si farà per la Germania.

La Regina Madre fa chiedere denari al Gran Duca per li attuali bisogni due o trecento mila scudi.

20 octobre.

Certa gente messa insieme in Piccardia, non passando i due mila uomini, non pare possa in questi tempi dare occasione di romperla al Re Cattolico con aiutare Orange. Quindi può essere che vi sia stata adunata, perchè si dice che il Re vuol tornare a finir l' inverno a Compiègne; dove sarà facil cosa venga il duca de Montmorency e suoi aderenti; e, se per fortuna qualcuno volessi far rumori o sollevazione, potere con tal mezzo ovviare a tutto. Il medesimo modo si tenne, quando a Blois venne, dopo la pace, la Regina di Navarra e l'Ammiraglio Châtillon.

In corte compariscono sempre nuovi ambasciatori del regno, e tutti unitamente s' accordano a non voler più pagare gravezze straordinarie, poste per mantenimento delle guerre; perchè, dovendosi quietare, questi denari sariano la rovina de' popoli, e non più necessarii, tornando alla pace. Fanno infinite altre domande; ed è necessario per la resoluzione e accomodamento di tutto, non aver pensieri nè alla partita di Polonia nè a mille altre cose, dove tutto il giorno sono alla corte ravviluppati; che se non pigliono forma, si cammina a un cattivo termine di finire di rovinare questo paese.

Nei Guisi non è la solita allegrezza, da un pezzo in quà; chè anzi se ne stanno assai di malavoglia.

X.

VINCENZIO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Novembre-décembre 1573.

Sommaire. — Départ du roi de Pologne; le Roi l'accompagne jusqu'à Vitry, où il est retenu par une grave indisposition. Sommes considérables que coûte à la France l'établissement du roi de Pologne; satisfaction du duc d'Alençon. Des députations des diverses provinces demandent instamment une diminution d'impôts. Le midi n'est pas encore pacifié, et les huguenots y conservent l'avantage. Le Roi refuse au Pape le sauf-conduit que Sa Sainteté réclame pour envoyer des troupes à Avignon; il craindrait de porter ombrage aux huguenots, qu'il cherche à ramener par les voies de douceur à l'obéissance. État d'épuisement du royaume; on songe à réunir une assemblée des notables; quant aux États Généraux, universellement désirés, on ne les convoquera à aucun prix; on aurait trop de comptes à leur rendre. Grandes concessions faites aux huguenots pour gagner du temps. La Reine mère avertie qu'on doit attenter à ses jours et à ceux du Roi au moyen du poison. Condé n'a pas accompagné le roi de Pologne, parce que les protestants d'Allemagne se préparaient à le placer à leur tête. Tout est dans la confusion. Le Roi et la Reine font une visite de trois jours au maréchal de Montmorency, à son château de Chantilly; on parle de désarmer les Parisiens.

5 novembre.

Tutti i deputati del regno, che erano arrivati a Villers-Cotterets per negoziare il modo della conservazione e quiete universale, sono stati rimessi nel ritorno di Sua Maestà a Compiègne in Piccardia, dove si continua la voce che la corte abbi a svernare; e quelli di Languedoc, in buona parte delle domande loro, sono stati rimessi al maresciallo Damville, loro governatore.

10 novembre.

Si parla del prossimo viaggio del Re di Polonia; della impazienza de' Polacchi per il troppo lungo indugio.

22 novembre.

Il Re, per consiglio de' medici e ai preghi della Regina Madre, restò a Vitry, dubitandosi che il vaiuolo (così è stato giudicato il male che ha), non gli facessi nascere per viaggio qualche altra indisposizione.

La Regina Madre ha accompagnato il Re di Polonia a Nancy, e lo accompagnerà fino a Metz.

Al duca d'Alençon è stato intanto consegnato il sigillo regio, e a

poco a poco avrà molte altre cose. Questo signore si vede assai allegro della partita del Re di Polonia; nè ha mai pianto come gli altri.

Al capitano Niccolò Alamanni fu comandato dalla Regina Madre, che in tutto il paese di Lorena pigliassi buona cura alle vivande che si mettevano innanzi al Re di Polonia, e che se gli dava la sua vita in mano.

27 novembre.

La compagnia del signor Giulio Centurione è stata disfatta vicino a Grenoble dagli ugonotti del Delfinato, pochi giorni sono; e anco vicino a Montauban si sono impadroniti di due altri luoghi. S' è dipoi pubblicata la tregua per due mesi in tutto il regno, per quanto si dice; ma non è stata per ancora accettata da tutti. E in questo mezzo li ugonotti attendono a mettersi in ordine d' ogni cosa necessaria, con promessa che il Re, partito che sia quel di Polonia, e ridottosi in luogo per svernare, darà principio alla spedizione delle domande loro fatte a Villers-Cotterets, non potendo farlo per ora per li molti impedimenti che danno a Sua Maestà Cristianissima le conseguenze di questa partita, che in verità sono state grandissime, avendo avuto, oltre a tante altre spese, a pensare di provvedere denari a tutti i principi e signori che vanno ad accompagnare il detto Re.

Châlons, 3 décembre.

Il Re non ha voluto concedere in modo alcuno il passaporto alle genti del Papa che dovevano passare in Avignon, scusandosi con Sua Santità e con il nunzio che non lo fa per mala volontà, nè per mancamento di desiderio di servire a Sua Beatitudine, ma solo per non mettere sospetto alla ugonotteria sollevata in Languedoc e Provenza; la quale crederebbe che, sotto colore di secento fanti, ce ne venissino le migliaia; e, sendo sul punto di quietarla, non si vuol fare questo danno; ma che bene ovvierà che il Contado d'Avignon non patisca. Il nunzio se n' è alterato assai con questi ministri regii; ma non ha fatto profitto alcuno, se bene spera d' esserne contentato, appena la Regina Madre sia di ritorno.

Come la Regina Madre sia comparsa, e ritirata la corte a Compiègne, si tiene per fermo si abbino a chiamare più uomini di tutte le provincie di Francia, oltre a quelli che vennero a fare le domande la state passata; e quasi, come se avessero a tenere li Stati, ciascuno ambasciadore di sua provincia esporrà in pien consiglio la commissione che tiene; e a tutti si darà la debita espedizione, in quel modo che sarà giudicato più a proposito per satisfare a' popoli. I quali in verità sono gravatissimi, e, non si dando presto remedio, questo regno camminerebbe alla total destruzione. La fine di questa congregazione si fa congietturando, poichè vien domandata e ordinata da Sua Maestà, tenda tutta a trovar modi di levarla dalle necessità nelle quali si trova delle sollevazioni e de' pochi denari.

Il tenere li Stati Pubblici e Generali, come si suol fare in questo regno quando vogliono riordinare il governo, non si concederà mai, se bene l'universale lo desidera straordinariamente; perchè chi governa questa Corona saria forzato render conto di tutte l' entrate e spese passate, di tutte le azioni e governi che si tengono; e in somma s' includerebbono sino alla Regina Madre, e forse penserebbono di levarle il governo; cosa che sendo da Sua Maestà antiveduta, non si accomoderà al sicuro.

16 décembre.

Queste sollevazioni sono ridotte a tal termine, che intendo hanno fatto risolvere il Re a pigliar partito di concedere alli ugonotti, ne' luoghi che loro sono patroni, tutto quanto sapranno domandare; e ogni giorno si fanno nuovi consigli per questo effetto. E pare alli più savi che, per guadagnar tempo, che è quello che Loro Maestà devono cercare, e per ovviare che il regno di nuovo non si guasti, è necessario governarsi di questa maniera.

La Regina Madre è stata avvertita che si macchina la morte sua e del Re per via di veleni; nè ho potuto sapere li sospetti, se bene casa Guisa ce ne ha le sue parte. Il gran priore non è ito in Polonia, a persuasione di Montmorency, e il principe de Condé è restato, per sospetto avutosi che li ribelli di Francia, che sono in Alemagna, non se ne

impatronissino, e a forza, quando non volessi altrimenti, far lo capo della lor setta per augumentarvi il credito. In somma ogni cosa è in maggior confusione che mai; e, senza presti rimedi, si cammina alla destruzione del regno.

23 décembre.

I sospetti e le sollevazioni di questo regno sono ridotte oggi a tal termine, che senza presto rimedio, si porterebbe grandissimo pericolo di nuove guerre, difficilissime poi ad accomodarle.

Ora è nata nuova occasione, per la quale il Re e suo consiglio hanno giudicato sia bene rompere il viaggio di Compiègne, e forse la commissione data della congregazione; e se ne sono andate Loro Maestà con tutta la corte a Chantilly, casa principale e bellissima di M. de Montmorency, e dove Sua Eccellenza l' ha ricevute con quella allegrezza che non può imaginarsi maggiore. E, dopo esservi state tre giorni, se ne vengono questa sera a un' altra casa sua, e di lì a Saint-Germain-en-Laye, per starvi pochi dì; di poi chi dice ad Orléans e chi a Paris.

Si pensa che il duca de Montmorency non lasserà più il Re per un pezzo, anzi che col mezzo suo Sua Maestà abbi ferma speranza di accomodare le cose del regno.

S' intende che a Paris si leverà l'arme al popolo, segno che presto la corte vi deve tornare, e con essa Montmorency, che ne sarà stato causa per l' odio particulare che i Parigini li tengono, non ostante che abbia quivi il suo governo.

Se Montmorency seguita, come ha cominciato, di voler venire all' intento suo per via della Regina Madre, e di suo consenso fare ogni cosa, non è dubbio che farà bene i suoi fatti, e tornerà più grande che mai in questo regno.

XI.

VINCENZIO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Janvier 1574.

(EXTRAITS.)

SOMMAIRE. — Menées du cardinal de Lorraine; ses relations avec l'Empereur et le roi d'Espagne. L'influence de Morvilliers est contraire au crédit de Montmorency. La Reine mère sollicite de l'ambassadeur florentin une démarche toute personnelle, tendant à ramener le maréchal à la cour. Conspiration pour faire tomber la Rochelle entre les mains du Roi; elle est découverte; cet incident redouble la défiance des huguenots. Montmorency s'est décidé à revenir à la cour, où il a été reçu avec grand honneur. Démarche pour ménager une réconciliation entre le maréchal et les Guise. Le duc d'Alençon déclaré lieutenant général du royaume. Progrès et exigences toujours croissantes des protestants. Le Roi se propose de se rendre à Lyon au printemps. Soupçons inspirés à la Reine mère contre le duc d'Alençon, combattus et détruits à grand'peine.

3 janvier.

Io dissi alla Regina Madre quel che a Ferrara si era sparso contro al Re di Polonia; e le negoziazioni che il cardinale di Lorena teneva coll' Imperatore e con Spagna, e del suo procedere tendente tutto alla inquiete di questo regno. Del primo Sua Maestà si maravigliò; di quest' altro mi disse apertamente che sapeva ogni cosa, ma che bisognava tutto simulare per venire all' accomodamento delle cose di Francia.

Finito questo proposito, senza parlarmi pure una parola dell' imprestito domandato, mi pregò instantemente che in una mia lettera dovessi persuadere, come ministro di Vostra Altezza, il marescial Montmorency a venire in corte, rimostrandoli con più ragioni di quanto frutto saria la venuta sua, e grandezza parimente di lui; sperando, con la sua presenza e mezzo, trovar modo di quietare il regno, e di riunir lui con casa Guisa; che questo, quando segua, sarà un impiastro, come l' altre volte, ecc. Ma vuole Sua Maestà ch' io faccia di maniera questo ufficio, che non paia a Montmorency che lei me n' abbia ricerco; anzi che voleva veder la lettera, avanti ch' io la mandassi. Io m' offersi a Sua Maestà di obbedirla in tutto quello ch' ella mi comandava, sin con l' andare io stesso a Chantilly a fare questo officio se le pareva. Il che

Sua Maestà non ha voluto, per non dar che dire al popolo, bastandole ch' io faccia questo per ora. Questa so è stata persuasione del Fregoso; ma non mi pare già che Montmorency, leggendo la mia, si abbi a rimutare, e che ancora non possi dubitare chi me l' abbi fatta scrivere; e, se ne dubita, al sicuro entrerà in maggior sospetto, come farò rimostrare alla Regina dall' Albertano nel farle leggere la mia. Non lasso di dire a Vostra Altezza, che, dopo il ritorno in corte di M. de Morvilliers, si sono sentite queste mutazioni, e che a lui se ne dà la colpa, come poco amorevole a casa Montmorency.

Non c' è dubbio alcuno che una congiura fu tramata, più tempo fa, dal luogotenente di Poitiers, di sorprendere la Rochelle a servizio del Re. Ma, scopertasi ultimamente dagli ugonotti, i quali hanno fatto appiccare parecchi dentro la terra, se bene Sua Maestà dica non ne aver saputo cosa alcuna, ha in modo disturbato gli animi loro, che con grandissima difficoltà si potranno indurre a confidenza ed accordo; essendo questo accidente occorso in tempo che si cercava di accomodare ogni cosa. Tuttavia non se ne sta fuor di speranza.

16 janvier.

Arrivò in corte il marescial de Montmorency alli x, carezzato assai e onorato da queste Maestà. Dopo l' arrivo suo, s' è risoluto mandare l' Ammiraglio in Languedoc, M. de Saint-Sulpice a la Rochelle, e M. de Montgiron in Delfinato; tutti per vedere di metter confidenza fra il Re e li ugonotti, e per rimostrare e consigliare di quanta utilità sarebbe universalmente l' accordo e quiete di questo Regno.

Si va continuando di trattare unione fra li Montmorency e li Guise, sin col parlare di casare M. de Thoré, fratello del maresciallo Montmorency, con una figlia del morto M. d'Aumale; ma per ancora non si è venuto ad appuntamento alcuno.

Si vede bene che tutti si parlano con miglior cera assai che non facevan prima, e il cardinae di Lorena fa professione d' aver lassato ogni particulare interesse da banda per servizio del Re; e la Regina Madre mostra di crederg liene.

Fra quelli che fanno professione di saper qualcosa, si discorre che

il Re ha guadagnato assai a condurre Montmorency in corte; e che, per ogni mutazione di voluntà della Maestà Sua, è bene avere questo principe appresso, almeno per vietare agli altri che non trattin con lui; e tengono anco che esso abbi fatto una gran resoluzione a venirci; ma questo pare a me pensar molto vano, poichè l' aver fuora il Maresciallo Damville e tanti altri parenti e servitori obbligati a casa sua, lo renderanno sempre sicurissimo. Quel che apparisce sin a ora è che il Re se ne vuol servire in questi accomodamenti del regno, che non li sarà inutile, quando, come si crede, c' impieghi ogni suo potere.

26 janvier.

Il duca d'Alençon, con sua grandissima satisfazione e onore, fu dichiarato, il dì xxv, dal Re, suo luogotenente generale, nella medesima maniera che già era il Re di Polonia.

In corte compariscono sempre nuovi mandati di più luoghi, e particularmente di Languedoc, dove le cose vanno peggio che mai; e si lasciano intendere che vorriano gli Stati, dimostrando che d' altra maniera non si può venire a composizione alcuna. Li ugonotti vi vanno sempre rinforzando, ed ogni giorno domandano più. Qualcuno dice che vogliono richiamare Montgommery nel regno, e farlo loro capo; tuttavia con tutte queste difficoltà, quelli che maneggiano affermano che l' accomodamento seguirà, e che per effettuarlo più facilmente il Re si metterà in cammino verso Lyon fra tre mesi. Quando questo seguisse, verrebbe il Duca di Savoia, al quale sono state concesse le commende che sono in questo regno di San Lazaro, per goderle alla morte di quelli che oggi le posseggono.

Gli ugonotti hanno preso una terra nel contado d'Avignon, ed i cattolici del paese gridano che vorrebbero essere soccorsi.

31 janvier.

M. il Nunzio ha finalmente ottenuto il passaporto per i fanti e cavalli che il Papa spedisce in Avignon. Alcuni fanno argumento che il Re l' abbi concesso, per mostrare alli ugonotti di Languedoc che Sua

Maestà sa fare le resoluzioni senza aver loro alcun rispetto, il quale in verità non se li deve; e massime oggi che stanno ostinatissimi sulle loro domande scritte, di che il Re è in grandissima collera. E si pensa ci si spingeranno venticinque o trenta compagnie di fanti che oggi sono in Piccardia; ma ci bisogneranno altre forze per estinguerli.

I sospetti che altra volta ho detto esser nati alla Regina Madre, intendo di buon luogo esserle venuti per causa del duca d'Alençon e di quelli che gli stanno appresso favoriti suoi; e s' è durato una gran fatica a persuaderle che gli umori di Sua Altezza sino a ora sono nati dal vedere che non si teneva conto di lei, e che Sua Maestà aveva volto l' animo tutto al Re di Polonia; ma che oggi, essendo partito, sono levate via tutte le difficoltà e diffidenze, e che Sua Maestà s' accorgerà che Alençon le sarà non meno obbediente figliuolo che è stato Polonia, con infinite ragioni che le si sono allegate; alle quali piegatasi, si è risoluta poi Sua Maestà e si è contentata di far concedere a detto suo figliuolo la carica che aveva Polonia. Ed oggi si trova fuori d' ogni scrupolo, e sodisfattissima di lui e del maresciallo Montmorency; ed ha conosciuto quanto le sieno poco servitori quelli che le mettono dinanzi simili cose inconvenienti.

XII.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Février 1574.

SOMMAIRE. — Réunion à Saint-Germain du Parlement et d'une quinzaine de députés des provinces; allocution du Roi; il entend réformer la justice et les abus; bonnes paroles et belles promesses, qui, en réalité, ne remédieront pas au mal; trop de gens ont intérêt au désordre, et trop d'ambitions sont en lutte. Metz et M. de Piennes. Violence du duc de Guise à Saint-Germain; affaire de Ventebran. Conjectures sur cet incident, qui semble dirigé contre M. de Montmorency. Étrange visite faite par la Reine mère dans l'appartement du duc d'Alençon, où elle pense découvrir des assassins. Misérables intrigues; Montmorency se retire à Chantilly. La Reine mère, à Paris, assemble le Parlement; ses instructions et ses doléances. Détresse du peuple; dénuement du Roi.

9 février.

Ha il Re ultimamente fatto venire a Saint-Germain il Parlamento di Paris. E, come capo, alla presenza di forse quindici mandati di più provincie in camera sua, ha rimostro loro l'animo che ha di riformare prima la giustizia, e poi tutti li altri abusi che ci sono; dolendosi grandemente della impotenzia che ha oggi del non poter provvedere subito a ogni inconveniente, e molto più del dubbio che hanno mostro avere li suoi popoli che Sua Maestà non pensi a provvisione alcuna per le riforme che si domandano; ma tutto quello che per adesso starà in sua mano, in modo nessuno lasserà di farlo, com' essi conosceranno alla giornata. E, per rimandarne più satisfatti li mandati, acciò con occasione siano mezzani a fare star taciti sino ad un certo tempo quelli che gridano, ha Sua Maestà ordinato loro, a chi riconoscimento d' officii, a chi denari contanti, e ad altri buone promesse. Ma, quando questi modi sieno poi conosciuti, che non staranno però molto tempo secreti, si rinforzeranno le doglienze, e si muteranno li ministri; di maniera che, se bene si può sperare nella buona mente di Loro Maestà e nelli principi ed altri signori che ora si trovano impiegati per li accomodamenti del regno, si può anche dubitare assai che a qualcuno non piaccia il giuoco del garbuglio, per mantenersi in reputazione coll' essere impiegato, e conseguentemente ritenuto fedele ed accetto servitore a

Lor Maestà; poichè si conosce chiaramente, che, quando una parte propone qualcosa utile all' universale e mezzana alla quiete, l' altra con ogni suo sforzo s' ingegna che non abbi effetto, allegando molte ragioni, alle quali in verità poco si potria contradire, quando si trovassino altri modi migliori e più potenti per la quiete e conservazione pubblica.

Quelli di Metz domandano al Re l' esercizio publico della Religione reformata, cosa che ha dato grandissimo dispiacere a Sua Maestà Cristianissima, per esser questa piazza sulle frontiere d' Alemagna; e M. de Piennes che n' è governatore, e che si trova in corte, sì bene li va trattenendo con parole, qualcuno dubita di lui, per essere, ancorchè servitore al Re, stato sempre sospetto d'ugonotto.

16 février.

Seguita la mala satisfazione di Lor Maestà Cristianissime contro il cardinale di Lorena; il quale, vedendo le cose non passare a suo modo, ha procurato in Saintonge certa sollevazione secreta di cattolici, in ogni caso che li ugonotti ottenghino quanto si domanda, e tutto per difficultà delli accordi che si trattano. Il Re li porta grande odio.

17 février.

Dopo la mia di ieri, è occorso nel castello del Re a Saint-Germain che M. de Guise, sendo mal satisfatto d' un M. Vantebran per casi seguiti di donne, presa occasione che questo gentiluomo passava di notte per la corte, se li fece innanzi, e, chiamatolo *furbo*, li tirò due stoccate, con una delle quali pensò Guise averlo morto. Così la conta una parte con il resto di quel che segue, fuorchè la infrascritta causa allegata da M. de Guise a Sua Maestà, come lui aveva morto Vantebran, perchè falsamente gli aveva referto, avendolo fatto prima chiamare da un suo maestro di casa, come il maresciallo Montmorency l' aveva, da qualche tempo in quà, sollecitato, e ora più che mai lo forzava con gran promesse, che esso lo ammazzasse; ma non l' aveva voluto fare, sebbene era stato maltrattato da lui, per essersi nutrito paggio in casa sua, e poi scudiere della moglie, la quale Vantebran diceva essere con-

senziente alla morte del marito; e, perchè esso Guise non credeva un tal fatto di Montmorency, per stimarlo uomo da bene, s'era voluto risentire in questa maniera. Mentre che questo fatto si narrava a Sua Maestà Cristianissima, comparsero in camera la Regina Madre e il duca d'Alençon, con un M. de la Mole, favoritissimo suo e parente di Vantebran, il quale lui interteneva; ed il Re, mostrandosene turbato, come tutti li altri, stando in letto disse a Guise : «Questo avete fatto in casa «mia!» E la Mole soggiunse, che M. de Guise poteva passarsi di questo fatto in casa del Re. A chi Guise rispose : «Che averebbe trattato peg«gio lui.» E, dolendosi La Mole di queste parole con M. d'Alençon, Sua Altezza disse forte forte : «Chè la farà a te, la farà a me.» Di lì a poco comparse da Loro Maestà Vantebran, senza pur esser ferito; e, volendo contar le sue ragioni, fu messo prigione subito, di comandamento della Regina Madre; e, nello esamine fattoli, sta fermissimo nella negativa, con affermare che mai ha detto simil cosa a M. de Guise, e che questi sono trovati per farlo capitar male; ed, essendo stato oggi tormentato, ha detto sempre il medesimo. Il maresciallo Montmorency si sta di questa cosa come se non toccasse a lui, non facendo che maravigliarsi di queste invenzioni; ma M. d'Alençon si lassa intendere, che non vuole che Vantebran muoia, se non confessa avere errato tutto, per favorire M. de Montmorency, che Sua Altezza sa non aver pensato simil cosa contro M. de Guise. Di maniera che i più savi s'accordano che costui starà prigione; perchè, non si trovando per confessione essere in errore, non apparisca che Guise abbia fatto un tal trovato. Questa sera M. d'Alençon, a persuasione della Regina, sua madre, ha operato che la Mole ha parlato a M. de Guise, con farli reverenza, e esso li ha risposto cortesemente.

Sopra questo fatto ci si fanno molte conjetture, volendo alcuni che questo sia stata arte del cardinale di Lorena, di saputa della Regina Madre, per tentare con tal mezzo come Alençon pigli a cuore i fatti del Montmorency, e quanto si possano promettere di Sua Eccellenza in ogni caso; ed altri, che questi siano mezzi per interrompere li accomodamenti del regno, che si trattano per via di Montmorency, e che lui,

disperatosi del poter far bene i fatti suoi, come freddo che è tenuto, si debba partire di corte.

In questo medesimo giorno, la Regina Madre, sendoli stato messo sospetto da Lorena che in camera M. d'Alençon o de la Mole fussino gente armate, e fra gli altri il fratello di Montgommery ed un figlio del Briquemaut, se n'andò lei stessa, con la duchessa di Lorena, nell'uno e nell'altro luogo, con maraviglia del figliuolo; nè ci trovando persona, disse Sua Maestà alla duchessa : «Voi vedete qui quando è alcuno.» E questo motivo è stato tenuto leggerezza della Regina Madre, poichè con tali modi può rinnovare li sospetti che sono stati fra M. d'Alençon e lei.

26 février.

Sua Altezza avrà inteso il caso seguito nel castel di Saint-Germain. Ora non le posso aggiunger altro che l'ultimo esamine di Vantebran, alla presenza di Montmorency e Guise, con la perseveranza di mai essere stato ricerco da Montmorency di far cosa alcuna contro Guise; il qual confronto ha certificato ognuno della invenzione del cardinale di Lorena, non bene effettuata questa volta dal nipote. Si dice ora che, messe da banda le domande di questo fatto a Vantebran, lo vogliono ricercare di tutta la sua vita passata, per trovar modi di farlo morire con ragione; il che li riuscirà facilmente, per aver egli qualche peccato adosso, se l'aiuto del duca d'Alençon non ci è di mezzo; perchè M. Montmorency non ne vuol più parlare; anzi, presa occasione che la Regina Madre per il negozio infrascritto fussi andata a Paris, operò tanto con il Re che li concesse licenza di ritirarsi a Chantilly, dove ora si trova; e, se bene si dia voce del suo presto ritorno in corte, non se ne sa per ora alcun vero, sendoli massime soffiato negli orecchi da molti amici che non ci può ritornare con dignità sua, nè senza gran pericolo della vita. M. de Guise ancor lui s'è partito di corte; e si dice che andrà in Champagne, al suo governo, ed anche il cardinale di Lorena potria, secondo si dice, assentarsi per un poco di tempo.

La Regina Madre andò per due giorni a Paris, per ordinare, a nome del Re, a quel Parlamento, «Che, raunate tutte le camere, facessino

« più congregazioni fra loro, e trovassino modo che Loro Maestà potes- « sino vivere (usando questo termine), e anco da sollevare i popoli, oggi « troppo gravati d'imposizioni e taglie straordinarie; che la Maestà del « Re, suo figliuolo, sarà costretta valersi per qualche tempo di parte « delle rendite di Paris, con grandissimo danno di chi ci ha su denari; « e parimente ritenere buona parte delle entrate ecclesiastiche, contro « sua voglia; e che però provvedessino. » Cosa che ha fatto maravigliar tutto il Parlamento.

XIII.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 1er-5 mars 1574.

Sommaire. — Lusignan est au pouvoir des huguenots; on n'est pas sûr de Poitiers. Coup de main de Chaumont-Guitry sur Saint-Germain; il échoue. Complot du duc d'Alençon découvert. Détails. Tout va à l'aventure. La Reine mère et le Roi n'ont personne en qui ils se fient. Montmorency s'est retiré: il se pourvoit de contre-poison. Explications données par Guitry; son pardon. Aveux du duc d'Alençon. Le Roi à Paris; forces réunies autour de la Cour. Ordres transmis aux gouverneurs de provinces. La Noue, maître de Saintes et de Niort. Thoré, frère de Montmorency, compromis dans la conspiration du duc d'Alençon.

1er mars.

Gli ugonotti hanno preso Lusignan ed un' altra piazza vicino alla Rochelle. In Poitiers ancora ci è qualche sollevazione, ed il luogotenente che v'è dentro dice tenere la città per il Re; ma, se caso avvenissi, se ne starebbe in dubbio, per essere stato ugonotto altre volte. E, se questo luogo si perdesse, sarebbe di grandissima conseguenza.

Stando il Re nel suo castello di Saint-Germain, venne avviso che s'erano scoperti vicino a otto leghe cavalli e fanti ugonotti, senza sapere che cammino volessero pigliare. Avuta questa nuova, si proibì l'entrata ed uscita di castello, dove si sentiva di fuori un gran rumore; nè sapendosi la cagione, furono inventate molte cose fuori del vero. La verità fu che il cardinale di Lorena, impaurito di questo, si messe, non ostante la notte, subito in cammino per Paris, e fu seguitato da una

infinità di gentiluomini; ed alcuni vogliono che il Re medesimo si partisse, e che poi ritornasse indietro, come fece il duca di Lorena, ma non già il cardinale.

S' intese poi che gli uomini d' arme di M. de la Chapelle li aveva riconosciuti, e che pensavano arrivassino al numero di quattrocento cavalli e secento fanti, capo un M. de Guitry; ma non sappevano già la intenzione per la quale s' erano messi insieme, se bene Sua Maestà mandò per intenderla. Laonde il Re, dubitando che questi non si congiungessino con altri, come si fece, più anni sono, alla congiura di San Michele, prese per partito di venirsene, la mattina seguente, che fu ieri, alla volta di Paris, accompagnato sino a due leghe di qui da cinquecento Svizzeri e due compagnie di soldati Francesi, oltre alla sua guardia ordinaria delli arcieri, ed alcuni pochi gentiluomini che erano rimasti alla corte, e che in tutto non arrivavano a cento. Ci erano ancora il Nunzio, Spagna, Venezia ed io.

Questi accidenti, non è dubbio che potriano impedire i buoni successi che si speravano dalli accomodamenti del regno, i quali tuttavia si vanno trattando; ma la diversità degli uomini potria causare una gran lunghezza.

I modi che tengono questi Guisi, ed i consigli che danno e fanno male a Loro Maestà Cristianissime, potriano partorire un giorno l' intera rovina del regno; nè ci si piglia rimedio alcuno: tutto per non avere il Re nè la Regina Madre dove ricorrere fedelmente per avere servizi d' aiuto e di consiglio, come ricercano questi tempi.

Dell' imputazione data da M. de Guise a Vantebran non se ne parla più quasi; ed il Re non ha fatto dimostrazione alcuna a favore di Montmorency, se bene Sua Maestà ed ognuno conosce essere stata una invenzione per far partire di corte Montmorency detto; a nome del quale con altra mandai a chiedere a Vostra Altezza un poco d' olio contra il veleno con la ricetta dell' usarlo; e penso, come l' ho fatto assicurare, verrà con la prima occasione.

Questa massa d' ugonotti, vogliono alcuni che sia di passaggio per la Rochelle e Poitou; altri, sia stata trama del duca d'Alençon d' in-

telligenza e consiglio di Montmorency per fare ammazzare Guise ed il cardinale di Lorena, ma non avere avuto effetto per essersi Guise partito alcuni giorni innanzi per il suo governo; tuttavia il non essere ancora passato Paris ha fatto che oggi si trova in corte, e venne incontro al Re di suo comandamento con dugento cavalli, nel ritorno di Saint-Germain, (per non lo chiamar fuga).

In Alemagna m' è detto anderanno il Fregoso e Masino del Bene, per reclamare al Palatino, a nome del Re, della sollevazione di questi ugonotti, acciò non sieno aiutati da quelle bande, come si dubita. Si è detto ancora che questi ugonotti volevano venire in corte.

5 mars.

Il visconte de Turenne e Thoré furono spediti dal Re a quel M. de Guitry, capo dei sollevati di Normandia, che s' era avvicinato alla corte a otto leghe, per intendere che animo fusse il loro, e consigliarli a ritirarsi alle loro case, e Guitry venirsene in corte; che per ciò fare sicuramente se gli mandava salvocondotto. La risposta, che si è sparsa per tutta la corte, è che Guitry e gli altri non si sono mossi per sollevare il regno, nè per fare alcun disservizio al Re, ma solo per sicurtà delle loro vite, le quali dicono essere in continuo pericolo, poichè non si piglia alcuno spediente per le sicurtà loro; ma che, quando si trovi modo da conservarli e concederli terre forti a potersi difendere, che non lasseranno di star quieti e di far servizio a Loro Maestà. E vogliono che Guitry s' abbia a lasciar disporre a condursi in corte insieme con li altri capi, se Montmorency ci viene; e che si quieteranno, quanto a loro, senza cercare di congiugnersi con quelli della Rochelle o Languedoc, che sono la causa principale della sollevazione del regno. Alcuni altri vogliono che costoro non abbino voluto intendere cosa alcuna delle offerte mandateli dal Re; anzi che cerchino continuamente unirsi con li altri, con li quali hanno intelligenza, per ritirarsi, o in Poitou, dove sono forti, ovvero alle frontiere d' Alemagna, donde si hanno sospetti grandi non deva venire qualche buon numero di reitri a loro favore. Presto s' intenderà il seguito.

Si sono fatti dispacci a tutti i governatori, con dar loro notizia di questo fatto; e s' è loro ordinato che mettino insieme più denari che possono, e anco più gente. S' è comandato una parte della gente d' arme, che alli xx di questo siano presti per far mostra in corte, dove tutti i pensionarii e la nobiltà Francese, che è solita seguitare la cornetta del Re, hanno ordine di ritrovarsi a detto tempo; e, se bisognava mettere esercito in campagna, si dice che il Re ci anderà in persona, per levare ogni inconveniente che potesse nascere, rispetto alle case Montmorency e Guise con li loro aderenti; chè se ci si trovasse solamente la persona del duca d'Alençon, come luogotenente del Re, penseriano li Guise, e li riuscirebbe, d' averci poca parte.

Qualcuno ha detto che, con l' ordine datosi ai governatori di ritirarsi alle loro cariche, il duca di Lorena, quel de Guise ed il cardinale di Lorena, se ne anderanno loro ancora, e che sono prestissimi per partire, quando il Re muova di Paris, con molti de' loro seguaci. Ma se ne partiranno mal satisfatti; perchè il Re, *motu proprio,* ha fatto, due giorni sono, liberare, senza parteciparlo ad alcuno di loro, quel M. di Vantebran; e s' è mandato in Provenza a casa sua.

Si dice che M. de la Noue è in campagna con cinquecento cavalli ed alcuni fanti, e che faceva battere Niort, vicino alla Rochelle, con aver preso Saintes e due altre piazze.

A Sedan, luogo del duca de Bouillon, si dice si sono sollevati insieme con alcuni vicini ugonotti, per fare spalla a tutti quelli che d' Alemagna venissino a loro favore, sendo sulle frontiere; ed ognuno s' accorda che il Fregoso sia andato dal conte Palatino, per far condurre quivi il conte Lodovico, e, con darli notizia di questi tumulti, operare che s' impedisca ogni soccorso che potesse venire in Francia contro il servizio del Re Cristianissimo.

La sollevazione delli ugonotti qui si tiene per certo che il duca d'Alençon ci abbia tenuto mano, insieme con Navarra, Condé, Thoré e molti aderenti, per levarsi dinanzi con un bel tratto casa Guisa ed ancora il Cancelliere, con qualche un' altro del Consiglio. Che, dopo l'essere stata scoperta la congiura per via di donne, Alençon abbia confessato

tutto al Re ed alla Regina Madre, con promessa di perdono ed a lui ed a tutti gli altri, siccome dicono essere seguito. Altri credono che, senza volere ammazzare alcuno, i soprascritti, con la occasione d' una caccia, la quale era ordinata, si volessino fuggire di corte, con resoluzione di non tornarci sin tanto che li Guisi non si assentassino, come cagione della rovina del regno, ed ancora per non voler comportare che M. de Guise ardisca voler competere con Alençon, come ha cominciato, ma che il Re nè la Regina Madre si lassino consigliare dal cardinale di Lorena. Basta che il fatto sia seguito d' ordine del duca d'Alençon; il quale, se si fusse partito di corte con li altri, non è dubbio che avrebbero sollevato tutto il regno a loro favore, per stare mal volentieri sotto il governo della Regina Madre. Altri vogliono che il Duca abbia saputo questa sollevazione parecchi dì innanzi; e che non l' abbia prima rivelata al Re, pensando di poterci rimediare col destare Navarra e Condé della loro opinione; e che questo non li abbia a nuocere punto alla sua grandezza. Al maresciallo Montmorency sono mandate ogni giorno persone per disporlo a venire in corte, con promessá che il Re si ritirerà al bosco di Vincennes, poichè non si vuol fidare a Paris; e si lassa intendere Sua Maestà, con far carezze estraordinarie alla moglie che si trova qui, che Montmorency conoscerà la buona volontà che gli porta, poichè non si è mescolato in questa congiura, se bene Thoré, suo fratello, ha fatto il peggio che ha potuto. Tuttavia esso non si fiderà mai, mentre che appresso Loro Maestà Cristianissime staranno questi Guisi.

Oggi Sua Maestà ha fatto pubblicare il perdono a M. de Guitry ed alli altri aderenti; e si pensa si ritireranno tutti alle loro case.

XIV

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 11 mars 1574.

SOMMAIRE. — La Normandie se soulève; le Poitou, la Guyenne, le Limousin, le Languedoc sont en armes; le mouvement est général. Députés huguenots à la cour; leurs deux requêtes : 1° convocation des États Généraux; 2° exclusion des étrangers de tous les commandements et de toutes les charges. Le duc d'Alençon ne voyait peut-être dans la conjuration qu'un moyen d'expulser ou d'exterminer les Guise; mais d'autres conjurés voyaient plus loin et voulaient davantage. Conjectures; que sortira-t-il de cette crise? Constantinople et les Vénitiens; fausse démarche de la France.

Il visconte de Turenne ed il barone de Thoré hanno condotto in corte quel M. de Guitry, che era capo delli sollevati che s'appressarono a Saint-Germain; il quale è stato molto ben visto; ed ha ricevuto il perdono; se bene ha mostro essersi mosso, pensando di far servizio al Re. Ma l'accordar con questo sarà poca cosa, se non quietano gli altri sollevati del regno, che sono fortissimi e s'impadroniscono ogni giorno di nuove terre. Di nuovo la Normandia è tutta sollevata, e massime la nobiltà; e, quel che è peggio, ci si trova anco Montgommery con forze, ed attende a sollevarne delli altri ed insignorirsi de' luoghi. Nella Guienna, in Poitou, nel Limosino e nelle altre provincie, li ugonotti fanno il medesimo; e, nel tempo che Guitry doveva comparire a Saint-Germain, tutti ne' sopradescritti paesi facion sollevazione, talchè questa era congiura universale. Del Languedoc non ne parlo, perchè faranno li ugonotti peggio che mai.

Li deputati che sollecitano li affari delli ugonotti in corte hanno presentato in Consiglio una protestazione, la quale vogliono li serva per scusa, in ogni caso s'abbia a far guerra. M'è detto che contiene principalmente due capi: Il primo, la domanda, a nome di tutti, che Loro Maestà, per beneficio e quiete universale, si risolvino far tenere gli Stati, e che, concedendo questo, non averanno li popoli più occasione di dolersi, anzi che con tal modo si pacificheranno tutti, e ciascuno averà quel che di ragione se li appartiene. Il secondo, che il Re

si risolva a privar li forestieri di tutti gli officii e governi, come cosa contro le loro ordinazioni; e questo è un punto che non tende ad altro fine che scacciare i Loreni dal regno, non sendo con effetto Francesi, ma reputati forestieri. In questo capo viene anche compreso il marescial de Retz, odiato da loro quanto la morte, ed anco il cancellier Birago, che è Milanese, se bene ribelle al Re Cattolico; e promettono in voce che, quanto al governo della Regina Madre, non ne vogliono parlare, rimettendosene sempre alla buona resoluzione che ne piglierà il Re; e questo lo fanno, perchè Sua Maestà non sia loro contraria, quando se ne avessi a far la deliberazione. Quel che sia per parturire questa domanda, non si sa. Sicchè, vede Vostra Altezza in quanta confusione e pericolo si trovi oggi questo povero regno!

La venuta di M. de Guitry ha fatto chiaro al mondo che il duca d'Alençon, a persuasione delli inimici di Guise, aveva partecipazione della congiura; perchè Guitry in sua scusa dicono ha mostro una patente d'Alençon per la leva de' soldati che conduceva seco a Saint-Germain, pensando, dice lui, che il fin suo era di scacciare di corte o ammazzare i Loreni, e non fare sollevazione nel règno contro il servizio del Re, suo fratello. Ma può essere che li altri congiurati avessero altro animo, perchè in un medesimo tempo in diversi luoghi hanno li ugonotti preso le armi con gran danno delli cattolici e del Re. La revelazione della congiura si attribuisce a donne, e particularmente alla Regina di Navarra, la quale ha sempre favorito Guise; e vogliono che la Mole, di consenso d'Alençon, la scoprisse di poi al Re, per lastricarli la strada e vedere come la pigliava. Non ci manca chi soffi nelle orecchie al duca d'Alençon, acciò si parta di corte, e si faccia capo delli sollevati, mettendoli paura che sarà fatto a lui come al principe di Spagna, se non si risolve. Altri si maravigliano, e con ragione, come Loro Maestà Cristianissime se lo passino con lui in apparenza così di leggieri, con fargli carezze, anzi con trattarsi di darli più autorità e la medesima che aveva il Re di Polonia. E questi modi di fare mettono gelosia alli Spagnuoli, dubitando che alla fine tutte queste genti, di consenso del Re, come forzato, non si voltino contro la Fiandra, massime

con l'andata in Piccardia del principe de Condé, che non è stata stimata troppo savia resoluzione.

Con molta confidenza intendo che si spedisce M. de Foix, acciò se ne vada in Constantinopoli, per impedire la confirmazione dell' accordo de' Veneziani con il Gran Turco; il che par contrario a tutte l'altre negoziazioni passate, redundando questo in beneficio del Re di Spagna, nelle braccia del quale sariano forzati gettarsi il Veneziani; e, se questa spedizione è vera, io la giudico trattata dal cardinale di Lorena, per far sotto qualche ombra questo servizio a Sua Maestà Cattolica.

XV.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 16-30 mars.

Sommaire. — La promesse faite au duc d'Alençon de le créer lieutenant général n'a pas été exécutée; ce manque de parole a pu contribuer à le jeter dans la conspiration. Ce prince insiste pour qu'on le laisse passer en Flandre, où il est appelé par le prince d'Orange et les princes allemands; une fois à la tête de ces provinces, son mariage avec la reine d'Angleterre deviendrait facile. Opposition du cardinal de Lorraine à ce dessein, appuyée sur de bonnes raisons. Appréhensions des Espagnols. Tentative d'empoisonnement sur le duc de Guise. Panique des huguenots de Paris; ils redoutent une nouvelle Saint-Barthélemy. Guise quitte la cour; son langage presque menaçant. Les protestants du royaume déclarent qu'ils ne combattent plus pour la religion, mais pour la vie; ils n'entravent plus, dans les villes où ils sont les maîtres, l'exercice du culte catholique. Le prince d'Orange somme le Roi de tenir la parole qu'il lui a donnée de le seconder. La paix; perplexité du Roi, qui voudrait tout pacifier, et qui voit de toutes parts des dangers et des troubles.

16 mars.

Io non ho presentato la lettera di Vostra Altezza al duca d'Alençon, perchè mai, dopo la parola auta dal Re, suo fratello, di esser creato suo luogotenente generale, si è messo ad esecuzione questa promessa, non ostante la dichiarazione se n' era fatta fra Loro Maestà Cristianissime; e forse questa è stata una delle cause che ha incitato Sua Altezza, spinta ancora da altri, a pensare alla sollevazione. La quale ogni dì più fa maravigliare il mondo, vedendolo carezzato più che mai. Continua la voce che Alençon fa ogni forza di esser mandato in Fiandra, alle-

gando che non se li deva torre la ventura, perchè ed Orange e li altri principi d'Alemagna li promettono gran cose per farlo signore di quella provincia; e che ancora con tal mezzo se li faciliterebbe il mariaggio con la Regina d'Inghilterra; e dicesi che Filippo Strozzi è andato secretamente per conferire questo negozio a M. de la Noue. Posso ben dire che il cardinale di Lorena pretesta al Re che questa resoluzione sarebbe l'ultima rovina del regno, allegandone molte ragioni probabilissime; ma li altri dicono che il Re è ridotto in un termine, che, per liberarsi dalle guerre civili, non ha altro modo che voltare il fuoco con questo mezzo a casa d'altri; non avendo considerazione che forse ci se ne accenderebbe davantaggio, perchè, mentre che la guerra stesse in piedi, mai li ugonotti si priverebbono della fortezza che tengono in Francia per ancora di rispetto. Se questa resoluzione o pubblica o copertamente ha da avere effetto, presto se ne doverrà intendere qualcosa, per essere li sollevati della Bassa Normandia tutti presti; da quelli bisognerebbe valersi in ogni evento, per esser li più vicini, fuorchè quelli della Picardia, che sono alla frontiera; e l'essere andato il Principe de Condé, come governatore, ha messo assai più di sospetto alli Spagnuoli; e si dubita che questi Normandi non si immischino con il conte Lodovico, fratello del Principe d'Orange.

Il marescial Montmorency non s'è mai risoluto ritornare in corte, perchè questi Loreni non si partono, se bene ogni giorno ne danno intenzione, e s'è cavato una voce che M. de Guise ha portato pericolo d'essere avvelenato da uno che fu già paggio del morto principe de Condé, in un banchetto che fu fatto, pochi giorni sono, dal vescovo di Paris.

24 mars.

Le negoziazioni di Loro Maestà Cristianissime alla fine bisogna che piglino qualche forma per venirne a voto; e l'avvicinarsi il conte Lodovico alla Francia fa dubitare che il Re non sia constretto di osservarli quello che gli ugonotti dicono averli Sua Maestà promesso, cioè d'andare in Fiandra, ovvero che esso non si voglia congiungere con li ribelli del Re, che sarebbe un accendere in Francia il maggior fuoco

che mai ci sia stato; ma vanno queste resoluzioni tanto alla lunga, che posso dire che, per quanto si vede, il Re non correbbe la guerra in luogo alcuno, e che cerca ogni modo per quietare. Ma quelli che sono appresso al duca d'Alençon fanno ogni opera che la si rompa con Spagna; il qual rompimento Lorena sconsiglia sempre, ed io credo che questo deva seguire, quando in ultimo sieno prive Loro Maestà d'ogni altro modo per lo quiete del regno, non altrimenti; e questo ancora gli potria riuscire il peggiore di tutti, per le ragioni dette. In Paris, già parecchi giorni, si è stato con grandissimo sospetto di sollevazione di popolo contro li ugonotti; donde ne sono partiti assai per paura d'un altro San Bartolommeo; e qualcuno mi ha accennato che il Re ha fatto gettar quattro personaggi nella riviera, e che s'è sparsa voce averli mandati fuorà; ma il non sentirci alcun rumore di questo fatto, mi fa credere che l'avviso sia falso.

M. de Guise s'è partito; e, nel licenziarsi dal Re, disse a Sua Maestà che esso se ne andava per ubbidire, ma che, se non ritornava così presto, era perchè voleva cercar modi per vendicarsi di chi aveva procurato di farlo ammazzare.

30 mars.

Questi sollevati per il regno non fanno più la guerra, dicon loro, per causa della Religione, ma per rendersi sicuri delle vite; e, perchè sia creduto così, lasson vivere i preti ed esercitare i divini officii ne' luoghi dove essi stanno.

Io vorrei potere scrivere la resoluzione da pigliarsi per questo Re per liberare sè ed il regno da infiniti mali che si preparano, da non credere che Sua Maestà stessa possa oggi assicurarne persona, poichè si trova in una estrema confusione, causata, non solo dal mancamento di denaro, ma, quel che più importa, dal non sapere dove voltarsi per potersi fidare. Si dice esser venuto secretamente un uomo del principe d'Orange a pregare il Re che non voglia mancare di sua parola; e che questa sarebbe la seconda ed ultima volta; che mai più si fidasse di Sua Maestà, senza la promessa della quale, non si sarebbe

resoluto venire in Fiandra; e che, se ora è abbandonato, che lui, insieme con tutti li principi d'Alemagna, gli sarà sempre contro. E dicono che questa ambasciata al Re tiene molto sospeso Cossé. Loro Maestà desiderano sopra modo la pace nel regno, e questo loro desiderio è conosciuto dalli ugonotti, i quali vanno sempre rinforzando, e dando parole per condursi al tempo delle ricolte, non potendo più come per il passato vivere alla campagna per la carestia de' viveri.

XVI.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 14-15 avril 1574.

Sommaire. — Démarche de l'ambassadeur au nom du grand-duc auprès de la Reine mère, pour lui faire envisager l'influence funeste du cardinal de Lorraine, et les services qu'on peut attendre du maréchal de Montmorency. Conspiration d'Alençon et de Navarre renouée depuis l'échauffourée de Guitry, plus vaste et plus dangereuse qu'on ne supposait, encouragée par l'impunité; elle devait éclater le jeudi-saint La Reine mère est avertie le mercredi soir. Mesures prises par le Roi, qui est malade et alité; les deux princes retenus au château et privés de leurs gardes; arrestations; fuite du prince de Condé; les maréchaux de Montmorency et de Cossé soupçonnés d'avoir eu connaissance de la conspiration. Conseils secrets; le grand chancelier partisan des mesures de rigueur. Les princes et les prisonniers affirment qu'ils n'avaient d'autre dessein que de fuir.

14 avril.

M'è parso, per servizio di Vostra Altezza, far conferire dal segretario Albertani alla Regina Madre il discorso ch'Ella (Altezza) mi fa, nell'inserto portatomi dal corriere, in materia del cardinale di Lorena, per rinfrescar nella memoria di Sua Maestà la doppiezza di quell'uomo, quanto poco si deva fidare di lui, e quanto poco commodo possa trarre il Re dal trattenerlo in corte, come ha fatto sin ad ora; chè con la presenza e consiglio suo ha messo in confusione tutto il regno; e che per il contrario il fare buona cera a M. Montmorency, per le cause allegate da Vostra Altezza, potria partorire un gran bene all'universale, e la quiete di Lor Maestà. Li rispose la Regina Madre : « Che di quanto verrà sempre avvertita da Vostra Altezza, farà ella quel capitale che l'amorevolezza sua merita, e che tutto riceverà in buona parte. » Se

n'andò poi l' Albertano dal Montmorency d'ordine mio, e li conferì quanto aveva passato con la Regina Madre in questa materia; del che restò satisfatto talmente, che disse volerne ringraziar Vostra Altezza per lettere.

Li umori finalmente, che hanno lavorato un pezzo nelle viscere di questo regno, sono cominciati ora a dar fuora gagliardamente, e di maniera che, scoprendosi di già il malore, si può sperare d'aver presto a provarsi qualche utile medicamento. Intenderà adunque Vostra Altezza una congiura terribilissima, fatta, come si accordano i più, contro le vite e stato di Loro Maestà Cristianissime; i capi principali della quale, si accerta essere il duca d'Alençon ed il Re di Navarra, instigati, aiutati e fomentati da molti de' loro amici e seguaci; e forse, come alcuni vogliono, non senza il consenso della Regina d'Inghilterra; la quale congiura dicono avere avuto principio più fa, e, secondo alcuni, sin al tempo dello Ammiraglio morto. La prima volta che la cosa era destinata all'effetto fu, per quanto intendo, circa tre mesi sono, quando il Re e la Regina Madre, tornando da accompagnare il Re di Polonia, dovevano da Soissons trasferirsi a Compiègne; avendo forse pensato i congiurati predetti nel passaggio d'un bosco che è tra Soissons e Compiègne potere agevolmente dare esecuzione all'impresa. Non seguì l'effetto, per causa che la Regina Madre, dicono, avvertitane per via d'Alemagna, fece contramandare in un subito il viaggio; ed, in vece di andare a Compiègne, si prese il cammino per Saint-Germain, e passò ancora insieme con tutta la corte e sè da Chantilly, dove s'aspettò tre giorni, non per altro che per vedere se preparazione alcuna si faceva in quel luogo; avendo la Regina Madre allora ed a quel caso sospetto non piccolo di Montmorency e de' suoi. Stette la cosa senza scoprirsi altrimenti, e senza che ne fusse fatta dimostrazione apparente, sin a tanto che li medesimi congiurati, il primo dì del mese passato, tentarono con far venire cavalli ugonotti all'intorno del castello di Saint-Germain. La quale impresa fu poi assai più leggermente, con dire di volere partirsi di corte dalli due Principi sopradetti, scoperta, e domandatone ed ottenutone perdono da Sua Maestà Cristianissima; la

quale ha sempre di poi, con tutte dimostrazioni, dissimulato con loro, anzi fattoli più carezze che mai, sino a che ella ha inteso che li predetti, forse preso animo dalla dolcezza sua e dal pensare che fosse oramai addormentata la cosa, trattavano nuovamente la mattina del Giovedì Santo di colorire il loro incominciato disegno. Perciocchè, avendo molti giorni prima fatto avvertiti li complici ch' erano molti, e fatto che ciascuno facessi provvisione di cortaldi, cavalli attissimi a poter galoppare e poter durare, avevano dato ordine che, la mattina di Giovedì Santo, ciascuno avessi i suoi cavalli presti a uno certo luogo, vicino a Saint-Maur, che è di là dal bosco di Vincennes una lega. Vi si volevano ritirare li complici, e montare a cavallo, come prima avessino eseguito l' impresa; la quale è opinione di molti che dovessi effettuarsi nel tempo che la cerimonia del lavare i piedi si faceva; alla quale il Re non poteva intervenire per essere in letto malato, ed in chiesa sarebbe concorsa quasi tutta la corte, rimanendo il Re, accompagnato da pochi, alla camera. E dicono che la Regina Madre sia avvertita il mercoledì sera, nè si sa bene da chi; questo che si dice del Gran Cancelliere, il quale ancora era uno delli proscritti; il quale avvertimento si sa poi di certo essere stato confermato da uno indizio manifesto di una lettera, che fu trovata alla porta di Paris in mano a un servitore di M. de Chateau-Landon, creato d'Alençon, per la quale esso scriveva che alcuni suoi cavalli si trovassino la mattina medesima al ponte di Saint-Maur, perchè Alençon, suo padrone, gli aveva comandato che quivi si avesse a ritrovare con li altri a quell' ora. Trovato il detto garzone con la lettera, perchè alle poste si guardava ognuno, per l' avvertimento della Regina Madre, e venuto ancora alla notizia del Re, che in letto voleva appunto desinare, si cominciarono a far guardie grandissime per tutto; ed il Re, buttata via una tavoletta che aveva innanzi per desinare, fattosi con prestezza dar da vestire, comandò che le porte di castello si guardassino bene, e che li suoi Svizzeri entrassino dentro subito, e nessuno uscissi di castello. In questo mezzo, si fecero ancora servare le porte di Paris, e si cominciò, e nel castello di Vincennes e nella città di Paris, a far carcerare di coloro che erano sos-

petti, e levare al duca d'Alençon ed al Re di Navarra le loro guardie ordinarie; ed il primo che fu preso fu un M. de Saint-Martin, uomo già del Re di Navarra vecchio, in casa del quale frequentava molto questo Re giovane; ed era opinione che in casa sua si negoziasse il trattato. Furono poi presi di molti, e fra gli altri Beauvais-la-Nocle, Gronzy, Scipione d'Urbino, ed ultimamente M. de la Mole, quel tanto favorito d'Alençon; il quale dicono essere consapevole, e forse autore del tutto, se bene Alençon lo scusa, e domanda in grazia che sia rilasciato. E dopo questo è stato preso il conte de Coconas. E, perchè le porte stanno tuttavia serrate, nè si entra nè esce senza passaporto, si pensa che ne voglino far prigioni delli altri, ed è cosa certisissima che in corte mancano di già infiniti gentiluomini. Con tutte queste cose, verso li due Principi detti non si fa per ancora alcuna dimostrazione, che il proibire l'uscire di castello ed il servirsi delle loro guardie; e si tiene che Sua Maestà non sia ancora resoluta di loro. Tiensi ancora che il marescial Montmorency sia innocente di tutto; che se è vero, sarà senza dubbio la sua grandezza; non si tiene già così di Thoré, suo fratello, nè di Visconte, nè di Turena, suoi nipoti, i quali dicesi essersi andati con Dio; ma si bene del marescial de Cossé, che si trova ancora egli in corte e mostrasi senza colpa. Non manca ancora chi faccia la cosa assai più leggiera, e dica che questi Principi volevano solo fuggirsi di corte, e ritirarsi a Sedan dal duca de Bouillon, per pigliare quivi quella resoluzione che fusse poi loro parsa a proposito; mostrando che lo facessero solo per assicurarsi di quel che potesse esser fatto contro di loro in qualunque modo lo si stia. Me ne rapporterò alla verità, ed a quel che si doverrà scoprire per le loro contramine; bastando a me solo scrivere a Vostra Altezza tutto quel che passa, e quel che in privato ed in pubblico oggi si parla per questa corte liberamente.

Dopo lo scritto di sopra, è venuto nuova che il Principe de Condé se n'è fuggito del suo governo di Piccardia a Sedan, e subito che il Re per un suo creato di camera gli fece sapere venisse in corte, e sentendo che Sua Maestà ora li ha scritto una lettera amorevole, e con sicurtà, per farlo ritornare; di tutto quel che seguirà Vostra Altezza ne sarà

avvisata. Si è inteso ancora che si va vociferando che Montmorency e Cossé non sono netti del tutto, come si credeva; e che ancora contro persone de' Principi non si farà per avventura quella dimostrazione che si pensava, parendo la cosa verso di loro molto addolcita.

15 avril.

Li prigioni nominati nell' altra saranno la più parte giustiziati, come consigliari e fomentatori al duca d'Alençon ed al Re di Navarra, e li Principi verranno scusati ed assoluti come subornati da loro.

Si dice che Loro Maestà Cristianissime fanno venire in corte tutti li principi del Regno, per darli di voce conto di tutte, e, con il parere loro, pubblicare il perdono ad Alençon ed a Navarra; i quali per ancora si stanno senza le lor guardie ordinarie e con proibizione d' uscire dal castello o di Vincennes, come ancora sono li marescialli Montmorency e de Cossé; i quali si tiene per alcuni che sapessino la congiura, ma che non gli abbino consigliato l' effetto, nè manco rivelato. Ogni sera il Re, la Regina Madre, il Gran Cancelliere, MM. de Morvilliers e de Limoges si ritirano in consiglio, nè ci è alcuno che non suada più a far giustizia che il Cancelliere, come quello che teme di sè quando segua il perdono, sendo stato uno de' primi a scoprir la congiurazione, la quale, sino a ora, e da' Principi e da' prigioni è battezzata fuga.

XVII.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 22-26 avril 1574.

SOMMAIRE. — Les prisonniers persistent à affirmer que l'unique objet de la conspiration était de conduire le duc d'Alençon en Flandre, où l'attendait le comte Louis de Nassau, et d'appuyer les tentatives du roi de Navarre contre le Roi Catholique. La Reine mère et le conseil paraissent résolus à épargner les princes, en châtiant leurs conseillers. Le prince de Condé se retire auprès du comte Palatin. Engagements pris, au nom du Roi, par le roi de Pologne, lors de son passage, envers les princes allemands, qui en réclament l'exécution; sinon ils prêteront l'oreille aux propositions du roi d'Espagne. Échec du comte de Nassau en Flandre. Le duc de Savoie insiste pour qu'on ne conclue pas la paix avec les Huguenots, et il promet son concours pour les combattre. Grave maladie du Roi; le duc d'Alençon, en l'absence du roi de Pologne, a beaucoup de chances pour arriver au trône. Origine et fortune de Cosimo Ruggieri; son intimité avec M. de La Mole; il craint d'être compromis, et se réfugie chez l'ambassadeur, qui le reçoit sans rien soupçonner. Alamanni, averti par un des capitaines chargés d'arrêter Ruggieri, consent à le livrer; mais celui-ci s'échappe, et l'on accuse Alamanni d'avoir favorisé sa fuite. Sa justification accueillie par la Reine et par le Roi. Sa Majesté l'entretient de sa maladie et du soulagement qu'Elle doit à une saignée récente. Cosimo Ruggieri est accusé d'avoir contribué à envoulter le Roi, et d'avoir usé de sortiléges pour engager le duc d'Alençon dans la conspiration.

22 avril.

In materia della sollevazione che volevon fare il duca d'Alençon e Navarra poco posso altro aggiungere, se non che, sin a ora, dall'esamine loro e de' prigioni, non s'è potuto rittrare altra cosa della fuga di tutti, per ritrarsi dal conte Lodovico con più forze potevano, e guadagnarci Paesi Bassi per farne signore M. d'Alençon, poichè da Loro Maestà si continuava di tenerlo basso; e di poi, con le medesime forze, aiutare Navarra a ricuperare quel che il Re di Spagna li usurpa. Di maniera che il Cristianissimo è in gran collera, e vuole che li prigioni con tormenti confessino la verità del fatto, la quale Sua Maestà dice sapere, ed esser conforme alla di già scritta a Vostra Altezza; e che, se si risolve a perdonare al fratello ed al cognato, non lo vuol fare a quelli che li hanno consigliati a si scellerata impresa. E tuttavia il favore che li prigioni hanno delle prime dame della corte, con quello operano Alençon, Navarra, Montmorency e Cossé per farli liberare, mette in dubbio quel che si debba seguire di loro. Se bene li più s'ac-

cordano al castigo; come ancora s' è lasciata intendere la Regina Madre al nunzio ed all' ambasciatore d' Inghilterra, nello scusare il figliuolo da questa imputazione; avendo detto ad ambedue, che il Re è forzato a gastigare a ogni modo quelli che l' hanno consigliato.

Quel che ora preme assai a queste Maestà è la partita del principe de Condé, che, si dice, sendogli mancato il disegno di unirsi con il conte Lodovico per la volta ricevuta, si risolverà andarsene dal conte Palatino. Qui si è trattato segretamente lega tra Francia, Inghilterra e li principi d'Alemagna; i quali si sono lasciati intendere non voler parole ma effetti con prestezza, per potere colorire i disegni che hanno; nè mancano di dire d' essere stati ricerchi dal Re di Spagna con grandissime promesse di far lega con lui, perchè li conservassino quieta la Fiandra a sua devozione. Ed hanno domandato venti mila ducati il mese, che il Re di Polonia, nel passare per Alemagna, a nome del Cristianissimo aveva promesso, oltre alle genti al Lodovico promessi, per unirsi tanto più facilmente con Orange e guadagnare tutti li Paesi Bassi. Ed intendo che il maresciallo de Retz, nel ritorno suo, doveva negoziare molte cose in questa materia, e che il Fregoso li ha portati dispacci del Re. Ora potrà essere che con questa rotta del conte Lodovico si mutassino molte cose.

Giuliano del Bene è stato mandato quà da Savoia alla Regina Madre, e si va conjetturando che quel duca, a suggestione di Spagna, faccia officio che li accomodamenti con li ugonotti non si devino concludere in modo alcuno, e li faccia ancora quelle offerte che può per servizio di Sua Maestà. M. de Montmorency, due dì fa, andò alla caccia, che si pensa lo facessi ad arte per mostrare al mondo che lui non è sostenuto dentro al castello, come si era sparso voce.

Il Re, dopo la partita del Re di Polonia, mai è stato bene; ed, oltre all' avere un cattivissimo viso, s' intende ancora di buon luogo che è guasto dentro, e che non può vivere molto tempo. Il che fa stare in cervello alcuni, che senza questo sospetto si mostrerebbono contrarii al fatto del duca d' Alençon; il quale, come presente, è fomentato da Inghilterra, da' principi d'Alemagna e da una buona parte di questo

regno. Si crede, quando Dio disponesse di Sua Maestà, ch' esso succederebbe alla Corona, avanti che Polonia avessi tempo di ricorrere in Francia.

26 avril.

Sono già tre anni passati, che un Cosimo Ruggieri, stato già con messer Domenico Bonsi, e venuto quà con M. Tommaso, suo fratello, si fermò poverissimo in questa corte; e, per la scarsità de' partiti, nel principio, si pose a stare col Commendatore Petrucci, antecessore mio; col favore del quale, credo io, ch' egli si cominciasse poi a far conoscere per bello ingegno e spiritoso, e per uomo di qualche lettera; di maniera che M. Montmorin, primo scudiero della Regina Cristianissima, si contentò d' averlo appresso di sè, per insegnare la lingua italiana alli paggi di Sua Maestà. Faceva professione costui, oltre alle altre cose, di saper l' astrologia assai bene, e massime la giudiziaria, e quella che concerne il predire altrui le cose avvenire. Dal che hanno poi detto alcuni, se bene falsamente per quel ch' io credo, che egli volessi sapere ancora delle cose di negromanzia qualche poco. Per questo, e per li favori che li hanno fatto in ciò Giangaleazzo Fregoso e l' abbate Guadagni, venne egli, non ha molto tempo, in tal cognizione e credito della Regina, madre del Re, che, oltre all' aver del continuo le orecchie di Sua Maestà e saper per questo e per altri mezzi infinite cose, fu eletto, non sono molti mesi, per insegnare a M. il duca d'Alençon la lingua toscana; e ne traeva ragionevole provvisione. Aveva in mentre fatto quest' uomo alcune amicizie francesi, la più intrinseca e più principale delle quali era a giudizio d' ognuno quella di M. de la Mole, favoritissimo del detto signor duca, e che oggi si trova in prigione. Ma, o sia stata la fortuna sua, o pure che egli abbia così meritato, parve a Sua Maestà, quattro giorni sono, di volerlo avere nelle mani; il che intesosi da lui che si doveva stare avvertito, alli XXII di questo, partitosi di corte, dove egli era, se ne venne, non a Paris, ma ne' borghi fuor di Paris, in casa mia. Quivi, dettomi che era venuto a vedermi, e che aspettava una risposta di corte, e, per levarmi ogni sospetto, affermandomi che la Regina, madre

del Re, gli aveva accordato un dono di mille scudi, cenò meco pubblicamente ed in presenza d'ognuno, avendoli io fatto apprestar un letto, ragionando e burlando, se n' andò a dormire. La mattina seguente, andando io per udir messa, riscontrai in cammino alcuni de' capitani della villa; i quali accostatisi a me, mi dissero come sapevano che in casa mia era uno che essi avevano comandamento da Sua Maestà di pigliare; e, domandandoli si era di mia famiglia, mi risposero di nò, ma che era un tale, nominando il sopradetto Cosimo : « Cosimo, seguitai io, ci è bene stato; ma ora non so già s' egli è in casa. » — « Egli è in casa, replicano essi; perciò che pur ora stando lui sulla porta, alcuno de' nostri gli ha favellato; nè l' abbiano voluto pigliare senza vostra saputa, essendo in casa vostra, per quel rispetto che vi si deve, come ambasciatore, e che si è stato comandato che noi vi usiamo. Sappiamo bene che egli non può uscire, avendo i nostri accerchiato la casa; ma voi farete cosa grata al Re a farcelo dare nelle mani, perchè è caso che concerne proprio il servizio di Sua Maestà. — « Io sono servitore del Re, rispos' io; e per tal conto mi contento che entriate in casa; e, trovandolo, lo pigliate. » Essi non volsero, e dissero che volevano che io ci fussi io, che lo dessi; per la qual cosa, io mandai uno de' miei a dire a Cosimo che mi uscissi di casa; e dissi a loro com' io andava in quel punto alla messa; e, ritornando, caso che non fussi uscito, lo farei uscir fuorà, perchè essi lo avessero. In questo mentre, Cosimo, presentita la cosa, per una porta del giardino della mia casa, senza che niuno se ne accorgesse, se n' andò via; e furono coloro sì poco avveduti, che non solo nol videro uscire, ma uscito poi, com' io penso, non lo conobbero. Ritornato io in casa, ed intendendo la fuga sua, la dissi alli capitani. Essi non lo credettero, ma dissero che sapevano che egli era in casa, e che, se fussi uscito, l' arebbono visto. Io vedendo questo, gli costrinsi quasi contro lor voglia, e solo per giustificazione mia, a entrare in casa e cercare. Il che fatto, mandai alla Regina, madre del Re, il secretario Albertano, il quale, per mia parte, li contò tutto il fatto; di che ella mostrò restar soddisfatta. Ma poco appresso, andando da lei gli esecutori della cosa, e per scusar loro, in-

colpando me e la mia famiglia d'averlo voluto salvare, furon cagione che la sera medesima Sua Maestà mi scrisse una caldissima lettera, alcuni versi della quale erano di sua mano propria; e mi diceva, come, avendo inteso, dopo quel che il secretario li disse, come alcuni della mia famiglia avevano dato commodità a quel Cosimo di nascondersi, e potevano ben sapere ove egli era, mi pregava instantissimamente ch'io volessi farlo rivelare, perchè era cosa che concerneva il ben del Re, suo figliuolo, di lei e di tutto il regno; e che sapeva che io ne farei piacere alle Altezze Vostre. Avuta e letta la predetta lettera, parendomi che oramai la cosa importasse troppo, mi risolvei la mattina seguente di andare a giustificarmi in persona; e, transferitomi di buon ora in corte, e fatto intendere alla Regina di volerle parlare, introdotto nel suo gabinetto, stetti con Sua Maestà a solo a solo per buono spazio; nel qual tempo, replicandole quel che le aveva fatto dire per il secretario, e che la negligenza e trascuraggine di quei ministri si doveva incolpare e non me; soggiungendole appresso che qualcuno della mia famiglia poteva ben sapere che egli fusse uscito di casa, ma non già dove si fusse andato; e questo Cosimo non era conosciuto da me, se non poi che io ero in Francia, non sapendo, se bene egli era Fiorentino, appena chi egli si fusse : feci sì che Sua Maestà restò, come disse, del tutto giustificata. Pregai dopo Sua Maestà che mi facesse grazia di poter parlare anco al Re; il che ella mi concesse volentierissimo, introducendomi essa medesima; ed avendolo io trovato nel letto, per non essere ancora del tutto guarito, passai con Sua Maestà quasi quelle cose medesime che con la Regina.

Dall'una e dall'altra Maestà mi fu fatto favore di dirmi, come avevon speranza fermissima che, con la grazia di Dio e col gastigo di qualcuno, le cose di questo regno si accomoderebbono presto. Mi ragguagliò ancora la Maestà del Re del suo male, e mi disse come l'essersi a questi giorni passati cavato sangue gli aveva fatto non piccol giovamento.

Ieri fu appiccato un secretario di M. Granry, uno de' prigioni, e del quale si fa cattivo giudicio, come di tutti gli altri; e, nel mandar questo

a giustizia, secondo il costume, fu gridato altamente : « Costui doveva « morire, per aver cospirato contro il Re e suo Stato. » Il che egli negò, ma ben disse aver saputo la congiura, e non l'aver revelata; e perciò meritar la morte.

Vogliono alcuni che il Re sia stato ammalato, e che si siano trovate certe imagini di cera, le quali consumate, finisse la vita di Sua Maestà; e che a M. d'Alençon siano state fatte molte cose per ridurlo a congiurare contro al Re, ed a ammazzare alcuni suoi servitori e dame per via di negromanzia; ed in qualche parte dalli ministri regii viene incolpato Cosimo, nominato nella lettera.

XVIII.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 1er mai 1574.

SOMMAIRE. — Supplice de la Mole et Coconas. Arrestation de Ruggieri; on instruit son procès. Lettre adressée aux huguenots du Languedoc interceptée; révélations graves qu'elle renferme. Le roi de Navarre et le duc d'Alençon envoyés sous bonne garde à Vincennes. Deux partis à prendre à leur égard : ou les traiter avec rigueur, ou les amener par des bienfaits à se montrer fidèles. Amélioration dans la santé du Roi; les médecins ignorent la nature de son mal.

Ieri fu tagliata la testa a M. de la Mole ed al conte de Coconas, e poi squartati, con tanto concorso di populo che è cosa incredibile.

Quel Cosimo Ruggieri fu trovato da birri vicino a Saint-Germain, vestito da villano, e condotto in Paris, dove è stato esaminato; e se ne fa poco buon giudizio, perchè parla assai, e si dice pubblicamente essersi lassato intendere che, se il Re faceva morir la Mole, non poteva Sua Maestà guarire. Potria essere che l'aiutassi, come si crede, l'essere alla fine conosciuto persona debole, e che apparissi alli giudici che in cose di negromanzia esso ci abbi poco pensato, anzi esserne ignorantissimo, se bene potessi essere che in qual cosa se ne fussi mescolato. Quel che ha scritto poi dell'astrologia non si pensa li abbi a nuocere, per non esservi cose di gran conseguenza, se bene, dopo lui,

hanno fatto incarcerare un astrologo Francese ed un altro Italiano vecchissimo, che si chiama messer Nonio, conosciuto assai dal signor Troilo Orsino; ma questi, si crede, averanno solo il disagio della prigione.

Si dice essere stato preso un lacchè con un pacchetto indiretto alli sollevati di Languedoc; il contenuto era, che stessino di buon animo, perchè, se bene la prima congiura non aveva sortito l'effetto, quest' altra incomminciata era infallibile; ed accennava che il Re morrebbe di veleno. Il lacchè dice, nello suo essamine, essere stato mandato da suo patrone, ma che non sa il nome nè la casa, perchè l' ha servito pochi dì, e l' ha fatto mangiare in diversi luoghi; e che alla fine, avendoli dato denaro per fare questo viaggio, esso non avea cercato altro sino a ora. Ma qualcuno mi dice, che il pacchetto era mandato da parte del Re di Navarra. Il quale, dalla scoperta di questi rumori in quà, non fa altra cosa che supplicare e sollecitare il perchè se li dia licenza di potersi ritirare al suo paese; ma non solo non gli è concesso, che gli è vietato di potere uscire dal bosco di Vincennes, come è ancora il duca d'Alençon; e vi si sono rinforzate le guardie gagliardissimamente, per un sospetto che nacque, quattro dì fa, su un accidente venuto al Re, che si dubitò di lui; e la Regina Madre fu avvertita che nel castello, in casa Navarra ed alla ritirata d'Alençon, ci erano molti soldati, e che si era visto un gran negoziare tra Montmorency, Navarra ed Alençon. Ma alcuni dicono che Montmorency usò questo tratto per comandamento della Regina Madre, per chiarirsi del dubbio soprascritto, il quale fu trovato vano. Dopo questo fatto ed accidente, il Re è ito sempre mai migliorando, ed oggi sta senza febbre; e, se altro non gli sopravviene, se ne fa buon giudizio; ma non pare che li medici ancora sappino conoscer bene il suo male, ne se ne risolvino. La Regina Madre domandò subito archibusieri cinquecento alla villa di Paris, la quale glien' ha concessi mille, e si tiene guardia a tutti li passi con gran diligenza. Ora si va pensando come debbino esser trattati Alençon e Navarra, e se continuamente debbino esser guardati, ovvero ridurli per nuovi mezzi ad esser veri e fedeli servitori al Re, e lasciarli così star liberamente, come prima, anzi effettuare quello che si era promesso a Alen-

çon, di farlo luogotenente generale di Paris. Dio inspiri Lor Maestà Cristianissime alla migliore resoluzione!

XIX.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 5-11 mai 1574.

SOMMAIRE. — Le roi de Pologne prévoit la mort prochaine du Roi son frère, et il ne se laisse pas oublier; son envoyé à la Reine mère; ses lettres au cardinal de Lorraine et au grand chancelier. Ordre de la Reine au duc de Guise, de se rendre à la cour au premier appel. Les maréchaux de Montmorency et de Cossé à la Bastille. Grandes dames mêlées à la conspiration. Damville révoqué de ses fonctions de gouverneur de Languedoc. Thoré est en fuite avec le prince de Condé. Rupture probable des négociations avec l'Angleterre, les princes allemands et les huguenots de France; la politique du cardinal de Lorraine semble l'emporter. Le prince Dauphin chargé du gouvernement du Languedoc. M. de Méru s'est échappé. Munitions de guerre et amas de vivres trouvés dans les châteaux des Montmorency. Crédit du grand chancelier dans le conseil; il réclame les mesures les plus rigoureuses. Le roi de Pologne averti de se tenir prêt à tout événement; il reviendra de grand cœur. Le prince de Condé repousse les avances que le Roi lui fait faire.

5 mai.

Il colore della venuta di M. de Gama Dega (?) da Polonia è stato che, avendo quel Re saputo il caso di Saint-Germain, mandava ad offerirsi al Cristianissimo con ogni suo potere; ma, sotto questa coperta, ci è stato il pregare la Regina Madre instantemente, che, avendo saputo l' indisposizione quasi incurabile di Sua Maestà Cristianissima, con poca speranza di lunga vita, s' ingegnassi con ogni sua forza di tener duro, chè il duca d'Alençon non s' impadronissi della corona, e gli levassi tutte queste speranze ed intelligenze che la presenza sua gli potria dare per impadronirsene, aiutato massime da casa Montmorency e dalli altri aderenti; e per questa medesima causa, Polonia ha scritto al cardinale di Lorena ed a Guise, e forse ancora al cancelliere; al quale, come creatura della Regina, non si muoveva passo dalla voluntà sua. E, nell' accidente, che pochi dì fa venne al Re, si conobbe chiaramente che la Regina Madre pendeva a quel fine, essendosi dati ordini buonissimi

alli governatori delle provincie, e commissione a Guisa che ad ogni cenno fusse presto per venire in corte con molta gente.

Ora li umori della congiura contro Lor Maestà pare che, con la morte di M. de la Mole e del conte de Coconas, siano, per la loro confessione, molto in luce; e perciò ieri furono messi prigioni li due marescialli Montmorency e Cossé nella Bastiglia di Paris da un capitano della guardia del Re; di poi hanno preso li loro secretarii, e ce n'è uno di M. d'Alençon. Il quale Alençon, insieme con Navarra, ha procurato nuovamente ogni strada per fuggirsi di corte, e schivare il pericolo che amendue portano di essere ancora loro ristretti in breve in qualche castello, come i più credono. E si dice che in questa fuga, ed ancora in qualche parte della cospirazione ci erano mescolate molte dame della corte; e, fra le altre, non è senza sospetto la Regina di Navarra, la marescialla de Retz, amica intrinseca d'Alençon, e, per causa sua, qualcuno dubita ancora che il maresciallo Damville e Méru, fratelli di Montmorency, sono stati fatti prigioni, ma non ce n'è certezza alcuna; anzi che, spedendo in questo punto la Regina Madre un gentiluomo suo al duca di Savoia per darli conto di questi accidenti, gli fa dire particularmente che Damville non è preso. Ma intendo bene da altra banda, che è partito in diligenza il conte Serra Martinengo per Languedoc, con ordine del Re che a Damville detto sia levata subito l'amministrazione della provincia e delle arme parimente, acciò sulla nuova della prigionia del fratello non facesse qualche sollevazione. E quello ordine farà credere che Damville non sia in colpa. Sì che vede Vostra Altezza in che termine si trovino tutti questi Montmorency, essendo Thoré, quarto fratello, in compagnia del principe de Condé dal conte Palatino.

Queste retenzioni, che in ultimo averanno quella fine che Vostra Altezza si può immaginare, potriano esser causa della rottura d'ogni trattamento che si era negoziato con li principi d'Alemagna e con la Regina d'Inghilterra, ed ancora con quelli altri ugonotti del regno; e sarà facil cosa che il consiglio, già dato dal cardinale di Lorena, di unirsi con Spagna, abbi a riuscire, perchè da Sua Maestà Cattolica si

deve desiderare questa unione, rispetto alli Paesi Bassi, ed al levarsi dinanzi il principe d'Orange; ma, quando questa unione segua, sarà fuora della speranza d'ognuno, e difficile, a giudizio mio, ad effettuarsi.

11 mai.

I rumori di Francia non hanno ancora termine, e sempre si va incarcerando gente nuova. Li marescialli Montmorency e Cossé si stanno sempre alla Bastiglia; ed il Re ha deputati commissarii per farli fare il processo, avendo Montmorency allegato a sospetto il primo presidente di Paris, al quale non ha voluto rispondere, dicendo che, come Pari di Francia, esso non era suo giudice competente. Di M. Damville si parla tanto variamente che non saprei dire. Dopo la presa di Montmorency, fu comandata anco la sua, e spedito persona espressa in Languedoc per farlo prigione o ammazzarlo, come più fusse tornato comodo a chi aveva a eseguir tal fatto. La carica del suo governo in Languedoc ha avuta il Principe Delfino, figlio del duca di Montpensier. Altri dicono Damville scappato, così M. de Méru, altro lor fratello, per diligenza d'un lacchè, che fece venti leghe senza mai fermarsi, subito che fu preso il maresciale.

Alle case di Montmorency si sono trovate molte armi ed una munizione di vettovaglia bastante per intertenere un esercito qualche settimana; che ha accresciuto il sospetto a Loro Maestà Cristianissime. Le quali, se bene danno buona parte alla madre e moglie, ognuno ne fa cattivo giudicio, quando ancora non avesse errato. Il cancelliere Birago ha sollecitato queste incarcerazioni, dubitando che, all'usanza di Francia, non si perdonasse ad ognuno, e lui con tutta la sua casa non ci restasse sotto. È lui qual oggi consiglia Lor Maestà Cristianissime, e la Regina Madre particularmente, con due o tre altri del Consiglio, suoi dependenti. Al Re di Polonia è stato scritto che stia presto, se caso venisse per fortuna, che fusse necessario mandarlo a chiamare; e non bisognerebbero troppi preghi, intendendosi che non si soddisfa molto in Polonia. Il principe de Condé ha detto a un gentiluomo, che si li mandò a nome del Re per farlo tornare, che Sua Maestà l'avea le-

vato dalla sua religione per forza, e che ora gli voleva levar la vita; e che per salvarla lui s' era fuggito. Di modo che si può credere che sia tornato ugonotto, come prima[1].

XX.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 24 mai 1574.

Sommaire. — L'Angleterre se prépare à combattre la flotte que Philippe II se dispose à envoyer en Flandre. Le Roi refuse absolument son concours à toute attaque contre l'Espagne. L'ambassadeur anglais intercède en faveur de Montmorency; réponse peu rassurante du Roi. Le duc d'Alençon et le roi de Navarre sollicitent leur grâce. Ruggieri condamné à neuf ans de galères; on pense qu'on lui pardonnera.

L' ambasciatore straordinario d' Inghilterra è venuto espressamente, per far noto a Loro Maestà Cristianissime l' armata che quella Regina ha messo in ordine, per impedire il passaggio della Cattolica in Fiandra: e domanda instantamente che il Re voglia concorrere a questo impedimento, insieme con li principi protestanti, de' quali lei si assicura. Sua Maestà gli ha fatto dire, che in modo alcuno si vuol mescolare d' impedire la difesa di Fiandra a servizio del Re di Spagna, al quale renderebbe una mala ricompensa delli aiuti ch' ha ricevuti da lui ne' suoi maggior bisogni; e che, se l' ambasciatore d' Inghilterra non ci ha altro che fare, se ne può andare a posto suo; ond' egli s' è finto malato, e spera con qualche mezzo ritrarre qualche altra risposta. Il cancelliere, che si tiene uno dei principali autori di questa esecuzione, si va acquistando più amici che può, in caso lo Stato mutasse governo; ed il Cavriana, discorrendo seco, l' ha trovato molto agevole per far lo amico a Vostra Altezza. Il duca d' Alençon ed il Re di Navarra di compagnia hanno chiesto perdono al Re de' fatti passati, e domandatoli in grazia che li voglia ricevere per servitori fedeli. Nel raccoman-

[1] A la fin de cette dépêche, l'ambassadeur fait mention de la mort de Cosme Ier, événement qui avait eu lieu le 21 avril.

dare l' ambasciatore d' Inghilterra al Re il marescial de Montmorency, Sua Maestà rispose che non poteva compiacere a quella Regina, sendo Montmorency incorso in troppo grave errore; e che, per castigar lui e li altri, la Regina d'Inghilterra le ne aveva dato esempio, avendo ella fatto morire il duca de Norfolck ch' avea conspirato contro di lei; ma, se fosse trovato innocente, che non poteva dubitare della benignità della Maestà Sua.

Quelli astrologi che furono fatti prigioni sono stati tutti relassatti, eccetto Cosimo Ruggieri, che è stato confinato per nove anni alla galera, per certe figure fatte a la Mole in materia d'amore; ma, poichè è stato trovato innocente contro il servizio del Re, credo non si anderà altrimenti, sendo aiutato assai dalli suoi amici.

XXI.

VINCENZO ALAMANNI À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Paris, 30 mai-2 juin 1574.

Sommaire. — Derniers moments et mort du Roi. Service funèbre en l'honneur de Cosme Ier. La Reine mère prend le gouvernement. Ouverture du corps du Roi.

30 mai.

S' è intesa la morte del Re Cristianissimo, seguita oggi, due ore dopo mezzodì, per accidente sopravvenutoli. Si sono dati ordini per ovviare alli inconvenienti, e spedito in Polonia, per far venire quel Re in Francia quanto prima.

Avanti che Sua Maestà Cristianissima morissi, chiamò a sè i capitani della sua guardia, e con molta amorevolezza li pregò volessino ubbidire alla Regina, sua madre, sin tanto che il Re di Polonia fusse giunto qui.

Ieri venne nuova certa della presa di Montgommery in Domfront, dove lui si trovava assediato.

31 mai.

Ieri detti conto della morte seguita del Re Cristianissimo; il quale,

sendosi conosciuto mortale, ebbe grazia da Dio di poter parlare sino all' ultimo, e di comandare a tutti i ministri principali che non mancassero d' ubbedire alla Regina, sua madre, sin tanto che il Re di Polonia, suo fratello, venissi in Francia. Pregò ancora Monsignor d'Alençon ed il Re di Navarra di fare il medesimo; ed Alençon, oltre alla promessa fattane, subito che il Re fu spirato, pregò la Regina, sua madre, umilissimamente a credere che lui la servirebbe ed ubbidirebbe sempre in ogni stato che ella si trovasse, e particolarmente ora, per aiutarla a tenere i suggetti in pace sino all' arrivo del Re di Polonia. Alla Regina, sua moglie, fece Sua Maestà bellissime parole, rimostrandole che la maggior passione che si pigliassi della sua morte era il lasciarla, e la confortò a pazienza, come pazientemente Sua Maestà s' era risoluta di finire i suoi giorni. La Regina, in presenza del Re, si mostrò fortissima d' animo, senza pur lacrimare; ma, levataseli dinanzi, dopo essere stata baciata ed abbracciata da Sua Maestà, quasi per ultima licenza, gridando e piangendo, si guastava la testa ad ogni ornamento che aveva intorno, con pianti grandissimi di tutti gli assistenti.

Da qualche giorno in quà, s' era conosciuto il Re in pericolo grandissimo della vita, e, con tal sospetto, si erano dati buonissimi ordini a tutti i governatori, acciò, mancando Sua Maestà, non nascessi sollevazione alcuna. Questi ordini si sono subito rinnovati, e di maniera che sino a oggi tutto passa quietissimamente. Questa sera, il Parlamento di Paris ed il Consiglio Privato con il Gran Cancelliere, dichiareranno la Regina Madre governante sino alla venuta del Re di Polonia, conforme alla voluntà del defunto; ed in questo mezzo non si lascerà di fare tutte le spedizioni solite. S' è mandato a chiamare M. de Guise e molt' altri grandi del regno, e si pensa che per li buoni ordini non abbiano a nascere in parte alcuna rumori di conseguenza; il che porterà un grandissimo onore alla Regina Madre.

In Polonia fu mandato subito un gentiluomo, che, pochi giorni fa, venne di là spedito da quella Maestà, alla quale non sarà stata del tutto nuova questa disgrazia, come antiveduta da parecchi mesi sono. Non partirà la corte del bosco di Vincennes sinchè il Re di Polonia

sia arrivato; e frattanto le guardie tutte si sono rinforzate; e quelle d'Alençon e Navarra, se bene disarmate, sin a ora non ci entrono più.

Montgomery, si dice, sarà condotto in Paris; sarà giustiziato al sicuro.

La Noue ancora non fa gran progressi; e Montpensier scrive che crede di combatterlo e di assediarlo in qualche piazza.

1er juin.

La Regina Madre si è risoluta poi levarsi dal bosco di Vincennes con tutta la corte, eccetto il Gran Priore di Francia, M. d'Aumale e M. de Vaudemont, che si staranno là per quaranta giorni, in guardia del corpo del Re morto, secondo l'usanza.

2 juin.

A' dì XXVI di maggio si celebrarono a Paris l'eseguie del Gran Duca Cosimo in Notre-Dame.

La morte del Re Cristianissimo è venuta in tempo molto male a proposito; tuttavia la Regina Madre si mostra molto prudente, e conserva questi animi sollevati con grandissima destrezza. S'è lasciata intendere Sua Maestà al duca d'Alençon ed a Navarra, che, se loro, come avevano promesso al Re morto ed a lei, volevono continuare la buona voluntà e servire ed ubbidire al nuovo Re, oltre che farebbono il debito loro, essa ancora averebbe occasione d'intercedere a loro benefizio con maggior animo, e che, per dar principio alla sua buona intenzione, voleva uscire dal castello di Vincennes, quando le promettessero di non partir mai d'appresso lei; altrimenti non lascerebbe quel luogo, sino alla venuta del Re; ed, uscitane, se si accorgerà d'alcuno stratagemma, che sarà necessitata fare quelle dimostrazioni che convengono per conservare il regno a chi di ragione si appartiene. Ambedue li risposero umilissimamente, che ubbedirebbero sempre ed al Re ed alla Maestà Sua con ogni loro potere. Anzi hanno ciascuno di loro spedito un gentiluomo espresso in Polonia, per condolersi di questa disgrazia, ed allegrarsi insieme della successione nella persona di Sua Maestà, come ha fatto ancora la Regina di Navarra.

Il corpo del Re fu aperto, due giorni sono, e fu trovata una piccola postema sotto ai polmoni, e le budella alquanto enfiate. Li medici dicono che, da uno anno in quà, era divenuto tisico. Il resto del corpo era bellissimo.

LETTRE DE GRÉGOIRE XIII À FRANÇOIS DE MÉDICIS.

Rome, 11 juin 1574.

(*Arch. med.* Strozziana, filza 31.)

SOMMAIRE. — Le Souverain-Pontife déplore la mort de Charles IX. Il fait l'éloge de ce prince, et se montre empressé à venir en aide à la Reine mère, de concert avec le grand-duc.

Dilectissime fili, graviter sane accepimus, ut debuimus, obitum Caroli, Francorum Regis Cristianissimi; quia eum diutissime vivere optabamus, cujus insignem pietatem, singularemque in maximis periculosissimisque ejus regni motibus difficillimisque temporibus virtutem perspexeramus. Eo autem gravius dolemus, quia eum alienissimo tempore sublatum cernimus, cum jam ea ætate esset, ut posset suis viribus et consilio motus omnes sedare, flammasque extinguere, optimæque mentis cogitata explicare.

Laudamus summopere prudens consilium Nobilitatis Tuæ, in Regina Matre per litteras consolanda et monenda, omnique spe ad regni illius tranquillitatem ei pollicenda. Hæc enim omnia ex tuis litteris cognovimus; in quibus etiam scribis, magnopere ipsi Reginæ profuturam consolationem, consilium atque auxilium nostrum. Et nos quidem statim, nuntio accepto, nondum perlatis litteris tuis, statueramus ad eam mittere aliquem insignem prælatum, cum nostris litteris et mandatis, quibus eam, quam dicis, consolationem et consilium adhiberemus, offerremusque omnia quæ possent a nobis proficisci ad regni illius utilitatem. Sed effecerunt litteræ tuæ, ut aliquid etiam opis præsentis adjungendum putaremus. Itaque accersivimus ex Piceno venerabilem fratrem, Fabium Myrtum, Archiepiscopum Nazarenum. Is aderit die

crastino; mittemus eum statim ad Reginam, cum nostris litteris, cumque aureorum millibus quinquaginta. Totidem etiam posse a Tua Nobilitate, quandoquidem arbitrium nostrum esse vis, curari judicamus. Poteris interim litteras ad Reginam, atque ad eos, per quos eam pecuniam solvi voles, paratas habere, atque Archiepiscopo dare, ut, cum istuc venerit, nihil mora sit. Hoc te libentissime facturum non dubitamus, et pro ea, quæ tibi intercedit propinquitas cum Regina, et pro eo, quem in tuis litteris perspicimus, juvandi ejus regni et totius Cristianæ Reipublicæ desiderio.

Mandavimus autem Archiepiscopo, ut, cum in Galliam pervenerit, diligenter consideret quis ejus regni sit status; si quietum et pacatum invenerit, nullam nostrarum ac tuarum pecuniarum mentionem faciat; si turbulentum atque in periculo positum, Reginamque in difficultate numeraria esse, posseque cum præsenti auxilio et pecunia sublevari perspexerit, tum eam quam diximus summam a Nobis atque a Tua Nobilitate offerat, etc.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 118005377